VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

Paris. — Typographie de J. BEST, rue St-Maur-St-Germain, 15.

VOYAGEURS
ANCIENS ET MODERNES

OU

CHOIX DES RELATIONS DE VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANTES ET LES PLUS INSTRUCTIVES

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

AVEC

BIOGRAPHIES, NOTES ET INDICATIONS ICONOGRAPHIQUES,

PAR M. ÉDOUARD CHARTON

RÉDACTEUR EN CHEF DU MAGASIN PITTORESQUE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE DANS SA SÉANCE DU 20 AOUT 1857

TOME DEUXIÈME

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

DEPUIS LE SIXIÈME SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE JUSQU'AU QUATORZIÈME.



PARIS
AUX BUREAUX DU MAGASIN PITTORESQUE
QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29.

1863

PRÉFACE.

Quelques-unes des relations qui composent ce volume n'avaient pas encore été traduites en français; les autres ne se trouvent que dans des livres rares ou d'un prix élevé.

La première, écrite par Cosmas Indicopleustes, moine égyptien, vers l'an 535, donne une idée des théories étranges que l'on s'était faites, dans les premiers siècles du christianisme, sur la forme de la terre, ses divisions, et ses rapports avec le reste de l'univers.

Les deux relations suivantes ont été dictées, aux septième et huitième siècles, par l'évêque français Arculphe et par le religieux saxon Willibald, depuis évêque d'Eichstadt. Arculphe avait visité Jérusalem dans un temps peu éloigné de celui où la terre sainte était tombée au pouvoir des Sarrasins, et alors que la plupart des monuments de l'époque romaine étaient encore debout. Son récit, rédigé par un abbé d'Iona, abrégé ensuite par Bède, devint une sorte de guide, et paraît avoir contribué pour une part notable à exciter chez les Anglo-Saxons la passion des voyages en terre sainte. L'itinéraire de Willibald, plus varié, plus animé, montre que dans l'espace d'environ un demi-siècle, l'occupation des mahométans avait déjà opéré en Palestine des changements considérables. Au milieu des troubles politiques, des hostilités incessantes entre les Arabes et les Grecs, les pèlerinages étaient plus difficiles; on ne parvenait point jusqu'au tombeau du Christ sans avoir exposé sa vie, ou tout au moins sa liberté; mais la foi faisait affronter tous les périls, et le grand nombre de chrétiens qu'elle attirait de tous les points de l'Europe vers le Golgotha revenaient à leurs foyers avec un peu plus d'instruction, de connaissance du monde, d'expérience; presque tous avaient vu Constantinople, Alexandrie, Rome : ce qu'ils racontaient éveillait la curiosité, inspirait le goût des voyages et semait quelques germes d'études géographiques.

La quatrième relation est l'œuvre de deux mahométans, Soleyman et Abou-Zeyd-Hassan. Si, malgré ce qu'il offre d'intérêt, le document que nous publions est loin de suffire pour faire apprécier toute l'importance des services que les voyageurs et les géographes arabes ont rendus à la science, du moins on y trouvera un bon exemple de leur manière d'observer et de la physionomie particulière de leurs descriptions.

Un Juif espagnol du douzième siècle, Benjamin de Tudèle, fréquemment cité de nos jours, est l'auteur de la cinquième relation. Il parcourt rapidement une grande partie du monde connu, fait le dénombrement de ses coreligionnaires, visite les synagogues, les tombeaux des prophètes, et, par la nature même de sa curiosité, transporte le lecteur à un nouveau point

dè vue. Des voyageurs de religions différentes se complètent et se contrôlent les uns les autres.

La sixième relation est celle de Jean du Plan de Carpin, l'un des religieux députés, au treizième siècle, par le pape Innocent IV, vers les chefs des Tartares mongols. On n'ignore point quelle influence cette tentative pour conjurer les dangers qui menaçaient l'Occident et pour propager en Asie la foi chrétienne, exerça sur les esprits européens, et combien elle fit poindre de lumières nouvelles sur l'Orient.

La septième relation enfin, qui seule occupe presque une moitié du volume, est trop célèbre, quoique jusqu'ici connue d'un très-petit nombre de personnes, pour qu'il soit besoin de la recommander à l'attention. Marco-Polo, comparé tour à tour à Hérodote, à Colomb, à Humboldt, est sans contredit le plus amusant et le plus instructif de tous les voyageurs du moyen âge. C'est la première fois que l'on édite le texte complet de son récit dans un langage intelligible pour tous les lecteurs français de notre temps. Fût-il seul, il nous semble qu'il assurerait quelque utilité à notre livre.

Les notes sont plus nombreuses dans ce second volume que dans le premier. C'était une nécessité : le sujet était plus aride; les récits des voyageurs, au moyen âge, soulèvent beaucoup plus de difficultés que ceux des voyageurs anciens. Peut-être le lecteur aura-t-il encore plus d'une obscurité à traverser : la faute n'en sera pas à notre seule insuffisance; on ne devra pas oublier que les études sur la géographie et sur l'histoire du moyen âge ne font, pour ainsi dire, que de naître. Nous avons puisé, sans ménager notre peine, aux sources que l'on répute justement les meilleures, mais qui ne sont elles-mêmes ni très-abondantes, ni toujours très-limpides. Du reste, les doutes que la science n'a pas encore résolus ne se rapportent guère qu'à des détails, et nous espérons que de l'ensemble du livre, texte, commentaires, cartes et estampes, ressortira une indication utile de la part d'activité et de recherche qui appartient au moyen âge dans l'histoire générale des progrès géographiques. Les voyageurs de cette période ont étendu les observations au nord et au midi; ils ont achevé l'exploration complète du continent asiatique, dont les anciens n'avaient connu que le tiers à peine; dans toutes les directions ils ont préparé les grandes découvertes des quinzième et seizième siècles. Leurs légendes bizarres, leurs exagérations involontaires, quelquefois leur crédulité extrême, caractérisent les siècles où ils ont vécu sans altérer gravement le fond des vérités qu'ils ont transmises.

Les gravures mêlées au texte devaient participer de la nature même des récits : les unes représentent fidèlement ce que les voyageurs ont vu; les autres, ce qu'ils croyaient avoir vu ou ce que l'on s'imaginait qu'ils avaient dû voir. Le livre annonce ainsi par sa seule apparence et au premier aspect ce qu'il renferme, parfois des illusions, souvent des faits mal observés, mais, au total, plus de vérités que d'erreurs. ÉD. CH.



TABLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 3, note 1, ligne première. — Éméric Bigot, de Rouen, est le traducteur du petit nombre de pages de la *Topographie chrétienne* publiées par Thévenot dans ses *Voyages curieux*. L'erreur de la note n'a pas été commise dans la bibliographie, page 30. Nous n'avons point fait usage du peu qu'avait traduit Bigot, et nous saisissons cette occasion de dire que, pour notre traduction, qui nous paraît comprendre toute la partie utile de l'ouvrage grec, nous avons été aidé par M. Merlet, ancien élève de l'École des chartes.

Page 74, note 8. — Envoyé par les médecins, en 1854, aux bains de Lucques, nous n'avons pas oublié de visiter l'ancienne et intéressante église de Saint-Fridien. L'épitaphe rapportée par Mabillon ne s'y trouve plus; mais la première chapelle à droite, en venant du chœur, est consacrée au père de Willibald, et un prêtre ayant bien voulu ouvrir avec une clef le panneau qui couvre le devant de l'autel, nous avons lu ces mots : *Rex Ricardus*, sur un autre panneau derrière lequel est un reliquaire renfermant les os du saint.

Pages 134, note 2; 415, note 1 (sur le prêtre Jean). — Nous aurions dû ajouter aux différentes hypothèses dont ce célèbre personnage a été l'objet que, suivant Ludolphus *(Comment. ad Æthiop. histor.)*, il faudrait chercher l'étymologie du nom de prêtre Jean dans les mots persans *prestar-chan*, qui, d'après Golius, signifient *optimorum principem*.

Nous serons heureux de dire qu'il ne doit point se trouver d'autres erreurs ou omissions dans ce volume; mais comment espérer que cela soit possible lorsque nos notes, au nombre de plus de seize cents, et les bibliographies qui suivent les relations, se rapportent à tant de sujets divers? Nous sommes encore trop près de notre travail pour bien apercevoir ses imperfections. A une deuxième édition nous serons plus en mesure de confesser ou de réparer nos fautes.

VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES.

VOYAGEURS DU MOYEN AGE.

COSMAS INDICOPLEUSTES,

VOYAGEUR ÉGYPTIEN.

[Sixième siècle après Jésus-Christ.]



L'Univers (terre et ciel). — D'après Cosmas Indicopleustes.

Cosmas Indicopleustes ([1]) fut d'abord marchand à Alexandrie. L'intérêt de son commerce le conduisit en Éthiopie et en Asie jusqu'à Ceylan. A son retour, il embrassa la vie monastique, et, dans la paix du cloître, il composa plusieurs traités de cosmographie et de géographie. Il mourut vers l'an 550.

Le seul ouvrage de ce voyageur qui soit parvenu jusqu'à nous est sa *Topographie chrétienne* ([2]),

([1]) Ce sont là probablement deux surnoms. *Indicopleustes* signifie en grec « navigateur dans l'Inde ; » *Cosmas*, altéré de *cosmos* (univers), paraît signifier par abréviation « cosmographe. » Au lieu d'un nom propre, on aurait donc pour seule désignation de ce voyageur : « Cosmographe voyageur dans l'Inde. » — Voyez sur ce sujet Fabricius (*Bibliot. Græc.*, III, 24, t. II, p. 612), et Schoell (*Histoire de la littérature grecque*, t. VII, p. 37 et suivantes). — La nationalité du voyageur ne semble pas beaucoup mieux établie que son nom, et il est peut-être le même qu'un certain moine Cosmas de Jérusalem, auteur d'un Traité sur l'art de faire de l'or.

([2]) Photius, au neuvième siècle, en a fait un extrait succinct, et l'a intitulé : *le Livre des chrétiens*.

On possède deux manuscrits grecs de la *Topographie chrétienne*, l'un du neuvième siècle, à la bibliothèque du Vatican, l'autre du dixième siècle, à la bibliothèque Saint-Laurent de Florence (voy. plus loin la Bibliographie). Le manuscrit du Vatican, le plus beau des deux, est de forme carrée ; il a 1 pied 3 lignes en hauteur et en largeur ; son parchemin est fort et rude. Chacune de ses pages est divisée en deux colonnes d'écriture. Il est écrit en lettres onciales

où, après avoir réfuté les savants de son siècle qui soutenaient que la terre était ronde, il prétend démontrer que le tabernacle de Moïse est la véritable image du monde, que la terre est carrée (1), et qu'elle est enfermée avec le soleil, la lune et tous les autres astres, dans une sorte de cage ou de grand coffre oblong dont la partie supérieure forme un double ciel. Par occasion et digression, il décrit plusieurs contrées, en particulier l'île de Taprobane (Ceylan), et donne quelques détails intéressants sur l'histoire naturelle de l'Inde. Des miniatures représentant des figures de cosmographie, des costumes, des animaux, des plantes, sont mêlées au texte de l'ouvrage et servent à en éclairer les explications (2).

Longtemps on n'a parlé de Cosmas qu'avec mépris. On relève sa mémoire depuis que l'on donne une attention plus sérieuse à l'histoire des sciences pendant le moyen âge. Ses erreurs ou ses rêveries, comme on voudra les appeler, sont en grande partie celles de son temps, et, sous ce rapport, il est utile de les connaître (3) : l'ardeur de ses prétendues réfutations prouve, sans doute, qu'au sixième siècle de notre ère, quelques hommes instruits et sensés, conservant en partie le dépôt des progrès accomplis par le génie grec, disciples fidèles de l'école alexandrine, défendaient les travaux de Marin de Tyr (4) et ceux de Claude Ptolémée ; mais il est manifeste que le plus grand nombre des contemporains s'en tenaient aux vieilles traditions indiennes et homériques, plus faciles à comprendre, plus accessibles au témoignage trompeur des sens, et quelque peu renouvelées par leur combinaison avec des interprétations étranges de passages bibliques. A ne considérer donc que l'opinion générale ou vulgaire, la science cosmographique du sixième siècle, telle que la représentait Cosmas, bien loin d'avancer, paraissait faire volte-face et se diriger en arrière : elle retournait, en effet, au passé le plus obscur ; mais les vérités acquises, pour être condamnées à demeurer quelque temps voilées, n'étaient point perdues, et elles devaient reparaître plus tard avec un plus vif éclat. Il ne faut jamais désespérer de la marche de l'esprit humain parce qu'elle n'est pas toujours égale et directe : on peut la comparer à celle du pèlerin qui avait fait vœu d'aller à Jérusalem en avançant de trois pas et en rétrogradant de deux : il fut longtemps en route, cependant il arriva.

Du reste, l'ignorance passionnée de Cosmas en cosmographie n'autorise pas à l'accuser d'imposture. Sa bonne foi est évidente dans les passages de sa topographie où il raconte ce qu'il a vu à Ceylan et dans l'Inde.

(1) Quelque souvenir de cette opinion sur la forme de la terre paraît s'être perpétué en Égypte jusqu'à nos jours. Dans l'année 1830, un guide arabe nommé Bechara, loué au Caire, entreprit d'expliquer à MM. Dauzats et Taylor comment Dieu avait créé la terre carrée et couverte de pierres. Ensuite, ajouta-t-il, Dieu descendit avec les anges, se plaça sur la cime du mont Sinaï, qui est le centre du monde, traça un grand cercle dont la circonférence touchait aux quatre côtés du carré, et il ordonna à ses anges de jeter toutes les pierres dans les angles qui correspondaient aux quatre coins cardinaux. Les anges obéirent, et quand le cercle fut déblayé, il le donna aux Arabes, qui sont ses enfants bien-aimés ; puis il appela les quatre angles la France, l'Italie, l'Angleterre et la Russie. (*Quinze jours au Sinaï*, 2e édit., t. II, p. 49.)

(2) Nous reproduisons fidèlement quelques-unes de ces figures d'après celles que Bernard de Montfaucon a publiées dans le tome II de la *Collectio nova patrum et scriptorum Græcorum*, et qu'il avait fait dessiner au Vatican. Cosmas annonçant lui-même dans sa préface (voy. p. 3) qu'il a joint des figures à son texte, on se croit autorisé à admettre que ce sont ses miniatures originales qui ont été imitées dans les diverses copies manuscrites de son ouvrage.

Seroux d'Agincourt a publié plusieurs autres esquisses d'après les miniatures de Cosmas dans l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence, au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement, au seizième* ; peinture, pl. XXXIV, et explications, t. III, p. 42 ; mais ces esquisses, tirées de la partie de l'ouvrage qui se rapporte aux livres sacrés de la religion chrétienne, ne convenaient point à notre objet ; elles représentent : Élie enlevé au ciel, saint Étienne lapidé par les Juifs, et un épisode de la vie de saint Paul. Les miniatures du manuscrit sont au nombre d'environ cinquante-quatre.

(3) « L'analyse approfondie de ce livre démontre que les opinions qui s'y trouvent ont été celles de plus d'un auteur des premiers siècles du christianisme. » (Letronne, *Des opinions cosmographiques des pères de l'Église rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce* ; *Revue des Deux-Mondes*, t. I, 3e série, 15 mars 1834, p. 601.)

Schoell considère Cosmas, tout absurde qu'il soit en cosmographie, comme le *géographe* le plus important du moyen âge. « En effet, dit M. de Santarem, il nous a conservé des mesures et des passages des anciens qui sont perdus. Sa description de Ceylan et d'autres pays qu'il a visités a été très-utile à plusieurs voyageurs modernes. Ses mesures ont servi aussi à Gosselin pour des discussions importantes. » (*Histoire de la cosmographie et de la cartographie*, t. II, p. 2.)

(4) Marin de Tyr, géographe de la fin du premier siècle. Ses écrits ne nous sont point parvenus. Nous ne les connaissons guère que par ce qu'en cite Claude Ptolémée, dit de Peluse (par erreur). Ce dernier vivait à Alexandrie vers l'an 139. Quoiqu'on ait exagéré sa science, et qu'en réalité il ait été moins avancé que quelques-uns de ses prédécesseurs (surtout Hipparque), il était dans la grande voie de la vérité ; mais il n'eut pas beaucoup d'influence sur ses contemporains. « Sa renommée, dit Lelewel, fut créée par les Arabes et les Byzantins, et son autorité chez les Latins ne prédomina qu'aux quatorzième et quinzième siècles. » (*Cartes de géographie du moyen âge*, etc., p. 4, note 1.)

TOPOGRAPHIE CHRÉTIENNE DE L'UNIVERS,

PROUVÉE PAR DES DÉMONSTRATIONS TIRÉES DE L'ÉCRITURE DIVINE, ET DONT IL N'EST PAS PERMIS AUX CHRÉTIENS DE RÉVOQUER LA VÉRITÉ EN DOUTE (1).

Ce livre, que nous appelons *Topographie chrétienne*, explique le monde entier.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, d'un seul Dieu adorable en trois personnes, d'une Trinité consubstantielle et principe de la vie qui ne forme qu'un seul Dieu, d'où découlent sur nous tout bien et toute perfection, misérable pécheur j'ouvre mes lèvres paresseuses et balbutiantes, plein de confiance que ce Dieu tout-puissant, touché de mes humbles prières et des besoins de ceux qui m'écoutent, m'accordera son esprit de sagesse et placera ses paroles dans ma bouche, lui qui est le maître de grâce et la source de tous les biens, Dieu au-dessus de tout, à jamais béni dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Je supplie d'abord mes lecteurs de ne pas parcourir légèrement cet ouvrage, mais de le méditer sérieusement, de s'arrêter avec conscience sur les lieux, les figures, les récits que je leur offre; puis, quand ils auront fini de lire ce livre, qu'ils prennent l'ouvrage que j'ai dédié à Constantin, ce prince ami du Christ. Là j'ai décrit plus au long toute la terre, tant celle qui est au delà de l'océan que celle que nous habitons, et les pays du Midi depuis Alexandrie jusqu'à l'océan Austral, c'est-à-dire le fleuve du Nil et les terres qu'il arrose, avec les peuples de toute l'Égypte et de l'Éthiopie; et en outre le golfe Arabique avec les contrées et les peuples qui sont alentour jusqu'au même océan; et aussi les contrées situées entre le fleuve et le golfe, avec leurs villes et leurs habitants. J'ai voulu prouver, par cet ouvrage, la vérité de ce que j'avance et la fausseté de ce que prétendent mes adversaires sur la grandeur du soleil et sur l'aridité de ces contrées brûlées par l'ardeur de cet astre, toutes fables inventées par eux pour soutenir leur système. Enfin, que mes lecteurs examinent le tableau de l'univers et du mouvement des astres, que j'ai fait à l'instar de la sphère organique de mes adversaires, et qu'ils lisent le traité que j'ai envoyé au très-fidèle diacre Homologus, traité qui, joint à ce livre et à mon autre ouvrage, renversera complétement les hypothèses des Grecs (2). Tout chrétien qui lira ces trois livres, pour peu qu'il soit versé dans les divines Écritures, verra facilement la folie de toutes ces fables; car la figure même et la composition de l'univers, et la nature tout entière, prouvent la vérité de la divine Écriture et de la doctrine chrétienne. Salut à tous les chrétiens dans le Seigneur (3).

Longtemps j'ai hésité, cher Pamphile, à entreprendre cette description du monde entier à laquelle tu m'encourageais; car, quand bien même je l'aurais voulu, mes forces s'y seraient refusées, épuisé que j'étais par une longue maladie. Mais aujourd'hui que, grâce à tes prières, je suis guéri, accueille cette préface de mon ouvrage. Si je l'entreprends, c'est autant pour te complaire que pour éviter le sort de

(1) Bernard de Montfaucon a publié une version latine de la *Topographie chrétienne* en regard du texte grec; Thévenot a traduit en français quelques pages seulement de cet ouvrage dans ses *Voyages curieux*, et il y a joint six figures. La traduction que nous donnons est entièrement nouvelle et comprend toutes les parties du texte utiles à ceux qui désirent se former quelque idée des plus anciennes théories cosmographiques du moyen âge. C'est ainsi que, dans notre premier volume sur les *Voyageurs anciens*, nous avons exposé sommairement, au commencement de la relation d'HÉRODOTE, les hypothèses primitives de l'antiquité sur la forme de l'univers (t. Ier, p. 7 et suivantes).

(2) Les divers ouvrages auxquels Cosmas renvoie ses lecteurs sont perdus.

(3) Extrait de la première préface.

ce serviteur paresseux dont notre Seigneur nous parle dans l'Évangile. Et qu'on n'aille pas m'accuser d'audace de traiter un si beau sujet en style aussi humble et aussi inégal; un chrétien a besoin de bonnes pensées, et non de grandes phrases. De toutes parts de vives attaques sont dirigées contre l'Église; quelques hommes mêmes qui se parent du nom de chrétiens, au mépris de la sainte Écriture, prétendent avec les philosophes païens que le ciel est sphérique, trompés sans doute par les éclipses de lune et de soleil.

Mon livre sera divisé en cinq parties (¹). La première est dirigée contre ces hérétiques. J'établis que celui qui veut être chrétien ne doit pas se laisser entraîner par des raisonnements spécieux à des propositions contraires à la divine Écriture; car si l'on approfondit ces hypothèses des Grecs, on reconnaît que ce ne sont que des mensonges et des sophismes qui ne peuvent se soutenir.

Dans le deuxième livre, je réponds à la question de ces chrétiens : « Ces hypothèses enlevées, qu'y substituez-vous? » Je montre quelle est la vraie hypothèse tirée de l'Écriture sainte, et je dis quelle est la forme du monde, d'après l'opinion même de quelques anciens auteurs païens. Puis, si quelqu'un doute encore et me répond : « Qui me prouve que Moïse et les prophètes aient dit la vérité? » je lui démontre, dans ma troisième partie, combien ils sont dignes de foi; je lui prouve que ce ne sont pas eux, mais l'Esprit-Saint qui parle par leur bouche; puis j'établis que mon opinion est celle de tous les auteurs sacrés de l'ancienne et de la nouvelle loi, et enfin je dis quelle est l'utilité des figures du monde, et d'où est née cette hypothèse de la sphère. Ma quatrième partie est destinée à ceux qui désirent voir une figure du monde; c'est une brève récapitulation de ce que j'ai déjà dit et une réfutation de la sphère et des antipodes.

Enfin, la cinquième partie établit que ce ne sont point de vaines hypothèses inventées par moi, mais que c'est le résultat de l'observation du tabernacle de Moïse fait par l'ordre de Dieu pour représenter le monde, ce tabernacle *image de l'univers* (²), comme l'appelle le nouveau Testament, unique en réalité, mais séparé en deux par le voile qui le partage, comme Dieu a séparé en deux, par le firmament, l'univers, qui dans le principe était un. Et comme dans le tabernacle intérieur et extérieur, il y a dans le monde une région basse et une région élevée : celle-là est l'enfer, celle-ci le monde futur, où notre Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection, monta le premier, et où les justes monteront après lui. Depuis Adam jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Jean, depuis Jean tous les apôtres et les évangélistes, tous, dis-je, d'une même voix, ont parlé de ces deux régions; aucun n'a supposé qu'avant ou après il en existât une troisième; mais tous, guidés par le Saint-Esprit, ont déclaré qu'il n'en existait bien que deux. C'est pourquoi, suivant pas à pas les saintes Écritures, j'ai figuré l'univers, puis ces lieux d'où sortirent les Israélites, cette montagne où ils reçurent la loi écrite, ce tabernacle divin, et enfin la terre promise où ils établirent leur demeure, jusqu'au jour où le Désiré des nations prédit par les prophètes arriva, et leur enseigna cette seconde région qui les attendait, région qu'après sa venue il nous a montrée à tous, entrant lui-même dans le tabernacle intérieur, cette région céleste où à son second avénement il appellera tous les justes, leur disant : *Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde.* Gloire à lui dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il (³).

(¹) A ces cinq parties, Cosmas en ajouta successivement d'autres. Le manuscrit du Vatican contient onze divisions ou livres. Le manuscrit de la Laurentienne, à Florence, qui est postérieur, en contient douze, moins un seul feuillet.

(²) *To agion cosmicon* (le sanctuaire cosmique). Cosmas traduit *cosmicon* par *image de l'univers*, ou *fait à l'imitation du monde*; mais les commentateurs les plus accrédités reconnaissent que le mot *cosmicos* signifie simplement *terrestre*, par opposition au mot *céleste*. (Cf. Schleusner, *Nov. Lexic. Nov. Test.*, I, 1309.)

Il y eut bien quelques théologiens éminents des premiers siècles qui pensèrent qu'en certains cas le sens vulgaire des expressions de la Bible cachait un sens relevé; ils y découvraient des allégories savantes ou des symboles mystérieux. « Ce système d'interprétation puisé dans les habitudes de la philosophie païenne, et que les Juifs alexandrins, tels que Philon, avaient adopté déjà, fut mis en œuvre surtout par Origène, un des plus spirituels entre les saints pères; mais on le repoussa de toutes parts. » (Voy. Letronne, *Des opinions cosmographiques des pères de l'Église*, etc.)

(³) Extrait de la deuxième préface. Cosmas appuie ailleurs ses théories sur l'autorité de Patrice, promu au siége épiscopal de toute la Perse, et qui auparavant était venu de Chaldée en Égypte, accompagné de son disciple Thomas d'Édesse.

CONTRE CEUX QUI VEULENT ÊTRE CHRÉTIENS, ET QUI CROIENT, AVEC LES PAÏENS (*EXTERI*), QUE LE CIEL EST SPHÉRIQUE.

Tous les hommes véritablement chrétiens, véritablement attachés à Moïse et au Christ, étudient l'ancienne et la nouvelle loi, et aprés avoir reconnu leur concordance s'attachent invariablement à leurs doctrines, sans se laisser ébranler par les raisonnements de leurs adversaires. Mais ceux qui se fient à la science du monde prétendent expliquer l'univers par la raison ; ils accueillent avec des éclats de rire les récits de l'Écriture qu'ils traitent de fables ; ils appellent Moïse et les prophétes, Jésus-Christ et les apôtres, des faiseurs de contes ; et comme s'ils étaient plus savants que les autres hommes, ils s'enflent d'orgueil, et proclament que le mouvement du ciel est sphérique et circulaire ; ils veulent expliquer la forme du monde par des calculs géométriques d'astronomie qu'ils enveloppent dans de belles phrases, ou par les éclipses de lune et de soleil, se trompant ainsi eux-mêmes et entraînant les autres dans leur erreur.

C'est contre ces hommes que je vais écrire, et je leur appliquerai ce que la divine Écriture dit de ces juifs de Samarie : *Ils craignaient Dieu et ils sacrifiaient sur les hauts lieux*. Ce n'est pas sans raison qu'on les accuserait de duplicité, car ils veulent être à la fois avec nous et avec les païens. Mais nous allons voir que leur systéme de sphère ne peut se soutenir et est incompatible avec la nature.

Les uns disent que le ciel est un corps composé de quatre éléments ; les autres, tout fiers de leur découverte, l'ont formé d'un cinquiéme élément, et ils prétendent que le ciel ne pourrait se mouvoir s'il était composé de quatre éléments. Mais ils prouvent qu'ils sont aveugles, eux qui accusent de cécité ceux qui ont la vue perçante. Car lorsqu'on prétend voir au ciel diverses couleurs, auxquelles eux-mêmes attribuent la propriété de réchauffer ou de refroidir le monde, on se trompe, suivant eux, à cause de la grande distance des objets ; mais alors qu'ils me répondent : Les étoiles qui, selon vous, sont fixées à une sphère immobile, pourquoi, puisqu'elles sont à une inégale distance de nous, ne nous paraissent-elles pas de grandeurs et de couleurs diverses ? Pourquoi toutes ces étoiles immobiles qui accompagnent Mars, la plus basse des constellations, dites-vous, sont-elles toutes égales et semblables ? Pourquoi de même celles qui accompagnent Jupiter ? Le ciel même n'a pas toujours la même couleur ; pourquoi, par exemple, cette couleur lactée, comme vous l'appelez vous-mêmes, si c'est toujours la même surface qu'atteint notre vue ? Je pense qu'aprés cela, il est évident pour tous que le ciel est formé de divers éléments et que personne ne pourra soutenir le contraire. Que si donc le ciel n'est pas composé d'un seul élément jouissant par lui-même du mouvement circulaire, mais de quatre éléments distincts, il ne peut avoir un mouvement de rotation ; car, ou bien il ira de haut en bas, si la gravité l'emporte, ou bien de bas en haut, si l'élément contraire est plus fort, ou bien il restera fixe si aucun élément ne l'emporte sur l'autre : c'est là un raisonnement parfaitement clair. Or, qui prétend avoir jamais vu le ciel s'élever ou s'abaisser ? Reste à dire qu'il est immobile. Que s'ils disent que les planètes, comme ils les appellent, ont un cours opposé au reste de l'univers, ils ne se trompent pas ; mais s'ils prétendent que ce cours a lieu suivant certaines lois déterminées par le Créateur, il est clair qu'ils avouent qu'elles partent de l'orient pour faire le tour du ciel.

Enveloppés de ténèbres et flottant dans le doute, comme il arrive à ceux qui fuient la vérité, ils disent que les étoiles rétrogradent quelquefois et s'arrêtent. Mais si par leur nature elles ont un mouvement, d'où vient ce repos ? Le mouvement ne leur est pas contraire puisqu'il leur est naturel. Quelle force les pousse à ce mouvement rétrograde ? Et qu'on ne m'allègue pas l'erreur de notre vue : l'espace qu'elles parcourent n'est pas petit, puisque souvent elles passent d'un signe à l'autre du zodiaque. Alors, si vous ne voulez pas admettre ce mouvement rétrograde, d'où et pourquoi ce passage d'un signe à un autre ? Peut-être direz-vous que c'est à cause de véhicules qui ne tombent pas sous la vue et qui transportent ainsi les étoiles. Cette nouvelle invention ne vous servira de rien : pourquoi ce véhicule ? est-ce qu'elles ne peuvent se mouvoir ? Mais vous les disiez animées, pourvues d'âmes divines. Est-ce quoiqu'elles le puissent ? Je ris rien que de le penser. Pourquoi d'ailleurs le soleil et la lune n'ont-ils pas de véhicule ? Est-ce qu'ils sont trop peu de chose pour en valoir la peine ? Le supposer serait une folie. Est-ce donc

que le Créateur n'a pas eu la puissance de leur en donner? Ah! que le blasphème retombe sur vous!

Trêve de plaisanteries, grands sages! Dites-moi, comment expliquez-vous que ces étoiles fixes aient un cours opposé à l'univers? Ce cours est-il le leur seulement ou celui de la sphère à laquelle elles appartiennent? S'il est le leur, pourquoi, dans un temps égal, parcourent-elles des cycles inégaux? pourquoi, par exemple, aucune de celles qui composent la Voie lactée n'est-elle jamais hors de cette constellation? Reste à dire que la sphère a un mouvement contraire à elle-même; or, quoi de plus absurde?

Mais ils seraient si fâchés de se laisser vaincre en impudence et en impiété qu'ils osent avancer qu'il y a des habitants sous terre. Si on leur dit : A quoi sert que le soleil passe sous terre? Ils répondront sans vergogne que nous avons des antipodes, lieux où les hommes ont les pieds opposés aux nôtres et où les fleuves coulent dans un sens contraire, aimant mieux tout renverser de fond en comble que de se rendre à la vérité.

Mais un des meilleurs moyens de les convaincre d'erreur est de leur dire : Pourquoi votre sphère ne roule-t-elle pas du nord au midi ou de tel autre vent au vent opposé? Et qu'ils ne viennent pas vous répondre que c'est que cela a plu au grand faiseur du monde, car tout à l'heure ils nous disaient le contraire. Et comment accorder ce qu'ils disent que le ciel a un mouvement circulaire, s'ils supposent qu'il n'existe rien autre chose que le ciel? car rien ne peut se mouvoir que dans l'un des quatre éléments, la terre, l'eau, l'air ou le feu; et il faut, ou bien que le corps en mouvement passe du fini dans l'infini, ou bien qu'il tourne sans cesse à la même place. Or, s'il passe dans l'infini, il faut supposer que la terre dans laquelle il roule en s'élevant sans cesse est infinie; ou, si vous ne voulez pas qu'il roule dans la terre, il ne peut le faire dans aucun des trois autres éléments; car il ne pourrait se soutenir et tomberait de suite avec un grand bruit. Si, au contraire, il tourne sans cesse dans le même lieu, il faut qu'il soit soutenu par des pieds comme une tour ou une sphère organique, ou par un axe comme une machine ou un char. Or, alors, par quoi sont soutenus ces pieds ou cet axe? Et ainsi à l'infini. Et, dites-moi, comment supposer que la terre est percée de part en part par un axe, et de quelle matière sera cet axe?

Reste donc à dire que le ciel est fixe et immobile. Et lorsque vous faites de la terre le centre autour duquel roule l'univers, votre hypothèse tombe d'elle-même puisque vous placez la terre à la fois au milieu et au bas, car il ne peut arriver en même temps qu'une même chose soit au centre et au bas, le centre étant le milieu du haut et du bas. Pourquoi donc persister à soutenir de pareilles absurdités contre les textes des Écritures? Mais supposez qu'au lieu de la terre on prenne le feu pour centre, alors votre centre, qui tout à l'heure était en bas, sera maintenant en haut, puisque le feu tend toujours à monter.

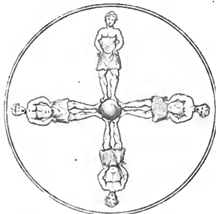
L'air, dites-vous, enveloppe également la terre de toutes parts et suit le mouvement circulaire de l'univers, tandis que la terre reste immobile : comment alors l'homme, les animaux terrestres et volatiles, ne sont-ils pas mus en même temps et fendent-ils l'air dans leur course, et non-seulement les animaux, mais les choses même inanimées les plus légères? Ainsi la moindre plume, le moindre fétu, fend l'air sans que celui-ci puisse le soutenir.

Si nous passons aux antipodes, nous verrons aussitôt combien sont ridicules ces contes de bonnes femmes. Si les pieds d'un homme sont opposés aux pieds d'un de ses semblables, que ce soit dans la terre, dans l'eau, dans l'air, dans le feu ou dans tout autre corps, comment tous deux peuvent-ils rester debout, et comment l'un ou l'autre peut-il vivre avec la tête en bas? C'est là certainement une hypothèse absurde. Et quand il vient à pleuvoir, comment dire que la pluie tombe sur les deux; elle tombe bien sur l'un, mais sur l'autre ne monte-t-elle pas plutôt? Comment ne pas rire de pareilles folies?

Voici un autre de leurs sophismes : « La terre est remplie d'air à son intérieur, et c'est cet air renfermé qui occasionne les tremblements de terre en frappant les parois de la terre. » Mais si la terre, tant qu'elle est remplie également de gaz, reste immobile, comment ne tombe-t-elle pas quand elle est plus gonflée d'un côté que de l'autre? Ils ajoutent que la terre d'Égypte est exempte de tremblements de terre parce qu'elle est légère et que l'air transpire par ses pores; mais ils oublient qu'au contraire très-souvent il y a eu en Égypte des tremblements de terre qui renversaient de grandes villes.

La pluie, disent-ils encore, provient de l'humidité transformée en vapeur par le soleil; comme dans une salle de bain la chaleur forme de la vapeur qui retombe en gouttes d'eau, de même le soleil résout l'humidité en vapeur qui retombe en pluie au bout d'un certain temps. Pour nous, en vérité, nous nous étonnons que tant de gens se laissent prendre à ce raisonnement : si le bain reçoit sa chaleur, non par

le dessus, mais par le dessous, pourquoi la vapeur monte-t-elle et ne descend-elle pas au contraire? De même, dans un vase de cuivre, le feu est dessous et non dessus : dans l'un et l'autre cas, la vapeur



Dessin d'après une miniature de Cosmas tendant à démontrer que la terre ne peut pas être ronde (¹).

monte et bientôt du toit et du couvercle tombent des gouttes d'eau. Ce n'est donc pas en dessus, mais en dessous qu'est placé le feu qui produit la vapeur. Lorsque vous allumez du feu sur la terre, vous voyez l'humidité du bois s'échapper en fumée dans l'air, attirée non pas par le soleil, mais chassée par le feu. Lorsque vous lavez du linge et que vous l'étendez sur la terre, lorsqu'il a été séché par le soleil, levez-le, et vous trouverez sur le sol la marque de votre linge formée par l'humidité. La chaleur n'attire donc pas l'humidité, mais au contraire la repousse.

Demandez-leur pourquoi, dans la Thébaïde, au fort de la chaleur, il ne se forme pas de vapeur et il ne

(¹) Sur ce point, Cosmas ne faisait que suivre l'opinion de plusieurs illustres auteurs chrétiens.

Lactance, au commencement du quatrième siècle, appelle monstrueuse l'opinion de ceux qui veulent que le monde et la terre soient ronds, que le ciel tourne continuellement, que toutes les parties de la terre soient habitées :

« Y a-t-il quelqu'un assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes qui aient les pieds en haut et la tête en bas ; que tout ce qui est couché en ce pays-ci soit suspendu là-bas ; que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent aussi des champs, des mers, des villes et des montagnes ?.....

» J'avoue que je ne sais que dire de ces personnes qui demeurent opiniâtres dans leurs erreurs, et qui soutiennent leurs extravagances, si ce n'est que quand elles disputent, elles n'ont point d'autre dessein que de se divertir ou de faire paraître leur esprit. Il me serait aisé de prouver, par des arguments invincibles, qu'il est impossible que le ciel soit au-dessous de la terre. » (*Institutions divines*, liv. III, chap 24.)

Saint Augustin dit, dans la *Cité de Dieu*, liv. XVI, chap. 9 :

« Il n'est aucune raison de croire à cette fabuleuse hypothèse, c'est-à-dire d'hommes qui, foulant cette partie opposée de la terre où le soleil se lève quand il se couche pour nous, opposent leurs pieds aux nôtres. Cette opinion ne se fonde sur aucune notion historique..... Mais fût-il démontré par quelque raison que le monde et la terre ont la forme sphérique, il serait trop absurde de prétendre qu'après avoir franchi l'immensité de l'Océan quelques hommes aient pu, hardis navigateurs, passer de cette partie du monde en l'autre pour y implanter un rameau détaché de la famille du premier homme. »

Ainsi pensaient saint Basile, saint Ambroise, saint Justin martyr, saint Jean Chrysostôme, saint Césaire, Procope de Gaza, Severianus, évêque de Gabala, Diodore, évêque de Tarse, etc. (Letronne, art. cité, p. 604.)

Eusèbe de Césarée s'enhardit une fois, dans son *Commentaire* sur les psaumes (*Collectio nova patrum*, etc., I, p. 460), à dire que, « suivant l'avis de quelques-uns, » la terre est ronde ; mais il recule, dans un autre ouvrage, devant cette témérité.

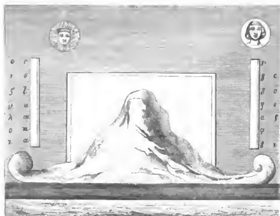
On se rappelle qu'au quinzième siècle les moines de Salamanque et d'Alcala opposèrent aux théories de Christophe Colomb ces mêmes considérations contre les antipodes.

pleut pas; ils vous diront que c'est la chaleur modérée et non la trop grande ardeur qui forme la vapeur. Mais alors pourquoi, en Éthiopie, où il fait bien plus chaud que dans la Thébaïde, pleut-il si souvent? Et comment avancer que le soleil attire la vapeur puisque vous prétendez qu'il ne doit sa chaleur qu'à la rapidité de sa course? D'ailleurs, selon vous, l'air est naturellement humide et chaud; à quoi bon alors ce système d'attraction d'humidité? car ces sages disent que chaque élément a deux qualités: la terre la sécheresse et la froideur, l'eau la froideur et l'humidité, l'air l'humidité et la chaleur, le feu la chaleur et la sécheresse. Pourquoi alors l'eau, c'est-à-dire la froideur et l'humidité, se change-t-elle en glace l'hiver? D'où vient cette froideur suprême qui fait glacer la froideur? Si vous attribuez cela à l'éloignement du soleil, pourquoi l'air chaud de sa nature ne devient-il pas alors humide, mais très-froid? Pourquoi la froideur, c'est-à-dire l'eau, ne glace-t-elle pas l'air qui est froid, mais au contraire l'air glace-t-il l'eau? En voilà assez, je pense, pour réfuter ces erreurs.

Passons à un autre de leurs sophismes: ils disent que le ciel est un corps qui entoure tout le monde, et bien qu'ils affirment qu'il n'y a rien au delà du ciel, ils nient que les anges, les démons, les âmes, qui sont des parties du monde, soient circonscrits par le ciel, et ils soutiennent qu'ils ne contiennent pas le ciel et que le ciel ne les contient pas.

Ils ne savent, en vérité, ce qu'ils disent; car qui a jamais pu supposer dans la nature une chose qui ne contient pas et qui n'est pas contenue? Mais qu'ils me répondent donc: Ont-ils une âme ou n'en ont-ils pas? S'ils disent qu'ils n'en ont pas, c'est là une singulière audace; s'ils avouent en avoir une, est-elle en eux ou hors d'eux? Soutenir cette dernière hypothèse, c'est une aussi étrange folie que de dire qu'ils n'en ont pas: s'ils la mettent en eux, pourquoi, puisque le corps est circonscrit par le ciel, l'âme ne l'est-elle pas? Si, comme ils l'avancent, elle brille sur le corps sans être enfermée en lui, de quel lieu brille-t-elle? Puisqu'elle est une chose créée, elle doit exister avec le reste des créatures. Si elle est dans le ciel, elle est circonscrite; si enfin ils prétendent qu'elle est partout et en tout, qu'ils prennent garde; ils enseignent la pluralité des dieux, car cette propriété appartient au Dieu seul incréé, le créateur de toutes choses.

VÉRITABLE FIGURE DU MONDE.



Les Colonnes qui soutiennent le mur que forme le ciel. — D'après une miniature de Cosmas.

Maintenant que j'ai, je pense, réfuté ces faux chrétiens, je vais exposer dans ce deuxième livre quelles sont les hypothèses des vrais chrétiens sur la figure du monde.

Dieu, en créant la terre, ne l'appuya sur rien, suivant cette parole de Job: *Il a suspendu la terre dans*

le vide. La terre est donc soutenue par la vertu de Dieu, le créateur de toutes choses, *portant tout,* dit l'Apôtre, *par un mot de sa puissance.* Si au-dessous de la terre ou en dehors d'elle existait quelque chose, elle tomberait naturellement : aussi Dieu la posa comme base de l'univers et lui ordonna de se soutenir par sa propre gravité. Dieu donc, ayant créé la terre, réunit l'extrémité du ciel à l'extrémité de la terre, appuyant les parties inférieures du ciel de quatre côtés et le disposant en voûte au-dessus de la terre dans toute sa longueur; puis, dans la largeur de la terre, il établit le ciel comme un mur qui s'élèverait du haut en bas, formant ainsi une sorte de maison partout fermée ou une longue chambre voûtée; car, dit le prophète Isaïe, *il a disposé le ciel en forme de voûte;* et Job parle ainsi de la jonction du ciel à la terre : *Il a baissé le ciel vers la terre, puis a étendu celle-ci comme de la chaux et l'a soudée comme une pierre carrée.* Comment appliquer ces paroles à une sphère?

Moïse, parlant du tabernacle, qui est l'image de la terre, dit que sa longueur était de deux coudées et

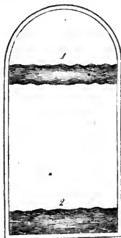


Fig. 1. D'après Cosmas : 1° les Eaux au-dessus du Firmament; 2° les Eaux terrestres.


Fig. 2. Autre dessin d'après Cosmas, indiquant, selon son système, la forme des murs qui entourent l'univers.

sa largeur d'une seule. Nous dirons donc avec le prophète Isaïe que la forme du ciel qui embrasse l'univers est celle d'une voûte; avec Job, que le ciel fut joint à la terre, et avec Moïse, que la terre est plus longue que large. Le second jour, Dieu fit un second ciel, celui que nous voyons, pareil en apparence, mais non en réalité, au premier. Ce second ciel est placé au milieu de l'espace qui sépare la terre du premier ciel, et il l'étendit comme un second toit dans la largeur de la terre, partageant les eaux en deux parties, les unes au-dessus (¹), les autres au-dessous du firmament, sur la terre; et ainsi d'une seule maison il en fit deux : une supérieure, l'autre inférieure (²).

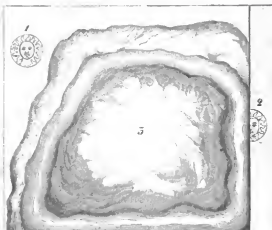
L'Écriture parle souvent de ce second ciel; c'est d'abord Moïse : *Et Dieu appela le ciel firmament;* puis David : *Tu couvres d'eau la partie supérieure;* et encore : *Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le*

(¹) Saint Basile admet que la surface supérieure du second ciel est plate, tandis que la surface inférieure, tournée vers nous, est en forme de voûte; et il explique ainsi comment les eaux célestes peuvent s'y tenir et y séjourner (in *Hexam. hom.*, III, 3, p. 24). Saint Cyrille montre de quelle utilité est ce réservoir des eaux pour la vie des hommes et pour celle des plantes (*Hierosol. catech.*, IX, p. 76). — Voy. aussi le Commentaire d'Eusèbe de Césarée sur Isaïe (*Collectio nova patrum*, etc., t. II p. 511.)

(²) Diodore, évêque de Tarse, en 378, divise également en deux étages le monde, qu'il compare à une tente. Severianus, évêque de Gabala, vers la même époque, compare le monde à une maison dont la terre est le rez-de-chaussée, le ciel inférieur le plafond, et le ciel supérieur (ciel des cieux) le toit. Ce double ciel est de même admis par Eusèbe de Césarée et par saint Basile. D'après un passage de J. Philoponus, plusieurs auteurs donnaient au monde la forme d'un œuf coupé par moitié, perpendiculairement à son grand axe.

firmament annonce les ouvrages de ses mains; commençant par parler des deux, puis s'arrêtant seulement au second, et de même en beaucoup d'autres pages.

ÉTENDUE ET DIVISIONS DE LA TERRE.



Forme et étendue de la Terre habitée, d'après Cosmas : — 1, le Soleil couchant ; — 2, le Soleil levant ; — 3, la Terre.

La longueur de la terre se prend de l'orient à l'occident, sa largeur du nord au sud. Elle est divisée en deux parties par la mer que l'on nomme Océan : l'une est la partie que nous habitons, et l'autre, au delà de l'Océan, est celle qui se réunit au ciel. C'est dans cette terre située à l'orient qu'habitaient les hommes avant le déluge ; c'est là aussi qu'était situé le paradis (¹). Les hommes, au temps de Noé, ayant miraculeusement traversé l'Océan dans l'arche, arrivèrent dans la Perse, où l'arche de Noé s'arrêta sur le mont Ararat. Or dans cette arche étaient Noé, ses trois fils et leurs femmes, ce qui formait quatre couples : trois paires d'animaux domestiques et une seule d'animaux sauvages. Alors les trois fils de Noé, étant descendus sur la terre que nous habitons, se partagèrent le monde. Sem et ses descendants eurent l'Asie jusqu'à l'océan Oriental ; Cham et ses descendants s'établirent depuis Gadès jusqu'à la mer d'Éthiopie ou de Barbarie, et au delà du golfe Arabique jusqu'à notre mer, c'est-à-dire jusqu'à la Palestine et la Phénicie, et de plus, dans les pays du sud, ils occupèrent l'Arabie qui nous avoisine et celle que l'on appelle Heureuse ; enfin Japhet et ses descendants s'étendirent depuis les contrées du Nord, la Médie et la Scythie, jusqu'à l'océan Occidental et aux pays qui sont au delà de Gadès ; car Moïse dit dans la Genèse : *Les fils de Japhet, Gomer et Magog, Madai, Jovan et Elisa*, entendant par là les nations hyperboréennes des Scythes et des Mèdes, puis les Ioniens et Grecs, et aussi Thobel et Mosoch et les Thères, qui leur sont voisins : or par les Thères il comprend la Thrace, et il dit que plusieurs passèrent dans les îles et dans le voisinage, ce qui doit s'entendre des habitants de Tarse ; il appelle les Cypriens Cétiens et les habitants de Rhodes Rhodiens. *Les fils de Cham furent Chus et Mesraim ;* il désigne par là les Éthiopiens et les Égyptiens ; Phut et Chanaan représentent les Lybiens et les nations voisines ; les fils de Chus, Saba et Élisa, les Homérites, les peuples limitrophes et les peuples qui habitent les régions australes. *Les fils de Sem furent Elam et Assur*, c'est-à-dire les Élamites et les Assyriens,

(¹) « Par delà de l'Inde, là où commence le monde, où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élevé, inaccessible aux mortels et fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier péché fut chassé. » (Saint Avite, vers 523.)

et toutes les nations voisines qui se sont dispersées en Asie et en Orient, les Perses, les Huns, les Bactriens et les Indiens.

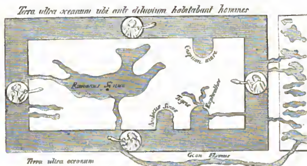
Sur notre terre (les païens le disent comme nous, et avec raison) il y a quatre golfes qui coulent de l'Océan (1) : le nôtre, qui coule à travers l'empire romain, depuis Gadès, en Occident ; le golfe Arabique ou Érythrée ; le golfe Persique, et la mer Caspienne ou d'Hyrcanie, du nord à l'orient. Les golfes Arabique et Persique partent du pays appelé Zingi, vers le midi et l'orient. Or le Zingi (2) est situé, comme le savent tous ceux qui ont navigué sur la mer Indienne, au delà de la terre d'encens que nous appelons



Les habitants célestes et les bienheureux dans le ciel, les habitants terrestres, et les habitants morts ensevelis suivant l'usage des Égyptiens (3). — Miniature de Cosmas.



L'Arche mystique de Noé, *Arca mundifera* (4). — Miniature de Cosmas.



La plus ancienne carte connue du moyen âge représentant la terre (5). — D'après la miniature de Cosmas.

(1) On retrouve cette théorie des quatre golfes dans Priscien (sixième siècle).

(2) *Zingion*, *Zingium* (Ptolémée, liv. IV, ch. 8, et d'Anville, *Géogr. anc.*, III, p. 62). On retrouve ce nom dans Zanzibar ou Zanguebar. Le mot *bar* signifie *pays* : Zanzibar, *pays de Zanzi* (noir?). (Voy. le fragment de carte, p. 14, et, plus loin, la note sur les *Zendjes*, dans la relation des DEUX MAHOMÉTANS.) — Au temps de Cosmas, on désignait par le mot *Zingion* une vaste étendue de côtes qui avançait jusqu'à l'entrée même du golfe Arabique.

(3) Cette triple division ne contredit point celle que Cosmas a précédemment établie. Les vivants et les morts n'occupent que ce que l'on peut comparer au rez-de-chaussée de l'univers, la terre proprement dite, qui comprend les sépultures et l'enfer.

(4) Cosmas établit trois divisions dans l'arche. Au rez-de-chaussée, il place les reptiles et les animaux qui se creusent des demeures sous terre ; au premier étage, les quadrupèdes et les animaux qui vivent sur les montagnes ; au second étage, les oiseaux, parce qu'ils vivent dans l'air, et l'homme, parce qu'il est destiné à habiter le ciel.

(5) Au centre est la terre que nous habitons, avec ses quatre golfes : Romain (la Méditerranée), Arabique, Persique, et

Barbarie, autour de laquelle coule l'Océan qui se répand dans ces deux golfes. On ne peut naviguer que sur ces golfes; plus loin l'Océan a des vagues énormes et est couvert d'épaisses vapeurs qui obscurcissent les rayons du soleil ([1]), et, de plus, son immensité est effrayante. J'en parle par expérience, car j'ai navigué, pour faire le commerce, dans les trois golfes Romain, Arabique et Persique.

Un jour que nous naviguions vers l'Inde intérieure, arrivés presque à la Barbarie, au delà du pays de Zingi, c'est ainsi qu'on appelle l'entrée de l'Océan, comme nous dérivions à droite, nous aperçûmes une multitude de ces oiseaux qu'on nomme *suspha* ([2]); ils sont environ deux fois plus grands que des milans. En même temps nous éprouvâmes un grand changement dans la température; tous furent saisis de crainte; les matelots et les passagers les plus expérimentés disaient que nous approchions de l'Océan, et tous criaient au pilote : « Retourne à gauche vers le golfe, de peur qu'emportés par le courant dans l'Océan nous ne périssions. » Car l'Océan en entrant dans le golfe soulevait de vastes flots, et la vague nous entraînait vers la pleine mer. C'était là un spectacle horrible et qui nous glaçait de frayeur. Et ces oiseaux nommés suspha nous suivaient en troupes volant au-dessus du navire, ce qui annonçait l'approche de l'Océan.

La terre que nous habitons est, dans sa partie septentrionale et occidentale, beaucoup plus élevée, et, en proportion, déprimée. On peut s'en convaincre par l'expérience. Quand on navigue vers le nord ou l'ouest, on dit que l'on monte et l'on avance moins rapidement; au retour, au contraire, comme l'on va de haut en bas, on fait la course en peu de jours. Aussi le Tigre et l'Euphrate, qui coulent du nord au midi, sont beaucoup plus rapides que notre Nil ou Géhon. Les contrées de l'Orient et du Midi, plus basses et brûlées par les rayons du soleil, sont plus chaudes; celles du Nord et de l'Occident, plus élevées et plus éloignées du soleil, sont plus froides; leurs habitants ont la peau plus blanche et sont forcés de se vêtir et de se loger de manière à se préserver du froid. Au reste, toute la terre n'est pas habitée, les contrées les plus septentrionales à cause du froid, les plus méridionales à cause du chaud ([3]).

Le soleil en se levant parcourt les contrées méridionales, monte vers le nord et apparaît ainsi à toute la terre; puis, lorsque le sommet septentrional et occidental de la terre est devant lui, il fait nuit pour tous les pays situés au delà de l'Océan; et enfin, lorsqu'il est arrivé à l'occident, il est entièrement caché par le sommet de la terre, et il fait nuit dans les pays du Nord jusqu'à ce qu'en tournant il revienne à l'orient, puis repasse au midi.

J'ai tracé d'autres images par lesquelles on peut juger de la grandeur du soleil et de celle de la terre, et voir comment, d'après notre système, les rayons du soleil sont projetés sur la terre et produisent diverses ombres, suivant les divers climats, formant entre chacun une différence d'environ un demi-pied; ce qui fait que certains climats ne peuvent être éclairés de la lumière du soleil.

Si le paradis était sur cette terre, beaucoup d'hommes tenteraient d'y arriver. Pour avoir de la soie, dans un vil but de commerce, on n'hésite pas à faire de longs voyages, comment hésiterait-on pour voir le paradis? Car cette contrée de la soie est à l'extrémité de l'Inde intérieure, à la droite quand on entre dans la mer Indienne, plus loin que le golfe Persique et que l'île appelée par les Indiens Sielediva, et par les Grecs Taprobane. On l'appelle Sina ([4]); elle est baignée à gauche par l'Océan, comme la Barbarie l'est à droite. Les Brachmanes, philosophes indiens, disent que si de Sina on tendait une

la mer Caspienna, et ses quatre fleuves : le Géhon (ou Nil), le Phison (ou Indus), le Tigre et l'Euphrate; alentour est l'Océan; puis, au delà, la terre où habitaient les hommes avant le déluge, et où sont les sources des quatre fleuves qui passent sous l'Océan par des conduits souterrains. Cette terre transmarine, où était situé le paradis d'Adam et d'Eve, du côté de l'Orient, s'étendait jusqu'au pied des murailles qui servaient de clôture à l'univers.

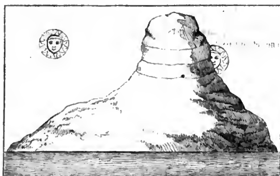
([1]) D'après ce passage, dit M. de Santarem, il paraît que l'idée de la mer ténébreuse des Arabes, du onzième au quatorzième siècle, avait été puisée dans Cosmas ou dans les auteurs grecs. En effet, les Grecs croyaient que dans les espaces immenses de la mer il y avait une nuit éternelle.

([2]) Ce mot est écrit dans les manuscrits *sodspho* et *soispha;* il paraît se rapporter aux oiseaux de mer que nous appelons pétrels.

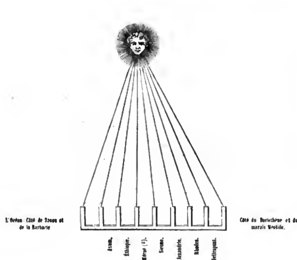
([3]) Cette erreur, commune à tous les voyageurs de l'antiquité et du moyen âge, n'a cessé entièrement qu'après la découverte de l'Amérique et le voyage de Magellan autour du monde.

([4]) La Chine, que les nations orientales appelaient depuis longtemps *Thain* et *Tchino*. (Voy., sur les relations commerciales de la Chine avec l'empire romain, les *Tableaux historiques de l'Asie*, et le Mémoire de M. Abel de Rémusat sur l'*Extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*.)

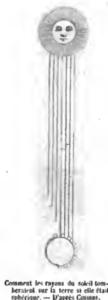
corde qui, passant par la Perse, atteignit jusqu'aux possessions de l'empire romain, on aurait exactement la moitié de la terre, et ils disent peut-être vrai (1); car la terre est très-inclinée vers la gauche : aussi



Mouvement du Soleil autour de la Terre. — D'après Cosmas.



Comment les rayons du soleil tombent sur la terre le 25 du mois de *payni* (juin), à la sixième heure. — D'après Cosmas.



Comment les rayons du soleil tomberaient sur la terre si elle était sphérique. — D'après Cosmas.

(1) Ce passage de Cosmas est signalé par M. Guigniault, à l'appui de la conjecture que la grande vue d'Ératosthène sur le prolongement du Taurus, à travers l'Asie entière, sous le parallèle de Rhodes (le parallèle du diaphragme de Dicéarque), a pu être basée en partie sur les notions qui, de l'Inde occidentale, étaient parvenues aux Perses et aux Hellènes.

Voy. *Asie centrale : Recherches sur les chaînes de montagnes*, etc., t. Ier, p. 120; t. II, p. 180-182.

(2) Au compartiment qui se rapporte à Méroé, Cosmas a écrit *Askion*, c'est-à-dire « où le soleil ne fait aucune ombre, » pour indiquer que c'est l'endroit où la lumière du soleil tombe le plus verticalement sur la terre.

le transport de la soie se fait en peu de temps par terre à travers la Perse, tandis qu'il est beaucoup plus long par mer. Au delà de Sina on ne navigue pas, et personne n'y habite.

Or si de Sina on tirait une ligne jusqu'à l'occident pour savoir la longueur de la terre, on trouverait environ quatre cents stations *(stemata)*, chacune de trente milles (¹); en voici le détail. De Sina au commencement de la Perse, en traversant les pays de Juvia (²), des Indiens et des Bactriens, environ au moins cent cinquante stations; toute la Perse, quatre-vingts stations; de Nisibe (³) à Séleucie, treize; de Séleucie à Rome, et au pays des Gaulois et des Ibères, appelés aujourd'hui Espagnols, jusqu'à Gadès, près de l'Océan, plus de cent cinquante stations : ce qui fait en total un peu plus ou un peu moins de quatre cents stations.

La largeur de la terre, des pays hyperboréens à Byzance, n'est pas de plus de cinquante stations : de Byzance à Alexandrie, cinquante; d'Alexandrie aux Cataractes, trente; des Cataractes à Axum, dans l'Abyssinie, trente; d'Axum à l'extrémité de l'Éthiopie, la contrée de l'encens, qu'on appelle Barbarie, auprès de l'Océan, et où se trouve un pays nommé Sasou, le dernier de l'Éthiopie, environ cinquante stations; ce qui fait à peu près en tout deux cents.

D'où l'on voit la vérité de la sainte Écriture, qui dit que la longueur de la terre est double de sa largeur.

Le pays de l'encens est à l'extrémité de l'Éthiopie, et plus loin, c'est l'Océan. Les habitants de la Barbarie vont y chercher diverses productions, l'encens, la cannelle, le papyrus, et beaucoup d'autres choses; puis ils les transportent par mer à Adulé, dans le pays des Homérites, dans l'Inde intérieure et dans la Perse.

Il n'y a que deux jours de traversée du pays des Homérites à la Barbarie, et après la Barbarie est l'entrée de l'Océan qu'on appelle Zingi.

Le pays que l'on appelle Sasou est également situé près du pays de l'encens, et ce pays est très-riche en mines d'or. C'est pourquoi, tous les deux ans, le roi d'Axum (⁴) y fait envoyer par les préfets



Sémen, Axum, Adulé, les Homérites, Zengis. — Fragment de la carte de d'Anville (*Orbis veteribus notus*).

d'Agau (⁵) des gens pour y acheter de l'or, et beaucoup de marchands se joignant à ceux-ci, leur troupe s'élève à plus de cinq cents : ils ont avec eux des bœufs, du sel et du fer. Quand ils sont arrivés

(¹) « En considérant ces milles comme drusiens, et en les multipliant par 7 ¹/₂ stades philétériens, on trouve qu'il y a 225 stades dans un stemat (station), et 90 000 stades pour la longueur connue sur le grand cercle. » (Lelewel, *Géographie du moyen âge*, prolégomènes, p. 20.)

(²) *Ounnin*, suivant une autre version des manuscrits. On traduirait alors : « du pays des Huns. »

(³) *Nizibin* ou *Nasebin*, dans la Turquie d'Europe, à cent douze lieues nord-ouest de Bagdad.

(⁴) « Le royaume des Axumites s'étendait, à ses limites méridionales, depuis le promontoire Gardafui jusqu'à la contrée montagneuse de Sasou, dans laquelle sont les sources des rivières qui se jettent dans le fleuve Abawi. » (Mannert.)

(⁵) Pays situé dans le haut Nil et soumis au roi des Abyssins. On supposa longtemps qu'il possédait les sources du Nil. (Montfaucon, *Collectio nova patrum*, etc., t. II. p. 9 de la préface sur Cosmas.) — Voy., sur les sources du Nil, notre tome Ier : *Voyageurs anciens*, page 18, note 2.

près du pays de Sasou, ils s'arrêtent en quelques endroits, font une grande haie d'épines amoncelées, et ils s'y établissent; puis ils tuent leurs bœufs et en exposent les morceaux sur les épines, ainsi que le sel et le fer. Alors les naturels approchent, apportant avec eux des lingots d'or qu'ils appellent *tanchara;* chacun met sur les morceaux de bœuf, ou sur le sel, ou sur le fer, un, deux ou trois lingots, comme il lui plaît. Les Axumites viennent, et s'ils sont contents de l'échange ils prennent l'or, et les naturels emportent le bœuf, le sel ou le fer; si, au contraire, l'échange n'est pas accepté, l'Axumite laisse l'or, et l'autre, voyant que son offre n'est pas agréée, ajoute quelque chose ou remporte son or. Ils en sont réduits à ce genre de commerce à cause de la diversité de leur langage (¹). Les Axumites restent cinq jours en ce lieu, plus ou moins, selon le succès de leur commerce. A leur retour, ils partent bien armés, de peur des brigands qui pourraient tenter de leur ravir leur or. Ce voyage, pour aller et revenir, dure environ six mois; en allant ils sont plus longtemps à cause des troupeaux qu'ils emmènent; ils vont au contraire très-vite à leur retour pour n'être pas surpris par l'hiver et les pluies; car c'est dans cette contrée que sont les sources du Nil, et en hiver l'abondance des pluies fait déborder le fleuve (²). Or l'hiver pour ces peuples est l'été pour nous; il commence au mois d'*épiphi* (juillet), comme l'appellent les Égyptiens, et finit au mois de *thoth* (septembre).

Je parle là de ce que j'ai vu ou de ce que j'ai appris de la bouche même de ces commerçants.

LES INSCRIPTIONS GRECQUES D'ADULÉ.

Je veux aussi confier à ta piété une autre histoire.

A Adulé, ville d'Éthiopie située à environ deux milles de la mer (³), servant de port aux Axumites, et où nous allons faire le commerce en venant d'Alexandrie et d'Éla, on voit une chaise de marbre placée à l'entrée de la ville, vers l'occident, du côté du chemin qui mène à Axum. C'est un de nos rois Ptolémées qui fit faire cette chaise d'un beau marbre aussi blanc que celui que l'on emploie à faire des tables, mais qui ne vient point de Proconèse (⁴). Sa base est carrée : à ses quatre angles sont quatre colonnes, et, au milieu, il y en a une plus grosse sur laquelle sont creusées des lignes sinueuses (⁵); au-dessus des colonnes est placé le siége, et derrière est un dossier incliné. Les deux côtés, le siége et le dossier, la base, les cinq colonnes, et, en un mot, toute la chaise, formée d'une seule pierre taillée, a environ deux coudées et demie, et est faite comme une de nos chaises. Derrière cette chaise est un bloc de pierre de touche d'environ trois coudées, quadrangulaire, mais se terminant en une pointe, à peu près ainsi que la tête d'une statue; les deux côtés de cette partie supérieure étant inclinés de manière à représenter un Λ; au reste, aujourd'hui cette pierre est renversée, et sa partie inférieure est brisée (⁶). Le bloc, comme la chaise, est tout couvert de lettres grecques.

Il y a environ vingt-cinq ans, aux commencements du règne de Justin, empereur des Romains (⁷), j'étais dans ce lieu; et le roi des Axumites, Èlesbaan (⁸), au moment d'entreprendre une expédition guerrière contre les Homérites, ses voisins d'outre-mer, écrivit au préfet d'Adulé afin qu'il lui envoyât une copie de ces inscriptions. Ce préfet, nommé Asbas, m'appela près de lui avec Ménas, autre marchand qui ensuite

(¹) Voy. dans notre tome Iᵉʳ, page 69, ce qu'Hérodote raconte au sujet du commerce des Carthaginois avec certains peuples lybiens, au delà des colonnes d'Hercule.

(²) Voy. la note 5 de la page précédente.

(³) Gosselin pense qu'Adulé n'existait pas au temps des Ptolémées. Strabon ne fait point mention de cette ville. On a demandé toutefois si Adulé n'aurait pas été la même ville que celle nommée Bérénice par Évergète Iᵉʳ, en l'honneur de sa femme. Ce nom de Bérénice a été donné à plusieurs villes égyptiennes.

(⁴) L'île de Proconèse ou de Marmara, célèbre par ses carrières de marbre.

(⁵) Colonne torse (?). La figure vient à l'appui de cette interprétation.

(⁶) Letronne suppose que de semblables monuments épigraphiques pouvaient avoir été transportés sur des navires, et placés de distance en distance le long du golfe Arabique, pour marquer les lieux où il paraissait utile d'établir des ports marchands.

(⁷) Ce passage est l'un des points de départ dont se sert Montfaucon pour déterminer l'époque où Cosmas a écrit les premiers livres de sa *Topographie chrétienne;* probablement, suivant lui, vers l'an 535.

(⁸) Nom écrit aussi *Ellatzbaas* dans le manuscrit du Vatican.

fut moine à Raithu et qui est mort il y a peu de temps, et il nous ordonna de faire cette copie. Nous la fîmes et la lui donnâmes, en gardant par devers nous un double que je crois devoir transcrire, parce que cette inscription nous apprend beaucoup de choses sur ce qui concerne les pays et les habitants.

A la partie inférieure de la chaise sont sculptés Hercule et Mercure : Herculo, symbole du courage, comme disait le bienheureux Ménas, et Mercure, symbole des richesses, mais plutôt, suivant moi, de l'éloquence; car dans les Actes des apôtres on donne à Paul le nom de Mercure parce qu'il portait la parole.



1, la Ville d'Adulé (Adoule ou Adoulis), située à deux milles de la mer Rouge et à l'est d'Axum; — 2, Éthiopien allant d'Adulé » Axum; — 3, bloc de pierre de touche à l'entrée de la ville d'Axum; sur le sommet, Cosmas a figuré le roi Ptolémée Évergètes en costume militaire; — 4, chaise en marbre, de même à l'entrée de la ville d'Axum.— Miniature de Cosmas.

Voici ce qui est écrit sur la table de pierre (¹) :

« Le grand roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et » de la reine Arsinoé, dieux frères; descendant du roi » Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux libérateurs; issu par son père d'Hercule, fils de Jupiter, » et par sa mère de Bacchus, aussi fils de Jupiter (²); » ayant hérité de son père les royaumes d'Egypte, de » Lybie, de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Lycie, » de Carie et des Cyclades : il fit la guerre en Asie » avec une grande armée de fantassins et de cava- » liers, une flotte puissante et des éléphants venus » de l'Ethiopie et du pays des Troglodytes que son » père et lui avaient pris à la chasse et amenés en » Égypte, où ils les avaient dressés à la guerre. » Après avoir subjugué les pays d'en deçà de l'Eu- » phrate, et la Cilicie, la Pamphylie, l'Ionie, l'Hel- » lespont et la Thrace, s'être emparé de tous les » trésors de ces contrées et des éléphants de l'Inde, » avoir rendu tous les rois de ces peuples ses tribu- » taires, il passa l'Euphrate, et quand il eut conquis » la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, » la Médie et les autres pays jusqu'à la Bactriane, il reprit les objets sacrés que les Perses avaient » autrefois enlevés à l'Égypte (³), et ramena toutes ses troupes (⁴) en Égypte au moyen des fleuves qu'il » fit canaliser. »

Tout cela était inscrit sur cette table de pierre; mais il y avait quelques lacunes résultant des fractures; puis, comme à la suite, était écrit sur la chaise cet autre passage :

« ..... Continuant à agir avec énergie, après avoir pacifié les nations voisines de mon royaume, j'ai vaincu » et soumis des peuples innombrables. J'ai conquis le pays de Gaza (⁵), puis celui d'Agamen et de Signen,

(¹) Cosmas emploie le mot *eikôn* (figure, image) pour désigner cette table de marbre ornée d'un pignon *(ætomate)* sur laquelle il a dessiné une statue de Ptolémée.

Il est démontré que la première partie seule de cette inscription concerne les exploits de Ptolémée Évergète Ier (de l'an 247 à l'an 222 avant Jésus-Christ). C'est à un autre prince, roi des Axumites, et à un autre siècle, que se rapportent la seconde inscription et la liste des peuples vaincus dans une expédition vers l'intérieur de l'Afrique. Toutes les questions qu'a soulevées ce passage de Cosmas sur les inscriptions d'Adulé ont été résumées par Auguste Boeckh dans son *Corpus inscriptionum græcarum*, t. III, 2e livraison, p. 508-514, Berlin, 1848. (Voy. plus loin la liste des écrits les plus importants sur ce sujet, à la fin de la bibliographie relative au livre de Cosmas.)

(²) La famille des Ptolémées descendait de la race royale des Macédoniens par Arsinoé, femme de Lagus et mère du Ptolémée, général d'Alexandre, fondateur de la dynastie. La dynastie macédonienne descendait d'Hercule et de Déjanire, fille de Bacchus.

(³) Sur les œuvres d'art égyptiennes enlevées par Cambyse, voy. Hérodote, III, 24.

(⁴) Boeckh croit que ces derniers mots, mal transcrits, se rapportent à une nouvelle expédition partie d'Égypte, et, par conséquent, il s'agirait de canaux du Nil. Vincent a supposé que l'inscription parlait de canaux creusés pour transporter les statues égyptiennes reprises à Suse.

(⁵) Peut-être Gheeza, nom que les Abyssins donnent à leur pays (Montfaucon), et qui pouvait ne s'appliquer alors qu'à une province.

» et j'ai pris la moitié de ce que possédaient ces peuples ([1]). Traversant le fleuve du Nil, j'ai subjugué » Ava ([2]), Tiama, qu'on appelle aussi Tziamo ([3]), Gambala et les pays voisins (il s'agit de peuples qui » sont au delà du Nil), Zingabéné, Angabé, Tiama, Athagao ([4]), Calaa ([5]) et le royaume de Sémen, situé » au delà du Nil, sur des montagnes escarpées et toujours couvertes de frimas, où l'on enfonce jusqu'au » genou dans les glaces et les neiges amoncelées ([6]). Je me suis ensuite emparé de Laziné, Zaa, Gabala ([7]), » dont les naturels habitent des montagnes abruptes d'où sortent des sources d'eau chaude. J'ai soumis » Atalmo, Béga et tous les peuples de ce côté ([8]); lorsque j'eus asservi les Tangaïtes, qui s'étendent jus- » qu'aux confins de l'Égypte, j'ai fait faire un chemin de cette contrée jusque dans mon royaume. Puis » j'ai atteint les peuples d'Anniné et de Métiné, qui demeurent sur de hautes montagnes ([9]). J'ai porté » la guerre chez les habitants de Séséa ([10]); et en vain ils se réfugièrent sur un mont escarpé, je les y » bloquai, et, les ayant forcés de se rendre, je m'emparai de leurs jeunes gens, de leurs femmes, des » enfants et des jeunes filles, et de tous leurs trésors. Je conquis le pays des Rausiens ([11]) qui habitent les » grandes plaines arides de la Barbarie, contrée de l'encens, et aussi la nation de Solaté, et j'ordonnai à » ces peuples de mettre des garnisons sur les côtes de la mer. Après avoir subjugué toutes ces contrées » montagneuses, ayant pris part moi-même à tous les combats, je rendis aux peuples vaincus leurs » terres et leur permis de les cultiver moyennant un tribut; beaucoup de nations m'offrirent d'elles- » mêmes des tributs. Je fis plus : j'envoyai ma flotte et une armée au delà de la mer Rouge pour me » soumettre les Arabites et les Cinédocolpites ([12]), et après avoir rendu leurs rois tributaires, je leur » ordonnai de veiller à la sûreté des routes et des mers. Je vainquis aussi tous les peuples, depuis le » village Blanc ([13]) jusqu'au pays des Sabéens. Le premier et seul des rois de ma race, je fis toutes ces » conquêtes dont je rends grâces à Mars, mon père, par le secours duquel je soumis à mon empire » tous les peuples voisins de mon royaume, à l'orient jusqu'au pays de l'encens, à l'occident jusqu'à » l'Éthiopie et au pays de Sasou. Puis, lorsque j'eus terminé mes expéditions, étant parti, j'envoyai des » messagers annoncer mes victoires, et lorsque j'eus assuré la paix sur toute l'étendue de mon empire, » je descendis à Adulé et j'y offris un sacrifice à Jupiter, à Mars, et à Neptune pour les navigateurs; et » ayant rassemblé en ce lieu toute mon armée, je consacrai cette chaise à Mars, la vingt-septième année » de mon règne. »

Telle était l'inscription de cette chaise, devant laquelle aujourd'hui se font les exécutions capitales; mais je ne sais si cette coutume existait dès l'époque de Ptolémée.

Si j'ai rapporté cela, c'est afin de montrer que Ptolémée connaissait parfaitement Sason et la Barbarie, les deux pays extrêmes de l'Éthiopie? C'est de ces contrées que viennent la plupart des esclaves que l'on met dans le commerce. Le roi d'Axum envoie ceux qu'il punit de l'exil dans le pays de Sémen, au milieu des glaces et des neiges. Par les Arabites, les Cinédocolpites et les Sabéens, il faut entendre les Homérites. On peut induire de cette inscription que, des contrées hyperboréennes jusqu'à la Barbarie thurifère, il n'y a pas plus de deux cents stations, ce qui est parfaitement conforme au récit de la divine Écriture.

Au reste, il est quelques historiens païens qui ont beaucoup voyagé, qui ont écrit des histoires et ont donné, tant sur le cours des astres que sur ce qui concerne la terre, des notions conformes à celles des

([1]) Selon Vincent, tous les pays cités dans ce commencement étaient compris entre la côte et la rivière de Tacazzé ou ses environs.

([2]) Afa, province du royaume de Tigré (Abyssinie)?

([3]) Peut-être dans le royaume de Bagamedra (Montfaucon); — Bizamo, au delà du Nil, suivant Mannert.

([4]) Ago, Agau. Il y a deux pays de ce nom en Abyssinie. (Montfaucon.)

([5]) Gallas, suivant Mannert.

([6]) Il n'y a pas encore bien longtemps que l'on croit à ces neiges de l'Afrique orientale et méridionale. (Voy. notre tome Ier, p. 18, note 2.)

([7]) Dénominations qui ont été conservées.

([8]) Partie de l'Abyssinie, suivant Vincent.

([9]) Dans les provinces d'Angot et de Dancali?

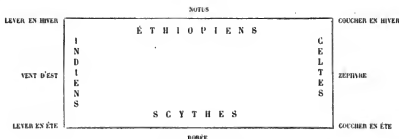
([10]) Peuple de la Barbarie.

([11]) Les *Rapsioi* de Ptolémée?

([12]) Arabes qui habitaient à l'entrée de la mer Rouge.

([13]) Leucogen, dans une partie du Blemmyum. (Scholie, *Cod. Vatican.*)

livres saints. Éphore, disciple d'Isorrate et rondisciple de Théopompe, dit, au quatrième livre de son Histoire : « Les Indiens habitent vers l'orient, les Éthiopiens vers le midi, les Celtes à l'occident, les Scythes au nord. Toutes ces contrées ne sont pas également grandes; le pays des Scythes et des Éthiopiens est plus grand que relui des Indiens et des Celtes; mais ces deux derniers sont égaux entre eux Car les Indiens occupent l'espace rompris entre le lever du soleil en hiver et son lever en été, et les Celtes celui qui est entre son coucher en hiver et son coucher en été; espaces égaux entre eux, mais précisément opposés. Les Scythes s'étendent dans tout l'espace qui reste à parcourir au soleil; et les Éthiopiens leur sont opposés (¹).



Mais, pour reprendre notre récit, nous dirons que, suivant les saintes Écritures, quatre fleuves sortent du paradis, traversent l'Océan et viennent arroser notre terre. C'est d'abord le Phison, dans l'Inde, que quelques-uns appellent Indus et Gange, et qui se précipite par beaucoup d'embouchures dans la mer Indienne. Il produit en abondance des calices ou fèves d'Égypte, et ce que l'on appelle des *nilagathia* (²), et des feuilles de lotus, et des crocodiles, et toutes les autres rhoses que produit le Nil. C'est ensuite le Géhon (ou Nil), qui prend sa sourre en Éthiopie, traverse tout ce pays et l'Égypte, et se jette par plusieurs bras dans le golfe Romain. Enfin ce sont le Tigre et l'Euphrate, qui coulent de la Persarménie dans le golfe Persique.

Nous avons dit que tous les astres, qui ont été rréés pour régler les jours et les nuits, les mois et les années, et pour servir de guides aux navigateurs, se meuvent, non point par le mouvement même du ciel, mais par l'action de rertaines vertus divines ou de certains lampadophores. Dieu a rréé les anges pour le servir, et il a donné charge à reux-ri de mouvoir l'air, à ceux-là le soleil, à d'autres la lune, à d'autres les étoiles; à d'autres enfin il a ordonné d'amonreler les nuages et de préparer la pluie (³).

(¹) Il résulte d'une expression de Cosmas que la figure qui suit avait été tracée par Éphore même. Cosmas cite ailleurs le témoignage de Pythéas de Marseille, lequel, dit-il, affirmait qu'arrivé aux extrémités du Septentrion, les barbares lui montrèrent le lit où se couche le soleil. (Voy., t. Ier, *Voyageurs anciens*, p. 168.)

(²) Peut-être faut-il lire *nilaxantha*. Il s'agit sans doute du nelumbo, dont les crocodiles, suivant Pline, évitaient les épines.

(³) Selon d'autres auteurs du moyen âge, chaque pays de la terre est placé sous la protection et le gouvernement d'un ange particulier. (Cf. Suarez, *De angelis*, VI, 18.) Plût à Dieu!

Les docteurs chrétiens, partisans de l'opinion de saint Hilaire et de Théodore, supposent : les uns, que les anges portaient les astres sur leurs épaules, comme l'*omophore* des manichéens (Beausobre, *Histoire du manichéisme*, II, 374); les autres, qu'ils les roulaient devant eux ou qu'ils les traînaient à leur suite.

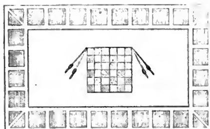
Le jésuite Riccioli, d'ailleurs savant astronome, suppose que chaque ange qui pousse une étoile a grand soin d'observer ce que font les autres anges, afin que les distances relatives entre les astres restent toujours ce qu'elles doivent être.

L'abbé Trithème (*De septem secundeis*, etc., Argentor., éd. de 1600) donne la succession exacte de sept anges ou esprits des planètes qui, les uns après les autres, et chacun pendant 354 ans, ont gouverné les mouvements célestes depuis la création jusqu'à l'an 1523.

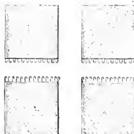
D'OU EST VENUE L'ERREUR DE CEUX QUI CROIENT QUE LA TERRE EST RONDE.

Après le déluge, lorsque les hommes ennemis de Dieu entreprirent de construire une tour, considérant souvent les astres de cette immense hauteur, ils furent amenés à croire, par erreur, que le ciel était sphérique. Et, comme la ville où ils élevaient leur tour était dans le pays des Babyloniens, cette opinion de la sphère fut d'abord répandue parmi les Chaldéens; ceux-ci, passant en Égypte, la communiquèrent aux Égyptiens, et des Grecs, Pythagore, Platon et Eudoxe de Cnide, étant venus en Égypte, embrassèrent avidement cette erreur et la propagèrent en tous lieux.

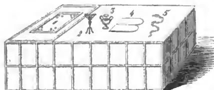
LE TABERNACLE DE MOISE.



Vue à vol d'oiseau du Tabernacle, de l'*Atrium* ou cour, et de l'Enceinte. — D'après Cosmas.



Les Voiles du temple : bleus dans leur moitié supérieure, rouges dans leur moitié inférieure; on les attachait les uns aux autres au moyen de crochets et d'anneaux. — Miniature de Cosmas.



Vue agrandie de la partie extérieure du Tabernacle. — Miniature de Cosmas.

1, table des douze pains de proposition : trois des pains sont placés à chacun des angles de la table (suivant Cosmas, ces douze pains figurent les douze mois de l'année, et leur division par trois indique les quatre saisons) ; — 2, le chandelier ; — 3, le vase d'aspersion ; — 4, les deux tables de la loi; — 5, le serpent d'airain.



Figure agrandie de la table des pains de proposition (¹). — Miniature de Cosmas.

Décrivons maintenant en détail le tabernacle que Moïse construisit par l'ordre de Dieu, à l'image du monde, d'après ce qu'il avait vu sur la montagne (²). (Voy. *Exode*, 15, 30.)

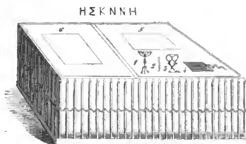
(¹) On avait fait autour de la table, dit Cosmas, une cymaise ronde, afin de représenter l'Océan; puis encore, autour de cette cymaise, une couronne de palmiers, pour indiquer la terre d'au delà l'Océan.

(²) Ces interprétations symboliques étaient dans l'esprit du temps.

Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, l'historien Josephe voyait dans certains détails du tabernacle des emblèmes du ciel, de la mer, de la terre, des douze mois, des quatre éléments et des planètes. (*Ant. Jud.*, I, p. 155, 156; III, p. 7, 8.)

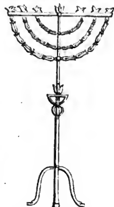
A la fin du deuxième siècle, Clément d'Alexandrie expliquait comment les diverses parties du temple de Jérusalem et les ornements du grand prêtre figuraient les divisions de l'univers.

Le tabernacle était soutenu par vingt colonnes qui formaient autant de portes, chacune de la largeur d'une coudée et demie, de sorte que les vingt colonnes embrassaient 30 coudées : telle était la longueur du tabernacle; les bases de ces colonnes étaient doubles, appuyées sur les poutres, et elles étaient d'argent. Les chapiteaux étaient simples, mais en or, et il en était de même des portes, des barres



Forme extérieure du Tabernacle. — Miniature de Cosmas.

1. le chandelier; — 2. la verge d'Aaron; — 3. le vase d'aspersion; — 4. les tables de la loi ou de Moïse : à l'extrémité, le serpent d'airain; — 5. la table des pains de proposition; — 6. l'arche du témoignage ou d'alliance, qui était à l'intérieur du tabernacle, et était séparée de l'extérieur par un voile. Après l'arche était, du côté du midi, le *saint des saints*.



Le Chandelier, ou la Lampe à sept branches (¹). — Miniature de Cosmas.

transversales servant de verroux et des encastrements destinés à les recevoir; ces barres cependant étaient deux bois couverts seulement d'or; ils étaient attachés à chaque porte, tournant et entrant l'un dans l'autre, si bien qu'ils unissaient entre elles toutes les portes; les verroux, entrant dans les anneaux, reliaient aussi fortement toutes les parties du tabernacle. Le cinquième verrou, celui du milieu, n'était pas retenu par des anneaux, mais passait dans les poutres mêmes pour plus grande solidité. La hauteur de chaque porte était de 11 coudées, ce qui était aussi la largeur du tabernacle.



Costume des Attiques (*oi exothen Atticoi*) au sixième siècle. — D'après Cosmas.

Tel était le tabernacle sous les voiles qui le couvraient et l'ornaient. Les premières tentures étaient tissées et nuancées d'hyacinthe, de pourpre, de lin très-fin et d'étoffe écarlate, de même que le voile que la divine Écriture appelle tapisserie. Or il y avait dix voiles différents réunis cinq par cinq : à l'un des bords du voile qui était au milieu des quatre autres étaient des anneaux, au bord du voile correspondant des crochets, de sorte qu'en les rapprochant on unissait entre eux les dix voiles. Mais, lorsqu'on était en marche, on les portait séparés. Il en était de même pour les secondes tentures, qui étaient en peau de chèvre et que, pour cela, on appelait des peaux. Elles étaient au nombre de onze, cinq d'une part et six de l'autre, s'unissant de même au moyen d'anneaux et de crochets.

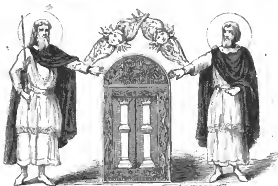
Le candélabre, avec ses sept branches, placé au midi du tabernacle, était l'image des sept astres que nous nommons planètes; il avait sept branches à cause des sept jours de la semaine.

La table était placée au nord, et l'on allumait les lampes en commençant par un côté, de telle sorte que la lumière partît du midi pour éclairer le septentrion, selon ce que Salomon dit des étoiles dans l'*Ecclésiaste*, 16.

(¹) C'est l'extrémité de la tige qui forme le septième luminaire.

Cette table, comme nous l'avons dit, est le type de la terre, et les pains représentent les fruits : ils étaient au nombre de douze, parce qu'il y a douze mois; aux quatre angles, à cause des quatre saisons.

Le voile était tissu d'hyacinthe, de pourpre, de lin très-fin et d'étoffe écarlate, pour rappeler les quatre éléments, et pour l'ornement du tabernacle. Nous avons dit qu'il partageait le tabernacle en deux parties. Dans la partie intérieure était l'arche d'alliance, couverte d'un voile et cachée à tous les yeux,



L'Arche du témoignage ou d'alliance : au-dessus, deux figures de chérubins ; d'un côté, le grand prêtre Zacharie ; de l'autre, le grand prêtre Abias. — D'après Cosmas.

type du Verbe fait chair. Chaque année deux prêtres, Zacharie et Abias, par exemple, y pénétraient tour à tour pour offrir le sacrifice de rémission.

Le vestibule du tabernacle avait une longueur de 100 coudées et était soutenu par vingt colonnes; il avait dans sa largeur 50 coudées et était porté par douze colonnes. Vers l'orient du tabernacle on avait disposé des colonnes trois par trois sur lesquelles on avait étendu des voiles de 15 coudées faits du lin le plus fin. A l'entrée du vestibule étaient quatre autres colonnes tendues d'un voile de quatre couleurs, mais tissu seulement de lin, et d'une hauteur de 5 coudées. On avait disposé des cercles, des barres et des câbles qui servaient à étendre ou à replier le toit du tabernacle et les voiles du vestibule.

COSTUME DU GRAND PRÊTRE.

Voici quel était le vêtement du grand prêtre : une tunique ornée de franges, une épomide, une longue robe, une tiare, une ceinture, une mitre, des bandelettes, deux épomides, une sur chaque épaule, reliées ensemble et se portant l'une de droite à gauche, l'autre de gauche à droite, de manière à couvrir la nudité du cou : toutes deux faites de fil d'or, de pourpre véritable et d'azur, entremêlés de byssus et d'écarlate. A chacun de ces épomides, sur l'épaule, était attachée une émeraude où étaient gravés les noms des douze tribus, six sur l'une et six sur l'autre. Le rational du jugement était carré, long en tous sens d'une palme; il était doublé, fait de fil d'or présentant aussi quatre couleurs différentes, et orné de quatre rangs de pierres précieuses, trois sur chaque rang, afin de former le nombre douze; elles étaient enchâssées dans de l'or, et sur chacune était gravé le nom d'une tribu. Sur chaque épaule, par devant, était un petit écu d'or d'où pendaient des franges d'or et de couleurs variées; ces écus retenaient le rational sur la poitrine; au bas du rational, de chaque côté, était une petite chaîne d'or qui venait se joindre par derrière au bord des deux épomides, de sorte que le rational était attaché par devant et par derrière aux épomides. Le vêtement de dessous était tout bleu, depuis la poitrine jusqu'au bas des jambes, et portait à son extrémité

un capuchon : les bords étaient ornés de franges de diverses couleurs parmi lesquelles on avait placé alternativement des clochettes d'or, des grenades d'or et des fleurs. Le grand prêtre portait un diadème



Costume des grands prêtres : Aaron, grand prince des prêtres, vu de face et de profil. — D'après Cosmas.



Costume royal et sacerdotal juif ; Melchisedec, roi-prêtre. — Miniature de Cosmas.

de byssus et une ceinture de couleurs diverses qui serrait sur la poitrine le vêtement de dessous. Il avait une mitre sur le front et, sur la mitre, comme une bandelette avec des franges retenue par une lame d'or où était gravé le signe de la sanctification du Seigneur, le tétragramme, ainsi qu'on l'appelle. C'était avec ce costume qu'il entrait dans les lieux saints.

LE CALENDRIER.

Nous avons dit que les douze pains de proposition sont l'image de l'année et des fruits de la terre ; nous représentons maintenant le cycle des douze mois de l'année et les fruits de chacun, pour rendre grâces à Dieu qui nous accorde tous ces bienfaits.

PRINTEMPS.

Pharmouthi (avril)........ de l'ail.
Pachon (mai)............. de la cannelle?
Payni (juin)............. des noix arméniennes.

ÉTÉ.

Epiphi (juillet)............ du blé?
Mésori (août)............. des figues ou du raisin?
Thoth (septembre)......... des olives?

AUTOMNE.

Phaophi (octobre)......... des dattes.
Athyr (novembre).......... des asperges.
Choiac (décembre)........ de la mauve.

HIVER.

Tybi (janvier)............ de la chicorée.
Méchir (février)........... sorte d'ail?
Phaménoth (mars)......... citronnier?

Le soleil et la lune décrivent chacun un cercle dans leur course ; aussi David dit au Seigneur : *Tu béniras la couronne de l'année*, exprimant par là le cercle des douze mois. C'est ce cercle que les anciens appelaient zodiaque :



Le Cercle de l'année, indiquant les plantes et fruits que produit chaque mois (¹). — Miniature de Cosmas.

Avril *(pharmouthi)*.........	le Bélier.	Octobre *(phaophi)*	la Balance.
Mai *(pachon)*.............	le Taureau.	Novembre *(athyr)*..........	le Scorpion.
Juin *(payni)*..............	les Gémeaux.	Décembre *(choiac)*.........	le Sagittaire.
Juillet *(epiphi)*............	l'Écrevisse.	Janvier *(Tybi)*.............	le Capricorne.
Août *(mésori)*...........	le Lion.	Février *(méchir)*...........	le Verseau.
Septembre *(thoth)*.........	la Vierge.	Mars *(phaménoth)*.........	les Poissons.

Au centre : la Terre, — la Lune, — Mercure, — Vénus, — le Soleil, — Mars, — Jupiter.

Ainsi tous les phénomènes de l'univers se trouvaient représentés dans le tabernacle.

DESCRIPTION DES ANIMAUX INDIENS. — L'ILE DE TAPROBANE.

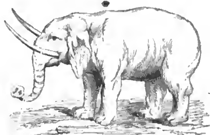
Le rhinocéros.—Le rhinocéros tire son nom des cornes qu'il a sur le nez. Lorsqu'il marche, ces cornes remuent ; lorsqu'il entre en fureur, il les agite violemment, et cependant elles sont si solides et si roides qu'elles peuvent lui servir à déraciner les arbres, surtout quand il les heurte de front. Il a les yeux placés fort bas, près des mâchoires. C'est un animal terrible, mais surtout pour l'éléphant dont il est le plus dangereux ennemi : sa peau et ses pieds sont assez semblables à ceux de l'éléphant ; sa peau dépouillée a une épaisseur de quatre doigts et est si dure qu'on s'en sert quelquefois pour labourer, au

(¹) Il est presque impossible de se rendre compte exactement de la nature de ces plantes et de ces fruits, soit par leur représentation, soit par leurs dénominations. On peut toutefois chercher à les étudier en commençant au dattier, et en remontant en novembre, où sont les asperges, puis en décembre, où est la mauve, et ainsi de suite.

lieu d'un fer de charrue. Les Éthiopiens appellent le rhinocéros *aru* dans leur dialecte vulgaire, ou *harisi* dans leur autre vocabulaire, en aspirant l'*alpha* et en y ajoutant la terminaison *risi*, entendant par *aru* l'animal lui-même, et plus proprement par *harisi* la forme de son nez et sa peau, dont ils se servent pour labourer. J'ai vu de loin un rhinocéros vivant en Éthiopie, et de près une peau de cet animal dans le palais du roi, ce qui m'a permis de le décrire ainsi en détail.



Le Rhinocéros. — D'après Cosmas.



L'Éléphant. — D'après Cosmas.

Le taureau-cerf (¹). — Le taureau-cerf se trouve dans l'Inde et dans l'Éthiopie. Ceux de l'Inde sont doux et apprivoisés; on s'en sert pour transporter le poivre et d'autres marchandises dans des sacs; on tire leur lait et on en fait du beurre. On mange leur chair; les chrétiens, après les avoir étranglés, les Grecs, après les avoir tués à coups de bâton. Ceux, au contraire, de l'Éthiopie sont sauvages, et l'on ne peut les soumettre aux usages domestiques.



Le Taureau-Cerf. — D'après Cosmas.



La Girafe. — D'après Cosmas.

La girafe (²). — La girafe ne se trouve qu'en Éthiopie. C'est un animal sauvage et qu'on ne peut apprivoiser. Cependant on en élève une ou deux, qu'on a prises très-jeunes, dans le palais du roi, par curiosité. Lorsqu'en présence du roi on leur donne à boire du lait ou de l'eau, elles sont forcées d'écarter les jambes de devant, car sans cela elles ne pourraient atteindre à terre et boire, tant leurs jambes, leur corps et leur cou sont élevés. Voilà la description fidèle de cet animal que j'ai eu occasion de voir.

(¹) *Taurelaphos.*
(²) *Camelopardalis.*

Le bœuf sauvage [1]. — Le bœuf sauvage est un très-grand animal qui vit dans l'Inde. C'est lui qui fournit le *tuffa* dont se servent les chefs pour orner leurs chevaux et leurs enseignes lorsqu'ils vont en campagne. On raconte que, lorsque sa queue s'embarrasse dans un arbre, il n'ose plus bouger de peur de s'arracher même un seul poil. Alors les naturels s'approchent et lui coupent la queue; ainsi mutilé, il s'enfuit. Tel est le naturel de cet animal.



Le Bœuf sauvage. — D'après Cosmas.





Le Musc et le Chasseur. — D'après Cosmas

Le musc. — Le musc est un petit animal que les naturels appellent dans leur langue *casturi* [2]; ils le poursuivent, le percent de flèches, puis recueillent le sang qui s'est coagulé sur son nombril. C'est ce sang qui fournit ce suave parfum que nous appelons musc. On jette le reste du corps.



La Licorne. — D'après Cosmas.



Le Pourceau-Cerf (sanglier?). — D'après Cosmas.

La licorne ou *unicorne*. — Je n'ai pu voir cet animal [3], mais on m'en a montré quatre figures d'airain dans le palais du roi qui a quatre tours, en Éthiopie, et c'est d'après ces figures que je l'ai décrit et représenté. On dit qu'il est impossible de prendre cette bête féroce et que toute sa force repose dans sa corne. Lorsqu'elle se voit poursuivie et près d'être prise, elle se jette dans des précipices, et se tourne si bien en tombant qu'elle reçoit tout le choc sur sa corne, de sorte qu'elle échappe saine et sauve.

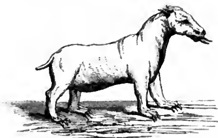
(1) *Agriosbous.* Sans doute le bœuf grognant, ou yack.

(2) Ou *castodri.*

(3) *Monocerós.* Voyez, sur la licorne, divers passages dans notre premier volume, consacré aux voyageurs anciens, et notamment pages 103 et 228. Quelques savants sont disposés à croire que cet animal n'est pas chimérique. En ce moment même on fait des recherches à ce sujet, tant en Asie qu'en Afrique.

L'Écriture a souvent parlé de cet animal : « Sauve ma faiblesse de la gueule des lions et des cornes des unicornes. » Et ailleurs : « Mon bien-aimé, semblable au petit des unicornes. » Ailleurs encore, quand Balaam bénit Israël : « Dieu l'a tiré d'Égypte et lui a donné la force des unicornes. » Tous passages qui expriment la force, l'audace et la puissance de cet animal.

Le pourceau-cerf (sanglier?) (¹) *et l'hippopotame.* — J'ai vu le chœrelaphe ou le cerf-cochon et j'en ai mangé.



L'Hippopotame. — D'après Cosmas.



Le Poivrier. — D'après Cosmas.

Je n'ai pas vu l'hippopotame; mais j'ai eu en ma possession de très-grandes dents de cet animal, pesant 13 livres, et que j'ai vendues ici. — Depuis j'en ai vu beaucoup en Éthiopie et en Égypte (²).

Le poivrier. — Le poivrier est un petit arbrisseau qui s'attache à un autre arbre plus élevé, car cet arbrisseau est frêle et délicat comme les plus petits sarments de la vigne. Chaque grappe est couverte de deux feuilles très-vertes et assez semblables à celles de la rue.



Le Phoque, ou Veau marin. — D'après Cosmas.



Le Dauphin. — D'après Cosmas.



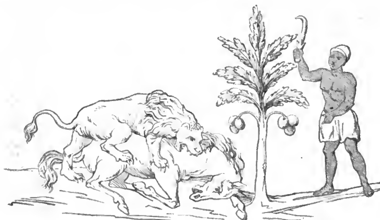
La Tortue. — D'après Cosmas.

Le phoque, le dauphin, la tortue. — Nous avons mangé du phoque, du dauphin et de la tortue sur les bords de la mer lorsqu'il nous arrivait d'en prendre. Nous étranglions le dauphin et la tortue ; pour les phoques, nous ne les étranglions pas, mais nous les tuions en les frappant comme on a coutume de faire pour les grands poissons. La chair de la tortue est noirâtre comme celle du mouton ; celle du dauphin est noirâtre et a une mauvaise odeur ; celle du phoque est comme celle du porc, blanche, et n'a pas une mauvaise odeur.

Le cocotier. — C'est un arbre qui produit les cocos, c'est-à-dire les grosses noix de l'Inde (³). Il ne diffère du palmier qu'en ce qu'il est plus élevé, plus touffu, et pousse de plus grands rameaux. Il ne porte que deux ou trois tiges de feuilles et autant de cocos. Ces cocos ont une saveur suave et douce

(¹) *Choirelaphos.*
(²) Addition à la première rédaction?
(³) *Argellia.*

comme celle des noix vertes. Quand on les cueille, ils sont pleins d'une eau très-agréable au goût, que les Indiens boivent en guise de vin : ils appellent cette liqueur *ronchosura*, et elle est très-douce. Lorsque



Le Cocotier. — D'après Cosmas.

le coco est coupé, l'eau se coagule autour de la coquille, reste liquide au milieu, puis finit par s'absorber entièrement. Si on la laisse trop vieillir, elle devient rance et très-mauvaise au goût.

De l'île de Taprobane. — Taprobane est une grande île de l'Océan dans la mer de l'Inde (1). Les Indiens l'appellent Sielediva (ou Selediva), les Grecs Taprobane : on y trouve la pierre nommée hyacinthe; elle est située au delà du pays du poivre. Autour d'elle sont groupées une foule de petites îles très-rapprochées les unes des autres, qui toutes ont de l'eau douce et produisent des cocos (2). La grande île de Taprobane a, au rapport des naturels, 300 gaudes de long et autant de large, c'est-à-dire environ neuf milles. Elle est gouvernée par deux rois ennemis l'un de l'autre. L'un possède la contrée des hyacinthes, l'autre le reste de l'île, où l'on trouve un comptoir de marchands et un port très-fréquenté des peuples voisins. Il y a même dans cette île une église chrétienne pour les étrangers qui viennent de Perse, et l'on y envoie de Perse un prêtre, un diacre et ce qu'il faut pour le service religieux (3). Les

(1) Le docteur Vincent pense que Cosmas n'avait pas voyagé au delà de Babel-el-Mandel, et qu'il décrit Ceylan d'après les récits d'autres voyageurs; mais on ne voit pas de motif suffisant à ce doute.

(2) Les îles Maldives et Laquedives. Ptolémée porte le nombre de ces îles à 1 378. On prétend en avoir compté jusqu'à 12 000, îlots et rochers compris. On les divise ordinairement en 17 groupes.

(3) L'archevêque de la Perse qui envoyait ces prêtres était nestorien.

« Dans l'île de Taprobane, dit ailleurs Cosmas, vers l'Inde intérieure, où est la mer Indique, il existe une église de chrétiens où sont des clercs et des fidèles; s'il y en a plus loin, je l'ignore. De même, il y en a dans le pays qu'on appelle Malé, où vient le poivre. Dans le lieu que l'on nomme Calliana, il y a aussi un évêque à qui l'on confère les ordres en Perse. Et de même, dans l'île que l'on appelle Dioscorides (Socotora), située dans cette même mer Indique, dont les habitants parlent le grec, et où sont des colons déportés par les Ptolémées successeurs d'Alexandre le Macédonien, on trouve des clercs envoyés de Perse; on y compte un grand nombre de chrétiens. J'ai navigué jusqu'à cette île, et toutefois je n'y ai pas abordé; mais j'ai causé en grec avec quelques-uns de ses habitants qui partaient pour l'Éthiopie. Chez les Bactres, les Huns, les Perses, les autres Indiens, les Persarméniens, les Mèdes, les Élamites, et dans toute la Perse, il y a un nombre infini d'églises, d'évêques, de fidèles, de martyrs, de moines et de solitaires. Et de même en Éthiopie, dans l'Axumite et dans toute la région qui est alentour. Et aussi dans l'Arabie heureuse, chez les Homérites; dans toute l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, toute la Syrie, d'Antioche jusqu'à la Mésopotamie; chez les Nobates et les Garamantes; en Égypte, en Lybie, dans la Pentapole; en Afrique et en Mauritanie jusqu'à Gadès, vers le midi, vous voyez de toutes parts des églises, des chrétiens,

naturels et le roi sont païens; on y rencontre beaucoup de temples : dans l'un d'eux on voit, à un endroit élevé, une hyacinthe très-brillante et aussi grande qu'une pomme de pin ; lorsque le soleil darde dessus, elle brille au loin et jette un éclat extraordinaire. Cette île, par sa position centrale, reçoit un grand nombre de navires de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie, et en expédie elle-même beaucoup.

Elle tire de l'intérieur, c'est-à-dire de Sina et des autres comptoirs, la soie, l'aloès, le girofle et les autres productions de ce pays, et elle les fait passer aux villes de l'extérieur, à Malé ([1]), par exemple, où naît le poivre, à Calliana d'où l'on tire le cuivre ([2]), la sésame et d'autres plantes avec lesquelles on fait des vêtements, car cette ville a un fort beau marché. De même elle les envoie vers le Sind d'où l'on expédie le musc et le castoréum vers la Perside, l'Homérite et Adulé; et en retour elle reçoit de chacun de ces comptoirs des marchandises qu'elle expédie dans l'intérieur de l'Inde avec ses propres productions. Le Sind est le commencement de l'Inde, car le fleuve Indus ou Phison, qui se jette dans le golfe Persique, sépare la Perside de l'Inde. Les plus célèbres comptoirs de l'Inde sont : Sind, Orrhotha, Calliana, Sibor ([3]), Malé ([4]), qui a cinq marchés d'où l'on expédie le poivre; Parti, Maugruth ([2]), Salopatana, Nalopatana, Pudapatana ([6]). A environ cinq jours et cinq nuits de marche est située Sielediva ou Taprobane. Plus loin, sur le continent, est Marallo qui produit les perles, Caber d'où viennent les parfums ([7]), puis le pays du girofle, et enfin Sina qui expédie la soie ; au delà il n'y a pas de terre, car l'Océan borne Sina à l'Orient ([8]).

Ainsi, cette île de Sielediva, posée comme au centre de l'Inde et qui produit l'hyacinthe, reçoit les marchandises de tous les comptoirs et en expédie à tous, car elle-même a un fort beau marché. Il arriva autrefois qu'un marchand de nos compatriotes, nommé Sopater, mort depuis environ trente-cinq ans, aborda, pour son commerce, à l'île Taprobane en même temps qu'un navire venant de la Perse. Les Adulitains avec lesquels était Sopater débarquèrent donc, ainsi que les Perses et un ambassadeur de leur pays. Les chefs du port et les préposés à la douane vinrent les recevoir suivant la coutume et les menèrent devant le roi. Celui-ci, lorsqu'ils l'eurent salué, les invita à s'asseoir et leur demanda : « De quel pays venez-vous, et comment y vont les affaires? — Très-bien ! » répondirent-ils. Le roi, continuant à s'entretenir avec eux, ajouta alors : « Lequel de vos rois est le plus grand et le plus puissant? » Aussitôt le Perse de répondre : « Notre roi est le plus fort, le plus puissant et le plus riche ; il est le roi

des évêques, des martyrs, des moines, des solitaires. Et de même en Cilicie, en Asie, en Cappadoce, en Larique, dans le Pont et dans les contrées hyperboréennes des Scythes, des Hyrcaniens, des Hérules, des Bulgares, des Helladiques, des Illyriens, des Dalmates, des Goths, des Espagnols, des Romains, des Francs et de toutes les autres nations, jusqu'à Gadès, vers la côte septentrionale de l'Océan. »

En parlant du Sinaï, qui était peuplé de moines chrétiens, Cosmas fait mention des inscriptions du Wadi-Mokatteb, désignées de notre temps sous le nom de *sinaïtes*, et il les considère comme ayant été tracées par les anciens Hébreux. Il paraît être le premier auteur qui en ait signalé l'existence. — Voyez les conjectures de Lepsius et d'E. Robinson sur ces inscriptions.

([1]) *Malabar*, pays de Malé. (Voy. p. 11, note 2.)

([2]) Suivant Assemani, Calliana aurait occupé l'emplacement de la ville de Cólam, située sur la côte de Malabar, dans le royaume de Travancore; — d'après Montfaucon, ce serait Calicut; — le major Rennell suppose que Calliana doit être cherchée dans le pays de Kallian, près de la rivière de ce nom, qui descend des Ghates et se jette dans la mer, non loin de Bombay, en face l'île de Salcette. — Voy. aussi, sur le *Kalah-bar* (Coromandel), Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, etc. (discours préliminaire), t. Ier, p. 85.

Nous devons faire remarquer qu'il n'y a pas de trace de mines d'étain dans le Malabar. C'est probablement de l'île de Banca, près de Sumatra, et de la presqu'île de Malacca, que l'on tirait l'étain, pour le transporter à Malé et à ses comptoirs. Une erreur très-commune chez les voyageurs leur fait indiquer le lieu où l'on vend certains objets de commerce comme étant aussi le lieu qui les produit.

Les mines de cuivre du Japon passent pour être encore aujourd'hui les plus considérables du monde. Le cuivre japonais est répandu dans tout l'Orient et régulièrement coté dans les prix courants de Canton, de Calcutta et de Singapore.

([3]) Sibor paraît être l'équivalent de Sofala ou Sofara.

([4]) Peut-être Mangalore, chef-lieu du district de Kanara, dans la présidence de Madras.

Aujourd'hui les contrées de l'Orient qui paraissent produire le plus de poivre sont : Sumatra, Bornéo, la presqu'île de Malacca, et quelques pays situés sur la côte orientale du golfe de Siam.

([5]) Les perles fines viennent surtout de la presqu'île occidentale de l'Inde, de Ceylan, des mers du Japon, des îles Philippines; on en tire aussi du golfe Persique et des mers qui baignent les côtes de l'Arabie.

([6]) *Patna*, en langue tamoule, signifie ville, de même que *pour*, en sanscrit.

([7]) Suivant Bigot, le port de Macer, où l'on charge, dit-il, beaucoup de noix de muscade, de soie et de clous de girofle.

([8]) Avant Cosmas, aucun voyageur ne s'était exprimé sur ces limites de l'Asie d'une manière aussi juste et aussi précise.

des rois, et il régit tout suivant son bon plaisir. » Mais Sopater se taisait. Alors le roi lui dit : « Et toi, Romain, tu ne réponds rien? — Que me reste-t-il à dire, reprit Sopater, après une pareille réponse? Si vous voulez savoir la vérité, vous avez ici les deux rois, regardez-les tous les deux et voyez quel est le plus illustre et le plus puissant. » Le roi de s'étonner : « Comment, dit-il, j'ai ici les deux rois? — Vous avez, répondit Sopater, la monnaie de l'un et de l'autre, le numisme de celui-ci, et la drachme, c'est-à-dire le milliaire, de celui-là; comparez l'un à l'autre, et vous saurez ce que vous devez penser. » Le roi goûta fort l'avis et se fit donner les deux sortes de monnaie. Le numisme était brillant, éclatant, d'une forme superbe; le milliaire, au contraire, était d'argent, et, pour tout dire d'un mot, fort inférieur à un écu d'or ([1]). Le roi, après avoir regardé la pile et la face, et bien examiné les deux pièces, loua fort le numisme : « Les Romains, dit-il, sont assurément riches et puissants, et l'emportent encore par la sagesse. » Il combla Sopater d'honneurs, le fit monter sur un éléphant et conduire par toute la ville au bruit des cymbales. C'est Sopater lui-même qui nous racontait cela, ainsi que d'autres voyageurs ses compagnons qui, d'Adulé, l'avaient suivi dans cette île, et ils ont ajouté que le Perse avait été couvert de confusion.

Outre les comptoirs dont nous avons déjà parlé, il y en a bon nombre d'autres, tant sur le bord de la mer qu'à l'intérieur, car ce pays est très-vaste. La partie supérieure, c'est-à-dire la plus voisine du septentrion, est habitée par les Huns à la blanche peau; leur roi, qu'on appelle Gollas, peut mener à la guerre deux mille éléphants et une nombreuse cavalerie; il commande à l'Inde et exige au loin des tributs. On rapporte que comme il voulait prendre une ville maritime des Indes qui de tous côtés était entourée par les eaux, il fit le siége avec une telle troupe d'éléphants, de chevaux et de soldats, qu'en les faisant boire il épuisa toute l'eau et prit la ville à pied sec. Ce qui plaît le plus à ce peuple, ce sont des émeraudes; ils en portent comme ornement autour de la tête.

Ce sont les Éthiopiens qui font le commerce des émeraudes en ce pays ([2]); ils les obtiennent par échange des Blemmyes, une des peuplades éthiopiennes, puis ils les revendent dans l'Inde, d'où ils rapportent de magnifiques objets de commerce. Tout ce que je viens de raconter et de décrire, je l'ai vu et appris par moi-même en partie, ou bien, ayant voyagé près de là, je m'en suis soigneusement informé.

Les autres rois des diverses peuplades de l'Inde ont aussi des éléphants, par exemple les rois d'Orrhotha, de Calliana, de Sindu, de Sibor et de Malé; les uns environ six cents, les autres cinq cents. Le roi de Sielediva achète des éléphants et des chevaux. Il mesure les éléphants à la coudée et les paye en raison de leur hauteur; c'est en général de cinquante à cent pièces d'or. Les chevaux qu'il achète viennent de la Perside, et ceux qui en font le trafic sont exempts de tributs. Les rois du continent indien tirent les éléphants des forêts pour les apprivoiser et les former à la guerre; et souvent ils se donnent le plaisir de voir un combat d'éléphants. On sépare ceux de ces animaux qui doivent combattre par une longue poutre transversale attachée de droite et de gauche à deux grands pieux, de sorte qu'elle soit à la hauteur de la poitrine des éléphants : une grande foule de spectateurs assistent à ce spectacle de chaque côté et les empêchent d'approcher l'un de l'autre. On les excite de part et d'autre, jusqu'à ce qu'ils se livrent bataille avec leur trompe et que l'un d'eux soit hors de combat. Les éléphants de l'Inde n'ont jamais de longues défenses, parce que, lorsqu'ils en ont de telles, les Indiens les leur coupent de peur qu'ils ne soient trop lourds pour le combat. En Éthiopie on ne sait pas apprivoiser les éléphants; et si le roi en désire pour les faire combattre, on les prend encore jeunes et on les élève. Car ce pays nourrit de nombreux éléphants à longues défenses, que les navires transportent d'Éthiopie dans l'Inde, la Perside, l'Homérite, et dans tout l'empire romain. Ce que je dis là, c'est d'après des ouï-dire.

L'Inde est séparée du pays des Huns par le Phison. Toute la région indienne est désignée dans la sainte Écriture sous le nom d'Évilat. « Un fleuve, dit la Genèse, sort de l'Éden pour arroser le paradis.

([1]) « Les Romains, dit ailleurs Cosmas, font circuler leur monnaie par le moyen du commerce dans tous les pays; elle est acceptée jusqu'aux extrémités de la terre; il n'y a point de peuple qui ne l'admire, et l'on n'en connaît aucune qui lui soit comparable. » On a trouvé des monnaies à l'effigie des empereurs romains, enfouies sous des monuments de l'Inde.

([2]) Caillaud a retrouvé des mines d'émeraudes au bord du golfe Arabique, près de l'ancienne Bérénice de la Thébaïde, ville maritime fondée par Ptolémée Philadelphe, et où abordaient les navires qui faisaient le commerce avec l'Inde. Les fouilles ont mis à découvert des outils et des ustensiles employés dans les anciennes exploitations.

Il se partage en quatre bras; l'un d'eux est le Phison, qui entoure tout le pays d'Évilat; c'est là que se trouve l'or, et l'or de ce pays est bon; de là aussi viennent l'escarboucle et le lapis. » Ainsi l'Écriture nomme évidemment l'Inde Évilat. Or cet Évilat était de la race de Cham, car il est écrit : « Les fils de » Cham sont Chus et Mesraïm, Phud et Chanaan; les fils de Chus, Saba et Évilat; » c'est-à-dire les Homérites et les Indiens, car Saba est située dans l'Homérite, et Évilat dans l'Inde; ces deux contrées sont séparées par le golfe Persique. Ce pays produit l'or, dit l'Écriture; il fournit aussi le rubis, qu'elle appelle escarboucle, et le jaspe, qu'elle nomme lapis. La divine écriture décrit donc parfaitement chaque chose comme il convient à la vérité de Dieu qui l'a inspirée; c'est ce qui ressort évidemment de tout ce que nous venons de dire.

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE GREC. — Manuscrit du neuvième siècle en lettres onciales, contenant onze divisions ou livres, conservé à la bibliothèque du Vatican. — Manuscrit du dixième siècle, contenant un livre de plus que le précédent, conservé à la bibliothèque Saint-Laurent de Florence.

TEXTE GREC AVEC VERSION LATINE. — D. Bernard de Montfaucon, *Cosmæ Ægyptii monachi christiania topographia*, etc., dans la *Collectio nova patrum et scriptorum Græcorum*, t. II, p. 113; Paris, 1706.

TRADUCTION FRANÇAISE. — Quelques pages seulement traduites par Émeric Bigot, de Rouen, dans les *Voyages curieux* de Thévenot, t. 1; 1663.

ANALYSES, COMMENTAIRES, CITATIONS, etc. — Photius, *Bibliotheca*, cod. 36, p. 9, éd. Hoesch. — Petrus Lambecius, *Comment. de augustissima bibliotheca cæsarea Vindanobensi*, lib. III, c. 9. — Robert de Vaugondy, *Essai sur l'histoire de la géographie*, 1751. — Gosselin, *Géograph. systém. des Grecs*, t. III, p. 274 et suiv. — Bernard de Montfaucon, *Paléographie*, p. 280. — Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*, p. 118; *Histoire de l'astronomie ancienne*, 2e édition, 1782, p. 520. — Robertson, *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, Paris, 1792, p. 127. — Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence, au quatrième siècle, jusqu'à son renouvellement, au seizième*, t. III, peinture, table des planches, p. 42. — Vincent, *Commerce and navigation of the ancients*, t. II, p. 533, 567, 1797; *Voyage de Néarque*, p. 544. — Playfair, *System of geography*, t. I, p. 76, 1808. — Bredow, *Strabon*, 2, p. 786-799. — Mannert, *Einleit. in die Geographie der Alten*, p. 188-192. — Holsten, *Lettre à Boissonade*, p. 218. — Letronne, Mémoire lu à l'Institut en 1826; article intitulé : *Des opinions cosmographiques des pères de l'Eglise rapprochées des doctrines philosophiques de la Grèce*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, mars 1834, p. 601. — De Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent*, p. 118; *Asie centrale, Recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée*, t. Ier, p. 120 et suiv., t. II, p. 180, 182. — Reinaud, *Traduction d'Aboulféda*, t. Ier, p. 204. — Walckenaer, *Encyclopédie des gens du monde*, article *Cartes*. — Ferdinand Denis, *le Monde enchanté*. — De Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, etc., t. I, p. 9 et suiv., t. II, p. 8 et suiv.

SUR LES DEUX MONUMENTS ET SUR L'INSCRIPTION D'ADULÉ. — Leo Allatius, *Ptolemæi Evergetæ monumentum Adulitinum*, Rome, 1631; in-4o. — Berkelius, *Fragmenta Steph. Byz.*, 1672. — E. Bigot, *Relations de divers voyages curieux* (Thévenot), Paris, 1663, t. Ier. — Spon, *Miscell. erud. antiq.*, 1685, p. 358. — Chishull, *Antiq. asiat.*, p. 73. — Barbeyrac, *Hist. pactarum antiq.*, t. Ier, 1739. — Beger, *Thes. Brandenburg*, vol. III, p. 32. — Hardouin, *Chronol.*, V, t., p. 579. — Sartorius, *Lacrozii thes. epist.*, I, p. 326. — Frolich, *Annal. reg. Syr.*, p. 126. — Walckenaer, *Fragm. de Callimaque*, etc., Lyon, 1799. — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, p. 227. — Buttmann, *Mus. O. Alterthumwiss*, t. II, 1808, p. 105-158. — Vincent, *the Periplus of the Erythrean Sea*, p. I, London, 1800, in-4o, p. 49. — Salt, et George, Viscount Valentia, *Voyages and Travels to India, Ceylan, the Red Sea, Abyssinia, Egypt*, etc., London, 1809, vol. III, p. 192. — Salt, *Travels in Abyssinia*, London, 1814, in-4o, p. 412. — Silvestre de Sacy, dans les *Annales des voyages* de Malte-Brun, Paris, 1810, vol. XII, p. 330-335. — Mannert, *Geogr. Græc. et Rom.*, t. X, p. I, p. 136 — Niebuhr, *Vermischte schriften*, p. 401. — Letronne, *Matériaux pour l'histoire du christianisme en Égypte, en Nubie et en Abyssinie*, 1832, p. 44. — Auguste Boeckh, *Corpus inscriptionum Græcarum*, Berlin, 1848, in-folio, *voluminis tertii fasciculus secundus*, p. 508-514.

ARCULPHE,

ÉVÊQUE FRANÇAIS.

[Fin du septième siècle.]

Cette relation a été écrite sous la dictée d'Arculphe, *évêque français d'un siége inconnu* (¹), par saint Adaman (²), abbé de Saint-Columban (³).

On ne possède aucun autre document biographique sur Arculphe. On sait seulement qu'un religieux ou ermite nommé Pierre, né en Bourgogne, l'avait accompagné dans son pèlerinage. Il paraît probable que cet ermite avait déjà fait antérieurement un voyage en terre sainte (⁴).

(¹) *Acta sanctorum*, dans l'*Index historicus* du tome VIII de septembre.

(²) « Saint Adaman écrivit la *Description de la Palestine* vers la fin du septième siècle ou au commencement du suivant, d'après le récit de l'évêque Arculphe, qui avait visité les lieux saints, et ensuite avait été en Angleterre. » (*Acta sanctorum*, t. VIII de septembre, p. 638.) — Il présenta son manuscrit au roi Alfred.

Adamnan, c'est-à-dire petit Adam, et dont le nom est aussi quelquefois écrit *Adammanus*, *Adomanus*, *Adamanum* et même *Adamandum*. « C'était, dit Bède, un homme bon, sage et noblement instruit dans l'étude des saintes Écritures. » Il a écrit la *Vie de saint Columb*, un *Traité du vrai temps de faire la pâque*, et un recueil de canons. Il est mort en 705.

(³) *Hu*, *hii*, *ey*, c'est-à-dire l'île; *Iona*, *Ithona*, l'île des vagues; *Ey* ou *Y-Colm-Kill*, l'île de la cellule de Colum, l'île Sainte-Columba. Ces différents noms servent à désigner une petite île de trois kilomètres de long et d'un kilomètre de large, peu éloignée de l'île de Staffa, et séparée seulement par un petit détroit de Mull, l'une des plus grandes des îles Hébrides. Elle appartient aujourd'hui au duc d'Argyle. Ce fut en 565 que Columba y fonda le monastère célèbre qui devint le séminaire catholique le plus considérable de l'Écosse et le lieu de la sépulture de quarante-huit rois ou chefs écossais, depuis Fergus II jusqu'à Macbeth. Dans la tragédie où Shakspeare raconte l'histoire de ce dernier roi, un personnage demande en quel endroit a été enterré Duncan. « A Colum-Kill, répond un autre personnage, dans ce saint édifice où reposent les restes de ses aïeux. » Le poëte s'est montré, dans ce passage, historien fidèle.

(⁴) Les pèlerinages en terre sainte avaient commencé dès le premier siècle de l'ère chrétienne, mais les renseignements écrits sur ces anciens voyages sont très-rares. Quelques noms de saints, de saintes, de personnages considérables, ont seuls échappé à l'oubli. On ignore, par exemple, le nom du voyageur qui écrivit, en 333, l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, opuscule précieux, quoiqu'il ne contienne guère qu'une nomenclature des villes. Chateaubriand l'a publié à la fin de son *Itinéraire de Jérusalem à Paris*. (Voy. plus loin la Bibliographie.)

Voici une liste de quelques-uns des pèlerins les plus célèbres qui précédèrent Arculphe à Jérusalem; nous l'empruntons à l'intéressant mémoire de M. Ludovic Lalanne, intitulé : *Des pèlerinages en terre sainte avant les croisades* (1845).

Troisième et quatrième siècles. — Saint Alexandre, évêque de Cappadoce. Il lui fut ordonné dans une vision, en 212, d'aller à Jérusalem, dont il devint patriarche la même année. (Bolland, 18 mars, t. II, p. 614.) — 325, sainte Hélène. (Bolland, 18 août, p. 1.) — Saint Triphylle, évêque de Leucosie (Chypre), mort vers 370. Il fut accompagné par sa mère. (Bolland, juin, t. II, p. 682.) — Vers 373, sainte Mélanie, noble dame romaine, morte à Jérusalem vers 411, et Ruffin, d'abord l'ami, puis l'adversaire de saint Jérôme. — 382, saint Porphyre de Thessalonique, qui devint évêque de Gaza. Il eut pour compagnon Marcus son disciple, qui a écrit la relation du voyage. Tous deux travaillèrent à Jérusalem pour gagner leur vie; Porphyre faisait des souliers, Marcus transcrivait des livres : *Callebam enim*, dit-il, *pulchre scribendi arte*. (Bolland, février, t. III, p. 646.) — 385, sainte Paule. La relation de ce pèlerinage, écrite par saint Jérôme, se trouve dans les œuvres de ce père (Vérone, 1735, t. Ier, col. 204 : *Epistola 46 sanctæ Paulæ et Eustochii ad Marcellum*). (Bolland, janvier, t. II, p. 714.) — Saint Philorome, ami de saint Basile. (Bolland, juin, t. II, p. 863.) — Deux évêques de Brescia : saint Philaster (Bolland, juillet, t. IV, p. 383), et saint Gaudence, qui vivait encore en 410. (Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés*, t. XIII, p. 517.)

Cinquième siècle. — De 414 à 416, Paul Orose, qui rapporta en Espagne des reliques de saint Étienne, les premières qui furent transférées en Occident. (Fleury, l. XXIII, ch. 23.) — Vers la même époque, l'Espagnol Avitus, qui avait pour but, comme Orose, de consulter saint Jérôme; on sait que ce dernier passa une partie de sa vie à Bethléem. (*Id.*, *ibid.*) — 438 ou 439, Eudoxie, femme de Théodose II. Son époux avait fait vœu de l'envoyer à Jérusalem s'il vivait assez longtemps pour voir sa fille mariée. (Théophanes, p. 79; Baronius, t. VII, ch. 16 et 21.) — Vers la fin du cinquième siècle, sainte Apollinaire, petite-fille de l'empereur Anthémius. (Bolland, janvier, p. 259.)

Sixième siècle. — Saint Cadoc, évêque de Bénévent; il alla trois fois à Jérusalem. (Bolland, 24 janvier, p. 604.) — Saint Siméon, dit Salus, Égyptien. (Bolland, juillet, t. Ier, p. 129.) — Avant 572, saint Martin de Dume, archevêque de Braga en Galice (Grégoire de Tours, l. V, c. 38.) — Saint David, archevêque de Menevia (Saint-David), dans le pays de Galles; il eut pour compagnons saint Téliac et saint Patern. Le patriarche de Jérusalem leur fit remettre après leur retour,



On s'est aidé, pour tracer cette esquisse, des cartes publiées par Edward Robinson dans les *Biblical Researches in Palestine*, et par Lynch dans les publications relatives à l'exploration du Jourdain et de la mer Morte faite par une commission scientifique américaine.

Dans un court préambule, Adaman dit que le saint évêque avait séjourné pendant sept mois à Jérusalem, et certifie sa sincérité et son intelligence (1).

Arculphe, en racontant son voyage, traça sur une tablette de cire quelques plans d'églises qu'il avait visitées, et Adaman les transporta sur son manuscrit; nous les reproduisons fidèlement à notre tour tels qu'ils ont été publiés par Mabillon (2).

1. *De la position de Jérusalem.* — Je vais raconter quelques détails que m'a rapportés Arculphe sur la ville de Jérusalem (3), en passant sous silence ce que d'autres ont déjà dit sur la position de cette ville (4). Dans le circuit immense des murs (5), Arculphe a compté quatre-vingt-quatre tours et six portes dans l'ordre suivant : d'abord, à l'ouest du mont Sion, la porte de David (6), ensuite la porte de la maison du Foulon (7), la porte Saint-Étienne (8), la porte de Benjamin (9), puis une petite porte par laquelle on descend au moyen de degrés dans la vallée de Josaphat (10), et enfin la porte Técuitis (11).

Ces portes et ces tours, à partir de la porte de David, sont placées successivement autour de l'enceinte, d'abord vers le nord, puis vers l'orient. Mais, bien que l'on compte six portes dans les murailles, les plus fréquentées néanmoins sont celles de l'occident, du nord et de l'orient.

La partie de murailles avec les tours qui la dominent, laquelle, depuis la porte de David, s'étend par le front nord du mont Sion, au midi de la ville, jusqu'au sommet escarpé de cette montagne situé vers l'orient, n'est percée d'aucune porte (12).

Nous ne devons pas oublier ce que nous a rapporté saint Arculphe de la munificence avec laquelle cette

per angelos suos, c'est-à-dire par ses *envoyés*, une sonnette, un bâton et une tunique tissée d'or, présents que chacun des pèlerins plaça dans son église. Le double sens du mot *angelos* fit croire, plus tard, que ces présents avaient une origine céleste; *inde ea vocat vulgus cœlo venientia*, dit l'hagiographe. (Bolland, mars, t. I, p. 44.) — Saint Antonin. (Voy. ci-dessus, p. 4.) — Saint Pétroc, abbé en Cornouaille. (Bolland, juin, t. I, p. 401.) — Saint Bertald, fils de Théold, roi d'Écosse, ermite à Chaumont, diocèse de Reims, mort vers 515, et saint Amand, ermite à Beaumont dans le même diocèse. (Bolland, *ibid.*, t. III, p. 98.) — Une loi de Justinien, rendue en 539, relativement à l'aliénation des biens de l'église de Jérusalem, montre quelle était, au sixième siècle, l'affluence des pèlerins en Palestine. (*Novelle*, XL, 1561, t. II, p. 550.]

Septième siècle. — 620, Héraclius, empereur d'Orient. (Théophanes, p. 273.) — Vers 678, Waimer, duc de Champagne, et saint Berchaire, qui mourut dans la traversée. (Voy. p. 12.) On lit dans l'*Histoire littéraire de France* (t. VI, p. 475) que Waimer, l'un des *complices du meurtre* de saint Léger, fit ce pèlerinage pour expier son crime. Les faits sont rapportés différemment par le moine Ursin dans la *Vie de saint Léger* (ch. IV; Duchesne, t. Ier, p. 621). Suivant lui, Waimer, coupable d'avoir fait crever les yeux à l'évêque d'Autun, qui survécut plus de deux ans à ce supplice, fut pendu avant la mort de ce dernier, par ordre d'Ebroin. — Saint Théodore de Sicée, évêque d'Anastasiopolis en Galatie. (Bolland, 22 avril, t. III, p. 38.) — Saint Wlphlagius, curé de campagne dans le diocèse d'Amiens. (Bolland, juin, t. II, p. 30.)

(1) *Satis idoneus.*

(2) Voy. la Bibliographie, à la fin de la relation.

(3) En 136, Adrien appela *Ælia* la nouvelle Jérusalem, d'après un de ses noms *(Ælius)*, et fit élever un temple de Jupiter sur l'emplacement du temple juif.

Les Arabes appellent aujourd'hui Jérusalem *El-Kuds*, c'est-à-dire *la Sainte*. Les écrivains arabes la désignent sous le nom de *Beit-el-Mukdis* ou *Beit-el-Mukaddas*, c'est-à-dire *le Sanctuaire*. (Ed. Robinson.)

(4) Jérusalem, dit Brocard, voyageur religieux du treizième siècle, est à 36 lieues d'Acre, à 16 de Samarie, à 12 de Sichem, à 27 de Nazareth, à 13 de Joppé, à 7 de Jéricho, à 2 de Bethléem, à 8 de Theeua et d'Hébron. (Voy. *Histoire littéraire de la France*, t. XXI, 1847, Notice sur le dominicain Brocard, par Victor Leclerc.)

(5) La circonférence actuelle de Jérusalem est d'environ 2 1/2 milles géographiques.

(6) Porte qui devait être à la place de la porte actuelle de Jaffa, ou *Bab-el-Khulil*. Au temps d'Arculphe, les Arabes l'appelaient *Bob-el-Mihrab*. (Ed. Robinson.)

(7) Ou du champ des Foulonniers, probablement la porte que Brocard appelle *Porta judiciaria*, et qui devait être dans le voisinage du saint sépulcre, vers le couvent des Arméniens, et conduire à Silo et à Gibéon. Il n'en reste aucune trace dans les murailles actuelles. (Ed. Robinson.)

(8) Au nord; on l'appelait aussi porte d'Éphraïm. Du milieu du quatorzième siècle au milieu du quinzième, on a transporté le nom de Saint-Étienne à la porte de l'est qui l'a conservé jusqu'à ce jour. (Ed. Robinson.)

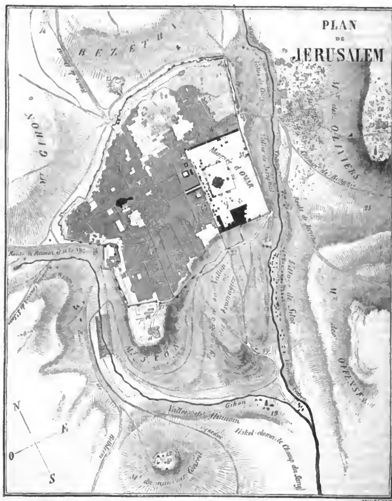
(9) Au nord-est; elle paraît correspondre à la porte d'Hérode. (Ed. Robinson.]

(10) A l'est; elle devait occuper à peu près la place de la porte actuelle de Saint-Étienne; les croisés l'appelaient la porte de Josaphat; les Arabes, porte des Tribus (Ed. Robinson.)

(11) Peut-être la porte que les Francs appellent porte du Fumier *(Sterquilinaria)*, et que Brocard désignait sous le nom de porte des Eaux (1283). Un écrivain arabe du quinzième siècle la désigne sous le nom de *Bab-el-Mugharibeh*. (Ed. Robinson.)

(12) Depuis Arculphe, on a ouvert de ce côté la porte de Sion.

cité est traitée par le Christ : « Une multitude presque innombrable de toutes sortes de nations, nous dit-il, se rassemble chaque année à Jérusalem, le 15 septembre, pour traiter de diverses ventes et



Plan de Jérusalem.

1, emplacement du temple de Salomon ; — 2, couvent des Franciscains ; — 3, maison de Simon le pharisien ; — 4, ruines du palais d'Hérode ; 5, arcade de l'*Ecce Homo* ; — 6, habitation de Lazare ; — 7, église du Saint-Sépulcre ; — 8, porte du Jugement ; — 9, le bain de Bethsabé ; — 10, lieu où les apôtres s'endormirent ; — 11, le saint Cénacle ; — 12, maison de Caïphe ; — 13, grotte de Jérémie ; — 14, le tombeau des rois ; — 15, porte de Damas ; — 16, porte de Bethléem ; — 17, piscine inférieure de Gihon ; — 18, ruines de la maison de campagne de Caïphe ; — 19, anciens tombeaux ; — 20, piscine inférieure de Siloé ; — 21, porte de Sion ; — 22, porte Sterquilinaire ; — 23, piscine supérieure de Siloé ; — 24, tombeaux de Josaphat, d'Absalon et de Zacharie ; — 25, tombeaux des prophètes ; — 26, porte Saint-Étienne ; — 27, tombeau de la vierge Marie ; — 28, église de l'Ascension ; — 29, mosquée ; — 30, piscine de Bethesda.

achats (¹) : aussi arrive-t-il nécessairement que pendant quelques jours la ville est forcée de loger cette foule d'étrangers de tous pays ; et les troupes de chameaux, de chevaux, d'ânes, de mulets, de bœufs, qui transportent les marchandises, remplissent d'ordures les places de cette populeuse cité, ce qui n'est pas pour les habitants un léger ennui, car cela les empêche même de sortir. Mais, ô prodige ! à peine tous ces étrangers sont-ils partis avec leurs bêtes de somme que, pendant la nuit, des torrents de pluie inondent la ville, entraînent avec eux toutes ces immondices et lui rendent sa première propreté. Car la ville de Jérusalem, commençant au sommet nord du mont Sion, a reçu de Dieu une pente si douce jusqu'au bas des murs du nord et de l'orient, que cette masse d'eau ne peut séjourner dans les rues comme les eaux dormantes, mais, à l'instar des fleuves, descend de haut en bas. Toutes ces eaux pluviales, s'échappant par les portes de l'orient en entraînant avec elles toutes les ordures, entrent dans la vallée de Josaphat et vont grossir le torrent du Cédron. Puis, après ce baptême, la pluie cesse dans Jérusalem. Aussi jugez combien cette ville est vraiment l'élue du Très-Haut, puisqu'il ne veut pas qu'elle reste souillée un seul jour ; mais, en l'honneur de son Fils, il la purifie, cette cité qui, dans l'enceinte de ses murs, renferme les lieux sanctifiés par la croix et la résurrection. »

Dans ce lieu illustre, près du mur de l'orient, où s'élevait autrefois ce temple si magnifique (²), les Sarrasins ont construit une demeure de prières quadrangulaire, formée d'un vil assemblage de grandes poutres et de planches sur quelques ruines anciennes : elle peut, dit-on, contenir trois mille personnes (³).

Arculphe, interrogé par nous sur les édifices de la ville, nous répondit : « Je me souviens avoir vu et avoir visité beaucoup de monuments de cette ville, et avoir souvent considéré beaucoup de grandes maisons en pierre dans l'enceinte des murs, construites avec un art admirable. » Mais nous laisserons de côté ces descriptions pour ne nous attacher qu'aux édifices élevés dans les lieux qu'ont sanctifiés la croix et la résurrection.

2. *De l'église en forme de rotonde construite sur le sépulcre.* — J'ai plus spécialement interrogé Arculphe sur ces lieux saints, et surtout sur le sépulcre du Seigneur et sur l'église construite au-dessus (⁴) dont il m'a lui-même fait le dessin sur une tablette de cire (voy. p. 38). Cette église, très-grande, tout en pierres, forme un cercle parfait ; elle s'élève sur trois murs entre chacun desquels est la largeur d'une route ; dans l'espace du mur moyen on a eu l'art de faire trois autels. Cette église ronde, avec ses

(¹) Voy. de Guignes, *Mémoire sur les relations de la Gaule avec l'Orient*, t. XXXVII du *Recueil de l'Académie des inscriptions*. Ce n'était pas seulement cette foire annuelle de septembre qui attirait à Jérusalem un concours immense d'étrangers ; précisément à la fin du septième siècle, vers le temps du voyage d'Arculphe, le calife ommiade de Damas, Abd-el-Malek, avait ordonné que les musulmans, au lieu d'aller à la Mecque, s'acquittassent de leur pèlerinage dans la mosquée de la capitale de la Judée.

(²) Le temple de Salomon. (Voir le plan du Haram, reproduit d'après Catherwood, dans le plan de Jérusalem qui porte son nom, par Schultz.

(³) Cette assertion d'Arculphe peut causer quelque étonnement. Ce fut en 1637 qu'Omar prit possession de Jérusalem, et il ne tarda point sans doute à ordonner la construction de la mosquée sur l'emplacement du temple juif. Il faudrait supposer que la construction de cet édifice, qui, achevé par les successeurs du calife, est devenu l'un des plus beaux et des plus riches de l'Orient, était à peine commencée lorsque l'évêque gaulois visita Jérusalem, et que provisoirement les musulmans avaient élevé un temple en bois.

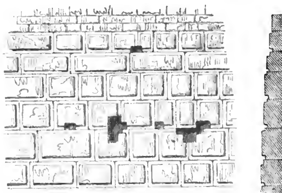
La tradition rapporte que ce fut le patriarche Sophronius qui conseilla au calife de bâtir la mosquée sur les ruines du temple de Salomon.

(⁴) Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, étant venue visiter la Palestine et Jérusalem, en 326, s'aida des traditions et des probabilités pour déterminer les lieux où avaient dû se passer les grands événements de la vie de Jésus-Christ. Elle marqua avec une attention particulière trois emplacements : celui de la naissance du Seigneur, celui de la passion et celui de la résurrection. Elle fit élever deux églises : l'une à Bethléem, l'autre sur le mont des Oliviers.

En 335 eut lieu la dédicace du premier temple élevé par ordre de Constantin sur la place où l'on supposait que Jésus-Christ avait été enseveli, et où l'empereur Adrien avait fait construire un temple à Vénus.

« Quand Hélène, mère de l'empereur, dit une vieille traduction d'Eusèbe, rebâtit l'ancienne Jérusalem, qui n'était plus qu'une solitude et qu'un monceau de pierres, comme il est dit dans le prophète, elle chercha avec soin le tombeau où le Christ avait été déposé et d'où il ressuscita, et, à la fin, après beaucoup de peines, et par le secours de Dieu, elle le découvrit ; et je vais raconter en peu de mots pourquoi il fut si difficile à trouver. Autant ceux qui embrassèrent la religion du Christ avaient un profond respect pour ce sépulcre, monument de sa passion, autant au contraire ceux qui abhorraient le

autels, l'un au midi, l'autre au nord, l'autre au couchant, est soutenue par douze colonnes de pierre d'une grandeur étonnante. Elle a huit portes, c'est-à-dire quatre entrées percées dans ses trois



Débris des murailles du Temple de Salomon. — De Saulcy, pl. XXIV, fig. 3 [1].

christianisme s'empressèrent, pour le faire disparaître, de porter une grande quantité de terre dans cet endroit, y élevèrent de grandes éminences, et y bâtirent le temple de Vénus. Ayant ainsi supprimé tout souvenir de la place, ils y établirent leur idole. Ceci nous a été raconté depuis longtemps comme une vérité. »

En 1714, les Persans incendièrent l'église du Saint-Sépulcre, qui s'était agrandie depuis Constantin.

En l'an 1009 ou 1010, Hâkem, le troisième des califes fathimites d'Égypte, fit non-seulement raser jusqu'au sol, par le gouverneur de Ramla, l'église du Saint-Sépulcre reconstruite, mais encore déformer et détruire, autant qu'il fut possible, le sépulcre même.

Relevée en 1018, agrandie par les croisés après 1103, exposée à diverses vicissitudes dans le cours des siècles suivants, l'église du Saint-Sépulcre a été en grande partie incendiée dans l'année 1808; ce sont les Grecs qui l'ont reconstruite. Le nouveau temple a été achevé en septembre 1810.

M. Edward Robinson, auteur des *Biblical Researches in Palestine*, etc., et dont l'autorité en ce qui concerne l'histoire et la géographie des lieux saints est aujourd'hui très-considérable, a discuté longuement (t. II, p. 64 à 80) les questions relatives aux lieux saints, et il a été conduit à conclure que « le Golgotha et la tombe que l'on montre aujourd'hui dans l'église « du Saint-Sépulcre ne sont pas aux places réelles du crucifiement et de la résurrection de notre Seigneur. » Il ajoute qu'il croit impossible de découvrir les places véritables. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner cette opinion; mais il nous paraît utile de la signaler à nos lecteurs. (Voy. aussi Munk, pages 52 et 53 de la *Palestine*.)

Les Arabes appellent l'église de la Résurrection du Saint-Sépulcre *Kenisset-el-Komamat*, c'est-à-dire *voirie*, par allusion à l'endroit où la croix fut trouvée.

La coupole de cette église célèbre s'élève très-haut; mais l'édifice est comme enfermé et étouffé sous les constructions qui sont venues s'adosser successivement à ses murailles. On ne peut pénétrer à l'intérieur que par une seule entrée, du côté de l'orient. (Voy. le plan moderne, p. 39.)

[1] Sur un point de l'enceinte extérieure du Haram qui a pris la place du temple de Salomon est un pan de muraille que les Juifs ont, de tout temps, considéré comme un débris du temple primitif. Le vendredi soir, les Juifs viennent s'y lamenter; on les voit enfoncer leur tête dans les trous de la sainte muraille, que l'on appelle le *keit-el-morhaby* (le mur occidental).

« Je fus touché presque jusqu'aux larmes en voyant près du parvis de la grande mosquée, située sur l'emplacement de l'ancien temple, quatre ou cinq Juifs, qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles, et dans l'attitude d'hommes en prières. Je crus entendre ces paroles sortir de leur bouche : « Combien de temps encore, ô « Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère? » Dans cette partie du mur on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe; quelques-unes ont 12 ou 15 pieds de longueur sur 5 ou 6 de hauteur. » (Georges Robinson, *Voyage en Palestine et en Syrie*.)

« Sur une hauteur de plus de 12 mètres, dit M. de Saulcy, la construction primitive est restée intacte; des assises régulières de belles pierres, parfaitement équarries, mais en bossage, c'est-à-dire offrant une bande lisse qui encadre les joints, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mètres du faîte de la muraille. Il suffit d'un seul coup d'œil pour reconnaître que la tradition juive est indubitablement vraie. Un mur semblable n'a été construit ni par des Grecs, ni par des Romains; c'est évidemment un échantillon d'architecture hébraïque... Le mur primitif est couronné, à son sommet, par quelques assises régulières, mais de petites pierres de taille dont il ne faut faire remonter l'âge que jusqu'à l'époque musulmane. » (De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 190.)

murs ; quatre de ces portes sont placées au vent du Vulturne, que l'on nomme aussi Calcias, et les quatre autres vers l'Eurus. Au milieu de cette rotonde est taillé dans le roc un oratoire où neuf hommes debout peuvent prier à la fois, et au-dessus de la tête d'un homme d'une grandeur ordinaire jusqu'à la voûte, est encore l'espace d'un pied et demi. L'entrée de ce petit oratoire regarde l'orient; à l'extérieur il est couvert de marbre de choix ; le sommet est orné d'or et surmonté d'une grande croix d'or. Dans la partie septentrionale de cet oratoire est le sépulcre du Seigneur taillé dans le même roc ; mais le pavé de l'oratoire est plus bas que le sépulcre, car, de ce pavé au bord du sépulcre, il y a une hauteur de trois palmes. Telles sont les mesures certaines que m'a données Arculphe, qui



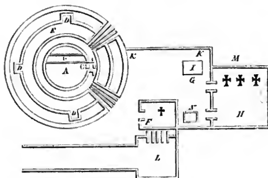
Tombeaux de Nicodème et de saint Joseph d'Arimathie, dans l'église du Saint-Sépulcre (1). — D'après Doussault.

fréquentait souvent le sépulcre divin (2). Ici il est à propos de noter la différence qui existe entre le tombeau et le sépulcre. Cet oratoire rond, dont nous avons parlé, est ce que les évangélistes appellent le tombeau, à la porte duquel était cette pierre qui y fut mise, puis qui fut enlevée lors de la résurrection du Seigneur. Le sépulcre est proprement l'endroit du tombeau situé à la partie nord, où le corps du Christ reposa dans son linceul; Arculphe mesura avec ses mains sa longueur, et l'a trouvée être de 7 pieds. Ce sépulcre n'est pas, comme on le dit quelquefois, double; la pierre n'est pas taillée

(1) Les pèlerins ne sont plus admis à voir l'intérieur du sépulcre, qui est couvert et sert d'autel. (Voy. le chiffre 8, sur le plan moderne.) Nous donnons une esquisse très-fidèle des sépulcres que l'on suppose être ceux de Nicodème et de saint Joseph d'Arimathie (voy. le plan de l'église du Saint-Sépulcre, chiffre 40), et qui, paraissant n'avoir subi aucune altération, offrent sans doute un spécimen exact de ce que doit être le sépulcre du Christ

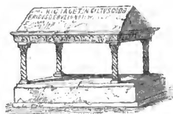
(2) Les pèlerins obtenaient la rémission entière de leurs péchés lorsqu'ils visitaient le saint sépulcre, le tombeau ou la maison de Marie, la grotte où pria Jésus-Christ, l'endroit où le symbole fut enseigné aux apôtres, etc. : ils n'obtenaient que de simples indulgences au tombeau d'Absalon, à la maison d'Anne, à celle de Caïphe, etc. Dans le plan de Jérusalem par Breydenbach, les premiers de ces lieux sacrés sont indiqués par une double croix, les seconds le sont par une croix simple.

de manière à séparer les deux cuisses et les deux jambes ; mais, des pieds à la tête, il est uni, formant un lit où pourrait reposer un homme couché sur le dos · c'est une sorte de grotte dont l'entrée, sur le côté, est vers la partie sud du tombeau ; la tête est légèrement élevée. Dans ce sépulcre brûlent jour et nuit douze lampes en mémoire des douze apôtres ; quatre sont placées au bas de ce lit sépulcral, et les huit autres tout le long sur le côté droit, toutes constamment remplies d'huile (¹).



Plan des églises de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre, du Golgotha, de Sainte-Marie, et de Constantin, tracé sur une tablette de cire, au septième siècle, par Arculphe (²).

A, oratoire rond. — B, sépulcre du Seigneur. — C, autels. — D, autels. — E, église. — F, église du Golgotha. — G, emplacement de l'autel d'Abraham. — H, endroit où fut trouvée sous terre la croix du Seigneur, avec celles des deux larrons. — I, table de bois. — K, petite enceinte dans laquelle brulent jour et nuit des lampes. — L, église de Sainte-Marie. — M, basilique de Constantin ou des Martyrs. — N, chaise et calice du Seigneur



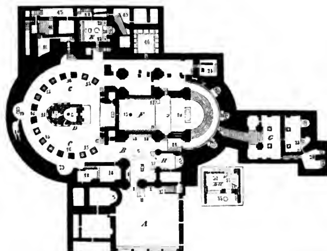
Tombeau de Godefroy de Bouillon, tel qu'on le voyait avant 1808 dans l'église du Saint-Sépulcre. (Voy. à la page suivante les chiffres 36 et 37.)

3. *De la forme du sépulcre et de son oratoire.* — Notons encore que ce mausolée du Sauveur, placé au-dessus de l'oratoire, peut à bon droit être appelé une grotte ou une caverne ; voici comment le prophète en parle en annonçant la sépulture de notre Seigneur Jésus-Christ : « Il a habité dans la caverne

(¹) Un Franc du neuvième siècle qui, au temps du pontificat de Nicolas Ier, visita Jérusalem, parle d'un feu céleste qui, tous les ans, au saint jour du sabbat, descendait pour allumer les lampes du saint sépulcre. La plupart des auteurs religieux du moyen âge qui ont écrit sur Jérusalem font mention de ce miracle. Un moine franc, nommé Bernard, affirme l'avoir vu en 870. Les pèlerins de la communion grecque croient encore aujourd'hui qu'un feu sacré sort du sépulcre d'une manière surnaturelle et sert à allumer leurs torches, dans le caveau F, le jour du samedi saint.

Voy. Willebrandi ab Oldenborg, *Itiner. terræ sanctæ* ; Thévenot, *Voyage au Levant*, t. II, etc.

(²) Nous donnons en regard la réduction d'un plan de la même église tracé récemment par George Robinson. On y reconnaît aisément les dispositions générales du septième siècle, malgré tous les changements et tous les accroissements de constructions modernes.



Plan de l'église de la Résurrection ou du Saint-Sépulcre dans son état actuel. — D'après George Robinson.

A, cour, ou parvis dallé où l'on vend des crucifix, des chapelets, des coquillages sculptés. — B, vestibule. — C, la nef, ou rotonde entourée de seize pilastres supportant une galerie et un dôme. — D, le saint sépulcre, petit monument en marbre de forme oblongue, long de 20 pieds, large de 6, haut de 15, surmonté d'une coupole que soutiennent des colonnes. — E, chapelle sur l'emplacement où Jésus-Christ apparut à Marie-Madeleine après sa résurrection, appartenant aux Latins. — F, chœur de la grande église, appartenant aux Grecs, à l'est, en face de l'entrée du sépulcre. — G, chapelle sur le lieu où furent trouvées les croix. — H, partie inférieure, et HH, partie supérieure du Calvaire, à environ 110 pieds du Sépulcre, et au sud-est.

1, entrée : portail d'architecture gothique ou mauresque ; un seul des deux arceaux dont il se compose est ouvert (1). — 2, siége de pierre. — 3, haute tour ruinée, ancien beffroi. — 4, divan couvert de nattes et garni de coussins sur lequel s'asseoient les Turcs qui gardent les portes et font payer un droit à tous ceux qui entrent. — 5, la pierre de l'onction, où le corps de Jésus-Christ fut embaumé : petite table de marbre enchâssée dans le pavé du vestibule et entourée d'une petite balustrade en fer ; au-dessus sont des lampes d'une grande richesse. — 6, chapelle qui précède le tombeau, et à laquelle conduisent quelques marches ; bloc de marbre poli marquant la place où l'ange annonça la résurrection aux saintes femmes. — 7, caveau où est le sépulcre : on y entre, en venant de la chapelle (6), par une petite porte très-basse et très-étroite, taillée à vif dans le roc ; il ne peut contenir que trois ou quatre personnes. — 8, le saint sépulcre : il est couvert d'un autel ; au-dessus une petite coupole et de nombreuses lampes. — 9, l'iconostation. — 10, le *Sancta sanctorum*. — 11, le siége du patriarche grec de Constantinople. — 12, le siége de son vicaire. — 13, le centre du monde ou le nombril de la terre (cercle incrusté au milieu du pavé) (2). — 14, petit oratoire à l'usage des Cophtes, derrière le sépulcre et sans communication avec ce lieu sacré. — 15, 15, 15, colonnes. — 16, 16, 16, pilastres. — 17 et 18, autel et logement des Arméniens. — 19, autel des Syriens, Georgiens et Nestoriens. — 20, autel du Saint-Sacrement. — 21, autel de la Sainte-Croix. — 22, autel de la Flagellation : on montre, dans un enfoncement, un fragment de colonne en granit qui est, dit-on, le pilier auquel fut attaché Jésus-Christ. — 23, sacristie. — 24, autel de la Prison du Christ, pendant les préparatifs du crucifiement. — 25, autel de l'Inscription qui était sur la croix. — 26, autel de la Division des vêtements. — 27, escalier par lequel on descend à l'endroit où furent trouvées les croix. — 28, autel de Sainte-Hélène. — 29, caveau creusé dans le roc et où furent trouvées les croix. — 30, chapelle de la Dérision, ou *Impropere*, où Jésus-Christ fut frappé au visage par les soldats. — 31, dix-neuf marches en bois par lesquelles on monte au roc du Calvaire. — 32, chapelle du Crucifiement. — 33, *reliquaire* des trois croix. — 34, fente dans le rocher produite par le tremblement de terre. — 35, chapelle du Clouement de la croix. — 36, 37, lieu où étaient les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin (ces deux tombeaux ont été enlevés par les chrétiens du rite grec, après l'incendie de 1808). — 38, tombeaux des rois de Jérusalem. — 39, place où les saintes femmes et les disciples se tenaient pendant le crucifiement. — 40, sépulcre de Joseph d'Arimathie et de Nicodème. — 41, citerne. — 42, entrée de l'habitation des Franciscains. — 43, réfectoire. — 44, escalier qui conduit aux galeries supérieures. — 45, escalier conduisant aux chambres. — 46, cour fermée du côté du nord, ancienne entrée. — 47, entrée de la chapelle de Notre-Dame de Douleur.

(1) Dans la gravure sur bois du très-curieux voyage de Breydenbach que nous avons déjà cité, et qui a été publié en 1486, 1488, etc. (*Itinerarium hierosolimitanum ; — Peregrinationes in montem Syon*, in-folio), la moitié de la porte d'entrée du temple est murée comme aujourd'hui ; des pèlerins sont agenouillés devant une pierre du parvis sur laquelle est tracée une croix, pour indiquer la place où Jésus-Christ tomba en montant au Calvaire.

(2) Vers 1547, on fit remarquer à d'Aramont et à Jean Chesneau l'empreinte du doigt du Christ sur un pilier de la chapelle du saint sépulcre : « Et y a dessus ledit pilier un petit pertuis que Jésus fit de son doigt, disant : — Voyez-cy le milieu » du monde ; et de cela en lairray (laisserai) la dispute à messieurs les théologiens. » (Manuscrit des voyages du sieur d'Aramont, à la Bibliothèque impériale.) — Le carmélite Nicole Huen, dans son *Pelerinage* publié à Lyon en 1488, dit

élevée d'un roc invincible. » Et peu après, s'adressant aux apôtres qui doivent être remplis de joie par la résurrection du Seigneur : « Vous verrez le roi dans sa gloire. » La figure de cette église avec son oratoire en rotonde au milieu, dans la partie nord duquel est le sépulcre du Seigneur, est représentée dans ce dessin (page 38) avec le plan de trois autres églises dont nous parlerons tout à l'heure.

Dans cette même église on a taillé dans le roc une grotte au lieu où s'éleva la croix du Seigneur, et là, sur l'autel, on offre le sacrifice pour les âmes de certains hauts personnages dont les corps, pendant ce temps exposés sur la rue, sont placés devant la porte de cette église du Golgotha jusqu'à ce que soient finis les saints mystères que l'on célèbre pour eux. Nous avons tracé le plan de ces quatre églises d'après celui qu'Arculphe nous en avait fait sur la cire, comme nous l'avons dit; non qu'on puisse parfaitement les représenter dans un dessin, mais afin qu'on se fasse une idée, même par ce simple croquis, du tombeau du Seigneur au milieu de la rotonde de l'église, et des deux autres églises, l'une un peu plus près, l'autre un peu plus loin du sépulcre.

4. *De la pierre qui fut placée à la porte du tombeau.* — Nous devons dire quelques mots de la pierre qui fut roulée à l'entrée du tombeau, au rapport d'un grand nombre, après la sépulture du Seigneur crucifié (¹). Arculphe nous a dit qu'on l'a séparée en deux parties : la plus petite a été taillée au ciseau et forme un autel carré dans l'église en rotonde devant la porte de l'oratoire, c'est-à-dire du tombeau du Seigneur; la plus grande partie a été aussi taillée et sert à un autre autel quadrangulaire, au côté oriental de l'église.

Nous avons aussi demandé à Arculphe quelles étaient les couleurs du roc à l'intérieur duquel on a creusé cet oratoire avec le sépulcre du Seigneur à sa partie nord, taillé dans la même pierre, et il nous a répondu : « Cet oratoire du tombeau du Seigneur n'est couvert à l'intérieur d'aucun ornement, et montre encore aujourd'hui, dans toute sa voûte, les traces des instruments qui l'ont creusé (²); la couleur du tombeau et du sépulcre n'est cependant pas partout uniforme, mais la pierre offre une réunion de rouge et de blanc. » Du reste, en voilà, je crois, assez sur ce sujet.

5. *De l'église de Sainte-Marie toujours vierge, qui est voisine de l'église en rotonde.* — Il nous reste peu de chose à ajouter sur les édifices des lieux saints. A cette église en rotonde dont nous avons parlé, que l'on nomme l'Anastase ou la Résurrection, et qui a été élevée au lieu où notre Seigneur est ressuscité, est adhérente, du côté droit, une église carrée dédiée à Notre-Dame, la mère du Seigneur.

6. *De l'église construite au lieu du Calvaire.* — Une autre église très-vaste a été construite vers l'orient, à l'endroit appelé en hébreu Golgotha (³); à la voûte pend, au bout d'une corde, une roue d'airain très-grande entourée de lampes, et sous cette roue est attachée une grande croix d'argent pour marquer l'endroit où s'éleva autrefois la croix de bois sur laquelle mourut le Sauveur du genre humain.

qu'au milieu du chœur du Saint-Sépulcre « il y avoit une pierre ronde, plus haute que les autres, qui avoit un trou au milieu; et, dit-on, que c'est le *umbelie* du monde, ou le moyen. »

(¹) On montre aujourd'hui une pierre qui fermait, dit-on, le saint sépulcre, dans une petite chapelle située près du cimetière des chrétiens, du côté de la porte de Sion, et qui a été élevée, suivant la tradition, sur l'emplacement de la maison de Caïphe.

(²) La pierre du roc à nu n'est plus visible qu'à la petite porte basse conduisant de la chapelle au sépulcre. (Voy. le plan, page 39, chiffre 7.)

(³) « Le Calvaire (voy. aux renvois II et III sur le plan moderne, page 39) est aujourd'hui compris dans l'église de la Résurrection. Le sommet est uni et offre une plate-forme de 47 pieds sur chaque face. Sur cette plate-forme s'élèvent deux chapelles, séparées par une arcade : dans celle du fond, on voit un ouvrage en mosaïque qui indique l'endroit où Jésus-Christ fut attaché à la croix; dans celle du devant est un autel ou table en marbre, percé à jour, de manière à laisser voir, sans que toutefois on puisse y toucher, les trous où furent dressées les trois croix, ainsi que la *fente* du rocher produite par le tremblement de terre. » (George Robinson.)

Le mot *Golgotha* paraît être un mot syriaque qui signifie *crâne*, par allusion à celui d'Adam. Suivant une tradition, le corps d'Adam, porté dans l'arche de Noé, aurait été déposé sur cette colline de Jérusalem. Le mot latin *calvaria* signifie de même *crâne*. Il paraît probable que c'est la forme même du rocher qui aura donné lieu à cette dénomination.

7. *De la basilique de Constantin, voisine de la précédente.* — Près de cette église carrée du Calvaire, est située, à l'orient, la basilique de pierre construite à grands frais par le roi Constantin, et appelée aussi *Martyrium ;* élevée, dit-on, au lieu où, après deux cent trente-trois ans, on retrouva, par la grâce du Seigneur, la croix divine cachée sous terre avec les deux autres croix des voleurs (¹). Entre ces deux églises est le lieu fameux où le patriarche Abraham fit un autel qu'il chargea de bois et où, son glaive tiré, il se préparait à immoler son fils Isaac. En ce lieu est maintenant une grande table sur laquelle le peuple dépose les aumônes des pauvres. Saint Arculphe ajouta encore ce détail : « Entre l'Anastase, c'est-à-dire cette église en rotonde dont nous avons parlé, et la basilique de Constantin, il existe une petite place jusqu'à l'église du Golgotha, et sur cette place brûlent nuit et jour des lampes. »

8. *D'un autre sanctuaire dans l'intérieur de l'église du Calvaire.* — Entre cette basilique du Golgotha et le Martyrium est une sorte de sanctuaire où l'on conserve le calice du Seigneur, qu'il bénit de sa main et qu'il offrit aux apôtres dans la cène qu'il célébra avec eux la veille de sa passion (²). Ce calice d'argent contient un setier de France, et a deux petites anses, une de chaque côté. Dans ce calice est l'éponge que les bourreaux offrirent au Sauveur sur la croix, après l'avoir imbibée de vinaigre. C'est encore dans ce calice que, suivant la tradition, notre Seigneur but, après sa résurrection, dans un repas avec les apôtres. Saint Arculphe l'a vu, et, par une ouverture que présente l'armoire où il est renfermé, il l'a touché de sa main et l'a baisé. Tout le peuple de la ville a une profonde vénération pour ce calice qu'il vient voir souvent.

9. *De la lance avec laquelle un soldat frappa le flanc du Seigneur.* — Arculphe a vu aussi la lance dont un soldat perça le côté du Seigneur pendu sur la croix. Cette lance est renfermée dans une croix de bois, au portique de la basilique de Constantin; sa haste est cassée en deux. Tout Jérusalem a de même une grande vénération pour elle, et vient la baiser souvent.


Lance conservée dans un monastère, près d'Érivan, comme étant celle qui avait servi à blesser Jésus-Christ sur la croix. — D'après Tavernier (³).

10. *Du suaire avec lequel fut couverte la tête du Seigneur dans le sépulcre.* — Saint Arculphe a vu de ses yeux le saint suaire du Seigneur, qui fut placé sous sa tête dans le sépulcre, et il nous raconta à ce sujet l'histoire suivante, dont tout Jérusalem atteste la vérité; car saint Arculphe l'a apprise de la bouche de plusieurs fidèles qui la lui répétèrent souvent : « Trois ans environ avant la venue d'Arculphe en terre sainte, l'existence de ce saint linceul vint à la connaissance de tout le peuple, et voici comment : un Juif qui avait quelque foi l'avait dérobé du sépulcre du Seigneur aussitôt après la résurrection, et le cachait depuis longues années. Quand cet heureux et fidèle larron se vit près de sa fin, il révéla à ses deux fils l'existence de ce suaire, et leur dit : « Choisissez, mes enfants; dites ce que vous désirez, afin que, suivant vos souhaits, » je puisse donner à l'un toute ma fortune, et à l'autre seulement le suaire sacré du » Seigneur. » Alors celui qui demanda toutes les richesses de son père les reçut de lui suivant sa promesse; mais, ô prodige! de ce jour toutes ces richesses et ce patrimoine, pour lesquels il avait vendu le suaire du Seigneur, commencèrent à lui glisser des mains, et tout ce qu'il avait fut réduit à rien par divers accidents. L'autre fils, au contraire, qui avait préféré le suaire à tous les biens, du jour où il l'eut reçu des mains de son père mourant, commença à s'enrichir par la faveur divine, et fut comblé des biens de ce monde, sans pour cela perdre les biens éternels. Et les pères nés des fils de cet homme trois fois bienheureux transmirent ainsi fidèlement en héritage à leurs enfants ce suaire divin, jusqu'à la cinquième génération. Mais au bout de longues années, après cette cinquième génération, les héritiers directs de la famille fidèle venant à manquer, le linceul sacré passa dans les mains de quelques Juifs infidèles, qui, quoique indignes d'un tel présent, l'ayant conservé avec honneur,

(¹) Voy., sur l'invention de la croix, la relation de WILLIBALD.

(²) On ne montre plus ni ce calice, ni les autres objets qui vont être décrits; ils ont disparu, et d'ailleurs on ne les considère point comme ayant une authenticité suffisante.

(³) *Voyage de Perse*, liv. Ier, p. 11. — Voy. aussi le Supplément au *Dictionnaire de la Bible*, par dom Calmet, t. III, p. 423

furent comblés par la miséricorde divine de très-grandes richesses. Cependant les Juifs fidèles qui connaissaient déjà d'une manière certaine l'existence de ce suaire, commencèrent à disputer vivement cette sainte relique aux Juifs infidèles, voulant qu'ils la leur remlissent. Ce débat partageait Jérusalem en deux camps, les fidèles et les croyants contre les infidèles et les incrédules. Alors le roi des Sarrasins, nommé Navias, pris pour juge par les deux parties, dit aux Juifs incrédules qui retenaient le suaire du Seigneur : « Donnez-moi ce linceul sacré que vous avez. » Obéissant à cet ordre, ils vont chercher le suaire et le remettent au roi; celui-ci, le prenant avec respect, fait construire un bûcher sur la place devant tout le peuple, le fait allumer, puis, quand il est bien ardent, s'en approche et dit aux deux partis rivaux : « Maintenant, que le Christ sauveur du monde, qui a souffert pour le genre humain, et » qui, dans son sépulcre, a eu sous sa tête ce linceul que je tiens à la main, décide, par l'épreuve du » feu, à qui de vous il veut qu'appartienne une aussi sainte relique. » Il dit et jette dans les flammes le suaire du Seigneur. Le feu ne put l'atteindre; mais, s'élevant sans tache au-dessus du bûcher, comme un oiseau aux ailes étendues, le suaire s'envola dans les airs, et, regardant d'en haut ces deux factions du peuple qui semblaient deux armées prêtes à combattre entre elles, il plana quelques moments dans l'espace, puis, s'abaissant peu à peu, il finit par se poser au sein même des chrétiens qui, pendant ce temps, n'avaient cessé d'implorer la justice du Christ. Ceux-ci alors lèvent les mains au ciel et rendent grâces à Dieu, se prosternant à genoux avec une grande allégresse; puis ils emportent avec honneur le suaire divin comme un don que leur envoyait le ciel, et, chantant des hymnes au Christ qui leur faisait ce présent, ils le placent dans le sanctuaire de l'église enveloppé d'un autre suaire. » Notre frère Arculphe le vit un jour s'élever de même du lieu où il était renfermé, et lui-même l'a baisé avec la foule accourue pour le vénérer. Ce linceul a environ huit pieds de longueur. Mais en voilà assez sur ce sujet.

11. *Du linceul que fit, dit-on, la sainte Vierge.* — Arculphe a vu aussi à Jérusalem un autre linceul plus grand qu'on dit avoir été fait par la sainte Vierge : aussi est-il en grande vénération parmi le peuple. Sur ce linceul sont brodés les noms des douze apôtres et est représentée la figure même du Seigneur : une moitié est de couleur rouge, l'autre verte.

12. *D'une autre grande colonne, à l'endroit où un jeune homme fut ressuscité au contact de la croix du Seigneur.* — Il faut aussi dire quelques mots d'une colonne très-élevée qui, placée dans les lieux saints, s'offre au milieu de la ville, vers le nord, à ceux qui arrivent. Cette colonne, placée dans le lieu où un jeune mort ressuscita au contact de la croix du Seigneur, lors du solstice d'été, à midi, quand le soleil est au milieu du ciel, ne projette aucune ombre. Après le solstice, qui est le 8 des calendes de juillet (24 juin), pendant trois jours, elle ne forme qu'une très-petite ombre, puis peu à peu cette ombre s'agrandit. Cette colonne, que le soleil, au solstice d'été, à midi, alors qu'il est au centre du ciel, embrasse de toutes parts, prouve que Jérusalem est au centre même de la terre. Aussi le Psalmiste, annonçant en quels lieux devaient s'accomplir les saints mystères de la passion et de la résurrection, dit, en faisant allusion à la position de Jérusalem : « Dieu, notre roi de toute éternité, a accompli le salut au milieu de la terre, » c'est-à-dire à Jérusalem, qui est le centre et comme le nombril de la terre ([1]).

13. *De l'église de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat, et où se trouve son tombeau.* — Saint Arculphe, visiteur assidu des lieux saints, allait souvent à l'église de Notre-Dame, dans la vallée de Josaphat. Cet édifice est double, et la partie inférieure offre une rotonde admirable sous une voûte de pierre ([2]). Vers l'orient est un autel, et à sa droite le sépulcre de la sainte Vierge creusé dans la pierre. Elle y reposa quelque temps, mais on ne sait comment, à quelle époque, par qui son saint corps fut enlevé

([1]) Voy. la note 2 de la page 39; et, dans le tome Ier, la note 1 de la page 11.

([2]) Cette église a été reconstruite et n'offre plus extérieurement aucun intérêt historique. Le tombeau est vénéré par les musulmans comme par les chrétiens.

On montrait aussi autrefois la maison où était née la Vierge, au nord de la porte Saint-Étienne, *intra muros*. Un monastère, placé sous l'invocation de sainte Anne, mais qui aujourd'hui tombe en ruines, s'élevait en cet endroit. L'église est maintenant convertie en mosquée



Tombeau d'Absalon, dans la vallée de Josaphat (¹). — D'après Doussault.

(¹) Le tombeau d'Absalon est le monument funéraire le plus remarquable de la vallée de Josaphat; ceux de Josaphat et de Zacharie sont ensuite les plus considérables. Au quatrième siècle, ce tombeau d'Absalon s'appelait le tombeau soit d'Ézéchias, soit d'Isaïe (voy. l'*Itinéraire de Bordeaux)*. Du reste, les noms de ces monuments funéraires ont trop souvent changé pour être l'objet de commentaires utiles. Il est de même impossible d'assigner une époque précise à la construction de ces édifices. On ne saurait admettre qu'ils offrent des spécimens intacts de l'art juif. Toutefois, ce que l'on peut y remarquer du mélange de l'architecture grecque avec l'ancien style hébraïque, assez difficile à distinguer, ne prouverait pas absolument contre leur antiquité relative. Cette confusion des deux styles peut avoir eu lieu au temps de Jésus-Christ et même auparavant. On lit dans la dernière partie du XXIIIe chapitre de l'Évangile de saint Matthieu : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites qui bâtissez les tombeaux des prophètes et *ornez les sépulcres* des justes..... Je vais vous envoyer des prophètes, des sages et des scribes, et vous tuerez les uns, vous sacrifierez les autres..... afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de *Zacharie*, fils de Barachie. »

Un voyageur, commentant ce passage, émet la supposition que les bases taillées dans le roc, et qui ont le caractère de la massive architecture sépulcrale empruntée par les Israélites aux Égyptiens, pourraient très-bien avoir été réellement les tombeaux de ceux auxquels on les a attribués; tandis que les pilastres ioniens et autres ornements qui appartiennent à une période postérieure, sont probablement les embellissements des sépulcres des justes auxquels Jésus-Christ fait allusion, et y auraient été ajoutés de ses jours, ou peu de temps auparavant, quand la réduction de la Judée en province romaine et l'exemple d'Hérode eurent introduit un autre style.

et en quel lieu il attend le jour de la résurrection. Lorsqu'on entre dans cette rotonde inférieure de l'église de Notre-Dame, on voit à droite, fixée dans le mur, la pierre sur laquelle notre Seigneur, dans le champ de Gethsemani (¹), la nuit où Judas le livra aux pécheurs, pria à genoux avant l'heure de la trahison, et l'on remarque encore sur la pierre l'empreinte de ses deux genoux comme sur de la cire molle (²). C'est là ce que nous a raconté notre frère Arculphe, qui a vu de ses propres yeux ce que nous écrivons. Dans l'église supérieure de Notre-Dame, également en rotonde, il y a quatre autels.

14. *De la tour de Josaphat, dans la même vallée.* — Dans la même vallée, non loin de l'église de Notre-Dame, est la tour de Josaphat (³), où l'on voit le sépulcre du Sauveur, et après cette tour, à droite, est une maison de pierre formée d'un roc séparé du mont des Oliviers.

15. *Des tombeaux de Siméon et de Joseph.* — Dans cette maison, taillée à l'intérieur, on montre deux sépulcres sans ornements : l'un est celui du juste Siméon, qui reçut de ses mains, dans le temple, notre Seigneur Jésus et prophétisa sur lui ; l'autre est celui du juste Joseph, l'époux de Marie, le nourricier du Seigneur Jésus.



Grotte où pria Jésus (⁴) (A, place où Jésus-Christ était agenouillé ; — B, endroit où l'ange apparut). — D'après Giovanni Zuallardo, *il Devotissimo Viaggio di Gerusalemme*, 1586, p. 150.

16. *De la grotte taillée dans le roc du mont des Oliviers, en face de la vallée de Josaphat, où sont quatre tables et deux puits.* — Sur le côté du mont des Oliviers est une grotte, non loin de l'église

(¹) Gethsemani signifie, en hébreu, *pressoir*. Le jardin de Gethsemani n'est pas éloigné de l'église de Marie (voy. la gravure, p. 47) ; c'est un petit espace entouré d'un mur, entre le mont des Oliviers et le Cédron ; l'on y voit sept ou huit oliviers très-vieux. Dans le haut du jardin est un banc de rochers sur lequel on rapporte que dormirent Pierre, Jacques et Jean. Alentour sont d'autres jardins semblables.

(²) Suivant une tradition, Jésus, pressé par la foule au moment où il venait d'être trahi par le baiser d'un de ses disciples, laissa sur le roc la trace de ses cheveux, de son cou et de ses épaules. Brocard essaya vainement, même avec le fer, d'en détacher quelque chose ; il ne réussit pas mieux à gratter la pierre où Jésus pria en versant une sueur de sang, et qui garde encore, dit ce voyageur, l'empreinte de ses genoux et de ses mains.

(³) Voy. p. 43. Il s'agit sans doute du tombeau d'Absalon ; celui que l'on attribue à Josaphat ne paraît pas avoir eu jamais l'apparence d'une tour ; il est creusé dans un roc et n'est plus visible aujourd'hui. *L'Itinéraire de Bordeaux* (333) parle de deux monolithes funéraires. (Voy. la note de la page 43.)

(⁴) La grotte où Jésus-Christ *sua l'agonie* est encore aujourd'hui en très-grande vénération. On y descend par quelques marches grossièrement taillées. Elle reçoit le jour par une voûte percée dans le milieu et supportée par des pilastres. Sur les côtés, on remarque quelques restes d'anciens tombeaux.

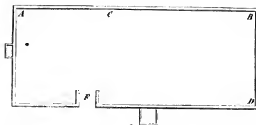
Notre-Dame, un peu élevée au-dessus de la vallée de Josaphat. Dans cette grotte sont deux puits très-profonds, dont l'un s'étend à l'infini sous la montagne, l'autre descend droit sous le pavé de la grotte, dont la profondeur est, dit-on, immense ; ces deux puits sont toujours fermés. Dans la grotte sont quatre tables de pierre, et l'une, située vers l'entrée, à l'intérieur, est appelée la table du Seigneur Jésus ; et il n'est pas douteux qu'il s'y assit souvent tandis que ses douze apôtres prenaient place aux autres tables. L'ouverture, maintenant close, du puits que nous avons dit être droit, était la plus rapprochée des tables des apôtres. Arculphe, qui visita souvent cette grotte du Seigneur, nous a dit qu'elle était fermée par une porte en bois.

17. *De la porte de David.* — La porte de David, par une légère pente, aboutit au flanc droit du mont Sion. Quand on sort par cette porte et qu'on laisse à sa gauche la montagne, on rencontre un pont de pierre [1] soutenu par des arches, qui s'avance au loin, vers le midi, dans la vallée.

18. *Du lieu où Judas Iscariote se pendit.* — A la moitié de ce pont, au couchant, on aperçoit le lieu où Judas Iscariote, désespéré, mit fin à ses jours en se pendant. On y montre encore un figuier gigantesque auquel la tradition rapporte qu'il se pendit, comme l'a chanté le prêtre Juvencus :

« Au sommet d'un figuier il chercha mort ignoble. »

19. *De la forme de la grande basilique construite sur le mont Sion, et de la position de la montagne.* — Puisque nous avons nommé le mont Sion, il faut dire quelques mots d'une grande basilique qu'on y a construite ; en voici le plan



Basilique du mont Sion [2]. — D'après le dessin sur cire tracé par Arculphe.

A, lieu de la cène du Seigneur ; — B, ici l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres ; — C, colonne de marbre où le Seigneur fut attaché et flagellé ; — D, lieu où mourut la Vierge ; — F, porte.

On y montre une pierre où Etienne, lapidé hors la ville, s'endormit. En dehors de cette grande basilique qui renferme à l'intérieur tant de lieux saints, est, à sa partie occidentale, une autre pierre con sacrée sur laquelle, dit-on, fut flagellé le Seigneur [3]. Cette église apostolique a été, comme nous l'avons dit, construite tout en pierre dans une plaine qui se trouve au sommet du mont Sion.

(1) Ed. Robinson suppose que ce pont peut se rapporter à l'aqueduc qui porte les eaux des étangs de Salomon à la grande mosquée.

(2) L'église du Cénacle, depuis longtemps détruite. Ce fut là, selon les premiers Pères de l'Église, que l'on construisit le premier temple chrétien. Aujourd'hui la petite mosquée qui, d'après une tradition que conteste M. de Saulcy (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 219 à 281), couvrirait le sépulcre de David, occupe en partie l'emplacement de l'église du Cénacle. Les musulmans ne laissent pénétrer personne jusqu'au tombeau ; mais les chrétiens peuvent célébrer la messe, à certains jours, dans la salle qui est au-dessus, et où, d'après la tradition, aurait eu lieu le dernier souper de Jésus-Christ.

(3) Dans l'église de Sion, saint Antonin vit une pierre allégorique, la pierre angulaire dont il est souvent question dans la Bible ; elle guérissait tous les maux. Il en est fait mention dans l'*Itinéraire de Bordeaux*.



Ruines du Cénacle et Mosquée où se trouverait, suivant une tradition des mahometans, le tombeau de David. — D'après Doussault

20. ***Du champ appelé en hébreu Acheldemach.***— Arculphe visitait souvent ce petit champ situé sur le mont Sion, du côté du midi, où se trouvent des amas de pierres et où la plupart des étrangers sont inhumés avec soin ; d'autres cependant, couverts de haillons ou de peaux, sont jetés là sans sépulture, et leurs corps en putréfaction gisent sur la surface de la terre [1].

21. ***Des terres arides et rocailleuses depuis Jérusalem jusqu'à la cité de Samuel, et vers l'occident jusqu'à Césarée de Palestine.*** — De Jérusalem, du côté du nord, jusqu'à la ville de Samuel que l'on appelle Ramatha [2], la terre est souvent aride et rocailleuse ; les vallées sont aussi incultes jusqu'à la région Thamnitique. Du côté de l'occident, au contraire, de Jérusalem et du mont Sion jusqu'à Césarée de Palestine, la qualité des terres est tout autre. Sauf quelques rares endroits arides, presque partout s'étendent de vastes champs égayés par des oliviers.

22. ***Du mont des Oliviers.***— On ne trouve guère en fait d'arbres, nous a dit Arculphe, sur le mont des Oliviers, que des vignes et des oliviers ; on y voit aussi de riches moissons de froment et d'orge [3], car la terre n'y offre point de broussailles, mais rien que des herbes et des fleurs. Sa hauteur paraît à peu prés la même que celle du mont Sion, quoique en mesurant géométriquement, le mont Sion semble petit et étroit en longueur et en largeur auprès du mont des Oliviers. Entre ces deux montagnes, du nord au midi, s'étend la vallée de Josaphat, dont nous avons déjà parlé.

(1) ***Hakeldama***, ou le *champ du Sang*, parce que les principaux des prêtres l'achetèrent avec l'argent que leur avait rendu Judas. On oommait aussi cet endroit le *champ des Foulonniers*. C'est de là qu'on tira la terre qui fut transportée au *Campo-Santo* de Pise. On voit en cet endroit les restes d'un loog bâtiment carré qui servait sans doute de cimetière.

(2) Uoe ville du nom de Ramatha ou Ramathem a certainement existé, non loin de Lydda, et près de la toparchie de Rama ; mais était-ce la ville de Samuel? (Voy. sur ce sujet une savante dissertation dans les *Biblical Researches*, t. III, p. 33 à 44.) Ce que dit Arculphe ou Adaman de Ramatha paraît avoir échappé à l'attentioo de M. Ed. Robinson.

(3) Ces observations sont confirmées par ce qui existe encore aujourd'hui.

23. *Du lieu de l'ascension du Seigneur, et de l'église qu'on y a construite.*— Le point le plus élevé du mont des Oliviers est celui d'où l'on dit que le Seigneur monta au ciel. On y a construit une grande église en rotonde, avec trois portiques cintrés, couverts en dessus. L'intérieur de cette église n'a ni toit



Gethsemani ou le jardin des Oliviers; au fond la Porte Dorée (1). — D'après Dousault.

(1) D'après la tradition, c'est sous la porte Dorée (portes *aires* des croisés) que Jésus-Christ a passé lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Les piédroits des deux arcs de la porte et les archivoltes peuvent être hébraïques. La façade extérieure et les arcades sont certainement d'architecture romaine. On trouve, dans les illustrations de la Bible de Finden, une vue de l'intérieur de cette porte qui, suivant Bonomi et Catherwood, est aussi d'architecture romaine. Un chapiteau antique que l'on a encastré au sommet de la muraille et au-dessus du centre de la double porte, est d'apparence romaine des temps de la décadence.

Les musulmans ont muré la porte Dorée parce que, suivant une prédiction très-répandue parmi eux, si les chrétiens s'emparent un jour de Jérusalem, ils entreront dans la ville par cette porte. Les croisés pénétrèrent dans la ville par une brèche ouverte à peu de distance.

Sur le plan de Jérusalem que donne Breydenbach, une inscription jointe au dessin de la porte Dorée indique qu'elle est murée, et que les Sarrasins ne pourraient la traverser ou la réparer sans mourir aussitôt (Voy. plus loin une tradition rapportée par Benjamin de Tudèle au sujet de fouilles faites sur le mont Sion

ni voûte et reste ouvert sous le ciel nu; à l'orient, il y a un autel couvert d'un petit toit. On n'a pas voûté l'intérieur de l'église, afin que de ce lieu, où se posèrent pour la dernière fois les pieds divins lorsque le Seigneur s'éleva au ciel sur une nuée, une voie toujours ouverte jusqu'au ciel y conduisît les prières des fidèles. Car lorsque l'on construisit cette église dont nous parlons, on ne put paver comme le

Plan de l'église de l'Ascension. — D'après un dessin tracé par Arculphe.

Plan de l'église de l'Ascension et empreinte du pied de Jésus-Christ. — D'après le R. P. F. Bernardino de Florence et le P. Eugène Roger (¹).

reste de l'édifice l'endroit où s'étaient posés les pieds du Seigneur : à mesure qu'on appliquait les marbres, la terre, impatiente de supporter quelque chose d'humain, les recrachait, si j'ose le dire, à la face des ouvriers. D'ailleurs, comme un enseignement immortel, la poussière conserve encore l'empreinte des pas divins (²), et bien que chaque jour la foi des visiteurs leur fasse enlever cette empreinte, elle reparaît sans cesse et la terre la conserve toujours. Cependant saint Arculphe, qui allait souvent dans ce lieu, nous a dit qu'on avait construit autour de ces divines empreintes un grand cercle d'airain dont il a mesuré la hauteur, et qu'au milieu de ce cercle on a ménagé une assez grande ouverture à travers laquelle on montre d'en haut l'empreinte des pieds du Seigneur parfaitement nette sur la poussière. Dans ce cercle, à la partie occidentale, est toujours une porte ouverte, afin qu'on puisse facilement arriver jusqu'à cette poussière sacrée et en prendre quelques parcelles dans ses mains. Le récit d'Arculphe sur ces empreintes divines est d'accord avec ce qu'ont écrit d'autres auteurs, que l'église n'a pu être protégée d'aucune voûte ni d'aucun toit afin que le ciel fût toujours à découvert aux yeux de ceux qui la visiteraient; et il constate aussi que les pieds divins sont toujours marqués sur la poussière. Une lampe suspendue au-dessus du cercle, répand jour et nuit une magnifique clarté sur les empreintes divines. A la partie occiden-

(¹) L'église de l'Ascension n'existe plus. « Au milieu d'une vaste cour, dit G. Robinson, s'élève une petite coupole de forme octogone en dehors et ronde à l'intérieur. Elle couvre en grande partie le roc où se trouve imprimée la forme d'un pied ou d'une sandale dont la pointe est tournée vers le nord. On dit que c'est l'empreinte du pied de notre Seigneur lorsqu'il monta au ciel. L'impératrice Hélène fit bâtir à cet endroit un monastère, qui a été dans la suite converti en mosquée; mais les bâtiments tombent aujourd'hui en ruine. » Les musulmans trouvent odieux et impie d'imaginer qu'un Dieu ait été supplicié comme un criminel : aussi prétendent-ils que c'est Judas qui a été crucifié, tandis que Jésus était enlevé vivant au ciel.

(²) « Le cadre indiqué par la lettre A est haut d'une palme; au milieu on voit la très-sainte empreinte du pied de notre Seigneur. » (*Trattato delle piante e imagini de sacre edifizi di terra sancta*, dal R. P. F. Bernardino, Firenza, 1620; — *Voyage en terre sainte*, en 1636, par le père Eugène Roger, Paris, 1664.)

« Il y avait sur la montagne des Oliviers, dit Brocard, une pierre d'où l'on disait que Jésus était monté au ciel, et qui gardait les vestiges de ses pas; cette pierre est aujourd'hui tellement dérobée aux regards, qu'il faut se contenter de la toucher. Près de là, dans une chapelle, repose Pélagie, courtisane devenue sainte. Nul, dit-on, en état de péché mortel, ne peut passer entre sa tombe et le mur; mais je ne sais, car plusieurs y passent, et je l'ai vu. »

tale de cette église en rotonde sont huit fenêtres élevées, fermées par des vitraux, et près de chacune de ces fenêtres brûlent à l'intérieur, suspendues à des cordes, autant de lampes placées de telle sorte que chacune ne soit ni plus haut ni plus bas, mais qu'elle semble adhérente à la fenêtre qui est à côté. La clarté de ces lampes est si grande que leur lumière, se répandant en abondance à travers le verre, illumine non-seulement la partie de la montagne située vers l'occident, près de la basilique en rotonde, mais encore les quelques degrés qui servent à monter de la vallée de Josaphat dans Jérusalem, et la majeure partie de cette ville qui se trouve placée vis-à-vis. L'éclat éblouissant de ces huit grandes lampes qui, la nuit, brillent du haut du lieu saint, d'où notre Seigneur monta au ciel, excite l'amour de Dieu dans le cœur des fidèles, comme nous dit Arculphe, et jette dans l'esprit une certaine frayeur et une grande componction.

Nous ne devons pas oublier non plus ce qu'à nos questions a souvent répondu Arculphe. Dans la fête solennelle de l'Ascension, tous les ans, vers midi, lorsqu'on a terminé le saint mystère de la messe, vient à souffler un vent si impétueux que l'on ne peut rester debout ni même assis dans l'église ou dans les lieux voisins, mais il faut rester le visage prosterné contre terre jusqu'à ce que cette terrible tempête soit passée. C'est ce vent épouvantable qui est cause qu'on ne peut construire de voûte au-dessus de l'empreinte des pieds du Seigneur, qui, comme nous l'avons dit, renfermée dans l'intérieur du cercle d'airain, est toujours exposée à l'air nu; car quand on veut essayer d'apporter quelques matériaux pour faire la voûte, ce vent divin accourt aussitôt les disperser. C'est là ce que nous a raconté Arculphe, qui, à l'heure même où cet ouragan a coutume de se déchaîner, était présent dans l'église du mont des Oliviers. Il a tracé sous nos yeux une image de cette église en rotonde et du cercle d'airain élevé au milieu.

Saint Arculphe nous a encore rapporté que dans la nuit de la fête de l'Ascension on a coutume d'ajouter dans l'église, à ces huit lampes qui brûlent sans cesse, un nombre presque infini d'autres lampes, de sorte que cette lumière terrible et admirable se répand en abondance par les vitraux des fenêtres. Le mont des Oliviers n'est pas seulement illuminé, mais paraît tout en feu, et la cité située non loin de là, dans le fond de la vallée, est éclairée tout entière.

24. *Du sépulcre de Lazare, de l'église qui y est construite, et du monastère situé auprès.*—Arculphe, visiteur des lieux saints, a été voir le petit champ de Béthanie, au milieu de la grande forêt des Oliviers. Dans ce champ est un grand monastère et une grande basilique, sur la grotte d'où le Seigneur fit sortir Lazare mort depuis quatre jours (¹).

25. *De l'église située à droite de Béthanie.* — Il faut aussi dire quelques mots d'une autre église plus fréquentée, au midi de Béthanie (²), dans cet endroit du mont des Oliviers où, dit-on, notre Seigneur parla avec ses disciples. Examinons soigneusement avec lesquels de ses disciples, à quelle époque de sa vie eut lieu cette conversation du Sauveur, et ce qu'il a dit. Or, si nous ouvrons les trois évangélistes Matthieu, Marc et Luc, nous verrons clairement indiquée la matière que traita le Seigneur et le lieu où il était réuni avec les siens. Voici ce que dit Matthieu dans son Évangile sur la nature de cette conversation : « Comme il était assis sur le mont des Oliviers, ses disciples vinrent vers lui secrètement et lui dirent : Dis-nous quand ces choses arriveront, et quels seront les signes de ton arrivée et de la fin du monde? » Matthieu ne nous dit pas quels étaient ceux qui l'interrogeaient ainsi, mais Marc nous l'apprend : « Pierre et Jacques, et Jean et André, l'interrogeaient séparément. » Ce qu'il leur répond nous montre bien le sujet de cet entretien : « Prenez garde de vous laisser séduire, car beaucoup viendront en mon nom, disant : C'est moi qui suis le Christ. » Et tout ce qui suit sur les derniers temps et la fin du monde, que Matthieu nous a rapporté tout au long jusqu'à ce passage, où l'évangéliste nous indique clairement l'époque où eut lieu cette conversation : « Et il arriva, quand Jésus se fut ainsi entretenu avec ses disciples, qu'il leur dit : Vous savez que la pâque se fera dans deux jours et que le Fils de l'homme sera livré

(¹) Voy. p. 50.

(²) Béthanie, sur le sommet oriental du mont des Oliviers, a été remplacée par le village actuel d'*El-Aazarieh*, dont le nom rappelle celui de Lazare. Jésus-Christ se retirait habituellement, le soir, au village de Béthanie, avec ses disciples, après avoir employé la journée à enseigner dans la ville et dans le temple.

pour être crucifié, etc. » Il est donc évident que ce fut la quatrième férie (mercredi), deux jours avant le premier jour des azymes qui est appelé la Pâque, que notre Seigneur eut ce long entretien avec quatre de ses disciples. Or, à l'endroit où ils causèrent ainsi, on a élevé une église d'une grande magnificence.



Entrée du sépulcre de Lazare (¹). — D'après Doussault.

Que ces détails certains que nous vous donnons d'après le récit de saint Arculphe vous suffisent pour les lieux saints de la ville de Jérusalem, du mont Sion, du mont des Oliviers et de la vallée de Josaphat.

1. *De la position de la ville de Bethléem.* — En commençant ce second livre, nous devons dire quelques mots de la ville de Bethléem, dans laquelle notre Sauveur daigna naître de la sainte Vierge (²). Cette ville est remarquable, non pas tant par sa grandeur qui est fort médiocre, comme nous l'a dit Arculphe, que par sa renommée qui s'est étendue dans toutes les églises de l'univers. Elle est située sur la croupe de la montagne et entourée de vallées de tous côtés : cette croupe de montagne a environ mille pas de l'occident à l'orient. Sur le plateau supérieur, un petit mur sans tours, construit au sommet du mon-

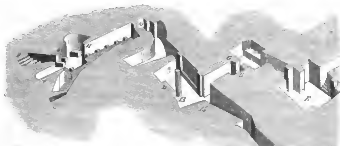
(¹) Voy. p. 49.

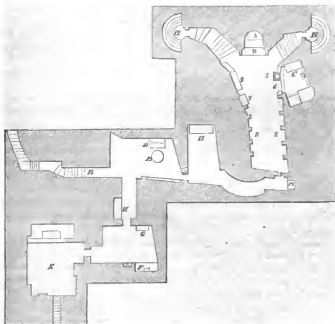
(²) Bethléem est agréablement située, à deux heures de Jérusalem, au sud de la vallée de Zéphraïm, ou vallée des Géants, sur la pente d'une colline. C'est un gros village dont les maisons, solidement bâties, se groupent de la façon la plus pittoresque, et à l'extrémité duquel se montre la masse imposante de l'église et du couvent. Devant Beit-Lehm s'ouvre une vallée bien cultivée, et dont les champs en terrasse sont plantés de vignes, d'oliviers et de figuiers. Les habitants ne sont pas seulement agriculteurs, ils sculptent en bois d'olivier des crucifix, de petites imitations du saint sépulcre, de la crèche et d'autres lieux ou objets religieux, avec beaucoup d'art et de goût.

« Bethléem, dit Ed. Robinson, est honoré, dans l'Ancien Testament, comme lieu de la naissance et cité de David, et, dans le Nouveau Testament, comme le lieu de naissance du plus illustre descendant de David, du Christ, du sauveur du monde. Quelle influence puissante et salutaire s'est répandue de cette petite ville sur la race humaine, et pour la vie terrestre et pour l'éternité! Comment approcher de Bethléem sans une profonde émotion! »

Beth-lehem signifie, en hébreu, *maison de pain; Beit-lahme* signifie, en arabe, *maison de viande.*

ticule, domine les vallées qui l'entourent, et dans l'intérieur des murs s'étendent au loin les maisons des habitants.





A, la place où naquit le Christ.— B, le saint *Præsepe*, ou sainte chapelle (la crèche ornée de marbre) : c'est sur la paroi septentrionale qu'est tracée l'effigie de saint Jérôme (voy. p. 52). — C, autel sur lequel étaient l'enfant Jésus et la Vierge lorsque les mages vinrent offrir leurs présents. — D, autel des Innocents. — E, chapelle où saint Jérôme traduisit la Bible. — F, sépulcre de saint Jérôme. — G, sépulcre de sainte Paule et de sainte Eustochie. — H, sépulcre de saint Eusèbe, disciple de saint Jérôme.

2, petit siége. — 3, colonne qui sert à soutenir la voûte. — 4, lieu où furent déposées les offrandes des mages. — 6, petits degrés de bois par lesquels on descend au saint *Præsepe*. — 7, banc de bois où les prêtres s'asseoient et se préparent avant de célébrer la messe. — 8, bancs en pierre de tuf sur lesquels on s'agenouille. — 9, porte. — 10, armoire ou l'on dépose les objets du culte. — 11, chapelle dédiée à saint Joseph. — 12, escalier qui conduit à l'église supérieure. — 13, colonne servant à soutenir la voûte. — 14, escalier du couvent. — 0, 0, 0, lieux où sont des lampes toujours allumées.

(¹) *Trattato delle piante e imagini de sacri edifizi di terra santa*, etc., Firenza, 1620.

2. *Du lieu de la naissance du Seigneur.* — A l'extrémité de l'angle oriental de la ville est une demi-grotte naturelle, dont la partie intérieure, la plus reculée, est nommée le berceau de notre Seigneur ; c'est là que sa mère le coucha après sa naissance (1). La partie qui se trouve à l'entrée, près du berceau,



Effigie de saint Jérôme sur le marbre de la crypte du saint *Præsepe* (2).

est le lieu même où il naquit. Cette grotte de Bethléem, berceau du Sauveur, a été en son honneur recouverte à l'intérieur d'un marbre précieux. Au-dessus de cette demi-grotte, sur une voûte de pierre, est construite une grande église en l'honneur de Notre-Dame, à l'endroit même où la tradition rapporte que naquit le Seigneur (3).

3. *De cette pierre, située hors des murs, sur laquelle on jeta l'eau qui servit à laver notre Seigneur après sa naissance.* — Il faut aussi dire quelques mots de cette pierre située hors de l'enceinte de la ville, et sur laquelle on jeta du haut du mur l'eau qui servit à laver d'abord le corps du Seigneur. L'eau de ce bain sacré, en tombant du mur sur la pierre placée au-dessous, rencontra comme une cavité naturelle, et depuis le jour où cette cavité a été remplie jusqu'à nous, à travers le cours de beaucoup de siècles, elle est toujours également remplie d'une eau limpide, notre Sauveur faisant ainsi, le jour même de sa naissance, ce miracle célébré par le prophète : « Il fit sortir l'eau de la pierre, » et dont plus tard l'apôtre Paul disait : « Le Christ était la pierre. » Ce fut lui, en effet, qui, dans le désert, fit sortir pour son peuple altéré une eau consolatrice d'un rocher aride, et c'est encore ce même Dieu qui, par sa puissance et sa sagesse, fit sortir de l'eau de la pierre de Bethléem et conserve toujours cette cavité pleine d'une onde pure. Arculphe l'a vue de ses yeux et s'y est lavé le visage.

4. *De l'église où l'on voit le tombeau de David.* — J'interrogeai aussi notre voyageur sur le sépulcre du roi David, et il me répondit : « J'allais souvent vers le sépulcre où fut enterré le roi David ; il est placé au milieu de l'église, sans aucun ornement qui le distingue, si ce n'est une petite pyramide de pierre et une lampe qui brûle au-dessus (4). Cette église est hors des murs de la ville, dans une vallée voisine, située à la partie nord du mont Bethléem. »

(1) Les habitants de Bethléem sont encore aujourd'hui dans l'usage de creuser des grottes pour leurs bestiaux ou pour eux-mêmes, dans la partie inférieure du roc, qui est poreux et friable ; c'est, en hiver, un abri préférable aux pauvres constructions ordinaires du pays.

L'empereur Adrien avait fait bâtir sur la grotte même un temple dédié à Adonis, qui a servi à marquer dans les souvenirs l'emplacement du lieu où est né Jésus-Christ.

(2) Figure que l'on prétend formée naturellement par des veines noires sur une paroi en marbre blanc, à l'intérieur de la crèche. Suivant la tradition, le marbre avait conservé en quelque sorte l'empreinte de saint Jérôme, qui venait souvent embrasser ce marbre en versant des larmes.

(3) Cette église, construite par sainte Hélène, a été très-fréquemment reproduite par la peinture et la gravure.

(4) Il est également fait mention de cette église et de ce tombeau du roi David à Bethléem dans l'*Itinéraire de Bordeaux* et dans l'*Itinéraire d'Antonin*. On a vu plus haut (p. 45, note 2) que, suivant une tradition des musulmans, ce serait une petite mosquée, bâtie au mont Sion, qui couvrirait le sépulcre du roi David. Enfin, de notre temps, un voyageur, M. de Saulcy,

5. *D'une autre église à l'intérieur de laquelle est le sépulcre de saint Jérôme.* — Arculphe nous dit encore, quand nous lui parlâmes du sépulcre de saint Jérôme : « J'ai vu ce sépulcre de saint Jérôme, sur lequel vous m'interrogez. Il est dans une autre église, hors de la même ville, dans la vallée qui avoisine la partie sud de la montagne. Ce sépulcre de saint Jérôme, fait dans le même genre que celui de David, n'a aucun ornement [1]. »

6. *Des tombeaux des trois pasteurs qui, à la naissance du Seigneur, furent entourés d'une clarté céleste.* — Arculphe nous a aussi dit quelques mots des tombeaux des trois pasteurs qui, la nuit de la naissance du Christ, furent entourés d'une clarté céleste : « J'ai visité les tombeaux de ces trois pasteurs inhumés sous une large pierre, dans une église, à mille pas environ à l'est de Bethléem. Lorsque le Seigneur naquit dans ce lieu, près du parc de leurs troupeaux, une lumière angélique les entoura, et aujourd'hui, en cet endroit, on a construit une église qui contient les sépulcres de ces trois pasteurs. »

7. *Du sépulcre de Rachel.* — La Genèse rapporte que Rachel fut aussi ensevelie à Effrata, c'est-à-dire dans le pays de Bethléem, et le *Livre des lieux (Locorum Liber)* rapporte aussi qu'elle fut enterrée



Tombeau de Rachel. — D'après Doussault.

croit avoir découvert le sarcophage de David dans le magnifique monument funèbre qui est situé à 500 mètres des murailles de Jérusalem, sur la route de Naplouse, et qu'une tradition constante désigne sous le nom de *tombeau des rois*. On voit au Musée du Louvre, dans une petite chambre de la galerie grecque, ce sépulcre, rapporté par M. de Saulcy, mais que son inscription désigne seulement comme le tombeau d'un roi de Juda. C'est un monument fort simple, très-peu élevé, dont le couvercle arrondi est entièrement sculpté ; le feuillage domine parmi les ornements. Nous devons dire qu'on a généralement accueilli avec incrédulité la supposition de M. de Saulcy. (Voy. le *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 219 à 281.)

[1] Saint Jérôme vint habiter avec les moines du couvent de Bethléem, vers l'an 381, et il y resta jusqu'à ce qu'il fut chassé de cet asile par les hérétiques, peu de temps avant sa mort (420). Une noble dame romaine, convertie, et liée d'amitié avec lui, Paula, s'était aussi retirée à Bethléem, où elle fonda trois couvents pour des religieux et un pour des religieuses.

Dans ses Épitres, saint Jérôme parle de la multitude de religieux, de moines, d'ermites qui, au quatrième siècle, couvraient la Palestine, et surtout Jérusalem et ses environs. Des pèlerins des deux sexes, de tout rang, de toute nationalité, abordaient incessamment en Palestine. Tous n'étaient pas apparemment animés par des sentiments dignes du but qu'ils semblaient se proposer. Parmi ce grand nombre d'étrangers de tous les pays, il y en avait beaucoup dont la vie était loin

dans ce pays, près de la route. J'interrogeai Arculphe sur cette route, et il me répondit : « Il existe une voie royale (¹) qui mène de Jérusalem, vers le midi, à Chébron (Hébron); Bethléem est située près de cette voie, à l'orient, à environ six milles de Jérusalem. Le sépulcre de Rachel est à l'extrémité occidentale de cette voie, c'est-à-dire à main droite quand on va à Chébron. Il est d'une grossière construction, sans ornement, couvert seulement d'une pyramide de pierre (²). On y voit encore aujourd'hui son nom écrit tel que le fit inscrire son mari Jacob. »

8. *De Chébron.* — Chébron (Hébron), appelée aussi Mambré, jadis métropole des Philistins et demeure des géants, où David régna sept ans, n'est plus maintenant, au rapport d'Arculphe, entourée de murs ; elle offre seulement les vestiges de ruines d'une antique cité, et l'on y trouve à peine de viles cabanes, les unes en dedans, les autres en dehors de ces restes de murs, dans la plaine qui les entoure ; c'est dans ces cabanes que se retirent les habitants (³).

9. *De la vallée de Mambré.* — A l'orient de Chébron, on trouve une double caverne en face de Mambré, qu'Abraham acheta d'Effron l'Héthéen pour y construire un double sépulcre.

10. *Des sépulcres des quatre patriarches.* — Dans cette vallée, saint Arculphe visita le lieu des sépulcres d'Arbée, c'est-à-dire des quatre patriarches Abraham, Isaac, Jacob et Adam, le premier homme (⁴).

d'être édifiante. Saint Jérôme élève à ce sujet des plaintes très-significatives, et cherche à réprimer cette sorte d'épidémie chrétienne, en montrant qu'on peut faire son salut tout aussi bien sans sortir de chez soi qu'en traversant les mers, et qu'une visite aux lieux saints ne sert qu'à peu de chose, si l'on n'observe pas avant tout avec scrupule la loi de Dieu. « Les portes du ciel, dit-il, sont tout aussi largement ouvertes aux Bretons, dans leur patrie, qu'à ceux qui viennent à Jérusalem. » Grégoire de Nysse tient le même langage.

(¹) *Via regia*; c'est le terme dont on se servait au moyen âge pour désigner les *voies romaines*.

(²) Sur la route de Jérusalem à Bethléem, vis-à-vis les ruines d'un aqueduc, on voit un *ouely* musulman en grande vénération parmi tous les habitants du pays, chrétiens, musulmans et juifs; c'est le tombeau de Rachel. Nous lisons dans la *Genèse* que Rachel mourut sur la route de Beit-Lehm. « Ainsi mourut Rachel; elle fut ensevelie sur le chemin d'Éphrate, qui est Beit-Lehm. Jacob érigea une stèle sur sa sépulture, qui est encore jusqu'à ce jour la stèle de la sépulture de Rachel. » *(Gen.*, XXV, 19 et 20.)

Les Arabes appellent le tombeau de Rachel *Kubbet-Râhil*. Sa forme a changé plusieurs fois pendant le cours des siècles; mais les expressions de la *Genèse* sont tellement précises, et la tradition s'est montrée si continue et si constante, qu'il n'est guère possible de douter que le lieu lui-même ne soit bien véritablement l'endroit où Rachel a été ensevelie. Le petit édifice actuel, blanchi à la chaux, est très-moderne.

(³) Hébron est l'une des plus anciennes villes citées dans les Écritures (*Genèse*, XIII, 8); elle a été le séjour d'Abraham et des autres patriarches. David y établit sa résidence royale pendant sept ans, comme le dit Arculphe, et sans doute il y composa un grand nombre de ses psaumes. On voit encore l'étang d'Hébron, sur lequel le saint roi fit pendre les meurtriers de son rival Ishbosheth.

Cette ville est située dans une vallée profonde couverte de vignes dans sa partie la plus large, mais de plus en plus étroite à mesure qu'elle approche d'Hébron, qui se trouve ainsi comme resserrée entre deux hautes rangées de collines. Les maisons ne sont pas entourées de murailles; mais il y a des portes à l'entrée de quelques-unes des rues du côté de la campagne, comme à Bethléem.

On montre à Hébron la terre rouge qui servit, dit-on, à pétrir le corps du premier homme, l'endroit où Caïn tua son frère, la tombe d'Abner et celle de Jessé; mais ces traditions ne reposent sur aucun fondemant solide.

Aujourd'hui cette petite ville est dans une situation prospère; Ed. Robinson y visita une grande tannerie de peaux de chèvres et une verrerie où l'on fabriquait surtout de petites lampes et des bracelets. Le marché public abondait en fruits excellents, surtout en beaux raisins et en oranges de Jaffa.

(⁴) La mosquée d'Hébron, dont le mur extérieur paraît être très-ancien, renferme, d'après la tradition, le sépulcre d'Abraham, des autres patriarches et de leurs femmes. Cet édifice repose sur la pente d'une colline. Les tombeaux ou cénotaphes, très-ornés, ont été construits par les mahométans; mais on prétend que les restes des patriarches sont dans une caverne qui est au-dessous.

Les seuls Européens qui soient parvenus à entrer dans cette mosquée sont l'Espagnol Badia, connu sous le nom d'Ali-Bey, et Giovanni Finati, serviteur italien de Bankes; peut-être faut-il ajouter Monro. Ali-Bey rapporte que les sépulcres des patriarches sont couverts de riches tapis en soie verte couverte de broderies d'or, et ceux de leurs femmes en soie rouge également brodée d'or. Il y avait neuf tapis sur le seul tombeau d'Abraham. Ce sont les sultans de Constantinople qui, de temps à autre, envoient ces tissus et ceux qui ornent les murailles. (*Voyages d'Ali-Bey*, II, p. 233.) Le docteur Lœwe décrit aussi la mosquée et la caverne *(Allgem. Zeitung des Judenthums*, 1839).

D'après l'historien Josephe, les tombeaux des patriarches, à Hébron, étaient de son temps en marbre et travaillés avec

Leurs pieds, au lieu d'être tournés vers l'orient, comme c'est la coutume dans les autres pays, le sont vers le midi, et leurs têtes regardent le nord. Le lien des sépulcres est entouré d'un petit mur carré. Adam, le premier homme, à qui Dieu, son créateur, dit aussitôt après son péché : « Tu es de terre et tu iras dans la terre, » est séparé des trois autres. Son corps est placé vers l'extrémité nord de ce mur triangulaire, non pas dans un sépulcre de pierre taillé dans le roc, comme les autres de sa race, mais dans la terre même, et poussière il repose dans la poussière, en attendant la résurrection avec tous ses descendants. C'est ainsi que s'est accomplie la sentence divine prononcée contre lui. Comme notre premier père, les trois autres patriarches sont couverts d'une vile poussière : leurs quatre sépulcres ont seulement de petits dômes arrondis dans une seule pierre, comme ceux d'une basilique, et précisément de la longueur et de la largeur de chaque sépulcre. Les trois sépulcres d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, voisins les uns des autres, sont couverts, comme nous l'avons dit, de dômes faits en pierre dure ; mais le sépulcre d'Adam a un dôme d'une couleur plus sombre et d'un moindre travail. Arculphe vit aussi là trois dômes plus petits et plus modestes sous lesquels reposent Sara, Rébecca et Lia. Ce champ sépulcral des patriarches est à environ un stade, vers l'orient, de l'antique cité de Chébron. Cette ville, fondée, dit-on, non-seulement la première de la Palestine, mais encore avant toutes celles de l'Égypte, n'offre plus aujourd'hui que de misérables ruines. Mais en voilà assez sur les sépulcres des patriarches.

11. *De la montagne et du chêne de Mambré.* — La colline de Mambré, située à mille pas vers le nord des sépulcres que nous venons de décrire, est couverte d'herbes et de fleurs et regarde Chébron qui lui est opposée au midi. Sur le plateau supérieur de ce monticule, appelé Mambré, est une plaine vers la partie nord de laquelle est construite une grande église de pierre, et, à droite, entre deux murs de cette grande basilique, s'élève, ô merveille ! le chêne de Mambré, nommé aussi le chêne d'Abraham parce que ce fut sous son ombrage que le patriarche donna autrefois l'hospitalité à des anges ([1]). Saint Jérôme raconte que ce chêne subsista depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Constantin ; et il ne dit pas que même alors il n'existait plus, parce qu'en effet s'il n'était plus entier comme auparavant, il en restait cependant encore quelque partie ; et encore maintenant, comme nous le dit Arculphe, qui l'a vu de ses propres yeux, il en reste un tronc sans vie protégé par le toit de l'église, et qui peut à peine être embrassé par deux hommes ([2]). De ce tronc lacéré de tous côtés par les haches on envoie des parcelles dans les divers lieux du globe, à cause de la vénération qu'on a pour ce chêne, en souvenir de l'entretien mémorable que le patriarche Abraham y eut avec les anges. Dans l'enceinte de cette église, construite en cet endroit à cause de la sainteté du lieu, sont les demeures de quelques religieux. Mais laissons là Mambré et avançons.

art. Eusèbe et Jérôme en font mention. Le pélerin de Bordeaux dit que l'édifice était de forme carrée et construit en pierres d'une admirable beauté. Antonin, martyr, décrit cet édifice comme une basilique. (Voy. plus loin ce que WILLIBALD dit du château d'Afranie.)

A la gauche de la principale entrée de la mosquée, il y a un petit trou percé dans la muraille massive, et, à certains temps, on permet aux juifs d'y regarder. Ordinairement ce trou est fermé intérieurement par une petite planche. M. Edwards Robinson vit quelques juives espagnoles qui priaient près de ce trou.

([1]) A une heure d'Hébron, à cinq minutes d'un petit sentier qui mène à Tekua, sont les fondations d'un grand édifice, elles paraissent extrêmement anciennes. Les juifs d'Hébron appellent cette ruine la *maison d'Abraham*, et prétendent qu'elles marquent la place de murailles élevées jadis autour du lieu où étaient la tente et le térébinthe d'Abraham

C'est à ces ruines que paraît se rapporter le passage d'Arculphe.

Constantin avait, en effet, fait élever une église sur la place supposée du térébinthe d'Abraham

Suivant l'*Itinéraire de Bordeaux*, cette église n'avait été qu'à deux milles romains de Jérusalem ; mais Josephe place le térébinthe de Mambré à six stades d'Hébron.

A quelque distance est la mosquée en ruines appelée *Neby-Yûnas* (prophète Jonas).

([2]) Près d'une source ou puits, au milieu d'un champ voisin d'Hébron, est un vieux chêne d'une grande beauté entouré de verdure. La circonférence du tronc, à sa partie inférieure, est d'environ 22 pieds. A peu de hauteur, il se divise en trois grosses branches, dont l'une, plus haut encore, se subdivise en deux. Les branches s'étendent, à partir du tronc, jusqu'à 49 pieds (anglais), ce qui donne à l'ensemble du feuillage un diamètre de 99 pieds. Jean Maundeville parle d'un arbre remarquable près d'Hébron, et qui était vert du temps d'Abraham, mais qui se dessécha lors du crucifiement de notre Seigneur, de même que tous les arbres de la terre qui existaient alors. Belon paraît le citer comme un térébinthe, au seizième siècle. Toutefois l'arbre d'Abraham devait être plus près de Jérusalem. (Voy. E. Rubinson, *Biblical Researches*, Ier, 315 ; II, 430-462.)

12. *De ce bois de pins d'où l'on transporte à dos de chameau du bois pour le chauffage à Jérusalem.* — A la sortie de Chébron, dans la plaine située vers le nord, non loin du bord de la route à gauche, est un petit mont couvert de pins, à trois milles de Chébron. De ce bois on transporte à dos de chameau, jusqu'à Jérusalem, des pins pour le chauffage; à dos de chameau, car dans toute la Judée, comme nous l'a dit Arculphe, on ne voit que très-peu de chariots ou de charrettes.

13. *De Jéricho.* — Saint Arculphe a visité l'endroit où fut la ville de Jéricho (¹), détruite par Josué après le passage du Jourdain et la défaite et la mort du roi. Cette ville fut rebâtie par Oza de Béthel, de la tribu d'Éphraïm, et notre Sauveur daigna souvent la visiter. A l'époque où les Romains assiégeaient Jérusalem, elle fut prise et détruite à cause de la perfidie de ses habitants; on la reconstruisit une troisième fois, et, après un long temps, elle fut de nouveau renversée; aujourd'hui on en voit encore quelques ruines. Chose étonnante, la maison de Rahab reste seule après ces trois destructions : c'est la femme qui cacha dans son grenier, sous de la paille de lin, les deux envoyés de Jésu-ben-Nun (Josué, fils de Nun). Maintenant les murs de pierre de sa maison sont encore debout sans toit. Sur l'emplacement de la ville on ne voit aucune habitation, aucune maison, et tout est couvert de vignes et de moissons. Entre ces ruines et le fleuve du Jourdain sont des bois de palmiers, et au milieu de petits champs sur lesquels sont construites un nombre presque innombrable de cabanes habitées par la misérable race des Chananéens (³).



Palmier de Judée. — Médaille romaine (²).

14. *De Galgala.* — Arculphe a vu une grande église construite à Galgala, dans ce lieu où les fils d'Israël, après avoir passé le Jourdain, firent leur première station dans la terre de Chanaan (⁴).

(¹) En venant de Jérusalem, on trouve à l'entrée de la plaine de Jéricho une montagne très-haute, sur laquelle le démon transporta Jésus-Christ. Ce fut aussi dans les déserts de cette montagne que Jésus-Christ fit un jeûne de quarante jours. C'est pourquoi on l'a appelée la *Quarantiana* ou le mont de la Quarantaine.

Un pauvre village, nommé Richa, occupe aujourd'hui le site de Jéricho.

A quelque distance, ou sur l'emplacement même des ruines de l'ancienne Jéricho, on trouve un château et un village que les Arabes appellent *Rihn* (altération d'*Eriha*, où l'on entrevoit le nom primitif de la ville détruite par Josué). C'est un misérable village grossièrement bâti avec les ruines anciennes, et habité par des Bédouins indolents, vicieux et méprisés. Le climat de Jéricho est d'une chaleur intolérable, et les voyageurs sont exposés à des fièvres dangereuses s'ils y prolongent leur séjour.

Josephe parle plusieurs fois de la fertilité des environs de l'ancienne Jéricho : « Les champs qu'arrose la fontaine sont, dit-il, couverts de beaux jardins et de bosquets de palmiers de différentes espèces. » Les Écritures appellent Jéricho la cité des palmiers. Ce pays produisait aussi du miel, de l'opobalsame (*Zakkoum*, ou *Agnus angustifolius* Linn.), le copher du Cantique des cantiques (cyprès, ou *al-Henna*), le myrobolan, le sycomore, et le plupart des arbres à fruits connus.

Au dix-septième siècle, les bosquets de palmiers existaient encore. En 1838, E. Robinson n'a vu qu'un seul palmier dans la plaine de Jéricho. Le sol pourrait redevenir fertile. L'indolence des habitants paraît être la principale cause de sa stérilité.

Le château ou tour carrée de Jéricho passait pour avoir été la maison de Zacchée.

La maison de Rahab était supposée exister alors près de la fontaine; peut-être ses restes sont-ils confondus parmi quelques ruines d'arches et quelques fondations qui existent encore près de là.

On trouve d'autres fondations anciennes, qui ne sont peut-être que celles de la ville d'Hérode, au pied d'une montagne, au sud de la route de Jérusalem, à cinq heures de cette dernière ville.

Suivant l'*Itinéraire de Bordeaux*, la vieille ville de Jéricho était située à 1 500 pas de la fontaine d'Élisée.

(²) La Judée, assise sous un palmier, pleure sa liberté; l'empereur Vespasien est debout, de l'autre côté de l'arbre.

(³) Probablement les misérables nomades de Ghôr.

(⁴) Suivant Brocard et Rudolphe de Suchem, Galgal ou Gilgal était situé à l'ouest de Jéricho, près du mont de la Quarantaine. E. Robinson indique quelques ruines, à une heure du village de Kusr-Hajla, comme pouvant être en partie celles de ce Gilgal dont Eusèbe et Jérôme avaient fait mention avant Arculphe et Willibald, et qui avait été situé à 2 milles de Jéricho et 5 milles du Jourdain.

L'église dont parle Arculphe fut sans doute détruite avant les croisades. (Voy. un autre passage des *Biblical Researches*, t. II, p. 287.) Les pèlerins croient généralement que le passage des Israélites a eu lieu près de l'endroit où ils se baignent ou peu au-dessous.

15. *Des douze pierres que les fils d'Israël, après le passage du Jourdain, tirèrent du lit desséché.* — Dans cette église, saint Arculphe vit les douze pierres dont parla le Seigneur à Josué après le passage du Jourdain : « Choisis douze hommes, un dans chaque tribu, et commande-leur de prendre dans le lit du Jourdain, à l'endroit où posèrent les pieds des prêtres, douze grosses pierres, que vous placerez au lieu où vous fixerez vos tentes cette nuit. » Arculphe, disais-je, les a vues ; elles sont encore grossières et non travaillées ; il y en a six à droite sur le pavé de l'église, et autant dans la partie nord : deux jeunes gens vigoureux d'aujourd'hui pourraient à peine en soulever une seule. L'une d'elles, par je ne sais quel accident, fut brisée ; mais ses deux morceaux ont été réunis par un ouvrier au moyen d'une barre de fer. Galgala, où est fondée cette église, est située dans le territoire de la tribu de Juda, en deçà du Jourdain, à l'est de l'antique Jéricho dont elle est éloignée d'environ cinq milles. Le tabernacle y resta quelque temps, et l'église a été construite au lieu où l'on déposa les douze pierres ; les habitants de ce pays l'ont en grand honneur (¹).

16. *Du lieu où le Seigneur fut baptisé par Jean.* — Le lieu sacré et vénérable où le Seigneur fut baptisé par Jean est toujours couvert par les eaux du Jourdain (²) ; et comme le raconte Arculphe, qui avait



Les bords du Jourdain. — D'après Roberts.

(¹) Rudolphe de Suchem fait aussi mention de ces douze pierres dans le quatorzième siècle. Plusieurs voyageurs modernes, Irby, Mangles, Buckingham, pensent que l'on pourrait découvrir ces pierres près du gué passé par les Israélites et à quelque distance au-dessus de Jéricho. E. Robinson doute que l'on réussisse dans cette recherche. L'Écriture (Jos., III, 16) ne donne qu'une indication vague, et certainement les Israélites, dont la troupe s'élevait à plus de deux millions d'individus, ne traversèrent point le Jourdain en un seul endroit.

(²) Selon la tradition, le lieu où Jésus-Christ reçut le baptême est sur la rive droite du Jourdain, à un coude du fleuve, et à environ une heure de marche de la mer Morte. Les Grecs croient que le baptême eut lieu à quelques milles plus loin, au sud, et c'est en ce dernier endroit que chaque année, à Pâques, plusieurs milliers de pèlerins du rite grec viennent se baigner dans le Jourdain, sous la protection d'une force militaire considérable, comme jadis. (Voyez la relation de WILLIBALD.)

« Rien de plus riant que cette rive, qui est plantée d'arbres magnifiques, parmi lesquels se trouve un peuplier, dont les fleurs en chaton sont d'une belle couleur purpurine. Les grands arbres bordent immédiatement le rivage, qui est formé par une jolie prairie couverte de fleurs et plantée de saules. La berge est à pic et s'élève de 2 à 3 mètres au-dessus de l'eau. Il est difficile de rencontrer un site plus pittoresque et une végétation plus luxuriante. » (De Saulcy.)

« Le Jourdain paraît avoir une double rive, dit M. G. Robinson. Les bords inférieurs s'élevaient, au 17 août 1830, de 6 à

souvent traversé le fleuve de l'une à l'autre rive, on a planté une grande croix de bois dans ce lien, et l'eau y arrive jusqu'au cou d'un homme de grande taille, ou, dans les temps de grande sécheresse, jusqu'à la poitrine (1); lorsque les eaux sont grosses la croix tout entière est cachée. Le lieu où est cette croix, et où notre Seigneur fut baptisé, est en dehors du lit du fleuve; et, de cet endroit, un homme vigoureux peut jeter avec la fronde une pierre sur l'autre rive, du côté de l'Arabie. De cette croix à la terre ferme, on a construit un pont soutenu par des arches; ce pont, fait en pente, sert à descendre jusqu'à la croix, puis à remonter. A l'extrémité du fleuve est une petite église carrée, à l'endroit où l'on garda, dit-on, les vêtements du Seigneur pendant qu'on le baptisait. Cette église, soutenue au-dessus de l'eau par quatre piliers de pierre, est inhabitable parce que l'eau y entre de tous côtés : elle est protégée par un toit et soutenue, comme nous l'avons dit, par des piliers et des arches. Elle est construite dans la partie basse de la vallée, à travers laquelle coule le fleuve du Jourdain; dans la partie haute est un grand monastère édifié sur le plateau de la montagne, en face l'église qu'il domine. Là aussi est une église carrée en pierres, entourée par le mur même du monastère et dédiée à saint Jean-Baptiste.

17. *De la couleur du Jourdain.* — La couleur du Jourdain, comme nous l'a raconté Arculfe, est pareille à celle d'un lac blanchâtre (2); et, lorsqu'il entre dans la mer Morte (3), on suit facilement sa trace, au moyen de cette couleur, pendant assez longtemps.

18. *De la mer Morte* (4). — Dans les grandes tempêtes, la mer Morte, en brisant ses flots sur le

8 pieds au-dessus de son niveau; les rives supérieures sont à quelque distance des rives inférieures. L'espace qui les sépare est couvert de tamarins, de saules, d'oliviers sauvages et autres arbustes qui y croissent naturellement. Ce fourré épais est le repaire de plusieurs espèces d'animaux sauvages. »

(1) Au siècle suivant, cet endroit était à sec. (Voy. WILLIBALD.)

(2) Cette observation est confirmée par les voyageurs modernes. A l'endroit du baptême de Jésus-Christ, l'eau, dit Georges Robinson, est plutôt chaude que froide, et d'un blanc de soufre.

(3) Le Jourdain se jette dans la mer Morte avec une grande impétuosité; le docteur Shaw calcule qu'il y porte chaque jour 6 000 000 tonnes d'eau. On ignore par où disparaît le trop-plein du lac; ce doit être en grande partie par l'évaporation.

(4) Arculphe ne fait point ce sombre et effrayant tableau de la mer Morte que l'on retrouve si souvent dans les récits des voyageurs modernes. Il se produit de nos jours une sorte de réaction qui tendrait presque à nous transformer la mer Morte en un petit Éden.

« Du haut de la montagne, dit M. de Saulcy, cette mer étrange, à laquelle tous les écrivains attribuent l'aspect le plus sinistre, nous avait paru un lac splendide, étincelant de lumière, et dont les flots bleus venaient se briser doucement sur le gravier de la plage unie..... Allions-nous acquérir la certitude que rien ne vit au bord de la mer Morte, ainsi qu'on l'a tant de fois répété? C'est le contraire qui nous est démontré : à l'instant même où nous atteignons le rivage, une volée de canards fuit devant nous, s'abat hors de portée sur les flots, se joue et plonge gaiement. Aux premiers pas que nous faisons, de beaux insectes se montrent à nous sur le gravier; des corneilles volent et crient sur les flancs déchirés de la falaise immense qui domine le lac. Où sont donc ces miasmes méphitiques qui donnent la mort à tout ce qui n'en fuit pas l'atteinte? Où? dans les écrits des poëtes qui ont emphatiquement raconté ce qu'ils n'ont pas vu. Il n'y a pas cinq minutes que nous foulons la plage de la mer Morte, et déjà presque tout ce qu'on en a dit est rentré, pour nous, dans le domaine de la fable. » (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. I, p. 153 et 154.)

Volney avait déjà dit de cette mer : « Il est faux que son air soit empesté au point que les oiseaux ne puissent le traverser impunément. Il n'est pas rare de voir des hirondelles voler à sa surface pour y prendre l'eau nécessaire à bâtir leurs nids. »

M. Georges Robinson ne réhabilite la mer Morte qu'à demi : « Ce désert de sable et d'eau où règne un silence solennel, dit-il, présente dans son ensemble un aspect sombre et triste qui affaisse l'âme. Toutefois il est nécessaire de dire que beaucoup dépend de l'état de l'atmosphère et de l'heure à laquelle on visite ces lieux. Par exemple, lorsque nous vîmes le lac, une brise de sud en ridait légèrement la face, et le ciel était sans nuage. L'immobilité de la mer Morte est due en partie à la profondeur du bassin où le lac est encaissé et qui l'abrite contre la violence du vent, et en partie à la pesanteur de ses eaux, qui tiennent en dissolution une quantité de sel égale au quart de leur poids. »

« Il est faux, ajoute ce voyageur, que les exhalaisons qui s'élèvent du sein du lac asphaltique soient empestées au point de donner la mort à ceux qui essayeraient de voler au-dessus. »

G. Robinson et ses compagnons se baignèrent dans la mer Morte et y nagèrent comme dans toute autre mer, seulement avec un peu plus de facilité.

L'historien Josephe rapporte que Vespasien ayant fait jeter dans la mer Morte des hommes les mains liées sur le dos, ces hommes ne périrent point.

On lira avec intérêt, sur ce sujet, les deux ouvrages suivants : *Official report of the United States expedition to ex-*

rivage, y dépose une grande quantité de sel; ce sel se dessèche suffisamment à l'ardeur du soleil, et fournit un grand profit, non-seulement aux voisins, mais encore aux nations plus éloignées. Le sel se produit autrement dans la montagne de la Sicile. Les pierres de cette montagne, chassées de la terre, forment un sel naturel que l'on nomme proprement sel terrestre. Il y a donc une différence entre le sel marin et le sel terrestre; d'où le Seigneur dit dans l'Évangile à ses apôtres : « Vous êtes le sel terrestre, etc. » C'est saint Arculphe qui nous a parlé de ce sel terrestre que produit la montagne de la Sicile, parce que, pendant les quelques jours qu'il passa en Sicile, il le vit, le toucha et le goûta, et reconnut que c'était de véritable sel. Il nous en a dit autant du sel de la mer Morte (¹), qu'il éprouva



La mer Morte. — D'après Roberts.

plore the dead sea and the river Jordan, by lieut. W. F. Lyneh, U. S. N. — *Narrative of the United States expedition*, etc., par le même, 1 vol. grand in-8, 2e édit.; Baltimore, 1852, in-4o.

Le rapport du lieutenant Lyneb a été imprimé par ordre du sénat des États-Unis en 1849.

L'expédition partit de New-York pour Smyrne le 26 novembre 1847. Sur le navire qui la transportait étaient deux bateaux métalliques. Elle arriva le 27 mars à Beyrouth, sur la côte de Syrie. On porta les bateaux de métal à dos-d'hommes et de chameaux. Au milieu de difficultés et de dangers sans nombre, les voyageurs parvinrent à suivre le cours du Jourdain et à explorer la mer Morte. Des cartes très-détaillées sont jointes au rapport. Le lieutenant Lynch dit qu'il y a des instants où l'aspect de la mer est si sombre et l'évaporation de ses eaux si épaisse, qu'il croyait voir de la fumée s'échappant d'un foyer de soufre. Il compare la mer Morte à un chaudron où le métal serait en fusion, quoique immobile.

(¹) M. de Saulcy convient de ce goût salé : « Je ne crois pas qu'il existe au monde une eau plus effroyablement mauvaise, toute claire et toute limpide qu'elle est. Au premier moment on lui trouve la saveur de l'eau de mer ordinaire; mais en moins d'une seconde cette eau agit sur les lèvres, sur la langue et sur le palais, et il n'est pas possible de ne pas la rejeter aussitôt, avec un soulèvement de cœur. C'est un mélange de sel, de coloquinte et d'huile, qui jouit en outre de la propriété de faire éprouver une sensation de brûlure bien caractérisée. On a beau se débarrasser la bouche de cette affreuse liqueur, elle a si violemment agi sur toute la muqueuse, qu'elle vous laisse son goût pendant plusieurs minutes, en occasionnant une contraction assez douloureuse de la gorge. » (De Saulcy.) — Ce goût n'est pas aussi détestable sur tous les bords de la mer Morte. — « En sortant de prendre le bain dans la mer Morte, nous vîmes que des particules salines s'étaient attachées à notre peau et mêlées à nos cheveux, dit E. Robinson : elles causaient des douleurs cuisantes à ceux qui, étant restés exposés récemment au soleil, avaient la peau tout excoriée. »

également par ces trois sens. Il parcourut toute la côte de ce lac, dont la longueur est de 580 stades jusqu'à Zacos, en Arabie, et la largeur de 150 stades jusqu'aux environs de Sodome [1].

19. *Des sources du Jourdain.*— Arculphe alla aussi à ce lieu de la province de Phénicie où le Jourdain paraît sortir du pied du Liban, de deux sources voisines; l'une s'appelle Jor, l'autre Dan, et toutes deux en se réunissant prennent le nom de Jourdain. Mais il faut noter que ce n'est pas au mont Panius que le Jourdain prend sa source, mais dans la Trachonitide, à 120 stades de Césarée de Philippe, qui maintenant s'appelle Panias, du mont Panius. Le nom de cette source, qui est dans la Trachonitide, est Fiala; elle est toujours abondante; c'est de là que le Jourdain prend son cours sous terre, jusqu'à ce que, se divisant au mont Panius, il reparaisse en bouillonnant partagé en deux bras nommés, comme nous l'avons dit, Jor et Dan [2]. Ces deux bras, après un petit intervalle, se réunissent en un seul fleuve qui, continuant sa route, parcourt sans interruption 120 stades jusqu'à la ville appelée Julias. Puis il passe au milieu du lac de Génézar, et enfin, après avoir erré quelque temps dans le désert, il entre dans le lac Asphaltite et y est absorbé. Ainsi, après être sorti vainqueur de deux lacs, il est arrêté par le troisième.

20. *De la mer de Galilée.*— Saint Arculphe a parcouru en grande partie la mer de Galilée, nommée aussi lac Cinéreth ou mer de Tibériade. De grandes forêts l'avoisinent. La longueur de cette mer est de 140 bons stades, sa largeur de 40; ses eaux sont douces et bonnes à boire, d'autant qu'elles ne sont pas troubles et fangeuses comme celles des lacs ordinaires, ce qui tient à ce que de tous côtés le rivage de la mer de Tibériade est sablonneux [3]. Les poissons de ce lac l'emportent aussi sur tous par leur saveur et leur grosseur.

Ces quelques détails sur la source du Jourdain et sur le lac de Cinéreth, sont tirés en partie du troisième livre de la captivité des Juifs, en partie des récits d'Arculphe. Il nous a raconté qu'il fut huit jours à faire le chemin qui sépare la sortie du Jourdain de la mer de Galilée de son embouchure dans la mer Morte; il nous a dit aussi que souvent il avait contemplé cette mer salée du sommet du mont des Oliviers.

21. *Du puits de Samarie.*— Le saint prêtre Arculphe, en parcourant le pays de Samarie [4], vint à la ville appelée en hébreu Sichem [5], par les Grecs et les Latins Sicima, et que quelquefois on nomme à

[1] Voy. les ruines fantastiques qui sont au fond de la mer Morte, dans le manuscrit de la Bibliothèque impériale intitulé ***De herbis***, par ***Manfredus de Monte imperiali.***— Le lieutenant Lynch a donné une Vue des bords de la mer Morte où se trouve un cône de sel qu'une tradition suppose être la statue de la femme de Loth. (***Narrative***, etc.)— M. de Saulcy assure avoir découvert l'emplacement de Sodome, Gomorrhe, etc.

[2] « Le Jourdain, qui est le fleuve le plus considérable de la Palestine, dit M. G. Robinson, prend naissance à quelques milles au nord-est de Panéas, plus généralement nommée ***Cæsarea Philippi***, au pied du mont Hermon, l'une des ramifications de l'Antiliban. Sa source apparente sort de derrière un souterrain, au fond d'un précipice, dans les côtés duquel on a creusé plusieurs niches où se lisent diverses inscriptions en langue grecque. Pendant quelques heures, son cours n'est qu'un petit ruisseau insignifiant. Après avoir traversé les marais et les fondrières du lac Mérou, appelé plus tard ***Samochonitis***, et parcouru un espace d'environ 15 milles, il passe sous la ville de Julia, anciennement ***Bethsaida;*** là il se déploie en une belle et large nappe d'eau, et prend le nom de lac Tibérias, autrefois ***Génézareth;*** et, après un cours sinueux d'environ 60 milles à travers une vallée profonde, appelée ***El-Ghor***, il se jette dans la mer Morte. Les Arabes le nomment ***Shériat-el-Kébir.*** » (Voy. la carte de la Palestine, p. 32; voy. aussi plus loin les relations de WILLIBALD et de BENJAMIN DE TUDÈLE.)

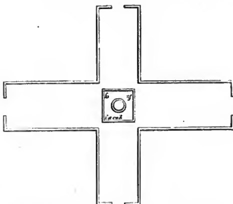
[3] « C'est une belle nappe d'eau, dit E. Robinson, dans un bassin profond, dont les bords tout alentour s'élèvent en général d'une manière abrupte, excepté aux endroits où ils sont coupés par quelque ravin ou quelque affluent un peu considérable. Mais les collines, arrondies et peu élevées, n'ont rien de sauvage ni de bien pittoresque; elles sont sans ombrage. » Lorsque E. Robinson les vit, au mois de juin, leur verdure même avait disparu : elles étaient nues et arides. « Il ne faut demander à ce lac, ajoute le voyageur, aucune des émotions que donnent les magnificences de la Suisse ou même les scènes plus douces des lacs d'Angleterre ou même des États-Unis. Quelques-uns des paysages aux environs de la mer Morte ont une tout autre grandeur. »

[4] Au temps de Jésus-Christ, la terre sainte était divisée en cinq provinces : la Galilée, la Samarie, la Judée, la Pérée et l'Idumée.

La Samarie se composait du territoire originairement occupé par les deux tribus d'Éphraïm et de Manassé, et qui était situé en deçà du Jourdain, entre la Judée et la Galilée.

[5] Néapolis a succédé à Sichem. Le mont Ébal est perforé à sa base de nombreux caveaux funéraires, restes de la nécro-

tort Sichar. Auprès de cette ville, hors des murs, il vit une église dont les quatre bras sont étendus vers les quatre points cardinaux, de manière à former une croix. En voici le dessin ·



Plan d'une église située près de Sichem ou Sichar ; au milieu est le puits de la Samaritaine ou de Jacob (*fons Jacob*). — Dessin d'Arculphe.

A l'intérieur, au centre, est la fontaine ou le puits de Jacob, regardant les quatre bras. C'est là que le Sauveur, fatigué de marcher, s'arrêta vers la sixième heure du jour, et qu'une Samaritaine vint puiser de l'eau à cette même heure de midi. Cette femme dit entre autres choses au Sauveur : « Seigneur, le puits est profond, et vous n'avez rien pour puiser de l'eau (¹). » Or Arculphe, qui a bu de l'eau de ce puits, en a mesuré la profondeur qu'il nous a dit être de 40 coudées, et la coudée est la longueur de deux mains. Sichem ou Sicima, autrefois ville sacerdotale et de refuge, est dans la tribu de Manassé, sur le mont Effraïm; c'est là que sont enterrés les os de Joseph.

22. *De la fontaine du désert.* — Arculphe a vu dans le désert une petite source très-limpide couverte d'un toit de pierre, et dont les bords sont usés par les pas des visiteurs. C'est là, dit-on, que buvait saint Jean-Baptiste.

23. *Des sauterelles et du miel sauvage.* — Les évangélistes disent du même saint Jean : « Sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage. » Or Arculphe a vu dans ce désert où Jean habitait une petite espèce de sauterelles, longues à peu près d'un doigt, au corps grêle et mince; comme leur vol n'est pas plus considérable que le saut d'une grenouille, on les prend facilement dans les herbes, et, cuites avec de l'huile, elles fournissent aux pauvres un aliment (²). Voici aussi ce que nous dit Arculphe du miel sauvage : « J'ai vu dans ce même désert des arbres dont les feuilles, larges et arrondies, ont la couleur du lait et la saveur du miel; elles se cassent facilement, et, lorsqu'on veut les manger, on commence par les pétrir pour ainsi dire dans ses mains, puis on s'en nourrit. » C'est bien là du miel sauvage, puisqu'il est produit par les bois (³).

pole de Sichem. La ville moderne, Naplouse, est construite près de là, sur le versant du Garizim. On montre, à 2 kilomètres, le puits de la Samaritaine (*Bir-Rakoub* des Arabes); et un peu plus loin, à l'est, un petit ouady musulman que l'on appelle le *tombeau de Joseph*.

(¹) Voy. plus loin, sur Samarie et sur le puits, un passage de la relation de WILLIBALD.

(²) En 1838, E. Robinson vit les environs de Nazareth tout couverts de sauterelles vertes, trop jeunes pour voler, qui dévoraient les vignes, les jardins, les champs et toute la verdure. L'oiseau qui d'ordinaire les chasse et les tue, le sémermer (*Turdus seleucis, Grylli vora*), n'était pas encore arrivé : on l'attendait. Les Arabes disent que cet oiseau ne mange pas les sauterelles, ou du moins n'en mange que très-peu, mais qu'il se plaît à les détruire à coups de bec et d'ongles.

(³) Selon E. Robinson, ce miel pourrait bien être une sorte de sirop fait avec le raisin, ce que les Arabes appellent *dibs*. (*Biblical Researches*, t. II, p. 442.)

24. *Du lieu où le Seigneur bénit cinq pains et deux poissons.* — Arculphe alla visiter ce champ qui forme une vaste plaine de gazon que l'on n'a jamais labourée depuis le jour où le Sauveur y rassasia cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. On n'y voit nul édifice, mais seulement quelques colonnes de pierre sur le bord de la source dont ils burent en ce jour. Ce lieu est au delà de la mer de Galilée, en face la ville de Tibérias qui lui est opposée au midi ([1]).

25. *De Capharnaüm.* — En descendant de Jérusalem, si l'on veut aller à Capharnaüm ([2]), il faut prendre directement par Tibérias, suivre le lac de Cinéreth, appelé aussi mer de Tibériade ou de Galilée, puis le champ de la bénédiction dont nous venons de parler. Non loin du bord du lac de Cinéreth est le port de Capharnaüm, sur les limites de Zabulon et de Nephtali. Cette ville, comme nous l'a dit Arculphe, qui l'a aperçue d'une montagne voisine, n'a pas de murs ; elle est resserrée entre la montagne et le lac, et s'étend au loin, le long de la mer, de l'occident à l'orient, ayant la montagne au nord et le lac au midi.

26. *De Nazareth et de son église.* — La ville de Nazareth ([3]), au rapport d'Arculphe qui s'y arrêta, est, comme Capharnaüm, sans murailles ; elle est située sur une montagne et renferme de grands édifices de pierre, entre autres deux églises très-vastes. L'une, au milieu de la ville, bâtie sur deux



Sarcophage de Nazareth. — D'après M. de Saulcy.

voûtes, a été construite en ce lieu où fut nourri le Sauveur ; cette église, édifiée, comme nous l'avons dit, sur deux voûtes et soutenue par des piliers interposés, renferme dans sa partie souterraine une source limpide où vient puiser tout le peuple et d'où l'on fait monter de l'eau par des tuyaux dans l'église

([1]) La ville de Tibérias (en arabe *Tabarieh*), en grande partie détruite par le tremblement de terre du 1er janvier 1837, est située sur le bord même du lac. Le 30 octobre 1759, elle avait déjà été en partie renversée par une semblable secousse. De même que Jérusalem, Hébron et Safed, elle est considérée par les juifs modernes comme une ville sainte, et ils y ont entretenu des écoles jusqu'en ces derniers temps. Près du rivage, au nord de la ville, est l'église de Saint-Pierre, sorte de longue voûte qui ressemble à un bateau renversé. On attribue à tort ce bâtiment à sainte Hélène. Son architecture prouve qu'il ne peut être plus ancien que les croisades. Suivant la tradition des Latins, il est élevé sur l'emplacement où eut lieu le miracle de la pêche miraculeuse.

([2]) On cherche en vain aujourd'hui les restes de Capharnaüm. D'après E. Robinson, les seules indications qui aient quelque fondement (et dans le nombre il tient compte de celles d'Arculphe) porteraient à croire que cette ville occupait l'emplacement du khan appelé par les Arabes *Minyeh*, situé à peu de distance du rivage, au nord-ouest, à peu près à la même distance au-dessus de Magdala que ce dernier lieu est de Tibérias. Dans l'intervalle qui sépare ce khan du lac, on voit une belle fontaine jaillissant du pied des rochers, et ombragée par un épais figuier, d'où lui est venu le nom d'*Ain-el-Tin*.

Au treizième siècle, près de Capharnaüm, Brand avait vu, le jour de Saint-Augustin, la trace de trois pas imprimée sur une pierre par Jésus ; mais lorsqu'il y revint, à l'Annonciation, les Sarrasins avaient emporté la pierre.

([3]) La ville moderne de Nazareth est très-jolie ; elle s'élève en amphithéâtre sur une haute montagne et domine une plaine bien cultivée et plantée d'arbres. Il ne reste rien de l'ancienne ville.

Nazareth était et est encore renommée par la beauté de ses habitantes. « Je ne sais pas, dit M. de Saulcy en citant cette opinion, si la sainte Vierge est pour quelque chose dans la beauté des femmes chrétiennes et musulmanes de Nazareth, mais ce que je sais très-bien, c'est que cette beauté est très-réelle. »

Saint Antonin prétendait qu'elles avaient été gratifiées de ce don précieux par la Vierge Marie.

On conservait jadis à Néocésarée le siége où la vierge Marie était assise lorsque Gabriel vint la visiter, et une corbeille qui lui avait appartenu.

Au sixième siècle, saint Antonin avait vu dans la synagogue de Nazareth une poutre sur laquelle Jésus-Christ enfant s'était

supérieure. L'autre église a été bâtie au lieu où était la maison dans laquelle l'archange Gabriel vint trouver Marie pour lui annoncer la naissance du Christ. Voilà ce qu'Arculphe nous a rapporté de Nazareth, où il resta deux jours et deux nuits. Il ne put y séjourner plus longtemps parce qu'il était pressé par un soldat du Christ nommé Pierre, issu de Bourgogne et menant une vie solitaire qu'il avait quittée pour l'accompagner dans ce voyage, mais à laquelle il revint.

27. *Du mont Thabor.* — Le mont Thabor est situé en Galilée, à trois milles du lac de Cinéreth qu'il regarde vers le nord. Cette montagne, couverte d'herbes et de fleurs, est d'une admirable rondeur. A son sommet ombragé est une vaste plaine entourée par une grande forêt : au milieu de cette plaine est un monastère considérable où demeurent bon nombre de moines. Le sommet de cette montagne ne se termine pas en pointe, mais forme un plateau de 24 stades de large [1] ; la hauteur du Thabor est de 30 stades.

Sur ce plateau supérieur sont fondées trois églises célèbres, d'après le nombre de tentes que Pierre, rempli de joie et de crainte par une céleste vision, voulait construire sur ce mont sacré, disant au Seigneur « Nous sommes bien ici, faisons trois tentes, l'une pour toi, l'autre pour Moïse et l'autre pour Élie. » Le monastère, les trois églises et les cellules des moines sont entourés d'un mur de pierre. Saint Arculphe ne s'arrêta qu'une nuit sur cette sainte montagne ; car Pierre le Bourguignon, son guide dans ces contrées, ne lui permettait pas de s'arrêter longtemps dans le même lieu, afin de le faire se hâter.

Il faut noter, en passant, que le nom de ce mont fameux doit s'écrire en grec par un *théta* et un *oméga*, et en latin avec une aspiration et un *ō* long, *Thabōr*. Telle est l'orthographe qu'on trouve dans les livres grecs.

28. *De Damas.* — La cité royale de Damas, comme nous l'a rapporté Arculfe qui y demeura quelques jours, est située dans une vaste plaine et entourée d'une large enceinte de murs fortifiés d'un grand nombre de tours ; hors des murs, il y a beaucoup de bois d'oliviers ; quatre grands fleuves parcourent la ville pour l'égayer. Un roi sarrasin s'est emparé de cette ville et y règne. Il y a en cette cité une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et aussi un temple pour les Sarrasins infidèles.

29. *De Tyr.* — Dans son voyage, Arculphe a visité aussi Tyr, métropole de la province de Phénicie, appelée en hébreu et en syriaque *Sour*, et qui, suivant les historiens grecs et latins, était dans le principe entièrement séparée du continent. Mais, dans la suite, Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, l'assiégea et, pour rapprocher ses machines et ses béliers, fit faire des jetées, de sorte que d'une île il en fit un continent [2]. C'était une belle et noble ville, que les Latins ont nommée à bon droit étroite, car dans un étroit coin de terre on trouve à la fois une île et une cité. Elle est située dans la terre de Chanaan, et c'est de cette ville qu'était la femme chananéenne ou tyro-phénicienne de l'Évangile.

Remarquons que la relation de saint Arculphe est entièrement d'accord sur la position de Tyr avec les commentaires de saint Jérôme. Ce que nous avons dit également de la position du mont Thabor et de sa forme, d'après Arculphe, est conforme à ce que rapporte saint Jérôme de cette montagne. Arculphe mit sept jours à se rendre du Thabor à Damas.

assis avec ses petits camarades. Il était facile aux chrétiens de remuer cette poutre ; mais si un juif voulait la soulever, elle restait immobile. La grotte où, suivant la tradition, la Vierge aurait reçu la visite de l'ange, est aujourd'hui une chapelle de l'église de l'Annonciation, construite sur les ruines d'une église ancienne.

C'est sur cette grotte qu'avait été bâtie la maison qui, suivant une tradition postérieure aux désastres de 1292, avait été emportée, à travers les airs, en Syrie, en Macédoine, en Albanie, en Dalmatie, et enfin en Italie, à Loreta, dans la propriété d'une pieuse dame. Mais on sait qu'au septième siècle Arculphe n'en fait point mention.

Parmi les ouvrages relatifs à cette translation miraculeuse, on peut lire la *Sacra santo caso di Nazaret, per disposizione divino, di Golilea dagli angeli, trapassàndo lo Siria, Macedonia, Albanio, e Dalmatia, miglia itoliona 1295, fu trasportata a Tersato nell' Istrio, e di la per l'Adriatico, miglia 145 a Loreto, in 1291.* — Voy. aussi, sur la maison de la Vierge, les *Mélanges* de Michault, t. I, p. 336-338.

(1) Voy. plus loin, sur le mont Thabor, la relation de WILLIBALD. La tradition qui suppose que la scène de la transfiguration eut lieu sur cette montagne ne paraît pas être fondée.

(2) Voy. la relation d'HÉRODOTE, t. Ier, p. 74, le plan de l'ancienne Tyr.

30. *De la position d'Alexandrie, et du fleuve de Nil.* — Cette grande cité, autrefois la métropole de l'Égypte, s'appelait *No* en hébreu. C'est une ville populeuse qui, reconstruite par le fameux Alexandre, roi des Macédoniens, est connue dans tout l'univers sous le nom d'Alexandrie, ayant reçu de son fondateur son nom et sa puissance. Ce que nous raconta Arculphe de sa position concorde avec ce que nous avons lu ailleurs. Descendant de Jérusalem et s'embarquant à Joppé, il fut quarante jours à se rendre à Alexandrie, ville dont le prophète Naum parle ainsi : « L'eau l'entoure de toutes parts. » En effet, sa richesse, c'est la mer ; ses murailles, ce sont les eaux. Au sud, elle est bordée par les bouches du Nil ; au nord, par le lac Maréotique. Ainsi placée sur le Nil et la mer, elle est de toutes parts ceinte par les eaux et est comme emprisonnée entre l'Égypte et la mer Méditerranée. Son port est d'un accès facile, parce qu'il a, pour ainsi dire, la forme du corps humain : ainsi sa tête est plus large, sa gorge, par laquelle il reçoit les flots de la mer et les vaisseaux, est plus étroite ; puis lorsqu'on est échappé de ce col, la mer se dilate comme le reste du corps humain. A droite du port est une petite île, surmontée d'une tour élevée que les Grecs et les Latins ont appelée *Pharos*, à cause de son usage : en effet, on l'aperçoit au loin en mer, et, dans la nuit, elle annonce aux navigateurs, par la flamme qu'on y entretient, que la terre est proche, pour les empêcher de se briser sur les rochers et pour leur montrer le col du port d'Alexandrie. On y a placé des employés qui nourrissent le feu avec des fagots, afin d'annoncer l'approche de la terre et d'éclairer l'entrée de ces gorges dangereuses, de peur que la frêle carène ne touche les écueils et ne se brise au port même contre les rochers cachés sous les flots : aussi, pour éviter ce danger, il faut que le vaisseau oblique un peu, car l'entrée du port est plus étroite sur la droite, et l'on ne peut aborder sûrement qu'à gauche. Autour de l'île on a construit des digues immenses, afin que les flots en se brisant ne puissent ébranler l'île dans ses fondements, et que les vents dans leur furie ne puissent l'engloutir ; c'est ce qui fait que ce canal, resserré entre les digues et les rochers, est toujours agité et comme furieux, si bien que son passage est toujours dangereux pour les navires. La largeur du port est de trente stades.


Le Phare d'Alexandrie, au revers d'une médaille de Sabine, femme de l'empereur Adrien.

Quelles que soient les tempêtes, le port intérieur est toujours sûr, car ces gorges étroites et ces digues arrêtent les flots de la mer, et ainsi l'intérieur du port est à l'abri de ces tempêtes et de ces ouragans qui troublent son entrée. Et ce n'est pas en vain qu'à l'intérieur il est ainsi sûr et vaste, car là arrivent toutes les marchandises qui doivent être répandues dans le monde entier. Des peuples innombrables viennent y chercher ce dont ils ont besoin [1]. Le pays est fertile et abonde de tous les dons de la terre et de toutes les marchandises commerciales, à tel point qu'il nourrit le monde entier de ses grains et le fournit de tout ce qui lui est nécessaire. Cette contrée, où il ne pleut jamais, est arrosée par les inondations du Nil ; et ainsi tout concourt à fertiliser les champs, et la bonté du climat et la fécondité du sol, en même temps que, par eau, les transports se font plus commodément. Ceux-ci naviguent, ceux-là sèment ; les uns guident les navires, les autres cultivent la terre sans charrue, transportent leurs blés sans chariots. Le pays est tout coupé par les eaux, et les terres semblent entourées comme d'un rempart de navires échelonnés le long des deux rives du Nil ; car ce fleuve est navigable jusqu'à la ville des Éléphants, c'est ainsi qu'ils la nomment ; plus loin, les navires ne peuvent avancer à cause des cataractes,

(1) De cette ville si renommée, qui renfermait 600 000 habitants, et n'était inférieure qu'à Rome même, on retrouve à peine quelques vestiges. Ses célèbres écoles de théologie, d'astronomie et d'autres sciences ; sa belle bibliothèque, unique dans l'histoire ancienne ; son phare, l'une des sept merveilles du monde : toutes ces choses ont péri... On a fouillé le sol où elle s'élevait et les fondations de ses édifices pour en tirer des pierres qui ont servi à construire l'arsenal moderne et les autres ouvrages du pacha.

Il ne reste de l'ancienne cité que quelques citernes dont on fait encore usage ; des catacombes sur la côte occidentale de la ville ; l'obélisque de granit de Thothmès III, et un autre tombé à terre, transportés tous deux en ce lieu d'Héliopolis, et connus sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre ; enfin la colonne de Dioclétien, plus connue sous le nom de pilier de Pompée, et qui s'élève sur la partie la plus élevée de l'ancienne cité, entre la cité moderne et le lac Mareotis ; il est probable que le chapiteau de cette colonne supportait une statue équestre. Les catacombes sont presque comblées, et il serait difficile de les explorer. (E. Robinson, *Biblical Researches*, t. I, p. 21.)

c'est-à-dire des montagnes d'eaux, non pas que le fleuve diminue, mais parce qu'il se précipite dans des abîmes énormes. Cette relation de saint Arculphe sur Alexandrie et le fleuve du Nil est entièrement d'accord avec ce que nous avons lu dans d'autres auteurs auxquels nous avons emprunté quelques détails sur les périls du port, sur l'île et la tour qu'on y a construite, sur la position d'Alexandrie entre la mer et les bouches du Nil, etc. La ville, ainsi resserrée des deux côtés, s'étend au loin de l'occident à l'orient,



Les deux Obélisques de Thouthmosis III, connus sous le nom d'Aiguilles de Cléopâtre, à Alexandrie. — D'après Roberts.

ce que confirme le récit d'Arculphe; car il rapporte qu'étant entré dans la ville au mois d'octobre, vers la troisième heure, il voulut la parcourir dans sa longueur, et le soir était arrivé qu'il avait à peine terminé sa promenade. La ville est entourée d'une longue enceinte de murs défendus par de nombreuses tours le long des bords du Nil et des côtes recourbées de la mer. Quand on arrive d'Égypte et qu'on entre dans Alexandrie, au nord, on trouve une grande église où est enterré saint Marc l'Évangéliste; son sépulcre est devant l'autel, à l'orient de cette église quadrangulaire, et est surmonté d'un dôme de marbre.

Telle est la ville d'Alexandrie, appelée, comme nous l'avons dit, *No*, avant qu'elle eût été reconstruite par Alexandre le Grand. C'est en cet endroit que la bouche du Nil, appelée Canopique, sépare l'Asie de l'Égypte et de la Lybie. Les Égyptiens, pour éviter les inondations du Nil, construisent de hautes digues le long de ses rives; et si elles sont brisées par la négligence des gardiens ou par une trop forte inondation, les champs alors ne sont plus arrosés, mais submergés et dévastés. Aussi ceux qui habitent les pays plats de l'Égypte, comme nous l'a dit saint Arculphe, qui a souvent descendu ce fleuve, demeurent au-dessus des eaux, dans des maisons construites sur pilotis.

31. *Des crocodiles du fleuve de Nil.* — On trouve dans le Nil, comme nous l'a rapporté le prêtre Arculphe, des crocodiles; ce sont des quadrupèdes aquatiques, non pas très-grands, mais très-voraces, et si forts qu'un seul d'entre eux, si par hasard il peut trouver un cheval, un âne ou un bœuf paissant près

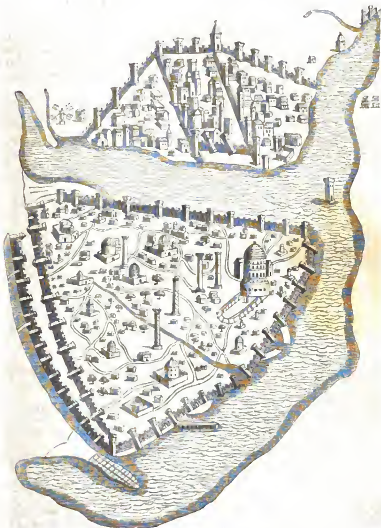
de la rive, sort tout à coup des eaux, se jette sur lui, et, le saisissant par un pied, l'entraîne dans le fleuve où il le dévore tout entier.

1. (Troisième livre.) *De la ville de Constantinople.* — Arculphe, à son retour d'Alexandrie, s'arrêta quelques jours dans l'île de Crète, et de là vint par mer à Constantinople, où il resta plusieurs mois. Cette ville est, sans comparaison, la métropole de l'empire romain; elle est entourée par la mer de toutes parts, excepté du côté du nord. Cette mer, s'échappant de la mer Méditerranée, a 60 000 pas jusqu'au mur de la cité, et 40 000 depuis le mur de Constantinople jusqu'à l'embouchure du Danube. La ville impériale, entourée d'une immense enceinte de murs de 12 000 pas, a, comme Alexandrie et Carthage, des forts construits sur le bord de la mer : ses murs sont en outre défendus par de nombreuses tours, à l'instar de Tyr. La ville elle-même renferme de nombreuses maisons, dont quelques-unes, construites en pierres d'une grandeur remarquable, sont semblables à celles de Rome.

2. *De la fondation de cette ville.* — Voici la tradition que rapportent les habitants sur sa fondation. L'empereur Constantin, ayant rassemblé une multitude infinie d'ouvriers et une immense quantité d'argent tiré des villes épuisées, se mit à bâtir une ville, qui devait porter son nom, dans la partie de l'Asie qu'on nomme Cilicie, au delà de la mer qui sépare l'Asie de l'Europe. Une nuit que l'armée innombrable de ses ouvriers dormait sous les tentes dans la vaste étendue du camp, tous les outils dont se servaient les divers artisans disparurent on ne sait comment. Dès le matin, les ouvriers désolés vont raconter à l'empereur Constantin cette disparition subite; le roi alors leur demande si on a enlevé quelque autre chose. « Rien autre, répondent-ils, mais seulement nos outils. » Alors le roi : « Allez, leur dit-il, parcourez en tous sens les côtes des pays voisins; et, si vous trouvez en quelque endroit vos outils, laissez-les où ils sont et ne les rapportez point ici; mais envoyez-moi annoncer que vous les avez retrouvés. » Les ouvriers obéissent aux ordres du roi; les voilà partis, explorant toutes les côtes, tous les pays voisins, jusqu'à ce qu'enfin, de l'autre côté de la mer, en Europe, ils trouvent leurs outils entassés et réunis entre les deux mers. Aussitôt ils envoient quelques-uns d'entre eux au roi et lui disent en quel lieu ils ont retrouvé leurs instruments. Alors Constantin ordonne aux trompettes de sonner par tout le camp et à l'armée de quitter ce lieu, disant : « Allons fonder notre ville dans l'endroit que Dieu nous désigne. » Et aussitôt il s'embarqua avec tous les siens et arriva au lieu où l'on avait retrouvé les outils, jugeant que, par ce miracle, Dieu avait voulu lui indiquer cette place. Il y fonda une ville qu'il nomma Constantinople, de son nom et du mot grec qui veut dire ville, son nom servant de radical au nom de cette nouvelle cité. Qu'il suffise de ce peu de mots sur la situation et la fondation de cette ville royale.

3. *De l'église où l'on conserve la croix du Seigneur.* — Nous devons parler aussi de cette célèbre église en rotonde qui s'élève à une hauteur prodigieuse sur trois murs de pierre. Saint Arculphe, qui la visita souvent, nous a rapporté qu'au-dessus de ces trois murs s'élève un second étage; et cet édifice magnifique se termine par une seule voûte. Celle-ci, soutenue par des arcs gigantesques, offre entre chacun des murs dont nous avons parlé un vaste espace propre, soit comme habitation, soit pour prier Dieu. Dans la partie nord de l'édifice intérieur, on montre une grande armoire très-belle dans laquelle est un coffre de bois, couvert aussi en bois, où l'on conserve le bois sacré de la croix, sur lequel notre Sauveur mourut crucifié pour le salut du genre humain. Ce coffre sacré, au rapport de saint Arculphe, est élevé pendant trois jours de suite, à la fin de l'année, au-dessus de l'autel d'or avec ses précieuses reliques. L'autel est situé dans l'église en rotonde; il a deux coudées de long et une de large. La croix divine est, comme nous l'avons dit, placée sur l'autel pendant les trois jours anniversaires, c'est à savoir : d'abord le jour de la Cène du Seigneur, où l'empereur et son armée viennent dans l'église baiser la croix du salut. Le premier de tous, l'empereur s'incline pour la baiser; puis chacun, suivant son âge et son rang, s'avance à son tour pour baiser l'instrument du supplice divin. Le lendemain, c'est-à-dire la sixième férie avant Pâques, les reines, les dames et toutes les femmes du peuple viennent dans le même ordre adorer la croix. Le troisième jour, c'est-à-dire le samedi pascal, les évêques et tout le clergé s'avancent processionnellement, remplis de crainte et de recueillement, pour baiser ce bois victorieux; puis, après cette sainte et joyeuse adoration de la croix, on referme le coffre vénérable et on le remet

dans l'armoire avec ses précieuses reliques. Notons aussi qu'on conserve avec la croix trois autres bois plus petits desquels, lorsqu'on ouvre le coffre, s'échappe une délicieuse odeur suave comme celle d'un bouquet de diverses fleurs réunies ; et cette odeur, pénétrant à travers les murs de l'église, embaume



Vue à vol d'oiseau de Constantinople chrétienne. — D'après une estampe de l'*Imperium orientale*, t. II (*).

(*) *Imperium orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanæ, opera et studio* dom. Anselmi Banduri, etc. Paris, 1711 ; 2 vol. in-fol.

tous ceux qui entrent dans le temple. Des nœuds de ces trois bois s'échappe une liqueur odoriférante, semblable à de l'huile, d'où s'exhale cette odeur si suave; et si l'on met sur un malade une petite goutte de cette liqueur, quelle que soit la douleur qu'il éprouve, il recouvre la santé. Mais en voilà assez sur ce sujet.

4. *De saint Georges, martyr.* — Saint Arculphe, après nous avoir raconté tout cela sur la croix du Seigneur qu'il a vue de ses yeux et qu'il a baisée, nous a aussi rapporté, sur un autre confesseur du Christ nommé Georges, des détails qu'il avait appris à Constantinople.

Dans la ville de Diospolis[1], il y a dans une maison une statue de marbre de saint Georges attaché à la colonne où il fut flagellé lors de sa persécution; supplice après lequel il vécut encore de longues années. Un jour, un homme au cœur dur et incrédule entra à cheval dans cette maison, et, voyant cette colonne de marbre, il demanda à ceux qui étaient là : « De qui donc est l'image qui est sur cette colonne? » On lui répondit : « C'est la statue de Georges le confesseur, qui fut attaché et flagellé à cette colonne. » Alors cet insensé, pris de fureur contre cet objet insensible, et sans doute poussé par le diable, frappa de sa lance la statue du saint confesseur. Mais, ô prodige! sa lance, pénétrant facilement comme dans une boule de neige, traversa cette colonne de pierre : le fer resta fixé à l'intérieur, sans que jamais on ait pu l'en extraire, et le bois se brisa à l'extérieur. Au même moment aussi, le cheval sur lequel était monté ce misérable tomba mort sur le pavé de la maison; et lui, en tombant, saisit avec ses mains cette colonne, et ses doigts, y entrant comme dans de la boue, restèrent enfoncés dans le marbre. Alors ce malheureux, voyant qu'il ne pouvait retirer ses doigts et qu'ils demeuraient attachés à la colonne, saisi de repentir, implore la miséricorde du Dieu éternel et du saint confesseur, et, les yeux baignés de larmes, demande à être délivré de ce supplice. Le Seigneur, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion, prit en miséricorde son repentir, et non-seulement le délivra de ces liens visibles du marbre, mais aussi des attaches invisibles du péché. On voit par là combien le Seigneur aime saint Georges, qui le confessa dans les tourments, puisque, par la puissance divine, cette statue, d'une matière naturellement impénétrable, devint pénétrable, et que la lance et les doigts de cet homme y entrèrent facilement. Et, ô merveille! aujourd'hui encore on voit les traces de ces dix doigts empreintes dans le marbre; saint Arculphe lui-même y mit ses dix doigts, et ils y entraient jusqu'aux racines. Le sang du cheval, dont une côte en tombant se brisa, n'a jamais pu être enlevé, et encore maintenant on le montre sur le pavé de la maison.

Saint Arculphe nous a raconté une autre histoire de saint Georges, qu'il tenait de quelques habitants de Constantinople. Un homme séculier, monté sur un cheval, entra dans la ville de Diospolis dans le temps où l'on rassemblait de nombreuses troupes pour la guerre, et se rendit à cette maison où nous avons dit que se trouve l'image du saint confesseur sur une colonne de marbre. Il s'adressa à cette image comme au saint lui-même, et lui dit : « Je me recommande à toi, bienheureux confesseur, ainsi que mon cheval, afin que, par la force de tes vertus, sauvés des périls de la guerre et des maladies, nous revenions tous deux sains et saufs dans cette ville; et si le Dieu de miséricorde t'accorde ce que nous souhaitons, je t'offrirai pour présent ce cheval que j'aime pardessus tout. » Il dit et sort de la maison pour rejoindre ses compagnons d'armes. Il part pour la guerre, et après de nombreux périls, après avoir vu périr autour de lui des milliers de ses camarades, lui-même sorti sain et sauf de tant de dangers, et toujours monté sur son cheval chéri, revient à Diospolis vers Georges le serviteur du Christ; aussitôt il se rend tout joyeux à la maison où était l'image du saint, et, portant dans ses mains de l'or pour racheter son cheval, il s'adresse au saint confesseur : « Bienheureux saint, je rends grâces au Dieu éternel qui, par la vertu de tes prières, m'a fait revenir sain et sauf de cette expédition. Aussi, voilà vingt sols d'or que je t'apporte pour mon cheval que je t'avais consacré et que tu m'as conservé. » Ce disant, il met l'or aux pieds de la statue du saint, aimant mieux son cheval que de l'or; et, après avoir salué le saint, il sort, remonte sur son cheval et l'excite à marcher; mais l'animal ne bougea pas. Ce que voyant, l'homme redescend de cheval, rentre dans la maison, apportant dix autres sols, et dit au saint : « Bienheureux confesseur, tu as été

[1] Lydda ou Lod, à 12 kilomètres à l'est de Jaffa (*Yâfa*)

doux et aimable pour moi dans les dangers de la guerre, mais tu es dur et avare, comme je vois, dans cet échange que je t'offre pour mon cheval. » Puis il ajoute, en joignant ses dix sols aux vingt autres : « Voilà dix sols que te donne de plus afin de t'apaiser, et pour que tu me permettes d'emmener mon cheval. » Puis il sort et essaye de nouveau de faire avancer sa monture; mais l'animal, restant comme fixé au sol, ne pouvait même remuer un seul pied. Que vous dire de plus? Après être remonté quatre fois à cheval, il rentre dans la maison et offre de nouveau dix autres sols : toujours le cheval est immobile; le pauvre homme va et vient, ne sachant que faire; enfin, il offre au saint soixante sols, et, tout en se plaignant de sa dureté et de son avarice dans les marchés, il revient à son cheval . mêmes essais infructueux. Alors il dit à saint Georges : « Bienheureux confesseur, maintenant je vois ce que tu veux. Qu'il soit donc fait selon tes désirs : je t'offre en présent ces soixante sols d'or, et je t'abandonne ce cheval que j'avais promis de te donner au retour de mon expédition; il est retenu par des liens invisibles, mais Dieu, je crois, l'en délivrera en ton honneur. » En effet, il sort de la maison et trouve le cheval libre de ses mouvements. Il rentre avec lui dans la maison et l'offre au saint confesseur, puis lui-même joyeux retourne chez lui en célébrant les louanges du Christ. On voit par là que tout ce qui est consacré au Seigneur, que ce soit un homme ou un animal, ne peut jamais être racheté, ainsi qu'il est écrit au livre du *Lévitique*.

5. *De l'image de la sainte Vierge.* — Arculphe nous a aussi raconté une histoire d'une image de la sainte Vierge, histoire qu'il tenait de témoins oculaires. Dans la ville de Constantinople, il y avait dans une maison une image de la sainte Vierge suspendue au mur, dans un petit cadre de bois. Un homme au cœur dur et insensé demanda un jour ce que c'était que cette image, et comme on lui répondit que c'était le portrait de Marie, ce Juif incrédule, poussé par le démon, la détacha, en colère, du mur où elle pendait, et courut à la maison voisine, au lieu où chacun dépose ses ordures; et là, en dérision du Christ, fils de Marie, il jeta dans la fosse l'image de la mère de Dieu, et lui-même s'asseyant sur le trou, fit ses ordures sur ce divin portrait; puis ce misérable s'éloigna. On ne sait ce qu'il devint dans la suite ni comment il mourut. Mais, après sa mort, un chrétien, homme plein de foi et d'amour de Dieu, sachant le crime de cet infidèle, chercha le portrait de Marie, et l'ayant retrouvé caché sous les ordures, le purifia et le lava avec soin, puis le plaça avec honneur chez lui. Et, prodige! de ce portrait de la sainte Vierge se distille sans cesse une véritable huile, qu'Arculphe a vue de ses yeux, en l'honneur de Marie, mère du Seigneur Jésus, dont le père a dit : « Je l'ai oint de mon huile sainte; » et le Psalmiste dit aussi au fils de Dieu : « Dieu, ton Dieu t'a oint de l'huile de la joie devant tous tes compagnons. »

Tout ce que j'ai dit de la situation et de la fondation de Constantinople, et de cette église en rotonde où est conservée la croix du salut, et tout le reste, je le tiens de la bouche de saint Arculphe, qui resta dans cette capitale de l'empire romain depuis la fête de Pâques jusqu'à la naissance du Seigneur; puis il partit pour revenir à Rome.

6. *Du mont Vulcain, qui toujours tonne.* — A environ douze milles à l'est de la Sicile, dans la mer Méditerranée, est une île où se trouve le mont Vulcain, qui, nuit et jour, fait de telles détonations que la Sicile, déjà cependant assez éloignée, semble agitée par d'horribles tremblements de terre; c'est surtout à la sixième férie et au jour du sabbat que ses détonations sont le plus fortes. Toute la nuit il est en flammes, tout le jour il est enveloppé de fumée. C'est Arculphe qui m'a raconté cela de cette montagne; il l'a vue de ses propres yeux enflammée la nuit, et fumant le jour. Il a entendu aussi de ses oreilles le bruit de ses détonations, pendant le peu de jours qu'il resta en Sicile (¹).

Je prie tous ceux qui liront ce court récit d'implorer la clémence divine pour ce saint prélat Arculphe qui, après avoir visité les saints lieux, a eu la bonté de me raconter ces détails, que j'ai consignés sans talent dans cette relation, malgré tant de travaux ecclésiastiques de toutes sortes qui m'occupent et pour ainsi dire m'accablent tout le jour. Je prie donc aussi le lecteur de ces essais de ne pas oublier d'implorer pour moi, misérable pécheur et écrivain, le Christ, juge de tous les siècles.

(¹) On trouvera une vue du mont Vulcano dans la relation suivante.

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — Manuscrit de l'abbaye de Corbie conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (fonds Saint-Germain latin, n° 844). — Autre manuscrit conservé à la Bibliothèque du Vatican. — Texte abrégé par Bède le Vénérable, vers 731, sous le titre : *Libellus de locis sanctis*. — Texte imprimé publié en 1619, à Ingolstadt, par Jacobus Gretserus. — Autre texte publié en 1672, par L. d'Achery et Mabillon, dans les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sæculum III; pars secunda, pages 499-522.

TRADUCTIONS. — Aucune traduction française n'a précédé la nôtre. — Traduction anglaise, mais incomplète, au commencement de l'ouvrage intitulé *Early travels in Palestine*, par Thomas Wright; London, 1848. Dans l'introduction, M. Th. Wright suppose, d'après des considérations plausibles, que l'évêque Arculphe a dû visiter la Palestine vers l'an 680.

OUVRAGES SUR LA PALESTINE ET SUR JÉRUSALEM (*). — 330-400. Eusebii et Hieronymi, *Onomasticon urbium et locorum S. S.* (grec et latin), ed. J. Bonfrerio; Paris, 1631-1659. — *Antonini Augusti Itinerarium*, publié par P. Wesseling, Amsterdam, 1735. — 333. *Itinerarium Hierosolymitanum seu Burdigalense* (de Bordeaux à Jérusalem), publié par P. Wesseling, aussi en 1735, et par Chateaubriand à la fin de l'*Itinéraire de Jérusalem*. — Vers 373. Ammonii monachi, *Relatio de sanctis patribus barbarorum incursione in monte Sinai et Reithu peremptis*, etc.; Paris, 1660.

Environ 600. *Itinerarium B. Antonini martyris*; Angers, 1640; et dans les *Acta sanctorum*, mai, t. II, p. 10; *Ugolini Thesaur.*, t. VII.

Environ 870. *Bernhardi (sapientis monachi) Itinerarium in loca sancta*, dans les *Acta sanctorum ord. Benedict.*, sæc. III, pl. II, p. 523, et dans les *Relations des voyages de Guill. de Rubruk, Bernard le Sage et Sæwulf*, par F. Michel et T. Wright; Paris, 1839, p. 783.

1096-1125. Fulcherii Carnotensis, *Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium*, dans les *Scriptores francisc.* de du Chesne, t. IV, p. 616; Paris, 1641.

1102-1103. Sæwulfi *Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam et terram sanctam*, publiée dans les *Relations des voyages de Guill. de Rubruk*, etc.; Paris, 1839, p. 237. — Environ 1125. Daniel (Igoumen), *Voyage à la terre sainte*; Saint-Pétersbourg, 1837. — 1150. El-Edrisi, *Geographia universalis* (en arabe); Rome, 1592; Madrid, 1799. *Géographie d'Edrisi*, traduction française par A. Jaubert, t. Ier; Paris, 1836. — 1160. Benjamin Tudelensis *Itinerarium* (voy. plus loin la relation de ce voyageur). — 1175. *Petachiæ peregrinatio*; Altorf, 1687; *Tour du monde et voyages du R. Petachia*, trad. franç. par E. Carmoly; Paris, 1831. — 1175. *Gerhardi, Friderici I in Ægyptum et Syriam ad Saladinum legati, Itinerarium*; Lub., 1702. — 1185. Joannes Phocas, *De locis sanctis*, Venise, 1733, et *Acta sanctorum*, t. II de mai.

1200. Bohaeddin, *Vita et res gesta Saladini* (arabe et latin), ed. A. Schultens, Lugd. Bat., 1735. — 1200. Gaufrid (Jeffrey) Vinisauf, *Iter Hierosolymitanum regis Anglorum Richardi I*; *Histor. englic. script.*, t. II, p. 247. — 1211. Willebrandi ab Oldenborg, *Itinerarium terræ sanctæ*; Col. Agr., 1653; Venet., 1733. — 1220. Jacobi de Vitriaco, *Historia hierosolymitana*; Douai, 1597; Paris, 1717. — 1283. Brocardi (Borcardi, Burchardi), *Locorum terræ sanctæ descriptio*; Venise, 1519; *Canisius, thesaur. monum. eccles. et hist.*, t. IV, p. 9.; *Histoire littéraire*, t. XXII, 1847 (Notice de Victor Leclerc).

1300. Abulfedæ *Tabula Syriæ* (arabe et latin), ed. J.-B. Kobler, Leps., 1766; *Descriptio Arabiæ*, etc.; *Géographie d'Aboulféda*, trad. franç. par Reinaud, Paris, 1847, t. Ier. — 1322. *The Vaiage and Travaile of sir* John Maundeville, dernière édition, Londres, 1839. — 1324. *Travels of* Ibn Batuta, *translated from the Arabic*. Londres, 1829; traduction française par Defremery et Sanguinetti, t. Ier; 1854. — 1336. Ludolphi (seu Petri) de Suchem, *Libellus de itinere ad terram sanctam*; Augsb., 1477.

1420. Sosim (Hierodiaconus), *Voyage à la terre sainte*; Saint-Pétersbourg, 1837. — 1466. Basilius (marchand de Moscou), *Voyage à la terre sainte*; Saint-Pétersbourg, 1837. — 1475. Jelal ed-Din, *History of the temple of Jerusalem, translated from Arabic MSS*, by R. James Reynolds, Lond., 1836. — 1483. Bernh. de Breydenbach, *Itinerarium hierosolymitanum ac in terram sanctam*; Mayence, 1486; Augsbourg, 1488; Lyon, 1489; Spire, 1490, 1502; ed. de 1686. Ouvrage orné de gravures sur bois très-curieuses; la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, en possède un très-bel exemplaire. — 1495. Mejr ed-Din, *Histoire de Jérusalem*, trad. franç. de Hammer, dans les *Mines d'Orient*, vol. II, p. 81, 118, 375, etc. C'est la description arabe de Jérusalem la plus complète qui existe.

(*) Il nous paraît utile d'offrir à nos lecteurs, en une seule fois, et au début de ce livre, une bibliographie de quelque étendue sur la Palestine, en considération de la haute importance de cette petite partie de notre globe qui a été visitée par la plupart des voyageurs du moyen âge.

1507. Martini a Baumgarten, in Braitenbach *Peregrinatio in Egyptam, Arabiam, Palæstinam et Syriam*; et dans la collection des *Voyages de Churchill*, Lond., 1704. — 1507. S. Anselmi, *Descriptio terræ sanctæ*, in *Canisii Thesaur*, t. IV, p. 776. — 1516. Bern. Amico, *Trattato delle piante e imagine de' sacri edifizi di Terra Santa, disegnati in Jerusalemme*; Rome, 1609; Florence, 1626. Gravures trop souvent inexactes. — 1519. Ludwig Tschudi von Glarus, *Reyss and Pilgerfarth zum heiligen Grab*; St-Gall, 1606. — 1522. Barthol. de Saligniaco *Itinerarium Hierosolymitanum, et terræ sanctæ descriptio*; Magdebourg, 1587. — 1546, Pierre Belon, du Mans, *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie*, etc.; Paris, 1588. — 1552. Bonifacii a Ragusio *Liber de perenni cultu Terræ Sanctæ*; Venet., 1573. — 1573. Leonh. Rauwolf, *Aigentliche Beschreibung der Reyss so er ain dei Morgenlaender, furnehmlich Syriam, Júdaam*, etc., *selbst vollbracht*; dans la collection des *Voyages curieux* de Ray, vol. I[er]; Londres, 1693 et 1765. Rauwolf était physicien et botaniste. — 1579. Hanns Jac. Breuning von und zu Buochenbach, *Orientalische Reyss in der Turkey*, etc.; Strasb., 1612. — 1583. Nic. Christoph (principis) Radzivil, *Jerosolymitana Peregrinatio*; Brunsberg, 1601; Anvers, 1614; Mayence, 1662. — 1580. Jean Zuallart (Giovanni Zuallardo), *Il devotissimo Viaggio di Gerusalemme*; Rome, 1587; *Très-dévot Voyage de Jérusalem*, 1626. Gravures sur acier curieuses, et copiées par la plupart des voyageurs des seizième et dix-septième siècles. — 1589. De Villamont, *Voyages* (en Italie et en Palestine); Paris, 1600, 1614. — 1590. Pant. d'Aveyro, *Itenerario da Serra Santa et todas suas particularidades*, Lisbonne, 1593, 1600. — 1598. Joh. Cotovicus (Kootwyk), *Itenerarium hierosolymitanum et syriacum*; Ant., 1619. — 1598. Don Aquilanto Rochetta, *Peregrinatione di Terra Santa*, etc.; Palerme, 1630, avec gravures de Zuallardo (voy. plus haut).

1610. Georges Sandys' *Travailes, containing a History of the Turkish empire*, etc., *a description of the Holy Land, of Jerusalem*, etc., avec cinquante cartes et figures; Londres, 1615, 1621, 1658; mêmes gravures que celles de Cotovicus et de Zuallardo. — 1614. Pietro della Valle, *Viaggi descritti da lui medesimo in lettere famigliari*; Rome, 1656; traduction française, Paris, 1661. Voyageur célèbre, mais superficiel. — 1615. Henry Timberlake, *A true and strange discourse of the travels of two English pilgrims towards Jerusalem*, etc.; London, 1616; et dans l'ouvrage intitulé *Harleian miscellany*, vol. I[er], p. 327. — 1616. Francisci Quaresmi, *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ elucidatio*, Antv., 1630. — 1627. Ant. del Castillo, *El devoto peregrino y viage de tierra santa*; Madrid, 1656. Les gravures sont empruntées à Zuallart. — 1644. Bernardin Surius, *le Pieux pelerin*, ou *Voyage de Jérusalem*; Bruxelles, 1666. — 1646. Balth. de Monconys, *Journal des voyages*, publié par son fils; 3 t., Lyon, 1665; 4, Paris, 1677, 1695. Voyageur instruit, et qui s'occupe surtout des sciences physiques. — 1651. J. Doubdan, *le Voyage de la terre sainte*; Paris, 1657, 1661. Ouvrage consciencieux et érudit. — 1651. Mariano Morono, *terra santa nuovamente illustrata*; Piacenza, 1660. — 1655. Ignatius von Rheinfelden, *Neue Jerosolymitanische Pilgerfarth, oder kurze Beschreibung des gelobten heiligen Landes*; Würzb., 1667. — 1655. Jean de Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant..., et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre Sainte*, etc.; Rouen et Paris, 1665. Voyages tant en Europe qu'en Asie et Afrique, 1680. On a confondu souvent ce voyageur avec Nicolas-Melchisédec de Thévenot, qui a publié la *Relation de divers voyages curieux en 1664*. — 1658. Laur. d'Arvieux, *Voyage dans la Palestine, vers le grand émir, chef des Arabes du désert connus sous le nom de Bédouins*, etc., fait par ordre du roi Louis XIV, avec *la description de l'Arabie par Abulféda*, traduit en français par M. de Roque; Paris, 1717. (Voy. Mémoires du chevalier d'Arvieux, etc.; Paris, 1735.) — 1666. Franz Ferd. von Troilo, *Orientalische Reisebeschreibung*, etc., *nach Jerusalem*, etc.; Dresde, 1676, 1733. — 1672. Corn. de Bruyn (le Brun), *Reysen door den Levant*, etc.; Delft, 1699. Gravures très-nombreuses et très-curieuses. — 1674. Mich. Nau, *Voyage nouveau de la terre sainte*; Paris, 1678, 1757. — 1664. Heinr. Myrike's, *Reise von Constantinopel nach Jerusalem und dem Lande Kanaan*; Rotterdam, 1725. — 1688. De la Roque, *Voyage de Syrie et du mont Liban*; Paris, 1722. — 1697. Henry Maundrell, *Journey from Aleppo to Jerusalem at Easter 1697*; Oxford, 1703, traduit en français; Paris, 1766. Bon livre et souvent cité. — 1697. A. Morison, *Relation historique d'un voyage au mont de Sinaï et à Jérusalem*, Toul, 1704.

1700. Van Egmond en Heyman, *Reizen door een gedeelte van Europa... Syria, Palestina, Ægypten, den Berg Sinai*, etc.; Leyde, 1757. Ouvrage estimé. — 1722. Rob. Clayton, *A journal from grand Cairo to mount Sinai and back again*; translated from a manuscript written by the (franciscan) Prefetto of Egypt; Londres, 1753. — 1722. Thomas Shaw's *Travels, or observations relating to several parts of Barbary and the Levant*; Londres, 1738. Traduit en français; la Haye, 1743; avec gravures. — 1737. Richard Pococke, *Description of the East, and some other countries*; London, 1743. Traduit en français; Paris, 1772. — 1749. Fridr. Hasselquist, *Iter Palæstinum*, etc.; 1757. Traduit en français, 1769. Ouvrage achevé par Linné. — 1760. Giov. Mariti, *Viaggi per l'isola di Cipro e per la Syria e Palestine*, etc.; Luca e Firenza, 1769. Traduction française, 1791. — 1761. Carsten Niebuhr, *Beschreibung von Arabien*; Copenh., 1772. Traduction française sous le titre de *Description de l'Arabie*; Paris, 1773. *Voyage en Arabie*, 1776 et 1780. Ouvrages très-estimés. — 1783. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*; Paris, 1787, 1807. — 1792. W. G. Browne, *Travels in Africa, Egypt, and Syria*; London, 1799.

1800. Edw. Dan. Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, London, 1811. — 1803. Ali-Bey, *Travels in Morocco... Egypt, Arabia, Syria*; London, 1816. Gravures nombreuses. — 1806. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, etc.; Paris, 1[re] édition, 1811. Ouvrage très-agréable; un certain nombre d'erreurs. — 1809. John Lewis Burckhardt, *Travels in Syria and the Holy land*; London, 1822. *Reisen in Syria*, etc., *mit Anmerkungen von W. Gesenius*; Weimar, 1823. Ouvrage estimé. — 1815. Otto. Fr. von Richter *Wallfahrten in Morgenlande, herausgegeben von J. P. G. Ewers*; Berlin, 1822. — 1816. J. S. Buckingham, *Travels in Palestine*;

London, 1821. — 1816. Rob. Richardson, *Travels along the Mediterronean and parts adjacent*; London, 1822.— 1817. T. R. Jalliffe, *Letters from Palestine*, etc.; London, 1819. — 1817. Le comte de Forbin, *Vayage dans le Levant en 1817 et 1818*; Paris, 1819. Belles gravures dans l'édition in-fol. — 1817. Irby and Mangles, *Travels in Egypt and Nubia, Syria and Asia Minor*; Londan, 1822. — 1818. Th. Legh, *Excursian from Jerusalem to Wady Musa*, dans la *Biblical repository (american)*; octobre 1853. — 1820. J. M. A. Scholz, *Reise in die Gegend zwischen Alexandria und Perætanium... Egypten, Palastina und Syrien*; Leipsick, 1822. — 1826. Ed. Ruppell, *Reisen in Nubien, Kordofan und den Petraischen Arabien*; Frankf., 1829. — 1828. Léon de Laborde et Linant, *Voyage de l'Arabie Petrée*; Paris, 1830. Belles planches.—1830. Michaud et Paujoulat, *Correspondance d'Orient en 1830*; Paris, 1834.—1830 et 1831. Georges Robinson, *Voyage en Palestine et en Syrie*, avec cartes et vues; Paris, 1838.—1832. Ed. Hogg, *Visit to Alexandria, Damascus, and Jerusalem, during the successful campaign of Ibrahim Pasha*; London, 1835. — 1834. Marmont, duc de Raguse, *Vayage en Hangrie..., en Syrie, en Palestine et en Egypte*; Paris, 1837. Avec atlas. Ouvrage remarquable. — 1836. J. L. Stephens, *Incidents of travel in Egypt, Arabia, and the Holy land, by an American*, New-Yark, 1837. — 1836. Rev. C. B. Elliott, *Travels in the three great empires of Austria, Russia, and Turkey*; London, 1838. — 1837. Lord Lindsay's *Letters on Egypt, Edom, and the Haly Land*; London, 1838.—1837. Joseph Salzbacher, *Erinnerungen aus meiner Pilger reise nach Rom und Jerusalem im Jahre 1837*; Vienne, 1839. — 1837. G. H. van Schubert, *Reise nach dem Morgenlande*; Erlangen, 1838. — 1838. John Bowring, *Report on the commercial statistics af Syria*, 1840. — 1838. Edward Robinson, *Biblical Researches in Palestine, mount Sinai and Arabia Petrea* (Journal d'un voyage fait en 1838 par E. Robinson et E. Smith, 3 vol., avec cartes; Boston, 1841), livre très-remarquable. — Roberts, *Terre sainte*.— 1842. Poujoulat, *Histoire de Jérusalem*; 2 vol. — 1850-1851. F. de Saulcy, *Voyage autaur de la mer Marte et dans les terres bibliques*; Paris, 1853. — Voy. aussi les diverses collections exécutées d'après des épreuves photographiques de Decamps et autres artistes.

Géographie de la Palestine. — 1590. Christ. Adrichomius, *Theatrum terræ sanctæ*, cum tabulis geograph.; Colon. Agr., 1590, fol.; ibid., 1593, 1682.

1646. Sam. Bochartl, *Geographia sacra, seu Phaleg et Canaan*; Caen, 1646, fol.; Francf., 1674. — 1665. Nic. Sanson, *Geographia sacra*, ex N. et N. Test. desumpta et in tabulis quatuor concinnata; Paris, 1665. — 1677. Olf. Dapper's, *Naukeurige Beschrijving van gantsch Syrie, en Palestyn af Heilige Lant*, etc.; Rotterd., 1677; Amsterd., 1681. *Asia, oder Beschreibung des gantzen Syrien und Palestins oder gelobten Landes*; Amsterd., 1681; Nurnb., 1689.

1701. Christoph Cellarius, *Notitia arbis antiqui, seu Geographia plenior*; Leipz., 1701, 1795; Aux., 1731, 1772. — 1708. Ed. Wells, *Historial Geography of the New Test.*; Lond., 1708, 1712; en allem., 1765. — 1714. Hadr. Reland, *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*; Traj. Bat., 1714; Norimb., 1716 (le meilleur ouvrage géographique sur la Palestine jusqu'au temps des croisades). — 1758. Will. Alb. Bachiena, *Heilige Geographie*, etc.; Utrecht, 1758; Leipsick, 1773. — 1785. Ant. Friedr. Büsching's *Erdbeshreibung, th. V. Palastina, Arabien*, etc.; Altona, 1785. — 1790. Ysbrand van Hamelsveld, *Aardrijkunde des Bijbels*, etc.; Amst., 1790; trad. allem., Hambourg, 1796. — 1799. Conrad Mannert, *Geographie der Griechen und Ramer*; t. VI, *Arabien, Palastina, Syrien*; Nurenb., 1799; Leipsick, 1831.

1817, C.-F. Kloden, *Landeskunde van Palastina*, Berlin, 1817. — 1818. Carl. Ritter, *Die Erdkunde*, etc., t. II, *West-Asien*; Berlin, 1818 (excellent ouvrage). — 1820. G.-B. Winer, *Biblisches Realworterbuch*; Leipsick, 1833-1838. — 1826. E.-F. Karl Rosenmüller, *Biblische Geagraphie*; Leipsick, 1823-28. — 1835. Carl. von Raumer, *Palastina*; Leipsick, 1835 (manuel très-utile). — 1852. W.-F. Lynch, *Official Report af the United States expedition to explore the dead sea and the river Jardan*; *Narrative af the United States expedition*, etc.; Baltimore, 1852.

Cartes de Jérusalem. — J.-B. d'Anville, *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusolem et de son temple*, Paris, 1747 (réimprimée à la fin de l'*Itinéraire* de Chateaubriand).

Justus Olshausen, *Zur Topographie des alten Jerusalem*; Kiel, 1833. — 1838. F.-G. Crome, *Jerusalem*, dans l'Encyclopédie d'Ersch et de Gruber, sect. II, th. 15, p. 273. — 1838. E. Robinson, *Biblical Researches*, etc. (ouvrage indiqué plus haut). — 1845. G. Munk, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, dans l'*Univers pittoresque*. — Cf. Krafft, *Topographie de Jérusalem*; Bonn, 1846.

WILLIBALD,

VOYAGEUR SAXON.

[Commencement du huitième siècle après Jésus-Christ. — Vers 725.]

Willibald (saint Guillebaud) (1), né en Angleterre, était le fils d'un homme riche et puissant nommé Richard (2). Vers l'âge de trois ans, il tomba dans une maladie de langueur qui parut mortelle. Ses parents éplorés le portèrent devant une croix élevée sur un monticule dans l'enceinte de leur propriété, et devant laquelle, suivant un usage des Saxons de ce temps, la famille venait chaque jour faire la prière en commun : les croix tenaient lieu de chapelle ou d'oratoire. Le pére et la mère de Willibald implorèrent la bonté divine et promirent que, s'ils avaient le bonheur de voir leur fils rendu à la santé, ils le consacreraient au service de Dieu. Leur prière fut exaucée, et ils accomplirent fidèlement leur vœu. Quand l'enfant fut parvenu à sa cinquième année, ils le conduisirent au monastère de Waltheim (3) et le confièrent aux soins du vénérable abbé Égilward ou Egbaud (4). L'abbé réunit les religieux et, conformément à une règle de leur discipline, leur demanda s'ils voulaient admettre ce disciple, si jeune encore, dans la communauté : tous donnèrent sans hésiter leur consentement.

Willibald passa dans la paix de ce saint monastère les années de son enfance et de son adolescence. Il y grandit à la fois en piété, en vertu et en science. Arrivé à la jeunesse, il résolut d'entreprendre un grand pèlerinage. Il craignait que, malgré son indifférence réelle et déjà éprouvée pour les biens et les honneurs de ce monde, la richesse et la noblesse de ses parents ne fussent de quelque obstacle à sa perfection religieuse : les privations, les misères, les dangers de toute nature qu'il entrevoyait dans un long et lointain voyage, lui paraissaient de nature à le fortifier dans la pratique de l'humilité et de la pauvreté; de plus, il espérait acquérir par là une plus grande connaissance des choses saintes. Il fit

(1) ***Willibaldus*** ou ***Bilibaldus***, traduction latine d'un nom saxon, commo Guillebaud est une altération du nom latio.

La plus ancienne relation de ce voyage a été écrite vers l'an 761 par une parente de Willibald, religieuse de Heidenheim, qui s'exprime ainsi dans sa préface :

« Moi, pauvre femmo, exposée à toute corruption par la faiblesse et la fragilité de mon sexe, privée de tout secours de la science, la dernière de toutes les religienses saxonnes venues ici, pensant qu'au souvenir de faits si dignes d'attention et de respect il ne convient pas que les lèvres restent fermées et que la langue immobile garde un silence obstiné, je me suis proposé d'écrire la vie du saint évêque Willibald, mon allié par le sang, non d'après des récits apocryphes ou erronés, mais sous les yeux et sous la dictée du saint évêque lui-même, en présence de deux diacres qui ont entendu son récit comme moi, le neuvième jour des calendes de juillet, la veille du solstice. »

La rédaction de cette religieuse, quoique souvent diffuse et redondante, est précieuse par son caractère de naïveté. A uno époque postérieure, un auteur anonyme a aussi raconté le voyage ou plutôt la vie de Willibald. Sa narration, écrite d'un meilleur style, s'accorde avec celle de la religieuse, et contient même quelques faits nouveaux; mais elle rapporte si brièvement certains détails de la première relation, que parfois elle en efface tout l'intérêt. Dans notre traduction, nous faisons des emprunts à ces deux auteurs, d'après les textes publiés par d'Achery et Mabillon. de manière à composer le récit le plus complet qu'il soit possible d'offrir aux lecteurs.

D'après Bruschius, le onzième évêque d'Eischstadt (Eist), mort l'an 989, aurait écrit en vers l'histoire de saint Willibald. Un abbé de Heindenheim, Adalbertus, a inséré un abrégé de la vie de Willibald, ainsi que de celles de Wunebald et do Walpurge, frère et sœur do Willibald, dans une relation sur la restauration de son monastère, sous le pape Eugène III Enfin on compte encore, parmi les biographes de Willibald, Philippe, évêque d'Eischstadt, de 1306 à 1322.

(2) L'évêque Philippe dit que Richard était « Teuton d'origine, duc des Suèves, et roi d'Angleterre. » Roi d'Angleterre, c'est trop; mais il paraît bien que Richard était allié à une famille royale saxonne. (Voy. la note 7 de la p. 74).

Suivant Mattheus Raderus, Willibald était le neveu de saint Boniface du côté de sa mère, qui s'appelait Bonne.

On lit aussi dans l'*Année bénédictine :* « Saint Willebaud, premier évêque d'Eischstadt, était prince de naissance, enfant de saint Richard, roi de Kent, et de Bonne, sœur du grand apôtre d'Allemagne saint Boniface.

(3) Bus Waltham, in *Agro Wintoniensi.*

(4) Egbaldo, Egunaldo, Eguvalt, Egilwaldus, Eguvaldus.

confidence de ces pensées à son père, et le conjura de se joindre à lui pour aller s'agenouiller au seuil du temple dédié à Pierre, le prince des apôtres. Le père s'étonna d'abord d'un tel projet, voulut dissuader son fils d'y donner suite, et objecta, quant à ce qui le concernait personnellement, qu'il y aurait de l'imprudence et de la dureté à abandonner ainsi sa femme et ses autres enfants. Toutefois, les instances de Willibald furent si vives, si persuasives, que non-seulement elles finirent par triompher de la résistance du père, mais encore qu'elles enflammèrent d'un saint enthousiasme le frère de Willibald, nommé Wunebald (Winibaud), et leur jeune sœur nommée Walpurge.

Au printemps (1), les saints frères Willibald et Wunebald, avec leur père Richard, leur sœur Walpurge, et une troupe assez nombreuse d'autres pèlerins, tous pénétrés d'une religieuse ardeur, s'embarquèrent à l'endroit appelé autrefois Hamuléa-Mutha (2), au port marchand que l'on nomme Hambich (3). Après avoir navigué quelque temps sur la vaste mer, ils virent la terre ferme, descendirent avec joie du navire, et dressèrent leurs tentes sur la rive du fleuve Sigona (la Seine), près de la ville nommée Rotum (Rouen), qui est aussi un lieu de commerce (4). Là, les pèlerins se reposèrent pendant plusieurs jours; puis ils poursuivirent leur route, et firent leurs prières aux oratoires de beaucoup de saints. Ils arrivèrent, en voyageant ainsi, à Gorthonicum (5), ensuite à la ville de Toscane nommée Lucques. En cet endroit, le pieux Richard, succombant sous les fatigues du voyage et sous le poids des ans, tomba malade et mourut (6). Ses enfants lui donnèrent la sépulture dans le monastère de Saint-Frigdien (7).

De Lucques, Willibald se dirigea vers Rome, avec son frère et sa sœur. Ils traversèrent à pied les montagnes (8) pendant l'hiver. Arrivés à la sainte cité, ils s'empressèrent d'aller adorer et remercier Dieu dans la basilique de Saint-Pierre. Ils passèrent les mois de la saison froide dans les paisibles exercices de la piété. En été, les deux frères furent saisis d'une fièvre violente qui, à cette époque de l'année, envahit toute la ville comme une peste. Par la grâce de la bonté divine, leur maladie s'alternait de telle sorte que, pendant chacune des semaines où l'un d'eux était le plus souffrant, l'autre avait plus de force, et ainsi, la fièvre ne les accablant que tour à tour, il leur fut possible de s'entre-secourir.

(1) De l'année 721.

(2) Hamelea-Multa, Hamelea-Mittha

(3) Embouchure du fleuve Hamelea ou Homelea (la rivière Hamble, à Hamble-Haven, port de Hamble). Willibald était né, suivant toute apparence, dans la partie occidentale de l'Angleterre, peut-être sur le territoire du comté de Southampton.

(4) *Rotuma*, *Rotumum*, *Rotumacum*, *Rotomagum*. Les pèlerins avaient sans doute pris passage sur un navire qui faisait le commerce entre Hamble-Haven et Rouen. On va voir qu'à partir de cette dernière ville ils voyagèrent à pied jusqu'à Rome. Malheureusement la relation n'entre dans aucun détail sur l'itinéraire suivi par eux entre Rouen et l'Italie.

(5) Ville de Ligurie : *Dertona*, *Gorthana*, *Chortona*, Cortone.

(6) Le 7 février, suivant l'évêque Philippe.

(7) De Saint-Priscien, suivant un des biographes; mais c'est une erreur. On voit encore, dit Mabillon, le tombeau de Richard dans la basilique de San-Frigdiani, neuvième évêque de Lucques. L'épitaphe est conçue en ces termes :

« Hic rex Richardus requiescit sceptrifer almus :
» Rex fuit Anglorum, regnum tenet ipse Pollorum;
» Regnum dimisit, pro Christo cuncta reliquit.
» Ergo Richardum nobis dedit Anglia sanctum;
» Hic genitor sanctæ Walpurgæ virginis almæ,
» Et Willebaldi sancti, simul et Wunibaldi;
» Suffragium quorum det nobis regna Pollorum. Amen. »

Dans le Martyrologe romain, au 7 février, on lit : « A Lucques, en Toscane, saint Richard, roi des Anglais. »

Le véritable rang de saint Richard est discuté dans les *Acta sanctorum*. (Voy. t. II de février, p. 69, et t. III de février, p. 511.).

Dans ces premiers siècles, une grande passion pour les pèlerinages entraîna les Anglais, princes, nobles, prêtres, laïques, peuple, vers les lieux saints.

(8) Les Apennins, sans aucun doute; mais, dans la biographie écrite par la nonne, il y a tant de cimes ardues, de frimats, de glaces, de neige, de tourbillons, qu'on pourrait croire qu'il s'agit des plus hautes Alpes.

Lorsque, contre leur attente, ils furent revenus à la santé, Willibald se sentit saisi d'un ardent désir de voir Jérusalem. Il renvoya son frère et sa sœur dans leur patrie (¹), et entreprit ce nouveau voyage en compagnie de deux autres religieux (²). Ils allèrent à la ville de Daterina (Terracine), et ils y restèrent deux jours; puis à Caiète, qui est au bord de la mer. Là, ils s'embarquèrent et furent transportés à Nébulis (Naples), où ils demeurèrent quinze jours. Ces villes appartiennent aux Romains, quoiqu'elles soient dans le Bénévent. Ensuite ils s'embarquèrent sur un navire égyptien et allèrent en Calabre, à la ville de Reggio, où ils se reposèrent deux jours (³). De là, ils passèrent en Sicile et visitèrent Catane, célèbre par le patronage et par la sépulture de sainte Agathe. On leur raconta que lorsque des flots de flammes descendant de l'Etna menaçaient d'incendier les maisons, les habitants n'avaient qu'à leur opposer le voile du sépulcre de la sainte pour les arrêter subitement (⁴). Ils allèrent aussi prier sur le tombeau de sainte Lucie, à Syracuse. Embarqués de nouveau, après avoir vu les îles de Chos et de Samos, ils arrivèrent à Éphèse (⁵); ils y versèrent des larmes d'admiration devant le sépulcre de saint Jean l'Évangéliste, qui est dans un site admirable, près de la ville. Ils virent aussi, non loin du sommet d'une montagne, l'endroit où le saint avait coutume de prier, et qui doit à cette circonstance de n'avoir jamais à souffrir de la pluie ni des tempêtes. Ils visitèrent enfin les tombeaux de Marie-Madeleine et des sept Dormants (⁶) De là, marchant le long de la mer, ils trouvèrent, à deux milles de distance, une

(¹) Il n'est question de la sœur, en cet endroit du récit, que dans la relation de l'auteur anonyme.

La vie du frère a été écrite aussi par une religieuse; on peut la lire dans le volume des *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, où se trouve la relation du voyage de Willibald. (Voy. la Bibliographie.)

(²) D'autres pèlerins se joignirent à eux pendant le voyage; ils étaient sept quand ils arrivèrent à Émesse.

(³) L'auteur anonyme ne parle ni de Daterina, ni de Caiète, ni de Naples; il dit seulement que Willibald alla à Bénévent, où sont les restes de saint Bartholomé, et que, s'étant embarqué sur un navire égyptien, il atteignit Reggio, d'où il alla en Sicile.

(⁴) Ce voile, en soie blanche comme la neige, arrête toute espèce d'incendie. Il en fit cesser un subitement à Mongibello en 1635. Ce don se communiquait, du reste, à tous les objets qu'avaient touchés, soit le voile, soit les autres reliques de sa sainte. En 1607, le 5 février, deux prêtres siciliens, qui se trouvaient dans le Ferrarais au moment de s'embarquer pour aller à Venise, ayant vu que le château Saint-Georges *(castel San-Giorgio)* était en feu, s'empressèrent de porter une statuette en stue de sainte Agathe devant les flammes, et elles s'éteignirent. En 1637, le seigneur Ferdinando Afan Henriquez de Rivera, duc d'Alcala, envoyé de Philippe III en Allemagne, fit cesser de même un violent incendie qui dévorait le château de Villacu ou Bilaco, où il résidait, en opposant aux flammes des chaînes et des anneaux d'or qui avaient touché les reliques de sainte Agathe, et dont le sénat de Catane lui avait fait présent du temps qu'il était vice-roi de Sicile. Lorsqu'un incendie céleste éclate ou lorsque la lave descend du volcan, on vient chercher en procession le voile au tombeau de la sainte, et on l'attache au sommet d'un bâton en forme d'étendard.



Empreinte des pieds de sainte Agathe sur une pierre de sa prison, à Catane.

Willibald ne visita point sans doute la prison où sainte Agathe fut enfermée avant son martyre. Il y aurait vu deux petites empreintes de pied dont il n'eût certainement pas oublié de faire mention. Don Pietro Carrera les a représentées dans ses *Memorie historiche della citta da Catania* (1641), et les a expliquées (l. II, p. 392 et suiv.) : « Au moment, dit-il, où la sainte entra dans la prison, un des satellites grossiers » qui la conduisaient la poussa violemment dans le dessein de la jeter à terre, et » elle serait certainement tombée si deux grandes pierres de Mongibello, sur lesquelles » la jeune vierge posa ses pieds, n'eussent été plus pitoyables que ces hommes barbares; » mais elles la soutinrent miraculeusement : la sainte chancela sur la première et s'arrêta sur la seconde, qui s'amollit comme » la cire et reçut les empreintes sacrées de ses pas... Cet événement avait été prédit à Quintianus par la courtisane Aphro» disia... Depuis ce temps, on vénère les deux empreintes... Saint Méthodius ne parle que de la pierre sur laquelle les deux » pieds se sont dessinés. »

(⁵) La ville d'Éphèse a été plusieurs fois, non-seulement reconstruite, mais changée de place. Les ruines qui marquent ces divers déplacements couvrent une très-vaste étendue de terrain. Les débris des murailles de Lysimaque sont ce qu'il y a de mieux conservé : elles suivent la crête du Corissus dans une longueur de plus de douze cents mètres. Il reste des traces d'un stade, d'un théâtre, de thermes, etc. Au sud-ouest de la ville, au bas du Corissus, on montre un édifice carré que l'on appelle la *prison de saint Paul*. Au printemps, toutes les ruines d'Éphèse disparaissent sous la verdure des lianes : c'est le beau moment pour visiter ces ruines, dit M. Texier. L'emplacement du fameux temple de Diane, pillé et incendié par les Goths en 268, est à peu près introuvable aujourd'hui.

(⁶) « On entend communément par les *sept Dormants* sept chrétiens du troisième siècle de notre ère, lesquels furent mis à mort pour la foi de Jésus-Christ. Cet événement arriva à Éphèse, en Asie Mineure, sous le règne de l'empereur Dèce, et l'Église en célèbre encore la fête le 27 juillet. Plus de deux siècles après, vers l'an 479 de notre ère, leurs corps ayant été trouvés dans une caverne où ils avaient été enfermés, on les en retira et on les exposa à la vénération des fidèles. La légende,

grande ville que l'on nomme Figila (ou Sigila). Ils y mendièrent leur nourriture; et étant allés s'asseoir sur le bord d'une fontaine qui était au milieu de la ville, ils trempèrent leur pain dans l'eau, et firent

en parlant de leur mort, avait dit, suivant la locution ordinaire, qu'*ils s'étaient endormis dans le Seigneur*. Le vulgaire prit occasion de là de dire que ces saints martyrs n'étaient pas morts, qu'ils s'étaient cachés dans la caverne, où ils s'endormirent, et qu'ils se réveillèrent enfin (après deux siècles), au grand étonnement des spectateurs. On montre encore à Éphèse le lieu où ce prétendu miracle eut lieu. Comme un chien avait accompagné ces sept martyrs dans leur retraite, on lui fit partager la célébrité de ses maîtres, et l'on supposa qu'il était resté pendant tout ce temps sans boire ni sans manger, pour garder leurs personnes. Cette fable est populaire, non-seulement parmi les chrétiens d'Orient, mais aussi parmi les mahométans. En Perse, on célèbre tous les ans la fête des sept Dormants. On n'a pas oublié leur chien; et, pour le récompenser de son zèle, on lui a confié, ainsi qu'à Kheder et à Ali, la garde des lettres missives et des correspondances; on lui a même donné entrée dans le paradis avec le bélier qu'Abraham immola à la place de son fils, avec l'âne de Balaam, avec l'âne sur lequel Jésus-Christ fit son entrée à Jérusalem, enfin avec la jument sur laquelle on prétend que Mahomet monta miraculeusement au ciel. Sadi prend occasion de cette bonne fortune du petit chien pour recommander aux hommes la recherche de la bonne société. En effet, si le chien des sept Dormants, pour avoir joui d'une telle société, mérita d'être reçu dans le ciel, quels avantages ne seront pas réservés à l'homme, créé à l'image de Dieu! » (Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, etc., 1828.)

Ces sept Dormants sont honorés par les catholiques sous les noms de saint Maximilien, saint Malchus, saint Martinien, saint Denis, saint Jean, saint Sérapion et saint Constantin. Il paraît qu'ils étaient très-jeunes; on les désigne même souvent sous le nom d'enfants *(pueri)*.

Ce fut en l'an 250, près d'Éphèse, qu'un gouverneur, sous le règne de Dèce, fit murer la caverne où ils s'étaient réfugiés. En 479, un riche habitant d'Éphèse, voulant construire sur la montagne une étable pour ses troupeaux, fit enlever quelques-unes des pierres qui fermaient l'entrée de la caverne, et l'on découvrit ainsi les restes des sept jeunes chrétiens.

Suivant une tradition, leurs reliques furent portées à Marseille, et l'on montre encore dans l'église Saint-Victor un grand coffre de pierre qu'on prétend avoir servi au transport.

A Rome, on conservait dans le *Musæum Victorium* une pierre gravée où l'on voit les sept Dormants : on a figuré deux massues près de Jean et de Constantin, une autre massue pleine de nœuds près de Maximilien, deux haches près de Malchus et de Martinien, une torche enflammée près de Sérapion, et un grand clou près de Danesius ou Denis. Serait-ce une indication que les sept Dormants ont subi d'autres martyres que celui d'être enfermés vivants dans une caverne; ou bien ces signes sont-ils seulement symboliques?

La gravure de cette pierre, que nous reproduisons, est empruntée à un opuscule dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le comte de l'Escalopier, et dont voici le titre incorrect : « Sanctorum septem Dormientium, Historia *ex* » *ectypis* MUSEI VICTORII expressa dissertatione et *veritibus monimentis* sacris profanisque illustrate; Romæ anno rep. » sal.CIↃIↃ.C.C.XLI. » (L'auteur du livre, propriétaire du musée, se nommait Vettori.)



Pierres gravées arabes sur lesquelles sont inscrits les noms des sept Dormants. — 1. Sceau en agate verdâtre appartenant à M. Lajard.



2. Sardoine du cabinet de Mme la duchesse de Gontaut.



Pierre gravée du *Musæum Victorium* représentant les sept Dormants.

M. Reinaud a reproduit deux pierres gravées arabes, sur lesquelles sont écrits les noms des sept Dormants, à la fin du deuxième volume des *Monuments arabes, persans et turcs, du cabinet de M. le duc de Blacas.* (2 vol. in-8, 1828.)

Au milieu du sceau en agate, on lit : *A la volonté de Dieu.* Alentour est une légende qui se lit de bas en haut et de droite à gauche :

Maksilmina, Yamlikha, Marnous, Messilyya, Dabarnous, Sabarnous, Cofasthethous, Ktimir.

Ce sont les noms persans des sept Dormants et de leur chien. Parmi les saints de l'*interstice* (intervalle de temps entre Jésus-Christ et Mahomet), les sept Dormants et saint Georges (de Mossoul) sont, dit M. Reinaud, les saints que les

ainsi leur repas. Après un seul jour de repos, ils virent la ville de Strabole (ou Strobole), sur une haute montagne, et s'arrêtèrent à Patera (Patara) pour y attendre la fin de l'hiver.

Ils remontèrent ensuite sur un navire et furent transportés à Mitylène, qui avait été exposée à être submergée. Là, deux solitaires vivaient sur une éminence faite de pierres entassées et protégée contre les eaux par une haute muraille. Les voyageurs y souffrirent tellement de la faim qu'ils faillirent y perdre la vie ; mais le tout-puissant pasteur des peuples daigna leur donner la nourriture dont ils avaient besoin (¹). De ce lieu, Willibald et ses compagnons se rendirent à l'île de Chypre (²), qui est située entre le pays des Grecs et celui des Sarrasins, et ils y célébrèrent la pâque dans la ville de Paphos, au com-



L'île de Chypre. — D'après la Table de Peutinger.

musulmans ont le plus en vénération. Mahomet a cité les sept Dormants. Il les appelle les *gens de la caverne*. C'est pourquoi la sourate XVIII a été appelée la *sourate des gens de la caverne*. On les considère comme les protecteurs de la flotte et de l'arsenal. Les noms des sept Dormants sont considérés comme un puissant talisman. On les trouve sur les pierres gravées, les enveloppes des lettres, les casques, les sabres, les livres, les murs des édifices. Placés sur une lettre, ils passent pour la faire arriver à meilleur port ; sur un sabre, ils préservent des coups de l'ennemi ; sur les murs, de l'incendie ; sur la poupe des navires, du naufrage ; sur les portes d'une ville, de la peste ; en tête d'un livre, du feu et des voleurs.

Le nom du chien, *Kitmir*, est surtout d'un très-bon augure : on le marque sur les lettres et les objets que l'on envoie.

Sur la sardoine on lit, au milieu : *Ismaël*. C'est le nom du propriétaire. Alentour sont deux triangles qui rentrent l'un dans l'autre, et qui passent généralement pour représenter le sceau de Salomon. Entre les angles des triangles on lit les noms des sept Dormants.

On a montré à d'Arvieux une caverne des sept Dormants, près de Damas. La ville de Nickowse, dans le royaume d'Alger, prétendait aussi posséder la sépulture des sept Dormants. Mais la tradition constante est que cette caverne était située à l'orient du mont Cœlinus ou Cœlion, près du temple de Diane, ou des ruines que l'on désignait sous ce nom au siècle dernier. Un grand nombre de voyageurs parlent de cette caverne, entre autres Chardin, Cornélius Lebruyn, Pococke, Laroque, etc. Spon dit qu'on avait disposé l'intérieur en forme de chapelle et sculpté l'entrée de manière à figurer un portique. Malgré des recherches très-longues, très-obstinées, il nous a été impossible d'en découvrir un dessin. D'après Grégoire de Tours, au sixième siècle, les corps des sept Dormants étaient encore dans la caverne, couverts de vêtements de soie et de lin. (Greg. Turon., lib. *De gloria martyrum*, cap. 95.) Il semble qu'ils y étaient encore au onzième siècle. L'auteur de la vie d'Édouard, roi d'Angleterre (publiée à Londres en 1652), parle d'un songe dans lequel le roi vit les sept Dormants dans leur caverne au mont Célion, près d'Éphèse.

Gibbon raconte l'histoire des sept Dormants dans le sixième volume de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*.

Rich, l'auteur des *Recherches sur les ruines de Babylone*, a aussi rapporté l'histoire des sept Dormants telle que la racontent les musulmans. On peut lire son récit dans les *Ruines de l'Orient* de Hammer, t. III, p. 347.

Voy. *Dissertatio de sanctis septem Dormientibus*, Rome, 1741 ; — saint Grégoire de Tours, *De glor. martyr.*, l. I, c. 95 ; — le P. Cuper, *Act. sanct.*, juillet, t. VI, p. 375 ; — le *Ménologe de l'empereur Basile*, Rome, 1727.

(¹) L'auteur anonyme ne fait point mention de Mitylène, et dit seulement que Willibald et ses compagnons s'arrêtèrent au mont des Galganiens, et que dans ce pays, alors dévasté et ruiné par la guerre, ils furent exposés à mourir de faim.

Mitylène est l'ancienne Lesbos. Les deux religieux de Mitylène que vit Willibald étaient des stylites. On sait que le nombre de ces solitaires, qui se vouaient à passer leur vie entière debout sur des colonnes ou sur des murailles, s'était propagé, pendant les premiers siècles, avec une rapidité telle que beaucoup d'évêques, et notamment ceux de Liége, furent obligés de s'opposer à cette pratique.

Dans l'église du couvent de Saint-Siméon (stylite), à six heures d'Alep, on conservait, au milieu de l'octogone ou centre du monument, un pilier carré surmonté d'un débris de colonne sur laquelle avait vécu ce saint. (Voy. le dessin dans la *Description de l'Orient*, par Richard Pococke, t. II, p. 170.)

(²) La religieuse dit qu'il y avait douze évêques à Chypre ; que c'était un beau et grand pays, et qui était en paix, parce que les Sarrasins et les Grecs n'étaient point alors en guerre.

mencement du nouvel an. Après trois semaines de séjour dans cette cité, ils allèrent à Constance, autre ville de Chypre, consacrée par la sépulture et les miracles de saint Épiphane, et ils y restèrent jusqu'après la Nativité de saint Jean-Baptiste. Ayant ensuite repris la mer, ils traversèrent la ville maritime des Sarrasins que l'on nomme Tharratas (¹), puis ils allèrent, à neuf ou douze milles, au château d'Archa (²), où résidait un évêque grec et où ils prièrent selon leur coutume. Continuant leur route à pied, ils trouvèrent, à 12 milles plus loin, la ville phénicienne d'Emessa (ou Edissa) (³), que rendent célèbre le tombeau de l'apôtre saint Thomas et la lettre que le Sauveur écrivit au roi Abagarus (⁴) ; ils y admirèrent l'église que sainte Hélène fit élever en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Longtemps la tête du saint fut cachée dans cette ville où on l'avait apportée de Jérusalem.

Willibald avait alors avec lui sept coreligionnaires. Les Sarrasins, les entendant parler une langue inconnue et voyant leurs costumes étrangers, les prirent pour des espions et les conduisirent devant un habitant âgé et riche qui, après les avoir interrogés, dit « qu'il avait souvent vu venir d'autres hommes du même pays et de la même religion, et que ces hommes n'avaient jamais fait aucun mal et voulaient seulement accomplir leur loi. » Ce témoignage n'empêcha point cependant qu'on ne les jetât en prison. Mais Dieu, pour qui rien n'est fermé, permit qu'un certain marchand se sentît ému de pitié au récit de leur infortune. Il leur fit porter une nourriture abondante, leur envoya son fils qui les conduisit au bain et les ramena en prison : lui-même les alla chercher le jour du repos et les conduisit à l'église ainsi qu'au marché public, et il insista pour leur acheter tout ce qui pourrait leur faire plaisir ; et, lorsqu'ils étaient ainsi dehors, un grand nombre d'habitants accouraient et s'arrêtaient, parce qu'ils étaient jeunes, beaux et bien vêtus (⁵). Cependant leur incarcération se prolongeait. Par bonheur, un Espagnol vint causer avec eux dans leur prison : il avait un frère qui était domestique de chambre du roi des Sarra-

(¹) Tortose.

(²) Aujourd'hui Tell'Arka.

(³) Les anciens appelaient cette ville *Emesa* et ses habitants *Emiseni* (Pline, *Nat. Hist.*, VIII, 23, et Strabon, liv. XVI, p. 735). Émèse, Hems, est située dans une agréable plaine, au bord d'un ruisseau qui descend de l'Ase. Pococke a publié dans son tome II, p. 136, pl. XXII, un petit monument sépulcral antique d'Émèse consacré, dit la tradition, à Caïus César.

(⁴) « Un roi nommé Abagarus, qui avoit son règne delà le fleuve de Eufrates, étant vexé d'une maladie incurable par art humain, et entendant du nom de Jésus et des choses merveilleuses qu'il faisoit, par une lettre qu'il lui écrivit humblement, lui requit qu'il lui plust envoyer quelqu'un devers lui pour le guérir de sa maladie. Et jacoit que pour l'heure notre Seigneur voulsist différer sa guérison. Toutefois il fut digne d'avoir réponse de lui par lettre, par laquelle lui écrivoit que bientôt après il obtiendroit ce qu'il désiroit. Et après la résurrection et l'ascension de notre Seigneur, saint Thomas l'apôtre, par divine admonition, envoya un de ses LXX disciples, nommé Thadéus, à la cité de Édisse, pour prêcher l'Evangile et la parole de Dieu et pour accomplir la promesse que notre Seigneur avoit faite. Lesquelles choses avons trouvées aux archives publiques d'icelle cité de Édisse, en laquelle régnoit ledit Abagarus, entre les Écritures contenant les gestes dudit roi. Et afin que la vérité soit plus évidente, nous insérons les mots des deux épîtres translatées de la langue syrienne. S'ensuit la teneur de la lettre que écrivit le roi Abagarus à Jésus, envoyée par un sien courrier nommé Ananias en Jérusalem :

« Abagarus, fils de Vehame-Toparche (c'est-à-dire prince et gouverneur de sa terre natale), à Jésus bon Sauveur, qui » est apparu aux parties de Jérusalem, salut.

» Ta renommée est parvenue jusqu'à mes oreilles, et des guérisons que tu fais, que sans aucunes médecines ne herbes, » telles choses par toi se font, et que par parolles tant seulement tu fais voir les aveugles, aller les boiteux, guérir les ladres, » et que tu chasses les mauvais esprits et les diables, et par effet, que tu guéris tous ceux qui ont été vexés de longue ma- » ladie, et aussi que tu ressuscites les morts. Lesquelles choses ayant entendues de toi, je pourpense en mon entendement » de deux choses l'une : ou que tu es Dieu et es descendu du ciel pour faire ces choses, ou que tu es fils de Dieu, qui ainsi » le fais. A cette cause, je t'ai bien voulu écrire et prier que tu veuilles prendre la peine de venir jusqu'à moi pour me guérir » d'une maladie que j'ai déjà longtemps endurée. Que j'ai aussi entendu que les Juifs murmurent contre toi et te guettent. » Or j'ai une cité qui est petite, mais elle est honnête et suffisante pour nous deux. — ABAGARUS. »

» Suit la teneur de la réponse que fit Jésus par Ananias, le courrier, au toparche Abagarus :

» Tu es bien heureux d'avoir cru en moi sans m'avoir vu. Car il est écrit de moi que ceux qui me voient ne croiront pas » en moi, mais ils croiront en moi ceux qui point ne me verront, et vivront. Au regard de ce que tu m'as écrit que je volsisse » aller vers toi, il est nécessaire que j'accomplisse ici tout ce qui a été écrit de moi, et après que je l'aurai accompli, que » je m'en retourne vers Celui qui m'a envoyé. Mais après mon ascension, je t'enverrai quelqu'un de mes disciples qui gué- » rira ta maladie, et donnera vie à toi et à ceux qui sont avec toi. » (Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. Iᵉʳ, p. 13 et 14, traduit par le président Cousin ; Paris, 1639.)

(⁵) Il n'était pas ordinaire que les pèlerins eussent de beaux vêtements. En général, ils se montraient extrêmement humbles dans tout leur extérieur ; ils se rasaient la tête et laissaient pousser leur barbe en signe de pénitence. Du reste, ils ne commencèrent à adopter un costume particulier que vers l'époque des croisades. (Voy. Orderic Vital, l. VIII ; *Recueil des historiens de France*, t. XII, p. 637.)

sins, nommé Mirmumnus (¹); grâce à l'entremise de ce frère et aussi à la bonne volonté d'un marin qui avait navigué avec les pèlerins depuis Chypre, il obtint du roi une audience. Le roi lui demanda d'où étaient ces hommes qu'on avait emprisonnés. L'Espagnol répondit : « Ces hommes sont venus de la contrée où le soleil se couche; nous ne connaissons point de terre plus éloignée : au delà il n'y a que de l'eau. » Le roi répondit : « Pourquoi les punir? Ils n'ont point péché contre nous; donnez-leur la liberté et laissez-les partir. » Les pèlerins se hâtèrent de mettre à profit cet ordre et allèrent à Damas, qui est éloigné de 100 milles et où repose saint Ananias (²). Cette ville est en Syrie. A 2 milles de là, on avait bâti une église sur le lieu où saint Paul s'était converti. Ils entrèrent ensuite en Galilée et visitèrent l'église de Nazareth, construite au lieu où l'ange Gabriel apparut à sainte Marie (³); l'église de la ville de Cana, qui est très-grande (⁴) et où l'on voit une des six amphores que le Seigneur ordonna d'emplir d'eau et qui ensuite versèrent du vin; ils y restèrent un jour. De là ils allèrent au mont Thabor, où eut lieu la transfiguration du Seigneur (⁵). A cet endroit est un monastère d'hommes dont l'église est consacrée au Seigneur, à Moïse et à Élie. Les habitants appellent ce lieu Agemons (⁶). Les pèlerins descendirent ensuite à la ville de Tibériade, qui est au bord de la mer, à l'endroit où le Seigneur et Pierre marchèrent sur les flots (⁷). On compte dans cette ville beaucoup d'églises et une synagogue de juifs.

(¹) Nom de la dignité pris pour un nom propre. *Emir-al-Mumenin* veut dire « émir des croyants, » comme *Emir-al-Moslimin* (d'où les Européens avaient fait *Miramolin)* signifie « émir des musulmans. »

(²) « La ville moderne de Damas ne renferme pas un seul monument de quelque intérêt; mais on montre encore au voyageur chrétien divers lieux que la tradition a consacrés, et qui se rattachent à la résidence de Saul (saint Paul). Dans une rue qui court de l'est à l'ouest, est une petite grotte ou caveau contenant un autel chrétien et un lieu de prière pour les Turcs. On dit que c'était là la maison de Judas où Saul reçut les enseignements d'Ananius. A un quart de mille environ de la porte Orientale, il y a une place que l'on désigne comme ayant été le lieu de sa conversion. Chaque année, les chrétiens de Damas vont en procession réciter sur cette place déserte l'histoire de la conversion de saint Paul. » (G. H.)

On rencontrait, entre Damas et le mont Liban, une chapelle sur le lieu où Caïn avait tué Abel. Bertrandon de la Brocquière vit cette maison de Caïn en 1433. Il raconte que Caïn, après son crime, se réfugia dans le pays de Nodou-Naïd, et fonda la ville d'Amuhla, pays et ville qu'on n'a jamais marqués sur aucune carte. *(Voyage de Bertrandon de la Brocquière*, manuscrit de la Bibliothèque impériale.)

(³) Voy. sur Nazareth, p. 62.

(⁴) On montrait aussi à Cana le lit sur lequel Jésus-Christ s'était placé au repas de noces. Saint Antonin raconte que, lorsqu'il visita Cana, il se coucha lui-même sur ce lit et y inscrivit les noms de ceux qu'il aimait.

Cana est à 4 lieues est-sud-est de Saint-Jean d'Acre. Vers 1283, on montra au dominicain Brocard la place qu'occupaient les six amphores et la salle du festin.

Mathéus Radérus a disserté longuement sur les urnes de Cana. Il soutient que c'étaient de larges pierres creusées, carrées à leur partie inférieure, et que leur forme était celle d'un sépulcre, terme dont il s'est servi sans doute pour éviter l'allusion à une auge. De sa discussion il conclut qu'on avait bien pu renverser un de ces vases et en faire un autel dans l'église de Cana. *(Matth. Raderi ad Martialis epigrammata*, etc.; Mayence, 1627, in-fol., et Bavaria-Sancta, t. II.) — La tradition que le dessin de M. Léon de Laborde rappelle (voy. p. 80) n'a aucun fondement sérieux.

(⁵) Le mont Thabor est situé à l'est de Nazareth : vu d'en bas, il paraît se terminer à pic; mais arrivé à son sommet, on y trouve une plate-forme ovale d'un mille de circonférence. De ce point, on jouit d'un spectacle magnifique; on découvre : à l'est-nord-est, le lac de Nazareth, la montagne du sermon, la plaine des pains et des deux poissons, Cana, et, au loin, la Méditerranée; à l'est, la vallée du Jourdain; au sud, l'immense plaine d'Esdralon, dans la direction de Jérusalem; au sud-ouest, le mont Carmel; au nord-est, l'Hermon, le sommet le plus élevé de la chaîne de l'Antiliban.

Les Arabes nomment cette belle montagne, toute de pierre calcaire, ***Jebel-el-Tûr***. Elle ne s'élève que d'environ mille pieds au-dessus de la plaine. Les débris de construction que l'on voit à son sommet appartiennent à différents âges, et la plupart sont celles d'anciennes forteresses. Au sud-est, au point le plus élevé parmi les ruines, est une petite voûte sur laquelle les moines latins de Nazareth viennent célébrer tous les ans une messe en mémoire de la transfiguration. Les moines grecs célèbrent le même événement dans les restes d'une église, au nord de la plate-forme. C'est dans les écrits de Cyrille de Jérusalem, au milieu du quatrième siècle, que le mont Thabor est pour la première fois indiqué, d'une manière explicite, comme le lieu de la transfiguration (Cyrill., *Hierosol. Cat.*, XII, 16, p. 170, ed. Touttée). Saint Jérôme mentionne le fait deux fois, en passant. Il est remarquable qu'aucun passage des évangélistes n'autorise cette tradition. D'après Reland et plusieurs autres écrivains très-circonspects, il y aurait plutôt lieu de placer la scène de la transfiguration vers le nord du lac, et à peu de distance de *Cæsarea Philippi*. E. Robinson ajoute, comme preuve de l'erreur propagée par la légende, que le sommet du Thabor, longtemps après et depuis la vie et la mort de Jésus-Christ, était entièrement couvert par une ville fortifiée *(Biblical Researches*, t. III, p. 222).

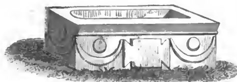
(⁶) C'est-à-dire *mont Sacré*, comme le mont Athos. Le monastère était soumis à la règle de Cluny au temps de Pierre le Vénérable.

(⁷) Le lac de Tibériade, appelé aussi mer de Chinnereth, mer de Galilée, lac de Génézareth, et aujourd'hui lac Tabaria; sa longueur est d'environ 15 milles, et sa largeur de 6 à 9. (Voy p. 60, note 3.)

C'est là que le Jourdain passe à travers la mer [1]. En continuant de marcher le long de la mer, ils traversèrent le bourg de Magdla, où habitaient Lazare et ses sœurs [2], et celui de Capharnaüm [3], où le Seigneur ressuscita la fille du prince. Là étaient un édifice et un mur élevé, où les habitants disaient



Une Vue à Cana, les amphores enfouies à fleur de terre, suivant une tradition. — D'après M. Léon de Laborde. (Voy. la note 1 de la p. 79.)



Sarcophage de Cana. — D'après M. de Saulcy.



Bas-relief représentant un chandelier trouvé à Tibériade. — D'après M. de Saulcy.

que Zébédée était enseveli avec ses fils Jean et Jacob. Plus loin, ils rencontrèrent Bethsaïde, patrie de Pierre et d'André [4] : une église est bâtie sur l'emplacement de leur maison. Ils y passèrent une nuit et

(1) Ce n'est pas à Tibériade, dit Canisius, mais c'est à Capharnaüm que le Jourdain se jette dans le lac de Génézareth. (Voy. p. 60, note 2.)

(2) Magdala, où l'on suppose qu'était Marie-Madeleine. (Voy. la carte, p. 32.)

(3) Capharnaüm, sur le bord du lac de Tibériade. Jésus-Christ avait fait en ce lieu sa résidence ordinaire; on l'appelait sa ville.

(4) Bethsaïde de Galilée, près de Capharnaum et de Corozaïn. Il y avait une autre Bethsaïde, appelée aussi Julias, sur la rive nord-est du lac.

allèrent ensuite à Corozaïs, où le Seigneur guérit les possédés et fit entrer le diable dans un troupeau de pourceaux ([1]). Après avoir prié en ce lieu où était une église chrétienne, ils allèrent par un chemin dif-



Le mont Thabor.

ficile vers les deux fontaines Jor et Dan qui sortent du mont Phamas, à deux extrémités de la ville nommée dans l'Évangile la Césarée de Philippe, et chez les Phéniciens Panéada ou Phaniada ([2]). Les ruisseaux qui coulent de ces deux sources se réunissent à peu de distance de la ville et forment le Jourdain. Les pèlerins passèrent une nuit entre ces fontaines et burent du lait caillé que leur donnèrent les bergers; il y avait là des troupeaux tous de même couleur, dont le dos est très-long, les jambes courtes, les cornes longues et droites, et qui, en été, pendant les grandes ardeurs du jour, vont plonger dans les

([1]) Jésus-Christ adressa des reproches à Corozaïn, ainsi qu'à Capharnaüm et à Bethsaïde, à cause de l'indifférence avec laquelle elles avaient vu ses miracles. (Saint Matthieu, XI, 21.)

([2]) Sur le plan de Dreydenbach, la source Jor est marquée au bas du mont Liban, du côté d'Azor. La source Dan est plus près de Césarée.

Il faut chercher les véritables sources du Jourdain beaucoup plus haut. La principale est marquée, sur la carte très-développée de l'expédition américaine, à peu près au nord-ouest du mont Hermon, au-dessus de Hasbeiya, non loin du Léontes, à 33° 27′ de latitude, et à 35° 4′ de longitude est de Greenwich (33° 21′ de Paris).

étangs leur corps entier à l'exception de la tête [1]. Ce fut à Césarée que la clef du ciel fut donnée à saint Paul. Willibald et ses compagnons virent dans l'église une statue du Christ, au pied de laquelle pousse une herbe merveilleuse qui, toutes les fois qu'elle grandit jusqu'à la frange de la robe du Seigneur, acquiert la vertu de guérir de tous les maux [2].

A un mille de Césarée, les voyageurs se baignèrent à l'endroit où le Seigneur reçut le baptême et purifia ainsi les eaux jadis souillées du déluge [3]. Une chapelle, dont les colonnes sont en pierre, s'élève au-dessus de ce lieu qui aujourd'hui est à sec. Willibald alla ensuite à Galgala, où l'on voit une petite église en bois où les enfants d'Israël déposèrent douze pierres apportées du lit du Jourdain en souvenir de leur transmigration. De là, ils vinrent à Jéricho qui est à 7 milles du Jourdain. Il y avait là autrefois une source inutile : le prophète Élie la sanctifia et en fit couler l'eau, qui depuis ce temps fertilise toute la campagne [4].

Non loin est l'endroit où le Jourdain perd son nom et confond ses eaux avec celles de la mer Morte; ils visitèrent le monastère de Saint-Eustache, situé à égale distance de Jéricho et de Jérusalem, et ils arrivèrent enfin à Jérusalem, où a été découverte la sainte croix du Seigneur [5]. Sur le lieu même où fut trouvée cette croix et que l'on appelle le Calvaire, on a construit une église. Le Calvaire était autrefois hors de la ville; mais, quand sainte Hélène eut découvert la sainte croix, elle le fit comprendre dans l'enceinte de Jérusalem. On a élevé trois croix en dehors de l'église, du côté de l'orient, sous un porche, en mémoire de la sainte croix du Seigneur et de ceux qui ont été crucifiés avec lui. Auprès est le jardin où était le sépulcre du Sauveur. Ce sépulcre était taillé dans la pierre; la pierre est carrée et se ter-

(1) Quels sont les animaux que décrit ainsi Willibald? Dans les deux relations de son voyage, on trouve qu'ils ont ces deux mêmes caractères : « le dos long, les jambes courtes; » la nonne seule dit qu'ils sont tous de la même couleur. Quant aux cornes, la nonne s'exprime en ces termes : *Magnis cornibus creati* (on suppose qu'il faut lire *erectis*); l'auteur anonyme écrit : *Proceris cornibus*. De ces rédactions semble ressortir l'idée de cornes droites, longues, saillantes. Les deux biographes s'accordent également à rapporter la particularité que ces troupeaux se plongeaient dans l'eau pendant les chaleurs de l'été, la tête seule dehors. C'est une habitude du buffle, et l'on trouve ce mammifère dans la Palestine; elle paraîtrait extraordinaire, par exemple, pour la chèvre. La chèvre de Mambré, ou chèvre mambrine, est presque toujours d'un rouge clair; elle a le corps long, mince, élancé, le chanfrein droit ou même un peu concave, mais les cornes assez courtes et rabattues en demi-cercle. Les chèvres, les bœufs, les brebis, les chameaux, étaient la principale richesse des patriarches. Les meilleurs bœufs étaient ceux du pays de Basan et de la plaine de Saron, entre Yâfa et Lydda.

(2) C'était là que Jésus-Christ avait guéri une femme du flux de sang. Devant la porte de cette femme, sur une éminence, on avait élevé un groupe en bronze représentant Jésus-Christ debout et imposant les mains à la malade agenouillée. Julien l'Apostat ayant substitué sa statue à celle de Jésus-Christ, cette figure fut frappée de la foudre et brisée. Les débris de l'ancienne statue, recueillis par les chrétiens, furent plus tard réunis et placés dans l'église de Césarée.

Voici ce que dit Eusèbe (liv. VII, ch. 9) : « La femme qui fut guérie de flux de sang par notre Seigneur (saint Luc, VIII, 43 et suiv.) était de cette cité, et on montre encore aujourd'hui sa maison. Et au-devant de la porte, en un lieu éminent, une colonne sur laquelle est l'image de cette femme de cuivre à genoux, estendant ses mains comme pour faire quelque humble requête, à l'encontre d'une autre image aussi de cuivre, en forme d'homme habillé d'un habillement long, qui tend la main à la femme. Et au pied d'icelle statue croît du pilier une certaine herbe étrange, laquelle en croissant monte de contremont. Et dès qu'elle est crue jusques à la fimbrye (frange) dudit habillement, a merveilleuse vertu contra toutes les maladies, en prenant quelque petite partie d'icelle et buvant avec de l'eau. Mais elle n'a aucune vertu jusqu'à ce qu'elle ait touché ladite fimbrye en croissant naturellement. Et dit-on que cette statue avait été faite à la substance de notre Seigneur, laquelle y étoit encore de notre temps. Et je l'ai vue de mes yeux. » (Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, chap. 9, traduit par messire Claude de Seyssel, évêque lors de Marseille, et depuis archevêque de Turin.)

(3) Quelquefois les pèlerins y étaient attaqués et maltraités par les Sarrasins. Ce fut ainsi que saint Uldéric, surpris par une bande armée, n'eut pas le temps de se couvrir de ses vêtements, et prit la fuite avec ses compagnons. On a vu page 57, note 2, qu'aujourd'hui même il ne faut pas se baigner dans le Jourdain sans précaution.

(4) Les habitants de Jéricho dirent à Élisée : « Seigneur, la demeure de cette ville est très-commode, comme vous le voyez vous-même; mais les eaux y sont très-mauvaises, et la terre est stérile. » Élisée leur répondit : « Apportez-moi un vase neuf et mettez-y du sel. » Lorsqu'ils le lui eurent apporté, il alla à la fontaine et il y jeta ce sel en disant : « Voici ce que dit le Seigneur : j'ai rendu ces eaux saines, et elles ne causeront plus ni mort, ni stérilité. » Ces eaux devinrent donc saines. (*Rois*, liv. IV.)

Cette fontaine est la seule que l'on trouve près de Jéricho. Les Arabes l'appellent *A'in-es-Sultân*. Elle sort du pied d'un groupe de monticules semblable à un tumulus, à un mille environ du mont de la Quarantaine, et à trente-cinq minutes ou deux milles du village, au nord-ouest. Le ruisseau qui en descend, dans la direction du village, après avoir arrosé plusieurs champs, grossit et devient assez large pour faire tourner un moulin.

(5) Chaque pèlerin payait une pièce d'or en entrant à Jérusalem; on le logeait dans l'hôpital des Amalfitains, ou chez des chrétiens, ou chez des infidèles.

mine en pointe [1]; à son sommet est une croix, et le tout est couvert par un admirable édifice; à cette pierre, du côté de l'orient, est une porte par laquelle on entre dans le sépulcre pour prier. A l'inté-



Fontaine de Jéricho [2]. — D'après Doussault.

rieur est un espace creux dans lequel gisait le corps du Seigneur: l'on y a placé quinze coupes d'or pleines d'huile qui brûle et éclaire jour et nuit; cette voûte est, du côté du nord, dans l'intérieur du sépulcre et à droite de celui qui entre. Devant la porte est une pierre carrée faite à l'image de celle que l'ange avait enlevée pour ouvrir le tombeau.

Vers la fête de Saint-Martin, Willibald tomba malade, et il ne fut guéri que dans la semaine qui précéda Noël. Alors il alla prier dans l'église que l'on appelle Sainte-Sion et qui est au milieu de Jérusalem. Il visita aussi le portique de Salomon. Là est la piscine autour de laquelle sont toujours de pauvres malades qui attendent le moment où l'ange vient agiter l'eau, et dès qu'ils la voient agitée, c'est à qui d'entre eux s'y plongera pour obtenir sa guérison. C'est là que Dieu a dit au paralytique : « Lève-toi, emporte ton lit et marche [3]. »

Willibald dit qu'il y avait à la porte de la ville une grande colonne surmontée d'une croix en mémoire du miracle suivant : Les onze disciples portaient le corps de sainte Marie à Jérusalem, et ils étaient arrivés à cet endroit lorsque les Juifs sortirent et s'élancèrent vers la civière pour s'emparer du corps; mais les bras impies de ceux qui touchèrent à la civière y restèrent attachés, étendus et roides, jusqu'au moment où Dieu, apaisé par la prière des apôtres, leur permit de se mouvoir et de se retirer. Les anges descendirent et, enlevant le corps de sainte Marie des mains des apôtres, la portèrent au ciel.

(1) Sur cette église et les trois croix, voyez la relation d'ARCULPHE, p. 38.

(2) Les eaux sont reçues dans un bassin de pierre, d'où s'échappant en une large nappe, elles se divisent en plusieurs petits ruisseaux qui, après avoir arrosé quelques pièces de terre cultivées, vont se perdre dans une plaine de sable. (G. R.)

(3) En entrant à Jérusalem par la porte Saint-Étienne, immédiatement à l'entrée de la ville, on trouve, à gauche, une petite rue qui conduit à *Haram-Shereef*, ou grande mosquée située près de la porte *Sette-Meriam*. Dans le haut est un réservoir profond, qui a 120 pieds de long sur 40 de large; sa profondeur est de 10. Ce réservoir se trouve actuellement desséché. Des buissons de oopals et des herbes croissent dans le fond et sur ses bords. Dans le côté oriental, on voit quelques arcades aujourd'hui murées. C'est évidemment le plus ancien monument de Jérusalem. Tous les voyageurs s'accordent à dire que c'est la piscine de Bethesda, où se passa la scène du paralytique dont parle saint Jean. Les Arabes l'appellent *Birket-el-Serai* (l'étang du palais). (G. R.)

Le saint voyageur descendit dans la vallée de Josaphat, qui est près de Jérusalem, du côté de l'orient. Dans cette vallée est l'église de Sainte-Marie, et dans cette église un sépulcre où la mère du Seigneur n'est



Chapelle Sainte-Hélène, sous le Calvaire. — D'après Doussault.

point ensevelie, mais qui est seulement consacré à sa mémoire. Après avoir prié, Willibald alla sur le mont des Oliviers qui est près de la vallée du côté de l'orient, la vallée étant entre cette montagne et Jérusalem. Sur ce mont des Oliviers, on voit d'abord une église construite à l'endroit où le Seigneur pria avant sa passion et dit à ses disciples : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » Une autre église s'élève au sommet de la montagne, à la place où le Seigneur monta au ciel ; et, au milieu de l'enceinte, sur un beau monument de bronze sculpté, de forme carrée, est une petite lampe de verre entourée de tous côtés afin qu'elle puisse brûler toujours, soit qu'il fasse beau temps, soit qu'il pleuve, car cette église n'a ni plafond ni toit ([1]). On voit aussi intérieurement deux colonnes contre le mur au septentrion et le mur au midi ; elles ont été élevées en mémoire des deux hommes qui dirent : « Galiléens, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ([2]) ? » Quiconque peut se glisser entre ces colonnes et le mur a l'absolution de ses péchés.

Willibald alla ensuite à l'endroit où l'ange apparut aux pasteurs en leur disant : « Je vous annonce

([1]) Voyez dans la relation d'Arculphe, p. 48.

([2]) Jésus n'était déjà plus visible ; mais les apôtres levaient encore les yeux dans une douce extase ; tout à coup deux

un grand sujet de joie. » De là il vint à Bethléem, à 7 milles de Jérusalem. Le lieu où le Christ est né était jadis une grotte souterraine : on voit maintenant, en cet endroit, une maison carrée taillée dans



Sainte Hélène découvrant la vraie croix. — D'après une miniature d'un manuscrit grec du neuvième siècle conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

la pierre et entourée de fossés. Cette maison est enfermée dans une église qui a la forme d'une croix. On a élevé un autel au-dessus de l'endroit où est né le Seigneur, et l'on a fait aussi un autre petit autel que l'on porte à volonté dans l'intérieur de la grotte lorsque l'on veut y célébrer la messe (²).

De là les voyageurs se rendirent à une grande ville nommée Thequa ou Thecua (³), où Hérode fit mettre à mort les petits enfants. Là est une église où est enseveli un des prophètes. Ensuite ils entrèrent dans la vallée Laura (⁴), où est un grand monastère dans lequel repose saint Saba ; les moines ont de petites cellules creusées çà et là dans la montagne qui entoure la vallée.

Willibald alla ensuite au lieu où Philippe baptisa l'eunuque ; il y a là une petite église dans une grande vallée, entre Bethléem et Gaza. Les voyageurs se rendirent à Gaza (⁵); comme on célébrait, à l'église Saint-Matthias, les saints offices avec une grande solennité, Willibald perdit tout à coup la vue. Ils allèrent ensuite à Saint-Zacharie prophète (non pas le père de Jean, mais un autre prophète); puis au château d'Aframia (⁶), où sont ensevelis les trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob, avec leurs épouses.

anges leur apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée (les apôtres étaient pour la plupart nés dans cette province), pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu monter. » (Act. I, 11.)

(¹) Voy. aussi la gravure qui reproduit cette miniature, p. 632 du t. II de l'*Imperium orientale*, sive *Antiquitates Constantinopolitanæ*, opera et studio D. Anselmi Bandari etc.; Paris, 1711, 2 vol.

(²) Voy. p. 51. La chapelle souterraine de la Nativité, qui est la grotte ou l'étable primitive, mais que l'on a agrandie pour les besoins du service religieux, a environ 13 pas de long sur 4 de large. La voûte est restée dans son état naturel ; les murs intérieurs et les pavés sont ornés de marbre ; la crèche véritable a été transportée à Rome, sous Sixte-Quint ; elle est dans une chapelle de l'église *Santa-Maria-Maggiore*.

(³) A six milles romains sud-est de Bethléem. C'est la patrie du prophète Amos.

(⁴) Le mot grec *laura* signifie place, rue, groupe, et s'est appliqué aux associations monastiques.

(⁵) Gaza est située sur un monticule, à une journée et demie de Jaffa, et à environ trois milles de la mer. On y trouve encore quelques débris de colonnes de granit gris.

(⁶) La double caverne de l'Écriture. Breydenbach dit qu'il y avait en ce lieu une fortification *(munitio)*.

Le nom *Aframia* semble une altération d'Abraham. Ce dernier nom était appliqué à Hébron au temps des croisades. Sæwulf dit, en 1103, que les monuments des patriarches étaient entourés de châteaux forts. (Voy. sur Hébron, la Relation d'ARCULPHE, p. 54, note 4.)

Ils revinrent ensuite à Jérusalem, et, au moment où Willibald entra dans l'église de la Sainte-Croix, il recouvra tout à coup la vue : il avait été aveugle pendant deux mois. Après quelques jours de repos, il fit une excursion dans laquelle il vit l'église de Saint-Georges, dans la vallée de Diospolis, à 10 milles de



Intérieur du couvent de Saint-Saba (¹). — Atlas du *Voyage autour de la mer Morte*, par de Saulcy.

(¹) « La vallée de Saint-Saba est une fissure énorme ouverte entre deux montagnes de oature semblable; au fond du précipice s'étend le lit de cailloux du Cédron, qui s'eo va à la mer Morte. Les flancs de ces montagnes brusquement séparées imiteot, dans certains de leurs replis, la configuration d'un vaste amphithéâtre. Ce sont des rochers qui s'arrondissent en demi-cercle, et qui sout superposés d'uoe manière uniforme comme des gradins. Ailleurs, ils sont percés de cavernes profondes qu'habitent d'immenses volées de pigeons; au moindre bruit qui trouble le silence de ces retraites, ces oiseaux s'envolent par centaines. » (Charles Reynaud, *D'Athènes à Baalbek* ; 1844.)

Le couvent grec fondé par saint Saba est bâti sur les escarpements du flanc droit de cet amas de montagnes. Il se compose de deux masses de constructions, reliées entre elles par deux murs, et placées sur les revers opposés d'un ravin peu profond. L'édifice de droite est destiné au logement des femmes qui viennent visiter le monastère. « Pas une fenêtre, dit M. de Saulcy, n'est percée dans ces hautes murailles, qui ressemblent à celles d'one forteresse ou d'une prisou d'Etat. Une seule petite porte basse et solidement fermée sert d'entrée au couvent. A une vingtaine de pieds, et directement au-dessus, est ouverte une baie étroite. Comme nous avons frappé à la porte, on panier attaché au bout d'une corda descend devant

Jérusalem. Il visita une autre ville où est une église dédiée à saint Pierre, dans le lieu où cet apôtre ressuscita une veuve nommée Dorcas; puis, loin de Jérusalem, au bord de l'Adriatique (1), Tyr et Sidon, séparées par un espace de 6 milles, et Tripoli (2). De là il monta au Liban et alla à Damas, puis à Césarée et à



Le Mont Liban.

nous, reçoit la lettre de recommandation du patriarche, et remonte sans que personne se soit montré. Quelques minutes après, la porte s'ouvre, et nous sommes admis dans le pieux asile. Je renonce à compter les escaliers, les couloirs étroits, les paliers sans nombre, qu'il nous faut traverser avant de nous trouver dans la cour proprement dite du couvent. Rien de plus étrange que cette construction, qui domine d'aplomb le lit déchiré du Kédron. De l'intérieur de l'église, un couloir étroit et très-incliné nous conduit à une ouverture qui débouche sur le Kédron lui-même; une écluse d'une douzaine de pieds, et qu'on retire avec soin derrière soi, conduit dans le lit du torrent; et à gauche du point où l'on descend est une grotte fort basse au fond de laquelle surgit une source froide et très-limpide : c'est la source de saint Saba, le pieux anachorète qui a donné son nom au monastère. — Les deux flancs du Kédron sont formés de véritables murailles de rochers horribles dans lesquels sont percées une foule de grottes inaccessibles aujourd'hui, et dont toutes les entrées sont garnies de murailles en pierres sèches qui démontrent que ces grottes ont été habitées jadis. Par qui? Les moines nous disent : « Par des anachorètes qui, en se retirant du monde, venaient vivre et mourir dans le désert. » Les musulmans croient qu'il y avait autrefois en ce lieu une ville antique des Juifs. M. de Saulcy suppose que ces retraites furent habitées par les esséniens. « Partout, ajoute ce voyageur, le roc se montre avec une épouvantable nudité; on n'aperçoit pas une tache de gazon, de quelque côté que l'on se tourne, mais des rochers jonchés de rocailles qui semblent rôties, et cela de près, de loin, toujours. En un mot, le sol est d'une aridité sans égale et d'un aspect qui serre le cœur. » *(Voyage autour de la mer Morte.)*

(1) Erreur qui se trouve dans les deux relations du voyage de Willibald. Il faut lire, au lieu d'Adriatique, mer Syrienne ou Phénicienne.

(2) En Syrie.

Émaüs, bourg de la Palestine que les Romains ont appelé Nicopolis après la destruction de Jérusalem. Willibald y pria dans l'église qui a remplacé la maison de Cléophas et la fontaine qui est dans le carrefour où le Christ lava ses pieds, le jour où il ressuscita, avec ses disciples Lucas et Cléophas. Enfin, il rentra à Jérusalem où il passa tout l'hiver; après quoi il se rendit à Ptolémaïde ([1]), qui est à l'extrémité de la Syrie. Il y fut malade et y séjourna pendant le carême. Ses compagnons désiraient obtenir du roi des Sarrasins Mirmumnus ([2]) une autorisation de voyager; mais ce roi avait fui hors du pays. Les pèlerins allèrent alors à Émessa, et le gouverneur leur donna des lettres dont chacune ne pouvait servir qu'à deux personnes à la fois; ils ne pouvaient donc voyager que deux à deux : ils trouvèrent ainsi plus facilement de la nourriture. Après être revenus une quatrième fois à Jérusalem, en traversant Damas, et y avoir encore séjourné quelque temps, ils allèrent à l'ancienne Samarie, que l'on appelle le château Sébastia ([3]) : c'est là que sont les tombeaux de saint Jean-Baptiste, d'Abdias et du prophète Élisée ([4]). On a élevé une église au-dessus du puits devant lequel le Seigneur demanda à la Samaritaine de lui donner à boire. Ils y virent aussi la montagne sur laquelle les anciens Samaritains priaient et qu'une femme montra au Seigneur en lui disant : « Nos pères priaient sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut prier désormais. » Les voyageurs parcoururent tout le pays des Samaritains jusqu'à leurs frontières, où ils s'arrêtèrent dans une grande ville pour y passer la nuit.

En sortant de cette ville, ils entrèrent dans une vaste plaine couverte d'oliviers. En leur compagnie était un Éthiopien qui avait deux chameaux et une mule, et conduisait une femme à travers la forêt. Tout à coup s'offrit à leur vue un lion horrible ([5]), rugissant et ouvrant la gueule comme pour les saisir et les dévorer. Alors l'Éthiopien leur dit : « Ne craignez rien et allons à sa rencontre. » Ils continuèrent donc à marcher et s'approchèrent du lion; et le lion, par la grâce du Dieu tout-puissant, se dirigea d'un autre côté et les laissa passer. De loin, ils entendirent redoubler ses rugissements, et ils ne doutèrent point que cette affreuse bête ne dévorât beaucoup de ceux qui allaient cueillir les olives.

Ensuite, ils allèrent à une ville située au bord de la mer et que l'on appelle Thalamartha. Plus loin, ils arrivèrent à l'endroit où le mont Liban s'avance jusqu'au rivage et forme un promontoire que domine une tour. Ceux qui n'ont pas de sauf-conduit ([6]) ne peuvent aller au delà, car il y a en ce lieu une garde, et le passage est fermé; on les arrête et on les envoie à la ville de Tyr. Cette montagne est entre Tyr et Thalamartha.

Et alors les voyageurs allèrent de nouveau à Tyr. Pendant son séjour à Jérusalem, l'évêque Willibald

([1]) Acco, Akka, Aké de Strabon et de Scylax (Saint-Jean d'Acre), Ptolémaïs de Pline, Ptolémaïde de Peutinger.

([2]) Voy., sur ce mot, p. 79, note 1.

([3]) Samarie, que les Arabes appellent *Sebustieh*, avait été construite environ 925 ans avant Jésus-Christ, par Omri, roi d'Israël, sur une colline achetée à un habitant nommé Shemer, d'où Samarie. Elle fut la capitale d'Israël pendant deux siècles (jusqu'à l'an 720 avant Jésus-Christ, où Salmanasar emmena les dix tribus sous le roi Hoshéa). Depuis, détruite et rebâtie plusieurs fois, elle dut à Hérode le Grand sa plus grande magnificence, et reçut de lui le nom de Sébaste, en l'honneur d'Auguste. On voit sur le côté méridional de la colline une colonnade qui pourrait être un reste de la ville romaine. Les musulmans devinrent les maîtres de Samarie et de Sichem pendant le siége de Jérusalem. Saint Jérôme parle plusieurs fois de Samarie; mais, dans les siècles suivants, jusqu'aux croisades et jusqu'à Benjamin de Tudèle, Willibald est à peu près le seul qui en ait fait mention.

([4]) Voy. saint Jérôme, dans la Vie de Paule, chap. II.

([5]) « De nombreux passages de la Bible ne nous permettent pas de douter que le lion n'ait existé autrefois dans ce pays, quoiqu'on ne l'y trouve plus à présent. Samson, David et Benaïa, luttèrent avec des lions et les tuèrent; un prophète fut tué par un lion près de Bethel, et un autre près d'Aphek, non loin de Sidon. Les colons que le roi de Syrie envoya à Samarie furent maltraités par les lions. » (S. Munk, *Palestine*, UNIVERS PITTORESQUE.)

([6]) La relation du pèlerinage entrepris en 870 par le moine français Bernard contient quelques détails sur ces sauf-conduits : « A Bari (ville alors au pouvoir des Sarrasins), nous nous procurâmes, dit-il, l'autorisation de naviguer, au moyen de deux lettres dont le texte portait *la description de notre visage*, et exposait au prince d'Alexandrie et de Babylonie (en Égypte) le but de notre voyage. » Arrivé devant Alexandrie, Bernard dut payer six pièces d'or au capitaine du navire pour obtenir d'être débarqué; puis lui et ses compagnons furent obligés, moyennant treize deniers, de se procurer de nouveaux passe-ports, qui, à Babylone (le vieux Caire), ne les empêchèrent pas d'être jetés en prison. Ils furent délivrés au bout de six jours, après avoir de nouveau payé chacun treize deniers; et bien qu'on leur donnât ensuite de nouvelles lettres qui prescrivaient formellement de les laisser circuler sans rien exiger d'eux, ils n'en furent pas moins rançonnés dans la plupart des villes qu'ils traversèrent, et où on les forçait, soit d'acheter une nouvelle lettre, soit de payer l'apposition d'un sceau sur une ancienne. » (*Des Pèlerinages en terre sainte*, etc., 1815.)

avait acheté du baume (¹) et en avait rempli une gourde; puis, ayant coupé un petit tube (²), il l'avait introduit dans la gourde de manière à ajuster parfaitement son extrémité à l'orifice; dans ce tube, il avait versé de l'huile de pierre (³), ensuite il avait bouché la gourde. En arrivant à Tyr, on visita les bagages des voyageurs pour s'assurer s'il ne s'y trouverait point quelque chose de caché. Si l'on y avait découvert ce qu'il était défendu aux voyageurs d'emporter, on les aurait punis et martyrisés (⁴). Lors donc que l'on fit la visite des bagages de Willibald, on ne trouva que sa gourde; on l'ouvrit, et l'on sentit l'odeur de l'huile de pierre qui était dans le tube, mais on ne vit pas le baume qui était sous l'huile.

A Tyr, ils furent obligés d'attendre longtemps le départ d'un vaisseau. Enfin ils s'embarquèrent, et leur navigation dura tout l'hiver, depuis la Nativité de saint André l'apôtre jusqu'à la semaine qui précède Pâques. Ils arrivèrent alors à Constantinople, où les trois saints André, Timothée et Luc l'Évangéliste reposent sous un même autel. Jean Bouche-d'Or a son tombeau en face de l'autel où se tient le prêtre lorsqu'il dit la messe. L'évêque resta deux ans à Constantinople, et il avait dans l'église un siége (⁵) d'où il pouvait chaque jour contempler les tombeaux des saints. Pendant ce séjour, il alla visiter à Nicée, où César Constantin avait autrefois réuni trois cent dix-huit évêques dans un synode, une église toute semblable à celle qui est au sommet du mont des Oliviers (⁶) et dans laquelle sont les images de ces évêques.

Après deux années de navigation, en compagnie des envoyés du pape et de César, ils abordèrent à Syracuse, en Sicile; puis ils allèrent à Catane, et de là à la ville de Reggio, en Calabre. Ils naviguèrent ensuite vers l'île de Vulcain, où est l'enfer de Théodoric (⁷). Ils descendirent dans l'île pour voir ce

(¹) Le baume de la Palestine était très-renommé chez les anciens. (Pline, *Hist. nat.*, liv. XII, chap. 25; Strabon, *Hist.*, liv. XXXVI, chap. 3; Tacite, *Hist.*, liv. V, chap. 6.) Sous Pompée, on porta en triomphe à Rome un baumier de Judée. L'arbuste qui le produisait, haut d'une ou deux coudées, était cultivé surtout dans deux vergers ou jardins célèbres près de Jéricho et d'Engaddi. C'était aux mois de juin, de juillet et d'août que l'on recueillait le baume, en faisant des incisions dans l'écorce à l'aide d'un fragment de pierre ou de verre.

Au douzième siècle, on ne trouvait plus le baumier en Palestine.

Brocard, dominicain (mort vers 1300), raconte, au sujet du baumier d'Engaddi et de Ségor, que la reine Cléopâtre, qui n'aimait pas le roi Hérode, obtint d'Antoine que ce précieux arbrisseau fût transporté en Égypte. « Lorsque j'y étois, » ajoute-t-il, le soudan me fit conduire à la vigne du baume; j'en cueillis beaucoup, et je me baignai dans la source qui » l'arrose, et où l'on dit que la sainte Vierge baigna souvent l'enfant Jésus. Ce baume est cultivé et ne peut être en effet » cultivé que par des chrétiens. »

(²) La queue de la gourde ou calebasse.

(³) De naphte?

(⁴) Jusqu'au quinzième siècle, un chrétien mis à mort en terre sainte ou en pèlerinage, même pour une cause de ce genre, était considéré comme martyr. (Voy. les *Pèlerinages en terre sainte avant les croisades*, par Ludovic Lalanne, 1845, p. 20.)

(⁵) Ou niche *(receptaculum)*.

(⁶) C'est-à-dire sans plafond ni voûte. (Voy. p. 48.)

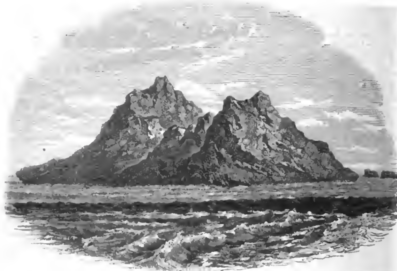
(⁷) « Saint Willibald vit seulement ces flammes épouvantables qui sortent de l'abîme, et sentit la fumée et la mauvaise odeur qui les accompagnent; d'où il put tirer une assez utile méditation sur les tourments de l'enfer, dont assurément la fournaise de Vulcano est la plus vive peinture que nous trouvions dans l'histoire. » *(Année bénédictine*, p. 91, juillet et août 1670.)

La montagne de Vulcano, du temps de Thucydide, 475 ans avant Jésus-Christ, était consacrée à Vulcain, et on l'appelait sainte. Les insulaires croyaient que le dieu avait sa forge et son palais dans cette île. Aristote décrit une ancienne éruption de ce volcan dans son livre des Météores. Polybe a consigné des observations nombreuses sur les cratères de Vulcano. Strabon en cite trois. Diodore, qui était Sicilien, a aussi parlé de ce volcan.

Au moyen âge, les cratères des volcans passaient pour être des centres de l'enfer. Un ermite qui vivait dans l'île de Lipari avait raconté à un ami du pape Grégoire le Grand qu'il avait vu l'âme du roi des Goths Théodoric précipitée dans le cratère de Vulcano.

Parmi les voyageurs modernes qui ont visité et décrit ce volcan, nous citerons : le père Bartoli, en 1646; le professeur d'Orville, en 1727; Guillaume de Luc, en 1757; Dolomieu, en 1781; enfin l'abbé Horace Spallanzani, qui descendit dans le cratère et l'étudia en 1788. « Après le cratère de l'Etna, dit ce savant observateur, je n'en connais point qui soit plus considérable et plus majestueux que celui de Vulcano : sa circonférence a plus d'un mille; l'ouverture en est ovale; son plus grand diamètre est du sud-est à l'nuest. La forme intérieure est celle d'un cône renversé; la hauteur de ses parois intérieures, du sommet à la base, a plus d'un quart de mille... Un hardi Calabrais, relégué à Lipari pour une faute commise à Naples, fut le seul qui voulût descendre avec moi dans le cratère (13 septembre 1788). Le fond était si ardent qu'il me brûlait les pieds : le bruit, sous mes pas, ressemblait à celui d'un fleuve qui coule, ou pour mieux dire au choc d'ondes agitées qui se rencontrent et se brisent réciproquement; des fentes de la terre s'échappaient des sons semblables à ceux d'un soufflet de

que c'était que cet enfer. Willibald voulut monter au sommet, près de l'ouverture, pour regarder à l'intérieur; mais cela lui fut impossible parce que les cendres, s'amoncelant du fond de l'horrible



L'île de Vulcano, à 30 milles nord-est des côtes de la Sicile.

tartare jusqu'aux bords supérieurs, les couvrent et opposent un obstacle aussi insurmontable que les neiges épaisses sur d'autres montagnes. Mais il vit sortir du puits, avec le bruit du tonnerre, une flamme noire et horrible; elle s'élançait avec la fumée à uno hauteur immenso : c'était un spectacle affreux et sublime. Il vit jaillir en l'air avec la flamme, et tomber dans la mer, la pierre ponce dont se servent les écrivains ([1]) : de la mer elle est rejetée sur le rivage, où l'on vient la recueillir pour la transporter dans les villes. A la suite de ces explosions de flammes s'exhalent des vapeurs ignées et fétides effrayantes à voir. Après avoir satisfait leur vue de ce spectacle, ils allèrent par mer à l'église de l'apôtre saint Bartholomé, qui est an bord de la mer, et aux monts que l'on appello Didymes.

Ensuite ils naviguèrent jusqu'à Naples, et ils y restèrent plusieurs jours. Cette ville est le siége d'un archevêque dont l'autorité est très-honorée et très-respectée. Près de là est un château où repose saint Sévère ([2]). Willibald alla ensuite à Capoue, et l'archevêque l'envoya à une autre ville près d'un

forge. Une violente chaleur, une odeur affreuse de soufre, sortaient de toutes parts. Cette plaine se soulevait dans le milieu et formait une espèce de tumeur circulaire dont le diamètre était de quarante-cinq pieds. Le bord de cette tumeur cédait sous mes pas comme un parquet de planches. Je laissai tomber de la hauteur de mon corps un gros morceau de lave, il produisit un bruit souterrain qui dura quelques secondes... Le fond du cratère est couvert, ainsi que les parois, d'une poussière faite des débris de pierres ponces. » (*Voyages dans les Deux-Siciles et dans quelques parties des Apennins*, t. II, p. 122 à 156.)

([1]) La pierre ponce est une roche généralement homogène, à structure celluleuse, et quelquefois tellement légère qu'elle nage sur l'eau. Elle est rude au toucher : elle raye le verre et l'acier, et fond au chalumeau en émail blanc.

Les écrivains du moyen âge se servaient beaucoup de pierre ponce puur effacer et polir le parchemin. Les pierres ponces fondues et lancées par les volcans prennent dans l'air une forme globuleuse qu'elles conservent par leur prumpt refroidissement. Les Liparotes expluitent encore aujourd'hui plusieurs espèces de pierre ponce : l'une sert à polir, les autres à faire des voûtes et des angles de bâtiments. Spallanzani en vit de grandes masses taillées en morceaux près du port. La pierre ponce fournit en effet un excellent moellon, à cause de ses nombreuses cavités dans lesquelles pénètre aisément le mortier.

([2]) Lucullanus, où était situé un monastère ou oratoire en l'honneur de saint Séverin, apôtre des Noriques.

évêque; et cet évêque l'envoya à la ville de Tyanes ([1]), près d'un autre évêque; ce dernier l'envoya à Saint-Bénédict ([2]). On était en automne quand il arriva à ce dernier endroit. Il y avait sept ans qu'il était parti de Rome, et en tout dix ans qu'il s'était exilé de sa patrie.

Le vénérable Willibald, suivi de Diupertus qui l'accompagnait en tous lieux, ne trouva au monastère de Saint-Benoît qu'un petit nombre de moines sous la direction d'un abbé nommé Pétronax. Il les édifia par sa piété, sa sagesse, son langage et sa science : il inspira à tous l'amour et le respect. Pendant la première année il fut chambrier de l'église (sacristain); pendant la seconde, il fut doyen; ensuite il fut quatre ans portier ([3]) du monastère qui est au sommet de la haute montagne, et quatre ans portier du monastère situé au-dessous, vers le fleuve Raphoto ([4]). Après qu'il eut consacré ces dix années à la pratique de la règle sainte de l'ordre de saint Benoît, il se trouva qu'un prêtre espagnol, qui était au monastère, demanda à l'abbé Pétronax l'autorisation d'aller à Rome; Willibald sollicita la même permission, et, l'ayant obtenue, il alla prier prier dans la basilique de Saint-Pierre. Le pape, qui était alors Grégoire III, ayant appris que Willibald était à Rome, le fit venir en sa présence et voulut entendre de sa bouche le récit détaillé de tout ce qu'il avait vu et observé pendant son voyage. Grégoire III fut touché de tout ce que Willibald lui dit ([5]).

En ce temps-là vivait saint Boniface, Anglais de naissance et parent de Willibald, archevêque de Maguntia ([6]), et dont la destinée était de subir un jour le martyre dans la Frise ([7]). Le saint homme cherchait à associer des âmes dévouées et intelligentes à ses efforts pour la propagation de la foi dans la Germanie. Grégoire III, voulant répondre à son désir, annonça à Willibald que son intention était de créer un évêché à Eichstadt ([8]), en Franconie, sur les limites de la Bavière, dans la circonscription de Mayence, et de lui conférer la dignité et l'autorité d'évêque, afin qu'il eût le pouvoir de seconder Boniface dans ces contrées. Willibald fut extrêmement troublé de ce changement inattendu dans sa destinée; il avait souhaité de passer le reste de ses jours dans la paix de la vie monastique; mais il lui était impossible de ne pas se soumettre à la volonté du souverain pontife. Il quitta donc Rome, s'arrêta à Lucques

([1]) *Teanum sidicinum*, aujourd'hui *Teano*, dans la province de la Terre de labour.

([2]) Au monastère du mont Cassin, où l'on suivait la règle de saint Benoît (*Benedictus*). Ce monastère avait été fondé l'an 529, sous le pape saint Félix IV de Bénévent, sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon. Soixante ans après, Zollon, duc de Bénévent, le détruisit de fond en comble; mais, au huitième siècle, il avait été réparé par les princes lombards et rétabli par le pape Grégoire II. Les Sarrasins le ravagèrent encore vers la fin du neuvième siècle.

([3]) On pourrait s'étonner que le doyen Willibald fût devenu portier du couvent, si l'on ne lisait dans la règle de saint Benoît que la garde de la porte devait être confiée à un homme sage et expérimenté. (*Regula*, ch. 66.)

([4]) Peut-être Rapido. (Voy. Angelus de Nuce, dans les notes de la *Chron. casin.*, liv. Ier, ch. 5.)

([5]) Dans le second volume de la *Bavaria sancta*, par Mattheus Raderus, de la société de Jésus, CIↃ IↃI XXIV, on voit à la page 93, en tête d'une biographie de Willibald fort abrégée, une très-belle estampe de Raphaël Sadeler représentant le saint voyageur et d'autres pèlerins devant le pape. Willibald est beau, jeune, vêtu d'un élégant costume de pèlerin; il porte la coquille emblématique à son chapeau; il s'agenouille, le pape descend de son siége pour l'embrasser et le relever. Nous n'avons pas jugé qu'il y eût lieu de reproduire cette planche, parce qu'elle n'est qu'une agréable composition du seizième siècle et ne peut être considérée, en aucune manière, comme une image exacte des costumes du huitième siècle. Dans le même ouvrage, on trouve des scènes de la vie du frère et de la sœur de Willibald.

([6]) *Mogontiacum*, *Mogantia*, *Magontia*, Mayence.

([7]) Le nom saxon de saint Boniface est Winfrid ou Winfreth. Né vers l'an 680, à Crediton ou Kirton, dans la circonscription du Devonshire, il entra, jeune encore, au monastère d'Escancester ou Exeter, sous la direction du saint abbé Wolphard. Il fut ensuite envoyé au monastère de Nutcell, gouverné par Winbert. En 716 il alla prêcher l'Évangile dans la Frise. Repoussé une première fois, il revint de nouveau, après avoir reçu des pouvoirs spéciaux de Grégoire II, pour enseigner le christianisme dans la Bavière et dans la Thuringe. Il fit deux autres voyages à Rome. Grégoire le nomma archevêque et primat de toute l'Allemagne. Ce serait en 751 que Pépin lui aurait donné l'évêché de Mayence, érigé en métropole à cette occasion par le pape Zacharie. En 754, il choisit pour son successeur à cet évêché saint Lulle, d'abord moine de Malmesbury. Il continua son œuvre de propagande et fut massacré, avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 juin 755, dans un champ où il donnait la confirmation aux néophytes, près de Dokem, Dokkum ou Dockinga, à six lieues de Leeuwardeo, dans la Frise occidentale.

([8]) Eichstædt, Eichstadt, Eisted, Eistet, *Eistadium*, *Aichstadium* (chênes coupés), quelquefois désignée par les noms de Quercopolis, Dryopolis (ville des chênes), située dans la Bavière (l'ancienne Norique, entre la Rhétie et la Pannonie), cercle de la Regen, à 62 kilomètres sud-ouest de Ratisbonne.

On donne quelquefois aux évêques d'Eichstadt le surnom *aureatenses*, parce qu'à la place d'Eichstadt s'élevait autrefois une ville *dorée*, c'est-à-dire belle, et qui avait été détruite par les Huns.

où son père avait été enseveli, traversa Ticinum ([1]), Brixia ([2]), puis la Carinthie. Il passa ensuite une semaine près du duc de Bavière Odilon, une autre semaine près de Suitgarius ([3]) qui le conduisit vers saint Boniface, à Linthrath. Boniface invita Willibald à se rendre à Eichstadt pour examiner comment il pourrait s'y plaire et s'y établir. Cette terre, donnée à Boniface par Suitgarius pour la rédemption de son âme, était encore tout à fait déserte ([4]), et l'on n'y voyait d'autre édifice qu'une petite église ([5]) sous l'invocation de sainte Marie. Guidé par Suitgarius, Willibald fit choix d'un emplacement, et ce fut là que bientôt saint Boniface consacra Willibald au saint ministère ([6]), le 11 août, fête de la Nativité de sainte Marie-Madeleine. Un an après, Boniface l'invita à venir en Thuringe; Willibald y reçut l'hospitalité dans la maison de son frère Wunebald qu'il n'avait pas vu depuis dix-sept ans et demi. Ils furent heureux de se voir. On était en automne, dans la troisième semaine avant la Saint-Martin. Alors saint Boniface, saint Burchard, évêque de Wurtsbourg, et Wizo, évêque d'Erpesfurt, consacrèrent Willibald comme évêque ([7]), à Sallpurg ([8]). Willibald avait quarante et un ans. Il institua dans son église un monastère suivant la règle de saint Benoît, et un grand nombre de fidèles vinrent de toutes parts se ranger sous sa sage direction Après avoir rempli, pendant quarante-cinq années, les laborieux devoirs de l'épiscopat, il rendit son âme au Créateur ([9]). Le pape Léon VII le canonisa en 938.

Que dirai-je encore de saint Willibald, mon maître et votre père? ajoute la nonne de Heidenheim. Quel chrétien a été plus pieux, plus humble, plus pur et plus patient, plus irréprochable et plus sévère dans la conduite de sa vie, plus admirable de douceur? Qui jamais fut plus empressé que lui à consoler l'affliction, à secourir la pauvreté, à vêtir la nudité? Toutes les choses qu'on vient de lire ont été dictées,

([1]) Pavie.
([2]) Brescia.
([3]) Suger.
([4]) « En ce temps, il n'y avait sur le territoire d'Eistad que des bois épais de chênes; le sol était inculte et sauvage. » (Mattheus Raderus.)
([5]) « Cette église prit son nom d'un chêne. » (Mattheus Raderus.)
([6]) Sur les honneurs dont Boniface combla Willibald, voy. Mattheus Raderus (*Bovaria sancto*).
([7]) Jusque-là Willibald n'avait été qu'un simple religieux.
([8]) Non point Salzbourg, mais une ville ou un autre lieu peu connu de la Thuringe, peut-être Seeburg.
([9]) L'an 745. (Voy. la note 5.)

On lit dans l'ouvrage intitulé *Rerum boicarum scriptores*. t. II, p. 505:

M CC LVI,

Ossa S. Wilibaldi de tumulo sunt levata apud Eystet.

Sur le tombeau de Willibald et sur ses changements de place, voy. les *Acta sanctorum*, t. II de juillet, p. 499; voy. aussi, p. 517 et suiv., les nombreux miracles attribués au tombeau et aux reliques de saint Willibald. On remarque entre autres un pécheur qui se charge de fers, et, prosterné devant le monument, demande que ces fers se brisent si ses fautes lui sont pardonnées, et le miracle s'accomplit.

A l'âge de quatre-vingt-six ou de quatre-vingt-sept ans, d'après l'évaluation suivante que donnent d'Achery et Mabillon. Willibald dut naître en 700; il partit pour Rome en 720, revint de ses voyages en terre sainte vers 728, alla en Allemagne vers 739, assista au synode de Germanie en 742, mourut en 786. — Suivant Gretser, Willibald aurait été nommé évêque en 745 et serait mort en 781. Une autre tradition le fait mourir en 785. (Lib. II, *Traditionum Fuldensium.*)

L'évêque Réginoldus, vers 1186, fit transporter en grande solennité les restes mortels du saint dans une crypte de l'église, afin, disait-il, qu'ils fussent entourés de plus de silence et de respect. Pendant cette cérémonie, il se tint à une assez grande distance du corps et les mains levées au ciel. Tous les autres qui, plus rapprochés du tombeau, virent les saintes reliques, moururent dans le cours de l'année : « Il ne faut pas dire, et pour cause, remarque l'auteur anonyme d'un Catalogue des évêques d'Eisted, ce qui arriva à l'évêque Réginoldus lui-même. » Plus tard, les restes de Willibald furent plusieurs fois changés de place dans la même enceinte. (Voy. l'appendice qui suit les deux biographies dans les *Acta sanctorum*, etc., note de la page 391.)

L'évêque Hildebrand bâtit à Eichstadt, en 1270, une nouvelle église sous l'invocation de saint Willibald (on l'appelle le Chœur de saint Willibald), et y transféra les reliques du saint, que l'on y garde encore aujourd'hui. On en conserve aussi à Furnes, en Flandre.

non par un sentiment d'orgueil, mais pour rendre hommage à la vérité de ce que j'ai entendu, et pour témoigner de ce qui a été accompli moins par un homme que par la grâce de Dieu; car, ainsi que le dit l'Apôtre : « Que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. » Ainsi soit-il!

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — Henricus Canisius, *Antiquæ lectiones*, t. IV. — Basnage, édition de l'ouvrage précédent. — Jacobus Gretserus, *De Eistentibus episcopis*. — Sollier, continuateur de Bollandus, t. II de juillet, p. 485. — *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti* in Sæculorum classes distributa. *Sæculum III* quod est ab anno Christi DCC ad DCCC. Collegit Dommus Lucas d'Achery, congregationis Sancti-Mauri monachus, ac cum eo edidit D. Johannes Mabillon, ejusdem congregationis, qui et universum opus notis, observationibus, indicibusque necessariis illustravit; *pars secunda*, Luteciæ Parisiorum, apud Ludovicum Billaine, in palatio regio, CIↃ IↃC LXXII, p. 365-392.

TRADUCTIONS. — Nous ne connaissons aucune traduction française antérieure à celle que nous publions. M. Thomas Wright a donné une traduction anglaise du récit de la nonne dans son livre intitulé : *Early Travels in Palestine*; London, 1848, p. 13 de l'Introduction, et p. 13 à 22. On peut consulter ce que le même auteur a écrit sur Willibald dans la *Biographia britannica litteraria*, période anglo-saxonne, p. 341, 342.

Sur la bibliographie de la PALESTINE et de la SYRIE, voy. à la fin de la relation d'ARCULPHE, p. 70, 71 et 72.

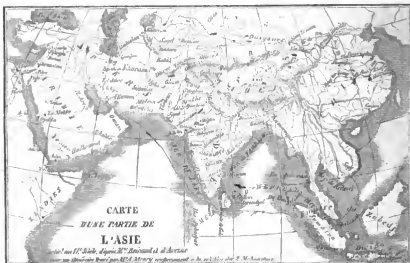
SOLEYMAN ET ABOU-ZEYD-HASSAN

(LES DEUX MAHOMÉTANS).

[Neuvième siècle de l'ère chrétienne.]

Cette relation, écrite en arabe, se compose de deux parties :

La première a été rédigée l'an 851 (ou 237 de l'hégire), d'après les récits d'un voyageur nommé Soleyman, qui était marchand et avait son principal établissement sur les côtes du golfe Persique, probablement à Bassora.



M. Reinaud a bien voulu nous permettre de reproduire cette carte.

M. Alfred Maury, de la Bibliothèque de l'Institut, a ajouté au bénéfice de cette autorisation, en nous aidant à tracer un itinéraire qui rendra plus claire et plus instructive la lecture du récit des deux mahométans. Sur différents points, cet itinéraire diffère de celui qui aurait été tracé avant le Mémoire de M. Alfred Maury, lu à la Société de géographie, et imprimé sous ce titre : *Examen de la route que suivoient, au neuvième siècle de notre ère, les Arabes et les Persans pour aller en Chine, d'après la relation arabe traduite successivement par Renaudot et M. Reinaud*, p. 203 du t. V de la troisième série du *Bulletin de la Société de géographie*.

Rédigée par M. d'Avezac, la carte dont nous donnons la réduction et un détail agrandi, est jointe au savant ouvrage que M. Reinaud a publié, en 1849, dans le t. XXVIII des *Mémoires de l'Institut national de France* (Académie des inscriptions et belles-lettres), sous ce titre : *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois*.

« Les navires descendaient de la côte occidentale de l'Inde par la mousson du nord-est, vers décembre, et arrivaient en janvier près de Ceylan. La relation (de Soleyman et de son continuateur) nous dit, en effet, qu'entre Mascate, Koulam-Malay et la mer d'Herkend, il y a environ un mois de navigation. Ils doublaient la pointe de Galles, après avoir, probable-

La seconde, postérieure à l'an 878 (ou 264 de l'hégire), est l'œuvre d'un amateur de connaissances géographiques dont le nom était Abou-Zeyd-Hassan, et qui était originaire de la ville de Syraf, port du Farsistan, dans le golfe Persique.

Soleyman avait réellement visité l'Inde et la Chine; mais Abou-Zeyd-Hassan déclare lui-même qu'il a voulu seulement modifier et compléter le récit du marchand Soleyman d'après ce qu'il avait recueilli



Détail amplifié
de la Carte précédente

ment, préalablement reconnu le cap Comorin, en quittant les Maldives; ils arrivaient à Sumatra vers la fin de février ou les premiers jours de mars, époque à laquelle commence à souffler avec moins de violence la mousson du nord-ouest, que l'on rencontre en s'approchant de cette île. De la sorte les navires ne touchaient en aucune façon la côte de Coromandel. Cette route directe est encore celle qu'indique Mannevillette. Cet hydrographe prescrit, en effet, aux navires qui quittent Ceylan d'aller reconnaître les îles situées au nord d'Achen, en conservant autant que possible la latitude de 5° 50′, avant d'aller à la rade de Keydah. De la pointe d'Achen, les navires arabes se rendaient à Malacca par la mousson du sud-ouest, la plus favorable pour cette navigation, cette mousson se déclarant vers le mois d'avril. Ils passaient au sud des Nicobar ou dans les canaux qui sont entre ces îles et la petite Andaman, ou entre Poulo-Rondo et la grande Nicobar. S'il ventait grand frais du sud-ouest au nord-ouest, ils s'approchaient des îles Nias, qui sont en dehors de la pointe d'Achen, ce que font encore aujourd'hui les marins. De Malacca ils se rendaient, par le détroit de Malacca, à la côte de Cambodje, qu'ils longeaient, ainsi que celle de Cochinchine, jusqu'à la hauteur de Phu-yen, d'où ils se dirigeaient directement vers la Chine, poussés par la mousson du sud-ouest, et arrivaient vers juin ou juillet. En naviguant à cette époque dans la mer de Chine, les navires évitaient ainsi les ty-fongs, qui ne se déclarent guère qu'au mois de mai, et les tempêtes, qui ne deviennent fortes et fréquentes qu'à partir de juillet. Tel est l'itinéraire qui nous paraît ressortir de la relation de Soleyman. » (Alfred Maury.)

dans ses lectures et ce qu'il avait entendu dire par diverses personnes qui avaient parcouru les mers orientales [1].

Il nous a paru que ces deux écrits ne devaient pas être séparés. On les cite souvent sans les distinguer, et l'on accorde à l'un et à l'autre le même degré de confiance [2].

Ils ont été traduits pour la première fois, en 1718, par l'abbé Renaudot, sous ce titre : *Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle de notre ère* [3].

M. Reinaud, membre de l'Institut et professeur d'arabe au Collége de France, a donné en 1845 une traduction plus correcte de cet ouvrage ; c'est celle que nous reproduisons. Ce savant, très-versé dans l'étude de la géographie asiatique, a joint à sa version un discours préliminaire, des notes nombreuses et des éclaircissements sur toutes les questions qui se rapportent à l'authenticité et au sens de ce précieux document arabe du neuvième siècle [4]. Comme le fait observer ce savant orientaliste, le récit de Soleyman « a jeté un jour tout nouveau sur les rapports commerciaux qui existèrent au neuvième siècle entre les côtes de l'Égypte, de l'Arabie et des pays riverains du golfe Persique, d'une part, et de l'autre, des vastes provinces de l'Inde et de la Chine. »

PREMIÈRE PARTIE.

Ce livre renferme une chaîne de chroniques [5], de pays, de mers, de diverses espèces de poissons. L'on y trouve aussi un tableau de la sphère et des choses merveilleuses de ce monde, ainsi que de la situation approximative des villes et de la partie habitée de la terre, des animaux, de ce que la terre contient de singulier, et autres choses du même genre. C'est un livre précieux.

(1) « Massoudy rapporte dans son célèbre ouvrage intitulé *Moroudj-Aldzehel*, ou Prairies d'or, que, se trouvant à Bassora, l'an 303 de l'hégire (916 de Jésus-Christ), il eut occasion de voir, dans cette ville, un homme appelé Abou-Zeyd Mohammed, fils de Yerid et cousin du gouverneur de Syra. Cet Abou-Zeyd, que Massoudy représente comme une personne intelligente et instruite, avait quitté Syraf, sa patrie, pour venir s'établir à Bassora, ville qui, bien qu'en ce moment déchue de son ancienne prospérité, par suite des troubles qui affligeaient le khalifat, était restée le rendez-vous des navigateurs. L'auteur de la deuxième partie de la relation se nomme Hassan, et Massoudy parle d'un homme appelé Mohammed. Mais tout porte à croire qu'il ne s'agit que d'une *même* et seule personne. » (Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, introduction, chap. II, p. LXXIII.)

(2) Dans la plupart des recueils de voyages ou des traités de géographie, on trouve cette indication inexacte :

« Deux observateurs zélés, Wahad et Abou-Zeid, parcoururent et décrivirent, depuis 851 jusqu'en 857, les pays les plus reculés de l'Asie qui avaient échappé à la connaissance des anciens. » (Malte-Brun, *Hist. de la géogr.*, liv. XVI.)

« Au neuvième siècle, ce pays (la Chine), encore si peu connu, fut visité par deux voyageurs, Vahab et Abuzaïd, dont les relations méritent une attention particulière. » (Desborough-Cowley, *Hist. génér. des voyages.*)

Sur la méprise qui avait fait nommer Vahab et oublier Soleyman, voy. Reinaud (Introduction de la *Géographie d'Aboulféda*, p. 73, et Discours préliminaire de la relation dont nous donnons le titre à la note 4.)

(3) On voit, d'après ce titre, que Renaudot considérait Abou-Zeyd-Hassan comme un voyageur. Sa traduction produisit une vive sensation parmi les savants ; mais comme il n'avait donné aucune indication précise du manuscrit arabe, la critique l'accusa d'avoir forgé la relation. Ce manuscrit, qui avait appartenu à Colbert et à son petit-fils, Seignelay, est conservé depuis plus d'un siècle à la Bibliothèque de la rue Richelieu.

(4) *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne*, texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions, et accompagné d'une traduction française et d'éclaircissements, par M. Reinaud, membre de l'Institut ; Paris, Imprimerie royale, 1845 ; 2 vol. — Le premier volume contient un Discours préliminaire, où abondent les observations et les faits sur la géographie du neuvième siècle, et la traduction du texte arabe ; le second volume contient le texte arabe et des notes nombreuses, qui n'attestent pas moins que le Discours préliminaire l'étendue et la variété des connaissances géographiques du traducteur. Les notes relatives à l'histoire naturelle sont de M. le docteur Roulin.

M. Reinaud a publié depuis deux ouvrages importants qui confirment, développent ou modifient quelques-unes de ses annotations à la relation de Soleyman et à la compilation d'Abou-Zeyd-Hassan ; ce sont le Mémoire cité à la note que nous avons placée au-dessous de la carte, p. 94, et l'Introduction à la traduction de la *Géographie d'Aboulféda*.

(5) *Salsalot-Alteworykh* ; c'est-à-dire une série de faits historiques. — Parmi les ouvrages arabes de géographie des-

Voici la description de la mer qui est située entre l'Inde et le Sind, des pays de Gouz et de Mâgouz, de la montagne de Caf, du pays de Serendyb, et de la victoire d'Abou-Hobaysch (¹).

Abou-Hobaysch est le nom d'un homme qui vécut deux cent cinquante ans. Une année, il se rendit dans le Mâgouz et y vit le sage Al-saouah, avec lequel il se porta vers cette mer. Ils y remarquèrent un poisson (sur le dos duquel il s'élevait quelque chose de) semblable à une voile de navire (²). Quelquefois ce poisson levait la tête (³) et offrait une masse énorme. Quand il rendait de l'eau par la bouche, on voyait, pour ainsi dire, s'élever un haut minaret. Au moment où la mer était tranquille, lorsque les poissons se ramassaient sur un même point, il les enlevait avec sa queue; ensuite il ouvrait la bouche, et l'on voyait les poissons se précipiter dans son ventre et disparaître comme au fond d'un puits. Les vaisseaux qui naviguent dans cette mer redoutent beaucoup ce poisson. La nuit, les équipages font sonner des cloches semblables aux cloches des chrétiens (⁴) : c'est afin d'empêcher ce poisson de s'appuyer sur le navire et de le submerger.

Cette mer renferme un autre poisson que nous pêchâmes; sa longueur était de vingt coudées (⁵). Nous lui ouvrîmes le ventre, et nous en tirâmes un poisson de la même espèce; puis, ouvrant le ventre de celui-ci, nous y trouvâmes un troisième poisson du même genre (⁶). Tous ces poissons étaient en vie et se remuaient; ils se ressemblaient pour la figure les uns aux autres.

Ce grand poisson se nomme *al-ouâl;* malgré sa grandeur, il a pour ennemi un poisson qui n'a qu'une coudée de long, et qui se nomme *al-leschek* (⁷). Lorsque le gros poisson, se mettant en colère, attaque

criptive qui précédèrent la relation de Soleyman, on cite un traité de Nadhar, fils de Schomayl, né à Bassora, vers l'an 123 de l'hégyre (740 de Jésus-Christ). Ce traité est intitulé *Livre des espèces qui présentent un caractère singulier*, ou *Recueil descriptif.* Un autre Arabe de Bassora, Amrou, surnommé *Aldjahedh* (parce que les yeux lui sortaient de la tête), écrivit le *Livre des cités et des merveilles des contrées*. Un contemporain de Soleyman composa un *Livre des routes et des principautés*. Un iman de Bagdad, surnommé Albela-Dory, écrivit le *Livre des conquêtes des pays*. Au dixième siècle, un visir de la dynastie des Samanides, surnommé Aldjayhâny, fit rédiger le *Livre des voies pour connaître les royaumes*. Massoudy, qui appartient au même siècle, écrivit, outre les *Prairies d'or*, un *Livre des merveilles*, et *l'Indicateur et le Moniteur*. Vers 951, Alestakry décrivit une partie de l'Asie sous le titre de *Livre des climats*, et Ibn-Haucal composa, vers 976, le *Livre des voies et provinces*.

(¹) La mer qui baigne les côtes de la presqu'île de l'Inde, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'aux environs de la ville de Goa. Les écrivains arabes l'appellent mer Larevy ou mer du pays de Lar. Ce mot Lar répond à la dénomination indigène *Lata* et à celle de *Larice*, qui se trouve dans la Géographie de Ptolémée. (Reinaud.) — Le lecteur ne doit pas oublier que le point de départ de la relation est le golfe Persique.

Pour se rendre des États musulmans dans la Chine, on avait à traverser sept mers : 1° la mer de Perse, 2° la mer de Larevy, 3° la mer de Herkend, 4° la mer de Schelahet ou de Kalahbar, 5° la mer de Kedrendj, 6° la mer de Senf, 7° la mer de Sandjy.

Cette division, qui, suivant M. Reinaud, avait dû prendre naissance dans la première moitié du sixième siècle, se maintint jusqu'à la fin du neuvième.

(²) Il s'agit d'un cétacé, probablement d'un cachalot, animal qui atteint jusqu'à 18 à 20 mètres en longueur. L'épaulard, autre cétacé, est l'animal dont la nageoire dorsale figure le mieux une voile triangulaire. On suppose, du reste, que les mots *voile de navire* ont pu être substitués par un copiste à un mot arabe signifiant *rocher*.

(³) M. Reinaud croit que les lignes qui précèdent sont apocryphes, et que le récit commence seulement ici à devenir authentique. Le premier feuillet du manuscrit avait été perdu, et une main moderne aura cherché à combler la lacune.

(⁴) Ou des crecelles, dont l'on s'est aussi servi dans les églises. Au commencement de notre ère on eut l'idée d'employer, dans le même but, une cloche, que le mouvement du vaisseau mettait en branle. Les Anglais ont adopté, de notre temps, la coutume d'attacher aussi des cloches aux balises et aux autres objets qu'il est utile d'apercevoir de jour et de nuit.

Voy. un passage de la relation de NÉARQUE, t. Ier, p. 181. Les matelots de l'amiral macédonien sonnèrent de la trompette et poussèrent des cris pour mettre en fuite les baleines.

(⁵) Exagération évidente. Il s'agit d'un poisson du genre des squales, d'un requin.

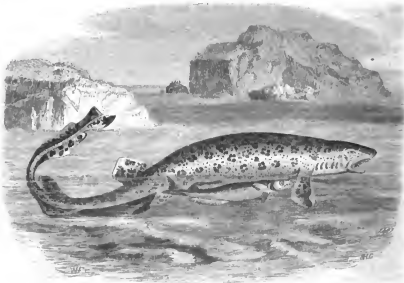
(⁶) Audubon a vu dans le ventre d'un requin femelle deux petits en état de nager.

(⁷) Le rémora, échénéis ou sucet, petit poisson qui s'attache à divers corps animés ou inanimés au moyen d'un disque dont sa tête est armée.

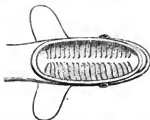
« Il y a un poisson nommé sucet qu'on trouve ordinairement attaché dessus le requin, ce qui fait croire à plusieurs que c'est son pilote; mais ils se trompent, et ce petit poisson ne s'y attache que lorsqu'il se voit poursuivi; pour lors, en faisant demi-tour à droite, il donne un coup du dessus de la tête contre le requin, et le serre si fort qu'il est impossible qu'il lui fasse lâcher prise; de sorte qu'avec cette agréable défense monsieur le sucet se fait promener quand bon lui semble. » (*Relation du voyage de M. de Gennes aux côtes d'Afrique*, etc., faite par le sieur Froger; Paris, 1699.)

Dans les lignes qui suivent, « ce sont probablement les nageoires pectorales que Soleyman désigne sous le nom d'oreilles. Il n'est pas rare, lorsqu'on prend des requins en mer, d'amener avec eux sur le pont un échénéis qui y est fixé. Je n'ai

les autres poissons au sein de la mer, et qu'il les maltraite, le petit poisson le met à la raison; il s'attache à la racine de son oreille et ne le quitte pas qu'il ne soit mort. Le petit poisson s'attache aux



Remora ou Sucet (*al-lcachek*) attaché a la nageoire pectorale d'un requin (*al-oudl*).



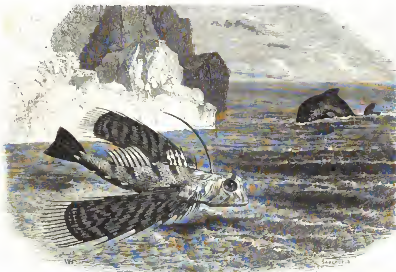
Tête de Rémora vue en dessus.

jamais observé le fait moi-même, mais M. Bory de Saint-Vincent dit en avoir été plusieurs fois témoio. L'échénéis s'attache assez souveot aux vaisseaux, et l'on sait que les anciens croyaient qu'il pouvait arrêter, en s'y fixant, un navire en pleine course. C'était ce qui lui avait valu le nom de *remora* (retard, obstacle), par lequel ils le désignaient. L'échénéis a une telle teodance à s'attacher aux corps un peu volumineux qui se préseutent à sa portée, et s'y fixe si solidement, que les indigènes de l'archipel Caraïbe avaient pu se servir de cet animal comme d'une sorte de harpon vivant qui allait lui-même chercher la proie. Les pêcheurs avaient habituellement au fond de leur barque un de ces poissons attaché avec une cordelette à la naissance de la queue. Voyaient-ils une tortue flotter à la surface de la mer, ils mettaient à l'eau leur rémura, qui, se dirigeant aussitôt vers l'animal, se fixait à la carapace, et leur donnait ainsi le moyen, non pas d'attirer violemmeot l'aoimal, mais de le diriger vers un bas-fond, où il leur était facile ensuite de s'en rendre maîtres. On peut voir dans Oviedo (*Coronica de las Indios*, liv. XIII, ch. 10, édit. de Séville, 1547) la relation très-intéressante de cette sorte de pêche.

» Je crois inutile de faire remarquer que l'échénéis est absolument incapable de causer la mort d'un requin. Que ce tyran des mers redoute un si petit poisson, cela est aussi très-peu vraisemblable; cependant, comme des expériences plusieurs fois répétées ont prouvé que, du moins à l'état de captivité, oo lion et uo tigre s'effrayent à la vue d'une souris, je n'oserais déclarer eotièrement fausse l'opinion émise par l'auteur arabe. » (Roulin.)

navires, et alors le gros poisson n'ose pas en approcher, à cause de la crainte que l'autre lui inspire.

On trouve dans la même mer un poisson dont la face ressemble à la face humaine, et qui vole au-



Dactyloptère (*al-meydj*) guetté par un marsouin.

dessus de l'eau. Ce poisson se nomme *al-meydj* (¹). Un autre poisson, qui se tient sous l'eau, l'observe, et si le premier tombe, l'autre l'avale. Celui-ci s'appelle *al-ankctous* (²). En général, les poissons se mangent les uns les autres.

La troisième mer porte le nom de *mer de Herkend* (³). Entre cette mer et la mer *Al-larevy* il y a un grand nombre d'îles; leur nombre s'élève, dit-on, à mille neuf cents (⁴). Ces îles forment la séparation des deux mers *Al-larevy* et *Herkend;* elles sont gouvernées par une femme. La mer jette sur les côtes de ces îles de gros morceaux d'ambre (⁵); quelques-uns de ces morceaux ont la forme d'une plante, ou

(¹) « On connaît plusieurs espèces de poissons volants qui appartiennent à deux genres différents : les exocets et les dactyloptères. Notre auteur me paraît avoir parlé des uns et des autres. Dans le passage que nous venons de citer, il ne peut être question que d'un dactyloptère, et probablement de l'espèce connue sous le nom de *Dactylopterus orientalis*, qui est commune dans les mers de l'Inde, et dont on trouve déjà une figure dans Bontius (*Hist. nat. et med. Ind. orient.*, Amsterdam, 1658, p. 78). L'*al-meydj* à la face humaine rappelle le pithèque à tête de singe d'Élien (*Hist. anim.*, t. XII, ch. 27), et la tête arrondie des dactyloptères fait comprendre cette comparaison. Au reste, la description d'Élien ne peut s'appliquer à aucune espèce particulière, car elle réunit des traits appartenant à deux poissons différents, celui dont nous venons de parler et le pégase dragon. Ce qui montre bien que ce chapitre renferme des renseignements relatifs à deux êtres distincts, c'est que plusieurs des caractères qu'il indique sont inconciliables; par exemple, il est impossible d'avoir à la fois une tête de singe et la bouche sous la gorge. » (Roulin.)

(²) Le savant que nous venons de citer croit qu'il s'agit d'un marsouin, l'un des ennemis les plus redoutables des poissons volants. Les dorades, comme l'on sait, les poursuivent aussi.

(³) « Mer bornée, à l'ouest, par les Laquedives et les Maldives; à l'est, par le continent de l'Inde; au sud-est, par l'île de Ceylan et le golfe de Manar. » (Reinaud.) — M. A. Maury suppose que cette mer s'étendait des Maldives à la côte nord et nord-ouest de Sumatra et à l'archipel des Nicobar et des Adaman

(⁴) Voy. plus haut page 27, note 2

(⁵) L'ambre gris.

« Il est vrai qu'on trouve dans les mers tropiques des masses d'ambre flottant à la surface de l'eau, et que ces masses sont quelquefois poussées par les flots sur le rivage. Il est encore vrai que l'on en trouve quelquefois dans les entrailles des cachalots, et que, dans ce cas, les individus sont malades ou morts; mais ce qui n'est pas exact, c'est de dire qu'ils aient

à peu près. L'ambre pousse au fond de la mer, comme les plantes; quand la mer est très-agitée, elle rejette l'ambre sous forme de citrouilles et de truffes.

Ces îles, qui sont gouvernées par une femme, sont plantées de palmiers cocotiers. La distance qui sépare les îles l'une de l'autre est de deux, ou trois, ou quatre parasanges (¹). Elles sont toutes habitées, et toutes portent des cocotiers. La monnaie y consiste en cauris; la reine amasse ces cauris dans ses magasins. On dit qu'il n'existe pas de peuple plus adroit que les habitants de ces îles. Ils fabriquent des tuniques tissues d'une seule pièce, avec leurs manches, leurs parements et leur bordure. Ils construisent leurs navires et leurs maisons, et se chargent de tous les travaux du même genre.

Les cauris montent à la surface de la mer, et renferment une chose douée de vie. On prend un rameau de cocotier et on le jette dans l'eau; les cauris s'attachent au rameau. On appelle le cauri *al-kabtadj* (²).

La dernière de ces îles est Serendyb (³), sur la mer de Herkend; c'est la principale de toutes : on donne à ces îles le nom de *Dybadjat* (⁴). Auprès de Serendyb est la pêcherie des perles. Serendyb est environnée tout entière par la mer. On remarque dans l'île une montagne, appelée *Al-rohoun*, sur laquelle fut jeté Adam (sur lui soit la paix!). La trace de son pied (⁵) est marquée sur le roc qui couronne la montagne, gravée dans la pierre, au sommet de la montagne. On n'y remarque qu'un seul pied; il est dit qu'Abraham plaça son autre pied dans la mer. On ajoute que le pied dont la trace est empreinte au haut de la montagne est d'environ soixante-dix coudées de long. Autour de cette montagne est la mine de rubis rouges et jaunes et d'hyacinthes. L'île est soumise à deux rois (⁶). Elle est grande et large, et elle produit de l'aloès, de l'or et des pierres précieuses. On trouve dans ses parages la perle et le *sankha*, mot par lequel on désigne cette grande coquille qui sert de trompette, et qui est très-recherchée.

La même mer renferme, dans la même direction que Serendyb, quelques îles qui ne sont pas nombreuses, mais qui sont très-vastes, et dont on ne connaît pas l'étendue précise. Au nombre de ces îles est celle qu'on nomme *Al-ramny* (⁷); cette île est partagée entre plusieurs rois; son étendue est, dit-on, de huit ou neuf cents parasanges. Il s'y trouve des mines d'or; on y remarque aussi des plantations appelées *fansour* et d'où l'on tire le camphre de première qualité.

Ces îles ont dans leur dépendance d'autres îles, parmi lesquelles est celle d'*Al-neyan* (⁸). Ces îles abondent en or, et les habitants se nourrissent du fruit de cocotier. Ils s'en servent dans la préparation de leurs mets, et ils se frottent le corps avec son huile. Quand l'un d'eux veut se marier, il ne trouve

avalé cette substance, et qu'elle soit la cause de leur maladie. Il est certain que l'ambre se forme dans leurs intestins, et il est probable qu'il s'y forme de la substance des calmars dont les cachalots se nourrissent, par suite de réactions analogues à celles qui transforment la chair des cadavres en terre et, sous l'influence de conditions encore mal déterminées, en adipocire. Il paraît que quelque affection du tube digestif empêche, d'une part, la digestion des aliments ingérés, et, de l'autre, s'oppose à leur sortie, de sorte que l'accumulation devient quelquefois énorme, et que notre auteur n'exagère peut-être pas en comparant au volume d'un taureau celui des masses d'ambre que l'on a trouvées quelquefois flottant à la surface de la mer ou encore contenues dans le cadavre des cachalots. Au reste, il paraît, d'après les témoignages récents de divers baleiniers, que, dans le cas où ces énormes masses se présentent, une partie seulement, la plus anciennement formée, a pris les caractères de l'ambre, et que le reste diffère peu des *fèces* à l'état normal; c'est cette dernière partie, sans doute, que l'auteur désigne sous le nom de *mand*. Swediane est un des premiers écrivains qui aient parlé convenablement de l'origine de cette substance, et, si je ne me trompe, c'est lui qui a fait remarquer que les sèches, dont on trouve dans l'ambre les becs cornés (pris longtemps pour des becs d'oiseaux), ont elles-mêmes une odeur ambrée. » (Roulin.)

(¹) Parasanges carrés. Le parasange était de 3 milles, d'après la manière de compter des anciens, et de 4 milles, d'après les Arabes. Le mille, chez les Arabes, était de 4 000 coudées, à raison de 24 doigts chacune, ou de 1 000 brasses, chaque brasse étant de 4 coudées.

(²) *Cyprea maneta.* Nous l'avons représentée dans la relation de Fa-Hian, t. Ier, p. 370. On pêche le cauri en descendant au fond de l'eau un petit morceau de pourpre ou de calmar; le mollusque s'y attache par son manteau. On charge aux Maldives des quantités énormes de cauris pour Bombay.

(³) Ceylan. Le mot *Serendyb* paraît être une altération de *Sinhala-Doupa*, île du Lion. (Voy. t. Ier, p. 382.)

(⁴) Ce mot paraît être le pluriel du mot *dyva*, *dyba* ou *doupa* (île). — Albyrouny (997-1030) divise les Maldives et les Laquedives en deux groupes : les *Dyba-Kanbar*, c'est-à-dire îles du fil fait avec les fibres du cocotier, et les *Dyba-Kourah*, c'est-à-dire îles des cauris.

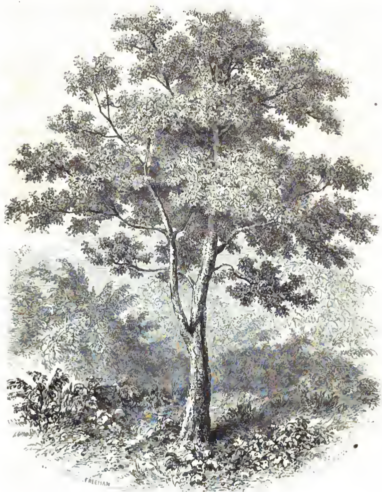
(⁵) Voy. la tradition sur cette empreinte du pic d'Adam, qu'on attribue à Bouddha. (Fa-Hian, t. Ier, p. 366.)

(⁶) C'est ce que dit aussi Cosmas, au sixième siècle. (Voy. p. 27.)

(⁷) M. A. Maury voit dans *Al-ramny* la partie septentrionale de Sumatra, ou même Sumatra tout entière.

(⁸) M. Reinaud avait placé *Al-neyan* parmi les îles du détroit de Palk; M. A. Maury croit qu'il faut la chercher à la pointe d'Achem, ou parmi les îles qui longent la côte nord-ouest de Sumatra.

de femme qu'autant qu'il a entre les mains le crâne de la tête d'un de leurs ennemis; s'il a tué deux d'entre les ennemis, il peut épouser deux femmes, s'il en a tué cinquante, il peut épouser cinquante



Le Camphrier (*Dryobalanops camphora*) (¹).

femmes, suivant le nombre des crânes. L'origine de cet usage vient de ce que les habitants de cette île sont entourés d'ennemis; celui donc qui se montre le plus hardi dans les combats est le plus estimé de tous.

(¹) Le camphre est le suc durci; l'arbre se sèche et meurt dès qu'il en est privé. On trouve le camphre en grande quantité à Sumatra, à Malacca et à Bornéo.

L'île de Ramny produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois de Brésil *(baccam)* et le bambou *(khayzoran)* (¹). On y remarque une peuplade qui mange les hommes (²). Cette île est mouillée par deux mers, la mer de Herkend et celle de Schelaheth (³).

Après cela viennent les îles nommées *Lendjebâlous* (⁴). Ces îles nourrissent un peuple nombreux. Les hommes et les femmes vont nus; seulement, les femmes se couvrent en partie avec des feuilles d'arbre. Quand un navire passe dans le voisinage, les hommes s'approchent dans des barques, petites ou grandes, et se font donner du fer en échange d'ambre et de cocos. Ils n'ont pas besoin d'étoffes, vu que, dans ce climat, on n'éprouve ni froid ni chaud.

Au delà sont deux îles, séparées par une mer nommée *Andâmân*. Les habitants de ces îles mangent les hommes vivants; leur teint est noir, leurs cheveux sont crépus, leur visage et leurs yeux ont quelque chose d'effrayant. Ils vont nus et n'ont pas de barques. S'ils avaient des barques, ils mangeraient tous les hommes qui passent dans le voisinage. Quelquefois les navires sont retenus en mer, et ne peuvent continuer leur voyage à cause du vent. Quand leur provision d'eau est épuisée, l'équipage s'approche des habitants, et la plupart d'entre eux sont mis à mort.

Au delà de cette île se trouvent des montagnes qui ne sont pas sur la route, et qui renferment, dit-on, des mines d'argent. Ces montagnes ne sont pas habitées, et il n'est pas au pouvoir de tout navire qui veut y aborder d'atteindre son but. Pour y arriver, l'on est guidé par un pic nommé *Al-khoschnâmy*. Un navire passant dans le voisinage, l'équipage aperçut la montagne et se dirigea de son côté; le lendemain matin, il descendit dans une barque, et, coupant du bois, il alluma du feu; aussitôt l'argent entra en fusion : voilà comment on reconnut la mine. On emporta autant d'argent qu'on voulut; mais, dès qu'on fut remonté dans le navire, la mer commença à s'agiter; on fut obligé de jeter tout l'argent qu'on avait pris. En vain on a voulu retourner vers la montagne; il a été impossible de la retrouver. Ces sortes de cas sont fréquents sur la mer; on ne saurait dénombrer les îles qui sont d'un accès difficile et que les marins ont de la peine à reconnaître; il y en a même où ils ne peuvent atteindre.

Quelquefois on aperçoit à la surface de cette mer un nuage blanc qui couvre les vaisseaux de son ombre; il sort du nuage une langue longue et mince qui vient s'attacher à la surface de l'eau de la mer (⁵). Aussitôt l'eau entre en ébullition et présente l'image d'un tournant. Si le tournant atteint un navire, il l'absorbe. Ensuite, le nuage s'élève dans les airs, et il verse une pluie à laquelle se trouvent mêlées les impuretés de la mer. J'ignore si ce nuage s'alimente avec les eaux de la mer, et comment cela s'opère.

Chacune de ces mers est exposée à un vent qui l'agite et la soulève au point de la faire bouillir comme une marmite. Alors l'eau rejette les corps qu'elle contient dans son sein sur les côtes des îles qui y sont enfermées; les navires sont fracassés, et le rivage se couvre de poissons morts (⁶) d'une grandeur énorme. L'eau jette même quelquefois des blocs de pierre et des montagnes, comme l'arc envoie la flèche.

Pour la mer de Herkend, elle est exposée à un vent particulier. Ce vent vient de l'ouest, en tirant

(¹) Voy. CTÉSIAS, t. Ier, p. 138.

(²) Une des tribus de Sumatra les plus anciennes et les plus connues, les Battas, est encore aujourd'hui anthropophage.

(³) M. Reinaud croit que cette mer est le golfe Palk, et le golfe de Manar une partie de la mer de Herkend. M. A. Maury paraît avoir établi que Schelaheth est le détroit de Malacca

(⁴) Les *Nicobar*, suivant M. A. Maury

(⁵) Camoens décrit une trombe dans le cinquième chant de son poëme *la Lusiade*. Il fait dire à Gama : « J'ai vu la trombe menaçante qui d'abord n'est qu'une vapeur légère, rassemblée par les vents, mais qui bientôt devient une colonne immense qui surpasse en grosseur les plus grands mâts, et dont la base paraît appuyée sur les ondes, tandis que le faîte touche aux cieux. Je l'ai vue s'élever et s'abaisser en suivant le mouvement des vagues. Au-dessus d'elle était un nuage qui semblait s'étendre et se grossir à mesure qu'elle lui portait les eaux de la mer. Comme l'on voit la sangsue avide qui s'est attachée aux lèvres d'un animal, tandis qu'il se désaltérerait dans une fontaine, croître et se gonfler par degrés, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin, pleine du sang qu'elle a sucé, ainsi s'augmentait le nuage en pompant les eaux, jusqu'à ce qu'enfin, la colonne meurtrière retirant le pied qu'elle a dans la mer, le nuage fondit en pluie, rendant au sein d'Amphitrite des eaux qui étaient chargées de sels lorsqu'il les avait pompées, et qui, en retombant, avaient perdu leur amertume. Que les savants, qui interrogent la nature, lui demandent la cause de ces phénomènes. » — Les savants classent les trombes parmi les phénomènes atmosphériques qui dépendent de l'électricité. (Voy. la théorie de M. Peltier, et la description d'une trombe rencontrée en mer par l'amiral Napier, en 1814, dans le dixième volume (1842) du *Magasin pittoresque*, p. 37.)

(⁶) Voy. t. Ier, p. 188.

vers les étoiles de l'Ourse (¹); quand il souffle, l'eau de la mer entre en ébullition comme l'eau d'une marmite, et elle vomit une grande quantité d'ambre. Plus la mer est vaste et profonde, plus l'ambre



Trombe de mer.

est beau. Quand les vagues de la mer de Herkend se soulèvent, l'eau présente l'apparence d'un feu qui brûle.

La même mer nourrit un poisson nommé *al-lokham* (²). C'est une espèce de monstre qui dévore les hommes.

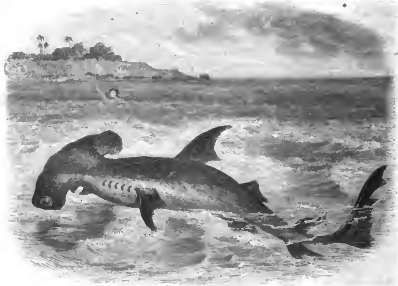
Les marchandises (venant de la Chine) sont en petite quantité (et chères, à Bassora et à Bagdad). Une des causes de cette petite quantité, ce sont les incendies qui ont lieu fréquemment à Khanfou (³). Cette ville sert d'échelle aux navires; c'est l'entrepôt des marchandises des Arabes et des habitants de la Chine. Les incendies y dévorent les marchandises; ils viennent de ce que les maisons y sont bâties en bois et avec des roseaux fendus. Une autre cause de la rareté des marchandises, ce sont les naufrages des navires, soit en revenant, soit en allant; ajoutez à cela que les navires sont exposés à être pillés,

(¹) Direction du nord-ouest.

(²) « Quoique l'on ait quelquefois, à ce qu'il paraît, appliqué à l'espadon le nom de *al-lokham*, il est probable que, dans le passage de la relation, ce nom désigne un sélacien, peut-être le pantouflier, qui, par sa forme étrange, mérite bien la qualification de monstre, et qui, par sa férocité, n'est guère moins redoutable que le requin. L'espadon, à cause de sa grande taille qui dépasse quelquefois six mètres, a été souvent confondu avec des squales et avec des cétacés; mais, quoique sa force puisse le rendre redoutable aux habitants de la mer, il ne paraît pas qu'il ait jamais attaqué des hommes, et surtout il n'en a jamais dévoré. Je ne crois pas que ce soit parmi les poissons osseux qu'il faille chercher le *lokham*, quoique certaines espèces, telles que la grande sphyrène américaine, qu'on appelle communément *baracuda*, soient fort redoutées des nageurs. » (Roulin.)

(³) Port chinois de la ville de Tche-Kiang, sur les bords de la rivière Kiang, près de son embouchure, suivant Klaproth. Ce serait la ville que Marco-Polo a nommée *Gampou*

ou bien sont forcés de faire un long séjour dans certains endroits, ce qui oblige les voyageurs à se défaire de leurs marchandises hors des provinces arabes. D'autres fois, le vent pousse les navires dans



Le Pantouflier (¹).

l'Yémen ou dans d'autres contrées, et c'est là qu'on vend les marchandises. Enfin, on est quelquefois obligé de s'arrêter pour faire radouber le navire, sans compter d'autres obstacles.

Le marchand Soleyman rapporte qu'à Khanfou, qui est le rendez-vous des marchands, un musulman est chargé par le souverain du pays de juger les différends qui s'élèvent entre les hommes de la même religion arrivés dans la contrée : telle a été la volonté du roi de la Chine. Les jours de fête, cet homme célèbre la prière avec les musulmans ; il prononce le *khotba* (²) et adresse des vœux au ciel pour le sultan des musulmans (³). Les marchands de l'Irac ne s'élèvent jamais contre ses décisions ; en effet, il agit d'après la vérité, et ses décisions sont conformes au livre de Dieu (l'Alcoran) et aux préceptes de l'islamisme.

A l'égard des lieux où les navires abordent, et qui servent d'échelle, on rapporte que la plupart des vaisseaux chinois partent de Syraf (sur les côtes du Farès). Les marchandises sont apportées de Bassora, de l'Oman et d'autres contrées à Syraf même ; on les charge à Syraf sur les vaisseaux chinois. Cet usage vient de ce que les vagues sont très-fortes dans cette mer (le golfe Persique), et que l'eau manque en plusieurs endroits. La distance, par eau, entre Bassora et Syraf, est de 120 parasanges. Quand les marchandises sont embarquées à Syraf, on s'approvisionne d'eau douce et on *enlève ;* c'est le mot employé par les mariniers pour dire *mettre à la voile*. On se rend à Mascate, à l'extrémité de l'Oman. La distance de Syraf à Mascate est d'environ 200 parasanges.

Dans la partie orientale de cette mer, entre Syraf et Mascate, se trouve, entre autres villes, *Syf* (le

(¹) Voy. la note 2 de la page 103.

(²) Prière pour le prince. (Voy. le *Magasin pittoresque*, t. X (1842), p. 232.)

(³) Le mot *sultan* s'applique ici au calife de Bagdad. (Voy. la note de M. Reinaud dans le tome II de la *Relation des voyages faits par les Arabes*, etc., p. 12 ; et les *Extraits des historiens arabes des croisades*, par le même auteur, p. 17.)

port) des Benou-Al-safac, ainsi que l'île du fils de Kaouan. La même mer mouille les montagnes de l'Oman. De ce côté est le lieu nommé *Al-dordour;* c'est un lieu resserré entre deux montagnes, que traversent les petits navires, mais où ne peuvent s'engager les navires chinois. Là sont les deux rochers appelés *Kossayr* et *Onoyr;* une petite partie seulement des rochers se montre au-dessus de l'eau.

Quand nous eûmes dépassé ces montagnes, nous nous rendîmes au lieu nommé *Sohar* d'Oman; ensuite nous nous approvisionnâmes d'eau douce à Mascate, à un puits qui se trouve là (¹). On peut se procurer en cet endroit des moutons de l'Oman. De ce lieu, les navires mettent à la voile pour l'Inde, et se dirigent vers Koulam-Malay; la distance entre Mascate et Koulam-Malay est d'un mois de marche, avec un vent modéré. A Koulam-Malay il y a un péage (²) qui sert pour la contrée, et où les navires chinois acquittent les droits; on y trouve de l'eau douce fournie par des puits. Chaque navire chinois paye 1 000 dirhems (³); pour les autres navires (qui sont moins lourds), ils payent depuis 1 dinar jusqu'à 10.

Entre Mascate, Koulam-Malay et la mer de Herkend, il y a environ un mois de marche. On s'approvisionne d'eau douce à Koulam-Malay, puis on met à la voile pour la mer de Herkend. Quand on a dépassé cette mer, on arrive au lieu nommé *Lendjebâlous*. Les habitants de ce lieu ne comprennent pas la langue arabe, ni aucune des langues parlées par les marchands. Les hommes ne portent pas de vêtement; ils sont blancs : les voyageurs disent n'avoir jamais vu leurs femmes (⁴). En effet, les hommes se rendent auprès des navires, dans des canots faits avec un seul tronc d'arbre, et ils apportent des cocos, des cannes à sucre, des bananes et du vin de cocotier (vin de palmier); cette liqueur est d'une couleur blanche. Si on la boit au moment où elle vient d'être extraite du cocotier, elle est douce comme le miel; mais si on la conserve une heure, elle devient comme le vin; et si elle reste dans cet état pendant quelques jours, elle se convertit en vinaigre. Les habitants échangent cela contre du fer. Quelquefois il leur vient un peu d'ambre, qu'ils cèdent aussi pour quelques objets en fer. Du reste, les échanges se font uniquement par signes, de la main à la main, vu qu'on ne s'entend pas. Ces hommes sont très-habiles à la nage; quelquefois ils dérobent le fer des marchands sans leur rien donner en échange.

De là, les navires mettent à la voile pour un lieu nommé *Kalâh-Bâr* (⁵). Le mot *bâr* sert à désigner à la fois un royaume et une côte. Kalâh-Bâr est une dépendance du Zâbedj *(Al-zâbedj);* la situation du Zâbedj est à droite des provinces de l'Inde, et la région entière obéit à un seul roi (⁶). L'habillement des habitants consiste dans le pagne : grands et petits, tous portent un pagne (⁷). Les navires trouvent dans le Kalâh-Bâr de l'eau douce provenant de puits. On préfère l'eau des puits à l'eau de source et à l'eau pluviale. La distance entre Koulam, qui est situé dans le voisinage de la mer de Herkend, et Kalâh-Bâr, est un mois de route.

Ensuite les navires se rendent dans un lieu nommé *Betoumah* (⁸), où il y a de l'eau douce pour les personnes qui en veulent. Le temps nécessaire pour y arriver est de dix journées.

Après cela, les navires se dirigent vers le lieu nommé *Kedrendj* (⁹), et y arrivent en dix journées. On

(¹) Mascate signifie, en arabe, *un lieu de descente*

(²) Ou une garnison.

(³) Un dirhem équivalait à peu près à 1 franc de notre monnaie; un dinar, à 20 francs.

(⁴) Il s'agit peut-être de Chinois qui étaient venus s'établir provisoirement dans l'île pour y trafiquer, et qui n'avaient pas amené leurs femmes.

(⁵) M. A. Maury place ce pays dans la presqu'île transgangétique, sur la côte de Malacca; il l'identifie avec la contrée de Keydah. C'était aussi l'opinion de M. Walckenaer.

La mer de Kalâh-Bâr ou de Kolah, qui prenait son nom du voisinage de Kalâh, est celle qui baigne les côtes du Keydah et de Perak, entre le 9e degré de latitude nord et le 4e.

(⁶) L'empire célèbre du Zâbedj ou du Maha-Radja comprenait, à l'époque du voyage de Soleyman, la Malaisie actuelle, et sans doute aussi une partie de la presqu'île de Malacca. Son centre était dans l'archipel de la Sonde et des Moluques.

On lit dans Edrisi *(Géogr.*, trad. Jaubert, t. Ier, p. 89) : « Sur les rivages de la mer de Senf (mer de Siam et de Cambodje), sont les domaines d'un roi nommé Mihradj, qui possède un grand nombre d'îles bien peuplées, fertiles, couvertes de champs et de pâturages, et produisant de l'ivoire, du camphre, de la noix muscade, du macis, du clou de girofle, du bois d'aloès, etc.

(⁷) Étoffe rayée qui sert à couvrir le milieu du corps.

(⁸) « Betoumah ou Tennumah doit être placé sur la mer de Schelahelt, entre Keydah et Sincapour, peut-être à Sincapour même ou sur la côte opposée de Sumatra. » (A. Maury.)

(⁹) « Poulo-Oby, située par 8° 27' latitude nord, à environ cinq lieues dans le sud de la pointe de Cambodje, répond

y trouve aussi de l'eau douce. Il en est de même des îles de l'Inde; en y creusant des puits, on trouve l'eau douce. A Kedrendj est une montagne élevée où quelquefois s'enfuient les esclaves et les voleurs.

Les navires se rendent ensuite au lieu nommé *Senef* (1), situé à une distance de dix journées; il s'y trouve aussi de l'eau douce. On emporte de ce lieu l'aloès, appelé *al-senfy*. Ce lieu forme un royaume. Les habitants sont bruns, et chacun d'eux se revêt de deux pagnes.

Quand les navires se sont pourvus d'eau douce, ils mettent à la voile pour un lieu nommé *Sender-Foulat*. Sender-Foulat est le nom d'une île; on met dix journées pour y arriver, et il s'y trouve de l'eau douce (2).

De là, les navires entrent dans une mer appelée *Sandjy*, puis ils franchissent les portes de la Chine. Ces portes consistent dans des montagnes baignées par la mer; entre ces montagnes est une ouverture par laquelle passent les navires (3).

Quand, par un effet de la faveur divine, les navires sont sortis sains et saufs de Sender-Foulat, ils mettent à la voile pour la Chine et y arrivent au bout d'un mois. Sur ce mois, sept journées sont employées à traverser les détroits formés par les montagnes. Lorsqu'ils ont franchi ces portes, et qu'ils sont arrivés dans le golfe, ils entrent dans l'eau douce, et se rendent dans la ville de Chine où l'on a coutume d'aborder; cette ville se nomme *Khanfou*. Khanfou et les autres villes de Chine sont pourvues d'eau douce, provenant de rivières et de ruisseaux. Chaque contrée a aussi ses péages et ses marchés. Sur la côte, il y a le flux et le reflux deux fois chaque jour et chaque nuit. (Dans le golfe Persique) depuis Bassora jusqu'à l'île des Benou-Kaouan, le flux a lieu quand la lune se trouve au milieu du ciel, et le reflux au moment où la lune s'élève sur l'horizon et lorsqu'elle se couche. En Chine, et jusqu'auprès de l'île des Benou-Kaouan, le flux a lieu au moment où la lune se lève. Quand la lune occupe le milieu du ciel, la mer se retire, et elle revient quand la lune se couche. La mer se retire de nouveau lorsque la lune se trouve du côté opposé, au milieu du ciel.

On raconte que, dans une île appelée *Malhan*, entre Serendyb et Kalâh (4), dans la mer de l'Inde, du côté de l'orient, il y a une peuplade noire, et qui est nue. Quand il lui tombe entre les mains un homme d'un autre pays, elle le suspend la tête en bas, le coupe en morceaux, et le mange presque cru. Le nombre de ces noirs est considérable; ils habitent une même île, et n'ont pas de roi. Leur nourriture est le poisson, la banane, le coco, la canne à sucre. Ils demeurent dans des espèces de bois et au milieu des roseaux.

Il y a, dit-on, dans la mer, un petit poisson volant; ce poisson, appelé la *sauterelle d'eau* (5), vole sur la surface de l'eau. On parle d'un autre poisson de mer qui, sortant de l'eau, monte sur le cocotier et boit le suc de la plante; ensuite il retourne à la mer (6). On fait encore mention d'un animal de mer qui ressemble à l'écrevisse; quand cet animal sort de la mer, il se convertit en pierre: on ajoute que cette pierre fournit un collyre pour un certain mal d'yeux (7).

mieux qu'aucun autre lieu à Kerendj. Cette île est le refuge des familles bannies du continent; un ruisseau d'eau douce descend de sa montagne... La mer qui baignait ses côtes doit être la mer de Kerda ou de Kardebinj, que Massoudi place au delà de la mer de Kalâh. » (A. Maury.)

(1) Le nom de *Sen*, *Senfy*, paraît être le même que celui de *Tsiampi*, le *Ciamba* de Marco-Polo. (Voy. la carte, p. 95.) La mer d'Es-senfy paraît correspondre au golfe de Siam et aux mers qui le joignent aux archipels des Moluques et de la Sonde; elle s'étendait jusqu'à la mer de Sandjy ou de Chine.

(2) « Dans le même État que Senef, sur la côte de Cochinchine, vers le cap Varela, à Ong-Ro, situé au sud de ce cap. » (A. Maury.) — Le même mot, en arabe, signifie à la fois île et presqu'île.

(3) Suivant M. Reinaud, ces portes seraient les groupes d'îlots situés entre l'île Formose et l'île Tchu-san.

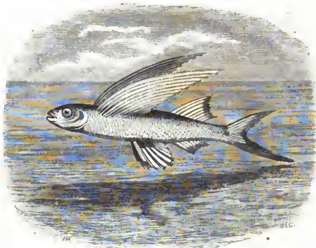
(4) Probablement dans le groupe des *Andoman*, les Angaman, dont Marco-Polo décrit la population en termes semblables

(5) « Je ne doute point, dit le docteur Roulin, que ce passage ne se rapporte à un exocet; le nom, tout étrange qu'il puisse paraître, me semble d'autant mieux choisi que, lorsque j'ai eu l'occasion d'observer pour la première fois dans les mers des tropiques le vol onduleux des exocets, il m'a rappelé complètement le vol des sauterelles, particulièrement celui d'une belle espèce à ailes bleues, commune dans quelques parties de la France, une grande variété du *Crillus cærulescens*. »

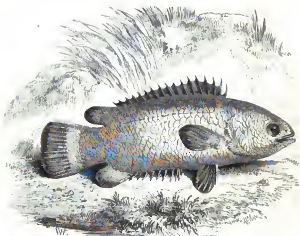
(6) En 1791, le lieutenant Duldorf, au service de la Compagnie des Indes, vit un sennal, à 2 mètres de hauteur, sur un palmier à éventail, et cherchant à s'élever encore. (Voy. les *Transactions de la Société Linnéenne.*) — Le sennal du Malabar est organisé de manière à conserver de l'eau sous ses branchies, ce qui lui permet de vivre longtemps dans l'air.

(7) Il en est question dans Massoudi et dans l'*Encyclopédie japonaise*, liv. LXI, fol. 30. Cette pierre est encore employée dans la médecine chinoise.

Près du Zâbedj il y a, dit-on, une montagne, appelée la *montagne du feu*, dont il n'est pas possible d'approcher. Le jour, on en voit sortir de la fumée, et la nuit, des flammes. Au pied est une source d'eau froide et douce; il y a une autre source d'eau chaude et douce (¹).



L'Exocet (²).



Le Sennal du Malabar (moitié de la grandeur naturelle).

Les Chinois, grands et petits, s'habillent en soie, hiver et été. Les princes se réservent la soie de première qualité; quant aux personnes d'un ordre inférieur, elles usent d'une soie en proportion avec

(¹) Les voyageurs ont vu plusieurs volcans dans les îles de la Malaisie.

(²) Voy. la note 5 de la p. 106.

leur condition. L'hiver, les hommes se couvrent de deux, trois, quatre, cinq caleçons, et même davantage, suivant leurs moyens. Leur but est uniquement de maintenir la chaleur dans les parties inférieures du corps, à cause de la grande humidité du climat et de la peur qu'ils en ont. Mais l'été, ils revêtent une seule tunique de soie, ou quelque chose du même genre. Ils ne portent pas de turban.



Le Sennal montant sur un palmier ([8]).

La nourriture des Chinois est le riz; quelquefois ils versent sur le riz du *kouschan* ([1]) cuit, et le mangent ensuite. Quant aux princes, ils mangent du pain de froment et de la viande de toute espèce d'animaux, tels que cochons, etc.

Les fruits que possèdent les Chinois sont : la pomme, la pêche, le citron, la grenade, le coing, la poire, la banane, la canne à sucre, le melon, la figue, le raisin, le concombre, le *kheyar* ([2]), le lotus, la noix, l'amande, l'aveline, la pistache, la prune, l'abricot, la sorbe et le coco. Le palmier n'est pas commun en Chine; on voit seulement des palmiers chez quelques particuliers. Le vin que boivent les Chinois est fait avec le riz ([3]); ils ne font pas de vin de raisin, et on ne leur en porte pas du dehors; ils ne le connaissent donc pas et n'en font pas usage. Avec le riz, ils se procurent le vinaigre, le *nabyd* ([4]), le *nathif* ([5]), et autres compositions du même genre.

Les Chinois ne se piquent pas de propreté. En cas d'impureté, ils ne se lavent pas avec de l'eau; ils s'essuient avec le papier propre à leur pays ([6]). Ils mangent les corps morts et autres objets du même genre, comme font les mages (les idolâtres) ([7]); en effet, leur religion se rapproche de celle des mages. Les femmes sortent la tête décou-

([1]) En Arabie, on appelle ainsi une espèce de ragoût fait avec du riz et du poisson, ou bien avec du gras-double.

([2]) Autre espèce de concombre.

([3]) L'arack, liqueur qui a le goût du vin blanc.

([4]) Jus de palmier ou, en général, liqueur fermentée; on l'appelle *toddy* dans la presqu'île de l'Inde, et *touah* et *nira* dans les îles de la Malaisie.

([5]) Espèce de confiture.

([6]) Papier fait avec des matières végétales.

([7]) Voy. plus loin la description de la ville de Quinsaï dans la relation de MARCO-POLO, qui parle également de Chinois mangeurs de toutes chairs de chien et autres viles bêtes, etc.

([8]) Voy. la note 6 de la p. 106.

verte et portent des peignes dans leurs cheveux. On compte quelquefois, sur la tête d'une femme, vingt peignes d'ivoire et autres objets analogues. Pour les hommes, ils se couvrent la tête avec quelque chose qui ressemble à un bonnet. L'usage, en Chine, est de mettre à mort les voleurs, quand on les atteint (1).

OBSERVATIONS SUR LES PAYS DE L'INDE ET DE LA CHINE, ET SUR LEURS SOUVERAINS.

Les habitants de l'Inde et de la Chine s'accordent à dire que les rois du monde qui sont hors de ligne sont au nombre de quatre. Celui qu'ils placent à la tête des quatre est le roi des Arabes (le calife de Bagdad). C'est une chose admise parmi eux sans contradiction, que le roi des Arabes est le plus grand des rois, celui qui possède le plus de richesses et dont la cour a le plus d'éclat, et, de plus, qu'il est le chef de la religion sublime au-dessus de laquelle il n'existe rien. Le roi de la Chine se place lui-même après le roi des Arabes. Vient ensuite le roi des Romains (2). Le quatrième est le *Balhara*, prince des hommes qui ont l'oreille percée (3). Le Balhara est le plus noble des princes de l'Inde; les Indiens reconnaissent sa supériorité. Chaque prince, dans l'Inde, est maître dans ses États; mais tous rendent hommage à la prééminence du Balhara. Quand le Balhara envoie des députés aux autres princes, ceux-ci, pour lui faire honneur, prodiguent les égards aux députés. Il paye une solde à ses troupes, comme cela se pratique chez les Arabes; il a des chevaux et des éléphants en abondance, ainsi que beaucoup d'argent. La monnaie qui circule dans ses États consiste en pièces d'argent, qu'on nomme *thatherya* (4). Chacune de ces pièces équivaut à un dirhem et demi, monnaie du souverain. La date qu'elles portent part de l'année où la dynastie est montée sur le trône; ce n'est pas, comme chez les Arabes, l'année de l'hégire du prophète, sur lui soit la paix! l'ère des Indiens a pour commencement le règne des rois, et leurs rois vivent longtemps; souvent leurs rois règnent pendant cinquante ans. Les habitants des États du Balhara prétendent que, si leurs rois règnent et vivent longtemps, c'est uniquement à cause de l'attachement qu'ils portent aux Arabes. En effet, il n'existe pas, parmi les souverains, un prince qui aime plus les Arabes que le Balhara, et ses sujets suivent son exemple (5).

Balhara est le titre que prennent tous les rois de cette dynastie. Il revient à celui de Cosroès chez les Persans, de César chez les Romains, et ce n'est pas un nom propre. L'empire du Balhara commence à la côte de la mer, là où est le pays de *Komkam* (Concan), sur la langue de terre qui se prolonge jusqu'en Chine. Le Balhara a autour de lui plusieurs princes, avec lesquels il est en guerre, mais qu'il surpasse de beaucoup. Parmi eux est le prince nommé roi du *Al-djorz* (6). Ce prince entretient des troupes nombreuses, et aucun autre prince indien n'a une aussi belle cavalerie. Il a de l'aversion pour les Arabes; néanmoins, il reconnaît que le roi des Arabes est le plus grand des rois. Aucun prince indien ne hait plus que lui l'islamisme. Ses États forment une langue de terre. Il possède de grandes richesses; ses chameaux et ses chevaux sont en grand nombre. Les échanges se font, dans ses États, avec de l'argent (et de l'or) en poudre; le pays renferme, dit-on, des mines de ces métaux. Il n'y a pas, dans toute l'Inde, de contrée mieux garantie contre les voleurs.

(1) Chez les musulmans, on coupe la main droite et le pied gauche du voleur, ou seulement la main si le vol est peu considérable.

(2) L'empereur de Constantinople.

(3) Dans les Indes, les dieux et les hommes portent des pendants d'oreilles. C'était un usage inconnu aux Arabes et pratiqué seulement par les esclaves chez les Grecs et les Romains.

Balhara paraît être une altération de Malvaraï, ce qui signifie le raï ou radja du Malva. Le Malva était une contrée située à l'orient de Guzerate. Au temps de Hiouen-Thsang (voy. t. Ier, note de la p. 357), le roi de ce pays était très-puissant; il avait dans sa dépendance le Guzerate et le golfe de Cambaye. A une certaine époque, le Malva étendait son influence jusque sur la côte de Malabar.

(4) Monnaies frappées aux environs du Guzerate, et ainsi nommées, peut-être, du mot grec *statere*. Les monnaies grecques étaient bien connues dans l'Inde.

(5) Les Arabes avaient en ce temps des établissements commerciaux considérables sur les côtes du golfe de Cambaye.

(6) Il s'agit sans doute du *Douab* des Indiens, contrée située entre les cours du Gange et de la Djouma, et qui portait autrefois le nom sanscrit *Sorasena*. Le dialecte *soraseni* est celui que parlent l'héroïne et les principaux caractères de femmes dans le théâtre indien.

A côté de ce royaume est celui du *Thafec* (¹); son territoire est peu considérable; les femmes y sont blanches et plus belles que dans le reste de l'Inde. Le roi vit en paix avec ses voisins, à cause du petit nombre de ses troupes. Il aime les Arabes au même degré que le Balhara.

A ces trois États est contigu un royaume appelé *Rohmy* (²), et qui est en guerre avec celui d'Al-djorz. Le roi ne jouit pas d'une grande considération. Il est aussi en guerre avec le Balhara, comme avec le roi d'Al-djorz; ses troupes sont plus nombreuses que celles du Balhara, du roi d'Al-djorz et du roi de Thafec. On dit que, lorsqu'il marche au combat, il est accompagné d'environ cinquante mille éléphants (³). Il ne se met en campagne que l'hiver; en effet, les éléphants ne supportent pas la soif; ils ne peuvent donc sortir que l'hiver. On dit que, dans son armée, le nombre des hommes occupés à fouler le drap et à le laver s'élève de dix à quinze mille. On fabrique dans ses États une étoffe qui ne se retrouve pas ailleurs; une robe faite avec cette étoffe peut passer, tant l'étoffe est légère et fine, à travers l'anneau d'un cachet. Cette étoffe est en coton; nous en avons vu un échantillon. Les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris; c'est la monnaie du pays, c'est-à-dire sa richesse. On y trouve cependant de l'or, de l'argent, de l'aloès, ainsi que l'étoffe nommée *samara* (⁴), avec laquelle on fait les *medzabb*. Le même pays nourrit le boschann marqué, autrement appelé *kerkedenn* (⁵). Cet animal a une seule corne au milieu du front, et dans cette corne est une figure dont la forme est semblable à celle de l'homme (⁶); la corne est noire d'un bout à l'autre, mais la figure placée au milieu est blanche. Le kerkedenn est inférieur pour la grosseur à l'éléphant, et sa couleur tire vers le noir; il ressemble au buffle, et est très-fort; aucun animal ne l'égale pour la vigueur. Il n'a point d'articulation au genou ni à la main; depuis le pied jusqu'à l'aisselle, ce n'est qu'un morceau de chair; l'éléphant le fuit; il rumine comme le bœuf et le chameau. Sa chair est permise; nous en avons mangé. Il est nombreux dans cette contrée; il vit dans les bois. On le trouve dans les autres provinces de l'Inde; mais ici la corne en est plus belle, car elle offre souvent une figure humaine, une figure de paon, une figure de poisson, ou toute autre figure. Les habitants de la Chine font avec cette corne des ceintures dont le prix s'élève, en Chine, jusqu'à deux et trois mille dinars, et même au delà, suivant la beauté de la figure dont on y trouve l'image. Toutes ces cornes sont achetées dans les États du Rohmy, avec des cauris, qui sont la monnaie du pays (⁷).

Après cela vient un royaume placé dans l'intérieur des terres, et qui ne s'étend pas jusqu'à la mer; on le nomme royaume des *Kaschibyn* (⁸). C'est un peuple de couleur blanche, qui a les oreilles percées, et qui est remarquable pour sa beauté. Il habite les champs et les montagnes.

Vient ensuite une mer sur les bords de laquelle est un roi nommé Al-kyrendj. C'est un prince pauvre et orgueilleux, qui recueille beaucoup d'ambre; il possède également des dents d'éléphant. Dans ses États on mange le poivre encore vert, à cause de sa petite quantité.

Après cela, on rencontre plusieurs royaumes; Dieu seul, qu'il soit béni et qu'il soit exalté! en connaît le nombre. Parmi ces royaumes est celui des Moudjah; c'est le nom d'un peuple d'un teint blanc, qui se rapproche des Chinois pour l'habillement. On trouve chez lui du musc en abondance (⁹). Le pays est couronné de montagnes blanches d'une longueur sans exemple. Les habitants ont à combattre plusieurs rois qui les entourent. Le musc qui se trouve dans le pays est bon et d'un effet énergique.

Au delà se trouvent les rois du Mabed, qui comptent un grand nombre de villes. Leurs États

(¹) Massoudi place ce royaume dans l'intérieur des terres. Il y a lieu de croire, dit M. Reinaud, qu'il s'agit d'une principauté mahratte située dans la province actuelle d'Aurengabad.

(²) Sans doute l'ancien royaume de Visapour.

(³) Massoudi donne le même chiffre.

(⁴) Il est parlé de ces étoffes dans le périple de la mer Érythrée. Massoudi parle du poil appelé *samara*, qui sert à faire des émouchoirs ou chasse-mouches. L'émouchoir est appelé en sanscrit *tchamara*.

(⁵) Le rhinocéros, que Kazouyny appelle *sinad*, et Massoudi *noschan*. (Voy. la description et la figure par Kazouyny, dans l'*Histoire des animaux* de Domayry.)

(⁶) Les Chinois voient, dans les taches irrégulières de la corne, des fleurs ou des grains de millet. Que de choses différentes ne voit-on pas dans les ombres de la lune!

(⁷) Voy. la relation de Cosmas, p. 24.

(⁸) Probablement le Mysore. Massoudi écrit *Alkamen*.

(⁹) Le musc du Tonquin est encore un des plus estimés.

s'étendent jusqu'au pays des Moudjah [1]; mais ils sont plus considérables, et les habitants se rapprochent davantage des Chinois. A l'exemple de ce qui se passe en Chine, les dignités les plus considérables sont occupées par des eunuques, et le pays touche à la Chine. Les princes vivent en paix avec le roi des Chinois, mais ils ne lui prêtent pas obéissance. Tous les ans, les rois du Mabed envoient des députés au roi de la Chine avec des présents. Le roi de la Chine fait aussi des présents aux souverains du Mahed; car cette contrée est fort vaste. Quand les députés du Mahed arrivent en Chine, ils sont surveillés, de peur qu'ils ne cherchent à se rendre maîtres du pays, vu le grand nombre de leurs compatriotes. On ne trouve entre les deux régions que montagnes et montées.

On dit que le roi de la Chine compte dans ses États plus de deux cents métropoles. Chacune de ces métropoles a à sa tête un prince *(malek)* et un eunuque; du reste, elle a d'autres villes sous sa dépendance. Au nombre de ces métropoles est Khanfou, rendez-vous des navires, et ayant vingt autres villes sous sa dépendance. Le nom de ville ne se donne qu'aux cités qui ont le *djadem*, et l'on entend par djadem une espèce de trompette. Le djadem est long et assez épais pour remplir les deux mains à la fois; on l'enduit de la même manière que les autres objets qui nous viennent de Chine. Il a trois ou quatre coudées de longueur; mais sa tête est mince, de manière à pouvoir être embouchée. On entend le son du djadem à près d'un mille de distance.

Chaque ville a quatre portes, et à chaque porte il y a cinq de ces djadems, dont on sonne à certaines heures de la nuit et du jour. Chaque ville a également dix tambours, dont on frappe en même temps qu'on sonne du djadem. C'est une manière de rendre hommage au souverain [2]. De plus, les habitants se rendent compte par là des heures de la nuit et du jour; du reste, ceux-ci ont des signes et des poids pour connaître les heures [3].

Les échanges, en Chine, se font avec des pièces de cuivre. Les princes ont des trésors, comme les princes des autres pays; mais seuls, parmi les princes, ils ont des trésors de pièces de cuivre; car c'est la monnaie du pays. Ce n'est pas qu'ils ne possèdent de l'or, de l'argent, des perles, de la soie travaillée et non travaillée; bien au contraire, tout cela abonde chez eux; mais ces objets sont considérés comme marchandise; c'est le cuivre qui sert de monnaie.

On importe en Chine de l'ivoire, de l'encens, des lingots de cuivre, des carapaces de tortues de mer, enfin le boschann ou kerkedenn, dont nous avons donné la description, et avec la corne duquel les Chinois font des ceintures.

Les bêtes de somme sont nombreuses chez les Chinois. Ils ne connaissent pas le cheval arabe, mais ils ont des chevaux d'une autre espèce; ils ont aussi des ânes et des chameaux en grand nombre; leurs chameaux ont deux bosses.

Il y a en Chine une argile très-fine avec laquelle on fait des vases qui ont la transparence des bouteilles; l'eau se voit à travers [4].

Quand un navire arrive du dehors, les agents du gouvernement se font livrer les marchandises et les serrent dans certaines maisons. Les marchandises sont soumises au *dork* [5] pendant six mois, jusqu'à ce que le dernier navire soit entré [6]. Alors les Chinois prennent les trois dixièmes de chaque marchandise et livrent le reste au propriétaire. Ce que le sultan de la Chine désire se procurer, il le reçoit au taux le plus élevé et le paye comptant; il ne se permet à cet égard aucune injustice. Au nombre des objets que le souverain prélève est le camphre, qu'il paye au prix de cinquante *fakkoudj* le *manna*, et le fakkoudj équivaut à mille pièces de cuivre. Le camphre qui n'est pas mis à part pour le sultan se vend la moitié de cette valeur, et on le met dans la circulation générale.

(1) Il s'agit probablement de la Cochinchine.

(2) L'usage de rendre hommage au souverain par le son de la trompette et du tambour existait aussi dans les pays musulmans sous le nom de *nouba*. L'honneur du *djadem* était partagé, dit Renaudot, par les gouverneurs de province et les magistrats.

(3) La nuit est divisée par les Chinois en cinq veilles, et chacune d'elles est annoncée au son du tambour ou d'une cloche. Plusieurs siècles avant notre ère, les Chinois avaient des horloges d'eau ou des clepsydres et des gnomons.

(4) Ce sont les vases de porcelaine. (Voy. le *Traité des arts céramiques*, par Alex. Brongniart, t. II, p. 473.)

(5) C'est-à-dire assurées ou garanties contre tout accident. Le *dork*, d'après le traité arabe intitulé *Taryfat*, indique une valeur que le vendeur dépose entre les mains de l'acheteur comme garantie de la bonne qualité de l'objet vendu, l'acheteur prenant à sa charge certains accidents qui peuvent survenir.

(6) Jusqu'à la fin de la mousson.

Quand un Chinois meurt, il n'est enterré que le jour anniversaire de sa mort, dans une des années subséquentes. On place le corps dans une bière, et la bière est gardée dans la maison; on met sur le corps de la chaux, qui a la propriété d'absorber les parties aqueuses; le reste du corps se conserve. Quand il s'agit des princes, on emploie l'aloès et le camphre. On pleure les morts pendant trois ans;



Anciens vases chinois.

celui qui ne pleure pas sur ses parents est battu de verges; hommes et femmes, tous sont soumis à ce châtiment; on leur dit : « Quoi! la mort de ton parent ne t'afflige pas? » Ensuite, les corps sont enterrés dans une tombe, comme chez les Arabes. Jusque-là, on ne prive pas le mort de sa nourriture ordinaire; on prétend que le mort continue à manger et à boire. En effet, la nuit, on place de la nourriture à côté, et le lendemain on ne trouve plus rien. *Il a mangé*, se dit-on (1).

On continue à pleurer et à servir de la nourriture au mort tant que le corps est dans la maison. Les Chinois se ruinent pour leurs parents morts; tout ce qui leur reste de monnaie ou de terres, ils l'emploient à cet objet (2). Autrefois, on enterrait avec le prince tout ce qu'il possédait en fait de meubles, d'habillements et de ceintures (3); or les ceintures, en Chine, se payent à un prix très-élevé. Mais cet usage a été abandonné parce qu'un cadavre fut déterré, et que des voleurs enlevèrent tout ce qui avait été enfoui avec lui.

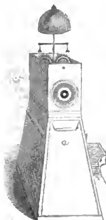
(1) Il est probable, dit M. Reinaud, que le marchand Soleyman a fait quelque confusion avec l'usage chinois d'après lequel, dans les cérémonies faites en l'honneur des morts, on offrait autrefois des aliments à un enfant, qui représentait le premier chef de la famille, et l'on augurait, d'après les paroles qui lui échappaient, si les offrandes étaient agréables aux ancêtres. Cette cérémonie est indiquée dans le *Chi-king*. (Voy. les Recherches de M. Édouard Biot sur les mœurs des anciens Chinois, *Journal asiatique* de novembre 1843, p. 351.)

(2) Confucius conseille de dépenser à l'enterrement de ses parents jusqu'à la moitié de ses biens. L'empereur actuel, plus sage que Confucius, a mis des bornes à ces sacrifices inutiles. Souvent un fils, pour honorer son père, avait ruiné sa famille. (Timkowski, *Voyage à Péking en 1820 et 1821.*)

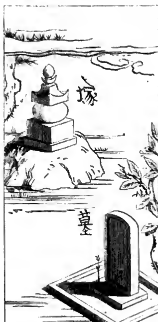
(3) C'était aussi la coutume des Scythes. (Voy. Hérodote, t. Ier, p. 128.)

En Chine, tout le monde, pauvre et riche, petit et grand, apprend à dessiner et à écrire.

Le titre que l'on donne aux fonctionnaires varie suivant la dignité dont ils sont revêtus et l'impor-



Ancienne horloge chinoise.



Anciennes tombes chinoises.

tance des villes qui leur sont confiées. Le gouverneur d'une ville d'un ordre inférieur porte le titre de *toussendj*, mot qui signifie *il a maintenu la ville* (¹). On donne au gouverneur d'une ville de l'importance de Khanfou le titre de *dyfou*. Les eunuques sont appelés du nom de *thoucam ;* les eunuques sont nés en Chine même; le cadi des cadis (grand juge) est appelé *lacchy-mâmakoun ;* et ainsi des autres titres, que nous ne reproduisons pas de peur de les écrire incorrectement. Aucun de ces fonctionnaires n'est promu avant l'âge de quarante ans. C'est alors, disent les Chinois, que l'homme a acquis une expérience suffisante.

Les gouverneurs d'un ordre inférieur, quand ils siégent, s'asseyent sur un trône, dans une grande salle; un autre siége est placé devant eux. On leur présente les écrits où sont exposés les droits respectifs des parties; derrière le gouverneur est un homme debout, désigné par le titre de *leykhou;* si le gouverneur se trompe dans quelqu'une de ses décisions, et fait une méprise, cet homme le reprend. Il n'est tenu aucun compte de ce que disent les parties; ce qu'elles ont à dire dans leur intérêt doit être présenté par écrit (²). Lorsqu'une personne demande à poursuivre une affaire devant le gouverneur, un homme qui se tient à la porte lit d'abord l'écrit, et, s'il y remarque une irrégularité, il le rend à la personne. Les requêtes adressées au gouverneur doivent être rédigées par un écrivain qui connaisse les lois; l'écrivain ajoute au bas. « Rédigé par un tel, fils d'un tel. » Si quelque irrégularité se trouve dans

(¹) *Toussendj* paraît répondre à *cheou-tching*, *thoucam* à *tchou-kouan*, titre général des chefs de l'administration supérieure, et *dyfou* à *tchi-fou*, titre des gouverneurs de premier ordre. Klaproth a publié un tableau des titres donnés aux villes et aux fonctionnaires de la Chine (*Journal asiatique* d'avril 1833, p. 350 et suiv.).

(²) Il n'y a en Chine que des avocats consultants et rédigeant des mémoires pour les parties. Ces avocats peuvent être autorisés à lire les mémoires devant la cour.

l'écrit, la faute retombe sur le rédacteur, et on le bat de verges (1). Le gouverneur ne siége qu'après avoir mangé et bu; c'est afin qu'il apporte aux affaires plus d'attention. Chaque gouverneur est payé sur les revenus de la ville où il commande.

Le roi suprême ne se montre qu'une fois tous les dix mois. « Si, dit-il, le peuple me voyait fréquemment, il n'aurait plus de considération pour moi. Les formes du gouvernement doivent être despotiques; en effet, le peuple n'a aucune idée de la justice; la force seule peut lui apprendre à nous respecter. »

Les terres ne payent pas d'impôt; mais on exige une capitation de tous les mâles, chacun suivant ses moyens. Les Arabes et les autres étrangers payent un droit pour la conservation de leurs marchandises.

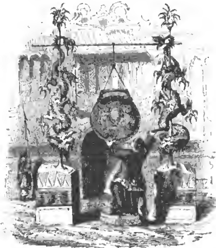
Quand les denrées sont chères, le sultan fait tirer des vivres des magasins publics (2), et on les vend à un prix inférieur à celui du marché; par conséquent, la cherté ne peut pas se prolonger.

L'argent qui entre dans le trésor public provient uniquement de l'impôt levé sur les têtes. Je suis porté à croire que l'argent qui entre chaque jour dans la caisse de Khanfou s'élève à 50 000 dinars; et pourtant, ce n'est pas la ville la plus considérable de l'empire (3).

Le roi se réserve, entre les substances minérales, un droit sur le sel, ainsi que sur une plante qui se boit infusée dans de l'eau chaude (4). On vend de cette plante dans toutes les villes, pour de fortes sommes; elle s'appelle le *sâkh*. Elle a plus de feuilles que le trèfle; elle est un peu plus aromatique, mais elle a un goût amer. On fait bouillir de l'eau, et on la verse sur la plante. Cette boisson est utile dans toute espèce de circonstances.

Tout l'argent qui entre dans le trésor public provient de la capitation, de l'impôt sur le sel et de l'impôt sur cette plante.

Dans chaque ville, il y a ce qu'on appelle le *darâ;* c'est une cloche placée sur la tête du gouverneur, et qui est attachée à un fil, lequel s'étend jusque sur la voie publique, afin qu'elle soit à la portée de tout le monde indistinctement. Quelquefois ce fil a une parasange de long. Il suffit que quelqu'un remue tant soit peu le fil pour que la cloche se mette en mouvement. Celui donc à qui on fait une injustice remue le fil, et la cloche s'agite sur la tête du gouverneur. Le plaignant est admis auprès du gouverneur, afin qu'il expose lui-même ce qu'il désire, et qu'il fasse connaître le tort qu'on lui a fait. L'usage de la cloche existe dans toutes les provinces (5).



Chine ancienne. — Tam-tam d'appel, à la porte du palais de l'empereur.

La personne qui veut voyager d'une province à l'autre se fait donner deux billets, l'un du gouverneur et l'autre de l'eunuque. Le billet du gouverneur sert pour la route, et contient les noms du voyageur et des personnes de sa suite, avec son âge, l'âge des personnes qui l'accompagnent, et la tribu

(1) Bambous dont la forme et la grandeur varient suivant les peines infligées.

(2) Le riz, le blé, le millet et autres grains.

(3) Voy. plus loin ce que Marco-Polo dit des impôts prélevés sur la ville de Quinsaï (Khanfou).

(4) Le thé.

(5) En d'autres temps, il y avait un tambour dans un salon, près du palais de l'empereur. Dès que le plaignant frappait sur ce tambour, les mandarins étaient obligés de venir s'informer de ses griefs. Quelquefois le tambour a été remplacé par le tam-tam.

« Il existe ce qu'on pourrait appeler une *cour des remontrances*; c'est le tribunal des *Tung-chin-sse*. Les officiers de ce tribunal veillent à la porte du palais, près du célèbre tam-tam d'appel. Tout homme, en y frappant, obtient, suivant

à laquelle il appartient. Toute personne qui voyage en Chine, que ce soit une personne du pays, un Arabe, ou tout autre, ne peut se dispenser d'avoir avec elle un écrit qui serve à la faire reconnaître [1]. Quant au



Chine ancienne. — Tambour à conseils, à la porte du palais de l'empereur.

billet de l'eunuque, il y est fait mention do l'argent du voyageur et des objets qu'il emporte avec lui. Il y a sur toutes les routes des hommes chargés de se faire présenter les deux billets; dès qu'un voyageur arrive, les préposés demandent à voir les billets; ensuite ils écrivent : « A passé ici un tel, fils d'un tel, telle profession, tel jour, tel mois, telle année, ayant tels objets avec lui. » Le gouvernement a eu recours à ce moyen afin que les voyageurs ne courussent pas de danger pour leur argent et leurs marchandises. Que si un voyageur essuie une perte ou meurt, on sait tout de suite comment cela s'est fait, et l'on rend ce qui a été perdu au voyageur, ou à ses héritiers après sa mort.

Les Chinois respectent la justice dans leurs transactions et dans les actes judiciaires. Si un homme prête une somme d'argent à quelqu'un, il écrit un billet à ce sujet; l'emprunteur, à son tour, écrit un billet qu'il marque avec deux de ses doigts réunis, le doigt du milieu et l'index. On met ensemble les deux billets; on les plie l'un avec l'autre; on écrit quelques caractères sur l'endroit qui les sépare; ensuite on les déplie et l'on remet au prêteur le billet par lequel l'emprunteur reconnaissait sa dette. Si, plus tard, l'emprunteur nie sa dette, on lui dit : « Apporte le billet du prêteur. » Si l'emprunteur prétend n'avoir point de billet, s'il nie avoir écrit un billet accompagné de sa signature et de sa marque, et si son billet a péri, on dit à l'emprunteur qui nie la dette : « Déclare par écrit que cette dette ne te concerne pas; mais si, de son côté, le créancier vient à prouver ce que tu nies, tu recevras vingt coups de bâton sur le dos, et payeras une amende de 20000 fakhoudj de pièces de cuivre [2]. » Or, comme le fakkoudj équivaut à 1000 pièces de cuivre, cette amende fait à peu près 2000 dinars [3]. D'un autre

un ancien usage, une audience immédiate de l'empereur; mais aussi malheur à quiconque dérangerait le fils du Ciel sans un motif légitime ou suffisant! un prompt supplice punirait son audace. » *(La Chine ouverte*, 1845.)

(1) L'usage des passe-ports existait en Chine plusieurs siècles avant l'ère chrétienne; il en est fait mention dans le *Tcheou-li*.

(2) Le texte arabe est obscur, dit M. Reinaud. Dans les anciens temps, suivant le *Tcheou-li*, les conventions privées des Chinois étaient faites en double. On séparait en deux la tablette ou, plus tard, le papier qui portait les deux doubles, et on devait les représenter, soit à l'échéance du prêt, ou bien en cas de difficulté sur la convention. (Voy. le Mémoire d'Édouard Biot sur le système monétaire des Chinois, *Journal asiatique* de mai 1837, p. 434. — Voy. aussi le *Livre de la voie et de la vertu*, par Lao-tseu, traduction de M. Stanislas Julien, p. 290.)

(3) « Le fakhoudj correspond aux dénominations chinoises *kouang* et *min*, et équivaut à 1000 pièces de cuivre enfilées

côté, vingt coups de bâton suffisent pour tuer un homme. Aussi personne, en Chine, n'ose faire une déclaration par écrit, de peur de perdre à la fois la vie et la fortune. Nous n'avons jamais vu qui que ce soit consentir à faire cette déclaration. Les Chinois se conforment, dans leurs rapports respectifs, à la justice; personne n'est privé de son droit; ils n'ont pas même recours aux témoins ni aux serments [1].

Quand un homme fait faillite, et que les créanciers le font mettre, à leurs frais, dans la prison du sultan, on exige une déclaration de lui. Après qu'il est resté un mois en prison, le sultan le fait comparaître en public, et l'on proclame ces mots : « Un tel, fils d'un tel, a emporté l'argent d'un tel, fils d'un tel. » S'il reste au failli une somme placée chez quelqu'un, ou s'il possède quelque champ, ou des esclaves, en un mot quelque chose qui puisse faire face à ce qu'il doit, on le fait sortir tous les mois, et on lui donne des coups de bâton parce qu'il est resté en prison, mangeant et buvant, bien qu'il lui restât de l'argent. On lui applique les coups de bâton, que quelqu'un le dénonce ou ne le dénonce pas; il est battu dans tous les cas, et on lui dit : « Tu n'as cherché qu'à frustrer les autres de ce qui leur appartenait et à t'emparer de leur bien. » On lui dit encore : « Tâche de faire droit aux réclamations de ces personnes. » S'il n'en a pas les moyens, et s'il est bien constant pour le sultan qu'il ne reste au failli aucune ressource, on appelle les créanciers, et on les satisfait avec l'argent du trésor du *bagboun*, titre que porte le roi suprême. Bagboun est le seul titre qu'on donne au souverain, et ce mot signifie *fils du ciel;* c'est le mot dont nous avons fait *magboun* [2]. Ensuite on proclame ces mots : « Quiconque entretiendra des rapports d'affaires avec cet homme sera mis à mort. » Ainsi personne n'est exposé à éprouver des pertes de ce genre. Si l'on apprend que le débiteur a de l'argent placé chez quelqu'un, et que le dépositaire n'ait pas fait de déclaration au sujet de cet argent, on tue celui-ci à coups de bâton. L'on ne dit rien pour cela au débiteur; on se contente de prendre l'argent, qu'on partage aux créanciers; mais, à partir de ce moment, le débiteur ne peut plus entretenir de rapports d'affaires avec personne.

On dresse, en Chine, des pierres d'une longueur de dix coudées et gravées en creux. L'inscription présente un tableau des diverses maladies et de leurs remèdes. Pour telle maladie, y est-il dit, il y a tel remède. Celui qui n'a pas les moyens d'acheter le remède le reçoit aux frais du trésor public.

Les terres ne payent pas d'impôt; l'impôt se paye par tête, suivant la fortune de chacun et l'importance de ses propriétés.

Le nom de tout enfant mâle qui naît est écrit dans les registres du sultan [3]. Dès que l'enfant est parvenu à l'âge de dix-huit ans, on exige de lui la capitation; mais lorsqu'il a atteint sa quatre-vingtième année, il ne la paye plus; au contraire, on lui donne une pension aux frais du trésor public, et l'on dit à ce sujet : « Nous avons reçu de lui une pension quand il était jeune; il est juste que nous la lui rendions, maintenant qu'il est vieux.

Dans chaque ville, il y a des hommes de plume et des maîtres qui instruisent les pauvres et leurs enfants aux frais du trésor public [4]. Les femmes sortent les cheveux exposés à l'air; pour les hommes, ils se couvrent la tête.

ensemble. L'enfilade est estimée ici le dixième du dinar ou pièce d'or arabe, et comme le dinar valait, au dixième siècle, 20 francs à peu près, il en résulte que l'enfilade valait 2 francs, et que la pièce de cuivre n'était estimée que le cinquième d'un de nos centimes. Il fallait que l'or et l'argent fussent alors bien rares en Chine, pour que le cuivre conservât si peu de valeur dans le change. » (Reinaud.)

(1) Cette menace avait ainsi l'effet de la torture : on préférait se laisser accuser d'une fausse dette que de s'exposer à la mort si, par des témoignages subornés ou autrement, ce prétendu créancier parvenait à égarer l'esprit des juges.

(2) C'est le même mot qui est écrit *fagfoun* par quelques auteurs arabes. Massoudi dit aussi que *bagboun* est le titre de l'empereur chinois, mais que lorsqu'on s'adresse au prince lui-même, on l'appelle *thamgama*. Ce sont là des traductions de titres chinois en langue arabe. De toute antiquité les Chinois ont appelé leur empereur *thian-tseu*, fils du ciel.

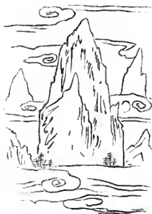
(3) Cet usage existe encore; l'indifférence quant à la constatation des naissances dans l'autre sexe est un fait caractéristique de la civilisation chinoise. Anciennement, lorsqu'une fille venait au monde, on était trois jours entiers sans daigner presque penser à elle; on la couchait à terre, sur quelques vieux lambeaux, près du lit de la mère, sans s'occuper d'elle; le troisième jour on visitait l'accouchée, et l'on commençait seulement alors à prendre soin de la petite fille. (Voy. le *Niu-kié-tsi-pien*, traduit par le P. Amyot.)

(4) L'instruction gratuite était établie en Chine depuis un temps immémorial; mais ce fut la dynastie *Thang* qui, entre les années 620 et 904 de l'ère chrétienne, donna la plus grande impulsion à l'enseignement primaire.

On remarquera que l'enseignement était donné aux pauvres, c'est-à-dire aux adultes. C'est en effet le seul moyen d'entretenir l'instruction dans la classe peu aisée. Les éléments des connaissances nécessaires à tous les hommes, lorsqu'ils ne sont

On trouve dans les montagnes un bourg nommé *Tâyou*, dont les habitants sont courts de taille. Tous les hommes qui, en Chine, sont courts de taille, sont censés venir de ce bourg (¹). Les Chinois, en général, sont bien faits, grands, d'un blanc clair, mais coloré de rouge. Ce sont, de tous les hommes, ceux qui ont les cheveux du noir le plus foncé. Les femmes laissent pousser leurs cheveux (²).

Dans l'Inde, quand un homme intente à un autre une action qui doit entraîner la peine de mort, on dit au demandeur : « Veux-tu soumettre le défendeur à l'épreuve du feu ? » S'il répond oui, l'on fait chauffer jusqu'au rouge une barre de fer; ensuite on dit au défendeur : « Présente ta main. » En même temps, l'on étend sur sa main sept feuilles d'un certain arbre du pays, et on pose la barre dessus. L'homme se met à marcher en avant et en arrière; après cela, il jette la barre et on lui présente une bourse de cuir dans laquelle il introduit sa main; la bourse est immédiatement scellée avec le sceau royal. Au bout de trois jours, on apporte du riz dont le grain est encore dans sa balle, et on dit à l'homme : « Frotte les grains, » afin d'en détacher la pellicule. » Si sa main ne présente aucune trace de brûlure, le défendeur obtient gain de cause et n'est pas mis à mort. Pour le demandeur, il est condamné à payer un manna d'or (³), que le souverain se réserve pour lui-même.



D'après l'*Encyclopédie japonaise.*

Quelquefois on fait bouillir de l'eau dans une marmite de fer ou d'airain, de manière que personne n'ose en approcher. On y jette un anneau de fer, puis on dit au défendeur : « Introduis ta main dans la marmite. » Il faut alors que le défendeur retire l'anneau. J'ai vu un homme introduire sa main dans la marmite et la retirer saine et sauve. En ce cas, comme pour l'autre, le demandeur est obligé de payer un manna d'or.

Quand le roi de Serendyb meurt, on le traîne sur un char très-près du sol; le corps est attaché au derrière du char, de manière que l'occiput de la tête traîne par terre, et que les cheveux ramassent la poussière. En même temps, une femme, tenant un balai à la main, chasse la poussière sur la figure du mort et crie ces mots : « O hommes! cet homme était encore hier votre roi; il vous gouvernait, et ses ordres étaient exécutés par vous. Voilà où il en est réduit; il a dit adieu au monde, et l'ange de la mort s'est saisi de son âme. Ne vous laissez donc plus séduire par les plaisirs de cette vie. » Et autres paroles analogues. Cette cérémonie dure trois jours; ensuite on apporte du bois de sandal, du camphre et du safran, et on brûle le corps au milieu des aromates; après quoi on jette les cendres au vent. Tous les Indiens brûlent leurs morts. Serendyb est la plus avancée des îles qui dépendent de l'Inde. Quelquefois, lorsqu'on brûle le corps du roi, ses femmes se précipitent sur le bûcher et se brûlent avec lui; mais il dépend d'elles de ne pas le faire.

Dans l'Inde, il y a des personnes qui font profession d'errer dans les bois et les montagnes, et qui

donnés qu'à l'enfance, ne tardent pas à être oubliés; les classes d'adultes et les bibliothèques communales peuvent seules entretenir et compléter les effets de l'instruction primaire. C'est ce que le gouvernement chinois des Thang avait compris, il y a plus de mille ans, mieux que beaucoup de gouvernements européens modernes. Édouard Biot, fils du célèbre savant, a publié en 1845 et 1847 un *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.*

(¹) Voy. t. Ier, p. 160

(²) Les femmes arabes se coupent la chevelure.

(³) Poids indien qui varie, suivant les provinces, depuis deux livres jusqu'au-dessus de quarante.

communiquent rarement avec le reste des hommes. Ces personnes n'ont quelquefois à manger que l'herbe des champs et les fruits des bois. Parmi ces hommes, il y en a qui vont nus. Quelques-uns se tiennent nus, la face tournée vers le soleil, et n'ayant pour toute couverture que quelque peau de panthère. Je vis, dans un de mes voyages, un de ces hommes dans l'état que je viens de décrire; seize ans après, je retournai dans le même pays, et je retrouvai cet homme dans la même situation. Une chose qui m'étonna, ce fut que sa personne ne se fût pas fondue de chaleur.

La noblesse, dans chaque royaume, est censée ne faire qu'une seule et même famille; la puissance ne sort pas de son sein, et les princes nomment eux-mêmes leurs héritiers présomptifs; il en est de même des hommes de plume et des médecins; ils forment une caste particulière, et la profession ne sort pas de la caste (¹).



Groupe d'ascètes indiens (*yogi* et *sannyasi*).

Du reste, les princes de l'Inde ne reconnaissent pas l'autorité d'un même souverain (²). Chacun d'eux est maître chez lui. Néanmoins, le Balhara porte le titre de roi des rois. Quant aux Chinois, ils ne se nomment pas d'avance des héritiers.

Les Chinois sont des gens de plaisir; mais les Indiens réprouvent le plaisir, et ils s'en abstiennent; ils ne boivent pas *le vin* (³), et ne mangent pas le vinaigre qui est fait avec le vin. Ce n'est pas l'effet d'un scrupule religieux, c'est par dédain. « Tout prince, disent-ils, qui boit du vin, n'est pas un prince véritable. » Les Indiens sont entourés d'ennemis qui leur font la guerre, et ils s'expriment ainsi : « Comment administrera-t-il bien les affaires de ses États, celui qui s'enivre? »

Quelquefois les Indiens se font la guerre dans un esprit de conquête; mais ces cas sont rares. Je n'ai pas vu de peuple se soumettre à l'autorité d'un autre, si ce n'est dans le pays qui fait suite au pays du poivre (⁴). Quand un roi fait la conquête d'un État voisin, il met à sa tête un homme de la famille du prince déchu, lequel exerce l'autorité au nom du vainqueur. Les habitants du pays conquis ne souffriraient pas qu'il en fût autrement.

Quant à la Chine, il arrive quelquefois qu'un gouverneur de province s'écarte de l'obéissance due au roi suprême. Alors on l'égorge et on le mange. Les Chinois mangent la chair de tous les hommes qui sont tués par l'épée (⁵).

Dans l'Inde et dans la Chine, quand il est question de faire un mariage, les deux familles s'adressent des compliments et se font des présents; ensuite elles célèbrent le mariage au bruit des cymbales et des tambours. Les présents qu'on se fait à cette occasion sont en argent, chacun suivant ses moyens.

Dans l'Inde comme dans la Chine, la filouterie, pour un objet léger ou considérable, est un cas de mort (⁶). En ce qui concerne l'Inde, quand un filou a volé une obole et une somme au-dessus, on prend un long bâton dont on façonne l'extrémité en pointe; ensuite on fait asseoir le filou sur le bâton, de manière que la pointe lui entre par le bas et lui sort par le gosier.

(¹) Les brahmes, les kchatrias, etc.

(²) Tous les princes musulmans reconnaissaient alors la suprématie spirituelle et temporelle du calife de Bagdad.

(³) Sous cette expression, le voyageur comprend toute espèce de liqueur fermentée; les Chinois boivent surtout l'arak, ou eau-de-vie de riz. (Voy., sur l'usage du vin en Chine, un Mémoire de Klaproth dans le *Journal asiatique* de février 1828.)

(⁴) La côte du Malabar.

(⁵) Voy., plus loin, une note sur ce sujet, et la relation de Marco-Polo.

(⁶) Chez les musulmans, la peine est moins sévère : on coupe la main, ou l'on donne la bastonnade pour les vols peu considérables.

Les murs des maisons en Chine sont en bois ; mais les Indiens bâtissent avec des pierres, du plâtre, des briques et de l'argile ; du reste, il en est quelquefois de même en Chine.

La nourriture des Indiens est le riz ; dans la Chine, la nourriture est le blé et le riz ; les Indiens ne connaissent pas le blé. Ni les Indiens ni les Chinois n'usent de la circoncision.

Les Chinois sont idolâtres ; ils adressent des vœux à leurs idoles et se prosternent devant elles ; ils ont des livres de religion ([1])

Les Indiens laissent pousser leur barbe. J'ai vu des Indiens qui avaient une barbe de trois coudées. Ils ne se coupent pas non plus la moustache ; mais la plupart des hommes, en Chine, n'ont pas de barbe ; et chez eux c'est, en général, un effet naturel. Dans l'Inde, quand il meurt un homme, on lui rase la tête et la barbe ([2]).

Dans l'Inde, quand un homme est mis en prison ou condamné aux arrêts, on lui retire le manger et le boire pendant sept jours. Les Indiens peuvent se faire mettre aux arrêts les uns les autres.

En Chine, il y des cadis qui jugent les différends entre particuliers, de préférence aux gouverneurs ; il en est de même dans l'Inde.

On trouve dans toute l'étendue de la Chine la panthère et le loup. Quant au lion, on ne le rencontre ni dans l'une ni dans l'autre contrée. On tue les voleurs de grand chemin.

Les Chinois et les Indiens s'imaginent que les boddes ([3]) leur parlent ; ce sont plutôt les ministres des temples qui entrent en conversation avec le public.

Les Chinois et les Indiens tuent les animaux qu'ils veulent manger ; ils n'égorgent pas l'animal, mais ils le frappent sur la tête jusqu'à ce qu'il meure ([4]).

Les Indiens se servent du cure-dent, et chacun d'eux ne saurait manger avant de s'être nettoyé les dents et de s'être lavé. Les Chinois ne suivent point cet usage ([5]).

L'Inde est plus étendue que la Chine ; ses provinces feraient plusieurs fois les provinces de la Chine. On y compte également un plus grand nombre de principautés ; mais les provinces de la Chine sont mieux peuplées.

Ni la Chine ni l'Inde ne connaissent le palmier ([6]) ; mais ces deux contrées possèdent d'autres espèces d'arbres et de fruits qui manquent à nos pays. L'Inde est privée du raisin ; mais il se trouve, à la vérité en petite quantité, dans la Chine. Tous les autres fruits abondent dans ces deux régions ; la grenade surtout est abondante dans l'Inde.

Les Chinois n'ont pas de science proprement dite. Le principe de leur religion ([7]) est dérivé de l'Inde. Les Chinois disent que ce sont les Indiens qui ont importé en Chine les boddes, et qu'ils ont été les véritables maîtres en religion du pays. Dans l'une et l'autre contrée, on admet la métempsycose ; mais on diffère dans les conséquences de certains principes.

La médecine et la philosophie fleurissent dans l'Inde. Les Chinois ont aussi une médecine ; le procédé qui domine dans cette médecine, c'est la cautérisation.

Les Chinois ont des notions en astronomie ; mais cette science est plus avancée chez les Indiens ([8]).

([1]) Ce sont les bouddhistes ; les disciples de Confucius et les tao-sse ne rendent hommage à aucune peinture ou statue.

([2]) On peut traduire aussi : « Quand quelqu'un perd un parent, il se rase la tête et la barbe. »

([3]) Statues des divinités.

([4]) Chez les musulmans comme chez les juifs, on égorge l'animal et l'on commence par en tirer tout le sang.

([5]) Hiouen-thsang, voyageur chinois du septième siècle (voy. t. Ier, p. 357), donne pour explication que les Indiens, ne se servant ni de cuillères, ni de bâtonnets, et mangeant avec leurs doigts des mets apprêtés avec divers assaisonnements, étaient obligés de recourir au cure-dent. Le Bouddha (Sakya-mouni), s'étant un jour curé les dents, jeta à terre une petite branche dont il s'était servi, et cette petite branche, croissant aussitôt, devint un arbre immense. L'usage du cure-dent remonte aussi, chez les Arabes, jusqu'avant Mahomet. (Voy. Pococke, *Specimen historiæ arabicæ*, p. 303 ; le *Tableau de l'empire ottoman*, de Mouradjea d'Ohsson, t. II, p. 16 ; les *Mœurs des peuples de l'Inde*, par l'abbé Dubois, t. Ier, p. 334 ; le *Journal asiatique*, 1839, décembre, p. 462 ; 1841, mai, p. 439.)

([6]) L'auteur veut parler seulement du dattier, qui est pour les Arabes l'objet d'une prédilection particulière et d'une sorte de respect religieux ; le prophète a dit : « Honorez le dattier, qui est votre tante paternelle. »

([7]) Le bouddhisme ; voy. t. Ier, p. 356.

([8]) Sur ce sujet, on consultera avec un grand profit l'ouvrage de M. Sédillot intitulé : *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Orientaux*, et l'Introduction que M. Reinaud a mise en tête de sa traduction de la *Géographie d'Aboulféda*

Du reste, je ne connais personne, ni parmi les uns, ni parmi les autres, qui professe l'islamisme, ni qui parle la langue arabe.

Les Indiens n'ont pas beaucoup de chevaux. Les chevaux sont plus nombreux en Chine (¹).

Les Chinois n'ont pas d'éléphants, et ils n'en laissent pas entrer dans leurs pays, regardant la présence de cet animal comme une chose fâcheuse (²).

Les troupes du roi des Indes sont nombreuses, mais elles ne reçoivent pas de solde (³). Le souverain ne les convoque que pour le cas de la guerre sacrée (⁴); les troupes se mettent alors en mouvement; mais elles s'entretiennent à leurs propres frais, sans que le roi ait rien à donner pour cela. Quant à la Chine, la solde des troupes est établie sur le même pied que chez les Arabes.

Les provinces de la Chine sont plus pittoresques et plus belles. Dans l'Inde, la plus grande partie du territoire est dépourvue de villes; en Chine, au contraire, on rencontre à chaque pas des villes fortifiées et considérables. Le territoire chinois est plus sain, et les maladies y sont plus rares; l'air y est si pur, qu'on n'y rencontre presque pas d'aveugles, ni de borgnes, ni de personnes frappées de quelque infirmité Il en est de même dans une grande partie de l'Inde.

Les fleuves de l'une et de l'autre contrée sont considérables; ils charrient beaucoup plus d'eau que nos fleuves. Les pluies, dans l'une et l'autre région, sont abondantes.

L'Inde renferme beaucoup de terres désertes; la Chine, au contraire, est partout cultivée. Les hommes de la Chine sont plus beaux que ceux de l'Inde, et se rapprochent davantage des Arabes pour les vêtements et les montures. Les Chinois, en costume et dans une cérémonie publique, ressemblent aux Arabes; ils portent le caba (⁵) et la ceinture; pour les Indiens, ils portent deux pagnes et se décorent de bracelets d'or et de pierres précieuses, les hommes comme les femmes.

En deçà de la Chine sont le pays des Tagazgaz, peuple de race turke, et le khakan du Tibet. Voilà ce qui termine la Chine du côté du pays des Turks. Du côté de la mer, la Chine est bornée par les îles des Syla (Al-syla); ce sont des peuples qui vivent en paix avec le souverain de la Chine, et qui prétendent que, s'ils ne lui envoyaient pas de présents, le ciel ne verserait plus ses eaux sur leur territoire. Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. On trouve dans ce pays des faucons blancs (⁶).

SECONDE PARTIE.

Voici ce que dit Abou-Zeyd-al-Hassan de Syrat :

J'ai lu avec attention ce livre, c'est-à-dire le premier livre, lequel j'avais été chargé d'examiner et d'accompagner des observations que j'avais recueillies dans mes lectures, au sujet des incidents de la navigation, des rois des contrées maritimes et de leurs particularités, en relevant tout ce que je savais à cet égard dans les choses dont l'auteur de ce livre n'a point parlé. J'ai vu que ce livre avait été composé dans l'année 237 (851 de J.-C.). Or, à cette époque, les choses qui tiennent à la mer étaient parfaitement connues à cause des nombreux voyages que les marchands de l'Irac faisaient dans les régions maritimes. J'ai donc trouvé tout ce qui est dit dans ce livre conforme à la vérité et à l'exac-

(¹) Quoiqu'ils y soient rares aussi. Les chevaux indiens sont venus en général de l'Arabie et des pays situés au nord-ouest.

(²) Assertion qui paraît contestable. Il semble que, de tout temps, l'éléphant ait habité les parties occidentales du Kouang-si, du Yun-nan et du Sse-tchouen.

(³) Soleyman a dit plus haut (p. 109) que le balhara payait une solde à ses troupes.

(⁴) Guerre religieuse, soit intestine entre les brahmanistes et les bouddhistes, soit avec quelque peuple étranger.

(⁵) Espèce de grand manteau usité surtout en Perse.

(⁶) M. Reinaud suppose qu'il s'agit ici du Japon, qui était alors en rapport de commerce avec la Chine

Ici finit la relation du voyageur Soleyman. Ce qui suit a été écrit, comme nous l'avons dit page 95, environ quarante ans plus tard, par un autre Arabe, amateur de géographie.

titude, excepté dans ce qui est rapporté [1] au sujet des aliments que les Chinois offrent à leurs parents morts, et dans ce qu'on ajoute, à savoir que, si on met pendant la nuit des aliments devant le mort, ils ont disparu le lendemain matin, ce qui autoriserait à croire que le mort les a mangés. On nous avait fait le même récit; mais il nous est venu de ces régions un homme sur les renseignements duquel on peut compter; et comme nous l'interrogions à ce sujet, il a nié le fait, et il a ajouté : « C'est une assertion sans fondement; c'est comme la prétention des idolâtres qui soutiennent que leurs idoles entrent en conversation avec eux [2]. »

Mais, depuis la composition de ce livre, la situation des choses, particulièrement en Chine, a beaucoup changé. Des événements sont survenus qui ont fait cesser les expéditions dirigées (de chez nous) vers ces contrées, qui ont ruiné ce pays, qui en ont aboli les coutumes, et qui ont dissous sa puissance. Je vais, s'il plaît à Dieu, exposer ce que j'ai lu relativement à ces événements.

Ce qui a fait sortir la Chine de la situation où elle se trouvait en fait de lois et de justice, et ce qui a interrompu les expéditions dirigées vers ces régions du port de Syraf, c'est l'entreprise d'un rebelle qui n'appartenait pas à la maison royale, et qu'on nommait Banschoua [3]. Cet homme débuta par une conduite artificieuse et par l'indiscipline; puis il prit les armes et se mit à rançonner les particuliers; peu à peu les hommes malintentionnés se rangèrent autour de lui; son nom devint redoutable, ses ressources s'accrurent, son ambition prit de l'essor, et parmi les villes de la Chine qu'il attaqua était Khanfou, port où les marchands arabes abordent. Entre cette ville et la mer, il y a une distance de quelques journées. Sa situation est sur une grande rivière, et elle est baignée par l'eau douce [4].

Les habitants de Khanfou ayant fermé les portes, le rebelle les assiégea pendant longtemps. Cela se passait dans le cours de l'année 264 (878 de J.-C.). La ville fut enfin prise, et les habitants furent passés au fil de l'épée. Les personnes qui sont au courant des événements de la Chine rapportent qu'il périt en cette occasion cent vingt mille musulmans, juifs, chrétiens et mages, qui étaient établis dans la ville et qui y exerçaient le commerce, sans compter les personnes qui furent tuées d'entre les indigènes. On a indiqué le nombre précis des personnes de ces quatre religions qui perdirent la vie, parce que le gouvernement chinois prélevait sur elles un impôt d'après leur nombre. De plus, le rebelle fit couper les mûriers et les autres arbres qui se trouvaient sur le territoire de la ville. Nous nommons les mûriers en particulier, parce que la feuille de cet arbre sert à nourrir l'insecte qui fait la soie, jusqu'au moment où l'animal s'est construit sa dernière demeure. Cette circonstance fut cause que la soie cessa d'être envoyée dans les contrées arabes et dans d'autres régions.

Le rebelle, après la ruine de Khanfou, attaqua les autres villes, l'une après l'autre, et les détruisit. Le souverain de la Chine n'était pas assez fort pour lui résister, et celui-ci finit par s'approcher de la capitale. Cette ville porte le nom de *Khomdan* [5]. L'empereur s'enfuit vers la ville de Bamdou [6], située sur les frontières du Tibet, et y établit son séjour.

La fortune du rebelle se maintint pendant quelque temps; sa puissance s'étendit. Son projet et son désir étaient de raser les villes et d'exterminer les habitants, vu qu'il n'appartenait pas à une famille de rois, et qu'il ne pouvait pas espérer de réunir toute l'autorité dans ses mains. Une partie de ses projets furent mis à exécution : c'est ce qui fait que, jusqu'à présent, nos communications avec la Chine sont restées interrompues.

Le rebelle conserva son ascendant jusqu'au moment où le souverain de la Chine se mit en rapport avec le roi des Tagazgaz, dans le pays des Turks. Les États de ce roi et ceux de la Chine étaient voisins, et il y avait alliance entre les deux familles. L'empereur envoya des députés à ce roi pour le prier de le délivrer du rebelle. Le roi de Tagazgaz fit marcher son fils contre le rebelle, avec une armée nombreuse

(1) Voy. p. 112, note 1.

(2) Voy. p. 119, note 3.

(3) En chinois, Hoang-Chao

(4) Évidemment il ne s'agit pas ici du port de Khanfou, qui était situé à l'embouchure du Tsien-thang-kiang, mais de Hang-tcheou-fou, capitale de la province, à quelques lieues dans l'intérieur des terres. Aboulféda ne fait qu'une ville de Khanfou et de Hang-tcheou-fou, qu'il nomme Khansâ. (Voy. le plan de cette ville dans la relation de MARCO-POLO.)

(5) Aujourd'hui Si-ngan-fou, capitale de la province Chen-si, située sur un des affluents du fleuve jaune, à plus de 200 lieues de la mer. (Voy. le plan de cette ville dans la relation de MARCO-POLO.)

(6) Madou ou Amdou, dénomination encore usitée au Tibet.

et d'abondantes provisions [1]. Une longue lutte commença; des combats terribles eurent lieu, et le rebelle fut enfin battu. Quelques-uns ajoutent que le rebelle fut tué; d'autres disent qu'il mourut de mort naturelle.

L'empereur de la Chine retourna alors vers sa capitale de Khomdan. La ville était en ruines; lui-même était réduit à une grande faiblesse; son trésor était épuisé, ses généraux avaient péri, les chefs de ses soldats et de ses braves étaient morts. Outre cela, chaque province se trouvait au pouvoir de quelque aventurier qui en percevait les revenus, et qui ne voulait rien céder de ce qu'il avait dans les mains. L'empereur de la Chine se vit dans la nécessité de s'abaisser jusqu'à agréer les excuses des usurpateurs, moyennant quelques démonstrations d'obéissance que ceux-ci firent, et quelques vœux qu'ils prononcèrent pour le prince, bien que, d'ailleurs, ils ne tinssent aucun compte de ses droits en ce qui concerne les impôts, ni des autres prérogatives inhérentes à la souveraineté.

L'empire de la Chine se trouva dès lors dans l'état où fut jadis la Perse, quand Alexandre fit mourir Darius, et qu'il partagea les provinces de la Perse entre ses généraux. Les gouverneurs des provinces chinoises firent alliance les uns avec les autres pour se rendre plus forts, et cela sans la permission ni l'ordre du souverain. A mesure qu'un d'entre eux en avait abattu un autre, il se saisissait de ses possessions; il ne laissait rien debout dans le pays, et en mangeait tous les habitants. En effet, la loi chinoise permet de manger la chair humaine, et l'on vend publiquement cette chair dans les marchés [2]. Les vainqueurs ne craignirent pas de maltraiter les marchands qui étaient venus commercer dans le pays. Bientôt l'on ne garda pas même des ménagements pour les patrons de navires arabes, et les maîtres de bâtiments marchands furent en butte à des prétentions injustes; on s'empara de leurs richesses, et on se permit à leur égard des actes contraires à tout ce qui avait été pratiqué jusque-là. Dès ce moment, le Dieu très-haut retira ses bénédictions du pays tout entier; le commerce maritime ne fut plus praticable, et la désolation, par un effet de la volonté de Dieu, de qui le nom soit béni, se fit sentir jusque sur les patrons des navires et les agents d'affaires de Siraf et de l'Oman

On a vu dans le premier livre un échantillon des mœurs de la Chine, et voilà tout. Voici de quelle manière on fait mourir les voleurs et les meurtriers. On lie fortement les deux mains du condamné, et on les élève au-dessus de sa tête, de manière qu'elles s'attachent à son cou. Ensuite, on tire son pied droit et on l'introduit dans sa main droite; on introduit également son pied gauche dans sa main gauche; l'un et l'autre pied se trouvent ainsi derrière son dos, le corps entier se ramasse et prend la forme d'une boule. Dès ce moment, le condamné n'a plus de chance de s'échapper, et on est dispensé de commettre quelqu'un à sa garde. Bientôt le cou se sépare des épaules; les sutures du dos se déchirent, les cuisses se disloquent et les parties se mêlent ensemble; la respiration devient difficile, et le patient tombe dans un tel état, que si on le laissait dans cette situation une portion d'heure, il expirerait. Quand on l'a mis dans l'état qu'on voulait, on le frappe, avec un bâton destiné à cet usage, sur les parties du corps dont la lésion est mortelle; le nombre des coups est déterminé, et il n'est pas permis de le dépasser. Il ne reste plus alors au condamné que le souffle, et on le remet à ceux qui doivent le manger.

La coutume des Chinois de faire leurs achats et leurs ventes en pièces de cuivre, vient de l'inconvénient attaché à l'usage des pièces d'or et d'argent. Ils disent que si un voleur parvient à s'introduire dans la maison d'un Arabe, qui est dans l'usage de faire ses transactions en pièces d'or et d'argent, il a la chance d'emporter sur son dos jusqu'à dix mille pièces d'or ou le même nombre de pièces d'argent, ce qui suffit pour consommer la ruine de l'Arabe. Qu'un voleur, au contraire, s'introduise dans la maison d'un Chinois, il ne pourra pas emporter plus de dix mille pièces de cuivre; ce qui équivaut à dix mitscals d'or seulement [3].

Ces pièces de cuivre, que nous nommons *folous*, sont faites avec du cuivre et d'autres métaux [4]

[1] L'armée des Turcs se montait à 400 000 hommes, suivant Massoudi.

[2] On doit considérer ce fait comme très-exceptionnel et ne s'étant produit vraisemblablement que pendant les horreurs d'une guerre civile. On trouve des monstruosités de la même nature dans nos récits de siége ou de famine du moyen âge, même en des siècles modernes. Il répugne tout-à-fait au bon sens d'admettre des habitudes d'anthropophagie chez un peuple qui, sous tant d'autres rapports, était arrivé à un si haut degré de civilisation.

[3] Environ vingt francs; le mitscal d'or devait correspondre à deux de nos francs.

[4] Le plomb et l'étain. Le mot *folous* paraît venir du mot grec *obole*.

fondus ensemble. Elles sont de la grandeur de ce que nous appelons *dirhem bagly*. Au milieu est un large trou par lequel on fait passer une ficelle. Mille de ces pièces équivalent à un mitscal d'or. Une



Monnaies chinoises. — Chapelet de couteaux-monnaies : *tao* (couteaux) *pou-ho* (qui distribuent la richesse). — Deux anciennes médailles de temples. — Monnaies d'anciennes dynasties chinoises : 1, dynastie des *Tcheou* ; — 2, dynastie des *Han* ; — 3, dynastie des *Heou-han* ; — 4, dynastie des *Leang* ; — 5, dynastie des *Song* ; — 6, dynastie des *Tchin*, — 7, dynastie des *Tsi* ; — 8, dynastie des *Tang* (¹).

(¹) On croit que les couteaux-monnaies en usage dans le premier siècle de l'ère chrétienne furent imaginés par l'usurpateur Sing-Mang. Les uns, en bronze, valaient 500 ; les autres, en or, valaient 5 000.

A côté des couteaux-monnaies nous avons placé deux médailles de temples que les prêtres de Bouddha, et surtout ceux de la secte de Tao-sse, emploient comme numéraire et distribuent comme talismans. Le cheval est un signe du zodiaque chinois.

A la suite viennent des pièces de monnaies coulées sous huit dynasties différentes. Les inscriptions qui sont sur les pièces en indiquent la valeur. Par exemple, on lit sur la seconde *leang-pu-ou* (once-demie), et sur la troisième *chu-ou* (vingt-quatrième d'une once-cinq).

Anciennement, le numéraire portait le nom de *tsouen*, qui signifie *source*. Depuis le septième siècle, les mots *ven* et

seule ficelle enfile mille de ces pièces ; mais à chaque cent l'on fait un nœud. Quand un homme achète une ferme, ou une marchandise, ou des légumes et des objets au-dessus, il donne un certain nombre de ces pièces, suivant la valeur de l'objet. On trouve de ces pièces à Siraf; ces pièces portent des mots écrits en chinois.

A l'égard des incendies qui ont lieu en Chine, de la manière de bâtir les maisons et de ce qui a déjà été dit à ce sujet, les villes sont, dit-on, construites en bois et avec des roseaux disposés en treillage, à la manière des ouvrages qu'on fait chez nous avec des roseaux fendus. On enduit le tout d'argile et d'une pâte particulière à la Chine, qui est faite de graines de chanvre. Cette pâte est aussi blanche que le lait; on en enduit les murs, et ils jettent un éclat admirable.

Les maisons, en Chine, n'ont pas d'escalier (¹), parce que les richesses des Chinois, leurs trésors et tout ce qu'ils possèdent, sont placés dans des caisses montées sur des roues et qu'on peut faire rouler. Lorsque le feu prend à une maison, on met en mouvement ces caisses avec ce qui y est renfermé, et il n'y a pas d'escalier qui empêche de s'éloigner avec rapidité.

Les officiers qui sont envoyés par l'empereur vers la ville de Khanfou, port où affluent les marchands arabes, sont des eunuques. L'usage de ces eunuques et des gouverneurs des villes en général, est, quand ils montent à cheval, de se faire précéder par des hommes qui tiennent à la main quelques pièces de bois semblables aux crécelles (des chrétiens), et qui les frappent l'une contre l'autre. Le bruit qui en résulte s'entend de fort loin. Aussitôt les habitants s'éloignent du chemin par où doit passer l'eunuque ou le gouverneur; celui qui est sur la porte d'une maison se hâte d'entrer et de fermer la porte sur lui. Cet état dure jusqu'après le passage de l'eunuque ou de l'homme préposé au gouvernement de la ville. Aucun homme du peuple n'oserait rester sur le chemin, et cela par un effet de la crainte et de la terreur qu'inspirent les hauts fonctionnaires; car ceux-ci tiennent à ce que le peuple ne prenne pas l'habitude de les voir, et à ce que personne ne pousse la hardiesse jusqu'à leur adresser la parole.

Le costume des eunuques et des principaux officiers de l'armée est en soie de la première qualité; on n'apporte pas de soie aussi belle dans le pays des Arabes. Cette soie est très-recherchée des Chinois, et ils la payent un prix très-élevé. Un des marchands les plus considérables, et dont le témoignage ne comporte pas de doute, raconte que, s'étant présenté devant l'eunuque envoyé par l'empereur dans la ville de Khanfou, pour choisir les marchandises venues du pays des Arabes et qui convenaient au prince, il vit sur sa poitrine un signe naturel qui se distinguait à travers les robes de soie dont il était couvert. Son opinion était que l'eunuque avait mis deux robes l'une sur l'autre; mais, comme il tournait continuellement les yeux du même côté, l'eunuque dit : « Je vois que tu tiens tes yeux fixés sur ma poitrine; pourquoi cela? » Le marchand lui répondit : « J'admirais comment le signe qui est sur ta peau pouvait se distinguer à travers les deux robes qui couvrent ta poitrine. » Là-dessus, l'eunuque se mit à rire et jeta la manche de sa tunique du côté du marchand, disant : « Compte le nombre des robes que j'ai sur moi. » Le marchand le fit, et il compta jusqu'à cinq cabas (²) placés l'un sur l'autre, et à travers lesquels

tsien (dixième d'une once) ont été appliqués aux monnaies. Les *tsien* sont ronds, c'est un symbole du ciel; ils ont au centre un trou carré, qui figure la terre.

On ne plaça d'abord dans le champ de la face de la monnaie que deux caractères pour indiquer la valeur nominale de la pièce. Depuis la dynastie Tang ou Thang (618 à 906 de Jésus-Christ), on trouve l'inscription à quatre caractères; elle donne le nom du souverain sous lequel la pièce a été coulée.

Depuis 850 jusqu'à la chute de la dynastie Tang, l'anarchie fut générale en Chine, et l'histoire n'offre aucune donnée sur les monnaies de cette époque, si ce n'est la mention d'une monnaie qui fut coulée dans la deuxième année du *nian-hao hian-toung* (870), avec l'inscription *hian-toung youan-pao*.

Sous cette dynastie, on comptait dans le *Kian-nan*, situé vers l'embouchure du Kian, trente et une exploitations de cuivre et vingt-neuf de fer.

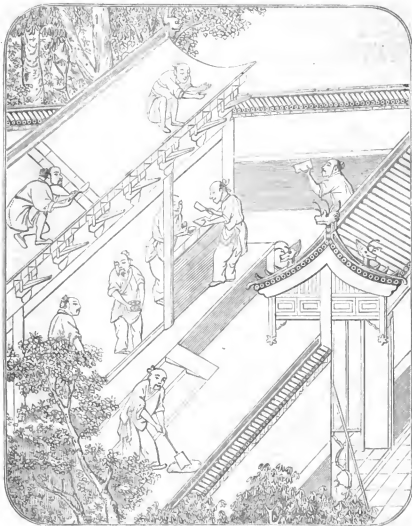
La relation des DEUX MAHOMÉTANS a été écrite sous la dynastie des Tang.

Sur les monnaies chinoises, voy. Duhalde, *Description géographique de la Chine*, etc., t. II, p. 168; — *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France*, etc., par J. Hager, 1805; — *Recueil de monnaies de la Chine, du Japon*, etc., par le baron de Chaudoir, Saint-Pétersbourg, in-folio

(¹) Encore aujourd'hui on apprécie la magnificence des habitations, en Chine, non par leur élévation, mais en raison de la superficie de terrain qu'elles couvrent. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les appartements sont peu meublés.

(²) Voy. p. 120, note 5.

on distinguait le signe. La soie dont il s'agit ici est une soie écrue et qui n'a pas été foulée; la soie que portent les princes est encore plus fine et plus admirable.



Construction d'une maison chinoise. — D'après une peinture chinoise représentant une scène historique de la dynastie des *Tang* (618 à 906 avant Jésus-Christ); cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale [1].

[1] Cette peinture et les quatre suivantes, que notre dessinateur a copiées avec une grande fidélité, font partie d'une très-belle collection de miniatures chinoises originales, réunies sous le titre de *Reçueil historique des principaux traits de la vie des empereurs chinois*, 2 vol. in-folio.

Les Chinois sont au nombre des créatures de Dieu qui ont le plus d'adresse dans la main, en ce qui concerne le dessin, l'art de la fabrication, et pour toute espèce d'ouvrages; ils ne sont, à cet égard, surpassés par aucune nation. En Chine, un homme fait avec sa main ce que vraisemblablement personne ne serait en état de faire. Quand son ouvrage est fini, il le porte au gouverneur, demandant une récompense pour le progrès qu'il a fait faire à l'art. Aussitôt le gouverneur fait placer l'objet à la porte de son palais, et on l'y tient exposé pendant un an. Si, dans l'intervalle, personne ne fait de remarque critique, le gouverneur récompense l'artiste et l'admet à son service; mais si quelqu'un signale quelque défaut grave, le gouverneur renvoie l'artiste et ne lui accorde rien.

Un jour, un jeune homme représenta sur une étoffe de soie un épi sur lequel était posé un moineau; personne, en voyant la figure, n'aurait douté que ce fût un véritable épi, et qu'un moineau était réellement venu se percher dessus. L'étoffe resta quelque temps exposée. Enfin un bossu étant venu à passer, il critiqua le travail. Aussitôt on l'admit auprès du gouverneur de la ville; en même temps, on fit venir l'artiste; ensuite on demanda au bossu ce qu'il avait à dire; le bossu dit : « C'est un fait admis par tout le monde, sans exception, qu'un moineau ne pourrait pas se poser sur un épi sans le faire ployer; or l'artiste a représenté l'épi droit et sans courbure, et il a figuré un moineau perché dessus : c'est une faute. » L'observation fut trouvée juste et l'artiste ne reçut aucune récompense.

Le but des Chinois, dans cela et dans les choses du même genre, est d'exercer le talent des artistes, et de les forcer à réfléchir mûrement sur ce qu'ils entreprennent, et à mettre tous leurs soins aux ouvrages qui sortent de leurs mains.

Il y avait à Bassora un homme de la tribu des Coreyschytes, appelé Ibn-Vahab, et qui descendait de Habbar, fils de Al-asvad.(¹). La ville de Bassora ayant été ruinée, Ibn-Vahab quitta le pays et se rendit à Syraf (²). En ce moment, un navire se disposait à partir pour la Chine. Dans de telles circonstances, il vint à Ibn-Vahab l'idée de s'embarquer sur ce navire. Quand il fut arrivé en Chine, il voulut aller voir le roi suprême. Il se mit donc en route pour Khomdan, et, du port de Khanfou à la capitale, le trajet fut de deux mois. Il lui fallut attendre longtemps à la porte impériale, bien qu'il présentât des requêtes et qu'il s'annonçât comme étant issu du même sang que le prophète des Arabes. Enfin l'empereur fit mettre à sa disposition une maison particulière, et ordonna de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire. En même temps, il chargea l'officier qui le représentait à Khanfou de prendre des informations et de consulter les marchands au sujet de cet homme, qui prétendait être parent du prophète des Arabes, à qui Dieu puisse être propice! Le gouverneur de Khanfou annonça, dans sa réponse, que la prétention de cet homme était fondée. Alors l'empereur l'admit auprès de lui, lui fit des présents considérables, et cet homme retourna dans l'Irac avec ce que l'empereur lui avait donné.

Cet homme était devenu vieux; mais il avait conservé l'usage de toutes ses facultés. Il nous raconta que, se trouvant auprès de l'empereur, le prince lui fit des questions au sujet des Arabes, et sur les moyens qu'ils avaient employés pour renverser l'empire des Perses. Cet homme répondit : « Les Arabes ont été vainqueurs par le secours de Dieu, de qui le nom soit célébré, et parce que les Perses, plongés dans le culte du feu, adoraient le soleil et la lune, de préférence au Créateur. » L'empereur reprit : « Les Arabes ont triomphé, en cette occasion, du plus noble des empires, du plus vaste en terres cultivées, du plus abondant en richesses, du plus fertile en hommes intelligents, de celui dont la renommée s'étendait le plus loin. » Puis il continua : « Quel est, dans votre opinion, le rang des principaux empires du monde? » L'homme répondit qu'il n'était pas au courant de matières semblables. Alors l'empereur ordonna à l'interprète de lui dire ces mots : « Pour nous, nous comptons cinq grands souverains(³). Le plus riche en provinces est celui qui règne sur l'Irac, parce que l'Irac est situé au milieu du monde, et que les autres rois sont placés autour de lui. Il porte, chez nous, le titre de *roi des rois* (⁴). Après cet empire vient le nôtre. Le souverain est surnommé le *roi des hommes*, parce qu'il n'y a pas de roi sur la terre qui maintienne mieux l'ordre dans ses États que nous, et qui exerce une surveillance plus exacte; il n'y a pas non plus de peuple qui soit plus soumis à son prince que le nôtre. Nous

(¹) L'un des idolâtres de la Mecque qui firent le plus d'opposition aux prédications de Mahomet.

(²) Vers l'an 870 ou 871 de Jésus-Christ, d'après Massoudi, qui raconte la même anecdote.

(³) Plus haut, on n'en a compté que quatre. (Voy. p. 109.)

(⁴) En persan *Schahinscha*, le roi des rois.

sommes donc réellement les rois des hommes. Après cela vient le *roi des bêtes feroces*, qui est le roi des Turks, et dont les États sont contigus à ceux de la Chine. Le quatrième roi en rang est le *roi*



Empereur chinois (de la dynastie des Tang) accordant une audience et faisant un présent (¹)

(¹) Voy. la note 1 de la p. 125.

des éléphants, c'est-à-dire le roi de l'Inde. On le nomme, chez nous, le *roi de la sagesse*, parce que la sagesse tire son origine des Indiens. Enfin vient l'empereur des Romains, qu'on nomme, chez nous, le *roi des beaux hommes*, parce qu'il n'y a pas sur la terre de peuple mieux fait que les Romains, ni qui ait la figure plus belle. Voilà quels sont les principaux rois; les autres n'occupent qu'un rang secondaire. »

L'empereur ordonna ensuite à l'interprète de dire ces mots à l'Arabe : « Reconnaîtrais-tu ton maître si tu le voyais? » L'empereur voulait parler de l'apôtre de Dieu, à qui Dieu veuille bien être propice. Je répondis : « Et comment pourrais-je le voir, maintenant qu'il se trouve auprès du Dieu très-haut? » L'empereur reprit : « Ce n'est pas ce que j'entendais. Je voulais seulement parler de sa figure. » Alors l'Arabe répondit oui. Aussitôt l'empereur fit apporter une boîte; il plaça la boîte devant lui; puis, tirant quelques feuilles, il dit à l'interprète : « Fais-lui voir son maître. » Je reconnus sur ces pages les portraits des prophètes; en même temps, je fis des vœux pour eux, et il s'opéra un mouvement dans mes lèvres. L'empereur ne savait pas que je reconnaissais ces prophètes; il me fit demander par l'interprète pourquoi j'avais remué les lèvres. L'interprète le fit, et je répondis : « Je priais pour les prophètes. » L'empereur demanda comment je les avais reconnus, et je répondis : « Au moyen des attributs qui les distinguent. Ainsi voilà Noé dans l'arche, qui se sauva avec sa famille, lorsque le Dieu très-haut commanda aux eaux, et que toute la terre fut submergée avec ses habitants; Noé et les siens échappèrent seuls au déluge. » A ces mots, l'empereur se mit à rire et dit : « Tu as deviné juste lorsque tu as reconnu ici Noé; quant à la submersion de la terre entière, c'est un fait que nous n'admettons pas. Le déluge n'a pu embrasser qu'une portion de la terre; il n'a atteint ni notre pays ni celui de l'Inde (¹). » Ibn-Vahab rapportait qu'il craignit de réfuter ce que venait de dire l'empereur et de faire valoir les arguments qui étaient à sa disposition, vu que le prince n'aurait pas voulu les admettre; mais il reprit : « Voilà Moïse et son bâton, avec les enfants d'Israël. » L'empereur dit : « C'est bien vrai; mais Moïse se fit voir sur un bien petit théâtre, et son peuple se montra mal disposé à son égard. » Je repris : « Voilà Jésus sur un âne, entouré des apôtres. » L'empereur dit : « Il a eu peu de temps à paraître sur la scène. Sa mission n'a guère duré qu'un peu plus de trente mois. »

Ibn-Vahab continua à passer en revue les différents prophètes; mais nous nous bornons à répéter une partie de ce qu'il nous dit. Ibn-Vahab ajoutait qu'au-dessus de chaque figure de prophète on voyait une longue inscription, qu'il supposa renfermer le nom des prophètes, le nom de leur pays et les circonstances qui accompagnèrent leur mission. Ensuite il poursuivit ainsi : « Je vis la figure du prophète, sur qui soit la paix! Il était monté sur un chameau, et ses compagnons étaient également sur leurs chameaux, placés autour de lui. Tous portaient à leurs pieds des chaussures arabes; tous avaient des cure-dents attachés à leur ceinture. M'étant mis à pleurer, l'empereur chargea l'interprète de me demander pourquoi je versais des larmes; je répondis : « Voilà notre prophète, notre seigneur et mon cousin, sur » lui soit la paix! » L'empereur répondit : « Tu as dit vrai; lui et son peuple ont élevé le plus glorieux des » empires. Seulement, il n'a pu voir de ses yeux l'édifice qu'il avait fondé; l'édifice n'a été vu que de » ceux qui sont venus après lui. » Je vis un grand nombre d'autres figures de prophètes dont quelques-unes faisaient signe de la main droite, réunissant le pouce et l'index, comme si, en faisant ce mouvement, elles voulaient attester quelque vérité (²). Certaines figures étaient représentées debout sur leurs pieds, faisant signe avec leurs doigts vers le ciel. Il y avait encore d'autres figures; l'interprète me dit que ces figures représentaient les prophètes de la Chine et de l'Inde (³).

« Ensuite l'empereur m'interrogea au sujet des califes et de leur costume, ainsi que sur un grand nombre de questions de religion, de mœurs et d'usages, suivant qu'elles se trouvaient à ma portée; puis il ajouta · « Quel est, dans votre opinion, l'âge du monde? » Je répondis : « On ne s'accorde pas à cet » égard. Les uns disent qu'il a six mille ans, d'autres moins, d'autres plus; mais la différence n'est » pas grande. » Là-dessus, l'empereur se mit à rire de toutes ses forces. Le vizir qui était debout auprès

(¹) Les Chinois prétendent qu'un autre déluge eut lieu au temps de Yao, 2000 ans avant notre ère; il aurait été particulier à la Chine.

(²) C'est en effet le mouvement ordinaire des mahométans quand ils font leur profession de foi.

(³) Sans doute les portraits des divinités et des principaux personnages du judaïsme, du christianisme, du mahométisme, du bouddhisme et des autres religions de l'Inde et de la Chine.

de lui témoigna aussi qu'il n'était pas de mon avis. L'empereur me dit : « Je ne présume pas que » votre prophète ait dit cela. » Là-dessus, la langue me tourna, et je répondis : « Si, il l'a dit. » Aussitôt je vis quelques signes d'improbation sur sa figure ; il chargea l'interprète de me transmettre ces mots : « Fais attention à ce que tu dis ; on ne parle aux rois qu'après avoir bien pesé ce qu'on va dire. Tu as » affirmé que vous ne vous accordez pas sur cette question ; vous êtes donc en dissidence au sujet d'une » assertion de votre prophète, et vous n'acceptez pas tout ce que vos prophètes ont établi. Il ne convient » pas d'être divisé dans des cas semblables ; au contraire, des affirmations pareilles devraient être admises » sans contestation. Prends donc garde à cela, et ne commets plus la même imprudence. »

» L'empereur dit encore beaucoup de choses qui sont échappées de ma mémoire, à cause de la longueur du temps qui s'est écoulé dans l'intervalle ; puis il ajouta : « Pourquoi ne t'es-tu pas rendu de » préférence auprès de ton souverain, qui se trouvait mieux à ta portée que nous pour la résidence et » pour la race ? » Je répondis : « Bassora, ma patrie, était dans la désolation ; je me trouvais à Syraf ; je » vis un navire qui allait mettre à la voile pour la Chine ; j'avais entendu parler de l'éclat que jette l'em- » pire de la Chine et de l'abondance des biens qu'on y trouve. Je préférai me rendre dans cette contrée » et la voir de mes yeux. Maintenant, je m'en retourne dans mon pays, auprès du monarque mon cou- » sin (¹) ; je raconterai au monarque l'éclat que jette cet empire, et dont j'ai été témoin. Je lui parlerai » de la vaste étendue de cette contrée, de tous les avantages dont j'y ai joui, de toutes les bontés qu'on » y a eues pour moi. » Ces paroles firent plaisir à l'empereur ; il me fit donner un riche présent ; il voulut que je m'en retournasse à Khanfou sur les mulets de la poste (²). Il écrivit même au gouverneur de Khanfou pour lui recommander d'avoir des égards pour moi, de me considérer plus que tous les fonctionnaires de son gouvernement, et de me fournir tout ce qui me serait nécessaire jusqu'au moment de mon départ. Je vécus dans l'abondance et la satisfaction, jusqu'à mon départ de la Chine. »

Nous questionnâmes Ibn-Vahab au sujet de la ville de Khomdan (³), où résidait l'empereur, et sur la manière dont elle était disposée. Il nous parla de l'étendue de la ville et du grand nombre de ses habitants. La ville, nous dit-il, est divisée en deux parties qui sont séparées par une rue longue et large (⁴). L'empereur, le vizir, les troupes, le cadi des cadis, les eunuques de la cour, et toutes les personnes qui tiennent au gouvernement, occupent la partie droite et le côté de l'Orient. On n'y trouve aucune personne du peuple, ni rien qui ressemble à un marché. Les rues sont traversées par des ruisseaux et bordées d'arbres ; elles offrent de vastes hôtels. La partie située à gauche, du côté du couchant, est destinée au peuple, aux marchands, aux magasins et aux marchés. Le matin, quand le jour commence, on voit les intendants du palais impérial, les domestiques de la cour, les domestiques des généraux et leurs agents entrer à pied ou à cheval dans la partie de la ville où sont les marchés et les boutiques ; on les voit acheter des provisions et tout ce qui est nécessaire à leurs maîtres ; puis, ils s'en retournent, et l'on ne voit plus aucun d'eux dans cette partie de la ville jusqu'au lendemain matin.

La Chine possède tous les genres d'agrément ; on y trouve des bosquets charmants, des rivières qui serpentent au travers ; mais on n'y trouve pas le palmier.

On raconte en ce moment un fait dont nos ancêtres n'avaient aucune idée. Personne, jusqu'ici, n'avait supposé que la mer qui baigne la Chine et l'Inde était en communication avec la mer de Syrie (⁵) ; une pareille chose eût paru incroyable jusqu'à ces derniers temps. Or nous avons entendu dire qu'on vient de trouver dans la mer Méditerranée (mer de Roum ou mer du pays des Romains) des pièces d'un navire arabe qui se composait de parties cousues ensemble. Ce navire s'était brisé avec son équipage ; les vagues l'avaient mis en pièces, et les vents, par l'entremise des vagues, avaient poussé ses débris dans la mer des Khazar (la mer Caspienne). De là, les débris avaient été jetés dans le canal de Constantinople,

(¹) Les califes de Bagdad appartenaient à la tribu des Corayschytes.

(²) En Chine, les chevaux sont d'une petite espèce et fort rares.

(³) Si-ngan-fou. (Voy. la note 5 de la p. 121.)

(⁴) La ville de Pékin est aussi divisée en deux parties, séparées par une rue ; mais, à présent, il est permis à certains marchands d'habiter dans le quartier de l'empereur. (Voy. plus loin le plan de cette ville, dans la relation de MARCO-POLO.)

(⁵) On trouvera dans l'Introduction de la *Géographie d'Aboulféda*, par M. Reinaud, des détails intéressants relativement aux différentes opinions des écrivains arabes sur la *prétendue* communication de la mer Noire et de la mer Caspienne, soit entre elles, soit avec les mers du Nord.

d'où ils étaient arrivés dans la mer de Roum et la mer de Syrie. Ce fait montre que la mer tourne la Chine, les îles de Syla, le pays des Turks et des Khazar; ensuite elle se jette dans le canal de Constantinople, et communique avec la mer de Syrie. En effet, il n'y a que les navires de Syraf dont les pièces soient cousues ensemble; les navires de Syrie et du pays de Roum sont fixés avec des clous et non avec des fils ([1]).

On nous a raconté, de plus, qu'il a été trouvé de l'ambre dans la mer de Syrie. C'est une des choses qui paraissent incroyables, et dont on ne connaissait pas autrefois d'exemple. Pour que ce qu'on a raconté à cet égard fût vrai, il faudrait que l'ambre dont on parle fût arrivé dans la mer de Syrie par la mer d'Aden et de Colzom (la mer Rouge); en effet, la dernière de ces mers est en communication avec les mers dans lesquelles se forme l'ambre. Mais le Dieu très-haut n'a-t-il pas dit qu'il avait élevé une barrière entre les deux mers ([2])? Si donc le récit qu'en fait est vrai, il faut supposer que l'ambre trouvé dans la mer Méditerranée fait partie de l'ambre que la mer de l'Inde jette dans les autres mers, de manière que cet ambre, allant d'une mer à l'autre, sera arrivé jusqu'à la mer de Syrie.

DE LA VILLE DU ZABEDJ.

Nous commencerons par la mention de la ville du Zabedj (Medinet Al-zâbedj) ([3]), vu que sa situation est en face de la Chine, et qu'entre cette ville et la Chine il y a la distance d'un mois de marche par mer, et même moins que cela, lorsque le vent est favorable.

Le roi du Zabedj porte le titre de *maha-radja* (le grand radja). On dit que sa capitale a neuf cents parasanges de superficie ([4]). Ce prince règne sur un grand nombre d'îles qui s'étendent sur une distance de mille parasanges et même davantage. Au nombre de ses possessions sont l'île appelée *Sarbaza*, dont la superficie est, à ce qu'on dit, de quatre cents parasanges, et l'île nommée *Alrâmy*, qui a huit cents parasanges de superficie. On trouve dans cette dernière île le bois de Brésil *(baccam)*, le camphre, etc. Le roi du Zabedj compte parmi ses possessions l'île de Kalah, qui est située à mi-chemin entre les terres de la Chine et le pays des Arabes ([5]). La superficie de l'île de Kalah est, à ce qu'on dit, de quatre-vingts parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du sandal, de l'ivoire, du plomb *alcaly* ([6]), de l'ébène, du bois de Brésil, des épiceries de tous les genres, et d'une foule d'objets qu'il serait trop long d'énumérer. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l'Oman; c'est de là que partent les expéditions qui se font pour le pays des Arabes.

L'autorité du maha-radja s'exerce sur ces diverses îles. L'île dans laquelle il réside est extrêmement fertile, et les habitations s'y succèdent sans interruption. Un homme dont la parole mérite toute croyance a affirmé que lorsque les coqs, dans les États du Zabedj, comme dans nos contrées, chantent le matin pour annoncer l'approche du jour, ils se répondent les uns aux autres sur une étendue de cent parasanges et au delà. Cela tient à la suite non interrompue des villages et à leur succession régulière ([7]). En effet, il n'y a pas de terres désertes dans cette île; il n'y a pas d'habitations en ruines. Celui qui va dans ce pays lorsqu'il est en voyage et qu'il est sur une monture, marche tant qu'il lui fait plaisir; et s'il est ennuyé, ou si la monture a de la peine à continuer la route, il est libre de s'arrêter où il veut.

Une des choses les plus singulières qu'on nous a racontées sur l'île du Zabedj, est celle qui concerne un

([1]) Ou fibres de cocotier. Le fer a toujours été rare en Asie; de plus, dans les mers de l'Inde, le fer s'use plus promptement que dans les autres mers; les Anglais y emploient le cuivre de préférence au fer.

([2]) La mer Rouge et la mer Méditerranée.

([3]) Voy. les cartes, p. 94 et 95, et la note 6 de la page 105.

([4]) Exagération, à moins qu'il ne s'agisse de l'île entière, où était située la capitale.

([5]) Sur la côte de Malacca, suivant M. A. Maury. (Voy. la note 5 de la p. 105, et la carte, p. 95.)

([6]) Ce nom tire peut-être son origine du mot malais *kalang*, qui signifie *étain*.

([7]) Le chant des coqs et les aboiements des chiens, dit Meng-tseu, se répondent mutuellement et s'étendent jusqu'aux quatre extrémités des frontières.

de ses anciens rois. Ce roi était appelé le maha-radja. Son palais était tourné vers un tseladj qui prenait naissance à la mer, et l'on entend par *tseladj* un æstuaire semblable à celui que forme le Tigre qui passe devant Bagdad et Bassora, æstuaire qu'envahit l'eau salée de la mer au moment du flux, et où l'eau est douce au moment du reflux. L'eau formait un petit étang attenant au palais du roi. Le matin de chaque jour, l'intendant se présentait devant le roi et lui offrait un lingot d'or en forme de brique; chaque brique pesait un certain nombre de mannas dont la somme ne m'est pas connue. Ensuite l'intendant jetait cette brique, en présence du roi, dans l'étang. Au moment du flux, l'eau couvrait cette brique et les autres briques qui y étaient entassées, et on ne distinguait plus rien; mais quand l'eau s'était retirée, on apercevait les briques, et elles jetaient un grand éclat aux rayons du soleil. Le roi, lorsqu'il donnait audience, se plaçait dans une salle qui dominait l'étang, et il avait le visage tourné vers l'eau.

Cet usage ne souffrait pas d'interruption; chaque jour on jetait une brique d'or dans l'étang, et, tant que le roi vivait, on ne touchait jamais à ces briques. Mais à sa mort, son successeur faisait retirer toutes ces briques sans en laisser aucune. On les comptait, on les faisait fondre, puis on distribuait l'or aux princes de la famille royale, hommes et femmes, à leurs enfants, à leurs officiers, à leurs eunuques, à proportion de leur rang et des prérogatives attachées aux diverses fonctions. Ce qui restait était distribué aux pauvres et aux malheureux. On avait eu soin d'enregistrer les briques d'or et leur poids total. Une note portait que tel roi qui avait régné à telle époque et tel nombre d'années, avait fait jeter dans l'étang royal un tel nombre de briques d'or pesant tant; qu'après sa mort, ces briques avaient été partagées entre les princes de la famille royale. Or l'honneur était réservé pour le roi dont le règne s'était prolongé le plus longtemps, et qui avait amassé un grand nombre de briques d'or.

Les récits qui ont cours dans le pays font mention, dans les temps anciens, d'un roi de Comar, pays qui produit l'aloès surnommé *al-comâry* [1]. Ce pays n'est pas une île; sa situation est (sur le continent indien) du côté qui fait face au pays des Arabes. Aucun royaume ne renferme une population plus nombreuse que celle de Comar. Tout le monde y va à pied. Le Comar est dans la direction du royaume du maha-radja et de l'île du Zabedj. Entre les deux royaumes, il y a dix journées de navigation en latitude, et un peu plus en s'élevant jusqu'à vingt journées, quand le vent est faible.

[1] « Le pays de Comar, dit Massoudi, n'est paa une île; c'est un pays de côtes et do montagues. Il n'y a paa dans l'Inde beaucoup de royaumes plus peuplés que celui-ci. Aucun peuple dans l'Inde n'a la bouche plus propre que celui de Comar; en effet, ils font usage du cure-dent, à l'exemple des personnes qui professent la religioo musulmane. Ils s'interdiseot le nabid. La plupart d'entre eux marchent à pied, à cause du grand nombre de montagnes qui couvrent le pays, de rivières qui le traversent, et du petit nombre de plaines et de tertres. »

Suivant M. A. Maury, le pays de Comar n'aurait jamais eu qu'une existence imaginaire. « Il est à remarquer, fait observer ce savant, que, dans l'itinéraire de Soleyman et dans le voyage d'Ibn-Batouta, on ne voit pas que les voyageurs se soient rendus en persoone à Comar. Il n'en est question, dans le voyage du second, que d'une manière assez vague, et, dans la relation, c'est Abou-Zeyd qui rapporte sur ce pays des récits que rien ne garantit. Ce qu'Édrisi raconte aussi de Comar offre un caractère d'incertitude et de bizarrerie qui doit nuua rendre extrêmement circonspect sur la positioo et même sur l'existeuce de ce pays.

» Cette terre pouvait, dans l'hypothèse des écrivains orientaux, toucher d'un côté aux Maldives et de l'autre à la Cochinchine, et l'on conçoit alors pourquoi nul de nos voyageurs ne l'avait visitée, puisqu'elle n'avait d'existence que dans l'imagination des géographes arabes. Ce que nous lisons dans Marco-Polo nous démontre pleinemeot quo ce pays de Comar est purement imaginaire; car il y est dit que le pays de Comar est une région de l'Inde d'où l'on peut voir de tous côtés le pôle arctique; que c'est une contrée sauvage remplie d'êtres féroces et d'animaux très-différents de ceux des autres contrées; que les habitants y ont la figure de singes. La contradiction énorme dans laquelle tombe Aboulféda, qui, après avoir dit que Comar n'est éloigné que d'une petite journée de Senf, le place néanmoins sous le deuxième degré de latitude, tandis qu'il met Senf sous le sixième, s'explique par les récits fabuleux et contradictoires quo l'on débitait sur ce pays de Comar. On voit de même, par un passage d'Albirouoi, que la position véritable de Comar était inconnue.

» Ce n'est paa à dire pour cela que tout ce que l'on a rapporté de Comar fût purement imaginaire; il est probable que tout paya inconnu, nouveau, que les navires désorientés rencontraient vers le sud, était regardé comme appartenant à cette terre mystérieuse; et dès lors une foule de faits observés en des endroits fort divers ont été groupés autour de cette prétendue péninsule. Aiosi, pour ne parler que de l'aloès, nommé *al-comâry*, il est certain que ce bois était apporté de quelque part, et il paraît vraisemblable qu'il venait de Siam, paya voisin du Tiampa, et riche en aloès moins estimé que celui de Cochinchine. Siam et Comar peuvent avoir été ainsi confondus l'un avec l'autre, bien que fort souvent aussi ce dernier ait été assimilé avec le Travankore ou d'autres contrées. »

On raconte que jadis le royaume de Comar tomba entre les mains d'un jeune prince d'un caractère naturellement prompt. Le prince était un jour assis dans son palais, et le palais dominait sur une rivière d'eau douce semblable au Tigre de l'Irac; entre le palais et la mer, il y avait la distance d'une journée. Le vizir se trouvait devant le roi, et déjà il avait été question de l'empire du maha-radja, de l'éclat qu'il jetait, du nombre de ses sujets et des îles qui lui obéissaient. Tout à coup le roi dit au vizir: « Il m'est venu une envie que je voudrais bien pouvoir satisfaire. » Le vizir, qui était sincèrement attaché à son maître, et qui connaissait sa légèreté, lui dit : « Et quelle est cette envie, ô roi? » Le prince reprit : « Je voudrais voir devant moi la tête du roi de Zabedj exposée sur un plat. » Le vizir comprit que c'était la jalousie qui faisait ainsi parler le roi, et reprit : « Je ne verrais pas avec plaisir le roi nourrir de telles pensées. Aucun sentiment de haine ne s'est manifesté entre nous et entre ce peuple, ni en actions ni en paroles. Il ne nous a jamais fait de mal. D'ailleurs, il vit dans une île éloignée; il n'a que des rapports lointains avec nous, et il n'a jamais montré le désir de s'emparer de notre pays. Il ne faudrait pas que personne eût connaissance de ce que le roi a dit, ni que le roi en répétât un seul mot. »

Ce langage irrita le roi; le prince ne voulut pas avoir égard à un avis si sage, et il répéta le propos qu'il avait tenu devant ses officiers et devant les principaux personnages de sa cour. Ce propos passa de bouche en bouche et se répandit tellement, qu'il parvint jusqu'aux oreilles du maha-radja. Celui-ci était un homme d'un caractère ferme, d'un esprit vif et doué d'expérience; il était arrivé à un âge moyen. Il manda son vizir et lui fit part de la nouvelle qui lui était parvenue; puis il ajouta : « Il ne convient pas, après tout ce qui a été dit au sujet de cet étourdi, après les désirs insensés que font naître en lui sa jeunesse et sa présomption, et après le propos qui circule en ce moment, que nous le laissions tranquille; car c'est une des choses qui font tort à un roi, qui le rabaissent et qui le déconsidèrent. » Il lui recommanda de garder le silence sur ce qui venait de se passer entre eux; mais, en même temps, il lui ordonna de faire préparer mille navires de moyenne grandeur, avec leurs machines de guerre, et de fournir chaque vaisseau d'armes et de guerriers, en aussi grande quantité que le comporterait le navire.

Le roi chercha à faire croire qu'il voulait se livrer à une promenade à travers les îles qui composaient son empire. Il écrivit aux gouverneurs de ces îles pour leur annoncer son projet de les visiter et de se récréer dans leur île; ce bruit se propagea partout, et chaque gouverneur se prépara à faire une réception convenable au maha-radja.

Mais lorsque les préparatifs furent terminés et que toutes les dispositions eurent été prises, le roi monta sur sa flotte et se rendit avec ses troupes dans le royaume de Comar. Le roi et ses guerriers faisaient usage du cure-dent; chaque homme se nettoyait les dents plusieurs fois par jour; on portait le cure-dent sur soi, et l'on ne s'en séparait pas, ou bien on le confiait à son domestique.

Le roi de Comar n'eut connaissance du danger que lorsque la flotte fut entrée dans le fleuve qui conduit à sa capitale, et que les guerriers du maha-radja furent débarqués. Le maha-radja saisit donc le roi de Comar à l'improviste; il le prit et s'empara de son palais; les officiers du roi de Comar avaient pris la fuite. Le maha-radja fit proclamer sûreté pour tout le monde, et s'assit sur le trône du roi de Comar; puis, faisant venir le roi de Comar qui avait été fait prisonnier, ainsi que son vizir, il dit au roi : « Qu'est-ce qui t'a porté à former un désir qui était au-dessus de tes forces, qui, l'eusses-tu réalisé, ne t'aurait procuré aucun avantage, et que, d'ailleurs, n'aurait justifié aucune espèce de succès? » Le roi ne répondit rien. Le maha-radja reprit : « Si, outre le désir que tu as exprimé de voir ma tête exposée sur un plat devant toi, tu avais manifesté l'envie de ravager mes États, de t'en rendre maître ou d'y faire des dégâts quelconques, je t'aurais traité de la même manière; mais tu n'as désiré qu'une seule chose en particulier; je vais t'appliquer le même traitement, après quoi je m'en retournerai dans mes États, sans avoir touché à rien de ce qui t'appartient en choses considérables ou de peu de valeur. Cela servira de leçon aux personnes qui viendront après toi; chacun saura qu'on ne doit pas entreprendre au delà de ses forces et des moyens qu'on a reçus en partage, et il s'estimera heureux d'avoir la santé quand il se portera bien. » En même temps, il fit couper la tête au roi. Ensuite le maha-radja s'approcha du vizir et lui dit : « Tu t'es conduit en digne vizir; sois récompensé de ta manière d'agir; je sais que tu avais donné de bons conseils à ton maître, s'il avait voulu les agréer. Cherche maintenant un homme qui soit capable d'occuper le trône après cet insensé, et mets-le à sa place. »

Le maha-radja partit à l'instant même pour retourner dans ses États, sans que lui ni aucun des siens eût touché à rien de ce qui appartenait au roi de Comar. A son retour dans ses États, il s'assit sur son trône, ayant la face tournée vers l'étang, et fit mettre devant lui le plat sur lequel se trouvait la tête du roi de Comar. En même temps, il convoqua les grands de l'État et leur raconta ce qui s'était passé, avec les motifs qui l'avaient forcé de faire cette expédition. Les peuples du Zabedj firent des vœux pour lui et lui souhaitèrent toute sorte de bonheur. Ensuite le maha-radja ordonna de laver la tête et de l'embaumer; puis, la mettant dans un vase, il l'envoya au prince qui occupait en ce moment le trône de Comar. La tête était accompagnée d'une lettre ainsi conçue : « L'unique motif qui me porta à traiter ton prédécesseur comme j'ai fait, ce fut sa mauvaise manière d'agir à notre égard, et la nécessité de donner une leçon à ses pareils. Nous lui avons appliqué le traitement qu'il voulait nous infliger. Maintenant nous croyons devoir te renvoyer sa tête, vu que nous n'avons aucun intérêt à la garder, et que nous n'attachons aucun honneur à la victoire que nous avons remportée sur lui. »

Quand la nouvelle de ces événements se fut répandue parmi les rois de l'Inde et de la Chine, le maha-radja grandit à leurs yeux. A partir de ce moment, les rois de Comar, chaque matin, à leur lever, tournaient la tête vers les pays du Zabedj et se prosternaient, adorant le maha-radja en signe de respect.

Les rois de l'Inde et de la Chine croient à la métempsycose, et en font un principe de religion. Un homme dont le témoignage est digne de foi rapporte qu'un de ces rois eut la petite vérole, et que, lorsqu'il fut sorti de maladie, s'étant regardé dans un miroir, il se trouva le visage laid. Il se tourna vers un fils de son frère et lui dit : « Un homme comme moi ne peut pas rester dans ce corps changé comme il est. Le corps est une simple enveloppe de l'âme; quand mon âme aura quitté ce corps, elle entrera dans un autre. Prends possession du trône; je vais séparer mon âme de mon corps, en attendant que j'entre dans le corps d'un autre. » En même temps, il fit apporter son khandjar, qui était bien aiguisé et tranchant; il ordonna qu'on lui coupât la tête, après quoi il fut brûlé.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR LA CHINE.

La Chine, par suite de l'extrême sollicitude du gouvernement, était autrefois, avant les troubles qui y sont survenus de nos jours, dans un ordre dont il n'y a pas d'exemple.

Un homme, originaire du Khorassan, était venu dans l'Irac et y avait acheté une grande quantité de marchandises; puis il s'embarqua pour la Chine. Cet homme était avare et très-intéressé. Il s'éleva un débat entre lui et l'eunuque que l'empereur avait envoyé à Khanfou, rendez-vous des marchands arabes, pour choisir, parmi les marchandises nouvellement arrivées, celles qui convenaient au prince. Cet eunuque était un des hommes les plus puissants de l'empire; c'est lui qui avait la garde des trésors et des richesses de l'empereur. Le débat eut lieu au sujet d'un assortiment d'ivoire et de quelques autres marchandises. Le marchand refusant de céder ses marchandises au prix qu'on lui proposait, la discussion s'échauffa; alors l'eunuque poussa l'audace jusqu'à mettre à part ce qu'il y avait de mieux parmi les marchandises, et à s'en saisir, sans s'inquiéter des réclamations du propriétaire.

Le marchand partit secrètement de Khanfou, et se rendit à Khomdan, capitale de l'empire, à deux mois de marche et même davantage. Il se dirigea vers la chaîne dont il a été parlé dans le livre premier. L'usage est que celui qui agite la sonnette sur la tête du roi (¹) soit conduit immédiatement à dix journées de distance, dans une espèce de lieu d'exil. Là, il est tenu en prison pendant deux mois; ensuite le gouverneur du lieu le fait venir en sa présence, et lui dit : « Tu as fait une démarche qui, si ta réclamation n'est pas fondée, entraînera ta perte et l'effusion de ton sang. En effet, l'empereur avait placé à la portée de toi et des personnes de ta profession des vizirs et des gouverneurs auxquels il ne tenait qu'à toi de demander justice. Sache que si tu persistes à t'adresser directement à l'empereur, et que tes plaintes ne soient pas de nature à justifier une telle démarche, rien ne pourra te sauver

(¹) Voy. p. 114,

de la mort. Il est bon que tout homme qui voudrait faire comme toi soit détourné de suivre ton exemple jusqu'au bout. Désiste-toi donc de ta réclamation et retourne à tes affaires. » Or, quand un homme,

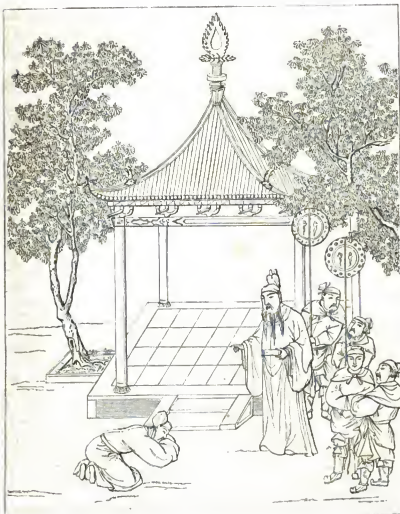


Tribunal chinois sous la dynastie des Tang (1).

(1) D'après une miniature du recueil cité dans la note 1 de la p. 125. L'empereur Tai-tsoung, ayant lu dans un livre de médecine qu'il était très-préjudiciable à la beauté de la race de faire donner des coups de bâton au bas des reins, ordonna de frapper sur le dos : le juge fait appliquer cette décision.

en pareil cas, retire sa plainte, on lui applique cinquante coups de bâton et on le renvoie dans le pays d'où il est parti; mais s'il persiste, on le conduit devant l'empereur.

Tout cela fut pratiqué à l'égard du Khorassanien; mais il persista dans sa plainte et demanda à



Empereur chinois de la dynastie des Tang réprimandant un de ses serviteurs [1].

[1] Voy. la note 1 de la p. 125.

parler à l'empereur. Il fut donc ramené dans la capitale et conduit devant le prince. L'interprète l'interrogea sur le but de sa démarche : le marchand raconta comment un débat s'était élevé entre lui et l'eunuque, et comment l'eunuque lui avait arraché sa marchandise des mains. Le bruit de cette affaire s'était répandu dans Khanfou, et y était devenu public.

L'empereur ordonna de remettre le Khorassanien en prison, et de lui fournir tout ce dont il aurait besoin pour le boire et le manger. En même temps, il fit écrire par le vizir à ses agents de Khaufou, pour les inviter à prendre des informations sur le récit qu'avait fait le Khorassanien, et à tâcher de découvrir la vérité. Les mêmes ordres furent donnés au maître de la droite, au maître de la gauche et au maître du centre ; en effet, c'est sur ces trois personnages que roule, après le vizir, la direction des troupes ; c'est à eux que l'empereur confie la garde de sa personne ; quand le prince marche avec eux à la guerre et dans les occasions analogues, chacun des trois prend autour de lui la place qu'indique son titre. Ces trois fonctionnaires écrivirent donc à leurs subordonnés.

Mais tous les renseignements qu'on recevait tendaient à justifier le récit qu'avait fait le Kherassanien. Des lettres conçues dans ce sens arrivèrent de tous les côtés à l'empereur. Alors le prince manda l'eunuque ; dès que celui-ci fut arrivé, on confisqua ses biens, et le prince retira de ses mains la garde de son trésor ; en même temps le prince lui dit : « Tu mériterais que je te fisse mettre à mort. Tu m'as exposé aux censures d'un homme qui est parti du Khorassan, sur les frontières de mon empire, qui est allé dans le pays des Arabes, de là dans les contrées de l'Inde, et enfin dans mes États, dans l'espoir d'y jouir de mes bienfaits ; tu voulais donc que cet homme, en passant, à son retour, par les mêmes pays, et en visitant les mêmes peuples, dît : « J'ai été victime d'une injustice en Chine, et on » m'y a volé mon bien. » Je veux bien m'abstenir de répandre ton sang, à cause de tes anciens services ; mais je vais te préposer à la garde des morts, puisque tu n'as pas su respecter les intérêts des vivants. » Par les ordres de l'empereur, cet eunuque fut chargé de veiller à la garde des tombes royales, et de les maintenir en bon état.

Une des preuves de l'ordre admirable qui régnait jadis dans l'empire, à la différence de l'état actuel, c'est la manière dont se rendaient les décisions judiciaires, le respect que la loi trouvait dans les cœurs, et l'importance que le gouvernement, dans l'administration de la justice, mettait à faire choix de personnes qui eussent donné des garanties d'un savoir suffisant dans la législation, d'un zèle sincère, d'un amour de la vérité à toute épreuve, d'une volonté bien décidée à ne pas sacrifier le bon droit en faveur des personnes en crédit, d'un scrupule insurmontable à l'égard des biens des faibles et de ce qui se trouverait sous leurs mains.

Lorsqu'il s'agissait de nommer le cadi des cadis, le gouvernement, avant de l'investir de sa charge, l'envoyait dans toutes les cités qui, par leur importance, sont considérées comme les colonnes de l'empire. Cet homme restait dans chaque cité un ou deux mois, et prenait connaissance de l'état du pays, des dispositions des habitants et des usages de la contrée. Il s'informait des personnes sur le témoignage desquelles on pouvait compter, à tel point que, lorsque ces personnes auraient parlé, il fût inutile de recourir à de nouvelles informations. Quand cet homme avait visité les principales villes de l'empire, et qu'il ne restait pas de lieu considérable où il n'eût séjourné, il retournait dans la capitale, et on le mettait en possession de sa charge.

C'est le cadi des cadis qui choisissait ses subalternes et qui les dirigeait. Sa connaissance des diverses provinces de l'empire et des personnes qui, dans chaque pays, étaient dignes d'être chargées de fonctions judiciaires, qu'elles fussent nées dans le pays même ou ailleurs, était une connaissance raisonnée, laquelle dispensait de recourir aux lumières de gens qui peut-être auraient obéi à certaines sympathies, ou qui auraient répondu aux questions d'une manière contraire à la vérité. On n'avait pas à craindre qu'un cadi écrivît à son chef suprême une chose dont celui-ci aurait tout de suite reconnu la fausseté, et qu'il le fît changer de direction.

Chaque jour, un crieur proclamait ces mots à la porte du cadi des cadis : « Y a-t-il quelqu'un qui ait une réclamation à exercer, soit contre l'empereur, dont la personne est dérobée à la vue de ses sujets, soit contre quelqu'un de ses agents, de ses officiers et de ses sujets en général ? Pour tout cela, je remplace l'empereur, en vertu des pouvoirs qu'il m'a conférés et dont il m'a investi. » Le crieur répétait ces paroles trois fois. En effet, il est établi en principe que l'empereur ne se dérange pas de ses occu-



Les gouverneurs des villes soumis à des examens par l'empereur Hiouan-tsong, qui régna en 847 [1].

[1] Voy. la note 1 de la p. 125.

pations, à moins que quelque gouverneur ne se soit rendu coupable d'une iniquité évidente, ou que le magistrat suprême n'ait négligé de rendre la justice et de surveiller les personnes chargées de l'administrer. Or, tant qu'on se préserva de ces deux choses, c'est-à-dire tant que les décisions rendues par les administrations furent conformes à l'équité, et que les fonctions de la magistrature ne furent confiées qu'à des personnes amies de la justice, l'empire se maintint dans l'état le plus satisfaisant.

On a vu que le Khorassan était limitrophe des provinces de l'empire. Entre le Sogd (la Sogdiane) et la Chine proprement dite, il y a une distance de deux mois de marche, et cet espace consiste dans un désert impraticable et dans des sables qui se succèdent d'une manière non interrompue, n'offrant ni eau, ni rivières, ni habitations. Voilà pourquoi les guerriers du Khorassan ne songent pas à envahir les provinces de la Chine (¹).

La Chine, du côté du soleil couchant, a pour limite la ville appelée Madou, sur les frontières du Tibet. La Chine et le Tibet sont dans un état d'hostilités continuelles. Quelqu'un de ceux qui ont fait le voyage de Chine nous a dit y avoir vu un homme qui portait sur son dos du musc dans une outre; cet homme était parti de Samarkand, et avait franchi à pied la distance qui sépare son pays de la Chine. Il était venu de ville en ville jusqu'à Khanfou, place où se dirigent les marchands de Syraf. Le pays où vit la chèvre qui fournit le musc de Chine, et le Tibet, ne forment qu'une seule et même contrée. Les Chinois attirent à eux les chèvres qui vivent près de leur territoire; il en est de même des habitants du Tibet. La supériorité du musc du Tibet sur celui de la Chine tient à deux causes : la première est que la chèvre qui produit le musc trouve, sur les frontières du Tibet, des plantes odorantes (²), tandis que les provinces qui dépendent de la Chine n'offrent que les plantes vulgaires; la seconde cause consiste en ce que les habitants du Tibet laissent les vessies dans leur état naturel, au lieu que les Chinois altèrent les vessies qui se trouvent à leur portée. Ajoutez à cela que le musc chinois nous vient par la mer, et que, dans le trajet, il contracte une certaine humidité. Quand les Chinois laissent le musc dans sa vessie, et que la vessie est déposée dans un vase bien fermé (³), il arrive dans le pays des Arabes ayant les mêmes qualités que le musc du Tibet.

Le premier de tous les genres de musc est celui que la chèvre dépose en se frottant contre les rochers des montagnes, au moment où la matière s'est amassée dans son nombril (⁴), et qu'elle s'y est réunie sous forme d'un sang frais, comme se rassemble le sang lorsqu'il survient un ulcère. Quand l'instant de la démangeaison est arrivé, et que l'animal en est incommodé, il se frotte contre les pierres, au point que sa peau se fend, et que ce qui est en dedans coule; mais à peine la matière est sortie que la plaie se dessèche, et que la peau se ferme; dès lors la matière s'amasse de nouveau.

Il y a au Tibet des hommes qui font métier d'aller à la recherche du musc, et qui possèdent, à cet égard, des connaissances particulières. Quand ils ont trouvé du musc, ils le ramassent, le réunissent ensemble et le déposent dans des vessies. Ce musc est réservé pour les princes. Le musc a acquis son plus haut mérite quand il a eu le temps de mûrir, dans la vessie, sur l'animal même; il l'emporte alors sur les autres muscs, de même que les fruits qui mûrissent sur l'arbre l'emportent sur les fruits que l'on cueille avant leur parfaite maturité.

Du reste, on va à la chasse des chèvres avec des filets dressés ou avec des flèches. Quelquefois on enlève la vessie de l'animal avant que le musc soit mûr. En ce cas, quand on retire le musc de dessus l'animal, il a une odeur désagréable qui dure un certain temps, jusqu'à ce qu'il ait séché; mais, du moment que le musc est sec, ce qui n'a lieu qu'après beaucoup de temps, il change, et alors il devient véritablement du musc.

La chèvre qui produit le musc est comme nos chèvres pour la taille, la couleur, la finesse des jambes, la division des ongles, les cornes d'abord droites, ensuite recourbées. Elle a deux dents minces et blanches aux deux mandibules; ces dents se dressent sur la face de la chèvre; la longueur de chacune n'est pas tout

(¹) Les anciens Persans, dit M. Reinaud, avaient la prétention d'avoir porté leurs conquêtes jusqu'aux rives de la mer orientale.

(²) Littéralement, des épis à parfums. M. le docteur Roulin pense qu'il s'agit du nard des anciens, le *spica nardi*, qui se trouve dans le Boutan et sur les frontières du Tibet. C'est une espèce de valériane dont la tige est, à sa base, entourée de fibres qui offrent l'apparence d'un épi.

(³) Suivant Massoudi, on fait usage d'un vase de verre.

(⁴) Erreur. C'est dans une poche située sous l'abdomen, et qui se trouve seulement chez le mâle.

à fait la distance qui existe entre l'extrémité du pouce et l'extrémité de l'index; ces dents ont la forme de la dent de l'éléphant. Voilà ce qui distingue cet animal des autres espèces de chèvres (¹).

La correspondance qui a lieu entre l'empereur de la Chine et les gouverneurs des villes, ainsi que les



Le Chevrotain porte-musc broutant le *spica nardi*.

(¹) « Dans ce passage, comme dans tous ceux que présentent, relativement à l'animal du musc, les ouvrages antérieurs au dix-septième siècle, on trouve, avec certains traits inexacts qui prouvent que les descriptions n'ont pas été faites *de visu*, d'autres traits qui montrent qu'elles ne sont pas purement imaginaires. Quelques naturalistes se sont récriés sur l'inexactitude des voyageurs qui avaient pu, suivant eux, comparer le même animal tantôt à une chèvre ou à une gazelle, tantôt à un chat ou à un renard; les voyageurs, si dédaigneusement traités par beaucoup de savants de cabinet, doivent être, dans ce cas au moins, absous de l'accusation. Le commerce, en effet, nous fournit deux parfums d'origine animale, le *musc* et la *civette*, et quoique ces deux produits viennent de pays fort différents, on les a quelquefois confondus; mais les voyageurs, lorsqu'il leur est arrivé d'employer un nom pour l'autre, n'ont point mêlé à l'histoire du ruminant asiatique celle du carnassier africain, et l'on peut, dans toutes leurs descriptions, quelque négligées et quelque inexactes qu'elles soient, reconnaître à des signes certains l'animal dont ils ont voulu parler. Telle est, en particulier, l'indication d'un caractère qui ne s'observe que chez un très-petit nombre de ruminants, chez les chevrotains et chez quelques cerfs asiatiques à bois pédonculé, je veux parler de la longueur des canines. Abou-Zeid, comme on l'a vu, dit que ces longues dents sont au nombre de quatre, et *se dressent* des deux côtés de la face; Marco Polo en indiquait le même nombre, mais il faisait *descendre* celles de la mâchoire supérieure. Avicenne avait été plus exact en assignant à l'animal deux dents recourbées en arrière; mais comme il les comparait à des cornes, il paraît bien qu'il les supposait dirigées en haut. Cazwini enfin, en les assimilant aux défenses de l'éléphant, semblait dire qu'elles avaient la pointe dirigée en avant et en bas. La vérité est que ces canines, au nombre de deux, naissent de la mâchoire supérieure, se portent en bas en se recourbant légèrement en arrière, et dépassent les lèvres de trois à quatre travers de doigt.

» Le porte-musc est, comme tous les chevrotains, dépourvu de cornes. Marco Polo, sur ce point, a évité l'erreur dans laquelle est tombé Abou-Zeid.

» Tout ce que dit notre auteur de la formation du musc est à peu près la reproduction de ce qu'on trouve à ce sujet dans les écrivains chinois, qui ont d'ailleurs été plus précis dans ce qu'ils disent du sac où s'amasse la matière odorante.

» Notre auteur accuse les Chinois de falsifier tout le musc qui se récolte dans leur pays; suivant lui, ces fraudes sont une

eunuques, se fait sur des mulets de la poste, qui ont la queue coupée, comme les mulets de la poste chez nous. Ces mulets suivent certaines routes déterminées d'avance [1].

Ce qui fait que les hommes, chez les Chinois, se laissent pousser les cheveux sur la tête, c'est que, lorsqu'un enfant vient au monde, on se dispense de lui arrondir la tête et de la redresser, comme cela se pratique chez les Arabes [2]. Les Chinois disent que cela contribue à faire perdre au cerveau son état naturel et altère le sens commun. La tête d'un Chinois présente un aspect difforme; les cheveux qui la couvrent cachent ce défaut [3].

Les Chinois se divisent en tribus et en familles, comme les tribus des enfants d'Israël et des Arabes. On a égard à cela dans les choses de la vie. En Chine, un homme n'épouse pas une personne qui lui est proche et qui est de la même famille; il est obligé de chercher ailleurs. En principe, un homme ne se marie pas dans sa tribu [4]; c'est comme lorsque, chez les Arabes, un homme de la tribu de Temym ne se marie pas dans la tribu de Temym, ni un homme de la tribu de Rebyé dans la tribu de Rebyé, mais que les hommes de Rebyé se marient dans la tribu de Modhar, et les hommes de Modhar dans la tribu de Rebyé. Les Chinois disent que c'est un moyen d'avoir de plus beaux enfants.

NOUVELLES OBSERVATIONS SUR L'INDE.

On voit, dans le royaume du Balhara et dans les autres provinces de l'Inde, des hommes se brûler sur un bûcher. Cet usage vient de la croyance des Indiens à la métempsycose, croyance qui a pris racine dans leur cœur, et qui ne leur laisse pas le moindre doute.

Parmi les rois de l'Inde, il y en a qui, lorsqu'ils montent sur le trône, se font cuire du riz, et à qui on sert ce riz sur des feuilles de bananier. Le roi a auprès de lui trois ou quatre cents de ses compagnons qui se sont attachés à sa personne volontairement et sans y être forcés; après qu'il a mangé du riz, il en présente à ses compagnons; chacun d'eux s'approche à son tour et en prend une petite portion qu'il mange. Tous ceux qui ont mangé de ce riz sont obligés, quand le roi meurt ou qu'il est tué, de se brûler jusqu'au dernier, le jour même où le roi est mort; c'est un devoir qui ne souffre pas de délai, et il ne doit rester de tous ces hommes [5] ni la personne ni des vestiges.

Lorsqu'un homme a pris la résolution de se brûler, il se présente à la porte du gouverneur et lui demande la permission de se détruire; puis il parcourt les marchés. Pendant ce temps, on allume un bûcher sec et pressé, et plusieurs hommes sont occupés à le faire brûler jusqu'à ce qu'il soit devenu semblable à la cornaline pour l'incandescence et les flammes qui en sortent. Alors l'homme se met à courir dans les marchés, ayant devant lui des cymbales, et entouré de sa famille et de ses proches. Quelqu'un lui place sur la tête une couronne de basilic dans laquelle on a entrelacé des charbons

des causes de l'infériorité du musc de Chine comparé à celui du Tibet; mais il assigne encore à cette différence dans la qualité des produits une autre cause, la différence dans la végétation des deux pays.

» L'été est la saison pendant laquelle le musc se forme et s'accumule dans la poche abdominale, qui se trouve pleine à l'entrée de l'hiver. » (Roulin.)

(1) En Chine, la poste ne sert qu'aux agents du gouvernement.

(2) Suivant Hippocrate, chez les peuples voisins de la mer Noire, l'usage était de comprimer et d'allonger la tête des enfants. Cette coutume se retrouve encore parmi les tribus arabes de l'Afrique. Pendant la première année de la vie de l'enfant, la mère presse de bas en haut, graduellement, les parties latérales de la tête. Les familles nobles maintiennent cet usage pour qu'on ne confonde pas le type primitif avec les berbères, race méprisée.

(3) Les Chinois, au dix-septième siècle, furent obligés de raser l'épaisse chevelure qui couvrait leur tête, pour se conformer à la coutume des Tartares, qui ne conservent qu'une longue tresse en forme de queue. Plusieurs Chinois aimèrent mieux s'expatrier que de renoncer à l'antique usage de la nation. Les Coréens seuls sont restés fidèles à l'ancienne coutume.

(4) On ne compte guère que quatre ou cinq cents noms de famille dans tout l'empire chinois. La population native de la Chine est appelée *pe-sing* ou les *cent familles*.

(5) Les naïres. (Voy. les notes de Renaudot, p. 167 des *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, etc.)

ardents; en même temps, on lui verse sur la tête de la sandaraque, qui, mêlée au feu, produit l'effet du naphte. L'homme marche la tête en feu; on sent sur son chemin l'odeur de la chair qui brûle, et pourtant il marche comme si de rien n'était, et on n'aperçoit sur lui aucun signe d'émotion; enfin il arrive devant le bûcher et il s'y précipite; bientôt il n'est plus que cendres.

Un voyageur ([1]) rapporte qu'il a vu un homme qui, au moment de se jeter dans le bûcher, prit son khandjar, le plaça au-dessus de son cœur, et se fendit de sa main jusqu'au-dessous du bas-ventre;



Comment on se figurait en Occident que l'on brulait les morts dans l'Inde. — D'après la *Carte catalane* ([2]).

ensuite il introduisit sa main gauche dans l'ouverture, et, la dirigeant vers le foie, il tira tout ce qui se trouva à sa portée; pendant ce temps, il conversait comme à l'ordinaire; puis il coupa avec son khandjar un morceau de son foie qu'il jeta à son frère; il voulait montrer par là son mépris de la mort et son insensibilité à la douleur. Enfin il se précipita dans le bûcher, et se rendit dans le sein de la malédiction divine.

L'homme qui a fait ce récit ajoutait qu'il trouva dans les montagnes de cette partie du monde un peuple de race indienne qu'on peut comparer à nos kenyfyés et à nos djelydyés ([3]), pour le goût des choses frivoles et insensées; il existe une espèce de rivalité entre ces hommes et ceux de la côte. A tout instant quelqu'un de la côte se rend dans la montagne et adresse une espèce de défi aux habitants pour voir qui supportera mieux les mutilations volontaires. Les hommes de la montagne vont aussi défier ceux de la côte.

Un jour, un homme de la montagne se rendit dans ce but sur la côte : aussitôt les habitants s'assemblèrent autour de lui, les uns comme spectateurs, les autres pour prendre parti. L'homme proposa à ceux des habitants qui avaient la prétention de lutter avec les montagnards, d'imiter tout ce qu'il ferait,

([1]) Il s'agit de Massoudi, qui fut témoin de ce trait barbare, sur le territoire de Seymour, aux environs de la ville actuelle de Bombay.

([2]) A côté de cette grotesque représentation, on lit l'explication suivante

« Sachez que les hommes de cette contrée, quand ils sont morts, sont portés au bûcher au son des instruments et avec de grandes réjouissances. Cependant les parents du mort pleurent, et il arrive quelquefois, mais tardivement, que les femmes des morts se jettent dans les flammes ainsi que leurs maris; cependant les maris ne s'y jettent jamais avec leurs femmes. »

On désigne sous le nom de *Carte catalane* une carte du monde entier dont le manuscrit (composé l'an 1375, d'après l'opinion de MM Buchon et Tastu) est conservé au département des cartes de la Bibliothèque impériale.

([3]) Sectes.

ou bien, s'ils ne pouvaient en venir à bout, de s'avouer vaincus. Ensuite il s'assit à l'extrémité d'un bois de cannes semblables à nos roseaux pour la souplesse. La racine de ces cannes est comme celle de l'aldan, mais plus épaisse. Quand on tire la tête de ces cannes, elles cèdent à l'effort et se ploient



Femme indienne se jetant sur le bûcher de son mari. — D'après une miniature persane faite dans l'Inde et conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (1).

(1) Cette miniature paraît avoir été peinte il y a environ cent cinquante ans. Nous n'avons trouvé aucune représentatioo plus ancienne d'un bûcher funéraire indien.

Soleyman a fait mention de l'ancienne coutume du *sutti*. (Voy. plus haut, dernières ligoes de la p. 117.)

Le mot *sutti* ou *sâti* veut dire, en sanscrit, *une bonne et chaste épouse*.

Les femmes se brûlent encore sur les bûchers de leurs maris au delà du Sutledje, ou dans les montagnes du Népaul, chez les Sykhs et chez les Gourkhans. Les Anglais sont parvenus à abolir entièrement cet usage barbare dans toutes leurs possessions de l'Inde

jusqu'à terre; mais, dès qu'on les rend à elles-mêmes, elles reviennent à leur première direction. Cet homme ayant invité les assistants à tirer à eux une de ces cannes, quelqu'un prit la tête d'une canne épaisse, et la fit approcher de terre. Alors le montagnard attacha les mèches de ses cheveux à cette canne en les serrant fortement; puis il prit son khandjar qui flamboyait comme le feu, et dit aux assistants : « Je vais me couper la tête avec ce khandjar. Lorsque ma tête sera séparée du tronc, lâchez la canne à l'instant même. Au moment où la canne reprendra son ancienne place, en traînant ma tête avec elle, vous me verrez rire, et vous entendrez un petit bruit que je ferai en riant. » Aucun homme de la côte n'osa suivre cet exemple.

Ce récit nous a été fait par un homme dont le témoignage ne peut pas être révoqué en doute ([1]). La chose est d'ailleurs connue de tout le monde, d'autant plus que la partie de l'Inde où le fait s'est passé est assez rapprochée du pays des Arabes, et que nous avons continuellement des nouvelles de cette contrée.

Lorsqu'une personne avance en âge, soit homme, soit femme, et que ses sens s'appesantissent, elle prie quelqu'un de sa famille de la jeter dans le feu ou de la noyer dans l'eau, tant les Indiens sont persuadés qu'ils reviendront sur la terre. Dans l'Inde, on brûle les morts.

L'île de Serendyb renferme la montagne des pierres précieuses, les pêcheries de perles, etc. Autrefois il n'était pas rare, dans cette île, de voir un homme du pays s'avancer dans le marché, tenant à la main un *kri*, c'est-à-dire un khandjar particulier au pays, d'une fabrication admirable et parfaitement aiguisé. Cet homme s'attaquait au marchand le plus considérable qui se trouvât sur son passage; il le prenait à la gorge, faisant briller le khandjar devant ses yeux; puis il le tirait hors de la ville. Tout cela se passait au milieu de la foule des assistants, et cependant il n'était au pouvoir de personne de réprimer cet excès; car si on essayait d'arracher le marchand à cet homme, il tuait le marchand, puis il se tuait lui-même. Quand le voleur avait tiré le marchand hors de la ville, il lui proposait de se racheter; quelqu'un venait avec une forte somme d'argent, et le marchand était mis en liberté. Cela dura pendant un certain temps. Mais, à la fin, le trône échut à un prince qui ordonna de saisir, n'importe par quel moyen, tout Indien qui aurait une telle audace. L'ordre fut exécuté. A la vérité, l'Indien tua le marchand et se tua lui-même; ce cas se reproduisit plusieurs fois, et un grand nombre d'indigènes et de marchands arabes trouvèrent ainsi la mort. Mais on finit par se lasser; ce genre d'attaque cessa, et les marchands n'eurent plus à craindre pour leur personne.

Les pierres précieuses, rouges, vertes et jaunes, sont tirées de la montagne qui domine l'île de Serendyb. La plus grande partie des pierres qu'on découvre sont apportées par l'eau dans le moment du flux de la mer. L'eau fait rouler ces pierres de l'intérieur des cavernes, des grottes et des lieux où tombent les torrents. Des hommes sont chargés de veiller à la récolte des pierres au nom du roi. D'autres fois, l'on extrait les pierres du fond de la terre, comme on fait pour les mines; alors la pierre est attachée à des matières pierreuses, et il faut l'en séparer.

Le royaume de Serendyb a une loi, et des docteurs qui s'assemblent de temps en temps, comme se réunissent chez nous les personnes qui recueillent les traditions du prophète. Les Indiens se rendent auprès des docteurs, et écrivent sous leur dictée la vie de leurs prophètes et les préceptes de leur loi ([2]).

On remarque dans l'île de Serendyb une grande idole d'or pur, à laquelle les navigateurs ont attribué des dimensions excessives; il existe aussi des temples qui ont dû coûter des sommes considérables.

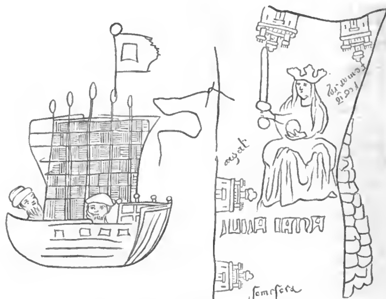
On trouve dans l'île de Serendyb une communauté de juifs qui est nombreuse. Il y a également des personnes des autres religions, notamment des dualistes (les manichéens). Le roi de Serendyb laisse chaque communauté professer son culte.

En face de cette île, il y a de vastes *gobb*, mot par lequel on désigne une vallée, quand elle est à la fois longue et large, et qu'elle débouche dans la mer ([3]). Les navigateurs emploient, pour traverser le gobb appelé gobb de Serendyb, deux mois et même davantage, passant à travers des bois et des jar-

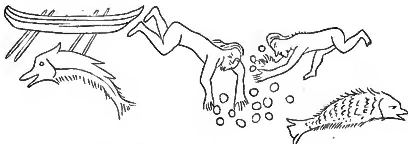
([1]) Peut-être Massoudi.

([2]) La majorité des habitants professaient et professent encore aujourd'hui le bouddhisme. (Voy., sur cette religion, notre tome Ier, p. 356.)

([3]) Sur ce mot, voy. le *Journal asiatique* de septembre 1841, p. 261



Comment l'île de Serendyb ou de Ceylan est figurée dans la *Carte catalane* (¹).



Pêcheurs de perles dans la mer de l'Inde (²). — D'après la *Carte catalane*.

(¹) Le nom de ***Jana*** que l'auteur de la carte donne à cette île serait, d'après MM. Buchon et Tastu, une corruption des autres noms de l'île, ***Leng-Kachan, Lonka, Zeilon, Ceylan.*** L'inscription jointe à ce croquis est ainsi conçue : « Dans l'île de Jana (Ceylan), on trouve beaucoup d'arbres, bois d'aloès, camphre, sandal, les épices fines, le galanga ou languas, la noix muscade, les arbres de cannelle, qui est l'épice la plus précieuse de toute l'Inde, et là se trouve de même le macis et ses feuilles. »

(²) « Dans la mer Indienne, où sont des pêcheries, il y a des îles fort riches; mais les pêcheurs, avant de descendre dans la mer, font leurs enchantements, lesquels font fuir les poissons; et si par hasard les pêcheurs plongeaient avant d'avoir fait leurs enchantements, les poissons les mangeraient. C'est une chose très-éprouvée. » *(Carte catalane.)*

dins, au milieu d'une température moyenne. C'est à l'embouchure de ce gobb que commence la mer de Herkend. Ce pays est d'un séjour fort agréable ; on y a une brebis pour la moitié d'un dirhem ; on a pour le même prix, et en assez grande quantité pour contenter plusieurs personnes, une liqueur cuite, composée de miel d'abeille mêlé avec des grains de dâdy (1) frais, etc.

Les habitants passent la plus grande partie de leur temps à faire combattre des coqs et à jouer au *nard* (jeu de trictrac) (2). Les coqs, dans ce pays, sont grands et ont des ergots très-forts. On attache aux ergots de petits khandjars bien aiguisés ; ensuite on lâche les coqs l'un contre l'autre. Les joueurs parient de l'or, de l'argent, des champs, des plantes, etc. Aussi un coq qui a la supériorité sur les autres vaut une somme importante. Il en est de même du jeu de trictrac ; on y joue continuellement et pour des sommes considérables. C'est au point que, parmi les hommes qui ont l'esprit léger ou fanfaron, ceux qui appartiennent à la classe inférieure et ceux qui n'ont pas d'argent jouent quelquefois leurs doigts de la main. Pendant qu'ils jouent, on tient à côté un vase contenant de l'huile de noix ou de l'huile de sésame ; car l'huile d'olive manque dans le pays ; le feu brûle par-dessous. Entre les deux joueurs est une petite hache bien aiguisée. Celui des deux qui est vainqueur prend la main de l'autre, la place sur une pierre, et lui coupe le doigt avec la hache ; le morceau tombe, et en même temps le vaincu trempe sa main dans l'huile, qui est alors extrêmement chaude et qui lui cautérise le membre. Cette opération n'empêche pas ce même homme de recommencer à jouer. Quand les deux joueurs se séparent, l'un et l'autre ont quelquefois perdu tous leurs doigts. Il y a des joueurs qui prennent une mèche et la trempent dans l'huile, puis la posent sur un de leurs membres et y mettent le feu. La mèche brûle, et on sent l'odeur de la chair qui se consume ; pendant ce temps, l'homme joue au nard et ne laisse paraître aucune marque de douleur.

L'Indo est sujette au *yessaré*, mot qui signifie pluie. L'été, la pluie tombe dans le pays pendant trois mois de suite sans discontinuer ni la nuit ni le jour ; c'est comme un hiver qui ne souffre aucune interruption (3). Les Indiens ont soin, avant cette époque, de faire des approvisionnements. Lorsque le yessaré arrive, ils s'enferment dans leurs maisons, qui sont faites en bois ; le toit est couvert de chaume, et elles sont ombragées par des plantes. Personne ne sort plus que dans un cas d'extrême nécessité. Seulement, c'est pendant cette saison que les artisans vaquent le mieux à leurs travaux. Quelquefois l'humidité fait pourrir la plante des pieds. C'est le yessaré qui fait la richesse du pays ; s'il vient à manquer les habitants meurent de faim. En effet, ils sèment du riz, ils ne connaissent pas d'autres grains, et ils n'ont pas d'autre ressource. Le riz, pendant les pluies, se trouve dans les *haramat*, mot qui signifie champs de riz ; il est couché par terre, et l'on n'a pas besoin de l'arroser ni de s'en occuper ; lorsque le ciel commence à devenir serein, le riz parvient à sa plus grande croissance et se multiplie à proportion (4). Dans l'hiver, il n'y a pas de pluie.

Les Indiens ont des hommes voués à la religion et des hommes de science, qu'on nomme *brahmes*, ils ont des poëtes qui vivent à la cour des rois, des astronomes, des philosophes, des devins, des hommes qui font lever les corbeaux (5), etc. On trouve parmi eux des devins et des faiseurs de tours qui viennent à bout de choses extraordinaires. Ces observations s'appliquent surtout à Canoge, vaste contrée formant l'empire du Djorz (6).

On remarque dans l'Inde une population connue sous le nom de *Baykardjy* (7). Ces hommes vont nus, et leur chevelure leur couvre le corps ; il se laissent pousser les ongles, de manière à former des espèces de pointes ; ils n'en ôtent que les morceaux qui se brisent. Ils vivent à la manière des moines errants ; chacun d'eux a à son cou un fil auquel est attaché un crâne humain. Quand ils sont pressés par la faim, ils s'arrêtent devant la porte d'un indigène, et aussitôt les habitants leur apportent du riz cuit, charmés

(1) Le dâdy ou dzadzy paraît être un grain semblable à l'orge, mais plus long, plus mince et amer au goût.

(2) Le code de Manou défend les maisons de jeu, mais on tient peu de compte de cette défense.

(3) Voy. Ctésias, t. Ier de notre collection, p. 152.

(4) L'espèce de riz nommée *calama* est de couleur blanche ; elle vient en pleine eau. Semée en mai et juin, elle est mûre en décembre et en janvier.

(5) Pour tirer de leur vol des augures.

(6) Voy. p. 109, note 6.

(7) Il faut peut-être lire *Beirajy*, dit M. Reinaud.

de cette visite. Ces hommes mangent le riz dans le crâne; quand ils sont rassasiés, ils s'en vont, ne demandant plus à manger que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement.



Brahmes en prières (voy. p. 145). — D'après l'ouvrage intitulé *the Sundhya* (¹).

Les Indiens ont divers usages par lesquels ils prétendent se rendre agréables au Dieu très-haut, et dont le Créateur est à une distance incommensurable (²). Par exemple, on bâtit, le long des chemins, des khans (³) pour les voyageurs, et on y entretient des marchands de légumes à qui les passants

(¹) ***The Sundhya***, or the Daily prayers of the brahmins, illustrated in a series of original drawings, etc., by Mrs S.-C. Belnos. L'un des deux brahmines fait la première prière du jour, qu'on appelle les *gungashtuks* (langage du Gange); l'autre fait la prière secrète, le *gayatrijup*, qui ne peut être révélée qu'aux brahmines seuls. Les signes que fait la main droite sont dérobés à la vue.

(²) Littéralement : « Mais Dieu est à une très-grande hauteur au-dessus de ce que disent les méchants. » *(Alcoran*, sourate XVII, v. 45.)

(³) Le nom indien de ces hôtelleries est *tchouttri*.

achètent ce qui leur est nécessaire. C'est là une des choses par lesquelles les Indiens croient se faire des mérites auprès de Dieu.

Quant à l'idole appelée *Moultan*, aux environs de Mansoura, on y vient en pèlerinage à plusieurs mois de distance (¹). On y apporte de l'aloès indien, surnommé *al-camrouny*, de Camroun, nom du pays dont il est originaire (²); c'est un aloès de première qualité. On apporte donc cet aloès et on le remet aux ministres de l'idole pour qu'il serve dans les fumigations. Quelquefois cet aloès vaut deux cents dinars le manna. On peut marquer cet aloès avec un cachet; le cachet s'empreint dans l'objet, tant il est tendre. Les marchands l'achètent de ces ministres.

On trouve dans l'Inde des personnes qui, par principe de religion, se rendent dans les îles qui se forment dans la mer (³), et y plantent des cocotiers; elles se louent pour tirer de l'eau des puits, et quand un navire passe dans le voisinage, cette eau sert à l'approvisionner. Il part de l'Oman des hommes

(¹) Mansoura et Moultan ont formé longtemps les deux principautés musulmanes les plus importantes de la vallée de l'Indus.

Ibn-Haucal dit que Mansoura, située dans une île formée par les eaux de l'Indus, avait un mille de long sur un mille de large. Cette principauté contenait trois cent mille villages, fermes, etc.; le sol y était parfaitement cultivé. Elle s'étendait depuis la mer jusqu'à Alrour; là commençait le territoire de la principauté de Moultan.

Moultan, située sur la rive orientale du Chenab, à trois journées au-dessus de l'endroit nommé *Douschab*, où se réunissent à l'Indus les rivières qui forment le Pendjab, était à peu près de la grandeur de Mansoura, et une citadelle aidait à sa défense. Le territoire de Moultan était fertile, et les vivres s'y vendaient à bon marché; mais sa fertilité n'égalait pas celle du territoire de Mansoura. Hors de Moultan, à la distance d'un demi-parasange, était un groupe d'édifices désignés par le nom *djandoram*; c'est là que se trouvait la place d'armes du prince. L'émir n'en sortait que le vendredi, pour aller à Moultan et y assister à l'office sacré. Ce jour-là il montait sur un éléphant, et faisait la prière avec le peuple dans la mosquée.

Albyrouny dit dans son *Traité* (écrit vers l'an 1025) que l'idole de Moultan était appelée par les indigènes du nom d'*oditi*, mot sanscrit qui signifie soleil, et qui est aussi le nom propre d'une des treize femmes de Casyapa, mère de douze soleils (dans la langue arabe, *soleil* est un mot féminin, et *lune* un mot masculin). Cette idole était en bois, mais enveloppée d'une peau d'antilope de couleur rouge; ses deux yeux étaient deux rubis. Les indigènes faisaient remonter son origine jusqu'au *krita-yoga*, c'est-à-dire à 216 432 années avant le onzième siècle de l'ère chrétienne. Le temple où avait été érigée l'idole se trouvait au lieu le plus apparent de la ville, et était construit en briques. Albyrouny qui, en sa qualité de musulman, ne pouvait admettre l'antiquité attribuée à l'idole de Moultan, fait observer qu'aucun bois n'aurait pu se conserver si longtemps, surtout dans un pays où l'atmosphère et le sol sont également humides.

Quand Albyrouny visita Moultan, le temple et l'idole n'existaient plus; mais Ab-Estokhry et Ibn-Haucal, qui parcoururent ce pays avant l'expédition de Mahmoud, les avaient trouvés l'un et l'autre debout. Leur récit s'accorde, pour le fond, avec celui d'Albyrouny, et il relate quelques nouvelles circonstances. Voici la description d'Ibn-Haucal : « L'édifice qui renferme l'idole est situé dans le lieu le plus apparent de la ville. Au milieu du temple il y a une coupole, sous laquelle est placée la statue; alentour, sont des chambres dans lesquelles logent les ministres de l'idole et ceux qui viennent lui adresser leurs prières. Cette idole a la figure d'un homme accroupi, et on l'a placée sur un siége de briques et de plâtre; elle est entièrement couverte d'une peau qui ressemble à celle d'une antilope rouge, de manière qu'on ne lui voit que les yeux. Les uns disent que le corps est en bois, les autres qu'il est d'une autre matière. Ce qu'il y a de certain, c'est que le corps n'est pas en contact avec l'air libre. Les deux yeux consistent dans deux pierres précieuses. Sur la tête est une couronne d'or. La statue étend les bras sur ses genoux; elle tient les doigts des deux mains séparés, comme une personne qui compte le nombre quatre. »

Le temple du soleil, à Moultan, avait reçu l'épithète de *maison d'or*. L'Indus, qui au-dessous de Moultan est appelé encore à présent du nom de *Mehron*, portait le nom de *Mehron de l'or*. Le nom même de la ville, suivant Massoudi, aurait signifié *prairie d'or*.

Il existe encore aujourd'hui un temple et une idole élevés postérieurement à l'expédition de Mahmoud (1005 de Jésus-Christ); on ignore quel Dieu y est adoré. Alexandre Burnes essaya vainement de pénétrer dans le temple.

Les récits d'Albyrouny et d'Ibn-Haucal conviennent assez bien, dit M. Reinaud, à une statue radiée du soleil placée sur un piédestal, et représentée assise ou accroupie.

(²) La contrée de Camroun est, suivant M. Reinaud, l'Assem actuel, situé sur les bords du Brahmapouter. Ce pays est appelé par les écrivains indiens *Kâmaroupa*, et par les Chinois de l'époque *Kia-mo-lieou-pho*. Les Arabes le nomment *Camroub* et *Camrou*, mot qui a été changé par quelques auteurs en *Camroun*. Une des considérations qui semblent prouver l'identité de *Comroub* et de *Camroun*, c'est que l'un et l'autre pays sont renommés pour l'aloès auquel ils donnaient naissance. Abou-Zeyd parle de l'aloès de Camroun comme du meilleur aloès de la presqu'île de l'Inde. D'un autre côté, l'aloès de Camroub a toujours joui d'une grande réputation. L'auteur de la relation persane de l'expédition faite par l'armée d'Aureng-Zeb dans le pays d'Achem, auteur qui fit lui-même partie de l'expédition, vante l'aloès de la contrée. On doit, ce semble, appliquer à la même région ce vers de l'histoire de Cachemire, où il est parlé des conquêtes sans bornes du roi Lalitaditya : « Dans la ville déserte de Pradyotich, il ne vit que la fumée odorante qui s'élevait du sombre bois d'aloès, dont les tiges avaient été brûlées. »

(³) Les îles Maldives et Laquedives. (Voy. p. 27, 99 et 100, et les notes.)

pour les îles où croît le cocotier; ils apportent avec eux des outils de charpentier et les autres outils analogues; ils coupent le nombre de cocotiers qui leur est nécessaire, et quand le bois est sec, ils le débitent en planches. En même temps, ils filent les fibres du cocotier et en font des cordes qui servent à coudre ces planches ensemble. Avec les planches, on forme le corps du navire et les mâtures; avec les feuilles, on tisse les voiles; avec les fibres, on fait les câbles. Quand le navire est achevé, on le remplit de cocos, et on retourne dans l'Oman où se vend la cargaison. Ces expéditions procurent de grands bénéfices, vu que, pour ce qui entre dans le voyage, on n'a besoin de recourir à personne.

PAYS DES ZENDJ [1].

Le pays des Zendj est vaste. Les plantes qui y croissent, telles que le *dorra*, qui est la base de leur nourriture, la canne à sucre et les autres plantes, y sont d'une couleur noire. Les Zendj ont plusieurs rois en guerre les uns contre les autres. Les rois ont à leur service des hommes connus sous le titre de *almokhazzamoun* (ceux qui ont la narine percée), parce qu'on leur a percé le nez. Un anneau a été passé dans leur narine, et à l'anneau sont attachées des chaînes. En temps de guerre, ces hommes marchent à la tête des combattants; il y a pour chacun d'eux quelqu'un qui prend le bout de la chaîne et qui la tire en empêchant l'homme d'aller en avant. Des négociateurs s'entremettent auprès des deux partis; si l'on s'accorde pour un arrangement, on se retire; sinon la chaîne est roulée autour du cou du guerrier; le guerrier est laissé à lui-même; personne ne quitte sa place [2], tous se font tuer à leur poste. Les Arabes exercent un grand ascendant sur ce peuple; quand un homme de cette nation aperçoit un Arabe, il se prosterne devant lui, et dit: « Voilà un homme du pays qui produit la datte; » tant cette nation aime la datte, et tant les cœurs sont frappés.

Des discours religieux sont prononcés devant ce peuple; on ne trouverait chez aucune nation des prédicateurs aussi constants que le sont ceux de ce peuple dans sa langue. Dans ce pays, il y a des hommes adonnés à la vie dévote qui se couvrent de peaux de panthères ou de peaux de singes; ils ont un bâton à la main, et s'avancent vers les habitations; les habitants se réunissent; le dévot reste quelquefois tout un jour jusqu'au soir, sur ses jambes, occupé à les prêcher et à les appeler au souvenir de Dieu, qu'il soit exalté! Il leur expose le sort qui a été éprouvé par ceux de leur nation qui sont morts. On exporte de ce pays les panthères zendjyennes, dont la peau, mêlée de rouge et de blanc, est très-grande et très-large.

La même mer renferme l'île de Socothora, où pousse l'aloès socothorien [3]. La situation de cette île

(1) Contrée située sur la côte orientale de l'Afrique. (Voy. p. 11, et les cartes p. 11, 94 et 95.)

Suivant Massoudi, les habitations des Zendj s'étendaient jusqu'à Safala et aux îles Ouac-Ouac, sur un espace d'environ 700 parasanges en long et en large; cet espace consistait en champs, vallées, montagnes et lieux sablonneux. Évidemment les Zendj dont il est parlé ici, dit M. Reinaud, sont les Gallas de nos jours.

Massoudi ajoute que sans un bras du Nil et les plaines de sable qui formaient au nord la limite de leur pays, les Zendj se seraient emparés du territoire des Abyssins, tant ils étaient nombreux et entreprenants.

Au neuvième siècle de notre ère, les Zendj composaient une partie considérable de l'armée des califes de Bagdad, et ces anciens esclaves furent même un moment sur le point de renverser le califat lui-même.

Ibn-al-Ouardy, d'Alep, auteur de *la Perle des merveilles* (1292-1349), dit: « Les Zendj n'ont point de vaisseaux; mais les marchands de l'Oman viennent dans des navires acheter leurs enfants, qu'ils revendent ailleurs. Le commerce des Zendj consiste en dents d'éléphant, en peaux de panthère et en soie. Ils ont des îles dans la mer d'où ils tirent les cauris, qui leur servent de parure et de monnaie. »

(2) Littéralement: « Aucun d'eux ne lève la jambe. »

(3) L'aloès socotrin *(Aloe socotrina)*, dont on a fait le mot *chicotin*, se tire de l'aloès à feuilles d'ananas. C'est le meilleur de tous: il est d'une couleur noire, jaunâtre en dehors, rougeâtre en dedans, transparent, friable, résineux, amer au goût, d'une odeur forte et peu désagréable; il devient jaunâtre quand on le pulvérise. Pour retirer ce suc, on arrache les feuilles de l'aloès au mois de juillet; on les presse, et l'on fait couler le suc dans un vaisseau où on le fait dessécher et épaissir au soleil; ensuite, on l'expose à l'action du feu; puis, au mois d'août, on le dépose dans des outres de cuir. C'est dans cet état qu'il arrive en Europe. Il est plus dur et plus friable en hiver qu'en été.

est près du pays des Zendj et de celui des Arabes. La plupart de ses habitants sont chrétiens; cette circonstance vient de ce que, lorsque Alexandre fit la conquête de la Perse, il était en correspondance



L'Aloès socotrin.

avec son maître Aristote, et lui rendait compte des pays qu'il parcourait successivement. Aristote engagea Alexandre à soumettre une île nommée Socothora, qui produit le *sabr*, nom d'une drogue du premier ordre sans laquelle un médicament ne pourrait pas être complet. Aristote conseilla de faire évacuer l'île par les indigènes, et d'y établir des Grecs qui seraient chargés de la garder, et qui enverraient la drogue en Syrie, dans la Grèce et en Égypte. Alexandre fit évacuer l'île et y envoya une

colonie de Grecs. En même temps, il ordonna aux gouverneurs de provinces qui, depuis la mort de Darius, obéissaient à lui seul, de veiller à la garde de cette île. Les habitants se trouvèrent donc en sûreté jusqu'à l'avénement du Messie. Les Grecs de l'île entendirent parler de Jésus, et, à l'exemple des Romains, ils embrassèrent la religion chrétienne. Les restes de ces Grecs se sont maintenus là jusqu'à ce jour, bien que, dans l'île, il se soit conservé des hommes d'une autre race (1).

Il n'a pas été parlé, dans le livre premier, du côté de la mer qui est à droite du navire, lorsqu'on sort des côtes de l'Oman et du pays des Arabes pour entrer dans la grande mer. Le livre premier ne traite que du côté de la mer qui est à gauche, et qui renferme les mers de l'Inde et de la Chine; en effet, l'Inde et la Chine étaient l'objet spécial de la personne d'après laquelle ce livre a été rédigé.

La mer qui sort de l'Oman, et qui est à la droite de l'Inde (2), baigne (sur la côte méridionale de l'Arabie) le pays du Schehr où croît l'encens, ainsi qu'une portion du territoire des peuples d'Ad, de Himyar, de Djorhom et des Tobbas. Ces peuples parlent des dialectes arabes mêlés d'expressions adyennes et fort anciennes, dont la plus grande partie est ignorée des Arabes. Ils n'habitent pas de bourgs et mènent une vie grossière et misérable. Leur pays s'étend jusqu'au territoire d'Aden, sur les côtes du Yémen. La mer s'avance ensuite vers Djidda, et de Djidda vers Aldjar, jusqu'aux côtes de Syrie. Elle se termine à Colzom, à l'endroit où il est dit, dans l'Alcoran, que Dieu a posé une barrière entre les deux mers (3). La mer, en cet endroit, change de direction, et baigne la terre des Berbers. Le côté vers lequel se porte la mer, et qui est situé à l'occident, fait face au Yémen; la mer va baigner le pays des Abyssins, d'où on exporte les peaux des panthères berbériennes; ce sont les peaux les plus belles et les plus propres. La mer baigne aussi Zeyla, territoire où l'on recueille l'ambre ainsi que le dzabal, qui est le dos de la tortue.

Les navires de Syrof, lorsqu'ils se dirigent du côté qui est situé à droite de la mer de l'Inde, et qu'ils entrent dans la mer de Colzom, s'arrêtent à Djidda. Les marchandises qui sont destinées pour l'Égypte sont transportées de Djidda dans des navires particuliers à la mer de Colzom. Les navires de Syraf n'osent pas s'avancer sur cette mer, à cause des difficultés de la navigation et du grand nombre de rochers qui sortent de l'eau. Ajoutez à cela que, sur les côtes, il n'y a ni gouverneurs ni lieux habités. Un navire qui vogue sur cette mer a besoin de chercher, pour chaque nuit, un lieu de refuge, de peur d'être brisé contre les rochers; il marche le jour, mais il s'arrête la nuit. Cette mer, en effet, est brumeuse et sujette à des exhalaisons désagréables. On ne trouve rien de bon au fond de l'eau ni à la surface. Cette mer est loin de ressembler aux mers de l'Inde et de la Chine. Les mers de ces pays recèlent dans leur sein la perle et l'ambre, et leurs montagnes fournissent des pierreries et des mines d'or; les animaux portent à leur bouche de l'ivoire; la terre produit l'ébène, le bois de brésil *(baccam)*, le bambou *(khayzoran)*, l'aloès, le camphre, la muscade *(djouzboua)*, le girofle, le sandal, et les autres substances parfumées ou d'une odeur saisissante. Les oiseaux sont le perroquet et le paon; les bêtes qu'on y chasse sont la civette et la chèvre produisant le musc. On ne finirait pas si on voulait énumérer tous les avantages qui distinguent ces contrées.

L'ambre est une substance que la mer rejette sur ses rives (4). Elle commence à se montrer dans la mer de l'Inde, sans qu'on sache quel est son véritable point de départ. L'ambre de première qualité est celui qui est jeté sur les côtes de Barbera et du pays des Zendj, ainsi que sur les côtes du Schehr et de la portion de l'Arabie qui l'avoisine. C'est l'ambre en forme d'un œuf rond et bleuâtre.

Les habitants de ces contrées vont la nuit sur leurs côtes, lorsque la lune jette ses lueurs; ils ont des chameaux qui connaissent l'ambre, et qui sont dressés à la recherche de cette substance. Ils montent sur leurs chameaux, et quand le chameau aperçoit un morceau d'ambre, il s'accroupit; aussitôt le cavalier descend et ramasse le morceau.

(1) Cosmas dit dans un passage de la *Topographie chrétienne* que, de son temps, l'île était occupée par des Grecs, des Arabes et des *Indiens*, c'est-à-dire des indigènes.

(2) Soleyman et Abou-Zeid, dont le point de départ est le golfe Persique, commencent par conduire le navire dans l'Inde et en Chine, et ils disent qu'on prend à gauche; revenus du voyage, et se tournant vers l'Arabie méridionale et les côtes d'Afrique, ils disent que le navire prend à droite. (Reinaud, *Mémoire géogr. sur l'Inde.*)

(3) La mer Rouge et la mer Méditerranée.

(4) Voy. p. 99, note 5.

On trouve aussi à la surface de la mer des morceaux d'ambre d'un poids considérable. Ces morceaux sont presque aussi gros qu'un taureau, etc. Quand le poisson appelé *tál* aperçoit cet ambre, il l'avale;



L'Ébénier.

mais cet ambre, une fois arrivé dans son estomac, le tue, et l'animal flotte au-dessus de l'eau. Il y a des gens qui savent à quelle époque viennent les poissons qui avalent l'ambre; ils se tiennent aux aguets dans leur barque, et quand ils aperçoivent un poisson qui surnage, ils le tirent à terre avec des crochets de fer qu'on a enfoncés dans le dos de l'animal, et auxquels tiennent de fortes cordes; ils ouvrent le ventre de l'animal et en retirent l'ambre. La partie qui se trouve près du ventre de l'animal, et qui porte le nom de *mand*, répand une odeur infecte. Les vertèbres qui la surmontent se trouvent

exposées chez les droguistes à Bagdad et à Bassora; mais la partie qui ne donne pas de mauvaise odeur est très-propre.



Le Muscadier.

Avec les vertèbres du dos du poisson nommé *tâl* (¹), on fait quelquefois des siéges sur lesquels l'homme peut s'asseoir à son aise. On dit que, dans un bourg situé à dix parasanges de Syraf et appelé Altâyn, il y a des maisons d'une construction extrêmement ancienne; la toiture de ces maisons, qui sont légères,

(¹) Voy. p. 97, note 2.

est faite avec les côtes de ce poisson (1). J'ai entendu dire à quelqu'un que jadis, tandis qu'il se trouvait auprès de Syraf, un de ces poissons vint échouer sur la côte. Il alla voir l'animal, et trouva des personnes qui étaient montées sur son dos à l'aide d'une échelle légère. Les pêcheurs, quand ils prennent un de ces poissons, l'exposent au soleil et le coupent par morceaux; à côté est une fosse où se ramasse la graisse. Quand la chaleur du soleil a fait fondre la graisse, on puise dans la fosse; on met la graisse dans des vases, et on la vend aux maîtres de navires. Cette graisse est mêlée avec d'autres matières, et on en frotte les vaisseaux qui vont sur la mer; elle sert à couvrir les traces des sutures et à boucher les trous (2). La graisse de ce poisson se vend fort cher.

La formation de la perle est un ouvrage de la sagesse de Dieu, dont le nom soit béni. Le Dieu très-haut dit dans le Coran : « Louanges à celui qui a créé tous les êtres par paires, tant ceux qui germent dans le sein de la terre que ceux qui appartiennent à l'espèce humaine, sans compter ceux que l'homme ne connaît pas (3). »

La perle se présente d'abord sous la forme de la graine de l'aser; elle en a la couleur, la forme, la petitesse, la légèreté, la finesse et la faiblesse; elle voltige faiblement sur la surface de l'eau, et elle tombe sur le flanc des barques des plongeurs. Peu à peu elle se fortifie, elle grossit et prend la dureté de la pierre. Quand elle a acquis du poids, elle s'attache au fond de la mer, et elle se nourrit de ce que Dieu seul connaît. Dans le principe, on ne trouve dans la perle qu'un morceau de viande rouge, qui ressemble à la langue à sa racine, n'ayant pas d'os, ni de nerfs, ni de veines.

Du reste, on ne s'accorde pas sur la formation de la perle. Quelques auteurs ont dit que le coquillage, lorsqu'il pleut, monte jusqu'à la surface de l'eau, et ouvre la bouche pour recueillir les gouttes de la pluie; ces gouttes se transforment en graines. D'autres auteurs soutiennent que la perle est engendrée par la coquille même : c'est l'opinion la plus vraisemblable des deux. En effet, on trouve quelquefois la perle dans la coquille sous forme d'un végétal qui tient à la coquille même; on peut l'en séparer, et c'est ce que les marchands qui voyagent sur mer nomment la *perle cala* (4). Dieu seul sait ce qui en est.

Une des manières les plus singulières d'acquérir de l'aisance dont nous ayons entendu parler, c'est ce qu'on dit d'un Arabe du désert, qui vint autrefois à Bassora, ayant avec lui une graine de perle qui valait une grande somme d'argent. Il se rendit chez un droguiste qu'il connaissait, et, lui montrant la perle dont il ignorait la valeur, il le pria d'en faire l'estimation. Le droguiste répondit que c'était une perle. L'Arabe demanda quelle était sa valeur. Le droguiste l'estima cent dirhems. L'Arabe trouva cela une forte somme, et dit : « Y a-t-il quelqu'un qui voulût m'en donner ce prix? » A ces mots, le droguiste lui remit les cent dirhems, et, avec cet argent, l'Arabe acheta des provisions pour sa famille. Pour le droguiste, il porta la perle à Bagdad, où il la vendit une grande somme d'argent, ce qui lui permit de donner une plus grande extension à son commerce.

Le droguiste racontait qu'il fit quelques questions à l'Arabe au sujet de la découverte de cette perle. L'Arabe répondit : « Je passais à Al-samman, dans la province du Bahreyn, à une petite distance de la mer. J'aperçus, sur le sable, un renard mort, ayant à la bouche quelque chose qui semblait le pincer. Je descendis de ma monture, et je vis une espèce de couvercle dont la face intérieure jetait un éclat blanchâtre. Dans les écailles était cet objet rond, que je pris avec moi. » Le droguiste comprit que, dans le principe, le coquillage était descendu sur la terre pour respirer l'air : tel est, en effet, l'usage des coquillages. Un renard, qui passait par là, vit un morceau de viande dans le fond du coquillage, lequel avait en ce moment la bouche ouverte; il se jeta aussitôt sur l'animal, et introduisit sa tête dans la coquille pour saisir le morceau de viande; mais l'animal ferma ses deux écailles sur lui. Or, quand ce coquillage a fermé ses écailles sur un objet, on a beau le presser avec la main, il n'ouvre pas la bouche, quelque effort que l'on fasse. On est obligé de fendre les écailles avec un instrument de fer, dans toute leur longueur, tant l'animal est attaché à la perle, attachement qui ressemble à l'amour

(1) Voy. la relation de NÉARQUE, t. Ier, p. 181 et 188.
(2) Voy. plus loin la relation de MARCO-POLO.
(3) *Alcoran*, sourate XXXVI, v. 36.
(4) Probablement, dit M. Reinaud, la *perle mobile*.

d'une mère pour son enfant. Quand le renard se sentit pincé, il se mit à courir, frappant la terre à droite et à gauche; mais le coquillage ne le lâcha pas; le renard mourut et le coquillage aussi. Voilà comment l'Arabe découvrit le coquillage; il prit ce qui se trouvait dans la coquille; Dieu lui inspira l'idée d'aller trouver le droguiste, et ce fut pour lui un moyen de se procurer des provisions.

Les rois de l'Inde sont dans l'usage de porter des pendants d'oreilles consistant en pierres précieuses montées en or; ils mettent à leur cou des colliers du plus grand prix, composés de pierres de la première qualité, rouges et vertes. Mais les perles sont ce qu'ils estiment davantage et ce qui est le plus recherché; c'est maintenant le trésor des souverains, leur principale richesse. Les colliers sont aussi portés par les officiers de l'armée et les grands personnages ([1]). Le principal d'entre eux sort soutenu sur le cou d'un homme du pays ([2]); il est vêtu d'un pagne et tient à la main un objet appelé *djatra;* cet objet est un parasol fait avec des plumes de paon, et avec lequel il se garantit des rayons du soleil. En même temps, ses serviteurs sont autour de sa personne.

Il y a, parmi les Indiens, une classe d'hommes qui ne mangent jamais deux dans un même plat ni à la même table. Cela leur paraît un péché et une chose déshonnête.

Quand il vient de ces hommes à Syraf, et qu'un des marchands notables de la ville les invite à un repas où l'on est quelquefois cent personnes, plus ou moins, le marchand est obligé de faire servir devant chacun d'eux un plat dans lequel il mange, sans que personne autre puisse y envoyer la main. Quant aux princes indiens et aux personnages considérables, il est d'usage, dans l'Inde, de mettre chaque jour devant eux des tables faites avec des feuilles de cocotier entrelacées ensemble; on fait, avec ces mêmes feuilles, des espèces d'assiettes et des plats. Au moment du repas, on sert les aliments sur ces feuilles entrelacées, et, quand le repas est fini, on jette à l'eau la table et les assiettes de feuilles avec ce qui reste d'aliments. On dédaigne de faire servir les mêmes objets le lendemain ([3]).

Autrefois, on portait dans l'Inde les dinars du Sind, dont chacun équivalait à trois dinars ordinaires et davantage. On y portait l'émeraude qui vient d'Égypte ([4]), montée en forme de cachets, et enfermée dans des boîtes. On y portait encore le *bossad*, qui est le corail, ainsi que la pierre nommée *dahnadj* ([5]). Ce commerce a maintenant cessé.

La plupart des princes indiens, les jours de réception publique, laissent voir leurs femmes aux hommes qui font partie de la réunion, qu'ils soient du pays ou qu'ils viennent de pays étrangers; aucun voile ne les dérobe aux regards des assistants ([6]).

Voilà ce que j'ai entendu raconter de plus intéressant, dans ce moment-ci, au milieu des nombreux récits auxquels donnent lieu les voyages maritimes; je me suis abstenu de rien reproduire des récits mensongers que font les marins, et auxquels les marins eux-mêmes n'ajoutent pas foi. Il vaut mieux se borner aux relations fidèles, bien que courtes. C'est Dieu qui dirige dans la droite voie.

Louanges à Dieu, le maître des mondes! Que ses bénédictions soient sur les meilleures de ses créatures, Mahomet et sa famille tout entière! Dieu nous suffit. Oh! le bon protecteur et la bonne aide!

Collationné avec le manuscrit sur lequel cette copie a été faite, au mois de safar de l'année 596 (novembre 1199 de Jésus-Christ). Que Dieu nous conduise au bien!

([1]) Dès le temps d'Alexandre, les Indiens aimaient ces ornements. (Voy. Quinte-Curce, liv. VIII, ch. 9.)

([2]) En palanquin.

([3]) Hiouen-Thsang remarqua ces usages.

([4]) Voy. Cusmas, p. 29 et note 2, sur une ancienne mine d'émeraudes en Égypte, aux bords du golfe Arabique.

([5]) Pierre verte qui se rapproche de l'émeraude.

([6]) Il paraît probable, dit Wilson, que les princes indiens prirent des mahométans la coutume rigide d'enfermer les femmes dans leurs harems; auparavant, quoiqu'elles fussent soumises à bien des restrictions, elles étaient libres de se montrer en public : elles étaient présentes aux spectacles dramatiques; elles formaient la partie principale des processions de fiancée; on leur permettait de visiter les temples des dieux et de se baigner dans des torrents sacrés. Elles conservent toujours ces derniers privilèges, auxquels les femmes mahométanes n'ont aucun droit. Dans les temps que l'on peut considérer comme héroïques, les reines et les princesses indiennes semblent avoir voyagé où et comme il leur plaisait. (Système dramatique des Indiens; introduction à la traduction des *Chefs-d'œuvre du théâtre indien.)*

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — Manuscrit arabe unique conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale (entré avec la bibliothèque du comte Seignelay, petit-fils de Colbert ; classé dans l'ancien fonds arabe sous le n° 597). — Texte arabe imprimé en 1811 par les soins de Langlès, revu et publié avec une traduction française par M. Reinaud, de l'Institut, en 1845.

TRADUCTIONS FRANÇAISES.— L'abbé Renaudot, *Anciennes Relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle de notre ère;* 1718. — M. Reinaud, membre de l'Institut, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne,* texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié avec des corrections et additions, et accompagné d'une traduction française, d'éclaircissements et de notes sur l'histoire naturelle, par M. le docteur Roulin ; 2 vol. petit in-12; Paris, 1845.

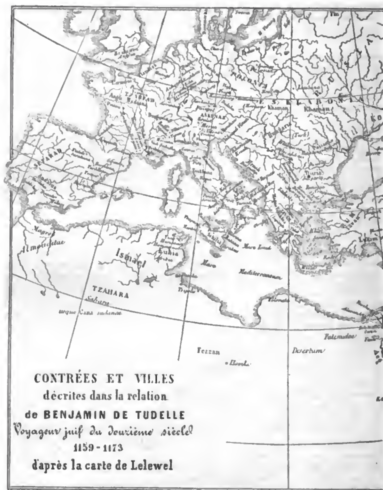
TRADUCTIONS ÉTRANGÈRES. — *Ancient account of India and China,* by Renaudot; Londres, 1733, in-8. — *Antiche relazioni dell' Indie et della China da due mohamettani*, etc., trad. par Eusèbe Renaudot et un anonyme; Bologne, 1750, in-4°.

QUELQUES OUVRAGES A CONSULTER. — De Guignes, *Journal des savants*, novembre 1764; *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi,* pages 156 et suiv. — Quatremère, *Journal asiatique* de janvier 1839, p. 22; *Journal des savants*, 1843. — Walckenaer, *Annales des voyages*, année 1832, t. Ier, p. 19. — Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, traduite de l'arabe en français, et accompagnée de notes et d'éclaircissements; tome Ier, Introduction générale à la géographie des Orientaux, avec trois planches; Paris, 1848. *Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, d'après les écrivains arabes, persans et chinois,* publié dans les *Mémoires de l'Institut national de France* (Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XVIII (1849), p. 1 à 400. — Alfred Maury, *Examen de la route que suivaient, au neuvième siècle de notre ère, les Arabes et les Persans pour aller en Chine, d'après la relation arabe traduite successivement par Renaudot et M. Reinaud,* mémoire publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, avril 1846, p. 203. — Dulaurier, *Journal asiatique*, août 1846. — De Frémery, *Annales des voyages*, décembre 1846. — Massoudi, *les Prairies d'or (Moroudj-al-Dzeheb); le Livre des merveilles (Ketob-al-Adjnyb)*; au supplément arabe du département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, n° 514; même ouvrage, traduct. anglaise. — Edrisi, *Traité de géographie*, traduit en français par Amédée Joubert, 2 vol. in-4°; Paris, 1837-1839. — Le Prédour, *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde.* — Rennel, *Description de l'Indostan.* — Sédillot, *Histoire des Arabes;* 1854. Consulter les divers ouvrages du même auteur sur les sciences mathématique et astronomique chez les Orientaux.

BENJAMIN DE TUDÈLE,

VOYAGEUR JUIF ESPAGNOL.

(Douzième siècle. — 1159-1173.)



Carte itinéraire de Benjamin de Tudèle.

Benjamin, fils d'un rabbin peu connu, nommé Jonas, était né ou vivait à Tudèle, ville du royaume de Navarre.

Était-il marchand, architecte, médecin? Se proposa-t-il en voyageant d'acquérir des richesses ou des connaissances scientifiques? En l'absence de renseignements précis sur cette question assez peu importante, on a fait bien des commentaires qui n'ont conduit à rien de certain. Si l'on s'en tient à l'impression qui résulte d'une lecture attentive de la relation de ce voyageur, on sera porté à croire que son but était uniquement de connaître le nombre des Juifs dispersés dans les différentes régions du monde, et de s'informer de leur état moral et religieux.



— D'après Lelewel.

Ce fut en 1159 ou en 1160 qu'il sortit de Tudèle pour parcourir la plus grande partie du monde connu. Son voyage dura treize ou quatorze ans. Il était de retour en 1173.

Sa relation, composée en 1178, est écrite, sans aucune prétention de style ni d'érudition, dans l'idiome que l'on a appelé l'hébreu rabbinique, et qui a été successivement altéré tant par de fréquentes modifications du sens primitif des mots que par l'introduction d'un grand nombre d'expressions modernes.

Pendant quatre siècles le récit de Benjamin eut une grande autorité et fut consulté avec une égale confiance par les Juifs et par les chrétiens. Aux dix-septième et dix-huitième siècles on éleva des doutes non-seulement sur l'authenticité de la relation, mais encore sur l'existence même du voyageur (1). De notre temps on revient à la première opinion (2); on recommence à citer souvent Benjamin de Tudèle; on considère son voyage à la fois comme le document le plus ancien et le plus complet que l'on possède sur la condition des Juifs au douzième siècle, et comme un recueil précieux d'informations sur l'histoire du commerce en Europe, en Asie et en Afrique, au temps des croisades. On remarque même une certaine ardeur peu commune dans l'étude que l'on fait aujourd'hui de ce voyageur. M. Asher a édité en 1841, à Londres et à Berlin, avec le concours de plusieurs savants, une traduction anglaise de Benjamin de Tudèle, suivie de notes nombreuses (3). M. E. Carmoly annonce depuis longtemps une nouvelle traduction française (4). Lelewel a écrit en 1845 et 1846 plusieurs lettres où il a soumis à un examen géographique minutieux les assertions du voyageur juif; en général, il rend témoignage à la bonne foi qui préside à l'ensemble du récit (5). Le savant M. Edward Robinson cite Benjamin de Tudèle parmi les écrivains qu'il est intéressant de consulter sur l'état de la Palestine au moyen âge; il le considère comme n'étant ni plus crédule ni moins exact que la plupart des voyageurs de son temps (6).

La traduction française la moins imparfaite qui ait paru jusqu'à ce jour est celle d'un jeune prodige du dix-huitième siècle, Baratier (7); c'est celle que l'on va lire. Nous ne l'avons amendée que dans quelques passages essentiels

(1) Ces doutes ont pour interprètes les plus considérables Baratier, Gerrans, Beugnot *(les Juifs d'Occident)*, Jost *(Geschichte der Israeliten)*.

(2) Parmi les écrivains qui affirment l'existence et la véracité de Benjamin de Tudèle, on peut citer Pardessus *(Collection des lois maritimes)*, Marsden *(Introduction à Marco-Polo)*, Rapaport, Zunz, Tafel, Lebrecht, Asher, Carmoly, etc.

(3) *The Itinerary of rabbi Benjamin of Tudela* translated and edited by A. Asher; London and Berlin, 1840.

(4) Le premier chapitre de cette traduction a été publié dans la *Revue orientale* de Bruxelles (t. Ier, p. 115), d'après une copie sur parchemin qui aurait été faite en 1455, le seul manuscrit connu et qui serait en la possession de M. E. Carmoly.

Une violente controverse s'est élevée entre ce savant et M. Asher. Il ne nous appartient pas de décider de quel côté est la vérité; par malheur la modération ne se rencontre sous la plume ni de l'un ni de l'autre. Nous nous bornons à emprunter à tous deux les observations qui nous paraissent les plus utiles et les plus propres à éclairer nos lecteurs.

(5) Dans une de ses lettres, adressée le 8 août 1847 à M. Carmoly, M. Lelewel s'exprime ainsi : « En me demandant mon avis sur quelques points obscurs de Benjamin de Tudèle, vous m'avez provoqué tout d'abord à reprendre de nouveau la lecture de son ouvrage. Ma foi, je ne sais pas m'expliquer quelle furie s'est emparée de plusieurs de ses commentateurs, qui, tout en puisant dans son ouvrage des renseignements importants pour cette époque reculée, s'acharnaient à ternir sa mémoire et la sincérité de ses témoignages. Ma lecture, au contraire, me faisait croire que je voyageais avec lui, que sa compagnie me frayait le chemin à travers les obstacles déversés dans l'espace; qu'il m'enseignait à regarder ce qu'il avait vu; qu'il me présentait les personnes de sa connaissance. Il est vrai que tout y est d'une extraordinaire insuffisance, souvent présenté dans un vague ou une confusion presque inextricables, mais appuyé sur une certaine connaissance qui exige des recherches. On a dit que le pèlerinage n'était qu'une forme de sa narration. C'est indubitable. Mais quoiqu'il n'indique ni jour, ni mois de ses travaux, ni direction des distances et des routes, on se voit avec lui dans un voyage réel quand il déclare avoir vu quelque objet ou quelque personne. S'il a voyagé et vu bien des choses, certainement il n'a visité ni les Réchabites, ni le pays de Tzin, ni la mer Nikfat, ni l'intérieur des montagnes Haflon. Il s'arrête obscurément pour nous dans certains lieux, pour entrer dans la description des environs et du reste du monde, pour rapporter quelque relation véritable ou fabuleuse, afin de donner le recensement et de constater la situation des enfants d'Israël de sa connaissance. C'était son but essentiel. Partout où l'on peut constater sa présence, on ne saurait lui reprocher l'exagération dans le nombre. »

(6) Voy. la bibliographie qui termine le troisième volume des *Biblical Researches in Palestine*, by Ed. Robinson and E. Smith.

(7) « La traduction de Baratier est la meilleure qui ait paru jusqu'à présent. » (E. Carmoly, p. 24 de sa *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*; Bruxelles et Leipsick, 1852.)

Voy. un portrait de Baratier et une notice biographique sur cet étonnant jeune homme dans le *Magasin pittoresque*, t. XXII, 1854.

PRÉFACE (1).

Ce livre est composé des relations qu'a faites un homme juste, Navarrais, nommé R. Benjamin, fils de Jona de Tudèle, dont la mémoire est en bénédiction. Cet homme a voyagé en plusieurs pays éloignés, ainsi qu'il le rapporte dans ce livre ; et, en quelque lieu qu'il soit allé, il a rapporté ce qu'il a vu ou entendu dire à des personnes dignes de foi, dont la renommée est parvenue jusqu'en Espagne. Il y parle aussi de plusieurs princes et autres grands personnages qui vivaient dans les lieux où il a passé. A son retour, il a apporté cette relation dans la Castille, l'an 933 (1173) (2).

Ce rabbin était un homme d'un esprit profond, très-prudent et fort versé dans les lois sacrées. Tous ceux qui ont examiné après lui les choses dont il parle ont trouvé qu'il n'est rien sorti que de véritable de sa bouche ; car c'était un homme sincère et amateur de la vérité.

RELATION.

Ainsi dit Benjamin, fils de Jona, d'heureuse mémoire :

Étant sorti de la ville de Saragosse, j'ai descendu l'Èbre jusqu'à Tortose, et de là, après deux journées de chemin, je suis arrivé à Tarragone, ville ancienne qui a été bâtie par les Anakins et les Grecs (3). Aussi n'y a-t-il point de ville dans toute l'Espagne bâtie comme celle-ci. Elle est sur le bord de la mer (4).

De là il y a deux journées à Barcelone, où il y a une sainte assemblée de gens sages et prudents, et même de grands princes (5), tels que rabbi Schetchet (6), R. Saalthiel, R. Salomon, fils de R. Abraham, fils de Chasdai, d'heureuse mémoire.

Cette ville est petite, mais belle, sur le bord de la mer. Les marchands y abordent de tous côtés pour le commerce. Il en vient de la Grèce, de Pise, de Gênes, de la Sicile, d'Alexandrie d'Égypte, de la terre d'Israël et de tous les pays circonvoisins.

De là il y a une journée et demie à Girone, où il y a une petite assemblée de Juifs (7).

De Girone, il y a trois journées à Narbonne. Cette ville est une des plus célèbres par rapport à la loi. C'est d'elle que la loi s'est répandue dans toutes ces contrées. On y voit des sages et des princes très-célèbres, à la tête desquels est R. Kalonyme, fils du grand prince R. Théodore, d'heureuse mémoire, qui est nommé dans sa généalogie parmi ceux qui sont de la postérité de David (8). Il a plusieurs

(1) Cette préface se trouvait en tête des deux manuscrits d'après lesquels furent faites les premières éditions en hébreu (1543 et 1556). Il est évident que ce n'est point Benjamin qui en est l'auteur. On suppose qu'elle fut ajoutée au récit vers la fin du douzième siècle.

(2) 933 est écrit pour 4933. Les Juifs font commencer l'ère vulgaire trois mille sept cent soixante ans après la création

(3) « Qui renferme beaucoup de ruines cyclopéennes et pélasgiques. » (Traduction d'Asher.)

« Cette ville, d'une architecture grecque gigantesque. » (Traduction d'E. Carmoly.)

(4) « Et possède une belle synagogue desservie par le maître Joseph Ebn-Palta, homme sage et fort instruit. » (Passage qu'on ne trouve pas dans les textes imprimés, et que M. E. Carmoly a traduit.)

Les Juifs étaient nombreux dans cette ville. Édrisi l'appelle Tarragone la Juive. Ce qu'il dit des murailles, restaurées en 1038 par ordre de l'archevêque de Tolède, s'accorde avec les paroles de Benjamin.

(5) Chefs de tribu, nobles, etc.

(6) Ce nom est commun parmi les Juifs de Catalogne, d'Aragon et de Provence, entre le onzième et le quatorzième siècle. M. Zunz a fait des recherches très-intéressantes sur les noms propres cités par Benjamin de Tudèle. (Voy. la traduction d'A. Asher, t. II.)

(7) M. E. Carmoly ajoute : « Le poëte Zerachia, le lévite, préside cette communauté. »

(8) On trouve chez un grand nombre de Juifs du moyen âge cette prétention de descendre de la maison de David ; la difficulté pour tous était de la justifier. Saint Paul avait dit à Timothée : « Je vous prie d'avertir quelques-uns de ne point s'amuser à des fables et à des généalogies sans fin, qui servent plus à exciter des disputes qu'à fonder par la foi l'édifice de Dieu. » (Épitre Ire, 3 et 4.)

terres et possessions qui lui ont été données par des seigneurs du pays, et que personne ne peut lui ravir par force. Parmi ces principaux, on peut encore compter R. Abraham, chef du conseil, R. Machir, R. Juda et plusieurs autres, devant lesquels assistent un grand nombre de sages disciples. Il y a aujourd'hui trois cents Juifs à Narbonne.

De là à Bédras (Béziers), il y a quatre parasanges (1). Il y a ici une assemblée de disciples des sages qui ont à leur tête R. Salomon Chalphata et R. Joseph, fils de R. Nathanaël, d'heureuse mémoire.

De là il y a deux journées à Hargaas (2) ou Montpellier, lieu fort agréable pour le commerce, et situé à deux parasanges de la mer. Les Iduméens (3) et les Ismaélites (4) y viennent de tous côtés pour le négoce. On y vient d'Al-Erva (Algarve, en Portugal), de Lombardie, du royaume de Rome la grande, de toute la terre d'Égypte, du pays d'Israël, de la Grèce, de France, d'Espagne, d'Angleterre, et de toutes les contrées qui se trouvent aux environs de Gênes et de Pise. On voit à Montpellier des disciples des sages les plus célèbres de cette génération, qui ont à leur tête R. Ruben, fils de Théodore, R. Nathan, fils de Siméon, R. Samuel leur maître, R. Schelma et R. Mardochée, d'heureuse mémoire. Il y en a parmi eux qui sont extrêmement riches; il y a aussi des justes qui se présentent à la brèche pour tous ceux qui recourent à eux.

De Montpellier à Lunel (5), il y a trois parasanges (6). Il y a à Lunel une sainte congrégation d'Israélites qui s'exercent jour et nuit à l'étude de la loi. C'est là qu'a enseigné Meshullam (7), notre maître, ce grand rabbin d'heureuse mémoire, qui y a cinq fils très-illustres par leur sagesse aussi bien que par leurs richesses, savoir : R. Joseph, R. Isaac, R. Jacob, R. Aaron et R. Asher le pharisien, qui, s'étant séparé de toutes les affaires mondaines, est attaché jour et nuit sur le livre de la loi, jeûnant et ne mangeant point de viande. Il est extrêmement versé dans le Talmud. Outre ceux-ci, on y voit encore R. Moïse Gisso (8), R. Samuel le chantre (9), aussi bien que R. Salomon le sacrificateur (10), et R. Juda le médecin, fils de Tibbon, Espagnol. Ils nourrissent et enseignent tous ceux qui viennent chez eux des pays éloignés pour s'instruire dans la loi. On leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, tant qu'ils vont au collége. Ce sont assurément de sages et saints personnages qui observent religieusement les préceptes, qui se présentent à la brèche pour tous leurs frères, soit voisins, soit éloignés.

Il y a à Lunel une synagogue d'environ trois cents personnes; leur rocher et leur rédempteur les conserve! Au reste, Lunel est à deux parasanges de la mer. De Lunel à Poticaires (11), il y a deux parasanges. C'est une grande ville (12) où il y a environ quarante Juifs. Il y a aussi une grande université gouvernée par ce grand rabbin R. Abraham, fils de David, d'heureuse mémoire, célèbre par ses ou-

(1) Il paraît par cet endroit que la parasange, dont notre voyageur se sert pour mesurer les distances, est d'une lieue ordinaire, puisqu'il y a de Narbonne à Béziers quatre parasanges, et que ces deux villes ne sont éloignées que de quatre lieues.

(2) Les Juifs, avant et depuis Benjamin, ont désigné Montpellier sous le nom de Har-Ga'ash, ou mont Gaas, par allusion au mont dont il est parlé dans le livre de Josué, XXIV, 30.

(3) Édom, Iduméens, noms que les Juifs du moyen âge donnent au christianisme et aux chrétiens.

(4) Les sectateurs de Mahomet, principalement les sarrazins.

(5) *Ierach*, lune.

(6) Quatre parasanges, suivant la traduction anglaise d'Asher.

(7) Le célèbre rabbin R. Meshullam, restaurateur des sciences et des lettres parmi les Israélites de Provence, mort en 1170.

(8) Gisso est une erreur; il faut lire : *son beau-frère*.

(9) Ou le ministre.

(10) Cohen, nom propre au lieu du titre : *sacrificateur*.

(11) Lelewel écrit, ce semble, *Potikières*. Carmoly écrit *Posquiers* et croit qu'il s'agit de Pouquiers, bourg situé à trois lieues de Nimes.

La plupart des autres commentateurs supposent qu'il s'agit de Beaucaire.

Ménage dit, dans les *Origines de la langue française* (art. *Vauvert*) : « On a aussi appelé *Vauvert*, de la verdeur des vallons, un bourg du bas Languedoc, à deux lieues de Lunel. Il n'y a pas plus de cent ans qu'on l'appelait *Posquiers* et *Pousquiers*; et il est ainsi appelé dans tous les anciens titres. Benjamin, dans son *Itinéraire*, fait mention de ce Pousquiers. Le traducteur s'est trompé en rendant *Pousquiers* par *Beaucaire*, le chemin de Lunel à Saint-Gilles n'étant pas de passer à Beaucaire, mais à Vert. »

(12) Village, bourg ou *castrum*, suivant Carmoly.

vrages et par sa grande science dans le Talmud et dans l'Écriture ou dans la Bible. On vient des pays éloignés pour apprendre la loi chez lui, où il enseigne ses disciples qui jouissent d'un grand repos dans sa maison. Et s'il y en a qui ne puissent pas subvenir à leur dépense, il leur fournit libéralement leur entretien de ses propres biens, car il est fort riche. Il y a encore là d'autres sages, tels que R. Joseph, fils de R. Menahem, R. Benbenschath, R. Benjamin, R. Abraham et R. Isaac, fils de Moïse, d'heureuse mémoire.

A trois parasanges de Poticaires, on trouve la ville de Nogres, appelée aussi bourg de Saint-Gilles ([1]), où il y a une assemblée de Juifs d'environ cent sages, qui ont à leur tête R. Isaac, fils de Jacob, R. Abraham, fils de Juda, R. Éliézer, R. Isaac, R. Moïse, R. Jacob, fils du grand Lévi, d'heureuse mémoire, lequel érige une assemblée ou congrégation pour toutes les nations, jusqu'aux îles qui sont aux extrémités de la terre. La ville, au reste, n'est éloignée de la mer que de trois milles. Elle est située sur le bord du Rhône, ce grand fleuve qui coule le long de la Provence. C'est là que réside le prince R. Abba Mari, fils de R. Isaac, d'heureuse mémoire, officier ([2]) du gouverneur Damon (le comte Raymond) ([3]).

A trois parasanges de là, on trouve la ville d'Arles, où il y a environ deux cents Israélites, à la tête desquels sont R. Moïse, R. Tobie, R. Ésaïe, R. Salomon ([4]), R. Nathan le rabbin, et enfin R. Abba Mari, d'heureuse mémoire.

D'Arles à Marseille, il y a trois journées. Marseille est une ville où il y a des excellents et des sages qui forment deux synagogues d'environ trois cents Juifs ([5]). L'une est au bas de la ville, sur le bord de la mer; l'autre aussi sur le bord de la mer, mais sur un lieu élevé comme une tour. Il y a là un grand collége des disciples des sages. R. Siméon, fils de R. Antolius ([6]), R. Jacob son frère, et R. Lebaro, sont les chefs de la haute synagogue; à la tête de la basse synagogue sont R. Jacob Perpiniano ([7]) le riche, R. Abraham et son gendre R. Meir, R. Isaac ([8]) et un autre Meir, d'heureuse mémoire. Cette ville maritime est très-célèbre par son commerce.

A Marseille l'on s'embarque pour Gênes, ville aussi située sur le bord de la mer, et où on peut arriver en quatre jours. Il n'y a dans cette ville que deux frères juifs, R. Samuel et son frère, lesquels sont de la ville de Sabatha, et fort honnêtes gens.

La ville est ceinte d'une muraille; ses habitants n'ont point de roi ou de prince qui domine sur eux; mais ils ont des juges qu'ils établissent selon leur bon plaisir. Ils ont chacun une tour à leur maison; ils se font la guerre les uns aux autres; ils sont les maîtres de la mer; ils ont des vaisseaux qu'ils appellent galères, avec lesquels ils vont piller et ravager partout où ils trouvent quelque butin qu'ils emportent ensuite chez eux, à Gênes. Les Génois sont à présent en guerre avec les Pisans.

La ville de Pise est éloignée de celle de Gênes de deux journées. C'est une très-grande ville où l'on compte environ dix mille tours aux maisons des citoyens, d'où ils se font la guerre dans le temps de leurs divisions. Ce sont tous des gens vaillants; ils n'ont ni roi ni prince, mais des juges qu'ils établissent eux-mêmes. On trouve à Pise une vingtaine de Juifs qui ont à leur tête R. Moïse, R. Chajim et R. Joseph, d'heureuse mémoire. La ville n'a point de murailles; elle est éloignée de la mer de quatre

([1]) Cette ville, lieu de naissance du comte Raymond, était consacrée à saint Ægidius, dont le nom est devenu, par corruption, Gilles ou Giles. L'église de Saint-Égide attirait, au moyen âge, un grand nombre de pèlerins.

Au lieu de *ville de Nogres*, Carmoly traduit par *village*, sans nom déterminé.

([2]) Inspecteur, homme d'affaires, intendant.

([3]) Le célèbre Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, duc de Narbonne et marquis de Provence. — « Raymond V, fils d'Alphonse et de Faydide (1148-1194), se nommait le comte de Saint-Gilles pendant la vie de son père. » (Catel, 198.) — C'est par une singulière méprise que Baratier, de même que Montanus, et L'Empereur, ont traduit par *gouverneur* ou *sultan Damon*, au lieu de *comte Raymond*.

([4]) « Salomon Dodia. » Sainte-Dode, Miélan, bourg du département du Gers. (Carmoly.)

([5]) « Trois cents familles juives. » (Trad. de Carmoly.)

([6]) Antoli, chef d'une famille célèbre citée dans l'*Histoire des médecins juifs*, LXII, p. 121.

([7]) « Perpiniano, homme célèbre, mort en 1170 (*Schebat Iéhudo*, p. 55). Il était fils d'un riche philanthrope, nommé David, et trisaïeul du docteur Muels de Marseille, qui donne la généalogie de ses ancêtres dans la préface de sa traduction du *Traité de l'âme*, composé en grec par Alexandre d'Aphrodisée, et traduit du grec en arabe par Ishak-Ben-Honaïn, manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris, supplément nº 15. » (Carmoly.)

([8]) Isaac Gaillac, dit Carmoly. (Gaillac, village près de Perpignan.)

milles, mais elle a des communicatioos avec la ville par le moyen d'une rivière qui la traverse, où les vaisseaux peuvent monter et descendre.



Vue d'une partie de la ville de Gênes. — D'après une ancienne estampe (¹).

De Pise à Lucques, il y a quatre parasanges (²). Lucques est une grande ville où l'on voit une quarantaine de Juifs dont les chefs sont R. David, R. Samuel et R. Jacob (³).

A six journées de cette dernière ville on trouve Rome la grande, cette ville qui est la capitale du royaume d'Édom (⁴). Il y a environ deux cents Juifs, tous gens de considération, qui ne payent point tribut à personne, entre lesquels il y en a quelques-uns qui sont ministres du pape Alexandre (⁵), ce grand prince qui est établi sur toute la religion d'Édom. On trouve à Rome d'excellents sages, à la tête desquels sont le grand rabbin R. Daniel, et R. Jéchiel, ministre du pape, fort beau jeune homme, prudent et sage,

(¹) Les tours si nombreuses, élevées au moyen âge par les factions, dans les grandes villes italiennes, ont disparu pour la plupart; mais on les retrouve encore presque intactes dans les petites villes, où l'industrie moderne n'a point pénétré, par exemple à San-Gimiano, près de Sienne.

(²) Le voyageur semble faire ici un détour inusité; Lucques est plus près de Gênes que ne l'est Pise.

(³) R. Jacob B. Jeduha, qui fit un voyage en Provence cent quarante ans après Benjamin de Tudèle, rapporte que, de son temps, on ne rencontrait aucun Juif depuis la Provence jusqu'à Rome, et que le petit nombre de ceux qui, au siècle précédent, habitaient Gênes, Pise et Lucques, avaient disparu. Zunz fait remarquer qu'il y avait toutefois des congrégations juives dans le centre et l'est de l'Italie septentrionale. En 1460, le rabbin Moshe-Minz parle de l'enseignement juif à Lucques.

(⁴) « De toute la chrétienté. » (Asher.)

(⁵) Alexandre III, natif de Sienne, qui avait succédé en 1159 à Adrien IV (Nicolas Breakspare), né en Angleterre. Du rapprochement des dates historiques, on conclut que Benjamin de Tudèle dut nécessairement visiter Rome entre 1159 et 1167.

qui entre et sort librement du palais du pape, étant son intendant des finances; il est petit-fils de R. Nathan, auteur du livre d'Aruch et de ses commentaires. Outre ces deux, il y a encore R. Jacob, fils de Salomon, R. Menahem, recteur de l'Académie, R. Jéchiel, qui habite au delà du Tibre, et R. Benjamin, fils de R. Schabtai, d'heureuse mémoire. La ville de Rome a deux parties. Le fleuve du Tibre qui la traverse la sépare en deux parties, l'une en deçà et l'autre au delà de ce fleuve.

Dans la première partie est la grande église qu'on appelle Saint-Pierre de Rome. Là est aussi le palais du grand Jules César, et plusieurs autres édifices et ouvrages qui surpassent tous les autres qui sont dans le monde. Toute la ville, tant ce qui est habité que ce qui est désert, contient l'espace de vingt-quatre milles. On y voit aussi quatre-vingts palais d'autant de rois de grand renom, qui s'appellent tous empereurs, depuis le règne de Tarquin (1) jusqu'au règne de Pipus (Pepin), père de Charles, qui s'est soumis l'Espagne après l'avoir arrachée aux Ismaélites.

Hors de Rome, on voit le palais de Tite, que trois cents sénateurs refusèrent de recevoir, parce qu'il



Les dépouilles du temple de Jérusalem transportées à Rome. — Bas-relief de l'arc de Titus (2).

n'avait pas obéi à leurs ordres, employant trois ans à prendre Jérusalem, au lieu qu'ils ne lui en avaient prescrit que deux.

Outre ce palais, on y voit aussi le château ou la forteresse du roi Vespasien, qui est un grand édifice bien muni. C'est là encore qu'on voit le palais du roi Galbin (Galba), au milieu duquel on voit trois cent soixante tours (3), selon le nombre des jours de l'année : ces tours ont trois milles de circuit (4). Dans les temps anciens, il y a eu une guerre entre les Romains, où il y a eu plus de cent mille hommes de tués dans ce palais, dont l'on voit encore aujourd'hui les os pendus. Le roi a fait tailler toute cette histoire en marbre, où l'on voit les deux armées à l'opposite l'une de l'autre, avec les hommes, leurs chevaux

(1) Tarquin l'Ancien. Rappelons ici, à propos de ces quatre-vingts rois, que Benjamin de Tudèle n'avait pas grande science, surtout en histoire. Il est vrai que la plupart de ses contemporains, même à Rome, n'étaient ni moins ignorants, ni moins crédules. Gibbon cite des traits curieux de l'oubli complet où était tombée l'histoire de l'ancienne Rome.

(2) C'est le seul monument ancien authentique qui se rapporte à Jérusalem.

(3) Asher traduit *fenêtres* au lieu de *tours*.

(4) La circonférence du palais.

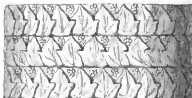

Colonne conservée dans le cloître de Saint-Jean de Latran, à Rome.

et leurs armes, en sorte que dans ce siècle on peut encore voir cette guerre qui s'est faite dans les anciens temps. On voit encore une caverne souterraine où sont le roi et la reine son épouse sur leurs trônes; avec eux, environ cent des principaux grands seigneurs embaumés jusqu'à ce jour.

Dans la Salatisne (¹) et dans le temple (²), il y a deux colonnes d'airain de l'ouvrage du roi Salomon qui repose en terre, et sur chaque colonne est gravé (le nom de) Salomon, fils de David. Les Juifs de Rome m'ont raconté que tous les ans, le neuvième du mois d'ab (³), ces colonnes suent à grosses gouttes.

Là on voit aussi une caverne où Tite, fils de Vespasien, mit les vases sacrés qu'il avait apportés de Jérusalem. Il y a encore une autre grotte ou caverne sous une montagne, au bord du Tibre, où sont les sépulcres des dix justes d'heureuse mémoire, qu'on appelle les Tués du royaume (⁴).

Devant Saint-Jean (de Latran) est taillée l'image de Samson,


Fragment de la colonne de Saint-Jean de Latran, à Rome, et que l'on suppose, très-vraisemblablement par erreur, avoir été apportée de Jérusalem.

tenant dans sa main un globe de pierre, comme aussi l'image d'Absalon, fils de David, et celle du roi Constantin qui a bâti Constantine, et l'a appelée de son nom Constantinople. Lui et son cheval sont d'une sculpture d'airain couverte d'or. Il y a encore plusieurs autres édifices et ouvrages de Rome qu'il n'est pas possible de décrire.

De Rome, il y a quatre journées à Capoue; c'est une belle ville bâtie par le roi Capys. Mais les eaux sont très-mauvaises et rendent la terre malsaine. Il y a là environ trois cents Juifs, parmi lesquels il y en a de très-sages et célèbres partout, dont les principaux sont R. Compasso, R. Samuel son frère, R. Zaken, et ce grand maître R. David, d'heureuse mémoire, qu'on appelle principaux.

(¹) A la porte Latine.

(²) L'église de Saint-Jean de Latran.

(³) Jour de deuil pour les Juifs. C'est l'anniversaire de la destruction des deux temples de Jérusalem. Il est l'occasion de cérémonies solennelles dans toutes les synagogues.

(⁴) Dix Juifs qui enseignèrent leur foi et furent immolés dans l'intervalle des règnes de Vespasien et d'Hadrien. Ils ne furent pas tous ensevelis à Rome. Les tombeaux d'Akiba, d'Islma'el et de Jehuda B. Thema étaient révérés en Palestine entre les treizième et seizième siècles; peut-être aussi ceux de Jehuda B. Baba et de Simon B. Gamaliel.

De Capoue, on va à Pouzzoles ou Sorrento [1]; cette grande ville a été bâtie par Tzintzen-Nadar-Eser (Hadar'eser), qui fuyait devant le roi David, qui repose en paix [2]. Mais la mer s'étant débordée a inondé les deux parties de la ville. On y voit encore aujourd'hui les rues et les tours qui étaient au milieu d'elle.



Ruines du pont de Caligula, à Pouzzoles. — D'après une ancienne gravure.

Là est une fontaine qui sort du fond des abîmes; sur la superficie de ses eaux, on recueille une certaine huile qu'on appelle *petroleo*, dont on se sert pour des médicaments. On y trouve aussi des bains chauds, dont l'eau sort de la terre au bord de la mer. Il y a deux de ces bains dans lesquels quiconque va se baigner y trouve sa guérison et du soulagement. Tous les malades de Lombardie y viennent durant l'été.

De là, on va pendant quinze milles sous des montagnes; ouvrage construit par *Romudous* (c'est-à-dire Romulus), ce roi qui a bâti Rome, lequel fit tout cela pour la peur qu'il eut de David et de Joab son général d'armée. C'est aussi pour la même raison qu'il fit les édifices qui sont au-dessus et au-dessous des montagnes de la ville de Naples.

Naples est une ville très-forte, bâtie par les Grecs sur le bord de la mer. Il y a là environ cinq cents Juifs, entre lesquels sont R. Ézéchias, R. Schalom, R. Élie le sacrificateur, et R. Isaac-Mahar-Hahar, d'heureuse mémoire.

A une journée de Naples est la ville de Salerno, où il y a une école de médecins iduméens; on y compte environ six cents Juifs, entre lesquels sont les sages suivants : R. Juda, fils de R. Isaac, R. Melchisedech, ce grand maître natif de la ville de Siphonath, R. Salomon le sacrificateur [3], R. Élie le Grec, R. Abraham de Narbonne, et R. Timmon. La ville est enceinte d'une muraille, tant du côté de la terre que du côté de la mer. Sur le haut de la montagne il y a une bonne forteresse.

[1] Il y a ici confusion entre deux villes fort éloignées l'une de l'autre. Il s'agit probablement de Pouzzoles et des ruines romaines que couvraient en partie les eaux. Plus loin, il est fait allusion à la grotte de Pausilippe.

[2] Cette bizarre tradition et la plupart de celles du même genre que l'on trouve dans la relation paraissent avoir été empruntées à Josephus Gorionides.

[3] Non pas sacrificateur, mais cohen, suivant Asher. Nous sommes obligé de passer sous silence la plupart de ces différences d'importance secondaire entre les deux traducteurs.

De là il y a une demi-journée à Amalfi [1], où il y a une vingtaine de Juifs, entre lesquels sont Chananeel le médecin, R. Élisée et Abualgid le prince [2], d'heureuse mémoire. Les habitants de cette contrée sont tous marchands, et vont çà et là pour négocier. Ils ne sèment point, et ils achètent tout pour de l'argent, parce qu'ils habitent sur des rochers et sur de hautes montagnes; mais, d'un autre côté, ils abondent en fruits, en vignes, en figuiers et en jardins. Personne ne peut leur aller faire la guerre.

D'Amalfi à Bénévent, il y a une journée; c'est une grande ville située sur le bord de la mer et sur une montagne. Il y a là une assemblée d'environ deux cents Juifs qui ont à leur tête R. Kalonyme, R. Zara et R. Abraham, d'heureuse mémoire.

De là il y a deux journées à Malchi (Melfi), dans la Pouille, qui est la terre de Phul [3], où il y a environ deux cents Juifs qui ont à leur tête R. Achimaaz, R. Nathan [4] et R. Tzadok.

De là à Asroli il y a une journée; on y trouve une quarantaine de Juifs; à leur tête sont R. Kontilo, R. Tzemach son gendre, et R. Joseph, d'heureuse mémoire.

D'Ascoli à Trani il y a deux journées; cette dernière ville est sur le bord de la mer; c'est le rendez-vous ordinaire de ceux qui veulent passer la mer pour aller à Jérusalem, parce qu'il y a là un port très-commode. On y trouve une assemblée d'environ deux cents Juifs, dont les principaux sont R. Élie, R. Nathan le prédicateur, et R. Jacob. Cette ville est grande et belle.

A une journée de là est Micilas de Bar [5], autrefois grande ville, mais qui a été ruinée par Guillaume, roi de Sicile, à cause de quoi il n'y a plus ni Juifs ni gentils.

De là à Tarente il y a une demi-journée; c'est le commencement du royaume de la Calabre. Ses habitants sont Grecs. C'est une grande ville où l'on compte environ trois cents Juifs, parmi lesquels il y en a de très-sages, dont les principaux sont R. Mali, R. Nathan et R. Israël.

A une journée de Tarente est Brindes, sur le bord de la mer, où il y a dix Juifs teinturiers.

A deux journées de là, Otrante, sur le bord de la mer de la Grèce, où il y a environ cinq cents Juifs, qui ont à leur tête R. Ménachem, R. Caleb et R. Mali.

D'Otrante on fait en deux jours le trajet à Okrophus (Corfou), où il n'y a qu'un seul Juif nommé R. Joseph; jusqu'ici est le royaume de Sicile [6].

De Corfou, il y a deux jours par mer à la terre de Levatto [7], où commence le royaume de Manuel, roi de la Grèce. C'est un bourg où il y a environ cent Juifs, à la tête desquels sont R. Schélachia et R. Arkolis ou Hercule

A deux journées de là est Achilon [8], où il y a une douzaine de Juifs qui ont pour chef R. Schabtai.

A une demi-journée d'Achilon est Nétolikon [9], située sur un bras de mer. Après un jour de trajet, on arrive de là à Patras, qui est la ville d'Antipater, roi de la Grèce, qui fut l'un des quatre rois qui s'élevèrent après Alexandre. Il y a à Patras de grands et antiques édifices; il y a aussi une cinquantaine de Juifs qui ont à leur tête R. Isaac, R. Jacob et R. Samuel.

De Patras à Lépante, il y a une demi-journée par mer; on y trouve une centaine de Juifs, sur le rivage de la mer, dont les principaux sont R. Gazri, R. Schalom et R. Abraham, d'heureuse mémoire.

A une journée et demie de là est Cours [10], où il y a deux cents Juifs, qui sont les seuls habitants du mont Parnasse; ils sèment et moissonnent leurs terres et leurs possessions. Ils ont à leur tête R. Salomon, R. Chajim et R. Jedajah.

[1] Soumise et en partie ruinée par l'empereur et les Pisans, en 1135, Amalfi existait cependant encore comme république en 1310. (*Ersch und Gruber Encyclopedia*, art. *Amalfi*.)

[2] Le bienveillant ou noble. (Asher.)

[3] Voy. Isaïe, LXVI, 19. Erreur commise également par des auteurs moins anciens.

[4] Le lecteur ou interprète de la sainte Écriture.

[5] Saint-Nicolas de Bari. L'église et le prieuré de ce nom échappèrent à la destruction de la ville. C'était Roger, duc d'Apulie, qui les avait fait construire.

[6] Manuel, empereur de Grèce, avait repris Corfou au roi de Sicile en 1149.

[7] Au golfe d'Arta. (Voy. Pouqueville, t. II, p. 91.)

[8] Achéloüs, ancienne ville d'Étolie, sur la rivière Achéloüs.

[9] Anatolico, sur le golfe, au nord-ouest, près de Missolonghi.

[10] Crissa, à la base méridionale du Parnasse.

A trois journées de là est la ville de Corinthe, où l'on compte environ trois cents Juifs, dont les principaux sont R. Léon, R. Jacob, R. Ézéchias.

A trois journées de Corinthe, on trouve Thèbes, la grande ville. Il y a Thèbes environ deux mille Juifs, lesquels sont les meilleurs ouvriers de la Grèce en soie et en pourpre. Il y a aussi parmi eux des sages très-célèbres dans ce siècle, très-versés dans le Talmud. A leur tête sont le grand rabbin R. Aaron-Koti, R. Moïse son frère, R. Chaïa, R. Élie Firtino et R. Joktan. Il n'y en a point de semblables à eux dans toute la Grèce, si vous en exceptez la ville de Constantinople.

De Thèbes il y a une journée à Égriphon (1), grande ville sur le bord de la mer, très-fréquentée par les marchands, qui y abondent de tous côtés. On y compte environ deux cents Juifs, qui ont à leur tête R. Psaltiri, R. Emmanuel et R. Caleb. De là il y a une journée à Jabustériza (2), ville située sur le bord de la mer, où il y a environ cent Juifs. A leur tête sont R. Joseph, R. Éléazar et R. Isaac. De Robenica (3), il y a une journée à Sinon-Potmo (4), où il y a une quarantaine de Juifs, qui ont pour chefs R. Salomon et R. Isaac.

Ici commence la Valachie, dont les habitants demeurent sur les montagnes (5).

C'est la nation que l'on appelle Valaques; ils courent comme des chevreuils, et descendent des montagnes pour piller et voler dans les terres des Grecs (6). Personne ne peut monter contre eux pour leur faire la guerre, ni aucun roi dominer sur eux; ils ne suivent point la loi des nazaréens ou chrétiens. Ils se donnent entre eux des noms comme les noms des Juifs; de là vient que plusieurs les croient Juifs. Il y en a même qui appellent les Juifs leurs frères. Quand ils en trouvent, ils les dépouillent bien, mais ils ne les tuent pas, comme ils tuent les Grecs. Ces peuples, au reste, n'ont point de loi.

De là il y a deux journées à Gradigi (7), ville ruinée où il n'y a que peu d'habitants, tant Juifs que Grecs.

De là il y a deux journées à Armillo (8), grande ville sur le bord de la mer, fort marchande et fort fréquentée par les Vénitiens, les Génois et les Pisans, et par tous les autres marchands qui y viennent de toutes parts. Le pays est fort grand. On y compte environ quatre cents Juifs, qui ont à leur tête R. Schilo et R. Joseph, le gouverneur de la synagogue.

(1) Négrepont, nom dérivé d'Euripus, Euripo, Negripo, Négripont. (Gibbon, ch. 60.)

(2) Jabustériza, ville inconnue aujourd'hui, et qui fut sans doute détruite au moyen âge. (Asher.) — Jaboustérisa, dit Lelewel, répond à Proschina (sur d'autres cartes Proscina, Frescina). Ce nom est tout à fait slave, désignant, sans changer de prononciation, « poudre, une toute petite parcelle de poudre; » et on appelle une toute petite chose, un tout petit objet, *proschina*, *pronschina*, *prossynn*.

(3) Robenica. Il est question de cette ville dans la *Chronique* de Henri de Valenciennes. « Ensi comme jou devant vous dys, fut li parlemens ou val de Ravenique. »

(4) Sinon-Potamo ou Zeitun. Asher suppose qu'il faut lire « Zeitun sur la rivière. » Cette ville a encore quelque importance. (Voy. Poucqueville, III, 255, 258.)

(5) « Ici commence la *Balakhia*, *Valakhia*, dit Benjamin, et cela révolterait toutes les conceptions étroites qui se borneraient à la Valakhie d'aujourd'hui. Mais si l'on interroge l'histoire, on apprendra qu'il y avait une Valakhie sur le Niestr, une Valakhie dans l'intérieur de la Hongrie, une Valakhie en Macédoine, en Romanie, en Thessalie, et c'est la Grande-Valakhie. Feuilletez les écrivains byzantins, et vous y trouverez que les Valaches, en descendant de Zagora (nom slave des montagnes, d'au delà des montagnes), se répandirent aussi bien dans l'intérieur de la Grèce, comme vers le Danube; que leurs bandes vagabondes, leurs hordes errantes étaient connues en Macédoine, en Thessalie, avant qu'elles ne le fussent au nord de Hémus, Gora, Zagora; que, par conséquent, on appelait le pays aux environs de Zeitoun Grande-Valakhie. Or, en partant de Boudounitsa, on entrait, du temps de Benjamin, dans la Grande-Valakhie. » (Lelewel.)

(6) Voyez un passage à l'appui de cette assertion dans l'*Allgemeine Zeitung*, 16 juillet 1839, p. 1531.

« A cette époque, dit aussi Poucqueville, parlant de ces Valaques, on les voit aux prises avec les empereurs grecs, incendiant et désolant les plus belles contrées de la Thrace et de la Macédoine. Parfois vaincus, et plus souvent vainqueurs, ils brillent par des traits de courage et de férocité. Unis aux Romains et aux Scythes, ils descendent comme des torrents dévastateurs des sommets du mont Hémus et du Rhodope. Sersés, Philippolis, Ternobe, Rodosto, éprouvent leurs fureurs, et l'Orient épouvanté tremble au seul bruit de leur nom. Ils fomentent toutes les révolutions pour y prendre part, et ils se mêlent aux convulsions sanglantes de l'État, afin de le démembrer et de s'en partager les lambeaux. Enfin, au mois de mars 1205, ils portent un coup fatal à ce fantôme d'empire que les Latins voulaient soutenir. »

(7) Gardicki ou Cardicki, sur le bord du golfe Volo; petite bourgade. « Sur la route d'Amyros à Zeitun, dit Poucqueville, à la distance de sept heures, sont situés Vrignia, Cardicki, Garrani et Koupbous

(8) Armyros, de même sur la côte du port Volo

A une journée de là, Bissina (1), où il y a une centaine de Juifs qui ont à leur tête R. Schabta, R. Salomon et R. Jacob.

De là il y a deux journées par mer à Salouski (2), qui a été bâtie par le roi Séleucus, l'un des quatre princes grecs qui se sont élevés après Alexandre. C'est une très-grande ville dans laquelle il y a environ cinq cents Juifs, entre autres le grand rabbin R. Samuel et ses fils, disciples des sages. Celui-ci est gouverneur des Juifs et dépend immédiatement du roi (3); ensuite viennent R. Schabtai son gendre, R. Élie et R. Michel. Les Juifs captifs sont fort considérables dans cette ville, et ils y exercent diverses professions.

De Salouski il y a deux journées à Métressi (4), où il y a vingt Juifs, entre autres R. Ésaïe, R. Machir et R. Éliab.

A deux journées de là est Darma (5), où l'on compte cent quarante Juifs, qui ont à leur tête R. Michel et R. Joseph.

De là il y a une journée à Canistoli (6), où l'on trouve vingt Juifs.

De là il y a trois journées à Abiro (Abydos), située sur le bord de la mer.

Après cinq jours de marche entre les montagnes, on arrive enfin à la grande ville de Constantinople, qui est la capitale de toute la terre des Javanites appelés Grecs. Elle est le lieu de la résidence du roi Manuel (7), empereur, lequel a douze rois (8) sous son empire, qui ont chacun leur palais à Constantinople. Ils ont aussi des châteaux et des villes et des gouvernements dans tout le pays. Ils ont à leur tête le roi Agripus le Grand (9); le second d'entre eux est Méga-Dumestukitz (10), le troisième Dominot (11), le quatrième Makdukus (12), le cinquième Iknomus-Mégli (13), et ainsi des autres, qui ont de semblables noms.

La ville de Constantinople a dix-huit milles de circuit, de telle sorte qu'il y en la moitié située sur la mer et l'autre moitié sur le continent (14). Elle est sur deux bras de mer, dont l'un vient de Russie et l'autre de l'Espagne. Les marchands y viennent de tous côtés, de Babylone, de Sinéar, de la Médie, de la Perse, de tout le royaume d'Égypte, de la terre de Chanaan, du royaume de Russie, de la Hongrie, de Phasianke (15), de Burie (16), de la Lombardie et de l'Espagne. La ville est fort peuplée, à cause de la

(1) Les auteurs du moyen âge appellent cette ville Visseua, Vessena et Bezena. Elle n'existe plus.

(2) Salonicki, l'ancienne Thessalonique.

(3) Le roi Jean avait conféré à un Juif, nommé James, le titre de *presbyter* (ancien) de tous les Juifs d'Angleterre.

(4) Mitrizzi, ou plutôt Dimitritzi, qui était située près d'Amphipoles.

« De Salouski, Benjamin compte à Metressi deux journées, de là à Darma deux journées. A une telle distance de Saloniki, sur la plaine de l'ancienne Philippi, vous avez aujourd'hui Drama. Or Metressi, étant à moitié chemin, est situé au nord ou au midi du lac Takinos. Je pense donc que c'est Seres. C'est une jolie ville, dit Edrisi, bâtie sur une colline dont les environs sont très-agréables, les habitations nombreuses et les ressources abondantes. » (Lelewel.)

(5) Drama, suivant Nicephoras Gregoras, Dramine et Draimes, suivant Ville-Hardouin, était située dans une vallée, près de l'ancienne cité de Philippi.

(6) Christopoli (ville du Christ), ville qui était située sur les frontières de la Macédoine et de la Thrace, sur la côte européenne de la Propontide. On s'y embarquait ordinairement pour se rendre de Macédoine à Constantinople. On naviguait le long de la côte, on doublait la péninsule de Gallipoli, et l'on se dirigeait vers le port d'Abydos, sur l'Hellespont.

(7) Emmanuel Comnène, dont le règne commença en 1143, et qui mourut en 1180. On trouve dans le quarante-huitième chapitre de Gibbon *(Décadence et chute de l'empire romain)* de belles pages sur cet empereur et sur son avénement au trône.

(8) Douze ministres d'État. (Gibbon, chap. LIII.)

(9) « Asher traduit : « Le premier de ces dignitaires porte le titre de *præpositus magnus*. » C'était le gouverneur de la ville et le commandant des forces militaires qui la gardaient. (Voy. le *Glossaire* de Ducange.)

(10) *Domesticus*, le général en chef des armées.

(11) *Dominus*, le grand chambellan.

(12) *Megas ducas*, le grand amiral.

(13) *Œconomos magnus*.

(14) Voy. la Vue à vol d'oiseau de Constantinople chrétienne, p. 67. Les détails dans lesquels Benjamin de Tudèle entre sur cette ville sont au nombre de ceux qui donnent le plus de prix à sa relation. Ils s'accordent avec les faits recueillis par Gibbon, Hammer et les principaux historiens de Constantinople et du Bas-Empire.

(15) « Pa'tzinakia, peuple scythe ou slave qui habite une partie de la Hongrie. » (Asher.) — « Les Patzinakh, Partzinakh, appelés par les Polonais Pietchinghi, sont, dit Lelewel, les Badjnaks d'Edrisi et Phasianke de Benjamin; la Bourie serait la Boulgarie, *Boulgria*, *Bougria*, *Bourn*, établies toutes deux sur le Danube. »

(16) « *Budia*, probablement le pays des Bulgares. » (Asher.)

foule des marchands qui y abondent de tous côtés par mer et par terre, en sorte qu'il n'y a point de ville dans le monde qui puisse lui être comparée que Bagdad, cette grande ville qui appartient aux Ismaélites [1].

C'est aussi à Constantinople qu'est le temple de Sainte-Sophie [2] et le pape des Grecs, ces derniers



Trône d'un empereur de Constantinople. — D'après un manuscrit grec du neuvième siècle contenant les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze et conservé à la Bibliothèque impériale.

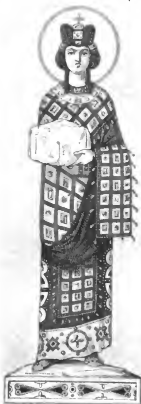
n'étant point soumis aux lois du pape de Rome. On compte autant d'autels que de jours en l'an dans le temple de Sainte-Sophie. On y apporte des richesses immenses des îles, châteaux et villes de tout le pays. Il n'y a aucun temple dans l'univers où l'on trouve tant de richesses que dans celui-là. Au milieu de ce temple, il y a des colonnes d'or et d'argent, et des chandeliers des mêmes métaux en si grand nombre qu'on ne peut les compter.

[1] Mahométans.
[2] Voy. la belle description et l'histoire de ce temple dans l'ouvrage de Hammer : *Constantinople et le Bosphore.*

Il y a aussi un lieu où le roi se divertit, appelé Hippodrome, près de la muraille du palais [1]. C'est là que tous les ans, le jour de la naissance de Jésus le Nazaréen, le roi donne un grand spectacle. On y représente par art magique, devant le roi et la reine, les figures de toutes les espèces d'hommes qu'il y a dans le monde; on y amène aussi des lions, des ours, des tigres et des ânes sauvages que l'on fait battre ensemble, comme aussi des oiseaux. On ne voit point de tel spectacle dans tout le monde [2].

Le roi Emmanuel a aussi bâti un grand palais, pour le trône ou le siége de son royaume, sur le bord de la mer, outre ceux qui ont été bâtis par ses ancêtres, et l'a appelé *Blachernes*, dont il a couvert les colonnes et leurs chapiteaux d'or et d'argent pur, et y a fait graver toutes les guerres que lui et ses ancêtres ont faites [3]. C'est là aussi qu'il s'est fait un trône d'or [4] et de pierres précieuses, au-dessus duquel est pendue une couronne d'or par une chaîne aussi d'or, qui vient justement à sa mesure quand il est assis. Il y a à cette couronne des pierreries d'un si grand prix que personne ne peut les estimer. La nuit, on n'y a pas besoin de lumière, car chacun y voit assez à la faveur de l'éclat que jettent ces pierres précieuses. Il y a là encore plusieurs autres merveilles que personne ne pourrait raconter.

C'est là qu'on apporte tous les ans les tributs de toute la Grèce, dont les tours sont remplies d'habits de soie, de pourpre et d'or. On ne voit nulle part ailleurs dans le monde de tels édifices ni de si grandes richesses; on dit même que le tribut de la seule ville de Constantinople monte à vingt mille florins d'or par jour, tant de ce qui provient des impôts sur les boutiques, sur les hôtelleries et sur les places des marchés, que de ceux que payent les marchands, qui y abondent de tous côtés par mer et par terre. Les Grecs habitants du pays sont très-riches en or et en pierreries. Ils vont habillés de vêtements de soie garnis de franges d'or et d'ou-



Costume d'une Impératrice de Constantinople. — D'après un manuscrit grec des Œuvres de Grégoire de Nazianze.



Couronne d'Impératrice de Constantinople. Médaille arabe en bronze qui paraît représenter une Impératrice de Constantinople [5].

[1] Aujourd'hui appelé *At-Meidan*, ou marché des chevaux.

[2] Il est possible que Benjamin ait été le témoin des fêtes célébrées à Constantinople à l'occasion du mariage de l'empereur Manuel avec Marie, fille du prince d'Antioche, le jour de Noël de 1161.

[3] On suppose ici quelque souvenir confus de la colonne d'Arcadius. (Voy. p. 172.)

[4] Sur ce trône, voy. Cinnamus, t. II, et Gibbon, ch. LIII.

« Sur une haute estrade couverte de tapis précieux, s'élevait un trône d'or enrichi de pierreries et couronné d'un dais où brillaient les plus belles perles de l'Orient. Le prince, assis sur le trône, était vêtu d'une pourpre éclatante, semée de haut en bas de perles et de pierreries de diverses couleurs, plus artistement arrangées que les fleurs dans le plus beau parterre; sur sa poitrine pendait, à des chaînes d'or, un rubis étincelant, d'une grosseur extraordinaire, et la splendeur de cette rayonnante parure était encore surpassée par l'éclat du diadème... Cette salle semblait être le palais du Soleil. » (Le Beau, 88, 38, d'après Cinnamus et Nicétas.)

[5] Voy. Marsden, *Numismata orientalia illustrata. The oriental coins and modern of his collection described and historically illustrated*; London, 1823-1825; 1 vol. in-4°.

vrages de broderie; à les voir dans cet équipage, montés sur leurs chevaux, on dirait que ce sont autant d'enfants de rois.

Le pays est fort vaste, abondant en pain, en viande, en vin et en toutes sortes de denrées. Personne, dans toute la terre, ne les égale en richesse.



Cirque et Hippodrome de Constantinople ancienne. — D'après une gravure de l'*Imperium orientale* (1).

Les Grecs sont aussi très-versés et savants dans leurs livres, mangeant et buvant chacun dans sa vigne et chacun sous son figuier.

Ils entretiennent des soldats à gages de toutes les nations, qu'ils appellent barbares, pour faire la guerre au roi des peuples de Togarma (2), appelés Turcs; car les Grecs eux-mêmes n'ont ni cœur ni courage pour la guerre : aussi sont-ils réputés comme des femmes qui n'ont aucune force pour combattre.

Il n'y a point de Juifs parmi eux dans la ville; on les a transportés au delà d'un bras de mer (3). Le bras de mer de Sainte-Sophie les environne d'un côté, et ils ne peuvent sortir pour négocier avec les habitants de la ville que par mer.

On compte à Constantinople deux mille Juifs rabbinites, et outre cela cinq cents caraïtes (4) de l'autre côté. Il y a une muraille pour les séparer des rabbinites, qui sont les disciples des sages. A la tête de ceux-ci sont le grand rabbin R. Abtalion, R. Obadias, R. Aaron Choüspo, R. Joseph Sargnino et R. Éliakim, le gouverneur de la synagogue.

Il y a parmi eux des ouvriers en soie, beaucoup de marchands et de gens extrêmement riches. Il

(1) *Imperium orientale sive Antiquitates Constantinopolitanæ, opera et studio dom. Anselmi Banduri*; 2 vol. in-fol., 1711; Paris.

(2) « Le sultan de Thogarmini. » (Asher.)

(3) Au delà de la tour de Galata, et près de l'entrée du port. « La Juëvie, que l'on appelle le Staoor *(Stenum)*, dit Villehardouin, où il avoit mult bone ville et mult riche. »

(4) Les caraïtes, moins nombreux que les Juifs de l'autre secte, rejetaient les explications religieuses des rabbins. Cette secte existe encore. Le docteur Delitzsch a fait connaître ses doctrines; voy. *Aron Ben Elia's Ez Chajim*; Leipsick, 1840.

n'est pourtant permis à aucun Juif de monter à cheval, excepté au seul R. Salomon l'Égyptien, médecin du roi, par le crédit duquel les Juifs jouissent d'un grand soulagement dans leur captivité, qui d'ailleurs y est très-rude. Ils sont surtout fort haïs par les tanneurs qui préparent les peaux, car ils jettent leur eau sale devant les portes des Juifs pour les souiller. En général, les Grecs haïssent tous les Juifs, sans distinction des bons ou des méchants; ils aggravent leur joug sur eux. Quand ils rencontrent des Juifs dans les rues, ils les battent, les traitent cruellement et les tiennent sous une dure servitude. Cependant les Juifs sont riches, gens de bien, charitables, supportant patiemment leur exil. Le lieu où ils habitent s'appelle Péra.



La Colonne historiée; colonne en marbre élevée par Arcadius en l'honneur de son père Théodose le Grand, à Constantinople (⁵).

De Constantinople, il y a deux journées par mer à Rodoston (¹), où il y a une assemblée d'environ quatre cents Juifs, dont les chefs sont R. Moïse, Abia et Jacob.

A deux journées de là est Gallipoli, où l'on compte environ deux cents Juifs, à la tête desquels sont R. Élie Caphid, R. Schabtai Zutra et R. Isaac Mégas; car en Grèce on appelle *mégas* tout ce qu'on veut honorer.

De là il y a deux journées à Cals (ou Kilia) (²), où il y a une cinquantaine de Juifs, dont les chefs sont R. Juda, R. Jacob et R. Schémaia.

De là il y a deux journées à Mityléne (³), où il y a des assemblées d'Israélites en dix endroits.

De là il y a trois journées à Chika (Chio), où il y a environ quatre cents Juifs, à la tête desquels sont R. Élie Teman et Schabtai. C'est là que sont les arbres d'où l'on recueille le mastic (⁴).

A deux journées de là est l'île de Samos, où il y a environ trois cents Juifs, qui ont à leur tête R. Schémaria, R. Obadia et R. Joël. Il y a dans toute cette île plusieurs assemblées d'Israélites.

(¹) Rodosto, l'ancienne Bisanthe, appelée Rhadesta par Ptolémée, et Rodostoch par Villehardouin.

(²) *Cœla* de Ptolémée, *Celus* de Pline et de Pomponius Mela. *Kilia* est un port sur la côte orientale de la péninsule de Gallipoli.

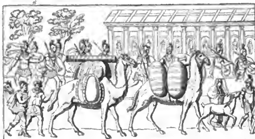
(³) « L'une des îles de la mer. » (Asher.)

(⁴) Ce suc, qui découle du pistachier *(Pistacia Lentiscus)*, est encore un des principaux objets du commerce de Chio.

(⁵) Cette colonne a été figurée et décrite par Claude-François Ménétrier, du Cange, Banduri, etc.

De là il y a trois jours par mer à Rhodes, où il y a environ quatre cents Juifs, à la tête desquels sont R. Abba, R. Chananeel et R. Élie.

A quatre journées de là est Dophros (Chypre), où il y a une assemblée de Juifs rabbinites. Il y a



Bas-relief de la Colonne historiée. — Les Thermes d'Arcadius.

aussi là d'autres Juifs, hérétiques chypriens, qui sont épicuriens (¹). Les Israélites les excommunient partout : ils profanent le soir du sabbat et honorent le soir du premier jour.

De là il y a deux journées à Corcos (Corycus), aujourd'hui Korghos, le commencement du royaume d'Édom (²) appelé l'Arménie. C'est là que commence le royaume de Tourous (³), seigneur des mon-



Bas-relief de la Colonne historiée. — Char et Prisonniers scythes.

tagnes et roi d'Arménie, lequel règne jusqu'à la province de Dukim (Adiabene) et jusqu'au pays des Togarmites, qu'on appelle Turcs.

De là il y a trois jours à Malmistras (⁴) ou Tursis (Tersoos) (⁵), située sur le bord de la mer. Jusqu'ici s'étend le royaume des Javanites, qu'on appelle Grecs.

De là il y a deux jours à Antioche la Grande, située sur le fleuve Pir, torrent de Jabok, qui descend du mont Liban, de la terre de Hamath (Chamath). Cette grande ville a été bâtie par le roi Antiochus

(¹) Sur les anciennes sectes juives, consultez l'ouvrage de Zunz : *Gottesdienstliche Vortrage*, p. 395, 396.

(²) D'Aram.

(³) Toros ou Thoros. Ce prince avait été le favori de l'empereur Jean Porphyrogenitus. A l'avénement de Manuel Comnène, il prit la fuite, déguisé en marchand, guerroya longtemps, et finit par se réconcilier avec Manuel, qui lui donna le titre de *pansebastos*. Il mourut en 1167.

(⁴) L'ancienne Mopsuhestia, sur le Pyramus, aujourd'hui Messis, sur le Jeihan.

(⁵) Erreur. Malmistras était à environ quinze lieues de Tersous, ou Tarse.

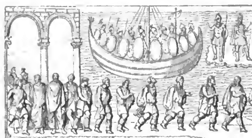
Au-dessus de la ville, il y a une fort haute montagne, ceinte d'une muraille. Au sommet de la montagne est une fontaine, laquelle a sur elle un homme établi pour conduire l'eau de cette fontaine, par des canaux souterrains, dans les maisons des grands de la ville. L'autre côté de la ville est arrosé par la rivière. Cette ville, au reste, est très-forte et sous la domination des irrupteurs (¹). La foi dominante



Bas-relief de la Colonne historiée. — Idoles scythes portées sur des chameaux.

y est celle des Poitevins, qui est celle du pape. Il y a là quelques Juifs ouvriers en verre, qui ont à leur tête R. Mardochée, R. Chajim et R. Ismaël.

A deux journées de là est Liga (²), ou Laodicée, fondée par Séleucus Nicator, où il y a environ deux cents Juifs, entre lesquels sont R. Chiia et R. Joseph.



Bas-relief de la Colonne historiée. — Prisonniers scythes ; Navires romains ; le *Labarum*.

De là il y a deux journées à Gébal, ou Bagdad (Ba'al-Gad), sous le mont Liban.

Près de Gébal est le peuple qu'on appelle Alhashishin (³). Ces gens ne sont pas de la religion des

(¹) « Sous la domination du prince Boémond Poitevin, surnommé *le Baube*. Elle contient environ dix Juifs qui fabriquent le verre : les principaux d'entre eux sont R. Mordekhai, R. Maum et R. Jishma'el. » (Asher.) — « On donne, dit Thaumas de la Thaumassière, le nom de Poitiers à Poitevin, comte de Valentinois, descendant de Guillaume de Poitiers. » — On lit dans l'*Art de vérifier les dates* : « Boémond III, prince d'Antioche, surnommé *le Bambe* ou l'Enfant par les uns, *le Baube* ou le Bègue par les autres, succéda, l'an 1163, à sa mère dans la principauté d'Antioche. L'an 1200 fut le terme de ses jours. »

(²) Lega ou Latachia.

(³) On sait que sous ce nom d'*Assassins*, ou plus correctement *Hashishin*, il faut entendre les partisans d'une secte mahométane qui apparut en Perse, au onzième siècle, et se rendit fameuse par son ardeur guerrière, sa discipline et son fanatisme. Hassain ou Hassan-Ben-Sabah, leur chef, avait composé un catéchisme à leur usage. Le nom d'*Assassins* est dérivé, soit de la plante *hashish*, qui sert à composer une liqueur enivrante dont les sectaires faisaient usage, soit plus probablement du nom même du fondateur de la secte, *Hassain*. (Voy. sur ce sujet les notes du docteur Gesenius, dans sa traduction des *Voyages en Syrie* de Burckhardt, et, plus loin, un paragraphe spécial de la bibliographie qui termine cette relation.)

Ismaélites, mais de celle d'un certain Cambat (Kharmath) [1], qu'ils tiennent pour un prophète. Ils obéissent à tout ce qu'il dit, soit pour la vie, soit pour la mort. Ils l'appellent Scheich-al-Hassissin (Sheikh-al-Hashishing). C'est un vieillard établi sur eux, par l'ordre duquel ces montagnards vont et viennent. Le lieu de sa résidence est la ville de Karmos, qui était autrefois dans le pays de Sihon [2]. Ils sont très-religieux observateurs de leur foi entre eux par l'ordre de leur vieillard. Ils se rendent formidables partout, parce qu'ils assassinent les rois avec une espèce de scie [3]. On peut marcher huit journées sur leurs terres. Ils sont en guerre avec ces Édomites qu'on appelle Francs, et avec le sultan de Tripoli, ou Taraboulous de Scham [4].

Il n'y a pas longtemps qu'il y a eu à Tripoli un tremblement de terre où plusieurs gentils et Juifs ont été ensevelis sous les ruines des maisons qui tombaient sur eux. Ce tremblement de terre s'est aussi fait sentir en même temps dans tout le pays d'Israël, où il a péri plus de vingt mille personnes. A une journée de là, il y a une autre Gébal [5], qui est sur les frontières du pays des enfants de Hammon (Ammon), où il y a environ cent cinquante Juifs. Elle est sous la domination de sept Hégénotes (Génois), dont le sultan (chef) s'appelle Giliano-Enviremo (Julianus Embriaco) [6]. C'est là qu'on trouve la place où était autrefois le temple des enfants de Hammon. C'est aussi là qu'était leur abomination, c'est-à-dire leur idole, assise sur un trône fait de pierre, mais couvert d'or. Il y avait aussi deux femmes assises, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, et un autel vis-à-vis, où l'on offrait le parfum et où l'on sacrifiait en leur présence du temps des Ammonites. Il y a là environ deux cents Juifs, à la tête desquels sont R. Meir, R. Jacob et R. Sinha. Elle est sur le bord de la mer du pays d'Israël.

De là il y a deux journées à Biroth, qui est Beerouth, où il y a une cinquantaine de Juifs, qui ont à leur tête R. Salomon, R. Obadia et R. Jacob [7].

De là il y a une journée à Tsaïd, ou Sidon la grande ville, où il y a une vingtaine de Juifs.

A dix milles de là est une nation qui fait la guerre aux Sidoniens. On appelle ces gens-là Dogziens [8]; on les nomme aussi Paganous, ou villageois, ou bien Paganous, ou païens. C'est un peuple sans religion qui habite sur de hautes montagnes et dans les cavernes des rochers. Ils n'ont ni roi ni prince qui domine sur eux. Ils vivent libres entre leurs montagnes et leurs rochers, qui s'étendent jusqu'à la montagne de Hermon, le chemin de trois jours. Ils sont plongés dans le vice, et se marient avec leurs propres filles. Ils ont une certaine fête dans l'année, en laquelle hommes et femmes s'assemblent pour boire, et alors ils changent de femmes les uns avec les autres. Ils disent, lorsque l'âme sort du corps: « Si c'est l'âme d'un homme de bien, elle entre dans le corps de quelque petit enfant qui naît au même moment qu'elle sort de son corps précédent; mais si c'est l'âme d'un méchant homme, elle entre, selon eux, dans le corps d'un chien ou de quelque autre animal. » Telle est la folle erreur de ces gens-là. Il n'y a point de Juifs parmi eux, sinon qu'il va quelquefois chez eux des teinturiers ou des ouvriers juifs qui y demeurent quelque temps pour y travailler ou négocier; après quoi ils s'en retournent en leur maison. Ces peuples aiment les Juifs. Au reste, ils grimpent les montagnes et les collines avec une vitesse extraordinaire, et personne n'ose les aller attaquer.

A une journée de là est Tyr la nouvelle, ville extrêmement belle, avec un port très-commode au milieu d'elle, où abordent les vaisseaux entre deux tours. Les péagers jettent, la nuit, entre ces deux tours des chaînes de fer; en sorte que personne n'y peut venir, soit sur un vaisseau, soit autrement, pour voler quelque chose des vaisseaux qui y sont. Il n'y a point de port sur toute la terre si sûr et si commode. Il y a dans cette belle ville environ quatre cents Juifs, entre lesquels il y en a de très-savants dans le Talmud. A leur tête sont R. Éphraïm l'Égyptien, juge; R. Meir, de Carcassonne, et R. Abra-

(1) Fondateur de la secte des Carmathiens, que notre voyageur confond avec celle des Assassins.

(2) « Dans la cité de Kadmus, le Kedemoth de l'Écriture, sur la terre de Sichon. » (Asher.)

(3) *Avec une espèce de scie* ne se trouve point dans la traduction d'Asher; il y a seulement dans le texte qu'*ils tuent même les rois si leur chef* (Chamath) *l'ordonne.*

(4) Tarablous-el-Sham.

(5) Djebail, Byblos des Grecs.

(6) Guillaume Embriaco prit Byblos en 1109, et en devint le suzerain, soumis comme tributaire à Gênes, sa patrie.

(7) Voy., sur l'état de cette ville dans le commencement du quinzième siècle, le vol. XXI de l'*Archæologia*, p. 342.

(8) M. Asher traduit par le mot *Druses*.

M. Rapaport lit : *Nosariens* ou *Nosairi* (sectaires schiites) qui, selon le docteur Gesenius, sont cités plusieurs fois

ham, chef de la synagogue. Les Juifs ont aussi des vaisseaux à eux sur mer. Là sont aussi les ouvriers qui font ce beau verre de Tyr si renommé par toute la terre. C'est aussi à Tyr que l'on trouve la meilleure pourpre (1).

Si l'on monte sur les murailles de la nouvelle Tyr (2), on découvre de là Tyr la couronnée, couverte de la mer, qui n'est éloignée de la nouvelle que d'un jet de pierre. Si l'on y va avec un vaisseau, on voit au fond de la mer les tours, les palais, les places et les rues de cette ancienne ville. Au reste, la nouvelle Tyr est une ville fort marchande où l'on aborde de toutes parts.

De Tyr il y a une journée à Akdi, ou Acco (3), autrefois les limites de la tribu d'Aser et le commencement de la terre d'Israël. Elle est située sur le bord de la grande mer. Elle a un grand port, où abordent tous ceux qui ont fait vœu d'aller à Jérusalem et qui y vont par mer. Il passe devant la ville une rivière appelée le torrent de Kadoumin (4). Il y a là environ deux cents Juifs, à la tête desquels sont R. Tzadok, Japhet et Jonas, d'heureuse mémoire.

De là il y a trois parasanges à Niphesch, qui est Gad-Hachepha (5), sur le bord de la mer. A un des côtés de la ville est la montagne de Carmel, au sommet et au pied de laquelle sont plusieurs tombeaux des Israélites.

Dans la montagne même est la caverne ou la grotte d'Élie, d'heureuse mémoire, où deux Iduméens ont bâti une église ou chapelle qu'ils appellent Saint-Élie. Au sommet de cette montagne, on reconnaît encore les vestiges de l'autel qu'Élie, d'heureuse mémoire, démolit et rebâtit au temps d'Achab. L'endroit de cet autel est rond et s'étend environ l'espace de quatre coudées (6). Au pied de la montagne, à côté, coule le torrent de Céson (7).

A quatre parasanges de là est Capernaüm, c'est-à-dire bourg ou village de consolation. Il semble au premier coup d'œil que cette ville est sur le Carmel (8).

De Capernaüm il y a six parasanges à Gad des Philistins, ou Césarée. Il y a dans cette ville dix Juifs et deux cents Cuthéens, ou Juifs de Schomron, c'est-à-dire de Samarie, appelés vulgairement Samaritains. Césarée est une très-belle et bonne ville, sur le bord de la mer, bâtie par le roi-empereur César, qui l'a appelée Césarée de son nom (9).

A une demi-journée de là est Kakko (10) ou Kéhila. On n'y trouve aucun Juif.

De là il y a une demi-journée à Sargorg (11), ou Luz. Il n'y a qu'un seul Juif, teinturier, dans cette ville.

A une journée de cette ville est Sébaste, ou Samarie. On y reconnaît encore les vestiges du palais d'Achab, roi d'Israël. Samarie est une ville très-forte, située sur une montagne et arrosée de fontaines. Le terroir est entrecoupé de ruisseaux et abonde en jardins, en vergers, en vignobles et en oliviers; mais on n'y trouve point de Juifs.

De Samarie il y a deux parasanges à Naplouse, ou Sichem, sur la montagne d'Éphraïm. Il n'y a point ici de Juifs. La ville est située entre les montagnes de Garizim et d'Ebal, dans une vallée. On y

comme apostats dans le catéchisme des Druses. Ils auraient été appelés originairement *Karmats* ou *Carmats*, et leur fondateur, qui leur aurait donné le nom de sa patrie, serait né à *Nasrana* ou *Nasraya*, près de Kufa.

(1) La pêche du *murex*, coquillage qui donne la pourpre, se fait, près de Tyr, surtout dans le mois d'avril et de mai.

(2) Voy. un plan de Tyr l'ancienne dans notre premier volume, voyages d'HERODOTE.

(3) Acre. On peut lire dans Rosenmüller et dans Clarke une histoire détaillée de cette ville.

(4) Ou le Nahr-el-Mukattua, qui coule à l'est de la baie d'Acre, ou le Naaman (Belus), dont les sables ont longtemps servi à la fabrication du verre.

(5) Khaifa, petit village, ou l'ancienne Ephah.

(6) Voy. la relation d'Irby et Mangles, qui visitèrent l'autel et l'église gothique construite auprès.

(7) La rivière Mukattua, qui traverse la plaine d'Esdralon, et se jette dans la mer près de Khaifa.

(8) Erreur manifeste du voyageur ou des copistes.

(9) Non par Auguste, mais par Hérode, en l'honneur d'Auguste.

(10) Aujourd'hui Kakon. (Voy. la place de cette ville sur l'excellente carte de la Palestine par Ritter.)

(11) « De ce point (Kakon), dit Lelewel, il n'y a qu'une autre demi-journée à Samaria. Cependant le texte nomme à une demi-journée Sargorg-Luuz, éloigné d'une journée entière de Samaria (VIII, p. 76, 77). Je présume que sur ce point le texte est corrompu. Une journée, Sargorg-Louz et deux teinturiers ne sont pas à leur place. Cette présomption grandit et se confirme lorsqu'on confronte ce passage avec la corruption de l'autre, où Segores-Loud avec une journée et demie et d'autres circonstances aggravantes (X, p. 155) reparaissent bien misérablement. » — Asher traduit « Saint-Georges. »

compte environ cent Cuthéens, qui ne gardent que la loi de Moïse, et qu'on appelle Samaritains. Ils ont des sacrificateurs de la postérité d'Aaron le sacrificateur, qu'ils appellent Aaronites. Les Samaritains ne donnent point leurs filles aux sacrificateurs, ceux-ci ne prenant pour femmes que des filles de race sacerdotale, pour ne pas se confondre avec le peuple. Cependant ces sacrificateurs de leur loi sacrifient et offrent des holocaustes, dans l'assemblée qu'ils ont sur le mont Garizim, comme il est écrit dans le livre de la loi (*Deut.*, XI, 20) : « Tu donneras la bénédiction sur la montagne de Garizim. » C'est pourquoi ils disent que c'est la maison du sanctuaire. Ils offrent des holocaustes le jour de Pâques et les autres jours de fête sur un autel bâti sur le mont Garizim, de ces pierres dont les Israélites ont

Plan de la ville d'Acre au quatorzième siècle. — D'après un dessin de Marino Sanuto publié dans le volume XXI de l'Archæologia.

dressé un monument lorsqu'ils passèrent le Jourdain. Ils se disent de la tribu d'Éphraïm. Ils ont parmi eux le sépulcre du sage Joseph, fils de Jacob, notre père, selon ce qui est dit *(Jos.*, XXIV, 32) : « On ensevelit à Sichem les os de Joseph, que les Israélites avaient apportés d'Égypte (1). »

Les Samaritains n'ont pas ces trois lettres *hé*, *cheth* et *ajin*. Ils n'ont point de *hé* dans le nom d'Abraham, notre père; c'est pourquoi ils n'ont point de gloire. Ils manquent du *cheth* dans le nom d'Ischak, notre père; c'est pourquoi ils n'ont point de piété. Enfin ils n'ont point de *ajin* dans le nom de Jacob, notre père, et, par conséquent, ils manquent aussi d'humilité. Au lieu de ces trois lettres, ils mettent un *aleph*, par où ils font connaître qu'ils ne sont pas de la postérité d'Israël : ils ont la loi de Moïse, excepté ces trois lettres (2). Ils se gardent soigneusement de la souillure des morts, des os des tués par accident, et des sépulcres. Lorsqu'ils vont à leur synagogue, ils dépouillent leurs habits ordinaires, et, après s'être lavé le corps avec de l'eau, ils en prennent d'autres. C'est ainsi qu'ils en usent toujours. Au reste, il y a des fontaines et des vergers sur le mont Garizim; mais celui d'Ébal est sec comme les pierres et les rochers. La ville de Sichem (Naplouse) est dans une plaine entre deux montagnes.

A quatre parasanges de là est la montagne de Gilboa (3), que les Édomites appellent *monte Gilboë*, qui est terroir fort aride.

De là il y a cinq parasanges à la vallée d'Ajalon, appelée par les Iduméens *val de Luna*.

De cette vallée est éloignée à une parasange la montagne de Moria-Grandariel (4), qui est la grande ville de Gabaon, où il n'y a point de Juifs.

De Gabaon, il y a trois parasanges à Jérusalem. C'est une petite ville munie de trois murailles et fort peuplée de Jacobites, de Syriens, de Grecs, de Géorgiens et de Francs de toute langue et nation. Il y a une maison où l'on fait de la teinture, que les Juifs possèdent, ayant eux seuls le droit de faire de la teinture, moyennant une certaine somme qu'ils payent tous les ans au roi. On compte dans cette ville environ deux cents Juifs (5), qui demeurent sous la tour de David, dans un coin de la ville. Pour ce qui est de la muraille de la tour de David, il ne reste environ que dix coudées de haut sur les fondements de cet ancien édifice bâti par nos pères. Tout ce qui est au-dessus est l'ouvrage des Ismaélites. Il n'y a point d'édifice dans toute la ville plus fort que cette tour.

Il y a encore à Jérusalem deux hôpitaux d'où sortent quatre cents chevaliers, et où l'on reçoit tous les malades qui y viennent, auxquels on fournit tout ce qui leur est nécessaire soit pour la vie, soit pour la mort. On appelle le second hôpital de Salomon. Ç'a été le palais qu'a bâti le roi Salomon autrefois. Dans celui-ci demeurent et en sortent quatre cents chevaliers toujours prêts pour la guerre, outre les

(1) Cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours.

(2) M. Rapaport fait observer que ces remarques sur la vicieuse prononciation des Samaritains sont confirmées par les voyageurs et les critiques modernes. On les trouve aussi textuellement dans un extrait de Makrisi publié par Sylvestre de Sacy *(Chrestomathie arabe)*.

(3) « A quatre parasanges de Sichem il se trouve au *monte Gilboë*. Benjamin se conforme trop souvent à une étrange version de la Bible pour qu'il soit nécessaire de remarquer qu'il ne s'agit pas ici de la montagne véritable de Gilboa (éloignée de huit parasanges de Sichem), mais de quelques hauteurs arides du mont Éfraïm, au delà de Libna, qualifiée quelquefois de Gibba. » (Lelewel.)

Il se pourrait toutefois qu'il y eût plutôt erreur dans la mesure itinéraire.

Sur la montagne de Gilboë était le tombeau de Goliath. Il avait l'apparence des monuments druidiques que l'on appelle *galgals*; c'était un amas de pierres. « On ne saurait trouver à vingt milles à la ronde, dit le compagnon de saint Antonin, une seule pierre transportable, car il est d'usage que quiconque passe par cet endroit doit porter avec lui trois pierres et les jeter sur ce tombeau; et ainsi avons-nous fait nous-mêmes. »

De même, en Grèce, les passants jetaient des pierres sur les *galgals* consacrés à Mercure. (Voy. t. Ier, *Voyageurs anciens*, note de la page 214.)

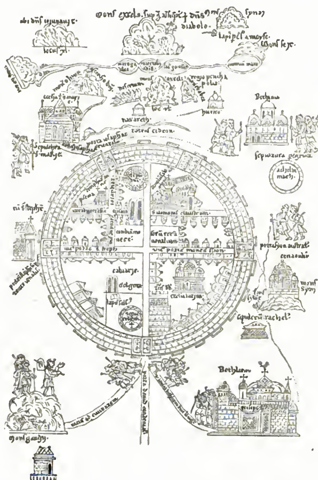
Darius avait fait élever un amas de pierres sur les bords de l'Artisque. (Hérod., liv. IV, ch. 92.)

On prétendait qu'il ne pleuvait jamais sur le mont Gilboë, mais cette assertion a été démentie. « Il n'est pas vrai, dit le dominicain Brocard, qu'il ne tombe ni rosée ni pluie sur la montagne de Gilboë (où David prononça l'imprécation après la mort de Jonathas), car j'y étais le jour de la Saint-Martin, l'an du Seigneur 1283, quand il y tomba une telle pluie que je fus mouillé jusqu'à la chair. »

(4) Gran-David, suivant Asher, qui émet l'hypothèse qu'au temps de Benjamin cette ville pouvait être connue sous le nom de *Gib-Daoud*.

(5) Petachia, qui visita Jérusalem vers 1175, ne trouva qu'un seul Juif dans cette ville.

chevaliers qui viennent du pays des Francs et des Édomites, qui ont fait des vœux, et qui y restent quelques années, jusqu'à ce que leur vœu soit accompli.



Plan de Jérusalem. — D'après un manuscrit du douzième siècle conservé à la Bibliothèque de Bruxelles. — Atlas Lelewel.

Là est aussi ce grand temple qu'on appelle *Sepolcro*, qui est le tombeau de CET HOMME ([1]).

Il y a à Jérusalem quatre portes : la porte d'Abraham, la porte de David, la porte de Sion et la porte

([1]) C'est ainsi que Jésus-Christ est appelé dans le Talmud.

de Josaphat, vis-à-vis de la maison du Sanctuaire, qui était là autrefois ([1]). C'est là qu'est le temple Domino ([2]), qui a été autrefois un lieu sacré sur lequel Omar, fils d'Alcata ([3]), avait bâti une grande et parfaitement belle voûte, où les gentils n'osent point mettre d'images, ni aucune ressemblance, mais y viennent seulement pour y faire leurs prières.

A l'opposite de cet endroit, à l'occident, est une muraille qui est un reste de celle du temple, et même du Saint des Saints; on l'appelle la porte de Miséricorde. Tous les Juifs vont prier devant cette muraille, à l'endroit où était le parvis ([4]).

Il y a encore à Jérusalem, dans cette maison qui a été autrefois à Salomon, les écuries que ce roi a fait bâtir: c'est un bâtiment très-solide, tout de grandes pierres; on ne voit nulle part ailleurs un bâtiment semblable.

On y voit encore aujourd'hui le canal où l'on égorgeait autrefois les victimes. Tous les Juifs y écrivent leurs noms sur la muraille.

En sortant de la porte de Josaphat, on trouve le désert des peuples, où est la statue appelée Jad-Absçalom ([5]), le sépulcre du roi Ozias, et la grande fontaine des eaux de Siloé, auprès du torrent de Kédron. Sur la fontaine est un grand édifice bâti du temps de nos pères; on n'y trouve que fort peu d'eau, la plupart des habitants de Jérusalem ne buvant que de l'eau de pluie, qu'ils reçoivent dans les citernes qu'ils ont dans leurs maisons.

De la vallée de Josaphat on va à la montagne des Oliviers, qui n'est séparée de la ville que par cette vallée.

De cette montagne on découvre la mer de Sodome, qui n'est éloignée que de deux parasanges de la statue de sel en laquelle fut changée la femme de Loth. Quoique les troupeaux qui passent lèchent continuellement cette statue, elle recroît néanmoins toujours et devient comme elle était auparavant; on voit aussi de là toute la plaine et le torrent de Sittim, jusqu'au mont Nébo.

Devant Jérusalem est la montagne de Sion, sur laquelle il n'y a point d'autres édifices qu'un temple des nazaréens ou chrétiens. Il y a encore devant Jérusalem trois espèces de cimetières des Israélites, où ils ensevelissaient autrefois leurs morts, entre lesquels il y a un tombeau qui a sa date gravée. Mais les Iduméens les démolissent et en tirent les pierres pour bâtir leurs maisons.

Tout autour de Jérusalem il y a de grandes montagnes. Sur le mont de Sion sont les sépulcres de la maison de David et des rois qui ont régné après lui ([6]). Mais personne ne connaît cet endroit; car il y a environ quinze ans qu'une muraille du temple qui est sur le mont de Sion étant tombée, le patriarche ordonna au prêtre de rebâtir cette église, et lui dit de prendre des pierres de l'ancien mur de Sion pour cet effet, ce que ce prêtre se mit aussitôt en devoir de faire. Il laissa une vingtaine d'ouvriers qui arrachaient les pierres des fondements de la muraille de Sion. Parmi ces ouvriers, il y en avait deux, entre autres, très-bons et très-fidèles amis. Un jour un de ces deux ayant régalé son camarade, et tous deux étant retournés un peu tard à leur ouvrage, celui qui les commandait leur dit : « Pourquoi venez-vous si tard? » A quoi ils répondirent : « Qu'est-ce que cela te fait? nous travaillerons pendant que nos camarades iront manger. » En tirant donc de ces pierres, ils en tirèrent entre autres une sous laquelle ils trouvèrent l'entrée d'une caverne ou grotte. Là-dessus ils se dirent l'un à l'autre : « Allons voir si nous trouverons quelque trésor. » Ils entrèrent donc dans la caverne jusqu'à ce qu'ils parvinrent à un grand palais, bâti sur des colonnes de marbre, tout couvert d'or et d'argent. D'abord s'offrit à leur vue une table et un sceptre d'or, avec une couronne d'or. C'était le tombeau de David, roi d'Israël; à la gauche était celui de Salomon; et de même ceux de tous les autres rois de Juda qui y ont été ensevelis. Il y avait aussi des coffres fermés, et personne ne sait ce qu'ils contiennent. Ces deux hommes voulurent entrer dans le palais; mais voici qu'un vent impétueux, qui venait de l'entrée de la caverne, les terrassa de telle sorte qu'ils tombèrent à terre comme morts, et demeurèrent là jusqu'au soir. Alors s'éleva un

([1]) Voy., sur les portes de Jérusalem, la relation d'ARCULPHE, p. 33
([2]) *Templo Domino.*
([3]) Fils d'Al-Khataab.
([4]) Voy. la relation d'ARCULPHE, p. 36.
([5]) Voy. la même relation, p. 43.
([6]) Voy. sur ce sujet la note 2 de la p. 45 et la note 1 de la p. 47

autre vent, et comme une voix d'homme qui leur cria : « Levez-vous, sortez d'ici ! » Ces ouvriers, tout effrayés, se hâtérent de sortir, et vinrent raconter le tout au patriarche. Celui-ci fit venir de Constanti-



Vue de la prétendue statue de sel (femme de Loth) au milieu des collines de la mer Morte. — D'après Lynch.



Sarcophage d'un roi de Juda, à Jérusalem. — D'après le monument donné par M. de Saulcy au Musée du Louvre.

nople R. Abraham Chasid, ou le Pieux, un de ceux qui pleurent Jérusalem (¹), et lui raconta tout ce qui était arrivé à ces deux hommes. R. Abraham répondit : « Ce sont les tombeaux des rois de la maison de

(¹) Un de ceux que l'on appelait les *pleureurs de Jérusalem*.

David et des rois de la maison de Juda. » Le lendemain, on renvoya s'informer vers ces deux hommes, qu'on trouva l'un et l'autre gisant dans leurs lits et disant : « Nous n'avons garde de retourner en ce lieu, car l'Éternel ne veut pas quo personne voie ces choses. » Alors lo patriarche fit boucher l'entrée de la caverne, pour cacher cet ondroit aux hommes jusqu'à ce jour. R. Abraham lo Pieux m'a conté lui-même toute cette histoire.

De Jérusalem il y a deux parasanges à Bethléem, ou la maison de pain de Juda ([1]).

A un demi-mille de cette ville est le monument du sépulcre de Rachel, dans un chemin fourchu. Ce monument est composé de onze pierres, selon le nombre des enfans de Jacob. Au-dessous il y a une voûte soutenue par quatre colonnes. Tous les Juifs qui passent par là écrivent leurs noms sur les pierres de ce monument ([2]).

A Betbléem, il y a douze teinturiers juifs. Le pays est arrosé de plusieurs torrents, puits et fontaines.

De Bethléem à Hébron il y a six parasanges. Cette ville, située autrefois sur une montagne, est maintenant déserte et ruinée. La ville d'aujourd'hui est dans la vallée. Dans la plaine de Macpéla il y a un grand temple appelé Saint-Abraham, qui du temps des Ismaélites était une synagogue des Juifs ([3]). Les gentils, c'est-à-dire les chrétiens, y ont bâti six tombeaux sous les noms d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Léa ; ils disent aux voyageurs que ce sont les sépultures de ces patriarches, et en tirent do l'argent; mais s'il vient un Juif qui donne de l'argent au portier de la caverne, on lui ouvre une porte de fer faite du temps de nos pères; alors, descendant avec des flambeaux à la main, ils ne trouvent rien dans la première ni la seconde caverne ; mais, venant à la troisième, ils y trouvent les six tombeaux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Léa, vis-à-vis les uns des autres. Chacun a son inscription propre. Sur le tombeau d'Abraham est cette inscription : « Ceci est lo tombeau d'Abraham, notre père, qui repose en paix. » Et de mêmo sur le tombeau d'Isaac et sur les autres. Il y a une lampe allumée, dans la caverne, qui brûle jour et nuit sur les tombeaux. On y voit aussi des tonneaux pleins des os des Israélites, qui apportaient là chacun des morts et les os de leurs ancêtres, qui sont encore là jusqu'à ce jour.

Au bout du champ de Macpéla ([4]) est la maison d'Abraham, notre père, et devant la maison il y a une fontaine. Il n'est pas permis de bâtir là d'autre maison, par respect pour Abraham.

D'Hébron à Beith-Gabren ([5]), ou Marescha, il y a einq parasanges; il n'y a là que trois Juifs.

A cinq parasanges de là est Toron-Dolos-Gabra-Larisch ([6]), ou Sunem ; on y trouve trois cents Juifs.

De là il y a trois parasanges à San-Samuel de Scilo ([7]), éloignée de Jérusalem de deux parasanges. Lorsque les Édomites (chrétiens) prirent Rimla (qui est Rama) sur les Ismaélites, ils trouvérent près de la synagogue des Juifs le tombeau de Samuel de Rama ; alors ils en tirèrent le corps, le transportèrent à Scilo, et bâtirent dessus un grand temple qui subsiste encore sous le nom de San-Samuel de Scilo.

A trois parasanges de Scilo on trouve le mont Morija, ou Resipuah ([8]), qui est Gibéath de Saül, ou Gibéa do Benjamin, où il n'y a point de Juifs.

([1]) Voy. la note 2 de la p. 50.

([2]) Voy., sor ce tombeau, p. 53

([3]) Voy. la oote 1 de la p. 55.

([4]) Makhphéla.

([5]) Beith-Jaberim ou Beith-Jibrin est la Bethogabris des écrivains grecs et romains. D'après Edward Robinson, ce serait la célèbre Éleutropolis, que mentionnent souvent Eusèbe et saint Jérôme.

([6]) *Toron de los Caballeros*, un des forts construits peodant que les chrétiens occupèrent la Palestine.

([7]) Il y a en effet, à peu de distaoce de Jérusalem, à deux heures au sud-est de Gib, sur une éminence, une mosquée appelée Nebi-Semwill qui est supposée cooteoir le sépulcre de Samuel ; c'est une ancienne église chrétienne. Edw. Robinson pense que ce doit être l'emplacement de l'ancienne Mizpeh.

Benjamin de Tudèle ne pouvait pas avoir visité tous ces lieux dans l'ordre où il les cite. Ce n'est évidemment pas un itinéraire qu'il a voulu tracer.

([8]) Asher traduit *Pesipua*. Ce nom ne paraît avoir aucun rapport avec le mont Moriah, qui du reste est lui-même fort étranger à Gébéa-Shaoul ou Giba-Beojamin, situé à trente stades de Jérusalem.

De là il y a trois parasanges à Beth-Nobi (Beith-Nubi), ou Nob, ville des sacrificateurs ; au milieu du chemin sont les deux rochers de Jonatban ([1]), dont l'un s'appelle Botzetz et l'autre Séna. Il n'y a là que deux Juifs, teinturiers.

De là il y a trois parasanges à Ramas, qui est l'ancienne Rama ([2]). On y voit encore des murailles bâties du temps de nos pères, car c'est ainsi que nous l'avons trouvé écrit sur les pierres. Il n'y a là que deux ou trois Juifs. C'était autrefois une très-grande ville. On y voit encore un cimetière des Israélites qui a trois milles de circuit ([3]).

A cinq parasanges de là est Gapha, ou Japho (Jaffa), sur le bord de la mer, où il n'y a qu'un seul Juif, teinturier.

De là à Eblin ou Jasné ([4]) il y a trois parasanges. On y voit encore le lieu de l'école ([5]), mais il n'y a plus de Juifs. Jusqu'ici s'étendent les limites d'Éphraïm ([6]).

De Jasné il y a deux parasanges à Palmis, ou Asdod ([7]) des Philistins. Cette ville est ruinée, et il n'y a point de Juifs.

De là il y a deux parasanges à Askelona ou Ascalon la Nouvelle, bâtie par Esdras le sacrificateur, d'heureuse mémoire, sur le bord de la mer. On l'appelait au commencement Bénibra. Elle est éloignée de quatre parasanges de l'ancienne Ascalon, qui est déserte. C'est une grande et belle ville qui, étant située à l'extrémité des frontières de l'Égypte, est très-fréquentée pour le commerce. On y compte environ deux cents Juifs rabbanites, qui ont à leur tête R. Tzemach, R. Aaron et R. Salomon. Il y a aussi une quarantaine de Karréens et environ trois cents Cuthéens ou Samaritains. Au milieu de la ville il y a un puits qu'on appelle Bir-Abraham-al-Calil, qui a été creusé du temps des Philistins ([8]).

D'Ascalon ([9]) on va à Segoures ou Lud, et, en une journée et demie, on arrive à Zarzin (Seraïn) ou Izréel, où il y a une grande fontaine ([10]) et un seul Juif, teinturier.

A trois parasanges de Zarzin est Schiphouria ([11]), autrefois Tsippori, où est le sépulcre de notre rabbin le saint ([12]), et de R. Chija, qui est venu de Babylone, et celui de Jonas le prophète, fils d'Amittai. Ces tombeaux sont sur la montagne avec plusieurs autres ([13]).

A cinq parasanges de là est Tibérias ([14]), située sur le Jourdain, qui y prend le nom de mer de Cinnéreth ou de Génézareth, car le Jourdain se jette dans cette mer, et ensuite va se perdre dans la mer Salée,

([1]) Edw. Robinson a vu, en effet, ces deux collines de forme conique entre Jeba et Mukhmâs.

([2]) Voy. la note 2 de la p. 46.

([3]) Deux milles, d'après Asber.

([4]) Ibelin, Jabneh. Une ville et une forteresse sitnées près de cette ville appartinrent, pendaot l'occupation chrétienne, à Balian, frère du comte Guillaume de Chartres, et à ses descendants.

([5]) Avant le dernier siége de Jérusalem, les Juifs membres du sanhédrin, ou cour judiciaire supréme, s'étaient retirés à Jabneth et y siégèrent longtemps sous la direction des plus célèbres interprétes du Talmud.

([6]) Erreur. La tribu d'Éphraïm était au nord de la Palestine.

([7]) L'*Azotus* des Grecs ou l'*Azotus* des Romains. C'est aujourd'hui un petit village dont les misérables huttes sont mêlées à des ruines. Palmis était sans doute un nom adopté par les Européens.

([8]) Büsching fait mention de ce puits.

([9]) « En rétrogradant, » dit Asher.

([10]) Guillaume de Tyr donne à cette fontaine le nom de Tubania. Edw. Robinson croit que c'est l'ancienne fontaine de Jesre'el; on l'appelle aujourd'hui Jalûd.

([11]) Sufurieh, jadis ville principale de Galilée, et l'on des cinq sanhédrins de Judée.

([12]) Rabbi Juda, surnommé le Saint, docteur de l'Académie de Tibériade, qui composa, dans le premier quart du troisième siècle, le *Mischna* (Répétition ou Seconde loi), recueil des codes partiels et des lois traditionnelles des écoles pharisiennes. Ce code est divisé en six parties appelées *sedarim* (ordres). Les notes et les discussions dont il fut ensuite l'objet forment un nouveau recueil que l'on appela *Guemora* (Complément). Le *Mischna* et le *Guemara* réunis forment le *Talmud* (Doctrine).

Rappelons qu'il y a deux *Talmud* : celui des écoles de Palestine, appelé le *Talmud de Jérusalem*, que l'on croit avoir été achevé dans la deuxième moitié du quatrième siècle; l'autre, appelé le *Talmud de Babylone*, rédigé au cinquième siècle par Asché, docteur de l'Académie de Sora, et par son disciple Rabina, et terminé l'an 500 par Rabbi José.

([13]) Petachia décrit ces tombeaux.

([14]) « Tabarié est belle, et construite sur une colline qui s'étend, en longueur plus qu'en largeur, sur un espace d'environ deux milles; au pied de cette colline, du côté de l'ouest, est un lac d'eau douce. La longueur de ce lac est de douze milles, et sa largeur d'une égale étendue..... On y voit des bains d'eaux thermales; ces eaux sont chaudes en toutes saisons, sans qu'il soit nécessaire du feu pour les échauffer. » (Jaubert, traduction d'Édrisi.)

dans la plaine appelée Asded-Happisga; c'est la mer de Sodome, ou la mer Salée. Il y a à Tibérias environ cinquante Juifs, qui ont à leur tête R. Abraham le voyant, R. Muctar et R. Isaac.

Il y a aussi des bains chauds qui sortent du fond de la terre, et qu'on appelle bains chauds de Tibérias; tout près de là est la synagogue de Caleb, fils de Jephuné, et un cimetière des Juifs où sont les tombeaux de R. Jochanan, fils de Zaccaï, et de R. Jonathan, fils de Lévi. Tout cela est dans la Galilée inférieure.

De Tibérias il y a deux journées à Timin (Tebnin) ou Timnatha (¹), où sont les tombeaux de Samuel le Juste (²) et de plusieurs autres Israélites.

De là il y a une journée à Aschat, autrefois Gusch-Chalab (³), où il y a une vingtaine de Juifs.

A six parasanges de là est Marauditc, autrefois Meron (⁴); près de là est une grotte ou caverne où sont les sépulcres d'Hillel et de Schammaï, et de vingt d'entre leurs disciples, de même que ceux de R. Benjamin, fils de Japhet, et de R. Juda, fils de Betira.

De là il y a six parasanges à Alma, où il y a une cinquantaine de Juifs et un grand cimetière des Israélites.

A une demi-journée de là est Kadis ou Kades-Nephtali, sur le bord du Jourdain (⁵), où sont les tombeaux de R. Éléazar, fils d'Arach, de R. Éléazar, fils d'Azaria, aussi bien que ceux de Chouni-Hammaegal, de Raschbag, de R. Jose le Galiléen, et de Barak, fils d'Abinoam. Il n'y a là, au reste, point de Juifs.

De là il y a une journée à Balinos (Belinas), autrefois Dan. C'est là qu'est la caverne d'où sort le Jourdain (⁶), qui, après un parcours de trois milles, se joint à l'Arnon (⁷), lequel descend des frontières de Moab. Au-devant de la caverne l'on connaît encore l'endroit où était l'idole de Mica, qu'adoraient les Danites, et celui de l'autel de Jéroboam, fils de Nébat, où était le veau d'or (⁸). Ici finissent les limites de la terre d'Israël du côté de la mer postérieure.

De là il y a deux journées à Damas, grande ville où commence le pays de Nouraldin (⁹), roi des Togarmites ou Turcs. La ville est fort grande et fort belle, ceinte de murailles; le terroir abonde en jardins et en vergers, à quinze milles à la ronde; on ne voit point dans toute la terre de pays si fertile que celui-ci. La ville est siuée au pied du mont Hermon, d'où sortent les deux rivières d'Amana et de Pharphar, dont la première passe par le milieu de la ville, et dont les eaux sont conduites par des aqueducs dans les maisons des grands, aussi bien que dans les places et dans les marchés. Ce pays commerce avec tout le reste du monde. Le Pharphar arrose de ses eaux les jardins et les vergers qui sont hors de la ville (¹⁰). Les Ismaélites ont à Damas une mosquée appelée Goman-Dammesec, c'est-à-dire synagogue de Damas (¹¹). Il n'y a point de bâtiment semblable dans toute laterre. On dit que ç'a été autrefois un palais de Benhadad. On y voit une muraille de verre construite par art magique. Il y a dans cette muraille autant de trous qu'il y a de jours dans l'année solaire; le soleil, descendant par douze degrés, selon le nombre des heures du jour, entre chaque jour dans l'un de ces trous, et, par là, chacun peut connaître à ces trous quelle heure il est. Au dedans du palais il y a des maisons bâties d'or et d'argent, grandes comme une cuve, qui peuvent contenir trois personnes si elles veulent s'y laver ou se baigner. Au milieu du palais on voit suspendue la côte d'un Anakéen, c'est-à-dire d'un géant, longue de neuf pans et large de deux. C'était un ancien roi de la race des Anakéens, nommé Abcamaz, car c'est ainsi qu'on l'a trouvé

(¹) Erreur. Timnatha était située dans la Judée, fort loin de Tibérias.

(²) Peut-être faut-il lire Simon au lieu de Samuel.

(³) Aujourd'hui Gish.

(⁴) Meirûn (voy. la carte de Berghaus) est encore, de nos jours, un lieu de pèlerinage pour les Juifs; ils y viennent prier sur des tombeaux.

(⁵) Erreur.

(⁶) La caverne de Panéas. (Voy., sur les sources du Jourdain, la note 2 de la p. 60 et la note 2 de la page 81. On peut consulter aussi Burckhardt et Gesenius.)

(⁷) Un des petits affluents du Jourdain, mais inconnu sous ce nom.

(⁸) Il s'agit, comme nous l'avons indiqué précédemment, d'inscriptions grecques et romaines.

(⁹) Noureddin.

(¹⁰) Édrisi dit de Damas : « La situation en est admirable, le climat sain et tempéré, le sol fécond, les eaux abondantes, les productions variées, les richesses immenses, les troupes nombreuses, les édifices superbes. »

(¹¹) Asher traduit : « une mosquée mahométane, appelée la synagogue de Damas. »

écrit sur une pierre de son sépulcre, où il était aussi écrit qu'il avait régné sur tout le monde. Il y a à Damas environ trois mille Israélites [1], entre lesquels il y a plusieurs disciples des sages et plusieurs riches. C'est là que sont les chefs de l'Académie du pays d'Israël. Là est aussi R. Esdras [2] et ses frères, le prince Schalom, père de la maison du jugement, R. Joseph, le cinquième dans l'Académie, R. Matzliach, chef de l'ordre et prédicateur, R. Meir, la gloire des sages, R. Joseph Aben-Phallat, le plus habile et le plus intelligent de l'Académie, R. Heman, et R. Tzaddik le médecin. On compte encore à Damas environ deux cents karaïtes et quatre cents Cuthéens. Ils cultivent la paix entre eux, mais ils ne s'allient point par mariage.

De Damas à Galaad il y a une journée; on y compte environ soixante Israélites, dont le chef est R. Tsadok. La ville est ample, et la terre abonde en torrents, jardins et vergers.

De là il y a une demi-journée à Salcaat, qui est la ville de Salcat de l'Écriture [3].

A une demi-journée de Salcaat est Balbek, autrefois Baalath, bâtie par Salomon en faveur de la fille de Pharaon, dans la vallée du Liban [4]. Le palais est tout bâti de grandes pierres, chacune longue de vingt pans et large de douze; il n'y a rien du tout entre les pierres, aussi dit-on qu'il ne peut avoir été bâti que par les mains d'Asmodaï. A l'entrée de la ville il sort une grande source qui l'arrose par le milieu, comme une grande rivière, autour de laquelle il y a des moulins, des jardins et des vergers.

Tadmor est aussi dans le désert [5]. Salomon l'a pareillement bâtie toute de grandes pierres. Cette ville est ceinte d'une muraille. Elle est dans un désert, éloignée de toute habitation, et à quatre journées de cette Baalath dont nous venons de parler. Il y a à Tadmor environ deux mille Juifs vaillants à la guerre. Ils sont en guerre avec les Iduméens et avec les Arabes sujets de Nouraldin, et fournissant du secours à leurs voisins les Ismaélites [6]. Ces Juifs ont à leur tête R. Isaac le Grec, R. Nathan, et R. Uyrel, d'heureuse mémoire.

De là il y a une demi-journée à Kiriathin (Cariatin) ou Kiriathaïm, où il n'y a qu'un seul Juif, teinturier.

De Kiriathin il y a une demi-journée à Hama ou Chamath, située sur la rivière de Jabok (l'Orontes), sous le mont Liban. Il n'y a pas longtemps qu'un grand tremblement de terre a fait périr dans cette ville quinze mille personnes en un seul jour; il n'en est resté que soixante-dix, à la tête desquels sont R. Oulah le sacrificateur, le Scheich ou vieillard Abualgala, et Muctar [7].

A une demi-journée de là est Scebia, autrefois Hatzor [8].

De là à Lamdin [9], il y a trois parasanges.

A deux journées de là est Halab, autrefois Aram-Tsoba, lieu de la résidence du roi Nouraldin, au milieu de laquelle il y a un palais environné d'une haute muraille. Il n'y a ni puits ni rivière dans cette

(1) Au temps de Petachia, il y avait dix mille Juifs à Damas.

(2) « Président de l'université de Palestine. » (Asher.) — Au temps de Benjamin, les présidents de l'enseignement et de la justice étaient nommés à Bagdad par le prince de la captivité.

(3) Salkah est située dans le voisinage de Boszra, à plus de deux journées de Damas.

(4) Balbek, l'Héliopolis des Grecs et des Romains. Édrisi compte dix jours de distance entre Damas et les ruines de Balbek.

(5) Il n'y a pas si loin de Thadmor à Palmyre qu'on pourrait le croire à première vue. C'est affaire de prononciation. Les Arabes appelaient *Thadmira* la ville espagnole Palma.

« Parmi les villes que Salomon fit bâtir ou fortifier pour protéger le pays contre une invasion, nous trouvons la célèbre ville de Tadmar (Palmyre), dont les fortifications pouvaient servir de boulevard contre les ennemis venant de l'Euphrate et contre les hordes arabes. » (Munk, *Palestine*, p. 294.)

(6) De Guignes confirme ce que dit Benjamin au sujet des guerres que, de son temps, se livraient les chrétiens et les Arabes :

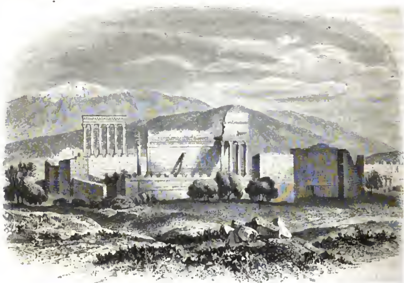
« Les Francs, dit-il, avaient profité des circonstances que toute la contrée était dégarnie de troupes pour faire une expédition dans ses environs... Quelque temps après ils vinrent dans la vallée de Bacar, proche Damas. C'est dans ces contrées que l'on trouve une ville célèbre par ses monuments et par ses superbes édifices. On croit qu'elle est la même que l'ancienne Palmyre. Les habitants des environs furent faits prisonniers, leurs biens pillés et leur territoire ravagé..... Telles furent les suites des divisions qui régnaient parmi les musulmans. »

(7) Ce tremblement de terre eut lieu en l'année 1157, et ruina, en même temps que Hamah, un grand nombre de villes de Syrie : Antioche, Émesse, Apamie, Laodicée, etc.

(8) « Reiha, qui est Chatsor. » (Asher.) — On donne encore aujourd'hui ce nom à une montagne sur la route de Damas à Alep.

(9) Lieu inconnu. — « Lamdin, d'où l'on va en deux jours à Alep, l'Aram-Tsoba de l'Écriture. » (Asher.)

ville; les habitants n'y boivent que de l'eau de pluie, que chacun a soin de ramasser chez soi, dans une citerne, qu'on appelle *alqob*. On compte à Halab quinze cents Israélites, à la tête desquels sont R. Moïse, Al-Constantini, R. Israël et R. Seth.



Ruines de Balbek. — D'après Léon de Laborde ([1]).

De Halab il y a deux journées à Balitz ([2]) ou Pethora, sur l'Euphrate, où l'on voit encore aujourd'hui la tour de Balaam, fils de Beor ([3]), dont le nom soit en exécration; il l'a bâtie de telle sorte qu'elle répond aux heures du jour. Il y a là quelques Juifs ([4]).

A une demi-journée de là est Kalalıgaber ou Selah-Midbara ([5]), qui est restée aux Arabes lorsque les Turcs s'emparèrent de leur pays et les chassèrent dans le désert. Il y a là environ deux mille Juifs, à la tête desquels sont R. Sedekias, R. Chija et R. Salomon.

De là il y a une journée à Rakia ([6]), autrefois Calné, à l'entrée de la terre de Sinhar (Mésopotamie). On y compte environ sept cents Juifs, qui ont à leur tête R. Zachée, R. Nadid le Clairvoyant, et R. Joseph. Il y a là une synagogue bâtie par Esdras, lorsqu'il alla de Babel à Jérusalem. Rakia, au reste, sépare le pays de Sinhar d'avec le royaume des Turcs.

([1]) Voy. p. 185.

([2]) Belès, d'après Irby et Mangles, et d'après Buckingham. « Cette ville, dit Ibn-Haukal, est située au bord de l'Euphrate, sur les confins du désert. » — Conquise par les croisés sous Tancrède, en 1111, elle fut reprise par les Turcs sous Zenghi.

([3]) « Bil'am-ben-Be'or. » (Asher.)

([4]) « Dix Juifs. » (Asher.)

([5]) Voy., sur cette place, de Guignes, *Hist. des Huns*, t. III, p. 110.

Voici ce qu'en dit Aboulféda : « Kalatdjabar s'appelait anciennement Daousariah, de Daouser, employé de Noman-ben-Montjari, roi de Gira, qui le fit construire quand il administrait les frontières de la Syrie. Ensuite il s'empara du fort Saboheddin-Djabar le Kaschirien et le posséda jusqu'à sa vieillesse, qui le priva de la lumière. Depuis ce temps, le fort changea de nom. Les deux fils dudit Djabar, dont le brigandage causait des inquiétudes, furent dépossédés par Seljdouk Melik-Schah (vers 1060). Enfin ce fort abandonné tomba en ruines. Il est dans le Djezira (Diar-Bekr), sur les rives septentrionales de l'Euphrate, sur un rocher inaccessible, entre Balès et Rakka. »

([6]) Racca, ville très-commerçante au temps d'Edrisi. (Voy. de Guignes, *Hist. des Huns*, t. III.)

A deux journées de là est Charran l'ancienne (1), où il y a environ vingt Juifs, et pareillement une synagogue bâtie par Esdras. A l'endroit où a été autrefois la maison d'Abraham, notre père, il n'y a point d'autre maison bâtie. Les Ismaélites honorent cet endroit et y viennent faire leurs prières.



Ruines de Palmyre (2).

De Charran il y a deux journées à l'endroit où est la source d'Al-Chabor ou Chabor, qui, après avoir traversé le pays des Mèdes, tombe dans la montagne de Gazan (3). Il y a là environ deux cents Juifs.

De là il y a deux journées à Nisibe, qui est une grande ville, où il y a des rivières ou sources d'eau, et environ mille Juifs (4).

De Nisibe il y a deux journées à Guezir-ben-Omar (Zabdicena) (5). Cette ville est dans une île au

(1) « Harran est la ville principale des Sabéens; ils y possèdent une colline sur laquelle est un oratoire qu'ils vénèrent beaucoup, et dont ils attribuent la fondation à Abraham, sur qui soit salut ! » (Édrisi.)

« Harran, dit Niebuhr, est actuellement un petit endroit à deux journées au sud sud-est d'Orfa, que les Juifs vont encore fréquemment visiter ; c'était, selon toute apparence, la ville qu'Abraham quitta pour aller au pays de Chanaan. »

(2) Voy. p. 185.

(3) Peut-être Ras-el-Aïn, ville considérable où, suivant Édrisi, l'on voyait près de trois cents sources environnées de grillage et formant la source du Khabour.

« Je ne saurais dire d'où Benjamin a pu tirer l'assertion bizarre que Khabor, après avoir avoir traversé le pays des Mèdes, tombe dans la montagne de Gozao. Certainement elle n'est pas le produit de ses propres explorations, mais plutôt d'une érudition mal conçue et maladroitement appliquée. La montagne Gozan est un produit biblique; du temps de David, on disait que Khabor était un fleuve du pays de Gozan; Madaï vient d'un autre point de l'érudition, où, au nombre des terres de l'exil, Habor, Gozan et Madaï se trouvent dans les mêmes versets. » (Lelewel.)

(4) Au temps de Niebuhr, Nisibe n'était déjà plus qu'une bourgade. En 1812, on n'y voyait plus que des ruines. (Voy. Buckingham, *Mésopotamie*, t. Ier, p. 431, 410.)

(5) Djezirel ou Zabdicena était une ville commerçante servant d'entrepôt, entre Mosoul et l'Arménie. Aujourd'hui son nom turc est Kora, ce qui veut dire noir, parce que ses maisons sont construites en basalte.

milieu du Tigre, au pied des montagnes d'Ararat (1), à quatre milles du lieu où est l'arche de Noé. Mais Omar, fils d'Alchittab, a pris l'arche qui est sur le sommet de ces deux montagnes, et en a bâti une mosquée. Près de l'arche, il y a une synagogue d'Esdras le scribe qui subsiste jusqu'à ce jour. Les Juifs de la ville y viennent faire leurs prières les jours de fête (2). Dans la ville de Gnezir d'Omar, fils d'Al-chittah, on compte environ quatre mille Juifs, à la tête desquels sont R. Macbar, R. Joseph, R. Chaiim.

De là il y a deux journées à Al-Motzal (3), qui est Assur la grande (4), où il y a environ sept mille Juifs, à la tête desquels sont R. Zaccaï ou Zachée, le prince de la postérité de David, et R. Joseph, surnommé Brahen-Alphelec, astronome du roi Zinaldin, frère de Nouraldin, roi de Damas (5).

C'est ici que commence la Perse. Al-Motzal est une grande ville et très-ancienne, sur le fleuve de Chiddekel, c'est-à-dire sur le Tigre, entre laquelle est Ninive, qui est déserte; il n'y a qu'un pont. On y voit pourtant encore plusieurs villages et châteaux.

De Ninive il y a une parasange à la ville d'Arbal (6). La ville de Ninive est située sur le bord du Tigre. Au reste, dans la ville d'Assur se voient les synagogues d'Abdias, de Jonas fils, d'Amittaï et de Nahum l'Elkoséen.

A trois jours de là est Rehobot ou Rahaba (Rechoboth de l'Écriture), située sur le bord de l'Euphrate; il y a environ deux mille Juifs, dont les chefs sont R. Ézéchias, R. Èhod et R. Isaac. La ville est ceinte d'une muraille; elle est très-belle, très-grande et bien munie, ornée tout autour de jardins et de vergers (7).

De là il y a une journée à Karkésia, autrefois Karkemis, sur l'Euphrate. Il y a environ cinq cents Juifs, dont les chefs sont R. Isaac et R. Elchanan.

A deux journées de là est Aljubar (Juba), dans le territoire de Néardéa (8), ou Pumbeditha. Il y a là environ deux mille Juifs, entre lesquels il y a plusieurs disciples des sages; à leur tête sont ceux-ci: R. Rabbin, R. Moïse, R. Eliakim. Là sont aussi les tombeaux de R. Juda et R. Samuel, devant lesquels sont les synagogues que chacun d'eux a fait bâtir avant sa mort. On y voit aussi les tombeaux de R. Bosthenaï, le prince chef de la captivité, de R. Nathan et de R. Nachman-ben-Papa. De là il y a cinq journées à Harda (Chardah ou Chadrah), où il y a environ quinze mille Juifs, à la tête desquels sont R. Zaken, R. Joseph et R. Nathanaël.

A deux journées de là est Okbera (9), ville bâtie par Jechonias, roi de Judée (10); on y compte environ dix mille Juifs (11); à leur tête sont R. Josué et R. Nathan.

De là il y a deux journées à Bagdad, la grande ville capitale et résidence du calife Émir-al-Mumnin (12),

(1) Erreur manifeste; mais la tradition relative à l'arche de Noé était, en effet, très-populaire au temps de Benjamin. « Joudi est une montagne près de Nisibe, dit Ibn-Haucal, et l'on assure que l'arche de Noé (la paix soit avec lui!) s'arrêta à son sommet. »

(2) « Le 9 de *ab*. » (Voy. la note 3 de la p. 164.)

(3) Mosoul.

(4) Ce passage est digne de remarque. (Voy. notre premier volume, relation d'HÉRODOTE.)

(5) Voy. plus loin la note sur le califat de Bagdad, p. 188.

(6) Ici Benjamin retourne vers l'Euphrate et traverse le désert. On ne sait quelle est cette ville d'Arbèles.

(7) Cette ville était ruinée au temps d'Aboulféda.

(8) Ou dans la ville de Néhardéa, située au bord de l'Euphrate.

(9) Ville située sur le bord du Tigre, et appelée Akbera par Ibn-Haucal.

(10) Emmené en captivité à Babylone, l'an 597 avant Jésus-Christ. On montre son sépulcre à Koufa.

(11) On remarquera le chiffre élevé de cette population juive.

(12) Le mot *khalife*, que les Arabes prononcent *khalifé* ou *khalifa*, signifie *vicaire*, *successeur* (sous-entendu du *prophète*). Le premier calife a été Abou-Bekr-es-Siddik, ou le Véridique, beau-père de Mahomet. Abou-Bekr disait: « Je ne suis pas le calife de Dieu, mais seulement le calife du prophète. » Après Abou-Bekr, le pouvoir suprême fut décerné par les chefs musulmans à Omar, qui refusa le titre de calife en faisant observer qu'il ne pouvait pas être appelé le *successeur du prophète*, mais seulement le *successeur du successeur*. Alors Mogaira, fils de Shaab, se leva et dit: « Omar est notre *prince* (*émir*) et nous sommes les *croyants* (*mumenin*); je propose donc qu'on l'appelle *prince des croyants* (*émir-al-mumenin*).

Le titre de *khalife* fut conservé au souverain représentant le prophète, mais on y ajouta celui d'*émir*, ou de prince temporel; on y joignit aussi le titre d'*imam-al-moslemin*, ou de chef religieux des musulmans, juge, interprète du *Coran*.

Ces explications prouvent que les termes dont se sert Benjamin de Tudèle ne sont pas aussi inexacts que l'avait prétendu Baratier dans ses observations critiques sur ce passage de la relation.

Pendant plus de deux siècles après la mort de Mahomet, les califes furent très-puissants. Leur empire, au commence-

ou commandeur des fidèles de la famille des Al-Abbassides, qui tire son origine de celle de leur prophète. Ce calife est le chef de la religion des Ismaélites, auquel tous les rois des Ismaélites rendent hommage, étant parmi eux ce que le pape est parmi les Nazaréens. Il y a un palais de trois milles de circuit au milieu de la ville de Bagdad. Au milieu de ce palais est un grand parc qui renferme toutes sortes d'arbres, tant fruitiers que stériles, qui sont dans le monde, aussi bien que toutes sortes de bêtes sauvages. Au milieu du parc il y a une rivière qui y est conduite par les eaux du Tigre. Quand le calife a envie de se promener ou de se divertir, ou bien aussi de faire quelque festin, ses gens vont à la chasse des oiseaux et des bêtes, ou à la pêche, et on leur prépare des oiseaux, d'autres bêtes de venaison, et des poissons, après quoi il s'en retourne à son palais avec ses conseillers et les princes de sa cour. Le nom de ce grand roi al-abasside est Aanmed-Chaphtzi [1] ; il est grand ami des Israélites, et en a même plusieurs parmi ses ministres. Il sait toutes sortes de langues ; il est surtout fort versé dans la loi de Moïse ; il lit et écrit la langue sainte.

Il s'est proposé de ne vivre que du travail de ses mains. Il fait des couvertures marquées de son sceau, qu'il fait vendre ensuite au marché par les seigneurs ou princes de sa cour, et les grands de la terre en achètent ; le prix qu'il en tire est destiné à sa nourriture, tant pour le manger que pour le boire.

C'est un homme de bien, amateur de la vérité, affable et civil envers tous ceux qu'il rencontre. Les Ismaélites ou mahométans ne peuvent point le voir.

Les pèlerins qui viennent des pays éloignés pour aller à la Mecque, dans l'Aljeman (Yémen), demandent à le voir, et lui crient du palais : « O notre seigneur, la lumière des Ismaélites et la splendeur de notre » loi, montrez-nous la clarté de votre visage ! » Mais lui n'en tient aucun compte. Alors les grands seigneurs, et les serviteurs et les ministres, viennent et lui disent : « Seigneur, étendez votre paix sur ces » gens qui sont venus des pays éloignés, et qui désirent de se retirer sous l'ombre de votre béatitude. » A l'heure même il se lève et étend par la fenêtre un pan de sa robe, que les pèlerins viennent baiser. Alors quelque prince leur dit : « Allez en paix, car notre seigneur, la lumière des Ismaélites, vous est » favorable et vous donne la paix. » Alors ils s'en retournent chez eux tout joyeux de ce que leur a dit ce ministre, qui leur a souhaité la paix de la part du calife, car ils le regardent comme leur prophète.

Tous ses frères et toute sa famille baisent son habit Ils ont chacun leur palais dans celui du calife,

ment du huitième siècle, s'étendait des bords de l'Atlantique à ceux du Gange ; les plus riches provinces de l'Asie et de l'Afrique, et quelques-unes des plus belles de l'Europe, leur étaient soumises.

Cette puissance s'affaiblit à la chute de la dynastie des Ommiades, remplacée, vers le milieu du huitième siècle, par celle des Abbassides. De nombreuses sectes religieuses prirent les armes ; l'Espagne s'affranchit, l'Afrique elle-même se rendit indépendante du califat. Toutefois l'empire ne jeta peut-être jamais plus d'éclat et ne s'éleva à un plus haut degré de civilisation que pendant cette seconde période. Le calife abbasside Haroun-el-Reschid restera comme le type le plus brillant des souverains mahométans ; son règne est le *siècle d'Auguste* ou *de Louis XIV* des Arabes.

La décadence de la dignité du califat date du vingtième calife abbasside, Rhady-Billah, qui, en 934, abdiqua pour ainsi dire son autorité, en créant le premier *émir-el-omrah* (prince des princes), espèce de *maire du palais*.

Vers le milieu du onzième siècle, des hordes turques chassées des déserts de l'Asie centrale par les Chinois et les Tartares, s'appelant elles-mêmes *Seldjouks*, et ayant pour chef Toghrul-Beg (*beg*, maître, prince), petit-fils de Seldjouk, firent en peu de temps la conquête de toutes les possessions des califes. Les princes seldjoukides parvinrent non moins rapidement au titre d'émir-el-omrah et à ceux de sultan et de grand-sultan.

Vers 1150, trois souverains de la race des Seldjoukides dominaient encore l'Asie Mineure et exerçaient aussi une grande puissance sur l'Asie centrale et méridionale. *Sandjar* (roi des rois) s'était rendu maître de toute la Perse orientale ; *Masoud*, le grand-sultan, résidait à Bagdad et régnait sur la Perse occidentale et sur les bords du Tigre ; *Zenki*, ou plutôt ses fils *Noureddin* et *Seifeddin*, régnaient sur le Tigre, sur l'Euphrate, et jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Benjamin cite plusieurs fois les princes ou *ata-beg* (*ata*, père ; *beg*, prince) de la famille de Zenki, lequel avait été d'abord (en 1130) gouverneur d'Alparslan, fils du sultan Mahmoud II. Du reste, la fortune des princes seldjoukides s'éclipsa à la mort de Masoud.

Benjamin paraît avoir visité l'Asie Mineure entre 1159 et 1170, et les califes venaient alors de reconquérir leur indépendance. Ceux qui occupèrent successivement le trône, pendant cette période, furent *Moktaf* (11 mars 1160) ; *Mostaidjed* (13 décembre 1170), qui régna dix ans ; *Mostadh*, qui ne régna que peu de temps.

On considère comme certain que Benjamin n'a point donné le nom du calife régnant lors de son passage à Bagdad. Ce calife, suivant M. Lebrecht, doit avoir été *Mostoidjed*. L'opinion de ce savant est appuyée sur une étude remarquable intitulée : *Essai sur l'état du califat de Bagdad pendant la dernière moitié du douzième siècle* (en allemand, et traduit en anglais par Asher). On trouve dans ce mémoire une biographie étendue de Moktaf et de Mostaidjed.

[1] Ce nom du calife donné par Baratier paraît être une interpolation.

mais ils sont tous enchaînés avec des chaînes de fer et ont des gardes devant leurs maisons, de peur qu'ils ne se rebellent contre le grand roi. Car il est arrivé une fois que ses frères, s'étant rebellés contre lui, établirent un d'entre eux pour roi. C'est pourquoi il résolut de faire enchaîner toute sa famille, afin qu'ils ne s'élevassent plus contre le grand roi. Cependant, chacun d'eux est traité avec beaucoup d'honneur dans son palais. Ils ont même des villes et des bourgs sous leur commandement, dont les gouverneurs leur envoient les tributs, de sorte qu'ils mangent et boivent, et passent leur vie à se divertir.

Dans le palais du grand roi il y a de grands édifices avec des colonnes d'or et d'argent, et des cabinets où il y a toutes sortes de pierreries précieuses.

Le calife ne sort de son palais qu'une fois l'année, à la fête de Ramadan.

Ce jour-là on vient de tous côtés des pays éloignés pour le voir. Il paraît assis sur une mule, revêtu des habits royaux d'or et d'argent; il a sur la tête une tiare ornée de pierres précieuses d'un prix inestimable; mais sur cette même tiare on voit un drap noir qui représente la vanité du monde, comme s'il voulait dire : « Voyez-vous toute cette gloire? Au jour de la mort, elle sera engloutie dans les ténèbres. » Tous les princes ismaélites l'accompagnent à cheval, revêtus d'habits magnifiques, savoir : les princes d'Arabie, de Médie, de Perse, et ceux de Thibet ou Thibeth, éloigné de l'Arabie le chemin de trois mois.



Médailles de souverains de la dynastie des Seldjoukides, publiées par Marsden (¹).

Dans cet état, le calife va de son palais à la mosquée, qui est à la porte de Botzra ou Bassora. C'est une grande mosquée. Tous ceux qui accompagnent le calife, hommes et femmes, sont vêtus d'habits de soie et de pourpre. On voit dans toutes les places et rues de la ville des gens qui chantent, qui jouent de toutes sortes d'instruments de musique, et qui dansent devant le grand roi appelé calife. Ils le saluent à haute voix et lui crient : « Paix te soit, ô seigneur notre roi! » Alors il baise sa robe, et, étendant la main, il leur donne la paix par ce signe de sa robe, et, de cette manière, il va jusqu'à la mosquée.

Là, dans cette mosquée, monté sur une chaire de bois, il leur explique leur loi (²). Alors tous les sages des Ismaélites, se levant, prient pour lui et exaltent sa grande majesté et sa piété; à quoi tous répondent : *Amen*.

Après tout cela, le calife les bénit; ensuite de quoi on lui amène un chameau qu'il tue, et c'est la pâque. Il distribue ce chameau à chacun des princes, qui le reçoivent avec empressement et le mangent avec beaucoup de joie, comme ayant été tué par la main de leur saint roi.

Cela étant fait, le calife sort de la maison de prière et s'en va tout seul le long du Tigre, à son palais, pendant que les seigneurs ismaélites passent le fleuve en sa présence dans des bateaux, jusqu'à ce qu'il soit entré dans son palais. Il ne reprend jamais le chemin par lequel il est venu une fois. On garde toute l'année le chemin par lequel il a marché le long du fleuve, afin que personne ne pose la plante de son pied dans le chemin qu'il a tenu. Outre cette fois-là, le calife ne sort jamais de toute l'année.

C'est un homme saint et pieux. Il a bâti un palais au delà du fleuve, sur le bord d'un bras de l'Euphrate, qui est de l'autre côté de la ville. Il y a aussi bâti de grandes maisons, des places et des hôpitaux pour les pauvres malades qui y viennent afin d'être guéris.

(¹) *Numismata orientalia illustrata*, by Marsden. *The oriental coins ancient and modern of his collection described and historically illustrated*; London, 1823. — La première, en bronze, porte le nom du sultan Al-Malek-ed-Dhâher, et, au revers, cette inscription : *Il n'y a de Dieu sinon Allah; Mahomet est l'envoyé de Dieu.* — La seconde, en argent, frappée à Kuniyah (entre l'an 634 et l'an 740 de l'hégire), porte sur la face : *Celui qui s'appuie sur Dieu, prince des croyants*; et sur le revers : *Le Sultan, l'appui du monde et de la religion, Kai Khoira, Kai Kobad.*

(²) Le calife était alors dans ses fonctions d'*iman*

On y compte environ soixante apothicaires. Tous les malades qui y viennent y sont nourris, et y reçoivent tous les remèdes et tout ce qui leur est nécessaire, aux dépens du roi, jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

Il y a aussi là un grand palais appelé *Dar Al-Maraphtan*, c'est-à-dire Demeure de clémence [1], où l'on enferme tous les fous qu'on trouve en été, et où ils sont enchaînés avec des chaînes de fer jusqu'à ce qu'ils reviennent en leur bon sens; alors on les renvoie, et chacun s'en retourne en sa maison. Tous les mois les officiers du roi les visitent, et s'il y en a quelqu'un de rétabli on le délie, et il s'en va son chemin. C'est ce que le roi fait, par un principe de justice, à tous les fous et à tous les malades qui se trouvent à Bagdad; car ce roi est un homme pieux qui fait cela à bonne intention.

Au reste, il y a à Bagdad environ mille Juifs qui y jouissent du repos et de la tranquillité, et même d'une grande gloire, sous la protection de ce grand roi. Il y a parmi eux des sages très-célèbres et des chefs de conseils qui s'exercent dans la loi de Moïse.

Il y a dix académies, c'est-à-dire conseils, dans cette ville. Le chef du conseil suprême ou grand conseil est le rabbin R. Samuel, fils d'Éli; celui-là est le chef de l'illustre conseil [2]; le saggan, c'est-à-dire le chef ou vicaire des lévites, est le chef du second conseil; le président du troisième est R. Daniel; R. Éléazar le candidat préside au quatrième. Le cinquième conseil est présidé par R. Tsemach, chef d'ordre. Ce rabbin fait remonter sa généalogie jusqu'à Samuel le prophète, qui repose en paix. Lui et ses frères savent chanter et jouer des instruments de musique, tout à fait de la même manière qu'on le faisait lorsque le sanctuaire subsistait encore. R. Masalia, l'ornement des candidats, préside au sixième conseil; R. Haggai le prince, au septième; R. Erra, au huitième; R. Abraham, surnommé Abu-Tahir, c'est-à-dire Père saint, au neuvième; enfin, R. Zaccaï ou Zachée, fils de Bosthenai, leur receveur général, au dixième. Ce sont ceux-là qu'on appelle les oiseux [3], qui ne sont occupés à autre chose qu'à régler les affaires du peuple. Ils administrent la justice à tous les Juifs du pays, tous les jours de la semaine, excepté le deuxième jour, savoir le lundi, qu'ils s'assemblent tous chez R. Samuel, président du conseil appelé Gaon Jaacob, c'est-à-dire Excellence de Jacob, lequel, avec les dix oiseux, présidents aux conseils, administre la justice à tout venant.

A la tête de tous est R. Daniel, fils de R. Chidaï, qu'on appelle chef de la captivité et seigneur, et qui fait remonter sa généalogie jusqu'au roi David; les Juifs l'appellent *Adonenu*, notre seigneur, et *Rosch Haggolah*, chef ou prince de la captivité, et les mahométans *Saiedna ben Dawoud* [4], c'est-à-dire notre seigneur le fils de David. Il a un grand empire sur toutes les assemblées d'Israël qui vivent sous l'empire du commandeur des fidèles, seigneur des Ismaélites (Émir-al-Mumenin); car c'est ainsi que ce dernier l'a ordonné à sa postérité, et a donné au chef de la captivité un sceau pour confirmer son autorité sur toutes les assemblées d'Israël qui vivent sous son empire. Il a aussi ordonné à tous les peuples de sa domination, Juifs ou Ismaélites, de se lever devant lui et de le saluer, sous peine de cent coups de fouet à celui qui y contreviendrait.

Toutes les fois qu'il va voir le grand roi pour le saluer, il est accompagné de divers cavaliers juifs et gentils qui crient devant lui : « Préparez le chemin à notre seigneur le fils de David, comme il lui convient. » Ils expriment cela en leur langue par ces mots : *O moulon tarick le saiedna ben Dawoud* [5]. Pour lui, il est assis à cheval, vêtu d'habits de soie brodés, la tête couverte d'une grande tiare, sur laquelle est un grand drap blanc, et sur le drap un diadème [6].

C'est là le chef de la captivité, qui donne la permission d'établir des rabbins et des chantres dans toutes les synagogues de la terre de Sinéar ou Chaldée, de la Perse, du Chorassan, du pays de Scheba ou Al-Yemen, du Diarbek, de la Mésopotamie, de la terre de Kut, dont les habitants habitent le mont Ararat, du pays d'Alania, pays environné de montagnes qui n'ont point d'issue que par les portes de fer qu'y a fait Alexandre, où est la nation appelée Alains; de plus, dans les synagogues du pays de

(1) Les mots arabes signifient littéralement : *demeure de ceux qui ont besoin d'être enchaînés.*

(2) « Du collége Geon Ja'acob. » (Asher.)

(3) « *Batlanim*, les oisifs. » (Asher.)

(4) *Saidna ben Daoud.*

(5) *A'milan tarik la-saidna ben Daoud.*

(6) Ou chaîne.

Sicaria (Sikbia), jusqu'aux montagnes d'Asana, dans le pays des Gergéniens ou Gergéséens [1], qui sont de la religion des Nazaréens, jusqu'au fleuve de Gihun (Oxus), jusqu'aux portes des provinces et aux contrées du Thibeth, et jusqu'aux Indes. Toutes ces synagogues reçoivent du chef de la captivité la permission d'avoir des rabbins et des chantres, et ces derniers rabbins et chantres vont à Bagdad pour se faire installer dans leur charge, et recevoir leur autorité et l'imposition des mains du chef de la captivité, auquel ils portent des dons et des présents des extrémités de la terre.

Le chef de la captivité possède à Babel des logis, des jardins, des vergers et plusieurs grands fonds de terre qu'il tient de l'héritage de ses pères, et que personne ne peut lui ravir.

Il a aussi des hôpitaux pour les Juifs ; il a un tribut assigné tous les ans sur les péages et sur les marchands de la terre, outre ce qu'on lui apporte des terres éloignées ; de sorte qu'il est riche et puissant. Il est aussi très-savant et fort versé dans la Bible et dans le Talmud. Il a toujours plusieurs Israélites qui mangent à sa table.

Le jour que le chef do la captivité est créé, c'est-à-dire lorsque le roi l'installe dans sa charge par l'imposition des mains, ce chef de notre nation fait de grandes largesses au roi, à ses princes et à ses officiers. On le met dans le char du premier ministre du roi, et on le ramène dans cet état au palais du grand roi, dans son propre palais, au son des tambours et des flûtes, où il confirme les membres du conseil par l'imposition des mains.

Les Juifs de cette ville sont des disciples des sages, et très-riches. Il y a vingt-huit synagogues de Juifs tant à Bagdad qu'à Alpharek (Al-Khorkh), qui est au delà du Tigre ; car ce fleuve sépare la ville en deux parties. La grande synagogue du chef de la captivité est bâtie de colonnes de marbre de toutes sortes de couleurs, couvertes d'or et d'argent ; sur ces colonnes sont écrits en lettres d'or divers passages des psaumes.

Au-devant de l'arche, il y a environ dix degrés de marbre, au plus haut desquels s'assied le chef de la captivité avec les princes de la famille de David.

Dans la province de Bagdad, il y a une ville de trois milles de circuit [2]. Le pays, au reste, abonde en palmiers, en jardins et en vergers qui n'ont pas leurs pareils [3] ; on y vient de toutes parts pour le commerce ; on y voit des savants, des philosophes habiles en toutes sortes de sciences, et des mages experts en toutes sortes d'enchantements.

De là il y a deux journées de chemin à Gehiagan [4], qui est Resen, cette grande ville où il y a environ cinq mille Ismaélites, au milieu de laquelle il y a une grande synagogue ; là est le sépulcre de ... [5], tout près de la synagogue, et sous ce sépulcre il y une caverne où sont ensevelis deux de ses disciples.

De là à Babel il y a une journée ; c'est cette ancienne Babylone, qui est maintenant ruinée, dont les rues s'étendent à trente milles de circuit ; on y voit encore le palais ruiné de Nébucadnezar. Tout le monde craint d'y entrer à cause des serpents et des scorpions qui y sont.

A vingt milles de là demeurent vingt mille Juifs, qui prient dans les synagogues, ou dans cette chambre haute qu'a bâtie autrefois Daniel de pierres de taille et de briques [6]. On y voit aussi une synagogue, le palais de Nébucadnezar, la fournaise de feu ardent où furent jetés Ananias, Misaël et Azarias [7]. Cette vallée est connue de tout le monde.

A cinq milles de là est Héla [8], où il y a environ dix mille Israélites et quatre synagogues. L'une est celle de R. Meir, qui y est aussi enterré avec R. Zeiri, fils de Hama, et R. Meri. Les Juifs y font leurs prières en tout temps.

[1] « Les Gherghéséens, dit Lelewel, sont les Thogarmin-Géorgiens, et les Gherghéniens sont les Djordjans de l'autre côté de la mer Caspienne. »

[2] « La circonférence de la ville de Bagdad est de trois milles. » (Asher.)

[3] « Dans la Mésopotamie. » (Asher.)

[4] « Gihiagin, qui est Ras-al-Aien, Resen, la grande ville. » (Asher.)

[5] Le nom est omis dans toutes les éditions.

[6] « Cette synagogue de Daniel, dit Rapaport, est d'une très-haute antiquité ; il en est question dans le Talmud. » (*Trait. Erubin*, 21. A.)

[7] Ibn-Haucal dit que, de son temps, l'on y voyait encore les cendres.

[8] Hillah.

Voy. les gravures et les notes qui se rapportent à ces divers lieux, dans notre premier volume, relation d'HÉRODOTE.

A quatre milles de là est la tour qu'ont bâtie les dispersés (¹). Elle est bâtie de briques qu'on appelle *lagour* (²); la largeur de ses fondements est d'environ deux milles; sa largeur est de deux cent quarante coudées, et sa hauteur de cent cannes; de dix en dix coudées il y a des chemins qui mènent à des degrés, faits en coquilles de limaçon, qui conduisent jusqu'en haut. De cette tour on découvre l'espace de vingt milles, car le pays est large et uni; mais le feu du ciel, étant tombé sur la tour, l'a rasée et aplanie jusqu'au fond.

De là il y a une journée à Naphcha (³), où il y a environ deux cents Juifs et la synagogue de R. Isaac Naphcha, devant laquelle il est enterré. De là il y a trois parasanges à la synagogue d'Ézéchiel le prophète (sur qui soit la paix!); elle est sur l'Euphrate, et vis-à-vis du lieu où est cette synagogue, il y a soixante tours, entre chacune desquelles est une synagogue. Dans le parvis intérieur de la synagogue est l'arche. Derrière la synagogue est le tombeau d'Ézéchiel, fils de Basile, sacrificateur, sur lequel il y a une magnifique voûte bâtie par Jéchonias, roi de Juda, et trente-cinq mille Juifs qui vinrent avec lui lorsque Évil-Mérodach le fit sortir de prison. Cet endroit est d'un côté sur le Chobar, et de l'autre sur le fleuve Jéchonias; et tous ceux qui vinrent avec lui se voient gravés sur la muraille, Jéchonias à la tête, et Ézéchiel à l'extrémité.

Emplacement du tombeau d'Ézéchiel. — Fragment de la carte de Rennel (⁴).

Cet endroit est jusqu'à présent un petit sanctuaire. On y vient des pays éloignés pour y prier, depuis le nouvel an jusqu'au jour des expiations, et l'on y fait de grandes réjouissances.

Le chef de la captivité et les autres chefs des conseils de Bagdad y viennent aussi alors et y dressent des tentes, à douze milles aux environs de la campagne; il y vient aussi quantité de marchands à un

(¹) Le Birs-Nemroud. (Voy. t. Iᵉʳ, relation d'HÉRODOTE.)

(²) *Al-ajur*, mot persan devenu arabe, et qui signifie briques.

(³) Peut-être la Nachaba de Ptolémée.

(⁴) Niebuhr donne la description suivante du tombeau d'Ézéchiel, t. II, p. 216:

« Au 25 décembre, je voyageai de Meshed-Ali, quatre lieues et demie au nord, jusqu'à Kefil, et ensuite encore autant au nord nord-est, jusqu'à Helle. La distance de ces deux villes est par conséquent de neuf lieues, ou sept milles d'Allemagne Kefil est le nom arabe d'Ézéchiel, dont des milliers de Juifs viennent encore annuellement visiter ici le tombeau; mais ce prophète n'a point ici de trésors, ni d'argent, ni d'or, ni de pierreries; car quand aussi les Juifs voudraient lui faire pareils présents, les mahométans ne les lui laisseraient pourtant pas longtemps. Ils doivent se contenter de la permission de faire ici des pèlerinages. Dans la chapelle du prophète, qui est sous une petite tour, on ne voit rien autre chose qu'un tombeau muré. Le propriétaire ou le gardien de ce sanctuaire est une famille arabe, qui a ici une jolie petite mosquée, avec un minaret, et ne paye presque aucune contribution aux Turcs, uniquement pour l'amour du prophète. Outre cela, cette famille arabe gagne encore considérablement des voyageurs, qui aiment à se reposer ici. Le tombeau d'Ézéchiel, la mosquée et le peu de mauvaises demeures des Arabes qu'il y a, sont environnés d'une forte muraille, haute de plus de trente pieds, et de deux cent cinquante pas doubles, ou environ douze cents pieds, de circonférence. On prétend qu'elle a d'abord été bâtie aux frais d'un Juif de Cufa nommé Soleyman, et, selon toute apparence, elle est encore entretenue par les Juifs, car ceux-là en retirent la plus grande utilité. »

« Entre Iman-Hussein et Iman-Ali, dit Rousseau, se voit une espèce de rotonde que les habitants du pays prennent pour la sépulture du prophète Ézéchiel, et qui est très-fréquentée par les plus dévots de la nation juive. »

Nous ne connaissons aucune représentation du tombeau, et la carte de Rennel nous paraît être la seule où son emplacement soit indiqué.

grand concours de peuple appelé *phéra;* alors on tire un grand livre (1) écrit de la main d'Ézéchiel le prophète; on y lit le jour des expiations. Il y a une lampe qui brûle jour et nuit sur le tombeau d'Ézéchiel, depuis le temps que ce prophète l'a allumée lui-même; on a soin de l'entretenir en changeant de mèche et ajoutant de l'huile, jusqu'à présent. Là est aussi une grande maison sainte, pleine de livres du premier et second temple, et quiconque meurt sans enfants y consacre ses livres à l'Éternel.

Les Juifs de la Perse et de la Médie qui viennent invoquer le nom de l'Éternel apportent leurs vœux, tant pour eux que pour les habitants du pays, à cette synagogue.

Les enfants même des grands d'entre les Ismaélites y viennent aussi faire leurs prières, tant ils ont de vénération pour le prophète Ézéchiel. Ils appellent ce lieu *Dar-Melicha*, c'est-à-dire Demeure agréable. Tous les Arabes y viennent aussi pour prier. A un demi-mille de là sont les tombeaux d'Ananias, Misaël et Azarias, sur chacun desquels il y a une grande voûte. En temps de guerre, il n'y a personne au monde, ni d'entre les Juifs, ni d'entre les Ismaélites, qui ose toucher au tombeau d'Ézéchiel pour l'endommager.

De là il y a trois milles à la ville d'Alkotzonath, où il y a environ trois cents Juifs, et les tombeaux de R. Papha, de R. Hounna, de R. Joseph Sinaï, et de R. Joseph, fils de Hama, devant chacun desquels il y a une synagogue où les Juifs viennent tous les trois jours pour prier.

A trois parasanges de là est Einsaphta (Ain-Japhata), où est le tombeau du prophète Nahum l'Elkoséen (2). D'Einsaphta, en une journée, on vient à Kephar (Lephras) (3), où sont les tombeaux de R. Chasdai (Chisdai), de R. Aquiba et de R. Douza (4).

De là il y a une demi-journée à Kephar-Hammidhar, où sont R. David, R. Juda, R. Kobria, R. Lechora, et R. Abba.

A une journée de là est la rivière de Lega, où est le tombeau du roi Sédécias, sur lequel il y a une grande voûte.

A une pareille distance est la ville de Cusa (Kuffa) (5), où est le tombeau du roi Jechonias magnifiquement bâti, devant lequel il y a une synagogue et environ sept mille Juifs.

De Cusa il y a une journée et demie à Soria (Sura) (6), qui est Matha, c'est-à-dire la ville de Mahasia, où étaient au commencement les princes de la captivité et les chefs des conseils, entre autres R. Schérira, notre maître, R. Hay, son fils, notre docteur Saadias Fium, R. Samuel, fils de Hophni le sacrificateur, et Sophonie, fils de Cuschi, fils de Gedalia le prophète, et plusieurs autres chefs de la captivité, princes de la maison de David et chefs des conseils qui ont été là avant la désolation.

De là il y a deux journées à Schephitib (Shafjathib), où il y a une synagogue que les Israélites ont bâtie de la poudre et des pierres de Jérusalem, et qu'ils appellent Schephitib de Naardéa.

A une journée et demie de là est Elpabar (El-Jubar) (7) ou Pumbeditha, sur bord de l'Euphrate, où il y a environ trois mille Israélites, avec la synagogue de Raf et Samuel, aussi bien que leurs écoles et leurs tombeaux.

De là en marchant par le désert de la terre de Séba, appelée *Al-Yémen*, au septentrion du pays de Sinéar, après vingt et un jours de marche dans les déserts, on trouve les Juifs appelés enfants de Réchab, hommes de Théma (8).

(1) « Le *Pentateuque.* » (Asher.)

(2) Le colonel Shiel vit un tombeau que les habitants lui dirent être celui du prophète Nachum, près d'Elkosh, à l'est du Tigre, au pied des montagnes qui bornent le Kurdistan. (Voy. *Geogr. Society Journal*, VIII, 93.)

(3) « A un village persan, » dit seulement la traduction d'Asher.

(4) « Je ne vis pas de mosquée sur ce chemin, dit Niebuhr (*Voyage*, II, 206), mais bien, comme près des villages et en pleine campagne sur l'Euphrate, beaucoup de *kubbets* ou petits édifices sur des tombeaux de prétendus saints, près desquels il y avait eu, selon toute apparence, autrefois des villages. »

(5) L'emplacement de cette ancienne cité est, d'après Niebuhr, à environ 6 ou 7 kilomètres de Meshed-Ali. « Le pays aux environs, ajoute ce voyageur, est entièrement désert, et la ville n'a plus du tout d'habitants. »

(6) Sura, située au-dessus de Bagdad, la Corsate des auteurs classiques, avait été pendant huit siècles le siége d'une des universités juives les plus célèbres.

(7) « Benjamin poursuit sa description positive ou sa course par Néardéa jusqu'à Elnabar ou Pumbeditha, comme s'il allait retourner. Ce pas rétrograde mérite d'être observé; il paraîtrait que Benjamin termina ses courses vers l'orient et rétrograda pour se rendre en Égypte. » (Lelewel.)

(8) Cette partie du voyage relative au pays des Réchabites est généralement considérée comme imaginaire. « Certainement,

La ville de Théma est la capitale de leur domination; c'est là qu'est R. Hanan (Chanan), le prince qui domine sur eux. Cette ville est grande. Leur pays s'étend à seize journées entre les montagnes du septentrion; ils ont de grandes villes bien munies, et ne sont assujettis à aucun joug des gentils. Ils vont piller et font force butin dans des terres éloignées, jusqu'aux Arabes leurs voisins et leurs alliés. Ce sont ces Arabes qui habitent sous des tentes, dans des déserts; ils n'ont point de maisons, mais ils font des courses dans tout le pays d'Al-Yémen pour piller et voler.

Ces Juifs sont craints de tous leurs voisins; ils se mêlent de l'agriculture et du bétail. Leur pays est fort vaste; ils donnent le dixième de tout ce qu'ils ont aux disciples des sages, qui demeurent toujours dans l'école, et aux pauvres d'Israël, et à leurs pharisiens ou dévots. Ces derniers sont ceux qui pleurent Sion et mènent deuil sur Jérusalem; ils ne mangent point de viande et ne boivent point de vin; ils ne sont vêtus que de vêtements noirs et demeurent dans des cavernes ou des maisons ruinées, et ils s'affligent tous les jours de leur vie, excepté les sabbats et jours de fête. Ils implorent sans cesse la miséricorde pour les captifs d'Israël, priant Dieu qu'il ait pitié d'eux pour l'amour de son grand nom (1). Et même tous les Juifs habitants de Théma et de Tilimas jeûnent, avec leurs vêtements déchirés, pendant quarante jours, tous les ans, pour tous les Juifs qui vivent dans l'exil. Ils ont environ quarante villes, deux cents villages et cent bourgs ou châteaux. Dans toutes ces villes il y a environ trois cent mille Juifs. Leur principale ville est Tannaï, ville fort grande et fort munie; on y sème et on y moissonne; elle a quinze milles de longueur et autant de largeur. C'est là qu'est le palais du prince Salomon. La ville, au reste, est très-belle, ornée de jardins et de vergers.

Tilimas est aussi une grande ville, très-forte par sa situation, étant entre deux montagnes fort hautes. Elle est habitée par cent Juifs, entre lesquels il y en a de très-sages, de très-savants et de fort riches. C'est là que résident le prince Salomon et son frère le prince Hanan, qui sortent de la postérité du roi David; car ils ont un livre de leur généalogie et des extraits des questions généalogiques chez le chef de la captivité.

De Tilimas il y a trois journées à Chébar (Chaibar). On dit que là sont les tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé que Salmanassar, roi d'Assyrie, emmena captives. On ajoute que ces Israélites étant allés dans ces pays-là, y ont bâti de grandes et fortes villes, et qu'ils font la guerre à tous les royaumes, et que personne ne peut aller chez eux, parce qu'il faut passer par un désert de dix-huit journées où il n'y a aucun lieu habité, de sorte que personne ne peut pénétrer dans leur pays.

Chébar est une grande ville où il y a environ cinquante mille Israélites, parmi lesquels il y a des disciples des sages, et de grands héros qui font la guerre aux habitants de Sinéar et des terres septentrionales de l'Al-Yémen, qui sont leurs voisins, et où commencent les Indes.

De leur pays il y a vingt-cinq journées à la rivière de Vira (2), qui est dans l'Yémen, où il y a environ trois mille Israélites.

De là il y a sept journées à Nast ou Naset (3), où il y a environ dix mille Israélites, et, entre eux, R. Nidian.

De là il y a cinq journées à Botzia (Bassora), qui est sur le bord du Tigre, où il y a environ deux mille Israélites et des disciples des sages et des riches (4).

dit Lelewel, le conte concernant les Réchabites n'est pas de l'invention de Benjamin. Iosip-ben-Gorion l'avait relaté antérieurement. Benjamin désigne l'Arabie comme domicile des Réchabites. Péthakhia, qui le suivit, les fait habiter dans le pays de Gog et Magog, au delà des montagnes ténébreuses, conformément à l'opinion de Iosip-ben-Gorion. On voit que deux opinions divisaient les croyants : l'une plaçait les Réchabites dans le désert des mystérieux Thémoudites; l'autre dans les ténèbres des Tibétains, descendant, suivant les Arabes, de Toba d'Yémen, voisins de Gog et Magog, objet de la prédilection arabe. »

(1) Asher traduit : « Dans les cas douteux, ils en appellent aux décisions du prince de la captivité. »

(2) « A la ville de ..... sur la rivière de Virah, » suivant Asher.

(3) « Le Naseth de Benjamin me paraît être Waseth, » dit le savant Ritter.

La Waseth ancienne, qui était traversée par le Tigre, suivant Aboulféda, était à cinquante parasanges de Bassora, de Kufa, d'Ahwas et de Bagdad. Elle n'existe plus; son nom a été transporté à une autre localité.

(4) La prospérité de cette ville s'est maintenue jusqu'à nos jours. La population de Bassora, qui est le centre de tout le commerce de la Perse et de l'Euphrate, s'élève à soixante mille âmes; sur ce nombre, on compte environ sept mille Juifs.

De là il y a deux journées au fleuve de Samoura ([1]), où commence la Perse, et où il y a environ quinze cents Juifs. C'est là qu'est le sépulcre d'Esdras le scribe et le sacrificateur, qui y mourut en retournant de Jérusalem auprès du roi Artaxerxès. On a bâti une grande synagogue devant son sépulcre, et, de



Tombeau du prophète Esdras. — D'après un dessin du capitaine Mignan ([2])

l'autre côté, les Ismaélites ont bâti une mosquée, tant ils estiment Esdras et aiment les Israélites. C'est pourquoi les Ismaélites y viennent faire leurs prières.

De là il y a quatre milles à Chuzestan, qui est Élam (de l'Écriture), cette grande ville ([3]); mais elle n'est pas toute habitée, car elle est déserte et ruinée en partie. A son extrémité, au milieu de ses ruines, est Suse ([4]), château et autrefois palais d'Assuérus (Achashverosh); il y a encore là un bel édifice depuis les temps anciens. Il y a là sept mille Juifs et quatorze synagogues, devant l'une desquelles est le tombeau de Daniel. Le Tigre traverse la ville, et il y a un pont entre deux. Tous les Juifs riches demeurent du côté où sont les marchés et les boutiques, et où se fait le négoce; tous les pauvres demeurent de l'autre côté, où ils n'ont ni marchés, ni boutiques, ni jardins, ni vergers : ce qui dépita un jour tellement ceux-ci, qu'ils dirent que toute la gloire et la richesse de ceux de l'autre côté ne venaient que

([1]) « A la ville de ..... sur la rivière Samarra ou Shat-el-Arab. » (Asher.) Cette ville, non nommée, peut être Karna. La rivière est le Diyala (Délos), ou Diala inférieur, dans le voisinage de Bagdad.

([2]) D'après Niebuhr et Macdonald Kinneir, ce tombeau est situé au bord du Tigre, un peu au-dessus de Karna.

Rousseau dit qu'il est « vis-à-vis de Karna et proche de la rivière de Senné, dans le pays de Haviza, en hébreu *Ahara* (voy. Esdras, VIII, 21-31). C'est, ajoute-t-il, une vieille bâtisse qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras, monument honoré par les Turcs et les Juifs, qui vont souvent s'y acquitter de leurs pieux devoirs. »

Keppel dit : « Nous passâmes près d'un édifice qu'on appelle Il-Azer (Ozeir? ou Esdras), et qui, d'après la tradition, serait la tombe du prophète. Il est surmonté d'une large coupole couverte de tuiles couleur turquoise. »

Enfin, le capitaine Robert Mignan s'exprime ainsi dans ses *Voyages en Chaldée* (1829) :

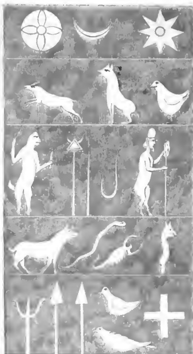
« A un demi-mille de Zetchiah est une mosquée en ruines autour de laquelle sont quelques palmiers; presque vis-à-vis est un canal, navigable jusqu'à la ville d'Hawizah; il se dirige vers l'est-nord-est.

» Le jour suivant, peu après le lever du soleil, nous arrivâmes à une tombe que les Arabes appellent *Ozair*. Le monument est entouré d'une forte muraille en brique brûlée. A l'intérieur est un dôme assez vaste renfermant un sépulcre carré qui contient les restes d'Ezra (Esdras), saint des Juifs; l'intérieur est pavé avec la même teinte bleu de ciel qui décore le dôme et lui donne une apparence très-brillante, surtout quand il est frappé par le soleil. Le nom d'Ozair lui a été assigné, je le suppose, par les Juifs, qui croient que ce tombeau renferme les os du prophète Esdras. Tous les ans, les Juifs y viennent en pèlerinage de Bassora. Les Arabes les volent, pillent et battent; en cas de résistance, ils les tueraient aussi facilement que, suivant leur expression vulgaire, ils mangeraient des oignons. »

([3]) Non pas *ville*, mais *province*.

([4]) La dissertation la plus complète sur ce passage se trouve dans le *Recueil de voyages et mémoires* publié par la Société de géographie, vol. II, p. 324, 335, 337 et suiv. On lira aussi avec intérêt un mémoire du major Rawlinson inséré dans le neuvième volume du journal de la Société de géographie de Londres *(Royal geographical Society)*

parce qu'ils avaient le sépulcre de Daniel, qui y est enterré. Alors ils demandèrent qu'on enterrât Daniel chez eux; mais les autres s'y opposèrent et ne voulurent point le permettre. Sur ce refus ils se firent la guerre, dont s'étant enfin lassés, ils convinrent entre eux que le cercueil de Daniel serait alternativement une année d'un côté, et l'autre année de l'autre côté de la rivière, traité qu'ils ont observé, et qui a duré jusqu'au temps de Sanigar-Schah, fils de Schah (Sangar-Shah Ben-Shah) (¹), qui règne sur tous les rois de Perse, au nombre de quarante-cinq, qui sont soumis à son empire. Il est appelé en arabe sultan Phors-al-Chabir (²), c'est-à-dire grand empereur de la Perse. Son empire s'étend depuis l'embouchure du fleuve de Somra (Shat-el-Arab) jusqu'à la ville de Samarcut (Samarkand), et jusqu'au fleuve de Gozan (Kirel-Ozein), la province de Gisbor (³), tout le long du fleuve de Gozan, et des villes des Mèdes et des montagnes de Hapliton, et sur les provinces du Thibet, dans les forêts de laquelle se trouvent les bêtes d'où l'on tire le musc. Son empire s'étend le chemin de quatre mois et quatre jours. Quand donc ce grand empereur Sanigar, roi de Perse, vint à Élam, et qu'il vit ainsi transporter le cercueil de Daniel d'un côté de la rivière à l'autre, avec une grande affluence de Juifs et d'Ismaélites passant le pont, il demanda ce que cela voulait dire. On lui dit tout ce que nous venons de raconter; à quoi il répondit : « Il n'est pas convenable qu'on se moque ainsi de Daniel; mais plutôt, mesurez une distance égale des deux côtés, et mettez le cercueil de Daniel dans une châsse de verre que vous suspendrez au milieu du pont, avec des chaînes de fer, et bâtissez en ce même lieu un bel édifice en forme de synagogue pour tous ceux qui viendront à jamais et qui y voudront faire leurs prières, tant Juifs que Syriens. » Le cercueil de Daniel est donc, jusqu'à présent, suspendu sur le pont. Le roi défendit aussi à qui que ce soit de pêcher plus près de cet endroit qu'à un mille au-dessus et au-dessous, par respect pour Daniel.



Pierre sculptée trouvée parmi les débris du tombeau de Daniel, sur l'emplacement de Suse (⁴).

(¹) Ben-Melikshah, né en 1086 à Sanjar, en Syrie, et mort à soixante-douze ans, quelques années avant le voyage de Benjamin. Il gouverna pendant vingt ans la province du Khorassan. Il conquit Samarkand en 1140. (Voy. Herbelot, de Guignes et Hammer.)

(²) Al-Fars-al-Kabir, suprême commandeur de la Perse.

(³) « La ville de Nishapoor. » (Asher.)

(⁴) C'est William Ouseley qui a publié ce dessin, d'après une esquisse faite par le capitaine Monteith dans ses Voyages en Perse (*Travels in Persia*, t. Ier, p. 420, pl. XXI). La pierre avait 22 pouces de long et 12 de large; sur un de ses côtés était une inscription cunéiforme que malheureusement le capitaine Monteith n'avait pas copiée. Cet officier, et depuis M. Gordon, membre de l'ambassade anglaise, offrirent en vain des sommes considérables en échange de cette pierre; en vain même M. Gordon obtint une fois l'autorisation du prince de Kirmanshah, les habitants du Shuster (*Disi Foul*) et autres localités voisines des ruines de Suze s'opposèrent à ce qu'on l'enlevât, au moment où elle était déjà embarquée sur le Koran ou l'Eulæus (l'*Ulai* de l'Écriture), en alléguant que c'était un talisman tout-puissant contre la peste, les incursions et les autres maux les plus redoutables. Pour éviter toute tentative nouvelle des Anglais, les habitants firent entre eux une

De là il y a trois journées à Robadbar (¹), où il y a environ vingt mille Israélites, entre lesquels il y a plusieurs disciples des sages et des riches; mais ils y sont sous le joug de la captivité.

De là il y a deux journées à la rivière de Vanth (Holwan), où il y a environ quatre mille Juifs.

De là il y a quatre journées au pays de Molhat (²), où sont des peuples qui ne croient point à la loi des Ismaélites. Ils demeurent sur de hautes montagnes; ils sont soumis au vieillard qui est dans le pays des Al-Haschischins (³). Il y a parmi eux quatre assemblées d'Israélites, qui habitent avec eux, et qui vont avec eux à la guerre. Ils ne sont point soumis au joug du roi de Perse. Ils demeurent sur de hautes montagnes, d'où ils ne descendent que pour piller et faire quelque butin, après quoi ils s'en retournent et grimpent sur leurs montagnes, sans que personne leur puisse aller faire la guerre. Les Juifs qui sont parmi eux ont des disciples des sages, et ils sont tous sous l'autorité du chef de la captivité, qui est à Bagdad.

De là il y a cinq journées à Aria (⁴), où il y a environ vingt-cinq mille Juifs. C'est ici que commencent les assemblées des Israélites qui habitent sur les montagnes des Haphton (⁵); on y compte plus de cent assemblées d'Israélites. C'est ici aussi que commence la Médie. Ils sont encore des premiers captifs qui ont été transportés par Salmanazar (⁶), et parlent la langue targum (⁷). Il y a aussi entre eux des disciples des sages. Ils habitent à une journée de la ville d'Amaria, jusqu'au royaume de Perse. Ils vivent sous la domination de ce roi, qui tire d'eux un tribut par le moyen de ses officiers. Le tribut annuel qu'on paye, dans tout l'empire des Ismaélites, pour tout mâle de l'âge de quinze ans et au-dessus, est d'un amire d'or par tête, qui vaut un maravedi et trois quarts d'or (⁸).

Il y a à présent dix ans qu'il s'éleva un homme nommé David El-Roï, de la ville d'Amaria, qui avait été disciple de Chasdaï, chef de la captivité, et d'Éli-Gaon-Jacob, chef du conseil de la ville de Bagdad (⁹).

collecte de la valeur d'environ 1 600 livres anglaises, et offrirent cette somme avec deux beaux chevaux au prince, qui, en reconnaissance, rendit un décret pour défendre l'enlèvement de la pierre. Il est probable, dit Ouseley, qu'elle est encore aujourd'hui gardée par le fakir ou derviche qui montre la tombe de Daniel.

Il est à regretter que le capitaine Monteith n'ait point dessiné les ruines mêmes du tombeau. Quant à la pierre qu'il a si imparfaitement dessinée, il y a toute apparence qu'elle faisait partie d'un monument assyrien.

Ker-Porter a aussi publié une esquisse de la même pierre (t. Ier de son Voyage, p. 415). Ce qu'il dit au sujet de Suze et du tombeau de Daniel (t. Ier, p. 411) n'est qu'un résumé de ce que lui avait rapporté M. Macdonald Kinneir, compagnon de voyage du major Monteith : « Les habitants distinguent dans les restes de Suze deux masses de ruines qu'ils nomment : l'une le château, et l'autre le palais; et au pied de la plus élevée est un petit bâtiment en forme de dôme, sous lequel on montre aux voyageurs la tombe du prophète Daniel. Un derviche garde et montre ce monument qui, bien que recouvert d'une construction moderne, est considéré par les Juifs, les Arabes et les musulmans comme étant d'une haute antiquité, et contenant bien réellement les restes du prophète. »

Prideaux estime qu'en effet Daniel mourut à Suze vers la troisième ou quatrième année du règne de Cyrus à Babylone.

L'historien Joseph parle d'un édifice immense construit à Suze par Daniel.

Aasim de Cufah, historien arabe mort en 737, fait mention de la découverte du tombeau de Daniel, à Suze

Ibn-Haukal, deux siècles après, donne la même indication.

L'ancien voyageur hébreu auteur des *Cippi hebraici* (Heidelberg, édit. 1659) semble confondre, en parlant de cette tombe, le Tigre avec l'Euphrate, et Babylone avec Suze.

Certains cylindres babyloniens ou assyriens (voy. notre t. Ier, relation d'HÉRODOTE) présentent une disposition de figures entièrement analogue à celle que l'on remarque sur la pierre, c'est-à-dire un rang d'arbres, un autre d'animaux, un troisième de génies ou prêtres, etc.

(¹) Rudbar. Ce nom s'applique à plusieurs districts de Perse situés aux bords des rivières. Le major Rawlinson croit avoir reconnu la ville citée par Benjamin sur les bords du lit large et profond de l'Abi-Sirvan. (Voy. le journal de la *Royal geogr. Society*, IX, 56.)

(²) Mulehet. (Voy. plus loin un passage de la relation de MARCO-POLO qui se rapporte à ce district.)

(³) Voy. la note 3 de la p. 174.

(⁴) Amaria, peut-être Holwan, située à Sar-Puli-Zohab, sur la route de Bagdad à Kirmanshah. Le major Rawlinson croit que le district de Holwan a été appelé jadis Amraniyah.

(⁵) Huphthon. Ce sont les monts Zagros, habités par les Ali-Ilahis, d'après l'opinion du major Rawlinson, qui a commenté ce passage de Benjamin.

(⁶) Halmaoesser II. (*Rois*, XVII, 3; XVIII, 9.)

(⁷) Le syrien.

(⁸) Le maravedi-bueno avait, au moyen âge, la valeur de 2 schellings et 3 pence de nos jours. Le tribut était donc de 3 schellings par tête, ce qui équivaudrait aujourd'hui au moins à 15 schellings, ou environ dix-neuf francs.

(⁹) Benjamin visita la Perse en 1163. Ce serait donc vers 1153 qu'aurait apparu l'imposteur David El-Roï, ou David El-

Il était très-versé dans la loi de Moïse, dans les lois civiles, dans le Talmud et même dans toutes les sciences étrangères; il savait aussi la langue et l'écriture des Ismaélites, et était expert dans les livres des mages et des enchanteurs. Il lui vint dans l'esprit de s'élever contre le roi de Perse, d'assembler les Juifs qui habitent les montagnes de Haphton, de sortir et de faire la guerre aux gentils, et d'aller prendre Jérusalem. Il faisait voir aux Juifs de faux signes et miracles, et il leur disait : « L'Éternel m'a envoyé pour vous soumettre Jérusalem et vous délivrer du joug des gentils. « Une partie des Juifs crurent en lui et l'appelaient « notre Messie. » Ce que le roi de Perse ayant appris, il lui envoya dire de venir lui parler. David y alla sans crainte, et quand il fut auprès du roi, ce dernier lui demanda d'abord « Es-tu le roi des Juifs? » A quoi El-Roï répondit . « Oui, je le suis. » Alors le roi, sortant, commanda qu'on le prît et qu'on le mît dans la prison où l'on met les prisonniers d'État jusqu'à leur mort, dans la ville de Dabestan (Darabistan), sur le grand fleuve, le fleuve de Gozam (Kizil-Ozein). Trois jours après, comme le roi s'entretenait avec ses princes et ses ministres, touchant les Juifs qui avaient conspiré contre lui, voici ce David, qui était sorti lui-même de sa prison, qui se présenta devant le roi, sans aucune permission de qui que ce soit. Le roi lui demanda : « Qui t'a amené et qui t'a délié? » David répondit là-dessus · « C'est ma sagesse et mon adresse, car je ne crains ni toi, ni aucun de tes serviteurs. » Alors le roi cria : « Saisissez-vous de lui! » Mais ses serviteurs répondirent : « Nous entendons bien sa voix, mais nous ne le voyons point. » Comme le roi était tout ravi en admiration de la sagesse de David, ce dernier dit : « Voici, je m'en vais mon chemin; » ce qu'il fit. Mais le roi le suivit avec tous ses princes et ses serviteurs, qui allaient après lui, jusqu'à ce qu'étant arrivés au bord du fleuve, David, ayant pris son mouchoir, fendit l'eau, et l'ayant étendu sur le fleuve, le passa à l'heure même, à la vue de tous les serviteurs du roi. Ceux-ci le suivirent dans de petites barques, mais ils ne purent pourtant pas l'attraper, et ils dirent : « Il n'y a point dans le monde d'enchanteur pareil à celui-ci. » En ce même jour il fit le chemin de dix journées, jusqu'à Amaria, par la vertu du nom de Jéhova (1), où étant arrivé et ayant raconté aux Juifs tout ce qui s'était passé, ils furent tous ravis en admiration de sa sagesse.

Ensuite le roi de Perse envoya vers le commandeur des fidèles, calife de Bagdad, seigneur des Ismaélites, pour lui dire de parler au chef de la captivité et aux autres chefs du conseil, afin qu'ils empêchent David El-Roï de faire telles choses, « faute de quoi, ajoutait-il, je ferai mourir tous les Juifs qui se trouvent dans mon royaume. « Comme donc toutes les assemblées de Perse se trouvaient alors dans une grande angoisse, elles envoyèrent des lettres au chef de la captivité et aux présidents des conseils de Bagdad, en ces termes : « Pourquoi mourrions-nous devant vos yeux, nous et toutes les assemblées de ce royaume? Réprimez cet homme, afin que le sang innocent ne soit point versé » Alors le prince de la captivité et les présidents des conseils lui écrivirent : « Sache que le temps de la rédemption n'est point encore venu; nous n'avons point encore vu nos signes (2). Personne ne pourra venir à bout de ses desseins par l'orgueil; c'est pourquoi nous te recommandons de te désister de ton entreprise; sinon sois excommunié, ou retranché de tout Israël. «

Ils lui envoyèrent aussitôt ces lettres.

Ils écrivirent au prince Zachaï (3), qui est dans le pays d'Assur, et à R. Joseph le voyant, ou l'astronome, surnommé *Brahen Alphelec*, qui est dans le même pays, pour les prier d'écrire aussi à leur tour à David El-Roï. Le prince donc et le voyant, que nous venons de nommer, écrivirent à cet imposteur pour le solliciter et l'exhorter à se désister de son entreprise; mais il ne les écouta point et ne se détourna pas de son mauvais train, jusqu'à ce qu'il s'éleva un roi nommé Zin Al-Din, roi des Turcs (4), vassal du

David, comme l'appelle R. Salomon B. Virga, auteur de l'histoire juive intitulée *Shebet Jehuda*, écrite au seizième siècle.

M. Munk a trouvé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, dans un manuscrit arabe inédit, une *Histoire de David El-Roï* composée au douzième siècle par un Juif renégat.

(1) *Shem hamphorash*, littéralement, « le nom expliqué, les lettres du mot Jéhova interprétées, » mystère connu de peu de personnes, et au moyen duquel on peut opérer tous les miracles. Le Talmud attribue la puissance de Jésus à la connaissance qu'il avait de ce mystère. (Asher.)

(2) Les signes par lesquels elle doit se manifester.

(3) « Ils envoyèrent des copies de ces lettres à Sakhaï, le chef des Juifs à Mosoul, et à R. Joseph l'astronome, qui est appelé Borhan-al-Fulkh, et y réside aussi, avec prière de les envoyer à David El-Roï. » (Asher.)

(4) Voy. de Guignes, *Hist. des Huns*, III, p. 169.

roi de Perse [1], qu'il envoya vers le beau-père de David El-Roï, et lui offrit une récompense de dix mille florins d'or pour tuer David El-Roï en cachette, ce qu'il exécuta de cette manière : il alla chez son gendre, et le tua dans son lit pendant qu'il dormait. Et ainsi s'évanouit l'adresse et l'entreprise d'El-Roï. Cependant la colère du roi de Perse contre les Juifs habitants des montagnes et du reste de



Vue extérieure du monument élevé à la mémoire d'Esther et de Mardochée. — D'après Flandin [2].

son empire ne fut point apaisée ; ce que les Juifs voyant, ils envoyèrent vers le chef de la captivité pour venir à leur secours et intercéder pour eux auprès du roi de Perse ; ce qu'il fit en adoucissant l'esprit de ce roi par de bonnes paroles, auxquelles il ajouta encore cent talents d'or. De cette manière la terre fut tranquille et la colère du roi apaisée.

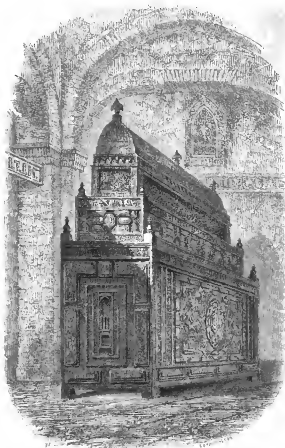
De ces montagnes il y a dix journées à Amadan. C'est la grande ville de Madaï, où il y a environ cinquante mille Israélites. Là sont les tombeaux de Mardochée et d'Esther, devant une synagogue,

[1] « Vassal du roi de Perse et Turc de naissance. » (Asher.)

[2] Voici ce que Ker-Porter dit au sujet de ce monument :

« J'accompagnai le rabbin à travers les ruines jusqu'à un enclos un peu plus élevé que les habitations voisines. Au milieu

A quatre journées de là est Dabrestan, où il y a environ quatre mille Juifs, sur le bord du Gozan. A sept journées de là est Isbahan. Cette grande ville, qui est la capitale du royaume, a douze milles



Cénotaphe d'Esther, à Hamadan.

de circuit, et l'on y compte environ quinze mille Israélites. Là est le prince Schalom, établi par le chef de la captivité sur toutes les villes de Perse

était la tombe juive d'Esther, c'est-à-dire un carré de briques en forme de mosquée, et un dôme allongé assez élégant au sommet. L'ensemble était en mauvais état. La porte est très-petite, de même que les anciennes portes sépulcrales du pays, elle se compose d'une seule pierre très-épaisse, tournant sur deux pivots d'un seul côté; la clé est toujours entre les mains du chef des Juifs, à Hamadan.

» Le premier tombeau fut détruit, dit-on, par les Tartares sous la conduite de Timour, et celui qui existe maintenant aurait été élevé presque immédiatement après, sur la même place.

» Nous entrâmes en nous courbant en deux, et nous nous trouvâmes dans une petite chambre voûtée où étaient les tombes

De là il y a quatre journées à Schiphaz ([1]), qui est la province de Perse où il y a environ dix mille Juifs.

A sept journées de là est Giva (Khiva) ([2]), grande ville sur les bords de l'Oxus, contenant environ huit mille Juifs. Cette ville est le centre d'un commerce très-étendu, et l'on y rencontre des commerçants de tous les pays et parlant toutes les langues; la contrée qui l'entoure est très-plate.

A cinq journées de là est Samarcanth ([3]), cette grande ville qui est sur les frontières du royaume, c'est-à-dire de la Perse, où il y a environ cinquante mille Israélites, qui ont pour chef établi sur eux le prince R. Obadias; il y a parmi eux des disciples des sages et des gens riches.

De là il y a quatre journées à Thobolh (Tibet), province dans les forêts de laquelle est le musc ([4]).

De là il y a vingt-huit journées aux montagnes de Nisbon ([5]), qui sont sur le fleuve de Gozan. Il y a en Perse des Juifs originaires de ces montagnes qui disent qu'on trouve dans les villes de Nisbor (Nisapour) les quatre tribus de Dan, de Zabulon, d'Aser et de Nephtali, que Salmanasar, roi d'Assyrie, y a trans-

de plusieurs rabbis. Une seconde porte s'offrit à nous, il fallut, pour passer à travers, marcher sur nos mains et sur nos genoux. Nous nous levâmes ensuite, et nous vîmes que nous étions dans une assez vaste salle, sous le dôme; au milieu sont deux sarcophages en bois sombre et sculptés avec une complication de lignes et une richesse d'ornements remarquables; une ligne de caractères hébreux court autour de la bordure supérieure de chacun d'eux. Beaucoup d'autres inscriptions sont gravées sur les murailles : la plus ancienne, et qui échappa, dit-on, à la ruine du premier édifice, est gravée sur une tablette de marbre blanc incrustée dans le mur. »

Ker-Porter donne la traduction de ces inscriptions.

Celle de la tablette de marbre est une louange de Mardochée.

Celles du sarcophage de Mardochée et d'Esther sont des prières à Dieu.

M. Eugène Flandin donne des détails plus récents :

« Hamadan, dit-il, est une des contrées où, en Asie, se sont groupés en plus grand nombre les Juifs ou *Yaoudis*, comme on les appelle. On en compte deux cents familles. J'attribue leur prédilection pour cette ville à une tradition dont l'histoire ne fournit pas la justification, mais qui, complétement avérée pour les Juifs, rapporte que la reine de Suze Esther, ainsi que son oncle Mardochée, ont été enterrés en cette ville. On y voit, en effet, un mausolée qui, assure-t-on, recouvre et conserve les restes de ces deux célébrités de la race hébraïque. Les Israélites d'Orient accourent de toutes parts en pèlerinage au pied de ces deux tombeaux qu'ils ont en très-grande vénération. Ils viennent y célébrer de cette manière une de leurs plus grandes fêtes, appelée *Purim*. Cette solennité rappelle l'anniversaire de l'indépendance qu'ils recouvrèrent sous les Machabées. Parmi les souvenirs antiques qui survivent dans cette localité, il n'en est pas un qui doive produire sur l'âme du voyageur plus d'impression que celui de cette fille benjamite profitant de sa beauté et de ses vertus pour affranchir sa nation de la honteuse humiliation sous laquelle la tenait Assuérus. Cette noble vie, racontée par l'histoire, illustrée par Racine, n'entoure-t-elle pas de son prestige cet honnête tombeau, dont la simplicité égale celle des vertus de la belle Juive?

» Le monument qui conserve ces précieuses reliques s'élève sur une petite place, au milieu des ruines d'un quartier abandonné aux familles israélites. Son antiquité ne paraît nullement authentique, d'après son architecture. Le dôme et l'extérieur n'offrent aucune différence avec le style des sépultures musulmanes appelées *imân-zadèh* que l'on rencontre partout en Perse. L'intérieur se divise en deux salles. La première est fort petite; on y pénètre par une petite porte très-basse, fermée par un battant en pierre d'un seul morceau; elle est obscure et n'est éclairée que pour les solennités, au moyen de petites lampes qu'on allume dans ces occasions. La porte qui conduit dans la seconde salle est encore plus basse que l'autre; il faut, pour la franchir, ramper sur les genoux. De l'autre côté de cette ouverture, on se trouve dans un réduit obscur que traversent quelques faibles rayons de lumière, qui permettent à peine de distinguer les deux cénotaphes en bois noir sculpté qui y sont placés l'un à côté de l'autre. Ils sont exactement semblables quant à la forme et aux détails, mais celui d'Esther est un peu moins grand. Sur les parois de murs blanchis avec soin, sont gravées plusieurs inscriptions en hébreu, qui font remonter à onze cents ans la construction du monument actuel. Elles portent textuellement qu'il est dû à la piété des deux fils d'un certain Ismaïl, Israélite établi alors à Kachân. Pourquoi cet Ismaïl a-t-il élevé ce monument en ce lieu? C'est ce qu'il est impossible d'apprendre. Il est probable que les traditions restées parmi les Juifs leur ont appris que les restes d'Esther et de son oncle ont été apportés de Suze à Hamadan. Mais ce fait ne se rattache aucunement à ceux que l'histoire nous a conservés sur Assuérus et la belle Esther. » (*Voyage en Perse*, t. 1er, ch. XXIV, p. 384 et 385.)

([1]) Shiras ou Fars? (Voy. un Mémoire de Ritter sur cette ville, *Erdkunde*, VIII, p. 847 et suiv.)

« Askaras, au delà de Nischabour? en changeant *kar* en *fer*, Asferar, canton de Herat, ou Esferain? » (Lelewel.)

([2]) Voy. sur cette ville la carte et le Mémoire du lieutenant Zimmerman publiés en 1840 à Berlin.

([3]) Marco-Polo parle de cette ville, capitale de la Transoxane. On en trouve une longue description dans Ibn-Haukal et dans Edrisi.

([4]) Voy. la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 139.

([5]) Chazvin ou Caswin, chaînes qui limitent les provinces modernes de Ghilan et de Mazanderan, séparent ces provinces de l'Iran, enferment la mer Caspienne, et s'étendent par plusieurs ramifications jusqu'à Nishapour, dans le Khorassan persan.

portées à la première captivité, selon ce qui est écrit (*Rois*, II, 17) (¹). Il transporta les Israélites à Lechalach et à Chabor, et dans les montagnes de Gozan, aussi bien que dans celles de la Médie. Leur pays a vingt journées de circuit. Ils ont des villes et des bourgs sur les montagnes. Ils sont environnés, d'un côté, par le fleuve de Gozan (²). Ils ne sont assujettis à aucun joug des gentils, mais ils ont un prince nommé Joseph Amarckla, lévite (³); ils ont parmi eux des disciples des sages. Ils sèment et ils moissonnent. Ils vont par des déserts faire la guerre au pays de Cush (Kuth). Ils sont alliés avec les Copher-al-Tonrcs (⁴), qui adorent le vent, et qui demeurent dans les déserts. C'est une nation qui ne boit point de vin et ne mange point de pain. Ils ne mangent que de la chair crue, telle qu'elle est, sans la faire cuire. Ce sont des gens cruels. Au lieu du nez, ils ont de petits trous par lesquels ils respirent. Ils mangent toutes sortes d'animaux purs et impurs. Au reste, ils aiment les Israélites. Il y a à présent quinze ans qu'ils vinrent en Perse avec une puissante armée; ils y prirent d'abord la ville de Roi ou Raï, et, après avoir tout passé au fil de l'épée et tout pillé, ils s'en retournèrent dans leurs déserts. Il y avait bien longtemps qu'on n'avait entendu parler de chose semblable dans la Perse; le roi de Perse, l'ayant appris, se mit fort en colère contre eux, en disant : « Jamais, du temps de mes ancêtres, aucune armée n'est sortie de ce désert; je m'en vais donc maintenant et j'effacerai leur nom de la terre. » Il fit donc publier un édit par tout son royaume pour rassembler toutes ses troupes, et il fit chercher un guide qui leur montrât le chemin de leur campement. Il s'en trouva un qui lui dit : « Je te montrerai l'endroit où ils sont, car je suis l'un d'entre eux. » Alors le roi lui jura qu'il l'enrichirait s'il lui montrait le chemin, et s'il faisait ce qu'il lui promettait.

Enfin le roi lui demanda : « Pour combien de temps avons-nous besoin de provisions pour faire ce chemin dans ce grand désert? » A quoi il répondit : « Prenez du pain et de l'eau pour quinze jours, car vous ne trouverez point de nourriture jusqu'à leur pays. »

Cela ayant été ainsi exécuté, l'armée marcha dans le désert pendant quinze jours, sans rien trouver. Il ne leur restait donc que très-peu de provisions; hommes et bêtes commençaient à mourir. Alors le roi ayant fait appeler le guide lui dit : « Où sont tes paroles, par lesquelles tu nous a assuré que nous trouverions nos ennemis? » A quoi le guide répondit : « Je me suis égaré du chemin. » Mais le roi irrité lui fit trancher la tête, et fit publier par tout le camp que celui qui aurait quelque nourriture la partagerait avec son compagnon. Ils mangèrent donc tout ce qu'ils avaient en main, jusqu'à leurs bêtes de somme, et ils marchèrent ainsi encore treize jours par les déserts, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent

(¹) Diverses considérations que font valoir Rennel dans son *Système géographique d'Herodote*, 2e édit., vol. Ier, p. 521, et Morier dans son second Voyage, p. 207, tendent à confirmer ces assertions.

(²) « Kizil Ozein. » (Asher.)

(³) « De la tribu de Lévi. » (Asher.)

(⁴) *Caphar-Tarac*, dénomination dont se sert également Édrisi, et que M. Jaubert traduit par *Turcs infidèles*. Ce sont les Ghouzes ou Gouzes. Hammer établit que deux mille familles de cette race ayant embrassé le mahométisme, en 960, furent appelées *Turcmans* ou *Turc-imans*, c'est-à-dire *croyants* ou *convertis*, tandis que ceux qui étaient restés fidèles à leur ancienne foi furent nommés *Turcs infidèles*.

« Les nomades dont il est fait mention dans ce passage de Benjamin, dit M. d'Ohsson, auteur de l'*Histoire des Mongols*, sont les Gouzes, dont le vrai nom est Ogouzes, peuple turc, alors païen, qui avait émigré, dans le douzième siècle, des contrées au nord de l'Oxus. Il habitait, deux cents ans auparavant, selon le géographe arabe Haoucal, qui florissait à cette époque, le pays de plaines arides qui environne le lac Aral et le Khorassan. Ayant obtenu du souverain du Khorassan la possession d'un district, dans la province de Tokharistan, à l'est de la ville de Balkh, il passa le Djihoun et alla s'y établir.

» La population de ces Turcs-Gouzes était, d'après l'historien persan Mirkhond, d'environ 40 000 familles ou tentes, qui payaient annuellement un tribut de 24 000 moutons à leur suzerain, le sultan Sindjar, de la dynastie des Seldjoucks, qui régnait sur le Khorassan. Mais dans l'année de l'hégire 548 (1158), les Gouzes se révoltèrent et défirent le gouverneur de Balkh. Sindjar marcha contre eux en personne. Le jour du combat, ses troupes prirent la fuite; il fut poursuivi et fait prisonnier. Les Gouzes vainqueurs entrèrent dans la ville de Merv, résidence du sultan, et la saccagèrent; ils marchèrent de là sur Nischabour, qui éprouva le même sort; puis les nomades se répandirent dans tout le Khorassan, qu'ils mirent à feu et à sang, hors la ville de Balkh, trop bien munie pour se laisser prendre. A la suite de cette dévastation, une famine cruelle acheva de désoler le pays. Sindjar, prisonnier, s'évada en 551 (1156), et revint à Merv, où il mourut peu de mois après, en juin 1157.

» En 554 (1159), les Gouzes s'emparèrent une seconde fois de Nischabour; en 556 (1161), ils défirent le roi de Tabaristan. Depuis cette époque il n'est plus question de ces nomades dans l'histoire de Perse, et l'on n'y trouve point qu'ils aient saccagé la ville de Rao, dans le royaume de l'Irac, qui appartenait à une autre branche de la dynastie des Seldjouks. »

aux montagnes de Nisbor (Chasvin), habitées par les Juifs. Les Perses y étant arrivés de jour, ils campèrent dans les jardins et dans les vergers, auprès des fontaines qui sont le long du Gozan. Or, comme c'était la saison des fruits, ils mangeaient et ravageaient tout, sans que personne sortît contre eux; mais ils découvraient sur les montagnes plusieurs villes et tours. Le roi donc ordonna à deux de ses serviteurs d'aller s'informer quelle nation habitait sur ces montagnes, et d'y aller de quelque manière que ce fût, soit sur des bateaux, soit à la nage. Ces hommes y étant allés, trouvèrent un grand pont sur lequel il y avait des tours et une porte fermée, et au bout du pont, de l'autre côté du fleuve, il y avait une grande ville. Ces deux hommes crièrent du pont jusqu'à ce que quelqu'un étant venu, leur demanda : « Que voulez-vous, et à qui appartenez-vous? » Mais ils ne l'entendirent point, jusqu'à ce qu'un trucheman qui savait leur langue étant venu, leur fit la même question. Ils répondirent : « Nous sommes serviteurs du roi de Perse, et nous venons vous demander qui vous êtes, et à qui vous obéissez? » A quoi ceux-ci répondirent : « Nous sommes Juifs, et nous ne sommes soumis à aucun roi ou prince gentil; mais nous avons un prince juif. » Les Persans s'informèrent aussi touchant les Comarins, enfants de Gotz, d'entre les Copher-al-Torchs. Mais les Juifs répondirent : « Ce sont nos alliés; et quiconque cherche à leur faire du mal, nous en fait à nous. » Ces deux hommes s'en étant retournés et ayant fait ce rapport, le roi fut saisi d'une grande terreur. Le lendemain, les Juifs envoyèrent lui livrer bataille. Le roi répondit : « Je ne suis pas venu pour vous faire la guerre, mais seulement aux Copher-al-Torchs, mes ennemis. Que si vous voulez me faire la guerre, je me vengerai en faisant mourir tous les Juifs de mon royaume, car je sais que vous êtes plus forts que moi dans ce pays. Usez plutôt de bonté envers moi; ne me faites pas la guerre, laissez-moi la faire contre les Copher-al-Torchs, mes ennemis, et vendez-moi des vivres autant que moi et mon armée en avons besoin. » Les Juifs, ayant délibéré entre eux, prirent la résolution de complaire au roi de Perse à cause des Juifs qui sont dans son royaume. Il entra donc dans leur pays lui et toute son armée, et s'y arrêta quinze jours, les Juifs lui faisant de grands honneurs.

Cependant ceux-ci envoyèrent en même temps des lettres aux Copher-al-Torchs, leurs confédérés, par lesquelles ils leur donnaient avis de tout ce qui s'était passé. De sorte que tous les habitants de ces déserts se saisirent des passages des montagnes avec une grande armée. Le roi de Perse s'étant mis en marche pour les combattre, ceux-ci, s'étant avancés, lui livrèrent bataille en chemin, et firent un si grand carnage dans l'armée persane que le roi de Perse fut obligé de se sauver avec peu de gens dans son pays.

Or un cavalier d'entre les serviteurs du roi emmena avec lui par ruse un Juif de ce pays, le nommé R. Moïse, dont ce cavalier fit ensuite son esclave lorsqu'il arriva en Perse. Un jour, comme les archers s'exerçaient à tirer de l'arc pour divertir le roi, il ne s'en trouva point de si adroit que R. Moïse. Le roi, l'ayant fait venir, le questionna par un trucheman, sur quoi R. Moïse lui raconta d'abord tout ce qui lui était arrivé, et comme il avait été emporté frauduleusement par ce cavalier. Aussitôt le roi l'anoblit, le fit revêtir d'habits de soie et de fin lin, et lui fit de grands dons. A quoi le roi ajouta : « Si tu veux te convertir et embrasser notre religion, j'userai de gratitude envers toi, je te ferai puissamment riche, et même je t'établirai sur toute ma maison. » A quoi il répondit : « O roi, mon seigneur, c'est ce que je ne puis faire. » Le roi donc le prit et le mit dans la maison de R. Schalom, prince de l'assemblée d'Asbahan (Ispahan), qui lui donna sa fille en mariage. C'est ce R. Moïse lui-même qui m'a raconté cette histoire.

De là je suis retourné [1] à Chuzestan, qui est sur le bord du Tigre, d'où ce fleuve descend et se jette dans la mer des Indes [2], auprès d'une île nommée Nekrokis [3]. Cette île a six journées de circuit. On n'y

[1] M. Asher suppose que ces cinq mots ont été ajoutés par un copiste.

[2] Dans le golfe Persique.

[3] Kish. Il faut décomposer le mot hébreu *Nekrokish* et lire *nikra* (appelée) et *kish*. (Asher.) — (Voy., sur cette île, la relation de NEARQUE, dans notre premier volume, p. 187, et, plus loin, celle de MARCO-POLO.)

Deux auteurs persans, Hamdallah Mastoufi ou Cazvini et Hafis Abru, attribuent la chute de la ville de Siraf, qui était sur le continent, à la prospérité de l'île de Kish sous les souverains Dilémites, dont la dynastie s'éteignit au onzième siècle. Cazvini ajoute qu'au treizième siècle les navires qui venaient de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie relâchaient à Kish, centre d'un commerce très-considérable. L'énumération que fait Benjamin des produits qui se vendaient sur le marché de l'île est exacte et s'accorde avec ce qu'ont écrit à ce sujet Vincent, Renaudot et Stüwe.

Parmi les documents les plus récents sur Kish, on peut recommander aux lecteurs une description du lieutenant Kemptborne, publiée dans le cinquième volume du Journal de la Société anglaise de géographie.

sème point. On n'a qu'une seule fontaine dans toute l'île, et point de rivière; on n'y boit que de l'eau de pluie

Il y vient des marchands des Indes et des îles, qui y séjournent pour le commerce. Les gens de Sinéar, d'Al-Yémen et de Perse y apportent toutes sortes d'habits de soie et de pourpre, du lin de rivière, du chanvre, de la laine, du blé, de l'orge, du millet, de l'avoine, et toutes sortes de vivres et de légumes, dont ils font négoce entre eux, car les Indiens y apportent beaucoup d'aromates. Les habitants de l'île font l'office de facteurs ou courtiers entre eux, et c'est par cela seul qu'ils gagnent leur vie. Il y a cinq cents Juifs.

De là il y a deux journées par mer à Katipha (1), où il y a environ cinq mille Juifs. C'est là qu'on trouve la perle. Le vingt-quatrième jour du mois de *nisan* (2), il tombe une pluie sur l'eau que les huîtres reçoivent, et, après s'être renfermées, elles descendent au fond de la mer; ensuite, au milieu du mois de *tisri* (3), deux hommes descendent au fond avec des cordes, recueillent ces huîtres, les ouvrent, les fendent et en tirent ces pierres (4).

De là il y a sept journées à Oulam (5), où commence le royaume de ceux qui adorent le soleil. Ce sont les enfants de Cush, contemplateurs des astres; ils sont tous noirs, et fidèles dans le commerce. Lorsque les marchands viennent des pays éloignés, et qu'ils entrent dans le port, trois secrétaires du roi viennent et écrivent le nom des marchands, qu'ils présentent au roi. Le roi se charge lui-même de l'argent qu'ils ont laissé à la campagne, sans gardes, sinon qu'il établit un officier ou commis dans une hôtellerie où l'on apporte tout ce qu'on trouve de perdu et d'égaré, de quelque endroit que ce soit Alors le maître de la chose perdue donne des indices qu'elle est à lui, et on la lui rend. Telle est la coutume dans tout le royaume de ce roi.

Depuis Pâques jusqu'au nouvel an, tous les jours de l'été, il y fait une si grande chaleur que, depuis la troisième heure du jour jusqu'au soir, les gens se cachent dans leurs maisons. Le soir ils sortent et allument les flambeaux par toutes les places et les rues, et font leur ouvrage la nuit, ne pouvant le faire le jour, à cause de la chaleur excessive.

C'est dans ce pays que croît le poivre. Ils plantent leurs arbres à la campagne, tout autour de la ville, où chacun connaît son jardin. Ces arbres sont petits, et le poivre est blanc; mais quand ils l'ont cueilli, ils le mettent dans des vases, et ils jettent de l'eau chaude dessus, et le font ainsi sécher au soleil, jusqu'à ce qu'il se durcisse, et alors il devient noir.

On y trouve aussi la cannelle et le gingembre, et plusieurs autres sortes d'aromates.

Les habitants de cette île n'enterrent point leurs morts, mais ils les embaument avec toutes sortes d'aromates, et les mettent sur des bancs qu'ils couvrent de linges. Chaque famille a les siens à part. La chair et les os venant à se sécher, il semble que ce sont des hommes vivants. Chacun reconnaît encore ses ancêtres et toute sa famille depuis un grand nombre d'années.

(1) El-Cathif, en Arabie, chez les Wahabis, sur le bord du golfe Persique.

Ibn-Batouta appelle cette ville Kotaif; il en vante la grandeur, la beauté, et ajoute qu'elle est habitée par des Arabes de la secte Rafiza, très-enthousiastes, exprimant hautement leurs sentiments et ne craignant point ceux des autres.

« Katif, dit Malte-Brun, paraît être l'ancienne Gerr, bâtie en pierre de sel. Les habitants de cette ville subsistent principalement par la pêche des perles. »

« La ville, dit Balbi, est fortifiée et protégée par une citadelle. Le capitaine Sadler ne lui accorde que six cents habitants. C'est la place la plus commerçante de cette partie de l'Arabie. »

(2) Avril.

(3) Octobre.

(4) Voy. la relation des Deux Mahométans, p. 144.

Édrisi dit aussi : « Cette production, d'après le rapport des riverains du golfe Persique, résulte principalement des pluies de février. S'il ne pleut pas dans cette saison, les plongeurs n'en trouvent point de toute l'année. C'est un fait considéré comme incontestable, et dont la réalité ne forme, dans le pays, le sujet d'aucun doute. »

(5) Choulan, aujourd'hui Quilon, 8° 53' lat. nord, sur la côte de Malabar, d'après Ritter. Baratier avait pensé à tort qu'il s'agissait de Ceylan.

Ibn-Batouta aborda trois fois à Quilon dans le cours de son pèlerinage. Plusieurs passages de sa relation confirment ce que va rapporter Benjamin. « Le Malabar, dit-il, est le pays du poivre noir; on condamne à mort celui qui vole une seule noix, ou même un grain de quelque fruit que ce soit : aussi les voleurs sont-ils inconnus dans cette contrée, et ce qui tombe d'un arbre n'est jamais touché par personne, excepté par le propriétaire. »

Ils adorent le soleil [1]; ils ont partout des autels à un demi-mille à la ronde autour de la ville. Le matin, ils courent au devant du soleil, car ils ont dans chaque autel comme une sphère de soleil, faite par art magique, qui se tourne avec grand bruit quand le soleil se lève. Alors chacun, hommes et



Le Lin (²).



Le Gingembre (³).

femmes, ayant un encensoir à la main, encensent le soleil; car telle est leur voie, ou plutôt leur folie.

Dans tout ce pays il y a environ cent Juifs, qui sont aussi noirs que tous les autres habitants. Ces Juifs sont de bonnes gens, observateurs des préceptes. Ils ont la loi et les prophètes, et quelque chose du Talmud et des Constitutions [4]

De là il y a vingt-deux journées aux îles de Cinrag [5]. Les habitants, appelés Dogbüms [6], adorent

(¹) Édrisi dit du roi de Choulan qu'il adore l'idole de Bouddha.

Ibn-Batouta remarque seulement que c'est un infidèle.

L'observation de Beojamin est exacte. Les adorateurs du feu, les guèbres, cherchèrent un refuge au Malabar, où l'on trouvo encore leurs descendants, hommes actifs et intelligents.

(²) Voy. p. 205.

(³) Voy. p. 205.

(⁴) On s'étonne que Benjamin ait omis de parler des Juifs blancs. Il faudrait supposer que leur colonie, qui arriva en effet longtemps après celle des Juifs noirs, ne s'était pas encore établie dans ce pays au temps où notre voyageur visita l'Asie et y recueillit ses renseignements.

Voy. sur ces Juifs noirs et blancs le récit du docteur Claudius Buchanao, *Christian Researches*, Édimbourg, 1812; et Ritter, *Erdkunde*, V, 595 et suiv.

(⁵) « A l'île de Ceylan. » (Asher.)

(⁶) Druses. Benjamin les appelle sans doute ainsi parce qu'il se rappelle la secte de Syrie qui croyait à la métempsycose.

le feu. Il y a parmi eux vingt-trois mille Juifs [1]. Ces Dogbûms ont des prêtres dans tous les lieux où ils ont des temples de leurs idoles. Ces prêtres sont tous de grands magiciens, qui n'ont pas leurs semblables dans toute la terre en toutes sortes de prestiges. Devant l'autel de leur temple il y a une grande fosse, où tous les jours ils allument un grand feu qu'ils appellent *alhuta* (*elahuta*, divinité); ils font passer leurs enfants, ils jettent aussi leurs morts au milieu de ce feu. Il y en a même quelques-uns d'entre les grands du pays qui font vœu de se brûler tout vifs dans le feu. Quand celui qui s'est dévoué dit à ses enfants et à ses autres parents : « Voici, j'ai fait vœu de me jeter tout vivant dans le feu! » tous lui répondent et lui disent : « Oh! que tu es bienheureux! et bien te soit! » Quand le jour du vœu est arrivé, on prépare un grand festin au dévoué, lequel ensuite s'en va, à cheval s'il est riche, ou à pied s'il est pauvre, jusqu'au bord de la fosse, et se jette lui-même au milieu de ce feu pendant que toute la famille chante et danse et joue de la flûte, jusqu'à ce qu'il soit entièrement consumé par le feu.



Le Poivrier [2].

Trois jours après, deux de leurs principaux prêtres viennent dans sa maison et disent à ses enfants : « Mettez tout en ordre dans la maison, car votre père viendra aujourd'hui chez vous pour vous ordonner ce que vous devez faire. »

Alors ils prennent des témoins de cette ville, et voici Satan qui vient sous la figure du mort. Sa femme et ses enfants, lui allant au-devant, lui demandent comment il se trouve dans l'autre monde; à quoi il répond : « Je suis venu auprès de mes compagnons, mais ils ne m'ont point reçu jusqu'à ce que je me sois acquitté de mes dettes envers les enfants de ma maison et mes voisins. » Ensuite il donne des ordres, il distribue ses biens à ses enfants, il ordonne qu'on paye tous ses créanciers, et qu'on fasse pareillement payer tous ses débiteurs. Les témoins écrivent ses ordres; alors il s'en va, et personne ne le voit plus. C'est par de tels mensonges, fraudes et prestiges, que leurs prêtres les confirment dans leur créance. Ils disent même qu'il n'y a point de semblables à eux dans toute la terre.

De là il y a le chemin de quarante jours pour aller à la terre d'Al-Tzin (la Chine) [3], qui est à l'extrémité de l'Orient. Il y en a qui disent que c'est là la route de la mer appelée Nikpha, sur laquelle

[1] « Le roi de cette île, dit Édrisi, a seize vizirs, dont quatre de sa nation, quatre chrétiens, quatre musulmans et *quatre juifs!* Il leur a assigné un lieu où se réunissent les personnes appartenant à ces nations, et où l'on écrit leurs actes judiciaires et leur histoire. Auprès des docteurs de toutes ces sectes (je veux dire des Indiens, des Grecs, des musulmans et des *Juifs*), se réunissent divers individus et grand nombre d'hommes de différentes races, qui apprennent de bonne heure à écrire les actes de leurs prophètes et l'histoire de leurs anciens rois, et qui s'instruisent dans la science des lois, et, en général, des choses qu'ils ignorent. »

[2] Voy. p. 205.

[3] Benjamin de Tudèle paraît être le premier voyageur européen qui ait fait mention de la Chine.

domine la constellation de l'Orion, qui excite souvent un vent si orageux, qu'aucun marinier ne peut se tenir sur le vaisseau à cause de la violence du vent; de sorte que le vent jetant le vaisseau dans cette mer de Nikpha, il ne peut point se tirer de l'endroit où il est; et ainsi les gens y étant arrêtés, y meurent après avoir consumé toutes leurs provisions. Il y périt un grand nombre de vaisseaux de cette manière. Cependant les hommes ont appris l'art de se tirer de ce méchant endroit. On prend avec soi plusieurs peaux de bœuf. Si donc le vent vient à pousser le vaisseau dans la mer glaciale, ou de Nikpha, celui qui veut échapper se met dans une de ces peaux, coud cette peau en dedans de peur que l'eau n'y pénètre, ensuite se jette dans la mer, au milieu de l'eau; alors quelqu'un de ces grands aigles appelés griffons, le voyant et croyant que c'est une bête, descend, le prend et l'emporte sur terre, sur quelque montagne ou vallée, pour dévorer sa proie; alors l'homme enfermé tue promptement l'aigle avec son couteau; ensuite, sortant de sa peau, il marche jusqu'à ce qu'il trouve quelque lieu habité. Plusieurs personnes ont été sauvées de cette manière [1].

De là il y a trois journées à Gingala (Cingala) [2]; quand on y va par mer, il y a quinze journées. Il y a là environ mille Israélites.

De là il y a sept journées, par mer, à Coulan [3]; il n'y a point d'Israélites.

De là il y a douze journées à Zabid (Sebid) [4], où il y a peu de Juifs.

De là il y a huit journées [5] à cette partie des Indes qui est en terre ferme et qu'on appelle Beedan (Aden) [6]; c'est Éden [7] qui est à Telassar [8]. Il y a là de grandes montagnes habitées par plusieurs Israélites qui ne sont soumis à aucun joug des gentils. Ils ont des villes et des tours au sommet des montagnes. Ils descendent dans le pays de Hammaatom (Ma'atoum, Hamamel), appelé Libye [9], qui est sous la domination des Iduméens; ce sont les Libyens qui habitent la Libye. Les Juifs leur font la guerre, et après les avoir pillés et remporté un grand butin, ils remontent sur leurs montagnes, et personne ne peut les attaquer. Il vient plusieurs de ces Juifs d'Aden en Perse et en Égypte.

De là à la terre d'Asvan [10] il y a vingt journées par le désert de Saba (Seba), le long du fleuve Phison (Nil), qui vient du pays de Cush [11], dont les habitants ont un roi nommé Sultan-al-Chabasch. Une partie des habitants de ce pays vivent comme des bêtes; ils mangent l'herbe qui croît sur le bord du Phison; ils vont tout nus à la campagne [12].

Leur climat est très-chaud. Lorsque les gens d'Asvan vont pour piller et faire du butin, ils prennent avec eux du pain, du blé, des raisins secs et des figues; ils les jettent à leurs ennemis, lesquels venant pour les prendre et les manger, ceux-ci se jettent sur eux, les emmènent captifs et les vendent ensuite

(1) Cette tradition est très-ancienne, et peut-être fondée sur quelques faits analogues à celui que représente notre gravure, p. 209.

(2) On a vu que, d'après la relation des DEUX MAHOMETANS, l'opinion commune était que les Chinois avaient peuplé une partie de cette île (Ceylan), et que le nom de *Chingola*, *Chingala* ou *Singhala*, vient d'une colonie chinoise établie à la pointe de Gale par quelques Chinois que la tempête y avait portés.

Daratier, dans une longue note sur ce passage, a cherché à prouver que Benjamin de Tudèle avait visité les îles Gangarides, à l'embouchure du Gange.

(3) Ritter croit que ce peut être l'île de Socotra, à l'entrée du golfe Persique.

(4) « Sebid, dit Édrisi, est grande, très-peuplée, très-opulente; il y a un grand concours d'étrangers et de marchands de l'Hedjaz, de l'Abyssinie et de l'Égypte supérieure, qui y arrivent par les bâtiments de Djidda. Les Abyssins y amènent des esclaves. On en exporte diverses espèces d'aromates de l'Inde, diverses marchandises chinoises et autres. Cette ville est située sur les bords d'une petite rivière, à 132 milles de Sanara. »

(5) En traversant la mer Rouge, ou mer de Hind.

(6) L'Inde moyenne ou continentale, c'est-à-dire l'Abyssinie, et peut-être l'Arabie jusqu'au golfe Persique. (Voy. plus loin la relation et la carte de MARCO-POLO.)

(7) Adel?

(8) « Renseignement biblique confus et déplacé; cet Éden et ce Telassar étaient du pays d'Azam, Syrie du temps du roi David. » (Lelewel.)

(9) « L'Afrikia des Arabes. » (Lelewel.)

(10) Assouan, Syène.

(11) « Du pays des noirs. » (Asher.) — L'Abyssinie.

(12) Dans la Nubie, dit Massoudi, dans la partie supérieure de l'Abyssinie, près des sources du Nil, on trouve une espèce de singes que l'on appelle *nubiens*. Ils sont de petite taille et d'une couleur noire peu foncée, comme le teint des Nubiens. C'est cette espèce de singes que les bateleurs mènent avec eux.

en Égypte et dans les autres royaumes voisins. Ce sont là ces esclaves noirs de la postérité de Cham.

D'Asvan à Chelvan (Chaluah) (¹) il y a douze journées. Il y a là environ trois cents Juifs. De Chelvan on va avec les caravanes, le chemin de cinquante journées, par le désert appelé Al-Tsahra (Sahara),



Albatros poursuivant un homme qui nage. — D'après André Keppel (*A Visit to the indian archipelago*, 1853).

à la ville ou province appelée Zuila (Zavila) (²), qui est Chavila dans la terre de Gana. Il y a dans ces déserts des montagnes de sable, de sorte que lorsqu'il s'élève un grand vent, le sable couvre et suffoque les caravanes. Ceux qui en échappent apportent avec eux du fer, du cuivre, du sel et toutes sortes de fruits et de légumes. C'est de là aussi qu'on apporte l'or et les pierres précieuses. Ce pays est dans la terre de Cusch, appelée Al-Chabasch, du côté de l'occident (³).

(¹) Holvan, « bourg à l'orient du Nil, à deux parasanges de Fostat. » (Aboulféda.)

(²) Zavila. « On y compte beaucoup de négociants riches et intelligents, dit Édrisi ; leurs connaissances commerciales sont très-étendues, et leur régularité dans les affaires est au-dessus de tout éloge.

De Zuila, les caravanes s'avançaient au sud vers Gana, dans l'intérieur de l'Afrique.

« La cité qui porte ce nom, dit Ibn-al-Ouardi, est une des plus grandes du pays des noirs. Tous les marchands des autres contrées s'y rendent pour y avoir de l'or, que l'on trouve sur la terre. On y porte des figues, du sel, du cuivre, de Iouada, et on n'en retire que de l'or. »

(³) « Il est clair qu'étant en Égypte, Benjamin a rencontré les Israélites de Bedja, les marchands venant du fond de Magreb ; mais en relatant ce qu'ils lui ont dit il s'embrouille, et enveloppe leurs renseignements dans ses explications bibliques. Ainsi biblisant, il donne une excessive extension à Habesch, parce qu'il pense que c'est Kousch ; Havila et Kousch étant Soudan, où est Gana, il en résulte que Habesch s'étend du côté de l'occident. » (Lelewel.)

De Chelvan il y a treize journées à la ville de Kous ([1]), qui est le commencement de l'Égypte. Il y a là environ trente mille Juifs.

A cinq journées de là est Phium ([2]), autrefois Pithom, où il y a environ vingt Juifs. On y voit encore des restes des anciens édifices bâtis par nos pères.

A quatre journées de là est Misraïm la grande ville ([3]), située sur le bord du Nil ou Al-Nil. Il y a là environ deux mille Juifs et deux synagogues ([4]), l'une des Juifs de la terre d'Israël appelés Al-Schamiin, l'autre des Juifs de Babylone appelés Al-Iraekun. Ces deux sortes de Juifs diffèrent dans la division ordinaire des sections ou des *parashiot* et des *sedarim* de la loi; car les Babyloniens ont coutume de lire toutes les semaines une *parasha* ou section de la loi, comme l'on fait dans toute l'Espagne; de sorte que chaque année ils achèvent la lecture de la loi. Mais ceux de la terre d'Israël ne font pas ainsi; car, partageant chaque *parasha* (ou section) en *sedarim* ou (trois parties), ils n'achèvent la lecture de la loi qu'au bout de trois ans. C'est une coutume établie parmi eux de se joindre et de prier tous ensemble pour célébrer le jour de la réjouissance de la loi ([5]) et le jour auquel la loi fut donnée ([6]). Entre eux est R. Nathanaël, le prince des princes, chef du conseil et de toutes les assemblées d'Égypte; c'est lui qui établit les rabbins et les chantres. Il est aussi ministre du grand roi qui réside dans le palais de Tsohan ([7]), qui est une ville du pays d'Égypte dont a été émir-al-mumnin Ali, fils d'Abitaleb; tous ses sujets sont appelés rebelles ([8]), parce qu'ils se sont révoltés contre l'émir-al-mumnin Al-Abassite, qui réside à Bagdad. Il y a une inimitié perpétuelle entre eux. Celui qui réside en Égypte a établi son trône à Tsohan, parce que cet endroit lui a paru fort agréable ([9]). Ils ne se montrent au public que deux fois l'année, la première fois au temps de leur fête, et la seconde fois quand le Nil déborde ([10]). Tsohan est environnée

([1]) « C'est, dit Aboulféda, le premier endroit où s'arrêtent les caravanes qui viennent des mers de l'Inde, de l'Abyssinie, de l'Yémen et du Hedjaz, en traversant le désert d'Aïdah. Kous renferme un grand nombre de fondeuks, de maisons particulières, de bains, de colléges, de jardins, de vergers, de potagers. Sa population se compose d'artisans de toute espèce, de marchands, de savants et de riches propriétaires. »

([2]) Fajuhm, Faioum; mais cette ville est à plus de huit journées de Kous.

([3]) *Naisz-al-Atik*, ou *Fostat*, Memphis, le Caire.

([4]) « Vers la fin du troisième volume de la *Description de l'Égypte*, par Makrisi, se trouvent quatre chapitres sous les titres suivants : 1° Des synagogues des Juifs; 2° De l'ère des Juifs et de leurs fêtes; 3° Des opinions et de la croyance primitive des Juifs, et de quelle manière il est survenu parmi eux des changements; 4° Des différentes sectes qui partagent aujourd'hui les Juifs. Dans le premier de ces chapitres, il est dit que les Juifs ont un grand nombre de *kenisset* en Égypte, et l'on observe que *kenisset* est un mot hébraïque signifiant « lieu où l'on s'assemble pour la prière. » L'auteur fait mention de plusieurs de ces synagogues. Dans l'article *Kenisset Demouh*, il rapporte la vie de Moïse, et dans celui de *Kenisset Djaoudjer* se trouve la vie du prophète Élie. » (D'Ohsson.)

([5]) On célébrait cette fête le dernier jour de la fête des Tabernacles. (*Deut.*, XVI, 13, 15.)

([6]) Avec la fête des Semaines. (*Deut.*, XVI, 9.)

([7]) « Tso'an, dans la ville de Mitzraïm, qui est la métropole de ces Arabes. » (Asher.)

« Benjamin de Tudèle, dit Niebuhr, appelle Tsohan le château situé entre la ville et la montagne de Mokattam, sur un rocher séparé de cette montagne, et il semble par conséquent que les Juifs d'Égypte, du temps de Benjamin, aient cru que la ville de Zoan, dont il est fait mention dans l'Écriture sainte, avait été située dans cet endroit. »

([8]) « Quoique de même foi que les califes de Bagdad, la diversité des sentiments mit une telle haine entre ces deux princes que, dans les prières publiques, on prononçait à Bagdad l'anathème contre les califes d'Égypte, pendant qu'au Caire on faisait la même cérémonie contre ceux de Bagdad. » (De Guignes.)

([9]) Il paraît évident par ces passage que Benjamin visita l'Égypte avant 1171. Adhed, le dernier des califes de la dynastie fatimite, mourut cette année même, et depuis quelque temps son autorité avait été à peu près anéantie par les conquêtes de Noureddin. Le nom de calife de Bagdad fut substitué à celui d'Adhed dans le service public; ce fut le neveu de Noureddin, le célèbre Saladin, qui en donna l'ordre.

([10]) « Item, il y a au Kaire, droit devant Babillonne, emmy la rivière, une illette petite très-bien habitée, fremée autour de maysons, où il y a une mayson basse fondée en l'eaue, en laquelle il y a un piller de marbre où l'eaue de la rivière vient frapper. Lequel est ensignie de plusieurs enseignes de traits qui sont pans, piez et pickes, et par che piller cognoist-on aus dittes enseignes quand la rivière croist et quantes pous ou quantes paumes, quans piez ou quantes pickes chascune nuit est crute. Et y a un propre maistre pour ce cognoistre, aux gaiges du soudan, qui va crier parmi le Kaire le cruchon de l'eaue pour resioir le peuple.

» Item, quand elle vient à xvj pickes de haut andit pillier, le peuple du Kaire fait joie, et monte le soudan sur une gallée ache ordonnée, et va lui-meismes retaillier et ouvrir la bouche d'un grant fossez fait à la main qui part de la rivière et passe parmi Babilonne, et lors par là sespart leaue du Nil par plusieurs petis bras et fossez parmi le Kaire es jardins et ou pays autour. » (Rapport de messire Guillebert de Lannoy, chevalier, *Sur les visitations de plusieurs villes, pors et rivieres*

d'une muraille, mais non point Misraïm, celle-ci étant arrosée d'un côté par le Nil. Misraïm est une grande ville ornée de places et de boutiques ([1]); il y a plusieurs riches Juifs.



Vue des campagnes d'Égypte inondées par le Nil.

Il n'y pleut point, et l'on n'y a jamais vu ni neige, ni glace. C'est un pays fort chaud.

Le fleuve déborde tous les ans une fois ([2]), au mois d'*élul*, couvre tout le pays et l'arrose dans une

par lui faittes. Manuscrit du commencement du quinzième siècle, conservé à la Bibliothèque bodléienne d'Oxford, et publié dans le vingt et unième volume de l'*Archæologia.)*

Messire Guillebert de Launoy avait été envoyé en Syrie et en Égypte par Henri V d'Angleterre.

([1]) Voici ce que Makrisi rapporte sur la ville de Fosttatt, à la fin du premier volume de sa *Description de l'Égypte :*

« Selon El-Djerheri, auteur d'un dictionnaire arabe très-estimé, El-Fosttatt est une tente faite de poil; le même dit que Fosttatt est la capitale de l'Égypte.

» Sachez que le Fosttatt d'Égypte fut fondé après la conquête de l'Égypte par les musulmans, et devint sa capitale. Ce pays était antérieurement au pouvoir des Roums et des Cophtes. Après la fondation de Fosttatt par les musulmans, le siége du gouvernement y fut transféré d'Alexandrie, qui avait été pendant plus de neuf cents ans la capitale de l'Égypte. Dès lors El-Fosttatt fut la résidence des gouverneurs de ce pays, et continua à l'être jusqu'à ce que, dans le voisinage de cette ville, eût été bâtie El-Asker, qui devint le lieu ordinaire de leur séjour. Néanmoins, quelques-uns d'entre eux demeuraient souvent à Fosttatt. Mais lorsque l'émir Aboul-Abbas-Ahmed, fils de Touloun, eut fondé El-Cattaï, près d'El-Asker, il y fit sa résidence, et ses successeurs, jusqu'au dernier des Toulonides, suivirent son exemple. Après eux, les gouverneurs de l'Égypte résidèrent à El-Asker jusqu'à l'invasion du pays par l'arrivée de Moïzz-li-Din-Illahi le Fatimite, sous les ordres de son chancelier Djerher-el-Caïd. Djerher bâtit El-Cahiret (le Caire), et y demeura avec ses troupes. Moïzz, à son arrivée, habita son palais dans le Caire, et cette ville fut la résidence des califes. Mais Fosttatt n'en devint pas moins si florissante, que pour la quantité de ses édifices et le nombre de ses habitants aucune autre ville du monde ne pouvait lui être comparée, hors Bagdad. Elle conserva cet état de prospérité jusqu'à l'invasion des Francs. Lorsque Méri (Amaury, Amalrich), roi des Francs, eut posé son camp sur les bords du petit lac de Habesch (non loin du Caire), le vizir Shaver, jugeant qu'il ne pourrait pas défendre à la fois les deux villes de Fosttatt et du Caire, ordonna aux habitants de la première de l'évacuer, et de s'enfermer dans la seconde pour s'y mettre en sûreté contre les Francs. Le Caire était alors une ville très-forte et bien défendue, en sorte que les habitants de Fosttatt obéirent sans grande répugnance, et passèrent tous au Caire. Shaver fit mettre le feu à Fosttatt, et dans l'espace de cinquante et quelques jours, cette ville fut en grande partie consumée. Lorsque Méri se fut retiré, et que Shircouh se fut emparé du vizirat, les habitants retournèrent à Fosttatt; mais cette ville ne put jamais se relever de ses ruines. Cependant elle est encore appelée de nos jours cité de l'Égypte (c'est le vieux Caire). »

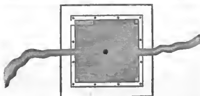
([2]) « En Égypte, dit de Sacy, on donne au Nil le nom de mer; en sorte que quand on veut désigner réellement la mer, soit la Méditerranée, soit le golfe Arabique, on y ajoute l'épithète *salée*. » La même appellation est employée dans la Bible.

étendue de quinze jours de chemin; les eaux restent sur la terre pendant les mois d'*élul* (¹) et de *tisri* (²) pour l'arroser et pour l'humecter. Il y a une colonne de marbre devant une certaine île, au milieu de



Statue romaine du Nil indiquant la hauteur ordinaire du fleuve (³).

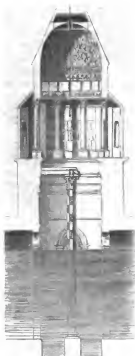




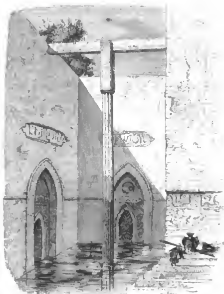
Vue et plan du Nilomètre, dans l'île de Rhodes, au Caire. — D'après une ancienne aquarelle conservée au cabinet des estampes.

(¹) Août.
(²) Septembre.
(³) La hauteur ordinaire de seize piques du Nil est marquée par les seize enfants qui entourent la statue du Nil.

l'eau, élevée avec beaucoup d'art, de douze coudées au-dessus de l'eau. Lors donc que le fleuve déborde et qu'il couvre la colonne, les habitants connaissent par là que l'inondation a couvert la terre l'étendue



Coupe du Nilomètre, au vieux Caire. — D'après Narden (¹).



Le Nilomètre dans l'île de Rhodes, au Caire (²). — D'après Roberts.

de quinze jours de chemin; mais s'il ne va que jusqu'à la moitié de la colonne, il ne couvre aussi que la moitié du pays. Il y a un homme qui mesure tous les jours la colonne, et ensuite crie à Tsohan et à Misraïm : « Rendez grâces à Dieu, car le fleuve est monté à une telle et telle hauteur. » C'est ainsi qu'il mesure et qu'il crie tous les jours. Si le fleuve couvre toute la colonne, c'est signe qu'il y aura grande fertilité dans toute l'Égypte, car le fleuve croît peu à peu, jusqu'à ce qu'il ait couvert le pays jusqu'au bout, durant le chemin de quinze journées. Alors quiconque a des champs loue des ouvriers qui lui creusent une grande fosse dans son champ (³), dans laquelle les poissons entrent à mesure que l'eau

(¹) *Voyage d'Égypte et de Nubie*, 2 vol. grand in-folio; Copenhague, 1752 à 1755.

(²) Cette colonne est dans les dépendances d'un bâtiment qui sert aujourd'hui de poudrière. M. Roberts n'est parvenu à la dessiner qu'en s'exposant au coup de fusil de la sentinelle.

(³) « On fermait, observe Abdallatif, les ouvertures pratiquées dans les chaussées, et les arches des ponts, au moment où le Nil avait cessé de croître, afin d'empêcher les eaux de se retirer vers le fleuve, et de les forcer de s'accumuler du côté voisin des terres. Alors on plaçait des filets, et on laissait l'eau prendre son cours. Le poisson, entraîné par le courant de l'eau, arrivait aux filets, qui l'empêchaient d'aller plus loin et de redescendre avec l'eau; il s'amassait donc dans les filets. On le tirait ensuite à terre, on le déposait sur des tapis, on le salait et on le mettait dans des vases, et lorsqu'il était suffisamment fait, on le vendait sous le nom de *salaisons* et de *sir*. On ne préparait ainsi que le poisson qui était de la taille du doigt et au-dessous. Cette même espèce, quand elle est fraîche, se nomme *absaria*; on la mange rôtie et frite. »

croît, et où ils restent ensuite à mesure que l'eau décroît. Alors les propriétaires des champs les prennent et les mangent, ou les vendent aux marchands, qui les salent et les portent partout. Ces poissons sont extrêmement gras; les grands mêmes du pays se servent de cette graisse pour leurs chandelles ou lampes. Si quelqu'un mange trop de ces poissons, il n'a qu'à boire de l'eau du fleuve; il n'en aura aucun mal, car cette eau lui sert de remède.

Au reste, si l'on demande aux Égyptiens pourquoi le fleuve monte ainsi, ils répondent que cela vient des pluies abondantes qui tombent plus haut, dans le pays d'Al-Habas, ou Havila, lesquelles enflent le Nil et le font ainsi déborder. Lorsque le fleuve ne déborde point, ils ne sèment point aussi, et alors il y a une grande disette par tout le pays. Ils sèment au mois de *marhesvan* ou octobre, après que le fleuve est rentré dans ses bornes. Ils moissonnent l'orge au mois d'*adar* ou février, et le froment au mois de *nisan* ou mars. En ce mois de *nisan* ils abondent en cerises, en noix, en concombres, en courges, en pois, en fèves, en galbanous, en pois chiches, et en toutes sortes d'herbages, comme en pourpier, en asperges, en baume, en laitues, en coriandre, en chicorée, en choux et en raisins; en un mot, la terre abonde en toutes sortes de biens. Leurs jardins et leurs vergers sont arrosés tant par des canaux que par les eaux du fleuve.

Ce fleuve, après avoir arrosé la ville de Misraïm, se divise en quatre branches (¹) : la première va à Damiette, autrefois Caphtor, et s'y jette dans la mer; la seconde à la ville de Raschid, près d'Alexandrie, et s'y jette pareillement dans la mer; la troisième s'en va par le chemin d'Asmon (Ashmoun), cette grande ville qui est sur les confins d'Égypte, etc. (²). Tout du long de ces quatre branches, de côté et d'autre, il y a des villes, des bourgs et des villages où l'on peut aller par terre et par eau; il n'y a pas de pays au monde si peuplé que celui-ci, qui est d'ailleurs très-vaste et abondant en toutes sortes de biens (³).

De la nouvelle Misraïm à la vieille il y a deux parasanges. Cette dernière est ruinée. On y voit pourtant encore aujourd'hui les vestiges des anciennes murailles et des maisons, comme aussi plusieurs greniers de Joseph. Il y a là aussi une colonne ou pyramide faite par art magique qui n'a pas de pareille en aucun endroit du monde. Ces greniers, au reste, sont d'une structure très-solide, bâtis avec de la chaux et des briques. Hors de la ville est l'ancienne synagogue de Moïse, notre maître, qui repose en paix (⁴). Il y a là un vieillard qui en est le gouverneur et le diacre; c'est un disciple des sages qu'on appelle Al-Scheck-Albounetzar. Misraïm la déserte a le chemin de trois milles.

(¹) Édrisi admet la même division, et appelle *canaux* deux des branches.

(²) Benjamin omet la quatrième.

(³) « Cette contrée est tellement peuplée, que les villes ne sont distantes entre elles que d'une journée ou de deux au plus, et que les villages s'y touchent, pour ainsi dire, de tous côtés, et sur les deux rives du fleuve. Sur ses divers canaux on voit de toutes parts des villes florissantes et des bourgs très-peuplés. » (Édrisi.)

(⁴) « Moïse, dit Abdallatif, faisait sa demeure dans un village du territoire de Djizeh peu éloigné de la capitale, et qui se nommait Dimouh. Les Juifs y ont aujourd'hui une synagogue. Les ruines de Memphis occupent actuellement une demi-journée de chemin en tout sens. »

Dimouh est une dénomination commune à plusieurs lieux en Égypte. Il y a trois villages de ce nom dans le Paygoun; celui dont il est question ici appartient au territoire de Djizeh, et il en est fait mention dans les cadastres de l'Égypte.

Makrisi, dans le chapitre de sa Description historique et topographique de l'Égypte et du Caire, intitulé : *Des synagogues des Juifs*, dit :

« Du nombre des synagogues qu'ont les Juifs en Égypte est celle de Dimouh, à Djizeh. C'est le principal objet de la vénération des Juifs en Égypte; car ils croient tous, sans hésiter, que ce lieu est celui où Moïse, fils d'Amran, faisait sa demeure, à l'époque où il rapportait à Pharaon les ordres qu'il recevait de Dieu, pour les lui annoncer, pendant tout le temps de son séjour en Égypte, depuis son retour du pays de Madian jusqu'à l'instant où il sortit d'Égypte avec les enfants d'Israël. Les Juifs disent aussi que l'édifice que l'on voit aujourd'hui à Dimouh fut bâti quarante ans après la dernière destruction de Jérusalem par Titus, plus de cinq cents ans avant l'islamisme. Dans cette synagogue est un arbre de *rizlaght* d'une grandeur immense. Les Juifs ne doutent aucunement que cet arbre ne soit du temps de Moïse; ils disent que ce prophète ayant planté son bâton en cet endroit, Dieu fit naître de ce bâton cet arbre; qu'il demeura dans toute sa beauté, couvert de branches vertes, avec un tronc égal, épais et parfaitement droit, qui s'élevait vers le ciel, jusqu'au temps où Mélik-al-Aschraf Schaban, fils de Hosein, bâtit au-dessous de la citadelle le collége qui porte son nom. Ce prince, à qui l'on avait vanté la beauté de cet arbre, donna ordre qu'on le coupât pour le faire servir à la construction de cet édifice. Lorsqu'on vint le lendemain pour exécuter l'ordre du prince, on trouva que l'arbre était devenu tortu, s'était courbé, et n'avait plus qu'un aspect affreux. On le laissa donc, et il demeura en cet état pendant un assez long espace de temps. Ensuite, il arriva

De là il y a huit parasanges ([1]) à la terre de Goscen (Goshen, Gizeh), qui est Bolsir-Salbis, grande ville où il y a trois mille Juifs.

De là il y a une demi-journée à Iskaal-Lein-al-Sames (Iskiil-Ain-al-Schems) ([2]), ou Ramesès, maintenant déserte; on y voit des restes des édifices bâtis par nos pères, et des espèces de tours bâties en briques.

De là il y a une journée à Albubieg ([3]), où il y a environ deux cents Juifs.

A une demi-journée de là est Mansiphta ([4]), où sont deux cents Juifs.

De Mansiphta, en quatre parasanges, on vient à Remira ([5]), où on trouve sept cents Juifs.

De là il y a cinq journées à Lemachla ([6]), où il y a cinq cents Juifs.

A deux journées de là est Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand, qui l'a appelée de son nom ([7]), et ornée de très-beaux et de très-forts édifices; les maisons, les palais, les murailles, tout y est très-proprement bâti.

Hors de la ville est l'École d'Aristote, précepteur d'Alexandre, qui est un grand et bel édifice orné de colonnes de marbre entre chaque école. Il y a environ vingt de ces écoles où l'on venait de tous les endroits du monde pour entendre la sagesse du philosophe Aristote ([8]).

Cette ville est bâtie sur un lieu élevé, mais sa partie basse est convexe, bâtie sur des voûtes ([9]); ses places et ses rues sont très-fréquentées, et si longues qu'on n'en voit pas le bout. Une d'entre elles a un mille de long, depuis la porte de Raschid jusqu'à la porte de la mer. C'est là, c'est-à-dire vers le port, qu'Alexandre a construit une digue qui s'étend à un mille de long dans la mer, sur laquelle il a bâti une haute tour appelée Hamegarah, et en arabe *Megar Alexandria* ([10]). Au sommet de cette tour il avait

qu'un Juif se rendit coupable d'un (acte défendu) sous cet arbre. Dès ce moment ses branches s'inclinèrent vers la terre, ses feuilles tombèrent, et il sécha, en sorte qu'il n'y resta pas une seule feuille verte. C'est en cet état qu'on le voit encore aujourd'hui. En un certain jour de l'année les Juifs viennent en pèlerinage, avec toute leur famille, à cette synagogue; ce jour-là est celui de la promulgation de la loi, au mois de *sirvan*; cela leur tient lieu de l'obligation où ils étaient d'aller à Jérusalem. »

Benjamin de Tudèle désigne d'une manière peu exacte l'emplacement de cette synagogue.

([1]) Distance excessive. La distance réelle excède à peine une parasange.

([2]) « *Ain-Schams* (source du soleil) est ainsi appelée de l'ancienne Héliopolis des Grecs, dont les ruines se font voir près de Matarieh; de façon que Benjamin, avec les autres, a pu supposer, parmi les édifices bâtis par les Israélites, des édifices de Ramesès, et qualifier la ville de ce nom. Les tours de briques sont appelées *aiguilles de Pharaon* par les Arabes. Quant à Izkal, je ferai observer qu'Ibn-al-Ouardi parle d'une grande ville, Kalioub, située à l'occident d'Ain-Schems. Elle comptait 1 700 jardins, et il n'en reste que peu et son nom célèbre. Peut-être cette Kal voisine, parvenue à un haut degré de puissance et de grandeur, a-t-elle fourni à Benjamin l'appellation de Izkal. » (Lelewel.)

([3]) Albutidj, Aboutieg, Boutig, située, d'après Aboulféda, sur le bord oriental du Nil, à peu de distance d'Osion.

([4]) Sephita, Ziftа, port situé à l'extrémité supérieure de l'île où le Nil se partage en deux branches, vis-à-vis Sautout ou Chamout.

([5]) Damira, petite ville située sur la rive occidentale du canal, où l'on fabrique de jolies étoffes appelées *shoroubes*, destinées à l'exportation, et où se fait beaucoup de commerce.

([6]) « Il y a en Égypte une centaine de mahalats (habitations), dit Aboulféda. Aucune de celles de la basse Égypte n'a besoin de cinq journées pour arriver de Damira; plusieurs de ces mahalats se trouvent à la distance de deux journées d'Alexandrie. Du temps d'Aboulféda, la plus renommée était Mahalat-Dakla, aujourd'hui c'est Mahalat-al-Kebir, située presque sous les murs de Damira. Dans cette abondance d'habitations égyptiennes, je pense que Mahalat-Meleh, située sur le bras du Nil de Rosette, en suivant le chemin vers Alexandrie, est préférable à toutes les autres. Mais, en ce cas, il faut absolument corriger les cinq journées du texte en huit parasanges. A la suite sont les deux (petites) journées jusqu'à Alexandrie. » (Lelewel.)

([7]) « Quant à Alexandrie, dit Édrisi, c'est une ville bâtie par Alexandre, qui lui donna son nom. » — « Alexandre, fils de Philippe, étant monté sur le trône, et étant venu en Égypte, il y bâtit la ville d'Alexandrie. » (Makrisi, cité par de Sacy.) — M. Langlès dit, au contraire : « Malgré l'opinion, généralement adoptée, qui attribue la fondation de cette ville au conquérant dont elle porte aujourd'hui le nom, je n'hésite pas à lui contester le titre de fondateur. »

([8]) « Je pense, dit Abdallatif, que cet édifice était le portique où enseignait Aristote, et après lui ses disciples, et que c'était là l'Académie que fit construire Alexandre quand il bâtit cette ville, et où était placée la bibliothèque que brûla Amrou-ben-Alâs, avec la permission d'Omar. »

([9]) Édrisi dit : « Les eaux du Nil, qui coulent à l'occident de cette ville, passent par des aqueducs au-dessous des maisons. »

([10]) Voy., plus haut, la relation d'ARCULPHE, p. 64.

« La petite tour située à l'entrée du port d'Alexandrie n'offre plus aucun vestige du monument dont elle a conservé le

fait un certain miroir de verre, d'où l'on pouvait voir cinquante journées d'éloignement tous les vaisseaux qui venaient de la Grèce ou de l'Occident pour faire la guerre ou pour nuire autrement à la ville; de sorte que, par ce moyen, ils étaient avertis de se tenir sur leurs gardes. Cela dura ainsi longtemps après la mort d'Alexandre. Mais un jour il vint un vaisseau de la Grèce commandé par un capitaine grec, très-habile en toutes sortes de sciences, qui s'appelait Sodoras [1]. Les Grecs étaient alors sous la domination des Égyptiens. Ce capitaine apportait au roi un très-beau présent en or, en argent et en habits de soie. Il jeta l'ancre devant le miroir, selon la coutume de tous les marchands qui s'y arrêtaient. Or l'officier qui gardait cette tour de lumière allait manger tous les jours avec ses gens chez le capitaine du vaisseau, de sorte que celui-ci ayant gagné les bonnes grâces du commandant de la tour, il allait et venait tous les jours librement chez lui. Un jour le capitaine régala le commandant et l'enivra tellement, lui et ses gens, qu'ils se mirent tous à dormir. Alors le capitaine et ses gens, se levant de nuit, cassèrent le miroir, et s'en allèrent cette même nuit. Depuis ce temps-là, les Iduméens ont commencé à y venir avec des barques et de gros vaisseaux, et ont enlevé aux Égyptiens les grandes îles de Crète et de Chypre, qui sont jusqu'à présent sous la domination des Grecs, les Égyptiens n'ayant pu encore se relever, ni se soutenir contre les Grecs.

Cette tour de lumière sert encore jusqu'à présent de signal à tous ceux qui naviguent à Alexandrie [2], car on la découvre à cent milles de là, jour et nuit, par le moyen d'un grand flambeau allumé qui, paraissant de loin aux mariniers, cette clarté leur sert de guide.

nom. Malgré la diversité d'opinion des auteurs arabes, grecs et latins, touchant la fondation du phare; malgré les contes hyperboliques auxquels il a donné lieu, on ne peut douter qu'il n'ait existé, et qu'il ne méritât même une place parmi les merveilles du monde. Le voile impénétrable qui nous en dérobe l'origine m'autorise en quelque sorte à croire que sa fondation a dû suivre de près, peut-être même précéder celle de Rayoudah; car il est difficile de décider si le phare a été construit pour la sûreté de la ville, ou pour celle des vaisseaux. Néanmoins, il remplissait ce double objet par le moyen des feux qu'on y entretenait pendant la nuit, et d'un miroir ou espèce de télescope placé au-dessus d'un dôme qui couronnait son sommet. Les merveilles que l'on raconte touchant ce miroir pourraient inspirer des doutes fort plausibles sur son existence, si l'on ne connaissait l'époque de sa destruction et de celle du phare. En outre, les observations des astronomes arabes et la description de leurs instruments ne permettent pas de douter qu'ils ne fissent usage de verres ou lunettes à longue-vue, à travers lesquelles on regardait les objets ou qui réfléchissaient de très-loin, comme le miroir dont il s'agit. Si l'on en croit les Arabes, le fameux observatoire d'Alexandrie était placé dans le phare. Ce miroir avait cinq palmes (environ 3 pieds 9 pouces) de diamètre. Certains auteurs disent qu'il était de cristal, d'acier de la Chine poli, ou de différents métaux fondus ensemble; suivant d'autres, des vedettes munies d'une cloche et placées auprès de ce miroir, y découvraient les vaisseaux en haute mer et les signalaient aux habitants de la ville. En temps de guerre, ceux-ci pouvaient se mettre sur la défensive, et ne craignaient point d'être surpris. Ce miroir paraît avoir longtemps résisté aux différents échecs que le phare éprouva.

» El-Ouâlyd-ben-Abdoul-Melek-ben-Merouân, le sixième calife des Ommyades, vécut dans une guerre continuelle avec les empereurs grecs. L'un d'eux, connaissant l'avidité et la stupidité crédule d'El-Ouâlyd, voulut en profiter pour détruire un monument qui contribuait à la sûreté de la principale ville de l'Égypte. Il chargea de cette opération importante un de ses favoris, plein d'adresse, à qui il donna des instructions particulières. Ce personnage aborda en Syrie comme un favori disgracié que son souverain irrité voulait faire périr. Il accompagna cette imposture de détails également controuvés et capables cependant de lui attirer la confiance du calife; enfin il poussa la fourberie jusqu'à embrasser l'islamisme en présence d'El-Ouâlyd. Pour se rendre encore plus agréable, il lui annonça des trésors cachés à Damas et autres lieux de la Syrie, lesquels étaient indiqués et représentés dans un livre qu'il avait apporté avec lui. Les richesses et les bijoux qu'El-Ouâlyd trouva en effet dans ces trésors exaltèrent son imagination et ne firent qu'exciter son avidité. Le Grec sut adroitement profiter de ces dispositions pour lui insinuer que, sous le phare d'Alexandrie, on trouverait des richesses entassées par Alexandre, qui en avait hérité de Chédâd, fils d'A'âd, et d'autres rois d'Égypte. Le prince des fidèles, séduit par ces récits, résolut de faire des fouilles, et chargea son nouveau favori de les diriger. Il le mit à la tête d'un certain nombre d'ouvriers. Leurs travaux avancèrent rapidement; la moitié du phare fut bientôt démolie, et le miroir enlevé. Cet événement causa la plus vive indignation, et l'on s'aperçut alors de l'insigne fourberie du Grec; mais dès que celui-ci se vit découvert et sut que le calife était instruit de ce qui venait d'arriver, ayant d'ailleurs rempli ses projets, il s'enfuit pendant la nuit sur un bâtiment qu'il avait fait préparer. » (Voy. l'édition du voyage par Norden, *Voyage III*, p. 162, édit. de Langlès.)

« Cet édifice, dit Édrisi, en parlant du phare d'Alexandrie, est singulièrement remarquable, tant à cause de sa hauteur qu'à cause de sa solidité; il est très-utile en ce qu'on y allume nuit et jour du feu pour servir de signal aux navigateurs durant leurs voyages; ils connaissent ce feu et se dirigent en conséquence, car il est visible d'une journée maritime (100 milles) de distance. Durant la nuit, il apparaît comme une étoile; durant le jour, on en distingue la fumée. »

(1) Tod'ros, Theudoros.

(2) D'après Norden, le grand et le petit phare étaient surmontés de minarets. Il existe encore un minaret sur l'emplacement du phare.

Ce pays est très-marchand et fréquenté par toutes les nations pour le commerce. On vient à Alexandrie de tout l'empire des Iduméens, du Bolognèse [1], de la Toscane, de la Lombardie, de la Pouille, de Malchi [2], de Sicile, de Rekuphia, de Cordoue [3], de l'Espagne [4], de Russie [5], de l'Allemagne, du Sosannah [6], du Danemark, de Gelatz [7], de Flandre, de Hitar [8], de Larmandia [9], de Phrania [10], du Poitou, de l'Anjou, de la Bourgogne, de Médiana [11], de la Provence, de Gênes, de Pise, de la Gasconie, d'Aragon et de Navarre. Pareillement aussi du côté de l'occident, qui est aux Ismaélites, il en vient de l'Andalousie, de l'Algarbe [12], de l'Afrique et de l'Arabie. Il en vient aussi du côté des Indes, de Havila (Savila), d'Al-Habas (Abyssinie), de la Libye, d'Al-Jerman (Yémen), de Sinear [13], d'Al-Scham [14], des Pavanites ou Grecs, et des Turcs.

On y apporte des marchandises des Indes, toutes sortes d'aromates que les marchands iduméens achètent. La ville est très-peuplée à cause du commerce; chaque nation y a sa loge [15].

Sur le bord de la mer il y a un tombeau de marbre où sont gravés toutes sortes d'oiseaux et toutes sortes d'animaux, le tout avec des inscriptions anciennes que personne ne connaît [16]. On croit, avec quelque vraisemblance, que c'est d'un ancien roi, avant le déluge. La longueur de ce sépulcre est de quinze empans, et la largeur de six.

Au reste, il y a à Alexandrie trois mille Juifs.

De là il y a deux journées à Damiette, autrefois Caphtor, où il y a environ deux cents Israélites.

De là il y a une demi-journée à Sombat (Sunbat), où l'on sème du lin dont on fait des toiles qu'on transporte par tout le monde.

De là il y a quatre journées à Élam (Ailah) ou Élim [17], qui appartient aux Arabes habitants du désert.

De là il y a deux journées à Rephidim (Refidim), habitée par les Arabes, où il n'y a point d'Israélites.

De là il y a une journée à la montagne de Sinaï, sur le sommet de laquelle il y a une église de prêtres appelée Sorianim. Au pied de la montagne il y a un grand bourg appelé Tor-Sinaï [18], dont les habitants parlent la langue du Targum, c'est-à-dire chaldaïque, et sont sous la domination des Égyptiens. Cette petite montagne est à cinq journées de l'Égypte [19].

La mer Rouge, qui est un bras de celle des Indes, est éloignée de Sinaï d'une journée.

De là on retourne à Damiette; de celle-ci, il y a une journée et demie à Thunes ou Chanes [20], où il y a environ quarante Israélites. C'est une Ile au milieu de la mer. Jusqu'ici vient le royaume d'Égypte.

De là il y a vingt journées par mer à Messine, au commencement de l'Ile de Sicile, qui est sur un bras de mer appelé Lounid [21] qui sépare la Calabre d'avec la Sicile. Il y a là environ deux cents Juifs. Ce pays abonde en toutes sortes de biens, en jardins et en vergers. Un grand nombre de chrétiens s'y assemblent pour passer à Jérusalem, car c'est le passage le plus commode.

(1) *Balentia*. De Valence? Florence? la Sardaigne?
(2) Malaga, suivant Lelewel; Amalfi, suivant Asher.
(3) *Kartaiah*. Cordoue? Carthagène? Cortone? Crète?
(4) *Espania, Asbania*, l'Espagne, qui était bornée alors au sud de la Sierra et de la Castille.
(5) Du Roussillon?
(6) De la Saxe.
(7) « De l'Angleterre? » (Asher.) — « Holsat, figurant de bonne heure sur les cartes du moyen âge, dit Lelewel. »
(8) Hainaut, suivant Asher. — « Hiter, que je ne connais pas. » (Lelewel.)
(9) Normandie?
(10) Frania, Ile de France.
(11) France moyenne, centrale; *Media*, *Mediana*, appellation carlovingienne.
(12) Algarve, partie du Portugal.
(13) Mésopotamie.
(14) Syrie.
(15) *Fanteccho*, son comptoir, son magasin; même origine que le mot grec *pandokeion*.
(16) Une des catacombes, un des hypogées remarqués par tous les voyageurs.
(17) Les Arabes l'appellent *kureijeh* (ville en ruines).
(18) Thor-Sinaï. Ce bourg existe encore.
(19) « De Mitzraïm. » (Asher.)
(20) L'ancien Hérakléopolis, Almas d'Edrisi, ville située dans une île du lac Menzaleh, dit de Sacy.
(21) « L'Ionide, la mer Ionienne. » (Lelewel.)

De là il y a deux journées à la ville de Palerme. Cette grande ville a deux milles de long et autant de large. C'est là qu'est le grand palais du roi Guillaume ([1]). Il y a dans cette ville environ quinze cents Juifs et une grande multitude de chrétiens et de mahométans.

Le territoire de cette ville abonde en fontaines, en ruisseaux, en froment, en orge, en jardins et en vergers, en sorte qu'il n'y en a point de semblable en toute la Sicile. C'est là que réside le gouverneur ou vice-roi appelé Alchezeina (Al-Hacina) ([2]). On y trouve aussi toutes sortes d'arbres fruitiers. Au milieu il y a une grande fontaine environnée d'une muraille, où l'on fait un réservoir, nommé *albehira*, qui renferme plusieurs sortes de poissons, et où sont les vaisseaux du roi couverts d'or et d'argent, sur lesquels il se fait porter avec ses femmes, lorsqu'il veut se divertir.



Médailles de Guillaume Ier ou de Guillaume II de Sicile ([3]).

Dans le jardin, il y a un grand palais dont les murailles sont ornées de figures d'or et d'argent, et le pavé est de marbre, où sont gravées toutes sortes de figures qui sont dans le monde. Il n'y en a point de semblable sur la terre. L'île commence à Messine, qui est le passage de tous les voyageurs, qui de là peuvent, en six journées, parcourir les villes de Catanéa, de Syracuse, de Mazara, de Petalria (Pantaléonie) et do Trapana. C'est dans cette dernière ville que se trouve la pierre de corail appelée *almurgan* ([4]).

De là on peut arriver en trois jours au territoire de Rome, et de Rome on va par terre, en cinq jours, à Lucques.

De là, après avoir passé en douze jours le mont El-Moræna ([5]) et les passages d'Itania ([6]), on arrive à la ville de Berdin ([7]), qui est le commencement de l'Allemagne, pays plein de montagnes et de collines.

Toutes les assemblées des Israélites, en Allemagne, sont sur le grand fleuve du Rhin, depuis la ville de Cologne, qui est la capitale du royaume, pendant quinze jours, jusqu'à la ville de Kassembourg ([8]), qui est aux frontières de l'Allemagne, appelée le pays d'Aschenaz ([9]).

Voici les noms des villes d'Allemagne où il y a des assemblées d'Israélites, tous libéraux, généreux ou honnêtes gens : aux environs de la Moselle, à Kouflenz ([10]), à Andernach, à Crotnia ([11]), à Binga ([12]), à Germessa ([13]), et à Mastraan ([14]).

([1]) Guillaume II.

([2]) Château, palais fortifié.

Guillaume II de Sicile avait douze ans lorsque son règne commença, en 1166. Pendant sa minorité la reine douairière, Gentilis, fut régente, et elle éleva à la dignité de chancelier Étienne de Rotrou, fils du comte de Perché. Étienne devint archevêque de Palerme, gouverneur et vice-roi du royaume.

([3]) Ces deux médailles de bronze frappées à Messine entre 1151 et 1166 sont attribuées soit à Guillaume Ier, soit à Guillaume II de Sicile. — Adler suppose que, sur la première, les figures du côté convexe représentent la Vierge et l'enfant Jésus. — Sur la seconde on croit voir des branches d'arbre penchées ayant un sens emblématique. La rudesse du travail et du renversement de la lettre R fait conjecturer que l'artiste n'était pas Européen. (Voy. Marsden, *Numismata orientalia. The oriental coins*, etc.; London, 1823-1825.) — On peut voir d'autres médailles, que l'on attribue au même prince, au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

([4]) Spallanzani rapporte que le produit de la pêche du corail, à Messine, s'élevait, de son temps, à douze quintaux, le quintal étant de 250 livres.

([5]) *Moræna, Moraïna, Moriana*, le mont Maurienne.

([6]) « *Itania* est le petit passage du Saint-Bernard qualifié *Itania de Tignes*, village qui se trouve à droite. » (Lelewel.)

([7]) Peut-être Méran. — « Lothaire II mourut en 1137 dans une ville de Bredin que l'on croit être aujourd'hui Bennetan, dans l'Innital du Tyrol, non loin de Méran, près des sources de Lech. » (Lelewel.)

([8]) Selon Lelewel, ce serait *Kuttenberg*, Koutna-Gora en Bohême, lieu renommé par ses mines d'argent.

([9]) Par les Juifs. On peut supposer que Benjamin ne voyagea point au delà du Rhin et de la Moselle.

([10]) « Konfleus, Confluensia, Cohlentz. » (Lelewel.)

([11]) « Ou Kotnia. La première version donnerait Kreutznach, l'autre Hattenheim, vis-à-vis d'Ingelheim. » (Lelewel.)

([12]) Bingen.

([13]) Worms.

([14]) Mistran, Mastrach, Maestrich, sur la Meuse.

Tous les Israélites sont dispersés par toute la terre, et quiconque n'a point à cœur qu'Israël soit rassemblé ne verra point le signe du bien et ne vivra point avec Israël; mais dans le temps que Dieu visitera notre captivité et élèvera la corne de son oing (Sam., I, II, 10), chacun dira : « Voici, je ramènerai les Juifs et les rassemblerai. »

Dans toutes ces villes il y a des disciples des sages et des assemblées qui aiment leurs frères, et qui parlent de paix à ceux qui sont loin et à ceux qui sont près. S'il vient quelque étranger chez eux, ils s'en réjouissent, lui font un festin et disent : « Réjouissez-vous, frères, car le salut de l'Éternel viendra comme en un clin d'œil, et si nous ne craignions que la fin ne soit pas encore venue, nous serions déjà assemblés; mais nous ne le pouvons pas encore, jusqu'à ce que le temps des chansonnettes soit venu, que la voix de la tourterelle soit ouïe en notre contrée, et que les messagers de bonnes nouvelles viennent et disent : l'Éternel soit glorifié à toujours. » Ces Juifs s'entretiennent les uns les autres par lettres, et se disent les uns aux autres . « Confirmez-vous dans la loi de Moïse; que ceux qui pleurent Jérusalem et Sion implorent la miséricorde de l'Éternel et demandent grâce, revêtus d'habits de deuil, dans leur intégrité. »

Outre les villes dont nous venons de parler, il y en a encore en Allemagne : Extrambourg ([1]), Duidesbourg ([2]), Mantrach ([3]), Pesioges ([4]), Banbork ([5]), Tzor ([6]), Reschenbork ([7]), aux frontières de l'empire ([8]). Dans toutes ces villes il y a aussi plusieurs Israélites disciples des sages et riches ([9]).

De là, en avant, est le pays de Bohême, appelé Praga, qui est le commencement de l'Esclavonie, que les Juifs qui y habitent appellent pays de Canaan, parce que les habitants vendent leurs fils et leurs filles à toutes les nations, de même que ceux de Russie ([10]). Celle-ci est un grand royaume qui s'étend depuis la porte de Prague jusqu'à la porte de Pin ou Phin, cette grande ville qui est à l'extrémité du royaume. C'est un pays de montagnes et de forêts où l'on trouve les bêtes appelées *vairages* ([11]) ou *neblinatz*. Le froid y est si rude en hiver, que personne ne sort hors de la porte de sa maison. C'est jusque là que s'étend le royaume de Russie.

Le royaume de France, qui est le pays de Tzarphat, s'étend depuis Al-Sodo ([12]) le chemin de six jours jusqu'à Paris, cette grande ville qui appartient au roi Louis, et qui est située sur la rivière de la Seine.

([1]) Astransbourg, Astrazbourg, Strasbourg.

([2]) « Duisbourg, dont l'origine est basée sur Teutoburg. » (Lelewel.)

([3]) Mantern.

([4]) Pesingas, Fesinges.

([5]) Bamberg.

([6]) Zurich.

([7]) Regensburg, Ratisbonne.

([8]) Benjamin omet de citer beaucoup de villes et même de contrées. « Mayence n'y est pas, fait observer Lelewel, Venise non plus, l'Angleterre pas plus; Vienne et Joudenbourg sont oubliés ou inconnus. Mais ce qui est pis encore, Kordouba et Sefarad sont évidemment négligés par l'auteur lui-même, qui venait de là. Et la Pologne, ce paradis des enfants d'Israël, est aussi passée sous silence; elle ne réclame pas, parce qu'elle comprend que Benjamin de Tudèle, en donnant la description des routes qu'il a parcourues, ajoute parfois à grands traits quelques contes ou notices sur les pays non visités, sans avoir aucun plan arrêté de donner en géographe la description du monde. »

([9]) Benjamin n'indique point le chiffre des populations juives en Allemagne.

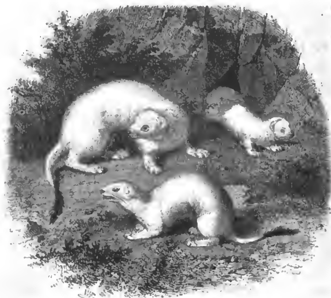
« J'ai relevé, dit Chateaubriant, la plume à la main, les nombres donnés par le voyageur, et j'ai trouvé sept cent soixante-huit mille cent soixante-cinq Juifs dans l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Il est vrai que Benjamin parle des Juifs d'Allemagne sans en citer le nombre, et qu'il se tait sur les Juifs de Londres et Paris. Portons la somme totale à un million d'hommes, ajoutons à ce million d'hommes un million de femmes et deux millions d'enfants, nous aurons quatre millions d'individus pour la population juive, au treizième siècle..... Voici le tableau tel que je l'ai composé d'après l'Itinéraire de Benjamin. Il est curieux d'ailleurs pour la géographie du moyen âge, mais les noms de lieux y sont souvent estropiés par le voyageur; l'original hébreu a dû se refuser à leur véritable orthographe dans certaines lettres, Arias Montanus a porté de nouvelles altérations dans la version latine, et la traduction française achève de défigurer ces noms, etc. »

([10]) C'était une tradition répandue parmi les Juifs que les Esclavons étaient les descendants des Cananéens.

([11]) « L'écureuil blanc, le *wiewiorka* de Pologne. Les Russes payaient des tributs en peaux de ces quadrupèdes aux Normands, qu'ils appelaient *varangariens* ou corsaires. » (Asher.) — M. le docteur Roulin admettrait que Benjamin de Tudèle veut parler de l'hermine, dont le pelage subit en été une modification de teinte, ce qui lui fait donner aussi le nom de rosette.

([12]) Sedan?

Elle renferme des disciples des sages qui n'ont pas leurs pareils aujourd'hui sur toute la terre; ils s'appliquent jour et nuit à l'étude de la loi; ils sont fort hospitaliers envers tous les étrangers, et démontrent leur amitié et leur fraternité envers tous leurs frères Juifs.



Hermines.

L'Eternel veuille, par sa miséricorde, avoir pitié d'eux et de nous, et accomplir en eux et en nous cette parole de l'Écriture (*Deut.*, XXX, 3) : « Et il se retournera, et il te rassemblera de toutes les nations où l'Éternel, ton Dieu, t'a dispersé. »

Amen! amen! amen!

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE MANUSCRIT. — Copie sur parchemin, faite en 1455, et appartenant à M. E. Carmoly (suivant ce que ce savant a déclaré page 12 de sa *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, Bruxelles et Leipsick, 1852). Cette copie aurait été terminée à Barlette, le troisième jour du mois d'*elul* 215 du petit comput, ou 17 août 1455, par un médecin nommé Isaac, fils de Salomon Dalbari.

TEXTE IMPRIMÉ. — (Hébreu seulement). 1543, édition princeps, à Constantinople, chez Elieser, fils de Gerson Soncino (très-rare); in-8, 64 pages. — Édition de 1555, imprimée à Ferrare, chez Abraham ben Usque (11 du mois de *tisri*, année 316 du petit comput, ou 13 septembre 1555), petit in-8 de 64 pages. —1583, édition imprimée, dans le pays de Brisgau (à Bâle ou à Fribourg), chez Israël Sifroni; petit in-8 de 32 pages. — 1633, *Itinerarium D. Benjaminis*, etc., apud Elzevirios; in-24 de 203 pages. — 1698, d'Amsterdam, chez Gaspar Sten; in-24 de 65 pages. — De 1734, citée par le docteur Zunz. — de 1762, imprimée à Altdorf, chez John Adam Hessel; petit in-8

de 56 pages. — De 1782, imprimée à Sulzbach; petit in-8 de 32 pages. — De Zelkiew, dans la Gallicie autrichienne, citée par Rapaport. — (Hébreu et latin). *Itinerarium B. Benjaminis*, cum versione et notis Constantini L'Empereur, ab Oppyck S. T. D. et S. L. P. in acad. Lugd. Batav. Lugd. Batavorum, ex officinâ Elzevirianâ, 1633; petit in-8 de 234 pages.

Traductions latines. — *Itinerarium Benjaminis Tudelensis*, in que res memorabiles quas ante quadringentos annos totum fere terrarum orbem notatis itineribus dimensus vel ipse vidit vel a fide dignis suæ ætatis hominibus accepit, breviter atque dilucide describuntur; ex hebraica latinum factum Bened. Aria Montane interprete. — *Itinerarium Benjaminis*, lat. redditum Lugd. Batav.; 1633, in-24. — *Itinerarium Benjaminis Tudelensis*, ex versione benedicti Ariæ Montani. Subjectæ sunt descriptiones Mechæ et Medinæ. Alnabi ex itinerariis Ludevicii Vartomanni et Jehannis Wildii. Præfixa vero dissertatio ad lectorem, quam suæ editioni præmisit Constantinus L'Empereur et nonnullæ ejusdem notæ. Helmstadi in typographee Calixtine excudit Henningus Mullerus, 1636; petit in-8. — *Benjaminis Tudelensis Itinerarium*, ex versione benedicti Ariæ Montani. Subjectæ sunt descriptiones Mechæ et Medinæ, etc. Lipsiæ, apud Jeann. Michael Ludev. Teubner, 1764; in-8.

Traductions françaises. — *Voyage du célèbre Benjamin autour du monde*, commencé l'an 1173 (*sic*), contenant une exacte et succinte description de ce qu'il a vu de plus remarquable dans presque toutes les parties de la terre, aussi bien que de ce qu'il on a appris de plusieurs de ses contemporains dignes de foi; avec un détail jusqu'ici inconnu de la conduite, des synagogues, de la demeure et du nombre des Juifs et de leurs rabbins, dans teus les endroits eù il a été, etc., dont en apprend en même temps l'état eù se trouvaient alors différentes nations avant l'agrandissement des Turcs; écrit premièrement en hébreu par l'auteur de ce voyage, traduit ensuite en latin par Benoit Arian Montan, et nouvellement du latin en français; le tout enrichi de notes, pour l'explication de plusieurs passages. (Voy. le *Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, publié à Leyde par Pierre Vander-Aa, 1729, 2 vol. in-4; recueil publié en 1735 sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie dès les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles*, etc., par Benjamin de Tudèle, frère Jean du Plan de Carpin; la Haye, 1735.) — *Voyages de rabbi Benjamin, fils de Jona de Tudèle, en Europe, en Asie et en Afrique, depuis l'Espagne jusqu'à la Chine*; où l'on trouve plusieurs choses remarquables concernant l'histoire et la géographie, et particulièrement l'état des Juifs au deuzième siècle; traduits de l'hébreu et enrichis de notes et de dissertations historiques et critiques sur ces voyages, par J.-P. Baratier, étudiant en théologie, à Amsterdam, aux dépens de la compagnie; 1734, 2 vol. petit in-8. C'est cette traduction que neus reproduisons, avec quelques amendements, et sans tenir compte des dissertations de Baratier, qui, hien que remarquables par l'érudition, ne sont plus au courant des études, et sont d'ailleurs entachées d'une partialité trop passionnée contre le voyageur. Cette traduction est devenue du reste extrêmement rare, et nous n'en avens trouvé, à Paris, qu'un seul exemplaire (à la Bibliothèque de l'Institut). — *Voyages de Benjamin de Tudèle*, chap. Ier, revue orientale publiée par E. Carmoly, page 115; Bruxelles, 1841. (Il est très-regrettable que l'auteur n'ait encore publié que ce premier chapitre; les netes sont intéressantes et instructives.)

Traductions hollandaise et allemande. — *De Reysen van R. Benjamin Jonas Tudelens. In de drie Deelen der Werelt als Europa, Asia, en Africa, in Nederduyts overgeschrieben door Jon Baro*; Amsterdam, voor Josua Rex, 1666, in-24, 106 p. (traduction qui n'est qu'une reproduction de celle de Constantin L'Empereur). — (*Juif* et allemand) *Voyages de R. Benjamin de Tudèle le médecin, qui a voyagé dans tous les coins du monde*; Amsterdam, 451 (1691), in-8. — Autre édition de Francfort-sur-le-Mein, 471 (1711); in-8 (répétition de la précédente).

Traductions anglaises. — *The Peregrinatiens of Benjamin, the sone of Jonas a Jew*, writen in hebrew, translated into latin by B. Arias Montanus; discovering both the state of the jews and of the world; about feur hundred and sixtie yeeres since. (Voy. *Purchas's Pilgrims*, London, 1625.) — *The Travels of R. Benjamin, the sone of Jonas of Tudela, through Europe, Asia and Africa, from Spain to China*, from 1160 to 1173; from the latin version of B. A. Montanus and Constantine L'Empereur, compared with other translations into different languages. (Voy. *Harris's Collection of voyages and travels*; London, 1744, in-8.) — *Travels of R. Benjamin, son of Jonah of Tudela, through Europe, Asia and Africa, from the ancient kingdom of Navarre, to the frontiers of China*, faithfully translated from the original hebrew, and enriched with a dissertation and netes critical, historical and geographical. In which the true character of the author and intention of the work are impartially considered; by the rev. R. Gerrans, lecturer of Saint-Catherine Coleman, and second master of queen Elisaboths free grammar-school, Saint-Olave, southwark, etc. London, 1784, in-8. — *The Travels of R. Benjamin of Tudela*, from the latin, of B. Arias Montanus and Constantin L'Empereur compared with other translations into different languages, (Voy. Pinkertons general collection of the best and most interesting voyages and travels of the world; London, 1808-14). — *The Itinerary of rabbi Benjamin of Tudela*, translated and edited by A. Asher; London and Berlin, A. Asher and Co., 1840. vol Ier, text, bibliography and translations; vol. II, notes and essays (introduction, notes historical, geographical and critical in illustration of the auther by MM. d'Ohsson, Munk, Rapaport, Ritter, Zunz and the editor: *An Essay on the geographical literature of the Jews*, from the remotest times, to the year 1841, by Dr Zunz; *An Essay on the state of the khalifate of Bagdad*, during the latter half of the twelfth century, by M. Lebrecht; *On the Geography of Palestine*, from Jewish sources, by Dr Zunz. (Cette traduction anglaise est la plus récente et la meilleure que l'on possède. Les netes sont très-nombreuses, les éclaircissements

très-substantiels. Les deux premiers volumes doivent être suivis d'un ou plusieurs autres, qui contiendront des mémoires se rapportant à l'ouvrage.)

Nous avons encore à citer, relativement à ce voyageur, d'après M. Carmoly, une traduction nouvelle en hollandais de ses voyages, publiée à Leyde en 1858, par S. Keyser, et des notes sur Benjamin par Selig Cassel, Berlin, 1847. La nouvelle traduction forme, suivant le même auteur, la vingt-sixième édition de la *Relation de Benjamin de Tudèle.*

Classées d'après les langues, ces vingt-six éditions se divisent, dit M. Carmoly, en huit catégories : 1, texte hébreu ; 2, hébreu et latin ; 3, hébreu et anglais ; 4, latin seul ; 5, français ; 6, anglais seul ; 7, hollandais ; 8, allemand juif.

La première partie contient neuf éditions, savoir : Constantinople, chez Eliéser Soncino, 1543, 64 pages non paginées, in-12 ; — Ferrare, chez Abraham Usque, 1555 et non 1556, 32 feuillets paginés, petit in-8 ; — Brisgau, chez Israël Sifroni, 1583, 31 feuillets paginés, petit in-8 ; la dernière page est en blanc ; — Leyde, chez Elzevir, 1633, 203 pages paginées, in-12 ; — Amsterdam, chez Caspar Steeu, 1698, 32 feuillets paginés, in-24 ; — Sans nom de lieu et d'imprimeur, 1734, in-8. (Cette édition ne nous est pas tombée sous la main jusqu'à présent) ; — Altdorf, chez Jean-Adam Hessel, 1702, 50 pages paginées, petit in-8 ; — Soultsbach, chez Aaron-ben-Meschullam Salman, 1783, et non 1782, 16 feuillets paginés, petit in-8 ; — Zalcovie... Cette édition est citée parmi les productions de la presse hébraïque de cette ville, sans aucune autre indication.

Dans la seconde catégorie, on ne remarque qu'une seule édition : Leyde, chez Elzevir, 1633, 234 pages paginées et 70 non paginées, petit in-8.

La troisième catégorie ne renferme non plus qu'une seule édition : Londres (Berlin) 1840 et 1841, 2 vol. in-12.

La quatrième contient quatre éditions qui sont : Anvers, chez Christophe Plantin, 1575, 114 et XIII pages, in-8 ; Leyde, 1633, chez Elzevir, in-24 ; cette édition, qui fait partie de la collection dite République, est devenue fort rare ; Helmstadt, chez Henning Muller, 1636, petit in-8 ; Leipsick, chez Jean-Michel-Louis Teubner, 1764, in-8.

On compte dans la cinquième catégorie trois éditions que voici : Leyde, chez Pierre Vander-Aa, 1729, et non à la Haye, 1735, chez Neaulme, 67 pages sans le titre, préface et table des matières, in-4 ; — Paris, chez Béthune, 1830, 108 pages in-8.

La sixième catégorie se compose de quatre éditions qui sont : Londres, sans indication de l'année, mais vers 1620 ; c'est simplement un précis des voyages de Benjamin ; — Londres 1744, in-fol., dans la collection des voyages par terre et par mer de Harris, t. Ier, page 548 à 555 ; — Londres, 1784, in-8, traduction de Gerrans ; — Londres, de 1808 à 1814, in-4, n'est guère qu'un abrégé.

Deux éditions seulement forment la septième catégorie, savoir : Amsterdam, chez Josué Rex, 1666, 106 et non 117 pages in-24 ; — Leyde, chez H. W. Hazenberg et Cie, 1858 pp. et VIII, in-8.

La huitième enfin ne comprend que les deux éditions suivantes : Amsterdam, 1691, chez David de Castro Tartas, 38 feuillets in-8 ; Francfort-sur-le-Mein, chez Jean Kolner, 1711, 32 feuillets in-8.

« Ces nombreuses éditions, ajoute M. Carmoly, prouvent l'importance des voyages de Benjamin de Tudèle. Benjamin était un de ces hommes qui ont le bonheur de résumer dans leur nom ou une science, ou un art, ou une époque. La géographie du moyen âge, c'est Benjamin de Tudèle. »

Quelques ouvrages a consulter. — *Notice historique sur Benjamin de Tudèle*, par M. E. Carmoly ; Bruxelles et Leipsick, 1852. — *Examen géographique des voyages de Benjamin de Tudele*, lettres adressées à M. Carmoly par J. Lelewell, imprimées à la suite de la notice précédente et séparément. — Le second volume de la traduction anglaise d'Asher, contenant une introduction, des notes historiques, géographiques et critiques par MM. d'Ohsson, Munk, Rapaport, Ritter, Zunz et A. Asher ; un *Essai sur la littérature géographique des Juifs*, par Zuns ; un *Essai sur le califat de Bagdad*, par Lebrecht ; un *Memoire sur la géographie de Palestine, d'après les sources juives*, par Zunz (voy. ci-dessus aux traductions anglaises). — *Géographie du moyen âge*, par Lelewel ; 3 vol. et atlas. — Les œuvres d'Édrisi, Aboulféda, Ibn-Haucal, de Guignes, d'Ohsson, Hammer, Gibbon et autres auteurs cités dans les notes qui précèdent.

Sur la secte des Assassins. — Am. Jourdain, *Notice sur l'histoire de la dynastie des Ismaëliens en Perse*, et dans les notices et extraits des manuscrits, etc., IX, 143 et suiv. — Makrizi, dans la Chrestomathie arabe de de Sacy, I, 130. — Rashid-Eddin, *Histoire des Mongoles en Perse*, par Quatremère de Quincy ; Paris, 1836. — Aboulféda, *Annales*, édition de Reiske et Adler, III ; 330. — De Sacy, *Mémoire sur la dynastie des Assassins*, Paris, 1809. — Rousseau, dans les *Annales de voyages*, par Malte-Brun, cah. 42, 271 et suiv. — Quatremère, *Notices sur les Ismaëliens* (*Mines de l'Orient*, IV, 339). — Marsden, notes sur Marco-Polo. — Hammer, *Geschichte der Assassinen*, 1818. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, II, 240. — Genesius, notes sur les voyages de Burckhardt, I, 515. — Sylvestre de Sacy, *Religion des Druses*, Paris 1838. — Ritter, *Erdkunde*, VIII, 577 et suiv.

JEAN DU PLAN DE CARPIN,

VOYAGEUR ITALIEN.

[Treizième siécle. — 1245-1247.]

Jean du Plan de Carpin naquit en Italie, à Plano-Carpino, bourg du district de Pérouse [1], vers l'an 1182. Engagé dans l'ordre des Franciscains que venait de créer François d'Assise, son compatriote et son ami, le frère Jean fut un des propagateurs les plus zélés et les plus éloquents de cette institution. De 1221 à 1241, tour à tour custode de Saxe, provincial d'Allemagne, d'Espagne et de Cologne, grand pénitencier du pape, il s'était fait remarquer par une rare intelligence des affaires. Vers ce temps, des hordes de Mongols [2] faisaient irruption en Russie et en Pologne; la barrière que l'Occident, croisé contre eux, avait voulu leur opposer, avait été rompue à la suite de la défaite de Lignitz (9 avril 1241). Ils avaient déjà pénétré jusqu'au cœur de la Hongrie, lorsque la mort de leur empereur Oukodây-Khan vint arrêter le cours de leurs dévastations. La terreur répandue par ces barbares était telle que le pape Innocent IV [3] résolut de députer vers eux des missionnaires pour les conjurer, au nom du chef de la chrétienté, de renoncer à leur œuvre d'extermination, et leur prêcher en même temps la foi catholique. Jean du Plan de Carpin fut un des premiers désignés par le saint-père pour cette périlleuse ambassade. Muni des lettres papales, il se mit en route le 16 avril 1245, avec Étienne de Bohéme qui lui avait été adjoint. A son retour (9 octobre 1247), le frére Jean fut nommé archevêque d'Antivari en Dalmatie; il fut chargé ensuite par le saint-siége d'une mission près du roi saint Louis. Il mourut, peu de temps après, vers 1251, à Rome ou à Pérouse. Plan de Carpin révéla en quelque sorte l'existence de la Tartarie à l'Europe occidentale, où étaient ignorées les relations arabes et byzantines qui décrivaient ce vaste pays.

Le texte latin original de ce voyage, revu et corrigé d'aprés la plupart des manuscrits connus, a été édité, en 1839, dans les Mémoires de la Société de géographie [4]. Cette publication nous a servi à rectifier et compléter la traduction de Bergeron, la seule qui ait été faite en français, et dont nous reproduisons la plus grande partie.

JEAN DU PLAN DE CARPIN, ARCHEVÊQUE D'ANTIVARI.

HISTOIRE DES MONGOLS, QUE NOUS APPELONS TARTARES.

Salutation.

A tous les fidéles du Christ qui liront cet ouvrage, frère Jean du Plan de Carpin, de l'ordre des frères mineurs, légat du saint-siége apostolique, envoyé vers les Tartares et les autres nations de l'Orient, grâce de Dieu dans ce monde, et gloire dans l'autre, et victoire sur les ennemis de Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ!

(1) *Plano Carpino*, ou *Plane del Carpine*, sur la route de Cortone à Pérouse. (Cialti, *Peruggia pontificia.*)

(2) Dans les vingt premières années du treizième siècle, les Mongols, commandés par Gengis-Khan, avaient fait la conquête des vastes contrées qui s'étendent entre le Japon et la mer Noire, sur une longueur de 1 500 lieues. Oukoday, successeur de Gengis et héritier de son empire, leva une armée de 600 000 hommes dans le but d'envahir l'Europe, et il en donna le commandement à son neveu Batou. Au milieu de ses victoires, ce dernier fut rappelé en Orient, par suite de la mort d'Oukoday, pour prendre part à l'élection d'un nouveau souverain.

(3) Innocent IV, élu le 24 juin 1243, mourut le 7 décembre 1251.

(4) *Recueil des Mémoires de la Société de géographie*, tome IV, de la p. 603 à la p. 773. La relation est précédée d'une Notice remarquable de M. d'Avezac sur les anciens voyageurs de Tartarie en général, et sur Plan de Carpin en particulier.

ESQUISSE DE L'ASIE CENTRALE AU XIIe SIÈCLE pour l'intelligence de la Relation des Mongols DE JEAN DU PLAN DE CARPIN Par M. D'AVEZAC.

Prologue.

TANT (1) envoyés vers les Tartares (2) et les nations de l'Orient, et connaissant la volonté du pape et des vénérables cardinaux, nous avons décidé d'aller d'abord vers les Tartares, car nous

(1) Cette lettre E se trouve en tête du manuscrit de Rubruquis conservé au *Corpus Christi*, collége de Cambridge, no 66, fo 67. Frère Guillaume de Rubruquis, cordelier, envoyé par saint Louis au khan des Tartares, en 1253, a écrit une relation intéressante de son voyage. (Voy. la *Bibliogr.*)

(2) « *Tartare* paraît être une altération de *Tatar*, nom particulier d'une tribu qui, étant devenue très-puissante, l'imposa aux autres peuples soumis à sa domination. Ce fut au douzième siècle, lorsque toutes les nations de la Tartarie, rangées sous un même sceptre, menacèrent d'envahir l'Europe et l'Asie, que le nom des Tartares commença d'être connu par les auteurs occidentaux. » (Louis Dubeux, *Univers pittoresque*.)



craignions que ce peuple ne menaçât l'Eglise de Dieu de quelque péril prochain. Et tout en craignant d'être tués par les Tartares ou par d'autres nations, ou de subir une captivité perpétuelle, ou la faim, la soif, le froid, le chaud, des outrages ou des fatigues tels que nous ne pussions les supporter, malheurs qui nous arrivèrent tous bien plus grands que nous ne le supposions, excepté la mort et la captivité perpétuelle, nous ne nous épargnâmes point pour servir la chrétienté, afin que, sachant bien leur volonté et leur intention, nous pussions l'annoncer aux chrétiens pour les prévenir contre une irruption subite, comme celle qu'ils firent autrefois, et pour empêcher ces peuples de les massacrer sans défense.

Ainsi, tout ce que nous écrivons pour votre utilité, afin de vous prémunir contre eux, vous devez le croire d'autant plus fermement que nous avons tout vu par nos yeux, ayant été un an et quatre mois au milieu d'eux et avec eux, ou que nous l'avons appris de chrétiens captifs et dignes de foi. Le souverain pontife avait commandé de tout examiner et de tout voir avec soin ; et nous avons exécuté scrupuleusement ses ordres de concert avec frère Benoît le Polonais, du même ordre que nous, qui nous a accompagné dans nos tribulations, et les a aussi racontées.

Si nous écrivons quelque chose qui vous semble étrange, parce que vous l'ignorez, ne nous traitez

point pour cela de menteur, car nous ne vous racontons rien que nous n'ayons vu nous-même, ou que nous n'ayons appris de gens dignes de foi ; car rien n'est plus cruel que d'être calomnié par ceux à qui l'on veut faire du bien.

Frère Jean du Plan de Carpin part avec ses compagnons et arrive en Russie, où commence le pays des Tartares.

Nous partîmes par le commandement du pape, en l'an 1246, pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Église de Dieu. Lors donc que nous eûmes résolu d'aller vers les Tartares, nous arrivâmes premièrement en Bohême, dont le roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne et la Russie ; d'autant qu'il avait des parents assez proches en Pologne qui nous donneraient moyen d'entrer en Russie, et pour cela il nous donna des lettres avec des gens pour nous conduire et défrayer par tous ses États, jusqu'à ce que nous fussions venus auprès de son neveu Boleslaus, duc de Silésie, que nous connaissions bien et qui était de nos amis. Il nous fit recevoir avec la même bonté que son oncle par tout son pays, et de là nous fûmes vers Conrad, duc de Lantiscie (en Massovie), où, de bonne fortune pour nous, nous rencontrâmes le seigneur Vasilic (Basile), duc de Russie, qui nous instruisit au sujet des Tartares, vers lesquels il avait envoyé des ambassadeurs qui étaient revenus vers lui, et son frère Daniel apportant des lettres de sauve-garde à celui-ci ; il nous dit que si nous voulions aller en ce pays, il nous fallait porter des présents avec nous, à cause de l'importunité des Tartares qui, si on ne leur donnait rien, n'écoutaient pas ou méprisaient les étrangers.

Ayant donc su là qu'il nous fallait porter des présents à ces Tartares pour en être bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de castor et d'autres animaux, sur les aumônes qui nous avaient été faites pour notre voyage. Ce qu'étant su par le duc Conrad de Cracovie et sa femme, par l'évêque du lieu, et quelques seigneurs et gentilshommes du pays, ils nous firent donner force autre pelleterie. Le duc Basile, à la prière du duc de Cracovie, de l'évêque et des barons du pays, nous mena chez lui, où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce dont nous pouvions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir ses évêques, auxquels nous fîmes la lecture des lettres de Sa Sainteté, qui les exhortait de retourner à l'union de la sainte Église catholique, et nous nous employâmes à les y convier et le duc aussi. Mais d'autant que le duc Daniel, frère de Basile, n'était pas là, mais qu'il était allé vers Bathy, ils ne purent nous faire aucune réponse là-dessus.

Après cela, Basile nous fit conduire par un des siens jusqu'à Kiovie ([1]), capitale de Russie ; mais ce ne fut pas sans péril de la vie, à cause des Lithuaniens qui faisaient d'ordinaire des courses dans la Russie, et principalement aux endroits par où nous avions à passer ; car pour les Ruthènes ou Russiens, nous n'avions rien à craindre à cause du guide que nous avions, et aussi que la plupart d'eux avaient été tués ou emmenés par les Tartares. Ayant échappé par la grâce de Dieu aux ennemis de la croix, nous parvînmes à Kiew, métropole de la Russie. Là, nous prîmes conseil du gouverneur et des autres notables sur la route que nous avions à suivre. Ils nous répondirent que si nous menions en Tartarie les chevaux que nous avions, comme il y avait beaucoup de neige et que ces chevaux n'étaient pas habitués comme ceux des Tartares à chercher l'herbe sous la neige, ils périraient tous de faim, parce que les Tartares n'ont ni foin ni pâturages. Nous résolûmes donc de laisser là nos chevaux avec deux serviteurs qui nous les garderaient, et il nous fallut faire des présents au gouverneur pour obtenir des chevaux de conduite. Étant arrivés à Danilon, nous y tombâmes malades à l'extrémité ; cependant nous montâmes sur un chariot, malgré la neige et le froid, afin de ne pas abandonner les intérêts de la chrétienté. Le second jour après la Chandeleur, nous partîmes en cet équipage et arrivâmes au premier village de Tartarie, nommé Canove ([2]), dont le gouverneur nous fit donner d'autres chevaux et guides jusqu'à un autre village, où nous trouvâmes un capitaine nommé Michcas, homme très-méchant et grand

([1]) Kiew, Kiowe, Kiovie, sur le Dnieper, aujourd'hui chef-lieu du gouvernement de Kiew, dans la Russie d'Europe.
([2]) Kanev, Kanow, également sur le Dnieper, à 105 kilomètres sud-est de Kiew.

trompeur; mais nous l'adoucîmes tellement à force de présents, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

De quelle manière ils furent reçus par les Tartares.

Étant arrivés là le premier vendredi de carême, sur le soir, les Tartares, tous armés, se vinrent jeter furieusement en notre logement, demandant quels gens nous étions, et leur ayant répondu que nous étions ambassadeurs du pape, après avoir reçu quelques vivres de nous, ils se retirèrent. Étant partis le matin, les principaux d'entre eux coururent après nous, s'enquérant pourquoi nous venions vers eux, et quelle affaire nous avions. Nous leur répondîmes « que nous venions de la part du pape, qui est le père et seigneur de tous les chrétiens, qui nous avait envoyés vers les Tartares et leurs princes pour faire la paix entre eux et les chrétiens, et les priait par ses lettres de vouloir recevoir la loi de Jésus-Christ, qui était le seul moyen de se sauver; qu'il s'étonnait fort du grand massacre qu'ils faisaient des chrétiens, et principalement des Hongrois et Polonais qui lui sont sujets, vu qu'ils ne les avaient offensés en rien, et qu'ainsi il les priait et exhortait de s'abstenir dorénavant de ces excès de cruauté, et de faire pénitence du passé; qu'ils voulussent aussi l'avertir de leur intention en cela, et en toute autre chose qu'ils voudraient faire. »



Campements tartares (¹). — D'après la carte Borgia.

Ayant entendu tout cela de nous, ils nous dirent qu'ils nous voulaient donner des chevaux et des guides pour nous mener vers Corrensa (²), puis nous demandèrent quelques présents que nous leur donnâmes. Ayant donc monté sur leurs chevaux, nous nous mîmes en chemin; mais eux allant plus vite que nous, ils envoyèrent un des leurs devant avertir leur chef de notre venue et de ce que nous leur avions dit. Ce chef ou duc commande à tous ceux qui sont établis en garde contre tous les peuples de l'Occident, pour empêcher qu'ils ne viennent les surprendre à l'improviste; on dit qu'il a bien soixante mille hommes de guerre sous son commandement.

Étant arrivés en cette cour, Corrensa nous fit donner logement un peu loin de lui, puis nous envoya demander avec quels présents nous voulions lui faire la révérence; nous leur répondîmes que Sa Sainteté n'en envoyait aucun, parce qu'il n'avait pas cru que nous pussions arriver jusqu'à lui; que nous avions, en effet, passé par des chemins périlleux; que toutefois de ce peu que nous avions pour vivre, par la grâce de Dieu et du pape notre maître, nous lui en ferions volontiers un présent d'honneur. Ce qu'ayant reçu, ils nous conduisirent en la horde ou tente de Corrensa, et nous fûmes avertis de nous incliner par trois fois sur le genou gauche devant la porte de la tente, et de nous garder bien de toucher du pied le seuil de la porte en entrant.

Étant entrés, il nous fallut, les genoux en terre, dire, en présence de Corrensa et des principaux de la cour, les mêmes choses que nous avions déjà dites auparavant. Nous lui présentâmes aussi les lettres de Sa Sainteté; mais notre trucheman, que nous avions amené de Kiovie, n'était pas assez capable pour interpréter tout, et il n'y en avait point là d'autre qui le sût faire. Après cela, on nous fit donner

(¹) « Cette figure, tirée de la mappemonde du Musée du cardinal Borgia (quinzième siècle), porte la légende suivante : « La Tartarie, pays immense que les Tartares parcourent avec leurs bêtes de somme et leurs bœufs tant que dure la saison » d'hiver (ou des pluies). Ils forment une ville en réunissant leur tentes et leurs nombreux chariots; chez eux, on brûle les » morts avec tous les instruments dont ils faisaient usage. » (M. de Santarem, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge.)*

(²) Corrensa ou Correnza commandait en chef, au nom de Batou-Khan, à toutes les garnisons tartares de la frontière échelonnées sur la rive droite du Dniéper, et formant ensemble une armée de 60 000 hommes. (Karamzine, *Histoire de Russie.*)

des chevaux avec trois Tartares pour nous conduire vers le prince Bathy, qui est le plus puissant entre eux après l'empereur, et auquel tous les autres obéissent.

Nous partîmes le premier lundi de carême, et allâmes à grandes journées, tant de jour que de nuit, au grand trot, car nous changions de chevaux trois ou quatre fois le jour, tant que nous arrivâmes vers Bathy [1] le mercredi saint. Nous traversâmes tout le pays des Comans [2], qui est en une plaine par où passent quatre grandes rivières. La première, Niéper [3], le long de laquelle, du côté de la Russie, se tenaient Corrensa et Montii [4], qui est un autre chef plus grand, de l'autre côté de la campagne. La seconde, Don [5], où était un autre prince nommé Tirbon, qui avait épousé une sœur de Bathy. La troisième, Volga [6], fort grande, là où campe Bathy. La quatrième, Isaac [7], là où, de part et d'autre, sont deux autres colonels. Tous ces chefs, en hiver, descendent vers la mer, et en été, le long de ces rivières, retournent aux montagnes. Cette mer est la grande mer d'où sort le bras de Saint-Georges [8], qui est vers Constantinople ; quant à ces rivières, elles sont toutes fort poissonneuses, et principalement le Volga, et les trois premières entrent en la mer de Grèce, dite la Grande Mer [9]. Or nous cheminâmes

(1) Bathy ou Batou est le même dont nous avons parlé note 2, p. 1. « Aîné ou chef des princes du sang, il était alors khan de Kaptchak, et le plus puissant de tous après le grand khan. » (D'Avezac.)

(2) « Les *Comans* habitaient la contrée plus longue que large qui s'étend entre les quatre fleuves cités plus bas dans le texte. Ce peuple est appelé *Polowcat* dans les chroniques slaves, et *Kaptchak* ou *Kabgiok* par les historiens orientaux. Cette dernière concordance est constatée par Rubruquis, et la première ne ressort pas moins des témoignages et des rapprochements consignés par Klaproth dans son *Voyage du Caucase.* » (D'Avezac.)

« Nous cheminions toujours droit à l'orient depuis que nous fûmes une fois sortis du pays de Gazarie, ayant la mer au midi, et de grands déserts au nord, qui durent quelquefois plus de vingt journées d'étendue, et où l'on ne trouve que des forêts, des montagnes avec des pierres. L'herbe y est très-bonne pour le pâturage. C'était là que vivaient les *Comans*, et qu'ils tenaient leurs troupeaux ; ils s'appelaient *Capchat*, et, selon les Allemands, *Valans*, et leur pays Valanie. Isidore l'appelle Alanie depuis le Tanaïs jusqu'aux Méotides et le Danube. Tout ce pays en sa longueur, depuis le Danube jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, est de plus de deux mois de cheval pour un homme de cheval allant vite, comme font les Tartares, et tout cela est habité par les *Comans-Capchat*, et même depuis le Tanaïs jusqu'à l'Étilia ou Volga, y ayant entre ces deux fleuves environ dix grandes journées. » (Rubruquis.)

(3) Le Dniéper.

(4) Maucy.

(5) Le Tanaïs. « Peu de jours avant la fête de la Madeleine, dit Rubruquis, nous arrivâmes au grand fleuve de Tanaïs, qui fait la borne de l'Europe et de l'Asie, comme le Nil est celle de l'Asie et de l'Afrique. En ce lieu où nous arrivâmes, Baatu et Sartach ont fait faire un logement de Russiens sur la rive orientale de ce fleuve pour faire passer les ambassadeurs et les marchands avec de petites barques. Ils nous y passèrent les premiers, ensuite nos chariots, mettant une roue en une barque, et une autre roue en une autre ; et attachant bien ces barques les unes aux autres, ils nous firent passer cette rivière. Notre guide s'y comporta fort mal, car sur ce qu'il crut que ceux du logement nous dussent fournir de chevaux, il renvoya les bêtes qui nous avaient portés ; et comme nous leur en demandions d'autres, ils nous répondaient fort bien que Baatu leur avait donné un privilége qui les exemptait de cela ; qu'ils n'étaient destinés qu'à passer et repasser ceux qui allaient et venaient, et même ils prenaient un gros droit des marchands pour cela. Nous demeurâmes ainsi trois jours entiers sur le bord de la rivière. Le premier jour ils nous donnèrent un grand poisson, appelé *barbote*, tout frais ; le second jour du pain de seigle et quelque peu de chair qu'un officier de ce bourg-là avait été prendre de maison en maison, et le troisième jour des poissons secs qu'ils ont en abondance.

« Ce fleuve a du côté de l'occident une grande forêt, et les Tartares ne montent jamais au delà vers le nord, parce qu'en ce temps-là, qui est environ vers le commencement du mois d'août, ils reprennent leur chemin vers le midi. Si bien qu'ils ont un logement plus bas, par où les ambassadeurs passent en temps d'hiver. Nous étions donc là en une grande peine pour ne pouvoir trouver ni bœufs ni chevaux pour notre argent ; à la fin, après que je leur eus fait connaître le travail que j'avais entrepris pour le bien commun du christianisme, ils nous accommodèrent de bœufs et d'hommes ; mais pour nos personnes, il nous fallut aller à pied. C'était au temps qu'ils coupaient les seigles, car le froment n'y vient pas bien, mais ils ont du millet en abondance. Les femmes russiennes ornent leurs têtes ainsi que les nôtres, et bordent leurs robes depuis le bas jusqu'aux genoux de bandes de vair et d'hermines. Les hommes portent des manteaux comme les Allemands ; mais ils se couvrent la tête de certains bonnets de feutre pointus et fort hauts..... »

(6) Appelé Étilia par Rubruquis.

(7) Le Jaïk, ou Jaek, appelé aussi Jagag par Rubruquis.

(8) C'est le nom qu'on donnait alors au Bosphore.

(9) On peut s'étonner ici de l'ignorance géographique de notre voyageur, qui, bien qu'ayant pu connaître la vérité par le témoignage de ses propres yeux, demeure imbu d'anciennes erreurs et confond en une seule mer le Pont-Euxin (déjà peut-être appelé par les Turcs et les Tartares de son nom actuel de *Kara-Denkiz* ou mer Noire), les Palus Méotides et la mer Caspienne ou mer des Khazars. (D'Avezac, *Notice sur les anciens voyageurs de Tartarie en général, et sur Plan de Carpin en particulier.*)

plusieurs jours sur le Niéper qui était glacé, et de même le long des rivages glacés de la mer de Grèce avec assez de danger; car elle gèle le long des bords plus de trois lieues avant; mais avant que nous arrivassions vers Bathy, il avait eu déjà avis, par deux Tartares de nos guides, de tout ce que nous avions dit à Corrensa.

De leur réception par le prince Bathy.

Étant venus vers Bathy, aux confins du pays des Comans, nous fûmes logés bien une lieue loin de ses tentes et de sa cour; et comme on nous menait vers lui, on nous avertit qu'il nous fallait passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon; mais ils nous dirent que nous ne devions faire aucune difficulté de cela, car ce n'était qu'afin que si par hasard nous avions quelque mauvais dessein contre leur maître et seigneur, ou si nous portions quelque venin, le feu pût emporter tout cela; ce que nous leur accordâmes pour ce sujet-là, et pour ôter tout soupçon de nous. Étant arrivés à sa horde ou tente, un de ses officiers et intendant, nommé Edegay, nous demanda de quels présents nous le voulions régaler; nous lui répondîmes de même qu'à Corrensa. Et ayant reçu nos présents, et entendu les motifs de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du prince, avec la révérence accoutumée, et l'avis de ne toucher le seuil de la porte; puis nous proposâmes ce que nous avions à dire, et lui présentâmes nos lettres, le priant que quelque interprète nous fût donné pour les faire entendre. Ce qui fut fait le jour de la *Parasceve*, ou du vendredi saint, et nos lettres furent traduites en langue esclavone, arabique et tartare. Ce qui fut présenté à Bathy, qui lut et remarqua tout fort attentivement. Puis nous fûmes ramenés à notre logement; mais ils ne nous donnèrent pour tout manger qu'une petite écuellée de millet pour une fois, et cela ne fut que la première nuit que nous arrivâmes.

Ce prince Bathy tient une grande et magnifique cour, et a tous ses officiers, ainsi que l'empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes, et tous ses frères, enfants et autres grands seigneurs sont assis sur un banc au milieu, et le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droite, et les femmes à gauche. Ses tentes sont de fine toile de lin, et fort grandes; elles avaient été autrefois au roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse d'entrer en sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est appelé, quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sache qu'il le veuille. Nous fûmes assis à la gauche, comme sont tous les ambassadeurs, en allant; mais quand nous retournâmes de la cour de leur empereur, on nous mit toujours à la droite.

On met au milieu une table proche la porte de la tente, et on pose dessus le boire dans des coupes d'or et d'argent. Et jamais Bathy ou autre seigneur tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante et joue de quelque instrument. Et quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. Et la même chose se fait à tous les autres grands princes et seigneurs tartares, et à leurs femmes aussi. Ce prince Bathy est assez affable aux siens, qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est fort cruel en ses guerres, et plein de ruses et de stratagèmes; car ayant fait la guerre depuis longtemps, il y est assez expérimenté.

Après avoir quitté Bathy, ils passent par le pays des Comans et des Cangites.

Le samedi saint nous fûmes appelés à la cour, où l'intendant des affaires de Bathy nous fit entendre de sa part qu'il fallait que nous allassions vers l'empereur Cuyné, mais que quelques-uns des nôtres demeurassent, disant que c'était pour les renvoyer vers le pape, auquel nous écrivîmes par eux, lui rendant raison de tout notre voyage. Mais comme ils retournaient par les terres du duc Montii, ils y furent arrêtés jusqu'à notre retour.

Le jour de Pâques, ayant dit notre office et mangé tellement quellement, nous partîmes avec les deux Tartares que Corrensa nous avait fait donner pour guides. Cette séparation d'avec les nôtres ne fut pas

sans beaucoup de larmes de part et d'autre, ne sachant quelle bonne ou mauvaise issue aurait ce voyage que nous allions faire, et si nous allions à la vie ou à la mort. Cependant nous étions si faibles que nous ne pouvions presque nous tenir à cheval; car tout ce carême-là nous n'avions vécu que de millet, avec de l'eau et du sel, et do même en tous les autres jours de jeûne, et notre boisson n'avait été que de la neige fondue sur le feu. Nous passions donc par la Comanie à cheval, fort vite, d'autant que nous avions des chevaux frais cinq ou six fois le jour, si ce n'est lorsque nous traversions les déserts; car alors on nous donnait des chevaux plus forts et qui pussent durer au continuel travail; et cela depuis le commencement du carême jusqu'à huit jours après Pâques.

Ce pays de Comanie a immédiatement au nord, après la Russie, les Morduins (¹) et Bilères (²), c'est-à-dire la grande Bulgarie; les Bastarques (³), qui est la grande Hongrie; puis les Parosites (⁴) et les Samogèdes (⁵), qu'on dit avoir la face de chien, qui sont sur les rivages déserts de l'Océan, Au midi il a les Alains, les Circasses, les Gazares, la Grèce et Constantinople, et les terres des Ibériens, des Cathes et des Brutaques, qu'on tient être Juifs, et qui portent la tête toute rase. Puis le pays des Bythes, Géorgiens, Arméniens et Turcs (⁶). A l'occident est la Hongrie et la Russie. Mais ce pays de Comanie est grand et de longue étendue, dont les peuples ont été la plupart exterminés par les Tartares, les autres s'en sont fuis, et le reste est demeuré en servitude sous eux; et même plusieurs qui étaient échappés se sont depuis venus remettre sous leur joug. De là nous passâmes au pays des Cangites (⁷), qui a disette d'eau en beaucoup d'endroits, ce qui est cause qu'il y a peu d'habitants. De sorte que les gens de Jéroslaus, duc de Russie, passant par là pour aller en Tartarie, moururent la plupart de soif dans ces déserts. Car en ce pays, et en celui de Comanie, nous trouvâmes encore plusieurs têtes et ossements de morts épars çà et là comme des ordures.

Nous fûmes environ depuis l'octave de Pâques jusqu'à l'Ascension à traverser ce pays. Tous les habitants étaient paysans, et eux non plus que les Comans ne s'adonnent point au labourage des terres, mais vivent de leurs bestiaux seulement. Ils n'ont point de maisons bâties, mais ils n'habitent que sous des tentes. Les Tartares y ont tout détruit et ruiné, et tiennent tout ce pays et ceux qui y sont restés sous leur servitude.

Ils arrivent à la première hordo de celui qui devait être élu empereur.

Des Cangites nous entrâmes en la terre des Bisermins (⁸), qui parlent coman, mais tiennent la loi des Sarrasins. Nous y trouvâmes grand nombre de villes et de châteaux tout ruinés, et force villages désolés.

(¹) Peuple finnois dont les descendants, répandus dans les gouvernements de Kasan, de Simbirsk, do Penza, de Saratow, d'Astrakan et d'Orembourg, sont, de nos jours encore, désignés sous le nom do *Mordvi*. (Guagnino, *Descrittione della Sarmatia europea.)*

(²) C'est-à-dire les Boulgares du Volga, appelés *Belâr* par Aboulféda et par Reschid-el-Dyn.

(³) « Il est aisé de reconnaître par leur nom les peuples cantonnés dans les gouvernements de Perm, de Viatka et d'Orembourg, et appelés par les Russes *Baschkirts*, et vulgairement *Baschkirs*. Le nom do Grande-Hongrie donné à leur pays révèle l'opinion qu'on avait au moyen âge sur leur affinité d'origine avec les Hongrois, et Guillaume de Rubruquis déclare expressément que la langue de ces deux peuples était identique. » (D'Avezac.)

(⁴) Peuplade finnoise de la Grande-Permie.

(⁵) Les Samoyèdes.

(⁶) Pour comprendre cette énumération il faut supposer, comme il est plausible, que l'auteur aura pris ses renseignements au camp de Batou, sur le Volga; on lui aura désigné tour à tour dans l'ordre successif do proximité sur une première zone, vers l'occident, les Alains, les Circasses, les Khazars, la Grèce et Constantinople; puis sur une autre zono, à l'orient, les Ibériens, les Kakhes, les Berdâgjes; enfin, sur una zone intermédiaire, les Zikkes, les Géorgiens, les Arméniens et les Turks. (D'Avezac.)

(⁷) Les Cangites occupaient l'est de la Comanie; Abou-el-Ghazy les mentionne sous le nom de Kanglis, qui leur est aussi donné par Rubruquis. L'historien tartare expose leur origine turque et l'étymologie de leur nom, qu'il fait venir de *kang*, un char à roues criardes.

(⁸) « Corruption du mot *musulman*. Ce pays correspond au Turkestan moderne. » (Sprengel, *Geschichte der Geographischen Entdeckungen.)*

Dans ce pays est un grand fleuve dont nous ignorons le nom ; sur ce fleuve sont plusieurs villes : Janckint, Barchin, Ornas (¹), et d'autres dont nous ne savons les noms. Le seigneur de ce pays était appelé l'Altisoldan (le grand soudan), qui fut exterminé avec toute sa race par les Tartares. Ce pays a de très-grandes montagnes, et du côté du midi les villes de Jérusalem et de Baldach (²), et toute la terre des



Empereur de Borgar (Tartarie indépendante). — D'après la *Carte catalane* (³).



Souverain du Cathay. — D'après la *Carte catalane* (⁴).

Sarrasins. Et un peu par delà, sur les confins, habitent deux princes tartares, Buri et Cadan, fils de Thiadai, qui fut fils do Cingis-Cham. Du côté du nord est le pays des noirs Cathains et l'Océan, et là demeure Siban, frére de Bathy.

Nous cheminâmes par ce pays depuis l'Ascension jusqu'à l'octave de Saint-Jean ; puis nous entrâmes en la Nigra-Cathaya (⁵), où l'empereur a bâti un palais, et là nous fûmes conviés à boire ; et celui qui

(¹) La plupart des noms propres cités par Plan de Carpin ont été altérés dans leur orthographe. On s'explique aisément ce fait en réfléchissant qu'il ne les entendait que de la bouche de Benoît de Pologne, son compagnon et son interprète, qui leur faisait subir la prononciation russe. Dans ces deux premières villes, Janckin et Barchin, M. d'Avezac croit reconnaître à travers leur désignation celles de Yanghy-Kand et de Bartchy, situées sur le Sihhoun, fleuve tributaire du lac d'Aral ; mais quant à la troisième, celle d'Ornaz, qui, d'après des témoignages irrécusables, se trouvait à l'embouchure du Don, on ne peut, dit-il, expliquer cette méprise de notre bon religieux que comme une suite de celle qui, précédemment, lui avait fait confondre en une seule mer la mer Noire, la mer Caspienne et les Palus Méotides. Suivant lui, cette ville correspondrait à celle de Teana, située près de l'embouchure du Don, dans la Khazarie.

(²) Bagdad.

(³) Au-dessus de la ville et de l'empereur on lit la légende suivante. « C'est ici que réside l'empereur de cette région » septentrionale, dont le commandement commence dans la province de Boukharie et finit à la ville d'Organa (Urgenz). Ce » Souverain est Jambeth, seigneur de Sarai. » *(Notice sur le manuscrit de la Carta catalane.)*

(⁴) A côté on lit cette légende : « Le plus grand prince de tous les Tartares ; il s'appelle Oloug-Bek, qui veut dire grand » khan. Cet empereur est beaucoup plus riche que tous les autres empereurs du monde. Il a pour sa garde habituelle douze » mille chevaux ; il a quatre capitaines qui ont chacun douze mille chevaux sous leur commandement. Chaque capitaine se rend » à la cour du souverain avec sa compagnie pendant trois mois de l'année, et ainsi des autres successivement, et par » ordre. » *(Carte catalane.)*

(⁵) Kithây noir, ou Karâ-Kitây.

y commandait pour l'empereur fit danser devant nous deux de ses fils avec les principaux du lieu. Au sortir de là nous trouvâmes une petite mer ou un grand lac, sur le bord duquel il y avait une petite montagne où l'on dit qu'est un certain trou par où il sort l'hiver de telles tempêtes et bourrasques de vents, qu'il y a grand danger d'y passer alors (¹); et l'été même on y entend un grand bruit de vents, mais il en sort bien peu dehors. Nous cheminâmes plusieurs jours le long de cette mer, qui, bien que petite, a toutefois bon nombre d'îles, et nous la laissâmes à main droite.

En ce pays-là habite Ordu, que nous avons dit être le plus ancien capitaine et duc des Tartares, et est la cour ou horde que son père avait, et son palais est celui de l'une de ses femmes; car la coutume des Tartares est que les lieux où les princes et seigneurs tiennent leur cour ne se ruinent jamais (²), mais l'ordre entre eux est que quelqu'une de leurs femmes les gouverne, et on leur fait des présents comme aux seigneurs mêmes. Nous arrivâmes donc à cette première cour de l'empereur, où il y avait une de ses femmes.

Leur arrivée à la cour de Cuyné, désigné empereur.

Étant arrivés là, nous ne fûmes point appelés à la cour, parce que nous n'avions pas vu encore l'empereur; mais ils nous laissèrent en notre tente, selon leur coutume, où nous fûmes bien servis de tout, et nous firent reposer là un jour tout entier sans sortir. De là, passant outre, la veille de Saint-Pierre et Saint-Paul, nous entrâmes en la terre des Naimans qui sont païens; et le jour de la fête, il y tomba grande abondance de neige, et il y faisait un très-grand froid. Le pays est montagneux et excessivement froid, avec peu de campagnes. Ces deux nations susdites ne labourent ni ne cultivent point la terre; mais, à la mode des Tartares, ils habitaient sous des tentes qu'eux-mêmes avaient abattues. Nous fûmes plusieurs journées à traverser ce pays-là, tant que nous entrâmes en celui des Mongales, qui sont les vrais Tartares. Nous employâmes trois semaines entières et plus à le passer, allant bien vite, et le jour de la Madeleine nous parvînmes au lieu où était Cuyné, désigné empereur. Nous fîmes ce chemin en grande diligence, car nos guides avaient eu commandement de nous faire arriver bientôt, à cause que la cour y avait été publiée solennellement plusieurs années auparavant pour l'élection de l'empereur. Si bien que chaque jour nous nous levions de grand matin, et allions sans nous arrêter et sans rien manger jusqu'à la nuit, et quelquefois nous arrivions si tard que nous ne mangions rien le soir; mais ce qui devait être pour notre souper, on nous le donnait le matin; et nous changions souvent de chevaux, que nous faisions aller au grand trot sans aucun relâche.

Quelle fut la réception que Cuyné fit aux religieux.

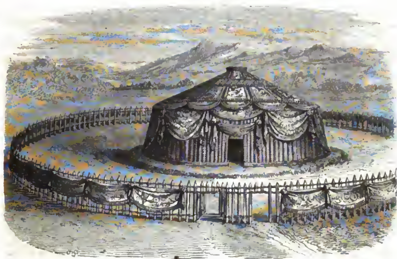
Étant arrivés en la cour de Cuyné, il nous fit donner une tente et défrayer, comme ils font aux Tartares mêmes, mais beaucoup mieux qu'à tous les autres ambassadeurs. Nous ne fûmes point appelés devant lui, à cause qu'il n'avait pas encore été élu empereur, et qu'il ne se mêlait de rien. Et toutefois, Batby n'avait pas laissé de lui envoyer par écrit tout ce que nous lui avions dit et tout ce que nos lettres contenaient. Comme nous eûmes donc demeuré là cinq ou six jours, il nous envoya vers sa

(¹) Voy. Abel de Rémusat, *Recherches sur Karacoroum.* Suivant lui, ce fait se rapporte au lac Kézil-Basch, en chinois *Ki-tse-li-pa-sse.* « Au nord de la ville Yémon, à l'occident du lac, est la montagne Haïthaï; il sort de cette montagne un vent qui souffle avec tant de violence, qu'il précipite les voyageurs dans la mer. »

Nous avons entendu le docteur Roulin raconter qu'en Amérique, dans certains passages de montagnes, les indigènes se gardent bien de prononcer la moindre parole, et surtout de siffler, par crainte de déchaîner la violence du vent.

(²) C'est-à-dire que la tente, palais du souverain, était toujours conservée ou relevée au même lieu, tradition royale que l'on retrouve chez presque tous les peuples.

mère (¹), là où se faisait l'assemblée générale et solennelle. Nous trouvâmes là une tente de pourpre blanche (²) si grande, qu'à notre avis elle était capable de tenir plus de deux mille personnes. Et autour on avait fait élever un échafaud ou une palissade de bois, remplie de diverses figures et peintures.



Tente tartare en pourpre blanche. — D'après une des gravures de l'édition de Vander-Aa (³).

Étant donc là avec les Tartares qui nous conduisaient, nous vîmes une grande assemblée de ducs et princes qui y étaient venus de tous côtés avec leurs gens, et chacun était à cheval aux environs par les campagnes et collines. Le premier jour, il se vêtirent tous de pourpre blanche, au second de rouge, et ce fut alors que Cuyné vint en cette tente; le troisième jour ils s'habillèrent de pourpre violette, et le quatrième de très-fin écarlate ou cramoisi. En cette palissade, proche de la tente, il y avait deux grandes portes, par l'une desquelles devait entrer l'empereur seulement; il n'y avait point de gardes, encore qu'elle demeurât tout ouverte, d'autant que personne, entrant ou sortant, n'osait passer par là, mais on entrait par l'autre, où il y avait des gardes portant épées, arcs et flèches. De sorte que si quelqu'un s'approchait de la tente au delà des bornes qui avaient été posées, si on le pouvait attraper, il était battu, sinon on le tirait à coup de flèches. Il y avait là plusieurs seigneurs qui, aux harnais de leurs chevaux, portaient, à notre jugement, plus de vingt marcs d'argent (⁴).

Ainsi les chefs et ducs étaient au-dessous de la tente, où ils parlaient ensemble, et traitaient de l'élec-

(¹) A la mort d'Oukoday la régence avait été déférée à l'impératrice Tourakinah, sa veuve. Kuyuc ou Cuyné, son fils aîné, fut élu dans l'assemblée générale et proclamé empereur le 24 août 1246, au milieu des cérémonies décrites plus bas par notre auteur.

(²) On n'est pas d'accord sur la nature de ce tissu de pourpre. Était-ce du coton, de la soie? La difficulté serait levée si l'on s'en rapportait au témoignage de Benoît de Pologne, qui avance, au sujet des vêtements de pourpre cités plus bas, qu'ils étaient en velours.

(³) *Recueil des divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, etc., édition in-4°; Leyde, 1729.

(⁴) « Telle était la manière d'installer sur le trône ces monarques, qui étaient maîtres de presque toute l'Asie; les richesses y étaient prodiguées sans magnificence, et l'on n'y voyait régner que la grossièreté et la barbarie. Ces hommes formidables à tout le reste du genre humain n'étaient que des pâtres qui, environnés de leurs troupeaux, se choisissaient un roi et se paraient dans cette cérémonie de l'or et de l'argent que le brigandage leur fournissait. Ils voyaient trembler autour d'eux les ambassadeurs des plus puissants princes de l'Asie. » (De Guignes, *Histoire générale des Huns.*)

tion de l'empereur. Tout le reste du peuple était au dehors de la palissade, attendant ce qui serait résolu. Après, ils se mirent à boire du lait de jument, ce qui dura jusqu'au soir, nous étonnant comment ils pouvaient tant boire. Puis ils nous firent entrer au dedans et nous donnèrent de la cervoise, parce que nous ne pouvions boire de ce lait. Ils pensaient nous faire ainsi beaucoup d'honneur, et nous conviaient fortement à boire, ce que nous ne pouvions pour n'y être pas accoutumés. Nous leur donnâmes à entendre que cela nous était importun et contraire, sur quoi ils cessèrent de nous en presser. Au dehors étaient le duc de Jeroslaus de Susdal, en Russie, et plusieurs autres seigneurs kitans et solangues (¹); puis deux fils du roi de Géorgie, un ambassadeur du calife de Baldac (²), qui était soudan, et plusieurs autres soudans et amiraux des Sarrasins; et, selon qu'on nous disait, il y avait plus de quatre mille de ces sortes d'ambassadeurs et députés, tant de ceux qui portaient des tributs et des présents, que soudans, ducs et autres seigneurs qui venaient se rendre eux-mêmes aux Tartares ou leur prêter obéissance pour leurs maîtres. Ils étaient tous au dehors de la palissade et de la tente, et on leur donnait aussi à boire. Ils nous donnaient toujours le haut bout à nous et au duc Jeroslaus, quand nous étions tous ensemble en ce même lieu.

Comment Cuyné fut élu solennellement empereur.

Nous demeurâmes là environ un mois; nous pensions bien que durant ce temps l'élection se ferait en cette assemblée, mais qu'elle n'y serait pas publiée. Il y en avait apparence sur ce que Cuyné sortant de sa tente, on chantait devant lui, et quand il sortait dehors, on lui faisait la révérence avec de belles baguettes ayant au bout une touffe de laine d'écarlate, ce qui ne se faisait à autre duc ou prince quel qu'il fût. Cette cour solennelle est par eux appelée Syra-Orda. Au partir de là, nous allâmes tous à cheval à trois ou quatre lieues de là, en un autre lieu ou en une belle plaine, le long d'un ruisseau courant entre des montagnes. Il y avait une autre tente préparée qu'ils appelaient la horde dorée, car c'est là que Cuyné devait être établi sur son trône au jour de l'Assomption; mais à cause de la grande grêle et neige qui tomba ce jour-là, la cérémonie fut différée. Cette tente était fort riche et appuyée sur des colonnes couvertes de lames d'or attachées avec des clous d'or. Le haut était couvert et tapissé d'écarlate par dedans, mais par le dehors d'autres étoffes.

Nous fûmes en ce lieu-là jusqu'à la Saint-Barthélemy, auquel temps il y eut une grande assemblée de toutes parts, et chacun demeurait la face tournée vers le midi. Quelques-uns d'eux demeuraient éloignés à un jet de pierre des autres, et faisaient incessamment des prières et s'agenouillaient vers le midi, toujours en s'éloignant davantage. Mais nous, qui ne savions si ce qu'ils faisaient était des charmes, ou si c'étaient des adorations à Dieu ou à quelque autre chose, nous ne voulûmes pas nous agenouiller comme eux. Après qu'ils eurent été assez longtemps à faire des cérémonies, ils retournèrent vers les tentes et placèrent Cuyné sur son siége impérial, et les ducs fléchirent les genoux devant lui; et ensuite tout le reste du peuple en fit autant, sinon nous, qui ne lui devions rien et n'étions pas ses sujets.

L'accès que les religieux ambassadeurs eurent auprès de l'empereur.

En ce lieu même où l'empereur Cuyné fut mis sur son trône, nous fûmes appelés vers lui, et comme Chingay, son premier secrétaire, eut pris nos noms par écrit, aussi bien que les noms de ceux par qui nous étions envoyés, avec celui du duc des Solangues et d'autres encore, il cria à haute voix, les récitant tous l'un après l'autre devant l'empereur, ses princes et seigneurs. Cela fait, chacun de nous fléchit par quatre fois le genou gauche, et fûmes avertis de ne pas toucher le seuil de la porte; puis nous

(¹) « Les Kitans ou habitants du Cathay, dit M. d'Avezac, occupaient le nord de la Chine, et les Solangues le nord de la Corée. »
(²) Bagdad.

ayant soigneusement fouillés pour voir si nous ne portions point de couteaux, et n'en trouvant point, nous entrâmes dedans la tente par la porte du côté d'orient, car par la porte d'occident nul n'y ose



Chute de neige dans la vallée de Saratinine-Kol (Altaï oriental). — D'après M. de Tchiatchef (¹).

entrer que l'empereur. Tous les autres grands-ducs en font de même en leurs tentes, mais les autres moindres n'y regardent pas de si près.

Nous eûmes ainsi accès près de l'empereur la première fois depuis son avénement au trône, et tous les autres ambassadeurs furent aussi reçus par lui; mais il y en eut peu qui entrèrent en sa tente. Ces ambassadeurs firent une infinité de présents, comme de pièces de satin pourpre, écarlate, cramoisi, avec des ceintures et baudriers de soie tissus d'or, des fourrures très-riches, et choses semblables. On lui présenta aussi un parasol pour porter sur la tête, qui était tout semé de pierreries. Un gouverneur

(¹) *Voyage dans l'Altaï.*

« Dans les déserts de la Tartarie, et surtout dans le pays des Khalkhas, la froidure est si affreuse que, pendant la plus grande partie de l'hiver, le thermomètre ne peut plus marquer, à cause de la congélation du mercure. Souvent toute la terre est couverte de neige, et si le vent du nord-ouest vient à souffler, la plaine ressemble aussitôt à une mer bouleversée jusque dans ses fondements. Le veot soulève la neige par vagues immenses et pousse devant lui ces gigantesques avalanches. Alors les Tartares volent courageusement au secours de leors troupeaux; on les voit bondir de côté et d'autre, exciter les animaux par leurs cris et les conduire au loin, à l'abri de quelque montagne. Quelquefois ces intrépides pasteurs s'arrêtent immobiles, au milieu de la tempête, comme pour défier la fureur des éléments et braver la froidure. » (Huc, *Voyage dans la Tartarie.)*

de province lui amena des chameaux caparaçonnés d'écarlate; d'autres lui présentèrent des selles de chevaux faites avec certains ressorts par le moyen desquels on se pouvait aisément seoir dedans; puis force de chevaux et mulets richement enharnachés, et armés les uns de cuir, les autres de fer. On nous demanda si nous n'avions aussi rien à lui donner; mais il n'y avait pas moyen, car nous avions déjà employé tout ce que nous avions apporté. Là même, un peu plus loin des tentes, on avait mis sur une colline plus de cinq cents chariots remplis d'or, d'argent et d'habits de soie, et tout cela fut partagé entre l'empereur et ses princes et ducs, qui après en firent des présents aux leurs comme il leur plut.

Comment l'empereur et sa mère se séparèrent en divers lieux, et de la mort de Jéroslaus, duc de Russie.

Après cela nous fûmes en un autre endroit où il y avait une très-riche tente toute de pourpre, dont les Kitayns avaient fait présent. On nous fit entrer là dedans, et à chaque fois que nous entrions on nous faisait boire de la cervoise ou du vin, et on nous donnait aussi de la chair cuite à manger si nous voulions. Là dedans il y avait un lieu plus élevé et bien accommodé, où était le trône de l'empereur, tout à fait d'ivoire, à diverses figures, et enrichi d'or et de pierres précieuses. On y montait par degrés, et il était rond par en haut. Tout à l'entrée, il y avait des bancs où les dames s'asseyaient du côté gauche, et au côté droit personne n'était assis; mais les ducs étaient sur des bancs plus bas, et cela était au milieu de la salle; puis il y en avait d'autres assis derrière eux, et chaque jour il y arrivait une grande multitude de dames. Ces trois tentes que nous avons dites étaient fort spacieuses, et les femmes de l'empereur en avaient d'autres assez belles et grandes, faites de feutre blanc.

Là l'empereur se sépara d'avec sa mère, qui s'en alla en un quartier du pays, et lui en un autre pour exercer la justice. Car on avait pris une de ses favorites que l'on accusait d'avoir empoisonné le feu empereur son père, au temps qu'il avait envoyé son armée dans la Hongrie, ce qui fut cause qu'ils ne firent rien et s'en retournèrent. On fit le procès à cette femme et à quelques autres des complices, qui furent tous exécutés à mort.

En ce temps mourut Jeroslaus, le grand-duc de Soldal ou Susdal, en Russie. Car ayant été appelé vers la mère de l'empereur, où par honneur elle le fit manger et boire de sa propre main, et sitôt qu'il fut retourné en son logement, il tomba malade au septième jour, et son corps devint tout livide et taché, ce qui fit dire tout haut qu'il avait été empoisonné, afin d'avoir plus librement tous ses États. Et ce qui confirme ce soupçon, c'est qu'aussitôt, sans en prévenir les Russes qui étaient près d'elle, l'impératrice envoya un messager en Russie vers Alexandre, fils de Jeroslaus, pour l'engager à venir vers elle, sous prétexte de lui remettre l'empire de son père; mais lui refusa de se rendre à cette invitation, malgré les lettres pressantes qu'on lui envoya. Et on pensait généralement que, s'il était venu, elle l'aurait fait tuer ou l'aurait gardé en captivité.

Les religieux présentent leurs lettres à l'empereur, et en ont réponse.

Ayant été menés vers l'empereur, et lui ayant su par nos conducteurs que nous avions été envoyés vers lui, il nous renvoya à sa mère. Car deux jours après son couronnement, il avait intention, comme nous avons dit, de déployer sa bannière contre toutes les nations de l'Occident, et ne voulait pas que nous le sussions. Étant revenus en notre logis, nous demeurâmes quelques jours ainsi, puis nous retournâmes à la cour, où nous fûmes bien un mois entier si mal traités, que nous étions demi-morts de faim et de soif. Ce que l'on nous donnait à dépenser pour quatre jours, à peine eût-il été assez pour un. Et qui pis est, nous ne trouvions rien à acheter, le marché étant trop loin. Mais Dieu eut pitié de nous; il nous fit connaître un certain Russien, nommé Côme, orfèvre, que l'empereur aimait fort (¹); celui-là nous

(¹) Rubruquis rencontra un orfèvre parisien très-habile, nommé Guillaume, à Caracorum (Kara-Korum).

assista de ce qu'il put en tout ce temps-là. Il nous fit voir aussi le trône impérial qu'il avait fait, et le sceau qui était de sa façon ; il nous en donna même l'empreinte. Nous sûmes aussi beaucoup de détails secrets de la cour par les Russes et Hongrois qui étaient venus avec les autres chefs. Ils savaient le latin et le français, et il y avait des clercs russes et autres qui suivaient la cour partout depuis dix ou vingt ans, connaissant toutes les coutumes de ces peuples, parce qu'ils savaient leur langue. Nous pouvions par eux apprendre tout ce qui concerne les Tartares ; car, sachant notre désir, ils nous rapportaient ce qu'ils avaient vu, sans même que nous eussions besoin de les interroger.

Après tout cela, l'empereur nous fit dire par son secrétaire Chingay que nous eussions à mettre par écrit ce que nous avions à lui dire, et le lui envoyer, ce que nous fîmes.

Plusieurs jours après il nous fit appeler de nouveau, et nous dit par l'entremise de Kadac, intendant de tout l'empire, en présence de Bala et Chingay, ses secrétaires, et de beaucoup d'autres, de lui répéter l'objet de notre mission, ce que nous fîmes très-volontiers. Notre interprète en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, fut Temer, soldat de Jéroslaus, et cet entretien eut lieu par le moyen d'un clerc qui était avec lui, et d'un autre qui était avec l'empereur. Cuyné nous demanda si auprès du pape il y en avait qui entendissent la langue russienne, sarrasine ou tartare. Nous répondîmes que non ; qu'il y avait bien quelques Sarrasins vers l'occident, mais qu'ils étaient assez loin du lieu où était le pape ; que cependant nous trouvions bien à propos qu'ils prissent la peine de nous écrire ce qu'ils voudraient en langue tartare, et nous le missions par écrit en la nôtre, et que nous présenterions l'un et l'autre au pape notre maître. Après cela, nous nous retirâmes et demeurâmes ainsi jusqu'à la Saint-Martin qu'on nous fit rappeler ; et lors vinrent vers nous Kadac, intendant de tout l'état, Chingay, Bala et plusieurs autres secrétaires, qui nous interprétèrent de mot à mot ce qu'ils voulaient nous faire entendre, ce qu'en même temps nous écrivions en langue et caractères latins, et eux se faisaient interpréter chaque mot que nous écrivions, de peur que nous ne manquassions en quelque chose. Quand les deux écritures furent achevées, ils nous les firent lire une et deux fois, afin qu'il n'y eût rien de plus ou de moins, nous demandant si nous entendions bien tout, comme il était nécessaire. Ils nous donnèrent aussi des lettres en langue sarrasine, en cas qu'il se trouvât quelqu'un en nos quartiers qui l'entendît (²).



Souverain de Kara-Korum, ville impériale. — D'après la *Carte catalane* (¹).

La coutume de cet empereur est de ne parler jamais lui-même à aucun étranger, quelque grand et qualifié qu'il puisse être ; mais il les entend seulement, et leur répond par trucheman, et toutes les fois qu'on lui propose quelque affaire, ou qu'on en reçoit la réponse, il faut toujours être à genoux ; et depuis qu'il a une fois ordonné d'une affaire, il n'est permis à qui que ce soit de lui en parler davantage.

(¹) Kara-Korum, distante d'une demi-journée de la Syra-Orda, ancienne ville des Turcs, Hoel-Hou, est située entre le Foula, l'Orgon et la Silinga, à peu près sous la même latitude que Paris. (Voy. les deux mémoires d'Abel de Rémusat sur les relations des premiers chrétiens avec les empereurs mongols.) Voici la légende qui est placée près de cette ville sur la *Carte catalane :* « Ici règne le roi chrétien Étienne. Ici se trouve le corps de l'apôtre saint Thomas. Tourne tes yeux vers la cité de Boutifilis. » *(Notices sur les manuscrits.)*

(²) « Ces lettres, conformes au caractère des potentats asiatiques, sont un chef-d'œuvre de folie et d'orgueil ; elles finissaient ainsi : « Nous adorons Dieu, et, avec son aide, nous détruirons la terre entière depuis l'orient jusqu'à l'occident. » (Manuscrit Colbert, à la Bibliothèque impériale.)

Cet empereur a un procureur ou intendant, et des secrétaires ou officiers pour les affaires tant publiques que particulières, mais point de gens de plaidoirie ou de chicane, car là tout se fait selon la volonté de l'empereur, sans procès ou autres formalités. Les autres princes tartares en font de même dans leurs cours et affaires.

Lorsque l'empereur Cuyné fut élu et sacré, il avait environ quarante ou quarante-cinq ans au plus; il était d'une stature moyenne, fort sage, avisé, sérieux, et plein de gravité en son air et ses manières. Personne ne le voyait guère rire ou faire autre action de gaieté, ainsi que nous disaient les chrétiens qui demeuraient d'ordinaire en sa cour. Les chrétiens de sa suite et ses domestiques nous assuraient qu'il avait volonté de se faire chrétien, et ils se fondaient en cette créance sur ce qu'ils lui voyaient tenir auprès de soi des prêtres chrétiens auxquels il donnait appointement (¹). Il avait toujours ainsi une chapelle ou oratoire devant sa grande tente, où des gens d'église psalmodiaient publiquement et faisaient le service aux heures, comme les chrétiens grecs, encore que là même fût une multitude infinie de Tartares et autres nations. Mais les autres ducs et princes tartares n'en permettent pas autant.

Comment ces religieux furent congédiés.

Nous fûmes avertis par nos Tartares que cet empereur avait dessein d'envoyer ses ambassadeurs avec nous; mais nous jugeâmes bien qu'il voulait que nous-mêmes lui en fissions instance; en effet, un de nos Tartares, le plus ancien, nous le conseillait, mais nous ne le trouvions pas à propos. C'est pourquoi nous lui fîmes dire que ce n'était pas à nous à demander cela, mais que si la volonté de l'empereur était d'en envoyer, très-volontiers nous les recevrions et conduirions, Dieu aidant, en toute assurance.

Plusieurs raisons nous firent croire qu'il n'était pas expédient qu'il en envoyât avec nous. La première, parce que nous craignions que, venant à voir les guerres et dissensions qui étaient parmi nous, cela ne les excitât davantage à nous venir attaquer; la seconde, que ce serait autant d'espions entre nous; la troisième, nous craignions qu'on ne leur fît du déplaisir ou qu'on ne les tuât, à cause que les nôtres étaient un peu fiers et turbulents, ainsi qu'ils se montrèrent à quelques-uns de nos serviteurs qui, ayant été, à la prière du cardinal légat d'Allemagne, envoyés vers lui en habit de Tartares, furent en danger d'être assommés des Allemands par le chemin, et contraints, pour se garantir, de quitter ces habillements-là. La coutume des Tartares est de ne faire jamais ni paix ni trêve avec ceux qui ont tué ou maltraité leurs ambassadeurs, et n'ont point de repos qu'ils ne s'en soient vengés. La quatrième raison est que nous appréhendions qu'on ne nous les enlevât de force; et la cinquième et dernière, que nous ne pensions pas que leur venue fût d'une grande utilité, puisqu'ils n'avaient autre charge et pouvoir que de porter des lettres au pape et aux autres princes, qui n'étaient en substance que les mêmes que nous portions, sans ce qui pouvait arriver de pis comme nous le craignions.

Trois jours après, à savoir la fête de saint Brice, ils nous donnèrent congé avec des lettres de l'empereur, cachetées de son sceau; et de là nous fûmes envoyés vers sa mère, qui nous fit présent à chacun d'un vêtement de peau de renard qui avait le poil en dehors, et un autre d'écarlate. Mais nos Tartares en dérobèrent quelques pièces de chacune, et en prirent plus de la moitié de celui qui avait été donné à notre garçon; ce que nous sûmes bien, mais nous n'en voulûmes pas faire semblant.

Du retour des religieux.

Étant donc sur notre retour, nous cheminâmes tout le long de l'hiver dans les déserts, où nous couchions souvent sur la neige, à moins qu'avec le pied nous ne fissions une place ou un gîte sur la terre;

(¹) « Il est curieux de rapprocher ces rapports de ce que disent les historiens chinois de la faveur dont jouirent à la cour de Kuyûc les deux lamas Ouatotchi et Namo, venus de Kaschmyr. » (Quatremère, *Histoire des Mongols de la Perse.*)

car il n'y avait que de rases campagnes sans aucun arbre. Et souvent le matin nous nous trouvions tout couverts de la neige que le vent avait chassée. Tout notre chemin fut comme cela jusqu'à la fête de l'Ascension que nous arrivâmes à la cour de Bathy. Là, nous lui demandâmes quelle réponse il voulait faire au pape; mais il nous dit qu'il ne voulait mander autre chose que ce que son empereur avait fait par ses lettres. Nous ayant donné des lettres de recommandation et de passe-port, nous partîmes de là, et le samedi d'après l'octave de la Pentecôte, nous parvînmes jusqu'au logement de Montii, où étaient nos compagnons et nos serviteurs qu'ils y avaient retenus; et nous les ayant fait rendre, nous prîmes tous le chemin vers Corrensa, qui nous demanda encore des présents, mais nous n'avions rien à lui donner. Il nous donna deux Comans de leurs sujets pour nous conduire jusqu'en Kiovie, capitale de Russie. Notre Tartare, toutefois, ne voulut jamais nous abandonner, jusqu'à ce que nous eussions passé la dernière garde et demeure des Tartares. Mais ceux que Corrensa nous avait donnés nous menèrent de là en six jours jusqu'à Kiovie, où nous arrivâmes quinze jours avant la Saint-Jean.

Ceux de Kiovie, sachant notre retour, vinrent au-devant de nous, et nous reçurent à grande joie, comme des gens retournés de la mort à la vie. On nous en fit de même par toute la Russie, la Pologne et la Bohême, où le prince Daniel et Basilique son frère nous firent grande fête, et nous retinrent près de huit jours auprès d'eux contre notre volonté. Et cependant s'étant assemblés en conseil avec leurs évêques, prélats et autres gens de bien, sur les choses que nous leur avions rapportées des Tartares, et de ce que nous y avions dit et fait, ils nous dirent d'un commun avis que leur résolution était de reconnaître le pape pour leur particulier seigneur et maître, et la sainte Église romaine pour leur mère et dame, confirmant et ratifiant ce qu'ils en avaient déjà mandé par un abbé qu'ils avaient envoyé sur cette affaire; et de plus, ils envoyèrent avec nous leurs ambassadeurs avec des lettres à Sa Sainteté [1].

Du pays des Tartares, où il est situé, sous quel climat, et quel air on y respire.

Leur pays est situé en cette partie d'Orient qui, selon notre avis, se joint au septentrion : à l'orient, ils ont le Cathay et les Solangues; au midi, les Sarrasins; entre l'occident et le midi, les Huires; à l'occident, les Naymans; et au nord, l'Océan qui les environne de ce côté-là [2].

Le pays est en quelques endroits fort plein de montagnes, et en d'autres de campagnes, mais presque partout sablonneux avec peu de terre grasse; en des endroits quelques forêts, et en d'autres point de bois du tout. Ils n'ont point d'autre feu, tant pour se chauffer que pour cuire leurs viandes, que de la bouse de vache et de la fiente de chevaux, sans excepter leur empereur même et tous leurs princes [3]. La centième partie de cette terre n'est pas de rapport, et ne peut porter de fruits si elle n'est arrosée de quelques rivières qui s'y trouvent en petit nombre. Il y a peu de villages et d'habitations, avec une seule ville que l'on dit être assez bonne et qui se nomme Caracoron [4] : nous n'y avons pas été, mais nous en approchâmes de demi-journée, lorsque nous fûmes au lieu qu'ils appellent Syrahorda, qui est la grande cour de leur empereur. Et bien que ce pays soit si stérile, il ne laisse pas d'être assez bon pour les pâturages et la nourriture des troupeaux.

Pour l'air, il y est extraordinairement inégal; car, en été, lorsque ailleurs le soleil est le plus fort et le plus chaud, ce ne sont que tonnerres accompagnés de foudres qui tuent force gens. Il y règne aussi des vents si froids, si forts et orageux, qu'on a bien de la peine à se tenir à cheval en voyageant [5].

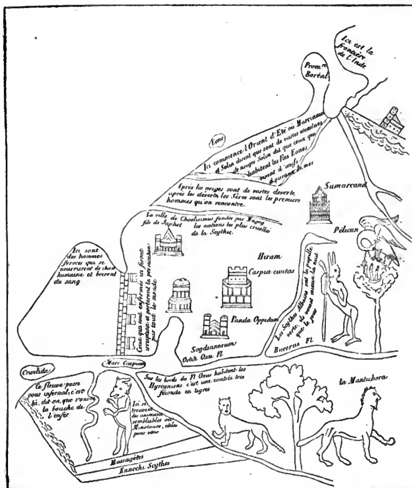
[1] Cette conversion était due à l'éloquence de Plan de Carpin, qui, en outre, parvint à décider Jaroslaw, père du grand-duc Alexandre de Souzdal, à rentrer dans le giron de l'Église.

[2] Les Naymans occupaient les rives de l'Irtysch bleu ou haut Irtysch; les Huïurs sont les mêmes que les Ouyghours, et les Sarrasins correspondent aux musulmans qui habitaient le Tankgout. Nous avons parlé plus haut du Cathay et des Solangues, p. 234, note 2. (Voy., dans la Notice de M. d'Avezac, des éclaircissements sur ces différents peuples, de la p. 520 à la p. 523.)

[3] « Les Tartares (modernes) appellent *argol* la fiente des animaux lorsqu'elle est desséchée et propre au chauffage. » (M. Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846.*)

[4] Voy., sur Kara-Korum, ci-dessus p. 237, note 1.

[5] « Les sécheresses, dit M. Huc au sujet du climat de la Tartarie, y sont fréquentes; presque chaque année les vents



Carte de Tartarie. — D'après la Mappemonde du treizième siècle

De sorte que, comme nous étions en leur horde (ainsi qu'ils appellent les campements et logements de leur empereur et de leurs princes), nous étions contraints, par la violence du vent, de nous jeter contre terre, où nous ne voyions rien du tout pour la grande poudre qu'il faisait. L'hiver il n'y pleut jamais,

du printemps dessèchent les terres. Le ciel prend un aspect sinistre, et les peuples effrayés sont dans l'attente de grandes calamités; les vents redoublent de violence et durent quelquefois jusque bien avant dans la saison d'été. On voit alors la poussière s'élever par tourbillons au haut des airs; l'atmosphère devient obscure et ténébreuse, et souvent en plein midi on est environné des horreurs de la nuit, ou plutôt d'une obscurité épaisse, palpable en quelque sorte, et mille fois plus affreuse que la nuit la plus sombre. »

conservée à la bibliothèque de la cathédrale d'Hereford.

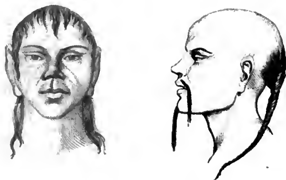
mais en été seulement, et encore si peu que cela peut à peine humecter la poudre et faire pousser l'herbe. Il y fait de grandes grêles, si bien qu'au temps qu'ils firent l'élection de leur empereur, et qu'ils le voulaient installer sur le trône pendant que nous étions à la cour, il y en tomba de si forte que, venant à se fondre, il y eut, comme nous sûmes, plus de cent quarante personnes de la cour submergées, et plusieurs maisons, meubles et autres choses emportés (¹). Souvent, en été, il y fera un très-grand

(¹) « La grêle tombe fréquemment dans ce malheureux pays, et souvent elle est d'une grosseur extraordinaire. Nous y avons vu des grêlons de la pesanteur de douze livres. Il suffit quelquefois d'un instant pour exterminer des troupeaux entiers.

chaud, et tout subitement un froid extrême. L'hiver il neige extrêmement en certains endroits, et en d'autres fort peu. Enfin le pays, selon ce que nous en avons pu voir en cinq mois et demi que nous l'avons parcouru, est de fort grande étendue, mais plus pauvre et misérable qu'on ne saurait dire.

Qualités des Tartares; de leurs mariages, vêtements et habitations.

Pour parler des Tartares, de leurs mariages, vêtements, habitations et biens, je dirai premièrement que leurs visages sont assez différents de tous les autres du monde ; car ils ont une grande largeur entre les yeux et les joues, et leurs joues s'élèvent fort en dehors; leur nez est plat et petit, leurs yeux sont aussi petits, et leurs paupières s'élèvent jusqu'à leurs sourcils; ils sont fort grêles et menus de ceinture, pour la plupart de stature médiocre avec peu de barbe ([1]) : quelques-uns toutefois ont quelques poils à la lèvre de dessous et au menton, qu'ils laissent croître sans jamais les couper. Au sommet de la tête ils ont



Types mongols ([2]). — D'après Smith et d'après Virey.

des couronnes comme nos prêtres, et depuis une oreille jusqu'à l'autre ils se rasent tous à la largeur de trois doigts, ce qui se vient joindre à cette couronne. Ils se rasent tous sur le front le large de trois doigts; et pour les cheveux qui sont entre leur couronne et leur rasure, ils les laissent croître jusque sur les sourcils; et, de part et d'autre du front, ils ont leurs cheveux à demi coupés, et, du reste, ils les laissent croître aussi longs que les femmes, et de cela ils font deux cordons qu'ils lient et nouent au derrière de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. Au reste, chacun peut avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir. Ils les achètent fort chèrement de leurs pères et mères. Les femmes, après la

En 1843, pendant le temps d'un grand orage, on entendit dans les airs comme le bruit d'un vent terrible, et bientôt après il tomba dans un champ, non loin de notre maison, un morceau de glace plus gros qu'une meule de moulin. On le cassa avec des haches, et quoiqu'on fût au temps des plus fortes chaleurs, il fut trois jours à se fondre entièrement. » (Huc.)

([1]) « La précision de ce portrait est très-remarquable, et un naturaliste moderne ne saisirait pas avec plus de sagacité les caractères extérieurs qui distinguent les Mongols des autres races humaines. (D'Avezac.)

([2]) Virey, *Histoire naturelle du genre humain;* Smith, *Histoire du genre humain.*

« Parmi les races asiatiques, il n'en existe aucune dont les traits soient aussi bien caractérisés que ceux des Mongols. Les Kalmouks ont tous les yeux obliques et peu ouverts, les sourcils noirs et peu garnis, le nez fortement écrasé vers le front, les pommettes saillantes, la barbe rare, les moustaches minces et la peau d'un jaune brunâtre. Les lèvres des hommes sont grosses et charnues, mais les femmes, et surtout celles d'un rang élevé, ont la bouche en cœur d'une beauté peu ordinaire. » (Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne.*)

mort de leur mari, ne convolent pas aisément en secondes noces, si ce n'est que quelqu'un veuille épouser sa belle-mère.

Les habillements des hommes et des femmes sont faits de même sorte : ils n'usent point de manteaux, ni de capes, ni de capuchons, ni de peaux. Ils portent des tuniques de bougran, de pourpre ou d'écarlate faites de cette manière : elles sont fendues et ouvertes depuis le haut jusqu'en bas, et ils les rendoublent depuis l'estomac, et les lient d'un ruban au côté gauche, et de trois au droit; et elles sont fendues au côté gauche jusqu'au bras. Toutes leurs sortes de fourrures sont faites de la même façon; toutefois celle de dessus a le poil par dehors; mais, par derrière, cela est ouvert, et ils ont une petite queue qui leur va jusqu'aux jarrets.

Les femmes mariées portent une tunique fort large qui leur traîne jusqu'à terre, et fendue par devant. Sur la tête, elles portent je ne sais quoi de rond fait d'osier ou d'écorce, qui s'étend plus d'une aune de long, se termine au haut en carré, et va depuis le bas jusqu'au haut, toujours en élargissant; il y a au bout une petite verge longue et menue d'or et d'argent, ou de bois, ou bien une plume; et cela est attaché sur un bonnet qui s'étend jusque sur les épaules. Cette sorte de coiffure est couverte de bougran ou de pourpre et d'écarlate; et sans cet ornement elles ne se montrent jamais devant les hommes, et par cela on les reconnaît d'avec les autres femmes (1).



Idole tartare dans une tente. — D'après une des gravures de l'édition de Vander-Aa (2).

Les filles et jeunes femmes mariées se peuvent difficilement discerner d'avec les hommes et reconnaître par leurs maris mêmes, parce qu'elles sont vêtues comme eux. Les bonnets qu'ils portent sont de toute autre sorte que ceux des autres nations, et très-difficiles à décrire. Leurs logements sont ronds, en forme de tente et faits avec des verges et bâtons fort déliés; et au-dessus, droit au milieu, il y a une fenêtre ronde par où la lumière entre et la fumée sort, car ils font toujours leur feu au milieu : les parois et toits de ces logis sont couverts de feutre avec des portes faites de la même étoffe. Ces maisons sont grandes ou petites selon la qualité et dignité de ceux qui les habitent. Quelques-unes sont aisées à défaire et refaire, et à être chargées sur des bêtes de somme (3). Il y en a d'autres qu'on ne peut défaire de la sorte, mais qui sont portées en cet état sur des chariots; les plus petites sont tirées par un bœuf seulement; les autres, plus grandes, par trois ou quatre, et même plus

(1) « Les femmes ont un ornement de tête qu'ils (les Tartares) appellent *botta*, fait d'écorce d'arbre ou toute autre matière, la plus légère qu'ils peuvent trouver; cette coiffure est grosse et ronde, tant que les deux mains peuvent embrasser; sa longueur est une coudée et plus, carrée par en haut comme le chapiteau d'une colonne. Elles couvrent cette coiffure, qui est vide en dedans, d'un taffetas ou autre étoffe de soie fort riche. Sur ce carré ou chapiteau du milieu, elles mettent comme des tuyaux de plumes ou de cannes fort déliées, de la longueur d'une coudée et plus; elles enrichissent cela par le haut de plumes de paon, et, tout alentour, de plumes de queue de malar, aussi bien que de pierres précieuses. » *(Voyage de Rubruquis*, ch. VIII.)

(2) *Voyages faits principalement en Asie dans les douzième, treizième et quatorzième siècles, par Benjamin de Tudèle, Jean du Plan de Carpin*, etc., t. Ier, p. 8 de la relation de Jean du Plan de Carpin : la Haye, 1725.

(3) « La tente mongole affecte la forme cylindrique depuis le sol jusqu'à demi-hauteur d'homme. Sur ce cylindre, de 8 à 10 pieds de diamètre, est ajusté un cône tronqué qui représente assez bien le chapeau d'un quinquet. La charpente de la tente se compose, pour la partie inférieure, d'un treillis fait avec des barreaux croisés les uns sur les autres, de manière à pouvoir se resserrer et s'étendre comme un filet. Des barres de bois partent de la circonférence conique et vont se réunir au sommet, à peu près comme les baguettes d'un parapluie. Cette charpente est ensuite enveloppée d'un ou plusieurs épais tapis de laine grossièrement foulée. La porte est basse, étroite, mais pourtant elle a deux battants; une traverse de bois assez élevée en forme le seuil, de sorte que, pour entrer dans la tente, il faut à la fois lever le pied et baisser la tête. Outre la porte, il y a une ouverture pratiquée au-dessus du cône; c'est par là que s'échappe la fumée du foyer. Un morceau de feutre peut la fermer à volonté, par le moyen d'une corde dont l'extrémité est attachée sur le devant de la porte. » (Huc.)

s'il est besoin. En quelque part qu'ils marchent, soit à la guerre ou ailleurs, ils les traînent toujours avec eux ([1]). Ils sont fort riches en troupeaux de bêtes, comme chameaux, bœufs, brebis, chèvres et chevaux. Je crois qu'ils ont eux seuls plus de bêtes de monture que tout le reste du monde ensemble; ils n'ont point de pourceaux ni d'autres animaux ([2]).

De leur religion, cérémonies; de ce qu'ils pensent être péché; de leurs divinations, funérailles et purifications.

Pour ce qui est de leur religion, ils croient un dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, qui donne les récompenses et les peines aux hommes selon leurs mérites; cependant ils ne l'honorent pas par aucunes prières et louanges, ni par aucun service ou cérémonie. Ils ne laissent pas d'avoir des idoles de feutre faites à la ressemblance des hommes, qu'ils placent de chaque côté de la porte de leur logis; au-dessous il y a je ne sais quoi de même étoffe en forme de mamelles, et ils croient que c'est ce qui garde leurs troupeaux et qui leur donne du lait et des petits. Ils font d'autres idoles d'étoffes de soie, à qui ils rendent de grands honneurs ([3]). Quelques-uns même les mettent sur de beaux chariots couverts devant la porte de leurs logements, et quiconque se trouve avoir dérobé quelque chose de ces chariots-là est mis à mort sans aucune rémission. Quand ils veulent faire ces idoles, les plus grandes matrones du pays se rassemblent et les font avec grande révérence; puis, lorsqu'elles ont terminé, elles tuent une brebis et la mangent, et ensuite brûlent ses os. Lorsqu'un enfant est malade, on fait une idole de la même manière, et on l'attache sur son lit. Les chefs de mille hommes et de cent hommes ont toujours une de ces idoles au milieu de leur logis, auxquelles ils offrent le premier lait de leurs brebis et juments, et lorsqu'ils commencent à boire et à manger quelque chose, ils en offrent premièrement à leurs idoles. Quand ils égorgent quelque bête, ils en offrent le cœur à l'idole qui est sur le chariot, dans un plat qu'ils laissent ainsi jusqu'au lendemain matin, qu'ils l'ôtent de là pour le faire cuire et le manger. Ils mettent une de ces idoles fort honorablement devant le logement de leur empereur, comme nous en avons vu devant le palais de celui qui règne à présent, et lui offrent aussi des chevaux que personne, après cela, n'ose plus monter. Ils lui présentent aussi d'autres animaux ([4]). De ceux qu'ils tuent pour manger, ils n'en rompent jamais les os, mais ils les brûlent au feu. Ils adorent le côté du midi, comme si c'était une divinité, et contraignent tous les grands qui se rendent à eux d'en faire de même. De sorte qu'il n'y a pas longtemps qu'un duc de Russie, nommé Michel, s'étant venu rendre à l'obéissance de Bathy, ils le firent premièrement passer entre deux feux, puis lui commandèrent de faire l'adoration vers le midi à Cingis-Khan; mais il répondit qu'il s'inclinerait volontiers devant Bathy et les siens, mais jamais devant l'image d'un homme mort, cela n'étant pas permis aux chrétiens : comme ils le pressaient toujours à cette adoration, et qu'il n'en voulait rien

([1]) « Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur qu'elles ont bien 30 pieds de lung; j'ai pris la peine quelquefois d'en mesurer une, qui avait bien 20 pieds d'une roue à l'autre; et quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues. L'essieu entre les roues était grand comme un mât de navire. J'ai compté jusqu'à vingt-deux bœufs pour traîner une de ces maisons, onze d'un côté, onze de l'autre. » (Rubruquis, ch. II.)

([2]) Aujourd'hui encore c'est en troupeaux que consiste la richesse du peuple mongol. « Ceux de l'empereur, dit M. Huc, se composent de chameaux, de chevaux, de bœufs et de moutons. Il a dans les pâturages de Tekakar trois cent soixante troupeaux qui contiennent chacun douze cents chevaux. »

([3]) « La maîtresse du logis a coutume de mettre à son côté droit, au pied du lit, en lieu assez éminent, une peau de chèvre pleine de laine ou autre matière, et auprès d'icelle une petite image qui regarde ses femmes et servantes. Près de la porte, et du même côté de la femme, est une autre image avec un pis de vache, pour les femmes qui ont la charge de traire les vaches, car cet office leur appartient. De l'autre côté de la porte, vers les hommes, est une autre petite idole, avec un pis de jument, pour les hommes qui traient ces bêtes-là. » (Rubruquis, ch. III.)

([4]) « Une petite armoire carrée sert d'autel à une petite idole du Bouddha. Cette divinité, en bois ou en cuivre doré, est ordinairement accroupie, les jambes croisées, et emmaillotée jusqu'au cou d'une écharpe de vieux taffetas jaune. Neuf vases en cuivre, de la grosseur et de la forme de nos petits verres à liqueur, sont symétriquement alignés devant Bouddha. C'est dans ces petits calices que les Tartares font journellement à leur idole des offrandes d'eau, de lait, de beurre et de farine; enfin, quelques livres thibétains enveloppés de soie jaune complètent l'ornement de la petite pagode. » (Huc.)

faire, Bathy envoya dire par le fils de Jéroslaus qu'il fût aussitôt mis à mort s'il ne voulait adorer, ce qu'il refusa encore, disant qu'il mourrait plutôt; mais l'autre envoya un de ses gardes qui lui donna tant de coups de pied à l'estomac et au ventre qu'il en mourut bientôt après : un des siens qui se trouva présent à cela l'encourageait en lui disant qu'il eût bon courage, que ce martyre ne durerait pas longtemps, et que cela lui apporterait une joie éternelle; après quoi on coupa la tête au maître et au serviteur tout ensemble [1]. Ils adorent en outre le soleil, la lune et le feu, comme aussi l'eau et la terre, leur offrant les prémices de leurs manger et boire, principalement le matin, avant que de rien prendre. Comme ils n'observent aucune loi pour leur culte, ils n'ont jamais forcé personne, que nous sachions, à abjurer sa foi, excepté ce Michel dont nous avons parlé. Mais nous ne savons ce qu'ils feront à l'avenir; car si un jour ils avaient l'empire, ce dont Dieu nous préserve, peut-être forceraient-ils tout le monde à s'incliner devant cette idole.

Quoiqu'ils n'aient aucune loi pour ce qui est de la justice, ou pour se garder du péché, ils ont toutefois je ne sais quelles traditions de choses qu'ils tiennent pour péchés, selon qu'eux-mêmes ou leurs ancêtres se sont imaginé : comme de mettre un couteau dans le feu, ou en toucher le feu si peu que ce soit, ou tirer la chair du pot bouillant avec le couteau, et de fendre du bois près du feu avec une cognée; car ils croient qu'on doit faire sacrifice au feu de telles gens; comme aussi de s'appuyer contre un fouet dont on fait aller les chevaux, car ils n'usent point d'éperons.

De plus, de toucher des flèches avec ces fouets-là, prendre ou tuer de jeunes oiseaux et de leurs petits, battre un cheval avec sa bride, rompre un os avec un autre, épancher du lait ou autre boisson et viande sur la terre, faire son eau dans l'enclos de son logement : que si cela se fait de propos délibéré, on est mis à mort; si c'est sans y penser, on est condamné à payer quelque argent au devin, qui les purifie et fait passer leur logement et tout ce qui est dedans entre deux feux. Avant qu'il soit ainsi purifié, personne n'ose y entrer ou en emporter quoi que ce soit. Aussi, si quelqu'un, voulant avaler quelque morceau, ne le peut et est contraint de le rejeter, ils font un trou en son logement, le tirent là, le tuent sans merci. Si aussi quelqu'un marche sur le seuil du palais impérial ou de quelque autre des chefs, il est incontinent mis à mort; et plusieurs autres superstitions qui seraient trop longues à raconter.

Mais de tuer les hommes, d'envahir le pays d'autrui, de faire injure et tort aux autres; en un mot, de contrevenir aux commandements de Dieu, ils n'en font aucune conscience et ne le tiennent pas pour péché. Ils ne savent ce que c'est de la vie ou de la damnation éternelle. Ils ont toutefois quelque créance qu'après la mort ils jouiront d'une autre vie où ils auront des troupeaux, boiront, mangeront et feront toutes les autres actions qu'ils font en celle-ci. Ils s'adonnent fort aux prédictions, aux augures, vol des oiseaux, sorcelleries et enchantements. Lorsque le diable leur fait quelque réponse, ils croient que cela vient de Dieu même, et le nomment *Itoga*, et les Comans, *Chan*, c'est-à-dire empereur. Ils le révèrent et le craignent extrêmement, lui faisant plusieurs offrandes, entre autres, des prémices de leurs boire et manger. Ils ne manquent jamais de faire tout selon les réponses qu'ils en reçoivent. Tout ce qu'ils ont à faire de nouveau, ils le commencent à la nouvelle lune ou à la pleine : aussi l'appellent-ils la grande reine impératrice, la prient et l'adorent les genoux en terre. Ils disent que le soleil est la mère de la lune, parce que celle-ci reçoit de lui sa lumière.

Pour le dire en un mot, ils croient que le feu purifie toutes choses; de sorte que quand quelques ambassadeurs, princes ou autres, viennent vers eux, ils les font passer avec leurs présents entre deux feux pour les purger. Si aussi le tonnerre tombe sur leurs troupeaux ou sur les hommes, comme il arrive fort souvent, ou si autre semblable accident leur survient, de quoi ils pensent être pollués et profanés, il faut qu'ils se fassent purifier par leurs devins, et mettent toute leur espérance et félicité en ces choses-là.

Quand quelqu'un d'entre eux devient malade, on met une lance en son logement, environnée d'un feutre noir, et, à ce signal, aucun étranger n'ose plus entrer dedans. Lorsqu'il commence à agoniser et qu'il est aux traits de la mort, tous les autres le quittent, d'autant qu'aucun de ceux qui ont été pré-

[1] « On reconnaît à ce récit le martyre de Michel de Tcernigow et de Féodor, que l'Église grecque a mis tous deux au nombre des saints. » (Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie.*)

sents à la mort de quelqu'un ne peut entrer à la horde ou logement du capitaine, ou de l'empereur, avant la nouvelle lune.

Quand celui-là est mort, s'il est des principaux, on l'enterre secrètement à la campagne avec sa loge, où il est assis au milieu avec une table devant lui, un bassin plein de chair et une tasse de lait de jument. On enterre aussi avec lui une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé; ils mangent un autre cheval dont ils remplissent la peau de paille, puis l'élèvent en haut sur quatre bâtons, afin que



Idoles : Sakji-mouni (¹), génie du bien; — Erlik-Khan (²), dieu des enfers chez les Kalmouks et les Mongols.

le mort ait en l'autre monde où loger, et une jument dont il puisse tirer du lait et de quoi multiplier des chevaux pour s'en servir. Ils brûlent les ossements du cheval qu'ils ont mangé, pour l'âme du mort. Souvent aussi, comme nous l'avons vu nous-mêmes, et comme nous l'avons entendu, les femmes se rassemblent afin de brûler des ossements pour les âmes des morts. Occodai-Khan, père de l'empereur actuel, fit planter un arbrisseau pour son âme, et il défendit d'en toucher aucun fruit sons peine d'être frappé de verges, dépouillé et maltraité : aussi, comme nous avions besoin de houssine pour faire aller notre cheval, nous n'avons pas osé en cueillir une branche. Ils enterrent encore de même avec lui son or et son argent. Ils rompent le chariot qui le portait, et sa maison est abattue, et personne n'ose proférer son nom jusqu'à la troisième génération. Ils ont une autre façon d'enterrer les grands : c'est qu'ils vont secrètement à la campagne, où ils ôtent toutes les herbes jusqu'aux racines; puis ils font une grande fosse, et à côté, une autre, comme une cave sous terre; puis le serviteur qui a été le plus chéri du mort est mis sous le corps, où ils le laissent gisant tant qu'il n'en peuve presque plus; puis ils le retirent pour le faire respirer un peu, et en font ainsi par trois fois; que s'il s'en échappe, il devient libre, fait tout ce qu'il lui plaît et est tenu un des principaux de la horde et du logement.

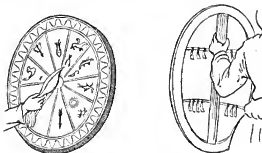
Pour le mort, ils le mettent dans cette fosse qui est à côté, avec toutes les autres choses que nous avons dites ci-dessus, puis remplissent cette autre fosse qui est devant celle-là, et mettent de l'herbe par-dessus, comme elle était auparavant, afin qu'on ne puisse, après, reconnaître l'endroit où elle est.

En leur pays, ils ont deux lieux de sépulture : l'un dans lequel ils enterrent les empereurs, princes,

(¹) « Les légendes rapportent que lorsque Sakji-mouni (ou Sakya-mouni) habitait le corps d'un lièvre, il rencontra un homme qui mourait de faim, et que ce Dieu eut l'honnêteté de se laisser prendre. L'Esprit tutélaire de la terre, satisfait de cette belle action, plaça aussitôt la figure d'un lièvre dans la lune, pour en éterniser la mémoire. Les Kalmouks prétendent encore la découvrir aujourd'hui dans cet astre. » (Pallas.) — Voy., sur le Bouddha, la celation de FA-HIAN, t. Ier, p. 357.

(²) « Cette figure représente une des idoles mongoles les plus remarquables; elle est dans sa grandeur naturelle. Elle est composée d'argent, en partie, et fort habilement travaillée. Les pieds de ces idoles sont creux et fermés ordinairement par une plaque de cuivre. On voit dans chaque pied un petit cylindre composé de cendre, enveloppé d'une petite bande de papier ou d'un morceau d'écorce de bouleau, avec une inscription tangoute. » (Pallas.)

capitaines et autres de la noblesse seulement; et en quelque lieu qu'ils viennent à mourir, on les apporte là tant qu'il est possible, et l'on enterre avec eux force or et argent [1]. L'autre lieu est pour l'enterrement de ceux qui sont morts en Hongrie, car il y en eut là force des leurs qui y furent tués. Personne n'ose approcher de ces cimetières-là, sinon ceux qui en ont la charge et qui sont établis pour les garder; si quelque autre en approche, il est aussitôt pris, battu, fouetté et fort maltraité. De sorte que nous autres, qui ne savions pas cela, comme nous entrâmes, sans y penser, dans les bornes de ce lieu-là, ils commencèrent à nous tirer des flèches; mais d'autant que nous étions des ambassadeurs étrangers, qui ne savions pas la coutume du pays, ils nous laissèrent aller sans nous faire autre mal. Il faut que les



Tambourins de devins tartares. — D'après Pallas [2].

parents du mort, et même tous ceux qui demeurent en leurs logements, soient purifiés par le feu, ce qui se fait en cette sorte : ils allument deux feux et mettent deux lances auprès et une corde qui les joint par le haut, où ils attachent quelques pièces de bougran, et, sous cette corde, entre ces feux et ces lances, ils font passer les hommes, les animaux et logements qu'il faut purifier, pendant que deux femmes, l'une de çà, l'autre de là, leur jettent de l'eau et récitent quelques paroles. Que si quelques chariots viennent à se rompre en passant, ou que quelque chose en tombe, les devins prennent aussitôt cela pour eux.

Si quelqu'un a été tué par la foudre, il faut que tous ceux qui demeurent en ce logement passent par le feu, aussi bien que la maison, le lit, les feutres, chariots et vêtements; tout ce qui a appartenu à ces morts n'est plus touché de personne, mais on rejette cela comme choses immondes et pollués.

De leurs coutumes bonnes ou mauvaises, et des viandes dont ils mangent.

Les Tartares sont les plus obéissants du monde à leurs seigneurs, plus même que quelque religieux que ce soit à ses supérieurs. Ils les révèrent infiniment et ne disent jamais une menterie. Ils n'ont

(1) M. Huc rend compte en ces termes des honneurs funèbres rendus aujourd'hui aux rois tartares : « On transporte le royal cadavre dans un vaste édifice construit en briques, représentant des hommes, des lions, des éléphants et divers sujets de la mythologie bouddhique. Avec l'illustre défunt, on enterre dans un large caveau placé au centre du bâtiment de grosses sommes d'or et d'argent, des habits royaux, des pierres précieuses, enfin tout ce dont il pourra avoir besoin dans une autre vie. Ces enterrements monstrueux coûtent quelquefois la vie à un grand nombre d'esclaves; on prend des enfants de l'un et de l'autre sexe, remarquables par leur beauté, et on leur fait avaler du mercure jusqu'à ce qu'ils soient suffoqués; de cette manière ils conservent, dit-on, la fraîcheur et le coloris de leur visage, au point de paraître encore vivants.

» Quant aux morts obscurs, les Mongols, sur les frontières de la Chine, suivent les coutumes chinoises, qui consistent à enfermer le corps dans un cercueil, et à le déposer ensuite dans un tombeau. Dans le désert, parmi les peuples véritablement nomades, toute la cérémonie consiste à transporter les cadavres sur le sommet des montagnes ou dans le fond des ravins. On les abandonne ainsi à la voracité des animaux sauvages ou des oiseaux de proie. » (*Voyage dans la Tartarie.*)

(2) Atlas des *Voyages dans différentes provinces de l'empire russe.* — Sur les exorcismes des Tartares pour expulser le diable, qu'ils regardent comme la cause de toutes les maladies, voy. M. Huc, *Voyage en Tartarie* ch. III.

guère ou point du tout de contestations de paroles, mais surtout ils n'en viennent jamais aux effets. Il n'y a point de différends, de batteries ni de meurtres parmi eux. Pour le larcin, il ne s'y en commet pas de choses d'importance; de sorte que les loges où ils serrent leurs trésors ne sont point fermées par des serrures et des verroux. Si on a perdu quelques bêtes, quiconque les trouve, ou il les laisse là sans les prendre, ou il les ramène à ceux qui sont destinés à cela. Ceux à qui elles appartiennent les allant redemander, on les leur rend aussitôt sans difficulté. Ils s'honorent fort entre eux et usent de grandes familiarités les uns envers les autres. Et bien qu'ils aient peu de vivres, ils se les communiquent toutefois fort libéralement. Ils sont fort patients à tout supporter; de sorte que, quand ils jeûnent, ne mangeant rien durant un ou deux jours, on ne les voit pas porter cela avec impatience; mais ils jouent, chantent et passent le temps aussi gaiement que s'ils avaient fait bonne chère. Quand ils sont à cheval, ils endurent d'une manière surprenante le chaud et le froid; ils ne sont délicats en aucune sorte. Ils ne se portent point d'envie les uns aux autres. Point de procès ni de différends entre eux; ils ne se méprisent point l'un l'autre, mais plutôt s'aident et avancent mutuellement tant qu'ils peuvent. Leurs femmes sont fort chastes; on ne dit point qu'aucune se gouverne mal; elles n'usent d'aucune parole honteuse ni impudique, même quand elles se divertissent. De séditions et mutineries entre eux, il n'en fut jamais. Bien qu'ils soient fort sujets à s'enivrer, toutefois ils n'en viennent jamais aux disputes de fait ou de paroles.

Mais aussi, d'un autre côté, ils ont de très-mauvaises qualités, comme d'être les plus superbes et orgueilleuses gens du monde, de mépriser tous les autres, les estimer moins que rien, quelque grands et nobles qu'ils puissent être. Car nous avons vu en la cour de l'empereur un Jeroslaus, grand-duc de Russie, et le fils du roi de Georgiane, et autres chefs et seigneurs de remarque, être tous fort peu honorés entre eux; les Tartares qu'on leur donne pour les conduire, quelque petits qu'ils fussent, les précédaient en tout et prenaient toujours la première et la plus honorable place, faisant seoir le plus souvent les autres bien au-dessous d'eux. Ils sont fort sujets à la colère et à l'indignation, grands menteurs envers tous les autres hommes, ne se trouvant jamais presque un mot de vérité en leur bouche. Ils semblent fort doux et affables au commencement; mais, à la fin, ils piquent comme le scorpion. Ils sont fins et rusés et, tant qu'ils peuvent, tâchent de surprendre les autres. Ils sont fort sales et vilains en leurs boire et manger, et en tout le reste de leurs actions.

Quand ils veulent faire mal à quelqu'un, ils s'y prennent avec tant de subtilité, qu'il est bien malaisé de s'en douter, de le prévoir et d'y donner ordre.

L'ivrognerie est honorable parmi eux, et quand, à force de boire, ils sont contraints de rejeter et de vomir tout, ils ne laissent pour cela de reboire mieux qu'auparavant. Ils sont fort avares et convoiteux, grands demandeurs et exacteurs qui retiennent opiniâtrément tout et ne donnent presque jamais. Ils ne font point scrupule de tuer les autres hommes; enfin ils ont tant et de si mauvaises qualités et manières d'agir, qu'il serait difficile de les coucher toutes par écrit.

Leurs viandes sont tout ce qui se peut manger, comme chiens, loups, renards et chevaux, et même, en cas de nécessité, ne font-ils point difficulté de manger de la chair humaine. De sorte que, quand ils assiégèrent une certaine ville des Kitajens, où était enfermé le prince, ils continuèrent le siége tant que les vivres manquèrent aux assiégeants mêmes; si bien que n'ayant plus à manger, ils vinrent à se décimer eux-mêmes pour s'en repaître. Ils mangent aussi toutes les ordures que leurs juments jettent dehors avec leurs poulains; nous les avons vus même manger des poux, disant : Ne dois-je pas les manger, puisqu'ils mangent la chair de mon fils et qu'ils boivent son sang? Ils mangent aussi des rats et des souris.

Ils ne se servent point de nappes ni de serviettes en leur manger; ils n'ont ni pain, ni herbes, ni légumes, ni autre chose semblable, mais des chairs seulement, et encore en si petite quantité, qu'à peine les autres nations en pourraient-elles se sustenter. Ils ont toujours les mains toutes pleines de graisse, et quand ils ont achevé de manger, ils les essuient à leurs bottes ou à de l'herbe, ou à la première chose qu'ils ont en la main. Les plus honnêtes ont seulement comme de petits mouchoirs qui leur servent à cela après avoir mangé de la viande. L'un d'eux tranche les viandes, et l'autre prend les morceaux avec la pointe du couteau, dont il en donne aux uns et aux autres plus ou moins, selon qu'ils les veulent honorer. Ils ne lavent jamais les écuelles, et s'ils les lavent, c'est avec le potage même, puis reversent le

tout dans la marmite avec la viande. Pour leurs pots, marmites et chaudières, s'ils les lavent, c'est de la même façon. C'est un grand péché entre eux de laisser perdre, en mangeant, aucun morceau de viande ou quelques gouttes de boisson ; de sorte qu'ils ne donnent jamais les os à ronger aux chiens qu'après qu'ils en ont tiré la moelle ([1]).

Pour leurs habillements, ils ne les lavent et ne les nettoient jamais, ni ne permettent que l'on le fasse, et principalement quand il tonne. Ils boivent force lait de jument quand ils en ont, aussi bien que de



Groupe de Tartares dans une halte ([2]).

celui de brebis, de chèvre, de vache et de chameau. Ils n'ont point de vin, de cervoise ni d'hydromel, à moins qu'on ne leur en apporte des autres pays.

L'hiver, ils ne peuvent avoir de ce lait de jument, qu'ils ne soient riches et à leur aise. Ils font cuire du millet avec de l'eau ; ils en font un manger si délié, qu'il semble plutôt qu'on boive cela que l'on le mange ; chacun en boit un verre ou deux le matin et ne mange rien plus tout le jour. Le soir, on leur donne un peu de viande, avec du potage et du bouillon qu'ils humant ; mais en été, qu'ils ont abondance de lait de jument, ils mangent peu de chair, si ce n'est qu'on leur en fasse présent, ou qu'ils prennent quelques bêtes ou oiseaux à la chasse.

([1]) « L'odeur qu'on respire dans l'intérieur des tentes mongoles est rebutante et presque insupportable quand on n'y est pas accoutumé. Cette odeur forte, et capable quelquefois de faire bondir le cœur, provient de la graisse et du beurre dont sont imprégnés les habits et les objets qui sont à l'usage des Tartares. » (Huc.)

([2]) M. de Tchiatcheff, Atlas du *Voyage dans l'Altaï.*

Si, parmi eux, il se trouve quelque voleur et larron découvert en son larcin, ils le mettent à mort sans merci. Que si quelqu'un découvre leurs entreprises, principalement quand ils veulent aller à la guerre, ils lui font donner des coups de bâton sur le dos par un homme robuste, de toute sa force. Quand aussi un inférieur offense un plus grand que soi, il est grièvement battu.

Les hommes ne s'attachent à aucun travail, sinon à faire des flèches et à prendre garde un peu à leurs troupeaux; ils ne s'adonnent guère qu'à la chasse et à tirer de l'arc (1); ils sont tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, bons archers, accoutumant leurs enfants dès l'âge de deux à trois ans à aller à cheval. Ils leur font mener leurs chevaux et leurs chariots, et leur donnent des arcs proportionnés à leur âge, et leur apprennent à en tirer. Ils sont fort agiles, adroits et hardis.

Les filles et les femmes savent aussi monter à cheval, et les font courir et galoper aussi vite que les hommes. Nous en avons vu avec des arcs et des carquois; et tant les hommes que les femmes, ils se tiennent tous longtemps à cheval. Leurs étrivières sont fort courtes. Ils ont un grand soin de leurs chevaux, comme aussi de toutes autres choses qui sont à eux. Les femmes font tout le travail et les ouvrages, comme les fourrures et habillements, souliers, bottes et toutes autres choses faites de cuir (2). Elles mènent aussi les chariots, les rajustent, chargent les chameaux, et sont fort diligentes et habiles à tout ce qu'elles font; elles portent toutes des caleçons, et il y en a qui tirent aussi bien de l'arc que des hommes (3).

Épilogue. — Témoignages de Carpin pour confirmer la vérité de son voyage.

Afin que personne n'ait à douter de tout ce que nous écrivons avoir vu et nous être arrivé en ce voyage de Tartarie, nous faisons mention des noms de tous ceux que nous avons trouvés ou rencontrés là, ou par les chemins; comme le roi Daniel de Russie, avec toute sa suite, étant près de Bathy et de Carbon, qui avait épousé une sœur de Bathy; puis Mongrot, capitaine de Kiovie, avec tous les siens, au pays de Corrensa, et qui nous avaient conduits une partie du chemin jusqu'à Bathy. Auprès de Bathy nous avons trouvé le fils du duc Jeroslaus avec un seigneur cuman, nommé Sangor, qui n'était pas chrétien, et un autre Russien de Susdald, qui était leur interprète. Près du grand cham nous trouvâmes le duc Jonellus, qui mourut là, et un de ses gentilshommes, nommé Temer, qui fut notre interprète vers l'empereur Cuyné, tant pour la traduction des lettres du cham au pape, que pour tout ce qu'il nous fallait dire et répondre. Là était aussi un Dubarlans, clerc ou aumônier de ce duc, et plusieurs autres de ses serviteurs et domestiques. Au retour par le pays des Bisermins, nous avons trouvé en la ville de Lemfinc des gens qui, par la permission de Bathy, avaient été envoyés là par la femme de Jeroslaus vers son mari, qui tous étaient retournés en Russie.

Étant arrivés près de Maucy, nous y retrouvâmes nos compagnons qui y étaient demeurés avec plusieurs autres pour nous attendre. Au sortir de Cumanie, nous rencontrâmes le duc Romain, qui allait vers les Tartares avec une grande suite; puis le duc Alova, et l'ambassadeur du duc de Glogovie, qui partit de Cumanie avec nous, et nous accompagna un assez long chemin par la Russie. Tous ces ducs-là étaient Russiens; nous prenons tous ces gens-là à témoin de ce que nous disons en notre traité; comme aussi nous faisons toute la ville de Kiovie, qui nous a envoyé des guides et des chevaux jusqu'à la

(1) « Les Tartares, descendants des anciens Scythes, ont conservé jusqu'à ce jour l'habileté de leurs ancêtres pour tirer de l'arc et monter à cheval. » (Huc.)

(2) Depuis Plan de Carpin, les choses n'ont guère changé. Voici ce que dit à ce sujet M. Huc : « Parmi les Tartares, les soins de la famille et du ménage reposent entièrement sur la femme; c'est elle qui doit traire les vaches et préparer le laitage, aller puiser de l'eau, quelquefois à une distance éloignée, ramasser les *argols*, les faire sécher et les entasser autour de la tente. La confection des habits, le tannage des pelleteries, le foulage des laines, tout lui est abandonné; elle est seulement aidée dans ces divers travaux par ses enfants, quand ils sont encore jeunes. Les occupations des hommes sont très-bornées; elles consistent uniquement à diriger les troupeaux dans les bons pâturages, et ce soin est plutôt un plaisir qu'une peine pour des hommes habitués dès leur enfance à monter à cheval. »

(3) Plan de Carpin donne ensuite des détails sur l'histoire des Tartares, sur leurs guerres et sur la résistance qu'on aurait pu leur oppposer.

première garde des Tartares, et au retour nous a bien reçus ; de plus, d'autres personnes de Russie par où nous avons passé en retournant, et auxquelles Bathy avait donné des lettres scellées de son sceau, pour nous faire fournir des chevaux et tout ce dont nous aurions besoin pour notre nourriture, et, s'ils y manquaient, qu'il les ferait tous mettre à mort ; plusieurs marchands encore de Breslau, de Pologne et d'Autriche, qui, sachant notre voyage en Tartarie, étaient allés avec nous ; d'autres marchands de Constantinople, qui étaient venus de Tartarie par la Russie ; d'autres encore, tant Genévois que Vénitiens, Pisans, d'Acre et d'ailleurs.

Nous pouvons recevoir le témoignage et l'aveu de tous ces gens-là.

Nous prions et supplions tous ceux qui liront cet écrit de n'y rien ôter ni ajouter, et protestons de n'avoir rien écrit que ce que nous avons vu nous-même, ou appris de gens que nous avons cru dignes de foi. Plusieurs personnes de Pologne, Bohême, Allemagne, Liége, Champagne et autres lieux par où nous avons passé avaient pris plaisir à lire notre voyage, et l'avoir par écrit avant qu'il fût tout à fait achevé et corrigé, et que nous y eussions apporté la dernière main, comme nous avons fait depuis que nous nous sommes trouvé en repos et de loisir ; et pour cela nous les prions tous de ne trouver pas étrange s'il y a plusieurs choses en ce dernier écrit plus correctes et autrement qu'au premier, qui n'en était qu'une simple ébauche ([1]).

([1]) « Les ambassades du pape aux Tartares ne produisirent aucun des résultats qu'on en avait espérés ; mais elles rapportèrent quelques renseignements précieux ; et à mesure que les nations chrétiennes connurent mieux le caractère des Mongols, elles redoutèrent de moins en moins les invasions de ces terribles barbares. » (Desborough Cooley.)

BIBLIOGRAPHIE.

MANUSCRITS. — Manuscrit de Paul Peteau, aujourd'hui appartenant à la Bibliothèque de l'université de Leyde. — Manuscrit de lord Lumley, reproduit par Hakluit. — Premier manuscrit (n° 680) légué à la Bibliothèque impériale par Jacques Dupuy. — Manuscrit (n° 2477) de la Bibliothèque impériale, provenant de la bibliothèque Colbert. — Manuscrit de la Bibliothèque de Cambridge. — Manuscrit du Bennet-College de Cambridge. — Manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Martin de Tournaix.

TEXTE LATIN IMPRIMÉ. — *Speculum historiale*, de Vincent de Beauvais ; Strasbourg et Nuremberg, 1473. — *Historia orientalis*, de Reinier Reineck ; Helmstadt, 1585. — *Principal Navigations*, de Hakluit ; Londres, 1598. — *Voyages et Mémoires publiés par la Société de géographie*, in 4 ; Paris, 1839.

TRADUCTION FRANÇAISE. — *Recueil de divers voyages faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, publié à Leyde par Pierre Vander-Aa, 1729, 2 vol. in-4 ; publié en 1735 sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie*, etc., par Benjamin de Tudèle, frère Jean du Plan de Carpin, etc. ; la Haye, et en 1830, à Paris, aux frais du gouvernement.

OUVRAGES A CONSULTER. — *Historia Tartarorum ecclesiastica*, in-4 ; Helmstadt, 1741. — *Geschichte der Wichtigstein geographischen Entdekungen bis zur Ankunft der Portugiesen in Japan*, petit in-8 ; Halle, 1542. — *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, mise en français par Broussonet, 2 vol in-8 ; Paris, 1788. — Traité des Tartares, in-8 ; Paris, 1634. — *Traité de la navigation et des voyages, découvertes et conquêtes modernes principalement des François*, recueil de Vander-Aa. — *Biographia degli scrittori perugini e notizie delle opere lora*, par Vermiglioni, 2 vol. in-4 ; Peruggia, 1829. — *Supplementum et Castigatio ad scriptores trium ordinum Francisci*, par Sparaglia. — *Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier*, par M. d'Avezac ; Paris, 1839. — *Annales minorum*, par Wadding, in-fol. ; Rome, 1650. — *Description historique de l'empire russien*, par Strahlemberg, 2 vol. in-12 ; Amsterdam, 1757. — *Voyage de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et à la Chine ; Voyage de frère Ascelin vers les Tartares*, dans le recueil de Bergeron, in-4 (t. I[er]) ; la Haye, 1735. — Voy. la Bibliographie qui suit la relation de MARCO-POLO.

MARCO-POLO,

VOYAGEUR VÉNITIEN.

[Treizième siècle. — 1269-1295.]

Marco-Polo est le plus célèbre voyageur du moyen âge. On l'a comparé à Hérodote. A peine, avant lui, avait-on entrevu dans une vague obscurité les contrées centrales et septentrionales de l'Asie; les trois quarts de ce continent étaient restés en blanc sur toutes les cartes. Il est le premier Européen qui ait visité et décrit la Chine (¹). Personne n'avait encore parlé avec autant de précision de l'Inde et de l'océan Indien. Aujourd'hui même, certaines régions asiatiques ne sont connues que par son témoignage, et nous ne savons de l'histoire de plusieurs nations que ce qu'il en a rapporté. Des esprits hardis s'enflammèrent au spectacle nouveau que Marco-Polo avait ouvert au monde. Ces limites extrêmes de l'Orient, dont il avait révélé les richesses, devinrent un objet de préoccupation continuelle pendant les siècles suivants, et l'on ne saurait mettre en doute qu'il n'ait été le véritable promoteur de la découverte du cap Espérance et de l'Amérique. Christophe Colomb avait eu, pendant sa jeunesse, l'imagination remplie des souvenirs que Marco-Polo avait laissés à Gênes, vers 1298; il consacra sa vie entière au projet d'atteindre le royaume de Zipangou, si vanté par le voyageur vénitien; il voulait aller au Cathay (Chine septentrionale) par la voie d'occident, et ce fut, comme on sait, sans le prévoir et sans s'être jamais rendu bien compte de sa découverte, qu'il rencontra sur son chemin l'Amérique.

La famille Polo était originaire de Dalmatie. Établie à Venise depuis l'an 1033, elle s'était enrichie par le négoce, et avait pris rang parmi les familles patriciennes. Au treizième siècle, ses relations commerciales s'étaient étendues au loin, et elle possédait notamment des comptoirs à Constantinople et à Soldachia (Sudac, à l'extrémité méridionale de la Crimée). En 1260, deux frères de cette famille, Nicolo et Matteo Polo, étant partis de leur maison de Constantinople avec une provision considérable de bijoux, se rendirent par la mer Noire à leur établissement de Crimée, et de là sur les bords du Volga, à l'une des résidences de Barka, petit-fils de Gengis-Khan et souverain des Tartares occidentaux. Mais une guerre éclata tout à coup entre Barka et Houlagou, chef des Tartares qu'on appelait en ce temps orientaux parce qu'on les voyait arriver des bords orientaux de la mer Caspienne, et qui étaient pour la plupart Mongols. Barka fut vaincu. Toutes les routes étaient infestées de Tartares. Ces événements ayant fait obstacle au retour des deux frères vers Constantinople, ils se rendirent par de longs détours en traversant le Jaik, l'Iaxarte, et les déserts de la Transoxiane, à Boukhara. Après un séjour de trois années dans cette ville, ils cédèrent aux instances d'un noble Tartare envoyé par Houlagou à son frère Cublai, qui leur promit que ce dernier, le grand khan, les accueillerait avec faveur; ils traversèrent une vaste étendue de pays, et parvinrent dans le nord de la Chine, à l'une des résidences de Cublai. Ils ne revinrent point de là comme de simples commerçants; le grand khan les avait chargés d'un message près du pape. Quand ils eurent accompli leur mission, qui eut pour conséquence de resserrer l'alliance des souverains d'Europe avec les hordes mongoles, ils retournèrent vers Cublai, emmenant cette fois de Venise Marco-Polo, fils de Nicolo, et qui, né en 1254, ne devait guère être alors âgé de plus de dix-sept ans.

Transporté si jeune au milieu de ces peuples orientaux, Marco-Polo s'habitua rapidement à leurs mœurs, et apprit avec facilité leurs langues. Son esprit vif et entreprenant plut à l'empereur, qui l'admit, quoique à peine sorti de l'adolescence, dans ses conseils, et lui confia même une charge importante dans l'administration de ses finances. Marco-Polo rendit d'autres services au grand khan. En 1273, il prit, ainsi que son père et son oncle, une part notable au siége de Siang-yang-fu, qui résistait depuis cinq

(¹) Voy. p. 207, note 3.

ans aux armées impériales. Les trois Vénitiens enseignèrent à l'empereur la construction et l'usage des catapultes, pierriers et mangoneaux, perfectionnés en Europe sous Philippe-Auguste, et encore ignorés des Mongols. Les énormes pierres lancées à l'aide de ces machines épouvantèrent les habitants de Siang-yang-fu, qui ne tardèrent pas à capituler.

Assuré par ce succès de la possession de la région de la Chine que l'on appelait le Mangi, Cublai-Khan, déjà maître de l'autre région chinoise, le Cathay, divisa en neuf provinces la partie méridionale de son empire. Le gouverneur de Yang-cheu-fu, dans la province de Kiang-nan, s'étant montré incapable, Marco-Polo fut chargé de le remplacer dans ces hautes fonctions pendant trois années. D'autres missions importantes donnérent au jeune Vénitien toutes les facilités désirables d'explorer et d'étudier une grande partie de la Chine et des pays voisins.

Mais il y avait près de vingt ans que les trois Polo n'avaient vu leur patrie. Ils supplièrent l'empereur de les autoriser à partir pour Venise, ce qu'ils n'obtinrent qu'avec une extrême difficulté. Cublai, voyant que rien ne pouvait changer leur résolution, les chargea d'escorter une de ses filles, fiancée à un prince tartare mongol nommé Arghoun, souverain de la Perse. Ils traversèrent la mer de Chine, entrèrent dans l'océan Indien par le détroit de la Sonde, abordèrent à Ormuz ; puis, après avoir remis la princesse au fils du roi persan (Arghoun était mort pendant leur voyage), ils prirent la voie de terre, allèrent à Trébisonde, à Constantinople, et enfin arrivèrent à Venise en 1295, après une absence de vingt-quatre ans.

On raconte qu'à leur retour dans leur ville natale, les trois nobles Vénitiens eurent quelque peine à s'y faire reconnaître. On les croyait morts depuis longtemps. Leurs traits, altérés par les fatigues, avaient emprunté quelque chose au type tartare, et ils avaient presque oublié l'accent vénitien ; en outre, ils s'étaient revêtus, à dessein, de grossiers habits. Ils se présentèrent à leur palais, dans le quartier de Saint-Jean-Chrisostome, et leurs parents, les voyant en si piteux état, les écoutèrent avec méfiance. Mais les trois Polo insistèrent, convièrent toute leur famille et d'autres seigneurs à un somptueux repas, changèrent à chaque service de costume, se montrant de plus en plus splendidement habillés, et vers la fin, ayant fait renvoyer les serviteurs, ils ouvrirent avec des couteaux les doublures des vieux vêtements sous lesquels ils avaient d'abord paru : alors les convives en virent tomber avec surprise une quantité considérable de rubis, saphirs, escarboucles, émeraudes et autres pierres précieuses. On cessa de douter, bien entendu, que les trois voyageurs fussent de la noble famille des Polo, et on leur prodigua les marques de la plus vive affection. Matteo fut bientôt nommé magistrat de Venise, et toute la jeunesse noble rechercha avec empressement la société de Marco. Cependant les récits que faisaient les voyageurs, lorsqu'on les questionnait sur ce qu'ils avaient vu, parurent si extraordinaires, qu'on les soupçonna tout au moins d'exagération ; et comme Marco-Polo répondait souvent que le grand khan possédait des millions de pièces d'or, commandait à des millions de sujets, et ainsi de suite, on lui donna le surnom de *messer Milioni :* la petite place elle-même où s'élevait son palais fut appelée la cour du *Million*.

Vers ce temps, une guerre survint entre Venise et Gênes. Le 8 septembre 1296 (¹), les flottes de ces deux grandes cités se livrèrent un combat terrible dans les eaux de Curzola, l'une sous le commandement d'Andrea Dandolo, l'autre sous celui de Lamba Doria. La victoire se prononça en faveur des Génois. Marco-Polo, qui avait eu le commandement d'une galère, fut blessé, fait prisonnier, et emmené à Gênes. Dans sa prison, il se lia d'amitié avec un Pisan nommé Rusticiano, lui raconta ses voyages, et celui-ci en écrivit la relation sous sa dictée. En 1299, Marco-Polo fut rendu à la liberté : on croit qu'il mourut vers 1323 ; du moins son testament porte la date du 9 janvier de cette année ; il était très-malade lorsqu'il l'écrivit, et il nomme pour ses héritières ses trois filles Fantina, Bellela et Moretta. Il avait atteint, en 1323, environ l'âge de soixante-dix ans.

On a long-temps discuté sur cette question : « En quelle langue Rusticien de Pise écrivit-il la relation de Marco-Polo ? en vénitien, en toscan, en latin, ou en français ? »

M. D'Avezac a établi, à l'aide de preuves très-ingénieuses et très-décisives, que les versions italiennes de la relation de Marco-Polo ont été traduites du français

M. Thomas Wright a signalé un passage de l'abbé Lebeuf, d'après lequel on voit que Jean Leloug

(¹) Vincenzo Lazari donne pour date 1298, sans doute par erreur.

Carte réduite d'après celle de Vincenzo Lazari

pour servir à l'étude de la relation de Marco-Polo.

d'Ypres, abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer, et traducteur de diverses relations anciennes, attestait que Marco-Polo avait écrit sa relation en français.

Enfin M. Paulin Paris, dans un mémoire lu à une séance publique des cinq Académies, en 1850, a expliqué avec détail comment Rusticien, abréviateur déjà célèbre des longs récits de la Table-Ronde, avait indubitablement rédigé les récits de Marco-Polo, son compagnon de captivité, en français. « Le vénitien était trop peu répandu, dit-il, même en Italie, pour qu'un historien, jaloux d'être connu de tous, consentît à lui donner la préférence sur d'autres dialectes plus accrédités; pour le toscan, on ne s'était guère avisé d'écrire un gros livre de prose dans cette langue, que le Dante n'avait pas encore déliée. Il y avait un autre idiome adopté depuis longtemps, en Angleterre comme en Italie, pour la rédaction des ouvrages non versifiés : c'était le *roman* du nord de la France. Le voyageur dicta sa relation en mauvais patois vénitien; Rusticien la recueillit en mauvais patois français. »

Huit ans après la rencontre du voyageur vénitien et de Rusticien dans la prison de Gênes, un gentilhomme français, nommé Thibaud, de Cepoy, fut autorisé à Venise, par Marco-Polo lui-même, à écrire une autre relation, plus correcte; « et, ajoute M. Paulin Paris, toutes les autres relations latines, vénitiennes ou toscanes, sont des copies ou des abrégés du travail de Rusticien de Pise, ou de celui de Thibaud de Cepoy. »

En Italie même, on n'élève plus de doute à ce sujet. La première dictée faite par Marco-Polo, dans sa prison, à l'aide de ses notes qu'on lui avait envoyées de Venise, a été écrite en français méridional du treizième siècle. Cette rédaction de Rusticien de Pise a été éditée en 1824, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par la Société de géographie, qui ne la considérait alors que comme une traduction de la relation originale, plus particulièrement recommandable par son ancienneté et son étendue (¹). C'est aussi cette rédaction que nous publions, traduite en français moderne, ou du moins modifiée de manière à être lue sans aucune fatigue par tous les lecteurs (²).

RELATION.

Ici commence le langage de ce livre, qui est appelé le divisement du monde.

Seigneurs empereurs et rois, ducs et marquis, comtes, chevaliers et bourgeois, et toutes gens qui voulez savoir les différentes générations des hommes et les diversités des diverses régions du monde, prenez ce livre et vous le faites lire, et vous y trouverez toutes les grandissimes merveilles et les grandes diversités de la Grande-Harménie, et de la Perse, et des Tartares, et de l'Inde, et de maintes autres provinces, comme notre livre vous le racontera par ordre, clairement, d'après le récit même de messire Marco-Polo, sage et noble citoyen de Venise, qui vit tout cela de ses propres yeux; et ce qu'il ne vit pas, il l'entendit de la bouche d'hommes croyables et de vérité. Et pour que notre livre soit vrai et sans mensonge, nous vous donnerons ce qu'il a vu comme vu, et ce qu'il a entendu comme entendu. Aussi, que tous ceux qui liront ou écouteront ce récit le croient, parce que ce sont toutes choses véritables.

Or sachez que depuis le jour où Dieu notre Seigneur pétrit de ses mains Adam, notre premier père, jusqu'à aujourd'hui, il ne fut nul homme, ni chrétien, ni païen, ni Tartare, ni Indien, ni de quelque race que ce soit, qui ait tant parcouru et étudié les diverses parties du monde et leurs grandes merveilles que le fit notre Marco-Polo. Et pour ce, il se dit à lui-même que ce serait grand malheur s'il n'écrivait toutes les grandes et merveilleuses choses qu'il vit et entendit véritablement, afin que ceux qui ne pouvent les voir et les entendre les connussent par ce livre. Pour en arriver à cette connaissance, il resta bien en divers pays et provinces vingt-six ans; puis, dans la suite, ayant été mis en prison à Jene (Gênes), il fit écrire tout cela à messire Rustician, de Pise, qui était en prison avec lui, et cela en l'année 1298 de la mort de Jésus.

(¹) Voy. la *Bibliographie*.

(²) Nous devons la traduction que l'on va lire à la collaboration de M. Merlet, ancien élève de l'École des chartes, aujourd'hui archiviste du département d'Eure-et-Loir.

Comment messire Nicolas et messire Maithieu partirent de Constantinople pour explorer le monde.

Il faut savoir qu'au temps que Baudouin (1) était empereur de Constantinople (2), c'est-à-dire vers 1250 (3), messire Nicolo Polo, le père de messire Marco, et messire Matteo Polo, frère de messire Nicolo, étaient tous deux en la cité de Constantinople (4), y étant venus de Venise avec des marchandises.



Sceau de Baudouin II, empereur de Constantinople.

C'étaient tous deux, sans contredit, de nobles et sages et prudents hommes (5). Or ils eurent conseil entre eux, et résolurent d'aller dans la grande mer (6) pour faire gain et profit; et ayant acheté plusieurs joyaux, ils partirent de Constantinople sur un vaisseau et s'en allèrent en Soldadie (7).

Comment messire Nicolas et messire Matthieu partirent de Soldadie.

Lorsqu'ils furent demeurés en Soldadie, ils résolurent d'aller plus avant. Et, que vous dirai-je? ils partirent de Soldadie et se mirent en route, et chevauchèrent sans rien trouver de remarquable, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la cour de Barca-Caan (8), seigneur d'une horde de Tartares qui étaient alors à

(1) Baudouin II, comte de Flandre, et cousin de Louis IX de France, fut le dernier des empereurs latins de Constantinople. Il était monté en 1237 sur le trône, d'où le renversa l'empereur grec Michel Paléologue, en 1261.

(2) Dans le texte de Ramusio, on lit à la suite du mot Constantinople : « où siégeait alors habituellement un podestat de Venise, au nom de messire le doge. » En effet, depuis la prise de Constantinople, en 1204, par les armées alliées de la France et de Venise, un haut dignitaire vénitien désigné sous les titres divers de *podesta*, *bailo*, ou *despoto*, résidait à Constantinople pour y protéger les nombreux Vénitiens que le commerce attirait dans cette cité; son autorité était considérable. A l'époque du départ de Matteo et de Nicolo, ce magistrat s'appelait *Ponte de Veniexia*, suivant le manuscrit de Lorenzo, et celui qui s'y trouvait en 1261 se nommait Marco Gradenigo.

(3) 1252, suivant les copies manuscrites de Berlin et de Londres.

(4) Marco-Polo naquit à Venise quelques mois seulement après le départ de son père et de son oncle.

(5) Il paraît inutile de rappeler qu'à Venise comme à Florence, Gênes, Pise, etc., la haute noblesse se composait en grande partie de familles qui devaient au commerce toute leur richesse et toute leur influence.

(6) Le Pont-Euxin, la mer Noire; on l'appelait *grande mer* par opposition à la petite mer de Marmara ou Propontide.

(7) *Soldaia*, *Soldadaia*, *Soldada*. C'est la petite ville de Sudak, située à l'extrémité méridionale de la Crimée ou Chersonèse Taurique.

(8) Barka ou Béréké, petit-fils de Gengis-Khan, commandait, sous l'autorité supérieure de Cublai-Khan, le Grand Khan, aux Tartares occidentaux qui occupaient la Circassie, au nord du Pont-Euxin, et les rives du Volga et du Tanaïs. « Après la mort de Batou-Khan, dit Petis de la Croix, Béréké-Khan, son frère, lui succéda et se fit mahométan. Il eut une sanglante guerre contre Ibulacon, fils de Tuli. Enfin, après dix années de règne, il mourut en 1266. » (*Histoire du grand Gengis-Khan*, p. 498.) — De Guignes, parlant de Béréké ou Barka, dit : « Son nom devint si célèbre dans ces pays, qu'on les a appelés depuis



Comment les deux frères se partirent de Constantinople pour checher du monde (*sic*). — Miniature du *Livre des Merveilles*, manuscrit du quatorzième siècle conservé à la Bibliothèque impériale (¹).

Descht-Béréké, c'est-à-dire les plaines de Béréké. Il avait fait construire Serai sur un des bras du fleuve Ètel ou Volga, et cette ville étoit devenue très-grande et très-peuplée; les savants les plus célèbres qui s'y rendaient de toutes parts pour contribuer à policer ces peuples grossiers et barbares y recevaient de grandes récompenses de la part du khau. » (Liv. XVIII, p. 343.)

(¹) Le beau manuscrit connu sous le titre de *Livre des Merveilles* a appartenu à Jean de Berry, frère de Charles V. Il paraît avoir été écrit et peint de l'an 1380 à l'an 1400. On le conserve au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, sous le numéro 8392. Voici ce qu'on lit à la première page :

« Ce livre est des merveilles du monde, c'est à savoir de la Terre sainte, du grand kaan, empereur des Tartares et du pays de l'Inde. Lequel livre Jehan, duc de Bourgoigne, donna à son oncle Jehan, fils du Roi de France, duc de Berry et d'Auvergne, comte de Poitou, d'Étampes, de Bouloigne. Et contient ledit livre six livres, c'est à savoir Mar-Pol, frére Udric de l'ordre des frères Meneurs, le livre fait à la requête de Taleran de Pierregor : l'État du grand kaan; le livre de Messire Guillaume de Mandeville, le livre de frère Jehan de l'ordre des Prémontrés, le livre de frère Bicul de l'ordre des frères Prescheurs. Et sont en ce dit livre deux cent soixante-six histoires. » Signé : Flamel.

Les nombreuses miniatures qui ornent le *Livre des Merveilles* sont parfaitement conservées. L'imagination singulière des artistes qui les ont exécutées, la bizarrerie des compositions, la naïveté du dessin, la vivacité du coloris, les font classer

Bolgara ([1]) et à Sara ([2]). Ce Barca fit graod honneur à messire Nicolo et à messire Matteo, et eut moult grande liesse de leur venue. Les deux frères lui donnèrent tous les joyaux qu'ils avaieot apportés, et Barca les prit volontiers; ils lui plurent outre mesure, et il leur fit donner bien deux fois la valeur des joyaux; puis il les envoya loger en plusieurs lieux où ils furent moult bien reçus. Et quand ils furent restés un an en la terre de Barca, il surgit une guerre entre Barca et Alau ([3]), le sire des Tartares du Levant ([4]). Ils marchèrent l'un contre l'autre avec toutes leurs forces, et se livrèrent de grands combats où périrent maints guerriers de part et d'autre; mais enfin Alau fut vainqueur. Et à l'occasion de cette bataille et de cette guerre, nul ne pouvait aller par les chemins qu'il ne fût pris, c'est-à-dire s'il voulait retourner en arrière, car il était loisible de marcher en avant. Or les deux frères se dirent : « Puisque nous ne pouvons retourner à Constantinople avec nos marchandises, allons en avant par la voie du Levant, peut-être trouverons-nous moyen de retourner en arrière. » Ils se préparent donc et partent de Bacara (Bolgara), et s'en viennent à une cité qui avait nom Ouchacca ([5]), à l'extrême frontière du royaume du sire du Ponent (Levant); puis ils repartent d'Ouchacca, et, ayant passé le fleuve du Tigre ([6]), ils arrivent à un désert long de dix-sept journées ([7]), où ils ne trouvent ni villes, ni villages, mais seulement des Tartares avec leurs tentes, lesquels se nourrissaient de leurs bêtes.

Comment les deux frères traversent un désert et viennent à la cité de Bucara.

Et quand ils eurent traversé ce désert, ils arrivèrent à une cité moult noble et grande nommée Boccara ([8]). La province aussi se nommait Bucara; elle obéissait à un roi nommé Barac ([9]). La cité était la meilleure de toute la Perse. Arrivés en cette ville, les deux frères ne purent pousser plus avant ni retourner en arrière, et y demeurèrent trois ans. Pendant qu'ils y étaient, il vint un messager d'Alau, le sire du Levant, qui se rendait vers le grand sire de tous les Tartares, appelé Cublai ([10]). Quand ce messager vit messire Nicolas et messire Mathieu il en fut tout émerveillé, parce que jamais on n'avait vu de Latins en cette contrée, et il leur dit : « Seigneurs, si vous me voulez croire, vous en aurez grand profit et grand

parmi les peintures les plus remarquables du quatorzième siècle. C'est les apprécier, ce nous semble, comme il convient, que de dire qu'elles sont presque toutes très-agréables à la vue et très-amusantes; mais elles ne peuvent en rien instruire : il faut bien se garder, en effet, de les considérer comme une interprétation sérieuse des relations de voyages auxquelles on les a mêlées. Les miniaturistes étaient fort ignorants, ou se préoccupaient très-peu du soin d'expliquer fidèlement le texte aux yeux des lecteurs. Ils forçaient le sens du récit, prenaient à la lettre les comparaisons en les exagérant, et se complaisaient le plus souvent à transporter les lecteurs au delà de toutes les limites du vraisemblable. La seule utilité de ces *imageries* est qu'elles représentent probablement avec assez d'exactitude les idées étranges que l'on se faisait généralement de la nature des hommes et des animaux dans les pays lointains : sous ce rapport, elles entrent comme partie essentielle dans l'étude du moyen âge.

([1]) Non pas dans la Bulgarie, mais une ville tartare à l'est du Volga, et habitée actuellement par les Baskirs.

([2]) Sara, suivant Forster, est la ville de Saray, située sur le bras oriental du Volga.

([3]) C'est le célèbre Houlagou, frère de Cublai-Khan. « Ce prince, d'abord fixé sur la rive droite de l'Oxus, ne franchit pas le fleuve pendant la vie de Batou-Khan, de ce chef des Tartares occidentaux qui avait fait trembler l'Europe; mais après sa mort, qui eut lieu en 1255, Houlagou attaqua les Ismaéliens et détruisit la puissance du Vieux de la montagne, qui les gouvernait. Il fit la guerre à Barka, dont les Ismaéliens avaient reçu des secours; et après avoir fait périr toute la race de leur chef, il tourna ses armes contre Bagdad, où le califat fut détruit. » (Roux, *Introduction aux voyages de Marco-Polo.*)

([4]) Tartares qui occupaient les provinces situées à l'orient et au midi de la mer Caspienne.

([5]) Ce nom, écrit *Gathaca*, *Ouchata* et *Buccata*, dans d'autres manuscrits, paraît désigner l'*Okak* d'Aboulféda, située entre Saray et Bogar.

([6]) Non pas le Tigre, mais le *Si-houn* ou *Sirr*.

([7]) Le désert de Karak.

([8]) Boukhara, l'une des villes les plus considérables de l'Asie, et capitale du khanat de Boukhara.

([9]) Barac-Khan, arrière-petit-fils de Jagathaï, second fils de Gengis-Khan; il mourut en 1260.

([10]) Cublai-Khan, le grand khan des Tartares, et empereur de Chine, était le fils de Touli, quatrième fils de Gengis-Khan; il avait succédé à son frère, Mangou-Khan. On le considère comme le cinquième empereur de la race des Tartares mongols. Il résidait au Catay ou Cathay (Chine septentrionale), ou dans le district voisin de Karchim, où était située *Shang-tou*.

honneur. » Les deux frères lui dirent qu'ils le croiraient volontiers si c'était chose qu'ils pussent faire. « Seigneurs, leur répond alors le messager, sachez donc que le grand sire des Tartares ne vit oncques aucun Latin et a grand désir et volonté d'en voir; et pour ce, si vous voulez venir avec moi jusqu'à lui, il vous verra moult volontiers et vous fera grand honneur et grand bien, et je vous le dis, vous pouvez venir avec moi sans encombre. »

Comment les deux frères trouvent les messagers au grand khan.

Quand les deux frères eurent entendu ce que leur disait ce messager, ils firent leurs préparatifs et lui répondirent qu'ils iraient volontiers avec lui. Ils partirent donc et voyagèrent un an vers le nord et le nord-est avant d'atteindre le but de leur voyage, rencontrant dans leur route diverses merveilles dont nous ne dirons rien en ce moment, parce que messire Marc, le fils de messire Nicolas, qui vit aussi tout cela, vous le racontera dans ce livre, tout au long.

Comment les deux frères vinrent au grand khan.

Et quand messire Nicolas et messire Matthieu furent venus au grand seigneur, il les reçut honorablement et leur fit grande joie et grande fête. Il fut très-joyeux de leur venue et les interrogea sur maintes choses : d'abord sur les empereurs, comment ils administrent leur seigneurie et tiennent leur terre en justice, et comment ils font la guerre, et maintes autres affaires; ensuite il leur parla des rois, des princes et des autres barons.

Comment le grand khan interroge les deux frères sur les affaires des chrétiens.

Et après il leur parla de messire le pape et de tous les faits de l'Église romaine, et de toutes les coutumes des Latins. Et messire Nicolas et messire Matthieu lui dirent toute la vérité, chacun de son côté, bien et sagement, comme de sages hommes qu'ils étaient, qui bien savaient la langue des Tartares et le tartaresque.

Comment le grand khan envoie les deux frères comme ses messagers au pape de Rome.

Et quand le grand sire qui avait nom Cublai-Khan, et qui était seigneur de tous les Tartares du monde, et de toutes les provinces et royaumes et pays de cette grandissime partie de la terre, eut entendu tous les faits des Latins, comme les deux frères le lui avaient dit bien et clairement, il en fut charmé outre mesure et résolut en lui-même d'envoyer ses messagers au pape. Il pria donc les deux frères de se charger de cet office avec un de ses barons, et eux lui répondirent qu'ils feraient tout son commandement comme de leur seigneur lige. Le grand sire alors fait venir devant lui un de ses barons, qui avait nom Cogatal, et lui dit qu'il veut qu'il aille vers le pape avec les deux frères. L'autre lui répond : « Sire, je suis votre homme et prêt à exécuter, suivant mon pouvoir, tout ce que vous me commanderez. » Le grand sire fait donc faire ses chartes en langue turque [1], pour envoyer au pape, et les donne

[1] « Suivant d'autres manuscrits en langue tartare, probablement en langue mogole, avec caractères ouigours. La lettre que Mangou-Khan, fils de Gengis-Khan, avait écrite à saint Louis, en 1254, était en langue mogole, mais en caractères yuguriens, de haut en bas. » (Petis de la Croix.)

aux deux frères et à son baron, les chargeant en outre de ce qu'il veut qu'ils disent de sa part au pape. Or voici ce que contenaient ces chartes, et quelles étaient les instructions des messagers. Le grand khan mandait au pape qu'il lui envoyât cent hommes sages de la foi chrétienne qui sussent les sept arts et fussent capables de discuter et prouver clairement aux idolâtres et à toutes les autres sectes que toutes les idoles qu'ils ont dans leurs maisons et qu'ils adorent sont des inventions du diable, et aussi que la loi chrétienne est meilleure que la leur. Le grand sire chargea aussi les deux frères de lui apporter de l'huile de la lampe qui brûle sur le sépulcre de Dieu, à Jérusalem (¹). Telles étaient les choses qu'il confia aux messagers qu'il envoyait au pape.

Comment le grand khan donna aux deux frères la table d'or des commandements.

Quand le grand sire eut donné toutes ses instructions aux deux frères et à son baron, il leur fit remettre une table d'or (²), par laquelle il était ordonné qu'en tous les lieux où iraient les messagers on dût leur fournir tout ce dont ils auraient besoin, et des chevaux et des hommes pour les escorter d'un pays à l'autre. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et l'autre messager eurent bien tout ce dont ils avaient besoin, ils prirent congé du très-grand sire, montèrent à cheval et se mirent en route. Ils n'avaient pas encore chevauché longtemps quand le baron tartare qui était avec eux tomba malade, et, ne pouvant aller plus loin, s'arrêta dans une cité. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu le virent ainsi malade, ils le laissèrent et poursuivirent leur route; et je vous dis que partout où ils allaient ils étaient servis et honorés en tout ce qu'ils commandaient. Et, que vous dirai-je? ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas (³); et ils furent bien trois ans à y aller, parce qu'ils furent souvent arrêtés par le mauvais temps et les neiges, et les fleuves qui étaient enflés.

Comment les deux frères vinrent à la cité d'Acre.

Puis ils partirent de Laïas et s'en vinrent à Acre (⁴), où ils arrivèrent au mois d'avril de l'année 1260 (⁵) de l'incarnation de Jésus-Christ, et ils trouvèrent que messire le pape était mort. Quand messire Nicolas et messire Matthieu eurent appris la mort du pape Clément IV, ils allèrent trouver un sage clerc qui était légat pour l'Église de Rome dans tout le royaume d'Égypte. C'était un homme de grande autorité, qui avait nom Téald de Plaienze (⁶). Ils lui racontèrent le message dont le grand sire des Tartares les avait chargés pour le pape. Et quand le légat eut entendu le récit des deux frères, il en fut fort émerveillé, et il lui sembla que c'était grand bien et grand honneur pour la chrétienté. Il dit aux deux frères : « Seigneurs, vous voyez que le pape est mort, et pour ce il vous faudra attendre qu'un nouveau pape soit nommé; et quand il le sera, vous pourrez accomplir votre message. » Les deux frères, voyant bien que le légat leur disait la vérité, lui répondirent qu'en attendant l'élection du pape ils voulaient aller à Venise, voir leur famille. Ils partent donc d'Acre et vont à Négrepont, et de là montent sur un vaisseau

(¹) « Ce que le clergé arménien vend le plus cher, dit Chardin, ce sont les saintes huiles, que les Grecs appellent *myrone*. La plupart des chrétiens orientaux s'imaginent que c'est un baume physiquement salutaire contre toutes les maladies de l'âme. Le patriarche a seul le droit de le consacrer. Il le vend aux évêques et aux prêtres. Il y a quelque douze ans que celui de Perse se mit en tête d'empêcher les ecclésiastiques arméniens de tout l'Orient de se procurer des saintes huiles ailleurs que chez lui. Ceux de Turquie s'en fournissent depuis longtemps à Jérusalem, auprès du patriarche arménien qui y réside, et qui est le chef de tous les chrétiens arméniens de l'empire ottoman. » (*Voyage en Perse*, t. Ier, p. 170.)

(²) Tablette d'honneur (*tchi-houei*), sorte de passe-port qui est encore en usage. Ce n'est pas une plaque de métal; les lettres seulement y sont tracées en or.

(³) *Lajasso, Aiasso, Aïas, Layassa*, Issus, port de la rive septentrionale du golfe de Scandaroun, ou Issique.

(⁴) Voy. p. 177.

(⁵) Erreur du manuscrit. Il faut lire 1269, que l'on trouve sur d'autres manuscrits. Clément IV est mort le 29 novembre 1268.

(⁶) *Tebaldo* de Plaisance.

et naviguent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. Messire Nicolas trouve que sa femme était morte et qu'il lui restait un fils de douze ans, nommé Marc, qui est celui dont parle ce livre. Messire Nicolas et messire Matthieu restent encore deux ans à Venise pour attendre la nomination du pape [1].

Comment les deux frères partirent de Venise pour retourner au grand khan, et avec eux Marc, le fils de messire Nicolas.

Quand les deux frères eurent ainsi attendu deux ans, voyant qu'on ne nommait pas de pape, ils se dirent que désormais ils ne devaient point différer davantage pour se rendre près du grand khan. Ils partent donc de Venise, emmenant avec eux Marc, le fils de Nicolas, et s'en vont tout droit à Acre, où ils trouvent le légat dont je vous ai déjà parlé. Ils s'entretiennent avec lui de leur message, et lui demandent permission d'aller à Jérusalem chercher de l'huile de la lampe du Christ, comme le grand khan les en avait priés. Le légat leur accorde cette permission ; et, quittant Acre, ils s'en vont à Jérusalem, où ils prennent de l'huile de la lampe du sépulcre du Christ. Puis ils retournent vers le légat, à Acre, et lui disent : « Seigneur, comme nous voyons qu'on ne nomme point de pape, nous voulons retourner au grand sire, parce que nous avons déjà trop tardé. » Et messire le légat, qui était un des plus grands seigneurs de toute l'Église de Rome, leur dit : « Puisque vous voulez retourner au grand sire, je ne m'y oppose pas. » Puis il fit ses lettres et ses messages pour les envoyer au grand khan, et témoigner comment messire Nicolas et messire Matthieu étaient venus pour accomplir leur message, mais n'avaient pu le faire à cause de la mort du pape.

Comment les deux frères vont au pape de Rome.

Quand les deux frères eurent les lettres du légat, ils partirent d'Acre et se mirent en route pour retourner vers le grand sire ; ils allèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Laïas, et à peine y étaient-ils arrivés, qu'ils apprirent que ce légat avait été élu pape et avait pris le nom de Grégoire de Plaienze [2]. Les deux frères en eurent grande liesse, et peu après arriva vers eux, à Laïas, un messager



Sceau de Grégoire X.





Médaille de Léon II d'Arménie.

de la part du légat, qui avait été élu pape, pour leur dire que s'ils n'étaient encore partis, ils eussent à retourner vers lui. Les deux frères, très-joyeux de ce message, répondirent qu'ils obéiraient volontiers. Et, que vous dirai-je? le roi d'Arménie [3] fit équiper une galère pour les deux frères, et les envoya vers le légat moult honorablement.

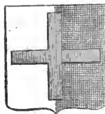
(1) La vacance du siége pontifical dura près de trois ans.

(2) *B. Gregorius X Placentinus.* Grégoire X fut élu le 1er septembre 1271. Le 18 novembre, il partit de Syrie, où il était légat, et aborda en janvier 1272 à Brindisi, près d'Otrante.

(3) En ce temps Léon ou Livon II régnait dans l'Arménie inférieure, dont la capitale était Sis, et Aias ou Aiazzo le port. Son père, *Hatem* ou *Haiton*, auteur d'une *Histoire des Tartares*, et que l'on appelle souvent Haiton l'Arménien, avait abdiqué ou cédé sa couronne à Léon, avec le consentement d'Abaka, fils d'Houlagou, son suzerain.

Comment les deux frères et Marc vinrent à Clemeinfu, où était le grand khan.

Quand ils furent venus à Acre, ils s'en vont vers messire le pape et se prosternent devant lui. Messire le pape les reçoit honorablement, et leur donne sa bénédiction, et leur fait joie et fête; puis il leur donne deux frères prêcheurs, les plus sages qui fussent en cette province : l'un avait nom frère Nicolas de Vicence, et l'autre frère Guillaume de Tripule. Il leur remet ses lettres et privilèges, et leur confie les messages qu'il voulait envoyer au grand khan. Et quand messire Nicolas et messire Matthieu et les deux frères prêcheurs eurent reçu les instructions du pape, ils lui demandent sa bénédiction et partent tous, et avec eux Marc [1], le fils de messire Nicolas. Ils s'en vont tout droit à Laïas; et quand ils y furent arrivés il advint que Bondocdaire [2], qui était soudan de Babylonie, vint en Arménie avec une grande armée, et fit grand dommage par la contrée, si bien que les messagers furent en péril d'être mis à mort. Les deux frères prêcheurs, voyant cela, doutèrent fort d'aller plus avant, et résolurent de ne pas continuer leur route. Ayant donc donné à messire Nicolas et à messire Matthieu toutes les lettres qu'ils avaient, ils les quittèrent et s'en allèrent avec le *maître du temple* [3].


Écu de templier.

Comment les deux frères et Marc continuèrent leur route.

Et messire Nicolas, et messire Matthieu, et Marc, le fils de Nicolas, se mirent en route et chevauchèrent tant, durant le printemps et l'été, qu'ils arrivèrent au grand khan, qui se trouvait alors à une cité nommée Clemeinfu [4], moult riche et grande. Nous ne vous parlerons pas ici de ce qu'ils virent chemin faisant, parce que nous vous le raconterons dans notre livre quand nous en serons venus là. Sachez seulement qu'ils furent bien trois ans et demi à faire ce voyage [5], à cause de la difficulté des chemins, et des pluies et des grands fleuves; puis, ils ne pouvaient chevaucher l'hiver comme l'été. Mais le grand khan, quand il apprit la prochaine venue de messire Nicolas et de messire Matthieu, envoya vers eux ses messagers, bien quarante journées en avant, et eut soin qu'ils fussent moult bien servis et honorés.

Comment les deux frères et Marc, après être partis d'Acre, allèrent trouver le grand khan en son palais.

Et, que vous dirai-je? quand messire Nicolas et messires Matthieu et Marc furent venus en cette grande cité, ils s'en allèrent au principal palais, où ils trouvèrent le grand khan avec moult grande compagnie de barons. Ils s'agenouillent devant lui et s'humilient le plus qu'ils peuvent. Le grand khan les fait

(1) Marco-Polo.

(2) Bibars, sultan d'Égypte et non de Babylonie. Abaka invoqua le secours des princes chrétiens contre Bibars, qui avait en effet envahi ses états.

(3) Le commandeur des chevaliers de l'ordre du Temple. On suppose qu'une commanderie de cet ordre célèbre s'était établie en Arménie pour la défense des intérêts du christianisme.

(4) Cai-min-fu de Raschid-Eddin, Cai-ping-fu des Chinois. La résidence ordinaire de Cublai, à cette époque, était Yen-King, près de la place où est actuellement Péking. Du Halde dit qu'il avait établi d'abord sa cour à Tay-yuan-fou, capitale de la province de Cham-si, et qu'il la transporta ensuite à Péking.

(5) Un an et demi seulement, suivant d'autres manuscrits.

relever et les reçoit honorablement, et leur fait grande joie et grande fête, leur demandant ce qu'ils sont devenus et comment ils se sont portés. Les deux frères lui répondent qu'ils se sont moult bien portés, puis-



Chevalier de l'ordre du Temple.

qu'ils le retrouvent sain et dispos ; puis ils lui présentent les brevets et les lettres que le pape lui envoie, dont il a grande liesse, et ils lui baillent la sainte huile, dont il est tout joyeux et qu'il tient pour très-précieuse. Puis le grand khan, quand il voit Marc, qui était un jeune homme, demande qui il est. « Sire, fait messire Nicolas, c'est mon fils et votre homme. » — « Qu'il soit le bienvenu ! » reprend le grand khan. Et, que vous dirai-je de plus ? moult grande fut la joie et la fête que fit le grand khan et toute sa cour à ces messagers, et ils étaient servis et honorés de tous. Ils restèrent à la cour et avaient honneur sur les autres barons.

Comment le grand khan envoie Marc pour ses messages.

Or il advint que Marc, le fils de messire Nicolas, apprit si bien les coutumes des Tartares, et leur langue, et leur écriture, que, peu de temps après sa venue à la cour du grand seigneur, il savait quatre langues et quatre écritures différentes (¹). Il était sage et prudent outre mesure, et le grand khan lui voulait moult grand bien pour l'esprit qu'il voyait en lui et pour sa grande sagesse. Et quand il vit que Marc était si instruit, il l'envoya faire un message en un pays où il fut bien six mois à aller. Le jeune homme fit son ambassade bien et sagement, et comme il avait vu et entendu plusieurs fois que le grand khan, quand les messagers qu'il envoyait par les diverses parties du monde revenaient à lui et lui rendaient compte de leur ambassade sans savoir lui raconter rien de particulier des contrées où ils avaient été, leur disait qu'ils étaient fous et mal-appris, et ajoutait qu'il aimerait mieux entendre de leur bouche le récit des coutumes et des usages de ces contrées étrangères que le compte rendu de l'ambassade qu'il leur avait confiée, il mit toute son attention, quand il s'acquitta de sa mission, à retenir toutes les choses étranges et inaccoutumées qu'il voyait, afin de les redire au grand khan.

Comment Marc, de retour de sa mission, revient vers le grand khan.

Lors donc que Marc fut de retour de sa mission, il s'en va au grand khan et lui rend compte du message qu'il lui avait confié, et dont il s'était fort bien acquitté; puis il lui raconte tout ce qu'il a vu dans son voyage, si bien et si sagement, que le grand khan et tous ceux qui l'entendent en sont émerveillés, et se disent entre eux que si ce jeune homme vit longtemps il ne peut manquer d'être de grand sens et de grande valeur. Et, que vous dirai-je? à partir de ce jour il fut appelé le jeune messire Marc Pol; et ainsi l'appellera désormais notre livre, et cela à bon droit, car il était sage et prudent. Il demeura avec le grand khan bien dix-sept ans, et pendant tout ce temps il ne cessa d'être envoyé en mission; car le grand khan, voyant que messire Marc lui apportait tant de nouvelles des lieux où il allait, et achevait si bien ce qu'on lui confiait, donnait à messire Marc toutes les missions difficiles et lointaines qu'il avait à faire, et celui-ci s'en acquittait moult bien, et racontait à son retour tout ce qu'il avait vu de nouveau et d'étrange. Et les services de messire Marc plaisaient tellement au grand khan, que celui-ci lui en voulait grand bien et lui faisait grand honneur, le tenant si près de lui que les autres barons en avaient grande envie. C'est ainsi que messire Marc sut plus de choses de cette contrée qu'homme du monde, parce qu'il recherchait plus que nul autre ce qui pouvait s'y trouver d'étrange, et qu'il mettait toute son application à l'apprendre

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demandent congé au khan.

Et quand messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, furent demeurés avec le grand khan le temps que je vous ai conté, ils se dirent entre eux qu'ils voulaient retourner en leur pays. Ils en demandèrent plusieurs fois congé au grand khan et l'en prièrent moult doucement; mais celui-ci les aimait tant et les gardait si volontiers autour de lui, qu'il ne voulait leur donner congé pour rien au monde. Or il advint que la reine Bolgara (²), qui était femme d'Argon (³), le sire du Levant, mourut, ayant mis dans son

(¹) Sans doute les langues mongole, ouigour, mantchoue et chinoise.

(²) *Bolgana, Balgana, Bolghân.* « Plusieurs reines et épouses des rois mongols de la Perse ont porté le nom de *Bolghân*, » dit Klaproth dans ses notes inédites; et il ajoute des détails historiques : « La fille de Jagataï, fils de Gengis-Khan, est nommée *Bolghân-Khâtoun* (dame Bolghân), etc. »

(³) Arghoun-Khan, fils d'Abaka-Khan, roi mongol de Perse, du Khorassan, etc

testament que nulle dame ne pût s'asseoir à sa place ni être femme d'Argon si elle n'était de son lignage. Argon prit donc trois de ses barons, nommés Oulatai, Apusca et Coja, et les envoya au grand khan avec moult belle escorte, pour le prier de lui envoyer une dame qui fût du lignage de la reine Balgana, sa femme, qui était morte. Quand les trois barons furent venus au grand khan, ils lui dirent pourquoi ils étaient envoyés; le grand khan les reçut honorablement, leur fit joie et fête, et les envoya vers une dame nommée Cogatra (¹), âgée de dix-sept ans, moult belle et avenante, et du lignage de la reine Balgana. Il leur dit que c'était là la femme qui leur convenait, et eux lui répondent qu'elle leur plaît fort. Or, vers ce temps, messire Marc arriva de l'Inde après avoir parcouru diverses mers, et raconta maintes merveilles de cette contrée. Les trois barons, étonnés de voir messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, résolurent d'emmener avec eux, par mer, ces sages Latins. Ils vont au grand khan et lui demandent en grâce d'envoyer avec eux ces trois Latins, par mer. Le grand khan, qui aimait tant ces trois hommes, accorde cette grâce à grand'peine, et donne congé aux trois Latins de partir avec les trois barons et cette dame.

Comment messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, quittèrent le grand khan.

Quand le grand khan vit que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, allaient partir, il les fait venir tous trois devant lui et leur donne deux tables, avec commandement qu'ils fussent francs par toute sa terre et que, partout où ils iraient, ils fussent défrayés eux et leur suite; puis il les charge de messages pour le pape, et le roi de France, et le roi d'Espagne, et les autres de la chrétienté; il fait appareiller quatorze navires qui avaient chacun quatre mâts (²) et pouvaient porter douze voiles, et je pourrais vous expliquer comment, mais ce serait trop long, et je ne vous le dirai ici. Quand les navires furent prêts, les trois barons, et la dame, et messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prirent congé du grand khan, et montèrent sur les vaisseaux avec beaucoup de gens, et le grand khan leur fit donner des vivres pour deux ans. Et, que vous dirai-je? ils prirent la mer et naviguèrent bien trois mois, au bout desquels ils vinrent à une île qui est vers le midi et s'appelle Java (³), en laquelle île sont maintes choses merveilleuses dont nous vous parlerons ci-après. Puis ils partirent de cette île, et naviguèrent dans la mer de l'Inde bien dix-huit mois avant d'arriver au but de leur voyage; et ils trouvèrent maintes grandes merveilles que nous vous raconterons en ce livre. A leur arrivée, ils trouvèrent qu'Argon était mort (⁴); et sa dame fut donnée à Cazan (⁵), le fils d'Argon. Et je vous dis en vérité que sur six cents personnes qu'ils étaient sur les navires, sans les mariniers, ils moururent tous, à l'exception de dix-huit. La seigneurie d'Argon appartenait alors à Chiato (⁶) . ils lui recommandent la dame et accomplissent leur mission; puis messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, prennent congé de Chiato, et se remettent en route. Or sachez qu'Achatu (⁷) donna aux trois messagers du grand khan, c'est-à-dire à messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, quatre tables d'or de commandement, deux de gerfaut, une de lion, et une d'or plein, afin qu'ils fussent honorés et servis par toute sa terre comme lui-même, et que toute dépense et toute escorte leur fussent données. Et certes il en fut ainsi, car ils trouvèrent par toute la terre du grand khan chevaux et tout ce dont ils avaient besoin, bien et largement. Souvent on leur donnait deux cents hommes à cheval, plus ou moins, selon que cela était nécessaire pour aller d'un pays à l'autre; et ce n'était pas chose superflue, parce qu'Achatu n'était pas seigneur lige, et les gens ne s'abstenaient pas de faire mal tant qu'ils pouvaient, comme ils eussent

(¹) Kogatin, suivant d'autres manuscrits; c'est probablement une altération du nom Koutai-Khâtoun. Ainsi s'appelait une des femmes d'Houlagou.

(²) Barrow vit beaucoup de navires chinois destinés à de grands voyages, et ayant quatre mâts. (*Travels in China*, p. 45.)

(³) Ailleurs, cette même île est appelée *Java minor*. Il s'agit certainement de Sumatra.

(⁴) Arghoun-Khan mourut en mars 1291, troisième mois de l'an de l'hégire 690.

(⁵) Ghazan-Khan, fils aîné d'Arghoun. Il monta sur le trône de Perse en 1295, cinq ans environ après la mort de son père.

(⁶) Kai-Khatou, frère d'Arghoun-Khan, et qui s'était d'abord emparé du trône.

(⁷) Chiato, Ki-Akato, Kai-Khatou.

fait s'il eût été seigneur lige. Et je veux encore vous raconter uno chose à l'honneur de ces trois messagers; car je vous dis en vérité que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, avaient tellement l'estime du grand khan, et il leur voulait si grand bien, qu'il leur confia la reine Cocacin, la fille du roi du Mangi, pour les mener à Argon, le sire de tout le Levant. Et ainsi firent-ils, car ils les menèrent par la mer, comme je vous l'ai rapporté, avce si belle escorte et si grande représentation. Ces deux grandes dames étaient en la maison de ces trois messagers, et ils les gardaient et les protégeaient comme si elles eussent été leurs filles, et les dames, qui moult étaient jeunes et belles, les tenaient pour leurs pères et leur obéissaient. Ils les remirent entre les mains de leurs seigneurs, et la reine Cocacin est la femme de Cazan, qui règne aujourd'hui. Cazan et elle veulent si grand bien aux messagers, qu'il n'est chose qu'ils ne fassent pour eux comme pour leur père propre. Sachez donc que, quand les trois messagers prirent congé de Cocacin pour retourner en leur pays, elle pleura do chagrin de leur départ. Maintenant que nous avons raconté comment ils s'acquittèrent sagement de leur mission, nous laisserons cela et irons plus avant. Quand les trois messagers furent partis de Cocatu (¹), ils continuèrent leur route jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Trépisonde, et de Trépisonde ils allèrent à Constantinople, puis à Négrepont; et de Négrepont à Venise; et ce fut vers l'an 1295 de l'incarnation du Christ. A présent que nous avons fait ce prologue, nous commencerons notre récit.

De la Petite-Arménie.

Il faut savoir qu'il y a deux Arménies (²), une grande et une petite. De la petite (³) est seigneur un roi qui maintient bien sa terre en justice, et est soumis au Tartare. Il a maintes villes et maints villages, et de toutes choses en grande abondance; sa terre fournit aussi toutes sortes de gibiers pour le divertissement de la chasse, mais le pays n'est pas sain et est très-insalubre. Anciennement, les gentilshommes étaient vaillants et prud'hommes à la guerre, tandis qu'aujourd'hui ils sont vils et chétifs, et n'ont d'autre talent que celui de bien boire. Il y a encore sur la mer une ville appelée Laïas (⁴), qui fait grand commerce; c'est là qu'on apporte toutes les épices et les draps de l'Euphrate et les autres marchandises précieuses, et les marchands de Venise, et de Gênes, et de tous les pays, viennent les y acheter. Les marchands et tous ceux qui veulent aller sur l'Euphrate s'embarquent en cette ville. Maintenant que nous vous avons parlé de la Petite-Arménie, nous passerons à la Turcomanie.

De la province do Turcomanie.

En Turcomanie, il y a trois races d'habitants. D'abord les Turcomans, qui adorent Mahomet et observent sa loi. Ce sont des gens simples, qui ont un langage sauvage; ils demeurent dans des mon-

(¹) De la résidence de Kai-Khatou.

(²) Cette division est celle qu'avaient admise Ptolémée et les géographes du moyen âge.

(³) Le nom de Petite-Arménie ou Arménie Mineure fut donné aux pays dont la conquête avait agrandi le territoire do l'Arménie proprement dite. Dans l'origine, il comprenait seulement la partie orientale de la Cappadoce; plus tard, les Arméniens ayant été de plus en plus refoulés vers l'occident, par suite do leurs révolutions intérieures, ce nom reçut une plus grande extension, et dans le treizième siècle embrassa la Cilicie entière. On lit dans la relation de l'Arménien Haitou, contemporain de Marco-Polo : « La quatrième province de Syrie est appelée Cilicie, et c'est là que se trouve la ville imprenable de Tarses; et de nos jours cette Cilicie a pris le nom d'Arménie. En effet, après que les ennemis de la foi chrétienne eurent arraché cette contrée aux mains des Grecs et l'eurent longtemps occupée, les Arméniens firent tant par leurs efforts qu'ils l'enlevèrent au peuple des païens, et le roi d'Arménie en est le maître par la grâce de Dieu. » *(Hist. d'Orient*, ch. XIV, p. 16.)

Sous le règne d'Alexis Comnène, un légat d'Arménie nommé Cachiy (Kaghic, dit de Guignes), de la famille des Pacratides, constitua l'Arménie Mineure en royaume indépendant, dont il fut le chef; il conquit la Cilicie et une partie de la Cappadoce, et fut la souche des rois qui occupèrent le trône pendant les douzième et treizième siècles. L'Arménie Mineure était devenue ainsi indépendante de la grande, mais son roi était tributaire des Tartares du Levant. La capitale était *Sis*.

(⁴) Voy. la note 3 de la p. 261.

tagnes et des landes où ils savent qu'il y a de bons pâturages, parce qu'ils vivent de bestiaux. En ce pays ([1]) naissent de bons chevaux turcomans et de bons mulets de grande valeur. Les autres habitants sont Arméniens et Grecs; ils demeurent ensemble dans les villes et les villages, et vivent de commerce et d'industrie; car sachez qu'on y fabrique les meilleurs et les plus beaux tapis du monde, et aussi des draps de soie cramoisie et d'autres couleurs moult beaux et riches, et maintes autres choses. Leurs cités s'appellent le Como, Casserie, Sevasto ([2]); et il y a encore maintes autres cités et villages dont je ne vous parlerai, parce que ce serait trop longue matière. Ils sont soumis au Tartare du Levant, qui les a sous sa seigneurie. Nous vous entretiendrons maintenant de la Grande-Arménie.

De la Grande-Arménie.

La Grande-Arménie ([3]) est une grande province. Elle commence à une cité nommée Arzinga, où se travaillent les meilleurs bougrans ([4]) qui soient au monde; on y trouve aussi les plus beaux bains et la meilleure eau qu'il soit possible de voir. Les habitants sont Arméniens et soumis au Tartare. Il y a maintes cités et villages; les plus nobles villes sont Arzinga, qui est un archevêché, Argiron ([5]) et Darzizi ([6]). C'est une moult grande province, et tout l'été toute l'armée du Tartare du Levant y campe, parce qu'en cette saison il y a en ce pays de très-bons pâturages pour les bêtes; mais l'hiver ils quittent cette province, car il y fait si froid et il y tombe tant de neige, que leurs bêtes n'y pourraient vivre. Ils abandonnent donc ce lieu l'hiver, et vont vers des contrées plus chaudes, où ils trouvent de grandes herbes et de bons pâturages. En la Grande-Arménie est l'arche de Noé, sur une grande montagne ([7]). Cette province confine,

([1]) Il faut entendre sous ce nom de *Turcomanie* les belles contrées de l'Asie Mineure conquises au douzième siècle par la dynastie turque des Seldjoucides. Ce pays des Turcomans était borné à l'est par l'Arménie et la Géorgie, à l'ouest par l'Anatolie, au nord par la mer Noire, au sud par l'Arménie et la Méditerranée.

([2]) *Como* (suivant une autre version *Coino, Cayne, Gonio*), est la moderne *Konieh*, capitale du pachalik du même nom, élevée sur les ruines de l'antique *Iconium*, et qui conserve quelques restes de sa splendeur au moyen âge.

Casserie (*Caseria, Casorie*, suivant d'autres manuscrits) est *Kaisarieh*, l'antique Césarée.

Sevasto (*Savast, Sebasta*, d'après d'autres manuscrits) est la *Sevaste* des Romains, la *Sebastopole* de Cappadoce, la moderne *Sivas, Sevas*, suivant la prononciation arménienne, maintenant misérablement déchue. On conserve des monnaies d'argent des sultans de Sevat, ainsi que de ceux de Conice.

Conice et Césarée sont deux villes très-florissantes par leur industrie et leur commerce; on y fabrique des tissus de soie et de coton, des châles, des tapis et des peaux teintes.

([3]) « La Grande-Arménie ou Arménie Majeure est l'ancien royaume d'Arménie fondé par Aram, vers 1827 avant l'ère chrétienne, et maintenant divisé entre la Turquie, la Perse, la Russie et quelques princes turcs. La première invasion des Mongols en Arménie eut lieu en 1226. La capitale de l'Arménie était alors la ville que Marco-Polo appelle *Arzinga*, l'*Eriza* ou *Erez* des anciens Arméniens, *Jerzenga* des modernes, *Erzinghian* des Turcs, *Arzengan* des Perses, *Arzendjan* des Arabes, célèbre à une époque par les temples que le roi Tigrane II y éleva à Diane, et que détruisit dans le quatrième siècle saint Grégoire l'Illuminateur. Marsden n'avait pas trouvé les bains de Jerzenga mentionnés dans les écrivains orientaux; mais des indigènes arméniens nous ont assuré que cette ville, fondée sur un terrain volcanique, a des sources thermales assez fréquentées; ses alentours sont fertiles et très-agréables. Sous la domination souveraine des Mongols, Jerzenga était, à l'époque où Marco-Polo la visita, une des cités de l'Asie occidentale les plus florissantes par leur industrie et par leur commerce. Les tremblements de terre et surtout les vicissitudes politiques lui ont fait perdre son ancienne splendeur. » (Vincenzo Lazari.)

([4]) Dans les textes latins, *buchiranus, buchyramis, bucaramus*, dans Ramusio, *bochassini di bambagio*. Dans un ancien dictionnaire anglais (Cotgrave, 1611), le bocassin est décrit comme un fin bougran ressemblant au taffetas.

([5]) Arziron (dans d'autres manuscrits *Argiron, Arzinn, Araus*) correspond à *Erzerum* ou *Arzerroum*. Ce fut à l'origine une place d'armes qui s'appelait *Théodosiopoli*, du nom de son fondateur; et comme elle était la dernière ville arménienne qui appartînt aux empereurs byzantins, elle prit le nom de *Arz-er-Rum* (terre des Grecs). C'est maintenant le chef-lieu d'un pachalik turc, résidence du général de l'armée de Perse (*Iran seraskeri*), et un des boulevards de l'empire ottoman contre la Russie et la Perse.

([6]) Arzizi (*Arzis, Darzizi, Darzirim*, dans d'autres textes), la moderne Ardjis (*Arjis, Ardjisch*), petite ville sur le lac de Van, qui fut visitée par Marco-Polo avant Erzerum, quand il alla de Tabris à Trébisonde. Le lac de Van était appelé par les anciens *Arsissa Palus*.

([7]) « C'est en Arménie, dit Haiton l'Arménien, que se trouve la plus haute des montagnes de toute la terre, qui est vulgairement appelée *Ararat*, et au sommet de laquelle l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. Et, bien qu'en raison de l'abon-

vers le midi et le levant, à un royaume nommé Mosul, dont les habitants sont chrétiens; ce sont des jacobites et des nestoriens dont je vous parlerai plus loin. Vers le nord ils touchent aux Géorgiens, dont



Les deux Ararats, vus de Norachène, dans l'arrondissement de Charon, en Arménie. — D'après Dubois de Montpéreux.

je vous parlerai aussi. Et de ce côté, vers la Géorgie, est une fontaine d'où sort de l'huile en abondance [1], tellement que cent navires s'en chargent à la fois. Cette huile n'est pas bonne à manger, mais on s'en sert pour brûler et oindre les chameaux pour les préserver de la rogne et d'une autre maladie; on vient en chercher de très-loin, et dans toute la contrée on ne brûle d'autre huile que celle-là. Mais laissons là la Grande-Harménie et passons à la province de Géorgie.

dance des neiges qui couvrent cette montagne hiver et été, personne n'y puisse monter, on aperçoit cependant à son sommet quelque chose de noir, que les habitants disent être l'arche. »

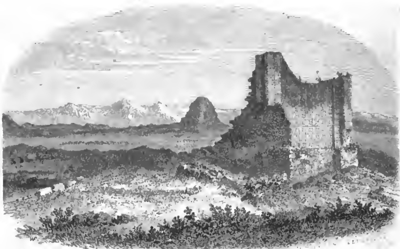
« A douze lieues d'Érivan, à l'est, on voit, dit Chardin, le mont célèbre où presque tous demeurent d'accord que s'arrêta l'arche de Noé, encore que personne n'en ait de preuve solide. Quand l'air est serein, ce mont n'en paraît pas à deux lieues, tant il est haut et grand..... Les Turcs l'appellent *Agri-Dag*, c'est-à-dire la montagne élevée ou massive; les Arméniens et les Persans le nomment communément *Mocis.* »

« L'opinion commune des Orientaux, dit d'Herbelot, est que l'arche de Noë s'arrêta sur la montagne de *Gioudi*, qui est une des croupes du mont Taurus ou *Gordiæus*, en Arménie, et cette tradition est autorisée en ce pays-là par plusieurs histoires qui approchent fort de la fable. »

[1] Le territoire de Bacou et la péninsule d'Apsceron, sur la mer Caspienne, sont couverts de sources de naphte qui produisent de légères flammes à la superficie du sol. Il y a là deux espèces de naphte, la grise et la blanche : la première est très-commune et coule fréquemment en petits ruisseaux. La naphte blanche brûle parfaitement, et la faible quantité que l'on en recueille s'expédie à Astracan, où elle est vendue à des prix très-élevés.

Du roi des Giorgiens et de leurs coutumes.

En Géorgie [1] est un roi qui s'appelle toujours David-Mélic [2], ce qui veut dire en français David roi; il est soumis au Tartare. Autrefois tous les rois de cette province avaient en naissant un aigle dessiné sur



Tombeau de Noé. — D'après Dubois de Montpéreux [3].

l'épaule droite [4]. Les naturels sont beaux, vaillants, bons archers et bons hommes de guerre. Ils sont chrétiens de la loi grecque; ils portent leurs cheveux courts à la manière du clergé [5]. C'est par cette province qu'Alexandre ne put passer quand il voulut aller vers le ponent, parce que la route est

(1) La Géorgie (dans d'autres textes *Jorganie*, *Zorzanie*, *Gorganie*) est le nom donné par les Occidentaux au royaume qui, sur le revers méridional du Caucase, s'étendait aux confins de l'Arménie, et avait Tiflis pour capitale. Les indigènes s'appellent *Virc*, et le pays *Vrasdan*. La dénomination tout à fait européenne de Géorgie peut être dérivée des différents rois de cette contrée qui portèrent le nom de *Georges* ou *Gorghi*.

(2) Plusieurs rois de Géorgie eurent aussi le nom de David. *Melic* est un mot arabe usité en langue mongole, et qui signifie en effet, roi.

(3) La tradition sur ce tombeau, en Arménie, est antérieure à l'ère chrétienne. Cet ancien petit édifice a été renouvelé sous les émirs de l'Adzerbaïdjan, dans le douzième siècle, à l'époque où ils élevaient, à peu de distance de là, une superbe mosquée en l'honneur du patriarche. Il est construit en briques rouges, avec de petits filets bleus. Au-devant croissent plusieurs plantes communes; dans le lointain s'étend la chaîne de l'Alaghez, qui ferme l'Arménie au nord-est.

(4) « Si nous devons ajouter foi, dit de Guignes, à ce que Constantin Porphyrogénète nous apprend, cette famille des rois de Géorgie prétend tirer son origine de la femme d'Urie, qui fut enlevée par David. » (T. Ier, p. 633.)

« Les princes de Mingrélie, dit Chardin, s'appellent tous *dadian*, de *dad*, mot persien qui signifie justice. Le roi d'Imirette se donne le titre de *meppe*, c'est-à-dire roi en géorgien. Le *meppe* et le *dadian* se disent tous deux descendre du roi et prophète David. »

(5) Chardin dit : « Leur habillement est particulier; ils ont peu de barbe, hormis les ecclésiastiques; ils se rasent le sommet de la tête en couronne, et laissent croître jusque sous leurs yeux le reste de leurs cheveux, aussi coupés en rond. »

étroite et périlleuse, car d'un côté est la mer, et de l'autre une grande montagne où l'on ne peut aller à cheval. Entre la montagne et la mer est un défilé très-étroit qui dure plus de quatre lieues, de sorte que peu d'hommes peuvent résister à un grand nombre. C'est pour cela qu'Alexandre ne put passer; et alors il fit élever en ce lieu une tour et une forteresse afin que ces gens ne pussent venir le prendre à dos. On appela cette forteresse la Porte-de-Fer (¹). C'est ce qui a donné lieu à l'auteur de la Vie d'Alexandre de dire qu'il avait enfermé les Tartares entre deux montagnes; mais ce n'étaient point des Tartares, mais bien des Comains (²) et d'autres races d'hommes, car alors il n'y avait point de Tartares. Il y a en ce pays villes et villages assez; il produit de la soie en grande abondance, et on y travaille des draps de soie et d'or les plus beaux qu'on puisse voir (³). On y trouve les meilleurs autours du monde. La province est remplie de grandes montagnes et de défilés étroits et fortifiés, si bien que les Tartares ne purent jamais prendre entièrement ce pays. Il y a en ce pays un monastère, appelé Saint-Léonard, où l'on voit la merveille que je vais vous dire. Il y a un grand lac d'eau qui vient d'une montagne près l'église de Saint-Léonard, et en cette eau, dans toute l'année, on ne trouve nul poisson, ni grand ni petit; seulement, quand le premier jour du carême commence à venir, depuis ce jour jusqu'au samedi saint, qui est la veille de Pâques, on trouve beaucoup de poissons, tandis que tout le reste de l'année il n'y en a pas. La mer dont je vous ai parlé, et qui est près de la montagne, est appelée la mer de Gleveshelan (⁴), et a environ sept cents milles de circonférence; elle est bien éloignée de douze journées, et reçoit l'Euphrate et maints autres fleuves; elle est tout environnée de montagnes et de terres. Tout récemment les marchands de Gênes vinrent naviguer sur cette mer, et de là vient la soie qui est appelée *gelle* (purpurine) (⁵). Maintenant que nous avons parlé des confins de l'Arménie vers le nord, nous vous parlerons de ceux qui sont entre le midi et le levant.

(¹) Marco-Polo fait mention du célèbre passage entre le pied du Caucase et la mer Caspienne, appelé par les Arabes *Bab-ul-Abuab* (la porte des portes), et par les Turcs *Demir-Capou* (la porte de fer); les Européens l'appellent quelquefois le *Pas de Derbend*, du nom de la ville fortifiée voisine de Derbend qui, en persan, signifie barrière. Derbend appartient à la Russie, et est située à quatre kilomètres de la mer Caspienne.

« Les indigènes, dit Bruce, pensent qu'Alexandre le Grand fonda cette ville et fit élever la grande muraille qui allait de là à l'Euxin, pour protéger la Perse contre les invasions des Scythes. » (*Bruce's Memoirs*, 284.)

Cette muraille fut restaurée par Yezdedjerd II, de la dynastie des Sassanides, qui régnait dans le milieu du cinquième siècle, et plus tard par Noushirvan, de la même dynastie, qui régna jusqu'à l'année 579. Safferdin dit qu'elle avait été élevée par Noushirvan, et que sa hauteur était de 300 coudées; elle fut détruite par Tamerlan.

(²) Nous avons dans ce chapitre une nouvelle preuve de l'exactitude de Marco-Polo. Il restreint le nom de Tartares en ne l'appliquant qu'aux Mongols, et les distingue des Comans et des autres nations. L'histoire des Comans est encore bien peu connue pour nous; Haiton les identifiait avec les Circassiens; Gibbon en fait une horde tartare ou turcomane fixée dans les onzième et douzième siècles sur les frontières de la Moldavie. Dans les *Gesta dei per Francos* de Bongarsius, on lit que le nom de *Camani* ne serait qu'une contraction ou abréviation du mot *Turcomnni*.

(³) Marsden se hasarde à dire que la fameuse toison d'or de Jason, rapportée de Colchide, pourrait bien n'avoir été qu'une cargaison ou seulement une pière de riche soie crue et de couleur d'or. De tout temps les provinces de Géorgie, d'Arménie, et les environs de la Perse ont été célèbres, comme ce dernier pays lui-même, pour la fabrication de la soie.

(⁴) « Marsden, Burck et d'autres commentateurs ont supposé que la mer de *Geluchelat* (écrite aussi dans les manuscrits *Geluchelon, Gleveshelan, Gheluchelari, Cechichelam*) correspond au lac de Van. En effet, le nom de *Geluchelat* est composé des mots turcs *Ghel* et *Chelat* (*Ghol-Khelat*), qui veulent dire lac de Chelat. Chelat ou Aclat est une ville située sur le rivage nord-ouest du lac de Van, maintenant assez déchue, mais florissante quelque temps sous les princes seldjoucides, quand le valeureux Socman Cotbi, qui depuis prit le titre de roi des Arméniens, en fit sa résidence en 1100. Observons d'un autre côté que le lac de Van est de toutes parts entouré de terres qui, au temps de Marco-Polo, appartenaient à l'Arménie, et non à la Géorgie, en sorte qu'il doit y avoir quelque inexactitude dans le texte et confusion peut-être de ce lac avec la mer Caspienne, d'autant plus que, suivant notre auteur, les Génois y naviguaient seulement depuis peu de temps. Si d'ailleurs on voulait adopter la variante *Gheluchelan*, qui est donnée par la plupart des manuscrits français, on pourrait reconnaître l'origine turque de ce nom dans *Ghel-Ghilan* (lac de Ghilan). Ghilan est une province de Perse fertile en vins, en riz et en soie, située près de la mer Caspienne. Toute confusion disparaîtrait ainsi, et la mer de Gheluchelan, distante du lac des pêches miraculeuses, correspondrait à la mer Caspienne même. Dans ce cas, le nom de mer que donnent les textes français et italiens lui conviendrait mieux que celui de lac, tiré des manuscrits latins. » (Vincenzo Lazari.)

(⁵) Ce mot *gelle* semble venir du nom de la province d'Iran nommée *Gilhan* ou *Al-Ghil*, mentionnée dans la note précédente, et dont la soie rouge est citée par plusieurs voyageurs, notamment par Chardin.

Du royaume de Mosul.

Mosul (1) est un grand royaume où habitent plusieurs races d'hommes dont je vais vous entretenir. Il y a une race appelée arabique qui adore Mahomet, puis une autre qui observe la loi chrétienne, mais non selon les rites de l'église de Rome, car ils s'en écartent en plusieurs choses. On les appelle nestoriens et jacobites. Ils ont un patriarche qu'on nomme *jalolie* (2), et ce patriarche fait les archevêques, et les évêques, et les abbés, et tous les prélats, et les envoie de toutes parts dans l'Inde, au Cata et en Baudac, comme fait le pape de Rome. Tous les chrétiens que vous trouverez en tous ces pays sont nestoriens et jacobites; et tous les draps de soie et d'or qu'on appelle *mosulin* se font en ce lieu. Les plus forts marchands qu'on nomme *mosulin*, qui apportent de grandes quantités d'épices précieuses, sont de ce royaume (3). En les montagnes de ce royaume demeurent des gens appelés Card (4), qui sont pour la plupart des chrétiens nestoriens et jacobites, mais dont une partie sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils sont vaillants et méchants, et volent volontiers les marchands. Laissons là le royaume de Mosul, et parlons de la grande cité de Baudac.

Comment la grande cité de Baudac fut prise.

Baudac (5) est une grandissime cité où demeure le calife de tous les Sarrasins du monde, de même qu'à Rome est le chef de tous les chrétiens du monde. Au milieu de la ville passe un fleuve moult grand (6), par lequel on peut bien aller en la mer de l'Inde; et là vont et viennent des marchands avec leurs marchandises. De Baudac à la mer de l'Inde il y a par le fleuve bien dix-huit journées, et les marchands qui veulent aller dans l'Inde vont, par ce fleuve (7), jusqu'à une cité qui a nom Chisi (8), et de là entrent dans la mer de l'Inde. Sur ce fleuve, entre Baudac et Chisi, il y a une autre grande cité qui a nom Basera (9) et dans les bois qui entourent la ville viennent les meilleures dattes du monde. A Baudac se travaillent des draps d'or et de soie de maintes façons. Ce sont *nassits* et *nacs*, et draps cramoisis et de diverses sortes, ouvrés à bêtes et oiseaux moult richement (10). C'est la plus noble et la meilleure cité de tous ces pays. Le calife de Baudac a le plus grand trésor d'or et d'argent et de pierres précieuses qu'on puisse rencontrer.

(1) Mossoul, autrefois métropole de la Mésopotamie, et maintenant chef-lieu du pachalik du même nom, est située sur la rive droite du Tigre. Elle formait dans le douzième siècle une province indépendante des contrées voisines, sous la suprématie des Tartares du Levant. Mossoul est encore le siége d'un patriarche nestorien et d'un évêque jacobite. Cette ville a beaucoup perdu de son activité industrielle, dont les produits surtout étaient des draps de soie et des tissus d'or auxquels Marco-Polo donne le nom de *mousseline*, lequel sert aujourd'hui à désigner un tissu de coton. Les environs de Mossoul sont encore exposés de notre temps aux incursions et aux déprédations de hordes kurdes. (Voy. notre premier volume, p. 82 et suiv.)

(2) Et dans d'autres manuscrits *jacolich*. Altération du mot *catholique*. On donne en effet le nom de *catholicos* aux patriarches de l'église grecque en Géorgie et en Arménie.

(3) Confusion, suivant toute apparence, avec les noms *moslem*, *musselman*, *muslimin*, qui servent à désigner *ceux qui suivent la loi de Mahomet*.

(4) Les Kurdes,

(5) Bagdad. On lit *Baldacum* dans les manuscrits latins. (Voy. sur cette ville BENJAMIN DE TUDÈLE, p. 189 et suiv.)

(6) Le Tigre.

(7) C'est ici le golfe Persique. Marco-Polo, qui ne l'avait vu qu'à son point le plus étroit, à Ormuz, avait supposé que ce n'était qu'un prolongement du Tigre et de l'Euphrate réunis.

(8) L'île de Chism, Kis. (Voy. la relation de NEARQUE dans notre premier volume, p. 185.)

(9) Bassora.

(10) Des tapis. La secte *shiah* n'observa jamais rigoureusement le précepte qui interdit aux mahométans la représentation des animaux.

Vers l'année 1255 de la naissance du Christ, le grand sire des Tartares, qui Alau avait nom ([1]), et qui était frére du grand sire actuel, vint avec une grandissime armée contre Bandac, et la prit de vive force; ce qui n'était pas facile, car il y avait en cette ville plus de cent mille cavaliers, sans compter les fantassins ([2]). Quand il l'eut prise, il trouva une tour, appartenant au calife, toute pleine d'or et d'argent, et d'autres richesses, en si grande quantité, que jamais on n'en vit tant rassemblé en un seul lieu. A la vue de ce trésor il fut tout émerveillé, et fit venir devant lui le calife ([3]), et lui dit : « Calife, pour-



Houlagou-Khan emprisonne le calife de Bagdad dans la salle où est son trésor et l'y laisse mourir de faim. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

quoi as-tu amassé un si grand trésor? Que veux-tu en faire? Ne savais-tu pas que j'étais ton ennemi et que je marchais contre toi pour te détruire? Et quand tu l'as appris, pourquoi ne t'es-tu pas servi de ce trésor et ne l'as-tu pas donné à des chevaliers et à des soldats pour te défendre, toi et ta cité? » Le calife se taisait, ne sachant que dire. Alau reprit : « Calife, puisque je vois que tu aimes tant ton trésor, je vais te donner le tien à manger. » Il fit donc prendre le calife et le fit mettre dans la tour du trésor, en défendant de rien lui donner à manger ni à boire; puis il lui dit : « Or çà, calife, mange de ton trésor tant que tu voudras, car jamais tu ne mangeras autre chose. » Et il le laissa dans cette tour, où il mourut au bout de quatre jours. Il aurait donc mieux valu pour le calife donner son trésor à des hommes qui eussent défendu son royaume et sa personne que se laisser prendre et mourir déshérité. Ce fut le dernier des califes. Je pourrais en dire plus long des affaires et des coutumes de ce pays, mais ce serait une trop longue matière : aussi j'abrégerai mon récit, et je vous parlerai d'autres grandes merveilles, comme vous pourrez ouïr.

([1]) Houlagou. (Voy. la note 3 de la p. 259.)

([2]) D'après les auteurs orientaux, Houlagou traversa l'Oxus en 1255, demanda en 1256 au calife Mostasem de s'allier à lui contre les Ismaéliens, et s'empara de Bagdad en 1258.

([3]) C'était Mostasem Billah, le dernier des califes abbassides de Bagdad, qui régna de 1242 à 1258; homme faible, indolent, voluptueux et avare.

De la noble cité de Toris.

Toris (¹) est une grande cité qui est dans une province appelée Yrac, en laquelle sont maintes cités et villages; mais comme Toris est la plus noble cité de ce pays, je ne vous paclerai que d'elle. Il faut savoir que les habitants de Toris vivent de commerce et d'industcie, cac ils travaillent maints dcaps d'oc et de soie de grande valeur. La cité est si bien sitnée que de l'Inde, et de Baudac, et de Mosul, et de Ccémosor (²), et de maints autres lieux, on y apporte des marchandises, et il y vient maints commerçants latins pour acheter les marchandises qui arrivent des pays étcangers. On y fait commerce aussi de pierres précieuses, qu'on y trouve en grande abondance. Les marchands qui y viennent trafiquer y font un grand profit; les naturels eux-mêmes font peu d'affaices et sont un mélange de toutes sortes de gens : il y a des Arméniens, des nestoriens, des jacobites, des Géocgiens, des Perses (³) et d'autres hommes qui adorent Mahomet. Telle est la population de la ville qu'on appelle Toris. La cité est environnée de beaux et délectables jardins qui produisent de nombreux et bons fcuits. Les Sarrasins de Tauris sont moult mauvais et déloyaux.

De la grande merveille qui advint à Baudac, et de la montagne.

Or nous voulons vons raconter une grande merveille qui advint entce Baudac et Mosul. Il faut savoir que vers l'an 1275 de l'incarnation du Christ il y avait à Baudac un calife qui voulait de grands maux aux chrétiens, et jour et nuit rêvait aux moyens de forcer ceux de son empire à se faire Sarrasins, ou de les faire mettre tous à mort. Il s'entretenait toujours de cela avec ses imans et ses cadis, car tous ensemble voulaient grands maux aux chrétiens, comme d'ailleurs tous les Sacrasins du monde veulent du mal aux ehcétiens. Oc le calife, avec les sages qui l'entoucaient, tcouvècent un stratagéme que voici. Ils virent qu'il est dit dans l'Évangile que si un chrétien a seulement de foi gros comme un grain de sénevé, et qu'il fasse sa prière à son Seigneur Dieu, il pourra faire joindre deux montagnes. Ils furent tout joyeux à la lecture de ce passage de l'Évangile, parce qu'ils pensèrent que c'était un moyen de forcer les chrétiens à se faire Sarrasins, on de les mettre à mort. Le calife mande donc tous les nestoriens et les jacobites qui étaient en sa terre, et ils étaient en grande quantité, puis il leur montre cet Évangile et le leur fait lire, et quand ils l'ont lu, il leuc demande s'ils croient que c'est vérité. Tous répondent que oui. « Vous dites donc, reprend le calife, qu'un chrétien qui aurait de foi gros comme un

(¹) *Toris*, dans les manoscrits français et italiens, et *Taurisium* dans les latins. C'est la moderne cité persane Tauris, autrement nommée Tabris et Tebris, dans la province d'Adzerbaïdjan. En tout temps cette ville fut une échelle de commerce très-importante. Après la conquête de la Perse par les Mongols, Tabris, qui était déjà la résidence de prédilection d'Aroun-al-Raschid, devint celle d'Houlagou et de ses successeurs, jusqu'au commencement du quatorzième siècle. A la fin de ce même siècle, Tamerlan la prit et la saccagea; puis elle eut successivement à soutenir de nouvelles attaques de la part des Ottomans; mais elle retomba au pouvoir des Perses. Chardin, qui la visita en 1673, en donne une description animée, et évalue à un million le total de ses habitants. Ce chiffre est certainement exagéré; mais Tabris était alors très-florissante, tandis que maintenant elle est considérablement déchue. Pour de plus amples détails, voy. Ritter, *Erdkunde des Asiens*. IX, 854–882.

« Le nombre d'étrangers, dit Chardin, qui se trouve à Tauris en tout temps est aussi fort grand; il y en a de tous les endroits de l'Asie, et je ne sçay s'il y a sorte de marchandise dont l'on ne puisse y trouver magasin. La ville est remplie de métiers en coton, en soie et en or. Les plus beaux turbans de Perse s'y fabriquent. J'ai ouï assurer aux principaux marchands de la ville qu'on y fabrique tous les ans six mille balles de soie. Le commerce de cette ville s'étend dans toute la Perse et dans toute la Turquie, en Moscovie, en Tartarie, aux Indes, et sur la mer Noire. »

(²) « Crémosor (*Cremessor, Cormosa, Cremos* et *Cormos*, dans d'autres manuscrits) n'est autre chose que la fameuse ville d'Ormuz ou Hormouz, appelée par les anciens *Harmuza*, et située à l'entrée du golfe Persique. » (*The Translation of Marsden revised with a selection of his notes* edited by Thomas Wright; London, 1854.)

(³) Par ces Perses qu'il distingue des mahométans, Marco-Polo entend peut-être les Parsis, adorateurs du feu, et habitants originaires du Farsistan.

grain de sénevé ferait joindre deux montagnes, s'il en adressait sa prière à son Dieu? » — « Assurément! » répondent les chrétiens. — « Eh bien! ajoute le calife, puisque vous êtes tant de chrétiens, il doit bien y en avoir un parmi vous qui ait un peu de foi; or je vous le dis : on vous ferez remuer cette montagne que vous voyez là (et il leur montrait une montagne située près de ce lieu), ou je vous ferai tous mourir de mauvaise mort; car si vous ne la faites mouvoir, vous nous prouverez que vous n'avez pas de foi. Je vous ferai tous occire, ou vous embrasserez la bonne loi que Mahomet notre prophète nous a donnée; et pour faire ce que je vous commande, je vous accorde un répit de dix jours; mais si d'ici là vous ne l'avez fait, je vous ferai tous mettre à mort. » Et là-dessus il donne congé aux chrétiens.

Comment les chrétiens eurent grand'peur de ce que le calife leur avait dit.

Quand les chrétiens eurent entendu ces paroles, ils furent fort émus et en grande frayeur de mourir; cependant ils avaient bonne espérance que leur Créateur les aiderait en ce grand péril. Tous les sages chrétiens, qui étaient les prélats, car il y avait en ce pays bon nombre d'évêques, et archevêques, et prêtres, tinrent conseil entre eux; mais ils ne purent rien résoudre autre chose que prier leur Seigneur Dieu de les aider de sa merci et miséricorde en ce grand danger, et de les délivrer de la mort cruelle que leur réserve le calife s'ils ne peuvent faire ce qu'il demande. Que vous dirai-je? les chrétiens étaient nuit et jour en oraisons, et priaient dévotement le Sauveur du ciel et de la terre de les aider dans le grand péril où ils étaient. En ces oraisons et ces prières restèrent huit jours et huit nuits tous les chrétiens, hommes et femmes, petits et grands. Et pendant qu'ils priaient ainsi, un ange, messager de Dieu, vint en vision à un évêque, qui était un homme de sainte vie, et lui dit : « Va à une créature qui n'a qu'un œil, et tu lui diras de recommander à la montagne de remuer, et elle remuera. » Or je veux vous parler de ce savetier, et vous dire combien il était sage. C'était un homme moult honnête et chaste : il jeûnait, et ne faisait nul péché; tous les jours il allait à l'église et à la messe; il donnait chaque jour, pour l'amour de Dieu, une partie de son pain; bref, c'était un homme de si sainte vie et de si bonnes mœurs, qu'il n'y en avait pas de meilleur. Je veux vous citer un trait de lui qui vous fera juger quelles étaient sa foi et sa piété. Il avait lu souvent dans le saint Évangile que si ton œil te scandalisait, tu devais l'arracher de ta tête et le jeter, pour ne plus retomber dans le péché. Or il arriva qu'un jour vint chez ce savetier une belle femme pour acheter des souliers; le maître lui demande à voir sa jambe et son pied, pour juger quels souliers lui conviennent, et elle les lui montre aussitôt; et cette jambe et ce pied étaient si beaux, qu'il était impossible de rien voir de plus beau. Quand donc cet homme qui était si sage, comme je vous ai dit, vit la jambe et le pied de cette femme, il fut tenté, parce que ses yeux se complaisaient à cette vue. Il laisse aller la femme sans vouloir lui vendre de souliers; puis, lorsqu'elle est partie, il se dit : Hé! déloyal et traître, à quoi penses-tu? Certes je prendrai vengeance de mes yeux, qui me scandalisent. Et aussitôt il saisit un petit bâton, l'aiguise le mieux possible et s'en donne un coup dans l'œil, de sorte qu'il se le crève dans la tête. Et depuis, il n'y vit plus jamais (¹). Ainsi ce savetier se creva un des yeux. Et, certes, c'était bien un bon et saint homme.

Retournons à présent à notre sujet.

Comment la vision vint à l'évêque de recourir aux prières du savetier.

Quand cette vision fut venue plusieurs fois à l'évêque, l'avertissant de faire venir ce savetier, et d'avoir recours à sa prière pour faire mouvoir la montagne, l'évêque raconta aux autres chrétiens la vision qu'il avait eue tant de fois. Tous les chrétiens l'engagent à faire venir ce savetier; on le mande donc, et quand il fut venu, on lui dit qu'on le chargeait d'adresser sa prière au Seigneur Dieu pour qu'il fît mouvoir la montagne. Mais le savetier, en entendant ce que l'évêque et les chrétiens lui disaient, s'écrie qu'il

(¹) De cet œil.

n'est point assez saint pour que Dieu ou la Vierge fissent en sa faveur un si grand miracle. Les chrétiens le prient doucement d'adresser cette prière à Dieu, tant qu'enfin il consent à faire ce qu'ils désirent, et répond qu'il adressera cette prière à son Créateur.

Comment la prière des chrétiens fit mouvoir la montagne.

Lorsque le jour fatal fut arrivé, les chrétiens se lèvent de bon matin, hommes et femmes, petits et grands; ils vont à leur église et chantent la sainte messe; puis, quand ils ont fait tout le service de notre Seigneur Dieu, tous ensemble se mettent en route vers la plaine où était la montagne, portant la croix du Sauveur devant eux. Quand ils furent tous venus en cette plaine, bien au nombre de cent mille, ils se rangent aussitôt autour de la croix de Notre-Seigneur. Le calife y était aussi avec une si grande multitude de Sarrasins que c'était merveille, qui tous étaient venus pour occire les chrétiens, car ils ne croyaient point que la montagne remuât; et tous les chrétiens, petits et grands, avaient aussi grande peur et grand doute, mais cependant avaient bonne espérance en leur Créateur. Quand tous ces gens, chrétiens et Sarrasins, furent dans la plaine, le savetier s'agenouille devant la croix, étend les mains vers le ciel et prie ardemment son Sauveur de permettre que cette montagne remue pour sauver tant de chrétiens de la malemort. Et à peine avait-il fini sa prière, que la montagne se mit à remuer et à s'avancer. Et à cette vue le calife et les Sarrasins furent tout émerveillés; et beaucoup se firent chrétiens, et le calife lui-même, mais ce fut en cachette. On lui trouva, à sa mort, une croix au cou : aussi les Sarrasins ne l'ensevelirent point dans le tombeau des autres califes, mais le déposèrent ailleurs. Ainsi eut lieu ce grand miracle. La loi des Sarrasins, que leur prophète Mahomet leur a donnée, leur commande de faire aux gens qui ne sont pas de leur loi tous les maux qu'ils peuvent, et ne leur tient pas à péché les vols qu'ils leur font : aussi les Sarrasins commettraient-ils toutes sortes de crimes, n'était le Grand Seigneur. Telles sont d'ailleurs les mœurs de tous les Sarrasins du monde. Or laissons Toris, et commençons à parler de la Perse.

De la grande province de Perse.

La Perse est une grandissime province, anciennement moult noble et riche, mais aujourd'hui ruinée et désolée par les Tartares. En ce pays est la cité de Sava [1], d'où partirent les trois mages pour venir adorer Jésus-Christ. Ils sont ensevelis dans cette ville, dans trois tombeaux moult grands et beaux; sur chacun de ces tombeaux est une maison carrée, et ils sont tous les trois auprès les uns des autres. Les corps sont encore tout entiers, et ont cheveux et barbe. L'un de ces mages s'appelait Balthazar, l'autre Gaspar, et le troisième Melchior. Messire Marc interrogea plusieurs habitants de la ville sur ces trois mages, mais nul ne sut rien leur en dire, sinon qu'en ces tombeaux étaient trois anciens rois du pays. Cependant, il en apprit ce que je vous raconterai. Trois journées plus loin que Sava est un village appelé Cala-Ataperistan [2], c'est-à-dire, en français, village des adorateurs du feu; et il mérite bien ce nom, car tous ses habitants adorent le feu, et voici pourquoi. Ils racontent qu'anciennement les trois rois de cette contrée allèrent adorer un prophète qui venait de naître, et lui portèrent trois offrandes : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, pour connaître si ce prophète était dieu, ou roi terrestre, ou médecin; car ils se disaient : S'il prend de l'or, c'est un roi terrestre; si de l'encens, c'est un Dieu; si de la myrrhe, c'est un médecin. Quand ils furent arrivés où l'enfant était né, le plus jeune d'entre eux va tout seul pour voir l'enfant, et le trouve tout semblable à lui-même, de même âge et de même apparence. Il sort de là

(1) Ou Saba. Ce n'est pas un nom de ville persane. Marsden suppose ici quelque allusion au sabéisme, qui n'était point sans rapport avec la religion des guèbres.

(2) En persan, *Kalat-Perestan*, ou peut-être *Kalah atish Perestan*, c'est-à-dire, château des adorateurs du feu.

tout émerveillé. Un autre, qui était de même âge que lui, y va à son tour et trouve de même l'enfant en tout semblable à lui-même, de sorte qu'il revient aussi tout ébahi. Enfin le troisième, qui était plus âgé, y va également, et il lui arrive comme aux deux autres, dont il reste tout pensif. Quand ils furent tous trois ensemble ils se racontent ce qu'ils ont vu et en sont encore plus émerveillés, et résolvent d'y aller tous trois ensemble. Ainsi font-ils, et ils trouvent l'enfant tel qu'il était réellement, c'est-à-dire âgé de treize jours. Ils l'adorent et lui offrent l'or, l'encens et la myrrhe, et lui garde les trois offrandes, puis il leur remet une boîte fermée, et les trois rois repartent pour leur pays.

Des trois mages qui vinrent adorer Dieu.

Au bout de quelques journées de marche, ils se dirent qu'ils voulaient voir ce que l'enfant leur avait donné. Ils ouvrent donc la boîte et trouvent dedans une pierre, et sont tout émerveillés de ce que cela veut dire (1). L'enfant la leur avait donnée pour leur faire entendre qu'il fallait qu'ils fussent fermes comme la pierre en la foi qu'ils avaient acceptée ; car lorsque les trois rois avaient vu que l'enfant gardait les trois offrandes, ils avaient jugé qu'il était à la fois dieu, roi terrestre et médecin ; et celui-ci, connaissant qu'ils avaient cette pensée, leur avait donné la pierre pour leur faire entendre de rester fermes et constants en cette croyance. Les rois, qui ne comprenaient pourquoi cette pierre leur avait été donnée, la prirent et la jetèrent dans un puits ; mais à peine y fut-elle tombée, qu'il descendit du ciel un feu ardent, juste au lieu où elle avait été jetée (2). Les trois rois, à la vue de ce prodige, furent saisis d'étonnement et se repentirent d'avoir jeté la pierre, car ils virent bien qu'elle avait une grande et bonne signification. Ils prirent aussitôt de ce feu et le portèrent en leur pays, et le mirent dans une de leurs églises moult belle et riche, et là ils le font brûler et l'adorent comme dieu, et tous les sacrifices et holocaustes qu'ils font, ils les font avec ce feu. Et s'il advient que le feu s'éteigne, ils vont aux autres qui ont la même foi qu'eux, et qui adorent aussi le feu, et se font donner un peu du feu qu'ils ont dans leur église, avec lequel ils retournent allumer leur feu ; et jamais ils ne l'allument qu'avec ce feu divin, et pour s'en procurer ils font souvent dix journées. C'est là la raison pour laquelle on adore le feu en cette contrée ; et ils sont maintes gens qui racontent cette tradition. Ceux du village dirent à Marc Pol, comme c'est la vérité, qu'un des trois mages était de Saba, un autre d'Ava, et le troisième du village dont nous vous avons parlé. Nous vous entretiendrons maintenant de maintes autres cités de la Perse, de leurs faits et de leurs coutumes.

Des huit royaumes de Perse.

Or, sachez qu'en Perse il y a huit royaumes, parce qu'elle est une grandissime province ; et je vais vous dire leurs noms. Le premier royaume, au commencement, s'appelle Casum (3) ; le second, vers le midi, Cardistan (4) ; le troisième, Lor (5) ; le quatrième, Cielstan (6) ; le cinquième, Istanit (7) ; le sixième, Cerazi (8) ; le septième, Soncara (9) ; et le huitième, Tunocan (10), qui est à l'extrémité de la Perse. Tous

(1) La boîte est nommée *bussola* dans divers textes italiens.

(2) On croit voir ici une tradition confuse se rapportant à l'un des puits de feu si nombreux, comme on le sait, dans diverses parties de l'Asie.

(3) Kasbin était la première grande ville en entrant dans l'Irak persan en venant de Tauris, avant que Soultaniyah ne fût bâtie.

(4) Le Khouristan ou Khouzistan, l'ancienne Susiane.

(5) « Il ne faut pas confondre, dit d'Herbelot, le pays de *Lor* avec celui de *Lar* ou *Laristan*, qui s'étend le long du golfe Persique. Celui de *Lor* ou *Lour* est montagneux, et dépendait autrefois de la province nommée Kouzistan, qui est l'ancienne Susiane. » *(Biblioth. orient.)*

(6) Sejestan, Siyestan, province orientale de la Perse.

(7) D'après d'autres manuscrits, *Spaan*, Ispahan.

(8) Schiraz, capitale du Fars.

(9) Le Korkan ou Gourkan des écrivains orientaux, ancienne Hyrcanie.

(10) Damaghân, capitale du Koumis, petite province au nord-est de la Perse.

ces royaumes sont vers le midi, excepté un seul qui est au levant, celui de Tunocan. En ce royaume sont maints beaux destriers, et les habitants vont en vendre beaucoup dans l'Inde. Ces destriers s'achètent bien deux cents livres tournois chacun, et la plupart ont cette valeur. Il y a aussi dans ce pays des ânes, les plus beaux du monde, qu'on ne vend pas moins de trente marcs d'argent, car ils sont bons coureurs et portent bien l'amble (¹). Les gens de ce royaume mènent leurs chevaux jusqu'à Chisi (²) et Curmosa (³), qui sont deux cités sur la mer de l'Inde, et là se trouvent des marchands qui les achètent et les mènent dans l'Inde, où ils sont vendus le prix que je vous ai dit. Les naturels de ce pays sont cruels et homicides, car ils se tuent sans cesse entre eux, et si ce n'était la crainte qu'ils ont du Tartare du Levant, et qui est leur seigneur, ils feraient grands maux aux marchands; et malgré cette crainte, ils ne laissent pas que de les tourmenter souvent; et si les marchands ne sont pas armés de flèches et d'arcs, ils les tuent ou les maltraitent durement. Ils observent tous la loi du prophète Mahomet. En la cité demeurent des marchands et d'autres hommes, qui vivent de leur industrie, fabriquant des draps d'or et de soie de toutes sortes (⁴). Il y vient assez de coton. Le pays produit en abondance du froment, de l'orge, du millet, du pani et toutes sortes de grains et de fruits, comme aussi du vin.

Quittons maintenant ce royaume, et parlons de la grande cité de Jasdi et de ses coutumes.

De la cité de Jasdi.

Jasdi (⁵) est dans la Perse même; c'est une moult bonne cité, et noble, et de grand commerce. On y fabrique maints draps de soie qu'on appelle *jasdi* (⁶), et que les marchands portent en maints pays pour en faire le trafic. Les habitants adorent Mahomet. En quittant cette ville pour aller plus avant, on chevauche pendant sept jours entiers sans trouver d'habitation où s'arrêter, excepté en trois endroits (⁷). On rencontre de belles forêts que les chevaux peuvent traverser; ces forêts sont très-giboyeuses; elles renferment des perdrix et des faisans, et les marchands qui les parcourent en prennent une grande quantité. On y trouve aussi des ânes sauvages assez beaux. Au bout de ces sept journées on arrive à un royaume appelé Crerman.

Du royaume de Crerman.

Crerman (⁸) est un royaume en Perse même, et fort ancien, qui avait autrefois des seigneurs héréditaires; mais depuis que le Tartare en a fait la conquête, la seigneurie n'est plus héréditaire; le Tartare

(¹) « Après les mules, dit Chardin, ils ont l'âne, dont il y a deux sortes en Perse : les ânes du pays, qui sont lents et pesants comme les ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes, et les premiers ânes du monde..... L'on ne s'en sert que pour monture... Il y en a du prix de quatre cents francs, et l'on n'en saurait avoir d'un peu bons à moins de vingt-cinq pistoles. On les panse comme des chevaux. »

« Dans toute notre petite caravane, dit Niebuhr, parlant de son voyage entre *Abushahr* et *Shiras*, il n'y avait pas un seul chameau; la plupart des marchandises fut transportée sur des ânes. Quelques marchands avaient aussi des chevaux chargés, et pour peu qu'ils fussent en état d'en payer les frais, ils allaient eux-mêmes à cheval; d'autres étaient montés sur des ânes, et le reste marchait à pied. »

(²) Kis.

(³) Ormuz.

(⁴) « Je ne parlerai point, dit Chardin, d'une infinité de sortes d'étoffes de soie pure, ni des étoffes de soie avec du coton... Je ne parlerai que de leurs brocards *zerbafe*, c'est-à-dire tissure d'or... Il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde. »

(⁵) Yezd, la ville la plus orientale de la province de Fars ou Perse proprement dite.

(⁶) On l'appelle en turc et en persan, *comasche yesdi.*

(⁷) Le désert de Kirman.

(⁸) Crerman ou Kirman, province de Perse à l'extrémité sud-est. La capitale porte habituellement le même nom que la province; mais elle est aussi souvent désignée sous celui de *Sirgan*, suivant la prononciation persane, ou *Sirdjan*, selon la prononciation arabe. Cette ville était autrefois presque égale à Ispahan par ses richesses et par son luxe : ses environs sont célèbres par la fécondité de la vigne et du blé. Ruinée pendant les guerres du dernier siècle, détruite presque entièrement en 1794, elle compte à peine aujourd'hui un quart de la population qu'elle avait autrefois.

y envoie qui il veut. On trouve en co royaume de ces pierres qu'on appelle turquoises (1); elles sont fort abondantes dans les montagnes, d'où on les extrait des rochers. Ces montagnes offrent aussi des veines d'acier (2) et d'ondanique (3). On fabrique en ce pays toutes sortes de harnais de cavaliers avec beaucoup d'habileté, comme freins, selles, éperons, épées, arcs et carquois, et toutes sortes d'armures. Les dames et demoiselles brodent très-adroitement à l'aiguille des bêtes, oiseaux et autres images sur des draps de soie de toutes couleurs; elles travaillent les tentes des barons et des grands seigneurs avec tant d'art, que c'est merveilleux à voir, et elles font aussi dans la perfection les lits de plumes, les coussins et les oreillers. Dans les montagnes de ce pays naissent les meilleurs faucons du monde et les plus habiles au



Folco sacer, — Falco palumbarius. — Falco nisus (4).

(1) Les célèbres mines de turquoises appartiennent, non pas précisément au territoire de Kirman, mais à celui du Khorassan, qui est limitrophe. Les monts qui s'élèvent au nord-ouest de Nischapour fournissent à tous les pays, de temps immémorial, les plus belles turquoises, appelées *firuzeo* par les Persans, *firuzes* ou *firuzegie* par les Arabes.

« La plus riche mine de Perse, dit Chardin, est celle des turquoises. On en a en deux endroits, à *Nichapour* ou *Carasson*, et dans une montagne qui est entre l'Hycarnie et la Parthide, à quatre journées de la mer Caspienne, nommée *Phirous-cou.* » (T. II, p. 24.)

(2) « Les mines de fer, dit Chardin, sont dans l'Hycarnie, dans la Médie septentrionale ou pays des Parthes, et dans la Bactriane. Les mines d'acier se trouvent dans les mêmes pays, et y produisent beaucoup. » (T. II, p. 23.)

(3) Ou *oudonique*. Marsden traduit par *antimoine* et s'appuie sur ce passage de Chardin : « L'antimoine se trouvo vers la Cerramème (pas la province de l'Asie Mineure, mais Kirman); mais c'est un antimoine bâtard; car après l'avoir fait fondre, on ne trouve dedans que du plomb fort fin. » Vincenzo Lazari pense qu'il s'agit d'une qualité particulière de fer ou d'acier. « Ramusio, dit-il, avait déjà appris, de plusieurs Persans venus à Venise, que l'ondanique était une sorte de fer ou d'acier tellement bon et précieux, que quand quelqu'un pouvait avoir un miroir ou une épée d'ondanique, il le regardait non plus comme un miroir ou une épée, mais comme un trésor inestimable. » Le fer est appelé en persan *scene*, ou *sciance*, ou avec l'article *ol*, *albscene* ou *albsciance*, dont le mot ondanique du texte serait une corruption bien lointaine.

(4) Marco-Polo devait aimer la chasse avec passion : on verra qu'il ne laisse échapper aucune occasion d'énumérer les animaux qui servent à la chasse ou qui en sont le but.

vol qu'on puisse trouver; ils sont plus petits que les faucons pèlerins, rouges sur la gorge et sous la queue, entre les cuisses, et ils ont le vol si rapide qu'aucun oiseau ne saurait leur échapper. En partant de la cité de Crerman, on avance pendant sept journées dans un pays rempli de bon nombre de villes, villages et habitations, très-facile à parcourir, et offrant de grands divertissements, car il est très-giboyeux et produit beaucoup de perdrix ([1]). Après avoir chevauché sept journées par cette plaine, on arrive à une grandissime montagne, et l'on marche bien deux journées en descendant toujours, et l'on rencontre toutes sortes de fruits en abondance. Autrefois il y avait une habitation en ce lieu, mais aujourd'hui elle n'y est plus, et l'on n'y voit plus que des gens qui font paître leurs bestiaux. De la cité de Crerman jusqu'à cette descente, il fait si grand froid pendant l'hiver ([2]), qu'on a grand'peine à s'en tirer sain et sauf, quoique l'on soit bien couvert et enveloppé.

De la cité de Comadi.

Après avoir descendu pendant ces deux journées, on arrive à une grandissime plaine, au commencement de laquelle est une cité nommée Comadi ([3]), qui jadis fut merveilleusement grande et belle; aujourd'hui elle est déchue de sa prospérité, car les Tartares des autres pays l'ont désolée plusieurs fois. Cette plaine est très-chaude. La province dont nous commençons à vous parler s'appelle Réobarles ([4]); les fruits qu'elle produit sont des dattes, des pommes de paradis ([5]), des pistaches et autres, qui ne viennent pas dans nos pays froids. Il y a aussi dans cette plaine une race d'oiseaux nommés francolins ([6]) qui ne sont point semblables aux francolins des autres pays; ils sont tachetés de noir et de blanc, et ont les pieds et le bec rouges. Les autres animaux sont aussi différents des nôtres, et je vous parlerai d'abord des bœufs. Ils sont très-grands et blancs comme neige; leurs cornes sont courtes et grosses, et nullement pointues; entre les épaules ils ont une bosse ronde, bien haute de deux paumes. Ce sont en vérité les plus beaux animaux qu'on puisse voir. Quand on est pour les charger, ils se couchent, comme font les chameaux ([7]); puis, quand ils sont chargés, ils se relèvent et portent leur charge avec facilité, car ils sont forts outre mesure. Ce pays produit des moutons grands comme des ânes, qui ont une queue si grosse et si large qu'elle pèse bien trente livres ([8]). Ils sont moult beaux et gras, et bons à manger. Il y a dans cette plaine plusieurs villages et villes avec des murs de terre hauts et épais, pour se défendre contre les Caraunas ([9]). Ce sont des Berouiers qui vont courant le pays, et on les nomme Caraunas parce que leur mère est Indienne et leur père Tartare. Quand ces gens veulent courir le pays pour dérober, ils font si bien, par leurs enchantements et leur art diabolique, que le jour se change en obscurité, de sorte que l'on voit à peine, et ils font durer cette obscurité pendant sept journées. Ils connaissent très-bien le

([1]) « Les perdrix de Perse, dit Chardin, sont, comme je crois, les plus grosses perdrix du monde, et du goût le plus excellent. » (P. 30.)

([2]) La route qui, suivant notre auteur, conduit de Kirman au golfe Persique, passait probablement par Boamm, dont les montagnes, au nord et au sud, sont couvertes de neiges que Pottinger croit éternelles.

([3]) Cette ville était déjà déchue au temps de Marco-Polo, et peut-être maintenant n'existe-t-elle plus. Marsden présume que sous ce nom se cache, soit la moderne *Memaun* de la carte de d'Anville, soit *Mahdn* ou *Koumin* d'Ibn-Haukal.

([4]) Réobarles rappelle le nom de Rud-Bar, commun à diverses localités de Perse, et qui signifie *bassin de rivière, ou lit de torrent*, ou *pays traversé par un grand nombre de courants*. Il semble qu'il soit question ici du fleuve *Div-rud*, que l'on traverse en allant de Kirman à Ormuz.

([5]) Pomme d'Adam, le *Citrus decumanus* de Linné, mais peut-être l'orange même, que les Arabes et les Persans appellent *naranj*.

([6]) Le *Tetrao francolinus*, ou coq de montagne de l'Orient, a le bec et les pattes rouges comme le francolin de Marco-Polo suivant le docteur Russell, il s'agit de notre gélinotte.

([7]) Masoudi, dans le dixième siècle, a vu à Rai des bœufs qui s'agenouillaient comme les chameaux, pour se laisser charger.

([8]) Voyez une gravure représentant ce mouton dans notre premier volume, p. 8.

([9]) Une des races d'hommes qui occupent le Mecran. Les habitants du pays limitrophe du Beloutchistan, et ceux du Louristan, que Pottinger regarde comme étroitement liés aux Zingari, connus des Arabes sous le nom de *Carani* ou bandits, ont encore aujourd'hui les mêmes habitudes de brigandage.

pays, et malgré cette obscurité ils chevauchent l'un à côté de l'autre, quelquefois dix mille, tantôt plus, tantôt moins, de sorte qu'ils embrassent tout le pays qu'ils veulent piller; et rien ne peut leur échapper, ni hommes, ni bêtes, ni biens. Quand ils ont fait des prisonniers, ils tuent les vieux et emmènent les jeunes pour les vendre comme serfs et comme esclaves. Leur roi s'appelle Nogodar [1]. Il se rendit à la cour de Ciagati [2], qui était frère du grand khan [3], avec bien dix mille de ses gens, et il demeura avec lui parce que son oncle était un moult grand sire. Et pendant qu'il y était, il médita et fit une grande félonie, que je veux vous raconter. Il partit d'auprès son oncle Ciagati, qui était dans la Grande-Arménie, et s'en alla avec bien dix mille de ses gens, moult cruels et félons, par Badasian [4] et une province nommée Pasciai, et une autre appelée Chesciemur [5], où il perdit maints de ses hommes et de ses bêtes, parce que les routes étaient étroites et mauvaises; puis, quand il eut pillé toutes ces provinces, il entra dans l'Inde, en une province nommée Dilivar [6]. Il y prit une noble cité nommée Dilivar [7], où il demeura, après avoir ravi le trône à un roi qui avait nom Asidiu-Soudan [8] et était grand et riche; et il resta en ce lieu avec ses gens, sans se soucier de personne, faisant guerre à tous les autres Tartares qui l'entouraient. Je vous ai parlé de cette plaine et des gens qui, pour dérober, font venir l'obscurité [9], et je vous dis que messire Marc lui-même fut sur le point d'être pris par ces gens dans cette obscurité, s'il ne s'était sauvé dans un village nommé Canosalmi [10]; mais beaucoup de ses compagnons furent pris, et les uns mis à mort, et les autres vendus [11]. Nous irons maintenant plus avant.

De la grande descente.

Cette plaine dure cinq journées vers le midi; et au bout de ces cinq journées on trouve une autre descente qu'il faut suivre pendant vingt milles [12]. Et c'est un très-mauvais chemin, car on y rencontre de méchantes gens qui dérobent les voyageurs, ce qui rend le passage très-dangereux. Après avoir franchi cette descente, on arrive à une autre plaine très-belle appelée la plaine de Formose [13]; elle a environ deux journées de long. Elle est traversée par de belles rivières. On y trouve des dattes et beaucoup d'oiseaux, comme des francolins, des perroquets et d'autres, qui ne sont point semblables aux nôtres. Au bout de ces deux journées on arrive à la mer Océane. Sur ses rives est une cité appelée Cormos [14], qui a un port où les marchands de l'Inde viennent aborder avec leurs navires, apportant toutes sortes

(1) Nugodar, ou Nikodar Oughlan, était fils d'Houlagou et petit-neveu de Tchagatay. Il succéda, sur le trône de Perse, à son frère Abaka, sous le nom d'Ahmed-Khan Nikodar. Mais il est possible qu'il s'agisse ici d'un Nikodar plus ancien.

(2) Tchagatay.

(3) Oktaï.

(4) Badakhshan, près des sources de l'Oxus.

(5) Le Kachemir.

(6) Probablement dans le Pendjab.

(7) Malawar, ou Lahawar? ou plutôt Lahore?

(8) *Aas-Eddin*, *Ghiyas-Eddin* et *Moazz-Eddin* étaient, avec le mot *sultan* ajouté, les titres ordinaires des souverains persans de Delhi et de leurs gouverneurs.

(9) Les brigands profitaient sans doute des brouillards pour assaillir les voyageurs.

(10) Le château de Cauvsalim ne se trouve pas sur nos cartes. Marsden fait observer que les mots persans *Khanah-al-Salam* signifient maison de sûreté ou de paix. Le capitaine Grant rapporte que près de chaque village est un château fort, où se réfugient les habitants, lorsqu'ils ont à redouter une attaque.

(11) On voit en effet, d'après une histoire de l'Hindoustan, par Ferishta, que peu avant ou après la mort de Tchagatay, en 1240, une armée de Mongols pilla les frontières du roi de Delhi.

(12) « Cette descente est appelée par les indigènes *Bag-Gulnar*, et sa longueur, qui est précisément celle indiquée par notre voyageur, correspond, selon les plus exactes évaluations, à 38 farsang. C'était alors une route très-fréquentée, animée par un commerce actif et une nombreuse population; ce n'est plus aujourd'hui qu'un désert inhospitalier, où l'on rencontre seulement quelques misérables villages. » (Vincenzo Lazari.)

(13) D'Ormuz.

(14) Cormos est le nom qui se rapproche le plus, suivant la prononciation persane, de celui d'Ormuz ou Hormouz, que Ptolémée appelle *Armoudsa Polis*, cité célèbre autrefois, située sur la côte orientale du golfe Persique, dans la province de Moghostan et le royaume de Kirman, dont elle était le port maritime.

d'épices, et des pierres précieuses, des perles, des draps de soie et d'or, des dents d'éléphant et maintes autres marchandises. Ils les vendent en cette ville à d'autres hommes, qui ensuite les transportent dans le monde entier. Cette cité est d'un grand commerce; elle a sous elle bon nombre de villes et villages. C'est la capitale d'un royaume dont le chef a nom Ruemedan-Acomat (¹). Il y fait une grandissime chaleur, car le soleil y est très-ardent. Le pays est très-malsain, et s'il arrive qu'un marchand étranger y meure, le roi prend son avoir. En ce pays on fait du vin avec des dattes (²) et d'autres épices, et il est très-bon. Quand on en boit sans y être accoutumé il fait l'effet d'une forte purgation, mais ensuite il



Débarquement de Marco-Polo à Cormos (Ormuz). — Miniature du *Livre des Merveilles* (³).

n'incommode plus et est très-fortifiant. Les naturels ne mangent point de viande, car s'ils prenaient du froment ou de la chair, ils tomberaient malades. Pour rester bien portants ils ne se nourrissent que de dattes et de poisson salé; ils mangent aussi des ciboules, et c'est là toute leur nourriture. Les navires sont très-mauvais et coulent souvent, parce qu'ils ne sont point cloués avec du fer, mais cousus avec du fil fait de l'écorce des noix d'Inde qu'ils font macérer jusqu'à ce qu'elle devienne comme des crins de cheval; alors ils en font du fil dont ils se servent pour coudre leurs navires (⁴). Ce fil ne s'altère point au contact de l'eau de mer, mais dure assez longtemps. Leurs navires ont un mât et une voile, et un gouvernail, mais ne sont point couverts; quand ils les ont chargés, ils couvrent les marchandises avec du cuir, puis par-dessus mettent les chevaux, qu'ils portent dans l'Inde pour les vendre. Ils n'ont point de fer pour fabriquer des clous, de sorte qu'ils sont forcés de se servir de chevilles de bois et de coudre avec du fil. Aussi il est fort dangereux de naviguer sur ces barques, et souvent il en coule d'autant que la

(¹) Le sultan d'Ormuz, Rukn-Eddin Mahmoud, qui régnait vers 1296, sous la suzeraineté du sultan de Kirman.

(²) Boisson spiritueuse. On fait macérer et fermenter les dattes dans de l'eau chaude.

(³) Voy. la note de la p. 258.

(⁴) « Ces bateaux, dit Legentil, se nomment *chelingues;* ils sont faits exprès; ce sont des planches mises l'une au-dessus de l'autre et *cousues* l'une à l'autre avec du fil fait de l'écorce intérieure du cocotier (de la noix de coco); les coutures sont calfatées avec de l'étoupe faite de la même écorce, et enfoncées sans beaucoup de façon avec un mauvais couteau. Le fond de ces bateaux est plat et formé comme les bords; ces bateaux ne sont guère plus longs que larges, et il n'entre pas un seul clou dans leur construction. » (Voy. I, 510.)

mer de l'Inde est maintes fois orageuse. Les naturels sont nègres et adorent Mahomet. L'été, ils ne demeurent point dans les villes, car il y fait une si grande chaleur que tous y mourraient (¹); mais ils vont hors les cités, à leurs jardins, où il y a beaucoup d'eau, et c'est le seul moyen d'échapper à la chaleur. Souvent, l'été, vient un vent des sables qui environnent cette plaine, et ce vent est si démesurément chaud qu'il les occirait tous si, quand ils le sentent venir, ils ne se mettaient dans l'eau, ce qui est la seule manière de se préserver de ce vent brûlant. On sème en ce pays le froment, et l'orge, et les autres blés, au mois de novembre, et on les moissonne dès le mois de mars, et ainsi pour tous les autres fruits, qui sont mûrs dès le mois de mars; et après cette époque on ne trouve plus un brin d'herbe sur la terre, à l'exception des dattes, jusqu'au mois de mai, et cela à cause de la grande chaleur, qui dessèche tout (²). Leurs navires ne sont pas enduits de poix, mais on les oint d'huile de poisson. Quand quelqu'un d'eux meurt, homme ou femme, ils en font grand deuil : les dames pleurent leurs morts bien pendant quatre ans, au moins une fois chaque jour; elles se rassemblent avec leurs parents et leurs voisines, et répandent de grandes pleurs, et font de grands cris pour prouver leurs regrets.

Nous laisserons là cette cité et vous parlerons de l'Inde dès maintenant, car nous en parlerons plus au long quand le temps en viendra. Nous retournerons par le nord pour vous entretenir de cette province, et irons par un autre chemin à la cité de Crezman, parce qu'en toutes les contrées dont je veux vous parler on ne peut aller d'un autre lieu que de cette ville de Crezman (³). Le roi Maimodi-Acomat (⁴), des États duquel nous partons, est homme du roi de Crezman. En retournant de Cremosa à Crezman, on traverse de moult belles plaines où il y a de la viande en abondance. On y trouve beaucoup de bains chauds, des perdrix en abondance et à bon marché, beaucoup de fruits et de dattes; le pain de froment y est si amer que nul n'en peut manger s'il n'y est habitué, et cela vient de ce que l'eau est amère (⁵). Les bains dont je vous ai parlé sont d'eau vive moult chaude et très-bons pour maintes maladies, et surtout pour la rogne. Les pays dont je vais vous entretenir sont vers le nord, et vous allez voir comment.

Comment l'on va par un pays sauvage.

Quand on part de Crezman on chevauche bien sept journées par des chemins moult dangereux que je vais vous décrire. On est trois journées sans trouver d'eau, ou si peu que rien, et celle qu'on rencontre est saumâtre et verte comme l'herbe des prés, et si amère qu'on n'en saurait boire, et si l'on en buvait seulement une gorgée, on serait purgé d'une manière effroyable; de même si l'on mangeait un petit morceau du sel que produit cette eau, on serait infailliblement purgé. Aussi, quand on va par ce pays, on porte avec soi de l'eau pour boire. Les bêtes boivent beaucoup de cette mauvaise eau, parce qu'elles sont fort altérées, et elle les fait aller outre mesure. En toutes ces trois journées on ne rencontre nulle

(¹) Le vent que nous nommons *siroco*, et les Arabes *badi-samoum* ou vent pestilentiel, a des effets plus terribles dans la Perse méridionale que partout ailleurs. Il souffle depuis le milieu de juin jusqu'à la fin d'août; il a une influence irrésistible sur les hommes et sur les animaux, et détermine la mort au milieu de spasmes horribles. Pendant cette période, les habitants quittent leurs maisons et se réfugient sur les montagnes. (Chardin, II, 7, 9; Pottinger, p. 136.) Pietro della Valle écrivait, en juin 1623 : « A une certaine époque de l'année, les habitants d'Ormuz ne pourraient vivre, s'ils ne restaient quelques heures plongés dans l'eau jusqu'à la bouche, et chacun d'eux a dans sa maison des vaisseaux destinés à cet usage. » Voyez aussi Schillinger, *Persianische Reise*, 279.

(²) « L'effet le plus surprenant de ce vent (le siroco), dit Chardin, n'est pas même la mort qu'il cause, c'est que les corps qui en meurent sont comme dissous, sans perdre pourtant leur figure, ni même leur couleur, en sorte qu'on dirait qu'ils ne sont qu'endormis, quoiqu'ils soient morts, et que si on les prend quelque part, la pièce demeure à la main. »

(³) Voy. la note 8 de la p. 278.

(⁴) Voy. la note 1 de la p. 282.

(⁵) Pottinger décrit ainsi les sources salées et la plaine couverte de sel qu'il trouva dans le désert de Kirman : « Nous passâmes à gué une rivière de sel liquide où nos chevaux entraient jusqu'aux genoux : la surface de la terre était couverte d'une croûte de sel blanc qui, semblable à une couche de neige durcie par la gelée, criait sous le sabot des chevaux. » (P. 237.) « Le désert situé entre Kirman et Coubis, dont on vient de lire la description, est traversé par une route qui, passant par Coubis et Ferras, mène dans la direction du nord-est de Kirman à Huras; les courriers la franchissent en dix-huit jours, non sans de grands dangers. » (Vincenzo Lazari.)

habitation ; c'est partout un désert d'une grande aridité. On n'y a point de bêtes parce qu'on n'aurait point de quoi les nourrir. Au bout de ces trois journées on parvient à un autre désert également aride, qui dure bien quatre journées; l'eau y est aussi amère, et il n'y a ni arbres ni bêtes, excepté des ânes. Après ces quatre journées finit le royaume de Crezman, et on trouve la cité de Cobinan.

De la grande et noble cité de Cobinan.

Cobinan ([1]) est une grande cité. Ses habitants adorent Mahomet. On y trouve beaucoup de fer, d'acier et d'ondanique ([2]) ; il s'y fabrique des miroirs d'acier moult beaux et grands, et l'on y compose la tutie, qui est très-bonne pour les yeux ([3]). On y fait aussi de la spode, et voici comment : on prend une veine de terre propre à cela, on la jette dans une fournaise de feu ardent; au-dessus de la fournaise est un gril de fer, et la fumée et l'humidité qui sortent de cette terre et s'attachent au gril forment la tutie; ce qui reste de cette terre est la calamine blanche.

Passons maintenant plus avant.

Comment on voyage par un désert.

En partant de la cité de Cobinan, on va par un désert qui dure bien huit journées; il est partout aride, et l'on n'y rencontre ni fruits, ni arbres. L'eau qui s'y trouve est amère et mauvaise, et l'on est forcé de porter avec soi tout ce qui est nécessaire pour boire et pour manger, à l'exception de l'eau, que les bêtes boivent volontiers. Au bout de ces huit journées est une province appelée Tonocain ([4]) ; elle renferme bon nombre de villes et villages ; elle est sur les confins de la Perse, vers le nord. On y voit une grandissime plaine où ne croît que l'arbre appelé par les chrétiens arbre sec ([5]), que je vais vous décrire. Il est moult grand et gros; ses feuilles sont vertes d'un côté et blanches de l'autre. Il produit des noix semblables aux châtaignes, mais il n'y a rien dedans. Son bois est jaune et dur comme du buis. Il n'y a pas d'autre arbre à plus de cent milles, excepté à un endroit, à environ dix milles, où l'on en voit quelques-uns. On dit que c'est dans ce lieu que se livra la bataille entre Darius et Alexandre ([6]). Les villes

([1]) Kobiam, Kobinam, Gobiam, Cobian, est la *Kabis* de d'Anville, la *Chabis* d'Edrisi, la *Khebis* et *Khubeis* d'Ibn-Haukal, le *Khubees* de Pottinger. Située au centre d'Hérat, de Kirman et d'Iezd, au milieu d'un aride désert où ne jaillit aucune source, où ne pousse aucun brin d'herbe, la belle oasis de Coubis, arrosée d'eaux vives et ornée d'une riche végétation de palmiers, était autrefois l'asile des caravanes, le siége d'une industrie et d'un commerce florissants ; un *belerberg*, lieutenant du prince de Seistan, la gouvernait. Aujourd'hui, elle n'a plus ni commerce ni industrie ; elle sert seulement de repaire à des hordes de brigands qui, favorisés par la solitude de ces lieux, pillent les caravanes. (Ritter, VIII, 727.)

([2]) Voy. la note 3 de la p. 279.

([3]) La tutie, dont fait mention Marco-Polo, serait la calamine artificielle. Meninki en distingue deux espèces : la naturelle, azurée et brillante, qui vient de l'Inde; l'artificielle, ou blanche avec des taches vertes, qui se fait à Cherman. (*Thes. ling. orient.*, II, 237.) On savait extraire de la tutie un collyre assez renommé pour la guérison des maux d'yeux.

Outre la spode minérale dont parle ensuite Marco-Polo, on connaît une spode végétale qui se prépare dans les îles de la Sonde, avec des racines écorcées. (*Histoire générale des Voyages*, t. VIII, p. 53.)

([4]) Timocain ou Timochain; c'est Damaghân, capitale de la petite province de Kuois, aux frontières du nord-est de la Perse, ayant au nord l'ancienne Hircanie, le Khorassan à l'est, le désert salé au sud.

([5]) C'est le platane qui est appelé *sec*, parce que, sous un péricarpe qui semble promettre un fruit agréable, il ne donne que des fruits à moitié secs et sans saveur. « Je ne sais, dit de Sacy, si effectivement le platane est stérile à certaines latitudes ; mais il semble que sa stérilité soit passée en proverbe parmi quelques Orientaux : car dans un recueil de diverses sentences morales des sabéens ou chrétiens de saint Jean, publié récemment par le savant M. Lorsbach, on trouve celle-ci : « L'homme vain et glorieux ressemble à un beau platane riche en rameaux, mais qui ne produit et n'offre aucun fruit à son » maître. » Au surplus, le sens de ce proverbe peut être que le fruit du platane n'est bon à rien. M. Lorsbach remarque à cette occasion que, dans certains dictionnaires, le nom syriaque du platane est traduit par *châtaignier*, et qu'il ne sait sur quel fondement. » (*Relation de l'Égypte*, notes, p. 81.)

([6]) La dernière bataille d'Alexandre contre Darius fut livrée à Arbèles (Arbil), dans le Kourdistan, non loin du Tigre et

et les villages ont une grande abondance de toutes choses bonnes et belles, car le pays a une très-bonne température, ni trop chaude, ni trop froide. Les naturels adorent tous Mahomet; ils sont assez beaux; les femmes surtout sont très-belles.

Maintenant nous quitterons ce pays et vous parlerons d'une contrée appelée Milect, où demeurait habituellement le Vieux de la montagne.

Du Vieux de la montagne et de ses assassins.

Mulect est une contrée où demeurait anciennement le Vieux de la montagne. Mulect (¹) veut dire *Desaram*. Or, je vais vous conter toute son histoire ainsi que moi, messire Marc, je l'ai entendu raconter à plusieurs. Le Vieux était appelé en leur langage *Alaodin* (²). Il avait fait faire entre deux montagnes, en une vallée, le plus grand jardin et le plus beau qu'on eût jamais vu. Il y avait toutes sortes des meilleurs fruits du monde, et les plus belles maisons, et les plus beaux palais qui oncques eussent existé, car ils étaient dorés et peints de la plus belle façon du monde. Et encore il avait fait faire des conduits qui l'un roulait du vin, l'autre du lait, un autre du miel, un autre de l'eau. Il avait rassemblé des dames et des demoiselles, les plus belles du monde, qui savaient jouer de tous les instruments, chanter et peindre mieux que personne. Le Vieux faisait entendre à ses gens que ce jardin était le paradis : aussi l'avait-il fait à la manière de Mahomet, qui dit aux Sarrasins que ceux qui vont en paradis auront de belles femmes, autant qu'ils voudront, et boiront à des fleuves de vin, de lait, de miel et d'eau. Ce jardin était donc semblable au paradis de Mahomet, et tous les Sarrasins croyaient que c'était vraiment le paradis. Et en ce jardin, personne n'entrait jamais que ceux dont le Vieux voulait faire ses assassins. A l'entrée du jardin était un château si fort qu'il était imprenable, et c'était là la seule issue. Le Vieux tenait avec

à l'est de Mossoul : le roi vaincu s'enfuit avec son armée par Ecbatane (Hamadan), par les Portes Caspiennes (passage de Cavar), où les troupes macédoniennes, pénétrant sans obstacle, les poursuivirent jusqu'à Hécatompylos (Damghan). La mort de l'infortuné monarque, tué par un des siens près d'Hécatompylos, arrêta seule cette retraite.

(¹) Dans l'article *Melahedah* de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, on lit : « C'est le pluriel de *melhed*, qui signifie un impie, un homme sans religion. Les Ismaëliens qui ont régné dans l'Iran, et particulièrement dans la partie montagneuse de la Perse, sont appelés *Meluhedah Kuhestan* (les impies de la montagne). »

Lazari émet la supposition que le mot *melect*, *mulehed*, pourrait venir du nom du château *Alamout*.

(²) Rakou-Eddin-Ben-Ala-Eddin. On sait que la secte des *Hashishin* (voy., sur l'étymologie de ce nom, la note 3 de la p. 174) eut pour fondateur Hassan-Ben-Ali, ou Hassan-Ben-Sabah, fanatique égyptien de la secte des Ismaélites, qui, poursuivi en vain par les Seldjoucides, avait fait en Perse de nombreux prosélytes, et s'était retiré dans le château inaccessible d'Alamout (*Elaa-Amet*, nid de vautours), non loin de Cazben. Secondé par quelques enthousiastes, il étendit en peu de temps sa domination sur toutes les places fortes du Rudbar. Hassan-Ben-Ali enseignait une morale sensuelle qui lui attira de nombreux sectateurs. Il envoya plusieurs de ses disciples faire des conversions dans le Liban et dans le Kouhistan. Bientôt il fut le chef d'un ordre religieux et militaire formidable, et qui se signala par d'horribles crimes.

Ce n'était pas sans motif que le nom des disciples d'Hassan inspirait l'effroi. Les meurtres commis par ces fanatiques furent nombreux.

« Nous en avons des exemples, dit d'Herbelot, dans Amir-Billah, khalife d'Égypte, qu'ils tuèrent l'an 524 de l'hégire, de Jésus-Christ 1129 ; dans la personne de Mostarsched, khalife de Bagdad, l'an 529, et dans plusieurs autres. Ce furent eux qui, dès l'an 85, massacrèrent le fameux vizir des sultans Seldjoucides, *Nizam-el-Mulk*. » — « Sous le règne de *Kia-Burzuk*, dit Mirkhond, les *fedaïs* (dévoués) tuèrent plusieurs grands personnages de l'islamisme, tels que le *kadhi* de l'Orient et de l'Occident Abou-Saïd Herarwi, un fils du khalife Mostali (il tomba en Égypte sous les coups de sept *refiks*, Ismaëliens) ; le *séid Daulet-Schah*, reis d'Ispahan ; Aksankar, gouverneur de Meraga ; Mostarsched, khalife de Bagdad ; le reis de Tebriz ; Hassan-Ben-Abilkasem, mufti de Kazwin. Beaucoup d'autres hommes, distingués dans la religion et dans l'État, furent assassinés par ces exécrables sectaires. » (P. 51.)

« La position d'*Alamout*, dit de Sacy, dans son mémoire sur la dynastie des *Hashishin* et sur l'origine de leur nom, située au milieu d'un pays de montagnes, fit appeler le prince qui régnait *scheikh-aldjebal*, c'est-à-dire, le *scheikh* ou prince des montagnes, et l'équivoque a donné lieu aux historiens des croisades, et au célèbre voyageur Marc-Pol, de le nommer le Vieux de la montagne. »

A l'époque où Rakou-Eddin-Ben-Ala-Eddin (l'*Alaodin* de Marco-Polo), assassin de son propre père, monta sur le trône des *Hashishin*, les invincibles phalanges des conquérants mongols apparaissaient aux frontières de l'Iran. En 1256, Houlagou fit marcher ses troupes contre le château d'Alamout ; et Rakou-Eddin, trahi par ses astrologues, se rendit. Destiné à

lui, à sa cour, tous les jeunes gens de la contrée âgés de douze à vingt ans. C'étaient là comme ses hommes d'armes; et ceux-ci, ayant entendu la description du paradis de Mahomet, croyaient véritablement que ce jardin était le paradis. Et, que vous dirai-je? le Vieux faisait mettre dans ce paradis quatre, dix ou vingt de ces jeunes gens, selon qu'il voulait; et il s'y prenait de cette manière : il leur faisait donner un breuvage qui les endormait (¹), le matin, et puis il les faisait prendre et mener dans ce jardin, où on les réveillait.

Comment le Vieux de la montagne rend parfaits et soumis ses assassins.

Et quand les jeunes gens sont éveillés et qu'ils voient toutes ces belles choses, ils croient être vraiment en paradis, et les dames et les demoiselles restent toujours avec eux, chantant et jouant, et les divertissant; et ils ont tout à souhait, et jamais par leur volonté ne sortiraient de là. Le Vieux tient sa cour moult belle et grande, et fait croire à ces simples gens des montagnes qui l'entourent qu'il est prophète; et eux en sont persuadés. Et quand le Vieux veut en envoyer quelque part, pour faire occire un de ses ennemis, il fait prendre le breuvage à autant d'entre eux qu'il le juge nécessaire, et les transporte dans son palais. Lorsque ces jeunes gens sont éveillés, et qu'ils se trouvent dans ce château et ce palais, ils en sont tout émerveillés et ne sont pas très-joyeux, car ils voudraient bien ne jamais quitter ce paradis, où ils sont si bien. Ils se rendent devant le Vieux et s'humilient devant lui parce qu'ils le regardent comme un prophète. Le Vieux leur demande d'où ils viennent, et ils disent qu'ils viennent du paradis, et ils racontent tout ce qu'ils y ont vu, comme Mahomet le racontait à leurs pères; et les autres, qui entendent ce récit, désirent vivement y aller, et voudraient mourir pour y aller. Et quand le Vieux veut faire occire un grand seigneur, il éprouve ses assassins pour voir quel est le meilleur. Il en

être amené à Caracorum en présence de Mangou-Khan, il fut tué sur les rives du Djitioun. Ayant rasé le château, qui regorgeait d'or et de vivres, au milieu desquels Ghirdouc seul soutint obstinément un siége de trois années, les Mongols entreprirent la destruction de toute la race des *Hoshishin*; ayant égorgé tous les prisonniers de guerre, ils traquèrent les autres dans les retraites les plus écartées où ils s'étaient réfugiés : nul n'échappa à cette extermination, ni vieillards, ni femmes, ni enfants.

Voici un passage de la *Notice de l'histoire universelle de Mirkhond*, suivie de l'*Histoire de la dynastie des Ismaéliens de Perse* (Paris, 1812, in-4°), sur la doctrine de cette secte célèbre :

« Le sultan Sindgar étant venu à Réis, et ayant envoyé quelques personnes à Alamout pour s'informer de la croyance des Ismaéliens de Perse, ceux-ci répondirent aux envoyés : « Voici quelle est notre doctrine : il faut croire à l'unité de Dieu, » et reconnaître que la véritable sagesse et le sens droit consistent à agir conformément à la parole de Dieu et au commandement de son envoyé, et à régler sa conduite sur les lois de la sainte religion, ainsi qu'elles sont exposées dans le » livre de Dieu; comme aussi il faut croire à tout ce qui est contenu, soit dans l'Alcoran, soit dans les paroles du prophète, » touchant l'origine des choses et la vie future, les récompenses et les châtiments, et le jour du jugement et de la résurrec- » tion; il n'est permis à personne de s'en rapporter à son propre jugement relativement à aucune des lois de Dieu, ni d'en » changer une seule lettre. » (P. 52.)

« Un des caractères particuliers de cette secte, dit de Sacy, c'est qu'elle expliquait d'une manière allégorique tous les préceptes de la loi musulmane; et cette allégorie était poussée si loin par quelques-uns des docteurs ismaéliens, qu'elle ne tendait à rien moins qu'à détruire tout culte public, et à élever une doctrine purement philosophique et une morale très-licencieuse sur les ruines de toute révélation et de toute autorité divine. »

« Nous devons observer que sans doute Hassan, et les deux princes qui lui succédèrent dans la souveraineté sur les Ismaéliens de Perse et de Syrie, quoique attachés aux dogmes particuliers de cette secte, ne laissaient pas cependant de pratiquer fidèlement toutes les lois de l'islamisme; mais sous le quatrième prince de cette dynastie, il survint un grand changement dans la religion des Ismaéliens. Celui-ci, nommé Hassan, fils de Mohammed, prétendait avoir reçu de l'iman des ordres secrets, en vertu desquels il abolit les pratiques extérieures du culte musulman, permit à ses sujets de boire du vin, et les dispensa de toutes les obligations que la loi de Mahomet impose à ses sectateurs. Il publia que la connaissance du sens allégorique des préceptes dispense de l'observation du sens littéral, et mérita ainsi aux Ismaéliens le nom de *Moloheda* ou *Melahedah*, c'est-à-dire *impies*, nom sous lequel ils sont le plus souvent désignés par les écrivains orientaux. »

Les ruines d'Alamout furent visitées en 1837 par le colonel anglais Stewart. (Voy. Hammer Purgstall, *Geschichte der Ilchonen*; Ritter, t. VIII, p. 576-595; Bürck, n. 109.)

Voyez plus haut, dans la relation de BENJAMIN DE TUDÈLE, p. 174, et à la Bibliographie, p. 222.

(¹) La liqueur enivrante du *hashish*.

envoie plusieurs pas très-loin dans la contrée, et leur commande de tuer des hommes. Ils partent aussitôt et font le commandement de leur seigneur; puis ceux qui échappent reviennent à la cour; je dis ceux qui échappent, car il y en a qui sont pris et tués après avoir tué leur victime.

Comment les assassins s'apprêtent à mal faire.

Et quand ceux qui ont échappé sont revenus à leur seigneur, ils lui disent qu'ils ont bien fait la besogne. Le Vieux leur fait grande joie et grande fête, et il sait bien celui qui a été le plus hardi, car il envoie derrière chacun d'eux des hommes qui lui disent quels sont les plus hardis et les plus habiles à occire. Et quand le Vieux voulait faire occire quelque seigneur ou quelque autre homme, il prenait l'un de ses assassins et l'envoyait où il voulait, lui disant qu'il voulait l'envoyer en paradis, qu'il allât occire tel homme, et que s'il mourait, il irait aussitôt en paradis. Celui à qui le Vieux donnait cet ordre l'exécutait moult volontiers, et allait et faisait tout ce que le Vieux lui commandait. Et ainsi nul homme n'échappait de ceux que le Vieux voulait faire tuer. Aussi plusieurs rois et plusieurs barons lui payaient tribut et étaient bien avec lui, de peur qu'il ne les fît tuer.

Je vous ai conté les affaires du Vieux de la Montagne et de ses assassins; je vous dirai maintenant comment il fut détruit, et par qui. Mais avant je veux vous dire quelque chose de lui que j'ai oublié. Ce Vieux avait ses sujets jusqu'à Damas, d'un côté, et, de l'autre, jusque dans le Cordistan. Laissons cela et venons à sa destruction. Vers l'an 1262 de la naissance du Christ, Alau ([1]), le seigneur des Tartares du Levant, qui sut toutes ces mauvaises choses que le Vieux faisait, se dit à lui-même qu'il le détruirait. Il prit donc de ses barons et les envoya à ce château avec beaucoup de gens; ils assiégèrent le château bien pendant trois ans sans pouvoir le prendre, et ils ne l'eussent jamais pris tant qu'il y aurait eu des vivres; mais au bout de trois ans les assiégés n'eurent plus rien à manger. C'est ainsi que fut pris et occis le Vieux, qui avait nom Aladine, avec tous ses gens; et depuis ce temps jusqu'à aujourd'hui il n'y eut plus de Vieux ni d'assassins, et en lui finit la seigneurie et les maux que les Vieux de la montagne avaient faits jadis. Or laissons cette matière et allons en avant.

De la cité de Sapurgan.

Et quand on part de ce château on chevauche par de belles plaines, et de belles vallées, et de beaux coteaux, où il y a de beaux herbages, et de bons pâturages, et des fruits assez, et toutes choses en grande abondance; et les armées y demeurent volontiers à cause de la grande abondance qui y règne. Cette contrée dure bien six journées ([2]), et il y a villes et villages, et les hommes adorent Mahomet. Et souvent on trouve des déserts longs de cinquante à soixante milles, dans lesquels il n'y a point d'eau, mais il faut que les hommes en portent avec eux ([3]). Les bêtes ne boivent pas jusqu'à ce qu'elles soient sorties de ces déserts et arrivées aux lieux où l'on trouve de l'eau; et quand on a chevauché six journées, comme je vous ai dit, on vient à une cité qui est appelée Sapurgan ([4]). C'est une ville qui abonde en toutes choses. On y mange les meilleurs melons du monde, en très-grande quantité; ils les font sécher de cette manière: ils les coupent par tranches avec des courroies, puis ils les mettent au soleil et les

([1]) Houlalou. (Voy. la note de la p. 285.)

([2]) Nombre de jours insuffisant, la distance réelle étant de 114 degrés en ligne droite.

([3]) En partant, soit de Damaghan, soit d'Alamout, Marco-Polo eut à traverser, en effet, des déserts et des chaînes irrégulières de montagnes. « Le Khorassan, dit d'Herbelot, est borné par un désert vers le couchant, du côté du pays de Giorgian et du Gebal, ou de l'Iraque Persique. Vers le midi, il y a un autre désert, entre la Perse proprement dite et le pays de Comas (*Kumis*). »

([4]) Cheburgan, ville de Corassane, près du Gihon et de Balc, dit Petis de la Croix. *Ashbur-Kan* de d'Anville, *Shibbergaun* d'Elphinston, qui en fait une dépendance du gouvernement de Balk.

font sécher; ils deviennent alors plns doux que du miel, et ils en font un grand commerce, allant les vendre dans tous les environs [1]. Il y a aussi dans ce pays une grande venaison de bêtes et d'oiseaux.

Or nous laisserons cette ville, et nous vous parlerons d'une autre cité qui a nom Balac.

De la grande et noble cité de Balac.

Balac [2] est une grande et noble cité qui jadis fut encore plus noble et plus grande, car les Tartares et les autres gens l'ont gâtée et ruinée. Il y avait jadis en cette ville maints beaux palais et maintes belles maisons de marbre dont on voit encore les ruines. En cette ville, Alexandre se maria à la fille de Darius [3]. D'après ce qu'on m'a dit de cette ville, les habitants adorent Mahomet. Et sachez que jusqu'à cette cité dure la terre des Tartares du Levant; et à cette ville sont les confins de la Perse entre l'occident et le levant.

Or laissons cette ville, et parlons d'un autre pays qui s'appelle Dogana. Quand on part de cette cité dont je vous ai parlé, on chevauche bien douze journées entre l'occident et le levant sans trouver aucune habitation, parce que les gens se sont tous enfuis sur les montagnes, dans des forteresses, par peur des mauvaises gens et des armées qui ravageaient ce pays. On y trouve assez d'eau, de gibier, et aussi des lions [4]. On ne peut avoir de viande pendant ces douze journées, aussi il faut en porter avec soi pour les chevaux et les serviteurs.

De la montagne du sel.

Et qnand on a fait ces douze journées, on trouve un village appelé Taican [5], où il y a un grand marché de blés. Il est dans une moult belle contrée, et toutes les montagnes de ce pays, vers le midi, sont très-grandes et toutes salées, si bien qu'on vient d'au moins trente journées à la ronde chercher de ce sel,

(1) « Les melons, dit Chardin, sont les plus excellents fruits de Perse. On compte en ce pays-là plus de vingt espèces de melons. Les premiers sont appelés *guermec*, comme qui dirait des échauffés. Ils sont ronds et petits..... Il en vient tous les jours d'autre sorte, et les plus tardifs sont les meilleurs. Les derniers sont les blancs, dont vous diriez que ce n'est que du sucre. Ils sont longs d'un pied, et pèsent dix à douze livres..... Les meilleurs du royaume croissent en Corassan..... On en apporte à Ispahan, pour le roi et pour faire des présents. Ils ne se gâtent point en les apportant, quoiqu'il y ait plus de trente journées de chemin. Avec toutes ces sortes, on a les melons d'eau, ou *pastèques*, par tout le royaume, qui pèsent quinze à vingt livres, dont les meilleurs viennent aussi de Bactriane. » (T. II, p. 19-45.)

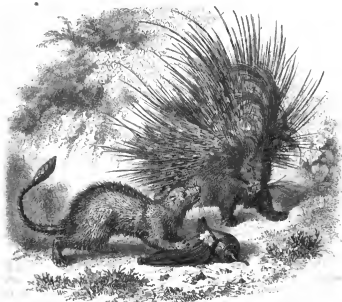
(2) Balach, ou Balk, est située vers les sources de l'Oxus, à l'extrémité nord-est du Khorassan, à l'ouest de l'antique *Bactra Regia*, capitale de la Bactriane. Aujourd'hui, cette ville appartient au khan de Boukhara. Dès les temps les plus lointains, elle était surnommée *Amu-al-Bulad*, la mère des villes. Ibn-Hancal parle avec admiration de ses mosquées et de ses jardins. Édrisi, en 1154, en célébrait l'industrie, le commerce, la nombreuse population. En 1220, Gengis-Khan la détruisit et en égorgea les habitants avec une férocité inouïe. Abulghazi rapporte qu'on y comptait, avant ce siége, 12 000 mosquées. Balk ne se releva pas de ses ruines. Ibn-Batuta la visita en 1340, et maudit le brigand mongol qui avait renversé les saintes mosquées et brisé les colonnes de marbre. Des restes de temples, de palais et d'aqueducs desséchés, à plusieurs milles autour du village qui maintenant porte son nom, indiquent son ancienne position et portent témoignage de sa grandeur éteinte. (Voy. Ritter, t. VIII, p. 218-227.)

(3) Les noces d'Alexandre avec Barsine ou Statire, fille de Darius, et avec Parisatis, fille d'Ocus, ont eu lieu à Suze. Les traditions des Orientaux sur Alexandre méritent peu de confiance : elles se répandirent à une époque de beaucoup postérieure à celle du conquérant macédonien, au moyen des versions arabes et persanes de la biographie d'un faux Callisthènes.

(4) Chardin atteste que les lions ne sont pas rares dans les provinces frontières de la Perse : « Partout où il y a des bois, dit-il, comme en Hircanie et en Curdistan, il y a beaucoup de bêtes sauvages, des *lions*, des ours, des tigres, des léopards, des porcs-épics et des sangliers. » (T. II, p. 29.)

(5) On croit que cette ville correspond à la moderne Talican ou Taïkan du Tokharestan, située vers les sources de l'Oxus. Aboulféda dit, au sujet de cette ville : « Thayakan est, suivant Ol-Lobab, une petite ville de la contrée de Balk, dépendant du Tocharestan, et très-agréable. » Mais, fait observer Lazari, la route de Balk à Talican est longue de cinquante-cinq lieues de France; c'est une distance trop peu considérable pour douze journées.

qui est le meilleur du monde. Il est si dur qu'on n'en peut prendre qu'avec un grand pic de fer, et il est en si grande abondance que tout le monde en aurait assez pour jusqu'à la fin des siècles [1]. En partant de cette ville, on marche trois journées entre l'occident et le levant, dans un pays très-beau rempli d'habitations et assez fertile en fruits, en blés et en vignes. Les gens adorent Mahomet; ils sont méchants et meurtriers. Ils sont souvent au cabaret, car ils boivent volontiers, et ils ont de moult bon vin cuit. Ils ne portent rien sur leur tête qu'une corde longue de dix paumes, dont ils s'environnent la tête. Ils sont très-bons chasseurs et prennent assez de gibier. Ils n'ont d'autres vêtements que les peaux des bêtes qu'ils prennent; ils couchent dessus et s'en font des vêtements et chaussures, et chacun sait préparer les peaux des bêtes qu'il a prises. A trois journées de là on trouve une cité nommée Scasem [2] qui appartient au comte, et ses autres cités et villages sont dans les montagnes, et dans cette cité passe un grand fleuve. Il y a maints porcs-épics, et quand les chasseurs les veulent prendre et mettent les



Porcs-épics. — *Hystrix fasciculata.* — *Hystrix cristata.*

chiens dessus, les porcs-épics s'accolent tous ensemble, puis lancent contre les chiens les épines qu'ils ont sur le dos et sur les côtes, et les blessent en beaucoup d'endroits. Cette Scasem est une grande province et une langue particulière. Les habitants qui ont des bestiaux demeurent dans les montagnes,

(1) « Dans la Médie et à Ispahan, dit Chardin, le sel se tire des mines. Il est si dur à des endroits, comme dans la Caramanie déserte, qu'on en emploie les pierres dans la construction des maisons des pauvres gens. »

Au sud de Condouz, Wood visita la vallée du Scior-Ab, c'est-à-dire eau salée, qui sort des montagnes d'Eschec-Mescher, chargée de sel gemme qu'elles renferment. *(Journey to the source of the river Oxus;* 1841, 131, 409.)

(2) Il n'est pas facile de déterminer la position de la ville que Marco-Polo a appelée Scassem. Marsden (nº 261) la faisait correspondre à la *Keshem* de d'Anville, ou *Kishm-Abad* d'Elphinstone, située sur le Ghori, un des affluents de l'Oxus supérieur. Neumann croyait que c'était Sciarvan, la *Curvau* d'Edrisi. Murray, au contraire, s'appuyant sur les récentes recherches de Moorcroft et de Wood, trouve la plus parfaite correspondance de position entre les villes de *Taican* et de *Scassem* de Marco-Polo, et les modernes Coulloum (*Koulloum*) et Coundouz (*Koondoos*), malgré la dissemblance des noms. (Vincenzo Lazari.)

car il y a de fort belles et grandes habitations ; ils y font des cavernes, et cela très-facilement, parce que les montagnes sont de terre. Quand on quitte cette cité, on marche trois journées sans rencontrer d'habitation, ni à manger, ni à boire : aussi les voyageurs en portent avec eux. Et à trois journées est la province de Balasian, dont je vais vous parler.

De la grande province de Balasian.

Balasian est une province dont les habitants adorent Mahomet et ont une langue particulière ([1]). C'est un grand royaume héréditaire, dont les rois descendent d'Alexandre et de la fille de Darius, le grand seigneur de Perse, et ils s'appellent encore tous *Zulcarnem* en sarrasin, ce qui veut dire en français Alexandre, par amour du grand Alexandre. En cette province se trouvent les pierres précieuses que l'on appelle *balais* ([2]). Elles sont moult belles et de grande valeur ; on les rencontre dans le roe des montagnes, et ils creusent en dessous de grandes cavernes comme font ceux qui extraient l'argent ; et c'est dans une montagne nommée *Sighinan*. Sachez que le roi les fait extraire pour lui, et nul autre homme ne pourrait aller en cette montagne chercher les balais sans être puni de mort aussitôt ; et même ceux du pays payeraient cette audace de leur tête et de leur fortune. Le roi en envoie aux autres rois et autres princes, et grands seigneurs, pour tribut ou pour présent, et en fait vendre aussi pour de l'or et de l'argent. Et le roi prend ces précautions afin que ses balais soient chers et de grande valeur ; car s'il en laissait prendre à d'autres et porter par le monde, on en extrairait tant qu'ils ne seraient plus aussi chers et perdraient de leur valeur. C'est pour cela que le roi a porté une si grande peine afin que nul n'en prît sans son congé. Sachez aussi qu'en cette même contrée, dans une autre montagne, se trouvent les pierres avec quoi on fait l'azur, et c'est le plus fin azur et le meilleur du monde ; et ces pierres se rencontrent aussi par veines dans les montagnes comme les autres minéraux ([3]). Il y a encore d'autres montagnes où est de l'argent en grande abondance. Cette contrée est très-froide ; il y naît de moult bons chevaux, grands coureurs, qui ne portent pas de fers à leurs pieds ([4]), et ils vont toujours dans les montagnes. On y voit aussi des faucons sacrés moult bons et bien volants ; aussi des faucons laniers, du gibier, et toute espèce de bêtes et d'oiseaux. Il y a grande abondance de froment, de bonne orge sans écorce ([5]) ; ils n'ont pas d'huile d'olive, mais ils en font avec le sésame et les noix. En ce royaume, il y a maints étroits passages et maints lieux fortifiés : aussi ils ne craignent point que personne puisse entrer les attaquer ; leurs cités et leurs villages

([1]) Bslacian, *Balaxier, Balascom*, suivant d'autres manuscrits. Ce nom paraît s'appliquer au territoire montagneux borné à l'est par le Beloul-Tangh ; au sud, par l'Hindou-Koush, prolongement septentrional de l'Himalays ; à l'ouest, par le Thokharestan ; au nord, par le Carsteghin ; province assez raremeot visitée par les Européens, qui est aujourd'hui soumise au khan de Coundouz, et s pour capitale Feizabad. Les écrivains orientaux l'appellent *Bodascian*, et même *Balascian*, mot qui justifie les sutres leçons données par les manuscrits. (Lazari.)

« Badakschian et Balaklischaian, dit d'Herbelot, pays qui fsit une partie de la province de Thokharestan, et qui s'étend vers la tête du fleuve Gihon ou Oxus, psr lequel il est borné du côté du levant et du septentrion. » On lit dans l'*Histoire généalogique des Tartarès* « que la ville de *Badoghschan* est située dans la Grande-Bucharie, au pied de ces hautes montagnes qui séparent les États du Grand Mogol de ls Grande-Tartarie..... C'est une ville fort ancienoe et extrêmement forte, par sa situation dans les montagnes. »

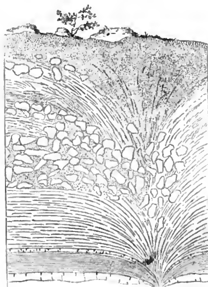
([2]) « C'est dans les moutagnes du Badakschian, dit d'Herbelot, que se trouve la mine de rubis que les Orientaux sppellent *badakhschiani* et *bolokhschiani*, et que nous nommons rubis balays. » La même étymologie est donnée par Sebaldo Ravio, dans son *Specimen Arabicum* (p. 101), et par Bsrtems (*Ram.*, 1, 156). Ibn-Haucal les avait appelés *laal* : les poëtes persans célèbrent dans leurs chants l'éclat de leurs feux. Les mines principales d'où on les tirait étaient dans les collioes de Schegsnian (*Scheghanion*, *Schügon* des cartes modernes, *Sighinon* de Marco-Polo), près du haut Oxus : maintenant, elles ne sont plus exploitées.

([3]) « Les lapis-lszuli (*lajaward* d'Ibn-Haucal, *al-lazur* d'Abuulféda) se trouvent dans les montagnes au milieu desquelles pssse le fleuve Cocsia (*Kok-cha*). Les roches d'où elles se tirent sont d'abord mises su feu et brisées à coups de marteau ; certains oiorceaux sont d'une grosseur considérable. On les porte à Boukhsra, et de là en Russie, où elles ont uoe valeur triple ; il s'en fsit aussi un commerce important avec la Chine. Msis dans ces derniers temps Mourad-Bey, tyran de Coundaz, a interdit l'exploitation de ces mines. » (Elphinstone, *Acc. of Caubul*, 629 ; Ritter, VII, 789, 817 ; Wood, 263, 316.)

([4]) Il en est de même à Sumatra et à Java, excepté dans les rues de Batavia.

([5]) *Hordeum nudum, Hordeum glabrum, Hordeum vulgare seminibus decorticatis.*

sont sur de grandes montagnes et des lieux très-forts. Ils sont bons archers et bons chasseurs, et la plupart s'habillent de peaux de bêtes parce que le drap est très-cher, et les grandes dames et les puissantes portent des braies comme je vais vous dire. Il y a telle dame qui dans une braie, c'est le vête-



Coupe d'une mine de diamants. — D'après l'Atlas de Victor Jacquemont.

ment des jambes, met bien cent aunes de toile de coton, ou quatre-vingts, ou soixante, et elles font cela parce que les grosses femmes sont réputées les plus belles [1]. Or je vous ai parlé de ce royaume; nous le laisserons maintenant, et vous entretiendrons d'un autre peuple vers le midi, éloigné de cette province de dix journées.

De la grande province de Pascial.

A dix journées au midi de Balascian est une province qui s'appelle Pasciai [2]. Les habitants ont un langage particulier; ils adorent les idoles. Ils sont noirs [3] et savent beaucoup d'enchantements et d'arts

(1) Pottinger dit aussi que les femmes du Belouchistan portent des trousses ou pantalons d'une ampleur extraordinaire et faits de soie ou de soie coton.

(2) Dans les manuscrits français, *Pasciai*, *Basian*, *Pasiadi*, *Bascian*; dans les manuscrits latins, *Bascia*; dans les manuscrits italiens, *Bastian*, *Balastias*. Marsden pense que cette province correspond à la moderne Paishore ou Pesciaver (*Peychaver*, *Pischauer*, *Peshawer*, etc., des cartes modernes) dont la capitale est à 69° 20′ longitude est de Paris, et 34° 2′ latitude nord, à environ 3 degrés au sud de la capitale de Balascian, et précisément dans la position qu'indique Marco-Polo.

(3) Ici et dans quelques autres passages, il faut entendre par le mot *noir* seulement un teint foncé.

diaboliques. Les hommes portent à leurs oreilles des anneaux et des boucles d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses (¹). Ils sont très-malicieux et sages à leur manière. Cette province est très-chaude (²). On s'y nourrit de chair et de riz. Or laissons-la, et passons à une autre province située à sept journées vers le midi, et appelée Chesinmur.

De la province de Chesmur.

Chesinmur (³) est une province dont les habitants sont aussi idolâtres et ont une langue particulière. Il savent tant d'enchantements diaboliques que c'est merveille; car ils font parler les idoles, font, par leurs charmes, changer le temps, et produisent une grande obscurité. Ils font par leurs enchantements de si grandes choses, que nul ne pourrait le croire sans le voir. Ils sont les chefs des autres idolâtres, et c'est de chez eux que viennent toutes les idoles (⁴). De ce lieu on peut aller à la mer de l'Inde. Ils sont noirs et maigres; les femmes sont moult belles pour des femmes noires. Leur nourriture consiste en chair et en riz. C'est un pays tempéré où il ne fait ni trop chaud, ni trop froid (⁵). On y trouve des cités et des villages assez; il y a des bois et des déserts, et tant de défilés fortifiés qu'ils ne redoutent personne. Ils se gouvernent eux-mêmes, car ils ont un roi qui rend la justice. Ils ont des ermites à leur mode, qui demeurent dans des ermitages, et font grande abstinence de manger et de boire, et sont moult chastes, et se tiennent en garde outre mesure de faire aucun péché contre leur foi. Ils sont regardés par les leurs comme moult saints, et ils vivent très-vieux; et la grande crainte qu'ils ont de pécher est pour l'amour de leurs idoles. Ils possèdent aussi des abbayes et des monastères de leur foi (⁶). Le corail qui s'apporte dans nos contrées se vend surtout dans ce pays

Nous laisserons là cette province et n'irons pas plus avant; car si nous avancions davantage nous entrerions dans l'Inde, et je ne veux pas y entrer maintenant, parce qu'au retour de notre voyage nous raconterons toutes les choses de l'Inde par ordre. Nous retournerons donc à notre province vers Baldasciam, puisque nous ne pouvons aller ailleurs.

Du grandissime fleuve de Baldasciam.

Quand on part de Baldasciam, on va douze journées du levant à l'occident, par un fleuve qui appartient au frère du seigneur de Baldasciam, et sur ses bords il y a des villages et des habitations assez. Les habitants sont vaillants et adorent Mahomet. Au bout de douze journées on arrive à une province qui n'est pas trop grande, car elle a trois journées de toutes parts, et elle est appelée Vocan (⁷). Les habitants adorent Mahomet et ont une langue particulière; ils sont vaillants à la guerre. Ils n'ont pas de

(¹) « Le costume des tribus de Peshawer, dit Elphinstone, participe de ceux des Indiens et des Afghans. »

(²) « A Peshawer, dit Elphinstone, le thermomètre (de Fahrenheith) marqua, pendant quelques jours de l'été de 1809, 112 et 113 degrés sous une vaste tente rafraîchie par un courant d'air artificiel. »

(³) *Chesmur, Kesmur, Cassimur, Chesciemur, Kesimur*, le Cachemire *(Kaschmir, Kashmeer* des cartes modernes). Bernier, Forster, Rennel, Elphinstone, Moorcroft, Jacquemont, Hügel et Ritter ont donné la description exacte de ce riche pays, que Marco-Polo ne visita pas, et dont il parle d'après des récits oraux; autrement il n'aurait pas nié la beauté et la fertilité de cette vallée. La langue qu'on y parle dérive du sanscrit et se prononce comme celle des Mahrattes.

(⁴) Les Hindous considèrent le Cachemire comme une terre sainte; le nombre des anciens temples y est considérable.

(⁵) « C'est, dit Ayin Akbari, un jardin dans un printemps éternel. »

(⁶) C'étaient vraisemblablement des religieux bouddhistes qui, depuis, ont été expulsés de Cachemire par les adorateurs de Brahma.

(⁷) « Le territoire de Vaccan *(Wakhan, Vachan, Vokhan, Wukhan* des cartes les plus modernes) s'étend le long des rives du haut Oxus. Ses habitants sont mahométans et mènent la vie rude de leurs voisins; un prince indigène les gouverne. » (Wood, p. 369.) — Cette vallée est fermée de trois côtés par les montagnes neigeuses que l'un appelle Poushtikhour.

seigneur, ce qu'en français on appelle comte, et ils sont soumis au seigneur de Baldasriam. On trouve dans re pays assez de bêtes sauvages, de gibier et de venaison de toutes sortes. Quand on part de ce lieu, on marche trois journées vers l'occident, toujours par les montagnes, et l'on monte tant qu'on



Argali ou Mouflon.

arrive à un lieu qu'on dit être le plus haut du monde. Et quand on est sur ce lieu élevé, on trouve une plaine entre deux montagnes où est un fleuve moult beau, et les meilleurs pâturages du monde, car une bête maigre y devient grasse en dix jours. Il y a grande abondance de toutes espèces de bêtes sauvages. On y trouve aussi une grande multitude de moutons sauvages très-grands, car ils ont des rornes bien de six paumes, et au moins quatre ou trois, et avec ces cornes les bergers font de grandes écuelles où ils mangent; ils s'en servent aussi pour enfermer les lieux où ils tiennent leurs bêtes (¹). On marche bien dans rette plaine douze journées, et elle est appelée Pamier (²); et pendant res douze journées on ne trouve ni habitations ni herbages, mais il faut apporter des provisions avec soi. Il n'y a aucun oiseau, à

(¹) Wood a remarqué les dimensions surprenantes des cornes d'une espèce particulière de moutoo qui vit sur ce territoire. Tantôt les Khirghizes les plantent debout dans la neige, pour indiquer la directioo des routes; tantôt ils en font one enceinte demi-circulaire autour de leurs habitations d'été.

D'après J.-Th. Forster, il s'agit du mouflon ou argali, d'où sont venues les diverses espèces de moutons.

(²) « Cette contrée a été visitée dans ces derniers temps par Wood, qui a découvert les rives de l'Oxus *(Gihoun, Amuderi)*. Les Khirghizes, habitants nomades do vaste plateau d'où descend ce célèbre fleuve, l'aidèrent dans ses recherches. Le 19 février 1838, Wood monta sur le sommet du *Bam-i-Dunnia* (toit de la terre), le Pamer de Marco-Polo et des cartes modernes. Il découvrit alors le majestueux spectacle d'un lac gelé d'où sortait un fleuve qui, sous une couche de glace, courait vers le couchant. Ce lac était le *Sir-i-Col*, la véritable source de l'Oxus, alimentée par les neiges éternelles qui couvrent les monts voisins du lac, élevés de 19 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. La position du lac, prise de sa pointe occidentale, fut déterminée par 37° 27′ latitude nord et 73° 40′ longitude est. »

« Le plateau neigeux de Pamer n'est inférieur au sommet du mont Blanc que de 62 pieds. Il n'est pas seulement le centre du système hydrographique du milieu de l'Asie, mais encore c'est de lui que divergent ses principales chaînes de montagnes. Les pâturages des pentes inférieures de ces montagnes sont très-fertiles. » (Lazari.)

cause de l'élévation et du froid; et par ce grand froid le feu n'est pas si clair ni de la même couleur qu'ailleurs, et les mets ne se cuisent pas bien (1).

Or laissons cela, et parlons des autres pays entre l'occident et le levant. Quand on a marché ainsi trois journées, on chevauche encore quarante journées entre l'occident et le levant, par des montagnes, des coteaux et des vallées, et l'on passe maints fleuves et maints déserts sans trouver ni habitations, ni pâturages, mais il faut porter ses provisions avec soi. Cette contrée est appelée Belor (2). Les habitants demeurent sur de hautes montagnes; ils sont idolâtres et moult sauvages, et ne vivent que de chasses de bêtes. Leurs vêtements sont de peaux de bêtes, et ils sont moult méchants.

Or laissons cette contrée et arrivons à la province de Cascar.

Du royaume de Cascar.

Cascar fut jadis un royaume, mais aujourd'hui il est soumis au grand khan (3). Les habitants adorent Mahomet. Il y a villes et villages assez, et la plus grande et la plus noble cité est Cascar; ils vivent de commerce et d'art. Ils ont de très-beaux jardins et vignes et de belles possessions; il y vient assez de coton. De cette contrée sortent maints marchands qui vont par tout le monde faisant le commerce. Ils sont très-avares et misérables, car ils boivent et mangent mal. En ce pays demeurent des chrétiens nestoriens qui ont leur église et leur foi. Ce peuple a une langue particulière. La province dure cinq journées. En voilà assez sur elle; nous allons passer à Samarcan.

De la grande cité de Samarcan.

Samarcan (4) est une très-grande et noble cité. Les habitants sont chrétiens et sarrasins; ils appartiennent au neveu du grand khan, qui n'est pas ami avec lui, car ils ont plusieurs fois ensemble des inimitiés. Elle est vers le nord-ouest. Or je vous conterai une grande merveille qui y arriva. Il faut savoir qu'il n'y a pas très-longtemps Cigatan, le frère du grand khan, se fit chrétien (5); il était seigneur de cette

(1) Ce fait a été vérifié par un grand nombre de voyageurs, et confirmé par les expériences de de Saussure, de Deluc et autres physiciens, et particulièrement par celles qu'a faites Alexandre de Humboldt sur les plus hauts sommets des Cordillères. (*Ueber Innerasien*, dans les *Annales* de Poggendorf; 1830, XCIV, 17.)

(2) Marco-Polo donne le nom de Belor à la contrée qui, du plateau de Pamer, conduit à Cascegar (Kaschgar), en quarante jours de pénible voyage. C'est la chaîne élevée des montagnes qui rattache le système de l'Altaï à celui de l'Himalaya, et forme la limite occidentale du Thibet et du Turkestan chinois; le Belor, *Bolor* de nos cartes, *Belout-Taugh* (monts des cristaux) des Turcs et des Persans, *Bouli-Taugh* (monts des nuages) des Ouïgours. La description que fait Marco-Polo de la désolation et de l'âpreté de cette contrée montagneuse s'accorde avec celle de tous les voyageurs; depuis les temps les plus reculés, il n'y a que deux caravanes qui se soient frayé un passage au milieu de ses précipices. (Lazari.)

(3) Sous ce nom de Casrar on reconnaît la moderne Cascegar (*Kaschgar*, *Kashcar* des cartes). Ibn-Haucal, au dixième siècle, mentionne ce territoire sous le nom corrompu de *Caye*. L'islamisme, plutôt que le nestorianisme, y avait trouvé de nombreux prosélytes. Après la mort de Gengis-Khan, qui l'avait ravagée et conquise, cette capitale échut à son fils Tschagataï, et, sur la fin du quatorzième siècle, fut assujettie aux armes de Tamerlan. Prise, en 1683, par le grand khan des Kalmouks, elle fut, en 1757, incorporée à l'empire chinois par les princes de la dynastie mantchoue. Ses habitants sont industrieux et habiles dans l'orfévrerie et le travail des pierres précieuses; ils font un très-grand commerce avec les étrangers, qui affluent de toutes parts. (Ritter, VII, 409-430.)

En 1827, une formidable révolte éclata à Kaschgar; mais elle fut réprimée, et les chefs de l'insurrection payèrent de leur tête cette entreprise avortée. Cette importante place de frontière est maintenant gardée par cinq mille soldats chinois. (Burnet, II, 228-231.) — On parle, à Kaschgar, la langue turque.

(4) Enlevée en 704 aux Persans par le calife Valid, et en 1220 au sultan de Khaurizin par Gengis-Khan, cette ville devint, en 1370, la capitale et la résidence de Timour ou Tamerlan : on y conserve le tombeau en jaspe de ce grand conquérant. Quand l'empire des Mongols s'éteignit, Samarkand tomba au pouvoir des Tartares Uzbeks et dans la plus triste décadence. Elle se relève lentement de ses ruines.

(5) La conversion de Tschagataï, fils de Gengis-Khan et frère du grand khan Octaï, n'est confirmée par aucune autorité.

contrée et de maintes autres, et quand les chrétiens de la cité de Samarcan virent que leur seigneur était chrétien, ils en furent très-joyeux, et firent en cette cité une grande église en l'honneur de saint Jean-Baptiste; c'est ainsi qu'ils l'appelérent. Ils prirent une moult belle pierre qui appartenait aux Sarrasins, et la mirent à soutenir une colonne qui était au milieu do l'église et portait la couverture. Mais il advint que Cigatan mourut; et quand les Sarrasins le virent mort, comme ils avaient conservé une grande colére de s'être vu enlever cette pierre, qui était dans l'église des chrétiens, ils se dirent entre eux qu'il fallait la reprendre de force; et bien le pouvaient-ils, car ils étaient dix fois autant que les chrétiens. Aucuns des meilleurs Sarrasins se rendent donc à l'église et disent aux chrétiens qui y étaient qu'ils veulent cette pierre qui leur avait été ôtée. Les chrétiens les prient de demander ce qu'ils voudront de cette pierre, mais de la leur laisser, parce que ce serait causer un grand dommage à l'église que de l'enlever. Les Sarrasins répondent qu'ils n'en veulent ni or ni argent, et que c'est leur pierre qu'il leur faut. Et, que vous dirai-je? le seigneur était alors le neveu du grand khan; les Sarrasins lui font ordonner aux chrétiens de rendre la pierre sous deux jours. Ceux-ci, irrités de cet ordre, ne savent que faire. Mais écoutez le miracle qui arriva. Le matin du jour où l'on devait rendre la pierre, la colonne qu'elle soutenait, par la volonté de notre Seigneur Jésus-Christ, se souleva de sa base et s'éleva bien de trois paumes, se soutenant ainsi aussi bien que si la pierre eût été dessous. Et toujours, depuis ce jour, la colonne est restée en cet état, et l'on regarde cela comme un des plus grands miracles qui soient arrivés.

Mais laissons cela, et allons en avant visiter une province qui est appelée Charcan.

De la province de Charcan.

Charcan est une province qui a bien cinq journées de long [1]. Les habitants sont de la loi de Mahomet; il y a aussi des chrétiens nestoriens. Le pays appartient à ce neveu du grand khan dont je vous ai parlé. Ils ont grande abondance de toutes choses; mais comme en leur pays il n'est rien digne de mémoire, je passerai outre; et vous parlerai de Cotan.

De la grande province de Cotan.

Cotan est une province entre le levant et l'occident, longue de huit journées Elle appartient au grand khan. Ses habitants adorent tous Mahomet. Ils ont des villes et des villages assez. La plus noble cité, qui est capitale du royaume, est appelée Cotan, qui est aussi le nom de la province [2]. Il y a là

mais on sait que ces princes tartares embrassaient volontiers toute religion qui pouvait favoriser leurs desseins : il n'est donc pas invraisemblable que Tschagataï ait montré de la préférence aux nombreux nestoriens qui habitaient Samarkand, et leur ait même peut-être laissé croire qu'il partageait leur foi.

Les mots *il n'y a pas très-longtemps* sont une erreur de rédaction; il y avait au moins soixante-dix ans que Tschagataï ou Zagatay était mort quand Marco-Polo dicta sa relation à Rusticien de Pise.

(1) Yarkund (*Yerken* de de Guignes, *Jerken* de d'Anville) était le rendez-vous des caravanes qui, venant de Kaboul, allaient au Cathay, et une des premières échelles du commerce de l'Asie septentrionale avec les Indes. Lors de la conquête de cette ville par les Chinois, en 1757, sa prospérité augmenta rapidement; elle devint l'entrepôt unique de leur commerce sur les frontières de l'ouest, et la plus florissante des cités du Turkestan chinois. D'après la récente édition du grand Manuel de l'empire chinois, *Tai-tsueng-oei-tien*, sa population est de 18 341 familles, qui habitent 12 000 maisons, sans compter une garnison de 4 000 soldats.

(2) Marco-Polo est le premier qui ait fait connaître à l'Europe le nom de cette ville. Les indigènes l'appellent *Cotan, Khoten, Cotian*; les Chinois, *Yu-tien* et *Ho-tien*. Quoiqu'elle soit la capitale d'une province du Turkestan chinois à laquelle elle donne son nom, et qu'elle soit encore célèbre par la douceur de son climat et la richesse de ses produits en soie, en vin, en lin et en chanvre, Cotan a perdu l'importance qu'elle avait alors que la Chine, la Perse et les Indes se partageaient l'empire du commerce. Dès le deuxième siècle, Cotan était entrée en relation avec la Chine, plutôt à titre d'alliée que de sujette, et elle demeura indépendante jusqu'en 1399, époque où elle tomba au pouvoir de Tamerlan. Le père Hallerstein a déterminé la position de la moderne Cotan par 37 degrés de latitude nord et 78 degrés de longitude orientale. (Ritter, VII, 343-380.)

abondance de toutes choses : on y trouve assez de coton, beaucoup de vignes et de jardins (1). Les habitants vivent de commerce et d'arts. Ils ne sont pas hommes d'armes.

En voilà assez sur cette province; parlons d'une autre qui a nom Pein.

De la province de Pein.

Pein est une province longue de cinq journées, entre le levant et l'occident (2). Les habitants adorent Mahomet et relèvent du grand khan. Il y a villes et villages assez, et la plus noble cité, qui est capitale du royaume, est appelée Pein. Il y a des fleuves où se trouvent les pierres que l'on appelle jaspe (3) et calcédoine. Il y a une assez grande abondance de toutes choses, et il y vient assez de coton. Les naturels vivent de commerce et d'arts. Ils ont une singulière coutume que voici : quand une femme a un mari, et qu'il la quitte pour aller en voyage, et qu'il doit y demeurer vingt jours ou plus, la femme, aussitôt que son mari est parti, se remarie, et à bon droit, d'après leurs usages; et les hommes, là où ils vont, prennent femmes aussi. Toutes ces provinces dont je vous ai parlé, depuis Cascar jusqu'ici, et encore en avant, font partie de la grande Turquie.

Nous allons passer à une province appelée Ciarcian.

De la province de Ciarcian.

Ciarcian est une province de la grande Turquie, entre l'occident et le levant (4). Les habitants adorent Mahomet. Il y a villes et villages assez, et la cité capitale du royaume est Ciarcian. Il y a des fleuves qui roulent du jaspe et des calcédoines qu'ils vont vendre au Cathay, et en ont grand profit, car ils en ont beaucoup, et de bonnes. Toute cette province est couverte de sable. De Cotan à Pein on ne trouve aussi que du sable, et de Pein ici également. L'eau est généralement mauvaise et amère; cependant on en rencontre quelquefois de douce et bonne. Quand une armée passe par le pays, et qu'elle est ennemie, les habitants fuient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bêtes, à deux ou trois journées de là, à travers les sables, aux lieux où ils savent avoir de l'eau et pouvoir vivre avec leurs bêtes; et nul ne peut apercevoir où ils sont allés, parce que le vent couvre leurs traces de sable; si bien qu'on ne dirait pas qu'il eût jamais passé par là des hommes et des bêtes; et de cette manière ils échappent à leurs ennemis. Si, au contraire, il passe une armée, mais qui leur soit amie, ils ne font fuir que leurs bêtes, parce qu'ils ne veulent pas qu'elles leur soient enlevées et mangées, car il n'y a chose que ne prennent les armées. Quand on part de Ciarcian, on traverse pendant cinq journées des plaines sablonneuses où il y a des eaux mauvaises et amères, sauf quelquefois qu'on en trouve de douces et de bonnes; et l'on ne rencontre rien digne de mémoire jusqu'à ce qu'on arrive à une cité qui est au commencement du grand désert, et où l'on prend des provisions pour passer le désert. Et nous nous y arrêterons un peu.

(1) Il est certain que l'on cultive la vigne dans plusieurs contrées au nord et à l'est du Cotan.

(2) Il est très-difficile de fixer la position du territoire de Pein, que Marco-Polo place vers l'est nord-est. Bürk, adoptant l'opinion de Ritter, croit le reconnaître dans la petite ville de *Terec-Lac-Paiin*, à 37 degrés de latitude nord et 75 degrés de longitude orientale, et à peu de distance au sud de Misar; et il appuie son hypothèse d'un passage de la relation de Izzut-Ullaa, qui rapporte qu'il se trouve du jaspe dans le lit d'un fleuve voisin de Culan, étape très-rapprochée de Terec-Lar-Paiin. Murray et Neuman ont chacun une opinion différente sur la position de cette ville.

(3) Le plus précieux produit de la province du Cotan est le jaspe, que les Chinois appellent *iu*, ou une pierre dure ressemblant au jaspe. Les principales mines d'où on l'extrait sont dans les montagnes du pied desquelles sort le fleuve qui coule à Cotan et sans doute aussi au lieu nommé Pein par Marco-Polo; il y en a des quantités considérables dans le lit de ce fleuve, où les plongeurs vont les chercher; cette pêche est surveillée par un mandarin chinois. (Ritter, VII, 380.)

(4) Le désaccord des commentateurs rend incertaine la détermination de cette province, qui, d'après la description qu'en donne Marco-Polo, serait placée sur les limites du désert sablonneux de Cobi.

De la cité de Lop.

« Lop est une grande cité d'où l'on entre dans le grand désert, qui est appelé le désert de Lop, et est entre l'occident et l'orient (¹). Cette cité est au grand khan ; ses habitants adorent Mahomet. Quand on veut passer le désert, on se repose en cette ville une semaine pour se rafraîchir soi et ses bêtes ; au



Une Caravane. — D'après la *Carte catalane*.

bout d'une semaine on prend ses provisions d'un mois pour soi et ses bêtes (²), et l'on part de cette ville pour entrer dans le désert. Il est si long, qu'on prétend qu'il faudrait un an pour le traverser dans toute sa longueur, et là où il est le moins large, on a peine à le passer en un mois. Ce sont partout des montagnes, des sables et des vallées où l'on ne trouve rien à manger ; mais quand on a marché un jour et une nuit, on rencontre de l'eau douce en assez grande quantité pour suffire à cinquante ou cent hommes avec leurs bêtes : et par tout le désert il faut marcher un jour et une nuit avant de rencontrer de l'eau. En trois ou quatre lieux l'eau est amère et saumâtre ; partout ailleurs elle est douce, ce qui fait bien vingt-huit sources. Il n'y a ni bêtes, ni oiseaux, parce qu'ils n'y trouvent pas à manger ; mais il s'y passe une merveille que je vais vous dire. Quand on chevauche de nuit, par ce désert, s'il arrive qu'aucun reste en retard et s'éloigne de ses compagnons pour dormir, ou autre chose, quand il veut se remettre en route pour les rejoindre, il entend parler des esprits, qui lui semblent être ses compagnons, car ils l'appellent par son nom, et ils l'égarent si bien qu'il ne retrouve plus son chemin, et de cette manière il est perdu, et il meurt. Et même le jour on entend la voix de ces esprits, et il semble aussi souvent entendre jouer de maints instruments, et, entre autres, du tambour. C'est ainsi que l'on passe le désert, non sans grand danger, comme vous le voyez (³).

(¹) Le désert de Cobi, Kobi ou Cha-mo, plateaux arides au nord du Thibet et de la Chine, et dont l'étendue est en longueur de 3 300 kilomètres, sur 730 de largeur.

« Tout cet espace, dit du Halde, n'est qu'un terrain sec et sablonneux, le plus stérile qui soit dans la Tartarie. C'est ce que les Chinois appellent ordinairement *Cho-mo (Shamo)*, quelquefois *Kan-hai*, comme qui dirait mer de sable. Les Tartares le nomment *Cobi*. Il est très-incommode aux voyageurs et dangereux pour les chevaux, dont on perd presque toujours quelques-uns en passant ce désert : aussi les Tartares de ces quartiers se servent beaucoup plus de chameaux, parce que ces animaux peuvent se passer de boire cinq à six jours, et vivent de peu. Sans cela, il leur serait difficile de voyager vers l'ouest. » — Voy. aussi le *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*, de MM. Huc et Gabet.

Les cartes modernes donnent généralement au lac de Lob une position approximative entre 40° 30′ - 40° 55′ latitude nord et 85° 30′ - 86° 30′ longitude orientale. Il paraît que ce lac est le réservoir de tous les cours d'eau qui arrosent les provinces de Cotan, de Yackand et d'Aksou. Cependant la région où il se trouve est très-peu connue, et on ne saurait déterminer la position de la ville de Lob, qui maintenant n'existe plus.

(²) Des ânes et des chameaux, disent d'autres manuscrits.

(³) Voy. la description du désert de Lob par le moine chinois Fa-hian, au quatrième siècle, p. 358 de notre tome Iᵉʳ.

Nous allons laisser ce désert, dont nous avons raconté ce que nous savions, et nous allons voir les provinces que l'on trouve en en sortant.

De la province de Tangut.

Quand on a ainsi chevauché trente journées, on arrive à une cité appelée Sacion ([1]), qui est au grand khan. La province s'appelle Tangut ([2]). Les habitants sont presque tous idolâtres; néanmoins, il y a des chrétiens nestoriens et des Sarrasins. Les idolâtres ont un langage particulier ([3]). La ville est entre l'occident et le levant. Ils ne vivent point de commerce, mais du profit des blés qu'ils retirent de la terre. Ils ont maintes abbayes et maints monastères remplis d'idoles de diverses façons, auxquelles ils font grands sacrifices, et grands honneurs et grande révérence ([4]). Et sachez que tous les hommes qui ont un enfant font nourrir un mouton en l'honneur de l'idole, et au bout de l'an ou à la fête de leur divinité, ils mènent le mouton avec l'enfant devant l'idole et lui font grande révérence, eux et leur enfant ([5]); puis ils font cuire l'animal et le portent devant l'idole avec grand respect, et le laissent là tout le temps qu'ils disent leurs prières pour le salut de l'enfant; et ils prétendent que l'idole mange la substance de la chair. Puis, quand ils ont fini, ils prennent cette chair qui a été devant l'idole et la portent en leur maison ou en tout autre lieu, et mandent leurs parents et la mangent avec grande révérence et grande fête; et quand ils ont mangé les chairs ils recueillent les os et les mettent dans une boîte, bien soigneusement.



Ancienne statue du Bouddha. — D'après le colonel Symes (Ambassade à Ava).

Et sachez que lorsqu'un idolâtre vient à mourir, les autres font brûler son corps ([6]). Quand l'idolâtre est porté de sa maison au lieu où il doit être brûlé, les parents du mort font sur le chemin une maison de bois couverte de draps de soie et dorés. Et lorsque le mort est arrivé devant cette maison ainsi ornée, on s'arrête, et les hommes placent devant lui du vin

([1]) *Scha-cheu, Cha-tcheou* (ville du sable), place forte de la frontière occidentale de l'empire chinois.

« A l'est du lac de Lob, dit de Guignes, on trouve une ville que Marco-Polo appelle Sachion, la *Cha-tcheou* ou ville de sable des Chinois. »

([2]) Le nom de Tangut, selon Klaproth, appartient, dans l'origine, à cette partie de l'Asie centrale qui, entre les 93e et 103e degrés de longitude est, et 33e et 45e degrés de latitude nord, était bornée à l'est par le haut Oang-o; au sud, par les monts de Bain-Cara, qui la séparaient du Thibet proprement dit; à l'ouest, par le désert, et au nord par les monts Tian-scian ou célestes, qu'elle dépassait cependant sur plusieurs points. Le nom de Tangut dérive de la grande tribu thibétaine appelée, dans les annales chinoises, *Tang-iang*, qui se glorifiait de descendre d'une race de grands singes, mais était originaire du territoire correspondant aujourd'hui au département de Ling-tao, dans la province de Can-su, et, de là, fut repoussée par les Chinois dans les monts qui entourent le Khou-khou-noor (lac azuré) et dans le Thibet oriental. Les Tang fondèrent, en 1034, un État indépendant dont la capitale était Ia-ceu, la moderne Ning-ia-fu, l'*Egrigaia* de Marco-Polo. (P. 1, cap. XLIV.)

Gengis-Khan ayant conquis Ning-ia-fu en 1227, ce royaume s'éteignit. (*Journ. Asiat.*, XI, 447.)

([3]) Avant l'invasion mongole, le bouddhisme s'était répandu dans le Tangut; et la langue parlée par les idolâtres (bouddhistes), que notre auteur désigne comme particulière, c'est-à-dire différente de l'idiome mongol, paraît être certainement le thibétain. (Ritter, II, 205-310.)

([4]) Voy. la relation de Fa-hian (*Voyageurs anciens*), et, plus loin, la vue d'un monastère bouddhique.

([5]) Ainsi faisaient les Grecs et les Romains devant la statue d'Esculape; ainsi les catholiques, sauf la nature de l'offrande.

([6]) Cet honneur du bûcher est réservé aux personnages riches; on expose les morts vulgaires dans des endroits déserts ou sur les sommets des montagnes.

et des provisions, et ce font-ils parce qu'ils disent qu'il aura dans l'autre monde les mêmes honneurs dont il aura joui dans celui-ci; et quand il est venu au lieu où il doit être brûlé, ses parents taillent des hommes de carte de papier, des chevaux, des chameaux et de la monnaie grande comme des besants, et ils font brûler tout cela avec le corps, et ils croient que dans l'autre monde le mort aura autant d'esclaves, et de bêtes et de moutons qu'ils font brûler de papier. Et encore vous dis que lorsque le corps est porté à brûler, tous les instruments du pays sonnent autour de lui. Sachez encore que, quand un idolâtre est mort, les parents mandent un astrologue et lui disent le pays du mort, le mois, le jour et l'heure de sa naissance; l'astrologue fait alors ses conjurations diaboliques, et lorsqu'il a terminé, il indique le jour où le corps doit être brûlé. Et souvent il fait attendre une semaine, voire même un mois ou six mois, et il faut que les parents du mort le gardent chez eux tout ce temps, car ils n'oseraient jamais le brûler avant que leurs devins ne leur disent qu'il est temps. En attendant qu'ils fassent brûler le corps, et pendant qu'il demeure en la maison, ils le mettent dans un coffre de bois épais d'une paume, bien uni dans ses parties, et richement peint, et ils le couvrent de drap, et de camphre et d'autres odeurs, pour que le corps n'infecte point la maison. Et tout le temps que le mort reste au logis, ses parents, qui demeurent dans la maison, lui font une place à table et lui servent à manger et à boire comme s'il était vivant; puis ils mettent ces provisions devant le coffre où est le corps, et le laissent jusqu'à ce qu'ils pensent qu'il a mangé; car ils disent que son âme mange ces provisions. Ils le conservent ainsi jusqu'au jour où ils le font brûler. Et ils font encore autre chose. Souvent ces devins disent aux parents des morts qu'il n'est pas bon qu'ils sortent par la porte de leur maison le corps mort, et trouvent pour cela quelque raison, et les parents le font sortir par une autre porte, et souvent même font rompre le mur et le tirent par là. De cette manière sont brûlés tous les idolâtres du monde (1).

Maintenant nous laisserons cette matière et vous parlerons d'une autre cité vers le nord-ouest, à la sortie du désert.

De la province de Camul.

Camul est une province qui jadis fut un royaume. Il y a villes et villages assez, et la cité principale est Camul (2). La province est au milieu de deux déserts, car d'un côté est le grand désert, et de l'autre côté un petit désert de trois journées. Les habitants sont tous idolâtres et ont un langage particulier. Ils vivent du fruit de la terre, car ils ont abondamment tout ce qui est nécessaire pour boire et manger, et ils en vendent aux voyageurs qui passent par là. Ils sont très-gais, car ils ne font autre chose que jouer des instruments, chanter, danser et donner du plaisir à leur corps. Si un étranger entre chez eux pour y loger, ils en sont enchantés; ils commandent à leur femme de faire tout ce qu'ordonne l'étranger, et ils s'en vont de leur maison vaquer à leurs affaires, et restent absents deux ou trois jours.....

Or laissons Camul, et nous parlerons des autres provinces qui sont entre le nord et le nord-ouest, et sachez que cette province est au grand khan.

De la province de Ginchintalas.

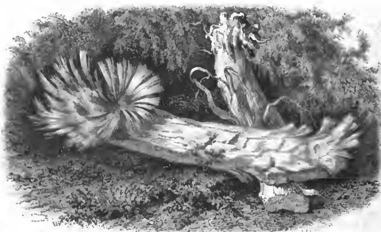
Ginchintalas est une province qui est aussi près du désert, entre le nord et le nord-ouest (3). Elle est grande de seize journées et appartient au grand khan. Il y a villes et villages assez. Elle est habitée

(1) Les curieux détails donnés par Marco-Polo sur les cérémonies funèbres du Thibet sont confirmés par les voyageurs modernes. (Voyez du Halde, II, 21, 127. — Huc, *Voyage dans la Tartarie et le Thibet.*)

(2) Camul, nommée par les indigènes *Camil*, et par les Chinois *Hami* ou *Amil*, avec une légère aspiration, est placée, sur la carte de la Chine de Berghaus, par 43° 10′ latitude nord et 91° 30′ longitude est. Elle forme une oasis au milieu d'un aride désert de sable. Détruite en 1713 par les Dsungari, elle fut reconstruite en 1715, dans le style chinois moderne, par ordre de l'empereur Canghi. (Ritter, II, 357-376.)

(3) Marsden fait observer que *tala* est un mot appellatif mongol qui signifie plaine, et peut être séparé du nom propre.

par trois races de gens : des idolâtres, des adorateurs de Mahomet, et des chrétiens nestoriens. A l'extrémité de cette province, vers le nord, est une montagne où sont moult bonnes veines d'acier et d'ondanique ([1]). Et en cette montagne se trouve aussi une veine avec laquelle se fait la salamandre. Et sachez que la salamandre n'est pas une bête, comme l'on prétend; mais voici ce que c'est : aucune bête ni aucun animal, vous le savez bien, ne peut naturellement vivre dans le feu, parce que chaque animal est composé des quatre éléments. Or, comme on ne savait pas ce que c'était que la salamandre, on disait et on dit encore que c'était une bête; mais ce n'est pas vrai, comme je vais vous le montrer. J'avais pour compagnon un nommé Zurficar, un Turc qui moult était sage, qui demeura trois ans, pour le grand khan, en cette province, à extraire cette salamandre, et l'ondanique, et l'acier, car c'est toujours pour trois ans que le grand khan mande ses travailleurs pour en extraire la salamandre, et mon



Amiante soyeuse et filandreuse.

compagnon me raconta comment on s'y prend, et moi-même je le vis. Car je vous dis que quand on a creusé des montagnes où se trouvent de ces veines, on rompt et on coupe la veine en fils, comme de la laine, et pour cela, quand on a enlevé la veine, on la fait sécher, puis on la pétrit dans un grand mortier de cuivre, on la lave, et il reste ces fils que je vous ai dits. On jette la terre qui ne vaut rien; puis ce fil, qui est semblable à de la laine, on le fait bien filer, et on en fait faire de la toile. Quand les toiles sont finies, elles ne sont pas blanches, mais on les met au feu; on les y laisse un peu de temps, et elles deviennent blanches comme neige ([2]). Et chaque fois que ces toiles de salamandre ont quelque tache ou souillure, on les met au feu pendant un instant, et elles deviennent d'un blanc de neige. Voilà la vérité sur la salamandre; et toutes les autres choses qu'on en raconte sont des mensonges et des fables. Et

De Guignes cite un pays appelé Chen-chen, situé au midi de Hami, et dans lequel il croit reconnaître le *Cincitalas* de Marco-Polo. Bürck et Murray pensent qu'il correspood au district chinois de Barcul, renfermé dans la province de Can-su, à trois cents *li* au nord-ouest de Camil, et qui s'appelle aussi Cin-si-fu. Neuman rejette cette hypothèse et opine pour le territoire de Scen-Scen, dont Turfan était la capitale. Enfin Wright se demande si ce ne serait pas plutôt Chialis, que B. Goez fait dépendre du royaume de Katschar, et place à peu de distance de Tourfan et de Kammul.

([1]) Voy. la note 3 de la p. 279. M. Thomas Wright, après avoir examiné si cette substance (qui d'après Lazari serait une qualité particulière de fer ou d'acier) ne serait point de l'antimoine, s'arrête à l'hypothèse qu'il s'agit du zinc. (*The Travels of Marco-Polo*, etc., note 2 de la p. 70; Henri-G. Bohn, 1854.)

([2]) Ces observations sont conformes à ce qu'enseigne la science moderne. (Voy. Brongniart, *Traité élémentaire de minéralogie*, t. Ier, p. 482.)

encore je vous dis qu'à Rome il y en a une toile que le grand khan a envoyée en présent au papo, et dans laquelle on a mis lo saint suaire de notre Seigneur Jésus-Christ.

Or laissons cette province, et passons aux autres contrées entre l'occident et le levant.

De la province de Suctang.

Quand on part de celte province que je vous ai dite, on marche dix journées entre l'occident et lo levant; et dans tout ce chemin on trouve à peine quelques habitations, et il n'y a chose digne de mémoire. Au bout de ces dix journées est une province nommée Suctuir (¹), en laquelle sont cités et villages assez, et la principale cité est appelée Suctin. Il y a des chrétiens et des idolâtres; ils appartiennent au grand khan, et la grande province générale où est cette province et les deux autres dont je vous ai parlé est appelée Tangut, et sur toutes ses montagnes pousse la rhubarbe (²) en grande abondance, et les marchands vont l'y acheter et la portent par tout le monde. Les habitants vivent du fruit qu'ils tirent de la terre, mais ne s'occupent guère de commerce.

Or nous partirons de cette ville, et vons parlerons d'une cité nommée Canpicion.

De la cité de Canpicion.

Canpicion (³) est une cité située dans le pays de Tangut, moult grande et noble, capitale et tête de toute la province de Tangut. Les habitants sont idolâtres, mais on y trouve aussi des adorateurs de Mahomet, et des chrétiens qui ont en cette ville trois églises grandes et belles (⁴). Les idolâtres ont maints monastères et abbayes de leur croyance. Ils ont grandissime quantité d'idoles, et ils en ont grandes de dix pas (⁵) : telle est de bois, telle de terre ou de pierre, et toutes sont couvertes d'or et travaillées moult bien. Autour de cette grande idolo géante sont plusieurs autres petites, qui semblent lui faire hommage et révérence. Et comme je ne vous ai pas encore parlé des usages des idolâtres, je veux vous les raconter ici. Or sachez que les chefs de ces idolâtres vivent plus honnêtement que ceux qui leur sont soumis. Ils se gardent de toute luxure et la regardent comme un grand péché. Ils ont des lunaires, commo nous nous avons des mois, et il y a tel lunaire pendant lequel tous les idolâtres du monde ne tuent ni bêtes ni oiseaux. Pendant cinq jours ils ne mangent aucune viande tuée dans ces cinq jours, et durant ce temps ils vivent plus honnêtement qu'ils ne le font habituellement. Ils prennent jusqu'à trente femmes, plus ou moins, selon qu'ils sont riches et qu'ils peuvent en avoir, et les hommes donnent à leurs femmes, pour leur douaire, des bestiaux, des esclaves et de l'argent, selon leur pouvoir; mais la première d'entre leurs femmes est toujours la meilleure. Et s'ils ont aucune de leurs femmes qui ne soit bonne ou qui ne leur plaise, ils la peuvent chasser et en faire à leur volonté. Ils prennent pour femmes leurs cousines et la femme de leur père. Ils ne regardent pas comme péchés beaucoup de choses

(¹) La moderne So-ccu, à l'extrémité occidentale de la province du Shen-si.

(²) Rubruquis avait rapporté en Occident les premières notions sur l'usage de la rhubarbe au Catay. Le pays abrupte de Si-ning et celui dont les cimes neigenses entourent le Khou-khou-noor sont la vraie patrie de cette précieuse plante. On la trouve jusqu'à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. De cette substance, un des articles les plus importants du commerce de l'Asie centrale, les Chinois font à Kiakhta un commerce très-actif avec les Russes, qui l'importent en Europe. Les anciens s'approvisionnaient de cette racine sur les rives du Rha (Volga), où les caravanes l'apportaient; et c'est du nom du fleuve où se faisait ce commerce que l'on veut faire dériver celui de la plante : *Rha barburum*. (Bürck, *Allgemeine Geschichte der Reisen und Entdeck*, I, 125.)

(³) Caocipion, Cancipu correspond à la célèbre ville que les ambassadeurs mahométans du schah Roch, en 1419, appelèrent *Cangiu*, la *Kan-cheu* de Goes, qui était nommée par les Chinois *Kan-cheu-feu*, et qui se trouve au pied de la grande muraille, dans la province de Shen-si.

(⁴) Probablement en bois; elles ont disparu depuis longtemps.

(⁵) Voy., sur les statues colossales du Bouddha, la relation de FA-HIAN *(passim)* dans le volume des *Voyageurs anciens*.

qui sont gros péchés chez nous. Nous les laisserons là et vous parlerons des autres cités vers le nord. Or je vous dis que messire Nicolas, et messire Matthieu, et messire Marc, demeurérent un an en



La Rhubarbe (¹).

cette cité sans qu'il leur arrivât rien digne de mémoire. Nous quitterons donc cette ville et irons soixante journées vers le nord.

De la cité d'Ézina.

Quand on part de cette cité de Canpicion on chevauche douze journées, et l'on arrive à une cité nommée Ézina, qui est au commencement du désert de sable, vers le nord, et fait partie de la province

(¹) Voy. p. 301.

de Tangut [1]. Les gens sont idolâtres; ils ont assez de chameaux et de bestiaux. Il y naît bon nombre de faucons laniers et sacrés qui sont très-bons. Les habitants vivent des fruits de la terre et des bestiaux,



Hémione.

et ne sont pas hommes de commerce. En cette cité on prend des provisions pour quarante journées, car sachez qu'en partant de cette ville d'Ézina on chevauche pendant quarante jours à travers un désert, vers le nord, où il n'y a ni habitations ni herbages, et où ne demeure personne, excepté l'été, dans les vallées; dans les montagnes, on trouve des bêtes sauvages et bon nombre d'ânes sauvages [2]. On y voit aussi des forêts de pins. Et après avoir chevauché quarante journées dans ce désert, on arrive à une province, vers le nord, dont je vais vous parler.

De la cité de Caracoron.

Caracoron est une cité qui a trois milles de tour [3]. Ce fut la première ville dont les Tartares s'emparèrent à leur sortie de leur pays. Je vais vous conter l'histoire de ces Tartares, et comment se forma

(1) Ville célèbre dans l'histoire des conquêtes de Gengis-Khan. Elle est maintenant en ruines; elle se trouve, d'après la géographie chinoise officielle, hors de la grande muraille, sur un fleuve du même nom, *Etsina-Pira*, *Edzinai-Gol* des cartes modernes), qui, par une pente légère, coule vers le nord et va se perdre dans un lac des steppes. (Ritter, II, 308-310.)

(2) « Et d'autres animaux également sauvages, » dit le texte de Ramusio. — L'âne sauvage ou onagre (*Equus asinus* de Linné), la mule sauvage (*Equus hemionus*).

(3) Caracorum, *Karakhorum* ou *Kara-kûm* (sable noir) des cartes modernes, dans la vallée du haut Orchon, et appelée *Khorin, Korin* par les Tartares, *Holin* par les Chinois, était l'antique résidence des princes mongols. Fondée en 755 par Pi-Tchia, khan des Oei-u, Cara-Corum devint, après la décadence de ces derniers, la capitale de la tribu des Karaïtes ou

leur puissance, et comment ils se répandirent par le monde. Il faut savoir que les Tartares demeuraient vers le nord, auprès de la Géorgie [1], et en cette contrée sont grandes plaines où il n'y avait nulle habitation, nulle cité ni village, mais où l'on rencontrait bons pâturages, et grands fleuves et sources abondantes. Ils n'avaient pas de seigneur particulier, mais ils faisaient une rente au grand sire, qui, en leur langage, est appelé Unecon, ce qui veut dire en français prêtre Jean [2]; et c'est ce fameux prêtre Jean dont tout le monde vante la puissance. Les Tartares lui payaient une rente d'une bête sur dix. Or il advint que ces Tartares multiplièrent beaucoup, et quand le prêtre Jean les vit si nombreux, il comprit qu'ils pourraient lui nuire, et voulut les répartir en plusieurs contrées. Il envoya donc de ses barons pour le faire; mais quand les Tartares surent le dessein du prêtre Jean, ils en furent tout chagrins et partirent tous ensemble pour des déserts vers le nord, où le prêtre Jean ne pouvait leur nuire; et ainsi ils étaient rebelles à celui-ci et ne lui faisaient plus de rente. Ils restèrent ainsi quelque temps.

Comment Cinchin fut le premier khan des Tartares.

Or il advint que, vers l'an 1187, les Tartares prirent pour roi un des leurs qui avait nom en leur langage Cinghis-Khan. C'était un homme de grande valeur, et de grand sens et de grande prouesse; et quand il fut élu roi, tous les Tartares du monde, répandus dans ces pays étrangers, vinrent à lui et le reconnurent pour seigneur. Et Cinghis-Khan savait parfaitement user de sa seigneurie. Et, que vous dirai-je? il vint si grande multitude de Tartares que c'était merveille. Et quand Cinghis-Khan vit qu'il avait tant de sujets, il leur fait prendre leurs arcs et leurs autres armes; et ils vont conquérant les autres pays, et ils s'emparèrent bien ainsi de huit provinces; mais ils n'enlevaient rien aux habitants et les menaient seulement avec eux à d'autres conquêtes. Et de cette manière, ils conquirent cette multitude de pays dont je vous ai parlé; et tous, en voyant la bonté et la justice de ce seigneur, allaient volontiers à lui. Quand Cinghis-Khan eut rassemblé une telle multitude de gens, il dit qu'il veut conquérir une grande partie du monde. Il envoie donc ses messagers au prêtre Jean, vers l'an 1200, et lui mande qu'il veut sa fille pour femme. Et quand le prêtre Jean entendit ce que lui mandait Cinghis-Khan demandant sa fille en mariage, il en fut moult courroucé, et dit: « Comment Cinghis-Khan a-t-il l'audace de demander ma fille pour femme? Ne sait-il donc qu'il est mon homme et mon esclave? Or retournez vers lui, et

Chéraïtes. Ayant été conquise sur eux par Gengis-Khan, elle fut, en 1235, entourée de murailles par Oktai, qui en fit sa résidence. C'est là que se tinrent les assemblées générales dans lesquelles Cuyuc et Mangou furent élevés au trône; c'est de là que Cubilai partit pour conquérir la Chine; c'est là qu'Houlagou commença vers l'occident sa marche victorieuse, qu'il termina par la destruction du califat de Bagdad. En 1246 Plan de Carpin vint à la cour de Cuyuc-Khan (voy. sa relation, p. 237), et séjourna à Caracorum. André de Lonjumel la visita en 1249; Guillaume de Rubruquis, en 1254. (Voy. Burck, nº 163.)

(1) L'obscurité qui enveloppe l'histoire de l'émigration de ces peuples, compris sous le nom trop général de Tartares, laisse subsister une grande incertitude sur leur origine et leurs premiers établissements. Restreignant cependant l'étendue du mot *Tartares* à la désignation de ces tribus nomades que Gengis-Khan rassembla sous ses étendards et conduisit à la conquête du monde, on peut regarder comme exacte l'indication de notre auteur sur les Tartares, qu'il dit originaires de la province appelée par lui *Cincia*, correspondant au territoire *Giurgée (Djurdjeh)* de Reschid-Eddin, c'est-à-dire la moderne Mandschourie, d'où ils s'étendirent toujours de plus en plus au couchant et au midi. (Lazari.)

(2) Les chefs des tribus des Chéraïtes ou Karaïtes portaient chacun le nom de *ouong* ou *vang (regulus)*, et en y joignant le terme mongol de *khan*, on les appelait généralement *vang-khan (uang-can* de Rubruquis, *un-can* ou *unecon* de Marco-Polo, *Prêtre Jean* des auteurs occidentaux). Quand, sous Jesugai, père de Gengis-Khan, la puissance des Mungols commença à devenir redoutable, le vang-khan Toghrul fit alliance avec eux. Plus tard, se croyant assez fort, il leur déclara la guerre, et il leur livra une grande bataille dans les vastes landes qui entourent le Kouloun-noor (le *Tenduc* de Marco-Polo?), et où son armée fut entièrement mise en pièces par Gengis-Khan. Dans un effort désespéré, Toghrul, rassemblant le peu d'hommes qui lui étaient restés fidèles, en vint une seconde fois aux mains avec son rival, qui le défit et s'assujettit ainsi complétement les Chéraïtes. (Ritter, II, 256.)

Marco-Polo ne rapporte que ce qu'il a entendu dire sur ce souverain, revêtu d'un caractère sacerdotal imaginaire, et qui était en Europe l'occasion de tant de récits fabuleux. La discussion la plus éclairée que l'on puisse consulter au sujet de ce prétendu prêtre Jean se trouve dans le savant mémoire écrit par M. d'Avezac, sous le titre d'Introduction, en tête de la *Relation des Mongols et des Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin.*

dites-lui que j'aimerais mieux brûler ma fille que la lui donner pour femme, et ajoutez de ma part que je devrais le mettre à mort comme traître et déloyal à son seigneur. » Puis il commanda aux messagers



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente des Tartares en voyage (¹).

de partir aussitôt de devant lui et de ne jamais y revenir. Les messagers partirent incontinent et revinrent vers leur seigneur, à qui ils racontent, sans en rien omettre, tout ce que leur a dit le prêtre Jean.

Comment Cinchin-Khan prépare ses gens pour aller contre le prêtre Jean.

Et quand Cinghis-Kan entendit la manière dont le prêtre Jean l'avait traité, il eut le cœur si gonflé de rage que peu s'en fallut qu'il ne crevât dans sa poitrine ; car c'était un homme qui savait sa valeur. Il parle enfin, et s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entouraient peuvent l'entendre, qu'il veut cesser d'être seigneur si le prêtre Jean ne vend plus cher l'affront qu'il vient de lui faire que jamais affront ne fut vendu par personne, et il ajoute que bientôt il lui montrera s'il est son esclave. Il appelle à lui tous ses gens, et fait les plus grands préparatifs qu'on ait jamais vus. Il fait savoir au prêtre Jean qu'il ait à se défendre comme il pourra, qu'il marche contre lui avec toutes ses forces. Et quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Khan venait contre lui avec une telle multitude, il en plaisanta et les traita comme rien, parce qu'il disait qu'ils n'étaient pas hommes d'armes. Cependant il se promit de faire tous ses efforts pour ne pas se laisser prendre de malemort. Il appelle donc à lui et prépare tous ses sujets, même les plus éloignés. Il fait si bien que jamais on n'avait vu de pareille armée ni entendu parler de plus grande. Et ainsi ils se préparaient les uns contre les autres. Et pourquoi vous en dire plus long? Sachez que Cinghis-Khan, avec tous ses gens, s'en vint en une grandissime et belle plaine, nommée Tanduc, qui appartenait au prêtre Jean, et là posa son camp ; et je vous dis qu'ils étaient si nombreux que nul n'aurait pu les compter. Et là, il eut nouvelle que le prêtre Jean venait à lui, et il en fut

(¹) Voy. des types de Tartares, p. 242, 249, etc., dans la relation de JEAN DU PLAN DE CARPIN.

réjoui, parce que c'était une belle plaine et large pour livrer bataille. Il l'attendit donc et désirait fort sa venue pour engager le combat. Mais laissons Cinghis-Khan et ses hommes, et retournons au prêtre Jean et à son armée

Comment le prêtre Jean, avec ses gens, alla à l'encontre de Chinchin-Khan.

Or quand le prêtre Jean sut que Cinghis-Kan, avec tous les siens, venait sur lui, il alla avec toute son armée à sa rencontre, et avança jusqu'à ce qu'il fût venu en cette plaine de Tangut; et là il mit son camp près de celui de Cinghis-Khan, à vingt-cinq milles, et chacun se reposa pour être frais et dispos le jour de la mêlée. De cette manière donc, ces deux grandissimes armées étaient dans la plaine de Tangut. Un jour, Cinghis-Khan fit venir devant lui des astrologues chrétiens et sarrasins, et leur commanda de lui dire qui devait être vainqueur, de lui ou du prêtre Jean. Les Sarrasins ne surent lui dire la vérité, mais les chrétiens la lui montrèrent évidemment. Ils prirent un roseau et le cassèrent par le milieu, puis placèrent une moitié d'un côté, une autre d'un autre, sans que personne y touchât; au bout d'une des deux moitiés, il mirent le nom de Cinghis-Khan, au bout de l'autre celui du prêtre Jean, et dirent à Cinghis-Khan : « Sire, regardez ce roseau; vous voyez que ceci est votre nom, et cela le nom du prêtre Jean. Or, quand nous aurons fait notre enchantement, celui dont le roseau viendra sur l'autre sera vainqueur dans la bataille. » Cinghis-Khan répondit qu'il était curieux de voir cela, et commanda aux astrologues d'opérer le plus vite possible. Les chrétiens prirent donc le Psautier et firent leur enchantement; et alors, sans que personne y touchât, le roseau qui portait le nom de Cinghis-Khan alla rejoindre l'autre et monta sur celui du prêtre Jean; et tous ceux qui étaient présents furent témoins de ce prodige (1). Quand Cinghis-Kan vit cela, il eut une grande joie, et comme les chrétiens lui avaient dit la vérité, il les eut toujours depuis en grand honneur, les tenant pour hommes de grande vérité.

De la grande bataille qui fut entre le prêtre Jean et Cinchin-Khan.

Au bout de deux jours, les deux armées prirent les armes et combattirent ensemble opiniâtrément, et ce fut la plus grande bataille qu'on eût jamais vue. Il y eut grands maux de part et d'autre; mais enfin Cinghis-Khan fut vainqueur. En cette bataille, le prêtre Jean fut occis, et de ce jour Cinghis-Khan alla conquérant sa terre. Depuis cette époque, Cinghis-Khan régna encore six ans, toujours soumettant maints châteaux et maintes provinces; mais au bout de six ans il alla assiéger un château qui avait nom Cangui, et là il fut frappé d'une flèche au genou et mourut de cette blessure (2); ce qui fut grand dommage, car il était prud'homme et sage (3). Or je vous ai raconté comment les Tartares eurent pour premier seigneur Cinghis-Khan; je vous ai dit aussi comment ils vainquirent d'abord le prêtre Jean; je vous veux parler maintenant de leurs coutumes et de leurs usages

(1) « Cette opération des cannes, dit Petis de la Croix, a été en usage chez les Tartares, et l'est encore à présent chez les Africains, chez les Turcs et autres nations mahométanes. » (P. 65.)

(2) Temugin, qui prit plus tard le nom de *Tchinghis-Khan*, était né en 1155; il fut élu empereur des tribus tartares en 1206. Suivant les auteurs orientaux, Gengis-Khan mourut, non d'une blessure, mais de maladie, en 1227, peu après la prise de Liu-tao, dans la province de Shen-si.

(3) La cruauté et la rage de la destruction caractérisent Gengis-Khan; mais il avait aussi une grandeur de vues et une force de volonté supérieure à tout obstacle qui devaient faire impression sur un peuple barbare et guerrier. Il était difficile qu'à cette cour des Mongols, où il séjourna longtemps, Marco-Polo ne laissât pas influencer son jugement en faveur de ce conquérant. (Lazari.)

Des khans qui régnèrent après la mort de Cinchin-Khan.

Sachez qu'après Cinghis-Khan furent seigneurs Cui-Khan, puis Bacni-Khan, Alton-Khan, Mongu-Khan, et enfin Cublai-Khan, le plus grand et le plus puissant de tous ([1]); car les cinq autres ensemble n'eurent pas tant de pouvoir que ce Cublai; et encore, je vous dis que tous les empereurs du monde et tous les rois chrétiens et sarrasins n'ont pas tant de puissance que ce Cublai grand khan, et je vous le prouverai clairement dans ce livre ([2]). Et sachez que tous les grands seigneurs qui descendent de la lignée de Cinghis-Khan sont portés à ensevelir en une grande montagne qui a nom Altaï ([3]); et, quel que soit l'endroit où meurent les grands seigneurs des Tartares, fût-ce à cent journées de distance de cette montagne, on les apporte là pour les ensevelir. Et écoutez une autre coutume : quand on porte les corps de ces grands khans vers cette montagne, à une distance de quarante journées plus ou moins, tous les gens qu'on rencontre par le chemin où passe le corps sont occis par ceux qui conduisent le mort, et on leur dit : Allez servir notre seigneur en l'autre monde. Car ils croient véritablement que tous ceux qu'ils tuent iront servir leur seigneur dans l'autre monde; et ils font de même pour les chevaux, car, quand le seigneur meurt, ils tuent ses meilleurs chevaux, afin qu'il les ait dans l'autre monde. Et sachez que lorsque Mongu-Khan mourut, on tua plus de vingt mille hommes sur le passage du corps ([4]). Je vous conterai maintes autres choses des Tartares. Ils demeurent l'hiver dans les plaines et les lieux



Tentes tartares. — D'après Pallas.

chauds, où ils ont herbages et bons pâturages pour leurs bêtes, et l'été ils cherchent des lieux frais sur les montagnes et dans les vallées, où ils trouvent des sources, des bois et des pâturages pour leurs bêtes. Ils ont des maisons de bois qu'ils couvrent de cordes; elles sont rondes et ils les portent avec eux partout où ils vont; car les cordes sont si adroitement liées entre elles qu'on peut transporter facilement ces maisons; toutes les fois qu'ils les tendent et les dressent, ils placent toujours la porte

([1]) Les noms des successeurs de Gengis-Khan ont été altérés dans les manuscrits. Gengis laissa quatre fils : Djousi ou Touchy, père de Batou; Tchagathay ou Zagataï; Octaï, et Touli. Touchy, l'aîné, étant mort, son fils Batou eut en partage le Captchac et les régions du Don et du Volga; ce fut lui vraisemblablement qui envahit la Russie, la Pologne, et répandit la terreur en Europe. Tchagatay eut la Transoxiane, le pays des Ouzbeks et le Turkestan. Octaï, père de Gayouk ou Cuyuc, troisième fils de Gengis, et que ce dernier avait désigné pour son successeur, prit le titre de *kaan* ou *kakan* (seigneur des seigneurs). Le quatrième fils de Gengis, Touli, qui mourut en 1231, laissa quatre fils : Mangou, Cubilai, Houlagou et Artigbouga. Mangou, en 1251, fut appelé à succéder à son cousin Cuyuc. Ce fut lui qui conquit le Khorassan, la Perse, la Chaldée, la Syrie, le califat de Bagdad, et extermina les Hashishins. Le cinquième souverain, Cubilai, élu en 1259, après la mort de Mangou, agrandit son empire par la conquête de la Chine, et mourut en 1280.

([2]) « Il se vit, dit le P. Gaubil, maître paisible de la Chine, du Pégu, du Thibet, de l'une et l'autre Tartarie, du Turkestan et du pays d'Igour; Siam, la Cochinchine, le Tonquin et la Corée lui payaient le tribut. Les princes de sa maison, qui régnaient en Moscovie, en Assyrie, en Perse, dans le Khorassan et dans la Transoxiane, ne faisaient rien sans son consentement. » (*Observ. chron.*, p. 203.)

([3]) Le mot mongol *altai* signifie or; les termes turcs et chinois qui désignent cette montagne ont la même signification. Ce mot vient-il de la richesse des mines métalliques de ces monts, des sables aurifères de leurs fleuves, du luxe de la ville voisine, Caracorum, ou du faste des mausolées impériaux érigés en ces lieux? (Ritter, II, 316, 472, 525.)

([4]) Voy., dans la relation de PLAN DE CARPIN, p. 247, note 1, les détails sur les funérailles royales.

au midi. Ils ont des charrettes couvertes de feutre noir, si bien que, s'il pleut, l'eau n'entre pas en la charrette ; il les font traîner par des bœufs et des chameaux, et c'est là dedans qu'ils transportent leurs femmes et leurs enfants. Ce sont les dames qui achètent, vendent et font tout ce qui est nécessaire à leur mari et à leur famille ; car les hommes ne s'occupent de rien, si ce n'est de faire des armes et de chasser aux chiens ou aux faucons. Ils vivent de viande, de lait et de gibier ; ils mangent aussi des rats de pharaon [1] qui viennent en grande abondance dans les plaines et partout ; ils mangent de la chair de cheval et de chien, et boivent du lait de jument. Les femmes sont loyales et bonnes envers leur mari, et font moult bien la besogne de la maison. Les mariages se font ainsi : chacun peut prendre autant de femmes qu'il lui plaît, voire jusqu'à cent s'il en a le moyen ; les hommes donnent le douaire à la mère de leurs femmes, et la femme ne donne rien à son mari. Et sachez qu'ils aiment mieux et soignent mieux leur première femme que les autres hommes, parce qu'ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils le veulent. Ils épousent leur cousine, et si le père meurt, son fils aîné prend pour femme celle de son père, pourvu qu'elle ne soit pas sa mère ; si son frère meurt, il peut également prendre sa femme. Quand ils se marient, ils font de grandes noces.

Du dieu des Tartares et de leur loi.

Voici quelle est leur loi : ils ont un dieu qu'ils appellent Naeygai [2], et c'est le dieu de la terre, qui garde leurs enfants, et leurs bêtes, et leurs blés. Ils ont pour lui grande révérence et lui font grand honneur ; car ils en ont chacun un dans leur maison, fait de feutre ou de drap. Ils font aussi la femme de ce dieu et ses fils ; ils mettent la femme à sa gauche et les fils devant, et ils les honorent assez. Et quand ils vont manger, ils prennent de la chair grasse et en frottent la bouche de ce dieu, et de sa femme et de ses fils ; puis ils répandent à la porte de leur maison un peu de sauce, et après cette cérémonie, ils disent que leur dieu et sa famille ont mangé ; puis eux, à leur tour, mangent et boivent, car sachez qu'ils boivent du lait de jument ; mais ce lait est tel qu'il ressemble à du vin blanc et est bon à boire, et ils l'appellent *chemius* [3]. Voici quels sont leurs vêtements : les riches portent des draps dorés et de soie et de moult riches fourrures de zibeline, d'hermine, de vair et de renard, et tous leurs harnais sont moult beaux et de grande valeur. Leurs armes sont l'arc, l'épée et la massue ; mais ils se servent plus de l'arc que de toute autre chose, car ils sont très-bons archers. Sur leur dos, ils portent des armures de cuir de buffle ou d'autres cuirs qui sont moult forts. Ils sont bons à la guerre et combattent vaillamment ; ils peuvent travailler plus que nuls autres hommes, car, maintes fois, quand il en est besoin, ils restent un mois sans manger autre chose que du lait de jument et du gibier qu'ils prennent, et leur cheval pait les herbes qu'il trouve, car il n'est pas besoin de porter orge ni paille. Ils obéissent très-bien à leur seigneur, et, quand il le faut, ils restent toute la nuit à cheval avec leurs armes, et le cheval va paissant les herbes Il n'y a pas de gens au monde qui supportent comme eux les travaux et les fatigues, et qui aient moins besoin de dépense : aussi nul peuple n'est plus propre à conquérir la terre et à y régner [4]. Ils sont organisés de la manière suivante : quand un seigneur des Tartares va à l'armée, il mène avec lui cent mille hommes à cheval qu'il a ainsi ordonnés : sur dix hommes un chef, sur cent un autre, sur mille un autre, et sur dix mille un autre ; de sorte que lui ne s'adresse qu'à dix hommes, le chef de dix mille à dix, celui de mille à dix, et celui de cent aussi à dix. Quand le seigneur des cent mille hommes veut détacher quelques hommes pour aller quelque part, il commande aux chefs des dix mille de lui fournir mille hommes, les chefs des dix mille commandent à ceux de mille, ceux de mille à ceux de cent, et ceux de cent à ceux de dix ; de sorte

(1) Sur les bords du Selinga vit une espèce de marmotte de couleur brune, décrite par Bell (*Travels*, I, 311). — Du Halde décrit une espèce de rat de terre, de la grosseur de l'hermine, qu'il nomme *tael-pi*, et qui est commun dans le pays des Kalkas (IV, 30). L'ichneumon, ou le *Kiri Malabarico*, est, suivant Charleton et Bellonio, le *rat de Pharaon*.

(2) Voy. la relation de Plan de Carpin, p. 214 et suivantes.

(3) Rubruquis en parle d'une manière détaillée dans sa relation, et l'appelle *cosmos*.

(4) Sur les mœurs, les coutumes des Mongols, voy. la relation de Plan de Carpin.

que chacun obéit aussitôt et fournit ce qu'on demande, car ils sont soumis plus que personne. Et sachez que les corps de cent mille hommes s'appellent *tut*, de dix mille *toman* (¹), puis millier, centener et desme. Quand les armées sont en marche, que ce soit par plaines ou par montagnes, on envoie deux journées en avant deux cents hommes pour explorer, et aussi par derrière et de chaque côté, afin que l'armée ne puisse être attaquée à l'improviste. Quand les armées ont un long chemin à faire, elles ne portent rien de leurs harnais, mais seulement des vases de cuir où ils mettent le lait qu'ils boivent, et un petit pot de terre où ils font cuire leur viande, et une petite tente sous laquelle ils demeurent pour la pluie. Et même, quand il est besoin, ils chevauchent bien dix journées sans provisions et sans faire de feu; mais ils vivent du sang de leur cheval, car ils savent lui ouvrir la veine et ils boivent de son sang. Ils font aussi sécher leur lait, qui devient aussi consistant que de la pâte; ils en portent avec eux, en mettent dans l'eau et le remuent jusqu'à ce que le lait se délaye, puis ils le boivent. Quand ils viennent à la bataille avec leurs ennemis, ils demeurent vainqueurs, parce qu'ils ne prennent jamais la fuite tant qu'ils voient des archers du côté de leurs ennemis. Ils ont si bien dressé leurs chevaux qu'ils les font tourner instantanément comme on ferait un chien. Et quand on les chasse et qu'ils sont en fuite, ils combattent aussi bien et aussi fort que s'ils étaient en face de leurs ennemis; car quand ils fuient, ils se tournent en arrière avec leur arc et envoient force flèches, et tuent les chevaux de leurs ennemis et aussi les hommes; si bien que lorsque les ennemis les envoient déconfits et vaincus, eux-mêmes sont perdus, car leurs chevaux sont occis, et eux-mêmes assez souvent. Et quand les Tartares voient qu'ils ont tué des chevaux à leurs ennemis et aussi des hommes, ils se jettent sur eux avec tant de force et d'impétuosité qu'ils les défont à leur tour : c'est ainsi qu'ils ont déjà vaincu maintes gens en maintes batailles. Tout ce que je vous ai conté était la vie et la coutume des Tartares primitifs, car aujourd'hui ils sont moult abâtardis; ceux qui sont au Cathay ont pris les usages et les mœurs des idolâtres et ont abandonné leur loi; ceux qui vivent au levant vivent à la manière des Sarrasins.

Voici comment ils maintiennent la justice : quand un homme a pris une petite chose qui ne lui appartient pas, on lui donne sept coups de bâton, ou dix-sept, ou vingt-sept, ou trente-sept, ou quarante-sept, et ainsi jusqu'à trois cent sept, suivant la valeur de l'objet; et beaucoup meurent sous ces coups de bâton. Si c'est un cheval qu'il a pris, il est coupé par morceaux avec l'épée, à moins qu'il ne puisse payer et qu'il ne donne neuf fois la valeur de ce qu'il a enlevé. Chaque seigneur et chaque homme qui a des bêtes les fait marquer d'un signe, je veux parler des chevaux, des juments, des chameaux, des bœufs, des vaches et des autres grosses bêtes; et on les laisse aller paître dans les plaines et les montagnes sans que personne les garde, et si elles se mêlent les unes avec les autres, chacun rend la sienne à celui dont elle porte le signe. Quant aux brebis, aux moutons et aux boucs, il les font garder par des hommes. Leurs bestiaux sont tous très-grands, et gras et beaux outre mesure.

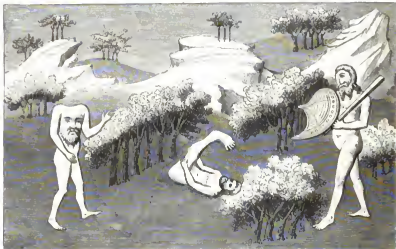
Et je veux encore vous dire un singulier usage que j'avais oublié de noter. Sachez donc que quand ils sont deux hommes dont l'un a un fils qui meurt à l'âge de quatre ans ou à peu près, et l'autre une fille qui meurt aussi, ils marient ces deux enfants ensemble, et ils donnent la fille morte pour femme au fils mort, et ils en font un contrat et le brûlent, et quand ils voient la fumée qui s'en va en l'air, ils disent qu'elle va vers leurs fils en l'autre monde, et que ces enfants se tiennent pour mari et femme. Ils font grande noce et jettent çà et là des vivres, disant qu'ils vont à leurs enfants en l'autre monde. Ils font encore peindre et représenter sur du papier des hommes à leur image, des chevaux, des draps, des besants, des harnais; puis ils font brûler tout cela, et ils sont persuadés que leurs enfants auront tout ce qu'ils ont ainsi représenté. Et après cette cérémonie, les deux hommes se tiennent pour parents tout aussi bien que si les enfants avaient été vivants.

Or je vous ai décrit toutes les coutumes des Tartares, mais je ne vous ai rien raconté des grandissimes faits du grand khan qui est le grand seigneur de tous les Tartares, ni de sa magnifique cour impériale. Je vous dirai tout cela dans ce livre en temps et lieu, car ce sont choses merveilleuses. Maintenant je vais retourner à la grande plaine où nous étions quand nous commençâmes à parler des Tartares.

(¹) Le *toman* des Mongols et des Persans désigne un corps d'armée de dix mille hommes. Dans le mot *tut*, signifiant cent mille hommes, Neumann croit reconnaître une corruption de *yak* (voy., p. 311, la représentation de cet animal). Les Indiens et les Chinois ont adopté les longues crinières de l'*yak* comme insignes militaires.

De la plaine de Bangu et des diverses coutumes de ses habitants.

Quand on part de Caracoron et d'Altaï, où l'on dépose les corps des Tartares, comme je vous ai conté, on va vers le nord par une contrée qui est appelée la plaine de Bangu (¹), et dure bien quarante journées. Les habitants sont nommés Mécri (²); ils sont sauvages; ils vivent de bêtes, surtout de cerfs



Traditions monstrueuses de l'antiquité, que le miniaturiste du *Livre des Merveilles* applique arbitrairement aux *Mecrits* (³).

dont ils se servent comme de chevaux (⁴). Ils ont les mêmes usages et les mêmes coutumes que les Tartares, et comme eux appartiennent au grand khan. Ils n'ont ni blé ni vin; l'été ils ont du gibier et chassent les bêtes et les oiseaux ; mais l'hiver tout le gibier s'en va à cause du grand froid. Quand on a marché quarante journées, on trouve la mer Océane et des montagnes élevées où les faucons pèlerins font leur nid. Car sachez qu'il n'y a hommes, ni femmes, ni bêtes, ni oiseaux, si ce n'est une espèce d'oiseaux appelés *barghenlac* dont se nourrissent les faucons. Ils sont grands comme des perdrix, ont les pattes faites comme les perroquets, la queue comme les hirondelles, et volent moult bien (⁵). Quand le grand khan veut de ces faucons pèlerins, il envoie jusque-là pour en avoir. Dans l'île qui est dans cette mer naissent les gerfauts (⁶); et je vous dis que ce lieu est tellement au nord que l'étoile du nord

(¹) La position septentrionale de cette plaine, relativement à Caracorum et à l'Altaï, la fait regarder par Lazari comme identique aux landes qui entourent le lac *Baikal*. Marsden croit qu'il s'agit de la Sibérie.

(²) Les Merkits ou *Mecrits* ne devaient pas être éloignés de la rivière d'*Irtisch*. « Tous (les Naïmans), dit de Guignes, prirent la fuite et se retirèrent vers la rivière d'Irtisch, où ils s'établirent, et y formèrent un puissant parti, qui était soutenu par Toctabegh, khan des Merkits. » (Voy. un passage de Raschid-Eldin dans le *Journal asiatique*, XI, 335, 417.)

(³) Sur ces grossières interprétations des miniaturistes, dont il ne faut pas rendre responsable le voyageur, voy. la relation d'HÉRODOTE, *passim* (*Voyageurs anciens*).

(⁴) Les cerfs sur lesquels, suivant notre auteur, montaient les indigènes rappellent les rennes qui, en Sibérie, servent à tirer les traîneaux.

(⁵) Marsden suppose que cet oiseau peut être une espèce de coucou.

(⁶) Marco-Polo, imbu des préjugés de son siècle, regardait la terre comme une vaste surface, entourée de toutes parts par l'océan, qui lui-même était peuplé d'îles où naissaient les gerfauts

reste en arrière vers le midi. Les gerfauts sont en si grande abondance dans cette île que le grand khan en a tant qu'il veut ; car ceux qui sont portés de la terre des chrétiens aux Tartares ne sont pas donnés au grand khan, mais à Argon et aux autres seigneurs du Levant. Or nous avons dit tout ce qui regarde les provinces du nord jusqu'à la mer Océane ; désormais nous vous parlerons d'autres provinces et retournerons jusqu'au grand khan. Nous reviendrons donc à une province que nous avons décrite en ce livre, et qui est nommée Cancipu (1).

Du grand royaume d'Erginul.

Quand on part du Cancipu, on marche cinq journées pendant lesquelles on rencontre maints esprits qu'on entend parler souvent la nuit. Et au bout de ces cinq journées, vers le levant, on arrive à un royaume appelé Erginul (2), qui appartient au grand khan et fait partie de la grande province de



L'Yak de Tartarie, ou bœuf grognant (3).

Tangut qui renferme plusieurs royaumes. Les habitants sont nestoriens et idolâtres, et adorateurs de Mahomet. Il y a bon nombre de cités dont la principale est Erginul. En partant de cette ville vers le midi, l'on peut aller aux contrées du Cathay, et en cette route du midi, vers le Cathay, on ren-

(1) Campion, Can-sheu-fu.

(2) « Le district de Tangut, que les Tartares appellent *Kokonar*, et les Chinois *Hohonor*. » (Marsden.) — La ville de *Liang-sheu*, suivant Bürck et Ritter. Peut-être *Nguei-tuen*.

(3) Voy. p. 312, et le *Magasin pittoresque*, t. XXII (1854).

contre une cité appelée Fingui (¹) et bon nombre d'autres villes et cités faisant partie du Tangut, et appartenant au grand khan. Les habitants sont idolâtres, adorateurs de Mahomet, et chrétiens. On y trouve des bœufs sauvages grands comme des éléphants et moult beaux à voir, car ils sont tout velus, excepté sur le dos, et ils sont noirs et blancs. Leur poil est de trois paumes. Ils sont si beaux, que c'est une merveille de les voir. Et de ces bœufs, il y en a même quelques-uns de domestiques, car on en prend de sauvages, et on les fait produire, de sorte qu'on en a une grande quantité. On les charge ou on laboure avec eux, et l'on dit qu'ils ont deux fois plus de force que les autres. En cette contrée vient le meilleur musc et le plus fin qui soit au monde. Voici la manière dont on le trouve : on le tire d'une petite bête (²)



Argus-Faisan.

de la grandeur d'une gazelle, qui a le poil du cerf, les pieds et la queue de la gazelle, n'a pas de cornes, ainsi que la gazelle, mais a quatre dents, deux en haut et deux en bas, bien longues de trois doigts, et très-délicates ; deux s'en vont en haut et deux autres en bas. C'est une belle bête ; et voici comment on en extrait le musc. Quand on l'a prise, on trouve près du nombril, sous le ventre, entre cuir et chair, une tumeur de sang ; on coupe cette tumeur, ainsi que le cuir qui l'entoure, et on en tire le sang, qui est le musc dont l'odeur est si forte. Il y en a une grande quantité dans ce pays (³). Les habitants vivent de commerce et d'arts, et ont du blé en abondance. La province est grande de vingt-cinq journées. Il y a des faisans grands deux fois comme ceux de notre pays ; ils sont grands comme des paons, ou un peu moins. Ils ont la queue longue au plus de dix paumes, ou de neuf, de huit, ou de sept au moins (⁴). Il y

(¹) *Si-ngan-fu*, capitale de la province de Chen-si, suivant quelques commentateurs ; *Si-ning*, suivant Marsden ; importante ville militaire et commerciale, au pied des monts Amié.

(²) Voy., sur le musc, la relation des DEUX MAHOMETANS, p. 139.

(³) Du Halde et Turner ont confirmé ces détails. L'*Oriental Miscellany* de Calcutta a donné (1798, vol. I, 129) un savant article du docteur Fleming sur le *Thibet musk*.

(⁴) Le *Phasianus argus* de Sumatra et du nord de la Chine.

en a aussi d'autres qui sont de la grandeur et de la forme de ceux de notre pays; il y a maintes sortes d'autres oiseaux avec de moult belles plumes et bien colorés. Les habitants sont idolâtres; ils sont gras et ont un petit nez, les cheveux noirs et pas de barbe, si ce n'est du poil au menton. Leurs femmes sont très-bien faites. Les lois et les usages leur permettent de prendre autant de femmes qu'ils veulent et qu'ils le peuvent. Quand il y a une belle femme, même de basse extraction, un baron ou un seigneur l'épouse pour sa beauté, et donne à sa mère une assez forte somme d'argent, selon qu'ils en sont convenus. Nous partirons de ce pays et vous parlerons d'un autre vers le levant.

Des royaumes de la province d'Égregaia.

Quand on part d'Erginul et qu'on va vers le levant, huit journées, on arrive à une province appelée Égrigaia (¹), où il y a cités et villages assez; elle fait partie du Tengut. La principale ville est appelée Calacian (²). Les habitants sont idolâtres, cependant il y a trois églises de chrétiens nestoriens. Ils relèvent du grand Tartare. En cette cité se font des camelots de poil de chameau les plus beaux du monde et les meilleurs; ils en font aussi de laine blanche moult beaux et bons, et en grande quantité. De là les marchands les transportent au Cathay et en maints autres lieux. Nous sortirons de ce pays vers le levant, et nous entrerons sur les terres du prêtre Jean que l'on appelle Senduc.

De la grande province de Senduc.

Sendue (³) est une province vers le levant, en laquelle sont villes et villages assez. Elle relève du grand khan, car les descendants du prêtre Jean sont soumis au grand khan. La principale cité est nommée Tenduc. De cette province est roi un descendant du prêtre Jean, qui lui aussi est prêtre Jean (⁴). Il s'appelle Georges; il tient pour le grand khan la terre qu'avait le prêtre Jean, mais non pas tout entière, seulement une partie. Toujours le grand khan donne de ses filles ou de ses parentes au rois de la lignée du prêtre Jean. En cette province se trouvent les pierres dont on fait l'azur, en assez grande abondance et bonnes. On y fait des camelots de poil de chameau moult bons. Les habitants vivent de leurs bestiaux et des fruits qu'ils retirent de la terre; il s'y fait aussi beaucoup de commerce et d'industrie. La seigneurie est aux chrétiens, comme je vous ai dit, mais il y a bon nombre d'idolâtres et d'adorateurs de Mahomet. Il y a dans le pays une race appelée Argon, qui veut dire en français Guasmul, parce qu'ils sont nés de l'union de ces deux races, les Argon Tendue (⁵) et les adorateurs de Mahomet. Ils sont plus beaux que les autres, et plus sages, et plus industrieux. En cette province était la capitale du prêtre Jean, quand il était seigneur des Tartares, et à lui appartenaient toutes ces provinces et royaumes environnants, et encore y demeurent ses descendants; et ce Georges que je vous ai dit est du lignage du prêtre Jean, comme je vous l'ai raconté. C'est le sixième seigneur depuis le prêtre Jean.

(¹) Peut-être le pays des Eighours, Ouïgours; ou *Ning-yo-fu?*

(²) Cialis ou Youldouz, à l'ouest de Turfan. *Cailac* de Rubruquis? *Kholodjau* de Raschid-Eddin?

(³) Tenduc (voy. la note 2 de la p. 298). La position de cette province, où eut lieu la défaite du prêtre Jean *(Ung-Khon Vong-Khan)*, semble déterminée par le passage du P. Gaubet, qui rapporte que la bataille eut lieu entre les rivières Toula et Kerlon, dont les sources sont près du 48ᵉ ou du 49ᵉ degré de latitude.

(⁴) Sur ce prince tartare, voy. la note 2 de la p. 304. Ajoutons que, dans l'opinion de quelques auteurs, ce prêtre Jean n'aurait été autre que le grand lama des Tartares. La propagation du christianisme jusqu'au fond de l'Asie, et certaines analogies entre le culte, le rite, les costumes de la religion chrétienne et du bouddhisme, pourraient expliquer cette confusion.

(⁵) Les *Argon*, suivant Klaproth *(Journal asiatique*, XI, 355), correspondent aux *Arcouni* de Raschid-Eddin, aux *Arcoiun* de l'histoire arménienne des Orbelins. Ce nom semble se rapporter à une population qui professait le christianisme, et, dans la suite, il servit à désigner tous les chrétiens. (Neumann.)

Ce lieu est celui que nous appelons en notre langue Gogo et Magogo[1]; mais ils l'appellent Ung et Mungul. En chacune de ces provinces demeurait une race différente : dans le pays d'Ung étaient les Gog, dans celui de Mungul les Tartares. Quand on chevauche de cette province sept journées, par le levant, vers le Cathay, on trouve maintes cités et villages où sont des adorateurs de Mahomet, des idolâtres et



Hérons blancs (*Ardea modesta, Ardea nigrirostris*).

des chrétiens nestoriens. Ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font des draps dorés qu'on nomme *nassit fin et nac*, et aussi des draps de soie de maintes sortes; comme nous avons des draps de laine de maintes espèces, ils ont des draps dorés et de soie de maintes manières. Ils appartiennent au grand khan. Il y a une cité appelée Sindacui [2], en laquelle on fabrique toutes choses et harnais dont on a besoin pour les armées; et dans les montagnes de cette province est un lieu nommé Ydifu, où est une

(1) D'Anville a écrit un mémoire sur le *rempart de Gog et de Magog*, où il a voulu prouver l'existence de ce rempart. Dans la carte annexée à ce mémoire, il place le pays de Gog entre le 45e et le 50e degré de latitude nord.

M. de Sacy pense que ce rempart n'était autre que la muraille de la Chine, et il renvoie à ce qu'en a dit d'Herbelot.

Depuis le neuvième et le dixième siècle, le rempart de Gog (*Castrum Gog* de Sanuto) occupe invariablement sur les cartes la même place, au nord de la Tartarie.

Les Arabes et les Persans désignent sous le nom de *Yajuj* et *Majuj* les habitants des régions montagneuses au nord-ouest de la mer Caspienne.

Selon Strahlenberg, les noms *Jagougi* et *Mongougi* sont usités parmi les Tartares ou Scythes modernes, et ils peuvent avoir un rapport avec ceux de *Gog* et de *Magog* employés par la Genèse.

Neumann pense que *Ung* indique les *Toungouses*, et *Mungul* les Turcs et les *Mongols*

On consultera avec utilité sur ce sujet les *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes du Caucase*, p. 40 à 48, par M. Vivien de Saint-Martin (Paris, 1847), et l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, par le vicomte de Santarem, *passim*.

(2) Sindichin, Sindatoy, peut-être Sindi ou Sinda-cheu, qui aura été détruite avec tant d'autres villes de la Tartarie par les Ming, lorsqu'ils expulsèrent les souverains mongols de la Chine.

bonne mine d'argent d'où l'on retire beaucoup de ce métal. Ils ont d'assez belles chasses de bêtes et d'oiseaux. En partant de cette province et cité on marche trois journées, et l'on arrive à une cité appelée Ciagannor (¹), en laquelle est un grand palais qui est au grand khan, car le grand khan demeure assez volontiers en cette cité, parce qu'il y a aux environs des lacs et rivières où se trouvent bon nombre de cygnes, et aussi de belles plaines où vivent grues, faisans, perdrix et maintes autres espèces d'oiseaux. Et à cause du grand nombre de volatiles, le grand khan y demeure volontiers à se divertir; il chasse au gerfaut et au faucon, et prend grand nombre d'oiseaux à son grand plaisir. Il y a cinq sortes de grues que je vais vous décrire : les unes sont toutes noires comme des corbeaux, et moult grandes; les autres sont toutes blanches, ont des ailes moult belles, car sur toutes leurs plumes sont des yeux ronds comme ceux du paon, d'une couleur d'or moult resplendissante; elles ont la tête vermeille, et noire et blanche alentour; c'est la plus grande espèce. Les autres ressemblent aux nôtres; la quatrième espèce est petite et a aux oreilles de longues plumes vermeilles et noires moult belles; la cinquième enfin est toute grise, a la tête vermeille et noire et moult bien faite, et est très-grande (²). Après cette cité est une vallée où le grand khan a fait bâtir plusieurs maisonnettes, dans lesquelles il fait nourrir une grande quantité de *cators*, que nous appelons grandes perdrix. Il a mis plusieurs hommes à garder ces oiseaux, et il y en a une si grande abondance que c'est merveille à voir; et quand le grand khan vient dans ce pays, il a de ces oiseaux tant qu'il veut.

Nous quitterons ce pays et marcherons trois journées entre le nord et l'occident.

De la cité de Ciandu et du merveilleux palais du grand khan.

Quand on est parti de cette cité et qu'on a marché trois journées, on rencontre une ville appelée Ciandu (³), que le grand khan actuellement régnant, qui se nomme Cublai-Khan, a fait construire. En cette cité Cublai-Khan a fait faire un grandissime palais de marbre et de pierre; les salles et chambres sont toutes dorées; il est moult merveilleusement beau et bien doré, et de ce palais part un mur qui environne seize milles de terre où se trouvent fontaines et fleuves et prairies, et où le grand khan tient toutes sortes de bêtes. Ce sont cerfs, daims et chevreuils pour donner à manger aux gerfauts et aux faucons qui sont en cage dans ce lieu; lui-même les va voir dans leur cage une fois chaque semaine, et souvent le grand khan s'en va dans cette prairie environnée de murs, menant avec lui un léopard sur la croupe de son cheval (⁴); et quand il veut, il le laisse aller et prend un cerf, ou un daim, ou un chevreuil, qu'il donne aux gerfauts qu'il tient en cage, tout cela à son grand divertissement. En un endroit de cette prairie environnée de murs le grand khan a fait un grand palais tout de roseaux, mais doré en dedans et ouvragé à bêtes et à oiseaux moult subtilement. La couverture est aussi de roseaux, mais si bien et si fort entrelacés que nulle eau ne peut pénétrer; et je vous dirai comment on a pu le faire avec ces roseaux. Sachez donc que ce sont des roseaux gros de plus de trois paumes et longs de dix à quinze pas. On les tranche d'un nœud à l'autre; puis, une fois cette coupe faite, on a des roseaux si gros et si grands qu'on peut en couvrir des maisons et en faire entièrement ainsi. Ce palais était donc tout de roseaux, et

(¹) « Nom qui signifie *lac blanc*, dit Ramusio. » Ce lac est nommé, sur les cartes, Tsa-han-nor, Chahan-nur. La ville paraît être celle de Tsaan-Balgassa, au delà de la grande muraille, le long de la route qui, de Pe-king, mène à Kiathka, sur les limites méridionales du Cobi supérieur et sur les rives du Tsa-han-noor.

(²) « On trouve, dit le traducteur ou le commentateur d'Abu'lghazi, une grande quantité d'oiseaux d'une beauté particulière, dans les vastes plaines de la Grande-Tartarie, et l'oiseau dont il est parlé en cet endroit pourrait bien être une espèce de *héron*, qu'on trouve dans le pays des Mongols, vers les frontières de la Chine, et qui est tout blanc, excepté le bec, les ailes et la queue, qu'il a d'un fort beau rouge... Peut-être aussi que c'est d'une cigogne dont notre auteur veut parler. » (*Histoire générale des Tartares*, p. 205.)

Suivant Marsden, il s'agit du *Grus leucogeranus*, grue sibérienne de Pennant.

(³) C'est la même ville que Marco-Polo a appelée *Clemen-fou*, au commencement de sa relation.

(⁴) L'animal que le grand khan menait avec lui à la chasse, et que notre auteur appelle léopard, est le *Felis jubata* des naturalistes, le *citta* ou *citar* des Hindous, fréquemment employé, aujourd'hui encore, par les princes hindoustans, pour la chasse des antilopes.

le grand khan l'avait fait faire de telle sorte qu'il pouvait le faire lever quand il voulait, car il était soutenu par plus de deux cents cordes de soie. Le grand khan y demeure trois mois de l'année, juin, juillet et août, parce qu'il y trouve de la fraîcheur et qu'il s'y divertit fort. Pendant ces trois mois le palais de roseaux reste debout, et tous les autres mois de l'année il est défait. Chaque année, quand



Ménagerie du grand khan. — Suivant la miniature du *Livre des Merveilles*.

vient le 20 août, le grand khan part de cette cité et de ce palais, et je vous en dirai la raison. Il a une race de chevaux blancs et de juments blanches comme neige, sans aucune tache, en si grande quantité qu'il y a plus de dix mille juments [1]; et personne ne peut boire de leur lait que ceux du lignage de l'empereur, c'est-à-dire du grand khan, et aussi une autre race de gens appelés *Horiat* [2], auxquels Cinchins-Khan a accordé cet honneur à cause d'une victoire qu'il a remportée avec eux. Quand ces bêtes blanches passent, on se prosterne devant elles comme devant un grand seigneur, et personne ne se permettrait de traverser leurs rangs, mais on attend qu'elles soient passées ou l'on tâche de les devancer. Or les astrologues et les idolâtres ont dit au grand khan que chaque année il doit répandre de ce lait, le 28 août, dans l'air et sur les terres, afin que les esprits en aient à boire, pour qu'ils lui conservent toutes ses choses, hommes et femmes, bêtes, oiseaux et blés; et le grand khan part donc de là et va dans un autre lieu. Mais avant vous dirai une merveille que j'ai oubliée. Quand le grand khan demeurait en son palais et qu'il faisait pluie ou brouillard, ou mauvais temps, il avait sages astrologues et sages enchanteurs qui, par leurs charmes, faisaient passer tous les nuages et les mauvais temps loin de son palais. Ces sages hommes sont appelés *tebet* et *quesmur* [3]; ils sont ainsi deux races, tous idolâtres. Ils savent des arts diaboliques et des enchantements plus que tous les autres hommes; et ce qu'ils font, ils le font par le secours du diable, mais ils font croire aux autres hommes qu'ils le font par sainteté et par l'œuvre de Dieu. Ces gens ont un usage que voici : lorsqu'un homme est condamné à mort et exécuté, ils le

(1) Les empereurs modernes ont eu de même de vastes haras. « Nous entrâmes, dit Gerbillon, dans une autre plaine, où nous trouvâmes cinquante-huit haras de l'empereur, rangés sur une ligne; chacun était de trois cents, tant cavales que poulains, avec un étalon à chaque troupeau... L'empereur a, en tout, deux cent trente haras semblables, chacun de trois cents. »

(2) Horiat est le nom d'une tribu mongole du nord. Dans le texte de Ramusio, c'est seulement le nom d'une famille.

(3) La religion de Bouddha et les arts magiques se répandirent du Thibet et du Kaschemir dans les contrées occupées par les Mongols. De là vint, sans doute, que ces derniers donnèrent à leurs sorciers les noms mêmes de ces deux pays. (Lazari.)

prennent, le font cuire et le mangent [1]; mais ils ne le mangeraient point s'il était mort de sa belle mort. Et sachez que ces *bacsis* dont je vous ai parlé, qui savent tant d'enchantements, font le prodige que je vais vous raconter. Quand le grand khan est assis dans sa principale salle, à sa table, qui a bien huit coudées, et que les coupes sont sur le pavé de la salle, loin de la table bien de dix pas, et toutes rem-



Chasse au guépard. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

plies de vin, de lait ou d'autres bons breuvages, ces sages enchanteurs nommés *bacsis* [2] font tant par leur art et leurs enchantements que ces coupes pleines se lèvent d'elles-mêmes et viennent devant le grand khan sans que personne y touche; et ils font cela devant dix mille personnes; et c'est bien l'exacte vérité sans mensonge; et d'ailleurs les habiles en nécromancie vous diront que cela peut se faire. Quand viennent les fêtes de leurs idoles, ces bascis vont au grand khan et lui disent : « Sire, approche la fête de notre idole (et ils lui nomment l'idole qu'ils veulent); vous savez, beau sire, qu'elle sait faire le mauvais temps et causer de grands dommages à nos choses, à nos bêtes et à nos blés, si on ne lui offre des présents et des holocaustes; ainsi nous vous prions, beau sire, de nous faire donner tant de moutons à têtes noires, et tant d'encens, et tant de bois d'aloès, et tant de telle chose, et tant de telle autre, afin que nous puissions faire grand honneur et grand sacrifice à notre idole, afin qu'elle nous sauve nos corps, nos bêtes et nos blés. » Ces bascis disent cela aux barons et à tous ceux qui ont pouvoir près du grand khan, et ceux-ci le répètent à leur maître, qui fait donner aux enchanteurs tout ce qu'ils demandent pour honorer leurs idoles. Quand ceux-ci ont ce qu'ils ont demandé, ils en font à leurs divinités grand honneur avec grand chant et grande fête, car ils les encensent de la bonne odeur de toutes ces bonnes épices : ils font cuire la chair et la placent devant les idoles, et répandent du jus çà et là, disant que les idoles en prennent tant qu'elles veulent. C'est de cette manière qu'ils font honneur à leurs idoles le jour de leur fête, car chaque idole a une fête en son nom, comme chez nous. Ils ont grands monastères et

(1) Nous ne trouvons, dans les voyageurs modernes, aucune trace de cannibalisme en usage dans l'Asie centrale. (Lazari.) — Voy. plus loin une note sur les *battas*, dont il est peut-être question ici par suite de quelque transposition.

(2) L'étymologie du mot *bacsi* se trouve dans le sanscrit *bisciu*, qui signifie littéralement homme qui vit de charité. Ces disciples du Bouddha faisaient vœu de pauvreté et de chasteté. (Voyez Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, t. Ier, mém. 2, sect. 2. *Vinaya*, p. 275 et suiv.)

abbayes, si grands que ce sont de petites cités; et il y a plus de deux mille moines de leur croyance qui sont vêtus mieux que les autres hommes. Ils portent les cheveux et la barbe ras, et font à leurs idoles de plus grandes fêtes avec plus grands chants et plus riches lumières que nuls autres. Ces bacsis et beaucoup d'autres hommes de ce genre peuvent prendre femme; et ils en font ainsi, car ils en prennent tous et en ont des fils. Il est une autre espèce de religieux nommés *sensy* [1] qui sont gens de grande abstinence, selon leur foi, et mènent âpre vie, comme je vais vous le dire. Ils ne mangent jamais que de la grosse farine et du son, c'est-à-dire l'écorce qui sort de la farine de froment; ils prennent cette grosse farine et ce son et les mettent dans l'eau chaude, puis au bout de quelques minutes les retirent et les mangent. Ils jeûnent maintes fois l'an et ne mangent rien autre chose que ce son dont je vous ai parlé. Ils ont de grandes idoles, et assez nombreuses, et plusieurs adorent le feu. Les autres religieux disent de ceux qui font telle abstinence que ce sont des hérétiques, parce qu'ils n'adorent pas les idoles de la même manière qu'eux. Au reste, ils ont une grande déférence les uns pour les autres. Ceux-ci ne prendraient femme pour rien au monde. Ils portent les cheveux et la barbe ras; ils ont des vêtements noirs et bleus en fil, et s'ils en ont en soie, c'est des mêmes couleurs. Ils dorment sur des nattes, sortes de lits portatifs, et mènent la plus rude vie qu'on puisse imaginer. Leurs idoles sont toutes femmes, c'est-à-dire qu'elles ont des noms de femmes.

Nous laisserons ce sujet et vous parlerons des grandissimes faits et des choses merveilleuses du seigneur des seigneurs de tous les Tartares, c'est-à-dire du très-noble grand khan appelé Cublai.

De tous les faits du grand khan qui règne actuellement et est appelé Kublai, et comment il tient sa cour et maintient ses gens en justice, et de toutes ses affaires.

Je veux commencer à vous conter en ce livre toutes les grandissimes merveilles du grand khan qui règne actuellement et est appelé Cublai-Khan, ce qui veut dire en notre langage le grand seigneur. Et certes il a ce nom à bon droit; car il faut que chacun sache que ce grand khan est le plus puissant des hommes, et qu'il a plus de terres et de trésors qu'oncques eut personne depuis Adam, notre premier père. Et je vous démontrerai clairement dans ce livre qu'il est le plus grand seigneur qui ait jamais été ou qui soit encore aujourd'hui.

De la grande bataille entre le grand khan et le roi Naian, son oncle.

Il descend en droite ligne de Cinchus-Khan, dont doit toujours descendre le seigneur de tous les Tartares, et Cublai-Khan est le sixième grand khan, c'est-à-dire le sixième grand seigneur de tous les Tartares [2]. Il eut le pouvoir l'an 1256 de la naissance du Christ, et ce à cause de sa valeur, et de sa prouesse, et de son grand sens, car ses parents et ses frères le lui disputaient; mais il l'obtint par sa prouesse; et d'ailleurs il lui revenait de droit. Il y a quarante-deux ans qu'il a commencé à régner jusqu'à cette cette année 1298. Il peut bien être âgé de quatre-vingt-cinq ans. Avant d'être seigneur, il alla plusieurs fois à la guerre; il était brave et bon capitaine; mais depuis qu'il est seigneur, il n'a fait la guerre qu'une fois; ce fut vers l'an 1286, pour le motif que voici. Cublai-Khan avait un oncle nommé Naian, qui était jeune et seigneur de maintes terres et provinces, si bien qu'il pouvait réunir quatre cent mille cavaliers; autrefois ses ancêtres avaient été soumis au grand khan, et lui-même l'était; mais comme je vous ai dit, il n'était âgé que de trente ans; et quand il se vit assez puissant pour lever quatre cent mille cavaliers, il se dit qu'il ne voulait plus être soumis au grand khan, mais qu'il lui enlèverait

(1) Voy., dans les *Voyageurs anciens*, la relation de FA-HIAN.

(2) Cublai fut le cinquième, et non le sixième grand khan; mais peut-être Marco-Polo comptait-il, au nombre des monarques mongols, Touli, qui, dans l'intervalle de la mort de Gengis-Khan à l'élection d'Octai, fut régent du royaume.

le plus de terres qu'il pourrait. Il députe donc des messagers à Caidu, seigneur grand et puissant, neveu du grand khan; mais son ennemi, et qui lui voulait grands maux. Il lui fait dire de marcher d'un côté contre le grand khan, et que lui ira de l'autre pour lui enlever ses provinces. Caidu répondit qu'il voulait bien, et qu'il serait prêt avec ses gens au terme convenu, et qu'il marcherait contre le grand khan. Et sachez qu'il était assez puissant pour rassembler cent mille cavaliers. Et, que vous dirai-je? ces deux barons Naian et Caidu font de grands préparatifs et de grandes levées d'hommes à pied et à cheval pour aller contre le grand khan.

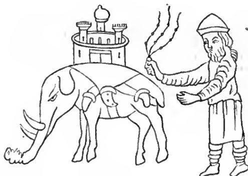
Comment le grand khan marcha contre Naian.

Quand le grand khan apprit cela, il ne s'en étonna point, mais comme font les hommes sages et de grande vaillance, il fit ses préparatifs, et dit qu'il ne voulait plus porter couronne ni tenir royaume s'il ne mettait à malemort ces deux traîtres et déloyaux. Et sachez que le grand khan fit tous ses préparatifs en dix ou douze jours, si secrétement que nul n'en savait rien, excepté ceux de son conseil. Il assembla bien trois cent soixante mille hommes à cheval et cent mille à pied, et il eut si peu de monde parce qu'il ne prit que ceux qui l'entouraient; ses autres armées, qui étaient très-nombreuses, étaient à conquérir des contrées lointaines, et il n'aurait pu les avoir en temps et en lieu; mais s'il avait voulu réunir toutes ses forces, il aurait eu tant de cavaliers qu'ils eussent été innombrables. Ces trois cent soixante mille hommes étaient ses fauconniers et les hommes qui l'entouraient. Et quand le grand khan eut rassemblé ce peu de gens, il demande à ses astrologues s'il vaincra ses ennemis et s'il aura bonne réussite. Ceux-ci lui répondent que tout ira au gré de ses désirs. Il part donc avec tous ses gens, et marche si bien qu'au bout de vingt jours il arrive à une grande plaine où était campé Naian avec ses quatre cent mille cavaliers. Le grand khan y arriva de bon matin, et sa marche avait été si secrète que ses ennemis ne s'en doutaient pas, parce que le grand khan avait si bien fait garder tous les chemins que personne ne pouvait circuler sans être pris. Et quand ils arrivèrent, Naian était dans sa tente couché avec sa femme, qu'il aimait beaucoup.

De la bataille du grand khan et de Naian, son oncle.

Et, que vous dirai-je? quand l'aurore du jour de la bataille fut venue, apparut le grand khan sur un tertre au-dessus de la plaine. Naian était sous sa tente, bien tranquille ainsi que ses soldats, ne pouvant croire qu'on vînt si loin les attaquer, ce qui était cause qu'ils ne faisaient garder leur camp et n'avaient placé de sentinelles ni en avant ni en arrière. Le grand khan était sur ce tertre, sur une tour roulante portée par quatre éléphants; au-dessus était son enseigne, si haute qu'on la voyait de toutes parts. Ses gens étaient échelonnés à trente milles; ils environnent le camp en un moment, et chaque cavalier avait en croupe un fantassin armé d'une lance. Le grand khan entourait donc ainsi avec ses soldats le camp de Naian pour le combattre. Et quand Naian et ses hommes virent l'armée du grand khan autour d'eux, ils en furent tout ébahis; aussitôt ils courent aux armes, s'apprêtent promptement et forment leurs rangs bien et en ordre. Pendant que les deux armées étaient ainsi sur le point de s'attaquer, on entendit sonner maints instruments et maints pipeaux, et chanter à haute voix, car il est d'usage chez les Tartares, quand ils sont pour combattre, de ne point engager le combat avant que les trompettes de leur capitaine ne sonnent. Or, en attendant, la plupart d'entre eux jouèrent de leurs instruments et chantèrent, et c'est pour cela que de part et d'autre on entendait tant de bruit. Quant tout le monde fut prêt de part et d'autre, les grandes trompettes du grand khan commencèrent à sonner. Et aussitôt ils courent les uns contre les autres avec leurs arcs, leurs épées, leurs massues; très-peu se servirent de lances, mais les hommes à pied avaient leurs arbalètes et d'autres armes. Et, que vous dirai-je? la mêlée fut moult cruelle; on put voir voler tant de flèches qu'il semblait que c'était de la

pluie dans l'air. Moult chevaliers et chevaux mordirent la poussière, et l'on entendait tant de cris et de gémissements qu'on n'aurait pu entendre le tonnerre. Naian était chrétien baptisé, et à cette bataille il avait la croix du Christ pour enseigne. Mais pourquoi nous arrêter davantage? Sachez seulement que ce fut la plus périlleuse bataille et la plus douteuse qui fut jamais; et oncques on n'avait vu de si grandes



Éléphant de combat [1]. — D'après la *Carte catalane*.

armées et surtout tant de cavaliers. Il y mourut tant d'hommes de part et d'autre que c'était une merveille. Le combat dura depuis le matin jusqu'à midi; mais enfin le grand khan fut vainqueur. Quand Naian et ses hommes se virent vaincus, ils prirent la fuite; mais cela ne leur servit de rien, car Naian fut pris, et tous ses barons et ses hommes se rendirent avec leurs armes au grand khan [2].

Comment le grand khan fit occire Naian.

Quand le grand khan sut que Naian était pris, il commanda de le mettre à mort, et on exécuta ses ordres de cette manière : il fut enveloppé dans un tapis et lié si étroitement qu'il en mourut. Et le grand khan le fit mourir de cette manière parce qu'il ne voulait pas que le sang du lignage de l'empereur fût répandu sur la terre, et que le soleil ou l'air le vît [3]. Après cette victoire du grand khan, tous les hommes et les barons de Naian lui firent hommage; or ils étaient de quatre contrées dont voici les noms : Géorgie, Zanli, Barscol, Sichintingui. Et après cette bataille les gens qui s'y trouvaient, Sarrasins, idolâtres, Juifs et maintes autres gens qui ne croient en Dieu, se moquaient de la croix que Naian avait mise sur son enseigne, et disaient aux chrétiens : « Voyez comme la croix de votre Dieu a aidé Naian, qui était chrétien! » Ils en faisaient si grandes moqueries et si grandes railleries que le grand khan les entendit. Il en fit des reproches à ceux qui se moquaient ainsi, puis fit venir les chrétiens et les encouragea en leur disant : « Si la croix de votre Dieu n'a aidé Naian, elle a eu fort raison, parce qu'elle est bonne et qu'elle ne doit faire ce qui est contre le droit et la raison. Naian était déloyal et traître en

(1) On verra plus loin que, trois ans avant la bataille contre son oncle, Cubilai avait pris au roi de Mien ou Ava un certain nombre d'éléphants, et les avait fait employer dans son armée.

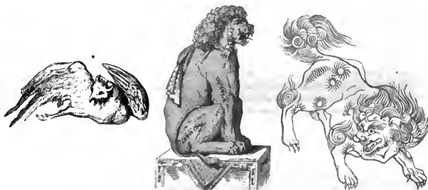
(2) Caidu était fils de Cashi, second fils d'Octai; Naian était arrière-neveu d'Ouciouguen, fils d'Iesougai. Ces deux princes, jaloux de Cubilai, dont l'élection ruinait leurs prétentions à la couronne, formèrent contre lui une ligue qui échoua et dont ils furent les victimes.

(3) Le genre de supplice qui mit fin aux jours de Naian est souvent mentionné dans les histoires mongoles et chinoises; il était réservé aux personnes d'une condition élevée.

venant contre son seigneur, et c'est à bon droit que son malheur lui est arrivé; la croix de votre Dieu a donc bien fait de ne pas l'aider; elle est bonne et ne doit faire que le bien. » Les chrétiens répondirent au grand khan : « Grandissime sire, vous dites bien vérité, car la croix ne peut protéger le mal et la déloyauté comme faisait Naian, qui était traître et déloyal à son seigneur, et il a bien eu ce qu'il méritait. » Tel fut l'entretien entre le grand khan et les chrétiens à propos de la croix que portait Naian sur son enseigne.

Comment le grand khan retourne à la cité de Canbalu.

Quand le grand khan eut ainsi vaincu Naian, il retourna à Canbaluc, sa capitale, et y fit de grandes fêtes et de grands divertissements. L'autre baron, qui avait nom Caidu, quand il apprit la défaite et la mort de Naian, n'assembla point d'armée, et fut saisi de crainte d'être traité comme Naian. Ainsi, c'est la seule fois que le grand khan alla lui-même à la guerre; toutes les autres fois il y envoyait ses fils et ses barons; mais cette fois il ne voulut se fier qu'à lui-même, tant il était indigné de la déloyauté



Aigle et Lions emblématiques chinois. — D'après l'*Encyclopédie japonaise* et l'ouvrage de Staunton : *Account of lord Macartney's embassy*, vol. II, p. 311.

et de la présomption de son ennemi. Nous laisserons là cette guerre et continuerons à vous raconter les grandissimes faits du grand khan. Nous avons dit son lignage et son âge; nous allons vous dire ce qu'il fit aux barons qui s'étaient bien comportés dans la bataille, et à ceux qui avaient été lâches et poltrons. Or, de ceux qui s'étaient bien conduits, celui qui était seigneur de cent hommes, il le fit seigneur de mille, et lui donna grande vaisselle d'argent et table de commandement; aux chefs de cent hommes il donna une table d'argent, aux chefs de mille une table d'or ou d'argent doré, aux chefs de dix mille une table d'or à tête de lion (¹). Et voici le poids de ces tables : pour le commandement de cent et de mille

(¹) Ces tablettes, sur lesquelles les emblèmes étaient ou gravés, ou en relief, ont été remplacées depuis par de simples broderies. « Tous les mandarins, dit du Halde, sont infiniment jaloux des marques de leur dignité... Cette marque consiste dans une pièce d'étoffe carrée, qu'ils portent sur la poitrine; elle est richement travaillée, et au milieu se voit la devise propre de leurs emplois : aux uns, c'est un dragon à quatre ongles; aux autres, un aigle ou un soleil, et ainsi du reste. Pour ce qui est des mandarins d'armes, ils portent des panthères, des tigres, des lions, etc. » (T. II, p. 28.)

Rappelons ici que le mot *mandarin* est inconnu aux Chinois, qu'il est d'invention européenne, et nous sert à désigner indistinctement les hauts fonctionnaires chinois. Il paraît s'être formé du mot portugais *mandar* qui signifie *donner des ordres*.

hommes, elles pèsent 120 saies [1], et celles à tête de lion 220. Sur toutes ces tables est écrit ce commandement : « Par la force du grand Dieu et de la grande grâce qu'il a donnée à notre empereur, le nom du khan soit béni, et tous ceux qui ne lui obéiront pas soient morts et détruits. » Tous ceux qui ont ces tables ont encore des brevets où se trouve tout ce qu'ils doivent faire dans leur seigneurie. Celui qui a une grande seigneurie de cent mille hommes, ou qui est chef d'une armée générale, a une table d'or qui pèse 400 saies, où est écrit le même commandement ; sur le dessous de la table est représenté un lion ; sur le dessus, le soleil et la lune. Il a un brevet de haut commandement. Quand il est en voyage, on doit porter sur sa tête un dais [2], en signe de sa grande seigneurie. Toutes les fois qu'il s'asseoit, il doit avoir un siége d'argent. A ceux-là, le grand sire leur donna une table de gerfaut, qu'il ne donne qu'à ses plus grands barons, afin qu'ils aient la même autorité que lui-même ; car lorsqu'ils veulent mander quelqu'un ou envoyer quelque message, ils peuvent prendre les chevaux d'un roi, s'ils veulent ; et si jo vous dis les chevaux d'un roi, c'est pour montrer qu'ils peuvent prendre ceux de tous les autres hommes. Or, nous laisserons cette matière et vous parlerons des façons du grand khan et de son extérieur

De l'extérieur du grand khan.

Le grand seigneur des seigneurs, qui est appelé Cublai-Khan, est ainsi fait : il est de belle grandeur, ni petit ni grand, mais de moyenne taille ; il est assez gras et bien taillé de tous ses membres ; son visage est blanc et vermeil comme une rose, ses yeux sont noirs et beaux, son nez bien fait et bien proportionné. Il a quatre femmes qu'il regarde comme ses femmes légitimes [3], et le fils aîné qu'il a de ces quatre femmes doit être seigneur de l'empire quand mourra le grand khan [4]. On les appelle impératrices, et chacune a un nom particulier. Elles tiennent chacune une cour ; elles ont au moins trois cents demoiselles moult belles et avenantes, maints valets et écuyers et maints autres hommes et femmes, si bien que la cour de chacune de ces dames est d'environ dix mille personnes [5].

Des fils du grand khan.

Le grand khan a de ses quatre femmes vingt-deux enfants mâles. L'aîné avait nom Cinchin [6], en mémoire du bon Cinchin-Khan, et il devait être grand khan et seigneur de tout l'empire. Mais il est mort, laissant un fils nommé Temur [7], et ce Temur doit être grand khan et seigneur, parce qu'il est fils du fils aîné du grand khan [8]. Temur est sage et brave, comme il l'a déjà maintes fois prouvé en bataille. Le

(1) Le *saggio* de Venise équivalait à la sixième partie d'une once.

(2) Le dais ou parasol à long manche, tenu par un esclave, est, en Orient, une marque de haute distinction, et l'attribut de la souveraineté, quand il est d'une couleur particulière. Du Halde, en décrivant la suite d'un vice-roi de province, énumère, parmi les insignes, *un parasol de soie jaune à triple étage*.

(3) « Il avait épousé plusieurs femmes, dit de Guignes, dont cinq portaient le titre d'impératrices. » Peut-être n'étaient-elles point toutes cinq contemporaines.

(4) « Quand le roi ou le prince héritier veulent épouser une femme, dit le missionnaire Maghalanes, le tribunal des cérémonies choisit, à Pékin, des filles de quatorze ou quinze ans, les plus belles et les plus accomplies qu'on peut trouver, soit qu'elles soient filles de grands seigneurs ou de gens de basse naissance. Ce tribunal se sert, pour cela, de femmes âgées et de bonnes mœurs, qui font choix des vingt qu'elles estiment les plus parfaites... Durant quelques jours, elles sont en présence de la reine mère, qui les fait courir, pour reconnaître si elles n'ont point de défaut ou de mauvaise odeur. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 330.)

(5) Le P. Martini parle de plusieurs milliers de femmes attachées à la chambre et à la garde-robe de l'impératrice.

(6) Gaubil et de Guignes écrivent *Tchingkin* et *Tchenkin*.

(7) Themour, Temour, Timour.

(8) « L'an 1294, dit le P. Gaubil, l'empereur Houpilié (Cubilai) mourut, âgé de quatre-vingts ans, sans désigner par écrit de successeur à l'empire. Son fils Tching-kin, prince héritier, était mort quelque temps auparavant. Peyen, alors ministre d'État, assembla les princes du sang, et voyant qu'ils étaient partagés sur le choix d'un empereur, il leur dit d'un ton d'au-

grand khan a encore bien vingt-cinq autres fils de ses femmes non légitimes, qui sont bons et vaillants à la guerre, et chacun d'eux est grand baron. Des fils qu'il a de ses quatre femmes, sept sont rois de grandes provinces et royaumes, et tous administrent bien leur royaume, car ils sont sages et braves; et c'est tout naturel, car leur père, le grand khan, est le plus sage et le plus prudent des hommes, et le meilleur roi, et le plus vaillant qui ait jamais existé chez les Tartares.

Je vous ai parlé du grand khan et de ses fils, je vais vous parler de sa cour.

Du palais du grand khan.

Le grand khan demeure en la capitale du Cathay, appelée Cabalut ([1]), trois mois de l'année, décembre, janvier et février. Il a en cette ville son grand palais, dont je vais vous faire la description. En avant est un grand mur carré dont chaque côté a un mille, ce qui fait quatre milles de tour ([2]). Il est moult gros, haut bien de dix pas, tout blanc et crénelé. A chaque coin de ce mur est un grand palais moult beau et moult riche, dans lequel sont conservés les harnais du grand khan : ses arcs, ses carquois, ses selles, les freins de ses chevaux, ses cordes d'arcs, et toutes choses dont on a besoin à la guerre; au milieu de chaque carré est encore un palais semblable à ceux des coins, si bien qu'il y en a huit en tout, et ces huit sont remplis des harnais du grand sire, de sorte que dans chacun d'eux il y a une espèce différente : dans l'un les arcs, dans l'autre les selles, et ainsi de suite. En ce mur, sur le côté du midi, sont cinq portes. Celle du milieu est une grande porte qui ne s'ouvre que pour laisser sortir ou entrer le grand khan; près de cette grande porte, de chaque côté, en est une petite par où entrent les autres personnes; puis encore deux autres par où l'on entre aussi. A l'intérieur de ce mur en est un autre plus long que large. Il a aussi huit palais disposés comme les autres, où l'on conserve de même les harnais du grand sire. Ce mur a aussi cinq portes, du côté du midi, semblables à celles du mur de devant. En chacun des autres côtés les deux murs n'ont qu'une porte. Au milieu de ces murs est le palais du grand sire, fait ainsi que je vais vous le dire. C'est le plus grand qu'on ait jamais vu. Il n'a pas de second étage, mais le rez-de-chaussée est plus élevé de dix paumes que le sol qui l'entoure. La couverture est moult haute; les murs des salles et des chambres sont tout couverts d'or et d'argent, et on y a représenté des dragons, des bêtes, des oiseaux, des chevaux et divers autres animaux, tellement qu'on ne voit qu'or et peintures. La salle est si grande et si large que plus de six mille hommes peuvent y manger ([3]). Il y a tant de chambres que c'est merveille à voir. Il est si grand et si bien fait qu'il n'y a nul homme au monde qui, quand bien même il en aurait la puissance, pût le mieux ordonner. En dessus, le toit est tout vermeil, et vert, et bleu, et jaune, et de toutes couleurs, et il est si bien verni qu'il est resplendissant comme du cristal et luit au loin alentour ([4]). Ce toit est d'ailleurs si fort et si solidement fait qu'il durera nombre d'années. Entre les deux murs sont des prairies avec de beaux arbres où sont diverses espèces de bêtes. Ce sont des cerfs blancs, les bêtes qui donnent le musc, des chevreuils, des daims, des vairs et plusieurs sortes de belles bêtes, qui remplissent toutes les terres en dedans des murs, excepté les chemins ménagés pour les hommes. D'un côté, vers le nord-ouest, est un lac moult grand dans lequel sont divers

torité : « Je sais, et vous le savez aussi, que Houpilié a dit plusieurs fois qu'après sa mort, Tiemour, son petit-fils, lui succéderait : il est présent, que n'obéissez-vous à l'ordre de l'empereur? » A ces mots, tous les princes se réunirent, et on proclama sixième empereur des Mongols, Tiemour, troisième fils de Tchin-kin et de Hongkilo. » (*Obs. chron.*, p. 201.)

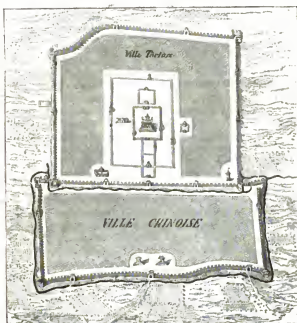
([1]) *Cambalu*, *Cambalut*, dans d'autres manuscrits, *Khon-Baligh* (maison du souverain) des auteurs persans et arabes, correspond à la moderne Pé-king, dont Cubilai fit une de ses résidences. Une curieuse description du palais de Cambalu, par Raschid-Eddin (insérée dans le *Journ. asiat.*, XI, 355), confirme de tous points celle de Marco-Polo, que pendant longtemps on avait regardée comme fantastique.

([2]) C'était tout à la fois l'enceinte d'un palais, d'un parc et d'un camp.

([3]) « Cette salle, ajoute du Halde, a environ cent trente pieds de longueur, et est presque carrée. Le lambris est tout en sculpture, vernissé de vert et chargé de dragons dorés; les colonnes qui soutiennent le toit, en dedans, sont de six à sept pieds de circonférence par le bas : elles sont incrustées d'une espèce de pâte enduite d'un vernis rouge. » (T. 1, p. 117.)

([4]) « Le tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que, de loin, elles ne paraissent guère moins éclatantes que si elles étaient dorées. » (Du Halde, t. Ier, p. 116.)

poissons ; car le grand sire en a fait mettre de plusieurs espèces, et chaque fois qu'il en désire il en a à sa volonté. Un grand fleuve y naît et sort du palais, mais on a fait en sorte que nul poisson ne pût s'échapper, et cela au moyen de filets de fer et d'airain. Vers le nord, à une portée d'arc du palais, le



Ancien plan de Pékin ([1]). — D'après du Halde.

grand khan a fait faire un tertre. C'est un mont qui est bien haut de cent pas et qui a plus d'un mille de tour. Il est couvert d'arbres qui jamais ne perdent leurs feuilles, mais sont toujours verts. Or sachez que le grand sire, dès qu'on lui citait quelque bel arbre, le faisait prendre avec toutes ses racines et la terre qui l'entourait, et le faisait apporter à cette montagne par ses éléphants, et peu lui importait que l'arbre fût grand. Ainsi il avait les plus beaux arbres du monde. Le grand sire a fait couvrir toute cette montagne de rouille d'azur qui est moult verte, de sorte que les arbres sont tout verts et le mont tout vert, et on ne voit que du vert, si bien que le mont est appelé mont Vert ([2]). Sur la montagne, au milieu du sommet, est un palais beau et grand, et tout vert. Cette montagne, les arbres et le palais, sont si beaux à regarder, que tous ceux qui les voient en sont réjouis ; et le grand sire a fait faire ce tertre pour jouir de cette belle vue et goûter ce plaisir

([1]) Voy. la note 3 de la page suivante.

([2]) Cette montagne artificielle existe encore et a conservé son nom de montagne Verte ou King-shan ; mais il paraît qu'on y a ajouté quatre autres collines moins élevées.

Du palais du fils du khan qui doit régner après lui.

Et je vous dirai encore que près de ce palais le grand sire en a fait faire un autre semblable absolument au sien, et auquel il ne manque rien. Il l'a fait pour que son fils l'ait quand il régnera et sera seigneur ; et pour cela il est tout pareil, aussi grand et avec autant de murs que celui du grand khan dont je vous ai parlé. Le fils de Cinchin, qui doit lui succéder, a les mêmes droits et le même pouvoir que le grand khan, parce qu'il est élu seigneur dès que celui-ci est mort ; il a bulle et sceau d'empire, mais non pas pareil [1] à celui du grand sire tant que celui-ci est vivant. Or je vous ai parlé et devisé des palais, et maintenant je vous parlerai de la grande ville de Cathay où sont ces palais, et pourquoi elle fut faite. Or il y avait là une ancienne cité, grande et noble, qui avait nom Ganbalu [2], ce qui, en notre langue, veut dire la cité du seigneur. Le grand khan apprit par ses astrologues qu'elle se devait révolter et faire grand mal à l'empire ; il fit alors faire cette cité en face de Ganbalu [3], dont elle n'est séparée que par un fleuve [4] ; puis fit sortir tous les habitants de Ganbalu et les mit dans la nouvelle ville qu'il avait bâtie, et qui est appelée Taidu [5]. Voici comme elle est grande : elle a environ vingt-quatre milles et est carrée, si bien qu'elle n'a pas plus d'un côté que de l'autre. Elle est entourée de murs de terre, larges de 10 pas et hauts de 20 ; mais ils ne sont pas aussi larges en haut qu'en bas, parce qu'ils vont toujours en s'amincissant, de sorte qu'en haut ils ne sont guère larges que de trois pas ; ils sont tout crénelés et blancs. La ville a douze portes, et sur chaque porte est un grand et beau palais, si bien que de chaque côté il y a trois portes et cinq palais, parce qu'à chaque coin il y a encore un palais. Dans ces palais sont de moult grandes salles où l'on met les armes de ceux qui gardent la ville. Les rues de la ville sont si droites et si larges, que l'on voit d'un bout à l'autre, et elles sont faites de manière que de chaque porte on aperçoit toutes les autres. Il y a maints beaux palais, et maintes belles hôtelleries, et maintes belles maisons. Au milieu de la cité est un grandissime palais où est une grande cloche [7] qui sonne la nuit, afin que personne ne sorte après qu'elle a sonné trois fois : aussi, quand elle a sonné ces trois coups, nul n'ose aller par la ville, à moins que ce ne soit pour soigner des femmes en mal d'enfant ou des malades, et encore doit-on porter


Cloche de Pékin. — D'après Kircher [6]

[1] « A l'est, dit du Halde, de la même cour, est un autre palais, habité par le prince héritier. »

[2] C'est la ville ancienne, la ville chinoise. (Voy. la note 1 de la p. 223.)

[3] « Kobylay, dit de l'Isle, détruisit absolument la ville de Yen-king, et à deux ou trois lieues (ou, selon d'autres, une lieue et demie) au nord-est, il fit jeter, en 1267, les fondements d'une autre ville (de Guignes dit qu'elle fut terminée dans l'année), à laquelle il donna le nom de *Ta-tou*, ou grande cour : elle fut aussi appelée *King-tching*. Son nom véritable est actuellement *Chun-tien-fou* ; mais on la connait plus généralement sous le nom de *Pe-king* : ce mot signifie cour du nord, et le nom de *Nan-king* cour du midi. »

Pour la description de Péking, voy. Aboulgassi, de Guignes, Mailla, Staunton, Barrow *(Travels in China)*, A. Rémusat *(Nouv. Melanges asiatiques)*; spécialement le père Hyacinthe : *Description de Péking*, traduit du chinois en russe, et du russe en français, par F. de Pigny; et Timkouski *(Voyage à Péking)*.

[4] Non point probablement le Pe-ho, mais le courant ou canal qui, aujourd'hui encore, sépare les deux parties de Péking, la ville chinoise et la ville tartare.

[5] Plus correctement *Ta-tou*. (Voy. ci-dessus la note 3.

[6] « Cette cloche, dit Kircher, pèse 120 000 livres. »

[7] « Au nord du dernier appartement du palais est le *kou-leou* ou tour du tambour... Un peu plus au nord, le *tchong-leou* ou la tour de la cloche : il y a, en effet, dans cette tour, une grosse cloche qui sert au même usage que le tambour. *(Descript. de Péking*, p. 24.)

« Il y a dans chaque ville, dit du Halde, de grosses cloches ou un tambour d'une grandeur extraordinaire qui servent à marquer les heures. »

une lumière (¹). Chaque porte doit être gardée par mille hommes ; et ne croyez pas que ce soit par crainte de surprise, non, c'est pour rendre honneur au grand sire, et aussi pour empêcher les entreprises des larrons. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, je vous entretiendrai de la cour et de tout ce qui a rapport au grand sire.

Comment le grand khan se fait garder par douze mille hommes à cheval.

Or sachez que le grand khan, pour sa grandesse, se fait garder par douze mille hommes à cheval, que l'on appelle *quesitans*, ce qui veut dire, en français, chevaliers et féaux du seigneur, et cette garde, ce n'est pas par peur qu'il l'entretient. Ces douze mille hommes ont quatre capitaines, car chaque capitaine commande à trois mille ; ces trois mille hommes restent trois jours et trois nuits au palais du grand sire, y mangent et y boivent. Puis ils s'en vont, et trois mille autres les remplacent, qui montent aussi la garde trois jours et trois nuits, puis cèdent la place à d'autres, jusqu'à ce que tous aient fait le service ; alors les premiers recommencent, et ainsi toute l'année. En quelque endroit que le grand sire tienne sa table, voici l'ordre qu'on observe. Sa table est plus haute que toutes les autres ; il s'assoit au nord, de manière que son visage regarde le midi ; près de lui, à gauche, est sa première femme. A droite, mais plus bas, s'assoient ses fils, ses neveux et ses parents qui sont du lignage impérial, de manière à ce que leurs têtes arrivent aux pieds du grand khan. Les autres barons sont assis à des tables encore plus basses. Et ainsi des femmes ; car les femmes des fils du grand sire, et de ses neveux et de ses parents, sont assises à gauche plus bas, et plus bas encore les femmes des barons et des chevaliers ; et chacun sait le lieu où il doit prendre place suivant l'ordre établi par le seigneur. Les tables sont arrangées de telle sorte que le grand sire peut tout voir, et il y en a une grandissime quantité. Hors la salle mangent plus de quarante mille hommes ; car il en vient beaucoup avec grands présents, arrivant de pays étrangers, apportant des produits étrangers. Parmi ceux-ci, il y en a plusieurs qui ont seigneurie ou qui en veulent, et ils choisissent pour venir le temps où le grand khan tient cour et fait festin. Au milieu de cette salle où le grand sire tient sa table, il y a un grand vase d'or fin qui tient autant de vin qu'une grande barrique, et autour de ce grand vase, dans chaque coin, en sont d'autres plus petits. De ce grand vase on tire le vin ou le breuvage qu'on doit prendre, et on en remplit de grandes coupes d'or, si grandes qu'elles tiennent assez de vin pour huit ou dix personnes, et on les place entre deux hommes à table ; chacun de ces hommes a une tasse d'or à anse, dans laquelle il verse du vin de cette grande coupe. On place de même entre deux dames une de ces grandes coupes d'or, et près de chacune on met une tasse à anse. Et sachez bien que tous ces vases sont d'une grande valeur, et le grand sire a tellement de vaisselle d'or et d'argent, qu'on ne peut s'en faire une idée quand on ne l'a pas vue. Ceux qui servent le grand khan à table sont de hauts barons, et ils ont soin de se fermer la bouche et le nez avec de belles toiles de soie et d'or, afin que leur haleine et leur odeur n'atteignent point les mets et les breuvages du grand sire. Quand le grand sire va boire, tous les instruments, et il y en a une grande quantité de toutes sortes, commencent à sonner, et quand il a sa coupe en main, tous les barons et les gens qui sont là s'agenouillent avec des marques de grande humilité ; et chaque fois qu'il veut boire, on fait les mêmes cérémonies. Je ne parlerai pas des mets ; car chacun doit croire qu'il y en a en abondance. Tous les barons et les chevaliers qui vont manger au palais y mènent leurs femmes, qui se placent avec les autres. Puis quand ils ont mangé et que les tables sont enlevées, il vient dans la salle, devant le grand sire et devant les autres, une grandissime quantité de jongleurs et de bateleurs, et de toutes sortes de baladins qui font grands jeux et grandes fêtes devant le grand sire, et tous en rient et s'en amusent beaucoup. Quand tout cela est fait, chacun se retire et retourne chez soi.

(¹) Cette défense est encore aujourd'hui en vigueur : « Pendant la nuit, dit G.-L.-D. de Rienzi (*Dict. géogr.*, art. Péking), ils ne permettent à personne de sortir, si ce n'est pour quelque cas urgent, et avec une lanterne. »

De la grande fête que fait le grand khan à sa nativité.

Tous les Tartares font la fête de leur naissance. Le grand khan naquit le vingt-huitième jour de la lune de septembre [1], et, ce jour, ils font une grande fête comme celle du premier jour de l'an dont je vous parlerai ci-après. Le jour donc de sa nativité, le grand khan se revêt de noble drap d'or battu, et bien douze mille barons et chevaliers se revêtent comme lui, d'une couleur et d'une manière semblables, non pas que leurs vêtements soient si chers, mais ce sont des draps de soie et dorés; et tous ils ont de grandes ceintures d'or. C'est le grand sire qui leur donne ces vêtements, et il y en a tels qui, par les pierres précieuses et les perles qui les ornent, valent plus de dix mille besants d'or [2], et il y en a plusieurs de cette sorte. Treize fois l'an, le grand khan donne ainsi de riches vêtements à ces douze mille barons et chevaliers, et leur fait don d'habits pareils aux siens et de grande valeur. On peut facilement concevoir que c'est là une grandissime dépense et que nul autre que lui ne pourrait y suffire.

Encore de la fête que fait le khan à sa nativité.

Ce jour de sa nativité, tous les Tartares du monde et tous les pays et provinces qui tiennent de lui leur domination lui font de grands présents, chacun suivant son rang. Et encore viennent vers lui maints autres hommes avec grands présents; ce sont ceux qui veulent lui demander quelque seigneurie. Le grand sire a nommé douze barons qui donnent à ces hommes les seigneuries, selon qu'ils les méritent. En ce jour, les idolâtres et tous les chrétiens, les Sarrasins et gens de toutes nations, font grandes oraisons et grandes prières à leurs idoles et à leur Dieu pour conserver leur seigneur et lui donner longue vie, joie et santé : ainsi se passe la fête de sa nativité. Nous allons maintenant vous parler d'une autre grande fête qui se fait au commencement de l'année, et qu'on appelle la blanche fête.

De la grande fête que fait le grand khan au commencement de l'année.

Leur année commence au mois de février [3]. Le grand sire et tous ceux qui lui sont soumis font alors une fête, comme je vais vous le raconter. Il est d'usage que le grand khan et tous ses sujets se vêtissent de robes blanches, hommes et femmes, autant que chacun en a le moyen; et cela parce qu'ils croient que le blanc porte bonheur, et ils prennent ces habits blancs le premier jour de l'an, afin que toute l'année soit bonne et heureuse pour eux. En ce jour, tous les gens de toutes les provinces et contrées qui tiennent de lui des terres et des seigneuries lui apportent de grandissimes présents d'or, d'argent, de perles, de pierres précieuses et de maints riches draps blancs, afin que toute l'année leur seigneur ait de grandes richesses et soit en joie et en contentement. Les barons, les chevaliers et tout le peuple se donnent aussi les uns aux autres maintes choses blanches, et s'embrassent et se font joie et fête, afin que toute l'année leur soit favorable. On présente aussi ce jour-là au grand khan plus de cent mille chevaux blancs, moult beaux et riches. Ce jour-là encore viennent ses éléphants, qui sont bien cinq mille, tous couverts de beaux draps émaillés de bêtes et d'oiseaux, et chacun a sur son dos deux coffres moult beaux et riches où est la vaisselle du seigneur et de riches décors pour cette cour blanche; encore y vient une grandissime quantité de chameaux, aussi couverts de draps et chargés de tout ce qui est nécessaire pour

(1) Suivant Mailla, Cubilai naquit dans le huitième mois de l'année 1216.

(2) Le besant d'or qui avait cours à Venise, au temps de Marco-Polo, équivaut, sauf une très-légère différence, au sequin vénitien, au ducal, au dina arabe, et vaudrait environ 10 à 12 francs de notre monnaie.

(3) Nous voyons, dans les tables d'Ouloug-Beig, traduites par Greaves, que l'année solaire des Khataïens et des Ouïgours commence le jour où le soleil parvient dans le milieu de la constellation du Verseau. Le calendrier fut réformé, du temps de Cubilai, par les savants chinois. (*Hist. génér. de la Chine*, IX, 407.)

cette fête ; et tous passent devant le grand sire, et c'est le plus beau spectacle qu'on puisse voir. Le matin de cette fête, avant que les tables soient mises, tous les rois, ducs, marquis, comtes, barons, chevaliers, astrologues, médecins, fauconniers, et maints autres officiers et gouverneurs de gens et de terres et d'armées, viennent en la grande salle devant le seigneur, et ceux qui n'y peuvent entrer demeurent en dehors, de manière que le grand sire puisse bien les voir. Et voici l'ordre qu'ils observent : en avant sont ses fils et ses neveux, et ceux du lignage impérial, après les rois, puis les ducs et les autres, selon qu'il



Seigneurs se rendant à la cour du grand khan. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

est convenable. Quand ils sont tous assis, chacun à sa place, adonc se lève un grand *proles* (¹) qui dit à haute voix : Inclinez-vous et adorez. Et aussitôt ils se prosternent et mettent leur front contre terre, et font leur prière vers le grand sire comme vers un dieu, et en cette manière ils l'adorent par quatre fois. Ils vont ensuite à un autel moult bien orné, sur lequel est une table vermeille où est écrit le nom du grand khan ; il y a là un bel encensoir, et ils encensent cette table et l'autel avec grande révérence, puis retournent à leur place ; et quand ils ont tous encensé, ils se font les présents dont je vous ai parlé, de moult grande valeur et richesse. Puis quand ils ont fait ces présents et que le grand sire a tout vu, on met les tables et ils s'y assoient chacun en son rang, comme je vous l'ai déjà raconté. Le grand sire se met à une table à part, ayant à sa gauche sa première femme, et nul autre ne s'y assoit avec eux ; puis chacun prend place à la suite, comme je vous l'ai dit, toutes les dames restant du côté de l'impératrice. Quand ils ont mangé, les jongleurs viennent et divertissent la cour, puis chacun retourne chez soi. Maintenant que je vous ai parlé de la blanche fête, je vais vous rapporter un très-noble usage du grand khan, celui de donner à ses barons des vêtements pour ces grandes fêtes de l'année.

Des douze mille barons qui sont à ces fêtes.

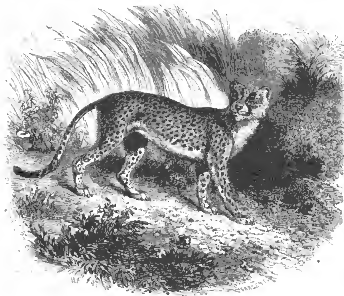
Le grand sire a créé douze mille barons appelés *quecitains*, c'est-à-dire les plus proches fidèles du seigneur ; à chacun d'eux il a donné treize robes, chacune de couleur différente, ornées de perles et de

(¹) Dans le texte italien de Boni : un grand *parlato*. Il s'agit probablement d'un maître des cérémonies.

pierres, et de beaucoup d'autres choses précieuses et de grandissime valeur; il leur a aussi donné une ceinture d'or moult belle et de grand prix, comme aussi des chaussures de peau de chameau cousues de fil d'argent qui sont moult belles et chères : ces ornements sont si nobles que, quand on voit ces barons, on les prend pour autant de rois; et à chaque fête de l'année, le grand sire ordonne de quel vêtement ils doivent se parer ([1]). Le grand sire lui-même a treize vêtements pareils à ceux de ses barons pour la couleur, mais plus nobles et de plus grande valeur, et il met à chaque fête le vêtement pareil à celui de ses fidèles. Cela fait donc cent cinquante-six mille vêtements qu'il donne à ces douze mille barons, et ces vêtements ont une telle valeur, qu'on ne pourrait l'exprimer en chiffres, sans compter les chaussures qui ont aussi assez de prix. Et le grand sire fait tout cela afin que ses fêtes soient plus honorables et plus belles. Je veux encore vous raconter quelque chose de merveilleux: sachez qu'on amène un grand lion devant le grand sire, et dès que le lion l'aperçoit, il se jette à terre à ses pieds avec grande humilité, comme s'il le reconnaissait pour seigneur. Ce lion demeure devant le khan sans chaîne, si bien que c'est une grande merveille. Parlons maintenant de la chasse que fait faire le grand sire.

Comment le grand khan a ordonné à ses gens de lui apporter de la venaison.

Le grand sire demeure en la cité de Cathay trois mois, décembre, janvier et février; et pendant ce temps il a ordonné à tous gens demeurant à soixante journées de là de chasser avec chiens et oiseaux,



Le Guépard.

et il a commandé à tous les seigneurs de gens et de terres de lui apporter toutes les grandes bêtes, comme sangliers, cerfs, daims, chevreuils, ours et autres. Les bêtes donc qu'ils veulent envoyer au

([1]) L'usage de revêtir des vêtements différents, suivant les solennités, est encore aujourd'hui suivi en Chine. Ces costumes sont tous représentés dans le grand recueil des Statuts de l'empire central.

grand sire, ils commencent par leur retirer toutes les entrailles du ventre, puis ils les mettent sur des charrettes et les expédient ainsi : il en arrive ainsi une grandissime quantité de trente journées à la ronde ; quant à ceux qui sont plus éloignés, ils n'envoient pas les chairs, à cause de la longueur du chemin, mais ils expédient les cuirs tout préparés, et le grand sire s'en sert pour tous les besoins de son armée. Je vous ai parlé de la chasse, je vais vous entretenir maintenant des bêtes fauves que fait nourrir le grand sire.

Des lions, des léopards et loups cerviers dressés à prendre les bêtes, et aussi des gerfauts, des faucons et d'autres oiseaux.

Le grand sire a bon nombre de léopards tous dressés à chasser et à prendre les bêtes, comme aussi assez de loups-cerviers dressés pareillement pour la chasse. Il a plusieurs grands lions, plus grands que ceux de la Babylonie. Ils ont un moult beau poil de belles couleurs ; car ils sont tous rayés de lignes noires, vermeilles et blanches. Ils sont dressés à prendre les sangliers, les bœufs sauvages, les ours, les ânes sauvages, les cerfs, les chevreuils et d'autres bêtes. C'est une chose très-belle à voir ; car, quand ils vont en chasse, ils emmènent les lions sur une charrette dans leur cage où est avec eux un petit chien ([1]). Le grand sire a encore une grande multitude d'aigles dressés à prendre loups, renards, daims et chevreuils, et qui en prennent assez souvent ; ceux qui sont destinés à prendre les loups sont très-grands et très-forts, et il n'y a pas loup, si grand qu'il soit, qui échappe à leur poursuite. Je vais dire maintenant comment le grand sire fait nourrir une grandissime quantité de bons chiens.

Des deux frères qui élèvent les chiens de chasse.

Le grand sire a deux barons qui sont frères, l'un nommé Baian ([2]), et l'autre Mingan : on les appelle *canici* ([3]), parce qu'ils élèvent les chiens mâtins. Chacun de ces frères a dix mille hommes sous lui, et ces deux bandes ont chacune une livrée particulière : pour les uns c'est le vermeil, et pour les autres le bleu, et quand ils vont en chasse avec le grand sire, ils portent cette livrée. Parmi ces dix mille, il y en a deux mille qui ont chacun un ou deux chiens mâtins, ce qui en fait une grande quantité. Quand le grand sire va à la chasse, un de ces frères, avec ses dix mille hommes et bien cinq mille chiens, part d'un côté, et l'autre d'un autre avec les siens. Ils s'étendent au loin, embrassant au moins une journée de chemin, et il n'y a pas de bête qui ne soit prise ([4]). C'est une belle chose à voir que ces chiens et ces chasseurs ; car tandis que le grand sire chevauche avec ses barons, oiselant dans la plaine, on voit venir ces chiens chassant devant eux des ours, des cerfs et d'autres bêtes fauves. Nous allons voir maintenant ce que fait le grand sire les autres trois mois.

([1]) En général, les Asiatiques ne font guère de différence entre le lion et le tigre. D'après les usages constants observés chez les Mongols de l'Hindoustan par les voyageurs, il s'agit certainement ici du guépard.

([2]) Suivant Marsden, ce serait le général qui fit la conquête du Mangi ; mais Lazari fait observer que ce nom se retrouve fréquemment dans les relations orientales de la domination mongole.

([3]) *Cinuci, cinici, tinuci, canici*, corruption du mot *cuscici* (kudschi), employé par Raschid-Eddin dans le sens d'oiseleur ou fauconnier.

([4]) « L'empereur, dit Verbiest, parlant de Kang-hi, choisit trois mille hommes de ses gardes du corps, armés de flèches et de javelots. Il les dispersa de côté et d'autre, de sorte qu'ils occupaient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnaient de toutes parts ; ce qui faisait comme une espèce de cercle, dont le diamètre était au moins de trois mille pas. Ensuite, venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelques obstacles qu'ils trouvassent dans leur chemin, car l'empereur y avait mêlé parmi eux des capitaines et même les grands de la cour, pour y maintenir l'ordre, ils réduisirent ce cercle en un autre beaucoup moindre, qui avait environ trois cents pas de diamètre ; ainsi, toutes les bêtes qui avaient été enfermées dans le premier se trouvaient prises dans celui-ci comme dans un filet, parce que, chacun mettant pied à terre, ils se serraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne laissaient aucune issue par où elles pussent s'enfuir. Alors, on les poursuivait si vivement dans ce petit espace, que ces pauvres animaux, épuisés à force de courir, venaient tomber aux pieds des chasseurs, et se laissaient prendre sans peine. » (Du Halde, t. IV, p. 77.)

Comment le grand khan va en chasse pour prendre bêtes et oiseaux.

Quand le grand sire est ainsi resté trois mois à Cathay, décembre, janvier et février, il part, vers le mois de mars, et poursuit au midi jusqu'à la mer Océane, à deux journées de là ([1]). Il emmène avec lui bien dix mille fauconniers et cinq cents gerfauts, et des faucons pèlerins et des faucons sacrés en grande abondance, et aussi bon nombre d'autours pour chasser dans les étangs ; mais il ne garde pas tous ces oiseaux avec lui, il les disperse çà et là au nombre de cent ou deux cents au plus; puis on les fait chasser, et les plus belles pièces qu'ils prennent, on les apporte au grand sire. Quand le grand sire va oiseler avec ses gerfauts et ses autres oiseaux, il place bien dix mille hommes deux à deux, qu'on appelle *toscaor* ([2]), c'est-à-dire, en notre langue, gardiens, parce qu'ils sont chargés de garder ces oiseaux. Ils demeurent à distance les uns des autres de manière à occuper un grand espace, et ils ont avec eux un sifflet et un appeau pour rappeler les oiseaux. Quand donc le grand sire a fait lâcher ses oiseaux, il n'est nul besoin de les suivre, parce que ces *toscaor* sont là qui les gardent, et s'ils ont besoin de secours, ils les secourent aussitôt. Tous les oiseaux du grand sire et ceux des autres barons ont à leur patte une petite table d'argent où est écrit le nom de leur maître, de sorte qu'on reconnaît de suite à qui appartient l'oiseau, et on le rend à son propriétaire ; ou, si l'on ne sait à qui il est, on le porte à un baron appelé *bularguei* ([3]), c'est-à-dire le gardien des choses qui n'ont pas de maître ; car, je vous le dis, si l'on trouve un cheval, une épée, un oiseau ou quoi que ce soit, et que l'on ne sache qui en est le propriétaire, on le porte aussitôt à ce baron qui le fait garder; et si on n'apporte ce que l'on trouve, on est regardé comme voleur. Ceux qui ont perdu quelque chose vont à ce baron, qui le leur fait rendre tout aussitôt. Ce baron demeure toujours au plus haut lieu du camp avec son étendard, afin que chacun distingue sur-le-champ sa demeure, de sorte que rien ne peut se perdre qui ne soit retrouvé et rendu. Dans le voyage que fait le grand sire vers la mer Océane, on peut voir chasses de bêtes et d'oiseaux les plus commodes qu'il soit possible d'imaginer. Le grand khan voyage toujours sur quatre éléphants qui portent une moult belle chambre de bois toute couverte en dedans de drap d'or et en dehors de peaux de lion ([4]); il a toujours avec lui douze de ses meilleurs gerfauts. Là sont aussi plusieurs barons pour le récréer et lui tenir compagnie. Quand donc le grand sire est dans cette chambre sur ses éléphants, les autres barons qui chevauchent alentour lui disent : Sire, voici des grues qui passent; et aussitôt le grand sire fait découvrir sa chambre, et, apercevant les grues, il lâche ceux de ses gerfauts qu'il veut faire chasser, et ceux-ci prennent les grues, tandis que ses barons et ses chevaliers chevauchent autour de lui; et lui voit tout cela de son lit, ce qui est un grand plaisir et un grand amusement que nul homme au monde n'a jamais goûté et ne pourrait goûter. Quand le grand sire est arrivé à un lieu nommé Cacciarmodun ([5]), il y trouve tendus ses pavillons et ceux de ses fils, de ses barons et de ses femmes, au nombre de plus de dix mille moult beaux et riches; et je vais vous décrire le sien. La tente où il tient sa cour est si grande, qu'elle contient bien mille chevaliers; sa porte est vers le midi; et c'est là que restent les barons et les autres

([1]) Marsden, jugeant impossible que la distance qui sépare Cambalu de l'Océan, dans la direction du midi, soit franchie en deux jours, suppose qu'il y a ici une erreur du copiste, par suite de laquelle on aura mis le mot *jours* à la place de celui de *mois*.

Bürck pense que, dans ce passage, l'Océan exprime seulement la direction des chasses, qui s'étendaient jusqu'aux monts situés entre le bassin du Leao et celui du Sungari, terrains aquatiques où abondaient les oiseaux. Mais, dans cette hypothèse, il faudrait adopter la version de Ramusio, qui donne la direction du nord-est au lieu de celle du midi.

([2]) Gardiens, suivant Ramusio ; gardiens d'oiseaux, suivant Pipino. Ce mot est écrit, dans les manuscrits, *toscaol, roscanor, roschaor, restaor* et *tastori*.

([3]) Inspecteurs de district, suivant Neumann. Le mot *buluc* signifie district. On lit, dans d'autres manuscrits, *bulangari, balangugi*, etc.

([4]) Voy. p. 332. Les empereurs chinois modernes vont plus simplement à la chasse, dans un palanquin porté par quatre hommes. Au lieu de peaux de lion, on doit entendre des peaux de tigre ou de léopard.

([5]) Cacclar-Modim, Caccia-Medim, Caratar-Modum, Kakzar-Modin, suivant Marsden, correspond à Chachiri-Mondou, sur le fleuve Usuri, tributaire de l'Amour.

gens. A cette tente en est jointe une autre, vers le ponent, où demeure le seigneur : quand il veut parler à quelqu'un, c'est là qu'il le fait venir. Derrière la grande salle est une autre chambre, grande et belle,



Le grand khan dans une chambre portée par quatre éléphants. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

où couche le grand sire ; il y a encore d'autres chambres et d'autres tentes, mais qui ne sont point attenantes à la grande tente. Chacune des salles de cette grande tente a trois colonnes de bois aromatique moult bien travaillé ; en dehors elles sont toutes couvertes de peaux de lion moult belles, car elles sont toutes rayées de noir, de blanc et de vermeil. Elles sont si bien closes, que ni le vent ni la pluie ne peuvent y entrer. A l'intérieur elles sont entièrement doublées d'hermine (1) et de zibeline : ce sont les deux plus belles et les deux plus riches fourrures que l'on puisse voir ; pour une robe d'homme, une fourrure en belle zibeline vaut bien deux mille besants d'or (2), et, en commune, au moins mille besants : aussi les Tartares l'appellent la reine des fourrures ; la zibeline est à peu près de la grandeur d'une fouine. Ces deux salles sont donc tapissées de ces deux fourrures, avec tant d'art et d'industrie que c'est merveilleux à voir. La chambre où couche le grand sire est aussi, en dehors, recouverte de peaux de lion, et, à l'intérieur, de fourrures de zibeline et d'hermine artistement arrangées. Les cordes qui retiennent les deux salles et la chambre sont toutes de soie ; et ces trois tentes ont un si grand prix, que bien des petits rois ne pourraient les payer. Autour de ces tentes sont toutes les autres, bien ornées et bien décorées ; les femmes du seigneur ont aussi de riches pavillons. Les gerfauts, les faucons et les autres oiseaux et bêtes ont pareillement leurs tentes. Et, que vous dirai-je ? il y a tant de monde en ce camp que c'est merveille, et l'on croirait être dans la plus populeuse cité, car de toutes parts chacun se rend là, amenant avec soi toute sa maisonnée. Le grand sire a avec lui des médecins, des astrologues (3), des fauconniers et autres officiers, et tout est ordonné aussi bien que dans sa ville capitale. Il reste en ce lieu jusqu'au printemps, qui arrive vers le temps de notre Pâque, et pendant tout ce temps il ne cesse d'oiseler, prenant grues, cygnes et autres oiseaux ; et ses gens qui sont répandus alentour lui rapportent

(1) Voy. la gravure, p. 220.

(2) Voy., sur la valeur du besant d'or, la note de la page 327. Aujourd'hui encore, les fourrures du nord-ouest de l'Asie sont payées à de très-hauts prix, dans la Chine septentrionale.

(3) Ou *shamana*. Kang-hi emmenait avec lui, à la chasse, des missionnaires européens, astronomes et mathématiciens, se complaisant à mesurer avec eux la position des astres et la hauteur des montagues.

chaque jour force venaison. Il passe tout ce temps dans les plus grands plaisirs et les plus grands divertissements qu'aucun homme puisse jamais goûter. Et je vous dis en vérité que nul marchand, ni artiste, ni vilain, ne peut chasser avec des chiens ou des oiseaux à moins de vingt journées du lieu où demeure le grand sire; mais en toutes les autres provinces on est libre de chasser comme l'on veut. Sachez encore que par toutes les terres où le grand sire a seigneurie, nul roi, ni baron, ni autre homme, n'ose prendre ni chasser lièvre ou daim, ou chevreuil, ou cerf, ou toute autre bête qui se reproduit du mois de mars au mois d'octobre; et si on avait l'audace de le faire, on en serait grandement puni, parce que le seigneur l'a défendu. Mais, au reste, il est si bien obéi que souvent les lièvres, les daims ou d'autres bêtes, viennent se jeter dans les jambes sans que l'on ose y toucher. Le grand sire reste donc en ce lieu jusqu'à Pâques ([1]), puis il part avec tous ses gens et s'en va tout droit à la cité de Cambalu par le même chemin par où il était venu, chassant toujours le long de sa route et se divertissant fort

Comment le grand khan tient grande cour et fait grande fête.

Quand il est venu à sa capitale de Cambalu, il demeure dans son principal palais trois jours et pas davantage; il y tient grande cour et riche table. Il fait grande joie et grande fête avec ses femmes, car je vous dis que c'est chose merveilleuse que la pompe déployée pendant ces trois jours. En cette cité, il y a grande multitude de maisons et d'habitants à l'intérieur et à l'extérieur; car sachez qu'il y a autant de bourgs que de portes, c'est-à-dire douze très-grands, à tel point que nul ne pourrait compter le nombre de leurs habitants : en ces bourgs demeurent les marchands et les autres hommes qui viennent là pour leur commerce; car la ville est si commerçante, que tous y viennent faire des affaires ([2]). Dans ces bourgs, il y a d'aussi belles maisons et d'aussi beaux palais qu'en la ville, excepté toutefois celui du grand sire. On n'ensevelit jamais personne dans la ville : si le mort est un idolâtre, on le porte au lieu où il doit être brûlé, au delà des bourgs ([3]); s'il est d'une autre religion, on le porte de même hors des bourgs. Et encore je vous dis qu'il ne peut demeurer dans la ville aucune femme de mauvaise vie, mais elles vont dans les bourgs, et il y en a une si grande quantité qu'on ne pourrait le croire; elles sont bien vingt mille. En cette ville viennent de plus riches marchandises qu'en aucun lieu du monde. Car, sans aller plus loin, sachez que toutes les riches productions de l'Inde, les perles et les pierres précieuses, sont apportées dans cette ville; de même aussi tout ce que produit le Cathay et les autres provinces. Cela vient de tous ces seigneurs qui y demeurent, des dames, des barons et de tous ces gens qui s'y rassemblent à cause de la cour que le grand sire y tient. Chaque jour entrent dans cette ville plus de mille charrettes chargées de soie; car on y fait beaucoup de draps d'or et de soie ([4]). On vient acheter à cette ville de plus de deux cents lieues à la ronde; il n'est donc pas bien étonnant s'il y a autant de monde dans la ville. Je vais vous parler maintenant de l'hôtel de monnaie que le grand sire a dans cette ville même de Cambalu, et de la monnaie qu'il fait faire, et vous verrez clairement comment il a plus de richesses encore que je ne vous l'ai dit et que je ne pourrais vous le dire.

([1]) Cette correspondance avec quelques-unes de nos grandes fêtes pouvait s'établir d'autant plus aisément que les fêtes chinoises, réglées d'après les mouvements de la lune et du soleil, tombent également à jour fixe.

([2]) La plupart des villes de la Chine, les villes commerçantes surtout, sont entourées de très-longs faubourgs. Tous les marchands étrangers qui demeurent à Canton habitent les faubourgs, où les indigènes ont leurs boutiques.

Les faubourgs de Pékin ne sont plus aussi peuplés, ni visités par autant d'étrangers, qu'au temps de Marco-Polo.

([3]) « La coutume des Tartares est de brûler les corps et d'en conserver les os et les cendres; quoiqu'il y ait à présent plusieurs tribus tartares qui ne les brûlent point, personne ne manque de le faire, lorsque ce sont des gens morts à la guerre ou en voyage hors de la Chine, et les Chinois mêmes en usent quelquefois ainsi. » (Du Halde, t. IV, p. 238.)

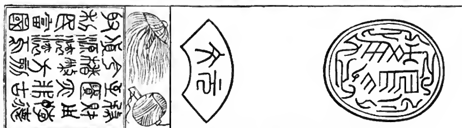
Il est encore, aujourd'hui, interdit d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes ou près des habitations.

([4]) Sur la production de la soie en Chine, voy. Ritter, t. VIII, p. 679 et suiv.; Klaproth, *Asia polyglotta*, 358; *Tableaux histor. de l'Asie*, 57, 68; *Conjecture sur l'origine du nom de la soie* (*Journ. asiat.*, II, 243).

Comment le grand khan emploie des cartes pour monnaie.

En cette ville de Cambalu est l'hôtel de monnaie du grand sire, et il est établi de telle manière qu'on peut dire que le grand sire sait parfaitement l'alchimie, comme vous allez le voir. Voici comment il fait





Anciens billets de banque chinois.

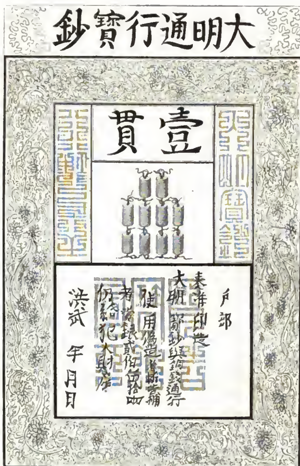
fabriquer sa monnaie. Il fait prendre des écorces de mûriers dont les vers à soie mangent les feuilles, et les couches de bois qui sont entre l'écorce et le cœur de l'arbre [1]; puis de ce bois il fait faire du carton comme celui qu'on fait avec le papier, mais qui est tout noir [2]; quand ce carton est confectionné, il le fait couper de diverses manières, pour former diverses pièces : l'une grande comme la moitié d'un petit tournesol, l'autre comme un petit tournesol, l'autre comme un demi-gros d'argent, l'autre comme un gros d'argent de Venise, l'autre comme deux gros, l'autre comme cinq, l'autre comme dix, l'autre comme un besant, l'autre comme trois, et ainsi jusqu'à dix. Chacune de ces pièces est scellée du sceau du grand sire [3], et il en fait faire une si grande quantité, que tous les trésors du monde ne suffiraient point pour les payer. Quand ces pièces sont faites, il s'en sert pour tous ses payements et les fait répandre dans tous les lieux

(1) Les voyageurs énumèrent une quantité considérable de substances végétales et autres employées, en Chine, à la confection du papier. La plus généralement employée est l'écorce intérieure du bambou. Suivant du Halde, ce n'est pas l'écorce, mais les fibres mêmes de ce végétal, que l'on emploie.

(2) *Morus papyrifera* de Linné, suivant Lazari. On ne peut entendre cette expression de *tout noirs*, appliquée aux billets, qu'en les supposant seulement d'une couleur plus foncée que le papier ordinaire. La fabrication du papier en Chine, qui, suivant Neumann, date du siècle premier de notre ère, a été décrite par Kæmpfer *(Amœn. exoticæ)*, et par Thunberg *(Voyage au Japon*, IV, 135).

(3) « C'est cette année (1234) qu'on fit la monnaie de papier ; les billets s'appelaient *tchao*. Le sceau du *pou-tchin-se* ou trésorier général de la province était empreint dessus, et il y en avait de toute valeur. Cette monnaie avait déjà couru sous les princes de Kiu. » *(Observ. chronol.*, p. 192.)

de sa domination [1], et nul ne peut les refuser sous peine de perdre la vie. D'ailleurs tous les reçoivent assez volontiers en payement, parce qu'ils peuvent à leur tour s'en servir pour tout ce qu'ils veulent, or,



Papier-monnaie de la dynastie des Ming (1368-1399). — D'après le baron de Chaudoir.

(1) L'année 807, l'empereur Ian-tsung, de la dynastie des Tang, ordonna que chacun portât au trésor, en échange de papier, les métaux avec lesquels on pouvait battre monnaie. En 900, on mit en circulation des billets de banque de dépôt : ces titres représentaient alors des valeurs existantes. De 997 à 1022 circulèrent des assignats, *chiao-tsu*, émis par des banquiers privés et remboursables de trois ans en trois ans. Le gouvernement surveillait cette opération ; mais la compagnie ayant failli, l'empereur déclara qu'à l'État seul appartenait le droit d'émettre la monnaie ou ses signes représentatifs, et, de plus, il institua une caisse d'amortissement. En 1068, il circula une quantité extraordinaire de faux billets, malgré la peine capitale dont la loi frappait ce crime. Néanmoins, la caisse d'amortissement parvint à ranimer le crédit, et, vers le commencement du douzième siècle, le papier-monnaie inonda la Chine. En 1166, la somme de ces titres représentait une valeur de 28 000 000 onces d'argent. Aussi, quand les Mongols se furent rendus maîtres de toute la Chine, ils trouvèrent les finances

argent, perles, pierres précieuses ou toutes autres marchandises. Et sachez que la pièce qui vaut dix besants n'en pèse pas un. Plusieurs fois l'an, viennent à la cour des marchands avec des perles, des pierres précieuses, de l'or ou de l'argent, ou bien des draps d'or et de soie, et ils font présent de tout cela au grand khan. Et lors le grand sire fait appeler douze sages hommes choisis exprès pour cela, et très-habiles dans leur art, et il leur commande d'estimer ces marchandises et de les payer ce qu'elles valent. Ceux-ci les examinent, puis font payer aux marchands la valeur de ces objets en monnaie de carton; mais les marchands l'acceptent volontiers, parce qu'ils en font usage pour toutes les acquisitions qu'ils ont à faire dans le royaume du grand khan. On apporte ainsi tous les ans pour plus de quatre cent mille besants de marchandises, qui toutes sont payées avec ce carton. Plusieurs fois l'année, le grand sire fait faire commandement, par la ville, que tous ceux qui ont pierres, perles, or ou argent, aient à les apporter à l'hôtel de la monnaie, et ils en apportent en abondance, et en échange reçoivent du carton; et ainsi le grand sire a toutes les richesses de son empire. Quand ces cartes finissent par se rompre ou s'abîmer, on les reporte à l'hôtel de la monnaie, et on en reçoit en échange de nouvelles et de fraîches, seulement avec une perte de trois pour cent ([1]). Si on veut acheter de l'or ou de l'argent pour en faire de la vaisselle ou une ceinture, ou pour l'employer à tout autre usage, on va porter de ces cartes à l'hôtel de la monnaie, et on reçoit en retour de l'or et de l'argent ([2]). C'est de cette manière que le grand sire peut avoir de si grands trésors, trésors qui sont tels que tous les rois de la terre ensemble n'en ont pas de si grands que le grand sire seul. Maintenant que je vous ai dit comment le grand sire faisait sa monnaie, je vais vous parler des grands seigneurs qui résident dans cette cité de Cambalu.

Des douze barons qui sont sur tout l'empire du grand khan.

Or sachez que le grand khan a élu douze grandissimes barons, auxquels il a donné charge de faire tout ce qui aurait rapport à l'administration de ses trente-quatre provinces. Je vous dirai d'abord que ces douze barons demeurent dans la ville de Cambalu, en un palais moult grand et beau, où sont plusieurs salles et maisons; et chaque province y a son intendant et ses écrivains qui demeurent en ce palais, ayant chacun une maison particulière. Cet intendant et ces écrivains font toutes les affaires de la province à laquelle ils sont préposés, sous la volonté et le commandement de ces douze barons. Ceux-ci élisent les seigneurs de toutes les provinces, et quand ils ont élu tel qui leur a paru bon et suffisant, ils le font savoir au grand sire, et celui-ci donne au nouvel élu une table d'or telle que le comporte sa seigneurie. Ce sont aussi ces barons qui pourvoient au mouvement des armées, les envoyant où ils le jugent à propos, et en telle quantité qu'ils le veulent, mais toutefois avec l'assentiment du grand sire;

dans le plus grand désordre. En 1287, Cubilai, adoptant le projet de son ministre Lusei-iuog, décréta le cours forcé du papier-monnaie : la ruine du commerce et la perte de la confiance en furent les résultats. Après une nouvelle crise financière, vers la fin du quinzième siècle, l'usage du papier-monnaie fut aboli. (Klaproth, *Sur l'origine du papier-monnaie; Journ. asiat.*, I. 257.)

« Il faut remarquer qu'anciennement, lorsque les rois de la Chine manquaient d'argent, ils donnaient aux mandarins et aux soldats, pour une partie de leur paye, des *billets signés et scellés du sceau du roi*. Ces billets étaient aussi faits de pâte, de la grandeur d'une demi-feuille de papier, et on écrivait dessus leur prix et leur valeur. Ainsi, quand quelqu'un devait recevoir cent écus, on lui en donnait cinquante en argent, et les cinquante autres en ces sortes de billets, qu'on nommait *chao*... Mais parce que le peuple faisait difficulté de recevoir ces billets au lieu d'argent, le roi ordonna que l'on accorderait une charge à celui qui ramasserait et rapporterait au trésor royal cent de ces billets, qu'on en donnerait une plus grande à ceux qui en rapporteraient mille, et ainsi en proportion d'un plus grand nombre... Cet expédient ne put pas, toutefois, apaiser le peuple, qui ne pouvait se résoudre à donner ses marchandises et ses provisions pour un morceau de papier; ce qui causait beaucoup de disputes et de querelles, et obligea enfin la cour à les supprimer, pour éviter ces inconvénients et plusieurs autres qui en provenaient tous les jours; en sorte que, depuis quelques siècles, ces papiers ne sont plus en usage. Il ne faut pourtant pas douter que ces choses n'aient donné lieu à Marco-Polo d'assurer, en divers endroits de son histoire, qu'on se servait, en Chine, de monnaie de papier ou de carton. » (*Nouvelle relation de la Chine*, p. 168-171.)

([1]) Ce droit inique, dont notre auteur parle avec trop d'indulgence, fut diminué d'un pour cent sous la dynastie des Ming.

([2]) Il paraît que, dans cette création de papier-monnaie, le but de Cubilai n'était pas tant de pourvoir aux besoins du trésor que d'attirer dans les coffres de l'État toutes les matières d'or et d'argent, afin de s'en attribuer le monopole.

et comme ils font dans ces deux cas, ainsi font-ils dans tous les autres. Ils sont appelés *scieng* (1), c'est-à-dire la haute cour, parce qu'ils n'ont au-dessus d'eux que le grand sire. Leur palais est aussi appelé *scien;* c'est bien la plus grande seigneurie de toute la cour du grand sire, car ils ont le pouvoir de faire du bien à qui ils veulent. Je ne vous dirai pas le nom des provinces, parce que je vous parlerai de toutes dans mon livre, mais je vous raconterai comment le grand sire envoie ses messagers, et comment ceux-ci ont toujours des chevaux tout prêts pour aller.

Comment de la cité de Cambalu partent plusieurs routes, qui vont par maintes provinces.

Sachez donc que de cette ville de Cambalu partent plusieurs routes qui vont par maintes provinces, c'est-à-dire que l'une va à telle province, l'autre à telle autre, et à chaque bout de route est indiqué l'endroit où elle conduit, de sorte que nul ne l'ignore. Quand un messager part de Cambalu par toutes ces routes dont je vous ai parlé, et qu'il fait vingt-cinq milles, il trouve une poste, appelée *janb* en leur langage, c'est-à-dire, chez nous, poste de chevaux (2); et à chacune de ces postes est un palais moult grand et beau, où les messagers du grand sire sont hébergés. Ils y trouvent un lit moult riche avec de beaux draps de soie et toutes les choses dont ils peuvent avoir besoin; et si un roi y venait, il ne dédaignerait pas cet hôtel (3). A cette poste sont quatre cents chevaux, que le grand sire y fait nourrir, et qui y restent toujours, pour être prêts à servir à ses messagers quand il les envoie quelque part (4). Tous les vingt-deux ou trente milles, les messagers trouvent donc de ces relais ainsi organisés, et cela sur toutes les principales routes qui mènent aux provinces. Quand les messagers ont à aller par des lieux déserts où l'on ne trouve ni maisons ni auberges, le grand sire a fait mettre sur ces routes des palais avec tout ce qui est nécessaire, et des chevaux et des harnais, comme sur les autres routes; mais les journées sont plus longues, car elles sont de trente-cinq ou même de plus de quarante milles. De cette manière vont les messagers du grand sire, et sont hébergés et ont des chevaux neufs à chaque journée; ce qui est bien le plus noble et le plus riche service qu'ait jamais eu empereur ou roi (5). Car sachez que plus de deux cent mille chevaux sont occupés à ces relais, et il y a plus de dix mille de ces palais ainsi meublés, comme je vous l'ai raconté (6); ce qui est d'une si grande dépense qu'à peine peut-on l'écrire. J'avais encore oublié une chose : entre un relais et un autre, tous les trois milles, il y a un hameau composé d'une quarantaine de maisons, où demeurent des hommes à pied qui font les messages du grand sire, et voici comment : ils portent une grande ceinture toute pleine de petites sonnettes, afin qu'ils soient entendus au loin; ils partent au grand galop et ne font que trois milles; les autres qui sont au bout de ces trois milles, et qui les ont entendus venir de loin, se tiennent tout prêts, et, dès que leur camarade arrive, prennent ce qu'il apporte avec une petite carte qu'on leur donne, et se mettent à courir pendant trois milles, au bout desquels ils en rencontrent un autre. De cette manière, le grand sire a par ces hommes à pied des nouvelles de dix journées de distance, en un jour et une nuit. Car ces hommes, en

(1) Quand Cubilai eut achevé la conquête de la Chine, il partagea ses vastes Etats en douze *sing* ou provinces; chacune d'elles était gouvernée par un inspecteur en chef, que les Chinois appelaient *sing-siang*. (Dict. de Morrisson.) Ce mot paraît venir de *sing*, qui, en chinois, signifie connaître, examiner.

(2) Du persan *yâm* ou *iâm*, qui signifie cheval de poste ou maison de poste. Meninski remarque que ce mot appartient au dialecte de la Korasmie, contrée qui, à l'époque de la conquête de Gengis-Khan et de ses fils, était une des plus civilisées de l'Asie. En Chine, les postes aux chevaux sont appelées *tchan*, et placées, dit-on, à vingt-cinq ou trente milles les unes des autres.

(3) Pour comprendre l'étonnement de notre auteur à la vue de ces postes, il faut se rappeler que, de son temps, ces établissements étaient tout à fait inconnus en Europe.

(4) Cette assertion est confirmée par les ambassadeurs du schah Rokh.

(5) Ces postes, où l'on entretient un grand nombre de chevaux destinés aux courriers, existent encore aujourd'hui; mais l'Etat se les réserve, à l'exclusion des simples citoyens. Timbowski dit cependant avoir vu, sur les lignes les plus fréquentées du désert de Gobi, des relais dont les voyageurs pouvaient faire usage. (Ritter, III, 347.)

(6) En maintenant ce chiffre de dix mille, le nombre des chevaux devrait être de quatre millions au lieu de deux cent mille. Il est probable qu'il y a ici un zéro de trop, et qu'on doit lire *un* mille au lieu de dix mille.

un jour et une nuit, font dix journées de chemin; en deux jours et deux nuits, vingt journées; et ainsi, en dix jours et dix nuits, on pourrait avoir des nouvelles de cent journées. Souvent ces hommes, en un jour, apportent au grand sire des fruits cueillis à dix journées de l'endroit où il est. Le grand sire n'exige de ces hommes nul impôt, mais, au contraire, leur fait donner de ses biens et de ses chevaux. Pour ses relais, voici comment ils les fournit; il demande : « Un tel, qui est près de telle cité, combien » peut-il fournir de chevaux pour les messagers? » Si on lui répond : Cent, il ordonne à cet individu de fournir cent chevaux pour ses relais, et de même fait-il par toutes les villes et châteaux, de sorte que ses relais ne lui coûtent rien; il n'y a que ceux des routes désertes qu'il fournit de ses propres chevaux. Quand il est nécessaire que des messagers à cheval aillent promptement porter au grand sire des nouvelles de pays révoltés, ou d'autres choses pressées, il leur arrive de faire deux cents milles en un jour, ou même deux cent cinquante, et voici comment. D'abord, quand ils veulent marcher aussi rapidement, on leur donne la table de gerfaut, pour marquer qu'ils ont besoin d'aller vite. S'ils sont deux, ils partent du lieu où ils sont, sur deux bons chevaux, forts et bons coureurs; ils se sanglent le ventre et se lient la tête, puis partent au galop, aussi vite qu'ils peuvent; ils font ainsi vingt-cinq milles, et, arrivés au relais, trouvent deux chevaux tout prêts, frais et dispos. Ils montent dessus sans s'arrêter, les lancent au plus grand galop qu'ils peuvent, et font encore vingt-cinq milles, puis rechangent de chevaux : de sorte qu'ils peuvent faire ainsi deux cent cinquante milles, voire même trois cents, si le message est très-pressé. Nous avons, je crois, assez parlé de ces messagers; maintenant, nous vous dirons la bonté qu'a le grand sire pour ses sujets deux fois l'an.

Comment le grand sire vient au secours de ses gens qui ont perdu leurs récoltes ou leurs bêtes.

Sachez que le grand sire envoie ses messagers par toutes ses terres et provinces, pour savoir si ses sujets n'ont éprouvé aucun dommage dans leurs récoltes, par le mauvais temps, la grêle ou tout autre désastre. Si on lui dit qu'ils ont perdu leurs récoltes, non-seulement il n'exige pas d'eux le tribut qu'ils lui doivent, mais il leur fait donner de son propre blé, pour qu'ils puissent semer et manger. Il fait cela l'été pour le blé; l'hiver, il en fait autant pour les bestiaux, car s'il se trouve que quelqu'un ait perdu ses bêtes par quelque mortalité, il lui en fait donner des siennes et l'exempte de tout impôt pour l'année. Vous voyez que le grand sire aide et protége ses sujets. Passons maintenant à une autre matière.

Comment le grand khan fait planter des arbres par les chemins.

Le grand sire a fait planter des arbres, éloignés de deux pas les uns des autres, tout le long des routes que fréquentent les messagers, les marchands et les voyageurs. Ces arbres sont aujourd'hui si grands, qu'on peut les voir de loin, et le grand khan a fait faire ces plantations afin qu'on ne pût quitter la route et s'égarer; et elles sont d'un grand secours, surtout sur les routes désertes, pour les marchands et les étrangers : on les trouve d'ailleurs dans toutes les provinces de l'empire.

Du vin que boivent les gens du khan.

La plus grande partie des habitants de la province du Cathay boivent du vin tel que je vais vous le dire : c'est une boisson faite avec du riz et maintes autres bonnes épices, qu'ils travaillent si bien qu'ils en font un vin meilleur que nul autre. Il est moult clair et beau, et il enivre très-vite, parce qu'il est fort chaud [1].

[1] « A défaut de vin de raisin, les Chinois fabriquent des liqueurs spiritueuses avec leurs céréales. La plus répandue est celle que l'on obtient de la fermentation du riz. C'est une bière dont le goût est quelquefois assez agréable. La meilleure qualité est celle qui vient de Chao-hing, dans la province de Tché-kiang. » (Huc, *Empire chinois.*)

D'une sorte de pierres qui brûlent comme du bois.

Par toute la province de Cathay, il y a une sorte de pierres noires qu'on tire des veines des montagnes et qui brûlent comme du bois ; elles restent allumées mieux que du charbon, car si vous les allumez le soir et que vous les fassiez bien prendre, toute la nuit elles resteront allumées, et vous trouverez encore du feu le matin. Dans toute la province de Cathay, on brûle de ces pierres ; ils ont du bois en assez grande abondance, mais ils brûlent de ces pierres parce qu'elles coûtent moins et que c'est une économie [1]. Nous allons maintenant vous dire comment fait le grand sire pour empêcher le blé d'être trop cher.

Comment le grand sire fait amasser et distribuer du blé pour secourir ses gens.

Le grand sire, quand il voit que le blé est en grande abondance et à bon marché, en fait amasser une grandissime quantité et le fait mettre dans de grands magasins, et le fait si bien soigner qu'il se conserve trois ou quatre ans. Il fait ainsi provision de toutes sortes de blés : froment, orge, mil, riz, panis et autres, en grande abondance. Et quand le blé vient à manquer et que la cherté est grande, il fait sortir ses blés, et si la mesure de froment vaut un besant, il la donne un quart meilleur marché ; et il distribue de ce blé tant que chacun en a besoin. De cette manière, le grand khan empêche qu'il y ait jamais une trop grande cherté sur les grains, et il fait cela par tout son empire.

Comment le grand khan fait charité à ses sujets pauvres.

Puisque je vous ai parlé de la bienfaisance du grand khan pour tous ses sujets en général, je vous parlerai de sa charité pour ceux de sa ville de Cambalu en particulier. Il fait faire un recensement de tous les ménages de la ville de Cambalu qui sont pauvres et n'ont de quoi manger ; tel est de six personnes, tel de huit, tel de dix, plus ou moins. Le grand sire leur fait donner du froment et d'autres blés tant comme ils en ont besoin, en grande quantité ; et tous ceux qui veulent aller demander du pain du seigneur à la cour, on ne leur en refuse jamais. Or chaque jour il va plus de trente mille personnes en chercher, et cette distribution a lieu toute l'année, ce qui est une grande bonté du seigneur d'avoir ainsi pitié de ses sujets pauvres : aussi l'adorent-ils comme un Dieu. Maintenant nous quitterons la cité de Cambalu et entrerons dans le Cathay, pour vous parler des riches et grandes choses qui y sont.

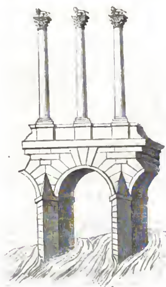
De la grande province du Cathay et du fleuve Pulisanchi.

Or sachez que messire Marc fut envoyé comme messager par le grand khan vers le ponent ; il fut bien quatre mois dans ce voyage, et nous allons vous raconter tout ce qu'il vit, en allant et en revenant. Quand

[1] « Les mines de charbon de pierre, dit du Halde, sont en si grande quantité dans les provinces, qu'il n'y a apparemment aucun royaume au monde où il y en ait tant et de si abondantes. Il s'en trouve sans nombre dans les montagnes des provinces de Chen-si, de Chan-si et de Pe-che-li ; aussi s'en sert-on pour tous les fourneaux des ouvriers, dans les cuisines de toutes les maisons, et dans les hypocaustes des chambres qu'on allume tout l'hiver. Sans un pareil secours, ces peuples auraient peine à vivre, dans des pays si froids, où le bois de chauffage est rare et, par conséquent, très-cher. »



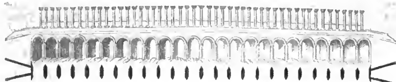
Le Pont de Pulisanghin (1). — Miniature du *Livre des Merveilles*.



Fragment du Pont de Pulisanghin. — D'après Ramusio (2).

(1) En persan, le mot *puli-sangi* signifie pont de pierre. Ce pont fut terminé en 1189.
(2) Page 32 de la première édition du texte de Ramusio (2e vol. des *Navigations et Voyages*, 3 vol. in-fol., 1550, 1551,

on part de la ville et qu'on a fait dix milles, on trouve un grand fleuve appelé Pulisanghin [1], qui va se jeter dans la mer Océane, et que remontent beaucoup de marchands pour leur commerce. Sur ce fleuve est un moult beau pont de pierre qui, dans tout le monde, n'a pas son pareil : il est bien long de trois cents pas et large de huit, tellement que dix cavaliers y peuvent passer de front. Il a vingt-quatre



Plan du pont de Pulisanghin, long de 300 pas. — D'après Ramusio.

arches et vingt-quatre moulins dans l'eau, et est tout de marbre bis moult bien ouvré et bien établi. De chaque côté du pont est un mur de tables de marbre et de colonnes ainsi disposées : en tête du pont est une colonne de marbre, sous laquelle est un lion de marbre, et au-dessus un autre lion moult beau et grand et bien fait ; à un pas de cette colonne en est une autre toute semblable, aussi avec deux lions, et l'intervalle d'une colonne à l'autre est fermé par des tables de marbre bis, afin que l'on ne puisse tomber dans l'eau ; et ainsi d'un bout à l'autre du pont, ce qui est superbe à voir.

De la grande cité de Gigui.

En quittant ce pont, après avoir fait trente milles vers le ponent, en rencontrant sur sa route maintes belles auberges et vignes et champs, on arrive à une cité appelée Giogni [2], grande et belle. Elle renferme beaucoup d'abbayes d'idolâtres, et ses habitants vivent de commerce et d'industrie. On y fait des draps de soie et d'or, et on y travaille le sandal ; il y a maintes auberges où l'on reçoit les voyageurs. A un mille de cette ville, on voit deux routes, dont l'une vers l'occident, l'autre vers le midi : celle du côté du ponent est celle du Cathay ; l'autre, celle de la grande province du Mangi [3]. On chevauche vers l'occident, par la province de Cathay, environ dix journées, et l'on trouve nombre de belles cités et de beaux châteaux, et de beaux champs et de belles vignes ; les habitants sont très-industrieux et hospitaliers. Au reste, on n'y voit rien digne de remarque ; nous laisserons donc cette province, et vous parlerons d'un royaume appelé Taianfu.

Du royaume de Taïfu.

A dix journées de Guingui, on trouve un royaume nommé Taianfu, qui est le principal de toute la province. Cette cité de Taianfu est moult grande et belle [4] ; il s'y fait beaucoup de commerce et d'industrie,

1559, 1566). De toutes les planches préparées par l'auteur pour orner son ouvrage, ces deux vues paraissent avoir échappé seules à l'incendie qui détruisit l'imprimerie des Juntes *(Giunta)*.

(1) Ce fleuve paraît être le *Hoen-ho* de la carte des jésuites, qui, grossi d'une rivière venue du nord-ouest, forme le Pe-ho-nor ou rivière Blanche.

(2) Cette ville paraît être Tso-cheu, ville de seconde classe.

(3) Cette route, traversant Tso-cheu et se dirigeant vers le Mangi ou Chine méridionale, fut suivie, en 1795, par l'ambassade hollandaise allant de Canton à Pékin.

(4) Ta-in-fu, ou Tainfu, la moderne *Tai-yen-fou*, capitale de la province du Shan-si, qui, dans l'antiquité, fut longtemps

car on y fabrique une grande quantité des harnais que le grand khan emploie pour ses armées. On y trouve maintes belles vignes qui donnent du vin en grande abondance. Dans toute la province du Cathay, on ne fait du vin que dans cette ville, et elle en fournit à toute la province. Il y a aussi une grandissime quantité de soie, car il y a des mûriers et des vers à soie en abondance. En partant de Taianfu et en chevauchant sept journées vers l'occident, à travers une belle contrée où sont maintes villes très-industrieuses et très-commerçantes, on trouve une cité appelée Pianfu, très-grande et de beaucoup de commerce [1]; on y travaille la soie en grande quantité. Mais nous ne vous en parlerons pas davantage, et nous passerons à une grandissime cité appelée Cacianfu, après vous avoir parlé, toutefois, d'un noble château nommé Cairui [2].

Du château de Cacianfu.

A deux journées de Pianfu, vers l'occident, on rencontre un beau château appelé Carianfu, où jadis régna un roi nommé le roi Dor [3]. En ce château est un moult beau palais, où est une grandissime salle qui renferme les portraits moult bien peints de tous les rois qui ont régné autrefois dans ces provinces, et c'est une très-belle chose à voir. Ce sont les princes de ce royaume qui ont fait faire tout cela. Or je veux vous raconter une querelle qui eut lieu entre ce roi Dor et le prêtre Jean, selon ce qu'on m'a dit.

Comment le prêtre Jean fit prendre le roi Dor.

Le roi Dor était donc en guerre avec le prêtre Jean, et il était dans un lieu si fort que son ennemi ne pouvait l'atteindre, dont il était très-irrité. Or sept valets du prêtre Jean lui proposèrent de lui apporter tout vif le roi Dor; le prêtre Jean accepta volontiers, leur disant qu'il leur en saurait très-bon gré. Lors donc qu'ils eurent congé de leur maître, ils partirent avec une compagnie d'écuyers et allèrent trouver le roi Dor, lui disant qu'ils viennent pour le servir. Celui-ci leur dit qu'ils sont les bienvenus, et qu'il leur fera honneur et bon accueil. Les huit [4] valets du prêtre Jean se mirent donc ainsi au service du roi Dor; et quand ils y furent demeurés environ deux ans, ils étaient moult aimés du roi pour leur bon service, et le roi avait autant de confiance en eux que s'ils eussent été ses fils. Or entendez ce que firent ces méchants valets, et comment on ne peut se garder des traîtres et félons. Le roi Dor s'alla un jour divertir avec peu de personnes, parmi lesquelles étaient ces treize mauvais valets. Quand on eut passé un fleuve qui est à un mille du palais, ceux-ci, voyant que le roi n'avait pas assez de monde avec lui pour leur résister, comprirent qu'il était temps d'accomplir leur dessein : ils mirent donc l'épée à la main et dirent au roi qu'il fallait aller avec eux, ou qu'il était mort. Le roi, tout surpris, leur dit : « Et » comment, beaux fils, que dites-vous donc? où voulez-vous que j'aille? — Vous viendrez, ré- » pondent-ils, à notre seigneur le prêtre Jean. »

A ces paroles, le roi est si irrité que peu s'en faut qu'il ne meure de douleur; mais il leur dit : « Aie » merci, beaux fils, ne vous ai-je point assez honorés en mon logis? et vous voulez me livrer à mes

le siége d'un gouvernement indépendant. — Rappelons que la syllabe finale des noms de villes chinois sert à indiquer leur grandeur ou leur rang, et leur dépendance administrative ou judiciaire : ainsi, *fu* ou *fou* désigne une ville de première classe, de qui relèvent un certain nombre de villes de la classe inférieure; *cheu* ou *tcheu* désigne une ville de deuxième classe, qui ressort de la juridiction de son *fu*, et *hien*, une ville de troisième classe, subordonnée à son *cheu*.

[1] Pin-yang-fou, au sud sud-ouest de Taï-yen-fou De sa situation par rapport au Hoang-ho ou fleuve Jaune, on peut conclure qu'elle fut visitée par les ambassadeurs du schah Rokh, quand ils traversèrent *un fameux pont de bateaux*.

[2] Vraisemblablement le Kiaï-tcheou de la carte des jésuites.

[3] *D'Or* ou *Doro*. Marsden suppose que ce roi était un des descendants de la dynastie des *Kin* (Tartares *Niuche*); le mot *kin*, en chinois, signifie or.

[4] Marco-Polo oublie qu'il a dit *sept*; plus loin, il dit *treize*

» ennemis ! Certes, si vous le faites, ce sera grand mal et grande déloyauté. » Eux répondent qu'il faut que cela soit, et le mènent au prêtre Jean. A sa vue, celui-ci eut grande joie, et lui dit qu'il soit le mal venu ; l'autre ne répond, ne sachant que dire. Mais le prêtre Jean commande qu'on l'entraîne dehors et qu'on lui fasse garder les bêtes, afin de lui montrer qu'il le méprisait et le regardait comme un homme de rien. Quand le roi Dor eut gardé les bêtes deux ans, le prêtre Jean le fit venir devant lui et lui fit donner de riches vêtements et rendre de grands honneurs ; puis il lui dit : « Eh bien, sire roi, » tu peux voir que tu n'étais pas homme à pouvoir guerroyer avec moi. — Certes, beau sire, répond » le roi, je le connais assez, et je vois que je n'étais pas capable de lutter avec vous. — Je ne veux plus » t'humilier désormais, dit le prêtre Jean, mais je te ferai servir et honorer comme roi. » Il lui fit donc donner des chevaux et des harnais, et le renvoya avec une moult belle escorte. Ainsi le roi Dor retourna dans son royaume, et dorénavant fut l'ami et le serviteur du prêtre Jean.

Du grandissime fleuve de Caracoron (Caramoran).

A vingt milles environ vers l'occident de ce château, on trouve un fleuve appelé Caramoran ([1]), qui est si grand qu'on ne peut le passer sur un pont : il est moult large et profond, et va jusqu'à la mer Océane. Sur ses bords sont maintes cités et châteaux où l'on fait grand commerce. La contrée qui avoisine le fleuve produit du gingembre et de la soie en grande abondance. Il y a une si grande multitude d'oiseaux que c'est merveilleux à voir ; car on a trois faisans pour un gros de Venise ou une monnaie du pays qui vaut un peu plus. Après avoir passé ce fleuve, à deux journées vers l'occident, on trouve une noble cité nommée Cacianfu ([2]). Les habitants sont tous idolâtres, comme tous ceux de la province de Cathay. C'est une ville de grand commerce et de grande industrie. On y trouve de la soie en abondance ; aussi on fabrique des draps d'or et de soie, et de maintes façons. Au reste, il n'y a rien digne de remarque, et nous passerons à une noble cité, capitale d'un royaume appelé Quengianfu.

De la grande cité de Quenginfu.

En partant de la ville de Cancianfu, on chevauche huit journées vers l'occident, et l'on trouve sur sa route maints châteaux et maintes cités de grand commerce et industrie, et maints beaux jardins et beaux champs : toute la terre est couverte de mûriers, dont les feuilles servent à nourrir les vers à soie. Les habitants sont tous idolâtres. Le pays est assez riche en gibier et en oiseaux de toute espèce. Au bout de ces huit journées, on arrive à la grande et noble cité de Quengianfu ([3]), capitale du royaume de Quegianfu, jadis riche et puissant, et où régnèrent maints bons et vaillants princes. A présent le sire et roi est le fils du grand khan, appelé Mangalai ([4]) ; car son père lui a donné ce royaume. La ville est de grand commerce et industrie ; la soie y est abondante, et on y fabrique des draps de soie et d'or de toutes sortes. On y fait aussi beaucoup de harnais pour les armées. La population a en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme. La ville est à l'occident ; ses habitants sont idolâtres. Hors de la cité est le palais du roi Mangalai, qui est tel que je vais vous le dire. Il est dans une grande plaine où sont bon nombre de fleuves, de lacs, de marais et de fontaines. En

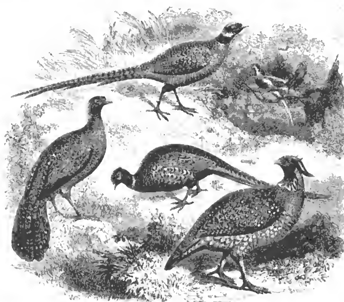
([1]) Ce mot *Kara-moran*, qui signifie fleuve noir, est le nom tartare du vaste cours d'eau qui traverse toute la Chine avec la dénomination de Hoang-ho ou fleuve Jaune, à cause de la couleur de ses eaux, mêlées d'une argile jaunâtre. Il se peut, en même temps, que, dans la partie supérieure de son cours, son lit, tapissé de plantes aquatiques, lui ait fait donner l'épithète de noir.

([2]) Cette ville n'a pu, jusqu'à présent, être reconnue sur les cartes modernes.

([3]) Capitale de la province du Shen-si, nommée aussi Si-gnan-fou ou Si-gan-fou, par suite de l'usage suivi en Chine de changer les noms des villes, lors de l'avénement d'une nouvelle dynastie.

([4]) Le troisième des fils de Cubilai, qui fut gouverneur du Shen-si, du Sau-Tchouan et du Thibet.

avant est un mur moult gros et haut, ayant bien cinq milles de circonférence, tout crénelé et bien fait. Au milieu de ce mur est le palais, si grand et si beau qu'on ne peut rien désirer de mieux. Il renferme



Faisans chinois.

maintes belles salles et chambres, toutes peintes et décorées d'or battu. Ce Mangalai administre bien son royaume, avec justice et équité, et est fort aimé de ses gens. Les armées sont autour du palais et y trouvent beaucoup de venaison. En partant de ce royaume, nous arriverons à une province dans les montagnes, nommée Cuncun

Des pays qui sont entre le Cathay et le Mangi.

A trois journées du palais de Mangalai, vers l'occident, à travers de moult belles plaines où sont beaucoup de villes très-riches en soie, on trouve de grandes montagnes et de grandes vallées, qui appartiennent à la province de Cuncun (¹). Parmi les montagnes et les vallées sont des cités et des châteaux dont les habitants sont idolâtres et vivent du travail de la terre, du bois qu'ils coupent, et de gibier. Car sachez qu'il y a maintes forêts remplies de bêtes sauvages : lions, ours, loups-cerviers, daims, chevreuils, cerfs et autres bêtes ; les gens de ce pays en prennent beaucoup et en font grand profit. De cette manière, on chevauche vingt journées par monts, vallées et forêts, rencontrant villes et châteaux, et bons gîtes où l'on reçoit les voyageurs.

(¹) La province de Szu-tchouan, contrée montagneuse située au sud-ouest de Si-gnau-fou.

De la province d'Acbalac-Mangi.

Puis l'on arrive à une province nommée Acbalac-Mangi, où l'on ne voit que des plaines. Elle a assez de villes et de châteaux : elle est située à l'occident; ses habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Cette province produit une si grande quantité de gingembre qu'elle en fournit à toute la province du Cathay, et ses habitants en ont grand profit et grand bien. Ils ont du froment et du riz, et d'autres grains en grande quantité et à bon marché, et leur terre est très-fertile en toutes sortes de productions. La capitale est nommée Acmelec-Mangi ([1]), ce qui veut dire la frontière du Mangi. Cette plaine dure deux journées, et ensuite l'on trouve de grandes montagnes, des vallées et des forêts. De là, pendant vingt journées vers l'occident, on rencontre aussi bon nombre de villes et châteaux; les habitants sont idolâtres; ils vivent des fruits de la terre, de gibier et de bestiaux. On y trouve aussi des lions, des ours, des loups-cerviers, des daims, des chevreuils, des cerfs, et une grande quantité de ces animaux qui fournissent le musc.

De la grande province de Sindafu.

Quand on a ainsi marché vingt journées vers l'occident, on trouve une plaine et une province encore sur les confins du Mangi, appelée Sindafu. Sa capitale se nomme aussi Sindafu ([2]); jadis elle fut moult noble et grande, et elle eut de puissants rois. Elle a bien vingt milles de tour; mais aujourd'hui elle est divisée comme je vais vous le dire. Quand le roi de cette province mourut, il laissa trois fils : il partagea donc sa ville en trois portions, qu'il fit entourer chacune d'un mur particulier; mais toutes trois sont dans une enceinte générale. Les trois fils de ce roi furent donc rois, et ils avaient chacun de grandes terres, car leur père était moult riche et puissant. Mais le grand khan prit ce royaume et l'enleva à ces trois rois, et le garda pour lui. Au milieu de cette ville coule un grand fleuve d'eau douce, où l'on prend assez de poissons. Il est bien large d'un demi-mille et très-profond; il est si long qu'il va jusqu'à la mer Océane, éloignée de quatre-vingts ou cent journées; on l'appelle Quiansui ([3]). Sur ce fleuve sont une multitude de cités et de châteaux. Il y a de si grands vaisseaux et en si grand nombre qu'on ne saurait le croire sans le voir; et de même, on ne peut s'imaginer l'énorme quantité de marchandises qui sont apportées en ce lieu. On ne dirait pas que c'est un fleuve, mais une mer, tant il est large. Dans la ville, on a jeté sur ce fleuve un grand pont, tout en pierres, large d'au moins huit pas et long d'un demi-mille, comme le fleuve. De loin en loin, de chaque côté du pont, sont des colonnes de marbre qui soutiennent la toiture; car ce pont a une belle toiture de bois, toute peinte richement; on établit, de chaque côté, des maisonnettes où se tiennent des marchands; ces cabanes sont en bois, et se montent le matin et s'enlèvent le soir. Sur le pont est aussi le bureau du grand sire ou de ceux qui perçoivent la rente du seigneur, c'est-à-dire le droit des marchandises qui se vendent sur le pont, droit qui est bien de mille besants d'or. Les habitants sont tous idolâtres. En partant de cette cité, on chevauche pendant cinq journées par plaines et par vallées, rencontrant bon nombre de hameaux et de châteaux dont les habitants vivent du travail de la terre. On y trouve des bêtes sauvages en assez grand nombre, lions et ours et autres bêtes. Ces hommes vivent aussi d'industrie, car ils travaillent le sandal et font de beaux draps. Ils font partie du Sindu. Puis, quand on a ainsi chevauché cinq journées, on arrive à une province moult désolée, appelée le Tebet, dont nous allons vous parler ([4]).

([1]) On n'a pu, jusqu'à présent, reconnaître la position de cette ville, qui serait une indication précieuse pour arriver à fixer les limites nord-ouest du Mangi ou Chine méridionale.

([2]) La moderne Ching-tu-fou, située dans la partie occidentale de la province de Sze-tchouan, dont elle est la capitale.

([3]) Le Kiang ou grand fleuve.

([4]) Les limites du Thibet, situé au nord des monts Himalaya, ont souvent varié. C'est dans la partie orientale de cette contrée, à cinq journées de Ching-tu-fou, que Marco-Polo se trouve à ce point de son itinéraire.

De la province du Tebet.

Cette province est moult désolée, car Mongut-Khan l'a détruite par la guerre [1]. Il y a maintes villes et châteaux et hameaux, mais tous sont ruinés et désolés. On y trouve des cannes merveilleusement grosses et grandes; car elles sont bien grosses de trois paumes et longues de quinze pas. Elles ont bien trois paumes d'un nœud à l'autre. Les marchands et les voyageurs qui parcourent ces contrées la nuit prennent de ces cannes et en font un grand feu, parce que, quand elles brûlent, elles font un tel bruit et de tels craquements, que les lions, les ours et les autres bêtes fauves, épouvantés, se sauvent au loin, et ne s'approcheraient du feu pour rien au monde : les voyageurs font donc ce feu pour préserver leurs animaux des bêtes fauves, qui sont très-communes dans ce pays. Or voici comment se produit ce grand bruit : on prend de ces cannes toutes vertes, et on en met plusieurs dans un feu de bois; au bout d'un certain temps qu'elles sont dans le feu, elles se tortillent et se fendent par la moitié, avec un tel bruit que, la nuit, on l'entend bien à dix milles de loin [2]. Et quand on n'est pas accoutumé à ce bruit, on en demeure tout ébahi, tant c'est horrible à entendre : les chevaux qui ne l'ont jamais entendu en sont tellement effrayés qu'ils rompent cordes et licols et prennent la fuite, ce qui arrive souvent; mais quand on sait qu'ils ne sont pas aguerris à ce bruit, on leur bande les yeux et on leur lie les quatre pieds, de sorte que, lorsqu'ils entendent ce grand bruit, ils ne peuvent s'enfuir. C'est de cette manière que les hommes échappent, eux et leurs bêtes, aux lions, ours et autres mauvaises bêtes, qui sont très-nombreuses en ce pays. On met bien vingt journées à traverser cette contrée, et l'on n'y trouve ni auberges ni viandes, de sorte qu'il faut porter avec soi des provisions pour soi et ses bêtes; les seuls animaux qu'on y rencontre sont des bêtes sauvages très-dangereuses et qu'il faut éviter. Il y a cependant des châteaux et des hameaux. Les gens sont idolâtres et méchants, car ils ne voient pas de mal à voler et à faire souffrir; aussi ce sont les plus méchants et les plus grands voleurs du monde [3]. Ils vivent de chasse, de venaison, de bestiaux et des fruits de la terre. On trouve en cette contrée beaucoup de ces animaux qui fournissent le musc, et, en leur langage, ils les appellent *gudderi* [4] : ils ont de bons chiens, qui en prennent en grande quantité; aussi, chez eux, le musc est-il commun. Ils ne se servent point de la monnaie et des cartes du grand khan, mais ils font de la monnaie avec du sel [5]. Ils se vêtissent très-pauvrement, car leurs vêtements ne sont que de peaux de bêtes, ou de chanvre, ou de bougrain. Ils ont un langage particulier, et s'appellent Tebet. Or, ce Tebet est une très-grande province, dont je vous dirai quelques mots.

De la province même du Tebet.

Le Tebet est une grandissime province qui a un langage particulier; ses habitants sont idolâtres et grands voleurs. Le pays confine avec le Mangi et maintes autres provinces; il est si grand qu'il renferme huit royaumes et une grandissime quantité de cités et de châteaux. Il y a, en plusieurs lieux, des fleuves,

(1) « En 1254, dit de Guignes, en parlant de Mangou-Khan, il nomma le général Holithaï pour aller soumettre le Thibet. Tout ce pays fut ravagé, ses villes et ses châteaux rasés. »

(2) L'explosion des bambous enflammés est bien connue de ceux qui ont assisté à l'incendie d'un village ou d'un bazar, dans les pays où ces matériaux sont employés pour les constructions. La détonation, irrégulière mais incessante, d'armes à feu de toutes sortes ou de pièces d'artifice, dans une nuit de réjouissances publiques, peut seule en donner une idée.

(3) Cette habitude du vol peut avoir existé chez les habitants du Si-fan, province qui est sur les limites de la Chine, quant au peuple du Thibet proprement dit, les voyageurs le dépeignent comme honnête et franc

(4) Il n'est pas impossible que *gudderi* ou *gadderi* soit une corruption du mot persan *kastûri*, qui sert à désigner communément le musc, en Orient. (Voy., sur le chevrotain porte-musc, p. 139.)

(5) Aujourd'hui même le Thibet n'a pas de monnaie qui lui soit propre; il se sert de celle du Népaul, son voisin.

des lacs et des montagnes où l'on trouve en abondance des paillettes d'or (¹). On y récolte aussi beaucoup de cannelle. C'est encore à cette province qu'on prend du corail; mais il est très-cher, car ils le mettent au cou de leurs femmes et de leurs idoles, comme un grand luxe (²). On y fabrique du camelot et d'autres draps d'or et de soie, et on y trouve maintes épices inconnues en notre pays. Ils ont les plus sages enchanteurs et les meilleurs astrologues, selon leurs usages, qui soient en toutes les provinces qui les environnent; car, par leur art diabolique, ils font de terribles enchantements et de grandes merveilles, que je ne raconterai en ce livre, parce qu'on ne voudrait y croire; au reste, ils sont méchants. Ils ont de grandissimes chiens mâtins, grands comme des ânes et très-bons pour prendre les bêtes sauvages (³). Ils ont aussi plusieurs espèces de chiens de chasse, comme encore de bons faucons laniers, moult bons pour le vol et la chasse. Nous laisserons là cette province de Tebet, que nous avons sommairement décrite, et nous vous parlerons d'une autre province, appelée Gaindi. Le Tebet est au grand khan, et tous les autres royaumes et provinces dont nous parlons dans ce livre sont aussi au grand khan, excepté celles que nous avons décrites au commencement, qui sont au fils d'Argo.

De la province de Gaindu.

Gaindu (⁴) est une province, vers l'occident, qui n'a qu'un roi. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand sire. Il y a bon nombre de cités et de châteaux. Dans cette province se trouve un lac (⁵) où sont maintes perles (⁶); mais le grand khan ne veut pas qu'on en pêche, car si on en pêchait à volonté, on en retirerait tant qu'elles deviendraient communes et n'auraient plus de valeur. Quand le grand sire en veut, il en fait pêcher pour lui seul, et nul autre ne peut en prendre, sous peine de mort. Il y a aussi, en ce pays, une montagne où l'on trouve une espèce de pierres appelées turquoises, moult belles et en grandissime quantité; mais le grand sire n'en laisse prendre que par son commandement. Voici de quelle monnaie ils se servent : ils prennent de l'or en lingots, le pèsent par sacs, et lui donnent une valeur d'après son poids; mais ils n'ont pas de monnaie frappée avec un coin. Pour petite monnaie, ils prennent du sel, le font cuire et le jettent dans un moule, de manière à en former une masse qui peut peser une demi-livre : quatre-vingts de ces morceaux de sel valent un sac d'or fin; c'est là leur petite monnaie. Ils ont une grandissime quantité des bêtes qui donnent le musc; les chasseurs les prennent et en retirent du musc en abondance. Ils ont aussi de bons poissons, et assez nombreux, qu'ils pêchent dans le lac où sont les perles. On trouve aussi, chez eux, assez de lions, d'ours, de loups-cerviers, de daims et de chevreuils, et une grande quantité d'oiseaux de toutes sortes. Ils n'ont ni vin ni vigne, mais ils font du vin avec du froment, du riz et d'autres épices, et c'est une très-bonne boisson. En cette province viennent beaucoup de girofliers : ce sont de petits arbres qui ont une feuille comme celle du laurier, seulement un peu plus longue et plus étroite; leur fleur est blanche et petite. Ils ont aussi du gingembre en abon-

(¹) Un des plus riches fleuves aurifères de la Chine est le Khin-cha-kiang, qui du Thibet entre dans la province de Yunnan; son nom même signifie « fleuve à sable d'or. »

(²) La *Géographie chinoise* de Vei-tsang cite les coraux et les coquillages parmi les produits du Thibet. Au nombre des tributs apportés en 1661 du Thibet en Chine, on fait aussi mention de coraux. On ignore d'où les Thibétains ont pu tirer une si grande quantité de corail, qui est d'ailleurs, en effet, un ornement d'un usage général, comme en témoigne Tavernier.

(³) « Ces chiens, particulièrement ceux de Ladac, ont une force incroyable; leur grandeur est double de ceux de l'Hindoustan, leur tête grosse, leur poil épais; ils se battent avec les lions; les Chinois les appellent *luingao*. » (Klaproth, *Magas. asiat.*, II.) — Turner dit, dans la relation d'une ambassade au Thibet : » Dès que j'eus passé la porte, je vis s'élancer, à mon grand étonnement, un chien qui, si son courage eût égalé sa taille, aurait pu lutter avec un lion. »

(⁴) Yung-ning-fou, sur le bord occidental du Ya-long-kiang, ou bien Li-kiang-fou, sur le bord occidental du King-cha-kiang, au-dessus de sa jonction avec le fleuve Ya-long-kiang.

(⁵) » C'est à l'extrémité septentrionale de la province, dit du Halde, parlant de Yun-nan, qu'est bâtie cette ville de Yung-ning-tu-fou; elle touche presque aux terres des *lamas*; à son orient, elle a un beau lac. » (T. I, p. 252.)

(⁶) Martini dit, en énumérant les productions de cette partie de la Chine : » On tire encore de cette province des rubis, des saphirs, des agates... avec plusieurs pierres précieuses et des perles. » Plusieurs écrivains font mention de la pêche des perles dans une rivière de la Tartarie orientale.

dance, de la cannelle et d'autres épices, qui ne viennent pas en ce pays et qu'il est inutile de citer (¹). Nous laisserons cette ville, dont nous vous avons parlé assez longuement, et nous irons en avant. En partant



Pêche des perles. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

de Gheindu, on chevauche dix journées, et l'on trouve beaucoup de châteaux et hameaux dont les habitants ont les mêmes coutumes que ceux dont je viens de vous parler, et vivent de bêtes et d'oiseaux, que leur pays produit en abondance ; puis l'on arrive à un grand fleuve, appelé Bruis, où finit la province de Gheindu (²). En ce fleuve on trouve beaucoup de paillettes d'or, et sur ses bords sont des cannelliers. Il va dans la mer Océane, mais nous ne vous en dirons rien de plus, et passerons à une autre province appelée Caragian.

De la province de Carajan.

Quand on a passé ce fleuve, on entre dans la province de Carajan (³), qui est si grande qu'elle renferme sept royaumes : elle est vers le ponent. Ses habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; mais il a donné ce royaume à son fils Esentemur (⁴), qui est un moult grand roi et riche et puissant. Il maintient bien sa terre en justice, car il est sage et prud'homme. On va vers l'occident, à partir de ce fleuve, cinq journées, et l'on rencontre cités et châteaux assez où naissent de moult bons chevaux (⁵). Les gens vivent de bestiaux et des fruits de la terre ; ils ont un langage particulier, très-difficile à entendre. Au bout de ces cinq journées, on arrive à la ville capitale de ce royaume, qui est appelée Jaci (⁶), et est

(¹) Marsden suppose que ce passage a été transposé par les copistes.

(²) Le fleuve Kin-cha-kiang, ou le Lan-tsan-kiang, ou le Nù-kiang (Irrauady)?

(³) La province d'Yun-nan, ou sa partie nord-ouest, dont le Kin-cha-kiang forme presque entièrement la limite.

(⁴) Suivant de Guignes, dans ses *Tablettes chronologiques*, Timour-Khan ; un de ses successeurs, son neveu, est nommé Yeson-Timour dans le même ouvrage.

(⁵) « Ce pays, dit Martini, produit de très-bons chevaux, de basse taille pour la plupart, mais forts et hardis. »

(⁶) Jaci ou Yachi, la moderne *Tsu-iong-fou*, suivant Klaproth. Marsden supposait qu'il s'agissait de Tali-fou, qui aurait été appelée, à son origine, *Ye-chu*, et, depuis, *Yao-cheu*.

moult grande et noble. Il y a beaucoup de commerce et d'industrie; les habitants sont de diverses religions : les uns adorent Mahomet, les autres sont idolâtres, et il y a quelques chrétiens nestoriens. Ils récoltent assez de riz et de froment; mais ils ne mangent point de pain de froment, parce qu'il est malsain en ce pays; ils mangent du riz, et, en le mêlant avec des épices, ils en font une boisson moult belle et claire, qui enivre aussi bien que le vin (¹). Ils se servent pour monnaie de porcelaine blanche, espèce de coquille qu'on trouve dans la mer et qu'on met au cou des chiens (²) : les quatre-vingts porcelaines valent un sac d'argent de deux gros de Venise, et huit sacs d'argent fin valent un sac d'or fin (³). Ils ont des puits salés d'où ils extraient le sel, et c'est le seul qu'on emploie dans la contrée; le roi en tire un grand revenu. Nous vous parlerons maintenant du royaume de Caraian; mais avant, je dois dire une chose que j'avais oubliée. Ils ont un lac, qui a bien cent milles de tour, où ils pêchent une grandissime quantité de poissons, les meilleurs du monde, moult grands et de toutes espèces. Ils mangent la chair crue des poules, des moutons, des bœufs et des buffles; car les pauvres gens vont à la boucherie, prennent le foie cru au moment où on le tire du corps des bêtes, le coupent par morceaux, puis le mettent à la sauce à l'ail et le mangent aussitôt; et ainsi font-ils de toutes les autres chairs. Les gens riches mangent aussi la chair crue; ils la font hacher menu, puis la mangent, comme nous faisons de la viande cuite, avec une sauce à l'ail et de bonnes épices.

Encore de la province de Carajan.

A dix journées vers l'occident de Chiaci, on trouve la province de Caraian (⁴), dont la capitale s'appelle Caraian Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan; leur roi est Cogacin (⁵), fils du grand sire. On recueille, en cette province, des paillettes d'or dans un fleuve; mais il y a un lac et des montagnes où l'on ramasse de l'or plus gros que des paillettes. Ils ont tant d'or qu'ils en donnent un sac pour six d'argent. On se sert aussi, dans cette province, de porcelaines pour monnaie; mais on ne les recueille pas dans ce pays, elles viennent de l'Inde. Dans cette contrée naissent de grandes couleuvres et de grands serpents, si démesurément grands que c'est merveille, et que c'est quelque chose de hideux à voir et à regarder. Sachez donc que les plus gros sont longs de dix pas et ont dix paumes de circonférence (⁶). Ils ont deux jambes en avant, près de la tête; ces jambes n'ont pas de pieds, mais seulement un ongle comme ceux des faucons ou des lions. Leur tête est très-grande, et leurs yeux plus grands qu'un pain; leur gueule est si large que d'un seul coup ils engloutiraient un homme; leurs dents sont très-grandes, et si fortes qu'il n'y a hommes ni bêtes qui ne les redoutent. Il y a aussi de ces serpents qui sont seulement de huit pas, de cinq et d'un. Voici comment on les prend. Ils demeurent sous terre le jour, à cause de la grande chaleur, et sortent la nuit pour pâturer, et mangent toutes les bêtes qu'ils peuvent atteindre. Ils vont boire aux fleuves, aux lacs et aux fontaines; ils sont si grands, si pesants et si gros, que quand, la nuit, ils se traînent dans le sable pour manger et pour boire, ils tracent un grand creux, par où ils passent, comme si on avait roulé une barrique pleine de vin. Les chasseurs qui vont pour les prendre mettent un engin dans les route qu'ont suivies ces animaux. Ils fichent en terre, dans cette route, un pal de bois moult gros et fort, où ils attachent une lame d'acier faite comme un rasoir ou un fer de lance; puis ils le couvrent de sable, afin que le serpent ne le puisse voir, et ils en placent ainsi plusieurs. Quand le serpent vient dans ces routes où sont ces lames, il se frappe contre elles avec tant

(¹) C'est de la bière plutôt que du vin.

(²) Les Italiens appelaient *porcellana* ou *porcelelta*, au moyen âge, une coquille que les Bengalais nomment *kori*, et qui sert encore aujourd'hui de monnaie aux îles Maldives et dans différentes parties des Indes. Voy. la représentation de cette coquille dans le volume des *Voyageurs anciens*.

(³) A Calcutta, il faut, dit-on, cinq mille koris pour équivaloir à une roupie.

(⁴) Karazan, qui peut être une corruption d'un nom chinois, par exemple, *Ka-la-shan*, paraît être une partie de la province d'Yun-nan. On n'est pas encore parvenu à en déterminer la position.

(⁵) Ce nom ne se trouve pas dans la liste des enfants légitimes de Cubilai. Il est écrit, dans d'autres versions, Cogaam, Cogatuy, Cogragam (Cogra-Khan) et Cocagio.

(⁶) L'alligator, suivant Marsden et Baudelli; le boa, selon Klaproth et Ritter.

de violence, qu'elles lui entrent par le ventre et le fendent jusqu'à la gueule, si bien qu'il meurt aussitôt, et le chasseur s'en empare. Quand ils l'ont pris, ils lui tirent le fiel du ventre et le vendent fort cher,



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* comprenait l'alligator ou le boa décrit par Marco-Polo.

car on l'emploie beaucoup comme remède. Si un homme est mordu d'un chien enragé, on lui en donne à boire gros comme un denier, et il est guéri aussitôt. Si une femme ne peut accoucher et est dans les douleurs, on lui donne un peu de ce fiel, et aussitôt elle accouche heureusement. Si l'on a quelque écorchure, on n'a qu'à mettre dessus de ce fiel, et elle est guérie en peu de jours. Aussi le fiel de ce grand serpent est très-cher dans ces provinces. On vend aussi la chair un assez bon prix, parce qu'elle est très-bonne à manger. Ce serpent va dans les lieux où les lions, les ours et les autres bêtes fauves font leurs petits, et il mange les grands et les petits, s'il peut les atteindre. En cette province naissent de grands chevaux qu'on va vendre dans l'Inde. Ils coupent deux ou trois nerfs de la queue de leurs chevaux, afin que, quand ils courent, ils ne puissent donner de coups de queue à celui qui les monte ; car ils regardent comme honteux de recevoir un coup de queue de cheval. Ces gens chevauchent comme les Français ; ils ont des armes doublées de cuir de buffle, des lances, des écus et des arbalètes ; ils empoisonnent toutes leurs flèches. Avant que le grand khan les eût conquis, s'il arrivait que quelqu'un de beau ou de noble mine s'arrêtât chez eux, ils le tuaient la nuit, par le poison ou de toute autre manière. Et ce n'était point pour lui enlever son argent, mais c'est parce qu'ils disaient que sa bonne mine, sa noblesse ou sa sagesse demeuraient dans leur maison : ils en tuèrent ainsi beaucoup avant que le grand khan les eût subjugués. Depuis cette époque, c'est-à-dire il y a environ trente-cinq ans, ils ne font plus de mal aux étrangers, de crainte du grand sire.

De la grande province de Zardandan.

A cinq journées à l'occident de Caraian, on trouve une province appelée Ardandan (¹), dont les habitants

(¹) « *Zardandan* est un mot persan qui signifie dents d'or et correspond au *Chen-ci* des annales chinoises, pays situé au sud de l'Yun-nan. » (Klaproth.)

sont idolâtres et soumis au grand khan. La capitale de cette province est appelée Nocian [1]. Les naturels ont toutes les dents d'or, c'est-à-dire que chaque dent est couverte d'or : ils font, en effet, un moule de la grandeur de leurs dents, et hommes et femmes couvrent leurs dents d'or, en dessous comme en dessus [2]. D'après leurs usages, tous les hommes sont chevaliers, et ils ne font rien autre chose qu'aller à l'armée, chasser et oiseler. Le reste est fait par les femmes ou par d'autres hommes qu'ils ont conquis et dont ils ont fait des esclaves. Ceux-ci font toutes les besogues comme les femmes : quand les dames ont accouché, ce sont eux qui lavent l'enfant et l'enveloppent de langes ; puis le mari de la dame qui est accouchée entre dans le lit et prend l'enfant avec lui, et reste couché quarante jours sans se lever que pour des nécessités urgentes. Tous ses amis et parents viennent le voir et demeurent avec lui, et lui font grande joie et grande fête. Ils font cela parce que, disent-ils, la femme endure de grandes fatigues pendant qu'elle porte l'enfant dans son sein, et il n'est pas juste qu'elle se fatigue encore pendant ces quarante jours. Et la femme, dès qu'elle a enfanté, quitte le lit et fait toute la besogne de la maison, et sert son mari dans son lit [3]. Ils mangent toute espèce de chairs cuites ou crues · ils mangent du riz cuit avec la chair et avec tous leurs mets ; ils font aussi, avec le riz et des épices, du vin qui est fort bon. Pour monnaie, ils se servent d'or et de porcelaine [4]. Ils donnent un sac d'or pour cinq d'argent, parce qu'on ne trouve point d'argent à moins de cinq mois de distance. Aussi les marchands viennent avec beaucoup d'argent qu'ils échangent contre de l'or, et ils font un grand profit. Ces gens n'ont ni idoles ni églises, mais ils adorent l'homme le plus âgé de la maison, disant que c'est de lui que nous sommes tous sortis [5]. Ils n'ont pas d'écriture, et ce n'est pas étonnant, car ils habitent dans des pays affreux, ou dans des forêts, ou dans des montagnes, où l'été on ne saurait aller, parce que l'air y est si mauvais et si corrompu qu'on ne pourrait y voyager sans mourir. Quand ils ont à faire quelque marché ensemble, ils prennent un morceau de bois carré ou rond, le fendent par la moitié et en gardent une moitié, donnant l'autre à celui avec qui ils font affaire. Mais auparavant ils font deux, trois ou plusieurs coches, comme ils veulent. Puis, quand ils doivent se payer, celui qui doit à l'autre lui donne de la monnaie d'après les coches faites à son bois [6]. En toutes ces provinces de Caraian, de Nocian et de Jacin, il n'y a point de médecin ; quand ils sont malades, ils font venir leurs mages : ce sont les enchanteurs des diables et les prêtres des idoles [7]. Quand ces mages sont venus et que le malade leur a dit ce qu'il éprouvait, ils sonnent aussitôt de leurs instruments, sautent et dansent jusqu'à ce qu'un d'entre eux tombe par terre, la bouche écumante et comme mort. C'est le diable qui est entré dans son corps. Alors les autres mages commencent à lui demander quelle maladie a celui qui les consulte, et celui-ci répond : « Tel esprit l'a frappé parce qu'il lui avait déplu. » Et les mages lui disent : « Nous te prions de lui pardonner et de prendre, pour renouveler son sang, telles choses que tu voudras. » Quand les mages ont moult prié, l'esprit qui est dans le corps de celui qui est tombé répond, et si le malade doit mourir, voici ce qu'il dit : « Ce malade a tellement déplu à l'esprit et est si méchant que l'esprit ne veut lui pardonner pour quoi que ce soit. » Cette réponse veut dire que le malade est perdu. Si au contraire il doit guérir, l'esprit répond : « Si le malade veut guérir, qu'il prenne deux moutons ou trois, et qu'il en fasse dix breuvages et qu'il les boive. » Et il recommande que les moutons aient la tête noire ou tel autre signe particulier, et il ajoute

(1) Uncian (*Nociam*, *Vocian*, *Vecian*) se rapporte à la ville de Yung-chang, située dans la partie occidentale de l'Yun-nan.

(2) « Dans une des contrées du Catay, dit Bürck, les indigènes ont coutume de se couvrir les dents avec des lames d'or, qu'ils ôtent quand ils veulent manger. »

« D'autres, dit Martini, en parlant des habitudes du Yung-chang, se marquent diverses figures sur leur visage, le perçant avec une aiguille et appliquant du noir, comme plusieurs Indiens ont accoutumé de le faire. » (Voy. plus loin, p. 357.)

(3) Cette coutume, qui existe chez les peuplades les plus sauvages de l'Amérique septentrionale, fut remarquée chez les Brésiliens, au temps de la découverte de l'Amérique. Appollonius rapporte que c'était aussi un usage des *Tibareni*, dans la Cappadoce.

(4) Le coquillage qui sert de monnaie, *Cypræa moneta*. Voy. *Voyageurs anciens*.

(5) L'ancêtre, le patriarche. Le respect religieux pour les ascendants, si caractérisé en Chine, n'empêchait pas que l'on eût une religion ; mais Marco-Polo parle surtout de la secte qui avait en mépris les images et les idoles.

(6) C'est encore, dans la plupart de nos provinces, la manière dont les boulangers font leurs comptes avec leurs pratiques.

(7) Les sorciers n'étaient autres que les chamanes ou prêtres de Fo. La religion bouddhique, si pure dans sa morale et si simple dans son origine, a été altérée successivement, dans les contrées peu civilisées de la Tartarie et dans certaines provinces de Chine, par le charlatanisme grossier de ses ministres, autant que par l'ignorance et la crédulité des peuples.

qu'on en fasse le sacrifice à telle idole et à tel esprit, devant tant de mages et tant de femmes de celles qui servent les idoles et les esprits, et que tous rendent de grandes actions de grâces à tel esprit ou à telle idole. Aussitôt les parents du malade font ce que les mages leur commandent : ils prennent les moutons pareils à ceux qu'on leur indique et en font un breuvage comme on leur ordonne, puis ils tuent les moutons et répandent le sang aux lieux qu'on leur désigne en l'honneur de tel ou tel esprit; ensuite ils font cuire les moutons en la maison du malade, et en donnent à manger à tant de mages et de femmes qu'il leur a été commandé. Puis, quand ils sont tous arrivés et que tout est prêt, ils commencent à jouer des instruments, à danser, et à chanter les louanges de leurs esprits. Ils répandent du jus de la chair et un peu de ce breuvage, ils prennent de l'encens et du bois d'aloès et vont encensant çà et là, et ils allument beaucoup de lumières. Ensuite ils s'arrêtent un moment, et l'un d'eux tombe par terre; alors ils lui demandent s'il est pardonné au malade et s'il doit guérir. Celui-là répond qu'il ne lui est pas encore pardonné; qu'il fasse telle et telle chose, et qu'il obtiendra son pardon. On fait aussitôt ce qui est commandé, et l'esprit répond : « Puisque le sacrifice et toutes les choses sont faites, le malade est pardonné et il guérira prochainement. » Quand ils ont eu cette réponse, qu'ils ont répandu du jus de viande et du breuvage, qu'ils ont encensé et illuminé, ils disent que l'esprit leur est favorable; alors les mages et leurs dames mangent les moutons et boivent le breuvage avec grande fête, puis chacun retourne chez soi, et, quand tout est terminé, le malade guérit aussitôt. Maintenant que je vous ai raconté les usages de ces gens, et comment les mages savent conjurer les esprits, nous passerons à une autre province.

Comment le grand khan conquit le royaume de Mien et de Bengala.

Or sachez que nous avons oublié une moult belle bataille qui se fit au royaume de Vocian ([1]), et qui est bien digne d'être racontée dans ce livre; aussi nous vous dirons comme elle arriva et de quelle manière Vers l'année 1272 de l'incarnation du Christ, le grand khan envoya une grande armée au royaume de Vocian et de Caraian, afin de le préserver de tout dommage, car il n'y avait encore envoyé aucun de ses fils, comme il le fit depuis, y ayant placé pour roi Sentemur ([2]), fils d'un de ses fils qui était mort. Or il advint que le roi de Mien ([3]) et de Bangala, qui moult était puissant roi en terres, en richesses et en soldats, et n'était encore soumis au grand khan comme il le fut bientôt, car le grand sire ne tarda pas à conquérir ces deux royaumes, ayant su que l'armée du grand khan était à Vocian, résolut de marcher contre cette armée et de la détruire, afin d'ôter l'envie au grand khan d'y envoyer jamais d'autre armée. Il fit donc de grands préparatifs, comme vous allez le voir. Il rassembla deux mille éléphants moult grands, et sur chacun fit faire un château de bois moult fort et bien fait, où se tenaient au moins douze combattants, et sur d'autres seize et même davantage; il leva aussi soixante mille cavaliers et encore des fantassins, ce qui était bien un appareil digne d'un puissant roi comme il l'était. Et, que vous dirai-je? dès que tout fut ainsi préparé, ce roi se mit aussitôt en marche, avec tous ses gens, pour aller tomber sur l'armée du grand khan, qui était à Vocian. Ils marchèrent ainsi sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté, jusqu'à ce qu'ils fussent venus à trois journées des Tartares, et là ils campèrent pour prendre un peu de repos.

([1]) Vochang, royaume d'Unchang ou Yun-Chang.
([2]) Cen-Temur, Yeson-Timour. Timour-Khan (voy. la note 4 de la p. 318).
([3]) Mien correspond au moderne empire de Birman ou d'Ava. Les Birmans l'appellent *Myam-ma*, et les Chinois *Mien-tien*.

De la bataille qui fut entre l'armée du grand khan et le roi de Mein.

Quand le chef de l'armée tartare sut que ce roi marchait contre lui avec de si grandes forces, il fut tout troublé, parce qu'il n'avait avec lui que douze mille cavaliers; mais il n'eut point peur, car c'était un vaillant homme et un bon capitaine, et il avait nom Neseradin [1]. Il rassemble et encourage ses gens, et prend toutes ses dispositinns pour défendre le pays et ses hommes. Et pourquoi vous en dire plus long? Sachez donc que les douze mille cavaliers tartares s'en vinrent en la plaine de Vocian [2], et là attendirent leurs ennemis pour leur livrer bataille, ce qui était sage et prudent, parce que derrière eux ils avaient un grand bois tout couvert d'arbres. Laissons donc là les Tartares attendre leurs ennemis, et voyons ce quo ceux-ci faisaient. Quand le roi de Mien eut laissé un peu reposer ses troupes, il se remit en marche et arriva à la plaine de Vocian, où se tenaient les Tartares. Quand il fut arrivé à un mille de ses ennemis, il apprêta ses éléphants et prépara tout pour le combat. Il disposa ses cavaliers et ses fantassins en un ordro sage et convenable; puis, quand tout fut prêt, il marcha contre ses ennemis. Les Tartares, en les voyant venir, ne furent nullement effrayés, mais se montrérent preux et hardis, car sans hésiter ils partirent tous ensemble, dans un ordre parfait, à l'encontre des assaillants; mais quand ils furent près d'eux, sur le point de commencer le combat, leurs chevaux furent si épouvantés à la vuo des éléphants, qu'il fut impossible de les faire marcher en avant; au contraire ils reculaient toujours, tandis que le roi et ses gens, avec les éléphants, avançaient de plus en plus.

De la bataille même.

A cette vue, les Tartares furent très-irrités et ne savaient que faire, car ils sentaient bien que, s'ils ne pouvaient faire avancer leurs chevaux, ils étaient perdus. Mais ils prirent un très-sage parti: ce fut de descendre de cheval et de mettre tous ces animaux dans le bois, où ils les attachèrent à des arbres; puis ils saisirent leurs arcs, ajustèrent leurs flèches, et marchèrent à la rencontre des éléphants. Or ils tirèrent si bien leurs flèches que les éléphants furent blessés moult durement. Les gens du roi marchaient cependant contre les Tartares, afin de leur donner un rude assaut; mais ceux-ci, qui étaient meilleurs gens d'armes que leurs ennemis, se défendaient hardiment. Enfin, que vous dirai-je? les éléphants blessés se tournèrent en fuite vers les gens du roi avec tant de furie qu'il fallut bien leur ouvrir passage. Ils ne s'arrêtèrent pas devant le bois, mais s'y précipitèrent, renversant les châteaux qu'ils avaient sur le dos, et ils allaient de çà et de là, emportés par leur frayeur. Cependant les Tartares, voyant les éléphants en fuite, remontent à cheval et courent sus contre l'armée royale. Ils commencent à coups de flèches une bataille rude et cruelle, car les gens du roi se défendaient hardiment; puis, quand ils n'eurent plus de flèches, ils prirent leurs épées et leurs piques, et livrèrent à leurs ennemis un combat corps à corps. Alors se donnèrent de grandissimes coups, et l'on put voir tomber les épées et piques, occire chevaliers et chevaux, trancher mains et bras, corps et têtes; car il y eut grand nombro do jetés par terre et de frappés à mort. Les cris et les plaintes étaient tels qu'on n'aurait pu entendro le fracas du tonnerre. De toutes parts le choc et la mêlée étaient terribles; mais les Tartares étaient les plus forts, et ce fut pour le roi et ses gens un jour de malheur, tant il y en eut d'occis dans cette bataille. Quand le combat eut duré jusqu'à plus do midi, le roi et ses gens étaient si malmenés, et il y en avait tant de morts, qu'ils virent bien quo s'ils restaient davantage c'en était fait d'eux tous. Ils prirent donc la fuite aussi vite qu'ils purent; mais les Tartares les poursuivirent, les chassant, les abattant et les tuant tellement que c'était une pitié. Puis, quand ils les eurent ainsi poursuivis un peu,

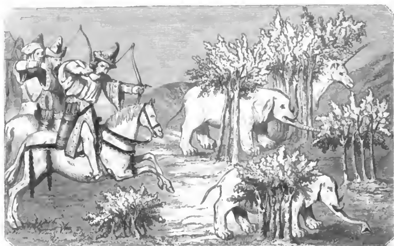
(1) Neschardyn, Noscardyn, Nastardyn et Nassir-Eddin sont des corruptions du nom mahométan Nasr-Eddin.

(2) On suppose que cette plaine est celle que le fleuve d'Ava, l'Irrawady ou Irabatty, traverse dans son cours supérieur.

ils revinrent vers le bois pour prendre les éléphants. Ils abattaient les grands arbres pour empêcher ceux-ci de s'enfuir; mais ils n'auraient pu les prendre, si les hommes mêmes du roi ne les eussent aidés, car l'éléphant est plus intelligent qu'aucun autre animal. Ils prirent ainsi plus de deux cents éléphants, et c'est à partir de ce jour que le grand khan a commencé à en avoir un grand nombre.

Comment on descend une grande descente.

Quand on part de cette province dont je viens de vous parler, on commence à faire une grande descente; car sachez qu'on descend pendant deux journées et demie sans rien trouver digne de remarque, excepté cependant une grande place où se fait un grand marché; car tous les hommes de ces contrées viennent en ce lieu à des jours fixes, c'est-à-dire trois fois la semaine ([1]). Il font des échanges d'or et



Chasse aux Éléphants et aux Licornes. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

d'argent, et donnent un sac d'or pour cinq d'argent; et là viennent des marchands de pays fort éloignés qui échangent de l'argent pour de l'or de cette contrée, et ils font un grand gain et un grand profit. Nul ne peut aller aux maisons de ces gens qui vendent de l'or, tant les lieux où ils demeurent sont impraticables, et nul ne sait où ils restent, car jamais personne n'a pu les visiter ([2]). Après avoir descendu ces deux journées et demie, on trouve une province au midi qui est sur les confins de l'Inde ([3]) : on

([1]) Par suite des règlements rigoureux qui interdisaient aux étrangers l'entrée de la Chine, il devint nécessaire, pour les besoins du commerce, d'établir sur les frontières des foires où les traficants se rendaient, aux époques fixées, avec leurs marchandises.

([2]) Il s'agit ici de plaines situées au pied des monts de l'Yun-nan.

([3]) Le sens de ce passage est qu'en descendant des hauteurs du Karaian ou de l'Yun-nan, on n'entre pas immédiatement dans la contrée de Mien ou d'Ava proprement dite, mais qu'après cinq journées de voyage, on atteint la province d'Amien ou de Michai, que l'on suppose être le *Meckley* de nos cartes, et qu'ensuite, traversant des forêts pendant quinze jours, on arrive à la capitale.

l'appelle Amien. On marche quinze journées par des lieux déserts et par de grand bois où il y a beaucoup d'éléphants et de licornes et d'autres bêtes sauvages ; il n'y a ni hommes ni habitations : aussi nous laisserons ce lieu et vous raconterons une histoire.

De la cité de Mien.

Au bout de ces quinze journées, on arrive à une cité appelée Mien, moult grande et noble, et capitale du royaume ([1]). Les habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils appartiennent au grand khan, et en cette cité est une merveille que je veux vous décrire. Jadis régna dans ce pays un roi riche et puissant, et quand il vint à mourir, il commanda que sur sa tombe on fît deux tours, une d'or et une d'argent ([2]). Or voici comment ont les fit : la tour était toute de belles pierres, et on la recouvrit tout entière d'or de l'épaisseur d'un doigt, de sorte qu'elle paraissait être entièrement en or. Elle était bien haute de dix pas et grosse en proportion. Au haut elle était ronde, et tout autour on avait mis de petites clochettes dorées qui sonnaient au souffle du vent. L'autre tour, d'argent, était faite, comme celle d'or, de la même hauteur et de la même grosseur. Ces deux tours devaient servir de tombeau au roi, et c'était la plus belle et la plus riche chose que l'on pût voir. Or voici comment le grand khan conquit cette province : il avait à sa cour une grande quantité de jongleurs et de baladins ; un jour il leur dit qu'il voulait les envoyer conquérir la province de Mien, et qu'il leur donnerait un chef et une escorte ; ceux-ci acceptèrent volontiers et partirent avec le chef et le renfort que le grand khan leur donna. Et, que vous dirai-je ? sachez que ces jongleurs conquirent cette province de Mien. Et quand ils furent venus à cette noble cité et qu'ils virent ces deux tours si belles et si riches, ils en furent tout émerveillés et envoyèrent raconter au grand khan ce qu'il avaient trouvé et combien ces tours étaient admirables, et ils lui demandèrent s'il voulait qu'ils les défissent et lui envoyassent l'or et l'argent. Mais le grand khan, qui savait que c'était le tombeau du roi, dit qu'il ne voulait pas qu'on les défît et commanda au contraire qu'on les laissât telles que le roi les avait fait construire. Les Tartares, en effet, ont un grand respect pour tout ce qui appartient aux morts ([3]). On trouve en ce pays des éléphants et des bœufs sauvages grands et beaux ([4]), des cerfs, des daims, des chevreuils et toutes sortes de bêtes en abondance. Nous parlerons maintenant d'une province appelée Bangala.

De la cité de Bangala.

Bangala ([5]) est une province vers le midi, qui, en 1290, alors que moi Marc étais à la cour du grand khan, ne lui était pas encore soumise ; mais il y avait dans le pays des armées pour la conquérir. Cette province a un roi et un langage à elle. Les naturels sont de très-méchants idolâtres. Leurs pays est sur les confins de l'Inde. On y trouve maints eunuques, et c'est de là que les tirent tous les barons et les seigneurs des environs ; il y a aussi des bœufs aussi hauts que des éléphants, mais qui ne sont pas si gros. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz. Le pays produit assez de coton ; on y fait un grand commerce, car il y vient du galanga, du gingembre, du sucre et maintes autres épices précieuses.

([1]) La moderne capitale, nommée Oummérapoura ou Amrapoura, est une ville de construction récente. Celle de Mien doit avoir été, soit la vieille cité d'Ava, maintenant en ruines, soit quelque ville des premiers âges, le siége du gouvernement ayant été souvent changé.

([2]) Voy. les temples bouddhistes de la relation de Fa-hian *(Voyageurs anciens)*.

([3]) C'est à cette piété des Tartares pour les tombeaux que l'on doit les découvertes modernes de tant de précieux témoignages de leurs coutumes et de si riches dépôts de métaux précieux.

([4]) Ce bœuf n'est plus l'yak, qui habite les régions froides, mais le gayal ou *Bos gavæus*, qui existe à l'état sauvage dans les provinces situées à l'est du Bengale. (Voy. à la page suivante.)

([5]) Bangala, Bangâlah, nom réel du Bengale.

Les idolâtres viennent en ce lieu acheter des ennuques et des esclaves, qu'il vont ensuite vendre dans les divers pays. Cette province n'a rien autre chose de remarquable ; nous la laisserons donc et vous parlerons d'une autre province vers le levant, appelée Cangigu.

De la province de Caigu.

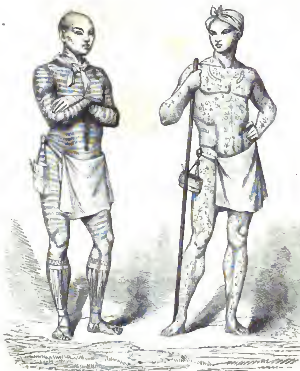
Cangigu (¹) est une province vers le levant ; elle a un roi particulier ; ses habitants sont idolâtres et ont un langage à eux. Ils se sont soumis au grand khan et chaque année lui payent un tribut. Ce roi a bien



Le Gayal femelle (*Bos gaværus*) (²).

trois cents femmes ; car lorsqu'il y a une belle femme dans le pays, il la prend pour lui. On trouve en cette province assez d'or, comme aussi des épices précieuses en grande abondance ; mais elle est très-loin de la mer, ce qui fait qu'il n'y a pas grand commerce : cependant on y tient un grand marché. On y rencontre beaucoup d'éléphants, du gibier et toutes sortes de bêtes. Les habitants vivent de chair, de lait et de riz ; ils n'ont pas de vin de vigne, mais ils en font de très-bon avec du riz et des épices. Tous les gens de ce pays, hommes et femmes, se peignent le corps comme je vais vous le dire : ils se peignent avec des aiguilles des lions, des dragons, des oiseaux et d'autres images, et ils font ces peintures de telle manière que jamais elles ne s'effacent. Ils se peignent ainsi le visage, le cou, le ventre, les mains, les jambes et tout le corps, croyant s'embellir ; et celui qui a le plus de ces peintures est regardé comme

(¹) Ou Cangingou, pourrait être ou Cach'har, situé entre Silhet et Meckley, ou Kassay, entre Meckley et Ava.
(²) Voy. à la page précédente. Le gayal est décrit dans le huitième volume des *Asiatic Researches*.



Asiatiques tatoués (1). — D'après Siebold.

le plus grand et le plus beau. Nous laisserons maintenant cette province et vous parlerons d'une autre, nommée Amu, qui est vers le levant.

De la province d'Amu.

Amu est une province vers le levant, qui appartient au grand khan (2). Les naturels sont idolâtres, vivent de bestiaux et de fruits de la terre ; ils ont un langage particulier. Les dames portent aux jambes

(1) Ces deux figures peuvent donner une idée de ces habitants du Kangigou décrits par Marco-Polo. Elles sont empruntées au grand ouvrage de Siebold sur le Japon, et voici comment elles y sont désignées : « Porteurs watasimori au passage de l'Ohoi-Gawa, cours d'eau qui se trouve sur la route de Mijako à Yedo. » (Siebold, *Voyage de Nagasaki à Yedo, en 1826.*)

Cette coutume du tatouage est commune dans le royaume d'Ava, et le pays que Marco-Polo appelle *Kangigu* devait en être peu éloigné. (Voy. p. 351.)

Dans les *Mémoires concernant les Chinois*, on lit, au sujet des habitants de Hao-tehoua, qui paraît être le pays de Laoos : « Ils sont d'un naturel féroce ; ils se font, avec une aiguille, des marques par tout le corps ; ces marques sont des fleurs, que rien ne saurait effacer. » (t. XIV, p. 29.) Mais Laoos est situé à l'est d'Ava, et Kangigu devait être situé au nord-ouest.

(2) La situation d'Amu paraît se rapporter à celle du pays de Bamu, indiqué par Symes comme une province limitrophe des Birmans et de l'Yun-nan.

et aux bras des bracelets d'or et d'argent de grandissime valeur, et les hommes en portent aussi, et de plus riches que les dames; ils ont des chevaux en assez grand nombre et bons, qu'ils vendent en grande quantité aux idolâtres qui en font grand commerce. Ils ont aussi grande abondance de buffles, de bœufs et de vaches, parce que leur pays a d'excellents pâturages. Il y a abondance de tout ce qui est utile à la vie. Et sachez que d'Amu jusqu'à Gangigu qui est derrière il y a quinze journées, et de Cangigu à Bangala trente. En quittant Amu, on va à une autre province nommée Toloman, éloignée de huit journées vers le levant.

De la province de Toloman.

Toloman est une province vers le levant ([1]). Les naturels sont idolâtres, ont un langage particulier et relèvent du grand khan. Ce sont de beaux hommes; ils ne sont pas blancs, mais bruns. Ils sont bons hommes d'armes. Ils ont un assez grand nombre de cités et une foule de châteaux sur de hautes et fortes montagnes. Quand ils meurent, ils font brûler les corps, et les os qui restent et qu'ils ne peuvent brûler, ils les prennent et les mettent dans un petit coffre, puis les portent sur de grandes et hautes montagnes où ils les suspendent dans de grandes cavernes, de manière que ni les hommes ni les bêtes ne les puissent toucher. On y trouve assez d'or : pour menue monnaie ils se servent de porcelaines, de la même manière que je vous l'ai dit, et de même les provinces de Bangalan, Emuginga et Amu emploient pour monnaie de l'or et des porcelaines. Il y a des marchands dans ce pays, mais ils sont moult riches et ont beaucoup de marchandises. Les habitants vivent de chair, de lait, de riz et d'épices moult bonnes. On ne trouve rien autre chose en cette province digne de mémoire, et nous vous parlerons d'une autre vers le levant, nommée Cugui.

De la province de Cuigui.

Cuigui est une province vers le levant ([2]) : quand on part de Toloman et qu'on suit pendant douze journées un fleuve bordé de nombreuses villes et châteaux, on arrive à la cité de Sinugul ([3]), qui est moult grande et noble. Les naturels sont idolâtres et appartiennent au grand khan : ils vivent de commerce et d'industrie, car ils font avec des écorces d'arbres des draps moult beaux dont ils se vêtissent l'été. Ils sont hommes d'armes. Pour monnaie ils emploient les cartes du grand khan, car désormais nous sommes sur les terres où a cours cette monnaie. Il y a tant de lions ([4]) qu'on ne peut dormir hors de sa maison sans danger d'être dévoré. Et même quand on va sur ce fleuve et que la nuit on s'arrête quelque part, il faut avoir soin de dormir loin de la terre; car sans cela les lions viennent jusqu'à la barque, se saisissent d'un homme et le dévorent ([5]). Mais les habitants, qui savent cela, ont bien soin de s'en garder. Ces lions sont très-grands et très-dangereux; mais ce qui est merveilleux, c'est qu'en cette contrée il y a des chiens qui ont la hardiesse d'assaillir les lions; mais il faut qu'ils soient deux, car un homme et deux chiens viennent à bout d'un grand lion, et voici comment : quand un homme chevauche par le chemin avec son arc et ses flèches et accompagné de deux chiens, si par hasard il rencontre un grand

([1]) Tholoman, Coloman; peut-être le Birman proprement dit. Les Chinois prononcent *Po-lo-man* les noms Birman et Drahman.

([2]) Ici Marco-Polo s'éloigne de ce que les géographes appellent « l'Inde au delà du Gange, » contrée qu'il vient de décrire, et retourne à la Chine. Mais il est très-difficile de reconnaître si c'est dans la province de l'Yun-nan ou dans celle de Koei-cheu ou Guei-cheu que se trouve la ville de Guigui ou Chintingui.

([3]) Gingui, Chonti-gui, Chinti-girey, même nom que celui de la province.

([4]) Des tigres. On ne trouve pas de lions en Chine.

([5]) Il est fait souvent mention de bateaux attaqués, pendant la nuit, par des tigres, au milieu des îles que les alluvions du Gange ont formées vers son embouchure, et il arrive quelquefois que tout un équipage est dévoré à bord pendant son sommeil.

lion, les chiens, qui sont moult hardis et forts, courent sus au lion sans hésiter. Le lion se retourne vers les chiens ; mais dès qu'il se remet en marche, ceux-ci l'assaillent par derrière et lui mordent les cuisses et le corps : le lion se retourne moult fièrement, mais il ne peut les atteindre parce que les chiens savent bien l'éviter. Et, que vous dirai-je? le lion, ennuyé de ces morsures, se met à courir pour trouver un arbre afin de s'y appuyer et de faire face à ses ennemis ; mais dès qu'il tourne le dos, les chiens le mordent par derrière, et il va bondissant de çà et de là. L'homme alors met la main à son arc et lui envoie une flèche ou deux, ou tant enfin qu'il l'ait tué. Ils en tuent beaucoup de cette manière, car les lions ne peuvent se défendre contre un cavalier aidé de deux bons chiens. On a en ce pays de la soie assez et des marchandises de toutes sortes en grande abondance qui s'exportent par ce fleuve en maints pays. Et sachez qu'on peut encore faire douze journées le long de ce fleuve, et l'on rencontre une grande quantité de villes et de châteaux. Les naturels sont tous idolâtres et appartiennent au grand khan : pour monnaie ils se servent des cartes du seigneur. Ils vivent de commerce et d'industrie. Et au bout de ces douze journées, on trouve la ville de Sindinfu dont nous venons de vous parler ([1]). De Sindinfu, on chevauche bien soixante-dix journées par des provinces et des terres que nous vous avons décrites, puis l'on arrive à Gingui dont nous avons aussi parlé : de Gingui on marche quatre journées dans un pays rempli de villes et de châteaux, dont les habitants, très-industrieux, sont idolâtres et se servent de la monnaie du grand khan leur seigneur. Après ces quatre journées, on trouve au midi la cité de Cacianfu, qui est de la province du Cathay et dont nous vous dirons quelques mots.

De la cité de Cacianfu.

Cacianfu ([2]) est une grande et noble cité du Cathay, vers le midi. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Ils appartiennent au grand khan et se servent de ses cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie ; car ils ont assez de soie, et ils font des draps de soie et d'or en grande quantité, et travaillent beaucoup le sandal. Cette cité a sous sa dépendance assez de villes et de châteaux. A trois journées plus loin, au midi, on arrive à une autre cité appelée Cinanglu.

De la cité de Cinaglu.

Cinaglu ([3]) est encore une moult grande cité, vers le midi, appartenant au grand khan et faisant partie de la province de Cathay. Pour monnaie les habitants se servent des cartes ; ils sont idolâtres et brûlent leurs morts. En cette ville se fait du sel en grandissime quantité, et voici comment : les habitants prennent une espèce de terre qui est très-saumâtre, et en font une grande montagne : sur cette montagne ils jettent de l'eau assez pour qu'elle pénètre jusqu'au fond ; puis ils la recueillent, la mettent dans un grand pot et une grande chaudière de fer, la font bouillir, et obtiennent ainsi du sel moult beau et blanc et fin ([4]). Ce sel se porte dans tous les pays alentour, ce qui leur produit beaucoup. Il n'y a rien autre chose de remarquable en cette cité ; nous vous parlerons d'une autre, vers le midi, appelée Ciangli.

([1]) Malgré ces derniers mots, les commentateurs sont embarrassés pour décider si Marco-Polo veut parler ici de la ville de Chintingui, mentionnée au commencement de ce chapitre, ou de celle de Sin-din-fou, capitale de la province de Se-tchouen : cette dernière supposition paraît la plus probable.

([2]) Suivant les divers manuscrits, Ca-cau-sa ou Pa-zan-fou, que Marsden croit être Ho-kien-fou, ville de troisième rang, dans la province de Pé-ché-li. On suppose ici une interruption ou un changement de direction subit dans l'itinéraire.

([3]) Tsan-tcheu, ville de second ordre, située vers l'est de Ho-kien, son chef-lieu.

([4]) Il ressort de cette description que ce produit devait être du nitre ou du salpêtre

De la cité de Ciangli.

Ciangli ([1]) est une cité du Cathay, vers le midi, qui appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres et se servent de cartes pour monnaie. Cette ville est éloignée de Cinanglu de cinq journées ; et pendant ces cinq journées on trouve villes et châteaux assez, tous au grand khan : ce sont pays de grand commerce et qui rapportent beaucoup au seigneur ([2]). La cité de Ciangli est traversée par un grand et large fleuve qui sert à transporter, de çà et de là, une grandissime quantité de marchandises de soie et des épices et autres choses précieuses. A six journées au midi de Ciangli est une autre cité, appelée Condinfu ([3]).

De la cité de Condinfu.

En partant de Cinagli, on marche six journées vers le midi parmi des villes et des châteaux assez de grande valeur et de grande noblesse. Les habitants sont idolâtres et brûlent les corps morts. Ils sont au grand khan et ont monnaie de cartes. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de toutes choses en grande abondance; mais on ne trouve chez eux rien digne de remarque : nous les laisserons donc et vous parlerons de Condinfu. C'est une grandissime cité, qui jadis était un grand royaume; mais le grand khan s'en est emparé, et néanmoins c'est la plus noble cité de toutes ces contrées. On y voit beaucoup de marchands qui y font le commerce; ils ont tant de soie que c'est merveilleux. On trouve dans la ville maints beaux jardins délectables avec une grande quantité de bons fruits. Cette cité de Condinfu a sous sa seigneurie onze villes impériales, c'est-à-dire nobles et de grande valeur; car elles sont très-commerçantes en soie et rapportent un grand profit. Or sachez que, l'an 1272([4]), le grand khan avait envoyé un sien baron, nommé Litam-Sangou, pour protéger cette province; il lui avait donné quatre-vingt mille hommes à cheval, et quand celui-ci fut arrivé avec ses gens en cette province, il s'avisa d'une grande déloyauté envers son seigneur. Il alla trouver tous les sages des villes, et leur conseilla de se révolter contre le grand khan : l'avis leur plut, et ils le suivirent. A cette nouvelle, le grand khan envoya en cette province deux de ses barons, Aguil et Mongatai, avec cent mille hommes à cheval. Et, que vous dirai-je? les deux barons combattirent Litam, qui s'était révolté et avait bien rassemblé cent mille cavaliers et une grandissime quantité de fantassins; mais il perdit la bataille, et fut occis avec maints autres. Après sa défaite, le grand khan fit rechercher tous ceux qui avaient participé à cette trahison et les fit mettre à mort cruellement; pour les autres, il leur pardonna et ne leur fit faire aucun mal, et, depuis ce temps, ils lui ont toujours été fidèles.

De la noble cité de Singui.

En partant de Condinfu, on va trois journées vers le midi en traversant bon nombre de cités et de châteaux, nobles et beaux et de grand commerce et industrie. Ce pays est riche en gibier, et il y a de tout en abondance. Au bout de ces trois journées, on parvient à la noble cité de Singuimatu ([5]), grande

([1]) Ciangli, ou Changli, paraît être la ville de Té-cheu, située à l'entrée de la province de Chan-toung, sur l'Ouei-no.

([2]) Un droit de transit frappe, en Chine, les marchandises qui passent d'une province dans une autre; cet impôt, qui augmente de beaucoup le prix des objets de consommation, est la source d'un revenu considérable pour le trésor. (Staunton.)

([3]) L'histoire elle-même constate l'identité de Tudin-fou avec Tsi-nan-fou, capitale de la province de Chan-toung.

([4]) Les annales de la Chine assignent à l'événement que rapporte notre auteur une date plus ancienne de dix ans.

([5]) D'après les circonstances ici relatées, Sin-gui-matu désigne la grande ville commerciale de Lin-tsin-cheu, située à

et riche, très-commerçante et très-industrieuse. Les habitants sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils se servent de cartes pour monnaie. Ils ont un fleuve duquel ils tirent grand profit : en effet, ce grand fleuve vient du midi dans la ville de Singuimatu ; or les habitants l'ont partagé en deux branches, l'une, vers le levant, qui va au Mangi, et l'autre, vers l'occident, qui va an Cathay (¹). Cette ville a une si grande quantité de navires, qu'on ne pourrait le croire sans le voir : ce ne sont pas de grands vaisseaux, mais tels que lo fleuve peut les porter. Ils portent au Mangi et au Cathay une si grande quantité de marchandises, que c'est merveille, et ils reviennent avec une cargaison ; de sorte que c'est prodigieux le nombre de marchandises que l'on transporte par ce fleuve, en montant ou en descendant (²). Nous allons partir de Siguimatu et vous parler d'une autre contrée, vers le midi, qui est une grande province, nommée Ligui.

De la grande cité de Ligui.

En quittant Singui, on marche huit journées vers le midi et l'on rencontre assez de villes et de châteaux nobles, grands, riches, commerçants et industrieux. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan, leur monnaie est de carton. Au bout de ces huit journées, on arrive à une cité appelée Ligui (³), comme la province, et qui est la capitale du royaume. C'est une moult noble et riche cité. Les habitants sont hommes d'armes, très-commerçants et très-industrieux. Ils ont venaison de bêtes et d'oiseaux en abondance, comme aussi grande quantité de tout ce qui est bon à manger. La ville est située aussi sur lo fleuve dont je vous ai parlé ; ses navires sont plus grands que ceux de Sanguimatu, et servent de même à transporter des marchandises.

De la cité de Pingui.

Quand on part de la cité de Lingui, on marche trois journées au midi par un pays où sont assez de villes et de châteaux : c'est une partie du Cathay. Les naturels sont idolâtres et font brûler leurs morts ; ils appartiennent au grand khan, ainsi que tous ceux dont je vous ai parlé. Leur monnaie est de carton. Ils ont la meilleure venaison de bêtes et d'oiseaux qui soit au monde ; ils ont en abondance de toute espèce de vivres. Au bout de ces trois journées, on trouve une cité nommée Pingui (⁴), moult grande et noble, de grand commerce et de grande industrie. On y a de la soie en abondance. Cette cité est à l'entrée de la grande province du Mangi, et c'est là que les commerçants chargent leurs charrettes des marchandises qu'ils veulent porter au Mangi par plusieurs villes et châteaux. Cette cité est d'un grand revenu au grand khan. Au reste, il n'y a rien autre chose digne de remarque, et nous partirons de ce lieu et vous parlerons d'une autre cité appelée Cingui, qui est encore au midi.

l'extrémité septentrionale ou au commencement du grand canal Yun-no. « Le mot *matu* ou *mateou*, joint aux noms, signifie, dit du Halde, lieux de commerce établis sur les rivières, pour la commodité des négociants et la levée des droits de l'empereur. »

(¹) On peut s'expliquer ces termes en supposant que le grand canal est un des bras du fleuve par lequel il est alimenté, ou plutôt en les rapprochant d'un fait curieux cité dans la relation de l'ambassade de lord Macartney : au point le plus élevé du canal, aux deux cinquièmes de sa longueur, le fleuve Luen, qui s'y précipite perpendiculairement, rejaillit contre un boulevard de pierre, et se sépare en deux courants opposés.

(²) « Après l'exubérance de la population, dit M. Ellis, le fait qui frappe le plus, en Chine, est le nombre des bâtiments qui circulent sur les cours d'eau. »

(³) Ligui paraît correspondre à Ling-cing, ville de la province de Scian-tong.

(⁴) Pingui, suivant Murray, est Pi-ceu, ville de second ordre, mais très-commerçante, dans la province de Tchiang-su.

De la cité de Cingui.

Après avoir quitté la cité de Pingui, on va deux journées vers le midi à travers de belles contrées très-fertiles, où l'on trouve toutes sortes de gibier, puis l'on arrive à la cité de Cingui, qui est moult grande et riche, de grand commerce et industrie. Les habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts. Leur monnaie est de carton et ils appartiennent au grand khan. Le pays a de belles plaines et de beaux champs, qui produisent en abondance du blé et toutes sortes de grains. D'ailleurs, nous n'avons rien de plus à en dire de remarquable, et nous irons plus loin. En marchant trois journées vers le midi, on rencontre de belles contrées avec de beaux châteaux, des hameaux et de belles fermes riches en terres et en champs; ce pays est très-giboyeux et produit en abondance du froment et d'autres grains. Les naturels sont idolâtres et sont soumis au grand khan; leur monnaie est de carton. Après ces trois journées, on arrive au grand fleuve de Caramoran (1), qui vient de la terre du prêtre Jean. Ce fleuve est moult grand et large, car je vous ai dit qu'il avait un mille de largeur. Il est moult profond, si bien qu'il peut porter de grands vaisseaux. On y pêche assez de poissons et grands. Il y a bien sur ce fleuve quinze mille vaisseaux (2), qui tous sont au grand khan, pour porter ses armées à l'île de la mer; car la mer n'est pas à plus d'une journée de ce lieu. Chacun de ces vaisseaux porte vingt mariniers, quinze chevaux, leurs cavaliers et leurs provisions. Des deux côtés du fleuve, de çà et de là, sont deux villes, en face l'une de l'autre: l'une nommée Coigangui (3) et l'autre Caigui (4); l'une grande et l'autre petite. Quand on passe ce fleuve, on entre dans la province de Mangi (5). Je vais vous raconter comment le grand khan conquit cette province.

Comment le grand khan conquit la province de Mangi.

Facfur (6) était seigneur et prince de la grande province de Mangi; c'était un grand roi et puissant en richesses, en terres et en soldats, tellement qu'il y en avait peu au monde de plus puissants que lui; et certes il n'y en avait aucun de plus riche, à l'exception du grand khan. Mais il n'était point vaillant à la guerre, et ne se plaisait qu'avec les femmes. En sa province, il n'y avait point de chevaux, et l'on n'était point accoutumé à combattre et à faire la guerre, parce que cette province de Mangi est naturellement bien fortifiée; car toutes les cités sont entourées d'eau large et profonde, et il n'y en a aucune qui n'ait des fossés très-profonds, larges au moins de la portée d'une arbalète, et l'on ne peut y entrer que par des ponts. Si les habitants eussent été gens d'armes, jamais le grand khan ne les eût soumis; mais comme ils n'étaient pas vaillants, ils se laissèrent subjuguer. Or il advint que, vers l'an 1268 de l'Incarnation du Christ, le grand khan qui régnait alors, et c'était Cublai, y envoya un sien baron qui avait nom Baian Cinqsan, c'est-à-dire Baian Cent-Yeux; car les astrologues du roi de Mangi lui avaient dit qu'il ne pourrait perdre son royaume que par un homme à cent yeux. Baian s'en vint donc avec une grande armée de cavaliers et de fantassins, que le grand khan lui donna, au pays de Mangi, et il avait avec lui une grande quantité de navires qui transportaient des troupes quand besoin était. Lorsqu'il fut

(1) Nom tartare du grand fleuve appelé par les Chinois Hoang-ho, et par nous fleuve Jaune, qui prend sa source dans la contrée comprise entre les limites occidentales de la Chine et le grand désert.

(2) Exagération.

(3) Hoai-gnan-fou, située près de la rive sud-est du Hoang-ho, vers son point de jonction avec le grand canal.

(4) Ou Kuan-zu. Cette ville, qui ne figure pas sur les cartes, paraît être la place que de Guignes désigne sous le nom de *Yang-kia-yn*.

(5) Le Mangi se composait d'un territoire désigné sous le nom d'empire des Song, au sud du Hoang-ho, et de la contrée située au nord de ce fleuve et conquise par les Mongols sur les Tartares Niuches.

(6) Ce n'est pas un nom d'individu; c'est celui que les Arabes particulièrement donnaient aux empereurs chinois, pour les distinguer des souverains tartares.

arrivé à l'entrée du Mangi, c'est-à-dire à cette cité de Coigangui, il fit dire aux habitants d'avoir à se soumettre au grand khan. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en feraient rien : alors Baian marcha plus avant, et vint à une autre cité qui ne voulut non plus se rendre. Il continua encore d'avancer, car il savait que le grand khan envoyait derrière lui une autre grande armée. Il passa ainsi devant cinq cités, sans qu'elles voulussent se rendre et sans qu'il pût les prendre ; mais il s'empara de la sixième, puis d'une autre, et encore d'une troisième, et enfin en prit douze les unes après les autres. Et, que vous dirai-je de plus ? sachez que lorsque Baian eut pris toutes ces villes, il alla tout droit à la capitale du royaume, appelée Quinsai, où étaient le roi et la reine. Le roi, à la vue de l'armée de Baian, fut épouvanté. Il partit de sa capitale avec une grande partie de ses gens, sur au moins mille navires, et s'en alla dans une île de la mer Océane. La reine, restée dans la ville, la défendait le mieux qu'elle pouvait ; mais ayant appris que celui qui l'assiégeait avait nom Baian Cent-Yeux, elle se souvint des paroles de cet astrologue qui avait dit qu'un homme à cent yeux devait leur enlever leur royaume, et elle se rendit à Baian. Alors toutes les autres cités et tout le royaume se soumirent sans faire de résistance (¹). Et ce fut certes là une grande conquête, car en tout le monde il n'y avait pas un royaume qui valût la moitié de celui-ci : le roi pouvait tellement dépenser que c'était prodigieux, et je vous raconterai de lui deux traits bien nobles. Chaque année, il faisait nourrir bien vingt mille petits enfants ; car c'est la coutume, en ces provinces, que les pauvres femmes jettent leurs enfants dès qu'ils sont nés, quand elles ne peuvent les nourrir (²). Le roi les faisait tous prendre, puis faisait inscrire sous quel signe et sous quelle planète ils étaient nés, puis les donnait à nourrir en divers lieux, car il a des nourrices en quantité. Quand un riche homme n'avait pas de fils, il venait au roi et s'en faisait donner tant qu'il voulait et ceux qu'il aimait le mieux. Puis le roi, quand les garçons et les filles étaient en âge d'être mariés, les mariait ensemble et leur donnait de quoi vivre, et, de cette manière, chaque année il en élevait bien vingt mille tant mâles que femelles. Quand il allait par quelque chemin et qu'il voyait une petite maison au milieu de deux grandes, il demandait pourquoi cette petite maison n'était pas aussi grande que les autres, et si on lui disait que c'était parce qu'elle était à un pauvre homme qui ne pouvait la faire bâtir, il la faisait aussitôt faire aussi belle et aussi haute que les autres.

Ce roi se faisait toujours servir par mille damoiseaux et damoiselles. Il maintenait une justice si sévère en son royaume, que jamais il ne s'y commettait aucun crime : la nuit, les maisons des marchands restaient ouvertes, et nul n'y prenait rien ; l'on pouvait aussi bien voyager de nuit que de jour. On ne saurait dire la richesse de ce royaume. Je vais vous dire maintenant ce que devint la reine : elle fut amenée au grand khan, et celui-ci la fit honorer et servir comme une grande dame ; pour le roi son mari, il ne sortit jamais de l'île de la mer Océane et y mourut. Maintenant, nous laisserons cela et vous parlerons de la province du Mangi, de ses coutumes et de ses usages ; et, pour commencer par le commencement, nous vous parlerons de la cité de Coigangui.

(¹) La campagne contre les Song s'ouvrit, en 1269, par l'investissement de Siang-yang, qui fut prise seulement en 1273. Il paraît que Marco-Polo enferme dans un même règne des événements qui appartiennent à plusieurs. L'empereur Tu-tsong, dont le caractère lâche et efféminé causa la ruine, mourut en 1274 ; son fils aîné est celui dont ce passage du texte raconte la défaite.

(²) Malgré les contestations élevées sur ce sujet, il paraît constant qu'en moyenne le nombre des enfants exposés annuellement est de quatre-vingt-dix mille pour Pékin, et d'un nombre égal pour le reste du royaume.

« Quant aux infanticides ordinaires, dit M. Huc, aux enfants étouffés ou noyés, ils sont innombrables, plus communs, sans contredit, qu'en aucun lieu du monde ; ils ont pour principale cause le paupérisme. A Péking, tous les jours avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les cinq quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On est averti, à certains signes, du passage de ces tombereaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants à leur livrer, les remettent au conducteur. Les morts sont ensuite déposés en commun dans une fosse, et on les recouvre de chaux vive. Les vivants sont portés dans un asile nommé Yu-yng-tang, *Temple des nouveau-nés*. Les nourrices et l'administration sont aux frais de l'État. Dans toutes les villes importantes, il y a des hospices pour recueillir les petits enfants abandonnés. »

De la cité de Coigangui.

Coigaogui ([1]) est une cité moult grande et noble et riche, à l'entrée de la province du Mangi, vers le midi. Ses habitants sont idolâtres et font brûler leurs morts; ils sont soumis au grand khan. Ils ont une grande quantité de navires, car veus savez que leur ville est sur le grand fleuve de Caramoran. Il y vient une grande abondance de marchandises, parce qu'elle est la principale ville du royaume, de ce côté; maintes cités y font apporter leurs marchandises, qu'on envoie par le fleuve à maintes autres villes. En cette cité se fait du sel en telle quantité, qu'elle en fournit à quarante villes ([2]); dont le grand khan tire un revenn considérable ainsi que du droit qui est mis sur les marchandises.

De la cité de Panchin.

A nne journée de Coigangui, vers le midi, en suivant une chaussée qui est à l'entrée dn Mangi, on trouve une cité appelée Pauchin ([3]), moult belle et grande. Cette chaussée est toute de belles pierres, et de chaque côté est entourée d'eau; de sorte qu'on ne peut entrer dans le Mangi que par cette chaussée. Les habitants de Pauchin sont idolâtres et brûlent leurs morts; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils sont commerçants et industrienx; ils ont de la soie en grande abondance, dont ils font des draps d'or et de soie de maintes façons. Leur pays fournit en abondsnce toutes sortes de vivres; mais il n'y a rien autre chose digne de remarque : nous le laisserons donc et vous parlerons d'une autre cité appelée Caiu.

De la cité de Caiu.

A une journée au midi de Pauchin est une cité nommée Caiu ([4]), moult grande et noble. Les habitants sont idolâtres; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton : ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont une grande abondance des choses de la vie, des poissons outre mesure, de la venaison et du gibier en grandissime quantité, car pour un gros de Venise on a trois faisans.

De la cité de Tigui.

Après avoir quitté Cayu, on marche une journée à travers plusieurs châteaux, champs et fermes, et l'on parvient à une cité appelée Tigui ([5]), qui n'est pas très-grande, mais très-riche en toutes sortes de productions. Ses habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie, car on apporte en ce lieu beaucoup de marchandises. La ville est vers le midi. Les habitants ont bon nombre de navires et leur pays est très-gihoyeux. Et encore sachez qu'à la gauche, vers le levant, à trois journées de là, est la mer Océane, et jusqu'en ce lieu on retire

([1]) Voy. la note 3 de la p. 362. Cette ville est située à environ cinq milles du fleuve Jaune, avec lequel le grand canal la met en communication.

([2]) « Proche de là, dit le père Martini, il y a des marais salants où il se fait du sel en abondance. »

([3]) La *Pau-in-chen* de la relation de Van-Braam, la *Pao-yn-hien* de la carte de du Halde, et la *Pao-yng-shien* de Staunton.

([4]) Kao-yu, située sur les bords du lac et du canal.

([5]) *Tai-cheu* des cartes, ville de second ordre, qui dépend de Yang-cheu-fou.

de la mer une grande quantité de sel. Il y a une cité appelée Cingui, moult grande et riche et noble, où se fait tout le sel dont on se sert dans cette province. Le grand khan en tire un si grand revenu que c'est merveilleux, et on le croirait à peine si on ne le voyait. Les habitants sont idolâtres; ils ont pour monnaie du carton et sont soumis au grand khan. En quittant cette ville, nous retournâmes à Tigui, puis de Tigui, dont nous avons parlé, nous irons à une autre cité appelée Yangui (¹).

De la cité de Yangui.

A une journée vers le midi de Tingui, après avoir passé une belle contrée où sont plusieurs châteaux et hameaux, on parvient à une noble et grande cité nommée Yangui; et sachez qu'elle est si grande et si puissante, qu'elle a sous sa seigneurie vingt-sept cités grandes et bonnes et très-commerçantes. En cette cité demeure un des douze barons du grand khan, car c'est une des douze bonnes villes. Les habitants sont idolâtres, leur monnaie est du carton, et ils relèvent du grand khan. Messire Marc Pol fut seigneur de cette ville pendant trois ans. Les naturels vivent de commerce et d'industrie, car ils font beaucoup de harnais de cavaliers et d'hommes d'armes, et autour de la cité sont campés maints gens d'armes. Il n'y a rien autre chose digne de remarque. Nous en partirons donc et vous parlerons de deux grandes provinces du Cathay; elles sont toutes deux vers l'occident. Nous vous dirons toutes leurs coutumes et leurs usages, et d'abord parlerons de celle qui est appelée Nangbin.

De la province de Nanghin.

Nanghin (²) est une province vers l'occident, qui fait partie du Mangi; elle est moult noble et riche. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et obéissent au grand khan. Ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont de la soie en abondance, et font des draps de soie et d'or de toutes sortes. Ils ont grande abondance de blé et de toute espèce de grains, car la province est très-fertile. Ils ont aussi assez de gibier. Ils font brûler leurs morts. On trouve dans le pays beaucoup de lions. Il y a maints riches marchands qui payent grands tributs et gros droits au grand sire. Or nous partirons de cette contrée et vous parlerons de la très-noble cité de Saianfu, qui bien mérite d'entrer dans notre livre, car elle est très-importante.

De la cité de Saianfu.

Saianfu (³) est une noble cité, qui a sous sa seigneurie douze villes grandes et riches. Il s'y fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres, se servent de monnaie de carton et font brûler leurs morts; ils appartiennent au grand khan. Ils ont beaucoup de soie et font des draps dorés de maintes façons. Le pays est assez giboyeux, et la ville a toutes les nobles choses qui conviennent à

(¹) La moderne Yang-cheu-fou. « C'est une ville fort marchande, dit du Halde, et il s'y fait un grand commerce de toutes sortes d'ouvrages chinois... Le reste du canal, jusqu'à Péking, n'a aucune ville qui lui soit comparable... Yang-cheu a deux lieues de circuit, et l'on y compte, tant dans la ville que dans les faubourgs, deux millions d'âmes. »

Staunton en parle comme d'une cité de premier ordre, portant la marque d'une haute antiquité : « Son commerce paraît encore très-actif, et il ne s'y trouvait pas moins d'un millier de bâtiments de différentes grandeurs. »

(²) La province de Nankin, à laquelle la dynastie régnante a donné le nom de Kiang-nan.

(³) Siang-yang, située dans la partie septentrionale de la province de Hu-Kuang, limitrophe de celle de Kiang-nan, sur la rivière de Han, qui se décharge dans le Kiang.

une noble cité. Elle résista au khan trois ans après que tout le Mangi se fut rendu ([1]), et cependant une grande armée du grand khan l'assiégeait; mais on ne pouvait faire le siége que du côté du nord, parce que de tous les autres côtés elle était entourée d'un grand lac très-profond par où elle recevait sans cesse des vivres et faisait de l'eau. Et jamais on ne l'aurait prise sans un expédient que voici. Le grand khan, voyant que depuis trois ans ses armées en faisaient le siége, en était très-irrité; or messire Nicolas, et messire Matthieu et messire Marc, dirent à ceux de l'armée : « Si vous voulez, nous vous soumettrons immédiatement la ville. » Ceux-ci acceptèrent très-volontiers, et ces paroles ayant été rapportées au grand khan par les messagers qui allaient lui annoncer l'insuccès de toutes leurs tentatives, il répondit : « Il faut faire tout pour prendre la ville. » Les deux frères donc et leur fils, messire Marc, dirent au grand khan : « Grand sire, nous avons avec nous des hommes qui feront telles machines qui jetteront de si grandes pierres, que ceux de la ville ne pourront le supporter, mais se rendront dès que les machines leur auront lancé des pierres. » Le grand sire répond à messire Nicolas, et à son frère et à son fils, qu'il adoptait volontiers cette idée, et qu'ils eussent à faire faire la machine le plus tôt possible ([2]). Or messire Nicolas, et son frère et son fils, avaient avec eux, dans leur suite, un Allemand et un chrétien nestorien qui étaient très-habiles dans la construction de ces machines. Ils leur commandent donc de faire deux ou trois balistes qui jetassent des pierres de trois cents livres; ceux-ci en firent trois très-belles. Lorsqu'elles furent achevées, le grand sire les fit porter à son armée, qui faisait le siége de la ville; puis on les dressa, et les Tartares les regardaient comme quelque chose de merveilleux. Et, que vous dirai-je? quand elles furent dressées, on lança une pierre dans la ville; la pierre frappa les maisons, rompit et brisa tout, et fit grand désordre et grand tumulte. Et quand ceux de la ville virent tout ce dégât, ils furent si ébahis et si épouvantés qu'ils ne savaient que dire et que faire. Ils prirent conseil entre eux, mais ne trouvaient moyen d'échapper à ces pierres. Craignant donc de périr tous s'ils ne se rendaient, ils envoyèrent prévenir le chef de l'armée qu'ils voulaient faire leur soumission, comme les autres villes de la province, et qu'ils se soumettaient au grand khan. Le chef de l'armée accepta volontiers leur soumission, et ainsi cette cité fut prise par l'adresse de messire Nicolas, de messire Matthieu et de messire Marc; et ce n'était pas rien, car cette ville et sa province sont parmi les meilleures qu'ait le grand khan, et il en tire grand revenu et grand profit. Maintenant que nous avons dit comment cette ville fut soumise au moyen des machines que firent faire messire Nicolas, messire Matthieu et messire Marc, nous la quitterons et irons à une autre appelée Singui.

De la cité de Singui.

A quinze milles vers le midi de la cité d'Angui est une cité appelée Singui ([3]); elle n'est pas très-grande, mais il y vient beaucoup de navires et on y fait un grand commerce. Les habitants sont idolâtres; ils obéissent au grand khan; ils se servent de monnaie de carton. Sachez que cette ville est sur le plus grand fleuve qui soit au monde : il est appelé Quian. Ce fleuve est large, en tel endroit, de dix milles, en tel autre, de huit ou de six ([4]); il est long de plus de cent journées. C'est à cause de ce fleuve que tant de vaisseaux abordent en cette ville, apportant grande quantité de marchandises : aussi elle est d'un grand revenu pour le grand khan. Ce fleuve s'étend si loin et traverse tant de villes, qu'il y a sur ses

([1]) Cette assertion est inexacte : Hang-cheu, capitale des Song, ne fut réduite qu'en 1276, trois ans après la prise de Siang-yang.

([2]) Les histoires chinoises attribuent à un général ouïgour, Ali-Aia, l'honneur d'avoir, le premier, informé l'empereur de l'existence d'une machine faite par des ingénieurs de l'Occident, et qui lançait des pierres d'un grand poids; elles racontent comment ces ingénieurs, venus de Perse, construisirent des catapultes à Tai-tu et, après la prise de Fan-ching, les dressèrent contre Siang-yang.

([3]) Aucune ville ne paraît mieux répondre à la description de Sin-gui que celle de Kiu-kiang, à l'extrémité septentrionale de la province de Kiang-si, et qui, si nous en croyons Martini, était nommée Ting-kiang, sous la dynastie des Song.

([4]) Au point où le Kiang se croise avec le canal, sa largeur, suivant de Guignes, est d'une lieue de notre pays; plus près de la mer, il doit être encore plus large.

eaux plus de navires et plus de marchandises que sur tous les fleuves du pays des chrétiens et sur toute leur mer. J'ai vu à la fois en cette ville cinq mille navires sur le fleuve : ainsi vous pouvez juger, puisque cette cité n'est pas très-grande, combien il y en a dans les autres. Ce fleuve traverse seize provinces, et il y a sur ses bords plus de deux cents grandes cités qui, toutes, ont plus de navires que celle-ci. Ces vaisseaux sont couverts et ont un mât : ils portent un grand poids, car on peut leur faire un chargement de quatre mille, et même jusqu'à douze mille quintaux de notre pays. Or nous quitterons cette ville et vous parlerons d'une autre appelée Caigui; mais auparavant je veux vous dire quelque chose que j'avais oublié. Tous ces vaisseaux ont leurs cordages en chanvre, j'entends ceux des mâts et les voiles; mais ils ont une corde de roseau pour les tirer sur ce fleuve. On prend ces gros roseaux dont je vous ai déjà parlé, qui sont longs de quinze pas [1]; on les fend et on les lie les uns aux autres, de manière à former une longueur de trois cents pas, et cette sorte de corde est plus solide que si elle était de chanvre. Or nous laisserons cela et retournerons à Caicui.

De la cité de Caigui.

Caigui est une petite cité vers le midi [2]; ses habitants sont idolâtres; ils obéissent au grand khan et ont pour monnaie du carton. Elle est sur le fleuve. On récolte, dans cette contrée, une grandissime quantité de blé et de riz, et on le porte jusqu'à la grande cité de Cambalu, à la cour du grand khan, par eau; non pas par mer, mais par fleuves et par lacs. Et sachez qu'une grande partie de la cour du grand sire ne vit que de ce blé. Le grand khan, pour assurer le trajet par eau de cette ville à Cambalu, a fait creuser de grandissimes fossés, larges et profonds, d'un fleuve à l'autre et d'un lac à l'autre, si bien qu'ils ressemblent à un grand fleuve, et les grands vaisseaux vont dessus [3]. On communique ainsi du Mangi à Cambalu; mais on peut aussi aller par terre, car le long de ce canal est établie la chaussée de terre : ainsi il y a deux chemins. Au milieu du fleuve, vis-à-vis cette ville, est une île de rochers, sur laquelle est un monastère d'idolâtres où vivent deux cents frères et où sont renfermées une quantité d'idoles [4]. Ce monastère est chef de maints autres monastères d'idolâtres : c'est comme un archevêché. Maintenant, nous allons passer le fleuve et vous parler d'une cité appelée Cinghianfu.

De la cité de Cinghianfu.

Cinghianfu est une ville du Mangi [5]. Les habitants sont idolâtres; ils appartiennent au grand khan et font usage de monnaie de carton. Ils sont commerçants et industrieux. Ils ont assez de soie et font des draps d'or et de soie de maintes façons. Il y a de ces marchands qui sont très-riches. On trouve en ce

(1) Des bambous.

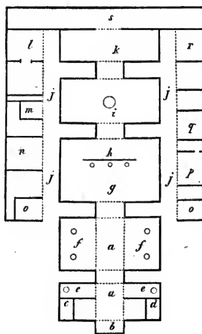
(2) Ou Kain-gui, ville située à l'entrée du grand canal, sur la rive méridionale du Kiang, que le P. Magalhanes appelle Chin-kiang-keu (port ou embouchure de Chin-kiang).

(3) La description du grand canal occupe une large place dans toutes les relations sur la Chine. « Une navigation intérieure si étendue et si grandiose, dit Barrow, ne peut trouver de rivale dans l'histoire du monde. »

(4) « En traversant le Kiang, dit Staunton, notre attention fut attirée principalement par une île située au milieu de son cours et appelée Chin-shan, c'est-à-dire les montagnes d'or, qui s'élève perpendiculairement du lit du fleuve... Elle appartenait à l'empereur, qui y a bâti un large et beau palais, et a fait ériger, sur le plus haut sommet, des temples et des pagodes. L'île contenait aussi un vaste monastère de prêtres, qui composent principalement sa population. »

(5) Changianfou, Chingiam. « Ceux qui liront les écrits de Marco-Polo de Venise, dit le P. Martini, verront clairement, par la situation de cette ville et le nom qu'elle a (Chin-kiang-fou), que c'est celle qu'il nomme *Cingiam* (Chingiam). Elle est bâtie sur le bord de la rivière de Kiang, et à l'orient d'un canal fait par artifice, qu'on a conduit jusque dans la rivière de Kiang; de l'autre côté du canal, sur le bord qui regarde l'occident, est son faubourg, qui n'est pas moins peuplé, et où l'abord est aussi grand que celui de la ville même. » — C'est le faubourg de cette ville que Marco-Polo vient de décrire sous le nom de Caigui.

pays beaucoup de gibier et une grande abondance de ce qui est nécessaire à la vie. Il y a deux églises de chrétiens nestoriens depuis l'an 1278 de l'incarnation du Christ, et voici comment. Il n'y avait jamais



Plan d'un monastère bouddhique (¹). — D'après Davis.

aa, chemin très-large pavé en dalles de granit; — *b*, porte; — *cd*, cellules : sur leurs murs sont des inscriptions en lettres d'or; — *ee*, deux statues de divinités colossales; — *ff*, salle des quatre rois célestes (voy. la relation de FA-HIAN dans les *Voyageurs anciens*); — *g*, temple principal où sont les idoles dorées colossales des *trois précieux Bouddhas* (voy. le même ouvrage) : dans ce sanctuaire sont un gros tambour et une grosse cloche; — *h*, image unique de Amida-Bouddha ou Omito-fo; — *i*, autre sanctuaire où est un très-beau et très-grand vase sculpté en albâtre ou en gypse blanc, contenant les reliques *(che-li)* du Bouddha : alentour, des lampes brûlent sans cesse; — *jj*, passage couvert ou cloître conduisant aux appartements des prêtres; — *k*, temple de *Kouan-yin*, déesse adorée principalement par les femmes; — *l*, appartements du chef des prêtres; — *m*, grande cloche que l'on sonne le matin et le soir; — *n*, appartement où l'on reçoit les visiteurs; — *oo*, deux pavillons où sont deux statues; — *p*, lieu où l'on conserve les animaux offerts à la divinité ou aux prêtres, mais qui ne doivent pas être sacrifiés; — *q*, bibliothèque et imprimerie; — *r*, salle où sont conservées les idoles : près de là sont de petites cellules pour les prêtres d'un rang inférieur; — *s*, jardin potager clos de murs et où sont les urnes funéraires des prêtres. A gauche du temple sont les cuisines, etc.

eu en ce pays de monastère de chrétiens, ni même de croyants au vrai Dieu, jusqu'en 1278. Alors le grand khan fit seigneur de cette contrée pendant trois ans Marsarchis (²), qui était chrétien nestorien. Celui-ci fit faire ces deux églises, qui subsistent encore aujourd'hui.

(¹) Ce monastère est situé près de Canton.

(²) Corruption de *Mar-Sergius*, nom bien connu dans l'histoire de l'Église nestorienne. Le mot *mar*, qui, en syriaque, signifie seigneur, était le titre ordinaire donné aux évêques nestoriens.

De la cité de Cingigui.

En sortant de la cité de Cinghinanfu, on marche trois journées vers le midi, et l'on rencontre des cités et des châteaux de grand commerce et industrie. Les habitants sont tous idolâtres, obéissent au



Vue à vol d'oiseau d'un Monastère bouddhique. — D'après Siebold.

grand khan et se servent de monnaie de carton. Au bout de ces trois journées, on arrive à la cité de Cingigui (¹), qui moult est grande et noble; les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Leur monnaie est de carton; ils vivent de commerce et d'industrie. Ils ont assez de soie; ils font des draps d'or et de soie de maintes sortes. Ils ont toute espèce de gibier et une grande abondance de vivres, car la terre est très-fertile. Mais je vous veux raconter une grande déloyauté qu'ils firent et dont ils furent bien punis. Quand la province de Mangi eut été prise par les hommes du grand khan, et que Baian en fut le chef, il advint que ce Baian envoya une troupe d'Alains (²) de son armée, qui étaient chrétiens, pour prendre cette ville. Ils la prirent, et y étant entrés, ils trouvèrent le vin si bon, qu'ils en burent

(¹) Tin-gui-gui. « Tchang-tcheou-fou, ville célèbre et d'un grand commerce, dit du Halde, et qui est située proche du canal. »

(²) Après leur défaite et leur dispersion par les Huns, une partie considérable des Alains alla s'établir sur le revers septentrional de la chaîne du Caucase, à l'occident de la mer Caspienne; de nos jours, cette race se trouve incorporée avec les Abkhas et les Tscherkesses ou Circassiens.

jusqu'à s'enivrer et s'endormirent, s'abandonnant ainsi à leurs ennemis. Les hommes de la cité, voyant leurs vainqueurs tellement ivres qu'ils paraissaient morts, aussitôt les occirent tous pendant la nuit, sans qu'un seul pût échapper. Quand Baian, le sire de la grande armée, apprit que ceux de la cité avaient tué ses hommes d'une manière si déloyale, il envoya des gens de son armée, qui reprirent la ville et occirent tous ses habitants, de sorte que ce fut un grand massacre. Nous vous parlerons maintenant d'une ville appelée Singui.

De la cité de Singui.

Singui est une très-noble et grande cité [1]. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton; ils ont de la soie en grandissime quantité; ils vivent de commerce et d'industrie; ils font maints draps de soie pour leur habillement. Il y a plusieurs de ces marchands qui sont très-riches. La ville a environ quarante milles de circonférence [2]; elle a tant d'habitants qu'on ne saurait les compter. Aussi les habitants du Mangi, s'ils eussent été hommes d'armes, auraient conquis tout le monde; mais ils ne sont point hommes d'armes, et seulement de sages marchands, très-habiles et très-industrieux. Il y a parmi eux de grands philosophes et de grands médecins, qui moult étudient la nature [3]. Cette cité a bien six mille ponts de pierre [4], sous lesquels passerait facilement une galère ou deux. Dans les montagnes des environs viennent la rhubarbe [5] et le gingembre en si grande abondance que, pour un gros de Venise, on aurait bien quarante livres de gingembre frais, qui est très-bon. La ville a sous sa seigneurie seize cités moult grandes, très-commerçantes et très-industrieuses. Le nom de cette cité, Singui, veut dire en français la Terre, et près de celle-ci est une autre cité appelée le Ciel : on leur a donné ce nom à cause de leur grande noblesse [6]. Nous vous parlerons plus tard de la ville nommée le Ciel; maintenant, de Singui nous allons à une cité appelée Vugui, à la distance d'une journée [7]. C'est une grande et bonne ville, de grand commerce et de grande industrie; mais comme on n'y trouve rien qui soit digne de remarque, nous ne nous y arrêterons pas et nous irons à une autre cité nommée Vughin : c'est encore une grande et noble ville. Les habitants sont idolâtres; ils sont soumis au grand khan et ont du carton pour monnaie. Il y a en ce pays grande quantité de soie et d'autres marchandises précieuses. Ils sont très-habiles dans le commerce et l'industrie. De Vughin nous passerons à Ciangan [8], grande et riche cité. Les habitants sont idolâtres, obéissent au grand khan et se servent de monnaie de carton. Ils vivent de commerce et d'industrie; ils travaillent le sandal de mille façons. On trouve en ce

(1) Dans Sin-gui, on croit reconnaître la remarquable ville de Su-cheu, située sur le canal et fort vantée par les voyageurs. « Les murailles de Su-cheu, dit Martini, ont quarante stades chinoises *(li)*; mais si vous y comprenez les faubourgs, vous en trouverez sans doute plus de cent. » — « Su-Cheu, dit du Halde, est une des plus belles et des plus agréables villes qu'il y ait à la Chine; les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise; on s'y promène dans les rues par eau et par terre. » — Cette ville est, en effet, construite au milieu d'une grande quantité de cours d'eau, qui viennent de plusieurs lacs environnants. — « A peu de distance de Su-cheu, dit Staunton, est le superbe lac de Taï-hou ou Si-hou, environné d'une chaîne de montagnes pittoresques. Ce lac est un rendez-vous de plaisir : beaucoup de canots y sont conduits par une seule femme. » — Ces canots sont ceux que les Chinois nomment des bateaux de fleurs.

(2) Non des milles, mais des *li*. Un li est la dixième partie d'une lieue. Aujourd'hui, les voyageurs donnent à cette ville soixante li de circonférence.

(3) On trouve, sur la pratique de la médecine en Chine, un curieux chapitre dans le dernier ouvrage de M. Huc : *l'Empire chinois*. Les philosophes dont parle Marco-Polo paraissent être les disciples de Confucius et ceux de Lao-kiun ou disciples de Tao-tse *(fils de l'immortalité)*, par opposition aux bouddhistes, qu'il appelle ordinairement idolâtres.

(4) Exagération. La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que trente-sept ponts à arches voûtées dans tout le département de Su-cheu : l'un d'eux, construit en pierre, sur le grand canal, a quatre-vingt-dix arches.

(5) « Le *tai-hoam* (ou mieux *ta-hoang*, grand jaune), la rhubarbe, dit Perennin, croît en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de Sse-tchouen. »

(6) Il y a quelque confusion dans ce texte; Marco-Polo se rappelait vaguement le proverbe chinois : « Les villes de Su-cheu et Hang-tcheou sont, sur la terre, ce que le paradis est dans le ciel. »

(7) Cette ville paraît être Hou-tcheou-fou, située au bord du lac Taï. (Voy. plus loin, p. 375.)

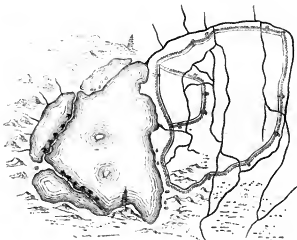
(8) Peut-être Kia-hing (autrefois Siu-cheu), qui est sur la ligne du grand canal, à moitié chemin entre Su-cheu et Hang-tcheou.

pays beaucoup de gibier; mais il n'y a rien autre chose digne d'être cité : nous le quitterons donc et vous parlerons de la noble cité de Quinsai, capitale du roi du Mangi.

De la noble cité de Quinsai.

En partant de la cité de Ciangan, on marche pendant trois journées et l'on trouve maintes cités et villages de grande richesse dont les habitants vivent de commerce et d'industrie. Ils appartiennent au grand khan et sont idolâtres. Leur monnaie est de carton. Ils ont abondance de tout ce qui est utile à la vie.

Après avoir marché trois journées, on arrive à la très-nobilissime cité de Quinsai ([1]), qui veut dire en français la cité du Ciel : nous vous conterons en détail sa grande noblesse; car c'est bien la plus



Plan de Quinsai (Hang-tcheou-fou) et du lac Si-hou. — D'après du Halde.

belle et la plus noble ville qui soit au monde. Nous vous rapporterons ce que la reine écrivit à Baian, le conquérant de cette province, lequel le transmit au grand khan, afin qu'il connût la richesse de cette cité et qu'il ne la fît détruire ou dévaster, récit du reste, dont moi Marc Pol j'ai vérifié de mes yeux l'entière exactitude ([2]) La cité de Quinsai a environ cent milles de circonférence ([3]); elle a douze mille

([1]) Kin-sai, Kin-tsay. Le P. Martini, le P. Magalhanes, de Guignes et Marsden, croient que cette ville est celle qui portait le nom de Lin-ngam ou Ling-gnam sous la dynastie des Song, et qui prit, sous les Ming, le nom de Hang-tcheou-fou, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle était la capitale de la Chine sous la dynastie des Song, ce qui l'avait fait surnommer *Kin-sse*, c'est-à-dire ville capitale, cour souveraine.

([2]) De Yang-tcheou-fou, dont Marco-Polo fut trois ans gouverneur provisoire, jusqu'à Hang-tcheou-fou, il n'y avait, par le grand canal, qu'une distance d'environ sept journées, et sans doute le voyageur visita plus d'une fois cette capitale, comme un préfet, de nos jours, quitte de temps à autre sa résidence pour venir à Paris.

([3]) Cent *li*. Cette ville fortifiée a trois lieues et demie de circuit, dix portes par terre et quatre par eau. Suivant Van-Braam, la circonférence est de soixante li (six lieues).

ponts de pierre [1], et sous la partie la plus élevée de ces ponts un vaisseau de haut bord pourrait bien passer, et d'autres moindres vaisseaux sous les autres arches. Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait tant de ponts, car cette ville est toute sur l'eau qui l'environne de toutes parts [2]; il faut donc bien qu'il y ait des ponts pour qu'on y puisse circuler. La cité contient douze corps de métiers qui ont chacun douze mille maisons de dix, quinze, trente et même quarante hommes : ces hommes ne sont pas tous des maîtres, mais ils font ce que commandent les maîtres et tout ce dont on a besoin; car en cette ville se fournissent maintes autres cités de la province. Il y a tant de marchands, et de si riches, que personne ne pourrait en dire le nombre [3]. Les grands personnages et leur femmes, et aussi les chefs des corps de métiers, ne font aucun travail manuel, mais vivent dans les délices et le repos comme s'ils étaient rois. Leurs dames sont de très-belles et d'angéliques créatures. Le roi avait ordonné que chacun dût exercer l'industrie de son père, à moins qu'il ne fût riche de cent mille besants. Vers le midi est un lac de trentes milles de tour environ [4], autour duquel sont maints beaux palais et maintes belles maisons, si merveilleusement faites qu'on ne saurait rien imaginer de plus riche : ce sont les demeures des gentilshommes et des grands. Il y a aussi maintes abbayes et maints monastères d'idolâtres qui y sont en grandissime quantité. Au milieu du lac sont deux îles dans chacune desquelles est un palais moult merveilleusement riche, si beau et si bien décoré qu'on dirait un palais impérial. Quand on veut faire une noce ou un festin, on va dans ce palais et on y trouve tout ce qui est nécessaire, vaisselle, plats et couteaux. Il y a maintes belles maisons dans la ville et par toute la cité. On y voit une grande tour de pierre où les habitants portent leurs effets lorsque le feu est à la cité; car il y a souvent des incendies parce que beaucoup de maisons sont en bois. Les naturels sont idolâtres; ils sont soumis au grand khan et ont pour monnaie du carton. Ils mangent toute espèce de chair, commo du chien et d'autres bêtes brutes et animaux dont les chrétiens ne mangeraient pour rien au monde [5]. Sur chacun des douze mille ponts est placée une garde de dix hommes, qui veillent nuit et jour à la sûreté et à la tranquillité de la ville. A l'intérieur de la cité est un mont sur lequel est une tour; au haut de cette tour est une table de bois qu'un homme tient à la main [6] et sur laquelle il frappe avec un maillet, de manière à se faire entendre au loin, chaque fois que le feu prend quelque part ou quand il se fait quelque bruit dans la ville. Le grand khan a mis une forte garde dans cette cité, parce qu'elle est la capitale de toute la province de Maugi et parce qu'il en tire de si grands revenus et de si grands trésors qu'à peine pourrait-on le croire; et le grand sire la fait si bien garder, afin qu'elle ne se révolte point [7]. Toutes les rues de cette cité sont pavées en pierres et en briques, et de même toutes les routes et chaussées de la province de Mangi, de sorte qu'on peut y voyager facilement à cheval et à pied. Il y a bien dans cette ville quatre mille bains; les hommes y prennent grand plaisir et y vont plusieurs fois le mois, car ils sont

(1) La grande Géographie impériale de 1744 n'énumère que vingt et un ponts dans le département de Hang-tcheou, dont deux seulement dans la ville même. Peut-être ne donne-t-elle pas le nom de ponts aux passerelles qui correspondaient aux quatre cents petits ponts de Venise : cette dernière ville n'a véritablement qu'un seul grand pont, le *Rialto*. Il est certain que les voyageurs modernes s'accordent avec Marco-Polo, sinon quant au chiffre très-exagéré de douze mille, du moins quant à leur grand nombre. — « Outre les digues, dit le P. le Comte, au sujet du grand canal, on a bâti une infinité de ponts pour la communication des terres; ils sont de trois, de cinq et de sept arches; celle du milieu est extraordinairement haute, afin que les barques, en passant, ne soient pas obligées d'obaisser leurs mâts. » — « De tous les environs, dit du Halde, on peut venir, entrer et aller dans toute la ville en bateau. Il n'y a point de rue où il n'y ait un canal; c'est pourquoi il y a quantité de ponts qui sont fort élevés et presque tous d'une seule arche. » — « Sur le canal principal, dit Barrow, et sur la plupart des autres canaux et rivières, il se trouve une multitude de ponts... Quelques-uns ont des arches d'une hauteur si remarquable, que les plus grands vaisseaux, ceux de deux cents tonneaux, passent dessous, sans y briser leurs mâts. »

(2) La ville est traversée par le fleuve Tsien-tang-kiang.

(3) « La population de Hang-tcheou-fou, dit Staunton, est immense : elle égale presque celle de Pe-king. »

(4) Le lac Si-hou, dont tous les voyageurs vantent la beauté. On en trouvera une vue dons la relation de l'ambassade de lord Macartney.

(5) Aujourd'hui encore beaucoup de Chinois ne sont pas plus difficiles. « Qu'une bête quelconque, dit Staunton, meure par accident ou crève de maladie, ils n'y font pas de distinction et la mangent avec la même avidité. »

(6) Suivant d'autres manuscrits, il est muni en outre d'un instrument sonore de cuivre (le tam-tam) et d'une clepsydre. Beaucoup de relations modernes font mention de la clepsydre.

(7) « Dans le dix-septième siècle, dit le P. le Comte, la garnison de Hang-tcheou se composait de dix mille hommes, dont trois mille Chinois. »

très-propres de leur corps. En ce lieu sont les plus beaux bains et les meilleurs et les plus grands qui soient au monde : ils sont si grands que cent hommes ou cent femmes peuvent s'y baigner à la fois. A vingt-cinq milles de cette cité est la mer Océane, entre l'occident et le levant ; et sur ses bords est une ville appelée Ganfu, avec un très-bon port où arrivent de grandissimes navires et une foule de marchandises de l'Inde et des autres pays (¹). De Quinsai au port il y a un grand fleuve, qui amène les vaisseaux jusqu'à la ville et même peut les remonter plus loin.

Le grand khan a divisé la province du Mangi en neuf parties, à chacune desquelles il a préposé un roi qui gouverne pour lui, de manière que chaque année il rend compte au receveur du grand sire des revenus qu'il a touchés. En la ville de Quinsai demeure un de ces rois (²) qui gouverne plus de cent quarante cités grandes et riches (³). Et je vais vous dire quelque chose qui va vous étonner : en la province du Mangi il y a bien mille deux cents cités, et chacune a au moins pour la garder mille hommes, quelques-unes dix mille, vingt mille ou même trente mille. Mais tous ne sont pas Tartares, il y en a beaucoup du Cathay ; ils ne sont pas non plus tous à cheval, la plupart sont à pied : ils font tous partie des armées du grand khan. En un mot, la richesse de la province du Mangi est si grande que pour y croire il faut l'avoir vue ; aussi je m'en tairai désormais : je veux seulement vous dire encore une chose, et puis nous partirons. Sachez donc que tous les habitants du Mangi ont pour usage, lorsqu'un enfant naît, d'écrire le jour et l'heure de sa naissance, sous quel signe et sous quelle planète, de sorte que chacun sait la date de sa naissance. Quand on veut aller quelque part, avant d'entreprendre son voyage, on va trouver les astrologues et on leur dit la date de sa naissance, et ils vous répondent s'il est bon ou non de faire ce voyage, et maintes fois ils ont empêché des voyages ; car ces astrologues sont très-sages dans leur art et leurs enchantements diaboliques, et ils font à ces gens des réponses auxquelles on ajoute grande foi. Quand ils vont faire brûler les corps morts, tous les parents, hommes et femmes, se vêtissent de chanvre en signe de deuil, puis ils marchent avec le corps à l'endroit où on le porte en jouant des instruments et en chantant les prières de leurs idoles. Arrivés au lieu où le corps doit être brûlé, ils font faire des chevaux, des esclaves mâles, des femmes, des chameaux et des draps dorés en grande abondance, tout cela en carton ; puis ils y mettent le feu et disent que le mort aura toutes ces choses en l'autre monde, et que tout l'honneur qu'ils lui font en le brûlant, leurs dieux et leurs idoles le lui font dans l'autre monde. En cette cité est le palais de l'ancien seigneur du Mangi, le plus beau et le plus noble qui soit au monde. Il a environ dix milles de circonférence, et est entouré de murs élevés, partout crénelés. A l'intérieur sont de beaux jardins avec les meilleurs fruits que l'on puisse désirer. Il y a maintes fontaines et plusieurs lacs pleins de beaux poissons ; au milieu est le palais, moult grandissime et beau. Il y a une si vaste et si belle salle, qu'une grandissime quantité de gens pourraient y manger à table. La salle est toute décorée de peintures d'or, représentant des colonnes ou des bêtes, des oiseaux, des chevaliers, des dames et maintes merveilles. Elle est superbe à voir ; car sur tous les murs et au plafond on ne découvre que des peintures d'or. Je ne pourrais vous décrire toutes les beautés de ce palais ; sachez seulement qu'il renferme vingt tables toutes pareilles et de la même grandeur, et telles que dix mille hommes y pourraient aisément manger à table, et toutes peintes d'or moult noblement. Ce palais a bien en tout mille chambres. En la cité, il y a cent soixante tomains de feux, c'est-à-dire cent soixante tomains de maisons : un tomain vaut dix mille, ainsi cela fait mille six cent mille maisons, parmi lesquelles sont quantité de riches palais. Il y a une église de chrétiens nestoriens. Maintenant que je vous ai parlé de la ville, il me reste une chose à vous dire : tous les bourgeois de cette ville, et aussi des autres, ont pour coutume d'écrire sur la porte de leur maison leur nom, celui de leur femme, de leurs fils, des femmes de leurs fils, de leurs esclaves et de tous ceux de la maison, comme aussi la quantité de chevaux qu'ils ont ; et s'il survient quelque changement, ils l'indiquent aussitôt (⁴). De cette manière, le seigneur de chaque cité sait toutes les personnes qui habitent la ville : cela

(¹) Le Gan-foo ou Can-pou correspond au port actuel de Ning-po, situé à l'embouchure d'un fleuve, et dont les îles de Chusan protégent l'entrée.

(²) Le grand officier désigné ici sous le titre de roi, ou plus proprement de vice-roi, est nommé par les Chinois *tsong-tou*.

(³) On voit, par les témoignages de du Halde et de Lecomte, que ce chiffre n'a rien d'exagéré.

(⁴) « Le règlement municipal, dit M. Ellis, qui prescrit à tout chef de famille d'afficher sur sa maison la liste et la dési-

se fait dans tout le Mangi et le Cathay. Ils ont encore une autre bonne habitude : tous ceux qui tiennent auberges et qui reçoivent les voyageurs doivent inscrire le nom de celui qu'ils reçoivent, avec la date du jour où il est entré chez eux ; cela fait que le grand khan peut savoir qui est venu dans ses terres. Je veux maintenant vous compter le revenu que tire le grand khan de ce royaume, qui n'est que la neuvième partie du Mangi.

Du grand revenu que le grand khan a de Quinsai.

Or je veux vous dire quel est le revenu que tire le grand khan de cette cité de Quinsai et des terres qui en dépendent, ce qui n'est que la neuvième partie du Mangi. Je parlerai d'abord du sel, qui est la plus riche source de revenu. Le sel donne annuellement rapporte quatre-vingts tomains d'or : chaque tomain vaut soixante-dix mille sacs d'or, ce qui fait cinq millions six cent mille sacs d'or, dont chacun vaut plus d'un florin ou d'un ducat d'or (¹). C'est là une richesse prodigieuse ; mais écoutez ce que j'ai à vous dire sur les autres marchandises. En ce pays se fabrique plus de sucre que partout ailleurs (²), ce qui est une grande branche de revenu ; mais je ne vous détaillerai pas chaque objet : sachez seulement que toutes les épiceries payent trois un tiers pour cent, ainsi que toutes les autres marchandises. Le khan tire aussi grande rente du vin qu'ils font avec le riz, du charbon et des douze corps de métiers ; car il fait payer un droit sur tout. Mais c'est surtout sur la soie, qui est si abondante en ce pays, que l'impôt est élevé : elle paye dix pour cent, ainsi que maints autres objets. En un mot, moi, Marc Pol, j'ai souvent entendu dire que, sans compter le sel, toutes les autres marchandises rapportaient deux cent dix tomains d'or, qui valent quinze millions sept cent mille sacs d'or : c'est bien là la rente la plus énorme qu'on ait jamais perçue ; et remarquez que ce n'est que sur la neuvième partie de la province. Nous quitterons maintenant cette cité de Quinsai et nous irons à une cité appelée Tanpigui (³).

De la grande cité de Tanpigui.

A une journée au midi de Quinsai, après avoir passé des maisons et des jardins fort délectables, où l'on trouve en abondance toutes sortes de fruits, on rencontre la cité Tanpigui, que je vous ai nommée. Elle est moult grande et belle, et est soumise à Quinsai. Les habitants obéissent au grand khan et se servent, pour monnaie, de cartes. Ils sont idolâtres et font brûler leurs corps, comme je vous l'ai dit. Ils vivent de commerce et d'industrie, et ont de toutes choses en grande abondance. Il n'y a, au reste, rien digne de mémoire : aussi nous irons à Vuigui. Après avoir quitté Tanpigui, on va trois journées au midi par des villes et villages assez beaux et grands, où l'on trouve de tout en abondance et à bon marché. Les naturels sont idolâtres ; ils sont soumis au grand khan et relèvent de la seigneurie de Quinsay. Au reste, il n'y a rien digne de remarque. Au bout de ces trois journées, on arrive à Vugui (⁴), grande

gnation des personnes qui habitent sous le même toit, doit avoir fourni des données très-exactes pour le recensement de la population. » — On observe la même loi au Japon.

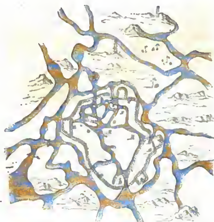
(¹) Si ces sommes paraissaient exagérées, nous rappellerions qu'en France la gabelle, suivant les calculs de Necker, produisit à l'État, pour la seule année 1780, un revenu de 54 000 000 livres.

(²) « La vallée du fleuve, dit Staunton, parlant de celui qui passe à Hang-tcheou-fou, était cultivée principalement en cannes à sucre, alors très-mûres, et qui atteignaient environ huit pieds de haut. »

(³) Ou Ta-pin-zu. A un jour de distance de Hang-tcheou-fou, dans la direction du sud, il ne se trouve pas de ville d'un nom analogue à celui de Ta-pin-zu. Le P. Magalhanes croit qu'il s'agit de Tai-ping-fou, dans la province de Nan-king ou Kiang-nan ; mais cette ville est au nord-ouest, tandis que Marco-Polo lui assigne le sud-est.

(⁴) Le nom de Vu-gui, U-guiu ou U-giu a beaucoup d'analogie avec celui de Hou-tcheou, ville située sur les bords du lac Taï, non loin de Hang-tcheou-fou ; seulement, comme Tai-ping, cette ville se trouve dans une direction opposée à celle du sud-est, qui est énoncée dans le texte. Mais il faut admettre que l'on rencontre, dans l'itinéraire de notre auteur, des lieux qu'il n'a pas visités, et qu'il cite seulement à cause de leur importance.

cité dont les habitants sont idolâtres ; ils obéissent au grand khan, vivent de commerce et d'industrie, et dépendent encore de Quinsai. Il n'y a d'ailleurs rien digne d'être rapporté, et nous poursuivrons jusqu'à la cité de Ghengui. En partant de Vulgui, on marche deux journées vers le sud et l'on rencontre des



Plan de Vulgui ou U-giu (Hou-tcheou-fou) (¹). — D'après du Halde.

villes et d'assez gros villages, où l'on a de tout en abondance. On y voit les plus gros roseaux et les plus longs de tout ce pays ; car ils n'ont pas moins de quatre paumes de tour et sont bien longs de quinze pas (²). Il n'y a rien autre chose de remarquable, et après ces deux journées, on parvient à une cité nommée Ghengui (³), qui est moult grande et belle. Les habitants relèvent du grand khan : ils sont idolâtres et font encore partie de la seigneurie de Quinsai. Ils ont assez de soie, vivent de commerce et d'industrie, et ont grande abondance de toutes choses. Il n'y a rien autre chose qui mérite d'être rapporté : aussi nous irons plus avant. En quittant Chingui, on va quatre journées vers le midi et l'on rencontre des cités, des villages et des hameaux en assez grand nombre. Tous les naturels sont idolâtres ; ils appartiennent au grand khan et sont de la seigneurie de Quinsai. Ils vivent de commerce et d'industrie. Le pays est assez giboyeux ; on y trouve beaucoup de lions très-grands et très-féroces. Par tout le Mangi, ils n'ont ni moutons ni brebis, mais beaucoup de bœufs, de vaches, de boucs, de chèvres et de porcs (⁴). Nous n'avons rien autre chose à en dire : aussi nous laisserons cette province et vous parlerons d'autre chose. Au bout de ces quatre journées, on parvient à la cité de Cianscian, qui moult est grande et belle. Elle est bâtie sur un mont qui partage le fleuve, de sorte qu'il y en a moitié d'un côté, moitié de l'autre (⁵) Elle fait encore partie de la seigneurie de Quinsai ; elle appartient au grand khan. Les habitants sont idolâtres

(¹) « Le grand lac sur le bord duquel cette ville est située lui a fait donner le nom de Hou-tcheou qu'elle porte, car *hou* signifie lac. C'est une des plus grandes et des plus considérables villes de la Chine par ses richesses, par son commerce, par la fertilité de ses terres, et par la beauté de ses eaux et de ses montagnes. » (Du Halde, *Description de l'empire de la Chine*, t. Ier.) — Voy. la note 4 de la page précédente.

(²) « Le Tche-kiang, dit du Halde, en parlant des bambous, en est plus fourni qu'aucune autre province ; il y en a des forêts entières. »

(³) Gen-gui. Cette ville paraît être la *Tchu-ki* de la carte de du Halde, qui est une ville de troisième ordre.

(⁴) Cette observation sur la rareté des brebis et l'abondance des porcs est confirmée par les récits des modernes voyageurs et les écrits des missionnaires.

(⁵) La cité de Yen-tcheou-fou. La ville moderne n'est point bâtie sur une colline, mais au pied de hautes montagnes, et au confluent de deux cours d'eau dont la réunion contribue à former le Tsien-tang-kiang.

et vivent de commerce et d'industrie ; mais il n'y a rien, en ce pays, qui mérite d'être rapporté, et nous irons plus loin. Car sachez que, lorsqu'on part de Ciansan, on marche trois jours par une moult belle



Cochons chinois (1)

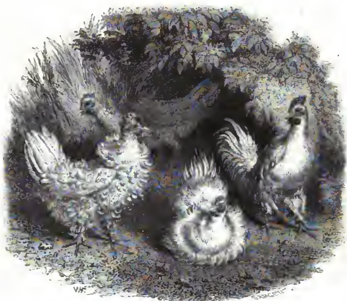
contrée où il y a cités, villages et hameaux assez habités par des hommes vivant de commerce et d'industrie. Ils sont idolâtres et appartiennent au grand khan ; ils relèvent aussi de la seigneurie de Quinsai. Ils ont en grande abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, venaison, bêtes et oiseaux assez. A trois journées de là est la cité de Cugui, qui moult est grande et belle ; les habitants obéissent au grand khan et sont idolâtres. C'est la dernière cité de la seigneurie de Quinsai ; car plus loin commence un autre royaume, qui est aussi un des neuf du Mangi et qui se nomme Fugui.

Du royaume de Fugui.

Quand on quitte la dernière cité du royaume de Quinsai, qui est appelée Cugui (2), on entre dans le royaume de Fugui (3). On marche six journées vers le midi, à travers les montagnes et les vallées, où l'on trouve beaucoup de cités, de villages et de hameaux. Les habitants sont idolâtres et sujets du grand khan ; ils font partie de la seigneurie de Fugui, dont nous avons parlé ; ils vivent de commerce et d'industrie ; ils ont de toutes choses en abondance. On trouve beaucoup de gibier en ce pays, et nombre de lions grands et féroces. On y récolte aussi du gingembre et du galanga (4) outre mesure ; car, pour un gros de

(1) Voy. p. 375.
(2) Gie-za, En-giu ; la ville de Kiu-tcheou, à l'extrémité sud-est de la province de Tche-kiang.
(3) Fu-gui ou Fu-giu ; la ville de Fou-cheu-fou, capitale de la province de Fo-kien.
(4) De Guignes, parlant des articles exportés de Chine, dit au sujet du galanga : « C'est la racine noueuse d'une plante qui croît à près de deux pieds de hauteur, et dont les feuilles ressemblent à celles du myrte. »

Venise, on aurait bien quatre-vingts livres de gingembre. Ils ont un fruit qui ressemble au safran (¹), mais qui n'en est pas : il peut cependant servir, comme le safran, pour teindre. Ils mangent de toutes sortes d'animaux, et même de la chair humaine, pourvu que leur victime ne soit pas morte de sa belle mort ; car si un homme est tué par le fer, ils trouvent sa chair excellente. Les hommes d'armes se font arrondir les cheveux et, au milieu du visage, se font peindre comme un fer d'épée en azur ; ils sont tous à pied, excepté leur chef. Ils portent lames et épées et sont les plus cruels hommes du monde, car ils n'épargnent jamais leurs ennemis, et boivent leur sang et mangent leur chair : aussi sont-ils toujours à la chasse d'hommes, pour boire leur sang et manger leur chair. Mais nous vous parlerons d'autre chose : car sachez que, trois journées après les six que nous vous avons dites, on arrive à la cité de Qenlifu (²), moult



Poules frisées ou guenilles ; Poule et Coq soyeux (³).

grande et noble, et appartenant au grand khan. Elle a trois ponts, des plus beaux et des meilleurs du monde, car ils sont bien longs d'un mille et larges de neuf pas, et ils sont tout en pierre, avec des colonnes de marbre. Ils sont si beaux et si merveilleux, qu'il faudrait de grands trésors pour en faire faire un seul. Les habitants vivent de commerce et d'industrie ; ils ont assez de soie ; là aussi vient le gingembre et le galenga. Les femmes sont belles. Il y a aussi une autre chose de remarquable, c'est qu'en

(¹) Le *Curcuma longa*. Cette racine est bonne pour la teinture.

(²) D'après le P. Martini, la cité Kien-ning-fou, dans la province de Fo-kien.

(³) Il semble que Marco-Polo parle ici de la poule *frisee* ou de la poule *soyeuse*. La poule *frisée (Gallina crispa)* est

ce pays, il y a des poules qui n'ont pas de plumes ; elles ont la peau comme un chat et sont toutes noires ([1]). Elles font des œufs comme celles de notre pays et sont moult bonnes à manger. Pendant ces trois journées, on trouve maintes cités et villages où demeurent beaucoup de marchands et de commerçants. Ils ont beaucoup de soie, sont idolâtres et obéissent au grand khan. Ils ont aussi beaucoup de gibier, et des lions grands et féroces, qui font beaucoup de mal aux voyageurs. Au bout de ces trois journées, à quinze milles, est une cité nommée Unquen ([2]), où se fait une grandissime quantité de sucre ([3]) ; et c'est de là que le grand khan tire tout le sucre qu'on emploie à sa cour, ce qui est pour lui une grande richesse. Il n'y a rien autre chose de remarquable. Après avoir quitté Unquen, on trouve, au bout de quinze milles, la noble cité de Fugui, qui est la capitale du royaume, et nous allons vous en dire ce que nous en savons.

De la cité de Fugui.

Cette cité de Fugui est la capitale du royaume appelé Choncha ([4]), une des neuf parties de la province de Mangi. En cette ville se fait grand commerce et grande industrie. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan. Il y demeure beaucoup de gens d'armes, car il y a en ce lieu plusieurs armées du grand khan, parce que souvent en ce pays se révoltent des cités ou des villages, et, dès qu'on a connaissance d'une rébellion, les hommes d'armes vont soumettre les révoltés, détruisent la cité, puis reviennent à leur station de Fugui. Au milieu de cette ville passe un fleuve qui est bien large d'un mille, et on y construit des navires pour aller sur le fleuve. Ils font du sucre en si grande abondance qu'on ne saurait l'imaginer. Il s'y fait aussi un grand commerce de perles et de pierres précieuses, car les navires de l'Inde y abordent avec beaucoup de marchands qui font le commerce dans les îles de l'Inde. Cette ville est auprès du port de Caiton, sur la mer Océane, où viennent maints vaisseaux de l'Inde avec maintes marchandises, puis de là ils descendent par le grand fleuve dont nous avons parlé, jusqu'à la cité de Fugui. On a, en ce pays, grande abondance de tout ce qui est utile à la vie; on y trouve maints jardins délicieux remplis de bons fruits. C'est une si belle et bonne ville, que c'est merveille de la voir. Mais nous ne vous en parlerons davantage, et irons plus avant.

De la cité de Zantan.

En partant de Fugui, on traverse le fleuve et on va cinq journées vers le midi, trouvant sur sa route cités, et villages et hameaux moult nobles et bons, où il y a grande richesse en toutes choses. Le pays est rempli de montagnes, de vallées et de plaines; il a aussi de grandes forêts où viennent les arbres qui fournissent le camphre ([5]); il est très-giboyeux. Les habitants vivent de commerce et d'industrie; ils appar-

originaire d'Asie; on l'appelle aussi *guenille*. Elle doit ces surnoms au mode d'implantation de ses plumes, qui semblent poussées à rebours et ont, dans leur ensemble, un aspect hérissé peu agréable à l'œil. Cette poule est encore plus laide quand elle est mouillée, et il est remarquable qu'elle aime beaucoup l'eau ; mais elle redoute les grands froids. On connaît trois variétés de la *poule de soie*. Parmentier a décrit la petite et la grosse; la troisième vient de Chine. Son introduction en France, attribuée à M. Mackau, paraît être réellement due à l'amiral Cécile. C'est probablement cette variété, que tout le monde connaît aujourd'hui, qui a été désignée par Marco-Polo et les missionnaires comme portant de la *laine* ou une peau de chat au lieu de plumes. Celles-ci ressemblent, en effet, plutôt à de la laine grossière et mal teinte qu'à de la soie. (Jourdier.)

([1]) Voy. la gravure de la page précédente.

([2]) Un-guen, ville de deuxième ou de troisième ordre, près de Fu-tcheou-fou.

([3]) Sucre brut appelé *jaggri* dans les Indes orientales.

([4]) Kuang-tcheou ou Quang-tcheou, véritable nom de la ville que nous appelons *Canton*, capitale de la province de Kuang-fou.

([5]) Le *Laurus camphora* de la Chine et du Japon, qui atteint les dimensions d'un grand arbre. Il ne faut pas le confondre avec l'arbre à camphre de Bornéo et de Sumatra, qui est remarquable aussi pour sa grandeur, mais qui diffère totalement du genre *laurier*.

tiennent au grand khan et font partie de la seigneurie de Fugui. Après ces cinq journées, on parvient à une cité nommée Zaitem ([1]), moult grande et noble. Là est le port où tous les navires de l'Inde abordent avec maintes précieuses marchandises, pierres précieuses de grande valeur et perles grosses et bonnes. C'est le principal port du Mangi : c'est merveilleux de voir la grande quantité de marchandises et de pierres qui y arrivent et qui de là sont distribuées par toute la province du Mangi. Et sachez que, pour un navire de poivre qui vient à Alexandrie ou en un autre lieu afin d'être transporté dans le pays des chrétiens, il en vient cent à ce port d'Aiton (Zantan); car c'est un des deux plus grands ports du monde. Le grand khan reçoit en ce port et en cette ville un grandissime droit; car tous les navires qui viennent de l'Inde lui payent dix pour cent, c'est-à-dire le dixième de toutes leurs marchandises. Les vaisseaux prennent pour leur loyer, c'est-à-dire pour le fret des petites marchandises, trente pour cent; du poivre, quarante-quatre pour cent; du bois d'aloès et de sandal et des autres grosses marchandises, quarante pour cent, si bien que les marchands donnent, pour le fret et les droits du khan, la monnaie de tout ce qu'ils apportent : aussi chacun peut s'imaginer quels trésors le grand khan retire de cette ville. Les habitants sont idolâtres et relèvent du grand khan; le pays produit en abondance tout ce qui est utile à la vie. Dans une cité de cette province, appelée Tinugui ([2]), on fait des écuelles de porcelaine, grandes et petites, les plus belles que l'on puisse voir. Il ne s'en fait nulle part ailleurs qu'en cette ville; c'est de là qu'elles s'exportent dans tout le monde, et elles s'y vendent si bon marché que, pour un gros de Venise, on en aurait trois si belles qu'on ne saurait rien désirer de mieux. Cette ville a un langage particulier. Or je vous ai parlé de ce royaume de Tinugui, qui est un des neuf du Mangi, et je vous dis que le grand khan en tire d'aussi grands droits et d'aussi grands revenus que du royaume de Quinsai. Nous ne vous avons entretenus que de trois des royaumes du Mangi : Yangui, Quinsai et Fugui; nous ne vous parlerons pas des six autres, parce que cela nous entraînerait trop loin; et d'ailleurs nous vous avons dit, en parlant du Cathay et du Mangi, ce qu'étaient les habitants, quelles bêtes et quels oiseaux ils renfermaient; combien d'or, d'argent, de pierres précieuses, de perles et d'autres marchandises. Mais notre livre n'est pas encore terminé; il faut que nous vous parlions de l'Inde et des merveilleuses choses qui s'y trouvent. Messire Marc Pol demeura en ce pays si longtemps et connut si bien ses affaires et ses coutumes, que personne n'est plus capable que lui d'en dire la vérité; et il y vit de si grandes merveilles, que chacun en sera étonné.

Le livre de l'Inde, et des merveilles qui y sont, et de leurs vaisseaux.

Nous commencerons d'abord ce livre de l'Inde en vous parlant des navires dont se servent les marchands qui vont et viennent en ce pays. Ils sont faits en bois blanc et en sapin ([3]). Ils ont un pont sur lequel sont bien soixante chambres, dans chacune desquelles peut tenir aisément un marchand. Ils ont un timon et quatre mâts ([4]); souvent même on ajoute deux autres mâts, qu'on met ou qu'on ôte à volonté. Ils sont tous doublés, c'est-à-dire qu'ils ont deux planches l'une sur l'autre, jointes ensemble par des clous de fer. Ils ne sont pas enduits de poix, parce qu'il n'y en a pas en ce pays-là; mais on a un autre procédé aussi bon que la poix. On prend de la chaux vive et du chanvre pilé, on pétrit cela avec de l'huile d'un certain arbre, et quand c'est bien pétri, cette composition fait le même effet que la glu. c'est avec cela qu'on enduit les navires, et c'est aussi bon que de la poix. Ces vaisseaux ont besoin de

([1]) On croit que ce fameux port de Zantan ou Zai-tun, écrit aussi *Zaiten*, *Zaisen* et *Jaitoni*, est la ville appelée *Tsuencheu* par les Chinois. Cependant on suppose aussi qu'il s'agit ici du port voisin d'Hiamuen, nommé *Emoui* par les navigateurs français, *Amoy* par les Anglais, qui, jusqu'au siècle dernier, eut avec Canton une large part du commerce extérieur de l'empire.

([2]) La ville de Ting-tcheou, située près des limites occidentales de la province de Fokien, parmi les montagnes qui donnent naissance au fleuve Tchang. Aujourd'hui, ce n'est plus à Ting-tcheou que l'on fabrique la porcelaine, mais à King-te-tching, dans la province voisine de Kiang-si.

([3]) Le sapin ne croît pas entre les tropiques. Il semble résulter de quelques autres passages de la relation qu'il s'agit ici de navires construits en Chine pour faire le commerce de l'Inde.

([4]) Voy. la note 2 de la p. 266.

deux cents mariniers; ils sont si grands qu'ils portent bien cinq mille charges de poivre ou même six mille; ils marchent avec des avirons; à chaque rame sont attachés quatre mariniers, et ces navires ont de grandes barques qui portent bien mille charges de poivre. Elles sont montées par quarante mariniers armés, qui souvent aident à faire marcher le grand navire. Ils ont deux de ces grandes barques, mais l'une est plus grande que l'autre; ils ont aussi bien une dizaine de petits bateaux pour jeter l'ancre et pour prendre des poissons, et pour faire le service du grand vaisseau. Tous ces bateaux sont attachés au côté du navire, et les deux grandes barques en portent également. Quand le vaisseau veut se radouber, c'est-à-dire se réparer, après qu'il a navigué un an, voici comment ils s'y prennent : ils clouent une troisième planche sous les deux qui y sont déjà, la calfatent et l'enduisent; c'est là une première réparation; à la seconde réparation, ils clouent une quatrième planche, et ils vont ainsi jusqu'à six (1). Maintenant que vous connaissez les vaisseaux des marchands qui vont et viennent en l'Inde, nous vous parlerons du pays même; mais auparavant nous vous dirons quelque chose de maintes îles qui sont dans la mer Océane, vers le levant, et d'abord d'une appelée Zipungu (2).

De l'île de Cipingu.

Cypnngu est une île au levant, éloignée de terre dans la haute mer de bien mille cinq cents milles (3). Elle est moult grande. Les naturels sont blancs et beaux. Ils sont idolâtres et indépendants, ne relevant de personne que d'eux-mêmes. Ils ont de l'or en grandissime abondance (4), car on en trouve chez eux outre mesure, et personne n'en tire de cette île, parce que les marchands n'y abordent pas de la terre ferme, et c'est pour cela qu'il y en a une si grande quantité. Je veux vous décrire le merveilleux palais du seigneur de cette ville. Sachez donc qu'il est tout couvert d'or fin, comme nous couvrons de plomb nos maisons et nos églises, et tout cet or a une valeur telle que je ne saurais vous le dire. Le pavé des chambres, qui sont très-nombreuses, est aussi d'or fin, et épais bien de deux doigts. Toutes les autres parties du palais, la salle et les fenêtres, sont aussi ornées d'or (5). Ce palais est d'une telle richesse, que nul n'en pourrait apprécier la valeur. On trouve aussi en ce pays des perles en abondance (6); elles sont rouges, moult belles, rondes et grosses. Elles ont la même valeur que les blanches. On y recueille aussi beaucoup d'autres pierres précieuses. Comme on vantait la grande richesse de cette île au grand khan, qui était alors Cublaï, il résolut de la prendre. Il y envoya donc deux de ses barons, avec une grandissime quantité de vaisseaux chargés d'hommes à pied et à cheval. L'un de ces barons avait nom Abatan et l'autre Vonsanicin (7); ils étaient tous deux sages et vaillants. Et, que vous dirai-je?

(1) « A Surate, dit Grose, l'art de construire les vaisseaux a atteint la perfection..... Il n'y a pas d'exagération à avancer que les habitants de ce pays font les bâtiments les meilleurs du monde pour la durée, de quelque grandeur que ce soit, et même de mille tonneaux et au delà... Il n'est pas rare d'en voir qui ont duré cent ans. »

Voy. de Guignes, t. II, p. 206. Ce que dit cet auteur sur la construction des navires chinois qui vont à Java et aux autres îles confirme la description minutieuse de Marco-Polo.

(2) Ce nom, écrit aussi *Zipangu*, *Zipangri*, *Cyampagu* et *Cimpagu*, est appliqué au groupe d'îles qui composent le Japon. Les Chinois ont donné à ces îles le nom de *Ge-pen* ou *Jih-pun*, dont tous les autres sont plus ou moins directement dérivés. La syllabe finale *gu* dont se sert Marco-Polo paraît n'être qu'une altération du mot chinois *koue*, dont la signification est *royaume*, et qui est ordinairement joint aux noms de pays étrangers.

(3) La distance la plus rapprochée de l'île méridionale du Japon à la côte chinoise, près de Ning-po, ne dépasse pas cinq cents milles italiens. Marco-Polo emploie sans doute ici, comme dans d'autres passages, pour mesure itinéraire le *li* chinois, qui, nous l'avons déjà dit, équivaut à un dixième de lieue.

(4) On extrait l'or du sol, dit Kæmpfer, dans plusieurs provinces du Japon, et l'empereur s'adjuge les deux tiers des produits, de même que sur toutes les autres sortes de mines.

(5) Kæmpfer, parlant d'un des anciens souverains du Japon, dit : « Il fit bâtir un magnifique palais nommé Kojatu, dont les salles étaient pavées d'or et d'argent. »

(6) « Les perles, que les Japonais appellent *kainstamma*, dit Kæmpfer, se trouvent partout aux environs de l'île Jaikokf, dans des huîtres et dans d'autres coquillages. Chacun a la liberté de les pêcher. »

(7) Ces noms vraisemblablement désignent le Mongol Abaka-Khan et le Chinois Vang-san-chin. Cubilai nomma à des emplois civils et militaires plusieurs des compatriotes de ce dernier, et ils lui rendirent de grands services.

ils partirent de Zaiton et de Quinsai [1], prirent la mer et abordèrent en cette île. Ils s'emparèrent de maints hameaux, mais ils n'avaient encore pu prendre ni villes ni châteaux, lorsqu'il arriva un malheur



Deux seigneurs montrant au grand khan des pierres précieuses venues du Japon. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

que je vais vous raconter. Ces deux barons étaient très-envieux l'un de l'autre et ne faisaient rien pour s'entr'aider; or, un jour que le vent du nord soufflait très-violemment, ceux de l'armée, épouvantés, s'écrièrent que s'ils ne partaient point tous leurs vaisseaux allaient se briser. Ils montent donc tous sur leurs navires, quittent l'île et se mettent en mer; mais à peine étaient-ils à quatre milles qu'ils trouvérent une autre île assez petite, et ceux qui purent doubler l'île continuèrent leur route; mais les autres échouèrent, et ils se regardaient comme morts et étaient désolés de ne pouvoir s'en aller, car ils voyaient les autres navires poursuivre leur chemin vers leur pays, où ils arrivèrent bientôt. Nous les laisserons et reviendrons à ceux qui étaient dans l'île, et qui étaient bien au nombre de trente mille.

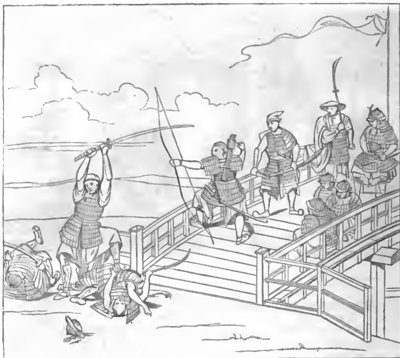
Comment les gens du grand khan échappent à la tempête et prennent la ville de Lore.

Ces trente mille hommes sauvés dans l'île se regardaient comme morts, car ils ne savaient comment en sortir. Ils avaient grande colère et grande douleur, ne sachant que devenir. Quand le seigneur et les gens de la grande île virent que l'armée était détruite et dispersée, et surent qu'il s'en était échappé plusieurs dans l'autre île, ils en eurent grande joie et grande liesse, et dès que la mer fut redevenue calme et paisible, ils montèrent sur leurs navires et allèrent aborder en cette île pour prendre à leur tour leurs ennemis [2]. Quand ceux-ci les virent débarqués et qu'ils connurent que les vaisseaux étaient restés sans personne pour les garder, en sages hommes qu'ils étaient, ils font le tour de l'île, et si

(1) Dans le port de Zai-tun, on croit reconnaître Emoi, et dans celui de Kin-sai, Ning-po ou Chu-san, situés tous deux à l'embouchure du fleuve qui passe par Hang-tcheou-fou, la Quinsai ou *Kin-sai* de Marco-Polo. (Voy. p. 371.)

(2) Suivant le P. Gaubil, cette île serait celle de Firando ou Sing-hou, près de la ville de Nangasaki.

promptement qu'ils arrivèrent aux navires de leurs ennemis et montèrent dessus, puis partirent de cette île et naviguèrent vers l'autre. Ils descendirent à terre avec l'enseigne et le drapeau du sire de l'île, et



Japonais combattant des Chinois. — D'après une ancienne peinture japonaise. (Voy. Siebold.)

s'en allèrent tout droit à la capitale (1). Les autres, voyant leur enseigne, crurent que c'étaient les leurs et les laissèrent entrer dans la ville. Ils n'y trouvèrent que des vieillards, la prirent et en chassèrent tous les habitants, hormis quelques belles femmes qu'ils gardèrent pour leur service. Ils prirent donc ainsi cette ville pour le grand khan. Et quand le seigneur et les habitants de l'île virent qu'ils avaient perdu leur ville, ils pensèrent en mourir de douleur. Ils retournent avec d'autres vaisseaux à leur île et viennent assiéger la cité, de sorte que personne ne pouvait y entrer ni en sortir sans leur volonté. Et, que vous dirai-je? les gens du grand khan tinrent bon pendant sept mois, essayant jour et nuit de s'évader pour faire savoir au grand khan leur position; mais ils ne le purent faire. Ce que voyant, ils font un traité avec leurs ennemis et se rendent à condition d'avoir la vie sauve, ce qui arriva vers l'an 1269 de l'incarnation du Christ (2). Cette affaire se termina ainsi : le grand khan fit trancher la tête à l'un des barons qui avaient commandé cette expédition, et envoya l'autre dans l'île où tant des siens avaient péri et ordonna

(1) Marsden suppose, contrairement, ce semble, à l'opinion du P. Gaubil, que cette ville était Oho-sakka, la capitale commerciale du Japon, à l'embouchure de l'Yodo-gawa, rivière sur le bord de laquelle est située Mia-ko, à quelque distance de la mer.

(2) 1284 doit être la véritable date.

qu'on le mit à mort, ce qu'il fit parce qu'il avait appris qu'ils s'étaient mal conduits en cette occasion. Je veux encore vous dire une moult grande merveille. Ces deux barons prirent en cette île plusieurs hommes



Anciens guerriers japonais. — D'après Siebold.

dans un village, et, comme ils n'avaient pas voulu se rendre, ils commandèrent de leur faire trancher la tête, ce qui fut exécuté; mais il y en eut huit que le fer ne pouvait couper, par la vertu de pierres qu'ils avaient en leurs bras entre la chair et la peau, car ces pierres avaient le pouvoir de les rendre invulnérables contre le fer. Les barons, ayant su cela, les firent assommer à coups de massue, dont ils moururent promptement, puis firent retirer de leurs bras ces pierres, qu'ils gardèrent précieusement. Telle est l'histoire de la déconfiture des gens du grand khan. Maintenant, nous irons plus avant.

Des différentes sortes d'idoles.

Les idoles du Cathay et du Mangi et celles de cette île sont toutes semblables. Les naturels de ces pays adorent des têtes de bœuf, ou de porc, ou de chien, ou de mouton, ou diverses autres idoles : telle a quatre visages; telle autre trois, un comme il doit être, les deux autres sur chaque épaule; telle autre a quatre mains; telle autre dix ou même jusqu'à mille, et même ce sont les meilleures et les plus vénérées(¹). Les chrétiens leur demandaient pourquoi ils faisaient des idoles de tant de sortes : « Nos ancêtres,

(¹) On compte au Japon trois religions : 1° La religion *sinsyou* (*sin*, dieux; *syou*, foi). Siebold dit que le véritable nom

répondirent-ils, nous les ont laissées ainsi, et nous, nous les laisserons telles à nos enfants et à ceux qui viendront après nous. » Les faits de ces idolâtres sont si divers et si diaboliques que nous ne les



Idole japonaise représentant le dieu de la lumière (¹).

racontcrons pas dans ce livre, parce que ce serait mauvaise chose à ouïr pour des chrétiens : nous vous dirons seulement que lorsque les idolâtres de cette île prennent quelque homme qui n'est pas de leurs amis et qui ne peut se racheter par de l'argent, ils convient tous leurs parents et leurs amis, et leur disent : « Venez manger avec nous dans notre maison. » Puis ils tuent leur prisonnier et le mangent après l'avoir fait cuire, et c'est pour eux le meilleur mets. Mais nous laisserons cela et retournerons à notre sujet.

Cette mer où est située cette île s'appelle la mer de Cin (²), c'est-à-dire la mer qui entoure le Mangi, car, dans le langage de ces îles, ils appellent le Mangi Cin, ce qui veut dire levant (³). Selon les sages

japonais de cette religion est *kami* no *mitsi* (voie des dieux). Les sintoïtes ont en honneur un nombre considérable de divinités ; mais ils n'ont point d'idoles. L'objet de leur adoration dans les temples est un miroir, le *kogomi*, emblème de pureté, et des bandelettes de papier blanc attachées à un morceau de bois de cèdre, appelées *gohéi*. 2° Le *bouddhisme*, qui, très-pur à son origine, a dégénéré en idolâtrie, du moins dans la pratique populaire. (Voy., sur cette religion, les notes de la relation de FA-HIAN (*Voyageurs anciens*). 3° La religion *sioutoo* ou *siountou* (la voie des philosophes) ; c'est la doctrine de Confucius.

(¹) *Moritschi-Sera*, personnification de la lumière. — « Ce nom exprime la lumière rayonnante du soleil, qu'on ne peut ni contempler ni saisir, qu'aucun feu ne consume, qu'aucune eau n'éteint. » (Siebold.)

(²) La mer de Sina, de Chine.

(³) Le nom de *Thsin* ou de *Tchino*, sous lequel les nations orientales ont désigné le royaume du Milieu (Tchoung-koué), et d'où les Européens ont tiré le mot *Chine*, paraît avoir été, dans l'origine, une extension du nom de Chen-si, province occidentale, que les Indiens avaient visitée avant l'ère chrétienne et qu'ils avaient prise pour le pays tout entier.

pêcheurs et les plus habiles mariniers, il y a dans cette mer sept mille et quatre cent et quarante-huit îles, la plupart habitées ([1]). Dans toutes ces îles, il ne vient aucun arbre qui ne soit un arbre de senteur



Idoles japonaises représentant le grand dieu ténébreux ([2]). — D'après Siebold.

et qui ne soit d'une aussi grande utilité que le bois d'aloès ou même d'une plus grande ([3]) : on y récolte aussi maintes épices précieuses et du poivre blanc comme de la neige et aussi du noir en grande abondance ([4]). C'est prodigieux la quantité d'or et d'autres choses précieuses qu'on y trouve ; mais ces îles sont si éloignées qu'il faut bien un an pour s'y rendre. Quand les vaisseaux de Zaiton et de Quinsai y vont, ils reviennent avec de grands profits, mais leur voyage dure un an. Ils vont l'hiver et reviennent l'été, car le vent ne change que deux fois ; l'hiver, il souffle vers ces îles, et l'été, vers le continent ([5]). Cette contrée est aussi très-éloignée de l'Inde. Quoique cette mer s'appelle la mer de Cin, elle fait partie de la mer Océane ; mais comme l'on dit chez nous la mer d'Angleterre ou la mer de la Rochelle, de même là-bas l'on dit la mer de Cin et la mer de l'Inde, et d'autres mers qui toutes font partie de la mer Océane. Je ne vous parlerai plus désormais de ces contrées ni de ces îles, parce qu'elles sont trop éloignées et que nous n'y avons point été : le grand khan n'a pas de relations avec elles et n'en perçoit pas de tribut ; mais nous reviendrons à Zaiton et nous repartirons de là.

([1]) Les limites de la mer de Chine n'étant pas nettement définies, il est impossible de déterminer exactement le nombre de ses îles. Mais si Marco-Polo y comprend les îles Moluques, ou celles dont on tire principalement les épices, le chiffre qu'il donne ne paraît plus aussi extraordinaire. (Voy. p. 27, note 2.)

([2]) *Bu-mon-san-ten-zin*, c'est-à-dire les trois esprits célestes de la caste guerrière. Groupe formé de *Mahâkala* (grand dieu ténébreux), de *Vaisravana*, et de la déesse *Piên-ts-ai-t-iên*, avec deux balles de riz pour véhicule.

([3]) Les campagnes, dit M. Poivre, sont couvertes de bois odoriférants... On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succèdent toute l'année et dont l'odeur suave pénètre jusqu'à l'âme. »

([4]) Le poivre, de noir devient blanc, lorsqu'il arrive à une complète maturité. Au milieu du dernier siècle, on croyait encore généralement, en Europe, que le poivre blanc et le poivre noir étaient deux espèces différentes.

([5]) Dans la mer de Chine, la mousson nord-est ou d'hiver, qui est le vent convenable pour faire voile des ports de la Chine méridionale vers les détroits de Malacca ou de Java, commence au mois d'octobre ou de novembre et finit en février ou en mars ; la mousson du sud-ouest, s'élevant en avril ou mai, dure jusqu'en août ou septembre, et les jonques chinoises en profitent pour regagner leur pays.

De la contrée de Cianba.

Quand on part du port de Zaiton ([1]) et qu'on navigue vers l'occident et un peu vers le sud mille cinq cents milles, on arrive à une contrée appelée Cianba ([2]), qui est moult riche et grande. Ils ont un roi à eux et un langage particulier; ils sont idolâtres ([3]) et donnent au grand khan des éléphants en tribut ([4]). Je vais vous dire d'où est venu ce tribut. L'an 1278 de l'incarnation du Christ ([5]), le grand khan envoya un de ses barons, qui avait nom Sogatu, avec maintes gens à pied et à cheval, dans ce pays de Cianban, et ce baron commença à y faire grand tort et grand dommage. Le roi, qui était très-âgé et qui n'avait pas autant de forces que Sogatu, ne se pouvait défendre en bataille rangée, mais résistait dans ses cités et ses villages, qui moult étaient forts et ne craignaient aucune attaque ([6]). Sogatu détruisait tout dans la plaine; et quand le roi vit cela, il en eut grande douleur. Il envoya donc ses messagers vers le grand khan lui dire : « Sire, le roi de Cianban vous salue comme son seigneur lige, et vous mande qu'il est très-âgé et que longtemps il a tenu son royaume en paix; il consent à être votre homme, et chaque année vous donnera des éléphants en tribut; il vous prie humblement et vous crie merci, afin que vous rappeliez votre baron et vos troupes de son royaume. » Quand le grand khan eut entendu ce message du vieux roi, il en eut pitié et manda aussitôt à son baron et à ses gens de quitter ce royaume et de se transporter autre part, et ceux-ci obéirent sans tarder. Le roi de ce pays envoie donc chaque année au grand khan, comme tribut, vingt éléphants, les plus grands et les plus beaux qu'il puisse trouver. C'est ainsi que ce pays devint tributaire. Maintenant, nous vous parlerons des usages de ce roi et de son pays. En cette contrée, aucune belle demoiselle ne peut se marier que le roi ne la voie auparavant. Si elle lui plaît, il la prend pour femme; si elle ne lui plaît pas, il lui donne une dot et la marie à quelque baron. Je fus, moi, Marc Pol, dans ce pays vers l'an 1285 ([7]), et le roi avait trois cent vingt-six enfants, tant mâles que femelles, et il y en avait bien cent cinquante capables de porter les armes. Il y a en ce royaume des éléphants en grande quantité; il y a aussi beaucoup de bois d'aloès ([8]) et maintes forêts de bois appelé bois d'ébène ([9]), qui est moult noir, et avec lequel on fait les échecs et les écritoires. Il n'y a rien autre chose digne de remarque; nous quitterons donc ce lieu et vous parlerons d'une grande île appelée Java.

([1]) Zai-toon, le *Suen-tcheou* de du Halde, le *Tsuen-tcheou* des Chinois, ou peut-être le port voisin de Hiamoen, que nous appelons *Emoui*, et les Anglais *Amoy*.

([2]) Ziamba, Ciamba, Cianban, est, sans aucun doute, la *Tsiampa*, *Siampa*, *Ciampa* ou *Champa* des cartes modernes, située vers le sud de la Cochinchine, dans la région sud-est de ce que l'on peut appeler la péninsule de Cambodje.

([3]) « La religion des Cochinchinois, dit le P. de Rhodes, est la même que celle de la Chine »

([4]) En 1373, le roi de Tchen-la envoya aussi un tribut à l'empereur Hong-ou, descendant de Cubilai.

([5]) A cette date il faut substituer celle de 1281 ou 1282.

([6]) Suivant de Goignes, le prince qui a régné sur le Gan-nao ou Tonkin, de 1262 à 1290, s'appelait Tchin-goei-hoang, autrement dit Kuang-ping; le souverain du Tcheo-tching ou de la Cochinchine était Po-yeou-pou-la-tche-ou, qui, en 1282 ajoute de Guignes, eut à soutenir une guerre contre Cubilai.

([7]) Marco-Polo peut avoir visité cette contrée en 1280, comme chargé d'une mission spéciale de l'empereur. Il la vit aussi plus tard, en revenant de Chine en Europe.

([8]) L'aloès, appelé par les Malais et les autres peuples d'Orient *kalambak*, est une sorte de bois onctueux qui se fond en brûlant, comme une résine, et répand une agréable odeur. Il est très-recherché comme parfum.

([9]) On lit dans la *Flore* de Loureiro, à l'article *Ébène* : « Le véritable ébénier se trouve dans les vastes forêts de la Cochinchine, principalement aux environs de Cambodje, où j'ai vu plusieurs fois ces arbres. Sa teinte foncée et son poli le font employer pour la fabrication des écrins et autres petits meubles, surtout lorsqu'il est relevé par des incrustations d'ivoire ou de nacre.

De la grande île de Java.

Quand on part de Cianba et qu on avance entre le midi et le levant de mille cinq cents milles, on trouve uue grandissime île appelée Java [1], qui, suivant les pilotes les plus expérimentés, est la plus grande qui soit au monde. Elle a bien trois milliers do milles de circonférence. Les naturels sont idolâtres, obéissent à un roi particulier et ne payent tribut à homme du monde. L'île est d'une moult grande richesse. Elle produit du poivre, des noix muscades, du galanga, du cubèbe, du girofle et toutes sortes d'épices précieuses [2]. Une grande quantité de vaisseaux et de marchands viennent y aborder et acheter ces épices, avec lesquelles ils font beaucoup de profit. Il y a de si grands trésors en cette île qu'on ne saurait se l'imaginer. Le grand khan ne put jamais s'en emparer, à cause de son éloignement et de la difficulté de la mer [3]. Les marchands de Zaiton et de Mangi ont déjà tiré de grands trésors de cette île et continuent à en exporter beaucoup d'or [4].

De l'île de Sardan et de celle de Caodur.

Quand on quitte cette île de Java et qu'on navigue pendant sept cents milles entre le midi et l'occident, on trouve deux îles, une grande et une moindre, qui s'appellent Sondur et Condur [5]. Puis de là, à cinq cents milles vers le sud-est, est uno province nommée Lochac [6], moult grande et riche. Elle a un grand roi; ses habitants sont idolâtres et ont un langage particulier. Ils ne font de tribut à personne, parce qu'ils sont si éloignés que nul ne peut aller jusqu'à eux; car si on pouvait les atteindre, le grand khan les eût soumis à sa seigneurie. En cette province est du bois de bezi en grandissime quantité [7]; on y trouve aussi de l'or en telle quantité qu'on ne saurait l'imaginer. Il y a des éléphants et beaucoup de gibier; c'est aussi de là que se tirent toutes les porcelaines dont on se sert dans les autres provinces [8]. Il n'y a rien autre chose digne de remarque; mais sachez que ce lieu est si sauvage que peu de gens y vont, et le roi même ne veut pas qu'on aborde sur ses terres, afin que personne no connaisse où sont ses trésors. Nous partirons donc de ce pays et irons plus avant.

(1) Dans ce chapitre, Marcô-Polo semble avoir confondu les renseignements qu'il avait recueillis sur Java et sur Bornéo.

(2) Le poivre vient également à Java et à Bornéo; les clous de girofle et les muscades ne se trouvent ni dans l'une ni dans l'autre de ces îles; mais on vend à Batavia beaucoup de ces produits, parce que les îles Moluques sont soumises au gouvernement de Java.

(3) Cette observation doit s'appliquer plutôt à Java qu'à Bornéo, car la traversée des ports méridionaux de la Chine à cette dernière île n'est ni longue ni entravée par aucune difficulté particulière.

(4) L'île de Java n'est point renommée pour la production de l'or; à Bornéo, au contraire, on en recueille beaucoup.

(5) Si, comme il y a lieu de le présumer, la Condur ici mentionnée n'est autre chose que la *Condor* de nos cartes, nommée aussi par les Malais *Kundùr*, mot qui dans leur langue signifie cucurbitacée, il est évident que la distance et la situation assignées à cette île sont très-inexactes. Du reste, rappelons qu'il arrive plus d'une fois à Marco-Polo d'introduire dans son récit des lieux dont il a seulement entendu parler, au milieu de ceux qu'il a réellement visités. Après avoir relâché à Tsiampa, il s'écarte pour décrire Java la Grande, qu'il ne visita pas, et de là, il revient à sa propre route, qui le conduit naturellement à la petite île de Condor.

L'île de Sondur n'a pu encore être reconnue. Si c'est un lieu distinct et non une altération de Condor (qui se compose elle-même d'une grande et d'une petite île), on peut supposer qu'il s'agit de Pulo-Sapata, qui se trouve sur la route suivie par Marco-Polo, mais à une grande distance de la première.

(6) Lochac, Lochach, Laach, Boeach, ne se trouve ni au sud-est ni au sud sud-ouest de Kondùr. Peut-être s'agit-il de la capitale du Cambodje, dont le nom était Locch, suivant le témoignage de Gaspard de Cruz, qui la visita sous le règne de Sébastien, roi de Portugal. Ce nom est écrit *Lerek* sur la carte de d'Anville.

(7) Suivant le texte reproduit par Ramusio, « le *berchi*, fruit de la grosseur du citron. »

(8) Erreur ou transposition. Nous avons dit ailleurs que le *Cypræa moneta* venait surtout des Maldives. (Voy. p. 100, note 2, et p. 349, note 2.)

De l'île de Pentam.

Or sachez qu'en partant de Locac et en faisant cinq cents milles vers le midi, on rencontre une île nommée Pentam ([1]), qui est un lieu très-sauvage. Tous leurs bois sont des bois d'odeur. Mais nous ne nous arrêterons pas en ce pays et nous poursuivrons soixante milles, pendant lesquels on ne trouve que quatre pas d'eau : aussi faut-il que les vaisseaux ôtent leur gouvernail, afin ne pas tirer plus de quatre pas d'eau ([2]). Après ces soixante milles, on fait encore trente milles vers le midi, et l'on arrive à une île qui est un royaume : la cité a nom Malani ([3]), et l'île Pentavich. Elle a un roi et un langage particulier. La cité est moult grande et noble ; il s'y fait un grand commerce de toute espèce de marchandises, car il y en a en grande abondance. Au reste, il n'y a rien autre chose à en rapporter : aussi nous la quitterons et vous parlerons de Java la petite.

De l'île de Java la petite.

Quand on part de l'île de Pentam et qu'on navigue cent milles vers le midi, on trouve l'île de Java la petite ([4]) ; mais elle n'est pas encore si petite qu'elle n'ait plus de deux mille milles de circonférence ; et je vais vous en raconter tout ce que j'en sais. Elle a huit royaumes particuliers dont tous les habitants sont idolâtres, et qui, tous les huit, ont chacun un langage particulier. En cette île est une grandissime abondance de trésors et de bois d'aloès, et de toutes sortes d'épiceries précieuses qui ne viennent jamais jusque chez nous. Je vais vous raconter les coutumes de toutes ces peuplades, et d'abord je vous dirai une chose moult merveilleuse. Cette île est tellement au midi, que jamais on n'y voit l'étoile polaire ([5]), ni petite ni grande. Mais nous retournerons aux habitants mêmes et nous vous parlerons du royaume de Ferlec ([6]). En ce royaume sont des maisons de marchands sarrasins qui y abordent avec leurs vaisseaux, et ils ont converti à la loi de Mahomet tous ceux de la ville ([7]) ; quant à ceux qui vivent dans les montagnes, ce sont de véritables bêtes, car ils mangent de la chair humaine et toute autre espèce de chair bonne ou mauvaise ([8]). Ils adorent diverses choses ; car la première chose qu'ils voient le matin en se levant, ils l'adorent ([9]). En quittant le royaume de Ferlec on entre dans celui de Basma ([10]), royaume indépendant,

([1]) Pentan, Petan, Pentayn, paraît être l'île de Bintang, située près de l'entrée orientale du détroit de Malacca, dont le port, nommé Riyou ou Rhio, est une place de commerce importante.

([2]) Dans la traversée de la côte du Cambodje à l'île de Bintang et au détroit de Malacca, il y a des bas-fonds et des récifs de coraux en grand nombre.

([3]) Ou Malaiur, probablement le royaume des Malais, fondé environ un siècle auparavant, à l'extrémité sud-est de la péninsule qui porte son nom.

([4]) L'île de Sumatra, nom peu familier aux indigènes, et probablement d'origine hindoue.

([5]) L'île étant coupée par la ligne équinoxiale, l'étoile polaire doit être invisible aux habitants de la partie méridionale ; ceux du nord ne peuvent même la voir que rarement.

([6]) Felech, Ferlech, Ferlach et Ferlak répond à Perlak, située à l'extrémité orientale de la côte nord de Sumatra. La flotte qui ramenait Marco-Polo fut apparemment, au sortir de l'île Bintang, contrainte par les vents contraires de chercher un abri dans une baie voisine de Perlak.

([7]) Les annales des princes de Malacca nous apprennent que l'islamisme fut reconnu par un souverain qui régna de 1276 à 1333. Cette conversion du chef de l'État avait dû être précédée de celle d'un grand nombre de ses sujets.

([8]) La tribu des Battas, qui occupe une vaste contrée de l'intérieur vers le nord de l'île, est antropophage. Les voyageurs ajoutent que les Battas mangent sans aucune répugnance la chair de buffles, porcs, rats, alligators ou autres bêtes mortes que le hasard leur fait rencontrer.

([9]) Cette assertion est confirmée par Ludovico Barthema, qui attribue la même aberration aux Javanais. « Quelques-uns, dit-il, adorent le soleil, d'autres la lune, beaucoup un bœuf, et un grand nombre le premier objet qu'ils rencontrent le matin. » (Ramusio, t. Ier, p. 168.)

([10]) On a supposé que Basma ou Basman était Pasaman, située sur la côte occidentale, sous l'équateur ; mais il est peu probable que Marco-Polo ait visité cette partie méridionale de l'île. Marsden croit qu'il s'agit ici de Pasn (que les autres voyageurs écrivent *Pacem*), sur la côte nord, à peu de distance de la Pointe de diamant.

dont les habitants ont leur langage particulier, mais vivent comme des bêtes, n'observant aucune loi. Ils se déclarent sujets du grand khan ; mais ils ne lui payent aucun tribut, car ils sont si loin que jamais les gens du grand khan ne peuvent aller chez eux ; cependant ils se reconnaissent ses sujets, et souvent ils lui envoient maintes productions de leur pays. Ils ont des éléphants sauvages et des licornes qui ne sont guère moins grandes qu'un éléphant : elles ont le poil du buffle, les pieds de l'éléphant, et au milieu du front une corne moult grosse et noire ; le mal qu'elles font, c'est avec leur langue, parce qu'elles l'ont couverte d'épines moult longues. Leur tête est faite comme celle des sangliers sauvages ; elles la portent généralement inclinée vers la terre ; elles se plaisent beaucoup dans la boue et la fange (¹). Ce sont de moult laides bêtes à voir. Il n'est pas vrai qu'elles se laissent prendre par des jeunes filles, mais c'est tout le contraire. Ils ont des singes en grandissime abondance, de toute forme et de toute façon. Ils ont des autours tout noirs comme des corbeaux, moult bons et très-utiles pour la chasse. Je veux aussi vous prévenir que ces petits hommes de l'Inde qu'on vous fait voir n'en sont nullement ; mais on les fait dans ce pays, et voici comment. Il y a en cette île une espèce de singes moult petits et ayant le visage de l'homme. On les prend et on les pelle tout entiers, en ne leur laissant de poils que pour la barbe et sur la poitrine, puis on les fait sécher et on les prépare avec du camphre ou autre chose, de sorte qu'on les fait passer pour de petits hommes ; mais c'est un mensonge, car nulle part, dans l'Inde ni ailleurs, nous n'avons vu d'hommes d'aussi petite taille (²).

Du royaume de Samara.

A la sortie du royaume de Basma, on trouve le royaume de Samara (³), qui est dans l'île même où moi, Marc Pol, je fus forcé de rester cinq mois, à cause du mauvais temps qui nous empêchait de partir. On ne voit jamais l'étoile polaire, ni petite ni grande (⁴). Les naturels sont idolâtres et sauvages ; ils ont un roi riche et grand. Ils se reconnaissent aussi sujets du grand khan. Comme nous fûmes forcés d'y demeurer cinq mois, nous descendîmes à terre, fîmes des châteaux de bois et de bûches et nous y enfermâmes, de peur de ces hommes sauvages qui mangent la chair humaine. On trouve en ce lieu les meilleurs poissons du monde. Ils n'ont point de froment, mais ils vivent de riz. Voici de quelle espèce de vin ils boivent : ils ont une sorte d'arbres dont ils coupent les rameaux ; puis ils approchent un pot bien grand de l'ouverture qu'ils ont faite, et en un jour et une nuit, ce pot se remplit d'un vin très-bon à boire (⁵). Ces arbres sont semblables à de petits dattiers et ont quatre rameaux, trois ou un. Quand ces rameaux ne donnent plus de vin, on met de l'eau au pied de l'arbre, et bientôt on a de nouveau du vin ; il y en a de blanc et de vermeil. On trouve en ce pays une grandissime quantité de noix d'Inde très-grosses, tant bonnes que mauvaises (⁶). Ils mangent toute espèce de chair. Nous les laisserons et passerons maintenant au royaume de Dagraian.

(¹) Cette description se rapporte très-probablement au rhinocéros. (Voy. tome Iᵉʳ, *Voyageurs anciens*, p. 66 et 163.)

(²) Observation qui montre tout le bon sens de Marco-Polo. On fabriquait ainsi, au moyen âge, des sirènes, des mandragores, etc.

(³) Peut-être Sama-langa, située sur la côte septentrionale, entre Pedir et Pasé, et qui offre aux navires un bon mouillage.

(⁴) L'étoile polaire peut être invisible à cinq degrés seulement au-dessus de l'équateur ; mais l'assertion ne doit pas s'étendre à la constellation de la Grande-Ourse.

(⁵) Ce palmier, nommé à Sumatra *anau*, et par les Malais orientaux *gomuto*, est le *Saguerus pinnatus*, décrit dans les *Transactions bataves*.

(⁶) Noix du cocotier *(Cocos nucifera)*. Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'exactitude de cette description du cocotier ; mais pour se faire une idée de la saveur délicieuse de cette boisson quand le fruit est encore vert, il faut l'avoir goûtée sous le soleil brûlant et dans les contrées qui le produisent.

Du royaume de Dagraian.

Dagraian est un royaume indépendant qui a encore un langage particulier (1). Il fait aussi partie de cette île. Les habitants sont moult sauvages et se disent sujets du grand khan. Or écoutez un détestable usage qu'ils ont : quand un d'eux, homme ou femme, est malade, les parents font venir les mages et leur demandent si le malade doit guérir ; ceux-ci par leur enchantement répondent s'il doit vivre ou mourir ; et alors, si le malade est condamné, les parents lui mettent quelque chose sur la bouche et l'étouffent, puis, quand il est mort, ils le font cuire ; et puis tous les parents du mort viennent le manger, et ils mangent même la moelle qui est dans les os, afin qu'il n'en reste rien ; car ils disent que s'il restait quelque chose, il viendrait des vers qui, ne trouvant pas à se nourrir, mourraient, ce qui serait un grand péché pour l'âme du défunt. Quand ils ont mangé toute la chair, ils prennent les os, les mettent dans un beau coffre et vont les suspendre soit dans les cavernes des montagnes, soit en d'autres lieux où rien ne puisse les atteindre. Quand ils peuvent prendre des étrangers, ils le font, et si le prisonnier ne peut se racheter, ils le mangent. Or laissons ce peuple et ses détestables coutumes et venons à Labri.

Du royaume de Labrin.

Lanbri est un royaume qui a un roi particulier, lequel est sujet du grand khan (2). Les habitants sont idolâtres. En ce pays est du berzi en grande abondance et aussi du camphre (3) et d'autres épices précieuses en grande quantité. Ils sèment le berzi (4), et quand il a poussé un petit rameau, ils l'arrachent et le plantent en un autre lieu où ils le laissent trois ans, puis l'arrachent avec toutes ses racines. Nous apportâmes de ces graines à Venise et les semâmes ; mais elles ne poussèrent point à cause du froid. Il y a en ce pays une autre merveille : en tout le royaume sont des hommes qui ont une queue de plus d'une paume ; ils sont tous velus et forment la majeure partie des habitants ; ils demeurent dans les montagnes et non dans la cité ; leur queue est grosse comme celle d'un chien (5). Il y a aussi assez de licornes et beaucoup de gibier. Nous irons maintenant dans le royaume de Fansur.

Du royaume de Fandur.

Fansur est un royaume particulier (6). Les habitants sont idolâtres et se reconnaissent sujets du grand khan. Ils font partie de cette île dont nous vous avons parlé. En ce pays se récolte le meilleur camphre fansuri ; il vaut mieux que l'autre et il se vend au poids de l'or. Ils n'ont ni froment ni blé, mais ils mangent du riz et du lait. Ils tirent du vin des arbres, comme je vous ai conté ci-dessus. Je veux encore

(1) Le mot Dragrain, Draguian, écrit aussi *Dagoyan*, *Derayola*, se retrouve, suivant Valentyn et d'autres écrivains hollandais, dans celui de l'*Indragiri* ou l'*Andragiri*, cours d'eau considérable dans la partie orientale de l'île.

(2) Si l'on admet l'explication précédente, *Lambri*, *Jambrier*, *Jambu*, suivant d'autres versions, pourrait bien être une contrée ainsi nommée d'après le Jambi, autre rivière située encore plus avant vers le sud.

(3) Ce camphre devait provenir d'une contrée de l'intérieur de l'île située beaucoup plus au nord-ouest. Le camphre ne vient en aucun endroit au midi de la ligne.

(4) Peut-être le *Cæsalpinia sappan* de Linné, bois de teinture ; le *Cæsalpinia echinata*, bois de Brésil ; peut-être aussi l'indigo *(Indigofera tinctoria)*.

(5) Sans doute ces prétendus hommes à queue ne sont autres que des singes. (Voy., sur les hommes à queue d'Afrique, le *Magasin pittoresque*, p. 98, année 1853.)

(6) L'île de Panchor, qui n'est séparée de la côte orientale de Sumatra que par un détroit fort peu large, ou Kampar (*Kanfur*, suivant la prononciation des pilotes arabes), située sur une rivière qui a son embouchure dans le même détroit.

vous parler d'une autre merveille. En cette province ils tirent de la farine d'arbres, et je vous dirai comment. Ils ont une sorte d'arbres moult gros et grands, tout remplis de farine à l'intérieur (1); l'écorce en est très-mince et tout le dedans est de la farine, dont ils font une pâte qui est très-bonne à manger, et je vous en parle par expérience, car nous en mangeâmes plusieurs fois. Nous vous avons parlé de tous les royaumes qui sont dans cette partie de l'île; nous ne vous parlerons d'aucun de ceux de l'autre partie, parce que nous n'y fûmes point, et nous vous parlerons d'une île moult petite appelée Gavenispola.

De l'île de Necaran.

Quand on part de Java et du royaume de Lanbri, on va vers le nord environ cent cinquante milles et l'on rencontre deux îles, l'une nommée Necuveran (2), dont les habitants n'ont point de roi et vivent comme des bêtes; car ils vont tout nus, hommes et femmes, et ne se couvrent nullement. Ils sont idolâtres. Toutes leurs forêts sont pleines de nobles arbres de grande valeur (3); elles renferment du sandal vermeil et des noix d'Inde, et des girofliers, et du berzi, et maints autres bons arbres. Il n'y a autre chose digne de remarque; nous la quitterons donc et vous parlerons d'une autre île appelée Angaman.

De l'île d'Angaman.

Angaman est une île bien grande (4). Les habitants n'ont pas de roi; ils sont idolâtres et bruts comme des bêtes sauvages. Je veux vous parler aussi d'une sorte de gens qui méritent d'être cités. Tous les hommes de cette île ont une tête comme celle d'un chien, et les dents et les yeux aussi comme ceux d'un chien; en un mot, leur tête est en tout semblable à celle d'un grand chien mâtin (5). Leur pays produit beaucoup d'épices. Les naturels sont moult cruels : ils mangent tous les hommes qu'ils peuvent prendre, pourvu qu'ils ne soient pas de leur race. Ils se nourrissent de lait et de chairs de toutes sortes; ils ont aussi des fruits, mais différents des nôtres.

De l'île de Seilan.

En partant de l'île d'Angaman, et en faisant mille milles vers l'occident et un peu vers le sud, on arrive à l'île de Seilan, qui est la plus grande île du monde (6). Elle a environ deux mille quatre cents milles

(1) « Le principal aliment des habitants, dit M. John Crisp (dans un passage sur les îles Poggy, voisines de la côte de Sumatra), est le sagou, dont il y a là une grande abondance. Ils abattent l'arbre lorsqu'il est mûr, en retirent la moelle qui contient le sagou, la font macérer dans un large bassin dont l'eau fraîche est à chaque instant renouvelée, et la foulent pour séparer la partie fibreuse de la matière farineuse; puis ils recueillent cette dernière dans des sacs faits avec une sorte de jonc. Ainsi préparée, cette farine peut se conserver très-longtemps. Un seul arbre produit quelquefois deux cents livres de sagou; pour le faire cuire, les indigènes l'introduisent dans le creux d'un léger bambou et le rôtissent au feu. » *(Asiatic Researches.)* — En 1778, le capitaine Thomas Forrest rapporta en Angleterre et montra à sir Joseph Banks des pains de sagou, aussi bien préparés par les naturels de la Nouvelle-Guinée que s'ils eussent été cuits dans un four.

(2) Necuram, Necuran, Necunera, l'une des Nicobar, inscrite sur les cartes anglaises sous le nom de *Noncaury*, *Nancowrie*, *Noncavery*, et dans celle de d'Anville sous celui de *Nicavery*, la plus connue du groupe, à cause de son port. Sa distance du point le plus rapproché de Sumatra est d'environ cent cinquante milles nautiques.

(3) « On y voit de gros et grands arbres... L'un d'eux, que nos hommes avaient abattu, avait neuf brasses, ou cinquante-quatre pieds de circonférence... Les espèces les plus recherchées des naturels sont le cocotier et l'arec... La cinnamome et le sassafras y viennent aussi sans culture. » *(Asiat. Researches*, t. III, p. 160.)

(4) Angaman, Angania, Nangama, paraît répondre aux îles situées dans la partie orientale du golfe du Bengale, et que l'on appelle la grande et la petite *Andaman*.

(5) Voy. p. 392.

(6) Voy. sur cette île la relation de FA-HIAN, dans le volume des *Voyageurs anciens*, p. 382.

de tour, et autrefois elle était encore plus grande, car elle avait bien trois mille six cents milles, d'après ce que l'on voit dans la mappemonde des pilotes de cette mer (¹); mais le vent du nord souffle si fort en ces parages qu'il a fait enfoncer une partie de l'île sous l'eau, ce qui est cause qu'elle n'est plus aussi grande qu'autrefois. Nous vous parlerons de ce qu'il y a de remarquable dans cette île. Elle est soumise



Comment le miniaturiste du *Livre des Merveilles* représente les habitants d'Angaman (²)

à un roi appelé Sendemain (³). Les habitants sont idolâtres; ils ne payent tribut à personne. Ils vont à peu près tout nus. Ils n'ont pas d'autres grains que du riz; ils récoltent du sésame, avec quoi ils font de l'huile. Ils vivent de lait, de chair et de riz, et boivent du vin de ces arbres dont je vous ai parlé. Ils ont du berzi en grande abondance, le meilleur du monde. Nous laisserons cela et vous parlerons de la plus précieuse chose qui soit au monde. C'est en cette île qu'on trouve les nobles et bons rubis, et il n'y en a nulle autre part; on y trouve aussi des saphirs, des topazes, des améthystes et encore maintes autres pierres précieuses (⁴). Le roi de cette province a le plus beau rubis qui soit au monde et qu'on puisse jamais voir: il est long d'une paume et gros bien comme le bras d'un homme. C'est la chose du monde la plus brillante qu'on puisse voir. Il n'a pas du tout de terre; il est vermeil comme du feu et de si grande valeur qu'on ne pourrait l'acheter pour de l'argent (⁵). Le grand khan envoya ses messa-

(¹) La plupart des mappemondes du moyen âge contenaient, à côté des noms géographiques, un texte explicatif, comme on peut le voir par la portion de la carte d'Hereford que nous avons reproduite, p. 240 et 241. Marco-Polo s'est servi, sans nul doute, d'une mappemonde chinoise ou arabe. Suivant une tradition populaire à Ceylan, et qui reposerait sur des observations astronomiques, cette île aurait beaucoup perdu de son étendue primitive.

(²) Marco-Polo a voulu dire seulement que les habitants d'Angaman offraient, dans l'ensemble de leur physionomie, une sorte de ressemblance avec la face des chiens. Les voyageurs modernes s'accordent, en effet, à dire que ces insulaires nègres sont d'une extrême laideur et ressemblent aux Papous, ou natifs de la Nouvelle-Guinée. La partie inférieure de leur visage est très-saillante. (Voy. la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 106.)

(³) Ou Sender-nas. Le nom Chandra-nas signifie *déclin* ou *éclipse de lune*. Tous les noms propres indiens ont une signification.

(⁴) Cordiner met au nombre des productions minérales de Ceylan le rubis, l'émeraude, la topaze, l'améthyste, le saphir, l'opale, le grenat, l'agate et la sardoine.

(⁵) Cette description semble se rapporter à l'escarboucle. Cependant il se pourrait que ce fût seulement un morceau de cristal coloré; les Orientaux ont été portés de tout temps à se vanter de la possession d'objets prodigieux et imaginaires. Du reste, l'histoire du *catino* de Gênes n'est pas la seule, en Europe, qui rappelle les mêmes illusions.

gers à ce roi pour lui mander qu'il voulait acheter ce rubis, et que s'il voulait le lui donner il lui donnerait une cité en échange. Ce roi dit qu'il ne le donnerait pour rien au monde, parce qu'il lui venait de ses ancêtres, et ainsi le grand khan ne put l'avoir. Les hommes ne sont pas guerriers, mais ils sont chétifs et vils ; et quand ils ont besoin d'hommes d'armes, ils en prennent d'une autre contrée et surtout des Sarrasins [1]. Je n'ai autre chose à vous raconter, et vous décrirai maintenant la province de Maabar.

De la grande province de Mabar.

Quand on quitte l'île de Seilan et qu'on va soixante milles vers l'occident, on trouve la grande province de Maabar, qui est appelée la grande Inde et est sur la terre ferme [2]. En cette province il y a cinq rois, qui sont frères, et nous vous parlerons de chacun d'eux en particulier. Cette province est la plus noble et la plus riche qui soit au monde, comme je vais vous le dire véritablement. Dans la capitale de cette province règne un de ces frères, qui a nom Senderbandi [3] Davar. En ce pays se trouvent des perles moult grosses et bonnes et belles, et voici comment on les prend. En cette mer est un golfe entre l'île et la terre ferme, et en tout ce golfe il n'y a pas plus de dix ou douze pas d'eau, et en tel lieu il n'y en a pas plus de deux ; c'est là qu'on ramasse les perles [4]. Pour cela, on monte sur des vaisseaux grands et petits, et on va dans ce golfe du mois d'avril jusqu'à la mi-mai, en un lieu appelé Bettalar ; on avance de soixante milles dans la mer et on jette l'ancre ; puis on prend les petites barques et on commence la pêche. Ils sont beaucoup de marchands qui font autant de compagnies et prennent avec eux des hommes à loyer pour le mois d'avril jusqu'à la mi-mai ou tout le temps de la pêche. Or voici le droit que payent ces marchands : ils donnent au roi la dixième partie de ce qu'ils ramassent, puis le vingtième à ceux qui enchantent les poissons, afin qu'ils ne fassent pas de mal aux pêcheurs [5] ; ce sont des Abrimavains [6] qui enchantent les poissons, le jour seulement, car la nuit ils rompent tous leurs enchantements, et les poissons peuvent faire à leur volonté. Ces Abrivamains enchantent aussi toute espèce de bêtes et d'oiseaux. Les hommes qui sont dans les petites barques et ceux qui sont à loyer sortent des barques et vont sous l'eau, tel à quatre pas, tel autre à cinq et jusqu'à douze, et ils y demeurent tant qu'ils peuvent. Et là, au fond de la mer, ils trouvent des coquilles qu'on appelle huîtres de mer, où sont des perles grosses et petites et de toutes façons ; car ces perles se trouvent en la chair de ces animaux. C'est de cette manière qu'on pêche les perles, et on en ramasse une si grande quantité qu'on ne saurait le dire ; car c'est de là qu'elles se répandent toutes par le monde ; et le roi en tire un très-grand droit et de très-grands trésors. A partir de la mi-mai, on ne trouve plus de ces huîtres à perles ; mais en un autre lieu,

(1) « Les Singalais, dit Cordiner, sont pauvres, inoffensifs, indolents, pacifiques. Il y a quelques années, on eut l'idée de lever un corps de troupes parmi eux ; mais, après beaucoup d'efforts pour en faire des soldats, on fut obligé d'y renoncer. »

(2) Maabar, dont la signification est *passe* ou *passage*, et qui est écrit aussi *Moabar* et *Malabar*, est le nom donné jadis par les mahométans au territoire de Tinnevilly, de Madura, et sans doute du Tandjour, peut-être à cause de la chaîne voisine de récifs de coraux et de bancs de sable que l'on appelle *Pont de Rama* ou *d'Adam*. Quelques détails de la relation font voir que ce n'est point du Malabar qu'il s'agit ici, et que c'est au sud de la côte de Coromandel qu'aborda Marco-Polo en quittant Ceylan ; quand le voyageur arrive à parler précisément de la province de Malabar, il lui assigne sa véritable position. « Marco-Polo, dit de Sacy, distingue bien évidemment le Malabar, qu'il nomme *Melibar*, du *Mabar*. »

(3) Ce nom Chandra-bandi signifie *esclave* ou *serviteur de la lune*.

(4) Les principaux bancs d'huîtres à perles exploités dans le golfe qui sépare Ceylan du continent sont, du côté oriental celui qui est près de la petite île de Manar, et, du côté occidental, le banc voisin de la baie de Tutakorin.— « La profondeur des différents bancs varie de trois à quinze brasses ; celle de six à huit est la plus favorable à la pêche. » (Cordiner.)

(5) « La superstition des plongeurs rend la présence des enchanteurs nécessaire dans un établissement de pêche aux perles. Les indigènes ont une confiance absolue dans leur pouvoir sur les monstres marins, et ne consentiraient jamais à descendre dans la mer sans s'être assurés qu'il y a des magiciens présidant à la pêche. Ceux-ci sont toujours deux : l'un ne quitte pas l'avant du bateau-pilote, et l'autre accomplit certaines cérémonies sur le rivage. » (*Description de Ceylan.*) — Voy. plus haut, p. 144.

Le gouvernement lui-même a peut-être, sinon fait naître, du moins entretenu cette superstition, afin d'empêcher les pêches frauduleuses.

(6) Voy. p. 400, note 2.

distant de trois cents milles, on pêche du mois de septembre jusqu'à la mi-octobre [1]. En toute cette province de Mabar il n'y a métier pour tailler ou coudre le drap, parce qu'ils vont tout nus toute l'année; car le climat est toujours tempéré, ni trop froid ni trop chaud. Le roi va comme les autres, tout nu, sauf un peu de beau drap, et au cou un collier tout de pierres précieuses : ce sont des rubis, des saphirs, des émeraudes et d'autres pierres précieuses, de sorte que ce collier vaut à lui seul un grand trésor. Il a encore au cou une corde de soie bien longue d'un pas, où sont cent quatre grosses perles et rubis d'une moult grande valeur. Je vous dirai pourquoi il y a cent quatre pierres à ce cordon : c'est que chaque jour, matin et soir, ils doivent dire cent quatre prières en l'honneur de leurs idoles [2]; car ainsi le commande leur foi, ainsi l'ont fait les rois leurs ancêtres; et c'est là la raison pour laquelle le roi porte ces cent quatre pierres au cou. Le roi a aussi en trois endroits du bras des bracelets d'or tout parsemés de pierres précieuses et de perles moult grosses et de grande valeur; de même il porte aux jambes trois autres bracelets d'or ainsi enrichis de pierreries. Enfin il a sur lui tant de perles et d'autres pierres que c'est merveille; elles valent bien une bonne cité, et nul ne saurait dire le nombre qu'il en possède, et il n'y a pas à s'en étonner, puisque c'est en son royaume qu'on trouve toutes les pierres précieuses [3]. Nul homme d'ailleurs ne peut emporter aucune pierre de son royaume ni aucune perle un peu grosse. Chaque année le roi fait mander par tout son royaume que tous ceux qui possèdent de belles perles ou pierres aient à les apporter à sa cour, et qu'il les leur payera le double de leur valeur : aussi les marchands et tous ceux qui possèdent de ces pierres les portent volontiers au roi, parce qu'ils en sont bien payés. C'est comme cela que ce prince a tant de pierreries. Je veux encore vous raconter d'autres merveilleuses choses. Sachez que ce roi a bien cinq cents femmes; car dès qu'il voit une belle dame ou demoiselle, si elle lui plaît, il la prend pour lui; et dernièrement il vit une moult belle femme et l'enleva, et son frère, qui était sage, le souffrit et n'éleva aucun débat. Ce roi a un assez grand nombre de fidèles qui sont, comme ils le disent, ses fidèles en ce monde et en l'autre. Ils servent le roi et la cour, chevauchent avec le prince et ont une grande puissance auprès de lui. Partout où va le roi ces barons l'accompagnent, et jouissent d'un grand pouvoir dans tout le royaume. Quand le roi meurt et qu'on brûle son corps, ses barons, nommés ses fidèles, comme je vous ai dit, se jettent dans le feu et se brûlent avec le roi, pour lui faire compagnie en l'autre monde [4]. A la mort du roi, le fils qui lui succède ne touche jamais aux trésors qu'il a laissés, car il dit : « J'ai tout le royaume de mon père et tous ses sujets, je puis donc bien acquérir des richesses comme lui. » De cette manière, ils ne touchent jamais aux trésors de leurs prédécesseurs, mais chacun recommence à s'en former un, ce qui fait qu'il y a de moult grandissimes trésors en ce royaume.

Il n'y naît aucun cheval, et presque tout l'argent qu'ils reçoivent chaque année est consacré à acheter des chevaux [5]. Les marchands de Curmos, de Kisci, de Dufar, de Soer et d'Adan, dont le pays produit beaucoup de chevaux et de destriers, en achètent beaucoup, les embarquent et viennent les vendre à ce roi et à ses quatre frères, qui sont aussi rois. Ils les vendent bien chaque cinq cents sacs d'or, ce qui fait plus de cent marcs d'argent. Chaque année ce roi en achète au moins deux mille et ses frères autant, et à la fin de l'année ils en ont tout au plus cent, car ces animaux meurent tous, parce qu'ils n'ont point de maréchaux et qu'ils ne savent les soigner; et les marchands se donneraient bien de garde d'amener des maréchaux, parce qu'il est de leur intérêt que tous ces chevaux meurent. Il est encore un autre usage singulier en ce pays. Quand un homme a commis quelque méfait et qu'il est condamné à mort, il dit au roi qu'il se veut tuer lui-même, en l'honneur et pour l'amour de telle idole. Le roi accepte, et alors tous les parents et amis de celui qui doit se tuer le prennent, le mettent sur un siége, et, lui ayant donné bien douze couteaux, le promènent par toute la ville en disant : « Ce vaillant homme

[1] Aujourd'hui la pêche, qui dure communément trente jours, comme au temps de Marco-Polo, commence un mois plus tôt.

[2] Les rosaires ou chapelets, ayant pour objet d'aider la mémoire pendant la prière, sont également en usage chez les adorateurs de Brahma, du Bouddha et de Mahomet.

[3] « C'était merveille, dit Ludovico Barthema, de voir tous les joyaux que le roi portait aux oreilles, aux mains, aux bras, aux pieds et aux jambes. »

[4] Ces faits sont confirmés par de nombreux témoignages, notamment par celui de Barbosa.

[5] Même de nos jours, on n'élève pas de chevaux dans le sud de l'Hindoustan, et la remonte de toute la cavalerie se fait au dehors

se va tuer lui-même pour l'amour de telle idole. » Puis, après l'avoir ainsi promené, quand ils sont arrivés au lieu où doit se faire l'exécution, celui qui doit mourir prend un couteau et crie à haute voix : « Je me tue pour l'amour de telle idole. » Et il se frappe d'un couteau au bras, puis il prend un autre



Suicides religieux. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

couteau et se frappe l'autre bras, encore un autre et se frappe au ventre, tant qu'enfin il tombe mort; et alors les parents brûlent le corps en poussant de grands cris de joie. Quand un homme meurt et qu'on brûle son corps, sa femme se jette aussi dans le feu et se fait brûler avec son mari, et les dames qui font cela sont moult louées de tout le monde; d'ailleurs, il n'est pas rare de voir de pareils sacrifices ([1]). Les naturels de ce pays sont idolâtres; la plupart adorent le bœuf, parce qu'ils disent que c'est un animal très-utile, et ils n'en mangeraient pour rien au monde ni n'en occiraient. Cependant il est une race d'hommes appelés Goui ([2]) qui mangent bien de la chair des bœufs, mais ils n'osent les tuer; seulement, si un bœuf vient à mourir de sa belle mort, ils le mangent. Ils oignent aussi tous leurs maisons de la graisse de ce bœuf ([3]). Le roi, ses barons et tous les habitants, s'assoient toujours sur la terre, et, quand on leur demande pourquoi ils ne s'assoient pas plus honorablement, ils répondent qu'être assis sur la terre est assez honorable, puisque nous avons tous été faits de terre et que nous devons y retourner : aussi disent-ils qu'on ne saurait trop honorer la terre et qu'on ne doit pas la mépriser. Ce sont les ancêtres de ces Goui, c'est-à-dire de ces hommes qui mangent du bœuf, qui ont fait mourir jadis messire saint Thomas l'apôtre : aussi nul d'entre eux ne pourrait entrer dans le lieu où est le corps de saint Thomas; car, je vous le dis en vérité, dix hommes ensemble ne peuvent retenir un d'entre eux dans le lieu où est le saint corps, ni même vingt, à cause de la vertu du saint. En ce royaume, on ne récolte aucun autre grain que du riz. Les petits chevaux qui viennent à y naître ont les pieds tout tortus et ne peuvent servir à rien. Ces gens vont en campagne avec la lance et l'écu et tout nus du reste; ils ne sont pas vaillants ni prud'hommes, mais au contraire lâches et méprisables. Ils ne tuent jamais aucun animal; mais, quand ils veulent manger de la chair de mouton ou de toute

([1]) Voy. la gravure et la note de la p. 142.

([2]) Peut-être les parias.

([3]) « Ils prennent, dit Groze, de la bouse de vache fraîche, dont ils enduisent leurs maisons, leurs personnes, en guise de purification. »

autre bête ou oiseau, ils les font tuer par des Sarrasins et des gens qui ne sont pas de leur loi. Tous, hommes et femmes, se lavent tout le corps dans l'eau deux fois par jour, une fois le matin et une fois le soir, et jamais ils ne boiraient ni ne mangeraient sans s'être lavés; et ceux qui ne se lavent point ainsi, on les regarde comme chez nous des hérétiques (¹). En ce pays, on fait grande justice des homicides, des vols et de tous autres crimes. La plupart d'entre eux s'abstiennent de vin, et celui qui en boit est incapable de servir de caution ou de témoin, non plus que celui qui navigue sur la mer; car ils disent qu'il faut être désespéré pour aller sur mer, et c'est pour cela qu'ils récusent le témoignage des navigateurs (²). Il fait une si grande chaleur en ce pays que c'est merveilleux : aussi sont-ils tout nus.



La Roussette (*Vespertilio vampyrus*).

Il ne pleut que dans les mois de juin, juillet et août, et n'était l'eau qui pendant ces trois mois vient rafraîchir l'air, il ferait si grand chaud que nul ne pourrait y résister; mais cette pluie tempère un peu la chaleur. Il y a en ce royaume des hommes fort habiles en un art qu'on appelle physionomie : cet art consiste à connaître les hommes et les femmes, et à dire, en les voyant, quelles sont leurs qualités bonnes et mauvaises. Ils savent ce que signifie la rencontre de tel oiseau ou de telle bête. Ils croient aux augures plus qu'hommes du monde et connaissent les bons et les mauvais. Quand un homme se met en route, s'il rencontre quelque augure et qu'il le croie bon, il continue son chemin, sinon il s'assied ou même retourne en arrière (³). Aussitôt qu'un enfant est né, qu'il soit mâle ou femelle, le père ou la mère mettent en écrit sa nativité, c'est-à-dire le jour, le mois, la lune et l'heure où il est né; car ils ont grande foi dans leurs astrologues et leurs devins, qui savent beaucoup d'enchantements

(¹) « Il leur est prescrit de faire leurs ablutions, et, autant que possible, dans une eau courante, de préférence à une eau dormante. Mais c'est un devoir indispensable de se laver avant les repas » (*Hindoo Sketches.*)

(²) Nous avons déjà rappelé ailleurs cette répugnance de la plupart des Asiatiques pour les voyages maritimes.

(³) « Les jours bons et mauvais, les heures funestes et heureuses, le retour d'un voyage, la guérison d'un malade, la perte de quelques effets, enfin tout donne matière à recourir aux devins. » (Sonnerat.)

et connaissent là magie et la géomancie, et même un peu d'astronomie. Dans ce royaume et par toute l'Inde, les bêtes et les oiseaux sont différents des nôtres, excepté les cailles, qui sont absolument semblables à celles de chez nous. Tous leurs autres animaux sont différents. Ainsi ils ont des chauves-souris, sorte d'oiseau qui vole la nuit et n'a ni ailes ni plumes, et est grand comme un autour [1]; ils ont des autours tout noirs comme des corbeaux et beaucoup plus grands que les nôtres, et au reste volant et chassant bien. Ils donnent à manger à leurs chevaux de la chair cuite avec du riz et maintes autres choses cuites. Ils ont en leurs monastères maintes idoles mâles et femelles, auxquelles ils consacrent des demoiselles, car leur père et leur mère les offrent à l'idole qui leur plaît davantage; et



Le Vautour royal de Pondichéry.

quand elles ont été ainsi consacrées, chaque fois que les moines de ces couvents les requièrent de venir faire honneur à leur idole, elles se rendent au monastère, chantent et dansent, et font grande fête. Il y a ainsi bon nombre de demoiselles consacrées qui se réunissent plusieurs fois la semaine et le mois. Elles portent à manger à leur idole, et voici comment : plusieurs d'entre elles prennent des aliments, de la viande et d'autres bonnes choses, et vont au monastère de leur idole; puis là, elles mettent devant elle la table et la couvrent de tout ce qu'elles ont apporté, et l'y laissent quelque temps. Cependant elles-mêmes chantent et dansent, et font le plus grand divertissement du monde; et enfin, quand elles ont ainsi attendu le temps que dure environ le dîner d'un grand seigneur, elles disent que l'esprit de l'idole a mangé l'essence de la viande, et elles-mêmes se mettent à table et mangent ensemble avec grande fête et grande joie, puis s'en retournent chez elles. Elles font ainsi jusqu'à ce qu'elles se marient, et il y en a beaucoup de consacrées dans le royaume de Maabar. Mais nous vous avons assez parlé de ce pays; nous passerons à un autre royaume, appelé Mutifili.

[1] Le premier de ces oiseaux est le *Vespertilio vampyrus* de Linné : il a quatre pieds d'envergure ; et quant au second, « c'est, dit Sonnerat, le vautour royal de Pondichéry, dont le dos, le ventre, les ailes et la queue sont noirs. »

Du royaume de Mosul.

Mutfili est un royaume situé à environ mille milles vers le nord de Menebar [1]. Il est gouverné par une reine moult sage. Il y a bien quarante ans que son mari mourut, et comme elle l'aimait beaucoup, elle dit que Dieu ne voulait pas qu'elle se remariât, puisqu'il lui enlevait celui qu'elle aimait plus qu'elle-même; et en effet elle ne s'est pas remariée. Depuis quarante ans, cette reine tient son royaume en justice aussi bien que le faisait son mari : aussi est-elle plus aimée de ses sujets qu'aucun roi ne le fut jamais. Les habitants sont idolâtres et ne payent de tribut à personne. Ils vivent de riz, de chair et de lait. En ce royaume on trouve les diamants de la manière que je vais vous le dire [2]. Sachez donc qu'en ce pays il y a plusieurs montagnes où l'on ramasse les diamants : quand il a plu, l'eau descend des montagnes par de grands ruisseaux ou bien entre dans de grandes cavernes; or, quand la pluie a cessé et que l'eau a disparu, on va chercher dans ces ruisseaux qu'elle avait formés, et on y trouve beaucoup de diamants [3]. Et l'été, quand il ne tombe pas une goutte d'eau, on en recueille dans les montagnes; mais il y fait une si grande chaleur qu'à peine peut-on l'endurer. En outre, il y a une grande multitude de serpents grands et gros, en sorte qu'on ne peut y aller sans danger; cependant on explore ces montagnes tant qu'on peut, et on y trouve de belles et grosses pierres. Les serpents sont si venimeux et si méchants que les naturels n'osent aller dans les cavernes où ils se tiennent; mais ils ont un autre moyen de prendre des diamants. Il y a, dans leur pays, de grandes vallées et des précipices si escarpés que nul ne peut y aller; mais voici ce qu'ils font : ils prennent plusieurs morceaux de viande et les lancent dans ces précipices; cette chair tombe sur des diamants qui s'y attachent. Or dans les montagnes vivent des aigles blancs qui font la chasse aux serpents : quand ces aigles aperçoivent la viande au fond des précipices, ils fondent dessus et l'emportent; mais les hommes, qui ont suivi les mouvements de l'aigle, dès qu'ils le voient posé et occupé à manger la viande, se mettent à pousser de grands cris; l'aigle épouvanté s'envole sans emporter sa proie, de peur d'être surpris par les hommes; alors ceux-ci arrivent, prennent la viande et ramassent les diamants qui y sont attachés. Souvent aussi, quand l'aigle a mangé les morceaux de viande, il rejette les diamants avec ses ordures, de sorte qu'on en retrouve dans leur fiente [4]. Ce sont là les trois manières dont les naturels recueillent les diamants. Et sachez qu'il n'y a au monde que ce royaume où l'on trouve des diamants; il y en a là beaucoup et de beaux; car les plus beaux ne viennent pas chez nous, chrétiens, mais ils sont portés au grand khan et aux rois et barons de ces pays; car tous ces princes ont de grands trésors et achètent toutes les pierres précieuses. En ce royaume se font les meilleurs bougrans, les plus beaux et les plus fins qui soient au monde; ils sont d'une grande valeur, et si beaux qu'on les dirait de laine, et il n'y a roi ni reine au monde qui hésiterait à s'en parer [5]. La contrée produit beaucoup d'animaux et les plus grands moutons du monde, et, en un mot, grande abondance de tout ce qui est nécessaire à la vie. Maintenant nous quitterons ce royaume et vous parlerons du lieu où est le corps de messire saint Thomas l'apôtre.

(1) Murphili ou Monsul, écrit aussi *Murfili*, *Muthfili*, *Molfuli*, *Molsuli*, est Masuli-patam, ville située à 355 kilomètres au nord nord-est de Madras et à l'embouchure de la Kistna. Marco-Polo étend le nom de la capitale au royaume.

(2) Le royaume de Golconde, nommé plus anciennement *Telingana*, et dont Masuli-patam est le principal port de mer, doit sa célébrité à des mines de diamants.

(3) « Voici, dit Tavernier, de quelle manière on cherche les diamants dans cette rivière. Après que les grandes pluies sont passées, ce qui est d'ordinaire au mois de décembre, on attend encore tout le mois de janvier que la rivière s'éclaircisse, parce qu'en ce temps-là, en plusieurs endroits, elle n'a pas plus de deux pieds... On commence à chercher dans la rivière au bourg de Soumelpour, et on va toujours en remontant, jusqu'aux montagnes d'où elle sort. » (*Voyage aux Indes*, t. II, p. 346.)

(4) On trouve le même récit dans un ouvrage d'Epiphanius, évêque de Salamine, au quatrième siècle. Hérodote raconte que les Arabes se servaient d'un moyen semblable pour récolter la cannelle. (Voy. p. 81 du vol. des *Voyageurs anciens.*)

(5) De tout temps la côte de Coromandel a été renommée pour la perfection de ses tissus de coton, que les Européens désignent sous le nom de *calicots;* Masuli-patam est plus particulièrement célèbre pour ses *perses*.

Du lieu où est le corps de messire saint Thomas l'apôtre.

Le corps de saint Thomas l'apôtre est dans la province de Mabar, en une petite ville peu fréquentée, parce qu'il n'y vient jamais de marchands, la ville n'ayant encore aucun commerce, bien que les routes soient faciles (¹). Cependant maints chrétiens et maints Sarrazins y viennent en pèlerinage, car les Sarrazins de ce pays ont grande foi en saint Thomas et prétendent même qu'il fut Sarrazin; aussi l'appellent-ils *Anairan*, c'est-à-dire saint homme. En ce lieu s'accomplissent de nombreux miracles. Car sachez que les chrétiens qui vont dans ce lieu en pèlerinage prennent de la terre où le saint corps est enseveli, et, à leur retour dans leur pays, ils en donnent un peu à ceux qui sont malades de la fièvre quarte, de la fièvre tierce ou de toute autre fièvre, et aussitôt que le malade en a pris en boisson, il est guéri; et ce remède est infaillible. Cette terre est toute rouge.

Je veux encore vous raconter un grand miracle qui arriva vers l'an 1288 de l'incarnation du Christ. Un baron de cette contrée avait une moult grande quantité de riz, et il en remplit toutes les maisons qui environnaient l'église. Les chrétiens chargés de la garde de l'église et du saint corps, voyant que les pèlerins n'auraient plus où se loger, furent moult irrités et prièrent le baron de retirer son riz; mais celui-ci, qui moult était cruel et fier, n'écouta point leurs prières, et remplit toutes les maisons. Or, quand ce baron se fut ainsi emparé de toutes les maisons de saint Thomas, il advint que la nuit d'après messire saint Thomas l'apôtre lui apparut avec une fourche à la main et la lui mit sur la gorge, en lui disant: « Or çà, un tel, si tu ne fais vider tantôt mes maisons, tu mourras de mauvaise mort! » Et en parlant ainsi, il lui serrait la gorge si fort que le baron en souffrait beaucoup, et peu s'en fallait qu'il ne pensât mourir. Puis le saint partit, et le lendemain dès le matin le baron se leva et fit vider toutes les maisons, et raconta ce que saint Thomas lui avait dit, dont les chrétiens eurent grande joie et grande liesse, et rendirent au saint moult grandes actions de grâces et bénirent son nom.

Pendant tout le cours de l'année, il arriva sans cesse des miracles, comme des guérisons de chrétiens estropiés et infirmes; mais nous voulons vous dire comment le saint fut tué. Un jour qu'il était hors de son ermitage, dans le bois, et qu'il faisait ses prières à son seigneur Dieu, comme il avait autour de lui beaucoup de paons, qui sont très-communs en ce pays, il arriva qu'un idolâtre de la race des Goui, ne voyant pas le saint, lança une flèche de son arc pour tuer un des paons qui se trouvaient là. Mais au lieu d'atteindre le paon, il frappa au côté droit saint Thomas, qui aussitôt adora moult doucement son Créateur et mourut. Avant de venir en ce pays où il mourut, il avait converti maintes gens en Nubie, ce que plus tard nous vous raconterons en son lieu. Pour le présent, nous allons laisser saint Thomas et vous parler de quelques autres usages de ces peuples. Dès que les enfants sont nés, on les oint chaque semaine d'huile de sésame, qui fait encore noircir leur peau déjà noire naturellement; car plus ils sont noirs, plus ils se trouvent jolis et supérieurs aux autres. Ils représentent leurs divinités noires et leurs diables blancs comme neige; car ils prétendent que Dieu et tous les saints sont noirs, tandis que le diable est blanc. Ils font aussi toutes leurs idoles noires. Quand les hommes de cette contrée vont en campagne, ils prennent du poil de bœuf sauvage et, s'ils sont à cheval, ils en mettent au cou de leur monture; s'ils sont à pied, ils en mettent à leur écu ou s'en attachent au cou, parce qu'ils s'imaginent que ce poil de bœuf doit les sauver de tout accident. Aussi ce poil est assez cher en ce pays, car tout le monde en porte avec soi. Nous allons maintenant vous décrire la province des Abruemains.

(¹) Il s'agit ici de la petite ville de San-Thomé, située à quelques milles seulement au midi de Madras, et dont l'ancienne église chrétienne est bâtie sur une éminence. Ce fut jadis une cité assez importante, que les Indiens nommaient *Maliapur*, ou plus correctement peut-être *Mailapur*. Les Arabes lui ont donné le nom de *Beit-Tuma*, ou temple de Thomas.

De la province de Lar, d'où sont issus les Abraiamans.

Lar est une province à l'occident du lieu où saint Thomas fut enterré (1), et c'est de là que sont venus tous les Abraiaments du monde (2). Ces Abraiaments sont les meilleurs marchands qui existent, car ils ne feraient un mensonge pour rien au monde, mais ils disent toujours la vérité. Ils ne mangent de viande (3) ni ne boivent de vin, mais mènent une vie honnête, suivant leur loi. Ils n'enlèvent rien à personne, ne tuent aucun animal et ne feraient rien qu'ils crussent être mal. Tous se reconnaissent à un signe qu'ils portent : c'est un fil de soie sur l'épaule, qu'ils attachent sous l'autre bras et qui passe sur leur poitrine et sur leur dos. Ils ont un roi riche et puissant (4); il achète volontiers des perles et d'autres pierres précieuses, car il a promis à tous les marchands de son pays que toutes les perles qu'ils lui apporteraient du royaume de Mabar, appelé Soli, qui est la plus belle province de l'Inde (5), il les leur payerait le double de ce qu'elles leur auraient coûté. Les Abraiamains vont donc au royaume de Mabar et achètent toutes les belles perles qu'ils y trouvent et les apportent à leur roi, lui disant sans feindre ce qu'elles leur ont coûté, et le roi leur fait aussitôt donner deux fois leur valeur : aussi lui opporte-t-on une grandissime quantité de moult bonnes et grosses pierres. Ces Abraiamains sont idolâtres et croient plus aux augures et aux présages de bêtes et d'oiseaux qu'hommes du monde. A tous les jours de la semaine ils ont attaché un signe particulier (6). Si par hasard ils font quelque marché, celui qui veut le conclure se lève et regarde son ombre au soleil, et dit que ce jour son ombre doit avoir telle grandeur (7). S'il lui trouve la grandeur voulue, il conclut le marché; sinon, il attend que l'ombre atteigne la longueur qu'ils lui ont assignée par leur loi. Il y a encore autre chose : quand ils font un marché dans une maison ou tout autre lieu, s'ils voient venir une tarentule, dont il y a beaucoup en ce pays, s'ils jugent qu'elle vienne d'un côté qui leur soit favorable, ils achètent la marchandise aussitôt; si la tarentule vient d'un lieu qui ne leur plaise point, ils laissent là le marché et n'achètent rien. Quand ils sortent de chez eux, s'ils rencontrent quelqu'un qui leur déplaise, ils s'arrêtent et ne vont pas plus

(1) *Loc, Loac, Lahe, Lae* et *Lach* dans les diverses versions. Si cette province était située à l'ouest de la sépulture de saint Thomas, elle devait occuper cette partie de la contrée où sont la ville d'Arroukati et les temples de Kandjipouram, où les brahmanes ont encore aujourd'hui un établissement considérable. Voici ce que dit d'Anville, dans son *Antiquité de l'Inde :*

« Les *Brachmani magi* et leur ville appelée *Brachmé*, entre Arcate (Arroukati) et la mer, dans Ptolémée, fixent notre vue sur Kanje-varam (Kandjipouram), distante à peu près également et d'environ dix lieues d'Arcate comme de la mer, et dans laquelle les brahmènes conservent une des plus fameuses écoles de leur doctrine. »

« Ptolémée, dit-il encore, fait mention, sur cette côte, d'une ville sous le nom de *Cottiara*, qu'il qualifie du titre de métropole d'une nation dont le nom est *Aios* ou *Aii*. Je ne fais aucune difficulté de voir reparaître ce nom dans celui de *Laë*, sous lequel Marc Pole parle d'un royaume situé au couchant du Maabar, qu'il ne faut pas croire être le Malabar, mais le côté oriental de la presqu'île, en y plaçant, comme il le fait positivement, la ville que le nom de saint Thomas a décorée. »

Marsden croyait plus probable que la province de Lar correspondait au pays de Kandjipouram et d'Arroukati.

(2) Abraiamans, Abraiamins, Abrainians, etc. De quels hommes veut parler Marco-Polo dans ce chapitre? Est-ce des brahmanes seulement? Ses observations ne s'appliquent-elles pas aussi à la classe des marchands, appelés *banyans*? Cette dernière supposition de Marsden mérite d'autant plus d'attention que le mot *braianian* de notre texte, écrit *obrajoni* dans divers manuscrits, laisse toute liberté au doute. Du reste, les éloges que Marco-Polo fait de ceux dont il parle paraissent s'appliquer avec justice aux brahmanes : « Ce sont, dit Moor, l'auteur du *Panthéon hindou*, les hommes les plus moraux et de la meilleure conduite que j'aie jamais vus. »

(3) Les brahmanes s'interdisent, non pas absolument la viande, comme on le croit généralement, mais la chair d'un grand nombre d'animaux.

(4) Si le Lar formait un royaume séparé, il devait cependant dépendre du roi de Telingana, dont les possessions, après avoir été envahies par l'empereur Patan de Delhi, se confondirent, croit-on, dans celles du roi hindou de Narsinga, dont la capitale était Bijanagar ou Vijaya-nagara.

(5) Voy. p. 393.

(6) Abraham Roger, dans la *Porte ouverte*, énumère tous les actes à faire ou à éviter à chacune des trente heures indiennes du jour et de la nuit, pour chaque jour de la semaine.

(7) En observant leur ombre, les Abraiaments de Marco-Polo ne faisaient autre chose que de s'assurer si l'heure du jour était propice ou favorable, suivant leurs préjugés.

avant ; ou bien encore, s'ils voient une hirondelle qui vient par devant, ou de gauche ou de droite, selon qu'il leur semble d'après leurs usages que l'hirondelle vient de bon ou de mauvais côté, ils vont plus avant ou retournent en arrière.

Ces Abraiamains vivent plus qu'hommes du monde, ce qui tient à leur sobriété et à la grande abstinence qu'ils font. Leurs dents sont moult bonnes, à cause d'une herbe qu'ils mangent habituellement et qui est très-saine au corps de l'homme ([1]). Jamais ils ne se font saigner, ni aux veines ni en aucune autre partie du corps. Ils ont entre eux des moines réguliers appelés *cuigui* ([2]) qui vivent plus longtemps que les autres, jusqu'à cent cinquante ou deux cents ans ; et ils se portent assez bien de leur corps pour aller là où ils le veulent, et ils font tout le service de leur monastère et de leurs idoles aussi bien que s'ils étaient jeunes ; et cela vient de la grande abstinence qu'ils observent dans leur manger, ne mangeant



Le Bœuf sacré de l'Inde

que peu et de bonnes viandes, mais surtout du riz et du lait. Ces cuigui, qui vivent si longtemps, usent d'un breuvage particulier que je veux vous dire : ils prennent du vif-argent et du soufre et les mêlent ensemble pour en faire un breuvage qui, à ce qu'ils prétendent, allonge leur vie ; et, en effet, ils vivent plus longtemps. Ils prennent de ce breuvage deux fois par mois, et cela depuis leur enfance, et il est à remarquer que tous ceux qui vivent aussi longtemps usent de ce breuvage de soufre et de vif-argent. En ce royaume de Mabar est une religion appelée *cuigui*, qui astreint ceux qui la suivent à une vie rude et grossière ; car tous ceux de cette religion vont tout nus et ne portent jamais rien sur eux. Ils adorent le bœuf ([3]), et la plupart d'entre eux portent un petit bœuf de cuivre ou de bronze doré sur le front. Ils

([1]) Il s'agit du bétel, composition où entrent la feuille du bétel, la noix areca et la poussière de coquilles calcinées.

([2]) Les *tingui* ou *cuigui*, suivant d'autres manuscrits, sont les religieux mendiants ou ascètes, dont les uns forment la classe des *jogi* ou *yogi*, et les autres celle des *sannyasi*. Nous avons donné improprement, p. 118, à un groupe de ces religieux le nom de *fakirs*, qui ne convient qu'aux mendiants de la religion mahométane.

([3]) Le bœuf est surtout sacré pour la secte des saivas, qui adorent Siva et Bhawani, divinités qu'on représente portées par cet animal. En général, les saivas suspendent à leur cou, non la figure d'un bœuf, mais celles du linga et du yoni.

brûlent les os du bœuf et en font une poudre dont ils oignent plusieurs parties de leur corps avec grande révérence, aussi grande que celle que les chrétiens ont pour l'eau bénite (¹). Ils ne mangent ni dans des



Signes religieux que les Hindous tracent sur leur visage.

écuelles ni dans des plats, mais sur des feuilles de pommier de paradis ou toutes autres grandes feuilles (²), pourvu toutefois qu'elles ne soient pas vertes, mais sèches; car ils disent que celles qui sont vertes ont

(¹) Les différentes sectes des Hindous se distinguent par des marques particulières tracées sur le front, le nez, le cou et la poitrine, avec un mélange de poussière, de bouse de vache, de cendres du sacrifice, de bois de sandal et d'autres, liées avec de l'eau de riz. Il paraît aussi que ces signes varient, sur le même individu, suivant les différentes prières qu'il adresse aux différentes divinités.

Voy. sur ce sujet spécial l'ouvrage de M. S.-C. Belnos, intitulé : *the Sundhya or the dayly prayers of the brahmins, illustrated in a series af original drawings*, etc.

(²) La feuille du plantain ou pomme de paradis (*Musa paradisiaca* de Linné) est d'une telle dimension que les Indiens s'en servent comme d'un plat où ils mettent leur riz bouilli.

une âme et que ce serait un pèché de s'en servir, et ils se gardent surtout de faire aucun péché, aimant mieux se laisser mourir que d'en commettre un seul ([1]). Et quand on leur demande pourquoi ils vont nus, ils répondent : « Nous allons nus parce que nous ne voulons aucune chose de ce monde, parce que nous sommes venus en ce monde nus et sans vêtements. »

Ils ne tueraient aucune créature ni aucun animal, ni mouche, puce, porc, ni aucun ver, parce qu'ils disent que ces bêtes ont une âme, et que ce serait un péché d'en manger ([2]). Ils ne mangent aucune chose verte, ni herbes ni racines, jusqu'à qu'elles soient sèches, car ils disent que les choses vertes ont une âme. Ils dorment sur la terre tout nus, sans rien sur eux ni dessous ; et c'est étonnant qu'ils ne meurent point et qu'ils vivent si longtemps. Ils font grande abstinence de manger, car ils jeûnent toute l'année et ne boivent que de l'eau. Ce sont, au reste, de cruels et perfides idolâtres ([3]). Ils disent qu'ils font brûler les corps parce que, sans cette précaution, les vers s'y mettraient, et lorsque ces vers auraient mangé tout le corps, ils mourraient de faim, n'ayant plus rien à dévorer, et ce serait un grand péché que cette mort pour l'âme du défunt. A présent que nous vous avons raconté les coutumes des idolâtres, nous reviendrons à l'île de Seilan, dont nous avons oublié de vous raconter une merveilleuse histoire.

Encore de l'île de Seilan.

Seilan est une grande île, comme je vous l'ai déjà raconté. Or en cette île est une montagne fort élevée et très-escarpée, où l'on ne pourrait monter si l'on n'avait suspendu à cette montagne des chaînes de fer qui servent aux habitants à se hisser au sommet. On dit que sur cette montagne est le tombeau d'Adam notre premier père ([4]). Les Sarrasins sont de cet avis ; mais les idolâtres prétendent que c'est celui de Sergamon Bercam ([5]), le premier homme qu'ils aient divinisé. Ce fut le meilleur homme de leur loi qui ait jamais existé, et c'est aussi le premier qu'ils aient regardé comme saint et dont ils aient fait une idole. C'était le fils d'un grand roi riche et puissant ; il était de si bonne vie qu'il ne voulait entendre parler de choses mondaines ni de royauté ; et son père, en voyant ces dispositions que rien ne pouvait vaincre, fut fort irrité et lui fit de grandes offres, lui proposant de le couronner roi et de lui abandonner toute sa puissance. Mais le fils ne voulait rien entendre, et le roi, voyant une telle opiniâtreté, faillit en mourir de chagrin ; car il n'avait que ce fils et il ne savait à qui laisser son royaume. Il a donc recours à cet expédient : il se persuade que son fils se laissera séduire par les choses mondaines et qu'il finira par accepter la couronne et le royaume. Il le met dans un moult beau palais et lui donne trente mille jeunes filles moult belles et avenantes pour le servir. Il n'y avait aucun homme dans ce palais ; mais les jeunes filles le mettaient au lit, le servaient à table et lui tenaient toujours compagnie ; elles chantaient et dansaient devant lui et lui procuraient toutes sortes de divertissements, comme le roi le leur avait commandé. Mais il était encore plus réservé qu'auparavant, et il menait une très-sainte vie selon leur loi. Il était si discret qu'il n'était jamais sorti du palais et n'avait jamais vu un homme mort ou infirme ; car son père ne laissait aucun voyageur arriver jusqu'à lui. Un jour cependant qu'il se promenait à cheval hors du château, il vit

([1]) Tous les voyageurs rendent témoignage de ces vertus chez la plupart des ascètes hindous. (Voy. Thévenot, *Voyage des Indes* ; Grose, *Voyage to the East Indies.*) La longévité paraît être une des récompenses terrestres de cette tempérance et de cette chasteté.

([2]) Cette défense de manger de la chair est une conséquence de la croyance à la métempsycose. Tuer un animal, c'est obliger l'âme humaine qui l'habite à émigrer dans un autre corps.

([3]) Il s'agit, non plus des religieux, mais des adorateurs de Brahma en général ; il semble, du reste, que Marco-Polo ait eu crainte d'avoir été trop loin dans ses éloges.

([4]) Voy., sur Ceylan et le pic d'Adam, les notes 3 et 5 de la p. 382 du volume des *Voyageurs anciens*, et une vue de ce pic avec les chaînes dans le *Magasin pittoresque*, t. X, p. 12. D'après une tradition mahométane, racontée par Sale, lorsque Adam fut chassé du paradis terrestre, il tomba dans l'île de Ceylan ; Ève tomba près de Joddah, en Arabie.

([5]) Sakia-mouni, le Bouddha. — Voy. sur ce fondateur du bouddhisme et sur ses temples à Ceylan la relation de FA-HIAN, dans le volume des *Voyageurs anciens*. Le mot *Bercam* ou *Bourchan*, dont se sert Marco-Polo, paraît signifier *divinité* dans la langue des Tartares mongols. Il est probable que l'on appelait communément le Bouddha *Sakya-mouni-Bercam* ou *Bourchan*, c'est-à-dire, le dieu Sakia-mouni.

un homme mort; tout étonné, il demanda à ceux qui étaient avec lui ce que c'était que cela, et eux lui répondirent que c'était un homme mort. « Comment, fit-il, tous les hommes meurent donc? — Oui vraiment, » lui répondit-on. Il ne dit rien autre chose et continua sa route tout pensif. Un instant après, il rencontra un vieillard qui ne pouvait plus marcher et n'avait plus de dents dans sa bouche à cause de son grand âge. Il demanda encore ce que cela voulait dire, et on lui répondit que c'était la vieillesse qui rendait cet homme ainsi infirme. Quand le fils du roi eut ainsi appris à connaître la mort et la vieillesse, il retourna à son palais, et résolut de ne plus rester dans un monde aussi misérable et d'aller chercher celui qui ne meurt jamais. Il quitta donc le palais et son père, et s'en alla sur de hautes montagnes impraticables où il mena une vie honnête et sage, observant une grande abstinence; et certes s'il eût été chrétien, c'eût été un grand saint devant notre seigneur Jésus-Christ. Quand il mourut, on porta son cadavre au roi son père, et il n'est pas besoin de vous dire s'il fut dolent et marri quand il vit mort celui qu'il aimait plus que lui-même [1]. Il fit grand deuil, puis ordonna de faire une image d'or et de pierres précieuses à sa ressemblance, et il la fit honorer et adorer par tous ceux du pays comme un Dieu. Les naturels prétendent que ce prince mourut quatre-vingt-quatre fois : la première fois il devint bœuf, puis il mourut et devint cheval, et enfin il mourut quatre-vingt-quatre fois, revenant toujours en animal ou chien ou autre chose; mais à la quatre-vingt-quatrième fois qu'il mourut, il devint dieu, et les idolâtres l'adorent comme le plus grand et le meilleur dieu qu'ils aient. Cette idole fut la première, et c'est d'elle que sont venues toutes les autres en l'île de Seilan et dans l'Inde. Les idolâtres viennent en pèlerinage à cette statue, de contrées fort éloignées, comme font les chrétiens à Saint-Jacques. Les idolâtres disent donc que le tombeau qui est au sommet de cette grande montagne est celui de ce fils du roi, et que les dents, les cheveux et l'écuelle qui y sont ont appartenu à ce prince qui avait nom Sergomon Borcan, c'est-à-dire Sergomon saint : les Sarrasins, de leur côté, qui viennent en foule à ce lieu en pèlerinage, disent que c'est le tombeau d'Adam notre premier père, et que les dents, les cheveux et l'écuelle sont à Adam. Voilà ce qu'ils prétendent de part et d'autre; mais Dieu seul sait qui a été enterré en ce lieu : car, pour nous, nous ne croyons pas que ce soit Adam, puisque l'Écriture sainte nous dit qu'il est dans une autre partie du monde. Or le grand khan vint à apprendre que sur cette montagne était le tombeau d'Adam, et ses dents, ses cheveux et l'écuelle où il mangeait [2]; et il résolut d'avoir de ces reliques. Il envoya donc, vers l'an 1284 de l'incarnation du Christ, une grande ambassade qui s'en alla dans l'île de Seilan, vint trouver le roi et obtint les deux dents mâchelières qui moult étaient grosses et grandes, et aussi un peu des cheveux et l'écuelle; celle-ci était en porphyre vert moult beau. Ils repartirent avec tout cela pour retourner vers leur seigneur, et quand ils furent près de la ville de Gambalu où était le grand khan, ils lui firent savoir qu'ils revenaient et qu'ils lui apportaient ce pour quoi il les avait envoyés. Le grand khan alors ordonna que tous ses gens, moines et autres, allassent au-devant de ces reliques qu'il leur dit être celles d'Adam. Et, que vous dirai-je? sachez que tous les habitants de Gambalu allèrent à la rencontre de ces reliques [3]; les moines les prirent et les apportèrent au grand khan, qui les reçut avec grande joie et grande fête et grande révérence. Or ils trouvèrent dans leurs écritures que cette écuelle avait une vertu telle, que lorsqu'on y mettait de la viande pour un homme il y en avait pour cinq. Le grand khan en fit, dit-on, l'expérience et trouva que c'était vrai. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conserve précieusement ces reliques qui lui ont coûté de grands trésors. Maintenant que je vous ai conté en toute vérité cette histoire, je vous parlerai de la cité de Cail.

(1) Voy., sur la mort du Bouddha, la relation de FA-HIAN, *Voyageurs anciens*, p. 377.

(2) Le pot. (Voy. la relation de FA-HIAN, *Voyageurs anciens*, p. 367.)

(3) Il y a d'autres exemples de semblables cérémonies dans l'histoire de Chine. Du Halde rapporte que dans la quatorzième année du règne du dix-septième prince de la dynastie des Taug, cet empereur « fit porter avec pompe, dans son palais, un os de l'idole Foé. »

De la noble cité de Cail.

Cail [1] est une noble et grande cité qui obéit à Asciar [2], le premier des cinq frères rois. A cette ville abordent tous les vaisseaux qui viennent de l'occident, c'est-à-dire de Curmosa [3], de Quisci [4], d'Aden et de toute l'Arabie, chargés de marchandises et de chevaux; car les marchands viennent à cette ville, parce qu'elle est bien située et qu'on y trouve à acheter des chevaux et maintes autres choses. Le roi est moult riche et porte sur lui une quantité de pierres précieuses. Il vit moult honorablement, et maintient bien son royaume en justice. Il soutient les marchands étrangers qui viennent dans sa ville et leur rend bonne justice : aussi ceux-ci y abordent volontiers et ils y font grand profit. Ce roi a plus de trois cents femmes, car plus on a de femmes plus on est honoré. Quand il survient quelque discorde entre ces cinq rois, qui sont frères de père et de mère, et qu'ils veulent combattre ensemble, leur mère, qui est encore en vie, se met entre eux pour arrêter le combat; et plusieurs fois il est arrivé que ses fils ne se sont pas rendus à sa prière et ont voulu se combattre. Alors elle, prenant un couteau, leur a dit : « Si vous ne cessez cette querelle et que vous ne fassiez paix ensemble, je m'occis aussitôt; mais avant » j'arracherai de ma poitrine cette mamelle qui vous a nourris. » Et eux, par pitié pour leur mère, voyant d'ailleurs que leur intérêt est encore de rester unis, ont toujours fait paix ensemble; mais quand leur mère sera morte, il ne peut manquer d'arriver qu'ils se détruisent l'un l'autre

Du royaume de Coillon.

Coillon [5] est un royaume situé à cinq cents milles environ au sud de Mahar. Les habitants sont idolâtres; il y a aussi des chrétiens et des juifs. Ils ont un langage particulier; leur roi ne paye tribut à personne. Je veux vous dire quelles sont les productions de ce pays. Sachez donc qu'il y a du berzi coilomin [6] moult bon, et aussi du poivre en grande abondance; on le recueille pendant les mois de mai, juin et juillet sur des arbres qu'on plante et qu'on arrose, et qui sont arbres domestiques [7]. C'est là qu'on récolte le bois d'Inde [8]; il se fait avec une herbe qu'on cueille et qu'on met dans un grand vase; on verse de l'eau dessus et on l'y laisse jusqu'à ce que l'herbe pourrisse; puis on l'expose à l'ardeur du soleil, on la fait bouillir et elle devient telle que nous la voyons. En ce pays il fait une si grande chaleur et le soleil est si ardent qu'on peut à peine le supporter, et si l'on met un œuf dans un fleuve, il est cuit avant qu'on ait le temps de s'éloigner beaucoup. Les marchands du Mangi [9], de l'Arabie et du Levant viennent en ce royaume, et, en échange des marchandises qu'ils apportent de chez eux, emportent sur leurs vaisseaux

(1) En langue tamoule, le mot *kael* ou *koil* signifie *temple*. Il forme la dernière syllabe de plusieurs noms de lieux, dans la partie méridionale de la péninsule. Il servait à désigner un port considérable de la contrée que nous appelons *Tinnevelly*, à peu de distance de Toucatorin. Cette ville, marquée sur une des cartes de Valeotyn, s'appelait *Kael-patnam*. Elle a disparu des cartes modernes : toutefois, on peut consulter la Collection des plans de ports de Dalrymple.

(2) Asciar est certainement un nom défiguré. A une époque postérieure au récit, la partie de la contrée dont il est question fut enlevée aux rois de Narsinga par ceux de Koulom ou Kolam, sur la côte du Malabar.

(3) Ormus.

(4) Kis.

(5) *Koulam*, *Kolam*, *Coulam* des cartes européennes, autrefois ville très-commerçante. Ce nom signifie en langue tamoule *étang* ou *bassin*. Elle est moins éloignée de moitié de Kael que ne paraît l'indiquer Marco-Polo.

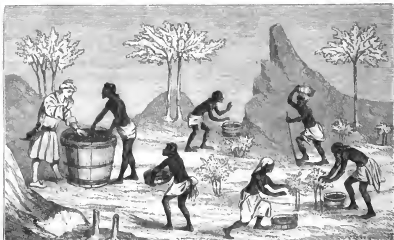
(6) Dans Ramusio, le bois de sandal, qui vient surtout des montagnes de l'intérieur.

(7) Il semble qu'il y ait ici erreur. Sur la côte du Malabar, les fleurs de cet arbuste (le poivrier à vin) paraissent au mois de juin, et les graines mûrissent en décembre.

(8) Sans doute l'indigo, qui croît dans presque toutes les parties de l'Inde et y sert à teindre les étoffes.

(9) Il y a plus d'un motif de croire qu'anciennement les Chinois ont entretenu des relations commerciales jusqu'au golfe Persique. — Voy. Robertson (*Historical disquisitions*, etc., p. 95) et, plus haut, la relation des DEUX MAHOMETANS, *passim*.

une foule de productions de cette contrée. Il y a maintes sortes de bêtes différentes de celles du reste du monde : ce sont des lions noirs sans nulle autre couleur ni tache [1], des perroquets de plusieurs espèces [2],



Récolte du poivre. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

car il y en a de tout blancs comme la neige avec les pieds et le bec vermeils, et d'autres vermeils et blancs, qui sont la plus belle chose du monde à voir ; il y en a aussi de tout petits qui sont très-jolis. On y trouve des paons moult plus beaux et plus grands que les nôtres, des poules tout à fait différentes ; en un mot, tout ce qu'ils ont est plus beau et meilleur que ce que nous avons, fruits, bêtes et oiseaux, et cela à cause de la grande chaleur qu'il y fait. En fait de grains, ils n'ont que du riz. Ils font du vin avec du sucre [3], ce qui forme une très-bonne boisson qui enivre encore mieux que le vin de raisin. Ils ont en grande abondance et à bon marché tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté des grains. Ils ont beaucoup d'astrologues, qui sont bons. Ils ont aussi des médecins habiles, qui savent conserver la santé. Ils sont tous noirs, hommes et femmes, et vont tout nus. Ils épousent leurs cousines germaines, la femme de leur père quand il est mort ou celle de leur frère ; et cela se fait par toute l'Inde [4]. Il n'est rien autre chose en ce pays qui mérite de vous être raconté. Maintenant nous vous parlerons de Comari.

(1) Nous rappelons que lion, tigre, léopard, c'est tout un pour Marco-Polo.

(2) Le perroquet est commun dans toutes les contrées de l'Inde. C'est l'expédition d'Alexandre qui le fit connaître pour la première fois aux Européens. (Voy. la relation de CTÉSIAS, p. 157 des *Voyageurs anciens*. Voy. aussi Gould, *Birds in Asia.*)

(3) Liqueur faite avec un sucre grossier qu'on nomme le *juggri* ou *jagori*, et qui est seulement le jus épaissi tiré du *Borassus flabelliformis*.

(4) Notion incorrecte, qui a peut-être pour origine la singularité des mariages chez les Nairs ou Naimars, les Soudras de Malayala. (Voy. Buchanan, *Journey from Madras*, etc., vol. II, p. 408.)

De la cité de Comari.

Comari est une coutrée de l'Inde même [1]. A trente milles en mer de cette ville, l'étoile polaire, que nous n'avions pas vue depuis l'île de Java jusqu'ici, apparaît de nouveau et semble tout au plus à une coudée au-dessus de l'eau. Cette contrée n'est pas très-civilisée, mais au contraire est assez sauvage. On y trouve des bêtes de toutes sortes, et surtout des singes qu'on prendrait pour des hommes ; il y a tant de forêts et de marais que c'est merveille; les lions, les léopards, les ours, y sont en abondance. C'est tout ce qu'il y a de remarquable. Et maintenant nous passerons au royaume d'Éli.

Du royaume d'Éli.

Éli [2] est un royaume vers le couchant, éloigné de Comari d'environ trois cents milles. Les habitants sont idolâtres, ont un roi à eux et un langage particulier, et ne payent tribut à personne. Nous vous raconterons leurs usages, que vous comprendrez mieux parce que nous approchons de pays civilisés. Il n'y a pas de port en ce royaume ; cependant il y passe un grand fleuve où sont de bons mouillages [3]. On trouve en ce pays du poivre en grande abondance, du gingembre et d'autres épices [4]. Le roi a beaucoup de richesses, mais très-peu de gens; au reste, son royaume est si bien défendu qu'on ne saurait y entrer pour leur nuire : aussi ils ne craignent personne. S'il advient que quelque vaisseau entre dans le fleuve, sans avoir l'intention de venir chez eux, les habitants les prennent et leur enlèvent tout ce qu'ils portent, disant : « Vous alliez autre part, et Dieu vous a envoyés vers nous afin que nous prenions tous » vos biens. » Ils prennent donc toutes les marchandises du vaisseau comme si elles étaient à eux et ne croient point pécher pour cela. Au reste, c'est là l'habitude de toutes ces provinces de l'Inde; car s'il arrive qu'un navire soit jeté par le mauvais temps dans un lieu où il n'avait pas l'intention d'aller, ceux chez qui il arrive dérobent tout ce qu'il porte, disant : « Vous vouliez aller autre part, mais notre bon » génie vous a commandé de venir chez nous afin que nous eussions ce que vous portez. » Les vaisseaux du Mangi et d'autres contrées y viennent l'été et font leur cargaison en quatre jours ou en huit, et ils s'en vont le plus tôt qu'il peuvent, parce qu'il n'y a pas de port en ce pays et qu'il est dangereux d'y demeurer à cause du sable qui y est. Les vaisseaux du Mangi ne craignent point comme les autres d'aller dans ces parages, parce qu'ils portent de si grandes ancres de bois qu'ils ne craignent aucun danger [5]. Il y a dans cette contrée des lions et d'autres bêtes féroces et beaucoup de gibier. Nous allons à présent vous entretenir du royaume de Milebar.

(1) Komari, le cap Comorin, *Komaria aeron* des Grecs, *promontorium Kamariæ* de Ptolémée. Il semble que Marco-Polo eût dû placer ces lignes sur Comari avant celles sur Coulam.

(2) Le mont *Dillo* des Anglais, le *Delli* des cartes hollandaises, sur la limite du Kanara et du Malabar (Malayaba), suivant Paolino. Buchanan étend ce dernier pays jusqu'à la rivière Chandra-Giri, à un degré de plus au nord de la montagne qui, dit-il, est séparée du continent par des lagunes d'eau salée, et forme sur la côte un promontoire que l'on remarque de loin. Le nom véritable n'est ni Dilla ni Delli, mais a quelque rapport avec ces mots · *Yesai-Malay*.

(3) Cette rivière a son embouchure au sud du mont Delli, Dilla ou Yesai-Malay, et non loin de Cananore. Il traverse le pays des Rajas Tcherical ou Colastry. Son nom dérive de la ville Valya-pattanam.

(4) Le *cardamome*, épice et arome; la *curcuma longa*, ou safran des Indes, etc.

(5) Ce mode d'ancrage est de même usité, de nos jours, à Tellitchery, Mahé, Anjengo, etc., et les voyageurs modernes confirment ce que Marco-Polo dit des dangers de la côte.

Du royaume de Melibar.

Melibar est un grandissime royaume vers l'occident (1). Ils ont un roi et un langage particulier. Ils sont idolâtres et ne payent tribut à personne. En ce royaume on voit l'étoile polaire, qui paraît bien élevée de deux coudées au-dessus de l'eau. De ce pays de Melibar et d'une autre province qui est auprès et qui est appelée Gosurat sortent, chaque année, plus de cent vaisseaux en corps qui vont prendre les autres vaisseaux et dépouiller les marchands; car ce sont de grands voleurs de mer : ils mènent avec eux leurs femmes et jusqu'à leurs petits enfants, et ils demeurent tout l'été en corps et ils font moult grand dommage aux marchands. Sachez que plusieurs des vaisseaux de ces méchants corsaires se portent çà et là pour attendre et trouver les navires des marchands et les piller : pour cela ils s'échelonnent en mer, c'est-à-dire qu'ils s'éloignent les uns des autres d'environ cinq milles; ils placent ainsi vingt de leurs vaisseaux, de sorte qu'ils embrassent cent milles, et dès qu'ils aperçoivent un navire, ils se font des signaux de feu les uns aux autres, et ainsi nul vaisseau ne peut aller dans cette mer sans être pris par eux (2). Mais les marchands, qui les connaissent bien et qui savent qu'ils doivent les rencontrer, vont si bien appareillés qu'ils n'ont pas à les redouter; mais ils se défendent vaillamment et leur font grand dommage, ce qui n'empêche pas que les corsaires n'en prennent toujours quelques-uns. Quand ils se sont emparés de quelque navire, ils prennent toutes les marchandises, mais ne font aucun mal aux hommes et les renvoient en leur disant : « Allez chercher d'autres marchandises, vous nous les donnerez » peut-être encore. » Il y a en ce royaume grande abondance de poivre, de gingembre, de cannelle et d'autres épices, comme aussi de turbith et de noix d'Inde. Ils ont également beaucoup de bougrans, des plus fins et des plus beaux du monde, et toutes sortes de marchandises précieuses. Je vais vous dire ce que les marchands étrangers apportent en ce pays pour échanger avec les productions de la contrée : c'est d'abord de l'airain, dont ils se servent pour fréter leurs vaisseaux; des draps d'or et de soie, du sandal, de l'or, de l'argent, du girofle et d'autres épices qu'on n'a point en ce royaume. Il y vient des navires de maintes parties de la grande province du Mangi. De là ils portent leur chargement en diverses contrées, et tout est ensuite envoyé à Alexandrie. Nous avons raconté ce que nous savions du royaume de Mélibar; nous passerons maintenant au royaume de Gozurat; et remarquez que nous ne vous disons rien de toutes les cités de ces royaumes, parce que cela nous mènerait trop loin, car dans chacun de ces royaumes il y a bon nombre de cités et de villages.

Du royaume de Gozurat.

Gozurat est un grand royaume (3) dont les habitants sont idolâtres et ont un roi et un langage particulier. Ils ne payent tribut à personne. Ce pays est vers l'occident, et on y aperçoit mieux l'étoile polaire qui semble déjà élevée au moins de six coudées. Les naturels sont les plus grands corsaires du monde, et fort méchants; ils prennent les marchands et leur donnent à boire du tamarin et de l'eau de mer, de sorte que ceux-ci ont la colique et rejettent tout ce qu'ils ont pris : les corsaires font recueillir ces

(1) Marco-Polo donne le nom de Melibar ou Malabar aux contrées de l'Inde anglaise que nous nommons Kanara, Konka, et qui sont situées au nord du Malabar proprement dit.

(2) Déjà les Romains se plaignaient, au témoignage de Pline, de ces pirates indiens. La multitude des petits ports, les points élevés de la côte d'où l'on peut épier les navires obligés par les brises à s'approcher de terre, la protection qu'offrent aux fugitifs les accidents du territoire, tout favorisait, dans cette partie de l'Inde, la piraterie dont parle Marco-Polo, et que l'on n'est pas encore parvenu à détruire entièrement.

(3) Gozurath, Guzurach, Gesurach, dans d'autres textes. Marsden est en doute sur la question de savoir si ce que l'on appelle aujourd'hui la péninsule de Guzzerat était anciennement une partie intégrale de la province de l'Hindoustan qui porte aujourd'hui ce nom, et dont la capitale était Nehrwaleh ou Puttan

ordures et cherchent s'ils n'y trouveront point des perles ou d'autres pierres précieuses; car ils prétendent que lorsque les marchands se voient pris, ils avalent les perles et les autres pierres précieuses qu'ils possèdent, afin de ne point les laisser aux corsaires; et c'est pour cela qu'ils leur font prendre ce breuvage. Il y a en ce pays du poivre en grande abondance, du gingembre et du bois d'Inde. Ils ont aussi assez de coton, car ils ont de ces arbres qui le produisent, hauts au moins de six pas et âgés de près de vingt ans; mais quand ces arbres sont si vieux, le coton n'est plus bon à filer et on s'en sert seulement pour faire des voiles et des hamacs. Auparavant, quand l'arbre a moins de douze ans, le coton est bon à filer; plus tard, de douze à vingt ans, l'arbre produit de moins bonnes graines (1). On prépare en ce royaume une moult grandissime quantité de cuir avec la peau des moutons, des bœufs, des buffles, des licornes et de maintes autres bêtes : on en fait tant que chaque année on en charge plusieurs navires pour l'Arabie et maints autres pays; car c'est là que viennent s'approvisionner une foule de provinces. On y fabrique de belles nattes de cuir vermeil, où l'on représente des bêtes et des oiseaux et que l'on coud moult habilement avec des fils d'or et d'argent (2). Elles sont si belles que c'est merveille de les voir; les Sarrasins dorment dessus, et c'est un très-bon coucher. On fait aussi de fort beaux coussins cousus d'or qui valent bien six marcs d'argent, et de ces nattes dont je vous parlais, il y en a qui valent jusqu'à dix marcs d'argent. Et, que vous dirai-je? sachez qu'en ce royaume se fabriquent des siéges royaux en cuir, plus beaux que partout ailleurs et de plus grande valeur. Nous vous parlerons à présent du royaume de Tana.

Du royaume de Tana.

Tana est un royaume vers l'occident moult grand et bon (3). Ils ont un roi particulier et ne payent tribut à personne; ils sont idolâtres et ont un langage particulier. Cette contrée produit du poivre et des épiceries comme les autres pays dont nous venons de parler. Il y a aussi de l'encens qui n'est pas blanc mais brun (4). Il s'y fait un grand commerce et il y vient bon nombre de navires marchands; car on tire de ce pays beaucoup de cuirs de maintes façons moult bons et beaux, et aussi du bougran et du coton; en échange de quoi les marchands apportent diverses choses, comme or, argent, airain et autres objets dont on a besoin en cette contrée. De ce royaume sortent maints corsaires qui vont par la mer, faisant grands maux aux marchands, et cela de la volonté même du roi, car il est convenu avec eux qu'ils lui donneraient tous les chevaux qu'ils prendraient; et ils en prennent souvent, car, comme je vous l'ai dit, il se fait grand commerce de chevaux par toute l'Inde (5). Les chevaux donc sont pour le roi; l'or, l'argent, les pierres précieuses et les autres marchandises, pour les corsaires. Or c'est là une mauvaise chose et qui n'est pas juste. Nous partirons maintenant de Tana et irons au royaume de Canbaot.

Du royaume de Canbaot.

Canbaot est un grand royaume vers l'occident (6). Ils ont un roi et un langage particulier et ne payent tribut à personne. Ils sont idolâtres, et dans leur pays on voit encore mieux l'étoile polaire; car plus

(1) Il y a quelque erreur dans ce que Marco-Polo dit ici sur les cotonniers.

(2) Faits confirmés par les voyageurs modernes. — Voy. Linschoten, *Navig. ac Itiner.*, cap. VII et IX; Buchanan, t. Ier, p. 227.

(3) Peut-être Tanah de Salsette, au sud de Guzzerat; peut-être aussi Tatta, ville commerçante à l'extrémité du delta de l'Indus. « Marco-Polo, dit d'Anville, en parle (de Tana) comme d'un royaume qu'il joint à ceux de Cambaeth et de Semenat. »

(4) La gomme *benzoin*, qui ne croît en aucune contrée de l'Inde, mais que l'on importait de Sumatra et dont les marchands avaient de considérables dépôts pour leurs expéditions en Arabie, Perse, Syrie et Asie Mineure. Sa couleur est, en général, d'un brun foncé : la meilleure qualité est veinée de blanc.

(5) Ces chevaux devaient venir des bords de la mer Rouge et du golfe Persique.

(6) Ayin Akbari cite Kambayet parmi les villes principales du Guzzerat, dont Nehrwaleh ou Puttan était anciennement la capitale.

nous avancerons vers l'occident, mieux nous la distinguerons. Il se fait un grand commerce dans ce royaume, et il y a du bois d'Inde moult bon et en grande abondance. Il y a aussi beaucoup de bougran et de coton ; car on en exporte en maintes contrées (1). Il s'y fait aussi un grand trafic de cuirs préparés, qu'ils travaillent aussi bien qu'en aucun autre pays. Il y a encore maintes autres marchandises dont je ne vous parlerai, parce qu'il serait trop long de toutes les citer. Les marchands se rendent en ce lieu avec diverses marchandises, mais surtout avec de l'or, de l'argent et de l'airain. Ils apportent des productions de leur pays, qu'ils échangent pour celles de cette contrée, choisissant celles qu'il croient devoir leur donner un plus grand profit. Il n'y a point de corsaires en cette contrée ; les habitants vivent de commerce et d'industrie et sont honnêtes. Nous passerons de là au royaume de Semenat.

Du royaume de Semenat.

Semenat est un grand royaume vers le couchant (2). Les habitants sont idolâtres, et ont un roi et un langage particulier. Ils ne sont point corsaires, mais vivent de commerce et d'industrie comme d'honnêtes gens doivent le faire ; car il se fait un grand commerce en ce pays, et les marchands de diverses contrées viennent y trafiquer. Les habitants sont des idolâtres cruels et féroces (3). De ce royaume nous irons à celui appelé Kesmacoran.

Du royaume de Kesmacoran.

Kesmacoran est un royaume qui a un roi et un langage particulier (4). Les habitants sont idolâtres et vivent de commerce et d'industrie. Ils ont assez de riz et se nourrissent de viande, de riz et de lait. Il y vient beaucoup de marchands, car il s'y fait un grand commerce ; au reste, il n'y a rien autre chose de remarquable. Ce pays est la dernière province de l'Inde entre l'occident et le nord ; car tous les royaumes dont nous vous avons parlé, depuis Mabard (5) jusqu'ici, faisaient partie de la grande Inde. Mais nous ne vous avons décrit que ceux qui sont le long de la mer ; car si nous avions voulu vous parler de ceux qui sont dans l'intérieur des terres, c'eût été une trop longue matière. Maintenant nous allons vous entretenir de quelques îles qui appartiennent encore à l'Inde, et d'abord des deux îles appelées Mâle et Femelle (6).

De l'île Mâle et de l'île Femelle.

L'île appelée Mâle est bien à cinq cents milles en mer au sud de Kesmacoran. Les habitants sont chrétiens, baptisés, et observent la loi et la coutume de l'Ancien Testament. Leurs femmes ne demeurent

(1) On exporte encore aujourd'hui, de Surat et de Bombay, une grande quantité de coton en Chine.

(2) Sumenat, dont le fanatique mahométan Mahmoud de Ghizni détruisit le temple et les idoles, en 1025.

(3) Le souvenir des spoliations violentes de Mahmoud de Ghizni avait sans doute provoqué les prêtres indiens à des représailles.

(4) Resmaceran, *Chesmacoran* dans d'autres textes. On a proposé de l'identifier avec Kedge ou Kidj, capitale du Makran, contrée située à l'ouest de l'Indus, près de la mer. (Voy. la carte itinéraire de NÉARQUE, dans le volume des *Voyageurs anciens.)* Le Makran était autrefois compris par les géographes dans la plus vaste circonscription de l'Inde, qu'il unit à la Perse.

(5) Mabar (et non Malabar), c'est-à-dire la côte orientale de la péninsule, depuis la rivière Pennar jusqu'au cap Comorin ; en d'autres termes, l'étendue de pays où l'on parle le tamoul.

(6) On croit que ces deux îles sont les îlots de Soneur (Abd-al-Curia), situés près de l'île de Socotra : elles sont nommées *les Deux Sœurs* sur quelques cartes, et *les Deux Frères* sur d'autres. Elles portent les noms de *Mangla* et *Nebila*, sur la carte de Fra Mauro (1459).

point en cette île, mais elles vivent toutes dans une autre île nommée Femelle. Chaque année les hommes vont dans cette île des femmes et y demeurent trois mois, mars, avril et mai. Pendant ces trois mois, ils s'amusent avec leurs familles, puis les neuf autres mois ils les consacrent à leur commerce. On recueille en cette île de l'ambre moult fin, bon et beau. Ils vivent de riz, de lait et de viande. Ils sont très-bons pêcheurs, et ils prennent une si grande quantité de poissons qu'ils les font sécher et en ont



L'île des Hommes et l'île des Femmes. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

pour toute l'année et encore en vendent. Ils n'ont d'autre seigneur qu'un évêque soumis à l'archevêque de Scotra ; ils parlent un langage particulier. De leur île à celle où demeurent leurs femmes il y a bien trente milles. Ils ne restent point avec leurs femmes, parce qu'ils ne pourraient vivre avec elles ; et quand il leur naît un fils, sa mère l'élève jusqu'à l'âge de quatorze ans, et alors elle l'envoie à son père. Ces femmes ne font autre chose que nourrir leurs enfants et cueillir les fruits que produit leur île. De ces îles nous viendrons à celle de Scotra.

De l'île de Scotra.

A environ cinq cents milles au sud de ces deux îles est celle de Scotra (1). Les habitants sont chrétiens, baptisés, et ont un archevêque (2). On y trouve de l'ambre en grande quantité (3), des draps de coton moult beaux et beaucoup d'autres marchandises, comme aussi des poissons salés grands et beaux. Les naturels

(1) Socotora, Socotra, île située à 220 kilomètres du cap Gardafuy, au nord-est du continent africain. — Voy. la relation des DEUX MAHOMETANS, p. 149.

Dans la mappemonde de 1417, du palais Pitti, on lit près de l'île Socotra : « Ce porc, dit le grand porc, cherche, comme le porc terrestre, sa nourriture en fouillant la vase avec son groin. » (Santarem.)

(2) Voy. ci-dessus, sur le christianisme de l'île de Socotora, la relation des DEUX MAHOMETANS, p. 149.

Barbosa, qui voyageait vers la fin du quinzième siècle, parle avec mépris de l'espèce de christianisme des Socotoriens. Marco-Polo paraît croire qu'ils étaient nestoriens. Marsden suppose qu'ils étaient jacobites et soumis à la juridiction spirituelle d'un patriarche qui résida successivement à Antioche, à Alexandrie et à Maredin, en Mésopotamie.

(3) Voy. sur l'ambre gris la note 5 de la p. 99.

vivent de riz, de viande et de lait, car ils n'ont pas de blé. Ils vont tout nus, à la mode des Indiens idolâtres. En cette île abondent maints vaisseaux et il s'y fait un grand trafic ; tous les marchands qui veulent aller à Aden relâchent en ce lieu. Leur archevêque n'a aucun rapport avec le pape de Rome, mais il est soumis à un archevêque qui demeure à Baudac ([1]), lequel envoie cet archevêque en cette île, comme aussi il en envoie d'autres en diverses autres contrées, à la manière du pape. Tout ce clergé et ces prélats n'obéissent point à l'Église de Rome et regardent ce grand prélat de Baudac comme leur pape. A cette île viennent aborder les corsaires au retour de leurs courses ; ils s'y arrêtent et y vendent tout ce qu'ils ont dérobé ; et ils le vendent moult bien, parce que les chrétiens savent qu'ils ont volé tout cela à des Sarrasins ou à des idolâtres, et ils n'hésitent point à l'acheter. Si l'archevêque de Scotra meurt, il faut que de Baudach on en envoie un autre ; jusque-là il n'y en a point. Les chrétiens de cette île sont les plus habiles enchanteurs du monde. L'archevêque a beau les en reprendre, ils disent que leurs ancêtres le faisaient et qu'ils veulent faire comme eux. L'archevêque est donc bien forcé d'en passer par là, et ils font leurs enchantements comme il leur plaît. Par leurs charmes, ils obtiennent à peu près tout ce qu'ils veulent : ainsi, quand un vaisseau prend la mer avec un bon vent, ils peuvent faire venir un vent contraire qui le pousse en arrière. Ils commandent ainsi aux vents, rendent la mer calme quand ils le veulent, ou, au contraire, y excitent des tempêtes et des ouragans ([2]). Ils font encore maints autres enchantements merveilleux que je ne vous raconterai, parce qu'ils sont si surprenants, que chacun en serait tout ébahi. Pour cela, nous laisserons cette île et passerons à une autre appelée Madeigascar.

De l'île de Madeigascar.

Madeigascar est une île à mille milles au sud de Scotra. Les naturels sont Sarrasins et adorent Mahomet ([3]). Ils ont quatre *esceques* ([4]) c'est-à-dire quatre vieux hommes aux mains desquels est la seigneurie du pays. Cette île est une des plus nobles et des plus grandes qui soient au monde ; car elle a environ quatre mille milles de tour ([5]). Les habitants vivent de commerce et d'industrie. Les éléphants y sont plus communs que partout ailleurs ([6]) ; car c'est là et dans l'île de Zanghibar que se fait le plus grand commerce de dents d'éléphants. On y mange force chair de chameaux, et l'on tue tant de ces animaux en un jour que c'est merveille ; cette chair est meilleure et plus saine qu'aucune autre, et c'est pour cela qu'ils en mangent toute l'année. Il y a en cette île des arbres de sandal vermeil, aussi grands que les arbres de notre pays, et ils en ont des bois comme on a des bois d'autres arbres sauvages. Ils ont beaucoup d'ambre, parce qu'il y a en cette mer des baleines en grande abondance et des capdols, et comme ils prennent beaucoup de ces animaux, ils ont de l'ambre ; car on sait que c'est la baleine qui produit l'ambre. On y trouve des léopards, des ours, des lions ([7]) et beaucoup d'autres bêtes, comme cerfs, chevreuils, daims et une grande abondance de gibier. Ils ont aussi assez de bestiaux et diverses sortes d'oiseaux complétement différents des nôtres. Ils ont des marchandises, et il y vient des vaisseaux chargés de draps d'or et de soie et de maintes autres choses qu'ils échangent avec les productions de ce pays. Les marchands y font grand gain et grand profit ; mais ils ne peuvent aller vers le midi plus loin que cette île et celle de Zanghi-

([1]) Bagdad.

([2]) De Barros, grave historien portugais du seizième siècle, parle sérieusement des sortiléges qu'il attribue aux femmes de Socotora. Au treizième siècle, on croyait, du reste, chez les peuples les plus civilisés de l'Europe, à ce pouvoir surnaturel de soulever des tempêtes.

([3]) En général, les habitants ne professent point la religion de Mahomet ; mais il n'est pas douteux que les Arabes n'y aient eu des établissements et n'aient fait des conversions dont il reste des traces.

([4]) *Cheik*, mot arabe qui veut dire à la fois *ancien* et *chef*.

([5]) Madagascar a 1700 kilomètres de longueur sur 580 de largeur. Le tour de l'île est d'un tiers moins étendu que ne l'indique Marco-Polo.

([6]) Erreur. On trouve les éléphants sur la côte d'Afrique, mais non à Madagascar. Marco-Polo ne visita point probablement cette île, et tira ses informations de navigateurs arabes qui habitaient la côte méridionale de l'Afrique.

([7]) Il n'y a ni tigres ni lions à Madagascar.

bar, parce que le courant entraîne si fortement vers le sud, qu'ils ne pourraient plus revenir. Les vaisseaux qui viennent de Mabar mettent vingt jours pour arriver en cette île, et ils sont trois mois pour s'en retourner, tant le courant les pousse vers le sud; et jamais il n'a une autre direction [1].

En ces autres îles qui se trouvent plus au midi et où les navires ne vont pas volontiers, il y a des griffons qui apparaissent à diverses saisons de l'année; mais ils ne sont point faits comme on le croit généralement parmi nous, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas moitié lions, moitié oiseaux; mais ceux qui en ont vu m'ont dit qu'ils étaient tout semblables à l'aigle, seulement démesurément grands, et si forts et si puissants qu'ils prennent un éléphant et l'enlèvent de terre, puis le laissent retomber, de sorte que l'éléphant est tout brisé, et alors le griffon fond sur lui et s'en repaît. Ceux qui l'ont vu disent qu'il a trente pas d'envergure et que les plumes de ses ailes sont longues de douze pas; sa grosseur est analogue à sa grandeur [2]. Au reste, nous vous dirons tout à l'heure ce que nous en avons vu. Le grand khan envoya un de ses messagers en cette île pour faire relâcher un des siens qu'ils avaient fait prisonnier, et ce messager ainsi que le prisonnier racontèrent au grand khan maintes merveilles de cette île. Ils lui apportèrent, entre autres choses, des dents de sanglier sauvage démesurément grandes; le grand sire en fit peser une qui pesait quatorze livres [3]. Les sangliers auxquels ces dents appartiennent sont grands comme des buffles. Il y a aussi en ce pays des girafes et des ânes sauvages, et enfin une si grande quantité de bêtes différentes des nôtres, que c'est chose merveilleuse et qui serait trop longue à vous conter. Quand au griffon, ceux de cette île l'appellent *roc* et ne lui connaissent point d'autre nom; mais c'est nous qui, à cause de la grandeur du roc, avons pensé que c'était le même que le griffon. Nous vous avons parlé de tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette île; nous irons de là à l'île de Zanghibar.

De l'île de Zanghibar.

Canghibar [4] est une île moult grande et noble; elle a bien deux mille milles de tour [5]. Les habitants sont tous idolâtres; ils ont un roi et un langage particulier et ne payent tribut à personne. Ils sont grands et gros, mais cependant ne sont pas d'une grandeur proportionnée à leur grosseur. Ils sont si gros et si membrus, qu'on les prendrait pour des géants : aussi sont-ils démesurement forts, portant la charge de quatre autres hommes; et ce n'est pas étonnant, car ils mangent bien commo cinq. Ils sont tout noirs et vont tout nus. Ils ont les cheveux si crépus que l'eau même peut à peine les allonger. Ils ont une si grande bouche, un nez si retroussé, des lèvres et des yeux si gros, qu'ils sont horribles, et si on les voyait dans une autre contrée on les prendrait pour des diables. Il y a en cette île beaucoup d'éléphants, et on fait grand commerce des dents; il y a aussi des lions différents des autres, enfin des ours et des léopards. Que vous dirai-je? toutes leurs bêtes sont différentes de celles des autres pays; ils ont des moutons et des brebis qui tous ont la même couleur; ils sont tout blancs et ont la tête noire, et dans toute l'île on ne pourrait trouver ni moutons ni brebis d'autre couleur [6]. Il y a, dans cette

(1) Notion sur les courants, très-exacte et très-nouvelle à la fin du treizième siècle.

(2) Peut-être l'albatros *(Diomedea exulans)* ou le condor, qui peut venir visiter accidentellement Madagascar. Barrow parle d'un vautour du sud de l'Afrique dont l'envergure était de dix pieds, et qui, en sa présence, déchira un chien.

On croyait généralement à l'existence de cet oiseau prodigieux dans l'Asie aussi bien qu'en Afrique. Nos lecteurs n'ont pas oublié le rôle que le *roc* joue dans les *Mille et une Nuits.* Les œufs de l'épyornis trouvés à Madagascar sont bien de nature à excuser la crédulité de ces anciens temps. (Voy. un de ces œufs dans le *Magasin pittoresque*, t. XIX, p. 157.)

(3) Le sanglier sauvage d'Afrique, ou *Sus æthiopicus*, a, comme le babirousse, quatre défenses, qui peuvent varier de dimension, suivant l'espèce et suivant l'âge.

(4) Zenzibar.

(5) Ce que Marco-Polo dit de cette île paraît devoir s'appliquer, non pas seulement à la petite île de Zanguebar, située près du continent africain, mais encore à une vaste étendue de la côte méridionale d'Afrique, connue au moyen âge sous le nom de pays des *Zindj*. (Voy. la relation des DEUX MAHOMÉTANS, p. 148.)

(6) Hamilton dit, en parlant de la côte de Zeyla, près du cap Gardafuy : « Leurs moutons sont blancs, avec des têtes noires comme du jais et de petites oreilles; leur corps est large, leur chair délicate, leur queue aussi large que leur croupe. »

Ile, beaucoup de girafes très-belles à voir ([1]). Voici comment elles sont faites : elles ont un court corsage et le train de derrière fort bas; car leurs jambes de derrière sont très-basses, tandis que celles de devant sont moult grandes, tellement que leur tête est bien élevée de terre de trois pas. Leur tête est petite et elles ne font aucun mal; leur robe est rouge et blanche à raies, et ce sont de très-beaux animaux. Les femmes de cette Ile sont très-laides à voir : elles ont une grande bouche, de gros yeux et un gros nez; leurs mamelles sont quatre fois grosses comme celles des autres femmes, ce qui est épouvantable. Ces insulaires vivent de riz, de viande, de lait et de dattes ([2]); ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font avec du riz, du sucre et des épices, qui est très-bon à boire. Il s'y fait un grand commerce, car une foule de marchands y abondent et s'approvisionnent surtout de dents d'éléphants. Il y a aussi de l'ambre, parce qu'on y trouve des baleines. Les hommes de cette Ile sont de très-bons guerriers, car ils sont très-vaillants et ne redoutent guère la mort. Ils n'ont pas de chevaux, mais ils combattent sur des chameaux et des éléphants ([3]). Ils font sur le dos de l'éléphant une sorte de château qu'ils couvrent bien, puis ils y montent de seize à vingt hommes, armés de lances, d'épées et de pierres, et ils combattent de cet endroit. Ils n'ont d'autres armes que des écus de cuir, la lance et l'épée, et ils se font entre eux des guerres cruelles. Quand ils veulent mener leurs éléphants au combat, ils leur font boire de ce vin qu'ils préparent, parce que, quand l'éléphant a pris de cette boisson, il en devient plus fier et plus terrible dans la bataille ([4]). Nous vous avons conté une grande partie des choses remarquables de cette Ile; nous parlerons maintenant de la grande province d'Abasee, mais auparavant nous ferons une remarque sur l'Inde. Sachez donc que nous ne vous avons cité que les plus nobles provinces, royaumes et Iles de cette contrée, car il n'y a pas d'homme au monde capable de dire ce qui concerne toutes les Iles de l'Inde; mais nous vous avons décrit les meilleures et comme la fleur. La plus grande partie des autres sont soumises à celles-là. Il y a, en cette mer de l'Inde, douze mille sept cents Iles, habitées et non habitées, comme nous l'apprennent les plus habiles mariniers qui naviguent dans cette mer de l'Inde ([5]). Dans la grande Inde, qui s'étend depuis Mabar jusqu'à Kesmacora, il y a treize royaumes grandissimes, dont nous vous avons parlé de dix. Dans la petite Inde, de Zinaba à Montifi, il y a huit royaumes, sans compter ceux des Iles. Maintenant nous vous entretiendrons de l'Inde moyenne, qu'on appelle Abasie.

De l'Abasie, qui est l'Inde moyenne.

Abasie est une grandissime province qui est dans l'Inde moyenne ([6]). Le plus grand roi de toute cette province est chrétien, et tous les autres rois de ce pays lui sont soumis; il y en a six, deux chrétiens et quatre Sarrasins ([7]). Les chrétiens de cette contrée ont trois signes au visage : l'un depuis le front jusqu'au milieu du nez, et les deux autres sur chaque joue; ils se font cela avec un fer chaud et c'est leur baptême; car aussitôt qu'ils ont été baptisés dans l'eau ils se font ces signes, en souvenir et en reconnais-

([1]) La girafe (*Cervus camelopardalis* de Linné), qui était encore entièrement inconnue en France il y a moins de vingt ans.

([2]) Probablement les dattes du palmier sauvage, le *Palmeira brava* des Portugais.

([3]) On ne voit pas que les Africains modernes aient jamais su apprivoiser les éléphants et s'en servir dans leurs guerres. Mais Mungo Park rappelle que les Carthaginois avaient des éléphants apprivoisés dans leurs armées, et qu'il est peu probable qu'ils les eussent fait venir d'Asie.

([4]) Il paraît que dans l'Inde, pour exciter la fureur des éléphants au milieu des combats, on leur fait boire une sorte de liqueur extraite des feuilles du chanvre, et que l'on appelle *bang*.

([5]) Les Maldives et les Laquedives. « On prétend qu'il y en a onze mille, dit Linschoten : ce n'est pas certain, mais elles sont innombrables. »

([6]) L'Inde majeure comprenait l'Hindoustan et la péninsule, le pays situé entre le Gange et l'Indus; l'Inde mineure, l'Inde au delà du Gange, ou les contrées situées depuis la côte orientale de la péninsule jusqu'à celle de la Cochinchine; l'Inde moyenne comprenait l'Abyssinie, comme l'entend Marco-Polo, mais aussi la côte de l'Arab jusqu'au golfe Persique.

([7]) Les divisions de l'Abyssinie en provinces ou en petits royaumes ont souvent varié en nombre. Quelques voyageurs en ont compté quatorze et d'autres trente. (B. Tellez, Ludolfus, Dapper, etc.)

sance de leur baptême. Il y a aussi des juifs en ce pays; mais ceux-ci n'ont que deux signes, un sur chaque joue. Les Sarrasins n'ont qu'un signe, depuis le front jusqu'au milieu du nez. Le grand roi demeure au centre de la province [1], les Sarrasins du côté d'Aden [2]. Saint Thomas prêcha en cette province, et, après l'avoir convertie, passa en Mabar, où il mourut, comme nous l'avons dit. En cette province d'Abasce, il y a moult bons gens d'armes et cavaliers ainsi que des chevaux, et ils en ont bien besoin; car ils sont en guerre avec le soudan d'Aden et celui de Nubie, et encore d'autres peuples. Or écoutez une belle histoire, qui arriva vers l'an 1288 de l'incarnation du Christ. Le roi de la province d'Abasce, qui est chrétien, dit qu'il voulait aller en pèlerinage adorer le sépulcre du Christ à Jérusalem. Ses barons lui représentèrent tous les dangers qu'il y avait à courir, et l'engagèrent à y envoyer un évêque ou quelque autre grand prélat. Le roi se rendit à cet avis, fit venir près de lui l'évêque, qui était un homme de sainte vie, et lui commanda d'aller à sa place à Jérusalem adorer le tombeau de notre Seigneur Jésus-Christ. L'évêque répondit qu'il lui obéirait comme à son seigneur lige, et le roi lui commanda de s'apprêter et de partir le plus tôt possible. Et, que vous dirai-je? l'évêque prend congé et part pour son pèlerinage avec un beau cortége. Il chemina par terre et par mer jusqu'à ce qu'il fût venu à Jérusalem, et s'en alla tout droit au sépulcre et l'adora, et lui fit telle révérence qu'un chrétien doit faire à une si haute et noble relique. Il y déposa une riche offrande de la part du roi qui l'envoyait; puis, ayant accompli bien et sagement son pèlerinage, il reprit sa route avec ceux qui l'accompagnaient. Il alla tant qu'il fût venu à Aden, royaume où sont détestés les chrétiens; car ils n'en veulent voir aucun et les considèrent comme leurs ennemis mortels. Quand donc le soudan d'Aden sut que cet évêque était chrétien et que c'était un messager du grand roi d'Abasce, il le fit arrêter aussitôt et lui demanda s'il était chrétien. Celui-ci lui répondit que oui, et le soudan lui dit que s'il ne voulait embrasser la loi de Mahomet il lui ferait faire honte et déshonneur. L'évêque répondit qu'il mourrait plutôt que de le faire. Alors le soudan, irrité, ordonna de le circoncire. L'ordre fut exécuté et l'évêque circoncis à la manière des Sarrasins; puis le soudan lui dit qu'il lui avait infligé cette honte en dérision et en mépris du roi son seigneur, et ensuite il lui fut permis de s'en aller. L'évêque fut tout désolé de cette honte; mais il se réconforta en pensant qu'il ne l'avait reçue que pour la défense de sa foi chrétienne, et que Dieu en tiendrait bon compte à son âme dans l'autre monde. Bref, dès qu'il fut guéri et qu'il put chevaucher, il repartit vers le roi son seigneur en Abase. Et quand le roi le revit, il lui fit grande joie et grande fête, et l'interrogea sur le sépulcre. L'évêque lui en dit toute la vérité, et le roi le tient comme une très-sainte chose et y ajoute grande foi. Mais après, l'évêque lui raconte comment le soudan d'Aden l'a fait circoncire, par dérision et par mépris pour lui; et à cette nouvelle le roi entra dans une si grande colère qu'il faillit en mourir de rage; et il s'écria, si haut que tous ceux qui étaient autour de lui purent l'entendre, qu'il ne veut plus porter couronne ni tenir royaume qu'il n'ait pris de cet affront une vengeance dont tout le monde parlera. Et, que vous dirai-je? il lève une grandissime quantité de cavaliers et de fantassins et fait préparer un grand nombre d'éléphants avec des châteaux bien armés, dont chacun contenait bien vingt combattants; puis, avec toutes ces forces, il se met en campagne et arrive au royaume d'Aden. Les rois de cette province, avec une moult grande multitude de Sarrasins à cheval et à pied, vinrent à un défilé fortifié pour empêcher leurs ennemis d'entrer chez eux, et là était le roi d'Abasce avec ses gens. La bataille fut moult cruelle et sanglante, mais les trois rois sarrasins qui étaient là ne purent résister aux grandes forces du roi d'Abasce, qui avait avec lui beaucoup de gens et de très-valeureux; car les chrétiens l'emportent de beaucoup sur les Sarrasins. Les trois rois retournent donc en arrière, et le roi des chrétiens entre avec les siens dans le royaume d'Aden : or sachez qu'en ce combat il y eut grandissime quantité de Sarrasins d'occis. Depuis l'entrée du roi d'Abasce avec ses gens dans ce royaume d'Aden, les Sarrasins vinrent bien au-devant de lui en trois ou quatre défilés fortifiés; mais ils ne les purent défendre et furent occis en grande abondance. Puis, quand le roi des

(1) A Axum ou Aksuma, résidence du prince qu'Alvarez, Barbosa et les autres anciens voyageurs portugais appelaient le prêtre Jean d'Éthiopie (*Prete Joao*). — *Joao* (Jean) aurait-il été, de la part des Portugais en Asie, une méprise pour *Fo* ou *Foe?* Celui que l'on appelait le prêtre Jean était, comme nous l'avons dit, un prince tartare qui était investi d'une sorte d'autorité spirituelle, et, suivant une hypothèse récente, le patriarche du Bouddha, de *Fo*, un grand lama.

(2) Probablement Adel, royaume voisin de l'Abyssinie, et non Adem ou Aden, qui est séparé de ce pays par la mer Rouge

chrétiens fut resté environ deux mois sur la terre de ses ennemis, et qu'il eut ruiné le pays et mis à mort une grande multitude de Sarrasins, il pensa qu'il avait suffisamment vengé la honte de son évêque et qu'il pouvait désormais retourner avec honneur en son royaume; d'autant qu'il ne pouvait plus faire de mal à ses ennemis, parce qu'il y avait de trop forts pas à franchir, et qu'en ces endroits un petit nombre d'hommes pouvaient leur faire grand mal. Il repartit donc du royaume d'Aden et revint dans son pays. C'est ainsi que fut vengée la honte de l'évêque sur ces chiens sarrasins; il y eut une telle quantité de tués qu'à peine on pourrait les compter; maintes de leurs terres furent ravagées. Mais d'ailleurs il n'y a rien à cela d'étonnant, car il serait indigne que des chiens de Sarrasins l'emportassent sur les chrétiens.

La province d'Abasce est très-riche en tout ce qui est utile à la vie : les habitants se nourissent de riz, de chair, de lait et de sésame; ils ont des éléphants, non pas qu'ils y naissent, mais ils les tirent des îles de l'Inde. En revanche, il y naît des girafes, et en grande abondance, des lions, des léopards, des ours, et maintes autres bêtes différentes de celles de nos contrées; ils ont aussi des ânes sauvages et des oiseaux de maintes sortes, qui ne sont pas pareils aux nôtres (¹). Leurs poules sont les plus belles du monde. Ils ont de grandes autruches qui ne sont guère moins grandes qu'un âne. Il y a encore assez d'autres bêtes dont nous ne vous parlerons, parce que ce serait trop long; sachez seulement qu'il y a grande abondance de gibier. Ils ont plusieurs sortes de beaux perroquets et de singes; ils en ont dont le visage ressemble presque à celui de l'homme.

Avant de passer à la province d'Aden, nous avons encore quelque chose à vous dire de celle d'Abasce. On y trouve maintes cités et villages et il s'y fait un assez grand commerce. On y fabrique de beaux draps de coton et du bougran. J'aurais encore beaucoup de choses à vous en raconter, mais nous n'en avons pas le loisir.

De la province d'Aden.

Le seigneur de la province d'Aden est appelé soudan d'Aden (²). Tous les habitants sont Sarrasins et veulent grand mal aux chrétiens. Il y a maintes cités et villages. En ce pays est le port où les vaisseaux de l'Inde abordent avec toutes leurs marchandises; puis on charge ces marchandises sur d'autres navires plus petits, qui remontent un fleuve pendant sept journées (³). Après ces sept journées, on les met sur des chameaux qui les portent pendant trente journées de chemin; alors on arrive au fleuve d'Alexandrie, par lequel les marchandises sont facilement transportées à Alexandrie. C'est par cette voie d'Aden que les Sarrasins d'Alexandrie ont le poivre, les épices et les autres marchandises précieuses; et, au reste, il n'y a pas d'autre voie pour aller à Alexandrie. De ce port d'Aden partent aussi les vaisseaux qui vont porter des marchandises dans les îles de l'Inde. C'est de là que les marchands tirent les beaux destriers arabes dont ils font un si grand-profit dans l'Inde; car il faut que vous sachiez qu'ils vendent

(¹) Les oiseaux sont beaucoup plus nombreux en Abyssinie que tous les autres animaux.

(²) Ici Marco-Polo parle de la côte et du port d'Aden, situé à l'extrémité sud-est de l'Yémen ou de l'Arabie Heureuse, non loin de l'entrée de la mer Rouge. La ressemblance des deux noms a été cause de quelque confusion dans les informations prises par le voyageur près des pilotes arabes, et sans doute aussi dans la rédaction du récit.

De Guignes dit, en parlant des princes de la famille de Saladin, qui régnait à Aden depuis l'année 1180 : « Après la mort de ce prince (de la famille de Saladin, qui régnait à Aden depuis 1180), mort qui a dû arriver vers l'an 637 de l'hégire (de Jésus-Christ 1239), un Turkoman, appelé Noureddin-Omar, qui s'était emparé de ce pays, envoya demander au kalife Mostanser une patente et l'investiture, en qualité de sultan de l'Yémen, ce qui lui fut accordé. »

« Cette famille a possédé l'Yémen jusqu'après l'an 800 de l'hégire (de Jésus-Christ 1397). » (*Tabl. chron.*, liv. VII, p. 426.) C'était donc un prince turkoman qui régnait au temps de Marco-Polo.

(³) Les marchandises venant de l'Inde étaient mises en dépôt au port d'Aden, et de là transportées à Koseir, sur la côte occidentale de la mer Rouge, au nord de l'ancienne station de Bérénice. Là, on les chargeait sur les chameaux, on traversait le désert jusqu'à Kous (*Apollonia parva*), puis à Kéneh, sur le Nil; on les embarquait sur le fleuve et on les portait aussi au Caire et à Alexandrie.

dans l'Inde un bon cheval bien cent marcs d'argent et plus ([1]). Le soudan d'Aden a de grands revenus du droit considérable qu'il prend sur les navires et les marchands qui vont et viennent en sa terre; aussi les richesses qu'il tire de ce droit le rendent un des rois les plus opulents du monde. Ce soudan a fait une chose qui a fait grand mal aux chrétiens; car lorsque le soudan de Babylonie marcha contre la ville d'Acre, la prit et fit si grand dommage aux chrétiens, le soudan d'Aden lui donna en secours au moins trente mille cavaliers et bien quarante mille chameaux, ce qui fut fort utile aux Sarrasins et contribua à la ruine des chrétiens; et le soudan d'Aden fit cela plutôt encore par haine des chrétiens que par amitié pour le soudan de Babylonie ([2]). Nous laisserons là ce soudan et vous parlerons d'une grandissime cité vers le nord, qui dépend d'Aden, et a un petit roi, et est nommée Escier.

Escier est une grandissime cité à quatre cents milles du port d'Aden ([3]). Elle a un comte qui maintient bien sa terre en justice. Il a encore plusieurs cités et villages sous sa dépendance, et lui-même relève



Bestiaux nourris avec du poisson. — Miniature du *Livre des Merveilles*.

du soudan d'Aden. Les habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Cette cité a un port moult bon, et maints vaisseaux y abordent en revenant de l'Inde avec maintes marchandises, comme aussi plusieurs navires en partent pour l'Inde. Les marchands exportent de cette ville maints bons destriers et maints bons chevaux à deux selles dans l'Inde, où ils les vendent très-cher et en retirent de grands profits. Il y a aussi en cette province grande quantité d'encens blanc et bon ([4]), et des dattes en grande abondance. Ils

([1]) Nous avons déjà dit que les chevaux de l'Arabie et du golfe Persique étaient transportés avec grand profit par les marchands dans les contrées méridionales de l'Inde.

([2]) On a déjà vu que Babylone était le nom du Caire au moyen âge.

([3]) Suivant Marsden, Escier serait le *Schahhr* de Niebuhr, le *Sahar* de d'Anville, que les Arabes prononcent *Al-sheher* ou *As-sheher*, ce qui s'éloigne peu de la prononciation italienne *Escier*. Mais il faut remarquer que cette ville est au nord-est et non au sud-est d'Aden, et qu'elle en est beaucoup moins éloignée que ne le dit Marco-Polo.

([4]) « Les produits de ce pays, dit Hamilton, sont la myrrhe et l'olibanum, que l'on y échange contre le gros calicot de l'Inde. »

n'ont d'autres grains que du riz, et encore fort peu; mais on y importe du blé d'autres pays. Ils ont du poisson en abondance et, à la lettre, par tonnes assez grandes; et pour un gros de Venise on en a deux. Ils vivent de riz, de viande et de poisson; ils n'ont pas de vin de raisin, mais ils en font avec du sucre, du riz et des dattes. Ils ont des moutons qui n'ont pas d'oreilles ni de trous d'oreilles; mais à la place où elles devraient être, ils ont une petite corne; ce sont de petites bêtes assez belles. Ils n'ont en fait de bestiaux que des moutons, des bœufs, des chameaux et de petits ronsins. Ils mangent du poisson au lieu de viande; car dans toute la contrée il n'y a pas d'herbe : c'est le pays le plus sec du monde. Les bêtes mangent de petits poissons qu'on prend en grandissime quantité dans les mois de mars, d'avril et de mai; ils les font sécher et les ramassent, puis les donnent toute l'année à manger à leurs bêtes. Celles-ci d'ailleurs les mangent tout en vie quand on les sort de l'eau. Ils ont d'autres grands poissons très-grands, en abondance et à bon marché, dont ils font du biscuit : ils les coupent en petits morceaux d'environ une livre, les font sécher au soleil, puis les mettent en réserve et les mangent toute l'année comme du biscuit. Il y a tant d'encens que le seigneur l'achète au prix de dix besants d'or le quintal, puis le revend aux marchands quarante besants, ce qui lui fait un grand profit. Nous n'avons rien autre chose à vous dire de cette cité, et nous vous parlerons d'une autre appelée Dufar.

De la cité Dufar.

Dufar est une belle cité, grande et noble, à cinq cents milles vers le nord d'Escier (1). Ses habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils ont pour seigneur un comte qui est soumis au soudan d'Aden. Cette cité est sûre et a un moult bon port où vont et viennent maints vaisseaux chargés de marchandises. On exporte de là maints beaux destriers arabes en d'autres contrées, ce qui fait grand profit aux marchands. Cette ville a sous elle plusieurs cités et villages. On y trouve beaucoup d'encens très-bon. Voici comment on le recueille; sachez d'abord qu'il est produit par des arbres assez petits, comme de petits sapins; on leur fait différentes entailles avec un couteau, et c'est par ces entailles que sort l'encens; souvent aussi il sort de l'arbre même sans qu'on ait besoin de l'entailler, à cause de la grande chaleur. En cette cité viennent maints beaux destriers de l'Arabie qu'ensuite on va revendre très-cher dans l'Inde. Nous partirons de là et arriverons au golfe de Calatu.

De la cité de Calatu.

Calatu est une grande cité dans le golfe appelé aussi de ce nom, à six cents milles de Dufar, vers le nord (2). C'est une noble cité maritime. Les habitants sont Sarrasins et adorent Mahomet. Ils sont sous la domination de Cormos, et chaque fois que le mélic (3) de Cormos a guerre avec un plus puissant que lui, il se réfugie en cette cité, parce qu'elle est si forte qu'il n'y redoute aucune attaque. Ils n'ont pas de blé, mais on leur en apporte d'autres pays. Cette cité a un moult bon port, et une foule de vaisseaux viennent y aborder chargés de maintes marchandises de l'Inde et ils les y vendent très-bien, parce qu'on les exporte de là, par la terre ferme, dans maintes cités et villages (4). On exporte aussi de là maints bons

(1) *Dafâr* de Niebuhr, beaucoup plus éloignée de Sahar que ne l'indique la relation, et à peu près au nord-est de cette ville, est devenue indépendante d'Aden et a eu souvent des démêlés avec Sahar (Escier) et Keschin.

(2) Kalhât, ou *Kalajâte* de d'Anville, sur la côte d'Oman, au sud-ouest de Maskat ou Muscat. C'est, d'après Niebuhr, une des plus anciennes villes de la côte. « A ce dernier jour (22 décembre 1764), nous aperçûmes Râs-Kalhât, un cap ou promontoire, sur la côte d'Oman, une province d'Arabie. Le 28, nous étions encore près du promontoire de Kalhât. » (*Voyages*, t. II, p. 65.)

(3) *Mélik* est un titre qui correspond à celui de roi, et souvent aussi à celui de roi tributaire. Ce mélik d'Ormuz était tributaire du roi de Kirman, bien qu'il fût souvent en guerre avec lui.

(4) Marsden suppose que Marco-Polo comprend dans la description de ce havre le célèbre port de Mascate. « Maskat, dit

destriers dans l'Inde, d'où les marchands tirent grand profit; car de cette contrée et des autres dont je vous ai parlé se portent dans l'Inde une si grande quantité de beaux chevaux, qu'on ne saurait l'imaginer. Cette cité est à la bouche et à l'entrée du golfe de Calatu, de sorte qu'aucun navire ne peut y entrer ou en sortir sans sa volonté, et maintes fois le mélic de cette cité en a profité contre le soudan de Crermain auquel il est soumis : car lorsque celui-ci veut lui imposer quelque tribut et qu'il ne veut pas le payer, si le soudan envoie une armée pour l'y contraindre, le mélic part de Cormos, monte sur des vaisseaux et vient se réfugier dans cette cité de Catalu, où il demeure, ne laissant passer aucun vaisseau. Cela cause un grand dommage au soudan de Crermain, et il est forcé de faire paix avec le mélic de Cormos et de lui remettre une partie du tribut. Ce mélic a encore un château plus fort que cette ville et qui défend mieux le golfe et la mer. Les gens de cette contrée vivent de dattes (¹) et de poissons salés, car ils en ont en grande abondance; mais il y a plusieurs hommes nobles et riches qui mangent d'autres meilleures viandes et mets. A présent que nous avons parlé de cette cité de Calatu et du golfe, nous irons à la cité de Cormos. A trois cents milles de Calatu, entre le nord-ouest et le nord, est la cité de Cormos, et à cinq cents milles, entre le nord-ouest et l'ouest, celle de Quis dont nous ne vous parlerons.

De la cité de Cormos.

Cormos est une grande et noble cité qui est sur la mer [2]. Elle est soumise à un mélic qui a plusieurs cités et villages sous lui. Ils sont Sarrasins et adorent Mahomet. Il y fait une moult grande chaleur, et, pour la modérer, ils ont fait à leurs maisons des ventilateurs pour recevoir le vent; car, de quelque part que vienne le vent, ils mettent leur ventilateur et font arriver le vent dans leurs maisons [3]. Mais nous ne vous dirons rien de plus de cette ville, car nous en avons parlé comme de Quis [4] et de Crermain; et nous irons dans la grande Turquie.

De la grande Turquie [5].

En la grande Turquie est un roi nommé Caidu [6], qui est le neveu du grand khan, car il est le fils de Ciagatai, frère du grand khan. Il a maintes cités et villages et est un puissant prince [7]. Il est Tartare et ses gens sont aussi Tartares et de bons hommes d'armes; et ce n'est pas étonnant, car ils sont accou-

Niebuhr, est la ville la plus considérable de l'Oman et la plus connue aux Européens. Elle est située au bout méridional d'un golfe bordé de rochers escarpés dans l'enceinte desquels les plus grands vaisseaux sont à l'abri de tous les vents. Maskat est, selon toute apparence, la ville qu'Arrien nomme *Mosca*. Elle était alors, comme aujourd'hui, l'entrepôt des marchandises qui viennent d'Arabie, de Perse et des Indes. » (*Description*, etc., p. 256.)

(1) Suivant Ovington, les dattes de ce pays sont si bonnes que dans toute cette partie de l'Arabie on en fait le fond de la nourriture, et on les mange, en guise de pain, avec le poisson et la viande. (*Voyage a Surate.*)

(2) Marco-Polo a déjà décrit Ormuz. (Voy. p. 282.)

(3) « Comme, pendant le solstice d'été, le soleil est presque perpendiculairement au-dessus de l'Arabie, il y fait en général si chaud, en juillet et en août, que, sans un cas de nécessité pressante, personne ne se met en route depuis les onze heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Les Arabes travaillent rarement pendant ce temps-là; pour l'ordinaire, ils l'emploient à dormir dans un souterrain *où le vent vient d'en haut par un tuyau, pour faire circuler l'air*; ce qui se pratique à Bagdad, dans l'île de Charedsj et peut-être en d'autres villes de ce pays. » (Niebuhr, *Descript. de l'Arabie*, p. 6.)

(4) Sur Kis, voy. la relation de NEARQUE (*Voyageurs anciens*).

(5) La plus grande partie de ce qui suit ne se trouve que dans le texte du manuscrit de la Bibliothèque impériale reproduit par la Société de géographie et par nous.

(6) Voy., sur les différents personnages cités dans ce récit, les notes explicatives *passim*, et particulièrement, sur Kaidu, la note 2 de la p. 320.

(7) Lorsque Marco-Polo eut quitté Pékin, vers l'an 1291, Kaidu, quoique vassal de Koublai, au moins de nom, était encore un prince puissant.

tumés à la guerre. Ce Caidu n'obéit pas au grand khan ; mais il a souvent des guerres avec lui [1]. Sachez que cette grande Turquie est vers le nord-ouest en partant de Cormos ; la grande Turquie est au delà du fleuve de Jon [2] et dure vers le nord jusqu'aux terres du grand khan. Ce Caidu a fait maintes batailles contre les gens du grand khan ; car il lui demandait une partie des conquêtes qu'il avait faites et surtout une partie de la province du Cathay et de celle du Mangi. Le grand khan lui répondit qu'il voulait bien lui donner sa part comme à ses autres fils, mais qu'il fallait qu'il vînt à sa cour et à ses conseils chaque fois qu'il l'appellerait, et qu'il lui obéît comme ses autres fils et barons ; qu'à cette condition il lui donnerait une part de ses conquêtes. Caidu, qui n'avait pas grande confiance dans son oncle le grand khan, ne voulait point aller à sa cour parce qu'il craignait qu'il ne le fît tuer, mais consentait à lui promettre obéissance. Telle était la discorde qui régnait entre Caidu et le grand khan, et de cette discorde sortit une moult grande guerre, et il y eut maintes grandes batailles entre eux. Toute l'année le grand khan a ses armées sur la frontière de Caidu, afin qu'il ne puisse faire aucun tort à son pays ni à ses gens ; mais, malgré ces armées, le roi Caidu ne laisse pas d'entrer sur la terre du grand khan et de combattre plusieurs fois les armées envoyées contre lui. Et sachez que si le roi Caidu faisait tous ses efforts il mettrait bien sur pied cent mille cavaliers, tous prud'hommes et habiles à la guerre. Il a avec lui plusieurs barons du lignage de l'empereur, c'est-à-dire de Cinchins-Khan, parce que ce fut celui-ci qui le premier fonda l'empire des Tartares et conquit une partie du monde ; et pour cela on appelle la lignée de Cinchins-Khan la lignée impériale. Je veux vous raconter une des batailles livrée par le roi Caidu aux gens du grand khan ; et d'abord je vous dirai comment ils vont en bataille. Sachez donc qu'ils ont l'ordre de prendre chacun soixante flèches, trente petites pour percer leurs ennemis, et trente grandes, qui ont le fer large, qu'ils lancent de près et frappent le visage et les bras de leurs adversaires et font grand dommage ; puis, quand ils ont jeté toutes leurs flèches, ils prennent leur épée et leur pique et en frappent de grandissimes coups. Maintenant que vous savez comment ils vont en bataille, je retournerai à mon sujet.

Vers l'an 1266 de l'incarnation du Christ, ce roi Caidu, avec un sien cousin qui avait nom Jesudar, assembla une grandissime quantité de gens, et tous deux marchèrent contre deux barons du grand khan qui étaient cousins de Caidu, mais qui obéissaient au grand khan ; l'un d'eux s'appelait Tibai ou Ciban ; ils étaient fils de Ciagatai, qui fut chrétien, baptisé, et était le frère du grand khan Cublai. Et, que vous dirai-je ? Caidu avec ses gens combattit contre ses deux cousins, qui avaient aussi une grandissime armée, tellement que de chaque côté il y avait bien cent mille hommes à cheval. La bataille fut cruelle, et il y eut beaucoup de morts de part et d'autre ; mais enfin le roi Caidu fut vainqueur et fit grand mal à ses ennemis. Les deux frères seulement s'échappèrent, parce qu'ils avaient des chevaux qui les emportèrent rapidement. Après cette victoire, l'orgueil et la vanité de Caidu ne firent que croître ; il s'en retourna en son pays et resta bien deux ans sans faire de nouvelle guerre ; le grand khan, pendant ce temps, resta aussi en paix. Mais au bout de ces deux ans, le roi Caidu assembla une grande armée d'hommes à cheval. Il savait qu'il y avait alors à Caracoron le fils du grand khan, nommé Nomogan, et avec lui Georges, le fils du fils du prêtre Jean. Ces deux barons avaient une grandissime quantité d'hommes à cheval.

Lors donc que Caidu eut rassemblé tous ses gens, il partit avec son armée et alla jusqu'auprès de Caracoron, où étaient les deux barons avec leurs troupes. Quand ceux-ci, je veux dire le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean, apprirent que Caidu venait avec de si grandes forces pour les combattre, ils ne s'en montrèrent nullement effrayés, mais firent, au contraire, preuve de courage et de valeur. Ils s'apprêtent avec tous les leurs, qui étaient bien soixante mille à cheval, et partent à la rencontre de leurs ennemis. Arrivés à dix milles du roi Caidu, ils campent en bon ordre dans la plaine même où étaient campés leurs adversaires. Chacun se repose et s'apprête le mieux qu'il peut au combat. Bref, au

[1] Une fois que Koublai eut achevé la conquête de la Chine et s'en fut proclamé l'empereur, il semble que les autres princes de la famille de Gengis-Khan le considérèrent comme n'ayant plus de prétentions sur l'empire tartare mongol, et, par suite, voulurent devenir les souverains indépendants des pays qu'ils n'avaient jusqu'alors gouvernés que comme des fiefs : il en fut ainsi notamment en Perse et dans la Tartarie septentrionale et occidentale.

[2] La rivière Gihon, l'Oxus.

troisième jour, de bon matin, chaque camp s'arma pour la bataille. Les deux armées étaient parfaitement égales, car chaque chef avait avec lui environ soixante mille hommes à cheval bien armés d'arcs, de flèches, d'épées, de piques et d'écus. De chaque côté on fit six corps, chacun composé de dix mille cavaliers avec un bon capitaine. Puis, quand tout fut ainsi disposé, on n'attendait plus que le signal du naccar (¹); car les Tartares n'osent jamais commencer la bataille avant que le naccar du seigneur en ait donné l'ordre, et ils ont la coutume, quand ils sont ainsi sur le point de livrer bataille, en attendant que le naccar sonne, de jouer de leurs instruments à deux cordes moult doucement : tous ces hommes donc qui étaient là à attendre le signal du combat jouaient et sonnaient si bien que c'était merveilleux à entendre. Enfin le naccar commença à sonner, et, sans plus tarder, tous aussitôt s'élancèrent les uns contre les autres et saisirent leurs arcs et leurs flèches. Alors on put voir l'air couvert de flèches qui tombaient comme la pluie ; maints hommes et maints chevaux furent frappés mortellement. Les cris et les plaintes étaient si grands qu'on n'aurait pu entendre le roulement du tonnerre ; il semblait, à les voir, qu'ils fussent tous entre eux des ennemis mortels. Tant qu'ils eurent des flèches, ceux qui survivaient ne cessèrent de tirer ; mais il y en avait déjà une foule de morts des deux parts. Puis, quand ils eurent épuisé leurs flèches, ils remirent les arcs dans leurs carquois, puis tirèrent leurs épées, saisirent leurs piques et coururent les uns sur les autres. Alors ils se donnèrent de terribles coups d'épée et de pique, et la bataille devint encore plus cruelle et meurtrière ; alors maints hommes tombèrent morts, et depuis qu'ils commencèrent à se servir de leurs épées, il ne resta pas une place qui ne fût couverte de quelque cadavre.

Le roi Caidu fit en ce combat de grandes prouesses, et s'il n'avait été là, plus d'une fois ses troupes auraient lâché pied et se seraient enfuies ; mais il les encourageait si bien que ses gens se défendaient moult hardiment. Le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean se conduisirent aussi vaillamment. Et, que vous dirai-je ? ce fut une des plus cruelles batailles que se soient jamais livrées les Tartares. Il y avait tant de gens tués et blessés par l'épée et les piques, que leurs gémissements auraient couvert le bruit du tonnerre. Chaque parti s'efforçait de vaincre l'autre ; mais ils ne purent y réussir : la bataille dura jusqu'après vêpres, et aucune des deux armées ne put forcer l'autre à la retraite. Mais il y avait tant de morts de part et d'autre, que c'était une pitié ; car ce fut un jour de malheur pour les deux peuples que ce jour de combat : maints hommes y moururent, et maintes dames en furent veuves et maints enfants orphelins, et maintes autres dames à toujours dans les larmes et les regrets, car elles y avaient perdu leurs enfants. Quand la bataille eut duré tout ce temps et que le soleil tournait déjà à son déclin, et qu'il y avait tant de gens morts, comme je vous ai dit, il fallut bien cesser le combat ; et chacun retourna à son camp, si las et si fatigué, qu'ils avaient plus besoin de se reposer que de combattre. Ils se reposèrent toute la nuit moult volontiers après une si terrible bataille, et le lendemain matin, Caidu, ayant appris que le grand khan envoyait une grandissime armée au secours de ses gens, jugea qu'il serait peu prudent de demeurer, et, dès que l'aube fut venue, s'arma avec tous ses gens, monta à cheval et décampa pour retourner chez lui. Quand le fils du grand khan et le petit-fils du prêtre Jean virent que Caidu décampait, ils ne le poursuivirent, mais le laissèrent aller tranquillement, parce qu'ils étaient trop fatigués ; et Caidu arriva ainsi dans la grande Turquie, à Samarcan, où il demeura sans plus faire de guerre.

Ce que dit le grand khan des dommages que Caidu lui fait.

Le grand khan était fort irrité du mal que Caidu faisait à lui et aux siens. Et s'il n'avait été son neveu, il n'aurait pu échapper au châtiment qu'il méritait ; mais les liens du sang empêchaient le grand khan de le détruire, lui et son royaume. C'est ainsi que ce roi Caidu échappait au ressentiment du grand khan (²). Maintenant nous vous raconterons une grande merveille de la fille de ce roi.

(¹) Espèce de tambour ou de cymbale.

(²) « La révolte n'était pas encore apaisée en 1289, dit de Guignes ; après le départ de Timour, Caïdou fit soulever les hordes qui sont au nord et au nord-ouest de Caracorom. » (Liv. XVI, p. 183.)

« La Tartarie, toujours exposée aux incursions de Caïdou, attira dans le même temps (1297) l'attention de ce prince (Ti-

De la fille au roi Caidu ; comment elle est forte et vaillante.

Le roi Caidu avait une fille que les Tartares appelaient Aigiarm [1], ce qui veut dire en français *lune brillante*. Cette demoiselle était si forte qu'en tout le royaume il n'y avait damoiseau ou écuyer qui la pût vaincre. Son père voulait la marier et la donner à quelque baron ; mais elle ne voulait point et disait qu'elle ne se marierait point qu'elle n'eût trouvé un gentilhomme qui la vainquît ; et enfin son père lui avait écrit une promesse qu'elle ne se marierait qu'à sa volonté. Quand elle eut obtenu cette promesse, elle en eut grande joie et fit savoir par plusieurs parties du monde que si aucun seigneur voulait venir se mesurer avec elle et la vaincre en combat singulier, elle se reconnaîtrait pour sa femme. Quand cette nouvelle fut répandue, maints gentilshommes vinrent de divers pays pour tenter l'épreuve ; et voici comment elle se faisait. Le roi avec maintes personnes, hommes et femmes, venaient dans la salle principale du palais ; puis la fille du roi arrivait avec une cotte de sandal moult richement travaillée, et aussi son adversaire avec une pareille cotte de sandal. Il était convenu que si le damoiseau pouvait la jeter par terre, il l'épouserait ; si, au contraire, la princesse était victorieuse, le vaincu devait lui donner cent chevaux. Et elle en avait déjà gagné ainsi plus de dix mille, car il n'y avait chevalier qu'elle ne vainquît ; et ce n'était pas étonnant, car elle était si bien taillée, si grande et si membrue, que c'était presque une géante.

Or il advint que vers l'an 1280 vint à la cour le fils d'un riche roi, qui moult était beau et jeune. Il arrivait avec belle escorte, menant avec lui mille chevaux pour prix de son épreuve avec la demoiselle, et aussitôt il annonça qu'il voulait se mesurer avec elle. Le roi Caidu en fut moult joyeux, car il désirait que ce seigneur épousât sa fille, parce qu'il savait qu'il était fils du roi de..... [2], et il envoya secrètement dire à sa fille de se laisser vaincre exprès ; mais elle répondit qu'elle ne le ferait pour rien au monde. Quand donc le roi et la reine et leurs compagnons furent en la grande salle, la fille du roi et le prince étranger parurent, et ils étaient si beaux que c'était merveille de les voir. Ce damoiseau d'ailleurs était si fort et si puissant qu'il ne trouvait personne qui pût lutter avec lui. On convint donc que si le prince était vaincu, il perdrait les mille chevaux qu'il avait amenés avec lui ; puis la lutte commença. Tous les assistants désiraient que le jeune homme fût vainqueur, afin qu'il épousât la princesse, et le roi et la reine le souhaitaient aussi. Que vous dirai-je? les deux adversaires luttèrent longtemps ensemble ; mais enfin la fille du roi fut victorieuse et jeta son adversaire par terre. Ainsi le prince fut vaincu et perdit ses mille chevaux, et il n'y eut personne dans la salle qui n'en fût moult dolent. Souvent le roi Caidu mena sa fille au combat, et, parmi tous les chevaliers, il n'y en avait pas un qui l'égalât. Souvent elle allait au milieu des ennemis, prenait un chevalier par force et l'amenait à ses gens. Maintenant que nous vous avons raconté cette histoire, nous vous parlerons d'une grande bataille entre Caidu et Argon, le fils d'Abaya le sire du Levant.

mour-Khan)... Tchohangour obligea les rebelles de se retirer plus avant dans le nord (1298), et l'année suivante il remporta une grande victoire auprès de la rivière Irtioch. » (P. 191.)

« Pendant tout le règne de ce prince, il n'y eut presque d'autre guerre que celle de Tartarie, où le prince Caïdou disputait depuis trente ans l'empire qu'il prétendait que Kublaï avait usurpé. Timour était obligé d'avoir toujours dans ce pays de nombreuses armées. Son neveu Caïchan livra plusieurs sanglants combats aux rebelles, entre Caracorom et la riviere de Tamir (1301). Caïdou, après avoir perdu toute son armée, mourut de chagrin, et Tou-oua, son frère, blessé dangereusement, prit le parti de se soumettre, et mit fin par là à cette longue guerre. » (P. 194.)

(1) Argialchucor, Aigiarne.

(2) Le nom est omis dans le texte du manuscrit. Dans les textes italiens, on l'appelle Pamar et Poumar.

Comment Abaga envoie Argon, son fils, au combat.

Abaya, le seigneur du Levant, tenait maintes provinces et maintes terres, et ses terres confinaient à celles du roi Caidu, vers cet arbre isolé que le livre d'Alexandre appelle l'Arbre sec ([1]). Et Abaya, de peur que Caidu et ses gens fissent quelque dommage aux siens ou à ses terres, avait envoyé son fils Argon, avec une grandissime quantité de cavaliers, dans ce pays de l'Arbre sec jusqu'au fleuve de Jon, et ils campaient là pour s'opposer aux courses des gens de Caidu et protéger maintes villes et maints villages qui étaient en ce pays. Or il advint que le roi Caidu rassembla une grande quantité de cavaliers et en fit capitaine un sien frère nommé Barac, moult sage et vaillant à la guerre, en lui commandant de faire tout le mal possible à Argon et à ses gens. Barac partit avec cet ordre, accompagné d'une grande armée, et s'avança jusqu'au fleuve de Jon, à dix milles d'Argon. Quand celui-ci connut l'approche de Barac, il s'apprête, ainsi que ses gens. Et à peine trois jours s'étaient écoulés que tous deux, Barac et Argon, étaient en présence l'un de l'autre, armés et prêts au combat. Et, que vous dirai-je? quand ils furent ainsi prêts, les naccars commencent à sonner et les deux armées se précipitent l'une contre l'autre. Les flèches volent dans l'air si nombreuses qu'on dirait de la grêle ; puis, quand elles sont épuisées et que déjà maints hommes et maints chevaux ont péri, les combattants prennent leurs épées et leurs piques et commencent une lutte corps à corps moult cruelle et sanglante. Ils se tranchent mains et bras, ils égorgent leurs chevaux, ils se détruisent les uns les autres, et les gémissements des blessés couvrent le bruit du tonnerre; la terre est toute jonchée de morts et de mourants. Mais enfin Barac est forcé de céder aux forces d'Argon ; il s'enfuit avec ses gens et repasse le fleuve, non sans avoir perdu beaucoup des siens dans cette retraite. Ainsi Argon fut victorieux ; et puisque j'ai commencé à parler de lui, je veux vous dire comment il fut pris et comment il devint seigneur, après la mort d'Abaya son père.

Comment Argon va pour prendre la seigneurie.

Peu de temps après cette victoire remportée sur Barac et les gens du roi Caidu, Argon reçut la nouvelle de la mort d'Abaya son père. Il en eut grand chagrin et aussitôt partit avec ses gens pour retourner à la cour de son père et lui succéder dans la seigneurie; mais il faut vous dire qu'il était à quarante journées de la cour. Or il advint qu'un frère d'Abaya, qui avait nom Acomat-Soudan parce qu'il s'était fait Sarrasin, aussitôt qu'il apprit la mort de son frère Abaya, pensa qu'il pouvait se faire reconnaître pour seigneur, à cause de l'éloignement d'Argon. Il partit donc avec beaucoup de gens, se rendit tout droit à la cour d'Abaya son frère et s'empara de la seigneurie. Il y trouva une si grandissime quantité de trésors qu'à peine pourrait-on le dire, et il les distribua largement à ses barons et chevaliers. Ceux-ci, voyant sa générosité, dirent que c'était un excellent seigneur, et chacun l'aimait et lui voulait grand bien et disait qu'il ne voulait d'autre seigneur que lui. Acomat-Sondan était excellent pour tous et tâchait de leur plaire; mais il fit une vilaine chose dont maintes gens le blâmèrent. Peu de temps après s'être emparé de la seigneurie, il apprit qu'Argon arrivait avec de grandes forces. Sans hésiter et sans montrer aucune crainte, il convoque ses barons et ses gens, et, en une semaine, assemble une grande quantité d'hommes à cheval prêts à marcher contre Argon et disant qu'ils ne désiraient rien tant que le tuer ou le prendre pour le faire souffrir.

[1] Ce livre sur les merveilles qu'aurait vues Alexandre passait, au moyen âge, pour avoir été composé par Aristote, et avait un grand crédit.

Nous avons déjà dit que l'*Arbor secco* est le platane. — Sur le lieu que l'on désignait sous le nom de l'*Arbre sec*, voy. p. 284.

Comment Acomat va avec ses gens pour défaire Argon.

Quand Acomat-Soudan eut rassemblé bien soixante mille cavaliers, il se mit en route pour aller à la rencontre d'Argon. Ils marchèrent bien dix journées sans s'arrêter, et au bout de ces dix journées, ils apprirent qu'Argon n'était plus qu'à cinq journées, avec autant de forces qu'ils en avaient. Acomat fit donc dresser son camp dans une moult grande et belle plaine, et dit qu'il attendra là la venue d'Argon, parce que le lieu lui semble très-propice pour un combat. Et quand son camp fut ordonné, il fit assembler tous ses gens et leur parla ainsi : « Seigneurs, dit-il, vous savez bien comme je dois être lige seigneur de tout ce que mon frère Abaya possédait, parce que je fus fils du même père que lui, et que je l'ai aidé maintes fois à conquérir toutes les terres et provinces que nous tenons. Il est vrai qu'Argon fut fils de mon frère Abaya, et peut-être quelqu'un voudrait-il dire qu'à lui revient la seigneurie ; mais, sauve la grâce de ceux qui penseraient cela, ce ne serait chose raisonnable ni juste; car puisque son père a tenu toute la seigneurie comme vous savez, bien est-il juste que je l'aie après sa mort, attendu que, sa vie durant, je devais en avoir la moitié, que je lui ai cédée par débonnaireté. Or, puisqu'il en est ainsi, je vous prie de défendre notre droit contre Argon, afin que la seigneurie nous demeure à nous tous ; car, je vous le dis, je veux en avoir l'honneur et la renommée seulement, et je vous en laisserai le profit et l'avoir. Je ne veux vous en dire davantage, car je sais bien que vous êtes sages et que vous aimez la justice, et que vous ferez ce qui vous semblera bon et honorable. »

Il ne dit rien de plus, et les barons et chevaliers répondent tous ensemble qu'ils l'aideront tant qu'ils auront la vie dans leur corps, et qu'ils le secourront contre tous hommes du monde et notamment contre Argon ; et ajoutèrent qu'il pouvait être certain qu'ils le prendraient et le remettraient entre ses mains. Ainsi Acomat parla à ses gens et connut leur volonté ; ils ne désiraient rien tant que de voir arriver Argon et ses gens pour se mesurer avec eux. Maintenant nous laisserons Acomat et irons retrouver Argon et son armée.

Comment Argon parle à ses gens pour aller combattre Acomat.

Quand Argon fut certain qu'Acomat l'attendait dans son camp avec une si grande multitude de gens, il en fut tout chagrin ; mais il se dit en lui-même qu'il ne fallait point avoir l'air triste et découragé, de peur de se nuire et d'abattre ses gens, mais qu'au contraire il fallait montrer de l'ardeur et de la hardiesse. Il convoque donc ses barons et ses plus sages guerriers, et quand il en a rassemblé un grand nombre dans sa tente, car ils étaient campés dans un moult beau lieu, il leur parle ainsi : « Beaux frères et amis, fit-il, vous savez certainement comme mon père vous aimait tendrement ; tant qu'il vécut, il vous traita comme ses frères et ses fils. Vous savez comme autrefois vous combattîtes avec lui et l'aidâtes à conquérir toute la terre qu'il possédait ; vous savez que je suis le fils de celui qui vous a tant aimés, et que je vous aime autant que moi-même. Puis donc que tout cela est la vérité, n'est-il pas juste et digne que vous m'aidiez contre celui qui injustement et indignement nous veut déshériter de notre royaume? Vous savez encore qu'il n'est pas de notre loi, mais qu'il l'a abandonnée et s'est fait Sarrasin et adore Mahomet : or voyez s'il serait convenable qu'un Sarrasin eût seigneurie sur des Tartares. Or, beaux frères et amis, devant toutes ces raisons, votre courage doit s'accroître ainsi que la ferme volonté d'empêcher une pareille honte ; je vous prie donc que chacun se comporte en vaillant homme et fasse de tels efforts de courage, que nous remportions la victoire et que la seigneurie demeure à vous et non aux Sarrasins. Et certes, chacun doit avoir la confiance que nous vaincrons, parce que nous avons pour nous le bon droit et que nos ennemis ont tort. Je ne vous dis plus rien, mais je prie chacun de penser à bien faire. » Ainsi parla Argon.

Comment les barons répondirent à Argon.

Et quand les barons et chevaliers eurent entendu les sages et bonnes paroles d'Argon, ils se dirent tous à eux-mêmes qu'ils mourraient plutôt que de ne pas faire tout ce qu'ils pourraient pour vaincre. Et pendant que chacun gardait ainsi le silence, un des grands barons se leva et répondit ainsi à Argon : « Beau sire Argon, fit-il, nous savons que tout ce que vous nous avez dit est la vérité, et pour cela je vous répondrai, au nom de tous les hommes que vous avez avec vous pour cette bataille, que tant que nous aurons nos vies au corps, nous mourrons plutôt que de ne pas être vainqueurs. D'ailleurs, nous devons nous tenir pour assurés de la victoire; car nous avons le droit pour nous et nos ennemis sont dans leur tort. Nous vous conseillons de nous mener le plus tôt possible contre eux, et je supplie nos compagnons de se conduire si bien dans cette bataille, qu'on puisse nous citer à tout le monde. »

Le baron se tut alors, et nul autre ne voulut plus rien dire; mais tous étaient du même avis que lui et ne désiraient rien tant que de rencontrer leurs ennemis. Quand le lendemain fut venu, Argon et les siens se levèrent de bon matin et se mirent en route, bien résolus à détruire leurs adversaires. Ils ne s'arrêtèrent que quand ils furent arrivés à la plaine où ceux-ci étaient campés. Ils dressèrent leurs tentes en bon ordre à dix milles de celles d'Acomat; puis Argon prend deux de ses hommes en qui il avait moult confiance, et les envoie à son oncle avec de telles paroles comme je vais vous le dire.

Comment Argon envoie des messagers à Acomat.

Quand ces deux sages hommes, qui moult étaient de grand âge, eurent reçu le message de leur seigneur, ils montent sur deux chevaux et s'en vont tout droit au camp et à la tente d'Acomat, où ils le trouvent avec une grande compagnie de barons. Ils le reconnaissent bien, et lui les reconnaît aussi. Ils se saluent courtoisement, et Acomat leur dit qu'ils soient les bienvenus et les fait asseoir dans sa tente, devant lui; et au bout d'un instant, l'un des deux messagers se lève et parle ainsi à Acomat : « Beau sire Acomat, votre neveu Argon s'étonne fort de ce que vous faites; vous lui avez enlevé sa seigneurie, et encore vous venez lui livrer une bataille mortelle. Certes, cela n'est pas bien et vous ne faites pas ce qu'un bon oncle doit faire à son neveu : donc il vous mande par nous et vous prie doucement, comme son oncle et son père, pour quoi il vous tient, que vous vous retiriez et qu'il n'y ait bataille ni guerre entre vous. Il dit qu'il veut toujours vous avoir comme son père et que vous serez sire et seigneur de toute sa terre. Telles sont les paroles que votre neveu vous envoie par notre bouche. »

Comment Acomat répond au message d'Argon.

Quand Acomat-Soudan eut entendu ce qu'Argon son neveu lui mande, il répond : « Seigneurs messagers, mon neveu dit des niaiseries · la terre est mienne et non pas sienne; je l'ai conquise aussi bien que son père. Dites donc à mon neveu que s'il vient, je le ferai grand sire et lui donnerai beaucoup de terres, et il sera comme mes fils et le plus grand baron après moi; mais s'il ne veut, qu'il soit sûr que je ferai tout ce que je pourrai pour le mettre à mort. C'est là ce que j'exige de mon neveu, et vous ne pourrez tirer de moi d'autres concessions. »

Acomat se tait alors, et les messagers lui demandent · « Vous ne voulez rien nous dire de plus? — Rien, répondit-il, et jamais je ne vous dirai autre chose de mon vivant. » Ils le quittent donc et retournent au camp de leur seigneur, et vont à la tente d'Argon et lui rapportent tout ce que son oncle a dit. Et Argon alors entre dans une telle fureur qu'il s'écrie, si haut que tous ceux qui l'entouraient purent

l'entendre : « Je ne veux plus vivre ni tenir terre, puisque mon oncle me fait tel tort et injure, si je n'en prends une si grande vengeance que tout le monde en parlera. » Puis il s'adressa à ses barons et à ses chevaliers : « Or çà, il n'y a plus à balancer : allons, le plus tôt que nous pourrons, mettre à mort ces traîtres et déloyaux ; et dès demain matin, je veux que nous les attaquions et que nous tâchions de les détruire ! » Toute la nuit ils se préparent donc pour une bataille rangée. Et Acomat, qui avait bien su par ses espions qu'Argon devait venir l'attaquer le matin, se prépare aussi au combat et recommande à ses gens de se conduire en vaillants hommes.

De la bataille qui fut entre Argon et Acomat.

Quand le lendemain fut venu, Argon s'arme avec tous ses gens, les range en ordre de bataille moult bien et sagement, et les engage tout doucement à bien faire, puis se met en marche pour aller à la rencontre de ses ennemis. Le soudan Acomat, de son côté, avait rangé ses gens, et, sans attendre qu'Argon vienne jusqu'à son camp, il marche vers lui avec ses hommes. Bientôt les deux armées se rencontrèrent, et comme elles avaient grand désir de se combattre, elles engagèrent aussitôt le combat. Les flèches volèrent çà et là en nuage si épais qu'on aurait dit de la pluie. La bataille commence dure et cruelle ; maints chevaliers tombent à terre, et l'on entend les cris et les gémissements des mourants. Puis, quand ils n'ont plus de flèches, ils prennent leurs épées et leurs piques et luttent corps à corps ; ils se donnent de grands coups du taillant de leurs épées ; les mains, les bras, les têtes, les corps sont tranchés ; le bruit des combattants et des mourants est si grand qu'on n'entendrait pas la voix du tonnerre.

Pour les deux camps, le jour de ce combat fut un jour de malheur, car maints vaillants hommes y moururent, et maintes dames en seront à jamais dans le deuil et les larmes. Que vous dirai-je ? sachez qu'Argon fit de grandes prouesses en ce jour et donna à ses gens l'exemple de la valeur. Mais tout fut inutile, la fortune lui fut si contraire qu'il fut défait complétement ; ses hommes, ne pouvant plus résister à leurs adversaires, prirent la fuite au plus vite. Acomat et ses hommes se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre, puis enfin firent Argon prisonnier. Et aussitôt ils quittèrent la poursuite des fuyards et revinrent à leur camp et à leurs tentes, ramenant avec eux Argon bien lié et garrotté. Acomat fit mettre les fers à son neveu et le fit garder soigneusement ; puis, comme c'était un homme très-adonné au plaisir, il résolut de retourner à la cour se divertir, et il laissa le soin de l'armée et de la garde d'Argon à un grand baron, lui recommandant de veiller soigneusement sur son neveu ; puis il partit en ordonnant à son mélic [1] de revenir à petites journées à la cour, afin de ménager son armée. Acomat quitta donc ainsi son armée, en laissant seigneur ce mélic dont je vous ai parlé ; et cependant Argon était en prison et aux fers, si dolent qu'il voudrait mourir.

Comment Argon fut pris et délivré.

Or il advint qu'un grand baron tartare, qui était fort âgé, eut pitié d'Argon, et il se dit que c'était à eux grande déloyauté de tenir leur seigneur captif ; il résolut donc de faire tout son possible pour le délivrer. Tout aussitôt il va trouver maints autres barons, et leur dit que c'était mal à eux de tenir leur seigneur lige prisonnier, et qu'ils devaient le délivrer et le reconnaître pour maître. Les autres barons, qui connaissaient celui-ci pour un des plus sages d'entre eux et qui sentaient bien qu'il disait la vérité, tombent d'accord avec lui et disent qu'ils le veulent bien volontiers. Et quand les barons furent ainsi d'accord, Baga (c'est celui qui avait tout mis en avant), Elcidai et Togan, Tegana, Taga, Tiar-Oulatai et Samagar, tous se rendent au pavillon où était Argon prisonnier. Et quand ils y sont arrivés, Boga, le chef de tout

[1] Voy. note 3 de la p. 418.

ce complot, prend la parole en ces termes : « Beau sire, nous reconnaissons que nous avons eu tort de vous faire prisonnier, et maintenant nous voulons réparer notre faute et notre erreur ; c'est pourquoi nous voulons vous délivrer. Soyez donc notre seigneur lige, comme vous devez l'être de droit. »

Comment Argon eut la seigneurie.

Quand Argon eut entendu ces paroles, il crut que c'était pour se moquer de lui, et répondit, moult courroucé et dolent : « Beau seigneur, vous faites grand péché de vous moquer de moi ; il devrait vous suffire de m'avoir fait si grand tort, que là où je devrais être seigneur vous me tenez en prison et aux fers. Certes, vous savez bien que vous faites grande injustice ; ainsi je vous prie d'aller votre chemin et de ne pas vous moquer de moi. — Beau sire Argon, fit Boga, sachez vraiment que nous ne nous moquons pas ; ce que nous disons est vrai et nous le jurons sur notre loi. » Et aussitôt tous les barons jurèrent qu'ils le reconnaissaient pour seigneur. Argon leur jure à son tour qu'il ne leur en voudra nullement de ce qu'ils l'ont vaincu, et les tiendra en tel honneur et amitié que faisait Abaga son père. Après ces serments, ils ôtent les fers à Argon et le tiennent comme leur seigneur. Lui aussitôt ordonne qu'on tire des flèches dans ce pavillon tant que le mélic qui était chef de l'armée fût mort. Cet ordre fut exécuté à l'instant et le mélic fut tué. Argon alors prit la seigneurie et tous le reconnurent pour chef. Ce mélic qui fut tué avait nom Soldam, et c'était le plus grand du royaume après Acomat. C'est ainsi qu'Argon recouvra la seigneurie.

Comment Argon fit occire Acomat, son oncle.

Quand Argon vit qu'il était bien reconnu pour seigneur par tous, il commande de marcher vers la cour, et aussitôt on se met en mouvement. Or un jour qu'Acomat tenait cour dans son plus grand palais et donnait une fête, il arriva un messager qui lui dit : « Sire, je vous apporte des nouvelles, non pas telles que je l'eusse voulu, mais bien terribles. Les barons ont délivré Argon et le regardent comme seigneur ; ils ont occis Soldam, notre cher ami, et ils viennent en toute hâte pour vous prendre et vous occire ; or faites-en ce que vous jugerez le meilleur. » A cette nouvelle, Acomat, qui sait bien qu'il peut en croire le messager, est tout ébahi et si effrayé qu'il ne sait que faire ou que dire. Cependant, comme un vaillant et fier homme qu'il était, il se remet et dit à celui qui lui avait apporté cette nouvelle de ne pas être assez hardi pour en parler à qui que ce fût. L'autre promet d'obéir. Acomat aussitôt monte à cheval avec ceux auxquels il se fiait le plus et se met en route pour aller au soudan de Babylone, espérant ainsi sauver sa vie, car nul ne savait où il allait, excepté ceux qui étaient avec lui.

Il avait déjà marché six journées, quand il arriva à un défilé par où il fallait absolument passer, et celui qui le gardait reconnut bien Acomat et vit qu'il fuyait. Il résolut de le faire prisonnier, ce qui lui était facile, parce qu'Acomat avait peu de monde avec lui. Il se saisit donc de lui aussitôt ; en vain Acomat lui cria merci et lui offrit de grands trésors ; l'autre, qui aimait beaucoup Argon, lui dit que tous les trésors du monde ne l'empêcheraient pas de le remettre entre les mains d'Argon son seigneur. Et tout aussitôt il partit avec une bonne escorte pour aller à la cour, menant Acomat avec lui et le gardant si bien qu'il ne pouvait fuir. Enfin il arriva à la cour, où Argon était arrivé depuis trois jours seulement et où il était moult irrité de voir qu'Acomat s'était échappé.

Comment les barons firent hommage à Argon.

Quand le gardien de ce défilé eut amené Acomat à Argon, celui-ci en eut une si grande joie, qu'on ne pourrait l'imaginer. Il dit à son oncle qu'il soit le malvenu et qu'il fera de lui ce qu'il a mérité qui lui fût

fait. Il commande donc qu'on l'ôte de devant lui, et, sans prendre d'autre conseil, qu'on le tue et qu'on détruise son corps. Et celui à qui Argon avait donné cet ordre prit Acomat et le fit tuer et jeter son corps en un tel lieu qu'on ne le vit jamais. Telle est toute l'histoire d'Argon et de son oncle Acomat.

Comment Catu prit la seigneurie après la mort d'Argon.

Quand Argon eut fait cela, il alla au palais principal et eut toute la seigneurie, et de toutes parts les barons qui avaient été soumis à son père Abaga viennent lui rendre hommage comme à leur seigneur et lui obéissent comme ils doivent le faire. Lors donc qu'Argon eut consolidé son pouvoir, il envoie Casan son fils avec bien trente mille cavaliers à l'Arbre sec (¹), pour préserver sa terre des incursions des ennemis. C'est ainsi qu'Argon recouvra sa seigneurie, et ce fut vers l'an 1286 de l'incarnation du Christ. Acomat avait régné deux ans, et Argon en régna six et au bout de ce temps mourut de maladie ou, comme quelques-uns pensent, de poison.

Comment Quiacatu prit la seigneurie après la mort d'Argon.

Quand Argon fut mort, un de ses oncles, qui avait été frère d'Abaga son père et qui se nommait Quiacatu, prit la seigneurie ; ce qu'il pouvait bien faire, car Casan était éloigné dans la contrée de l'Arbre sec. Casan apprit en même temps que son père était mort et que Quiacatu avait pris la seigneurie. Il eut une grande douleur de la mort de son père, mais il fut surtout irrité de voir que l'oncle de son père avait pris la seigneurie. Il ne put aussitôt quitter ce pays à cause de ses ennemis; mais il dit qu'il ira en temps et lieu, de manière à prendre une aussi belle vengeance que celle que son père avait prise d'Acomat. Et, que vous dirai-je? Quiacatu tenait la seigneurie, et tous lui obéissaient, excepté ceux qui étaient avec Casan. Il prit la femme d'Argon, son neveu, et l'épousa : il menait joyeuse vie, parce qu'il était moult voluptueux ; mais au bout de deux ans il mourut empoisonné.

Comment Baidu prit la seigneurie après la mort de Quiacatu.

A la mort de Quiacatu, Baidu, son oncle, qui était chrétien, prit la seigneurie. Ce fut l'an 1294 de l'incarnation du Christ; tous lui obéissaient, excepté Casan et son armée. Quand Casan sut que Quiacatu était mort et que Baidu avait pris le royaume, il fut fâché de n'avoir pu se venger de Quiacatu; mais il dit bien qu'il prendra de Baidu une telle vengeance que tout le monde en parlera ; et il résout de ne pas attendre davantage, mais de marcher contre Baidu pour le mettre à mort. Il s'entend avec ses gens et se met en route pour reconquérir la seigneurie. Quand Baidu sut certainement que Casan venait contre lui, il assembla une grande quantité de gens et marcha à sa rencontre bien dix journées, puis il fit dresser son camp et attendit Casan et ses gens pour les combattre. Deux jours après, Casan arriva avec son armée, et le jour même ils livrèrent la bataille, qui fut moult rude et cruelle; mais elle ne put durer longtemps, car à peine commençait-elle qu'une partie de ceux qui étaient avec Baidu allèrent rejoindre Casan et combattirent contre Baidu. Ainsi celui-ci fut défait ; il fut même tué, et Casan vainqueur fut le maître de tout le royaume. Car, après sa victoire, il se rendit de suite à la cour et prit la seigneurie; tous les barons lui firent hommage et lui obéirent comme à leur seigneur lige. Casan commença à régner l'an 1294 de l'incarnation du Christ.

Telle est l'histoire de ce pays, depuis Abaga jusqu'à Casan. Alau, qui conquit Baudac et qui était frère

(¹) Voy. la note de la p. 423.

du grand khan Cublai, est le chef de toute cette famille; car il fut père d'Abaga, Abaga fut père d'Argon, et Argon de Casan, qui règne aujourd'hui. Or, puisque nous vous avons parlé de ces Tartares du Levant, nous vous dirons ce que nous savons de la grande Turquie. Mais il est vrai que nous vous avons déjà entretenu de la grande Turquie et dit comment Caidu en fut roi; nous n'avons donc plus à nous en occuper, et nous passerons aux provinces et aux gens qui sont au nord.

Du roi Canci, qui est au nord.

Or sachez qu'au nord est un roi appelé Conci; il est Tartare et tous ses sujets sont Tartares, et ils observent la vraie loi tartare, qui est moult sauvage; ils l'observent telle que la firent Cinchin-Khan et les autres Tartares primitifs. Ainsi, ils ont un dieu de feutre nommé Nacigai, auquel ils ont fait une femme; et ces deux dieux, Nacigai et sa femme, ils disent que ce sont les dieux de la terre et que ce sont eux qui protégent leurs bêtes, leurs grains et tous leurs biens de la terre. Ils les adorent, et quand ils mangent aucune bonne viande, ils en oignent la bouche de leurs dieux. Ils mènent absolument une vie bestiale. Ils ne sont soumis à personne; leur roi est de la lignée de Cinchin-Khan, c'est-à-dire de la lignée impériale, et proche parent du grand khan. Ils n'ont ni cités ni villages; mais ils demeurent toujours en de grandes plaines, de grandes vallées et de grandes montagnes. Ils vivent de bestiaux et de lait; ils n'ont point de grain. Ils sont moult nombreux, mais ne font la guerre à personne et vivent en grande paix. Ils ont grandissime quantité de bestiaux, comme chameaux, chevaux, bœufs, brebis et autres animaux. Ils ont de grandissimes ours blancs, hauts de plus de vingt paumes (1); ils ont de grands renards tout noirs (2), des ânes sauvages et des zibelines (3), avec la peau desquelles on fait de si belles fourrures qu'un manteau coûte, comme je vous ai dit, mille besants. Ils ont aussi beaucoup de vairs, et des rats de Pharaon en grande quantité, dont ils vivent tout l'été; car ces animaux sont très-gros. Enfin, ils ont en abondance toutes sortes de bêtes sauvages, parce que leur pays est moult sauvage et inhabité. Cette contrée est telle que nul cheval ne pourrait y aller, car il y a beaucoup de lacs et de fontaines, et la glace, la fange et la boue empêcheraient les chevaux d'avancer (4). Ces mauvais chemins durent treize journées, et à chaque journée, il y a une poste où les messagers se reposent (5). A chaque poste, il y a bien quarante chiens, grands à peu près comme un âne, qui portent les messages d'une poste à l'autre, c'est-à-dire d'une journée à l'autre, et voici comment. Comme une charrette avec des roues ne pourrait aller sur ces routes couvertes de glace et de boue, où les chevaux ne sauraient marcher, ils ont fait des traineaux qui n'ont point de roues, et qui sont construits de telle sorte qu'ils vont sur la glace et la boue et la fange, sans trop y enfoncer; et il y a beaucoup de ces traineaux dans notre pays, sur quoi on apporte le foin et la paille l'hiver, quand il fait de grandes pluies et beaucoup de boue. Ils mettent sur ce traineau une peau d'ours, puis un messager monte dessus, et on attelle six de ces grands chiens dont je vous ai parlé, et ils conduisent le traineau jusqu'à la poste suivante, à travers la glace et la boue (6). L'homme qui garde la poste monte sur un autre traineau, aussi traîné par des chiens, et se rend, par le plus court chemin et le meilleur, à la poste voisine. Quand les deux traineaux

(1) *Ursus albus*, l'ours blanc, le grand ours polaire. Si la *palme*, le *span* ou *empon* correspond à environ huit pouces, comme le suppose Marsden, vingt empans donneraient environ treize pieds.

(2) La fourrure du renard noir est très-estimée dans la Russie supérieure. On la préfère, pour la légèreté et pour la chaleur qu'elle donne, à la martre zibeline elle-même. Une seule peau se vend jusqu'à 400 roubles. (Voy. p. 430.)

(3) La zibeline (*Mustela zibellina* de Linné), une des espèces de martre. « Le pelage d'hiver de la martre proprement dite, de la zibeline et de l'hermine, appelée *roselet* dans son pelage d'été, est l'objet d'un grand commerce pour les Russes, qui tirent une si grande quantité de pelleteries de leur déserte Sibérie. » *(Encyclopédie moderne.)* — Voy. p. 431.

(4) Observation topographique exacte : de grandes rivières, qui se déversent vers le nord et l'est, ont leurs sources dans les hautes plaines, entre les latitudes de 45 et 55 degrés. « Baraba (entre l'Irtish et l'Obi) est vraiment ce que son nom exprime, une vaste plaine marécageuse. Tout le pays est couvert de lacs, de marais, etc. » *(Bell's travels,* vol. I.)

(5) Les *ostrogs* ou villages des Russes, les *balagan* ou maisons de repos du Kamtchatka.

(6) Il est certain que l'on emploie les chiens comme animaux de trait dans les contrées du nord-est de la Tartarie, et ces chiens sont d'une taille peu commune. « Le nombre des chiens dépend nécessairement du poids à tirer, dit Lesseps. Le plus

y sont arrivés, le messager trouve un traîneau et des chiens tout préparés qui le mènent en avant, et le maître de la poste retourne en arrière, ramenant ses traîneaux. C'est ainsi qu'ils voyagent pendant ces treize journées à l'aide de ces chiens. Les gens qui demeurent en ce pays, dans les vallées et les montagnes, sont grands chasseurs, et ils prennent maintes bêtes de grand prix dont ils tirent moult profit. Ce sont zibelines et hermines, vairs et ercolins (¹) et renards noirs, et maintes autres bêtes dont la



Renard noir ou Renard argenté (*Vulpes argentata*).

peau sert à faire les belles fourrures. Ils ont des engins qui n'en laissent pas échapper une seule. A cause du grand froid qui règne en ce pays, toutes les maisons sont sous terre; mais eux, ils demeurent souvent sur la terre. Nous vous parlerons maintenant d'un pays où règne toujours l'obscurité.

De la province d'Obscurité.

Encore au nord de ce royaume est une province appelée Obscurité, parce que de tout temps il y fait sombre, et il n'y a ni soleil, ni lune, ni étoiles; mais il fait aussi obscur que chez nous au crépuscule (²). Les habitants n'ont point de seigneur; ils vivent comme des bêtes et ne sont soumis à personne (³).

ordinairement l'attelage se compose de quatre ou cinq chiens, lorsqu'il y a sur le traîneau quelque chose de plus qu'une seule personne. Les traîneaux des bagages sont tirés par dix chiens.

(¹) *Ercolin*, *arcolini*, *herculini*, *arculini* dans les diverses éditions; les Italiens appellent *arcigoloso* le même animal que nous nommons *goulu* ou *glouton* et que les Allemands nomment *vielfrass*.

(²) Description exacte de la demi-obscurité qui remplace la lumière solaire aux régions polaires, pendant la saison où le soleil reste tout le jour au-dessous de l'horizon.

(³) D'un côté les Tongouzes ou leurs voisins les Samoyèdes, et de l'autre les Yakouts ou Yakoutys, qui habitent le pays ri-

Les Tartares font souvent des incursions en ce pays, et voici comment ils s'y prennent pour retrouver leur route. Ils choisissent des juments qui aient des poulains, et laissent ceux-ci hors du pays, parce que les juments sentent leurs petits et savent mieux retrouver leur chemin que les hommes. Ils montent donc sur ces juments, entrent dans le pays et dérobent tout ce qu'ils peuvent; puis, lorsqu'ils ont assez de butin, ils laissent les juments s'en aller, et elles savent bien toujours reprendre leur chemin. Ces



Martre zibeline.

gens ont beaucoup de peaux très-précieuses; car il y a en leur pays des zibelines, des hermines, des ercolins, des vairs, des renards noirs et maintes autres fourrures précieuses. Ils sont tous chasseurs et ils amassent tant de ces peaux que c'est merveille. Les habitants des pays voisins les leur achètent toutes et en tirent grand gain et grand profit. Ces gens sont moult grands et bien faits de leurs membres, mais ils sont moult pâles et n'ont point de couleur. La grande Rosie confine d'un côté à cette province, et nous allons vous en entretenir.

De la province de Rosie et de ses habitants.

Rosie est une grandissime province vers le nord. Les habitants sont chrétiens et tiennent la loi grecque. Il y a plusieurs rois, et chaque peuplade a son langage particulier. Ils sont moult simples et sont tous beaux, hommes et femmes; ils sont blancs et blonds. La contrée est défendue par maints pas

verain de la Lena. « Les Yakoutys, dit Bell, diffèrent peu des Tongousiens, soit par leur physionomie, soit par leurs habitudes. Les uns et les autres vivent de pêche et de chasse. »

fortifiés ; ils ne payent tribut à personne, excepté une légère redevance qu'ils font à un roi tartare de l'Occident [1], nommé Tactatai. Ce n'est pas un pays de commerce ; cependant ils ont beaucoup de fourrures de grande valeur, comme zibelines, hermines, vaïrs, ercolins, renards, des plus beaux et des meilleurs du monde [2]. Ils ont aussi des mines d'argent assez abondantes [3]. Il n'y a rien autre chose de remarquable : aussi nous ne vous dirons rien de plus de Rosie, et vous parlerons de la grande mer qui avoisine ces provinces et des gens qui habitent sur ses rivages, et nous commencerons par Constantinople. Mais auparavant, sachez que dans cette contrée que je vous ai décrite, est une province appelée Lac, qui confine à Rosie, qui a un roi particulier, et dont les habitants sont chrétiens et Sarrasins. Ils ont bon nombre de belles fourrures qu'ils vendent aux marchands, car ils vivent de commerce et d'industrie. Au reste, c'est tout ce que j'ai à vous en dire ; mais je veux rappeler quelque chose que j'ai oublié de la province de Rosie. Il y fait le plus grand froid qu'on puisse imaginer, et on a peine à y résister. Cette province est si grande qu'elle s'étend jusqu'à la mer Océane, et elle possède en mer plusieurs îles où naissent des gerfauts et des faucons pèlerins qu'on transporte en plusieurs pays. Il n'y a pas bien loin de Rosie en Norvége, et, n'était le grand froid, la traversée ne serait pas longue ; mais le froid empêche d'y aller si facilement. Passons maintenant à la grande mer. Il y a sur ses bords maintes peuplades inconnues qu'il est bon de citer ; nous commencerons d'abord par son entrée et le détroit de Constantinople.

De l'entrée de la grande mer.

A l'entrée de la grande mer, du côté de l'occident, est une montagne appelée le Far. Mais en réfléchissant bien, nous nous repentons d'avoir entrepris de parler de la grande mer, parce qu'elle est connue de trop de gens. Nous la laisserons donc et vous entretiendrons des Tartares de l'Occident et de leurs seigneurs [4].

Des seigneurs des Tartares de l'Occident.

Le premier seigneur des Tartares de l'Occident fut Sain, qui moult fut grand roi et puissant. Ce roi Sain conquit la Rosie et la Comanie, l'Alanie, Lac, Mengiar, Zic, Gucia et Gazarie. Avant la conquête, toutes ces provinces étaient soumises à la Comanie ; mais elles ne formaient pas un seul tout et n'étaient pas unies, ce qui fut cause de leur ruine. Les Comans furent dispersés de côté et d'autre, ou ceux qui restèrent dans ces provinces furent esclaves du roi Sain. Après Sain régna Patu, puis Berca, Mungletemur, Totamungur [5] et enfin Toctai, qui règne aujourd'hui. Nous allons vous raconter une grande bataille qui eut lieu entre Alau, le seigneur du Levant, et Barca, le seigneur de l'Occident, et quelle en fut la cause.

[1] Les Tartares, sous le commandement de Batou, petit-fils de Gengis-Khan, s'étaient emparés, vers 1240, de la Russie, de la Pologne et de la Hongrie.

[2] Les animaux sauvages étaient plus nombreux en Russie, lorsque ce pays était encore moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui.

[3] Il n'est pas impossible qu'il ait existé autrefois des mines d'argent dans la Russie européenne. Ibn-Batuta parle de mines d'argent en Russie.

[4] Les Tartares occidentaux étaient les sujets de Batou et de ses descendants, qui avaient eu, comme part dans l'héritage de Gengis-Khan, les contrées de Kaptchak, Alla, Bulgarie, etc

[5] Totamangu, et quelquefois Tolobuga.

De la guerre qui s'éleva entre Alau et Barca, et des batailles qu'ils se livrèrent.

Vers l'an 1261 de l'incarnation du Christ, il s'éleva une grande querelle entre le roi Alau, seigneur des Tartares du Levant, et Bercha, roi des Tartares du Ponent, à l'occasion d'une province qui était frontière de l'un et de l'autre, et que chacun voulait avoir pour lui, ne prétendant céder ni l'un ni l'autre, parce qu'ils s'estimaient également forts et puissants. Ils se portent donc un défi, et disent chacun qu'ils iront prendre cette province et qu'ils verront qui s'y opposera. Et quand ils se sont ainsi défiés, ils convoquent tous leurs hommes d'armes et font les plus grands préparatifs qu'on ait jamais vus; en effet, six mois après, ils avaient assemblé chacun trois cent mille hommes à cheval, bien armés et préparés pour le combat, suivant leurs usages. Lorsque ses préparatifs furent terminés, Alau, le sire du Levant, se mit en marche avec son armée : ils avancèrent maintes journées sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'être rapporté; et enfin ils arrivèrent dans une plaine, entre les portes de fer et la mer de Sarain. Là, Alau fit disposer son camp en bon ordre, et on y voyait maints riches pavillons et riches tentes, comme il convient à de riches hommes. Alau résolut d'attendre là Barca avec son armée, voir s'ils oseraient venir contre lui; et ce lieu où ils étaient campés était sur les confins des deux royaumes. Voyons donc ce que faisaient Barca et ses gens.

Comment Barca marcha avec son armée contre Alau.

Quand Barca eut rassemblé toutes ses forces et qu'il sut qu'Alau approchait avec son armée, il se dit qu'il ne fallait plus différer et, sans plus attendre, se mit aussi en marche. Il s'avance jusqu'à la grande plaine où étaient campés ses ennemis, et il fait placer son camp à dix milles de celui d'Alau; et je vous dis en vérité que ce camp était bien aussi beau que celui d'Alau, car qui eût vu ces pavillons en drap d'or et ces riches tentes aurait convenu assurément n'avoir jamais vu d'aussi beau camp. Les gens de Barca étaient plus nombreux que leurs ennemis; car ils étaient bien, sans mentir, trois cent cinquante mille cavaliers. Ils se reposèrent ainsi deux jours sous leurs tentes; puis Barca les rassemble et leur parle ainsi : « Beaux seigneurs, vous savez certainement que depuis que j'ai pris le royaume, je vous ai aimés comme frères et fils; maints de vous ont été avec moi en maintes grandes batailles, et beaucoup de terres que nous tenons, vous m'avez aidé à les conquérir; vous savez aussi que ce que j'ai est vôtre comme mien; et puisqu'il en est ainsi, chacun de nous doit s'efforcer de conserver notre honneur, comme nous l'avons fait jusqu'ici. Vous connaissez comment Alau, ce grand et puissant roi, vient nous combattre à tort, et puisqu'il est constant qu'il a tort et que nous avons raison, chacun doit être certain que nous remporterons la victoire; d'ailleurs nous sommes plus nombreux qu'eux, car ils ne sont que trois cent mille, et nous, nous sommes trois cent cinquante mille d'aussi bons guerriers qu'eux et de meilleurs. Or donc, beaux seigneurs, d'après tout cela, vous voyez que nous sommes sûrs de la victoire, et comme nous sommes venus de si loin dans le seul but de livrer ce combat, nous le livrerons d'ici trois jours; allons-y avec tant d'ordre et de sagesse que notre affaire aille de mieux en mieux; je prie seulement chacun de vous de se conduire avec valeur, et de se montrer tel en ce jour que tout le monde nous admire. Je ne vous en dirai pas davantage, mais au jour convenu soyez prêts et songez à vous conduire en vaillants hommes. » Ainsi parla Barca. Voyons maintenant ce que faisaient Alau et ses gens, depuis que leurs ennemis étaient arrivés

Comment Alau parle à ses gens.

Quand Alau sut que Barca était venu avec une si grande quantité de gens, il convoqua beaucoup de ses meilleurs guerriers et leur parla ainsi : « Beaux frères et fils et amis, vous savez que toujours vous m'avez aidé et secouru ; jusqu'à ce jour, vous m'avez aidé à vaincre dans maintes batailles, et nous n'en avons livré aucune que nous n'ayons remporté la victoire. Nous voici venus pour combattre le grand roi Barca ; je sais bien qu'il a autant de gens que nous et même plus ; mais ses soldats ne sont pas si bons que les nôtres, et certainement nous les mettrons en fuite et les vaincrons. Nous savons par nos espions que d'ici trois jours ils viendront nous attaquer, ce dont j'ai grande liesse ; je vous prie donc de vous tenir prêts pour ce jour et de faire comme vous avez coutume de faire. Je veux seulement vous rappeler une chose, c'est qu'il vaut mieux mourir que fuir, si nous ne pouvons éviter une défaite. Que chacun donc fasse en sorte que notre honneur soit sauf et nos ennemis déconfits et morts. » Ainsi parlèrent les deux grands rois, et ils attendaient que le jour dit fût arrivé ; leurs barons se préparent aussi au mieux et prennent tout ce qu'ils savent leur être nécessaire.

De la grande bataille entre Alau et Barca.

Quand le jour désigné fut arrivé, Alau se lève de bon matin et fait armer tous ses gens ; il ordonne la bataille le mieux qu'il peut, comme un sage homme qu'il était. Il fit trente escadrons, chacun de dix mille cavaliers ; car, ainsi que je vous l'ai dit, il pouvait avoir trois cent mille hommes. A chacun de ces escadrons il donna un bon chef et un bon capitaine ; puis, lorsqu'il eut tout disposé, il commanda à ses escadrons de marcher à l'ennemi, ce qu'ils firent aussitôt, s'avançant au petit pas jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié du chemin qui les séparait de l'armée de Barca ; alors ils s'arrêtèrent et attendirent de pied ferme leurs ennemis. De même, Barca s'était levé dès le matin et avait fait armer ses gens, et avait sagement disposé son armée, l'ayant partagée en trente-cinq colonnes ; car il les fit, ainsi qu'Alau, de dix mille cavaliers chacune, avec un bon chef et un bon capitaine. Puis il ordonne aussi à ses troupes de marcher en avant, ce qu'elles font en bon ordre, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à un demi-mille de l'ennemi. Là, elles s'arrêtent un instant, puis se remettent en marche, jusqu'à ce qu'enfin elles soient à deux portées d'arc. La plaine était la plus belle et la plus large qu'on pût voir, de manière qu'une grandissime quantité de cavaliers pouvaient y combattre. Et certes il en était bien besoin, car jamais de si grandes armées ne s'étaient rencontrées. Sachez qu'ils étaient bien six cent cinquante mille cavaliers, appartenant aux deux plus puissants rois du monde, Alau et Barca, qui tous deux étaient proches parents et de la lignée impériale de Cinchin-Khan.

Encore de la bataille d'Alau et de Barca.

Après être restées ainsi un moment en présence, les deux armées n'attendaient que le signal du combat et ne désiraient rien tant que d'entendre sonner le nacar. Des deux côtés, ce signal ne se fit pas longtemps attendre, et aussitôt ils coururent les uns contre les autres, saisissant leurs arcs et décochant des flèches à leurs ennemis. Des deux côtés alors on put voir voler des flèches en si grande quantité qu'on ne distinguait plus le ciel ; maints hommes et maints chevaux tombèrent morts, et il ne pouvait en être autrement, tant de flèches étant tirées à la fois. Tant qu'ils eurent des flèches en leurs carquois, ils ne cessèrent d'en tirer, en sorte que la terre était couverte de cadavres ; puis, quand ils eurent vidé leurs carquois, ils saisirent leurs épées et leurs piques et se coururent sus les uns aux autres. La bataille com-

mença si cruelle et si sanglante que c'était une pitié à voir. Mains, bras, têtes, étaient coupés ; hommes et chevaux trébuchaient morts à terre : jamais en une bataille il ne périt tant de monde. Les cris et les gémissements auraient couvert la voix de Dieu dans son tonnerre. On ne pouvait marcher que sur des cadavres et la terre était vermeille de sang. Il y avait longtemps que deux armées aussi puissantes ne s'étaient rencontrées. Les gémissements et les plaintes des blessés et des mourants, qui ne pouvaient se relever, faisaient pitié à entendre. Ce fut grand malheur pour l'un et l'autre peuple que cette bataille, car maintes dames en seront veuves et maints enfants orphelins. On voyait bien, à les voir combattre, que c'étaient de mortels ennemis. Le roi Alau, qui moult était vaillant, se conduisit si bien en ce jour, qu'il montra à tous qu'il était digne de tenir terres et de porter la couronne. Il fit grande prouesse et excita ses gens, qui voyaient à leur tête un seigneur si bon et si valeureux ; il leur donna à tous du cœur, et tous, amis comme ennemis, étaient émerveillés de le voir combattre si rudement, car il semblait que ce ne fût pas un homme, mais un foudre et une tempête.

Comment Barca combat vaillamment.

Le roi Barca combat aussi moult bien et vaillamment, et certes il le fait si bien que tous ne peuvent que le louer ; mais sa prouesse ne sert de rien en ce jour, car ses gens étaient tous morts, et tant gisaient à terre que les autres ne pouvaient résister. Quand donc la bataille eut duré jusqu'au soir, le roi Barca et les siens furent forcés d'abandonner le combat. Ils prennent la fuite à toute bride ; mais Alau et les siens les poursuivent, tuant et massacrant tous ceux qu'ils atteignaient, tellement que c'était une pitié à voir. Et après les avoir ainsi poursuivis quelque temps, ils reviennent à leurs tentes et se désarment, et ceux qui étaient blessés se font laver et bander. Ils étaient si las et si abattus, qu'ils avaient certes plus besoin de se reposer que de combattre. Ils se reposent donc toute la nuit, et quand le matin est venu, Alau ordonne de brûler tous les corps, amis et ennemis, et son commandement est exécuté. Puis il retourne dans son pays avec tous ceux des siens qui avaient échappé à la bataille ; car sachez que sa victoire lui avait coûté la plupart de ses soldats, mais ses ennemis en avaient perdu encore davantage ; et le nombre des morts fut si grand en ce jour qu'on ne saurait le dire. Telle fut l'issue de cette grande bataille où le roi Alau fut vainqueur ; nous vous conterons maintenant un combat que se livrèrent les Tartares du Ponent.

Comment Totamangu fut sire des Tartares du Ponent.

A la mort de Mongutemur, le sire des Tartares de l'Occident, la seigneurie revenait à Tolobuga, qui était un jeune prince ; mais Totamangu, qui était un moult puissant homme, occit Tolobuga, avec l'aide d'un autre roi des Tartares nommé Nogai. Totamangu, par le secours de Nogai, s'empara donc du trône ; mais il n'en jouit pas longtemps : il mourut, et la seigneurie passa à Toctai, qui moult était sage et prud'homme. Or, cependant, les deux fils de Tolobuga grandissaient et étaient déjà en âge de porter les armes ; ils étaient sages et prudents, et tous deux, avec une belle escorte, vinrent à la cour de Toctai. Ils vont le trouver et se jettent à ses genoux ; mais Toctai les fait lever et leur dit qu'ils soient les bienvenus. L'aîné des deux princes prend alors la parole : « Beau sire Toctai, dit-il, nous allons vous dire pourquoi nous sommes venus. Comme vous le savez, nous sommes fils de Tolobuga, qu'ont tué Totamangu et Nogai : du premier nous ne pouvons plus nous venger, puisqu'il est mort ; mais pour Nogai, nous venons vous demander, comme à notre seigneur naturel, que vous nous fassiez raison de la mort de notre père et que vous fassiez venir Nogai devant vous, afin qu'il rende compte du sang qu'il a versé. Voilà pourquoi nous sommes venus à votre cour, et c'est là ce que nous attendons de vous. »

Comment Toctai envoie demander compte à Nogai de la mort de Tolobuga.

Quand Toctai eut entendu ce discours, qu'il savait bien être juste, il répond à l'enfant : « Bel ami, tu me demandes de te faire raison de Nogai : je le ferai volontiers ; je vais le mander à ma cour, et on fera de lui ce qu'il est raisonnable d'en faire. » Toctai envoie donc deux messagers à Nogai lui mander de venir à sa cour faire raison aux deux fils de Tolobuga de la mort de leur père. Au reçu de ce message, Nogai le tourne en dérision et répond aux messagers qu'il n'ira pas. Les messagers alors reviennent vers leur seigneur et lui rendent cette réponse. Et Toctai, à cette nouvelle, entre dans une grande colère et dit, si haut que tous ceux qui l'entourent peuvent l'entendre : « Si Dieu m'aide, ou Nogai viendra devant moi faire raison aux fils de Tolobuga, ou j'irai contre lui avec tous mes gens, pour le détruire. » Et, sans tarder, il envoie à Nogai deux autres messagers, chargés de lui porter les paroles que vous allez entendre.

Comment Toctai envoie ses messagers à Nogai.

Les deux messagers de Toctai arrivent bientôt à la cour de Nogai ; ils le saluent bien courtoisement, et lui leur dit qu'ils soient les bienvenus. Alors l'un d'eux prend la parole : « Beau sire, fait-il, Toctai vous mande que si vous ne venez à sa cour faire raison aux fils de Tolobuga, il viendra contre vous avec tous ses gens et vous fera tout le dommage qu'il pourra, et vous fera vous-même prisonnier : ainsi, voyez ce que vous voulez faire et faites-nous réponse, que nous la lui rendions. » Quand Nogai eut entendu ce que Toctai lui mandait, il fut moult irrité et il répond aux messagers : « Seigneurs messagers, retournez à votre seigneur, et dites-lui de ma part que je ne redoute pas sa guerre et que, s'il vient sur moi, je ne l'attendrai pas, mais irai au-devant de lui à moitié chemin. Allez, reportez ma réponse à votre maître. » Les deux messagers partent aussitôt et rapportent à leur seigneur tout ce que Nogai leur a dit, qu'il fait fi de ses menaces et qu'il viendra à moitié chemin au-devant de lui. Toctai, voyant qu'il n'y a plus à reculer devant la guerre, n'hésite pas, et aussitôt envoie partout des messagers à tous ceux qui lui sont soumis d'avoir à s'apprêter pour marcher contre le roi Nogai. Il fait les plus grands préparatifs du monde, et d'un autre côté, Nogai, quand il sait certainement que Toctai doit venir l'attaquer avec une si grande armée, fait aussi de grands préparatifs, pas si grands cependant que Toctai, parce qu'il était moins puissant ; mais ils étaient néanmoins considérables.

Comment Toctai se met en marche avec deux cent mille cavaliers.

Quand Toctai eut fini ses préparatifs, il se mit en marche avec ses gens, et il avait bien deux cent mille cavaliers. Ils s'avancent jusqu'en la plaine de Nerghi, qui moult est grande et belle, et là Toctai place son camp pour attendre Nogai, car il savait qu'il venait à sa rencontre. Les deux fils de Tolobuga étaient là avec une belle compagnie de cavaliers, afin de venger la mort de leur père. Mais nous laisserons Toctai et retournerons à Nogai et à ses hommes. Dès que Nogai sait que Toctai est en marche, il ne tarde pas et part avec son armée, qui était bien de cent cinquante mille cavaliers, tous braves et vaillants et meilleurs hommes d'armes que ceux de Toctai. Et deux jours après que Toctai fut arrivé, Nogai vint poser son camp dans la plaine de Nerghi, à dix milles de ses ennemis. Et quand le camp fut tendu, on put voir maints beaux pavillons de drap d'or et maintes belles tentes qui semblaient bien les tentes de riches rois ; et le camp de Toctai n'était ni moins beau ni moins riche, mais même davantage, et il y avait de si beaux pavillons et de si riches tentes que c'était merveille. Et quand les deux rois furent arrivés en cette plaine de Nerghi, ils se reposent pour être frais et dispos le jour de la bataille.

Comment Toctai parle à ses gens.

Cependant le roi Toctai assemble tous ses gens et leur parle ainsi : « Seigneurs, nous sommes venus jusqu'ici pour combattre le roi Nogai et ses hommes, et en ce faisant, nous avons pour nous le bon droit; car vous savez que toute cette querelle est venue de ce que Nogai a refusé de venir faire raison aux fils de Tolobuga. Puis donc que nous sommes dans notre droit, il est juste que nous soyons vainqueurs et que Nogai meure et périsse; chacun de vous doit donc prendre courage et avoir bonne espérance de vaincre les ennemis; mais toutefois je vous prie de vous montrer tous vaillants et de faire tous vos efforts pour remporter la victoire. »

Nogai, de son côté, exhorte ainsi ses troupes : « Beaux frères et amis, vous savez que nous avons déjà vaincu en maintes grandes batailles et en maintes rencontres, et que nous avons eu affaire à des ennemis plus redoutables que ceux-ci dont nous sommes venus à bout à notre honneur. Puis donc que cela est vrai, comme vous le savez, vous devez avoir confiance de vaincre en cette bataille, d'autant que nous avons raison et qu'ils ont tort; car vous savez bien que Toctai n'était nullement mon seigneur pour me mander de venir à sa cour faire raison aux fils de Tolobuga. Or je ne vous dis rien de plus que de vous comporter en gens de cœur, afin que chacun parle de nous en cette bataille et que nous soyons redoutés à jamais. »

Quand les deux rois ont ainsi harangué leurs troupes, ils ne tardent plus, mais le lendemain se préparent au combat. Le roi Toctai fit vingt escadrons avec de bons chefs et de bons capitaines, et Nogai seulement quinze, parce que chacun les formait de dix mille cavaliers. Quand tout fut ainsi disposé, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre jusqu'à une portée d'arc, puis s'arrêtèrent un moment, et, le nacar ayant sonné, commencèrent l'attaque en lançant leurs flèches. Celles-ci volaient de toutes parts, et c'était merveille de voir tomber à terre les hommes et les chevaux frappés à mort; il y avait partout grands cris et grands gémissements. Puis, quand les flèches sont épuisées, ils prennent leurs épées et leurs piques et se courent sus en frappant de grandissimes coups. Ils recommencent la mêlée moult cruelle et sanglante; ils se coupent mains et bras, bustes et têtes. Maints chevaliers morts ou mourants tombent à terre. Les cris, les plaintes et le cliquetis des armes empêchaient d'entendre le bruit du tonnerre : jamais on ne vit plus de morts qu'en cette bataille. Mais il en mourait plus du côté de Toctai que de celui de Nogai, parce que ceux de Nogai étaient meilleurs hommes d'armes que leurs ennemis. Les deux fils de Tolobuga font maintes prouesses; mais c'est en vain, car ce n'était pas chose facile que de mettre à mort le roi Nogai. La bataille était si cruelle et si rude, que maints combattants qui le matin étaient sains et joyeux étaient alors morts et mourants, et maintes dames qui étaient mariées devinrent veuves. Cependant le roi Toctai s'efforce de tout son pouvoir d'exciter ses gens, et fait si grandes prouesses que tous en sont dans l'admiration. Il s'élance au milieu des ennemis comme s'il méprisait la mort; il frappe à gauche et à droite, il va tuant et massacrant sur son passage. Il se conduit si bien qu'il cause un moult grand dommage à ses amis et à ses ennemis : à ses ennemis, car il en occit un grand nombre de sa main; à ses amis, car en le voyant si bien faire, ils n'hésitaient pas à l'imiter et couraient sus aux ennemis et trouvaient la mort parmi eux.

Comment le roi Nogai combat vaillamment.

Le roi Nogai, de son côté, combat si vaillamment qu'il n'est nul qui puisse lui être comparé, et il a à bon droit le prix et l'honneur de cette bataille. Il se met entre les ennemis aussi hardiment que fait le lion entre les bêtes sauvages. Il va tuant et abattant et faisant grand dommage. Il s'élance partout où il voit ses ennemis rassemblés, et les renverse de çà, de là, comme s'ils étaient un vil bétail. Et ses hommes, en voyant la prouesse de leur seigneur, s'efforcent de l'imiter et courent sus aux ennemis moult hardi-

ment et leur causent grand dommage. Et, que vous dirai-je? les gens de Toctai s'efforcent tant qu'ils peuvent de sauver leur honneur; mais c'est en vain, car ceux à qui ils avaient affaire étaient trop bonnes et fortes gens. Enfin ils avaient tant souffert, qu'ils voient bien que s'ils restent davantage ils sont tous morts; et jugeant qu'ils ne peuvent plus résister, ils prennent la fuite; et Nogai et ses gens vont les poursuivant et en tuant un grand nombre. C'est ainsi que Nogai remporta la victoire. Soixante mille hommes au moins périrent en ce combat; mais le roi Toctai échappa, ainsi que les deux fils de Tolobuga.

Deo gratias. Amen.

BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — MANUSCRITS. (Français.) Bibliothèque impériale, in-fol. du quatorzième siècle, le plus ancien et le plus complet manuscrit des *Voyages de Marco-Polo*, n° 7307 : c'est celui qui a été publié en 1824 par la Société de géographie, et dont nous venons de réimprimer le texte entier en le rajeunissant; autre manuscrit, n° 8329, in-fol. du quatorzième siècle, connu sous le titre de *Livre des Merveilles*, orné de miniatures dont quelques-unes sont reproduites par nos gravures; trois autres manuscrits, sous les n°s 675, 10260, 10270. — Rome, Bibliothèque Vaticane, manuscrit du quatorzième siècle, abrégé du texte français original. — Berne, Bibliothèque cantonale, in-fol. du quatorzième siècle. — (Latin.) Venise, Bibliothèque Saint-Marc, in-4°, du quinzième siècle, d'après la version faite en 1320 par fr. Francesco Pipino; autre exemplaire de Pipino; bibliothèque du cavalier Cicogna, in-fol. du quinzième siècle : *Extracta et translata de libro domini Marchi-Paulo de Venecijs de diversis provinciis et regnis Asiæ Maioris*, etc. — Modène, bibliothèque d'Est, version Pipino, du quatorzième siècle. — Florence, Bibliothèque Riccardienne, version mutilée de Pipino, du quatorzième siècle. — Rome, Bibliothèque Vaticane, quatorzième siècle, ancien abrégé intitulé : *De Mirabilibus mundi*. — Tolède, Bibliothèque de la cathédrale, in-8 du quinzième siècle : *Marci-Pauli de diversis hominum generibus*. — Monaco, Bibliothèque royale de la cour et de l'État, in-fol. du quinzième siècle, exemplaire de la version Pipino; in-4° du quinzième siècle, version Pipino.



Mappemonde du manuscrit de Stockholm. — D'après l'Atlas de M. de Santarem.

— Wolfenbüttel, Bibliothèque ducale, deux manuscrits de la version Pipino; un autre de la même version altérée et abrégée. — Berlin, Bibliothèque royale, un autre exemplaire de la traduction Pipino, du quatorzième siècle. — Paris, Bibliothèque impériale, in-fol., n° 3195 : *Incipit prologus libri descriptionis provinciarum Ermeniæ, Persidis, Turchiæ et utriusque Indiæ, et insularum quæ sunt in Indiâ*, editi a domino Marco-Polo nobili cive Venetiarum, currentibus annis 1295. — Deux autres in-fol., n°s 1610 et 6244. — Bibliothèque de feu Walckenaër, version latine de Pipino, mais fort incomplète. — Londres, bibliothèque du Musée britannique, quatorzième siècle, autre exemplaire de la version Pipino. — Bibliothèque de Stockholm, manuscrit in-fol. sur vélin que l'on croit de 1350, portant la signature de P. Petavius (Paul Peteau) : à la fin de ce manuscrit est une mappemonde peinte où la terre habitable est représentée sous la forme ovoïde, comme dans la mappemonde de Ranulphus Hydgeu; l'orient *(oriens)* est placé en haut de la carte, l'occident *(occidens)* au bas. L'Asie occupe la plus grande partie de la surface; l'Afrique n'est qu'une simple bande s'étendant de l'ouest à l'est, et terminée par une ligne presque droite dans cette même direction de l'occident vers l'extrémité de l'Asie. La Méditerranée et le Pont-Euxin sont les seules mers intérieures indiquées dans cette figure. L'océan Oriental communique avec la mer Atlantique. Du reste, pas un seul nom sur aucune des trois parties de la terre. La mer Atlantique sépare les trois parties du monde, ou plutôt la terre habitable, d'un *alter orbis*, autre terre aussi considérable que les trois parties connues. Cette antichthone, opposée à notre continent, occupe donc la partie australe du globe; elle est également de forme ovoïde. (Essai sur l'*Histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge.*) — (Italien.) Venise, Bibliothèque de Tommaso Giuseppe Farsetti, in-fol. des dernières années du quinzième siècle, traduction de la version de Pipino; Bibliothèque de Morelli, in-4° du quinzième siècle : *Commenza lo libro de Marco-Polo da Venexia como ando cercando tutto lo Levante, el mezo di e lo Ponente.* — Milan, Bibliothèque Ambrosienne, in-fol. du quatorzième siècle, contenant la version Pipino fort incomplète. — Florence, Bibliothèque Magliabechienne, un manuscrit in-fol. du treizième ou du quatorzième siècle, publié par Baldelli Boni en 1827, et connu sous le nom de l'*Ottimo* (le meilleur); un autre in-fol. du quatorzième siècle : *Qui comincia il libro di messer Marco-Polo da Vinecia, che si chiama Milione, il quale racconta molte novitate della Tartaria, e delle tre Indie, e d'altri paesi assai*; un manuscrit du quatorzième

siècle, mutilé au commencement et à la fin. — Un autre manuscrit du quinzième siècle. — Bibliothèque Puccienne, manuscrit du quatorzième siècle : *Inchomincia il libro di messer Marco-Polo da Vinegia, il quale racconta molte novitadi della Tartaria, e delle tre Indie, e d'altri paesi assai.* — Bibliothèque Riccardienne, in-4° du quatorzième siècle. — Bibliothèque Palatine, petit in-4° du quatorzième siècle : *Di Marcho-Polo. Signori imperadori, re, duchi, marchesi, conti, cavalieri, etc.* — Lucques, Bibliothèque Lucchesini, manuscrit du quinzième siècle : *Comenza el libro el qual tratta de le cose mirabili le quali vide et audi el nabil uomo messer Marco-Polo de Viniegia in le parti di Oriente.* — Sienne, Bibliothèque publique, manuscrit du quatorzième siècle. — Rome, Bibliothèque Chigiane, petit in-4° du quinzième siècle (au commencement se trouve une note de la main du pape Alexandre VII); Bibliothèque Barberinienne, in-fol. du quatorzième siècle; Bibliothèque Corsini, un manuscrit sans date. — Londres, bibliothèque du Musée britannique, manuscrit in-fol. du quinzième siècle, en italien incorrect, presque aussi complet que le manuscrit de Paris, n° 7367. — Tolède, Bibliothèque de la cathédrale, un manuscrit du dix-septième siècle; un autre du dix-huitième siècle. — Paris, Bibliothèque impériale, in-4° du quatorzième siècle : *Marco-Polo Venetiano al novo orbe*, etc. — (Allemand.) Monaco, Bibliothèque royale de la cour et de l'État, in-4° du quinzième siècle : *Die sich an hebet das Buch des edeln Ritters und landtfarers Hern Marcho-Polo*; in-fol. du quinzième siècle; autre manuscrit in-4° du même siècle. — Londres, Bibliothèque Grenville, manuscrit du dix-neuvième siècle, copie très-fidèle de l'édition de Nuremberg de 1477.

TEXTE. — Imprimés. *Die hebt sich an das Puch des edeln Ritters und Landtfurers Marco-Polo*, etc., in-fol., avec un portrait imaginaire; Nuremberg, 1477. — *Die hebt sich an ein schœne und kurczweitige Hystori*, etc.; Augsbourg, 1481. — *Jo. de Manderille itineraria*, etc. : *M. Paul Venet.*, *de regionibus orientalibus*, in-4°; Zwollis, 1483. — *In nomine domini nostri Jesu-Christi... Incipit prologus in librum domini Marci-Pauli de Veneciis*, in-4°; 1400 environ. — *Marco-Polo da Veniesia dele meravegliose cose del mondo*, in-8; Venise, 1496. Treize réimpressions : Brescia, 1500; Venise, 1508, 1533, 1555, 1597, 1602, 1626; Trévise, 1590, 1627, 1640, 1657, 1665, 1672. — *Marco-Polo de Veneza das condicoes e customes das gentes e das terras e provincias orientoes*, in-fol.; Lisbonne, 1502. — *Marco-Polo livro de las cosas maravillosas que vido en las partes orientales*, etc., in-fol.; Séville, 1520. — Nouvelle édition de cet ouvrage; Logrono, 1529. — *Marci-Pauli Veneti de regionibus orientalibus*, liv. III, traduit par Jean Patichius et inséré par Siméon Grynæus dans le *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, etc., in-fol.; Bâle, 1532. — Réimpression à Paris, la même année. — Traduction allemande : *die neue Welt*, due aux soins de Michel Herr; Strasbourg, 1534. — Deux nouvelles éditions du *Novus Orbis*; 1537, 1555. — Traduction française : *la Description géographique des provinces et villes les plus fameuses de l'Inde orientale*, etc., par Marc Paule, gentilhomme vénitien, in-4°; Paris, 1556. — *Marco-Polo gentilhuomo venetiano, delle cose de Tartari e dell' Indie orientali*, etc., in-fol.; Venise, 1559; texte édité par Ramusio et inséré dans le vol. II des *Navigationi e Viaggi*; ce texte était considéré comme le plus parfait avant la publication du manuscrit français n° 7367 de la Bibliothèque impériale de Paris. — Trois réimpressions : en 1574, 1583, 1606. — Traduction espagnole abrégée : *Historia de las grandezas y cosas maravillosas de las provincias orientales, sacada de Marco-Paulo*, in-8; Saragosse, 1601. — Traduction hollandaise : *Marcus-Paulus Venetus : Reisen en Beschryving der Oostersche Lantschappen*, etc., in-4°; Amsterdam, 1664. — *Marci-Pauli Veneti historici fidelissimi juxta ac præstantissimi, de regionibus orientalibus*, lib. III, nouvelle édition, d'après le *Novus Orbis*, due aux soins de Muller, in-4; Brandebourg, 1671. — Traduction allemande : *Marcus-Polus, Wahrhafte Beschreibung seiner wunderlichen Reisen in die Tartarey*, etc., insérée dans la *Chorographia Tartariæ* de Girolamo Megiser; Altenbourg, 1609, 1611. — Traduction anglaise infidèle : *the First Booke of Marcus-Paulus Venetus*, insérée dans les *Pilgrimes* de Samuel Purchas; in-fol., vol. III; Londres, 1625. — *The Most noble and famous travels of Marcus-Paulus*, traduction de John Frampton, faite d'après les éditions espagnoles de 1520 et 1529; Londres, 1579. — *Marci-Pauli Veneti itinerarium*, reproduction du texte de Grynæus, in-4; Helmstadt, 1585. — Réimpression en 1602. — *The Curious and remarkable voyages and travels of Marco-Polo*, etc., insérés dans la *Navigantium atque itinerarium Bibliotheca* de Harris, 1715. — Réimpression en 1744. — *Les Voyages tres-curieux*, etc., *commencés l'an 1252, par Marc-Paul*, etc., insérés dans le *Recueil des Voyages faits principalement en Asie*, de Pierre Bergeron, traduction de l'édition latine de Muller, in-4°; la Haye, 1735. — Extrait du voyage de Marco-Polo, inséré dans la *Collection of voyages and travels*, de Th. Astley, vol. IV; 1747. — Abrégé inséré dans l'*Histoire générale des voyages*, t. IX de l'édition d'Amsterdam; 1760. — *M. Polo's Reise in den Orient, verdeutscht von Felix Peregrin*, in-8; Zwickau, 1802. — Reproduction de la traduction anglaise du recueil de Harris, dans la *Collection of travels* de Pinkerton, in-4°, vol, VII; 1811. — Traduction anglaise du recueil de Harris dans la *Collection of travels* de Kerr, in-8; 1812. — *The Travels of Marco-Polo, a Venetian, in the thirteenth century*, etc., translated from the italian, with notes by William Marsden, in-4°; London, 1818. — *Voyages de Marco-Polo*, d'après le manuscrit 7367 de la Bibliothèque impériale de Paris; *Peregrinatio Marci-Pauli*, d'après le manuscrit 3195 de la même Bibliothèque. (Ces deux textes ont été insérés dans le *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie, t. I, in-4°; Paris, 1824.) — *Il Milione di Marco-Polo*, testo di lingua del secolo decimoterzo, ora per la prima volta publicato ed illustrato del conte Baldelli Boni, t. I, in-4°, Florence, 1827, avec la vie de Marc-Pol, la *Storia del Milione* et des notes philologiques; *Il Milione de Messer Marco-Polo Viniziano*, secondo la lezione Ramusiana, illustrato e commentato dal conte Baldelli Boni, t. II, in-4°; Florence, 1827, avec notes géographiques et historiques. — *I Viaggi in Asia, in Africa*, etc., *da Marco-Polo Veneziano*; 2 vol. in-16; Venise, 1829. — Deux réimpressions du texte édité par Baldelli : in-16, Venise, 1841; in-16, Parme, 1843. — *The Travels of Marco-Polo*, etc., with copious notes by Hugh Murray,

in-12; Edimbourg, 1844, avec notes, cartes, etc. — *Die Reisen des Venezianers Marco-Polo im dreizehnten Jahrhundert*, etc., avec un commentaire par August Bürck; in-8; Leipzig, 1845. — *I Viaggi di Marco-Polo*, traduction du manuscrit français original de Rusticien de Pise (manuscrit 7367), avec commentaires, etc., par Vincenzo Lazari, in-8; Venise, 1847. — *The Travels of Marco-Polo*, traduction de Marsden, revue et augmentée, avec un choix de ses notes, par Thomas Wright, in-12; Londres, 1854.

Commentaires. — Marsden, les notes qui accompagnent sa traduction publiée à Londres en 1818 (voy. plus haut, *textes imprimés*). — Thomas Wright, choix des notes de Marsden; 1854. — Placido Zurla : *Di Marco-Polo, degli antichi viaggiatori veneziani*, 2 vol. in-fol.; Venise, 1818. — *Nouvelles annales des voyages*, 1819, in-8, t. II. — Murray, *Historical account of discoveries and travels in Asia*, 1820; Edimbourg, in-8, t. Ier. — Baldelli Boni, ses notes jointes à la publication du *Milione*, 1827. — Klaproth, annotations manuscrites sur un exemplaire de l'édition italienne de 1827 conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale; dans le *Magasin asiatique : Sur l'origine du papier-monnaie en Chine; Sur les Tartares; Description du grand canal de la Chine;* dans le *Nouveau Journal asiatique* (première série) : *Sur les ports de Gompou et de Zaitoum*, décrits par Marco-Polo, t. V, p. 35; *Sur le pays de Tenduc ou Tenduck*, mentionné par Marco-Polo, t. IX, p. 299; *Remarques géographiques sur les provinces occidentales de la Chine*, décrites par Marco-Polo; *Rapport sur le plan de Pékin*, publié à Saint-Pétersbourg en 1829; *Notes sur le Thibet; Description de la Chine sous le règne de la dynastie mongole*, d'après Rochid-Eddin; *Histoire de la Georgie*; Notice sur le Japon. Dans un tirage à part, l'article des Recherches sur les ports de Gampou et de Zaitoun est suivi de l'annonce d'une nouvelle édition du *Voyage de Marco-Polo*; mais Klaproth est mort en 1835, sans avoir publié cette édition, dont le manuscrit n'a pas été trouvé. — Roux, *Introduction aux Voyages de Marco-Polo*, dans le t. Ier du *Recueil de voyages et de mémoires* publié par la Société de géographie; Paris, 1824. — Hugh Murray, Notes de la traduction publiée à Edimbourg en 1843. — Auguste Bürck, Notes et commentaires annexés à la traduction allemande publiée en 1845, avec additions et corrections par Ch.-F. Neumann. — Vincenzo Lazari, préface, notes, éclaircissements et carte, qui précèdent et suivent sa traduction italienne, publiée à Venise, en 1847, par les soins de Ludovico Pasini. — Paulin Paris, Nouvelles recherches sur les premières rédactions du *Voyage de Marco-Polo*, par M. Paulin Paris, lues à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 23 octobre 1850. — *Bulletin de la Société de géographie* (les deux premières séries, 1822 à 1843), Rapport de M. Roux sur la publication des Voyages de Marco-Polo, t. Ier, p. 181. Sa famille, ses voyages, 182. Publication de sa relation par la Société de géographie, t. Ier, p. 164, 160, 170, 220, 221, 269, 355, 359; II, 03, 85, 87, 07, 137, 139, 207, 208, 256; III, 31, 85, 359; VI, 242; VIII, 74; XIII, 287; XIV, 68. Deuxième série, III, 358, 359; X, 383. Publication des commentaires sur la relation de Marco-Polo; première série, VIII, 25. Commentaires de Klaproth; deuxième série, III, 211; XIII, 319. Lettre de M. de Hammer sur Marco-Polo; première série, III, 115. Date de sa mort, VII, 288; VIII, 128, 134. Notice sur la relation originale de Marco-Polo, par M. P. Paris; première série, XIX, 23. Langue dans laquelle a été écrite sa relation : deuxième série, IX, 166; XIV, 192. Note de M. d'Avezac à ce sujet; deuxième série, XVI, 117. Cité, première série, II, 115, 117, 118, 219; deuxième série, XIV, 387; XVI, 236. Cité au sujet du pays de Tenduc, deuxième série, XVI, 101, 106 et suiv. B., première série, II, 17; IV, 95.

Quelques autres ouvrages a consulter. — *Traité des Tartares*, in-8; Paris, 1634. — G. de Magaillans, *Nouvelle description de la Chine*, in-8; Paris, 1688. — M. Martini : Atlas sinensis, in-fol.; Amsterdam, 1656. — *Histoire des Tartares*, in-4°; Lyon, 1667. — B. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, in-fol.; Paris, 1697. — F. Petis, *Histoire de Gengis-Khan*, in-12, 1710. — De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols, etc.*; 5 vol. in-4°, 1756-1658. — Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*; 1717-1788. — Mosheim, *Historia Tartarorum ecclesiastica*, in-4°; Helmstad, 1741. — Du Halde, *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de la Chine et de la Tartarie chinoise, etc.*; 4 vol. in-4°; la Haye, 1737. — D'Anville, Nouvel Atlas de la Chine, de la Tartarie chinoise et du Thibet, grand in-fol. (42 cartes), 1737. — Le P. Gaubil, *Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous ses successeurs, conquérants de la Chine*, in-4°; Paris, 1739. — Grosier, *Histoire générale de la Chine*, etc.; 12 vol. in-4°; Paris, 1785. — *De la Chine, ou description générale de cet empire*, etc.; 7 vol. in-8; Paris, 1818. — D'Avezac, Notice sur les anciens voyages de Tartarie; Paris, 1839. — Siebold : Nippon, etc. — Humboldt, Recherches sur l'Asie centrale; 1843. — Reynaud, Traduction de la Géographie d'Aboulféda, 1848; *Mémoire historique et scientifique sur l'Inde*, 1849. — Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Houen-thsang et de ses voyages dans l'Inde*, trad. du chinois, in-8; Paris, 1851.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

